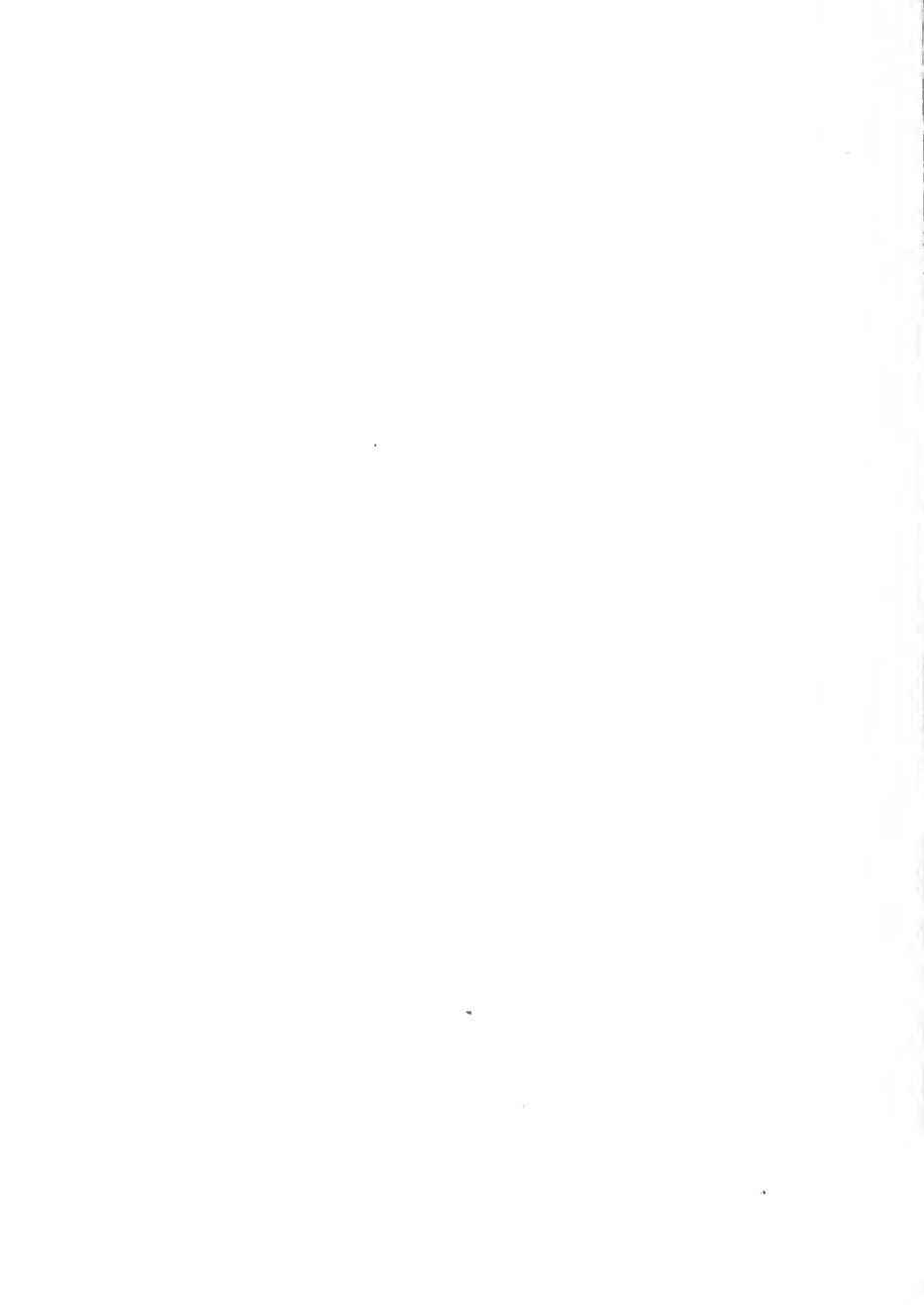








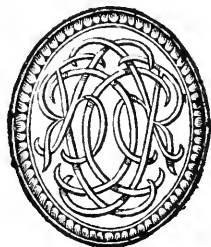
$$r \frac{2}{1}$$



LE
JOURNAL
DES
SCAVANS,
POUR

L'ANNE'E M. DCC. XXXVIII.

JANVIER.

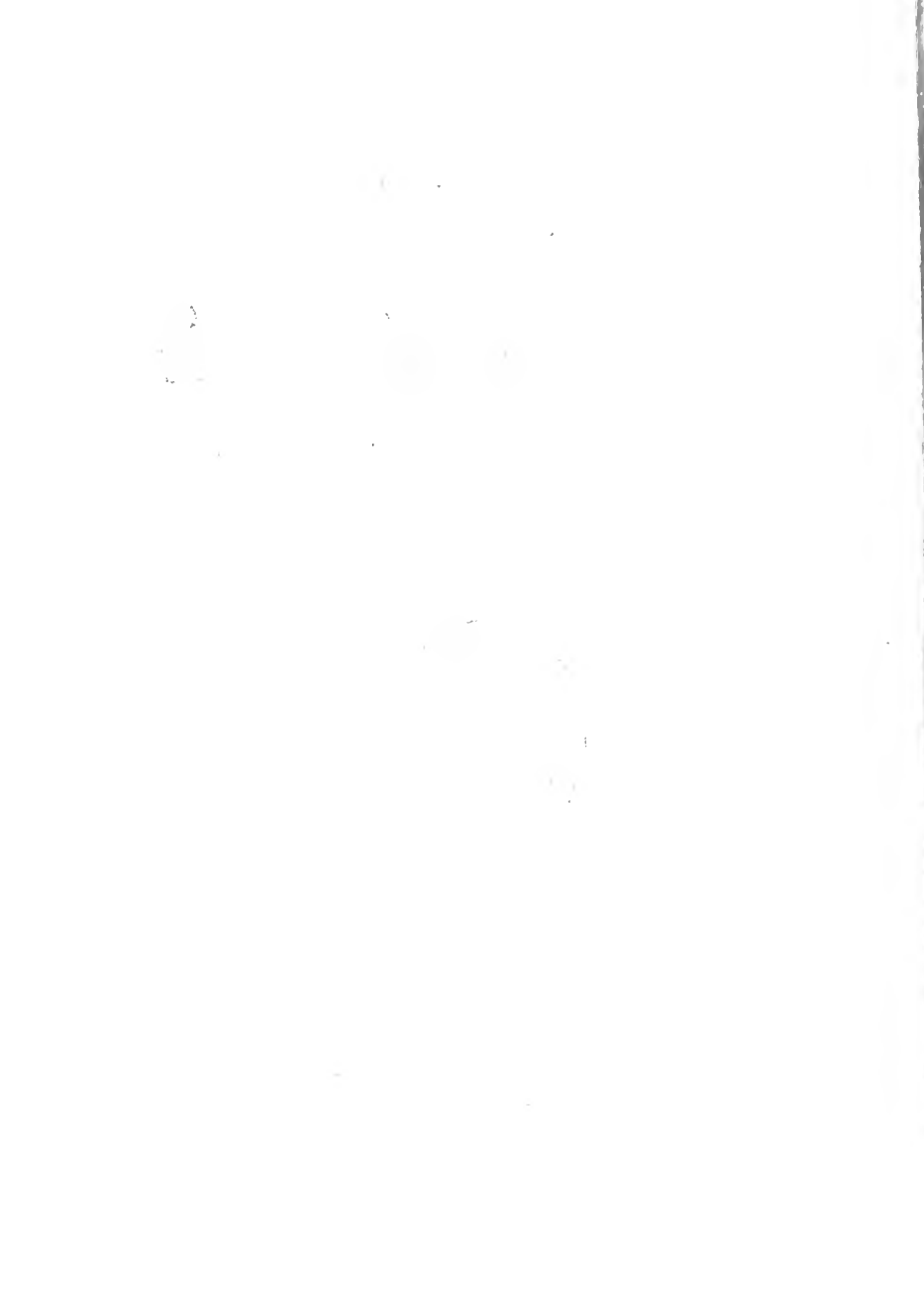


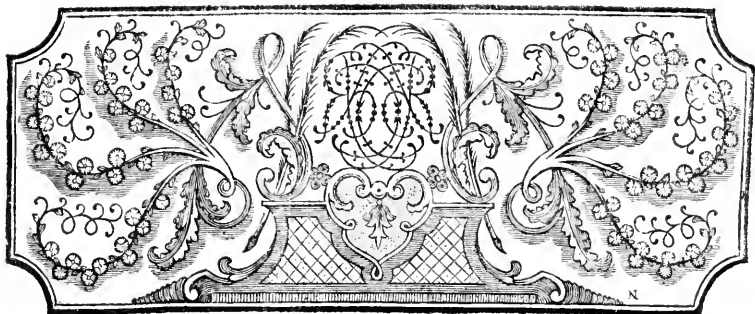
A PARIS,

Chez CHAUBERT, à l'entrée du Quay des
Augustins, du côté du Pont Saint Michel, à la
Renommée & à la Prudence.

M. DCC. XXXVIII.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROY.





LE
JOURNAL
DES
SCAVANS.



JANVIER M. DCC. XXXVIII.

GENERATION HARMONIQUE, ou TRAITE' DE MUSIQUE
*Théorique & pratique : par M. Rameau. A Paris, chez Prauli fils, Quai
de Conty, vis-à-vis la descente du Pont-Neuf, à la Charité. 1737.
in-8°. pag. 227. planches détach. XII.*

L'AUTEUR de cet Ouvrage,
dédié à l'Académie Royale
des Sciences, s'est déjà fait
connoître par plusieurs autres produc-
tions qui lui ont mérité l'estime
Janvier.

des connoisseurs, en faisant voir,
qu'il a sçu réunir en sa personne
deux talens, qui se trouvent rare-
ment ensemble dans un Musicien ;
la beauté du génie, & la plus pro-
A ij

fonde spéculation. Il destine ce Traité à démontrer ce principe de l'Harmonie, qu'il appelle *basse fondamentale*, & qu'il regarde comme l'unique *bouffole de l'oreille*, comme le *guide invisible* de quiconque s'applique à la Musique. Il est plus aisé (dit-il) de l'apercevoir par le sentiment que par une connoissance bien distincte.

Lorsque M. Rameau en fit la première découverte, il eut soin de l'annoncer dans son *Traité de l'Harmonie*; mais la source de cette *Basse* ne commença de se faire entrevoir à notre Auteur que dans son *nouveau Système*; & il se persuade à présent qu'il la touche de fort près. Ce principe, senti d'abord par l'expérience, s'est fait reconnoître ensuite dans le son qui naît de la totalité d'un corps sonore, & avec lequel raisonnent en même tems son octave, sa quinte & sa tierce majeure: & pour découvrir la cause de ce principe, l'Auteur a eu recours à une hypothèse aussi sçconde que lumineuse, qu'il expose dans le premier Chapitre de ce Traité; comme nous le verrons tout-à-l'heure. Il prétend que la raison pourquoi l'on a fait si peu de progrès jusqu'ici dans la théorie de la Musique, tant chez les anciens que chez les modernes; c'est que tous se sont fondés sur des principes différens de cette Harmonie, qui résulte de la résonnance d'un corps sonore.

Il en produit pour exemple le *Zarlín*, regardé comme le Prince des Musiciens de ces derniers sie-

cles, lequel après avoir établi son principe sur la proportion harmonique, d'où il tire presque toutes les consonnances, même le ton majeur & le mineur; est contraint d'abandonner ce principe, pour avoir les demi tons, qu'il ne peut plus tirer que des différences entre les intervalles que lui ont donnés jusques-là ses divisions; en quoi (selon notre Auteur) il a imité les anciens, qui sont tombés dans le même inconvenient. La proportion harmonique (continue M.R.) peut passer pour un principe, en Musique; mais non pour le premier de tous, puisqu'elle n'existe qu'en vertu de la résonnance totale du corps sonore, laquelle par conséquent en est le principe fondamental, d'où il faut partir.

Le but de tous les Musiciens n'a été d'abord que de trouver les rapports d'une succession diatonique, telle qu'*ut, ré, mi, fa*, &c. sans examiner si cet ordre étoit réellement le premier de tous; & c'est sur ce fondement qu'ils ont bâti. Mais d'où tiroient-ils une telle succession, puisqu'on ne distingue dans un corps sonore que l'octave, la quinte & la tierce majeure du son fondamental, & qu'on ne peut d'abord imaginer de successions possibles, qu'entre ces mêmes consonnances? D'où il arrive que les sons successifs y deviennent également fondamentaux, chacun d'eux y fournissant son harmonie complète; & conséquemment avec chacun d'eux résonnent d'autres sons, dont il suffira de parcourir

toutes les successions, pour y découvrir infailliblement celui que l'oreille auroit dicté d'avance. Par ce moyen, l'ordre, les rapports & les dépendances de tous les sons successifs seront connus : au lieu qu'en négligeant ce principe radical, on ne s'est attaché qu'à l'une des branches du tronc, tout-à-fait insuffisante.

Rien ne prouve mieux cette insuffisance (poursuit l'Auteur) que l'ignorance où nous sommes encore aujourd'hui, 1°. de ce que nous entend l'oreille dans toutes les successions de sons qui nous plaisent; 2°. de la raison pourquoi elle y reçoit les mêmes rapports, tantôt pour des consonnances, tantôt pour des dissonnances; quelquefois pour des accords naturels, quelquefois au contraire; 3°. de ce qui fait, qu'on peut chanter juste au milieu d'Instrumens, qui ne peuvent jamais être d'accord entr'eux; & que la voix peut tempérer d'elle-même & alterer certains rapports de sons, soit qu'elle chante seule, ou qu'elle soit accompagnée d'Instrumens. On ignore de plus (ajoute M. R.) pourquoi trois sons de suite déplaisent; pourquoi ils ne se peuvent entonner naturellement: qu'est ce qui rend défectueuses deux octaves & deux quintes de suite; pourquoi telle ou telle succession paroît plus ou moins agréable; en quoi consiste le tempérament, qu'on doit envisager comme la pierre de touche d'un Système de Musique.

Quelque obligation (dit l'Auteur)

que nous ayons à ceux qui nous ont ouvert la carrière de la Musique, & qui nous en ont frayé les routes; il souvient, que nous ne trouverons encore aucune règle de l'art, qui porte sa définition juste, & dont par conséquent on puisse faire une juste application. Quelque loin qu'il lui eût été possible de pousser les conséquences d'un principe aussi fécond que le sien; il se contente, quant à présent, de ce qu'il en tire, soit pour la succession ou basse fondamentale, de laquelle toute la variété de l'harmonie & de la mélodie est une dépendance; soit pour le tempérament; soit pour l'origine des modes & de leurs rapports; soit pour leurs véritables bornes, où l'on découvre la raison pourquoi telle succession plaît ou déplaît, la nécessité de la dissonnance, & le *double emploi* de cette dissonnance; ce qui est encore absolument ignoré: soit enfin pour les règles de la modulation en général, où sont comprises en abrégé celles de la composition & de la manière de trouver la basse fondamentale sous un chant donné.

Telles sont les vûes de l'Auteur de ce Traité, ainsi qu'il nous les explique lui-même dans sa Préface. Pour venir maintenant au corps de l'Ouvrage, nous dirons qu'il est partagé en XIX. Chapitres, subdivisés souvent en plusieurs articles; & que nous allons parcourir le plus clairement & le plus sommairement qu'il nous sera possible.

CHAP. I. Il roule sur l'origine de

l'Harmonie, laquelle consiste (dit-on) dans un mélange agréable de plusieurs sons différens, dont la cause reside dans l'air agité par le choc de chaque corps sonore en particulier; ce que l'on a soin de développer par 12 propositions, suivies de 7 Expériences, auquel les succèdent plusieurs conclusions. Nous toucherons ici quelques-uns de ces Articles, qui nous ont paru les plus importants & les plus décisifs.

II. Prop. Le son n'est autre chose, que l'air agité par le choc des corps sonores, & qui pour le nombre des vibrations qu'il en reçoit, répond toujours à la longueur, grosseur ou tension plus ou moins grande de ces mêmes corps.

III. Prop. On doit supposer l'air divisé en une infinité de particules, capables chacune d'un ton particulier: & l'Auteur tient (dit-il) cette proposition de *M. de Muvan*, dont le nom seul fait l'éloge, & qui la lui communiqua il y a 10 ou 12 ans.

Il suit de la *IV. Prop.* que les vibrations les plus lentes naissent des plus grands corps, & occasionnent par conséquent les sons les plus grands.

V. Prop. Un corps sonore ébranlé communique ses vibrations, non seulement aux particules de l'air susceptibles des mêmes vibrations, mais encore à toutes celles qui leur sont commensurables: & ces différentes particules réagissant à leur tour sur ce même corps ainsi que sur tous ceux qui l'environ-

nent, tirent non seulement différens sons des différentes parties aliquotes de ce premier corps, lui faisant rendre des sons plus aigus que celui de sa totalité; mais elles agitent encore tous ceux d'alentour qui sont capables des mêmes vibrations, & les font quelquefois même résonner.

VII. Prop. Les sons les plus commensurables se communiquent leurs vibrations le plus aisément & le plus fortement.

X. Prop. Plus une partie aliquote approche du rapport d'égalité, plus sa résonnance se confond avec celle du corps total; fait d'expérience, reconnu dans l'unisson, dans l'octave, & confirmé d'ailleurs par la raison.

Experience I. Elle a déjà été proposée par *M. Sauvur*, & répond à la *VII. Prop.* C'est celle du Monocorde divisé en autant de parties égales qu'on voudra, à l'une des divisions duquel on applique un obstacle léger, en sorte qu'il y ait un plus grand nombre de parties d'un côté que de l'autre: si l'on pince l'un de ces côtes qui résonnera dans sa totalité, l'autre fera entendre l'unisson de leur plus grande commune mesure: c'est-à-dire 2 dans le côté non pincé, si l'un des côtes vaut 6 & l'autre 4: 2 étant la plus grande commune mesure entre 6 & 4, & ainsi des autres divisions.

Exper. II. C'est celle d'une Viole ou d'un Violoncello, dont deux cordes sont montées à la douzième l'une de l'autre. En raclant la

grave , on voit frémir l'aiguë , & on l'entend même résonner , si on l'effleure avec l'ongle tandis qu'elle frémit : en raclant l'aiguë , la grave non seulement frémit dans sa totalité ; elle se divise de plus en 3 parties égales , formant 3 ventres de vibrations entre deux nœuds ou points fixes. Cette expérience répond aux *Propositions V. VI. & VII.* comme la suivante , aux *Prop. V. VII. & X.*

Exper. III. En raclant une des plus grosses cordes de ces mêmes Instrumens , on entendra outre le son de sa totalité , ceux de son octave , de sa double & de sa triple octave , de sa douzième & de sa dix-septième majeure , &c. qui sont en rapport d'un , un demi , un tiers , un quart , un cinquième , un huitième. On entendra ces sons , tantôt ensemble , tantôt l'un après l'autre , suivant l'attention plus ou moins grande , & selon que l'oreille fera plus ou moins expérimentée en harmonie.

Les deux expériences suivantes (*IV. & V.*) appartiennent à l'Orgue , & se font 1°. sur les Jeux appelés *bourdon* , *prestant* ou *flûte* , *nazard* & *tierce* , formant entr'eux l'octave , la douzième & la dix-septième majeure du *bourdon* ; & 2°. sur un des plus grands tuyaux de ces Instrumens , ou sur l'un des plus petits , dont les sons ne peuvent être apprêtés : nous renvoyons au Livre même pour abrégé , sur ces deux expériences , qui répondent aux *propositions X & XI.*

Nous en usons de même , pour

l'*Exper. VI* qui est celle de la pincette suspendue par un cordon un peu mince à chaque oreille : & pour la *VII.* qui regarde les différens sons tirés de la trompette.

Du reste (dit l'Auteur dans ses Conclusions) toutes ces expériences réunies , & rapportées à la *III.* & à la *IV.* confirment à n'en pouvoir douter , que non seulement le son a besoin de la résonnance d'un certain nombre de ses parties aliquotes pour pouvoir être apprêtié ; mais encore que ce nombre est fixé dans le tiers & le cinquième , sans parler des octaves que donnent le demi , le quart , &c. Donc (poursuit M. R.) le son apprêtiable , réputé unique , est harmonieux de sa nature ; & l'harmonie est un effet naturel résultant de la résonnance de chaque corps sonore en particulier , par la puissance réciproque des vibrations plus lentes & plus promptes les unes sur les autres , dont la proportion est précisément l'*harmonique* si l'on convertit ces fractions 1 , un tiers , un cinquième en entiers 15. 5. 3.

CHAP. II. Il y est question des deux objets de la Musique ; le Physique , ou le son ; & le Mathématique ou les rapports entre les divers sons. Le son musical jusqu'ici réputé unique , est triple de sa nature , & n'est apprêtiable qu'en cette qualité. Les rapports entre les divers sons en proportion harmonique peuvent être tournés de toutes les façons , combinés , renversés ; on peut en supposer les parties détachées les unes des autres & suc-

cessives, les comparer entr'elles, en chercher les différences, &c. pour s'en servir suivant l'exigence des cas.

CHAP. III. Il y est traité des bornes de l'harmonie & de sa succession; de sa réduction à ses moindres termes, & de son renversement. C'est l'octave qui met ces bornes à l'harmonie successive; la *presqu'égalité* des deux termes de cet accord les représentant à l'oreille comme ceux d'un cercle tellement réunis qu'ils n'en font plus qu'un. En effet tout ce qui excède l'étendue de cette octave n'en est que la réplique ou la répétition; d'où il arrive qu'une douzième ne paroît qu'une quinte à l'oreille, & que dans la pratique, tout intervalle double, triple, &c. n'est désigné que par le nom qui convient à ses moindres degrez. C'est aussi à cette seule espece de dénomination que l'Auteur se réduit dans la suite; & c'est la raison pourquoi tous les nombres doubles ou sous-doubles les uns des autres doivent être sentés exposer le même son; qu'1. 2. 4. 8. &c. ou 1. 1 demi, 1 quart, 1 huitième, &c. indiqueront toujours le son *ut*: 3. 6. 12. 24. &c. ou 1 tiers, 1 sixième, 1 douzième, 1 vingt-quatrième, &c. toujours le *sol*, & ainsi du reste.

De-là notre Auteur tire la manière de réduire l'harmonie à ses moindres degrez; comme on le peut voir par l'exemple qu'il en donne dans sa *première planche*. Il paroît par cette réduction, qu'à près l'octave, la quinte est le plus

grand intervalle harmonique, & la tierce le plus petit: que cette quinte est composée d'une tierce majeure & d'une mineure, & que le tout est contenu dans l'étendue de l'octave. Celle-ci en bornant l'harmonie lui procure aussi un renversement possible, par la comparaison réciproque faite naturellement de l'un de ses deux termes avec un son contenu entre eux; renversement, qui sans donner atteinte au fond, ne peut tout au plus que modifier l'intervalle. Il se présente encore ici un autre renversement bien plus précieux (dit l'Auteur) entre la proportion arithmétique & l'harmonique; & qu'il expose à l'aide du *second exemple* de la *planche* 1.

CHAP. IV. On y recherche l'origine des successions fondamentales & harmoniques, d'où l'on tire des progressions Géométriques, qui en marquent les rapports & ceux de tous les intervalles possibles. L'Auteur fait observer d'abord, qu'en oubliant pour un moment tout ce que l'expérience peut nous suggérer en Musique; à l'exception de l'octave, de la quinte & de la tierce majeure, que l'oreille distingue avec le son fondamental d'un corps sonore; nul autre intervalle ne se présente pour succéder à ce son fondamental. Au lieu donc de le tirer de cette harmonie, son principe naturel; on a cru le trouver dans une succession imaginée possible entre les tons; on l'a parquée de tons, de demi-tons & de tous les intervalles, que l'harmonie refuse dans

dans son origine ; & l'on a mis le comble à l'erreur (dit M. R.) en faisant dépendre toutes les successions de celle-là , prenant ainsi l'inconnu pour principe du connu. Rev nons donc sur nos pas (continue-t-il) examinons de plus près les conséquences que nous devons tirer de notre principe ; c'est ici le grand nœud de la question ; tout roule là-dessus , & l'on ne sauroit y donner trop d'attent on.

Comme nous ne connoissons donc que l'octave , la quinte & la tierce majeure du son fondamental , nous ne pouvons lui faire succéder d'autres intervalles ; & nous avons seulement la liberté de les prendre tant au grave qu'à l'aigu. Mais ce son que nous ferons succéder au fondamental , sera-t-il son fondamental ou harmonique ? Il ne pourra être fondamental , puisqu'on ne peut l'entendre séparément du premier que dans la totalité d'un nouveau corps sonore. Ainsi chaque degré de la voix , chaque tuyau , chaque corde , chaque touche sont autant de corps sonores différens , & de sons fondamentaux qui se succèdent , & qui portent chacun son harmonie particulière ; en sorte qu'autant de nouveaux sons fondamentaux , autant de nouvelles harmonies ; & par conséquent de la succession fondamentale s'ensuit nécessairement une succession harmonique ; d'où dérive le principe indispensable , de ne se guider que sur la succession fondamentale , de manière que tous les termes de la propor-

tion harmonique ou géométrique ne soient plus considérés , que comme représentant leur son fondamental.

Par ce principe bien conçu , il est prouvé qu'il ne peut y avoir de première succession harmonique que de sons à l'octave , à la quinte & à la tierce majeure les uns des autres , d'où naîtront d'abord des progressions déterminées pour chacun de ces accords , lesquelles seront la soudouble ou double , la soutriple ou triple , la souquintuple ou quintuple : ce que l'Auteur met sous nos yeux au moyen d'une petite Table , qu'il explique : & sans s'occuper d'avantage de la différence de *sus* , ou de *sous* , il abandonnera désormais pour plus grande netteté toute fraction ; en sorte que les progressions ainsi données auront pour objet les différentes vibrations de la corde , au lieu de ses différentes longueurs ou divisions , avec lesquelles ses différentes vibrations sont en raison renversée. Ces progressions ainsi déterminées se trouvent dans le *Nouveau Système* de l'Auteur , *planche 24*. Il supprime ici l'exposition de la progression double , comme inutile & facile à imaginer.

De la comparaison reciproque entre chaque terme de ces progressions , naissent les rapports de tous les intervalles possibles en harmonie. Cependant (observe M. R.) si outre les plus parfaits rapports de la proportion harmonique , on en trouve ici d'autres pour les mêmes intervalles en apparence qu'elle a

déjà fournis; l'erreur ne vient pour lors que du même nom qu'on y donne à deux sons différens. L'Auteur observe encore qu'on doit regarder cette découverte des progressions comme l'une des plus heureuses que le principe ait pu nous offrir pour démontrer l'harmonie successive; & il soupçonne que Pythagore pourroit bien nous avoir prévénus dans une partie de ces progressions, puisque son Système, son Tétracorde, sont directement tirés de la progression triple. Une autre chose bien essentielle à remarquer (dit-il) dans ces progressions, c'est qu'aucune puissance de l'une ne peut donner l'unisson ni l'octave de l'autre.

CHAP. V. Il y est question de l'origine des consonances & dissonances, & de leur degré de perfection, où l'on découvre la consonance, dont la succession peut fournir tous les intervalles nécessaires en harmonie. Celle d'un corps sonore donne toutes les consonances, en y comparant réciproquement entre eux tous les sons qui la composent. On doit en premier lieu distinguer des autres intervalles l'octave par le titre d'*équisonance*, à cause de la presque-égalité entre ses deux termes. Toutes les autres consonances consistent dans la quinte, la tierce majeure & la mineure, d'où dérivent par renversement, la quarte, la sixte majeure & la mineure : trois directes & trois renversées.

Les dissonances ne sont autre

chose, que les degrez pour passer d'une consonance à une autre, dont elle font aussi la différence : telles sont le ton majeur & le mineur; le demi-ton majeur & le mineur; le *comma*; le quart de ton. Une consonance très-digne ici d'attention, c'est que si les premières différences doivent être aussi naturelles que les consonances; il n'en est pas de même des différences de ces différences, trop éloignées du principe, pour offrir à l'oreille rien qui les lui suggere immédiatement & qui puisse lui en faire sentir le juste degré & les lui faire apprécier. Or cette vérité, qui tend à nous préparer les voyes du tempérément, doit être d'une conséquence infinie.

L'Auteur observe encore que chaque consonance, chaque dissonance a son degré de perfection en conséquence de son origine. Il n'est pas douteux, par exemple, (dit-il) que la quinte ne soit la plus parfaite des consonances, puisqu'on la voit naître immédiatement après l'octave, & que la tierce ne vient qu'ensuite. L'Auteur emploie le reste du Chapitre à parcourir les autres prérogatives de la quinte, observant de plus que les consonances de la quarte & de la sixte-majeure (de 3 à 4 & de 3 à 5) sont incommensurables au corps sonore.

Nous sommes obligés de renvoyer au prochain Journal l'extrait des Chapitres suivans.



HISTOIRE DU SECOND ROYAUME DE BOURGOGNE, du Comté de Bourgogne sous les Rois Carlovingiens, des III. & IV. Royaumes de Bourgogne, & des Comtes de Bourgogne, Montbeliard & Neufchâtel. Avec une description du Comté de Bourgogne, & plusieurs Généalogies. Tome II. Par M. F. J. Dunod, ancien Avocat au Parlement, & Professeur Royal en l'Université de Besançon. A Dijon, chez de Fay, Imprimeur des Etats, de la Ville, & de l'Université. 1737. vol. in-4^o. de 635. pp. sans la Préface & la Table.

LES quatre premiers Livres de cet Ouvrage renferment, comme on l'a pu voir par nos Extraits des mois d'Octobre & de Nov. derniers, la suite & l'Histoire des Princes qui ont possédé le Comté de Bourgogne depuis le sixième jusques vers la fin du quatorzième siècle; M. Dunod laissant à Dom Plancher le soin de traiter dans sa grande Histoire de Bourgogne ce qui regarde la Franche-Comté depuis l'union de cet Etat au Duché de Bourgogne par le mariage de Marguerite de Flandres dernière héritière du Comté, avec le Duc Philippe de France fils du Roi Jean. Les trois Livres suivans dont il nous reste à rendre compte, nous donnent une connoissance exacte de cette Province, soit par rapport aux grands Fiefs qui en ont dépendu, & aux Familles illustres qui y étoient établies, soit par rapport à son gouvernement, à son commerce, & aux mœurs de ses habitans, soit enfin par rapport à l'Histoire naturelle.

L'Auteur au commencement de son *cinquième Livre* représente le Comté de Bourgogne comme n'étant plus actuellement qu'une par-

tie de l'ancien Domaine de ses Comtes. Il ne fait que recapituler ce qu'il a rapporté plus au long dans les Livres précédens des diminutions que cette Souveraineté avoit souffertes avant son union au Duché de Bourgogne; mais il s'étend davantage sur celles qu'elle eut encore à souffrir après la mort du dernier Duc Charles le Guerrier ou le Téméraire, tué devant Nancy. Les Comtes de Montbelliard, ainsi que d'autres Seigneurs profitèrent des longues guerres qui suivirent cet événement & de la foiblesse du gouvernement des Rois d'Espagne, possesseurs du Comté de Bourgogne, pour se mettre dans une entière indépendance. Ils firent même des usurpations considérables qui n'ont cessé que par l'autorité du Roi depuis la Conquête de la Province. D'un autre côté les Suisses, & sur-tout les Bernois étendirent en différens tems leurs frontieres aux dépens de la Franche Comté, & M. Dunod fait voir qu'en 1656. à force de déranger les anciennes bornes, ils y avoient acquis une liziere de bon terrain, contenant d'excellens pâturages, des hameaux,

des Lacs , des Rivières , des Villages & des Bénéfices , longue d'environ 25 lieux , sur un quart de lieuë , une demie lieuë , & une lieuë de largeur en quelques endroits. » Cette perte (ajoute-t-il) » ne doit être attribuée ni au dé- » faut de vigilance des Officiers » du Souverain , ni au manque de » courage & de bonne volonté de » la part des Sujets. Mais le Roi » d'Espagne ne vouloit point de » guerre dans le Comté de Bour- » gogne , qu'il n'étoit ni en état ni » à portée de secourir , particulie- » rement contre les Suisses , avec » lesquels il avoit une ancienne li- » gue pour la défense de cette Pro- » vince & du Milanois.

Après l'exposé des diverses usurpations faites sur la Franche-Comté , l'Auteur passe à la description des deux plus grands Fiefs qui fussent dans la mouvance de cette Souveraineté , les Comtez de *Montbeliard* & de *Neuschâtel* en Suisse.

Le premier tire son nom de la Ville de Montbeliard qui est au centre. C'est un Pays long d'environ douze lieuës d'une heure de chemin , sur six dans sa plus grande largeur. Il a la Lorraine & le Mont de Voïges au Septentrion , l'Alsace & le Val d'Ajoie au Levant , le Comté de Bourgogne au Couchant , & au Midi. Le terrain en est fertile & agréablement varié par des Collines & des plaines , des rivières , des ruisseaux , des prez , des champs , des vignes & des bois , & par une multitude de Villages &

de Châteaux.

Les Seigneurs de Montbeliard porroient déjà le titre de Comtes dès le commencement du dixième siècle , & les plus anciens dont on ait connoissance , sont *Louis* & *Frédéric* qui assistèrent à un Tournois de l'Empereur Henri I. Ils suivirent ce Prince à la guerre contre les Huns , non comme Vassaux de l'Empire , remarque l'Historien , puisque leur Etat étoit alors dans le Royaume de la Bourgogne Transjurane , mais à l'exemple de divers Seigneurs étrangers qui vouloient acquérir de l'honneur , & apprendre le métier de la guerre sous cet Empereur.

M. Dunod regarde *Louis* Comte de Montbeliard & *Frédéric* son fils non seulement comme la tige des Comtes de ce nom , mais encore comme celle des Comtes de Frette & de Bar ; & il en donne la suite généalogique sur des autorités qu'il a soin de citer à la marge. Il ne nous est pas possible de le suivre dans ses détails , & dans les discussions où il entre de tems en tems , à moins que de le copier. Il faut consulter son Livre même : nous nous contenterons d'observer que la postérité de Loth & de Frédéric posséda le Comté de Montbeliard jusqu'à Thierri II. qui vivoit encore en 1156. Ce Comte n'eut que des filles , dont l'aînée en épousant *Richard de Montfaucon* fit passer le Comté de Montbeliard dans une famille étrangère Celle de Montfaucon originaire du Comté de Bourgogne & ainsi appelée

du nom d'un Château situé à une lieue de Belinçon est l'une des plus illustres de cette Province par son ancienneté & ses alliances. *Thierri de Montfaucon III.* du nom, Comte de Montbeliard, arrière-petit-fils de Richard, n'eut qu'un fils qui mourut jeune & sans postérité, & deux filles nommées Sibille & Marguerite. Sibille fut mariée à Rodolphe Comte de Neuchâtel en Suisse, & elle eut de ce mariage entre autres enfans Amedée qui fut pere de Rodolphe Comte de Neuchâtel & de plusieurs filles, l'aînée desquelles appelée *Guillaume* fut choisie par *Thierri* Comte de Montbeliard son bisayeul pour être la principale héritière. Il la maria en 1282. à Rainaud l'un des fils d'Hugues de Châlon & d'Alis, Comtesse Palatine de Bourgogne; & lui donna en consideration de ce mariage le Comté de Montbeliard, avec d'autres riches terres. Mais Renaud de Bourgogne & Guillaume de Neuchâtel n'ayant eu encore que des filles, & Agnès l'aînée ayant épousé Henri de Montfaucon, le Comté de Montbeliard rentra par cette alliance dans la Maison de Montfaucon, dont il étoit sorti après la mort du Comte *Thierri*: *Henri de Montfaucon* fut pere d'*Etienne*, lequel eut pour fils *Henri de Montfaucon*, tué à la Bataille de Nicopolis, dans la guerre de Hongrie: celui-ci avoit été marié & laissa quatre filles sous la tutelle du Comte *Etienne* leur ayeul. L'aînée nommée *Henriette* épousa en 1397. *Everard V. Comte de*

Wuemberg & lui porta le Comté de Montbeliard. Depuis ce tems-là le Comté de Montbeliard s'est conservé dans la Maison de *Wuemberg* de pere en fils & de mâles en mâles jusqu'à nos jours; parce que, dit l'Historien, ces nouveaux Seigneurs en ont fait un fief d'Empire auquel les mâles seuls ont droit de succéder.

A cette généalogie succede une assez longue digression sur la Maison de Scey que Golut dans ses Mémoires sur les Bourguignons, a prétendu mal à propos, suivant l'Auteur, être descendu de celle de Montbeliard; ensuite *M. Dunod* parle de quelques démembremens du Comté de Montbeliard pour lesquels il y a eu des contestations entre différentes familles; mais sur quoi il insiste davantage, c'est à prouver que ce Comté avoit toujours été dans la mouvance de la Franche-Comté, jusqu'à ce que les Ducs de *Wutemberg*, par la protection de la Maison d'Autriche, en eussent fait un fief masculin de l'Empire; ce qui ne leur fut bien assuré que par l'article 13 du Traité de Riswick.

L'Auteur suit à l'égard du Comté de Neuchâtel la même méthode qu'il a suivie pour celui de Montbeliard. Neuchâtel en Suisse, Ville jolie, de grandeur médiocre, avec un Château sur le bord d'un grand Lac qui est formé par la riviere d'Orb, est la Capitale d'un Etat qui a dix lieues communes de France de longueur sur trois & demie de largeur. Il est composé de-

plusieurs parties pour le détail desquelles nous renvoyons au Livre même ; le Comté de Neuchâtel a eu des Seigneurs de son nom & de la même famille jusqu'en 1373. que Louis Comte de Neuchâtel mourut sans enfans mâles. Il passa par filles aux Comtes de Fribourg, & de ceux-ci à Louis d'Orléans, Duc de Longueville, qui épousa en 1504. Jeanne fille unique de Philippe, Marquis d'Hochberg & Comte de Neuchâtel & de Marie de Savoye. Le dernier mâle de la Maison de Longueville qui a possédé cette Souveraineté, a été Jean-Louis - Charles, appelé l'Abbé d'Orléans, mort en 1694. Après lui les Etats de Neuchâtel donnèrent l'investiture du Comté à Marie d'Orléans sœur du dernier Comte & veuve d'Henri de Savoye, Duc de Nemours.

La mort de cette Princesse arrivée en 1707. donna lieu à un procès entre plusieurs illustres prétendans, lequel fut porté aux Etats de Neuchâtel, & décidé en faveur du Roi de Prusse. Pour mettre au fait de ce procès & des motifs de la décision, M. Dunod traite de ce qui regarde, soit l'ancienne mouvance du Comté de Neuchâtel, soit les Loix de cet Etat ; & sur l'un & l'autre de ces points, il ne paroît pas moins habile Jurisconsulte qu'exact Historien. Il en est de même lorsqu'il donne après la généalogie de la Maison de Neuchâtel en Franche-Comté, celle de diverses branches de la Maison de Châlon pour dis-

cuter ensuite les différentes prétentions formées dans ces derniers tems sur les biens de la succession de cette illustre Maison, tant pour la Principauté d'Orange, que pour les terres situées en Franche-Comté. C'est par où finit le cinquième Livre.

Le *sixième* contient d'abord une description de la Franche-Comté plus circonstanciée que l'Auteur ne l'avoit encore faite. On y voit l'étendue actuelle de cette Province, les montagnes qui la bornent, les rivières qui l'arrosent, la nature de son terroir, & les denrées dont elle abonde. A l'égard du son commerce, celui du fer en fait la principale branche. Celui du bled, des fromages, des chevaux & des bœufs gras suit, avec celui des seaux, des cuveaux & autres meubles de sapin que les Franco-Comtois viennent vendre bien avant dans le Royaume. Sur ce que M. Pélisson, dans la Relation qu'il a écrite de la Conquête de la Franche-Comté en 1668 avoit remarqué que la fertilité du Pays, étouffant pour ainsi dire l'industrie des habitans, au lieu de l'exciter, ils n'avoient que peu de communication avec leurs voisins ; nul soin du commerce & des manufactures ; presque point d'argent, manquant très-souvent des choses nécessaires, parce qu'ils ne craignoient pas d'en pouvoir manquer ; pauvres enfin, parce que la nature les avoit fait trop riches : l'Auteur répond que les choses ont changé à cet égard depuis que le Comté

de Bourgogne est sous la domination de la France. » Quoiqu'il en sorte, dit-il, environ deux millions chaque année, soit par les revenus du Domaine, & les tailles qui ne s'employent pas sur les lieux, soit par les revenus des principaux Bénéfices dont les titulaires n'y résident pas, & par celui des plus riches Seigneurs du Pays qui sont à la Cour ou à l'armée : cependant nos campagnes s'embellissent, l'on bâtit dans toutes nos Villes, l'on y voit communément de beaux équipages & des meubles de prix : les emplois y sont grandement multipliés, & on les achète chèrement de seconde main, (car le Roi en a tiré peu de chose à leur création) & nous sommes beaucoup plus peunieux que ne l'étoient nos ancêtres. Mais, ajoute M. Dunod avec beaucoup de raison, serons-nous plus riches qu'eux si nos passions & nos besoins augmentent à proportion de nos facultés ? Il peint ensuite l'état des Franco-mois vivant dans la simplicité, sans luxe & sans ambition avant le 17^e siècle. Alors la peste & la famine jointes aux incursions des Lorrains & des Suédois, apportèrent de grands changemens dans les mœurs, par l'établissement d'étrangers de tous Pays, qui vinrent remplacer les anciens habitans, que ces fleaux avoient enlevés. Dans ces tems déplorable la culture des terres, le commerce & l'administration de la Justice furent

interrompus à un point qu'il fallut déclarer par une Ordonnance que le tems de la prescription ne seroit pas compté depuis 1636. jusqu'en 1650.

Le caractère essentiel de la Nation Comtoise, selon M. Dunod, consiste dans un sens droit & une solidité de jugement, qui d'un côté la rendent propre aux Fonctions de la Magistrature & aux négociations, & de l'autre produisent un attachement inviolable à la Religion Catholique, avec une fidélité envers ses Souverains qui ne s'est jamais démentie, & dont les Franco-mois ont donné des preuves signalées. Ils naissent avec de l'esprit & ont du talent pour les Arts & les Sciences ; pour le prouver l'Auteur cite un grand nombre de personnes de cette Province, illustres par leur sçavoir, ou qui se sont distinguées dans les négociations & dans le Conseil de leurs Souverains.

Après avoir parlé de la taille haute & droite des habitans de la Franche-Comté & de leur inclination au métier de la guerre, M. Dunod relève leur attachement à la Religion, & leur piété, l'ancienneté de l'Eglise de Besançon Métropole de la Suisse, de la haute Alsace & du Buguey, la quantité des Abbayes de la Province parmi lesquelles sont les célèbres Monastères des S. Claude & de Luxeuil, & des autres fondations pieuses ; il loue sa Nation d'avoir donné à l'Eglise deux Papes, Nicolas II. & Calixte II. Quinze Cardinaux,

plusieurs Grands Maîtres du Temple & Généraux d'Ordre , & un grand nombre d'Archevêques , d'Evêques , & d'autres Prélats. Il n'a garde d'oublier la Noblesse du Comté de Bourgogne. On peut , à son avis , avancer hardiment qu'il y a peu de Pays où l'on en trouve une plus ancienne , plus nombreuse & si brillante. Il faut voir dans l'Ouvrage même les éloges qu'il fait de plusieurs Seigneurs Franco-mois , fameux par leur bravoure & par leurs exploits.

L'idée qu'on pourroit se former de la Franche-Comté sur ce que l'Auteur en a dit jusqu'ici seroit imparfaite, s'il n'y ajoutoit ce qui regarde le Gouvernement politique de cette Province , & c'est aussi sur quoi il s'étend le plus dans la suite de ce sixième Livre. Il montre quelle étoit la forme de ce Gouvernement dès le tems des Gaulois , & sous les Empereurs Romains. De là il passe aux premiers Rois Bourguignons sous qui la Province Séquanoise reçut d'autres Loix : celles de Gondebaud lui donnent occasion de traiter des hommes libres , des Serfs , & de l'origine des Fiefs ; après quoi il distingue les différentes Charges établies dans le Comté de Bourgogne pour l'administration de la Justice , & les diverses Jurisdiccions. Voici ce qu'il dit au sujet du Droit Romain , que l'on suit en Franche Comté.

» La rédaction de Justinien ayant
 » été découverte à Amalfi dans la
 » Poëuille environ l'an 1137. l'Em-
 » pereur Lothaire II. ordonna

» qu'elle seroit enseignée dans les
 » Ecoles publiques & qu'on s'y
 » conformeroit dans les Jugemens.
 » Rainaud II. qui étoit alors Com-
 » te de Bourgogne , refusa à la vé-
 » rité de reconnoître la supériorité
 » de cet Empereur ; mais ce Com-
 » te eut pour successeur l'Empe-
 » reur Frédéric I. qui étoit fort zé-
 » lé pour l'observation du Droit
 » réformé par Justinien. Les seigneurs
 » fréquens que fit ce grand Prince
 » au Comté de Bourgogne , & la
 » faveur dont il honora toute sa vie
 » la Nation Comtoise , excita cette
 » Nation à étudier le Droit Ro-
 » main dans les fameuses Universi-
 » tez d'Italie & de France. ... Celle
 » qui fut érigée à Gray sur la fin
 » du treizième siècle , augmentée
 » & transférée à Dole au siècle sui-
 » vant , cultiva l'étude du Droit
 » dans le Comté de Bourgogne , &
 » elle a eu dans tous les tems de
 » sçavans Professeurs dans cette
 » Faculté. Nous pouvons ajouter
 » que M. Dunod lui-même n'est pas
 » aujourd'hui un des moindres orne-
 » mens de celle de Besançon. Les
 » Magistrats tirés du nombre des
 » Professeurs de cette Université , ou
 » instruits à leur Ecole jugerent les
 » questions suivant la Loi Romaine.
 » Telle est , selon notre Jurisconsulte ,
 » l'établissement de cette Loi
 » dans la Franche-Comté ; on y a
 » aussi conservé des vestiges des Loix
 » Bourguignonnes dans la police des
 » Chemins , la clôture des héritages ,
 » les entreprises sur les communaux ,
 » & les peines des méfûs & délits.

M. Dunod n'oublie pas la disci-
 pline

pline Ecclesiastique ; il avoit qu'on a douté si le Concile de Trente avoit été reçu en Franche-Comté, parce qu'on n'en trouve rien dans les Registres du Parlement, & que dans ceux du Parquet on voit des remontrances au Souverain pour y faire apporter quelques modifications, semblables à celles sous lesquelles il a été reçu en Flandres ; mais il assure que l'opinion commune est que ce Concile a été reçu au moins par l'usage, sauf pour ce qui regarde les droits temporels du Souverain & des Laïcs auxquels il donnoit atteinte.

L'article où il est parlé des Etats du Comté de Bourgogne & de la manière de les tenir aussi-bien que des membres dont ils étoient composés, doit être lu dans le Livre même ; on y verra encore comment la Noblesse de Franche-Comté si brillante sous les Comtes & les Ducs de Bourgogne déchu insensiblement de son lustre en passant sous la domination de la branche de la Maison d'Autriche qui regnoit en Espagne : enfin on y apprendra par quels degrés cette Souveraineté s'affoiblit au point de ne pouvoir résister aux armes victorieuses de Louis XIV. qui en a fait la conquête.

Après cette exposition de l'Etat politique de la Franche-Comté, M. Dunod passe à ce qui en regarde l'Histoire Naturelle, & commence par les mines d'or, d'argent & de fer qui sont en Franche-Comté. On ne sauroit douter, selon lui,

Janvier.

qu'il n'y en ait d'or dans cette Province. On a trouvé des paillettes d'or dans les sables du Doux depuis Orchamp qui est à deux lieues au-dessus de Dole, jusqu'à quatre ou cinq lieues plus bas. Quoique la recherche en soit aujourd'hui négligée, on prouve par les anciens Terriers des Seigneurs de ce Canton, qu'ils affermoient la pêche de l'or, & qu'ils en tiroient des sommes assez considérables. On juge que cet or n'est dans le lit du Doux que parce qu'il y a été amené par les sources qui l'ont détaché des mines par où elles passent. Il y a même quelques années qu'on trouva un filet de ces mines : mais l'éboulement des terres a empêché de le suivre.

A l'égard des mines d'argent, il y en a eu trois d'ouvertes au Comté de Bourgogne, dont l'une a été abandonnée, & on travaille encore à profit dans les deux autres. Ce sont celles de Château-Lambert & de Plancher - les - mines.

Les mines de fer sont en bien plus grand nombre & infiniment plus abondantes : le fer s'y tire en si grande quantité, qu'on en assortit 42 fourneaux, 39 forges qui ont ensemble 84 feux & 20 martinets. On auroit dit au tems du Paganisme, ce sont les termes de l'Auteur, à la vûe de toutes ces usines dans une petite Province, que Vulcain y avoit établi sa demeure.

M. Dunod parle ensuite des eaux salées & des eaux chaudes & minérales de son Pays, mais il s'étend beaucoup plus sur les Salines. Il se

C

borne cependant aux Sources de Salins, de Lons-le-Saunier, de Montmorot, de Gorfion & de Sautnot. Pour nous, nous ne nous arrêterons qu'à celles de Salins. L'Auteur tâche d'abord de prouver contre Golut que ces eaux salées n'étoient inconnues ni aux Séquanois, ni aux Romains. Une des autoritez dont il se fert est un passage de la Vie de S. Ouyan Abbé de S. Claude sur la fin du cinquième siècle : on y remarque que cet Abbé envoya de S. Religieux prendre du sel pour l'usage de son Monastere au bord de la mer, dans un tems auquel les courses & les brigandages des Allemans, l'empêchoient d'en tirer à l'ordinaire de la Contrée des *Heriens*, qui étoit au voisinage de son Abbaye.

Cette Contrée, au jugement de M. Dunod, étoit celle du Val de Salins. Ses eaux précieuses en avoient fait un Domaine d'un grand revenu, & ce fut un de ceux que Saint Sigismond Roi de Bourgogne donna au commencement du iv^e siècle pour la dotation du Monastere d'Agaune. Ce Monastere, ajoute notre Historien, posséda dès lors Salins en pleine propriété jusqu'en 943. que Meinier Abbé d'Agaune le donna en fief à Albéric Comte de Bourgogne & de Mâcon, & les Comtes de Bourgogne en ont fait hommage à cette Abbaye jusqu'à Jeanne Reine de France & Comtesse de Bourgogne.

Après avoir décrit sommairement l'état de la Ville de Salins, non seulement depuis cette infé-

odation jusqu'à ce que la Maison d'Autriche en eut réuni tout le Domaine, mais encore l'état de cette Ville tel qu'il est aujourd'hui, M. Tured nous fait connoître en quoi consistent les Salines. Il y en a deux, l'une grande & l'autre petite. La grande a deux puits, qui sont de vastes cuves de sapin, renfermées dans une bonne maçonnerie & destinées à recevoir l'eau des Sources. L'un de ces Puits reçoit huit sources qui produisent communément 192 muids d'eau dans 24 heures. L'autre dans lequel il y a une source jaillissante, en fournit ordinairement en 24 heures 132. muids. La salure du premier puits est au 17^e degré, c'est-à-dire que de 100 livres d'eau, on n'en tire que 17 livres de sel. On en tire 13 livres du second. Le sel se forme par la cuite de l'eau dans de grandes chaudières de figure ovale, faites avec des plaques de fer battu, clouées les unes aux autres, & soutenuës sur un grand foyer par des barres de fer. Chacune de ces chaudières contient 63 à 64 muids d'eau. Il y en a cinq aux grandes Salines, & la cuite se fait dans l'espace de 14 ou 15 heures par un feu ardent & continu.

Il n'y a que deux chaudières à la petite Saline & un puits qui donne 144 muids d'eau en 24 heures. L'eau en est plus salée dans le tems des pluies que pendant la secheresse, puisque dans le premier cas elle est du 24 ou 25^e degré : mais elle se soûtient en tout tems du 22. au 23. L'on n'en connoît

point dont la salure soit si forte ;
celle de la mer (suivant l'Auteur)
n'étant qu'au quatrième degré ou
environ. Voici la manière dont le
sel se façonne. » Après chaque
» cuite, l'on tire une première par-
» tie du sel qui reste au fond de la
» chaudière , & on le porte en des
» magasins , où il s'épure pendant
» 40 jours de ce qu'il contient
» d'humidité , dans les réservoirs
» qui sont au dessous de ces maga-
» sins. Ce tems écoulé , l'on met
» le sel dans des tonneaux de sa-
» pin qui restent encore huit jours
» sur leurs fonds percés par le bas,
» afin que , s'il y a encore de l'eau,
» elle puisse s'écouler. Cette pre-
» mière partie qu'on appelle sel
» trié , est destinée à remplir les
» Traités du Roi & des Fermiers
» avec les Suisses , & à quelques lé-
» gères gratifications qui se font
» dans la Province.

» L'autre partie du sel qu'on tire
» des chaudières est portée à l'Ou-
» vrier , où on le façonne en pain
» dans des moules , dont la figure
» & la grandeur distinguent les
» différentes espèces de sel : ce qui
» est nécessaire , parce qu'ils ont
» des destinations différentes. L'on
» met ces pains au sortir des mou-
» les sur la braise ardente qu'on a
» tirée de dessous les chaudières ;
» pour les sécher & leur donner de
» la solidité. Ceux que l'on nom-
» me gros sel , petit sel & sel de
» porte, qui diffèrent les uns des au-
» tres par le poids & la figure , sont
» destinés à l'ordinaire des Villes
» & Communautés du Pays , c'est-

» à-dire au sel dont on use dans le
» pot & la salière. Ceux qu'on fait
» pour l'extraordinaire , qui s'em-
» ploye aux grosses salaisons
» des habitans de la Provin-
» ce , soit de chair , soit de froma-
» ge , & à l'usage du bétail , sont
» appelés sels de Rosières. L'on
» donne le même nom aux pains
» qui se fabriquent pour les rede-
» vances dûes aux Bénéfices , aux
» Officiers du Parlement , de la
» Chambre des Comptes & autres,
» &c.

Ces deux Salines rapportent an-
nuellement au Roi 800000 livres ,
tous frais faits & charges payées.
M. Dunod ajoute qu'il y a des
bois en abondance autour de Sa-
lins , & que la bonne police qu'on
y observe fait qu'on ne craint point
d'en manquer. Les voutes souterrai-
nes , la quantité & la singularité
des bâtimens des Salines , l'art ,
l'industrie & l'ordre qui s'y obser-
vent , sont un spectacle digne d'être
vu. L'Auteur remarque encore
que le sel de Salins est blanc
comme la neige , agréable au goût
& moins corrosif que celui de la
mer , auquel les Suisses le préfe-
rent , soit pour leur usage journalier,
soit pour saler leurs fromages ,
& pour leur bétail.

Tel est en abrégé le détail où
entre M. Dunod par rapport au
sel qui se fait à Salins.

A la description que donne en-
suite l'Auteur des eaux chaudes
minérales & médicinales & de
quelques fontaines ou sources dont
le flux & reflux est sensible , succe-

de la description de quelques grottes singulières qui sont en Franche-Comté. Parmi ces dernières, celle qui mérite le plus d'attention est une caverne où se forme naturellement la glace, & sur laquelle M. Dunod fait quelques observations physiques qu'on lira avec plaisir dans son Livre.

Cette Caverne est située sur une haute montagne dans la Seigneurie de Passavant, dépendante du Comté de Bourgogne, à un quart de lieuë de l'Abbaye de la Grace-Dieu, & à six lieuës communes de Besançon. Elle a au Nord une gorge formée par d'autres montagnes, & qui semble n'être faite que pour souffler un air froid dans la grotte, son entrée y étant directement placée. Elle est dans l'endroit le plus haut de la montagne qui la renferme à 25 ou 30 toises du lieu le plus escarpé, & on y descend par une rampe fort rapide, dont près de la moitié est couverte par le rocher qui fait saillie au devant de la grotte. Un petit pré d'environ 160 toises de superficie est au-dessus de cette rampe. Il est enfermé par un bois très-épais qui couvre toute la grotte, aussi-bien que le reste de la montagne, & la met à l'abri des rayons du Soleil. Le fond de cette grotte qui est toute dans un roc très-froid, est plus bas que le pré de 72 toises. La glace s'y forme depuis le fond jusqu'au milieu de la rampe, & c'est en hyver qu'il y en a le plus, parce que l'eau y vient plus abondamment, & qu'il y fait

plus froid que dans les autres saisons, pendant lesquelles on l'enlève pour en fournir les Villes qui en sont voisines. Comme il n'y a aucune source dans le fond de cette caverne, ainsi que quelques-uns l'ont prétendu, non seulement M. Dunod raisonne sur la manière dont cette glace se forme, mais encore il examine les variations qui y arrivent, & rend compte des observations qu'il y a faites lui-même dans quatre voyages différens avec le Thermomètre & le Baromètre : il faut voir dans le Livre même le détail de ces observations, aussi bien que la réfutation de quelques sentimens qui sont contraires à celui de l'Auteur. Monsieur Dunod termine cette matière & son sixième Livre en remarquant que sur les remontrances du Parlement de Dôle, le Roi d'Espagne avoit défendu par un Edit du 18 Juin 1656. de couper aucun arbre dans la pente qui est à l'entrée de la glacière dont il s'agit, & que comme on ne veille pas à l'exécution de cet Edit, cette Glacière n'est plus si belle, & ne produit plus autant de glace que par le passé.

L'Auteur a compris dans le septième & dernier Livre de son Ouvrage les Généalogies des Maisons illustres de la Franche-Comté avec celles de leurs différentes branches; cet extrait est déjà si long que nous ne pouvons que les indiquer.

Ce sont les Maisons de Grammont, de Buillremont, de Poitiers, de la Baume-Montrevel, de

Correvod , de Vatteville , & du Châtelet. Le tout est terminé par l'Edition de quelques Pièces qui servent de preuves à ce qui est rap-

porté dans les sept Livres de cette Histoire , & par une Table assez ample des matieres.

JOANNIS - FRANCISCI LE FEVRE , BISUNTINO D. M. IN Academiâ Vefuntinâ Medicæ Facultatis , Pfofessoris Regii, Opera duobus Voluminibus comprehensa, &c. cum figuris, Tomus primus, in quo continentur Canones de usu missionis sanguinis, ac aliarum artificialium sanguinis evacuationum, & cautiones in abusum. Quibus accessit Tractatus de natura, usu & abusu, Caffé, Thé, Cocolat & Tabaci. Vefuntione, apud Joannem-Baptistam Charmet Bibliopolam, in Vico magno, sub signo Scientiæ. 1737.

C'est-à-dire : *Les Oeuvres de François le Fevre, Professeur du Roi en Médecine dans l'Université de Besançon. Divisées en deux Tomes, dont le premier comprend divers préceptes sur l'évacuation du sang par la saignée & sur les autres évacuations artificielles du sang. Avec un Traité sur la nature, de l'usage, & de l'abus du Caffé, du Thé, du Chocolat & du Tabac.* A Besinçon, chez Jean-Baptiste Charmet, Libraire, dans la grande rue, à l'Enseigne de la Science. 1737. vol. in-4°. pp. 224.

L'USAGE de la Saignée est un des plus anciens remèdes de la Médecine, & on en trouve un grand nombre d'exemples dans les premiers Auteurs qui ont traité de l'art de guérir. Il ne faut qu'ouvrir les Livres d'Hippocrate, pour y voir ce remède pratiqué & recommandé.

On peut presque le regarder comme une Médecine universelle, lorsqu'il est placé à propos, mais c'est cette science de le placer qui en rend la pratique très-difficile, & c'est sur quoi notre Auteur le propose de donner ici des règles.

Hippocrate avoit mis, pour ainsi dire, la Saignée sur le trône, & elle jouissoit paisiblement des honneurs que ses succès lui avoient mérités, lorsque Erasistrate le pro-

posa de la renverser du haut de ce trône, en tâchant de persuader que l'abstinence étoit préférable à la Saignée pour désenfler les vaisseaux, & pour dissiper les inflammations : Galien, dans son Livre de la Saignée, combattit fortement cette doctrine, & en fit voir la fausseté par des raisons convaincantes & des faits incontestables. Vanhelmont, vers le milieu du seizième siècle, renouvella l'erreur d'Erasistrate, à laquelle on ne pensoit plus, & fut suivi en cela d'un grand nombre de soi-disant Chymistes & de Fanatiques, qui jetterent la terreur dans les esprits au sujet de la Saignée & parvinrent à insinuer les Médecins même, qui comme des imbéciles n'osent plus proposer ce remède, pas

même dans les maladies inflammatoires.

Enfin , au commencement du dix septième siècle, les Helmontistes , tomberent à leur tour, les Medecins revinrent à résipiscence , & la Saignée reprit le dessus , l'on démontra 1°. que le nombre des vaisseaux sanguins étoit immense. 2°. Que la quantité de sang contenue dans chaque corps étoit immense aussi. 3°. Que rien ne se renouvelloit plus facilement & plus promptement que le sang.

Mais la Saignée ainsi rétablie dans ses droits ne fut pas longtemps sans sortir des bornes où elle auroit dû être renfermée, le Medecin Botal pretendit qu'on ne pouvoit jamais trop saigner , & il donna à ce remede une telle vogue que la Barque de Charon , dit notre Auteur , pensa être précipitée du nombre des morts que les fréquentes & immenses Saignées y envoyioient à tous les momens.

Le dessein de notre Auteur , est de donner des règles précises par lesquelles on puisse se conduire sagement dans les différentes évacuations du sang , & tenir le milieu entre Erasistrate & Botal.

Divers Auteurs se sont déjà proposé le même dessein , mais outre qu'ils n'ont pas traité cette matiere aussi à fond qu'elle le demande, ils ont donné dans une erreur , avec laquelle il est impossible de jamais rien statuer là - dessus de certain. 1°. Ils ont raisonné des tuyaux du corps comme des tuyaux d'une pompe qui sont inflexibles , au

lieu que ceux du corps , tantôt s'élargissent , tantôt se rétrécissent , & sont capables de différentes oscillations , 2°. Ils ont supposé le sang d'une même fluidité par tout comme on suppose l'eau dans des tuyaux d'une machine hydraulique , au lieu que le sang est tantôt plus fluide & tantôt plus épais, en certaines parties & en diverses maladies , en sorte que de vouloir , dans l'extraction du sang , se conduire suivant les règles des hydrauliques , c'est se tromper grossièrement.

Le besoin d'avoir ici des règles sur lesquelles on puisse statuer, est d'autant plus grand , dit notre Auteur, que les Medecins modernes , tels que Messieurs Bettoni, Hequet, Helvetius, Silva & Chevalier qui ont sçavamment écrit de la Saignée , ne conviennent cependant point entre eux sur cette matiere. M. le Fèvre , dans ce Livre , traite non seulement de la Saignée évacuative , dérivative , révulsive , & averse , mais encore du tems où il faut saigner , & de la quantité de sang qu'il faut tirer par rapport à l'âge , au temperament , au Pays , à la maniere de vivre , au sexe, aux différentes passions de l'ame , & aux diverses maladies.

Huit Chapitres font la distribution de l'Ouvrage. Le premier est des différentes especes de Saignées, que nous venons de nommer , savoir , de l'évacuative , de la révulsive , &c. le second , du bon & du mauvais usage de la Saignée , suivant la difference des âges , des

temperamens & des autres circonstances qui sont à considérer dans cette occasion , & par rapport au choix des vaisseaux qu'il faut ouvrir : le troisiéme , de l'évacuation du sang , soit par la saignée , soit par les autres moyens , pour la cure de l'apoplexie , de la paralysie , des convulsions & de l'épilepsie , du vertige , de la manie , & de la mélancolie , de la phrénésie & du délire , de la douleur de tête , des tumeurs du visage , de l'ophtalmie , de la goûte sereine , & de la cataracte , de la foiblesse de la vue , & de la diminution de la mémoire , de l'inflammation des oreilles , & de l'ur traitement , & de l'hémorrhagie du nez , de celle des gencives , du mal de dents , & de l'esquinancie. Le quatrième Chapitre concerne toutes les especes d'évacuations de sang qu'il convient de faire dans les maladies de la poitrine , sçavoir dans le catharre , dans la toux , dans les différentes sortes d'asthmes , dans la pleurésie , la péripneumonie , l'inflammation du médiastin , du péricarde & du sternum , dans la phthisie pulmonaire , dans le crachement de sang & de pus , dans le vomissement de sang , dans la syncope & la lipothimie. Le cinquième est employé à l'examen des évacuations de sang qui sont propres dans les maladies du bas-ventre , telles que les coliques , la faim canine , le vomissement , le colera-morbus , l'inflammation de l'estomac , celle des intestins , du foye , de la rate , des reins , & du diaphragme , les

diarrhées , les dysenteries , les tenebres & autres. On traite dans le sixième des évacuations de sang qu'exigent les différentes maladies des filles & celles des femmes. Dans le septième , des évacuations de sang que demandent les diverses especes de fièvre ; & dans le huitième enfin , de celles qui peuvent faire du bien aux Scorbutiques , aux Goûteux , aux Blessés , &c. Nous ne sçaurions entrer dans le détail d'un si grand nombre d'articles , nous en rapporterons seulement quelques-uns , & comme ils nous tomberont sous la main , car de les choisir ce seroit une chose très-difficile , n'y en ayant aucun qui ne nous paroisse très-digne d'être rapporté.

Règle. Le sang tiré marque dans plusieurs maladies l'état du corps , & la maniere de vivre du malade. Si par exemple on voit nager beaucoup d'eau sur le sang des palettes , c'est une marque ou que le malade a pris trop de boisson , ou que la chaleur naturelle languit , ou que les urines ne se dégagent pas assez , ou que la transpiration est insuffisante. Les fièvres qui viennent de dissolution , & celles qui viennent de coagulation se distinguent aisément par l'inspection du sang tiré , car si le sang ne se fige pas dans les palettes ou qu'il se fige très-peu , c'est une marque que la fièvre vient de dissolution , & s'il prend une consistance trop dure , c'est une marque que la fièvre vient de coagulation. Sydenham remarque que dans les maladies inflammatoires ,

le sang des palettes se durcit ordinairement comme du suif.

M. Bianchi, dans son Histoire du foye, observe que dans la vraye pleurésie le sang paroît couvert d'une croûte extrêmement dense, & qu'il n'en est pas de même dans la pleurésie bâtarde.

Règle. Si le sang sort lentement de la veine, quoique l'ouverture soit suffisante, cette lenteur dénote que le cœur & les artères n'ont pas assez de force, & alors il faut bien se garder de continuer la saignée, il faut aussi - tôt fermer la veine.

Règle. Plusieurs s'imaginent qu'il ne faut pas dormir après la saignée, mais on doit au contraire s'exciter alors au sommeil, parce que le sommeil est le véritable réparateur des forces, & que rien par conséquent n'est plus propre pour prévenir ou pour réparer la foiblesse que cause ordinairement l'évacuation du sang. Autrefois que l'on pouffoit les saignées jusqu'à perte de connoissance, on avoit raison de craindre que les malades n'empirassent pendant le sommeil, & on avoit grand soin de les ranimer, soit par des odeurs, soit par quelques gouttes de liqueurs spiritueuses, mais aujourd'hui qu'on est moins prodigue de sang, on n'a pas le même danger à craindre.

Primerose conseille le sommeil après la saignée, mais une chose remarquable c'est qu'il excepte de cette règle ceux qui ont des inflammations de viscères, ou des maladies pécunielles. M. le Fevre qui

rapporte ce sentiment de Primero-se, ne dit point sur quelle raison cet Auteur fonde son exception, mais c'est toujours un fait qu'il est bon de remarquer.

D'autres croient que non seulement on peut dormir d'abord après la saignée, mais qu'on peut même manger & boire, il y a là-dessus un milieu à tenir, ceux qui permettent alors de manger, le font, disent-ils, pour le même dessein, que ceux qui permettent de dormir, c'est-à-dire pour soutenir les forces du malade, & en cela ils ne se trompent point, pourvu que ce manger & ce boire soient très-médiocres, faute de quoi l'estomac est surchargé, & ne digérant qu'à peine, ne peut fournir des sucs nourriciers, capables de réparer les forces.

Baillou condamne la pratique de ceux qui aussi-tôt après la saignée font beaucoup manger & beaucoup boire les malades, il conseille de ne donner alors que de simples boissons & très légères, pour humecter la masse du sang.

C'est aussi le sentiment d'Amatus-Lusitanus, cet Auteur prétend qu'il est très sain de boire un verre d'eau après la saignée.

Les Allemands, à ce que remarque Frideric Hoffman, ne boivent & ne mangent jamais plus que lorsqu'ils se sont fait saigner; c'est, dit-il, une coutume détestable qu'il faut bien se garder de suivre.

Règle. Il y a certaines maladies qui paroissent avoir leur siège dans le bas-ventre, & qui cependant

vienneng

viennent uniquement ou de pléthore, ou d'une irritation de nerfs, il faut alors préférer la saignée à la purgation, l'expérience est formelle là dessus ; une femme enceinte, par exemple, un néphrétique, sont attaqués de vomissemens ; ce n'est pas la purgation qui les guérit, mais la saignée. Il y a des maux d'estomac qu'on prendroit pour des indigestions, & qui cependant viennent uniquement d'une surabondance de sang, la saignée est alors l'unique remède.

Règle. Lorsqu'un malade a besoin d'être purgé, & qu'il a aussi besoin d'être saigné, il faut commencer par la saignée, & ensuite, si la maladie est grande, il faut venir aussi-tôt à l'émétique ou à la purgation selon l'indication, mais si la maladie donne du repos, que ce soit par exemple une fièvre intermittente, il faut après avoir saigné dans la force du paroxysme, recourir le lendemain au vomitif ou au purgatif.

Règle. Dans une fièvre où il y a pléthore, soit vraie ou fausse, mais où les forces sont entières, il faut saigner dans le paroxysme, & dans la violence même du paroxysme. En voici les raisons, 1°. Si l'on attend la fin du paroxysme pour faire la saignée, le malade qui est déjà affoibli par les sueurs qui sont venues après le paroxysme, a moins de force pour supporter la saignée, 2°. le sang sort alors avec moins de rapidité ; ce qui est un mal. 3°. Lorsque le malade a été saigné dans le repos du paroxysme, il est

beaucoup plus en état de prendre dans les intervalles de la fièvre, les remèdes nécessaires pour sa guérison.

4°. Dans le repos du paroxysme, ou bouillonnement du sang, les vaisseaux trop tendus sont en danger d'être trop dilatés. Ce qui peut causer des relâchemens dangereux, ou des ruptures. 5°. Enfin, le sang peut faire des engagemens capables de produire des inflammations. Tous accidens qu'on prévient en saignant dans le paroxysme.

Règle. Ceux-là se trompent grossièrement qui saignent dans le froid de la fièvre.

1°. Le pouls est foible dans ce repos-là, les principes du sang sont absorbés, le sang se retire de la superficie du corps, ce qui produit la pâleur, & la grenure de la peau qui ressemble à la peau d'une oye, les sueurs se suppriment, la diarrhée survient, &c. Symptômes qui n'ont d'autre cause que la lenteur du mouvement progressif du sang, en sorte que la saignée ne peut convenir alors.

2°. Les forces d'un malade sont nécessaires pour supporter la saignée, & dans le froid de la fièvre elles sont abbatues. M. Bianchi, dans son Histoire du foye, rapporte l'histoire d'une femme grosse de cinq mois, qui pour avoir été saignée par un imprudent Chirurgien, dans le froid d'une fièvre tierce d'Automne, périt misérablement, sans que l'eau Thériacale, ni aucune autre liqueur spiritueuse

pût la faire revenir.

Règle. Il y a des gens qui s'imaginent que la première saignée est de la dernière conséquence, & que lorsqu'on la diffère jusqu'à ce qu'on soit attaqué d'une maladie véritablement dangereuse, elle la guérit infailliblement, mais c'est une erreur pitoyable.

Règle. Ceux-là ne se trompent pas moins qui pour les saignées ont égard aux lunaisons. C'est une superstition qui tient beaucoup du Paganisme. On peut voir sur cela Valefius, Primerose, Willis, Zippée, qui traitent de ridicule ce sentiment.

Règle. Comme toute inflammation indique la saignée, & qu'il n'y a point d'ophtalmie qui ne vienne d'inflammation, il s'ensuit qu'il faut saigner dans l'ophtalmie, mais il y a deux sortes d'ophtalmies, l'une externe, l'autre interne. Dans l'externe, si le sang n'est point phlegmant, deux saignées peuvent suffire, mais dans l'interne il en faut davantage. La première se doit faire au bras gauche, & la seconde à la malléole, la troisième à la jugulaire, après quoi il faudra venir au vésicatoire derrière le col, & si ces remèdes ne servent de rien, il faudra faire un sillon à la Nuque. Notre Auteur cite là-dessus un grand nombre d'exemples tirés de ce qu'on a de plus considérables Auteurs parmi les Praticiens, nous y renvoyons. Mais nous ne sçaurions nous dispenser de rapporter là-dessus d'après lui, une Histoire très-digne de remar-

que pour le traitement de la maladie dont il s'agit. Un Medecin expérimenté fut appelé pour traiter un Chirurgien qui avoit une ophtalmie considérable à l'œil droit, il ordonna d'abord la saignée du bras droit, mais le mal augmenta; voyant cela il ordonna celle du bras gauche, & l'œil gauche, qui jusques-là avoit été en bon état, devint malade comme l'autre; Tulpus appelé dans cette occasion ordonna la saignée du pied, après ce remède les deux yeux furent guéris. Il ne faut pas conclure de-là, dit M. le Fèvre, que les deux saignées du bras qui avoient précédé eussent été faites mal-à-propos, car peut-être la saignée du pied n'eut-elle le succès qu'elle eut, qu'à cause des deux saignées du bras.

Entre les avantages qui se trouvent dans ce Livre, celui d'y voir judicieusement recueillis les divers sentimens des Auteurs sur tous les cas douteux qui se peuvent proposer touchant les saignées, n'est pas un des moindres. On a par-là une Histoire complete de ce qu'il y a de plus curieux & de plus utile à remarquer dans la conduite des plus fameux Praticiens tant anciens que modernes, ce qui vaut mieux que toutes les spéculations du monde. C'est dommage que l'Ouvrage soit rempli de fautes d'impressions, celle d'*Hippocrate* pour *Hippocrate*, qui se rencontre presque à toutes les lignes, est une de celles qui choquent le plus.

Nous remettons à un autre

Journal à parler du Traité du Café, du Thé, du Chocolat & du Tabac. Traité qui n'a rien de com-

mun avec le reste du Livre, & qui est chiffré à part.

JOURNAL DES PRINCIPALES AUDIENCES DU

Parlement, avec les Arrêts qui y ont été rendus, & plusieurs Questions & Reglemens, placés selon l'ordre des tems, depuis l'année 1700. jusqu'en 1710. par M. Nicolas Nupied, Avocat au Parlement. Tome V. A Paris, au Palais, chez Denis Mouchet, Grand'Salle, à la Justice. 1736. vol. in-fol. pag. 1000.

AL'inspection du titre de cet Ouvrage, quelques personnes peu au fait des Livres de Jurisprudence pourroient croire que c'est la même chose que le Journal du Palais, dont il vient de paroître une nouvelle Edition au commencement de 1737. ce sont cependant deux Ouvrages tout-à-fait différens l'un de l'autre, & qui ne viennent pas du même Auteur.

Le Journal du Palais est de MM. Blondeau & Gueret, célèbres Avocats au Parlement de Paris : il contient les Arrêts les plus solennels intervenus depuis 1660. jusqu'en 1700. tant au Parlement de Paris que dans les autres Cours Souveraines de Paris & de tout le Royaume. Ce Journal est regardé comme un Chef-d'œuvre en ce genre, & il seroit à souhaiter que tous les autres Recueils d'Arrêts que l'on a, eussent été exécutés de la même manière.

Pour ce qui est du Journal des Audiences son objet n'est pas si étendu que celui du Journal du Palais. Car il ne contient principalement que des Arrêts du Parlement de Paris, & quelques Arrêts du

Grand Conseil & de la Cour des Aydes de Paris.

M. Jean du Frêne Avocat au Parlement en donna le premier Volume contenant les principaux Arrêts intervenus depuis 1623. jusqu'en 1657.

Après sa mort, M. Jamet de la Guesliere aussi Avocat au Parlement, donna trois autres Volumes d'Arrêts intervenus depuis 1657. jusqu'en 1685. il en préparoit un cinquième Tome lorsqu'il mourut.

M. Nicolas Nupied, Avocat au Parlement, mit en ordre ce cinquième Volume qui comprenoit des Arrêts intervenus depuis 1685. jusqu'en 1700. & le donna au Public en 1707.

Ces cinq Volumes ont été réduits à quatre dans une nouvelle Edition que l'on a donné de cet Ouvrage en 1736.

Vers la fin de la même année M. Nupied a donné au Public le cinquième Volume d'Arrêts que nous avons d'abord annoncé : il en est parlé dans l'Histoire abrégée des Journaux de Jurisprudence Francoise donnée par M. Boucher d'Argis, Avocat au Parlement, inserée

dans le second Volume du Mercure de France du mois de Juin 1737. page 1261. & dans le Mercure du mois de Juillet suivant , p. 1608. il y a une analyse de ce même Volume dans laquelle on a donné un précis de l'affaire du Sieur de la Pivardiere qui est une des plus curieuses de celles qui sont rapportées dans ce dernier Volume. Ce Sieur de la Pivardiere , après avoir abandonné sa premiere femme , en avoit épousé une autre. La premiere fut accusée de l'avoir assassiné , il se representa pour faire cesser cette accusation , & fut enfin reconnu , mais ce ne fut pas sans peine : nous ne nous arrêterons pas davantage à cette affaire , & nous n'entreprendrons pas de rendre compte d'aucune autre en particulier , parce que ces sortes de matieres ne sont guères susceptibles d'extrait.

Ce dernier Volume d'Arrêts donné par M. Nupied , qui forme le sixième Tome de la précédente Edition , & le cinquième de la nouvelle est divisé en deux Parties : la premiere est partagée en quatre Livres , & la seconde qui est intitulée : *Continuation du Journal* , &c. est divisée en six Livres. Chaque Livre est subdivisé en Chapitres , & chaque Chapitre contient un Arrêt , ce qui est distribué de maniere que chaque Livre contient tous les Arrêts qui sont d'une même année.

Ces sortes de divisions & de subdivisions en premiere & seconde Partie , ne sont ordinairement qu'allonger les citations d'un Ou-

vrage & paroissent sur-tout inutiles dans un Journal tel que celui dont nous parlons où les Arrêts sont exactement rangés selon l'ordre des dates : car si l'on sçait précisément la date de l'Arrêt que l'on cherche , cela suffit pour le trouver ; si l'on n'en sçait pas au juste la date , on le trouve par le moyen de la Table des Chapitres & encore mieux par la Table des matieres. Cependant la citation de la partie de l'Ouvrage & du Livre ou l'Arrêt peut servir à le faire trouver quand la citation du Chapitre n'est pas juste , ainsi ces divisions & subdivisions ne sont pas absolument inutiles.

Le Volume dont il s'agit ici a été imprimé avec beaucoup d'attention : un Magistrat du premier mérite a bien voulu prendre lui-même le soin d'en revoir toutes les feuilles , afin que l'on n'y employât rien qui ne fût bien exact.

L'Ouvrage contient des Arrêts intervenus depuis l'année 1700. jusqu'en 1710. inclusivement , il y a en tout 451 Arrêts entre lesquels il s'en trouve plusieurs rendus en forme de réglement : à l'égard des autres , ce sont la plupart des Arrêts rendus en l'audience de la Grand'Chambre , ou de la Tournelle Criminelle , il y en a aussi quelques-uns rendus au rapport , & même quelques-uns rendus aux Enquêtes & à la Cour des Aydes.

L'Arretiste a rapporté dans quelques affaires un précis des Plaidoyers des Avocats des parties , & de ceux de Meilleurs les Avocats Généraux , & principalement de

ceux de feu M. Joseph Omer Joly de Fleury Avocat Général , & de M. Guillaume - François Joly de Fleury son frere , alors Avocat Général , & à présent Procureur Général , & de Messieurs le Nain & Portail , aussi Avocats Généraux , dont les Plaidoyers enrichissent beaucoup ce Journal.

Mais on trouve que la plûpart des affaires sont traitées trop brièvement : en effet dans quelques-unes les circonstances du fait ne sont pas assez détaillées, dans d'autres les moyens des parties ne sont pas expliqués , comme dans le premier Livre , Ch. 1. 9. 10. 11. 15.

16. 17. &c. L'Auteur devoit suppléer par son travail & ses recherches les moyens dont on ne lui a pas fourni de Mémoires , ou qui ont échappé aux défenseurs des parties , comme ont fait MM. Blondeau & Gueret pour leur Journal du Palais ; ces deux sçavans Journalistes travailloient eux-mêmes toutes les matieres , & l'on a reconnu en bien des occasions qu'ils ne se sont pas contentés de mettre une proposition sèche comme elle pouvoit avoir été présentée, mais qu'ils ont ajouté de leur fonds tout ce que l'on devoit dire pour établir cette proposition.

ACCURATA MEDENDI METHODUS , QUANTUM FIERI potest , ab omni Hypothesi abstracta duobus Medicinæ fundamentis , certâ , experientiâ & rationibus inde deductis superstructa , in très Parties divisâ , Parologiam universalem , particularem & Therapeiam , per aphorismos proposita ab Henrico Josepho Rega , in Universitate Lovanienâ Medicinæ Doctore & Professore primario. Lovanii , Typis Martini Van-Overbeke. 1737.

C'est-à-dire : *Méthode de guerir les maladies; exempte de toute Hypothèse , & fondée uniquement sur l'expérience & sur la raison. Divisée en trois Parties , sçavoir la Pathologie universelle , la Pathologie particuliere & la Thérapeutique , le tout disposé en Aphorismes. Par Henri Joseph Rega , Docteur en Medecine dans l'Université de Louvain. A Louvain , de l'Imprimerie de Martin Van-Overbeke. 1737.*

CET Ouvrage commence par l'explication de ce que c'est que la vie & la mort , la santé & la maladie ; l'Auteur , comme on le peut bien juger , ne dit rien là-dessus de nouveau , & qui ne soit suffisamment connu ; personne , sans doute , n'ignore ce que c'est que la vie , ce que c'est que la mort , &c. mais tout le monde

ne sçait pas s'expliquer sur ces points d'une manière qui répond à la structure du corps & à l'économie animale , & c'est ce que notre Auteur tâche d'enseigner.

Qu'on ne s'étonne donc point de le voir demander ici ce que c'est que la vie , ce que c'est que la mort , ce que c'est que la santé ; ce que c'est que la maladie ; ce qu'il se

propose en cela n'est pas sans doute d'instruire personne sur le fonds , mais seulement d'apprendre à ceux pour qui il écrit , à s'énoncer de manière qu'étant interrogés , par exemple , sur ce que c'est que la vie de l'homme , ils puissent répondre tout d'un coup sans hésiter , que la vie consiste dans l'union & le commerce mutuel des deux parties essentielles de l'homme , qui sont l'ame raisonnable & le corps.

Cette définition de la vie engage M. Rega dans plusieurs détails , ces détails consistent en divers aphorismes dont voici des exemples.

L'ame est une substance spirituelle , qui pense , qui raisonne & qui est immortelle.

Le corps est une machine , ou plutôt , un automate hydraulico-pneumatique , & élastique , composé de parties solides & de parties fluides , rangées entr'elles d'une manière admirable , & agitées d'un mouvement continuel pendant tout le cours de la vie , cette Machine est matérielle & mortelle. La connexion qu'il y a entre l'ame & le corps est telle , qu'à l'occasion de certains mouvemens qui se passent dans le corps , l'ame a certaines pensées & certaines affections , & que le corps tout de même , à l'occasion de certaines pensées & de certaines affections de l'ame , est susceptible de certains mouvemens.

Le lien par lequel deux substances aussi différentes en nature que l'ame & le corps sont unies ensemble pendant la vie , n'est autre que

la volonté & le decret du souverain Ouvrier , qui a créé toutes choses de rien.

La vie de l'homme dépend d'une certaine harmonie entre les parties solides & les parties fluides du corps , sans laquelle l'union de l'ame & du corps ne peut subsister.

Cette harmonie qui est une condition sans laquelle l'ame & le corps ne peuvent subsister ensemble , produit un mouvement mécanique & organique , au moyen de quoi les fluides circulent continuellement & passent par toutes les parties du corps , du moins par le cœur , par les poulmons , & par le cervelet.

Tant que ce mouvement de circulation persévère , les fonctions du corps , soit animales , soit naturelles , s'exécutent , & l'ame demeure constamment unie au corps , mais si-tôt que ce mouvement est détruit , la mort survient , & alors tous les mouvemens des solides & des fluides cessent , les parties se corrompent , le corps n'est plus un organe capable d'obéir aux volontés de l'ame , & les impressions des objets du dehors ne peuvent plus se porter jusqu'à l'esprit.

Comme l'homme est composé de deux sortes de parties , on peut considérer en lui deux sortes de vies , l'une qui lui est propre en tant qu'homme , laquelle consiste dans l'union de l'ame & du corps , l'autre qui est la vie même du corps , laquelle consiste dans le mouvement , & d'où dépend la première vie , en sorte que ce n'est

pas sans raison qu'on dit que la vie du corps est le mouvement, & que la vie de l'homme est le sentiment & la pensée.

La mort suit donc la cessation du mouvement progressif du sang, en sorte que la mort n'est autre chose que l'entière destruction de ce mouvement circulaire, comme elle est aussi la cessation de tous les mouvemens qui doivent être entre les parties solides & les parties fluides, cessation qui entraîne, après elle, la corruption & la pourriture, car la vie n'est autre chose que la conservation du corps, tant dans le mélange naturel des humeurs qu'il contient que dans sa structure & sa composition, & par conséquent dans les mouvemens qui en résultent. Nous ne mourons donc pas, parce que l'ame abandonne le corps, mais l'ame n'abandonne le domicile du corps qu'à cause que les mouvemens organiques cessent, car comme le remarque Cranc dans sa Dissertation de l'homme, plusieurs actions accessoires à la vie du corps s'exécutent, sans l'intervention de l'ame, ainsi qu'on le voit dans les bêtes & dans les plantes, en sorte que le corps humain ne vit pas en tant qu'il est joint à l'ame raisonnable, mais en tant qu'il est composé d'organes capables de faire les opérations nécessaires à la vie. Ainsi la vie subsiste par des causes purement mécaniques & matérielles : il n'est pas nécessaire de recourir à l'ame pour expliquer la vie du corps, Comme il n'est pas ne-

cessaire pour la vie des bêtes & des plantes qu'elles aient une ame.

Voici quelques autres aphorismes que nous rapporterons comme ils nous sont venus sous la main, ils concernent plus particulièrement la Médecine.

Les causes de la plupart des maladies affectent d'abord l'estomac & ensuite les autres parties.

Ce qui produit les maladies ne consiste pas toujours dans les humeurs, c'est le plus souvent quelque chose d'immateriel & d'incorporel, comme on le voit dans la plupart de ceux qui sont atteints de ces affections qu'on appelle spasmodiques, il ne faut qu'un air léger, une odeur, un rien pour les rendre malades, comme il ne faut non plus qu'un rien pour les guérir.

L'inspection des cadavres quelque exacte qu'elle soit n'est pas toujours un moyen sûr pour découvrir la cause de certaines maladies. Cet Aphorisme est suivi d'une observation importante, tirée de Baglivi ; sçavoir, que souvent lorsqu'on ouvre des cadavres pulmoniques, on ne trouve dans les poumons aucune marque de pulmonie, parce que souvent la cause de cette maladie est une sérosité fine & acre que le couteau anatomique ne sçauoit faire appercevoir.

On trouve ici un grand nombre de réflexions importantes sur la nature des solides & des fluides, sur le chyle, sur le sang, sur les maladies, sur leurs causes, sur leurs

signes, sur le poulx, sur la respiration, sur l'urine. Un grand nombre d'autres sur les indications des remedes, sur la saignée, sur la purgation, & sur tout ce qui concerne la Pratique de la Medecine, mais ce que l'Auteur dit sur ces differens sujets demanderoit un trop long

Extrait pour pouvoir être exposé. Il vaut mieux y renvoyer les Lecteurs que de leur donner un abrégé qui ne pourroit les mettre assez au fait du mérite de cet Ouvrage, qu'il faut lire en entier pour le bien connoître.

HERM. SAM. REIMARI PP. DE VITA ET SCRIPTIS

Joannis-Alberti Fabricii *Commentarius. Accedunt Argumenta Historico-Critica ex Epistolis Viror. Claror. ad Fabricium. Præterea Pl. Rev. Christiani Kortholti parentis Lipsiensis & variorum Epicedia.* Hamburgi. Sumpu Vidua Felginerix. Litteris Piscatoriis. 1737.

C'est-à-dire : *Mémoires sur la Vie & les Ecrits de M. Jean-Albert Fabricius, par M. Herman-Samuel Reimar, Professeur public, avec des Observations Historiques & Critiques tirées des Lettres de plusieurs Sçavans adressées à M. Fabricius, son Oraison Funèbre prononcée à Leipzig par M. Kortholt, & un Recueil de Pièces de vers faits à la louange du même M. Fabricius.* A Hambourg, aux dépens de la Veuve Felginer. vol. in-8°. de 354. pag. sans compter la Table des Auteurs, l'Oraison Funèbre qui est de 12 pages, & le Recueil de Pièces de vers de 104. pages.

M FABRICIUS, Professeur en Eloquence & en Philosophie à Hambourg, s'est acquis tant de réputation dans la République des Lettres, qu'il méritoit à juste titre l'éloge que M. Reimar son gendre lui a consacré dans l'Ouvrage que nous annonçons. Il est divisé en trois Chapitres, dans le premier desquels l'Auteur s'attache à nous faire connoître de la maniere la plus étendue & la plus circonstanciée tout ce qui regarde la naissance, les études, les emplois, les mœurs, & le génie de M. Fabricius. Le second renferme un détail exact de tous ses Ouvrages, & le troisième est une espece

d'Histoire de son commerce Littéraire. Malgré tout le soin que M. Reimar paroît avoir pris pour relever tout ce qui peut faire honneur à la mémoire de son beau-pere dans la premiere partie de ses Mémoires, la Vie de M. Fabricius, comme celle de la plupart des sçavans, n'en contient pas davantage d'évenemens capables de piquer la curiosité de bien des Lecteurs. Renufermé dans le Cabinet & plus occupé de ses Livres ou de ses devoirs Académiques que de sa fortune & des affaires publiques, tout ce que peut avoir de plus curieux la Vie d'un homme de Lettres se réduit ordinairement à la connoissance des

des Ouvrages dont il a enrichi le public, & c'est aussi à quoi nous nous proposons de nous arrêter le plus dans cet article.

Jean-Albert Fabricius naquit à Leipzig le 11 Novembre 1668. jour de la S. Martin. Son Panégyriste observe qu'il aimoit à célébrer tous les ans cette fête aussi-bien que celles de ses deux Patrons, non, ajoute-t-il, dans la vue de s'y divertir comme les profanes, mais pour témoigner à Dieu dans ces Anniversaires sa reconnoissance d'être né à pareils jours & d'avoir eu le bonheur de naître Chrétien. Son pere *Werner Fabricius* étoit du Holstein, Musicien & Organiste, dont nous avons un Ouvrage sous le titre de *Delicia Harmonica*, imprimé à Leipzig in-4°. en 1657.

Devenu orphelin à l'âge de dix ans, Jean-Albert fut mis sous la tutèle de Valentin Alberti qui en prit un grand soin, & lui fit faire d'excellentes études sous les meilleurs Maîtres. Il donna de bonne heure des preuves de ses progrès qui le firent mettre au rang des Sçavans précoces, comme on le verra dans la suite par la date des Ouvrages qu'il a donnés au public.

En 1693. Fabricius quitta Leipzig dans le dessein de voyager, mais n'ayant pas les fonds nécessaires, il fut obligé de s'arrêter à Hambourg où il trouva un Patron généreux & sçavant, par les secours duquel il subsista, de manière que ses études n'en souffrirent point. Il fut bien-tôt connu dans cette Ville & s'y fit des amis puis-

sans qui pour l'y fixer lui firent obtenir la Chaire de Professeur en Eloquence & en Histoire en 1699. quelques années après qu'il eut accompagné en Suede Jean Frédéric Mayer, Docteur en Théologie, son ami & son protecteur. M. Reimar nous apprend que Fabricius fut si exact à remplir ses fonctions dans cet emploi, que pendant 37 ans qu'il l'exerça, il ne prit jamais rien du tems qu'il employoit à la composition de tant d'Ouvrages qui sont sortis de sa plume, sur celui qu'il devoit à l'instruction de la jeunesse. Ce qui prouve combien il étoit ménager de son loisir, puisque d'ailleurs on nous assure qu'il n'outroit pas le travail jusqu'à se dérober quelques heures sur son sommeil.

Il se maria en 1700. & le bonheur qu'il eut de trouver une femme vertueuse & extrêmement rangée fit qu'il ne se sentit pas des embarras du ménage.

Il n'a laissé de son mariage que deux filles dont l'une a épousé M. Reimar Auteur de la Vie dont nous donnons l'Extrait, & il est mort d'un asthme trois mois après sa femme le 30 Avril de l'année dernière à l'âge de 67 ans.

M. Fabricius avoit presque toujours joui d'une santé parfaite jusqu'à vers les dernières années de sa vie. Il étoit d'une application insatiable, d'un esprit aussi juste que pénétrant, & d'un caractère aimable & plein de candeur dans la Société; il fit paroître dans ses Ecrits, si on en excepte quelques-uns de

la première jeunesse, une modération qui a peu d'exemples parmi les Auteurs. Il étoit modeste, officieux, désintéressé, & ce qui est encore plus loüable, c'est qu'à une érudition aussi vaste que la sienne, il joignoit une piété sincère, suivant les sentimens de la Religion dans laquelle il étoit né. Tel est le précis des éloges qu'en fait M. Reimar; éloges qui répandus dans différentes Épîtres Dédicatoires que l'Auteur indique, se trouvent comme renfermés dans une Médaille frappée en l'honneur de M. Fabricius par les soins de M. Richey son Collègue. Elle a d'un côté le buste de notre Sçavant avec ces mots autour: JO. ALB. FABRICIUS. TH. B. ET GYM. H. P. P. & au revers. MAGNO POLYHISTORI, LITTERARUM GLORIE, GERMANIE LUMINI, HAMBURGI ORNAMENTO COLLEGA MICHAEL RICHEY AMORIS MONUMENTUM D. D. KAL. JANUAR. MDCCLXXII.

Venons maintenant au Catalogue des Ouvrages de M. Fabricius, qui fait la matière du second Chapitre de ces Mémoires. Il est divisé en huit classes, dont la 1^{re} est la plus étendue; parce que l'Auteur ne se contente pas d'y donner le titre de chacun des Ouvrages séparés de M. Fabricius & d'en marquer les différentes Editions, il a soin encore par une méthode qui méritoit d'être suivie dans d'autres Catalogues, non seulement de donner en abrégé le sujet de chacun de ces Ouvrages, mais encore d'indiquer les pages des divers Journaux Lit-

teraires & autres Livres dans lesquelles il en est parlé. La seconde classe fait connoître les Ecrits de M. Fabricius insérés dans les Livres d'autres Auteurs. La troisième comprend les titres de ses Dissertations détachées & imprimées séparément: la quatrième, ses Programmes lorsqu'il se faisoit quelques actes publics dans le Collège de Hambourg sous sa direction. La cinquième, les Vies de quelques personnes illustres qu'il a écrites. La sixième, ses Harangues: la septième, les Préfaces qu'il a faites pour être mises à la tête d'autres Ouvrages que les siens: & la huitième enfin nous offre les titres des Livres qu'il a laissés en manuscrit après sa mort, lesquels ou sont actuellement sous la Presse ou sont en état d'y être mis.

Comme il ne nous est pas possible de spécifier ici tous ces articles, nous croyons que nos Lecteurs verront avec plus de plaisir le détail de la première classe, où sont les Ouvrages qui ont le plus contribué à rendre célèbre le nom de M. Fabricius.

Le premier intitulé: *Scriptorum Recentiorum decus* fut imprimé à Hambourg in-4^o. sous le nom de l'Auteur, qui n'avoit alors que 20 ans. C'est une Critique vive de dix Sçavans Allemans qui avoient alors le plus de réputation. Tels entre autres que Morhofius, Cellarius, Thomafius, & Tollius. On répondit avec aigreur à cette censure, & M. Fabricius se défendit par un second Ouvrage aussi imprimé sans

nom d'Auteur ni de lieu, sous le titre de *Defensio decadis*, &c. Brochure in-4°.

3. *Jo. Alb. Fabri decas decadam sive Plagiariorum & Pseutonymorum Centuria. Accessit exercitatio de Lexicis Græcis, eodem Autore.* Lipsiæ. 1689. in-4°. C'est le seul Ouvrage de l'Auteur qui ait paru sous le nom de *Fabri*.

4. *Grammatica Græca D. Jacobi Welleri, emendata & aucta variis locis.* Lipsiæ. 1689.

5. *Bibliotheca Latina, sive notitia Autorum veterum Latinorum, quorum cumque scripta ad nos pervenerunt*, &c. Hamburgi 1697. in-8°. Cette Bibliothèque Latine qui commençait principalement à faire connoître M. Fabricius dans le monde sçavant, a été réimprimée plusieurs fois avec des Supplémens, & au jugement de M. Reimar, la meilleure Edition est celle qui parut à Venise en 1728. chez Sebastien Coleti, en 2 vol. in-4°.

6. *Vita Procli Philosophi Platonici, Scriptore Marino Neapolitano*, &c. Hamburgi. 1700. in-4°. Cette Vie de Proclus a été réimprimée en entier dans l'Edition de la Bibliothèque Latine de Fabricius, imprimée à Londres en 1703.

7. *Codex Apocryphus N. T. collectus, castigatus testimoniisque censuris & animadversionibus illustratus.* Hamburgi. 1703. in-8°. 2. vol. réimprimé aussi à Hambourg, avec un troisième Volume en 1719.

8. Voici l'Ouvrage qui a fait le plus d'honneur à M. Fabricius, & qui en même tems lui a coûté le

plus de peine. Il ne l'a donné que Volumes à Volumes qui ont été aussi successivement imprimés. *Bibliotheca Græca sive Notitia Scriptorum veterum Græcorum, quorum cumque Monumenta integra aut Fragmenta edita extant, tum plerorumque à Manuscriptis ac deperditis*, &c. 1705. Cette grande Collection forme 14 Volumes in-4°. dont le dernier parut à Hambourg en 1728.

Centuria Fabriciorum Scriptis clarorum, qui jam diem suum obierunt. Hamburgi. 1700. in-8°. L'Auteur a fait imprimer en 1727. une seconde Centurie pour servir de Supplément à la première, il devoit en publier une troisième & une quatrième qui auroit compris les *Fabri*, *Fabretti*, *Fabronii*, le *Fevre*, *Schmid*, &c. Mais son dessein, quelque utile qu'il fût pour distinguer les Auteurs de même nom, n'a pas eu d'exécution.

10. *Memoria Hamburgenses sive Hamburgi & Virorum de Ecclesiâ, Reque publica, & Scholastica Hamburgensi bene meritorum Elogia & Vitæ.* Hamburgi. 1710. in-8°. sept Volumes, imprimés en différens tems, & dont le dernier est de 1730.

11. *Codex Pseudepigraphus Veteris Testamenti, collectus, castigatus, testimoniisque censuris & animadversionibus illustratus.* Hamburgi. 1713 in-8°. Réimprimé à Hambourg en 1722. avec un second Volume qui a pour titre : *Codicis Pseudepigraphi V. T. Volumen alterum. Accedit Josephi veteris Christiani Hypomnesticon, nunc primum in lucem editum*,

cum versione ac notis.

12. *Menologium sive Libellus de mensibus, centum circiter populorum menses recensens, atque inter se consensens, cum triplici Indice, Gentium, Mensium, & Scriptorum.* Hambur. gi. 1712. in-8°.

13. *Bibliographia Antiquaria, sive Introductio in notitiam Scriptorum qui Antiquitates Hebraicas, Græcas, Romanas, & Christianas Scriptis illustrarunt, &c.* Hamb. 1713. in-4°. M. Reimar nous fait observer que c'est ici le seul Livre que M. Fabricius ait donné d'après ses leçons particulières qu'il faisoit à ses Disciples, & qu'il l'a si fort augmenté dans la suite, que l'Edition qu'on pourroit donner à présent seroit du double plus considérable.

14. Brochure in-8°. en Allemand contre *Christophe Leonard Sturm*, qui prétendoit que le pronom démonstratif Grec τὸυτο devoit signifier en certaines occasions la même chose que τὸυτῳ.

15. *S. Hippolyti Episcopi & Mart. opera non antea collecta, & partim nunc primum à Mss. in lucem edita, Græcè & Latine, &c.* Hambur. gi. 1716. in-fol. On trouve à cet article un éclaircissement curieux sur les raisons qui engagèrent M. Fabricius à différer jusqu'en l'année 1718. à publier le second Tome des Oeuvres de S. Hippolyte. Il faut le voir dans le Livre-même.

16. *Bibliotheca Ecclesiastica Hambur. gi.* 1718. in-folio. Ce Livre dans lequel l'Editeur a rassemblé tous les Bibliographes Ecclesiastiques,

depuis S. Jérôme jusqu'à Aubert le Mire, qu'il a enrichis de ses notes, est mieux imprimé qu'on n'a coutume de faire en Allemagne.

17. *Sexti Empirici Opera Græcè & Latine, &c.* Lipsiæ. 1718. in-fol. Cette Edition qui est magnifique est dédiée au Duc d'Orléans Régent de France.

18. *Anselmi Bandurii Monachi Benedictini, &c. Bibliotheca Nummaria, sive Auditorum qui de re Nummaria scripserunt, cum notulis & Indicibus recensita.* Hambur. gi. 1719. in-4°. Pour rendre cette Bibliothèque Numismatique d'un usage plus commode qu'elle n'est dans l'Edition de Paris de 1718. M. Fabricius y a ajouté trois Tables différentes, l'une des Auteurs suivant l'ordre Alphabétique de leur nom, l'autre suivant l'ordre de leurs Nations, & la troisième suivant l'ordre des matières que chaque Auteur a traitées.

19. *S. Philastrii Episcopi Brixien-sis de Hæresibus Liber, cum emendationibus & notis, additisque Indicibus locupletissimis.* Hamb. 1721.

20. *Delectus argumentorum & Syllabus Scriptorum qui veritatem Religionis Christianæ adversus Atheos, Epicureos, Deistas seu Naturalistas, Idolatras, Judeos & Muhammedanos lucubrationibus suis deservierunt, &c.* Hamb. 1725. in-4°. L'Auteur a joint à cette Collection la Préface & les premiers Chapitres de la Démonstration Evangélique d'Eusèbe de Césarée, tirés d'un Manuscrit de la Bibliothèque du Prince de Valachie, Jean-Nicolas-Alexandre

Morocordato.

21. *Imp. Cef. Augufti temporum notatio, genus, & Scriptorum fragmenta. Præmittitur Nicolai Damasceni Liber de Institutione Augufti, cum verſione Hugonis Grotii, & Henr. Valeſii notis.* Hamb. 1727. in-4°.

22. *Centiſolium Lutheranum, &c.* Hamburgi. 1728. in-8°. Cet Ouvrage dont la ſeconde Partie parut en 1730. eſt un Recueil de tout ce qui a été écrit pour & contre Luther, & de tout ce qui a rapport à ſa Vie & à ſes Ecrits.

23. Traduction en Allemand de deux Ouvrages Anglois de M. Derham, intitulés *Aſtrotheologie & Phyſico Theologie.* A Hambourg en 1728, & 1730.

24. *Volum Davidicum, Cor novum circa in me Deus, à centum quinquaginta amplius Metaphraſibus expreſſum, Carmine Hebraico, Græco, Latino, Germanico, &c.* Hamb. 1729. in-4°.

25. *Conſpectus Theſauri Litterarii Italix, præmiſſam habens præter alia, Notitiam Diariorum Italix Litterariorum, Theſaurorumque ac Corporum Hiſtoricorum & Academicarum, ſubjuncto Peplo Italix J. Matthei Toſcani.* Hamb. 1730. in-8°.

26. *Eſſais ou Plans de trois Traittez de Théologie imprimés en Allemand, à Hambourg en 1732. & 1734. in-8°.* Ces Ouvrages ſont dans le goût de ceux de M. Derham, traduits par M. Fabricius, & ont pour titre l'*Hydrotheologie, la Pyrotheologie, & l'Ærotheologie.*

27. *Salutaris Lux Evangelii toti*

Orbi per divinam gratiam exorients, ſive Notitia Hiſtorico-Chronologica Litteraria & Geographica propagatorum per orbem totum Chriſtianorum Sacrorum. Accedunt Epistolæ quædam ineditæ Juliani Imp. ex Bibliotheca illuſtris Chriſtiani Daneshield, & Gregorii Habeshini Theologia Ethiopica, nec-non Index Geographicus Episcopatum orbis Chriſtiani, addita Notitia Scriptorum, à quibus plerumque Hiſtoria & ſucceſſio Episcoporum peti poteſt. Hamburgi. 1731. in-4°.

28. Le dernier Ouvrage de M. Fabricius n'eſt pas le moins important, mais la mort a empêché ce laborieux Auteur d'y mettre la dernière main. C'eſt celui qui a pour titre *Bibliotheca Latina media & infimæ ætatis*, en 5. vol. in-4°. imprimés à Hambourg, les deux premiers en 1734. le troiſième & le quatrième en 1735. & le cinquième en 1736.

Après cet expoſé des Ouvrages les plus importants de M. Fabricius, il nous reſte à parler du troiſième Chapitre des Mémoires de ſa Vie. M. Reimar qui a entre les mains les Lettres que pluſieurs Sçavans, ſurtout d'Allemagne, ont écrites à ſon beau-pere, les a diſpoſées ſuivant l'ordre alphabétique des noms de ces mêmes Sçavans, & comme elles contiennent preſque toutes quelques points de Littérature, on peut dire que ce Recueil ne plaira pas moins par l'utilité que par la variété des choſes qu'il renferme. Il ſ'y agit tantôt de projets d'Éditions d'Auteurs anciens, tantôt de

corrections ou d'explications de passages difficiles, & tantôt d'Inscriptions nouvelles ou de Manuscrits nouvellement découverts. C'est dommage qu'il n'ait pas été au pouvoir de M. Reimar de nous donner les réponses que M. Fabricius y a faites ; rien ne serviroit plus à réhausser le prix de cette espèce d'Histoire Littéraire.

Ce Volume est terminé comme il est marqué dans le titre, par l'Oraison Funèbre de M. Fabricius prononcée à Leipzig dans l'Eglise de l'Académie : après quoi on a imprimé un grand nombre de Pièces de vers en Grec, en Latin & en Allemand, composées par différentes personnes pour honorer la mémoire de ce sçavant homme.

HISTOIRE GENERALE DES AUTEURS SACRES

Ecclesiastiques, qui contient leur Vie, le Catalogue, la Critique, le Jugement, la Chronologie, l'Analyse, & le dénombrement des différentes Editions de leurs Ouvrages ; ce qu'ils renferment de plus intéressant sur le dogme, sur la Morale, & sur la Discipline de l'Eglise ; l'Histoire des Conciles, tant généraux que particuliers, & les Actes choisis des Martyrs. Par le R. P. Dom Remy Ceillier, Bénédictin de la Congregation de S. Vanne & de S. Hydulphe, Prieur Titulaire de Flavigny. Tome VI. A Paris, chez Philippe-Nicolas Lottin, Imprimeur-Libraire, rue S. Jacques, à la Vérité, 1737. in-4°. pp. 783.

L'HISTOIRE des Auteurs Ecclesiastiques, considérés principalement comme Auteurs, est pour les Gens de Lettres & les Sçavans la partie la plus curieuse & la plus intéressante de l'Histoire de l'Eglise. D'un autre côté ceux qui sans aspirer à une Science profonde, ne veulent pas rester dans une entière ignorance, peuvent prendre dans un Ouvrage tel que celui-ci une connoissance assez étendue des Monumens les plus précieux de la Religion. Ils apprendront à la chérir & à la respecter de plus en plus, en voyant avec quel zèle & quelle capacité elle a été défendue & éclaircie par tant de Grands Hommes, qui joignoient les plus rares talens aux vertus les plus éminentes. Il est en

quelque sorte bien glorieux d'être Chrétien avec les *Augustins*, les *Basilés*, les *Chrysostomes*, &c.

Nous ferons l'Extrait de ce Volume comme nous avons fait ceux des Volumes précédens. C'est à dire, que nous choisirons dans les différens articles dont il est composé, ce qui nous paroîtra de plus remarquable & de moins connu.

Les Auteurs dont il y est fait mention ont tous vécu dans le quatrième siècle, & leurs Ouvrages sont pour la plupart des Traitez de Controverse contre les Hérésies qui faisoient alors le plus de bruit dans l'Eglise, comme le Manichéisme, l'Arianisme, &c.

Il est étonnant qu'un Système aussi absurde que celui de *Manès*,

ait eu tant de Sectateurs ; mais il est bien plus étonnant encore qu'il en ait trouvé parmi les Chrétiens , car il renversoit les principaux fondemens du Christianisme. Chaque siècle a sa folie , ses folies mêmes ; les siècles les plus éclairés aussi bien que les plus ignorans & les plus barbares. S'il est vrai que tel Hérétique venant aujourd'hui ne séduiroit personne , ce n'est pas qu'il n'y ait toujours un grand nombre de gens prêts à donner dans les erreurs les plus ridicules ; c'est qu'il faut que ces erreurs , pour se répandre jusqu'à un certain point , aient quelque rapport avec la disposition actuelle des esprits. Cette disposition changée , on s'étonne , on rit de ses effets , on déplore la foiblesse humaine , & cela dans le tems même qu'on en sert d'exemple à son tour.

On trouvera dans ce Volume l'analyse de divers Ouvrages composés contre les Manichéens par *Victorin* , Orateur Romain , *Tite* de Bostres , *S. Sérapion* Evêque de Thmuis , *S. Basile* , *S. Cyrille* , &c.

Les Manichéens menotent une vie très-austère. C'étoit une suite de leurs principes , comme le remarque *Victorin*. » Votre chair , leur » dit-il , après que vous l'aurez » macérée en vain par des peines » extraordinaires , comme ennemie , & vous être tourmenté » pour l'amaigrir , n'aura point » d'autre sort que de retourner » dans les ténèbres vers le Démon , » qui selon vous l'a créée.

Cet Auteur , dans un de ses Li-

vres contre *Arius* , employe le mot de *Peyens* , pour marquer les Idolâtres , ce qu'il ne paroît pas qu'aucun Ecrivain Ecclesiastique ait fait avant lui.

Son *Traité de la génération du Verbe Divin* , finit par cette priere.

» Maintenant , Pere éternel ,
» sauvez - nous , & pardonnez ,
» nous nos pechez ; car c'est un pé-
» ché de parler de Dieu , de dire
» ce qu'il est , comment il est , &
» d'employer la voix d'un homme
» pour éclaircir les Mystères de
» Dieu , plutôt que pour les révé-
» rer. Mais puisque vous nous
» avez donné votre Saint Esprit ,
» nous avons quelque connoissan-
» ce de vous , & nous tâchons de
» la communiquer à tous les au-
» tres. Ou plutôt nous vous con-
» noissons , parce que nous vous
» ignorons ; & nous vous connoi-
» sons même parfaitement , parce
» que nous ne voulons vous con-
» noître que par l'obscurité de la
» foi , & ne cesser jamais de vous
» louer , en confessant le Pere no-
» tre Dieu , J. C. son Fils Notre-
» Seigneur , & le S. Esprit.

Victorin a fait aussi des Commentaires sur les Epîtres de *S. Paul*. Mais *S. Jérôme* ne paroît pas les estimer beaucoup. Il dit que cet Auteur , tout occupé des Sciences profanes , & n'ayant point l'intelligence des Divines Ecritures , n'a pu en bien rendre le sens , personne , quelque éloquent qu'il soit , ne pouvant bien traiter ce qu'il ne sçait pas.

Ce *Victorin* est celui dont *S. Au-*

gustin raconte la conversion d'une manière si touchante dans ses Confessions. Elle fut précédée de bien des délais , & des examens ; & certainement ce ne fut pas un coup d'entousiasme.

Tite , Evêque de *Bostres* , Métropole de l'Arabie , étoit un des plus sçavans Prélats de son tems. L'Empereur *Julien* qui cherchoit à l'éloigner de son Siège , prit prétexte de quelque petite émotion excitée dans la Ville de *Bostres*. Il menaça *Tite* & son Clergé de s'en prendre à eux-mêmes , si le peuple excitoit du trouble dans la Ville. *Tite* répondit à *Julien* , que quoique les Chrétiens fussent en plus grand nombre dans *Bostres* que les Payens , néanmoins les exhortations des Ecclesiastiques les retenoient dans le devoir , & empêchoient qu'aucun ne troublât la tranquillité publique. *Julien* voulant soulever les habitans de *Bostres* contre leur Evêque , leur écrivit que *Tite* étoit leur ennemi , qu'il avoit avancé contre eux une calomnie , en faisant entendre que c'étoit plutôt par déférence à ses avis , que par leur propre inclination , qu'ils entretenoient la paix dans la Ville , & il les exhorta à l'en chasser. Ce fait marque une malice bien artificieuse dans *Julien*. *Sozomene* qui le rapporte , ne dit pas quelle en fut la suite.

Selon le P. *Ceillier* , *Tite* croyoit que la mort n'est pas la peine du péché , qu'elle est naturelle à l'homme , & qu'elle ne vient pas moins de Dieu que la naissance.

Mais il nous semble que les passages cités par notre Historien sont susceptibles d'une interprétation plus favorable , & que *Tite* veut seulement dire que la mort n'est point mauvaise , qu'elle n'est point un mal , ce qui est très-vrai dans un sens. Voici le Texte de *Tite* , selon la Traduction Latine. *Mors natura est , non mala. Ortus & mors naturæ sunt adeo sancita , non qui deus ut peream , qui moriuntur , sed ut apponantur iis qui sunt. Et quelques pages après. Neque mors , quæ moris universæ inferatur , mala est : nec à Deo constituta ut homines iusturam & damnum faciant , sed ad utilitatem summam iustis & iniustis decreta est.*

On a attribué à cet Evêque un Commentaire sur *S. Luc* , qui , à en juger sur le goût dans lequel il est composé , est probablement du septième ou du huitième siècle. On y trouve des explications très-singulieres , par exemple , celle de ces paroles du Vieillard *Siméon* à la Vierge , *voire ame sera percée comme par une épée*. Il dit que par cette épée qui devoit percer l'ame de la Vierge , on doit entendre la tentation , l'agitation d'esprit , & le doute où elle tomba , lorsqu'elle vit le Sauveur attaché à la Croix , & qu'elle fut témoin de ce qui se passa dans sa Passion , dont , ajoute-t-il , elle fut scandalisée , aussi-bien que les Apôtres.

Dans le septième Chapitre , le P. C. parle d'*Ulphilas* Evêque des Goths. Ce fut lui , selon l'opinion commune , qui inventa les lettres qu'on appelle Gothiques. Du moins ,

moins , est-il certain qu'il avoit traduit la Bible dans la Langue des Goths , » excepté les Livres des » Rois , craignant que la lecture de » tant de guerres & de combats » dont ils sont remplis , n'enflam- » mât encore ces peuples à une » chose pour laquelle ils n'avoient » déjà que trop d'inclination & » d'ardeur.

De tous les Chapitres de ce Volume , le plus étendu est celui dont *S. Basile* fait le sujet. Après un abrégé de sa Vie , Dom C. vient à ses Ouvrages qu'il divise en plusieurs classes , & dont il donne l'analyse & le caractère. Voici quelques-unes de ses Remarques.

Le principal des Ouvrages de *S. Basile* sur l'Ecriture , ce sont ses Homélies sur l'Héxaméron , c'est-à-dire , sur les six Jours de la Création. L'éloge qu'en fait *S. Gregoire* de Nisse (frere de *S. Basile*) est peut-être un peu trop fort. » Ceux , » dit-il , qui ont lu ses Commen- » taires , ne les admirent pas moins » que le Texte même de *Moise* , & » il me semble qu'ils ont raison , » car il y a le même rapport entre » ces deux Ouvrages , qu'entre le » le grain & l'épi qui en naît. . . . Il dit encore que *S. Basile* est le seul qui ait bien connu l'excellence des Ouvrages de Dieu.

Dans ces Homélies le *S. Docteur* s'attache à l'explication de la lettre de l'Ecriture , regardant comme inutiles les divers sens allégoriques que plusieurs y avoient recherchés. » Pour moi , dit-il , lorsque je lis » ces termes , soin , plante , pois-

Janvier.

» son , animal , je les prends dans » leur sens propre & naturel ; car » je ne rougis pas de l'Evangile. » Il est certain qu'une des causes de l'excès & de l'abus des allégories , c'est le dessein de relever la simplicité apparente de l'Ecriture.

Feu Dom Julien *Garnier* de la Congregation de *S. Maur* , à qui on doit les deux premiers Volumes de la nouvelle Edition des Oeuvres de *S. Basile* , avoit mis le Commentaire sur *Isaïe* parmi les Ouvrages faussement attribués à ce Pere. Dom Prudent *Marant* qui a continué cette Edition , le lui a restitué dans le troisième Tome. C'est aussi le sentiment de Dom C. mais il faut voir ses preuves dans le Livre-même.

L'Auteur de ce Commentaire soutient » que ce seroit une impie- » té de dire que l'Esprit saint qui » saisit & remplit les Prophetes , » leur trouble l'esprit , comme à » des insensez , & qu'il leur ôte la » connoissance des choses qu'il » leur fait prédire.

Parmi les Homélies diverses de *S. Basile* il y en a une contre les yvrognes , dans laquelle il dit à ceux qui pressoient de boire leurs convives ; » Vous avez fait de » la salle du festin un champ de » bataille. Vous faites sortir de » chez-vous de jeunes gens que l'on » mene par la main , comme s'ils » avoient été blessés dans un com- » bat. Vous perdez par la force & » par la quantité du vin que vous » leur faites boire , la force de leur » âge. Vous les invitez comme vos

F.

» amis , & vous les chassez de
 » chez-vous comme morts , après
 » avoir éteint leur vie dans l'excès
 » du vin.

Il leur reproche encore , » de ce
 » que dans la débauche , & lorsqu'ils
 » sont presque remplis de
 » vin , ils s'en font entonner , pour
 » s'enivrer tous également.

Les Ouvrages de *S. Basile* ont dans tous les tems reçu de grands éloges. *Photius* entre autres , bon juge en matière de stile & d'éloquence , dit qu'il n'y a point d'Ecrivain dont la diction soit plus pure , plus expressive , plus propre pour les actions publiques , que celle de *S. Basile* ; qu'il l'emporte sur tous les autres pour l'ordre & la netteté des pensées ; que son discours paroît toujours naturel , sans affectation , & qu'il coule avec la même facilité qu'un ruisseau sort de sa source ; qu'il est un si bon modèle d'éloquence , que pourvu qu'un homme ait quelques connoissances des règles de l'art , il peut devenir un parfait Orateur , en s'exerçant à imiter ses discours , sans avoir besoin ni de *Platon* ni de *Démotrhènes*.

S. Cyrille de Jérusalem est le sujet du douzième Chapitre de ce Volume. Dom C. y prouve évidemment l'authenticité des Catéchèses du *S. Docteur*. C'est un point important contre les Protestans ; car dans toute l'Antiquité il n'y a point d'Ouvrages plus formels pour la présence réelle. Au reste les preuves qu'elles sont en effet de *S. Cyrille* , ont paru si fortes à plusieurs habiles Protestans , qu'ils n'ont pu refuser de

s'y rendre. Ces preuves sont tirées :
 1°. de l'antiquité de ces Discours ,
 2°. du lieu où ils ont été prêchés ,
 3°. du témoignage des anciens.

Voici quelques-uns des traits les plus remarquables que Dom C. a recueillis des Ouvrages de ce Pere.

Il définit le péché , toute action & toute pensée qui s'éloigne de la droite raison..

Il nous apprend que pendant qu'on recitoit les exorcismes qu'on faisoit sur ceux qui devoient être baptisés , on mettoit un voile sur le visage de celui qu'on exorcisoit , afin que son esprit fût plus recueilli , & que ses yeux ne pouvant s'égarer , il fût plus en état d'écouter & de retenir les choses du salut.

Les fidèles en s'approchant de la Communion , mettoient leur main gauche sous la droite , comme pour servir de Trône au grand Roi qu'ils alloient recevoir , & creusant la main , ils recevoient le Corps de J. C. en disant *amen*. Ils sanctifioient leurs yeux par l'attouchement de ce saint Corps , prenant garde en communiant d'en laisser tomber la moindre parcelle. Ils approchoient du Calice inclinés pour l'adorer ; & portoient la main sur leurs lèvres encore humectées , pour consacrer du Sang de J. C. leur front , leurs yeux , & les autres organes des sens.

Tout ce que dit *S. Cyrille* dans ses Catéchèses au sujet de la présence réelle & de la transubstantiation , a paru si formel & si positif à quelques Scavans Protestans , qu'ils n'ont point fait difficulté de recon-

notre que ce Pere, aussi-bien que quelques autres, n'avoit point sur cette matiere d'autre doctrine que celle de l'Eglise Romaine. Voici les paroles de M. Grabe, dans ses Notes sur S. Irenée : *Hi Patres quos nominavi, persuaserant Spiritum Sanctum cœlius descendentem panem non modo virtutem Corporis Christi communicare, sicque eundem ratione qualiatum mutare, sed & divinâ potentia ipsam ejus substantiam in carnem transformare*, &c. P. fiffius, habile Théologien de la Confession d'Ausbourg, reconnoît la même chose. *Dissert. de oblatione veterum Eucharisticâ*. Cap. 38.

Nous finissons cet Extrait par quelques Remarques sur S. Optat, Evêque de Milève. Ce Saint est moins connu par les actions particulières de sa Vie que par ses Ouvrages, & les éloges que S. Augustin & S. Fulgence ont fait de sa vertu & de son sçavoir. Le premier le met avec S. Cyprien, Laélance, Vittorin, & S. Hilaire de Poitiers, entre ceux qui avoient passé du Paganisme au Christianisme, & y avoient apporté les richesses des Egyptiens, c'est-à-dire, la science & l'éloquence humaine. Ses Ecrits contre les Donatistes ont toujours été en grande estime dans l'Eglise,

& ils sont la preuve de la profonde érudition de leur Auteur, de l'élévation de son génie, de son éloquence, de son amour pour l'unité de l'Eglise, de son zèle pour la pureté de la foi, & de sa piété. Son style a du feu, de l'énergie, & de l'agrément. Ses raisonnemens sont solides & pressans ; & s'il raille quelquefois ses adversaires, il le fait avec beaucoup de délicatesse. Cependant il y a des endroits où il n'est ni assez précis, ni assez net, & on sent dans sa maniere d'écrire la dureté du style Africain. Il donne aussi quelquefois aux passages de l'Ecriture des sens peu naturels & purement allégoriques ; mais on peut croire qu'il n'en a usé de la sorte que pour se conformer à la méthode des Donatistes. C'étoit la coutume des anciens Controversistes de combattre leurs adversaires par leurs propres armes, comme on le voit dans S. Irenée. De-là quelques argumens foibles en eux-mêmes, mais forts à l'égard de ceux contre lesquels on les employoit.

On peut juger des autres articles de ce Volume par ceux dont nous venons de donner l'Extrait. L'Auteur fait voir par-tout beaucoup de sçavoir & de sagesse.

TRADUCTION DU TRAITE' DE L'ORATEUR DE CICERON,
avec des Notes. Par M. l'Abbé Colin. A Paris, chez de Bure l'aîné, Quai des Augustins, du côté du Pont Saint Michel, à S. Paul. 1737. vol. in-12. pag. 498.

CICERON a composé un Traité intitulé *de Oratore* (de l'Orateur) & un autre intitulé

Orator (l'Orateur) c'est de ce dernier que l'on donne la Traduction; il n'en avoit encore paru aucune

jusqu'ici, & le Traducteur dit à ce sujet, que *les François qui semblent s'être fait une loi de mettre en leur Langue tous les Ouvrages de l'Antiquité, ou n'ont osé tenter celui-ci, ou que s'ils ont essayé de le traduire, ils en ont abandonné l'entreprise, rebutés apparemment par les grandes & fréquentes difficultés qu'ils y ont trouvées.*

Il y a cette différence entre le Livre intitulé *de Oratore* & celui-ci, qui a pour titre *Orator*, que dans le premier, ainsi que le remarque M. l'Abbé Colin, Cicéron embrasse toutes les parties de la Rhétorique, (ce qu'il fait par Dialogues) au lieu que dans l'*Orateur*, il recherche seulement quelle est l'idée de la parfaite éloquence, & quelles sont les qualitez nécessaires pour former un Orateur accompli en tout genre. Mais quoique dans ce Traité, comme l'observe encore M. l'Abbé Colin, il ne s'érige pas en Rhéteur de profession, il ne laisse pas de jeter en passant, les principes fondamentaux de l'Art Oratoire. Quant à la recherche qu'il fait des qualitez de l'Orateur, il suit dans cette grande & difficile entreprise, la méthode de Platon : il ne songe à former son Orateur, qu'après avoir fait l'idée de la parfaite éloquence.

L'Ouvrage est adressé à Brutus, ami intime de Cicéron, & qui l'avoit prié instamment de le composer. Ce Brutus étoit fils de Marcus Junius Brutus & de Servilie sœur utérine de Caton. Il suivit, comme l'on sçait, & que le remarque

M. Colin, » le parti de Pompée » dans la Guerre civile, & se trou- » va à la bataille de Pharsale, C'é- » lar qui l'aimoit comme son fils, » ne se contenta pas de lui pardon- » ner, mais il le combla de bien- » faits, il le fit Préteur, & ensuite » Gouverneur de la Gaule Cisalpi- » ne. Cependant Brutus conspira » contre la vie de son bien-faiteur; » il se joignit à Cassius, & aux au- » tres conjurés pour assassiner Cé- » sar. Nous n'en dirons pas davan- » tage là-dessus, non plus que sur une infinité d'autres articles, impor- » tans d'ailleurs, qu'on peut voir dans les sçavantes Notes que M. l'Abbé Colin a jointes à sa traduction & dans le Discours qu'il a mis à la tête du Volume.

Notre principal but, pour ne pas dire l'unique, doit être de faire connoître l'Ouvrage annoncé dans le titre. S'arrêter aux accompagnemens, ce seroit faire comme ceux qui, au lieu de décrire un tableau dont on leur demanderoit compte, s'attacheroient à en décrire la bordure.

Il s'agit donc de donner une idée de cette Traduction de l'*Orateur* de Cicéron. Nous ne sçaurions mieux y réussir qu'en en citant des exemples accompagnés du Texte. Il n'y aura qu'à confronter alors le François sur le Latin, & l'on jugera tout d'un coup par-là, de l'exactitude, de la précision, & de l'élégance de la copie, qualitez rares dans les Traductions & qu'on peut dire qui regnent dans celle-ci.

Voici sept exemples tirés de sui-

te, du commencement.

PREMIER EXEMPLE.

Quaris igitur, idque jam sapius ; quod ego summum & perfectissimum iudicem, in quo vereor ne si id quod vis effecero, eumque Oratorem quem quaris, expresseo, tandem studia multorum, qui desperatione debilitati, experiri id nolent, quod se assequi posse diffidunt, sed par est omnes. Omnia experiri, qui res magnas & magnopere expetendas concupiverunt. Quod si quem...

» Voici donc sur quoi vous re-
» nouvellez sans cesse vos instances.
» Vous voulez que je déclare quel
» genre d'éloquence me plaît le
» plus, & que je détermine quel
» est selon moi, ce point de per-
» fection auquel on ne peut rien
» ajoûter. Mais je crains fort que
» si je remplis ce projet, & si je
» parviens à exprimer toutes les
» qualitez de l'Orateur que vous
» cherchez, je ne rebute plusieurs
» de ceux qui s'appliquent à l'art
» de bien dire, & que découragés
» à la vûe des perfections que j'exi-
» ge, ils n'abandonnent leur en-
» treprise par le desespoir du suc-
» cès, quoique la raison veuille
» que quiconque aspire aux gran-
» des choses, mette tout en usage
» pour réussir.

SECOND EXEMPLE.

Quod si quem, aut natura sua, aut illius præstantis ingenii vis forte deficiet, aut minus insitutus eris magnarum

artium disciplinis, teneat tamen eum cursum quem poterit, prima enim sequentem, honestum est in secundis, tertiusque consistere. Nam in Poëtis...

» Quand même on n'auroit point
» cet heureux naturel, cette force
» de génie, & ces hautes connois-
» sances qui concourent à former
» le parfait Orateur, il ne faut pas
» laisser de continuer sa route, &
» d'aller aussi loin que l'on pourra.
» Car il est toujours beau à qui fait
» ses efforts pour atteindre aux pre-
» mières places, d'être dans les se-
» condes, ou même dans les troi-
» sièmes.

TROISIÈME EXEMPLE.

Nam in Poëtis, non Homero soli locus est, (ut de Græcis loquar) aut Archilochi, aut Sophocli, aut Pindaro, sed horum vel secundis, vel etiam infra secundos. Nec verò Aristotelem in Philosophiâ deteruit à scribendo, amplitudo Platonis : nec ipse Aristoteles admirabili quadam scientia & copia, ceterorum studia restinxit. Nec solum ab optimis studiis excellentes viri deteruit non sunt, sed ne opifices quidem se artibus suis removerunt, qui aut Ialyssi, quem Rhodi vidimus, non potuerunt, aut Coræ veneris pulchritudinem, imitari. Nec simulacro Jovis Olympi, aut Deryphori statuâ deteruit, reliqui minus experti sunt, quid efficere, aut quod progredi possent : quorum tanta multitudo fuit, tanta in suo cuiusque genere laus, ut cum summa miraremur, inferiora tamen probaremus. In Oratori-
bis verò...

» Homere , Archiloque , Sopho-
 » cle , Pindare (pour ne parler que
 » des Grecs) occupent chacun dans
 » leur genre , le premier rang :
 » toutefois on peut avec honneur ,
 » remplir après eux , le second &
 » même le troisième.

» Parmi les Philosophes , Platon
 » tout sublime & tout majestueux
 » qu'il est , a-t-il découragé Aristo-
 » te ? Lui a-t-il fait tomber la plu-
 » me des mains ? Et ce dernier , si
 » distingué par la merveilleuse va-
 » rieté & l'étendue de ses connoi-
 » sances , a-t-il ralenti lardeur de
 » ceux qui sont venus après lui ?

» Mais cette courageuse émula-
 » tion qui a soutenu les Grands
 » Hommes dans la carrière des
 » Sciences , ne s'est pas bornée aux
 » gens de Lettres. Elle a passé jus-
 » qu'aux Statuaires & aux Peintres.
 » Ceux qui n'ont pu faire des Ou-
 » vrages aussi parfaits que la Vénus
 » de Co , ou la Statue de Jupiter
 » Olympien , ou celle du Doripho-
 » re , ou le Jalife que nous avons
 » vu à Rhodes , n'ont point , pour
 » cela , renoncé à leur profession.
 » La vue des ces Chefs-d'œuvres
 » n'a servi qu'à leur inspirer le de-
 » sir d'essayer jusqu'à quel degré de
 » perfection ils pourroient attein-
 » dre ; & dans cette classe il s'en
 » est trouvé un si grand nombre ,
 » qui se sont signalés chacun en
 » leur genre , que réservant notre
 » admiration pour les maîtres du
 » premier ordre , nous ne pouvons
 » refuser notre estime & notre ap-
 » probation à ceux du second.

QUATRIÈME EXEMPLE

*In Oratoribus verò, Gracis quidem,
 admirabile est, quantum inter omnes
 unus excellat. Attamen cum esset
 Demosthenes, multi Oratores magni,
 & clari fuerunt, & amici fuerant,
 nec postea defecerunt. Quare non est
 cur eorum qui se studio eloquentia de-
 diderunt, spes infringatur, aut lan-
 guescat industria. Nam neque illud
 ipsum quod est optimum, desperandum
 est: & in praesentibus rebus, magna
 sunt ea quae sunt optimis proxima.
 Atque.....*

» Si nous venons aux Orateurs ,
 » nous sommes étonnés de voir
 » combien un seul l'emporte sur
 » tous les autres ; néanmoins quoi-
 » que dans la Grèce , il y eut un
 » Démosthène , on ne laissa pas
 » d'y voir de son tems , plusieurs
 » grands & illustres Orateurs Elle
 » en avoit eu avant lui , elle n'en
 » manqua pas même dans la suite.
 » Que ceux donc qui ont com-
 » mencé à s'attacher à l'éloquence ,
 » ne se découragent ni ne laissent
 » ralentir leur application. Il ne
 » faut jamais désespérer de s'élever
 » à la perfection. Quand même on
 » ne pourroit y parvenir , c'est
 » toujours beaucoup que d'en ap-
 » procher , puisque tout ce qui en
 » approche est d'un grand prix.

CINQUIÈME EXEMPLE.

*Atque ego in summo Oratore fini-
 gendo, talem informabo qualis fortasse
 nemo fuit. Non enim quaro quis fue-*

rit, sed quid sit illud, quo nihil esse possit præstantius: quod in perpetuitate dicendi, non sæpè atque haud scio an unquam, in aliqua autem parte eluceat aliquando, dein apud alios densius, apud alios fortasse rarius. Sed ego sic statuo, nihil esse in ullo genere tam pulchrum, quo non pulchrius id sit, unde illud, ut ex ore aliquo, quasi imago exprimitur, quod neque oculis, neque auribus, neque ullo sensu percipi potest, cogitatione tantum & mente complectimur. Itaque....

» On n'a peut-être jamais vû un
 » Orateur aussi accompli, que ce-
 » lui dont je vais donner l'idée ;
 » mais je n'examine point, s'il y en
 » a eu de tel. Je cherche seulement
 » quelle est cette suprême éloquen-
 » ce qui ne se montre pas souvent,
 » & qui même ne s'est peut-être
 » jamais montrée avec tout son
 » éclat dans toute la continuité
 » d'un Discours, quoiqu'on en ait
 » pû voir en quelque partie, des
 » traits plus ou moins fréquens,
 » plus ou moins rares, selon les di-
 » vers talens des Orateurs. Je pose
 » d'abord pour principe, qu'il n'y a
 » rien de beau en quelque genre
 » que ce puisse être, qui ne soit
 » fort au dessous de cette beauté
 » primitive & originale qui ne peut
 » tomber sous aucun des sens, qui
 » n'est visible qu'aux yeux de l'es-
 » prit, & sur laquelle chaque trait
 » de beauté particulière est copié,
 » comme on tire un portrait d'après
 » nature.

SIXIÈME EXEMPLE.

Itaque & phidia simulacris, quibus nihil in illo genere, perfectius videmus, & his picturis quas nominavi, cogitare tamen possumus pulchriora. Nec verò ille artifex, cum faceret Jovis formam, aut Minervæ, contemplabatur aliquem, è quo similitudinem duceret, sed ipsius in monte insidebat species pulchritudinis eximia quædam, quam intuens, in eaque defixus, artem & manum dirigebat. Ut igitur....

» Aussi, quoique nous n'ayions
 » rien de plus achevé que les Ou-
 » vrages de peinture & de sculpture
 » dont je viens de parler, nous
 » pouvons pourtant imaginer quel-
 » que chose de plus parfait ; & ne
 » croyons pas que Phidias eût de-
 » vant les yeux, un modèle maté-
 » riel, lorsqu'il faisoit son Jupiter
 » ou sa Minerve ; non, aucun objet
 » sensible ne lui servoit de règle,
 » mais il travailloit d'après l'idée
 » de la parfaite beauté qu'il avoit
 » dans l'esprit ; idée qui conduisoit
 » son ciseau, & qu'il consultoit à
 » chaque trait qu'il donnoit à son
 » Ouvrage.

SEPTIÈME EXEMPLE.

Ut igitur in formis & figuris est aliquid, perfectum & excellens cuius ad excogitatam speciem imitando referuntur ea quæ sub oculis ipsa cadunt, sic perfecta eloquentia speciem animo videmus, effigiem auribus querimus. Atque rerum formas appellat ideas ille

non intelligendi solum, sed etiam dicendi gravissimus Auctor & Magister, Plato : easque gigni negat, & ait semper esse, ac ratione & intelligentiâ contineri. Cetera nasci, occidere, fluere, labi, nec diutius esse uno & eodem statu. Quidquid est igitur, de quo ratione & via dispuetur, id est ad ultimam sui generis formam, speciemque redigendum.

» Comme donc nous n'admirons dans les Ouvrages de sculpture & de peinture, ce qui nous paroît parfait & excellent, que parce qu'en comparant les beautés qui frappent nos yeux, nous trouvons qu'elles sont conformes à l'idée de la beauté que nous avons dans l'entendement, de même nous cherchons dans les discours qui frappent nos oreilles, la ressemblance de cette éloquence parfaite dont notre esprit apperçoit l'idée.

» Platon ce grand Maître, non seulement en l'art de penser, mais encore en l'art de parler, donne le nom d'idées à ces exemplaires à ces Archetypes de chaque chose. Il prétend que les idées sont éternelles, immuables, & renfermées dans l'intelligence & la raison souveraine, tandis que les autres choses sujettes à une perpétuelle vicissitude, naissent, passent, s'écoulent, disparaissent & ne peuvent jamais demeurer dans un état de consistance. Tenons donc pour certain, que quelque matière que l'on traite, si on veut parler avec justesse &

avec méthode, il faut toujours avoir recours à l'idée primitive & originale du sujet sur lequel on veut travailler.

Nous nous abstenons de citer un plus grand nombre d'exemples de cette Traduction; ceux-là suffisent pour en faire sentir l'élégance, la justesse & la fidélité; car tout le reste est de même caractère. Quand nous disons la fidélité, nous entendons la fidélité qui est due au sens; car qu'est-ce que d'être fidèle à des mots? on dit ordinairement qu'un Traducteur se donne des libertés quand il ne s'attache pas rigoureusement aux termes de son original, & qu'il fait son capital du sens. Mais on ne prend pas garde que cette prétendue liberté est l'effet d'un véritable assujettissement, & qu'elle mériteroit plutôt le nom d'esclavage, puisqu'on ne sçauroit être excellent Traducteur sans se rendre véritablement esclave du sens. Ce qu'il est impossible de faire en s'attachant rigoureusement aux paroles. Il ne faut point de génie pour exprimer grammaticalement des mots, mais il faut beaucoup de pénétration & de jugement, pour les rendre selon l'esprit de l'Auteur dont on veut être l'Interprète. Il y a des Traductions d'ailleurs estimées, qui considérées de ce côté-là, perdent beaucoup à être confrontées avec le Texte. Celle-ci ne paroît pas de ce nombre. Au reste elle est précédée d'un Discours fort étendu, qui, toutefois, ne paroît nullement long, dans

dans lequel sont d'excellentes instructions sur ce qui concerne l'art Oratoire ; & sur le choix des Harangues , des Plaidoyers , des Sermons , &c. qu'il est à propos de lire pour se former à l'éloquence. Elle est de plus accompagnée de notes très - nécessaires , les unes pour éclaircir certains points du Texte ; les autres , pour donner plus de jour à quelques principes d'éloquence , les autres pour faire connoître les personnes & les Ouvrages dont il est parlé dans l'admirable Livre dont on donne ici une si excellente Traduction.

La lecture des Ouvrages non Oratoires qui peuvent contribuer à la formation de l'Orateur , & la maniere dont il faut s'y prendre pour imiter les bons Ecrivains , ne sont pas oubliées par M. Colin. Quand il parle de ces derniers Ouvrages , il entend uniquement parler de certaines productions d'esprit , qui quoiqu'éloignées du style ordinaire des Harangues , des plaidoyers , des Sermons , &c. ne laissent pas par leur lecture de pouvoir être d'un grand secours à l'Orateur ; il cite sur cela les Recueils de l'Académie Française , les Eloges Historiques des Académiciens de l'Académie des Sciences , les Ouvrages de Dablangcourt , de Vaugelas , du P. Bouhours , de Pellisson , de la Bruyere , du Duc de la Rochefoucault , les Ouvrages d'Histoire & de Littérature de Messieurs Fléchier Evêque de Nîmes , Bossuet Evêque de Meaux , Fénelon Archevêque de Cambrai , &c. Ce

Janvier.

que nous remarquons par ce qu'il y a des Ecrivains , qui en rendant compte du Livre de M. Colin , ont pris le change là-dessus & ont cru que l'Auteur citoit directement pour la Chaire & le Barreau , les Ouvrages dont nous venons de parler ; quoique le judicieux Auteur ait apporté là-dessus toutes les restrictions nécessaires pour prévenir la méprise , en disant : que ces Ouvrages qui, *quoiqu'éloignés du style ordinaire du Barreau & de la Chaire , ne laissent pas d'être d'un grand secours à l'Orateur , parce qu'ils éveillent en lui , le goût des bonnes choses & lui rendent l'esprit plus fécond & plus orné* , ceux qui voudront consulter l'endroit peuvent lire la page 37 de la Préface.

Le dernier article renferme un détail , où on peut dire que rien n'est omis. Méthode à observer quand on compose , disposition du Discours , Exorde , narration , proposition , division , confirmation ou preuve , réfutation , péroraison , élocution , c'est-à-dire pureté , clarté , élégance , choix des mots , variété de style , nombre dans le Discours , puis les trois genres de causes ; sçavoir , le démonstratif , le délibératif , le judiciaire : tels sont les sujets du dernier article ; tous sujets traités avec soin , & d'une maniere qui , quoique dogmatique , non seulement n'a rien de sec ; mais se fait lire avec un plaisir singulier.

Trois Discours Chrétiens qui ont remporté chacun en leur tems , le prix d'éloquence au jugement

de l'Académie Française, terminent le Volume, ces Discours font du même Auteur de la Traduction. Nous en avons rendu compte dans les Journaux de 1705. 1714. & 1717. M. Colin qui dédie son Livre à Monseigneur le Dauphin, n'oublie pas, après avoir expliqué à ce Prince, ce que c'est que l'Orateur de Cicéron, & lui avoir fait connoître le profit que dans la suite, il pourra tirer d'une telle lecture, de lui représenter l'utilité des trois Discours dont il s'agit. Ces trois Discours, dit-il, qui sont imprimés après la Traduction vous offrent, Monseigneur, une lecture sur des matieres d'une tout autre importance.

» Vous verrez dans le premier
» que la justice & la vérité sont les
» plus fermes appuis du Trône des
» Rois ; dans le second, que, de

» quelque rang & de quelque éle-
» vation que l'on soit, il est neces-
» faire de connoître la Religion
» Chrétienne, & de la pratiquer ;
» & dans le troisième, que les
» Rois ne peuvent bien regner,
» s'ils ne connoissent leurs devoirs
» envers Dieu, & envers les hom-
» mes. Voilà, Monseigneur, des
» sujets bien intéressans pour vous,
» &c.

Nous rapporterions divers exemples, de cette Epître, si elle étoit plus susceptible d'extrait, mais les articles qui la composent sont trop liés les uns avec les autres pour pouvoir être détachés. Nous dirons seulement que les personnes qui veulent qu'une Epître Dédicatoire soit claire, précise, convenable, c'est-à-dire, soit comme il ne s'en trouve presque point, peuvent lire celle-ci.

*REPOSE D'UN CHIRURGIEN DE SAINT COSME A LA
premiere Lettre de M. Astruc, au sujet d'un Mémoire des Chirurgiens
sur les maladies vénériennes. Brochure in-4°. pag. 99. sans nom d'Au-
teur ni de Libraire.*

DANS le Journal de Septem-
bre dernier, nous avons ren-
du compte d'une Lettre de M.
Astruc sur un Mémoire des Chi-
rurgiens au sujet des maladies vé-
nériennes. Cette Lettre s'est attiré
une réponse de la part d'un Auteur
qui se cache, lequel se dit Chirur-
gien de S. Côme. C'est celle qu'an-
nonce le titre ci-dessus. Elle est di-
visée en deux Parties ; l'Anonyme
promet d'examiner dans la premiere
les preuves, dit-il, sur lesquelles M.

Astruc s'appuye pour détruire l'idée
de l'adoption qui lui a été imputée par
les Chirurgiens ; c'est-à-dire, pour
faire voir qu'on l'a accusé injuste-
ment, d'avoir adopté, dans son
Traité des maladies vénériennes,
la Pratique de Thierry de Héri, de
Chaumere, & de Pâre.

L'Auteur caché promet de peser,
tout de même, dans la seconde,
les raisons par lesquelles, dit-il en-
core, M. Astruc tâche d'anéantir le
droit primitif que les Chirurgiens ont

établi sur le mérite de leurs premiers Maîtres.

Voilà le dessein de l'Auteur ; voici des exemples de l'Ouvrage. Au reste, ce n'est pas seulement à un Chirurgien, mais à un Chirurgien Dialecticien & même Rhétoricien, que M. Astruc a à faire, ce qu'il est bon de remarquer avant que de passer plus avant.

Premier Exemple. » Pour prouver (dit notre Anonyme à M. Astruc) que vous n'avez pas adopté la Pratique de Thierry de Héri, de Chaumete, d'Ambroise Paré, vous opposez deux propositions ; l'une de fait : vous prétendez n'avoir rien pris de ces premiers Maîtres ; l'autre de droit : vous soutenez n'avoir pu en rien prendre, parce qu'ils n'ont rien dit de nouveau, & que leurs Ouvrages ne sont que des répétitions de ce que plusieurs Médecins avoient dit avant eux.

» Vous fondez la preuve de votre première proposition, sur seize points différens, par rapport auxquels vous ne pensez pas, dites-vous, comme Thierry de Héri ; d'où vous concluez que vous n'avez rien pris de ce Chirurgien, ni rien de Chaumete & de Paré, qui ont suivi la doctrine de ce premier Maître.

» La simple exposition de votre raisonnement, Monsieur, suffit, sans autre discussion, pour en faire sentir le peu de justesse. Je ne les ai point adoptés ces Auteurs, dites-vous, si je n'ai rien pris d'eux, je n'ai rien pris d'eux, si

» je suis d'un avis différent sur seize points particuliers. Voilà une suite de propositions qui ne prouvent point ce que vous voulez prouver. Qu'on vous accorde, pour un instant, que vous êtes d'un avis contraire à cet Auteur, sur seize points ; dès qu'il demeure certain que vous embrassez sa doctrine sur une infinité d'autres, vous ne pouvez inférer autre chose de ce qu'on vous accorde, si non que vous n'avez rien pris de Héri, par rapport à ces seize points. Mais s'ensuit-il que vous ne l'ayez point adopté dans le reste ? Ce que nous remarquons ici, Monsieur, n'attache que que votre manière de raisonner, qui nous paroît peu juste. Mais entrons dans le fond même de vos raisons, pour en montrer toute la fausseté.

Le Dialecticien, après ce Discours, s'efforce de suivre son dessein. Il essaye d'entrer dans le fond des raisons de M. Astruc, & voici comme il s'y prend pour les refuter.

» Nous supposons, avec vous la réalité, & même l'importance des seize différences que vous exposez ; mais pour cela, ébranlez-vous jamais, l'assertion des Chirurgiens ? Quand on suit une doctrine pour le fond, qu'après l'avoir confrontée avec les doctrines opposées, on lui donne la préférence, n'est-ce pas là, ce qui s'appelle adopter une doctrine ? La méthode prescrite par Thierry de Héri, est la méthode des frictions mercurielles, & c'est

» celle-là même que vous avez
 » embrassée. Après avoir rejeté
 » tant de pratiques erronées que
 » l'ignorance avoit introduites, &
 » que la prévention avoit soute-
 » nuës, vous avez, comme lui,
 » reconnu dans les frictions mer-
 » curielles, le vrai & l'unique spéci-
 » fique contre la maladie vénérien-
 » ne. Qu'importe donc que quant
 » au détail de quelques regles par-
 » ticulieres, vous differiez en seize
 » points ? Serez-vous moins cen-
 » sé avoir adopté le fond de la mé-
 » thode ? Qui ne sçait que les nou-
 » velles raisons par lesquelles on
 » autorise la pratique ou l'opinion
 » qu'on a embrassée, que les nou-
 » velles observations par lesquelles
 » on détermine plus précisément
 » l'application des préceptes, &
 » qui servent à en fixer plus exac-
 » tement les limites, ou à en aug-
 » menter l'étendue, loin de nuire
 » à cette adoption, sont les actes
 » les plus authentiques par lesquels
 » elle puisse être cimentée ?

Le subtil Dialecticien n'en de-
 meure pas là ; il appelle au secours
 de son argument, une comparaison
 qui suppose que la méthode des
 frictions a été réellement inventée
 par Thierry de Héri, & aussi réelle-
 ment que le Système de Descartes
 a été inventé par Descartes. » C'est
 » ainsi, dit-il à M. Astruc, qu'un
 » ingénieux Auteur, dont les ré-
 » flexions ont devancé les nôtres,
 » vous a fait remarquer que le P.
 » Malebranche a adopté le Système
 » de Descartes, parce qu'il l'a per-
 » fectionné & qu'il l'a étendu, lors

» qu'au contraire, Bernier sim-
 » ple Abréviateur de Gassendi, n'en
 » est que le Copiste.

M. Astruc n'est pas encore quitte
 là-dessus, des traits de son adver-
 saire ; on les lui redouble : » Il me
 » semble, Monsieur, lui ajoute-t-
 » on, que c'en seroit assez sur vo-
 » tre premiere proposition, mais
 » nous devons à la vérité, nous
 » devons à la gloire de nos pre-
 » miers Chirurgiens, d'examiner la
 » réalité de vos prétendues modifi-
 » cations, & d'appréier au juste,
 » leur vrai mérite. Entrons dans ce
 » détail, Monsieur, & pour éviter
 » d'ennuyeuses répétitions, per-
 » mettez que dans l'examen des
 » articles dont il s'agit, sans m'a-
 » streindre à suivre l'ordre, selon
 » lequel vous les avez numérotés,
 » je commence par les quatre der-
 » niers qui comprennent les fautes
 » d'omission que vous avez impu-
 » tées à Thierry de Héri.

Notre Auteur, comme on voit,
 s'engage ici dans une longue carri-
 ere ; mais nous ne pensons pas qu'on
 exige que nous y entrons avec lui.

Second Exemple. L'Anonyme
 donne de grands éloges à Thierry
 de Héri, il met en œuvre ce qu'il
 juge de plus propre pour les ap-
 puyer, & après s'en être acquité
 avec tout le soin dont il est capa-
 ble, il parle ainsi à M. Astruc.

» Trouvez-vous, Monsieur, dans
 » ce que nous avons rapporté jus-
 » qu'ici, que c'en soit assez pour
 » justifier les éloges que nous avons
 » donnés à Thierry de Héri ? Tant
 » de services rendus à la méthode

» de guerir les maladies vénériennes & attestés par son Livre, suffisoient à tout autre : mais faut-il absolument, pour vous satisfaire, produire quelques-uns des points dont il a enrichi cette méthode ? Si vous ne pouvez être content à moins, vous allez être satisfait.

Après ces paroles, notre Chirurgien se montre aussi versé pour le moins dans la Rhétorique, qu'il le paroît dans la Dialectique. Il y a une certaine figure de discours, fort vantée par les Rhéteurs, laquelle consiste à tenir en suspens l'esprit du Lecteur ou de l'Auditeur, pour reveiller d'avantage par là son attention, & rendre ensuite, plus frappant ce qu'on va lui dire, l'Auteur de la Réponse employe fort habilement cette figure à l'égard de M. Astruc.

» L'autorité d'un seul Ecrivain, lui dit-il, va vous épargner un grand détail ; mais de quel Auteur encore ? d'un Auteur au-dessus de toute suspicion pour vous ; d'un Auteur dont vous estimez sûrement la probité & l'érudition ; d'un Auteur, en un mot, auquel on vous délie de refuser votre acquiescement.

Voilà la suspension, en voici l'aboutissement, & cet Auteur, dit notre Rhétoricien, c'est vous qui avez rendu expressément ce témoignage à Thierry de Héri, Qu'entre les choses qui lui sont communes avec les Auteurs de son siècle, votre mémoire vous rappelle d'avoir lu dans son Ouvrage, plusieurs choses qui lui étoient

particulières, & dignes d'être remarquées. Entre les choses particulières à Héri, vous avertissez que c'est lui qui a prescrit de ne point donner chaque jour aux malades trop foibles, des frictions ; mais au contraire, de mettre l'intervalle d'un, de deux, & même de trois jours, d'une friction à l'autre. PRÆTER HEC, dites-vous ; quæ cum cæteris ferè omnibus suæ ætatis autoribus communia habet, singularia non pauca ac notatione digna memini in hoc Opusculo legi, &c. p. 476.

L'Auteur de la Réponse, comme on voit, traduit ici le mot *singularia*, par choses qui lui étoient particulières (à Thierry de Héri) comme s'il y avoit, *ipsi singularia* ou *ipsi propria*, *ipsi peculiaria*, ce qui est d'autant plus à remarquer que ces choses que l'Anonyme croit que M. Astruc regarde comme particulières à Thierry de Héri, M. Astruc déclare qu'elles sont de Nicolas Massa & de Lobera, qui vivoient long-tems avant Thierry de Héri. » Je remarquerai, dit M. Astruc, que quelquefois, Nicolas Massa employoit les frictions seulement par intervalles : c'étoit lorsqu'il trouvoit les malades trop foibles. *Cæterum notari velim inunctiones à Nicolao Massa, quandoque per intervalla tantum, adhibitas fuisse, cum agri debiliores esse videbantur.* pag. 456.

» Il me piroît sur-tout important d'observer, ajoute quelques pages plus bas M. Astruc, que Lobera veut que l'on fasse quelquefois les frictions par interval-

» les. Si, *dit-il*, la maladie est con-
 » siderable, & que le malade soit
 » débile, j'approuve que l'on fasse
 » les frictions à jours alternatifs,
 » que même on laisse le malade en
 » repos pendant deux jours sans
 » friction.

*Id autem imprimis notatu dignum
 videtur quod Lobera velit unctiões
 aliquandò per intervalla fieri. Si agri-
 tudo, inquit, ingens fuerit agrotò
 imbecillo existente, unctiõnem alter-
 nis diebus fieri probaverim, interposi-
 tà etiam quiete, absque unctiõne per
 bidduum.* Astruc. pag. 469.

Troisième Exemple. Pag. 37. de
 la Réponse, lign. 30. l'on promet
 de citer des découvertes de Héri,
 & les découvertes qu'on rapporte
 ensuite là-dessus, sont en nombre.
 En voici trois entre autres, qui
 méritent d'être remarquées, & que
 l'on prétend que M. Astruc lui-
 même a reconnu appartenir à Héri.
 Ces nouveautez, ou découvertes
 sont :

1°. Que c'est Héri qui a *prescrit*
de ne pas donner chaque jour aux ma-
lades trop foibles des frictions, mais
au contraire de les éloigner. (pag. 38.
 lign. 10.) Nous avons déjà touché
 ce point ci-dessus.

2°. Que c'est lui qui a *observé que*
les frictions ne sont pas constamment
suivies de la salivation, que cette
évacuation manque quelquefois sans
aucun préjudice pour le malade, d'au-
tres évacuations, comme sont les uri-
nes, les sueurs, le flux de ventre,
soit qu'il vienne naturellement, soit
qu'on le procure par art, suppléant à
la salivation. Ibid. l. 14.

L'Auteur qui rapporte ces deux
 articles, comme d'après M. Astruc,
 les donne aussi de son côté, com-
 me deux nouveautez de Héri,
 quoique Héri ne se les attribue pas,
 & que même il cite d'autres exem-
 ples sur ce sujet.

L'Anonyme a soin de coucher
 dans un autre endroit de sa Répon-
 se, les passages de Héri qui sont
 foi que cela ne lui appartenait pas.
 Quant à la première de ces nou-
 veautez. Voici le passage de Héri
 tel que notre Auteur le rapporte,
 pag. 8. C'est dans l'endroit où Hé-
 ri parle d'éloigner les frictions
 quand le corps est foible, qui est
 le précepte qu'on lui attribue en
 propre. Héri, après avoir dit qu'il
 faut là-dessus suivre le précepte que
 donne Galien sur d'autres remèdes,
 prouve la vérité de sa proposi-
 tion en disant : » Massa (Medecin)
 » raconte une Histoire d'un hom-
 » me qui étoit tout marasme &
 » desséché avec extrêmes douleurs,
 » lequel il pansa étant quasi déplo-
 » ré d'un chacun, & dit qu'après
 » l'avoir fait frotter par quelque-
 » fois, il se laissoit refociller & re-
 » prendre ses forces par aucuns
 » jours, & ainsi continua par si long-
 » tems qu'il fut frotté 37 fois & fut
 » guarý ; j'en ay vû traiter à de mes
 » compagnons & fait frotter plu-
 » sieurs quinze, seize, & dix-sept
 » fois, (laissant quelques intervalles)
 » pour une fois traités & bien gue-
 » ris, (Héri, pag. 117. de l'Edit.
 » de Paris. 1634.) C'est ainsi que
 Héri parle du précepte dont les
 Chirurgiens veulent lui faire hon-

neur. Ils ont eux-mêmes rapporté ce passage à la pag. 8 , l. 22 , après avoir supprimé le nom de Massa , Medecin , que Héri met en tête.

Quant à la seconde nouveauté attribuée à Héri , qui est que la salivation peut manquer quelquefois & le malade guerir. Voici comme l'Auteur de la Réponse parle lui-même de Héri à la même p. 8. l. 31.

» *Hors ce cas* , Héry veut qu'on
» préfère la voye de la salivation ,
» & il condamne la pratique de
» ceux qui proposent comme une
» méthode générale d'éviter le flux
» de bouche : aucuns , *dit-il* , pour
» la même intention de détourner
» le flux de bouche , exhibent au
» malade , médicament purgatif , à
» telle heure de mouvement des
» humeurs , afin de les évacuer par
» les selles & éviter lesdits ulcères
» de la bouche.

La troisième nouveauté que les Chirurgiens attribuent à Héri , regarde sur-tout , l'usage du gayac. Voici le magnifique éloge qu'ils font de Héry à cette occasion. Page 38 , ligne 31 , & page suivante : « Nous ne nous souvenons pas d'avoir lû dans aucun Auteur qui ait précédé Héry , ce que nous trouvons chez ce dernier sur l'efficacité du mercure , & sur l'inefficacité du gayac. En effet , où est le Medecin antérieur à Thierry , qui depuis la découverte du gayac ait formellement prononcé , que la méthode des frictions est la seule généralement & radicalement curative , que les autres ne sont qu'auxiliaires , que la cure procu-

» rée par le gayac en particulier , n'est
» que préparatoire ou palliative.

» Mille préjugés fondés en apparence sur l'expérience portoient
» à décider pour l'efficacité du
» gayac. . . . (là ils rapportent
» quelques effets du gayac & poursuivent ainsi) » Qui à la vûe de ces
» effets , n'auroit pris le change :
» Ceux qui avoient pû faire de pareilles
» observations n'y voyoient qu'autant
» de raisons pour décider en faveur
» du gayac contre le mercure ,
» Thierry est le seul à qui ces expériences
» n'en imposent point ; il dévoile
» ce qu'elles ont d'équivoque
» & rapportant à leurs vraies causes
» ces effets dont il connoît la valeur ,
» il prononce formellement pour
» l'efficacité du mercure à l'exclusion
» du gayac.

Toute la difficulté consistoit donc à sçavoir si le gayac étoit le vrai remède de la maladie vénérienne , & il n'y a eu , selon les Chirurgiens , que Héri dont le génie ait reconnu son inefficacité. Nul Medecin , selon eux , n'avoit pû arriver là , Héri a été le premier. Pour en juger , rapportons-nous-en à Héri , rapportons nous - en aux Chirurgiens eux-mêmes.

Voici comme s'explique Héri au sujet du Gayac , p. 54. de l'Edition de Paris 1634. *Quant est de la cure qui se fait par décoction de Gayac* , je ne me délibère d'en faire ici un Traicté , mais vous déclarer en brefs ce que par mes assésuées expériences , j'en ay cognu & compris par l'avis des plus rationels & süssans Praticiens , tant de mes Compagnons Chi-

riens, que des principaux Medecins de cette Ville de Paris, avec lesquels journellement sommes appellés en consultations où sagement & charitablement est devisé après la connoissance de la maladie, des remedes les plus surs & brieves pour la cure & guerison d'icelle. Or entr'eux l'usage de cette decoction (du Gayac) est estimé le plus doux & moins violent, mais il ne suffit pour l'entiere cure, & extirpation de cette maladie (maladie vénérienne) même je leur ay maintefois ouy affermer que jamais ils n'avoient vu homme parfaitement guery avec seule decoction (de gayac) ce que de ma part je suis contraint leur accorder.

Voilà ce que dit Héri, voilà ce que les Chirurgiens rapportent de lui à la pag. 16. lign. 30. de leur Réponse; à cela près seulement qu'ils ont supprimé l'endroit où Héri cite les Medecins, & cependant ils disent ailleurs qu'il n'est aucun Medecin antérieur à Héri qui depuis la découverte du Gayac ait formellement prononcé que la cure procurée par le Gayac n'est que palliative. Que Héri est le seul qui prononce formellement contre le Gayac.

Nous ne croyons pas, après ces exemples, devoir pousser plus loin notre Extrait, ils fussent pour faire juger tout d'un coup de l'Ouvrage. Ainsi nous passons quantité d'autres articles remarquables, parmi lesquels au reste on peut compter tout ce que notre Anonyme dit pour établir les propositions suivantes : sçavoir, 1°. Que la méthode dont se servoit Thierry de

Héri n'étoit pas connue du temps de Fernel, ni même de Palmarius, quoique Thierry de Héri ait écrit avant Fernel, & longues années avant Palmarius. 2°. Que ce n'est point aux Medecins qu'il appartient même de traiter les maladies compliquées du mal vénérien, & que s'ils prétendent le faire, il faut qu'ils se soumettent là dessus à la direction des Chirurgiens. 3°. Que quand M. Astruc soutient que la Chirurgie a des bornes à l'égard de la Medecine, mais que la Medecine n'en a point à l'égard de la Chirurgie, qu'ainsi les Medecins ont droit d'inspection sur les Chirurgiens, il semble qu'on entende découvrir ce Philosophe dont le spectacle a tant de fois divertie la Scène, lequel, sur le fondement de la prétendue universalité de sa science, veut arracher le timon des affaires aux Magistrats politiques, l'épée au guerrier, &c. & qui enfin fait rire de sa folie tout le monde, sans que personne s'avise de la combattre sérieusement. 4°. Que les Medecins feroient sagement d'aller à l'Ecole chez les Chirurgiens, & que c'est avec raison que ces derniers se croient & se disent plus habiles que les Medecins, plus instruits & plus expérimentés. 5°. Que dès qu'un Medecin se mêle de Chirurgie, soit en l'enseignant, soit en la pratiquant, soit en composant des Livres sur ce sujet : Il cesse dès-là d'être Medecin, & est uniquement Chirurgien, en forte par exemple, que lorsque Carpi, Docteur en Medecine de l'Université de Boulogne, enseignoit la Chirurgie

Chirurgie dans cette Université; qu'il monstroit à panser des playes, à trépaner, &c. qu'il en pansoit lui-même, qu'il trépanoit, &c. ce n'étoit plus un Medecin qui faisoit toutes ces choses, mais un Chirurgien: argument d'autant plus précieux pour les Chirurgiens, qu'on ôte par-là aux Medecins, tout moyen de pouvoir jamais se vanter de rendre ou d'avoir rendu aucun service à la Chirurgie. Nous n'aurions jamais fait si nous voulions indiquer tous les autres articles de cette nature, dont ceux-là sont ou précédés, ou accompagnés, ou suivis.

Nous remarquerons pour conclusion, que la dispute qui s'élève

ici entre M. Astruc & notre Dialecticien paroît prendre un chemin à ne pas finir de long-tems, si M. Astruc ne trouve le moyen d'attirer son adversaire en plein champ. Ecoutons Quintilien: *Reperias quosdam in disputando mirè callidos, cum ab illâ cavillatione dicefferint, non magis sufficere in aliquo graviore actu, quàm parva quedam animalia, quæ in angustiis mobilia, campo deprehenduntur.* Quintil. Inst. Orator. Lib. 12. Cap. 2.

Nous apprenons que M. Astruc donnera bien-tôt une Replique; nous ne manquons point d'en rendre compte lorsqu'elle sera venue à notre connoissance.

DEFENSE DES PROPHETIES DE LA RELIGION

Chrétienne. Par le R. P. Baltus de la Compagnie de Jesus. A Paris, chez Diriot, Quai des Augustins, près le Pont S. Michel, à la Bible d'or. 1737. trois vol. in-12, le premier de 263. pag. sans la Préface: le second de 298. le troisième de 275. sans la Table des matieres.

ROTUS marchant sur les traces de *Theodore de Mopsueste* & des Sociniens, a osé soutenir que les Prophéties de l'Ancien Testament dans leur sens literal ne regardent point N. S. Jesus Christ, & qu'elles ne lui conviennent que dans un sens mystique & allégorique. Il appelle à la vérité ce dernier sens, le sens le plus sublime; mais il déclare en même tems que ce sens ne prouve rien, ou du moins qu'il ne convainc pas. M. Simon est entre dans la même pensée. Il abandonne aux Juifs les Prophéties. Il tombe d'accord avec eux qu'il n'est

Janvier.

point fait mention de J. C. ni du Messie dans tout l'Ancien Testament. Et pour ce qui est du Nouveau, que les Prophéties de l'Ancien n'y sont citées que par allusion & par rapport à des sens allégoriques qui ne prouvent rien, mais qui étoient fort au goût de tous les Juifs. Ce Système impie avoit déjà été combattu par d'illustres adversaires. Il s'en élève aujourd'hui un nouveau, célèbre par le succès de plusieurs autres Ouvrages. Le P. Baltus attaque l'Interprete Protestant & son admirateur avec une précision, une netteté & une force admirables.

H

Il reproche d'abord à *Grotius* de supposer manifestement que J. C. les Evangelistes, les Apôtres se sont trompés, ou qu'ils ont voulu nous tromper, en donnant pour preuves des vérités de notre Religion des sens purement allégoriques, ce qui ne se pourroit dire sans impiété; & outre cela que tout le monde Chrétien, qui dès les premiers siècles s'est converti à la foi, convaincu sur-tout par le témoignage des Prophetes, a été assez peu éclairé pour prendre ces sens mystiques pour des preuves évidentes; ce qui est une absurdité manifeste. C'est la matiere du premier Livre.

L'Auteur vient aux interpretations particulieres que *Grotius*, en suivant son Systême, donne aux Prophetes, & il fait voir qu'elles sont fausses, absurdes, & manifestement contraires à la lettre des Textes. Ce qui est sur-tout inexcusable dans un Interprete de l'Ecriture, qui fait profession, comme Protestant, de s'attacher par tout au sens litteral, jusques dans les Livres qui sont les plus évidemment allégoriques, tel qu'est le Cantique des Cantiques. C'est la matiere du second Livre.

Le P. B. attaque M. *Simon* dans le troisieme, & il refuse ce qu'avance cet Ecrivain téméraire dans le 21. & 22. Chap. de son Histoire Critique du Nouveau Testament. Il lui reproche, 1°. de trahir la cause des Evangelistes & des Apô-

tres contre les objections de *Celse*, de *Porphyre*, & de *Julien* l'Apostat, après avoir fait semblant de la défendre. 2°. De ne reconnoître, comme *Grotius*, que les Miracles de Jesus-Christ pour preuves de sa Mission. 3°. D'abandonner aux Sociniens l'Epître de S. Paul aux Hébreux. 4°. D'expliquer comme les Juifs la Prophétie d'*Isaïe* touchant la Vierge Mere du Messie. 5°. De pretendre qu'il n'est pas fait mention de l'Enfer dans le Texte Hébreu de l'Ancien Testament. 6°. D'avoir entrepris de faire l'apologie de *Theodore de Mopsueste*. A tous ces reproches sont jointes autant de doctes refutations.

On trouvera dans cet Ouvrage la discussion & l'explication de la plupart des Prophetes de l'Ancien Testament qui concernent le Messie, & une bonne partie des passages des Peres qui les ont apportées en preuve, ou qui les ont défendus. Plusieurs Extraits seroient utilement employés à suivre l'Auteur dans le détail des principaux points qu'il traite, s'ils pouvoient être abrégés à la satisfaction des Lecteurs. Mais dans ce cas-là même ils ne liroient dans ce Journal que ce qu'ils ont déjà lu, ou ce qu'ils doivent lire en d'autres. Ainsi pour leur épargner des redites ennuyeuses, nous nous contenterons de leur avoir tracé ce plan abrégé d'un Ouvrage important, que nous ne pourrions passer absolument sous silence.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

ITALIE.

DE MILAN.

LA Société Palatine a mis au jour un nouveau Volume du Recueil des Historiens d'Italie. C'est la suite du Tome troisième de cette Collection, lequel contenoit les Vies des Papes jusqu'à Jean XXII. Ce nouveau Volume renferme celles des Papes depuis Jean XXII. jusqu'à Sixte IV. & finit au terme que s'est prescrit M. Muratori, c'est-à-dire à l'an 1500. M. Argelati, dans un Programme imprimé, nous apprend qu'il doit y avoir encore un Tome pour terminer entièrement ce Recueil, & qu'après on donnera différens Volumes pour les Tables, non seulement des matières, mais encore des lieux & de presque toutes les Familles d'Italie dont il est parlé dans les Auteurs dont M. Muratori a donné l'Edition. On nous promet de plus l'Edition d'un nouvel Ouvrage concernant l'Histoire d'Italie; mais M. Argelati se réserve à en donner le titre & le plan dans un autre tems.

HOLLANDE.

DE LEYDE.

Baudouin & Pierre Vander-Aa,

& Isaac Severinus, ont en vente une magnifique Edition *in-folio* de la première Partie de l'*Histoire des Insectes*, par le célèbre *Swammerdam*, en Hollandois, avec la Traduction Latine de M. *Gaubius*, Professeur en Médecine & en Chimie. M. *Boerhaave*, dont la réputation est si distinguée, y a ajouté une Préface où il donne la Vie de l'Auteur. Le titre Latin de cet Ouvrage est : *Joannis Swammerdamii, Amstelædamensis, Biblia Naturæ, sive Historia Insectorum, in Classibus certis redacta, nec-non exemplis, & Anatomico variorum animalculorum examine, æneisque tabulis illustrata. Insertis numerosis rariorum Naturæ Observationibus. Omnia Lingua Batavâ, Auctori vernaculâ, conscripta. Accedit Præfatio, in qua Vitam Auctoris descripsit Hermannus Boerhaave, Medicinæ Professor, &c. Latinam versionem adscripsit Hieronymus-David Gaubius, Medicinæ & Chæmiæ Professor, Tom. I. 1737.*

DE LA HAYE.

Jean Van-Duren imprime actuellement par Soucription une *Histoire de Louis XIV.* par M. de la Hode, en six Volumes *in-4°*. enrichie de Médailles. Suivant le Projet imprimé de Soucription, qui contient l'éloge & le plan de cet Ouvrage : les six Volumes

dont les deux premiers doivent paroître au mois de Mai prochain , reviendront aux Souscripteurs à environ soixante & douze livres.

FRANCE.

DE REIMS.

Dom Sabatier , sçavant Religieux de la Congregation de Saint Maur , fût imprimer en cette Ville un Ouvrage auquel il travaille depuis long-tems , & du mérite duquel on pourra juger par le titre : *Bibliorum Sacrorum Latinae Versiones Antiquae ; seu Veteris Italicae & caeterarum , quaecumque in Codicibus Manuscriptis & Antiquorum Libris reperiri poterunt , quae omnia cum Vulgata Latina , & cum Textu Graeco comparantur. Accedunt Praefationes , Observationes ac nota , Indexque novus ad Vulgatam à regione eorum , idemque locupletissimus.* Renaud Florentain , Imprimeur du Roi & Libraire de cette Ville , qui s'est chargé d'imprimer cet Ouvrage dont nous avons vu quelques unes des premières feuilles , n'a rien négligé pour le rendre comparable aux Livres les mieux imprimés dans la Capitale. Il y aura trois Volumes in-folio , dont le premier paroîtra vers le milieu de cette année.

DE RENNES.

Guillaume Vatar a imprimé *Journal des Audiences & Arrêts du Parlement de Bretagne , rendus sur*

les questions les plus importantes de Droit Civil , de Coutumes , de Matières Criminelles , Bénéficiales & de Droit Public. TOME PREMIER , contenant les Arrêts rendus avant la Saint Martin , 1735. Volume in-4°. 1737. Le Public est redevable de ce Recueil qui ne sçaitroit qu'être utile à ceux qui étudient la Jurisprudence , à M. Poulain du Parc , Avocat au Parlement de Bretagne , qui l'a redigé & qui l'a dédié à M. le Chancelier.

DE PARIS.

Prault pere , sur le Quai de Gêvres , au Paradis , débite l'Oraison Funèbre de M. le Cardinal de Bissy , prononcée dans l'Eglise Cathédrale de Meaux par M. l'Abbé Seguy , de l'Académie Française. Brochure in-4°. 1738.

Il paroît en forme de Lettre adressée au R. P. Castel Jésuite une Dissertation de M. d'Anville , Géographe ordinaire du Roi , au sujet des Pays de Camtschatka & de Jeco , avec la Réponse du R. Pere Castel. 1737. Brochure in-12.

François Babuty , rue Saint Jacques , à Saint Chrysostome , a en vente les deux Livres de S. Augustin , de la Grace de JESUS-CHRIST , & du Peché originel ; traduits en François sur l'Edition des PP. BB. de la Congregation de Saint Maur. 1738. in-12.

On trouve chez le même Libraire , qui se distingue toujours par le soin qu'il prend de ses impressions , tant pour le papier que pour les

caractères, l'Explication des Livres des Rois & des Paralipomènes, où selon la méthode des SS. Peres on s'attache à découvrir les Mystères de JESUS - CHRIST, & les règles des mœurs renfermées dans la lettre même de l'Ecriture. 1738. Trois Volumes in-12.

Les Pseaumes paraphrasés, suivant le sens literal & le Prophetique. Par un Prêtre Solitaire. Rue Saint Jacques, chez Gregoire Dupuis, à la Couronne d'or : Charles Osmond, à l'Olivier : Louis Dupuis, à la Fontaine d'or. 1738. in-12. trois Volumes.

Recueil de Pièces pour servir de Supplément à l'Histoire des Pratiques Superstitieuses du Pere Pierre le Brun, Prêtre de l'Oratoire. Tome quatrième. Chez la Veuve Delaune, rue Saint Jacques, à l'Empereur. 1737. in-12.

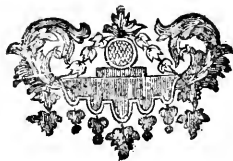
Entretiens Littéraires & Gallans, avec les Aventures de Dom Palmerin & de Thamire. Par M. du Peron de Casfera. Chez la Veuve Pissot,

Quai de Conty, à la descente du Pont-Neuf, 1738. in-12. 2. vol.

Abrégé de la Carte générale du Militaire de France, sur terre & sur mer jusqu'en Decembre 1737. &c. Par M. le Mau de la Jussé. Chez Gandoüin, & Didot Quai des Augustins; Prault pere, Quai de Gèvres, &c. 1738. in-8°.

Festin Joyeux, ou la Cuisine en Musique, en vers libres. Chez l'Esclapart pere, rue S. André des Arcs, & l'Esclapart fils, Quai de Conty. 1738. in-12.

Le Sujet que l'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres, a arrêté pour le concours au Prix qu'elle doit distribuer à Pâques de l'année 1739. consiste à déterminer le mois & le jour de l'année Romaine, auquel les Consuls avoient coutume d'entrer en Charge, depuis l'expulsion des Rois jusqu'à la mort de Jules-César. En marquant les variations arrivées dans cet usage.



T A B L E

Des Articles contenus dans le Journal de Janv. 1738.

| | |
|---|--------|
| G énération Harmonique , ou Traité de Musique Théorique & Pratique , | Pag. 3 |
| Histoire du second Royaume de Bourgogne , &c. | 11 |
| Les Oeuvres de François le Févre , Professeur du Roi en Médecine , &c. | 21 |
| Journal des principales Audiences du Parlement , &c. | 27 |
| Méthode de guérir les maladies , &c. Par Henri-Joseph Rega , | 29 |
| Mémoires sur la Vie & les Ecrits de Fabricius , | 32 |
| Histoire générale des Auteurs Sacrés & Ecclesiastiques , &c. | 38 |
| Traduction du Traité de l'Orateur de Cicéron. Par M. l'Abbé Colin ; | 43 |
| Réponse d'un Chirurgien de S. Côme à la première Lettre de M. Astruc , | 50 |
| Défense des Prophéties de la Religion Chrétienne , &c. | 57 |
| Nouvelles Littéraires , | 59 |

Fin de la Table.



LE
JOURNAL
DES
SCAVANS,

POUR

L'ANNE'E M. DCC. XXXVIII.

FEVRIER.



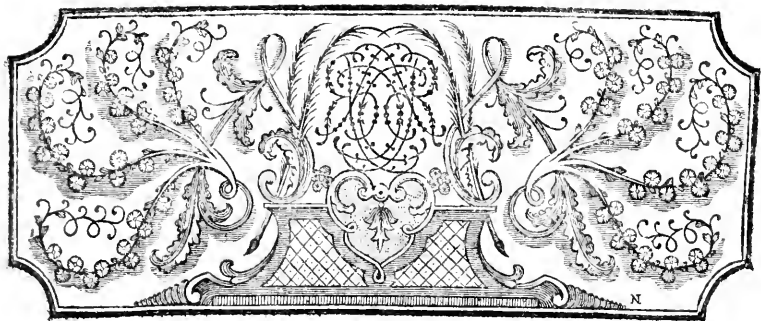
A PARIS,

Chez CHAUBERT, à l'entrée du Quay des
Augustins, du côté du Pont Saint Michel, à la
Renommée & à la Prudence.

M. DCC. XXXVIII.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROY.





LE
JOURNAL
DES
SCAVANS.

FEVRIER M. DCC. XXXVIII.

*HISTOIRE GÉNÉRALE DE LANGUEDOC , AVEC DES
Notes & les Pièces justificatives : composée sur les Auteurs & les titres ori-
ginaux , & enrichie de divers Monumens. Par un Religieux Benedictin
de la Congregation de Saint Maur. TOME TROISIÈME. A Paris , chez
Jacques Vincent , Imprimeur des Etats Généraux de la Province de
Languedoc , rue & vis-à-vis l'Eglise Saint Severin , à l'Ange. 1737.
in-folio. Volume de 666. pag. pour l'Histoire & les notes , & de 706.
pag. pour les preuves & la Table générale des noms & des matieres.*

DOM Vaissette commence ce
troisième Volume par un
Avertissement , où il donne une
Feuillet.

idée générale de son travail , &
dont pour cette raison nous
croyons devoir rendre compte d'a-
bord. *ij*

Quelque étendue que soit la partie de l'Histoire de Languedoc, comprise en huit Livres dans ce Volume, elle ne contient cependant que les événemens arrivés depuis le milieu du douzième siècle jusques vers la fin du suivant; c'est-à-dire depuis la condamnation des Hérétiques Henriens au Concile de Lombers en 1165. jusqu'à la réunion du Comté de Toulouse à la Couronne en 1271. Entre ces événemens les plus importans sont l'Hérésie & la Guerre des Albigeois. Comme le Languedoc a été le premier & le principal Théâtre de l'une & de l'autre, l'Auteur s'est particulièrement attaché à en rapporter l'origine, le progrès & la fin; il assure qu'il n'a rien négligé pour les mettre dans tout leur jour, & pour en décrire fidèlement les circonstances: travail qu'il a entrepris d'autant plus volontiers, que selon lui, aucun Historien parmi les anciens & parmi les modernes, ne l'a exécuté avec succès.

Dom Vaissette cite parmi les anciens qui ont écrit l'Histoire des Albigeois, trois Auteurs dont il fait la critique.

Le premier & le plus célèbre, est Pierre Moine de *Vaux-Sernay*, au Diocèse de Paris. Quoique cet Ecrivain ait été témoin oculaire de la plupart des faits qu'il rapporte, & qu'il soit véritablement estimable en bien des choses, Dom Vaissette le trouve si passionné pour Simon de Montfort dont il est admirateur perpétuel, & si déclaré

contre les ennemis de ce Général; qu'il juge qu'il est difficile d'en soutenir patiemment la lecture.

Guillaume de Puilaurens mort vers la fin du treizième siècle, lui paroît moins partial dans ce qu'il écrit touchant l'Hérésie & la guerre des Albigeois. Il est vrai qu'il n'est pas tout-à-fait contemporain; mais au jugement de notre Auteur il pourroit n'en être pas moins bien instruit, tant parce qu'il étoit du Pays que parce qu'il fut Aumônier de Raimond VII. Comte de Toulouse. Dom Vaissette nous apprend qu'il avoit eu dessein de donner une nouvelle Edition de la Chronique de Puilaurens, collationnée sur un ancien Manuscrit de la Bibliothèque du Roi, lequel avoit appartenu à feu M. Baluze, mais que de peur de trop grossir ses preuves, il avoit cru devoir la laisser pour la Collection des Historiens de France que Dom Martin Bouquet fait imprimer actuellement.

Il n'en est pas de même de l'Histoire écrite en Langue du Pays par un Anonyme depuis l'an 1202. jusqu'en 1219. Elle contient un détail fort circonstancié d'une partie de la guerre contre les Albigeois, & notre Auteur a cru devoir insérer cet Ouvrage en entier parmi les preuves; tant parce qu'il renferme plusieurs choses qu'on ne trouve pas ailleurs, que parce que cet Anonyme, quoique d'un temps postérieur à celui dont il écrit, paroît avoir été bien informé & avoir puisé dans de bonnes sources. Dom

Vaissette conjecture qu'il vivoit après le treizième siècle, & qu'il écrivoit au plutôt vers le milieu du suivant, & il en rapporte deux raisons qui servent à le persuader. Comme le langage dont se sert l'Anonyme est à peu-près semblable à celui qu'on parle encore aujourd'hui. à Toulouze & dans le reste de la Province, & que d'ailleurs la plupart des mots sont les mêmes que ceux de la Langue Françoisë à la terminaison près, le judicieux Editeur a regardé comme inutile d'ajouter une Traduction Françoisë à côté du Texte Languedocien. Il a cru qu'il suffisoit par rapport aux étrangers, de mettre à la fin un Glossaire pour les termes les plus difficiles. Au reste, il avertit que les deux Manuscrits dont il s'est servi pour cette Edition, & dont l'un est de la Bibliothèque du Roi, n'ont pas plus de deux cens ans d'antiquité.

Dom Vaissette avoüe que ce sont-là les anciens Historiens sur lesquels il s'est le plus appuyé pour l'Histoire de l'Hérésie & de la guerre des Albigeois ; mais il n'a pas borné là ses recherches. D'autres Auteurs ou Chroniques du tems, & un grand nombre de Monumens & d'Actes authentiques qu'il a eu soin d'indiquer à la marge de ses preuves ou du corps de l'Ouvrage, lui ont aussi procuré une abondante matière : il a tiré entre autres de grandes lumieres de trois Registres ou Cartulaires dont il parle dans son Avertissement, & dont il a eu communication.

Le premier compilé vers la fin du treizième siècle, & dont l'original est entre les Actes originaux dans le trésor des Chartes du Roi, est intitulé : *Registrum Curie Francie*. Il contient la plupart des Actes de Simon & d'Amauri de Montfort ; le second qui est aujourd'hui dans la Bibliothèque de M. le Chancelier, est le Cartulaire de Raimond VII. Comte de Toulouze, & le troisième qui est aux Archives du Collège des Jesuites de Toulouse est le Cartulaire d'Alphonse Comte de Poitiers & de Toulouse, frere de S. Louis. Il y a parmi les Manuscrits de Colbert, qui font aujourd'hui partie de la Bibliothèque du Roi, des copies de ces trois Cartulaires.

A l'égard des Auteurs modernes, soit Catholiques, soit Protestans, qui ont écrit en particulier l'Histoire de la Croisade contre les Albigeois, il paroît par le jugement que Dom Vaissette en porte, qu'il ne lui ont pas été d'un grand secours. Il n'en compte que trois parmi les Catholiques. Le Pere *Percin* Jacobin, dont l'Ouvrage parut en Latin en 1693. avec son Histoire du Couvent de Toulouse de son Ordre ; le P. *Benoit*, aussi Jacobin, qui fit imprimer en 1691. en deux Volumes in-12. l'*Histoire* des Albigeois & des Vaudois, & le P. Langlois Jesuite qui publia à Rotien en 1703. l'*Histoire des Croisades contre les Albigeois*, in-12. » Les uns & les autres, dit notre Auteur, n'étoient pas assez au fait. Ils ont commis un grand nombre de

» fautes; & si on peut accuser les
 » Protestans qui ont écrit sur la
 » même matière, d'une partialité
 » outrée pour leur Secte, on ne
 » sçauroit excuser les Catholiques
 » de n'avoir pas été assez en garde
 » contre Pierre de Vaux Sernay &
 » d'avoir épousé trop aveuglément
 » sa passion pour Simon de Mont-
 » fort, & sa haine contre le Comte
 » de Toulouse & ses Alliés; en for-
 » te qu'ils sont, sur-tout le Pere
 » Langlois, des déclamateurs plutôt
 » que des Historiens. Pour nous,
 » ajoute-t-il, nous nous sommes
 » efforcés de tenir un juste milieu,
 » & laissant ordinairement les ré-
 » flexions aux Lecteurs, nous nous
 » sommes attachés simplement à
 » rapporter les faits, & à ne rien
 » avancer que sur de bons ga-
 » rans.

Dom Vaissette répond ensuite à
 ceux qui pourroient trouver qu'il
 a donné trop d'étendue à sa narra-
 tion, & il assure que pour ne pas
 trop grossir le Volume, il a été
 obligé de supprimer plusieurs faits
 moins importans, diverses circon-
 stances & une partie des Actes qu'il
 avoit préparés pour les preuves:
 quoique bien des gens de Lettres
 qui font cas de ces sortes de Monu-
 mens eussent souhaité qu'il les fit
 imprimer. Il a mieux aimé se con-
 former au goût du plus grand
 nombre des Lecteurs qui prend
 peu d'intérêt à ces sortes de Re-
 cueils.

Il fait quelques légères observa-
 tions sur l'usage où l'on étoit aux
 douzième & treizième siècles dans

quelques endroits du Languedoc;
 de dater plus communément de la
 Nativité que de l'Incarnation, &
 sur la signification du mot *Ca-
 strum*, qui n'est pas toujours pris
 pour une simple Forteresse: après
 quoi il explique en peu de mots
 les raisons qu'il a eues d'un côté
 pour s'arrêter dans son Histoire
 sur la Vie de divers Poètes Pro-
 vençaux qui ont vécu ou à la fin du
 douzième siècle ou au commence-
 ment du suivant, & de l'autre
 pour ne pas entrer dans de longues
 discussions sur la suite & la succe-
 sion des Evêques & des Abbez de
 Languedoc; ce dernier travail ap-
 partenant plus particulièrement
 aux Editeurs du *Gallia Christiana*,
 qui doivent en donner incessam-
 ment le sixième Tome, ou sera la
 Métropole de Narbonne.

Dom Vaissette ajoute dans son
 Avertissement quelques autres par-
 ticularitez sur les Cartes Géogra-
 phiques & sur la gravure des sceaux
 de l'ancienne noblesse de Languedoc,
 dont il doit enrichir son Ou-
 vrage dans les Volumes suivans,
 & sur l'attention qu'il a eue dans
 ce troisième Volume ou qu'il aura
 à l'avenir, de corriger les fautes
 qui lui ont pu échapper dans les
 précédens. Voici ce qu'il dit au su-
 jet d'un Mémoire qui lui a été
 adressé par un Chanoine du Puy,
 & où l'on combat son sentiment
 sur l'Epoque de la Translation du
 Siège Episcopal du Velay dans la
 Ville du Puy; Epoque que Dom
 Vaissette se propose de discuter de
 nouveau dans son dernier Volume

des additions & des corrections pour tout l'Ouvrage : » Nous déclarons d'abord par avance que » nous n'avons jamais prétendu » donner nos conjectures sur cette » matière & sur toutes les autres » que nous avons examinées, comme des décisions irréformables , » que nous respectons les anciennes » Traditions des Eglises , quand » elles ont quelque fondement solide , & qu'il n'y a que l'intérêt » de la vérité qui nous a engagés à » dire librement notre pensée sur » certains faits.

L'Avertissement finit par un court éloge de *D. Claude de Vie* , Collègue de l'Auteur , & mort à Paris dans l'Abbaye de S. Germain des Prez le 23 Janvier 1734. peu de tems après la publication du second Volume de l'Histoire de Languedoc.

Quoique nous soyons bien persuadés qu'on ne s'attend pas que nous donnions un Extrait suivi de tout ce qui est contenu dans ce troisième Volume , notre dessein n'est pourtant pas de nous en tenir au précis que nous venons de faire de l'Avertissement. Nous choisirons quelques articles que nous croirons devoir faire le plus de plaisir. Les Vies des Poètes Provençaux , comme faisant partie de l'Histoire Littéraire de la Province, nous paroissent de ce genre & nous réserverons pour un autre Journal ce qui regarde l'Hérésie & la guerre des Albigeois , aussi-bien que quelques points curieux éclaircis dans les Notes , ou répandus dans

le corps de l'Histoire.

Ces Vies , plus exactes au jugement de Dom Vaissette que celles que Jean de Nostradamus nous a données des mêmes Poètes , se trouvent dans deux Manuscrits de la Bibliothèque du Roi qui ont entre eux quelques différences & d'où notre Historien les a tirées. Comme elles sont écrites en langage du Pays , en les inferant dans sa narration , il a eu soin de les traduire en langage moderne pour la commodité de ses Lecteurs.

Sail de Scola fils d'un Marchand de Bergerac en Perigord , est le premier de ces Poètes dont parle notre Auteur sous l'an 1194. au vingtième Livre de son Histoire. Il fut singulièrement protégé par Hermengarde Vicomtesse de Narbonne , qu'on prétend avoir tenu *Cour d'Amour* dans son Palais , & il demeura toujours auprès de cette Dame.

Arnaud de Marvoil ou *Marviel* , autre Poète Provençal , vivoit dans le même tems à la Cour d'Adelaïde de Toulouse femme de Roger II. Vicomte de Beziers. Il en devint amoureux , & dans une Chanson qui commence par ces mots : *La Franca captenenza* , il lui découvrit sa passion , que la Comtesse ne désapprouva pas. Elle le combla de bienfaits : mais l'un des deux Manuscrits de la Bibliothèque du Roi ajoute qu'Alphonse Roi d'Arragon qui étoit amoureux de la Comtesse de Beziers , s'apercevant de la passion qu'Arnaud avoit pour elle , en fut jaloux , & qu'il l'obligea à se

congédier ; qu'Arnaud au defespoir se retira à la Cour de Guillaume de Montpellier qui étoit son ami & son Seigneur, & qu'il y pleura longtems dans ses Chançons la perte qu'il avoit faite. D. Vaissette ne décide point si cet *Arnaud de Marvail* est différent d'*Arnaud de Meyrveil* dont parle Nostradamus, qui le fait Gentilhomme Provençal, & lui attribue un Traité intitulé : *las recastanas de sa Comtesa*.

Notre Historien remarque que jamais la Poésie Provençale ne fut en si grand honneur, que du vivant d'Alphonse II. Roi d'Aragon, de Raymond V. Comte de Toulouse, & de Hugues II. Comte de Rodez. Le Roi d'Aragon ne dédaigna pas de cultiver lui-même ce genre de Poésie, & on l'a mis au nombre des Poètes Provençaux sous le nom d'*Alphonse Roi d'Aragon celui qui trouva*, pour le distinguer du Roi Alphonse I. Raymond & le Comte de Rodez favorisèrent extrêmement les Poètes de leurs tems. Dom Vaissette aux pages 95, 96, 97 & 98 en donne d'après Nostradamus & les deux Manuscrits dont nous avons parlé, une Liste d'environ vingt-cinq qu'il accompagne plus ou moins de quelques particularitez de leur vie ou de leurs aventures galantes. Nous ne rapporterons ici que celles de Pierre Vidal : l'Auteur dit qu'il n'a fait que traduire le Texte Provençal de l'un des deux Manuscrits du Roi.

» Pierre Vidal ou Vidals naquit
» à Toulouse d'un Marchand Pel-
» letier. Il se distingua autant par sa

» voix qui étoit des plus belles que
» par ses extravagances. Il faisoit des
» vers avec beaucoup de facilité :
» mais il étoit extrêmement médi-
» fant. Un Chevalier de S. Gilles
» de la femme duquel il avoit fait
» entendre qu'il étoit amoureux,
» lui fit couper la langue. Hugues
» de Baux eut soin de le faire pan-
» cer, & ayant été guéri il alla
» outre-mer, d'où il amena une
» Grèque qu'il avoit épousée en
» Chypre. On lui fit accroire que
» cette femme étoit nièce de l'Empe-
» reur de Constantinople, & que
» l'Empire d'Orient lui apparte-
» noit. Il se persuada si bien ces
» chimeres qu'il employa tout son
» bien à équiper quelques barques
» pour aller conquérir cet Empire,
» & qu'il eut la folie de prendre
» les armes Impériales, & de se
» faire appeller Empereur & sa
» femme Impératrice. Une autre de
» ses folies étoit de se croire bien
» venu de toutes les Dames, qui
» pour se divertir faisoient sem-
» blant d'avoir de l'amitié pour lui.
» Il se croyoit être le meilleur
» Chevalier du monde, & il ne
» marchoit qu'à la tête d'une Qua-
» drille Impériale. Il demeura quel-
» que tems à Marseille, où il de-
» vint amoureux d'Adelaide, fem-
» me de Barral, Seigneur de cette
» Ville, laquelle se rit long-tems
» de son extravagance. Il se rendit
» ensuite à Gènes, d'où il passa la
» mer avec Richard Roi d'Angle-
» terre, qu'il suivit à son expedi-
» tion d'Orient, sur laquelle il fit
» plusieurs Chançons. Il revint à
» Marseille

» Marseille où il apprit la mort du
 » bon Comte Raymond de Toulou-
 » se ; il en fut si affligé qu'il fit
 » couper les oreilles & la queue à
 » tous ses chevaux, & raser la tête à
 » tous ses Domestiques, qui se laisse-
 » rent croître la barbe & les ongles.
 » Il vivoit dans ce deuil extraor-
 » dinaire lorsque le Roi d'Angle-
 » terre arriva en Provence accom-
 » pagné de ses Barons, entre les-
 » quels étoit Arnaud de Castelbon.
 » Ce Prince obligea Pierre Vidals à
 » quitter le deuil, à se réjouir & à
 » faire de nouvelles Chançons. Le
 » Poète obéit & fit la cour à deux
 » Dames ; sçavoir à Raimond de
 » Bioil, femme de Guillaume Ro-
 » staing, Seigneur de Bioil en Pro-
 » vence, & à Etiennette femme
 » du Seigneur de Penautier dans le
 » Carcazez, qu'on nommoit la
 » Louve de Penautier, & qui étoit
 » née en Cerdagne. Pierre pour
 » l'amour de cette dernière prit le
 » nom de *Loup*, mit un loup dans
 » ses armes, se revêtit d'une peau
 » de loup, & se fit chasser comme
 » un loup dans la montagne de Ca-
 » barets par les bergers, les ma-
 » stins & les levriers, qui le pour-
 » suivirent un jour si vivement,
 » qu'on fut obligé de l'emporter à
 » demi mort dans la maison de la
 » Louve de Penautier. Cette Dame
 » & son mari se réjouirent beau-
 » coup de cette aventure. Ils firent
 » cependant traiter Pierre Vidals,
 » qui étant rétabli se mit au servi-
 » ce du Roi d'Aragon, lequel prit
 » soin de lui.

Dom Vaissète fait mention dans
Feurier.

son 21^e Livre sous l'an 1206. de
Foulques ou *Foulquet de Marseille*,
 qui après avoir été *Jongleur*, &
 fréquenté en cette qualité les Cours
 de divers Princes, se fit Moine de
 Cîteaux, fut ensuite élu Evê-
 que de Toulouse, & joia un grand
 rôle dans l'affaire des Albigeois.

Au commencement du treizié-
 me siècle Pierre II. fils & Succes-
 seur d'Alphonse II. Roi d'Aragon,
 & Raymond VI. qui succéda à
 Raymond V. au Comté de Tou-
 louse, ne firent pas un accueil
 moins favorable que leurs peres,
 aux Poètes Provençaux. Le pre-
 mier de ces deux Princes, tué à la
 bataille de Moret en 1213. est mê-
 me compté parmi ceux de son tems
 qui se distinguèrent le plus par
 leurs Poésies, ou leurs Chançons.
 En parlant dans le XXIII^e Livre de
 la protection que Raymond VI.
 accorda à la *Jonglerie*, notre Au-
 teur donne les noms de neuf de ces
 Poètes : par ce qu'il raconte de
 quelques-uns, il paroît qu'ils
 étoient toujours également bien
 venus auprès des Dames, & que
 la galanterie étoit la même qu'au
 siècle précédent : en voici un
 exemple.

» Raymond-Jourdain, Vicomte
 » de S. Antonin en Rouergue sur
 » les frontieres du Querci & de
 » l'Albigeois, fut aussi habile *Tro-*
 » *baire* (ou Poète) que bon Che-
 » valier. Il aimait la femme du Sei-
 » gneur de Penne en Albigeois,
 » laquelle ne fut pas insensible à
 » son amour. S'étant trouvé à une
 » bataille, il y fut blessé & passa

K

» pour mort. Cette nouvelle causa
 » tant de chagrin à la Dame de
 » Penne , qu'elle sortit du Pays &
 » se rendit de l'Ordre des *Hérétiques*.
 » Raymond - Jourdain apprenant
 » le sort de cette Dame , en fut ac-
 » cablé de douleur , renonça à la
 » Poésie , ne parut plus en public ,
 » & passa un an entier dans le deuil
 » & dans la tristesse. Enfin Alix de
 » Montfort , fille du Vicomte de
 » Turenne & femme de Guillaume
 » de Gourdon , qui étoit jeune &
 » belle , l'ayant pris pour son Che-
 » valier , elle l'engagea à reprendre
 » sa gayeté naturelle , & il recom-
 » mença à faire des Chansons.

Enfin Dom Vaissette , après
 avoir observé à la fin de son XXVI
 Livre , qui est le dernier de ce Vo-
 lume , que la Poésie Provençale
 fut toujours en honneur dans le
 Languedoc , nonobstant les trou-

bles que la guerre des Albigeois y
 causa , termine sa Liste des Poètes
 Provençaux par Pierre d'Auvergne
 & Pierre Cardinal. Le premier , dit
 le Moine de Montaudon , étoit na-
 tif de Vic en Auvergne & Reli-
 gieux de l'Abbaye d'Aurillac.
 Pierre Cardinal natif de Veillac au
 Diocèse du Puy , étoit fils d'un
 Chevalier du Pays & Chanoine de
 la Cathédrale de cette Ville. Après
 avoir appris , dit l'Auteur de sa
 Vie , les Belles-Lettres , à lire & à
 chanter , il se mit dans la dévotion ,
 & fit plusieurs Syrventes pour re-
 prendre la folie de ce monde & les
 faux Clercs ; il alla cependant par
 les Cours des Rois & des gentils Ba-
 rons , menant avec lui son Jon-
 gleur , fut fort honoré de Jacques
 Roi d'Arragon , & mourut âgé de
 cent ans.

LA VIE DE S. THOMAS D'AQUIN, DE L'ORDRE DES

Freres Prêcheurs , Docteur de l'Eglise , avec un exposé de sa Doctrine & de ses Ouvrages. Par le P. A. TOURON , de l'Ordre des Freres Prêcheurs. A Paris , chez Giffey , rue de la vieille Bouclerie , à l'Arbre de Jessé ; Bordelet , à S. Ignace , & Savoye , à l'Esperance , rue S. Jacques : Henry , rue de la Harpe , au coin de la Place de Sorbonne. 1737. vol. in-4°. pag. 784. sans l'Épître Dédicatoire , la Préface & les Tables.

LE dessein de l'Auteur dans
 cet Ouvrage dédié au Cardinal
Gotti , a été , comme il le dit
 lui-même , d'écrire la Vie de Saint
Thomas d'Aquin dans une plus
 grande étendue qu'on ne l'a encore
 fait , sur-tout en notre Langue ,
 afin de donner une connoissance
 parfaite , des actions , des senti-
 mens & de la Doctrine d'un Saint

dont le nom est si célèbre dans
 tout le monde Chrétien , si cher
 aux Ecoles Catholiques & si pré-
 cieux à l'Eglise.

Sa Vie a été écrite par un grand
 nombre d'Auteurs , dont plusieurs
 étoient de l'Ordre de S. *Dominique* ,
 mais ce qu'il y a de plus exact & de
 plus détaillé dans ces differens Ou-
 vrages , n'avoit point encore été

mis dans notre Langue. Les abrégés qu'on trouve dans les Recueils des Vies des Saints sont trop courts ; & après les avoir lûs , on ne connoît encore qu'imparfaitement le S. Docteur.

M. Baillet reconnoît expressément que personne n'a écrit la Vie de S. T. d'une manière digne de lui ; & il ne paroît pas , ajoute le P. *Touron* , qu'il se soit proposé de le faire lui-même. » Son dessein , il est vrai , ne lui permettoit point de donner à cette Histoire toute l'étendue qu'elle mérite d'avoir. » Mais on ne peut être édifié , & on aura toujours un juste sujet de se plaindre , de ce que dans le petit abrégé qu'il en a fait , il passe sous silence les faits les mieux constatés , & les plus intéressans. Toujours en garde contre tout ce qui tient du merveilleux , il omet , ou il nie crûment ce que personne avant lui ne s'étoit avisé de contester.

Voici les règles que le P. T. s'est proposé de suivre , & ce seront toujours celles d'un Historien judicieux. » On s'est également tenu en garde , dit-il , & contre une crédulité aveugle , qui reçoit tout sans discernement , & contre une critique outrée , ou licencieuse , qui faisant douter de tout , broüille les idées , obscurcit la suite , & la vérité de l'Histoire , & sert toujours plus à détruire qu'à édifier. Si on remarque dans toutes les parties de cet Ouvrage le zèle d'un Disciple qui parle avec complaisance des

» sublimes vertus de son maître ,
» on n'y trouvera pas moins l'exactitude & la sincérité d'un Historien , dont la première qualité doit être l'amour de la vérité ,
» qui fut toujours l'ame de l'Histoire rien.

Le P. T. indique ensuite les Auteurs qui lui ont fourni les Mémoires les plus sûrs & les plus fidèles. Tels sont *Barthelemy de Laines* & *Guillaume de Tocco* , tous deux contemporains de S. Thomas , ses Disciples , & ses premiers Historiens. C'est sur-tout d'après eux qu'ont écrit tous ceux qui les ont suivis.

Parmi les Auteurs modernes le R. P. *Echard* a été d'un grand secours au P. T. soit pour fixer les époques dans les points où les anciens avoient négligé la Chronologie , soit pour distinguer sûrement les véritables Ouvrages du S. Docteur , d'avec ceux qui lui ont été faussement attribués. On trouvera ici un juste éloge de ce sçavant Dominicain.

Cette Histoire est divisée en six Livres. Les trois premiers contiennent , selon l'ordre des tems , le récit de la Vie & des actions de S. T. On y trouvera divers événemens , qui ont rapport à son Histoire , & qui en rendront la lecture plus utile & plus intéressante.

Le quatrième Livre est spécialement destiné à faire connoître le caractère de l'esprit & du cœur de S. T. les sources où il a puisé sa doctrine , les traits spécifiques qui la caractérisent , le Système enfin

du S. Docteur sur les principales questions de la Théologie , & la suite de ce Système par rapport à la morale. » C'est sur les points les plus importans, dit le P. T. qu'on » a prétendu faire comme un abrégé de sa Doctrine, sans rien ôter » & sans rien ajouter à ses véritables sentimens. . . . plus son autorité est respectable, plus aussi » doit-on éviter de lui prêter des sentimens étrangers.

On a recueilli dans le cinquième Livre les témoignages des Papes, & les autres approbations que la Doctrine de S. T. a reçues de l'Eglise ou dans l'Eglise.

Dans le sixième & dernier Livre on verra le Catalogue exact de tous les Ouvrages du S. Docteur. L'Auteur distingue avec soin ceux qui sont certainement de lui, d'avec ceux qu'on peut regarder comme douteux, ou qu'il faut rejeter comme supposés, & il expose les preuves sur lesquelles il se fonde.

Après avoir éclairci toutes les difficultés qui ont été faites touchant l'Auteur de la Somme de Théologie, le P. T. a ajouté une Dissertation sur les Versions des Ouvrages de S. T. En effet la plupart ont été traduits en plusieurs Langues, & sur les anciennes Editions.

Voilà une idée abrégée de cette Histoire. Entrons maintenant dans le détail. Nous choisissons les Chapitres dans lesquels l'Auteur s'est proposé d'établir la vérité de certains faits, & de montrer la fausseté de quelques autres. Tel est, par

exemple, le Chapitre quatrième du premier Livre, dans lequel le P. T. réfute l'Auteur Anonyme du Traité qui a pour titre : *de Monacatu Benedictino dicit Thomæ*. Il prouve contre cet Ecrivain que S. T. n'a jamais fait de vœux dans l'Abbaye du Mont-Cassin, ni porté l'habit de S. Benoît.

On ne voit rien qui puisse autoriser cette fiction dans les Historiens de S. T. & on y trouve au contraire plusieurs faits qui la détruisent sans ressource.

1°. L'Auteur du Traité de *Monacatu*, &c. prétend que S. T. fut offert & consacré à Dieu par ses parents, pour vivre selon la Règle de S. Benoît dans l'Abbaye du Mont-Cassin, oblation ou consecration qui a été long-tems en usage dans l'Eglise, sur-tout parmi la noblesse d'Italie. Mais le P. Mabillon a solidement prouvé par le témoignage du Cardinal Pierre Damien, que cet usage avoit déjà été abol, du moins au Mont-Cassin, avant la fin du douzième siècle.

2°. Quand l'ancien usage auroit encore subsisté au commencement du treizième siècle, on ne sauroit prouver que le Comte d'Aquin l'ait suivi à l'égard de son fils. Les plus anciens Historiens de S. T. nous apprennent qu'il passa cinq années dans l'Abbaye du Mont-Cassin, avec plusieurs autres enfans de qualité, sous la conduite d'un Gouverneur que son pere lui avoit donné ; & que ce fut ce Seigneur, & non pas l'Abbé ou la Communauté, qui l'envoya ensuite à

Naples pour y étudier les hautes Sciences.

3°. Lorsque S. T. entra dans l'Ordre de S. *Dominique*, il n'y eut rien que sa famille ne mit en usage pour le faire changer de résolution. Mais il n'y eut ni plainte ni opposition de la part des Religieux du Mont-Cassin.

Dans le Chapitre 22. du même Livre le P. T. prouve contre le P. *Wading*, Annaliste de l'Ordre de S. *François*, que S. T. n'a point étudié sous *Alexandre de Halès*, célèbre Théologien du même Ordre, & qu'il fut Disciple d'*Albert* le Grand de l'Ordre de S. *Dominique*.

1°. Comment se persuadera-t-on que les Supérieurs de cet Ordre eussent permis à un de leurs Religieux de se séparer de la Compagnie de ses Frères, de sortir tous les jours de son Couvent, & d'abandonner le célèbre Collège de S. *Jacques*, pour aller étudier dans une Ecole étrangère, & cela dans le tems même, qu'*Albert* le Grand, Jean de Paris, Étienne d'Auxerre, & plusieurs autres habiles Théologiens de son Ordre, enseignoient avec beaucoup d'éclat dans la Capitale du Royaume, & y attiroient une foule d'Écoliers, qui venoient de bien loin pour les entendre.

2°. Le P. *Wading* ne peut citer en faveur de son opinion aucun Écrivain du treizième ou du quatorzième siècle.

3°. *Albert* le Grand qui survécut à S. T. en parle comme de son Disciple. *Frater Thomas de Aquino, filius meus in Christo*, &c. En effet,

ils partirent tous deux de Cologne pour Paris, selon Thomas de *Campré*, autre Disciple d'*Albert*, l'un pour y enseigner la Théologie; l'autre pour y continuer les études sous le même Maître.

4°. Le fait avancé par le P. *Wading* bien loin d'être réel, n'est pas même possible. *Alexandre de Halès* étoit mort, lorsque S. *Thomas* vint à Paris. Celui-ci n'y commença ses études qu'en 1245. vers le mois de Novembre, & celui-là étoit mort dans le mois d'Août de la même année. Le P. T. en apporte les preuves, & répond ensuite à quelques objections.

Il combat encore le P. *Wading*, dans le Chapitre 23 du second Livre au sujet de la Prose *Lauda Sion*; &c. que ce Franciscain attribue à S. *Bonaventure*. Il parle aussi dans ce même Chapitre de la retraction des Bollandistes, qui ayant lu dans les Actes de Sainte *Julienne* qu'elle avoit fait composer un Office du Saint Sacrement, s'étoient imaginés que cet Office pouvoit bien être celui qu'on attribue à S. T. ou du moins que le Saint Docteur pouvoit avoir profité de ce premier Office, pour en composer un second. Voici comme s'expriment les sçavans Jésuites. *Novum reverè Officium fecisse S. T. docent utriusque Officii indubitabiles partes inter se comparate.*

Les Ouvrages de S. T. font, comme nous l'avons dit, le sujet du sixième & dernier Livre de cette Histoire. Dans l'Édition qui fut faite à Rome en 1570. par ordre de

Pie V, tous les Ouvrages attribués communément au Saint Docteur composent 17 Tomes *in-folio*. L'Édition d'Anvers en a depuis ajouté un dix-huitième. Parmi ces Ouvrages il y en a plusieurs de douteux ou même de supposés. Mais il en reste un si grand nombre de certains, qu'on a peine à comprendre qu'une vie aussi courte & aussi partagée par d'autres occupations que celle de S. T. y ait pu suffire * : l'Historien les divise en quatre classes. Il met dans la première les Ouvrages Philosophiques. Dans la seconde, les principaux de ceux qui regardent la Théologie. Dans la troisième, les Commentaires sur l'Écriture Sainte. Dans la quatrième enfin, les Opuscules, ou divers Traitez, qu'on pourroit appeler des Ouvrages mêlés, à cause de la diversité des matieres & des sujets.

Les principaux Ouvrages de Philosophie de S. T. sont les Commentaires sur presque tous les Livres d'*Aristote*, dont il a expliqué & souvent corrigé la doctrine pour la faire servir à la Religion, ou du moins pour empêcher qu'on n'en abusât contre elle. Ce travail étoit nécessaire dans un siècle où l'on décidoit de tout sur l'autorité de ce Philosophe, bien ou mal entendu. S. T. fit avec *Aristote* ce que les anciens Peres avoient fait avec *Platon*, & ce que depuis le P. *Malebranche*

a fait avec *Descartes*. Le dessein, comme l'a remarqué un homme d'esprit, le dessein de lier la Religion à la Philosophie & de les accorder entr'elles, a toujours été celui des plus grands Hommes du Christianisme ; & quand on y a travaillé, on a toujours traité avec la Philosophie dominante.

Tous ces Commentaires de S. T. sur *Aristote*, dont les Manuscrits, dit-on, se conservent encore dans la Bibliothèque de Sorbonne, composent les cinq premiers Tomes des Oeuvres du Saint Docteur.

Le premier Ecrit qu'il ait publié sur la Théologie, est une Explication des quatre Livres des Sentences, suivant la Méthode de *Pierre Lombard* Evêque de Paris. Cet Ouvrage est contenu dans les six & septième Tomes.

Le huitième contient les Questions disputées. On les nomme communément ainsi, parce qu'elles avoient été souvent examinées, traitées & agitées par le Saint Docteur, tant en France qu'en Italie. Ces Questions au nombre de 63 sont divisées en plus de 400 articles.

Dans le même Volume on trouve douze autres principales Dissertations, partagées en cent Questions, qu'on appelle *Quodlibétiques*, parce que S. T. y traite de toutes sortes de matieres qui appartiennent à la Théologie.

Le neuvième Tome renferme la Somme de la Foi Catholique contre les Gentils. Il ne faut pas confondre cet Ouvrage avec la Somme

* S. T. mourut le 7 de Mars 1274. dans sa cinquantième année, selon quelques Auteurs, ou dans sa quarante-huitième, selon d'autres.

de Théologie qui comprend les trois Tomes suivans. On y a joint les Commentaires de *Cajetan*. Ce grand Ouvrage est divisé en trois Parties, & la seconde est subdivisée en deux autres. Prévenu par la mort, l'Auteur n'a pû achever la troisième. Mais pour remplir son dessein, un de ses Disciples (on croit que c'est le célèbre Pierre d'Auvergne) a ajouté un Supplément qu'il a pris mot pour mot du Commentaire même de S. T. sur le quatrième Livre des Sentences. Il seroit inutile de faire ici l'éloge d'un Ouvrage si célèbre. Nous nous contenterons de ce trait du P. A. *Possévin*, Jésuite. Le S. Esprit, dit-il, faisoit sans doute parler le Pape Jean XXII. lorsqu'il disoit que quand S. T. n'auroit point fait d'autres miracles, on en pourroit compter autant qu'il y a d'articles dans la Somme. . . . *Ut divinitus pronuntiassent existimetur hæc verba Joannes XXII. nisi D. T. alia edidisset miracula, unusquisque articulus eorum quos scripsit, habens pro miraculo esset.*

Après les principaux Ouvrages qui regardent la Théologie Scolastique, on trouve dans l'Edition de Rome divers Commentaires sur plusieurs Livres, tant de l'Ancien que du Nouveau Testament. Ces Commentaires occupent les Tomes 13, 14, 15 & 16. On trouve encore dans celui-ci plusieurs Sermons pour les Dimanches, les principales Solemnitez de l'année, & les Fêtes de quelques Saints. Il y a lieu de croire, selon notre Au-

teur, que ces Discours ne sont que de simples cannevas, des plans abrégés que le Prédicateur remplissoit en Chaire, ou des especes d'extraits que quelques-uns de ses Auditeurs faisoient eux-mêmes, après l'avoir entendu. » Les Peres » de l'Eglise & les Hommes Apostoliques annonçoient ainsi la parole de Dieu, & ils faisoient des conversions, parce qu'ils ne prêchoient que pour convertir. » Dans un siècle comme le nôtre, où la coûtume soumet tout à ses loix, les Prédicateurs polis travaillent autrement leurs Discours. Plusieurs mois de préparation suffisent à peine, pour parler une heure de tems. Aussi se font-ils quelquefois admirer.

Le dix-septième Volume contient les Oeuvres mêlées, c'est-à-dire, divers Opuscules, au nombre de 73. Il y en a 42 ou 43 qui sont certainement de S. T. Dans le vingt-septième il examine la Question de l'éternité du monde; il prouve que Dieu a pû le créer de toute éternité, & que la seule révélation nous apprend qu'il l'a créé dans le tems.

Tous les Ecrits contenus dans le Tome dix-huitième de l'Edition d'Anvers sont au moins fort douteux, comme on le verra par les preuves du P. *Touron*.

Si l'on a supposé bien des Ouvrages au Docteur Angelique, on lui en a ôté aussi plusieurs dont il est certainement l'Auteur. Telle est entr'autres la Somme de Théologie. Le célèbre M. de *Launoy* est

le premier qui ait formé là-dessus quelque doute. Car d'abord il ne fit que douter. Bien-tôt il parut intimement persuadé. Alors il n'oublia rien pour établir son sentiment , qui en effet fut embrassé par quelques Ecrivains , en tout ou en partie. Aujourd'hui cette dispute doit être regardée comme entièrement finie parmi les Sçavans. Le P. Echard a solidement éclairci cette matière , & porté la vérité à ce degré d'évidence qui réunit tous les esprits. On trouvera dans le septième Chapitre de cette Histoire l'abrégé de ce que cet habile Critique a écrit sur ce sujet dans deux Ouvrages Latins.

Dans le Chapitre 9 , à l'occasion des différentes traductions des Ouvrages de S. T. le P. T. dit un mot sur la Question si le Saint Docteur sçavoit le Grec. Il y a des raisons assez fortes pour ne lui pas refu-

ser cet avantage. Cependant le P. T. plus ami de la vérité que zélé pour la gloire de son Saint , avoué que ces preuves ne sont point décisives , & même qu'il seroit plus facile de combattre l'opinion qu'elles appuyent , que de la bien établir. Cet aveu , & quelques autres de la même nature , forment un préjugé bien avantageux en faveur de la fidélité de cette Histoire. Si les Sçavans y trouvent encore quelque chose qui leur paroisse moins sûr & moins avéré , ils excuseront sans peine l'Auteur. Ils penseront qu'il étoit bien naturel que sur tant de points douteux un Disciple de S. Thomas prît quelquefois le parti le plus glorieux pour son Maître, quoique le moins probable. Disons plus , il ne lui seroit pas de ne s'être jamais trompé ; cela marqueroit trop d'indifférence. *Si non errasset , fecerit ille minus.*

GENERATION HARMONIQUE, ou TRAITE' DE MUSIQUE
Théorique & pratique : par M. Rameau. A Paris , chez Prault fils ,
Quai de Conty , vis-à-vis la descente du Pont-Neuf , à la Charité.
1737. in-8°. pag. 227. planches détach. XII.

APRE'S avoir donné l'Extrait des cinq premiers Chapitres de cet Ouvrage dans notre Journal de Janvier , il nous reste à rendre compte des Chapitres suivans.

CHAP. VI. On y découvre l'origine du genre diatonique , des Tétracordes & Systèmes de Musique , de la Mélodie , des rapports naturels entre les sons de la Trompette & des Tymballes , du Mode naturel , de la

liaison , des cadences & de la Note sensible. Tout ce qu'embrasse ce titre est (selon M. R.) le produit de la seule Quinte. Il y trouve d'abord les 4 premiers sons du genre diatonique *si , ut , ré , mi* , formés par les deux sons fondamentaux *sol , ut , sol ut* , & qui sont le Tétracorde des anciens , qu'on ne peut pousser au-delà de ces quatre sons , à moins qu'on n'ajoute un troisième son fondamental à la Quinte de

de l'un des deux qui ont fourni cet ordre ; d'où naît ce qu'on appelle *Mélodie* ou le chant d'une seule partie. Il fait voir que dans le jeu de la Trompette & celui des Tymballes les deux sons fondamentaux *ut*, *sol*, y donnent seuls la loi. Il montre que c'est dans le *Mo le naturel* que la Quinte déploie ses efforts les plus cachés.

Le Mode (dit-il) est le principe, qui contient en lui la succession de sons la plus parfaite & la plus naturelle. Mais à la Quinte harmonique examinée jusqu'ici, il faut joindre celle que donne la proportion arithmétique au-dessous de ce même son fondamental ; & c'est dans ces deux Quintes que doivent être prises les bornes du mode & non pas dans la succession diatonique. Au lieu d'*ut* son premier son fondamental, il lui substitue ici *sol* comme *principal*, afin qu'on puisse dans ces progressions trouver les deux Quintes dont il a besoin. Celle qui est au-dessus du son principal s'appelle *Dominante*, & celle qui est au-dessous se nomme *Sou-dominante*. Toute Quarte représente la Quinte en conséquence du renversement.

L'Auteur explique ici la raison pourquoi trois tons de suite déplaisent, dans la modulation ; & c'est de quoi on ignoroit la cause. On les emploie pourtant de suite, ces trois tons ; mais c'est en y pratiquant un repos au premier ou au second ton, sur l'un des sons fondamentaux du mode ; ce qu'il justifie par les anciens Tétracordes, tant

Fevrier

conjointes que disjointes. Si l'on examine pourquoi les fausses relations, les deux Octaves, Quintes & Tierces-majeures de suite sont défendus, on en trouvera la raison dans les trois tons, & sur tout dans la succession fondamentale d'*ut* à *ré*.

C'est dans le mode que trouve son origine la *liaison*, qui n'est autre chose qu'un son commun à l'harmonie de deux sons fondamentaux successifs, & où l'un des deux a toujours part. La découverte de ce principe est d'autant plus heureuse, qu'elle facilite beaucoup la pratique de l'harmonie & du beau chant. Le seul sentiment, le seul bon goût fait appercevoir le défaut de cette liaison par tout où elle manque ; même dans un chant dépourvu d'harmonie. L'Auteur explique après cela ce que c'est que *cadence*, les différentes especes, & ce qu'on entend par *note sensible*, qui est toujours la tierce-majeure de la dominante. Les conclusions qu'il tire de tout ce qui est traité dans ce Chapitre le conduisent au suivant.

CHAP. VII. Il s'y agit de l'*origine du Temperament, de sa theorie & de sa pratique*. Le Temperament musical consiste dans une modification nécessaire aux intervalles, pour faire que le même son harmonique puisse y appartenir à differens sons fondamentaux. Pour établir ce juste Temperament (dit l'Auteur) il ne suffit pas de le trouver possible, il faut le fonder solidement. Pour y parvenir il examine les cinq Questions suivantes, auxquelles

K

quelles il répond , & d'où il tire ses conclusions sur cet article.

On demande , par les deux premières Questions , quelle différence l'oreille fait entre le demi-ton majeur & le mineur ? entre la tierce mineure & la seconde superflüe ? L'Auteur répond , qu'elle n'en fait aucune sur les instrumens à touches ; puisque les deux demi-tons y sont égaux , & que les deux accords en question y sont alternativement formés par les deux mêmes sons.

On demande (3°.) comment l'oreille s'apperoit de la différence entre les 4 intervalles dont on vient de parler , & quelle est en conséquence l'opération de la voix ? L'Auteur répond que c'est uniquement à la faveur de la succession fondamentale , dont elle sous-entend l'harmonie , supposé qu'elle ne l'entende pas.

On demande (4°. & c'est M. *Hughens*) si l'on entonnera les deux *sol* à l'unisson dans cet ordre de sons , *sol* , *ut* , *la* , *ré* , *sol* ? L'Auteur répond en premier lieu , après M. *Hughens* , qu'on ne peut entonner le dernier *sol* à l'unisson du premier si l'on y chante juste chaque consonance , parce qu'alors le dernier *sol* devra se trouver d'un *comma* plus bas que le premier. Cependant l'expérience prouve , que sans le secours d'aucun instrument , il n'y a personne , qui avec un peu d'habitude dans le chant , ne se pique d'entonner en pareil cas le dernier *sol* à l'unisson du premier. C'est donc encore la succession fondamentale & son harmonie , qui gui-

dent ici l'oreille.

On demande enfin , comment se conduit la voix lorsqu'elle est accompagnée d'un ou de plusieurs Instrumens , où le temperament est toujours plus ou moins faux ? Est-ce en y suivant servilement les unissons ? est-ce en s'y soumettant à l'harmonie qu'elle entend ou sous-entend dans la succession fondamentale ? M. Rameau , après avoir parcouru les divers temperamens pratiqués dans l'accord des Instrumens de Musique , répond qu'il n'y a que la succession fondamentale & son harmonie sous entendue , qui puissent guider l'oreille & la voix en conséquence , dans le cas proposé. L'oreille ne suit donc pas servilement le temperament des Instrumens.

Nous passons ici , pour abrégér , tout ce que l'Auteur nous débite de curieux sur la théorie du temperament & sur sa pratique : relativement au Clavecin & à l'Orgue.

CHAP. VIII. On y parle en peu de mots , de l'origine des progressions & des proportions musicales. On a déjà dit qu'une corde mise en mouvement les présente toutes à l'oreille & à l'œil. Une corde qui résonne fait appercevoir distinctement divers sons , d. lesquels si l'on cherche les unissons sur les parties de la même corde , on les trouve entr'eux comme 1 , un demi , un tiers , un quart , &c. Si l'on prend plusieurs cordes accordées au ton de ces différens sons , & qu'on fasse résonner celle qui donne le plus grave , on voit frémir

les autres. Or dans 1, un demi, un tiers, un quart, &c. se reconnoît justement la progression harmonique ; & dans les vibrations de chacune de ces parties se manifeste la progression arithmétique : car tandis qu'un fait une vibration, 1 demi en fait 2, 1 tiers 3, &c. De plus la puissance reciproque des vibrations plus lents & plus promptes les unes sur les autres, fait, que si la corde émeut son demi, son tiers, &c. elle émeut également son double, son triple : ce que confirment les expériences déduites au *Chap. 1.*

D'autre part la proportion harmonique se reconnoît entre les differens sons qu'on distingue le plus sensiblement dans la resonance d'un corps sonore, & qui naissent justement de 1, tiers, 1 cinquième : & ce que leurs différentes vibrations ont produit dans la progression, elles le produisent également dans la proportion, ainsi que leur puissance reciproque, d'où naît la proportion arithmétique 1. 3. 5. En ne considerant qu'un intervalle dans chacune de ces proportions, on y reconnoît d'abord la géométrique, 1, 2, 4 : 1, 3, 9 : 1, 5, 25. & de plus en donnant une succession aux corps sonores, pour en tirer ce qu'ils ont de plus naturel ; les sons fondamentaux y sont alors arrangés d'eux-mêmes dans l'ordre de cette proportion, 1, 3, 9 qu'il faut étendre en progression, 1, 3, 9, 27, &c. Ce ne sont (ajoute l'Auteur) ni ces pro-

portions, ni ces progressions, qui donnent l'harmonie : c'est elle au contraire qui les fournit, & qui en auroit donné les premières notions, si l'on ne les eût pas tirées d'ailleurs.

CHAP. IX. On y recherche l'origine de la dissonance harmonique, & de son double emploi. L'uniformité de l'harmonie produite par les trois sons fondamentaux du mode, établit la nécessité de la dissonance, sans laquelle le mode ne fera jamais parfaitement décidé. Le moyen de donner un caractère distinctif, du moins au son principal du mode, ne pouvant consister dans l'alteration de son harmonie, cette alteration ne peut tomber que sur sa dominante & sur sa soudominante. Les intervalles renfermés dans les bornes de l'octave, & réduits à leurs moindres degrez, nous offrent la tierce pour le moindre intervalle harmonique, & nous laissent un vuide propre à recevoir encore une tierce dans l'harmonie naturelle.

L'Auteur, après un mur examen, de la nature que doit avoir cette tierce, & de la place qu'elle doit occuper, conclut que ce doit être une tierce mineure, & qu'elle doit être ajoutée au-dessus de l'harmonie de la dominante, & au-dessous de celle de la soudominante, comme il suit : *ré, fa-dièse ; la, ut* ; pour la dominante : & *la, ut, mi, sol* ; pour la soudominante. Les deux mêmes sons, *la* & *ut* forment de chaque côté la tierce mineure ajoutée ; & ce secours mu-

quel, que se prêtent la dominante & la foudominante les lie pour lors tellement au son principal, qu'elles ne peuvent plus s'en éloigner : & la subordination entre ces deux sons est d'ailleurs bien marquée ; sur quoi M. R. renvoye à l'*Article V. du VI. Chap.* Si la foudominante reçoit la nouvelle tierce mineure au-dessous d'elle, cette tierce peut être réduite en une sixte majeure au-dessus de la même foudominante : en sorte qu'on peut réduire cet ordre *la, ut, mi, sol* en celui-ci, *ut, mi, sol, la* : où la foudominante conserve toujours son droit de fondamentale en y recevant la sixte majeure pour directe, mais comme dissonnance.

C'est justement (dit l'Auteur) cet accord qui nous procure le nouveau son fondamental dont nous avons besoin pour porter la succession diatonique du mode jusqu'à l'octave. Dès lors (continue-t-il) *double emploi* dans cette même harmonie de la foudominante, qui selon le cas, fera fondamentale, ou cèdera ce droit à la dissonnance même. L'Auteur explique en détail comment ce double emploi peut se pratiquer ; & il remarque en finissant ce Chapitre que la découverte de ce double emploi est des plus heureuses, puisque c'est un nouveau moyen de varier l'harmonie, lequel a ses agrémens particuliers.

CHAP. X. On y traite de la succession déterminée aux dissonnances, sous les titres de *préparer* & de *suivre*, quant à son origine. M. R. pose

d'abord pour les seuls principes qui déterminent la succession des dissonnances, 1°. la liaison naturelle entre les sons fondamentaux ; & 2°. la succession diatonique naturelle aux sons harmoniques dans le mode. Les seules dissonnances mineures, dont l'origine subsiste uniquement dans la septième, doivent être soumises à la liaison annoncée, pourvu que la note sensible ne se trouve point dans l'harmonie qui les reçoit ; d'où suit cette règle : Que toute dissonnance mineure, non accompagnée de la note sensible, doit être soumise à la liaison, ce qui s'appelle *préparer la dissonnance*. Or le renversement de l'harmonie fait voir que toute dissonnance mineure possible n'est autre que la septième proposée, qui reçoit différens noms, suivant qu'on la compare à des sons différens du fondamental. Il est essentiel encore d'observer, que la préparation de la septième prend son origine dans le *double emploi*, où elle se lie à l'octave du son principal.

Quant aux règles qu'on doit suivre, pour *suivre* les dissonnances, dont la succession doit être diatonique & passer du côté le plus naturel à la succession de la consonnance dont elle dérive ; la plus générale de ces règles est que toute dissonnance mineure doit descendre diatoniquement, & que toute dissonnance majeure doit monter de même. L'Auteur éclaircit tous ces préceptes par divers exemples gravés sur ses planches, & qu'il faut voir.

CHAP. XI. L'Auteur y explique l'*extension de l'ordre diatonique jusqu'à l'octave*, par le moyen du *double emploi*, dans le mode naturel du *majeur*. On y voit l'ordre diatonique du mode naturel commencer par le son principal, & continuer sans interruption jusqu'à son octave; ce qui sembloit d'abord (dit-on) devoir être interdit, par la succession fondamentale des Quintes; mais à la faveur du *double emploi* procuré par la dissonance ajoutée à la soudominante, le tout y devient naturel: bien entendu que l'on suppose pour lors un repos sur le son principal *sol* (3.) qui précède immédiatement la (27.) Ce mode naturel se distingue du suivant, par l'épithète de *majeur*, en conséquence de la tierce majeure qui se trouve directe ou au grave dans l'harmonie de chacun de ses sons fondamentaux.

CHAP. XII. On y passe du mode majeur au mineur, dont on remarque l'origine; & l'on y démontre qu'il n'y a que deux modes. La proportion arithmétique (dit M. R.) réduite à ses moindres degrez & subordonnée à l'harmonique, donne le mode mineur. Il n'y a (continue-t-on) qu'une seule succession fondamentale pour tous les modes possibles. Mais comme l'harmonie en est le principe immédiat, elle y donne principalement la loi; en sorte que cette harmonie ayant la tierce majeure directe d'un côté & la mineure de l'autre, le mode doit se soumettre à ces deux différens genres; d'où l'un est appelé

majeur & l'autre *mineur*. Ce mode mineur a bien des singularitez qui ne sont point à négliger, & qu'il tient de l'imperfection de son origine; comme on le montre ici par plusieurs remarques, auxquelles nous renvoyons, pour abrégér.

Le mode (au surplus) prenant sa source dans l'harmonie du corps sonore, il ne peut s'y trouver de différence qu'à l'occasion de cette harmonie, où à l'occasion de la succession fondamentale: & si cette succession ne peut y être altérée, puisque la seule Quinte y donne tout ce qu'il y a de plus naturel; ce ne peut donc être que dans la différente direction des deux tierces; causée par le renversement de la proportion arithmétique avec l'harmonique que les modes peuvent puiser leur différence; d'où il suit qu'il ne peut y avoir que deux modes, le majeur & le mineur; tout autre n'étant point nouveau, mais simplement transposé de l'un de ces deux-là.

CHAP. XIII. Il a pour objet l'origine du rapport des modes: sur quoi notre ingénieux Auteur nous fait part de plusieurs observations recherchées, telles que celles-ci: 1°. Que le rapport des modes se tire de celui-là même qu'ont entre eux les termes de la proportion triple, d'où nous tenons le mode naturel, lequel se reproduit à chaque Quinte de la progression fondée sur cette même proportion: 2°. Que n'y ayant essentiellement que deux modes, la distinction que l'on fera dans leur suite ne doit

consister que dans la différence des sons qu'on peut prendre à son gré dans l'un ou dans l'autre pour principaux : 3°. Que ce rapport entre deux modes se fonde encore sur ce qu'ils ont deux termes communs ; 3. & 9. dans 1, 3, 9. ou dans 3, 9, 27 ; d'où il suit que ces termes représentant des sons fondamentaux, plus les modes auront de sons communs entr'eux, plus ils seront relatifs : 4°. Qu'on admet ici la communauté des sons sans distinction, puisque les harmoniques étant une suite des fondamentaux, ce qui existera d'un côté existera nécessairement de l'autre : 5°. Qu'on trouve non seulement dans un même mode trois sons fondamentaux, dont chacun peut devenir à son tour principal de son mode particulier ; mais on y démêle de plus lequel de ces modes est relatif au premier donné : 6°. Que le mode mineur, dont le son principal se trouve à la tierce mineure au-dessous de celui du mode majeur, remplace par le grand nombre des sons harmoniques qui lui sont communs avec ce majeur, le défaut de communauté entre leurs sons fondamentaux : 7°. Ces rapports de modes sont fondés sur la liaison qui entretient par-tout l'agrément de la succession : 8°. Tous ces modes relatifs diffèrent au moins entr'eux d'un demi-ton chromatique, &c. Toutes ces remarques de l'Auteur sont justifiées par des exemples qui les mettent sous nos yeux dans des planches gravées, auxquelles on

doit avoir recours.

CHAP. XIV. Il roule sur l'origine du genre chromatique & de l'enharmonique. On observe d'abord que le premier se tire d'une succession fondamentale par tierce, & le second d'une succession de deux modes relatifs, par l'entremise d'une nouvelle harmonie, qui leur est commune. C'est par-tout la Quinte, la tierce majeure & l'octave, qui occasionnent à la suite l'une de l'autre le nouveau demi-ton inconnu jusqu'ici dans ce Traité, & qu'on appelle *mineur* ou *chromatique*, parce qu'il est moindre d'un quart de ton que le majeur ou diatonique, & qu'il n'est pas à beaucoup près si naturel que ce dernier, d'où il arrive que pour l'entonner, on monte sans y penser d'un ton pour descendre aussitôt d'un demi-ton majeur, & former le demi-ton mineur.

La manière (déduite ici fort au long, & que nous supprimons, pour abrégé) de faire succéder immédiatement deux modes qui n'ont aucun rapport entr'eux par une même harmonie, qui leur est commune à la faveur du tempérament, occasionne ou fait naître le genre *enharmonique*, où l'oreille est frappée du quart de ton, en est revoltée & en sent toute la dureté ; qu'elle ne peut apprécier, & qui est ensuite modifiée par l'harmonie commune, » en sorte (dit M. R.) » que la surprise se tourne bien » tôt en admiration, de se voir » ainsi transporté d'un hémisphère » à l'autre, pour ainsi dire, sans

» qu'on ait eu le tems d'y penser.

Il est persuadé que de pareils accidens en harmonie peuvent être propres à certaines expressions. Le Théâtre Italien (dit-il) offre en ce genre des Scènes admirables , qui ne réussiroient guères encore sur le Théâtre François , à cause du peu d'exercice de nos Acteurs sur cet article. L'Auteur en a donné quelques échantillons dans deux de ses Pieces de Clavecin , & dans son Opera d'Hippolyte , où faute d'Acteurs capables cette tentative n'a pas réussi. Il ne desespere pas d'en trouver quelque occasion plus favorable , du moins dans la symphonie , pourvu que des Musiciens dociles & qui s'entendissent entr'eux , voulussent s'y prêter avec toute la patience qu'exige une nouveauté de cette espèce pour des oreilles qui n'y sont point habituées.

CHAP. XV. On y définit ce que c'est que les cadences rompuës & les interrompuës , & l'on en indique l'origine. Elles sont fondées sur la succession fondamentale en montant diatoniquement & en descendant de tierce ; & sur ce que la dissonance peut indifferemment se sauver , sur quelque consonance que ce soit. Ces cadences sont désignées par deux noms presque synonymes , parce que leur effet est presque le même relativement à la parfaite. La cadence rompuë se forme d'une succession fondamentale , ou la dominante , au lieu de descendre de Quinte sur le son principal , monte diatoniquement sur un au-

tre son fondamental , qu'on peut rendre , ou principal , ou dominante , puisque la septième s'y trouve alors préparée par l'octave.

La cadence interrompuë se forme d'une succession fondamentale , où la dominante , au lieu de passer au son principal , descend de tierce sur une autre dominante , qui ne peut être que telle , parce que la note sensible , la tierce majeure de la première dominante ne trouvant aucun son harmonique auprès d'elle , qui appartienne à l'harmonie du nouveau son fondamental où l'on passe ; elle est obligée de rester sur le même degré , & par-là détruit l'effet d'une cadence.

CHAP. XVI. Il y est parlé de l'origine de la supposition & de la suspension. La supposition (dit notre Auteur) a sa source dans l'un des sons de la proportion arithmétique ajouté au-dessous de la proportion harmonique ; & la suspension n'en est qu'une suite. On juge bien que cette addition ne pourra se faire au-dessous d'un son principal , puisque son harmonie doit toujours être pure & parfaite. Mais ce sera du moins au-dessous du son fondamental , le plus parfait après ce principal ; c'est-à-dire au-dessous d'une dominante : en sorte que (pour exposer le fait plus clairement) on peut dans certains cas , ajouter une tierce ou une Quinte , au-dessous d'une dominante & de son harmonie.

Quant à la suspension , elle consiste à conserver d'un accord autant de sons harmoniques que l'on veut :

pour les faire entendre à la place de ceux qui doivent exister dans l'accord suivant, dont pour lors le son fondamental est généralement employé dans la Basse continuée, pourvu que ces sons conférés puissent arriver diatoniquement à ceux qu'ils suspendent pendant que le son fondamental de ces derniers existe toujours, comme on le voit dans l'exemple des tons harmoniques, N^o XXIII.

Le CHAP. XVII. n'est qu'une recapitulation sommaire de tous les principes établis dans les seize Chapitres précédens, dont elle rafraîchit la mémoire. Cela conduit l'Auteur à développer dans le Chapitre suivant (XVIII) tout le fruit & toute l'utilité que l'on peut recueillir de sa doctrine. C'est-à-dire qu'il y traite de la modulation en général, & qu'il y offre en abrégé des règles pour la composition, & pour trouver la basse fondamentale sous un chant donné, ce qui remplit deux articles. Nous n'entreprendrons point de réduire ce Chapitre en extrait, puisqu'il n'est lui-même qu'un extrait & un précis très-exact de tous les préceptes de l'art dont il s'agit; & qu'il faut le lire & l'étudier en entier pour en tirer tout l'avantage qu'on en doit attendre. D'ailleurs la plupart de ces préceptes ne deviennent bien intelligibles, que par le secours des exemples gravés sur les planches & qu'il faut avoir actuellement sous les yeux.

Le CHAP. XIX. & dernier contient des réflexions du sçavant Au-

teur sur les différens Systèmes de Musique, & sur les Méthodes de conséquence. Pour juger (dit-il) de la validité des Systèmes & des méthodes des Musiciens, tant anciens que modernes, il suffit d'examiner le principe d'où ils sont tous partis. C'est uniquement du Système diatonique tiré de la succession fondamentale par Quintes. Pythagore forma le Tetracord diatonique, dont l'addition à lui-même fournit le Système complet. Les autres Musiciens Grecs qui nous restent (poursuit-il) ne nous laissent que des raisonnemens & des calculs, qui pour n'être pas fondés sur le véritable principe, sont non seulement vagues & de peu d'utilité, mais souvent faux. Quoiqu'Antioxène eût trouvé le véritable temp ram n dans la proportion géométrique, il fut blâmé de ses contemporains pour ne l'avoir pas su fonder; & Zarlín y a plus mal réussi encore.

Celui-ci, le maître de tous nos modernes, après avoir pris pour principe la proportion harmonique, en abandonne ce qu'elle a de plus précieux: il fait, contre l'ordre de la nature, dépendre l'harmonie de la mélodie; & parmi quelques vérités, on trouve chez lui une infinité d'erreurs, soit pour la succession de l'harmonie, soit pour les modes, soit pour le tempérament: presque toutes les règles de cet Auteur pèchent par le défaut d'une juste définition. Nous en sommes encore là (continue M.R.) les seules règles de Zarlín sont en-

cor

encore celles de tous nos Musiciens à quelques exceptions & quelques amplifications près, qui ne servent qu'à les rendre plus équivoques. Le Musicien (ajoute-t-il) commence à goûter la basse fondamentale; mais en conçoit bien la succession, sur tout dans les différentes combinaisons qui en dépendent? Le simple Musicien de pratique a toujours méprisé la source de la science dont il veut se parer. L'Auteur ne croit pas que son principe de la Basse fondamentale se borne à ce qu'il en a déjà tiré. Il s'étend (se-

lon lui) jusques sur le goût & sur quantité de moyens de varier l'harmonie, le chant, le dessein, &c.

Au surplus, c'est à regret que nous avons passé un peu légèrement sur quelques Chapitres de ce Traité, lesquels nous n'avons fait qu'effleurer: mais une discussion plus détaillée nous auroit jetés dans une excessive longueur. Ce que nous en avons dit suffira pour donner de tout l'Ouvrage une idée très-avantagieuse.

HISTOIRE ANCIENNE DES EGYPTIENS, DES

Carthaginois, des Assyriens, des Babyloniens, des Mèdes & des Perses, des Macédoniens, des Grecs. Par M. Rollin, ancien Recteur de l'Université de Paris, Professeur d'Eloquence au Collège Royal, & Associé à l'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres. Tome XI. premiere Part. A Paris, chez la Veuve Etienne, Libraire, rue Saint Jacques, vis-à-vis la rue du Plâtre, à la Vertu. 1737. in-12. pag. 434.

L'AUTEUR, dès la fin du Tome précédent, avoit entamé l'Histoire des Arts & des Sciences, qui avoient cours chez les anciens Peuples; & l'on y a vu déjà ce qui concernoit leur agriculture & leur commerce. Il continue dans ce Volume, divisé en 2 Parties, à remplir la tâche qu'il s'est imposée; & il y fait une revue détaillée & intéressante de l'Architecture, de la Sculpture, de la Peinture, de la Musique & de la Science Militaire, telles que les ont cultivées principalement les Grecs & les Romains.

I. Après quelques Préliminaires sur la division des Arts en liberaux & en mécaniques, sur les hon-

neurs rendus à ceux qui s'y sont distingués, & sur cette circonstance remarquable, que les Grands Hommes en tout genre se trouvent ordinairement contemporains; M. Rollin s'attache d'abord à l'Architecture en général, dont il examine les commencemens, les progrès & la perfection. Il nous parle à ce propos de la premiere Ville bâtie par Caïn, de Babylone & de Ninive; des Pyramides, du Lac Mæris, du Labyrinthe, & des Obélisques d'Egypte, des ruines de l'ancienne Persépolis. Mais il prétend, que des noms mêmes donnés aux trois ordres qui composent l'Architecture, on peut en

M

inferer , qu'e'est à la Grèce qu'un tel art doit , si non sa premiere invention , du moins toute sa perfection , ses règles & ses modèles.

Il est triste (dit l'Auteur) qu'il ne nous reste aucun Ecrit des Grecs sur l'Architecture ; mais à leur défaut , il a recours à Vitruve , Auteur latin , Architecte de Jule-César & d'Auguste. C'est de-là , ainsi que de quelques Ouvrages de Claude Perrault , de Chambray & de Félibien , qu'il tire ce qu'il doit nous apprendre sur une matiere (dit-il) qu'il ignore absolument. Il parcourt donc les trois ordres d'Architecture des Grecs , le Dorique , l'Ionique , le Corinthien , & les deux autres qu'on y a joints , le Toscan & le Composite. Il les décrit , il marque quelques uns des Edifices construits suivant chacun de ces cinq ordres , dont il nous explique les termes ; il nous en offre les desseins gravés sur une planche ; ce qu'il termine par quelques réflexions sur l'Architecture Gothique.

De-là il passe à un second article où il traite des bâtimens , & des Architectes les plus célèbres dans l'antiquité. Après avoir dit un mot de ceux qui travaillèrent au Tabernacle & au Temple de Salomon , il vient au Temple de Diane , à Ephèse , lequel passoit pour une des sept Merveilles du monde Il fut 220 ans à bâtir. Crésiphon ou Chersiphron & Métagène son fils le commencerent ; Démétrius & Poconius Ephésien l'acheverent. Il avoit 71 toises de long sur plus de 36 de

large. Il étoit d'ordre Ionique & composé de 127 colonnes de marbre hautes de 60 pieds , données par autant de Rois , sculptées par les plus habiles Ouvriers de leur tems , & formant un double portique. Ce Temple ayant été brûlé par Hérostrate , on en rebâtit un autre plus magnifique encore que le premier. L'Auteur ensuite parle des Edifices construits à Athènes , principalement sous le gouvernement de Périclès. Il met à la tête de tous le Pirée , ce Port si fameux , qui contribua le plus à la puissance & à la gloire des Athéniens. Périclès en décorant leur Ville de Temples , de Portiques , de Statuës , en fit l'objet de l'admiration de tous ses voisins ; & tous ces ouvrages , quoiqu'achevés en très-peu de tems , ont eu une très-longue durée : en sorte qu'encore aujourd'hui (disoit Plutarque 600 ans après) ils ont une fraîcheur de jeunesse , comme s'ils venoient d'être finis.

M. Rollin n'oublie pas ici le Mausolée d'Artémise , ni le Phare d'Alexandrie , autres Merveilles du monde. Cette Ville fut l'Ouvrage de l'Architecte Dinostate Macédonien , qui avoit proposé au Grand Alexandre de faire du Mont Athos la statue de ce Conquerant , qui tiendrait en sa main gauche une grande Ville & en sa droite une coupe , recevant les eaux de tous les Fleuves qui coulent de cette montagne pour les verser dans la mer : entreprise des plus audacieuses , mais qui demeura sans exécu-

tion. Quant à la Tour du Phare, elle étoit quarrée, haute de 70 toises, large de 104 à chaque face, en sorte que du sommet on découvroit jusqu'à 30 & 40 lieues. Elle fut bâtie sous le regne de Ptolomée-Philadelphie par l'Architecte Sostrate. Vitruve faisant mention des Temples de la Grèce les plus magnifiques, joint à celui d'Ephèse, le Temple d'Apollon à Milet, bâti comme celui de Diane, suivant l'ordre Ionique; celui de Cérès & de Proserpine, d'ordre Dorique, à Eleusis, & celui de Jupiter Olympien, d'ordre Corinthien, commencé par Pisistrate, & plus de 300 ans après achevé par Antiochus Roi de Syrie, sous la conduite de l'Architecte Cosutius, Citoyen Romain.

A l'occasion de celui-ci, M. Rollin nous entretient de plusieurs Bâtimens célèbres chez les Romains & des Architectes qui en eurent l'intendance. Tels étoient le Tombeau de Porfenna Roi d'Hétrurie; le Temple de Jupiter-Capitolin, ébauché par Tarquin le vieux, achevé par Tarquin le Superbe; les conduits souterrains destinés à recevoir toutes les immondices de la Ville; le Panthéon, les Thermes, le Colisée, les Aqueducs, les grands chemins, la Colonne d'Antonin, celle de Trajan, le Pont de celui-ci sur le Danube, &c.

L'Auteur termine l'article de l'Architecture par plusieurs réflexions sentées sur les bâtimens en général & sur ceux des particuliers

empruntant ces observations de Cicéron, de Caton & sur-tout de Vitruve, qui exige pour la profession d'Archit. &c., non seulement un grand fonds de probité, mais une étendue de connoissance, dont on est surpris. Ces connoissances doivent être (selon lui) l'art du dessein, la Géométrie, l'Optique, l'Arithmétique, l'Histoire, la Philosophie, la Musique, la Médecine, la Jurisprudence, l'Astronomie. Vitruve (continue M. R.) ne s'avise pas de demander pour un Architecte le talent de la parole, dont même souvent il est à propos de se défier, comme le marque un assez bon mot que Plutarque nous a conservé. » Il s'agissoit d'un bâ-
 » timent considérable, que les
 » Athéniens vouloient faire con-
 » struire, & pour l'exécution duquel
 » deux Architectes se présenterent
 » devant le peuple. L'un beau par-
 » leur, mais peu habile en son
 » art, charma & éblouit toute
 » l'assemblée, par la manière élé-
 » gante dont il s'exprima, en ex-
 » posant le plan qu'il se propoisoit
 » de suivre. L'autre aussi mauvais
 » Orateur qu'il étoit excellent Ar-
 » chitecte, se contenta de dire aux
 » Athéniens : *Messieurs, je ferai*
comme celui-ci vient de parler.

II. L'Auteur, dans le Chapitre IV. de son XXII^e Livre, traite de la Sculpture des anciens. Il distribue d'abord cet art en ses différentes especes, soit par rapport aux diverses matieres qu'on y employe, telles que le bois, la pierre, le marbre, l'ivoire, les métaux, les

pierres précieuses ; soit par rapport à la différente façon de travailler ces mêmes matières , en creux ou en relief. M. Rollin , sans vouloir décider la question sur la prééminence entre les Sculpteurs & les Peintres , fait remonter l'origine de la Sculpture jusqu'à celle du monde ; & l'on peut dire (ajoûter-il) que Dieu en formant le corps de l'homme avec tant de beauté & de perfection , fut le premier Statuaire. Cet art fut consacré dans la construction de l'Arche d'alliance , dont Dieu donna lui-même le dessein : mais long-tems auparavant , ce même art s'étoit honteusement vendu à l'Idolatrie , en remplissant l'Univers de Statuës , qu'il exposoit à l'adoration des peuples. De plus , il ne contribua pas peu à la corruption des mœurs , par la nudité des images , & par des représentations contraires à la pudeur (ajoûte M. R.)

Il nous dit que les premiers Sculpteurs travaillèrent d'abord sur la terre glaise , soit pour des statuës , soit pour des moules & des modèles. Tellës étoient les statuës qui décoreient l'ancienne Rome , au tems du vieux Tarquin , & qui pour tout ornement n'avoient qu'un enduit de couleur rouge. C'est de l'une de ces statuës , que parle Juvénal & qu'il appelle le *Jupiter de terre* , que l'or n'avoit point gâté ni soûillé , FICTILIS ET NULLO VIOLATUS JUPITER AURO. On fit dans la suite , des portraits de plâtre & de cire , dont l'invention est attribuée à Lylistrate de

Sicyone , frere de Lysippe.

Les anciens Sculpteurs ont employé pour leurs statuës presque tous les bois qui résistent à la corruption & aux vers , tels que le buis , le cèdre , le citronier , le cyprès , le palmier , l'olivier , l'ébène , la vigne , &c. Le marbre devint bien-tôt la matière la plus ordinaire & la plus recherchée pour les Ouvrages de sculptures ; & l'on croit que le premier usage en est dû aux deux Crétois , Dipène & Scyllis , un peu avant le règne de Cyrus. On ne mit d'abord en œuvre que le marbre blanc , tiré de l'Isle de Paros. Le Jaspé devint ensuite à la mode ; & on le tiroit principalement des carrières de Chio. Les Cariens trouverent le moyen (dit-on) de couper le marbre en plusieurs tables assez minces pour incruster les murs des Edifices : & le Palais du Roi Mausole est le premier qu'on ait orné de ces incrustations. L'usage de l'ivoire , dans la sculpture , n'étoit point ignoré en Grèce , dès le tems d'Homere ; & ce Poëte en parle , quoiqu'il n'ait (dit M. R.) fait nulle mention des Eléphants.

On passe ici légèrement sur la fonte des métaux par rapport à l'art dont il s'agit ; ainsi que sur les différentes manieres de graver sur ceux-ci , sur les pierres & sur le bois , soit en bosse , soit en creux : & après cette notion abrégée de l'ancienne sculpture , on s'applique à faire connoître quelques-uns de ceux qui se font le plus signalés en cet art. De ce nombre

sont Phidias, Polyclète, Myron, Lyfippe, Praxitèle & Scopas, sans parler (ajoute-t-on) du plus illustre de tous, le fameux Socrate, qui étoit Sculpteur. Nous supprimons ici tout ce que l'Auteur nous donne sur la Vie & les Ouvrages de Phidias, ce qu'il emprunte de la Dissertation de M. l'Abbé Gédoyen sur ce sujet, imprimée parmi les *Mémoires de Litterature de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres*, & dont nous avons rendu compte dans notre Journal.

Polyclète étoit de Sicyone, & florissoit dans la 87^e Olympiade. Il fut Disciple d'Agélade, & fut maître de plusieurs Sculpteurs célèbres, entre autres, de Myron. Parmi plusieurs Statués d'airain de sa façon, il en fit une d'un jeune homme couronné, laquelle fut vendue 100 mille écus. Celle du *Doryphore* (ou Garde du Roi de Perse) encore de sa façon, se trouva si justement proportionnée dans toutes ses parties, qu'elle devint la règle de tous les Sculpteurs contemporains. Elien raconte que Polyclète, « travaillant dans Athènes à une statuë, par ordre du peuple; il eut la complaisance d'écouter tous les avis qu'on vouloit bien lui donner, & en conséquence de retoucher son ouvrage, d'y changer & d'y corriger tout ce qui déplaçoit aux Athéniens. Mais il en fit une autre en particulier, où il n'écouta que son propre goût & les règles de l'art. Quand elles furent exposées aux yeux du public, il

« n'y eut qu'une voix pour condamner la première & pour admirer l'autre. *Ce que vous condamnez*, leur dit Polyclète, *est votre ouvrage: ce que vous admirez est le mien.*

On ne connoît guères du Sculpteur Myron, qui passoit pour Athénien, & qui vivoit dans la 84^e Olympiade, que sa vache de cuivre, qui a donné lieu à plusieurs Epigrammes Grèques rassemblées dans le quatrième Livre de l'Anthologie.

Lyfippe natif de Sicyone, & contemporain d'Alexandre le Grand, de Serrurier qu'il étoit d'abord, devint excellent Sculpteur, en étudiant le *Doryphore* de Polyclète, & sur-tout la nature elle-même. Il travailloit avec tant de facilité, que de tous les anciens nul n'a fait autant d'ouvrages, & qu'on en mettoit sur son compte plus de 600. De ce nombre étoit la statuë d'un homme qui se frotte en sortant du bain; qu'Agrippa avoit mise à Rome devant les thermes; plusieurs statués d'Alexandre, selon ses différens âges; entre lesquelles il y en avoit une d'une rare beauté, que Néron estimoit fort, & que ce Prince sans goût s'avisait de faire dorer; ce qui lui fit perdre tout son prix. Lyfippe (dit notre Auteur) perfectionna beaucoup la Statuaire, en représentant les cheveux mieux que personne avant lui, en faisant les têtes plus petites & les corps moins gros, pour faire paroître les statués plus hautes; sur quoi ce

Sculpteur disoit *Que les autres avoient représenté dans leurs statues les hommes tels qu'ils étoient faits ; mais que pour lui , il les représentoit tels qu'ils paroissent.*

Le Sculpteur Praxitèle qui vivoit vers la 104. Olympiade , & qui ne doit pas être confondu avec un excellent Orfèvre de même nom , célèbre du tems de Pompée , tenoit un des premiers rangs parmi les Statuaires , & travailloit principalement sur le marbre. Entre toutes les statues de sa façon qui étoient en grand nombre , on ignoroit celle qui (selon lui) méritoit la préférence , s'il ne nous l'eût appris lui-même ; & ce fut la Courtisane Phryné qu'il aimoit , qui sçut très-finement tirer de lui ce secret , qu'il n'avoit jusques-là confié à personne , sur quoi nous renvoyons au Livre même. Phryné obtint par ce moyen le Cupidon de Praxitèle , celle de ses statues , avec le Satyre dont ce Sculpteur faisoit le plus de cas : & elle le plaça à Thespies, Ville de Béocie son Pays. Le Cupidon de Verrès , dont Cicéron parle , étoit différent de celui-là , quoiqu'aussi l'ouvrage de Praxitèle. C'est sans doute (dit notre Auteur) le premier de ces Cupidons qui chez la vieille Duchesse de Mantouie , mis auprès de celui de Michel-Ange *Buonarrotti* , qui passoit pour un chef-d'œuvre de l'art , fit tant de honte à ce dernier , qui ne paroissoit plus qu'un bloc de marbre sans expression : ainsi que le rapporte M. de Thou , dans ses Mémoires. On trouve dans l'An-

thologie Grèque jusqu'à 22 Epigrammes sur le Cupidon de Praxitèle.

Livré comme il l'étoit à Phryné , il n'oublia pas (dit M. Rollin) d'employer pour elle , le travail de ses mains ; & une des statues de cette Courtisane , fut placée dans la suite à Delphes entre celle d'Archidame Roi de Sparte & celle de Philippe de Macedoine. Elle eut l'effronterie (continue M. R.) de s'engager à rebâtir Thèbes à ses dépens , pourvu qu'on y mît cette Inscription : *ALEXANDRE A DÉTRUIT THÈBES , ET PHRYNÉ L'A RETABLIÉ.* Des deux Vénus de Praxitèle , l'une représentée nue & l'autre voilée , les habitans de l'Isle de Cos eurent la sagesse (dit l'Auteur) de préférer la première ; au lieu que les Cnidiens acheterent la seconde qui attira dans leur Ville un grand concours de peuple.

On prétend que la Vénus de Scopas de l'Isle de Paros , l'emportoit sur celle de Praxitèle. Scopas , grand Sculpteur & grand Architecte , florissoit dans la 87. Olympiade. Il travailla pour le Temple d'Ephèse , une colonne qui se distinguoit sur toutes celles de cet Edifice. Il contribua beaucoup aussi à la décoration du Mausolée d'Artemise , où les Architectes & les Sculpteurs les plus fameux signalerent à l'envi leur habileté : à propos de quoi l'Auteur nous donne ici la description de ce merveilleux Edifice , à laquelle nous renvoyons les curieux. C'est de ce Mausolée , qu'Anaxagore le Philosophe dit froidement

lorsqu'il le vit : *voilà bien de l'argent changé en pierres.*

M. Rollin, content d'avoir fait connoître les Sculpteurs les plus renommés, passe fort légèrement sur quelques autres ; & termine cet article par la peinture qu'il nous donne du caractère de ces illustres Ouvriers d'après Quintilien & Cicéron , & qu'il faut lire chez l'Auteur même.

III. Les commencemens de la peinture (dit M. Rollin d'après Pline) ont été très-grossiers & très-impairfaits. Elle ne consistoit d'abord qu'en quelques traits , qui se multipliant peu à peu formèrent le dessin, auquel ensuite on ajouta la couleur. Celle-ci originairement fut unique , & cette maniere de peindre fut appelée *monochrome* , c'est-à-dire d'une seule couleur : après quoi on introduisit le mélange de 4 couleurs seulement , le blanc , le jaune , le rouge & le noir. C'est dans le sein de la Grèce que la peinture s'est perfectionnée : & on la croit postérieure à la Sculpture , parce qu'Homère , qui parle souvent de statues , de bas-reliefs & de gravûre , ne fait aucune mention de tableau.

Après ces préliminaires , l'Auteur parcourt les diverses parties de la Peinture , qui sont la composition , le dessin & le coloris. La composition contient 1°. l'invention ou le choix des objets qui doivent entrer dans le sujet que le Peintre doit traiter, & qui est ou historique ou allégorique; & 2°. la disposition. On doit (dit-il) considérer dans

le dessin, la correction, le bon goût, l'élégance, le caractère, la diversité, l'expression & la perspective. Celle-ci n'étoit pas inconnue aux anciens , comme l'a prouvé M. l'Abbé Sallier , dans une de ses Dissertations Académiques. Le coloris différent de la couleur , est cette partie si essentielle qui enseigne de quelle sorte les couleurs doivent être employées pour produire le *clair-obscur* , qui donne le relief aux figures & les enfoncemens aux tableaux.

Mais (observe M. R.) ce qui fait la souveraine perfection de la peinture , c'est le vrai ; & sur cet article , l'Auteur nous donne ici l'extrait du petit Traité de M. de Piles , & d'une Lettre de Monsieur du Guet écrite à une Dame sur cette même matiere. Ces deux Picces roulent l'une & l'autre sur le vrai simple , sur le vrai idéal ; & sur un troisième composé des deux premiers : & c'est ce qu'il faut voir dans le Livre même. M. R. fait encore ici cette observation importante , qu'il n'y a jamais eu de Peintre qui ait possédé au suprême degré toutes les parties de son art : lesquelles se trouvent inégalement partagées entre les différens sujets. Le plus excellent Peintre est celui qui en a réuni en sa personne le plus grand nombre.

L'Auteur , après un détail des différentes especes de peinture, qui sont celle à *fresque* ou en détrempe, celle à l'huile , la mignature , la peinture en cire , celle sur le verre, celle en émail, la Mosaique ; vient

à l'Histoire abrégée des Peintres de la Grèce les plus connus. Ce sont Phidias & Panus, Polygnote, Apollodore, Zeuxis, Parrhasius, Pamphile, Timanthe, Apelle, Aristide, Protogène, Pausias, &c. Nous rapporterons seulement ici quelques traits concernant les uns & les autres.

Phidias, Peintre avant que d'être Sculpteur, peignit à Athènes le fameux Périclès, surnommé l'Olympien, à cause des foudres de son éloquence, & Panus frere de Phidias, peignit la célèbre journée de Marathon. Polygnote Thasien, qui parut avant la 90. Olympiade, donna le premier quelque grâce à ses figures. il peignit dans le *Pæule*, Portique d'Athènes, les principaux événemens de la guerre de Troie, & en refusa le payement par un désintéressement peu ordinaire aux gens de sa profession. Apollodore Athénien, florissoit dans la 93. Olympiade, & trouva le secret de représenter au vis & dans leur plus grande beauté les divers objets de la nature.

Zeuxis, natif d'Héraclée & Disciple d'Apollodore, vivoit environ la 85. Olympiade. Il aimoit à paroître dans les occasions d'éclat, comme dans les Jeux Olympiques, où il se faisoit voir à toute la Grèce, couvert d'une robe de pourpre, avec son nom en lettres d'or sur l'étoffe même. Etant devenu fort riche, il donnoit gratuitement ses ouvrages, parce (disoit-il) que nul prix ne les pouvoit payer. Il entendoit sur-tout les

couleurs & la pratique du clair-obscur. Il regardoit un athlète de sa façon comme un chef-d'œuvre inimitable. On sçait que les grappes de raisin peintes de sa main trompoient les pigeons; mais qu'il fut trompé lui même par le rideau de Parrhasius. On sçait encore qu'il mourut à force de rire du portrait d'une vieille qu'il avoit représentée.

Parrhasius Ephésien n'étoit pas moins vain que Zeuxis dans les ajustemens & dans les épithètes qu'il se donnoit. Il excelloit en ce qui regarde les mœurs & les passions de l'ame, comme il le montra dans le grand tableau où il représenta le peuple d'Athènes. Son amour propre eut beaucoup à souffrir dans sa dispute avec Timanthe qui le vainquit & gagna le prix. Il s'agissoit d'un tableau qui représentoit Ajax furieux. Le caractère propre de Timanthe étoit l'invention. Son Iphigénie a été regardée par tous les grands Maîtres comme un chef-d'œuvre de l'art en ce genre; & c'est principalement ce tableau qui a fait dire que les ouvrages de Timanthe faisoient concevoir plus de choses qu'ils n'en monroient, & que bien que l'art y fût porté au suprême degré, le génie enchérissoit encore sur l'art.

Apelle, de l'Isle de Cos, & que la renommée a mis au-dessus de tous les Peintres, florissoit dans la 112. Olympiade. Il a contribué lui seul plus que tous les autres ensemble à la perfection de la peinture, non seulement par ses excellens ouvra-

ges, mais encore par ses Ecrits, qui sont malheureusement perdus. Le fort de son pinceau (dit notre Auteur) a été la *grace*, c'est-à-dire ce je ne sçai quoi de libre, de noble, & de doux en même tems, qui touche le cœur & qui reveille l'esprit. M. R. raconte la maniere dont il fit connoissance & lia une étroite amitié avec Protogène, Peintre célèbre, son contemporain. Il trouvoit que ce dernier ne sçavoit pas quitter le pinceau, & qu'il gâtoit souvent ses plus beaux ouvrages à force de les vouloir perfectionner. Si Apelle disoit son sentiment avec simplicité, sur les ouvrages d'autrui, il recevoit de même celui des autres, ayant coûtume, lorsqu'il avoit achevé un tableau, de l'exposer aux yeux des passans, d'entendre, caché derrière un rideau, ce qu'on en disoit, & d'en profiter. Tout le monde se ressouvient à ce propos, de la maniere dont il subit en partie la censure d'un Cordonnier. Il rendoit justice avec joye au mérite des grands Ouvriers, & il ne rougissoit pas de se les préférer à lui-même à certains égards.

Son extrême habileté jointe à beaucoup de politesse & de connoissance du monde, le rendit si agréable à Alexandre, que ce Prince daignoit souvent l'aller voir travailler, pour jouir des charmes d'une conversation aimable; & qu'il déclara par un Edit qu'il ne vouloit être peint que de la main d'Apelle. On mettoit au nombre de ses plus excellens tableaux, 1^o.

Fevrier.

Alexandre représenté la foudre à la main, qui sembloit sortir réellement du tableau, 2^o. celui de la calomnie; qu'il avoit fait à son retour d'Egypte, où il avoit été calomnié dangereusement à la Cour du Roi Ptolomée fils de Lagus, 3^o. la représentation d'une cavale, qui lui valut un prix proposé, 4^o. & sa Vénus *Anadyomène*, c'est-à-dire sortant de la mer, qui étoit son chef-d'œuvre.

Aristide, un des plus fameux contemporains d'Apelle, est le premier qui se soit fait des règles sûres pour peindre l'ame ou les passions les plus intimes des cœurs. Il étoit si habile à exprimer la langueur tant du corps que de l'ame, qu'Attale Roi de Pergame, grand connoisseur en ce genre, ne fit nulle difficulté de donner cent talens (ou 100 mille écus) pour un des tableaux de ce Peintre, où il ne s'agissoit que d'une expression de cette nature. Le tableau où Protogène représenta le Chasseur Ialysus, Fondateur de Rhodes, & le Satyre du même Peintre ont eu la plus grande réputation. On admiroit sur-tout dans le premier l'écume qui sortoit de la gueule du chien.

M. R. après cette revue des plus fameux Peintres de l'antiquité & de leurs ouvrages, convient qu'il n'est pas possible d'en apprécier le mérite aussi certainement que celui des anciens Sculpteurs; & cela faute de Pièces de comparaison. Mais (ajoute-t-il) il faut pourtant avouer que les préjugés sont très-favorables pour l'antiquité, même

N

par rapport à la peinture. Sur quoi il allègue un passage de Cicéron & un autre de Denys d'Halicarnasse, desquels il résulte, du moins, pour ne rien outrer (dit-il) que les anciens avoient poussé la partie du dessein, celles du clair-obscur, de l'expression & de la composition aussi loin que nos modernes les plus habiles : mais que pour le coloris ils leur étoient de beaucoup inférieurs.

Notre Auteur termine ce Chapitre, en déplorant avec les plus sages du Paganisme-même, l'abus que les anciens & les modernes ont fait de la Sculpture & de la Peinture, qu'ils ont employées scandaleusement à des représentations licencieuses, à des nuditez indecentes, qui en faisant honneur à l'art, deshonnorent l'Artiste.

IV. De la peinture des anciens ; M. Rollin passe à leur Musique, laquelle, outre la composition & l'exécution des chants musicaux, comprenoit l'Art Poétique, celui de la *Salutation* ou du geste, & celui de composer & d'écrire en notes la simple déclamation. Notre Auteur commence tout ce détail par la Musique proprement dite. Il en recherche l'origine, il en marque les premiers usages, il nous expose avec quel succès les Grecs la cultivèrent, & les merveilleux effets qu'elle produisoit chez eux : n'oubliant point sur-tout en ce genre, ce que Polybe nous raconte des Arcadiens, & la manière dont on guérit en Italie ceux qui ont été piqués de la Tarentule.

Ensuite il passe en revûe ceux qui ont le plus contribué à perfectionner cet art, ce qu'il emprunte en partie des Remarques sur le Dialogue de Plutarque touchant la Musique, imprimées dans le dixième Volume des *Mémoires de Littérature de l'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres*. Ces Poëtes Musiciens dont il fait ici mention, sont Amphion, Orphée, Hyagnis, Olympe, Démodoque, Phémius, Terpandre, Phrynis, Timothée, Archiloque, auxquels il joint le Musicien Dogmatique Aristoxène.

L'Auteur observe, que l'ancienne Musique chez les Grecs étoit simple, grave & mâle. Il marque en quel tems & comment elle s'est corrompue. Il spécifie les divers genres & les différens modes de leur Musique, ainsi que la manière dont ils notoient les chants. Il examine s'il faut préférer la Musique moderne à l'ancienne ; & après avoir discuté les raisons pour & contre, » Pour moi (dit-il) je ne puis » m'empêcher de croire que les » Grecs, portés, comme ils l'étoient, au divertissement, élevés » & nourris dans le goût des concerts, avec tous les secours dont » j'ai parlé, avec ce génie inventif » & industrieux pour tous les arts » qu'on leur connoît, ont excellé » dans la Musique comme dans » tout le reste. C'est la seule conclusion que je tire de tout le raisonnement que je viens de faire, » sans prétendre donner la préférence aux anciens sur les modernes.

L'Auteur vient ensuite aux autres especes de Musique , usitées chez les anciens , & renvoyant l'Art Poétique aux Volumes suivans , il se borne ici à la déclamation & à la *Salutation*. Quant à ces deux articles, il fait grand usage des Réflexions Critique de M. l'Abbé du Bos sur la Musique & sur la Peinture. Il pose d'abord comme un fait constant, que la déclamation du Théâtre étoit composée & réduite en notes, par le moyen des accens, qui étoient jusqu'au nombre de dix. Entre plusieurs passages qui paroissent le démontrer, l'Auteur en choisit un tiré de Cicéron, où celui-ci parle du Comédien Rescius, & que l'on peut voir.

Les gestes qui accompagnoient la déclamation theatrale, & qui

faisoient partie de ce qu'on appelloit *Salutation*, étoient réglées suivant certaines loix, dont il n'étoit pas permis aux Acteurs de s'écarter. Bien davantage, il arrivoit souvent que la déclamation & le geste se trouvoient partagés sur le Théâtre entre deux Acteurs. Il faut voir ce que notre Auteur nous rapporte de curieux sur ces divers points, ainsi que sur l'art merveilleux des Pantomimes. Un détail plus circonstancié nous meneroit trop loin. Nous renvoyons à un autre Journal ce qui concerne l'art Militaire, la Grammaire, la Philologie, & la Rhétorique des anciens; ce qui remplit le tiers de ce onzième Volume & le douzième tout entier.

ELOGE HISTORIQUE DE MONSIEUR COUSTOU L'AISNE;

Sculpteur ordinaire du Roi, & Recteur de l'Académie Royale de Peinture & de Sculpture, auquel on a joint des descriptions raisonnées de quelques Ouvrages de Peinture & de Sculpture. A Paris, chez Huart Libraire, rue S. Jacques, près la Fontaine Saint Severin. 1737. in-12 pag. 180. sans compter la Préface.

JAMAIS le goût des beaux Arts ne fut plus généralement répandu. Jamais il n'y eut parmi nous plus d'amateurs de peinture, de Sculpture, de Musique, &c. & sur ce point nous pourrions le disputer aux Italiens mêmes. Cette gloire n'est pourtant pas particulière à la France. Par-tout la lumière qui n'éclaircit qu'un petit nombre d'habiles gens, se répand de proche en proche jusques sur la multitude. Les hommes se polif-

sent de plus en plus, font plus d'usage de leur esprit, & deviennent plus sensibles aux plaisirs auxquels il a quelque part.

On aime certaines choses; dès lors on veut s'y connoître. Ainsi du goût pour les productions des beaux Arts, naît infailliblement le desir d'avoir au moins une légère teinture des principes de ces Arts. De-là le succès des Livres qui peuvent satisfaire la curiosité à l'égard de ces connoissances. On n'a pas

lû avec moins de plaisir dans l'Ouvrage de M. l'Abbé du *Bos* les Réflexions qui concernent la Peinture, que celles qui ont pour objet la Poésie.

Et qu'on ne traite pas ces connoissances de frivoles, ou même de dangereuses. M. *Bossuet*, dit l'Auteur de l'Eloge & des Descriptions dont nous allons rendre compte. » M. *Bossuet*, le plus grand » Théologien de son siècle, & le » plus attaché à la pureté de la » Doctrine & de la Morale de Jesus-Christ, s'est appliqué à con- » noître les arts. Il en parloit à » Monseigneur le Dauphin comme » de choses dignes de son attention. En effet la sagesse des Loix, » les vastes conquêtes, les fondemens d'une paix avantageuse & » solide, ne sont pas les seules » sources de la splendeur des états » & de la grandeur des Princes qui » les gouvernent. L'Histoire Sacrée » qui peint Salomon comme le » plus grand des Rois du Peuple » de Dieu, n'a pas oublié la magnificence de ses Palais, & tout ce » que les arts avoient fait de chef-d'œuvres pour attirer sur lui l'admiration & le respect des autres » peuples. M. *Bossuet* place la Sculpture & l'Architecture dans le » magnifique tableau qu'il fait de » la grandeur des Egyptiens, &c.

Outre le plaisir du public qui aime à connoître plus particulièrement tous ceux qui ont excellé en quelque genre, l'Auteur s'est proposé l'instruction des jeunes élèves de l'art. Il a voulu leur indiquer les

routes que les célèbres Artistes ont tenues dans les Ouvrages qu'il décrit, & pour ainsi dire, qu'il commente.

Il a eu soin de consulter sur M. *Coustou* plusieurs de Messieurs de l'Académie de Peinture & de Sculpture; & il croit pouvoir assurer que tout ce qui le concerne dans cet Ouvrage est exactement vrai.

Nicolas *Coustou*, fils de François *Coustou* Sculpteur en bois, & de Claudine *Coisevaux*, naquit à Lyon le 9 Janvier 1658. Son pere lui donna les premiers principes de son art; & heureusement la nature lui avoit donné toutes les qualitez nécessaires pour y réussir. Comme, selon l'usage des Villes de Province, il y avoit un morceau de Sculpture sur le devant de sa Boutique, pour servir d'enseigne, le jeune *Coustou* peu satisfait de cet ouvrage, conçut le dessein d'en faire un autre qui répondit aux idées qu'il avoit déjà du beau. Il fit en bois S. Etienne à genoux, priant pour les bourreaux qui le lapidoient. Ce morceau attira long-tems une foule de Spectateurs, & l'âge du jeune Artiste augmentoit leur admiration.

Il ne conçut de ce succès qui l'asuroit de ses talens, que plus d'ardeur pour les perfectionner. La grande reputation de M. *Coisevaux* son oncle l'animoit encore. Il vint le trouver à Paris à l'âge de 18 ans, & travailla sous ce grand Maître jusqu'à la fin de 1683, c'est-à-dire pendant environ huit années. Alors M. *Colbert*, après lui avoir donné

de sa main le premier prix de Sculpture qu'il avoit remporté au jugement de l'Académie de France , l'envoya à l'Académie de Rome , où il resta trois ans. Il fit pendant ce tems la belle statuë de l'Empereur *Commode* sous la figure d'*Hercule* , qui est placée dans les Jardins de Versailles.

M. C. partit de Rome en 1687. pour revenir à Paris ; mais il s'arrêta à Lyon pendant 18 mois , aux vives instances de quelques curieux , pour qui il fit trois figures de pierre. Dès qu'il fut à Paris , le feu Roi lui ordonna de travailler aux ornemens de Sculpture de Versailles & de Trianon. En 1692. il travailla aux embellissemens de l'Eglise des Invalides. L'Auteur indique les differens morceaux qu'il fit en cette occasion.

L'année suivante M. C. devint membre de l'Académie, sur un bas relief de marbre , dont le sujet est une allégorie sur la convalescence de *Louis XIV.*

Il faut voir dans l'Ecrit que nous abrégeons , le détail des nombreux ouvrages de M. C. on en fera surpris. A l'assiduité au travail cet habile homme joignoit une facilité peu commune. Toutes choses égales d'ailleurs , cette facilité donne une grande supériorité à un Artiste sur ses pareils. Du moins elle hâte beaucoup sa réputation. » Il faut » dans notre siècle que la même » main ait fait un monde de sta- » tuës , avant qu'on se détermine à » prononcer. Quelles loüanges au- » rions-nous données aux Statuai-

» res d'Athènes ! Ils passioient leur » vie sur une seule figure. Cepen- » dant la République commençoit » par leur assurer une situation gra- » cieuse. Elle se chargeoit de l'édu- » cation & de la fortune de leurs » enfans. . . . Nos préjugez sont » si forts & nous avons si peu d'é- » quité , que le nom seul d'un » Sculpteur Grec fait disparaître à » nos yeux tout le mérite des Scul- » pteurs modernes ; & le nombre » prodigieux des ouvrages de nos » contemporains n'est jamais com- » pté dans nos comparaisons.

A cette réflexion nous en ajoûterons une autre qui fera sentir encore notre peu d'équité à l'égard de ceux de nos contemporains ; soit Artistes, soit Auteurs, qui ont fait beaucoup d'Ouvrages. Il est presque impossible que dans ce grand nombre , il n'y en ait quelques-uns de médiocres ou même de mauvais. Or la critique s'acharne sur ces Ouvrages foibles. Elle les rappelle en toute occasion. C'est par eux qu'elle caractérise & qu'elle définit ceux qui en sont les Auteurs. D'un autre côté le public plus sensible aux défauts qu'aux beautés , le public inconstant , aisé à ébranler, peut-être même un peu malin, se prête facilement à l'injustice ; & il ne faut quelquefois qu'un malheureux succès pour dégrader à ses yeux , du moins pour un tems , l'objet de son admiration.

Revenons à M. *Coignon*. Selon l'Auteur de son Eloge , on trouve dans ses Ouvrages les plus belles parties de la Sculpture. » Le beau

» choix, la noblesse, la correction,
 » la pureté, l'élégance & la préci-
 » sion des contours, la vie & l'es-
 » prit, la vérité & la mollesse des
 » chairs, tout y est porté à un de-
 » gré de perfection ou très-peu des
 » anciens sont parvenus, s'il est
 » vrai qu'ils ayent eu autant de fi-
 » nesse & de délicatesse dans leur
 » façon de travailler le marbre. La
 » chair paroît fraîche & flexible
 » dans les Nymphes, au point
 » qu'on croiroit la faire obéir sous
 » le doigt. Elle est tendre, molle
 » dans les enfans. La nature n'offre
 » plus de vérité aux yeux que par
 » la couleur.

Le Roi venoit fréquemment voir travailler M. C. il lui faisoit des questions sur son art, & ne vouloit point qu'il interrompît son travail pour y répondre. Des groupes qu'il avoit faits pour Marly étant achevés, Sa Majesté les admira, & dit ces propres paroles. *Cousson est né grand Sculpteur. Il a fait plusieurs modèles dans ces places, & tous également beaux.* » Ce grand Monarque, ajoute notre Auteur, qui » sçavoit si bien l'art de conquérir » & de gouverner les Royaumes, » sçavoit parfaitement les moyens » de faire de grands Hommes; & » il en a fait en si grand nombre & » de si grands en tous genres, que » son regne doit s'en porter sur le » regne d'Auguste.

Quand M. C. parloit des ouvrages des autres avec ses élèves, » il » leur montrait le beau qu'ils de- » voient lui rendre avant que de leur » découvrir les défauts qu'ils de-

» voient éviter, » conduite qui marque également & son habileté & sa probité.

Son chef-d'œuvre, au jugement des Connoisseurs, est l'*Apollon* poursuivant *Daphné*, qu'il a fait en marbre pour être posé à Marly. On ne peut rien voir de plus fini, de plus gracieux & de plus piquant.

M. C. a travaillé pour la Ville de Lyon, qui lui acorda une pension viagère de 500 livres. Depuis sa mort elle l'a continuée à M. son frere. Les grands Hommes illustrent leur patrie; mais la patrie s'illustre elle-même bien davantage par les marques d'estime qu'elle leur donne. Elle est bien plus honorée de les avoir reconnus que d'en avoir produits.

M. C. mourut le premier Mai 1733. âgé de 74 ans & 4 mois. Il a laissé dans le cœur de ses amis & de tous les connoisseurs un amour très tendre & un respect infini pour sa mémoire.

Après cet Eloge on trouve dans ce Volume une Lettre sur la nécessité de prendre les sujets des tableaux dans les Historiens. Souvent les Peintres qui ont des sujets d'Histoire à traiter, se contentent des connoissances qu'ils en ont acquises par les tableaux & dans les conversations. De-là les fautes, quelquefois très-grossières, contre la vérité & le costume. L'Auteur trace ensuite un sujet de tableau; c'est la chasteté de *Joseph*. Son but est de faire voir tout ce qu'un Peintre devoit observer pour se confor-

mer exactement à la narration de *Moisé*.

Cette Lettre est suivie des descriptions raisonnées de quelques ouvrages de Peinture & de Sculpture , 1°. *Sara donnant Agar pour femme à Abraham, tableau de M. Carlo Vanloo.*

2°. *Hercule filant auprès d'Omphale, tableau de M. de Favanne.*

3°. *Eloge d'une statue de marbre, tableau de M. Lancret.*

4°. *Autel de l'Eglise de Roëen fait par M. Bouffon, sur l'idée de M. Certeau Architecte.*

5°. *La Religion, figure symbolique, par M. Bouffon.*

Ces descriptions ne font point

susceptibles d'extrait , & nous y renvoyons les amateurs qui les liront avec plaisir. Nous nous croyons pourtant obligés de remarquer que dans celles des tableaux profanes on trouve quelques expressions qui paroîtront peut-être un peu libres , du moins trop vives , trop énergiques. D'un autre côté dans les descriptions des ouvrages de peinture ou de Sculpture dont le sujet est la Religion & l'Histoire Sainte , l'Auteur ne s'exprime pas toujours avec assez d'exactitude. Les beaux arts lui sont plus connus que le langage de la saine Théologie.

TROISIEME LETTRE DE M. ASTRUC MEDECIN-
Consultant du Roi , & Professeur en Médecine au Collège Royal , à M.
Delaire Docteur en Médecine de la Faculté de Montpellier , sur un
Ecrit intitulé : REPONSE D'UN CHIRURGIEN DE S. CÔME Broch. in-4°.
pag. 39.

Nous avons donné dans le Journal de Janvier dernier , l'Extrait de la Piece à laquelle M. Astruc replique dans cette troisième Lettre. Il ne nous reste ici qu'à rendre compte de la Lettre dont il s'agit. Il paroît enfin , dit M. Astruc à M. Delaire , *une Réponse à la première Lettre que je vous ai écrite il y a plus de six mois , & cette Réponse est de quatre-vingt-dix-neuf pages , quoique ma Lettre n'en contienne que 22. mauvais préjugé pour une cause qui coûte tant à défendre.*

Après ce début , M. Astruc réfléchit sur le titre de la piece en question. Ce titre porte qu'elle est d'un

Chirurgien de S. Côme. Mais ce Chirurgien n'y étant point nommé , l'Auteur de la Lettre fait là-dessus sept observations , qui ne sont pas indifférentes : la première , que le public donne l'Ecrit à M. Petit , Maître Chirurgien Juré : la seconde , que cet Ecrit renferme quelques recherches d'une érudition qui est étrangère à M. Petit : la troisième , que pour cette raison , le public regarde l'Ecrit comme la production d'un Bureau d'Ecrivains rassemblés pour répondre : la quatrième , que c'est apparemment pour cela que dans cet Ecrit l'on parle toujours au nombre pluriel ,

nous examinerons, nous allons prouver, &c. quoique le titre porte que c'est la Réponse d'un Chirurgien de S. Côme : la cinquième, que ce Bureau est dirigé par M. Petit : la sixième, que M. Petit ne refusera pas d'avouer l'Ouvrage : la septième enfin, que les Chirurgiens de S. Côme ne l'adoptent pas ; ce qui est cause (pour le remarquer en passant, & M. Astruc nous pardonnera bien cette remarque) que la plupart d'entre eux ne veulent point entrer dans la dépense que le Directeur de ces Bureaux a faite pour stipendier les Ecrivains qu'il y a employés. M. Astruc prend ici occasion de rendre à plusieurs Chirurgiens la justice qu'il croit leur devoir. Il y a à S. Côme, dit-il, d'excellens sujets : un Morand, un Malaval, un le Dran, un Pibrac, un Grammont, &c. qui font honneur à la Chirurgie, & que les Medecins se font un plaisir de regarder comme leurs Collègues dans une partie importante de l'art de guerir.

M. Petit, a souvent demandé pourquoi M. Astruc s'étoit engagé dans la dispute dont il s'agit. Voici ce que ce Medecin répond. » Je » ne me suis engagé dans cette que- » relle, dit-il, que malgré moi, » on m'y a forcé en me faisant ga- » rant des éloges outrés qu'on pro- » diguoit à trois anciens Chirur- » giens ; éloges que je n'avois gar- » de d'avouer, & en m'imputant » sans aucun fondement, d'avoir » adopté dans mon Livre, leur pra- » tique pour le traitement des ma-

» ladies vénériennes.

» Je pourrois compter pour un » troisième motif l'exclusion for- » melle, qu'on donnoit aux Me- » decins dans le droit de traiter ces » maladies.

» Il étoit difficile, continue M. » Astruc, d'être indifférent à une » pareille entreprise, & j'avoie » que j'avois peine à souffrir pa- » tiemment qu'on voulût m'enle- » ver une des prérogatives de ma » profession, & une partie de mon » emploi.

On voit par-là que M. Astruc n'est point l'agresseur, & c'est ce qu'il veut que l'on sçache.

Il ne faut pas oublier que la première Lettre de notre Auteur, comme nous l'avons remarqué dans l'Extrait que nous en avons donné le mois de Septembre dernier, renferme deux Parties, l'une où l'on se lave du reproche d'avoir copié la Pratique de Thierry de Héri, & l'autre où l'on prouve que la découverte du spécifique pour les maladies vénériennes, n'est point due à la Chirurgie. On se borne dans cette troisième Lettre, à examiner ce que M. Petit oppose à la première de ces deux parties. Ce seul article occupe dans la Réponse du Chirurgien 42 pages. M. Astruc est plus court, & il le seroit davantage sans les citations.

Toute sa justification se réduit dans la première partie de sa première Lettre, à ces deux propositions : l'une de fait : *Je n'ai rien pris de Thierry de Héri sur la Pratique des maladies vénériennes* : & l'autre

ere de droit : je n'ai pu en rien prouver qui soit à lui, parce qu'il n'y a rien de nouveau dans son Ouvrage, qu'il n'est lui-même que le Copiste des Auteurs qui l'ont précédé. C'est le même ordre que suit encore dans cette Replique M. Astruc. Il remarque d'abord que c'eût été à ceux qui l'accusoient d'avoir adopté la Pratique de Thierry de Héri, à marquer ce qu'il en avoit pris; parce que l'ordre demande que les accusateurs soient chargés de la preuve des accusations qu'ils intentent, mais on n'a spécifié aucun chef à M. Astruc, & l'on a eu sans doute ses raisons; il a donc été obligé d'y suppléer, & pour cela dans sa premiere Lettre, il a distribué en seize articles principaux, tout le détail de la méthode proposée par de Héri; il a examiné chacun de ces articles en particulier, & il a fait voir qu'il n'en avoit copié aucun; après quoi il a cru pouvoir conclure en bonne Logique, qu'il n'avoit rien pris de Thierry de Héri, sur la maniere de traiter les maladies vénériennes.

Ce qui lui reste à faire aujourd'hui sur cet article, est sans doute, comme il l'observe, d'établir par de nouvelles preuves, s'il le faut, que les seize différences, que dans sa premiere Lettre, il a marquées entre de Héri & lui, sont aussi réelles qu'il l'a avancé, & à mettre la vérité de ce fait au-dessus des nuages, dont M. Petit, dit-il, a taché de l'obscurcir.

M. Astruc observe cependant
Fevrier,

que le même M. Petit semble vouloir lui épargner la peine de ce détail, parce que ce Chirurgien insinue que ce n'est point le détail des règles particulières, que M. Astruc a copié de Héri, mais que c'est le fond de sa méthode, la méthode des frictions mercurielles.

M. Petit dit même que » M. Astruc a autorisé cette pratique » par de nouvelles observations, » qu'il l'a étendue par de nouveaux » préceptes, qu'il n'est point à l'égard de Thierry de Héri, ce » qu'est Bernier à l'égard de Gafsendi, dont Bernier n'est que le » Copiste; mais qu'il est ce qu'est » le Pere Malebranche à l'égard de » Descartes, dont le Pere Malebranche a perfectionné & étendu » le Système en l'adoptant.

Mais malheureusement pour M. Petit, M. Astruc ne veut point se prêter à cet adoucissement. Si, dit-il, je n'ai autre chose de commun avec de Héri, dans le traitement de la maladie vénérienne, que le fond de la méthode, que la méthode des frictions mercurielles, je n'ai donc rien pris, je n'ai donc rien adopté de Thierry de Héri. La preuve qu'il apporte de la justesse de cette conséquence M. Astruc, c'est que la méthode dont il s'agit, n'a jamais appartenu à ce Chirurgien, & qu'elle avoit été proposée avant lui, par Louis Lobera Medecin de l'Empereur Charles V. en 1544. par Pierre André Mathiolo, Medecin de plusieurs Empereurs en 1536. par le célèbre Nicolas Massa Medecin de Venise, en 1533. &

par vingt autres Medecins avant ceux-là. Voilà les Guides de M. Astruc, voilà ceux qu'il s'est proposé de suivre, & non pas un de Héri, qui n'étoit lui-même que leur Copiste, & qui n'a donné en François que ce qui étoit en Latin dans leurs Ouvrages, soit qu'il sût le Latin, soit que ne le sachant pas, il eût ses M... ses Q... ses A... ses P... ses T... ses G... comme M. Petit a les siens.

M. Astruc ne met ici que les lettres initiales des noms de ceux qui prétent leur secours à M. Petit, mais il est peu de Lecteurs qui ne soient là-dessus au fait; c'est pour quoi nous en demeurerons tout de même à ces Lettres initiales. Notre Auteur remarque ici que c'en seroit assez pour établir sa premiere proposition, & que la maniere dont Monsieur Petit cherche à modifier l'accusation intentée, fait assez juger qu'il a senti la méprise où on l'a fait tomber à cet égard. Cependant comme ce Chirurgien peu ferme dans ses opinions, à ce que remarque M. Astruc, s'avise de contester dans la suite de sa Réponse, la réalité de seize points dans lesquels M. Astruc prétend avec raison, différer de Thierry de Héri, M. Astruc ne croit pas pouvoir se dispenser d'examiner en peu de mots, ce que le Chirurgien de St. Côme objecte sur chacune de ces différences. Pour le faire avec précision, il établit dans l'énumération de ces différences, l'ordre qu'il a suivi dans sa premiere Lettre, ordre que M. Petit a dérangé

dans sa Réponse, par l'esperance, dit M. Astruc, d'en tirer avantage.

Nous n'entrerons point dans cette discussion, non plus que dans celle qui concerne la proposition qui vient ensuite, sçavoir, qu'il n'eût pas été possible de rien prendre de Thierry de Héri, qui appartient à ce Chirurgien, parce que son Ouvrage ne contient rien qui n'ait été enseigné auparavant par les Medecins. Cela nous meneroit trop loin, nous y renvoyons les Lecteurs, & sur-tout, les Chirurgiens.

Tout ce que nous dirons, c'est que M. Petit ayant cité bonnement sans les entendre, plusieurs passages latins, pour s'autoriser, on le plaint ici de n'avoir pu juger de ces passages que par les yeux d'autrui, & de s'être confié cependant, à ses guides, jusqu'au point de triompher sur leur parole.

M. Astruc avoit désiré dans sa premiere Lettre, qu'on pût rien indiquer dans Thierry de Héri, qui fût neuf, qui fût original, qui fût véritablement à cet Auteur. *Qu'est-il arrivé? Après bien des déclamations inutiles, dit M. Astruc, on s'est persuadé qu'on pouvoit la-dessus, m'opposer à moi-même, & prouver par mes propres paroles, que j'avois attribué à de Héri, des choses neuves & originales. Il est difficile, continue M. Astruc, de s'imaginer avec quelle joye, on a saisi cette idée, & combien de façons on a pris plaisir à exposer cette pretendue contradiction. Rien cependant, n'est plus mal fon-*

dé que ce triomphe.

M. Astruc, après ces paroles, rapporte le fait : il montre , entre autres choses , que les Ecrivains de M. Petit , faute d'avoir compris la signification d'un mot Latin , très-facile cependant à comprendre , qui est celle du mot *singularia*, ont engagé M. Petit à prendre les choses à gauche. Ce qui fait voir combien il importe , lorsqu'on n'est pas capable d'écrire par soi-même , de bien s'informer de la capacité de ceux sur lesquels on se repose.

Au reste , comme cette Réponse est pleine d'invectives contre les Medecins , & entre autre , contre l'Auteur de la Lettre , M. Astruc , que les injures touchent peu , ne dit autre chose sur celles qui le

regardent , sinon qu'on s'est servi de phrases dont il auroit lieu de se plaindre , si de pareilles invectives pouvoient l'offenser ; & quant à celles qui concernent les autres Medecins avec lui , son plus grand *siel* est de dire qu'on a employé des expressions peu mesurées , des expressions peu décentes , qu'on s'est porté aux derniers excès contre l'un d'eux , enfin qu'il seroit à souhaiter que M. Petit *eût quelque ami raisonnable qui lui fît connoître combien une telle conduite lui fait tort*. Cette moderation de M. Astruc , & qui est véritablement digne d'un homme aussi distingué par son mérite ne donne pas un petit relief à la bonté de ses raisons.

TRAITE' DES GAINS NUPTIAUX ET DE SURVIE QUI

sont en usage dans les Pays de Droit Ecrit , tant du ressort du Parlement de Paris que des autres Parlemens ; contenant tout ce qui concerne les augmens de dot , agencemens , contreaugmens , donations de survie , bagues & joyaux , & autres gains nuptiaux & de survie. Par M. Antoine-Gaspar BOUCHER, d'ARGIS , Avocat au Parlement. A Lyon , chez Duplain pere & fils , rue Merciere. 1738. vol. in-4°. pag. 400. Et se vend à Paris chez Sanguin , Grand'Salle du Palais , à la Providence.

Les gains nuptiaux & de survie sont une des plus importantes matieres de la Jurisprudence , & d'un usage aussi fréquent dans les Pays de Droit Ecrit que la communauté de biens , le douaire & les autres conventions matrimoniales des Pays Coutumiers : cependant quoiqu'il ait paru depuis long-tems divers Ouvrages sur les conventions particulieres aux Pays Coutumiers , il n'y avoit encore

jusqu'ici aucun Traité des gains nuptiaux & de survies usités dans les Pays de Droit-Ecrit : car ce que quelques Arretistes & leurs Annotateurs en ont dit n'est que dans des endroits fugitifs , ils n'ont traité que quelques questions particulieres touchant l'augment & n'ont donné aucune notion des autres gains nuptiaux & de survie.

Le Traité que nous annonçons , & dont le Public a l'obligation à

M. *Gaspar Boucher d'Argis*, Avocat au Parlement, embrasse toute la matiere, & comprend tout ce qui concerne les gains nuptiaux & de survie usités dans les Pays de Droit-Ecrit, tant du ressort du Parlement de Paris que des autres Parlemens, & même ce qui se pratique à cet égard dans les Provinces d'Alsace & de Roussillon qui ont chacune un Conseil Souverain auquel elles sont soumises.

L'Ouvrage est divisé en trente & un Chapitres, dont le premier traite des gains nuptiaux & de survie en général, lesquels sous ce point de vûë comprennent tous les avantages que se font les conjoints en considération de leur mariage, soit avant ou depuis qu'il est contracté, au lieu que les gains nuptiaux & de survie proprement dits, qui sont l'objet du Traité, sont particuliers aux Pays de Droit-Ecrit.

Dans ce Chapitre qui est comme préliminaire, on remarque que malgré la différence qui se trouve dans les dispositions des diverses Loix & Coutumes, elles semblent néanmoins se réunir en ce point qu'elles accordent presque toutes au survivant des conjoints quelque avantage sur les biens du prédécédé, mais que dans la maniere de remplir cet objet, elles se trouvent peu uniformes.

Pour en donner une idée, l'Auteur rappelle en peu de mots quelles sont les libéralitez que se font ordinairement les conjoints dans les Pays Coutumiers, & les prin-

cipales différences qu'il y a entre les diverses Coutumes par rapport à la communauté de biens, au douaire, au préciput, donations & dons mutuels & autres avantages usités dans les Pays Coutumiers.

Il donne ensuite une notion générale des gains nuptiaux & de survie usités dans les Pays de Droit-Ecrit, dont les principaux sont l'augment ou agencement, les bagues & joyaux, le contre-augment, les donations de survie, les pensions viagères, l'habitation, les coffres, hardes, trousseau & joyaux en nature, & plusieurs autres dont il fait l'énumération.

Il annonce aussi l'ordre du reste de l'Ouvrage, sçavoir que les treize Chapitres suivans doivent expliquer les règles propres à chaque gain nuptial ou de survie en particulier, & que les autres contiennent les règles communes à tous les gains nuptiaux.

Dans le second Chapitre qui est intitulé de l'*Augment de Dot*, M. *Boucher d'Argis* démontre que l'augment ne tire son origine ni de l'*Augmentum Dotis* des Romains ni du *Morgengabe* des Allemands, ni du douaire, ni de la donation à cause des nocés des Romains, mais de l'*Hypobolon* des Grecs : » Cette » opinion, dit-il, est d'autant » mieux fondée que les Romains » pratiquoient cet *Hypobolon* de » puis qu'ils avoient cessé de pratiquer les donations à cause de » nocés, & que les habitans du » Pays de Droit-Ecrit adopterent.

» aussi l'usage de l'*Hypobolon* pour
 » se conformer à ce qui se prati-
 » quoit chez les Romains.

» D'ailleurs, *ajoute-t-il*, quand
 » cet usage n'auroit pas été intro-
 » duit dans les Gaules en même
 » tems que les Loix Romaines y
 » furent établies, il ne seroit pas
 » étrange qu'il y eût été apporté
 » dans la suite par les relations que
 » les François eurent avec les peu-
 » ples de l'Orient : dès l'an 1096.
 » les François commencerent leurs
 » voyages d'outre-mer pour aller
 » faire la guerre aux Infidèles, &
 » entre ceux qui eurent part à ces
 » expéditions étoient les habitans
 » d'Auvergne, de Provence, de
 » Languedoc, & de Gascogne,
 » qu'on appelloit tous d'un nom
 » commun les *Provençaux* pour les
 » distinguer des autres habitans du
 » reste de la France que l'on appel-
 » loit les *François* : or ces peuples
 » qu'on nommoit les *Provençaux*
 » & qui habitoient précisément les
 » mêmes Provinces que nous ap-
 » pellons aujourd'hui Pays de
 » Droit-Ecrit, ayant appris dans
 » leurs voyages & séjours en O-
 » rient, l'usage du gain de survie
 » appelé *Hypobolon*, ils rapporte-
 » rent chez eux ce même usage
 » qui s'y établit insensiblement sous
 » le nom d'augment.

Après cette origine de l'augment,
 vient le détail des diverses Provin-
 ces où il a lieu, & de la différen-
 ce qu'il y a entre l'augment coutu-
 mier ou légal qui se règle suivant
 l'usage & l'augment préfix ou con-
 ventionnel qui se règle suivant le

contrat de mariage.

Le contre-augment ou droit de-
 rétention qui fait la matiere du
 troisième Chapitre, est ce que le
 mari survivant prend sur la dot de
 sa femme prédécédée. L'Auteur
 rappelle en cet endroit les progrès
 du Droit Romain par rapport à la
 restitution de la dot & les différen-
 tes actions qui pouvoient être
 exercées pour y parvenir. Il remar-
 que que dans l'ancien droit le ma-
 ri gaignoit en certain cas la dot de
 sa femme, mais que suivant le
 dernier état il est toujours obligé
 de la rendre en entier; en sorte
 que le contre-augment n'est point
 fondé sur les Loix Romaines actuel-
 lement observées dans les Pays de
 Droit-Ecrit, & n'est qu'une imita-
 tion de ce qui se pratiquoit dans
 l'ancien Droit Romain.

M. Boucher d'Argis fait aussi
 l'énumération des Pays où cet
 avantage a lieu au profit du mari,
 il rapporte les dispositions que cer-
 taines Coutumes ou Statuts des
 Pays de Droit-Ecrit ont à l'égard
 du gain de la dot, il explique en
 quoi le contre-augment coutumier
 differe du conventionnel, & les
 règles qui leur sont communes.

Dans le quatrième Chapitre il
 parle des bagues & bijoux qui sont
 principalement usités dans les Pro-
 vinces de Lyonnois, Forez, Beau-
 jolois. Ces sortes de bagues &
 bijoux ne sont pas les bijoux qui
 se donnent en nature, mais un
 gain nuptial & de survie qui se ré-
 gle à une somme d'argent à pro-
 portion de la dot. Ce droit, dit

L'Auteur, revient à peu - près au préciput des Pays Coutumiers, avec cette difference néanmoins, qu'en quelques Provinces, comme Lyonois, Forez, Beaujolois, les bagues & joyaux sont dûs de plein droit & sans stipulation, au lieu que le préciput des Pays Coutumiers n'est absolument fondé que sur la convention; les bagues & joyaux se stipulent aussi dans quelques autres Provinces, en sorte qu'il y en a de coutumiers & de conventionnels.

Le cinquième Chapitre traite du droit d habitation en tant qu'il fait quelquefois partie des gains nuptiaux & de survie.

Le sixième traite des donations de survie proprement dites, qui ont lieu dans la Provence, la Bresse & le Maconnais, en quoi elles sont différentes de l'augment, & quels biens y peuvent être compris.

On trouve dans le septième Chapitre ce qui concerne les gains de coffres, hardes, trousseau, meubles, &c. Quelques Coutumes parlent de ces sortes de choses, mais sans y établir aucun gain nuptial & de survie, ce n'est guères que dans la Guyenne, le Roussillon, la Provence, l'Alsace, que la femme survivante a droit de prendre ces sortes de gains.

Le huitième Chapitre traite des pensions viagères en tant qu'elles font quelquefois partie des gains nuptiaux: ces pensions se stipulent assez ordinairement en Provence & dans la Bresse, où il n'y a point

d'augment.

Le neuvième Chapitre a pour objet plusieurs gains nuptiaux & de survie qui sont particuliers à la Province d'Alsace, tels que le droit de dévolution, la Coutume de Frette, le *Morgengab*.

Le dixième n'a pareillement pour objet que les gains nuptiaux & de survie qui sont particuliers à la Province de Roussillon, tels que le droit de tenure, la bague nuptiale, le *Sponsaici* ou *Servit*, &c.

Comme les habits de deuil dûs à la femme survivante ont quelque liaison avec la matière des gains nuptiaux, l'Auteur examine dans le onzième Chapitre si les habits de deuil sont un véritable gain nuptial ou de survie; après avoir parcouru les Loix qui ordonnent le deuil, il observe que l'obligation de le porter, n'est pas réciproque entre les conjoints, que les héritiers de la femme ne doivent rien au mari pour habits de deuil, parce qu'il n'est pas tenu de le porter, que cela s'est toujours ainsi pratiqué dans les Gaules, suivant ce que remarque Tacite de *Moribus Germanorum*, où il dit, *feminais luge-re honestum est, viris meminisse*: que néanmoins dans le ressort du Parlement de Dijon par un usage particulier à cette Province, l'obligation de porter le deuil est réciproque entre les conjoints, & que le mari est tenu de porter le deuil de sa femme, de même que la femme en cas de survie est tenue de le porter pour son mari, & que par une suite nécessaire la Jurispruden-

ce de ce Parlement oblige les héritiers de la femme de fournir au mari survivant des habits de deuil, comme en pareil cas, les héritiers du mari en doivent à la femme.

Ce même Chapitre explique aussi en quoi consiste le deuil, qui doit le payer, comment il se règle, pour quelles causes la veuve en est privée, si celle qui se remarie dans l'an du deuil perd ses gains nuptiaux, & si elle encourt la peine d'infamie.

Un droit à peu-près de même nature fait la matiere du Chapitre suivant, c'est le droit ou année de viduité, la Coutume de Normandie accorde au mari survivant un droit de viduité, mais qui se règle par des principes tous differens de celui des Pays de Droit-Ecrit, qui n'a lieu qu'au profit de la femme survivante.

Le treizième Chapitre traite de la quarte que l'authentique *Præterea* accorde au conjoint survivant pauvre sur les biens du prédécédé: on avoit long-tems douté si cette authentique devoit être suivie dans les Provinces de France régies par le Droit-Ecrit, mais il paroît que le Parlement de Toulouse & plusieurs autres l'ont reçûe, & la question fut ainsi jugée par un Arrêt solennel du 21 Fevrier 1732. rendu au Parlement de Provence où l'on prétendoit que cette authentique n'avoit pas lieu.

Pour n'omettre aucun des droits respectifs des conjoints en Pays de Droit-Ecrit, l'Auteur a fait un Chapitre de la succession d'entre-

mari & femme en vertu du titre, *unde vir & uxor*: c'est le quatorzième Chapitre qui rappelle l'ancien droit sur ces sortes de succession, & le nouveau droit établi à cet égard par le titre, *unde vir & uxor*, qui s'observe dans tous les Pays de Droit-Ecrit, & même dans quelques Coutumes; il explique aussi en quoi ce droit de succeder participe de la nature des gains de survie, & quel est son effet.

Les Chapitres suivans contiennent, ainsi qu'on l'a annoncé, les règles communes aux gains nuptiaux & de survie en général.

Lequinzième est sur la question sçavoir si l'insinuation du contrat de mariage est nécessaire pour la validité des gains nuptiaux & de survie. On y voit quelles étoient les dispositions du droit sur les donations en faveur de mariage, quel étoit anciennement l'usage observé en France pour ces donations, les dernières Loix qui les ont assujetti à l'insinuation, & quels gains nuptiaux & de survie y sont sujets.

Dans le seizième Chapitre M. Boucher d'Argis agite la question sçavoir quelle Loi règle les gains nuptiaux que doit avoir le conjoint survivant. Il donne une idée des diverses questions mixtes qui peuvent naître au sujet des gains nuptiaux par l'opposition des Loix du domicile, du lieu du contrat, de la célébration & de la situation des biens, & pose pour principe que lorsque le contrat de

mariage règle les gains nuptiaux, c'est le contrat qui fait la loi des parties, nonobstant toute autre loi contraire, à moins qu'elle ne fût réelle prohibitive, & qu'à défaut de contrat de mariage ou de convention expresse sur les gains nuptiaux, ils sont fixés irrévocablement par la loi du premier domicile qui le mari a choisi au tems de son mariage.

Dans le dix-septième Chapitre l'Auteur examine si le survivant qui n'a rien apporté en mariage ou dont l'apport n'a pas été payé peut demander ses gains nuptiaux.

Dans le dix-neuvième il traite la question sçavoir si les gains nuptiaux sont sujets au retranchement de l'Edit des secondes noces.

Dans le vingtième Chapitre il discute en quel cas un des conjoints peut demander ses gains nuptiaux du vivant de l'autre conjoint.

Dans le vingt-unième, en quel cas & de quel jour les gains nuptiaux sont exigibles.

Dans le vingt-deuxième de quel jour les intérêts en sont dûs.

Le vingt-troisième Chapitre explique quelles préférences hypothèques & privilèges à le survivant pour ses gains nuptiaux : on y remarque entre autres choses que la Loi *Affiliatus* qui donne à la femme pour la répétition de sa dot une hypothèque privilégiée sur tous les biens de son mari par préférence à tous créanciers même antérieurs au mariage n'est point suivie en France, excepté dans le Parlement de Toulouse, qu'au surplus ce droit

de prélation n'a jamais eu lieu pour les gains nuptiaux.

M. Boucher d'Argis examine dans le vingt-quatrième en quel cas le survivant est tenu de donner caution pour toucher ses gains nuptiaux.

Dans le vingt-cinquième, il explique quel droit les conjoints ont dans ces sortes de gains, tant du vivant l'un de l'autre, qu'après le décès de l'un d'eux, & aussi du vivant des enfans, s'il y en a, & après leur décès.

Le vingt-sixième Chapitre traite de la virile, c'est à-dire de la portion des gains nuptiaux que la loi accorde en propriété au survivant, soit le mari ou la femme, & que l'on appelle simplement *virile* à la différence de ce que l'on nomme *portion virile*, qui est la part que les pères & mères prennent en propriété suivant la nouvelle 118.ch.2. dans la succession d'un de leurs enfans auquel ils succèdent avec leurs autres enfans & sœurs du défunt.

On voit dans le vingt-septième Chapitre quels droits a le conjoint survivant dans ses gains nuptiaux lorsqu'il se remarie.

Dans le vingt-huitième, pour quelles causes il en peut être privé.

Dans le vingt-neuvième, quels droits y ont les enfans.

Dans le trentième, quels droits y ont les créanciers tant du mari que de la femme & des enfans, & si l'on peut en disposer à leur préjudice.

Le dernier Chapitre traite de la prescription

prescription des gains nuptiaux en général & en particulier de celle de la virile , le tout , tant à l'égard du mari que de la femme & des enfans.

A la suite du corps de l'Ouvrage sont plusieurs Pièces justificatives , comme une Déclaration du Roi du 25. Juin 1729. au sujet de l'insinuation des gains nuptiaux , un acte de notoriété du bailliage de Beaujolois & plusieurs Consultations & Mémoires des plus célèbres Avocats de différentes Cours sur la mê-

me matiere.

Il y a aussi ensuite des additions au Traité des gains nuptiaux & de survie qui contiennent des Observations faites sur ce Traité par une personne de mérite qui n'a pas voulu être connuë , & les Réponses de l'Auteur à ces Observations dans lesquelles il a établi de plus en plus ce qu'il avoit avancé dans le corps de l'Ouvrage & a traité plusieurs Questions qui n'y avoient pas été prévûës.

LOGIQUE, OU REFLEXIONS SUR LES FORCES DE l'entendement humain & sur leur légitime usage dans la connoissance de la vérité. Par M. Chrétien Wolff, Conseiller de Régence de S. M. le Roi de Suede, professeur en Mathématiques, & premier Professeur en Philosophie à Marbourg, Professeur Honoraire de S. Petersbourg, & Membre des Sociétés Royales des Sciences de Londres & de Berlin. Traduite de l'Allemand, sur la cinquieme Edition, & revûë sur toutes les suivantes. A Berlin, chez A. Haude. 1736. vol. in-12. 266. pag. sans compter l'Épître Dédicatoire au Prince Royal de Prusse, les Préfaces de l'Auteur & du Traducteur, & les Tables.

A LA tête de ce Volume est une estampe qui représente une main sortant d'un nuage , & tenant une balance , avec ces mots: *discernit pondera rerum.* Cette espede d'emblème caractérise parfaitement la Logique.

M. Wolff, aujourd'hui associé étranger de l'Académie Royale des Sciences de Paris , est plus connu en France par la reputation qu'il a en Allemagne , que par ses Ouvrages. Ils sont tous en Allemand ou en Latin ; & celui-ci est le seul qu'on ait traduit en François.

Cette traduction fut entreprise

Feurier

il y a dix ans par deux freres (Messieurs des Champs) Disciples de M. W. & elle lui a été communiquée. M. W. qui entend fort bien le François, quoiqu'il le parle peu, jugea qu'on avoit bien rendu son sens, & sollicita beaucoup Messieurs des Champs de mettre au jour leur travail. Quelques affaires de famille & la séparation des deux freres suspendirent cette entreprise. Enfin le Prince Royal de Prusse, si célèbre entre les Princes par son goût pour les Sciences & pour les Lettres, a souhaité que cette Traduction fût imprimée. C'est par

P

lui-même qu'il en a jugé ; & on lui avoit envoyé pour échantillon le Discours Préliminaire.

Rien n'est plus difficile , selon M. des C. que de bien traduire l'Allemand en François. » Cela est » si certain que jusqu'à présent » nous n'avons point , ou presque » point de bonnes Traductions de » cette espece , sur-tout il est très- » difficile de traduire les Ouvrages » de M. W. soit à cause de la pureté » & de la précision de tous ses » termes , soit principalement à » cause des matieres. Tout » homme qui voudra y réussir doit » absolument posséder ces trois » avantages. Il faut qu'il entende à » fond l'Allemand & le François , » & qu'il soit bien au fait de la » Philosophie de M. W.

On a lieu de croire qu'aucun de ces avantages ne manque à M. des Champs. Du moins il est sûr qu'il écrit en François avec assez de pureté , & avec beaucoup de netteté & de justesse. Sa Traduction se fait lire avec plaisir , & n'a point trop l'air d'une Traduction.

La raison & l'entendement sont le don le plus excellent que Dieu ait fait à l'homme. C'est ce qui le distingue le plus glorieusement des autres animaux. Ainti plus un homme sçait faire usage des forces de son entendement plus il est digne du nom d'homme. C'est donc à perfectionner leur entendement , & à en pousser les forces aussi loin qu'elles peuvent aller , que ceux qui font profession d'étude , devoient s'attacher principalement.

Voilà le véritable esprit philosophique , rare parmi les Philosophes mêmes , applicable à tout , & infiniment plus précieux que toutes les connoissances philosophiques dont il facilite l'acquisition , & dont il règle l'usage.

Le moyen le plus sûr pour se procurer cet avantage , c'est de s'étudier à bien comprendre des vérités solidement démontrées , de rechercher avec soin comment on auroit pu les découvrir , & de tenter soi-même de nouvelles découvertes , lorsqu'on a déjà fait des progrès dans l'habitude de penser & de raisonner. C'est enfin d'approfondir ce qui porte une démonstration à ce degré d'évidence auquel on ne peut résister , & comment à l'aide d'une vérité connue , on en découvre d'inconnues. Or tout cela ne se peut mieux faire qu'en étudiant les Mathématiques. L'étude des Sciences exactes est la meilleure Logique ; & on a dit plus d'une fois qu'un de leurs principaux avantages , c'est qu'elles peuvent beaucoup contribuer à donner à l'esprit plus de force & de justesse.

M. W. est grand Mathématicien , & il assure que cet abrégé de Logique est , *comme l'extrait & la quintessence* de tout ce qu'une étude opiniâtre des Mathématiques , & une profonde méditation sur les opérations de l'entendement , lui ont fait découvrir. Il a publié depuis sa grande Logique Latine *m-4^o*. où il explique fort au long ce qu'il ne fait souvent qu'insinuer

dans celle-ci.

Si l'on en croit notre Auteur, les Académies, ou Univerfitez d'Allemagne font d'assez mauvaises Ecoles. » J'en fais l'avou avec peine, dit-il, mais je ne puis m'empêcher de le dire; notre jeunesse Allemande est extrêmement négligée. On ne la dresse point à prendre du goût pour les connoissances essentielles. Ce défaut se fait sur-tout sentir dans ces Académies, où les Maîtres ignorent prendre le dessus, & où ils font consister la plus grande habileté, la prudence la plus parfaite, à ne rien apprendre que ce qui peut servir à gagner la vie. Mais peut-être ouvrira-t-on enfin les yeux sur de si grands abus, &c.

M. W. espere que l'excès du mal qui va toujours en croissant, en amenera le remede. Il est aisé de deviner ce que ces maîtres prétendus grossiers peuvent dire pour leur défense; & sans doute qu'ils reprochent à leur tour au célèbre Professeur d'enseigner des choses plus curieuses qu'utiles, & d'être trop amoureux d'une Science purement spéculative.

On trouvera dans cette Logique des vûes & des réflexions que l'Auteur doit à M. Leibniz. Il les a tirées sur-tout du *Traité de la connoissance de la vérité & des idées*, imprimé dans le Journal de Leipzig, 1734. M. W. fait les plus grands éloges de cet Ouvrage. M. Leibniz est en Allemagne ce que sont M. Newton en Angleterre, &

Descartes en France. Chacun d'eux est devenu dans son Pays le Chef de la Philosophie. Leurs Disciples travaillent avec ardeur à se conquérir les uns les autres, & à procurer à leurs maîtres la gloire de la Monarchie universelle. Mais il n'y a pas lieu de croire qu'aucun des partis réussisse dans ce projet. Le tems des vastes conquêtes est passé pour les Philosophes aussi-bien que pour les Rois.

Après cette Préface on en trouve une autre composée de ce qui a paru de meilleur au Traducteur dans les différens Avertissemens que M. W. a mis à la tête de cette Logique toutes les fois qu'il s'en est fait de nouvelles Editions. Cette seconde Préface mérite d'être lûe; mais il est tems de venir au corps de l'Ouvrage. Donnons-en d'abord une idée sommaire. Outre un Discours Préliminaire sur la Philosophie, il contient 16 Chapitres, dans lesquels il est traité des idées, des mots, des propositions, des syllogismes, de l'expérience, des définitions, de la solution des problèmes; de la science, de la foi, des opinions, & des erreurs; de la maniere d'examiner ses propres forces, ses propres découvertes & celles d'autrui; des Livres, de la lecture, & de l'interprétation; de l'art de convaincre, de refuter, de disputer; enfin des moyens propres à faciliter la pratique de la Logique.

Entrons maintenant dans le détail, & mettons sous les yeux des Lecteurs quelques-unes des princi-

pales réflexions de M. W.

Selon lui, la Philosophie est la Science de toutes les choses possibles, soit qu'elles existent actuellement ou non; & elle enseigne comment & pourquoi elles sont possibles.

La Science est la facilité qu'a l'entendement d'établir ce que l'on affirme sur des fondemens incontestables & d'une manière incontestable, c'est-à-dire de poser des principes certains, & d'en bien déduire toutes les conséquences.

Les connoissances philosophiques & les connoissances ordinaires différent en ce que le vulgaire s'arrête aux faits, aux effets; au lieu que le Philosophe cherche, & souvent découvre les raisons, les causes, découverte utile en bien des occasions, & non pas seulement de pure curiosité. Outre que la connoissance est par elle-même une sorte de jouissance, un plaisir, un bonheur, elle facilite encore assez souvent la jouissance proprement dite; elle la rend plus complète, plus parfaite.

Selon M. W. il y a de la différence entre les idées claires & les idées distinctes, entre les idées obscures & les idées confuses. Lorsque nous sommes en état de détailler à un autre les marques qui nous font reconnoître une chose, ou du moins de nous les représenter par ordre à nous-mêmes, notre idée est non seulement claire, mais encore distincte. Quand nous ne pouvons faire ni l'un ni l'autre, notre idée est confuse, quoiqu'elle ne

soit pas obscure. Ainsi la distinction d'une idée est la perfection de sa clarté. M. W. prétend que l'idée des couleurs est claire, sans être distincte. Sa preuve est que nous reconnoissons bien le rouge, par exemple, quand il se présente à nous; mais que nous ne sçaurions dire à quoi nous le reconnoissons.

Lorsque l'objet que nous examinons est trop composé, & qu'il renferme trop de choses, différentes entr'elles, mais que pourtant nous ne démêlons point les unes des autres, soit par négligence, soit à cause des bornes de notre esprit, alors nous n'acquerrons que des idées confuses. Ainsi quoiqu'il soit possible de se faire une idée distincte de la Sagesse, parce qu'elle renferme plusieurs marques qui la distinguent de toute autre qualité de notre ame, bien des gens néanmoins n'en ont qu'une idée confuse, parce qu'ils ne se sont jamais avisés de comparer diverses actions faites avec sagesse, pour en déduire ce qui entre dans la juste idée qu'il faut s'en former.

Le Chapitre des Syllogismes est un des plus longs de tout l'Ouvrage. Aussi, selon l'Auteur, la matière est-elle très-importante. Bien des gens ne voyent que la difficulté de toute cette doctrine Scolastique des Syllogismes, & en nient l'utilité; d'où ils concluent qu'elle ne mérite pas d'être étudiée, suivant le principe, *stultum est difficile habere nugas*. Mais n'est-ce point la difficulté de bien comprendre toutes ces règles du Syllogisme qui en

a fait nier l'utilité ? Car , comme l'a dit un homme d'esprit , on traite volontiers d'inutile ce qu'on ne sçait point , & ce qui coûteroit à apprendre. C'est une espece de vengeance. Quoiqu'il en soit , M. W. se déclare ici hautement pour ce prétendu fatras de l'Ecole. » On » s'étonnera peut-être , dit-il , que » je fasse tant de cas des Syllogismes ordinaires , dans un siècle » sur-tout , où presque tout le » monde les méprise & s'en moque. Mais je répons que je ne suis » ni trop grand admirateur de l'Antiquité , ni tout-à-fait étranger » dans la connoissance des découvertes modernes. J'ai été nourri » comme les autres dans cette espece de dégoût pour les Syllogismes , & grâces aux bonnes instructions de mes maîtres , j'en » ai fait plus d'une fois le sujet de » mes railleries. Mais après de plus » mûres réflexions , je reconnus » que les choses étoient bien différentes de ce qu'elles me paroissent , & dès lors je ne craignis » plus de défendre avec plusieurs » grands personnages , ce qu'un » assez grand nombre de génies » superficiels , traitent de puerilités & de fadaïses. Je ne dirai pas » ici que j'apperçois , après de très-grands Hommes , dans ces mots , » *Barbara, celarent*, &c. qui sont la » risée de nos prétendus beaux » esprits , que j'y apperçois , dis-je ,

» une preuve de la Science la plus » parfaite. * Cela ne seroit à la portée ni de ceux contre qui j'écris , » ni de ceux pour qui j'écris.

Dans le dixième Chapitre , qui a pour titre : *comment il faut juger des Livres* , M. W. parle de l'Histoire , & dit qu'elle doit nous apprendre à connoître , par des exemples , les vertus & les vices ; la sagesse & l'imprudence. En un mot le principal but de ce genre d'écriture , c'est la perfection morale de l'homme , & non pas un simple amusement , ou la satisfaction d'une vaine curiosité. » Or , ajoute » M. W. cette perfection s'acquiert » lorsque nous déterminons nos » actions libres , par les mêmes » motifs , dont Dieu se sert pour » déterminer nos actions naturelles , qui ne dépendent point de » nous. » Cette idée de la perfection de l'homme paroîtra fort juste & fort lumineuse à ceux qui sçauront l'approfondir.

L'Auteur examine dans ce Chapitre presque tout ce qui peut rendre un Livre bon ou mauvais , & les règles générales de la Critique y sont exposées d'une manière très-judicieuse. On y verra , par exemple , ce que c'est qu'un Livre clair & un Livre obscur , un Ouvrage dont l'Auteur n'a point défini clairement les termes qui avoient besoin d'être définis. Un Ouvrage où l'on n'apercevra point la liaison

* Cette Science consiste à séparer les choses d'avec leurs images , & à les représenter distinctement à notre esprit , par une adroite combinaison des caractères propres pour cet effet. L'Algèbre nous en fournit assez d'exemples ; mais personne n'en a sçu produire jusqu'à présent dans les autres Sciences. *Note de M. Wolff.*

des principes & des conséquences, où les idées sont mal arrangées, &c. un pareil Ouvrage est obscur. Il est clair si le contraire a lieu.

Mais, ajoûte M. W. les ignorans se font d'ordinaire de tout autres idées de ce que nous nommons ici obscur & clair. Ils traitent d'obscur tout ce qui demande plus de méditation qu'ils n'en ont apporté aux choses qu'ils ont apprises, & de clair, ce qui n'en exige pas davantage. Mais que ne disent-ils plutôt? Ceci me paroît aisé, parce qu'il m'est connu, ou parce qu'il est superficiel, peu compliqué. Cela me paroît difficile, parce qu'il m'est étranger, ou parce qu'il est pensé, raisonné, approfondi, & que par conséquent il demande de l'esprit & de l'application pour être bien compris.

Ce qu'il y a de pis, c'est que des Critiques injustes & passionnés appuyent souvent de mauvaise foi ce que des ignorans & des sots ont dit bonnement & sans malice.

Si l'on en croit M. W. il a eu affaire à des Ecrivains de ce caractère, & c'est pour eux ou contre eux qu'il a fait une grande partie du quatorzième Chapitre qui a pour titre, *comment il faut réfuter*. Il en veut sur-tout à ceux qu'il appelle, *tireurs de conséquences*, gens d'ordinaire d'un esprit fort borné, qui n'entendent point les matières dont il s'agit, & qui par cette raison n'oseroient & ne pourroient attaquer les principes & le fond même des choses.

Il seroit bien à souhaiter que

tout ce que notre Auteur dit dans ce Chapitre & le suivant, fût toujours présent à l'esprit des Ecrivains polémiques, ou du moins à celui de leurs Lecteurs, afin que ceux-ci sçussent mépriser les premiers, & les corriger ou les punir par ce mépris, lorsqu'ils s'écartent des sages règles de la critique. Voici quelques-unes de ces règles, selon M. W. ou plutôt selon la raison, car il n'a ici que le mérite d'avoir bien exposé ce que pensent tous les gens raisonnables.

» Comme celui que nous vou-
» lons convaincre doit se rendre
» extrêmement attentif à tout ce
» que nous lui disons, nous de-
» vons aussi nous abstenir de tout
» ce qui pourroit l'offenser. Il faut
» donc qu'il n'y ait rien dans nos
» Discours, ou dans nos Ecrits
» qui puisse lui faire soupçonner
» que nous le méprisons, sur-
» tout s'il a du mérite. En général
» notre manière de réfuter doit
» avoir un air de candeur, & ne
» respirer qu'amour pour la vérité
» & pour celui que nous combat-
» tons, & nullement porter des
» marques d'envie, d'orgueil, &
» de desir de nuire. En un mot que
» la vertu y brille, &c.

Mais comment faut-il répondre à des critiques injurieuses & passionnées, si pourtant il convient d'y répondre. Il est quelquefois nécessaire, selon M. W. de montrer à un adversaire orgueilleux & déraisonnable, qu'il n'entend absolument rien à la chose qu'il attaque, que sa vanité l'enfle &

» l'aveugle , qu'il s'éleve au-dessus
 » des autres sans raison , & que
 » c'est sans fondement qu'il décrie
 » les justes éloges que son antago-
 » niste s'est attiré par son mérite.

M. W. a grand soin d'ajouter que la nécessité d'une juste défense ne dispense jamais de la modération , & à plus forte raison de l'équité. Se vanger des injures par des injures , c'est en quelque sorte les mériter ; c'est du moins entendre fort mal ses intérêts.

Au reste , il faut éviter autant qu'il est possible d'entrer en dispute avec des gens d'un certain caractère. La prudence, le conseil ; & d'ailleurs c'est peut-être la meilleure vengeance qu'on puisse tirer de

leurs mauvais procédés. Rien ne les mortifie plus que le silence qu'on garde à leur égard. Outre qu'ils le prennent avec raison pour une marque de mépris , il faut bien qu'alors ils cessent de parler eux-mêmes. On dit qu'un Critique , piqué de ce qu'un Auteur qu'il avoit attaqué plusieurs fois ne lui répondoit point , avoit résolu de faire un nouvel Ecrit contre lui sous ce titre : *Réponse au silence de M. N.*

Un des principaux Ouvrages de M. W. est celui qui a pour titre : *Theologia Naturalis methodo scientificâ pertractata*. La seconde Partie qui a paru en 1737. est dédiée à S. E. M. le Cardinal de Fleury.

CHRISTIANI BREITHAUPTI , PROF. LOG. ET METAPHYS.

Publ. ordinarii Ars Deciftratoria , five Scientia occultas Scripturas folvendi & legendi. Præmiſſi eſt Diſquiſitio Hiſtorica de variis modis occultè ſcribendis , tam apud veteres quam recentiores uſuatis. Helmſtadii, apud Chriſt. Frid. Weigand.

C'est-à-dire : l'Art de déchiffrer , précédé d'une Dissertation Historique sur les différentes manieres d'écrire en chiffre , employées par les anciens & par les modernes. Par M. Chrétien Breichaupt , Professeur de Logique & de Métaphysique. *A Helmſtadt , chez Chréſten-Frédéric Weigand. 1737. vol. in-12. de 160 pag. ſans les Tables.*

EN faisant paroître , il y a dix ans , la Dissertation Historique sur l'art d'écrire en chiffre , qui a été réimprimée dans ce Volume , M. Breithaupt s'étoit engagé à donner aussi ce petit Traité de l'art de déchiffrer qui en est comme la suite. Quelque délai qu'il ait apporté à tenir sa parole , il présume que le Public ne lui en doit pas moins de reconnaissance ; puisqu'il lui

révèle enfin un secret qui a rapporté à l'Auteur plus de profit que toutes les Sciences dont il a donné des leçons particulières dans les Universitez d'Iene , de Halle & d'Helmſtadt. Il ne dissimule pas dans sa Préface que cette raison seule étoit plus que suffisante pour l'empêcher de communiquer par la voye de l'impression la connoissance d'un art qu'il n'enseignoit qu'à

prix d'argent, & il appréhende que ceux qui lui ont payé ses leçons si cher, ne lui sçachent mauvais gré aujourd'hui de les lui voir donner pour rien au Public.

Cependant il est persuadé que ces mêmes personnes lui rendront justice sur le parti qu'il a pris, si elles font attention que plusieurs de ceux qui ont pris ses leçons, ne lui ont pas gardé le secret qu'ils lui avoient promis, qu'ils ont communiqué à leurs amis les cahiers qu'il leur a dictés, & que ces cahiers étant répandus de côté & d'autre, il étoit à craindre que quelqu'un ne les nît au jour sous un nom supposé, & avec toutes les fautes dont les copies ont coutume d'être remplies. C'est ce qui a déterminé M. Breithaupt à prendre ce soin lui-même, & il le flatte avec raison, que quoiqu'il s'en faille beaucoup que tout ne soit de lui dans cet Ouvrage, on lui tiendra quelque compte de la peine qu'il a eue à rassembler & à mettre en ordre ce qu'une longue étude & une lecture assidue lui ont fourni sur cette matière. Mais avant que de parler de ce Traité dont M. Breithaupt semble faire lui-même tant de cas, nous croyons qu'il est à propos de donner une idée de la Dissertation qui le précède.

Il s'y agit des différens chiffres dont se sont servis les anciens & les modernes, & l'Auteur l'a divisée en 15 articles. Il y traite 1°. de l'origine des Lettres en général. Il rapporte les sentimens des Peres & des Sçavans modernes qui soutien-

nent qu'Adam ou Moïse en sont les inventeurs. Il n'est de l'avis ni des uns ni des autres; mais il croit que cette origine, sans qu'on puisse autrement la fixer, est moins ancienne qu'Adam & plus ancienne que Moïse. Il est encore moins porté à penser que les Egyptiens, les Phéniciens, &c. ont les premiers inventé les caractères. Il est vrai, dit-il, qu'on sçait bien que les Grecs ont reçu les Lettres de Cadmus, au rapport d'Hérodote: mais qui a appris à Cadmus l'art d'écrire? C'est là une question qu'il est persuadé qu'on ne sçaurait résoudre. Il donne ensuite la manière dont on pourroit concevoir que les Lettres ont pu être trouvées par les premiers hommes. Il faut la voir dans le Livre même.

2°. Après l'invention des lettres, M. Breithaupt prétend que la plupart des peuples ont imaginé une autre manière d'écrire ce qu'on ne vouloit pas qui fût connu de la multitude. Il en apporte d'abord les anciens hieroglyphes d'Egypte pour exemple, & il les regarde comme la première sorte de chiffres dont on s'est servi dans le monde.

3°. Les Juifs avoient aussi leurs chiffres, ou écriture symbolique & mystérieuse, & l'Auteur en trouve la preuve dans Philon, & dans ce que l'Écriture dit de Moïse, qu'il étoit rempli de toute la sagesse des Egyptiens; il a mis de plus dans ses notes les trois alphabets cabalistiques publiés par Cornelius-Agrippa dans le troisième Livre de sa Philosophie occulte,

& il explique aussi d'ux autres alphabets Hébreux dont les Juifs se servoient dans la composition de leurs Talismans , & rapportés par Herman *Vonderhart* dans son Traité de *enigmatibus Judaicorum religiosis* , imprimé à Helmstadt en 1708. Il cite quelques autres Ecritures mystérieuses en usage parmi les Cabalistes , & finit cet article par la notice qu'il donne d'un Manuscrit rare & curieux qu'il a vu autrefois à Hanovre dans la Bibliothèque de feu M. Gerhard & qui renferme les secrets & les superstitions de la Cabale. Il est intitulé : *Traduction d'un ancien Livre Hébreu en Langue Allemande d'après un Manuscrit de la Bibliothèque de l'Empereur.*

4°. & 5°. Les Grecs & les Romains , selon M. *Breithaupt* , ont eu aussi leur manière d'écrire en chiffre , comme il est certain qu'ils avoient une manière propre d'écrire par abréviations. A l'égard des premiers entre les autres preuves que l'Auteur rapporte il n'oublie pas la *Scytale Lacédémonienne* , décrite par Aulugelle. Ce secret consistoit à se servir de deux baguettes appellées *Σκυτάλη* , d'une égale grosseur & d'une égale longueur. Les Lacédémoniens en donnoient une au Général qui parloit pour la guerre , & le Magistrat gardoit l'autre. Quand il s'agissoit d'écrire au Général dans des occasions importantes & sur des choses qu'on vouloit tenir secretes , on rouloit obliquement sur cette baguette une longue bande de par-

Fevrier.

chemin , de manière que les bords du parchemin se touchassent sans laisser entr'eux d'intervalle. On écrivoit ensuite sur ce parchemin , & on faisoit passer les lignes d'un bout à l'autre de la baguette ; par ce moyen lorsque le parchemin étoit déroulé toute l'écriture se trouvoit dérangée , & il n'y avoit que le Général à qui la Lettre étoit adressée , qui pût comprendre ce qu'elle contenoit en remettant le parchemin de la même façon sur la baguette qu'il avoit de son côté.

Pour les Romains l'Auteur fait des remarques curieuses & où l'érudition n'est pas épargnée non plus qu'ailleurs , sur leur manière d'écrire par abréviations , & sur les notes de Tiron & de Sénèque qui peuvent passer pour une sorte de chiffre. Il est aussi hors de doute qu'ils en avoient encore d'autres , formés par le renversement de l'ordre naturel des Lettres de l'Alphabet. Suetone fait mention de celui d'Auguste qu'Aulugelle nous a conservé & qu'on voit ici dans une note de l'Auteur.

6°. M. *Breithaupt* parle des chiffres dont les premiers Chrétiens ont pu se servir à l'exemple des Payens , & du soin que prit S. Cyprien d'augmenter pour l'usage des premiers le nombre des notes de Tyron & de Sénèque pour les abréviations. Il est aussi tenté de croire que ce mot aussi obscur que barbare *Abacadabra* pourroit bien être un chiffre qui exprimoit quelque mystère de la Secte des Basilidiens.

Q

7°. Un passage de Corneille-Tacite fait soupçonner à l'Auteur que les anciens Germains pourroient bien aussi avoir eu une sorte de chiffre ou de marque pour signifier des choses dont on vouloit dérober la connoissance au vulgaire ; mais il ne souscrit point au témoignage de Tritheme qui veut que Charlemagne ait rendu l'usage des chiffres commun en Allemagne, & qui rapporte même deux alphabets qu'il prétend que ce Prince a inventés dans cette vie.

8°. & 9°. M. Breithaupt donne l'explication du chiffre dont se servoient autrefois les Normans pendant leurs incursions en France pour ne pas être trahis si leurs Lettres venoient à être interceptées, & il est persuadé que les Lettres qu'on appelle *Runiques*, inventées par les anciens Cimbres ou les Danois leurs voisins & dont il met un alphabet sous les yeux, étoient symboliques & cachoient les idées superstitieuses de ces peuples qui étoient d'ailleurs extrêmement adonnés à la magie.

10°. Des peuples qui ont été dans l'usage d'écrire en chiffre M. Breithaupt passe aux Auteurs qui ont inventé des chiffres nouveaux ou qui ont traité plus particulièrement de cette matiere. Le premier est *Rodolphe II.* Archiduc d'Autriche au quatorzième siècle, lequel fut surnommé l'Ingénieux, pour avoir inventé un chiffre nouveau dont on ignore le secret. Mais de tous ceux qui se sont exercés sur cette maniere d'écrire, le plus célé-

bre, au jugement de M. Breithaupt, est sans contredit *Jean de Heidenberg*, connu sous le nom de *Tritheme*, Abbé de S. Jacques de Virzbours, & qui florissoit au quinzième siècle. Il s'appliqua à ce genre d'étude en conséquence d'une espece de révélation : il vit en songe un génie qui l'exhortant à mettre la main à l'œuvre, lui montra la roue qu'il devoit suivre, & lui promit son assistance & les plus heureux succès, Tritheme atteste lui-même ce fait que M. Breithaupt ne garantit pourtant pas. Quoiqu'il en soit, nous avons de cet Auteur, deux Ouvrages à peu - près du même genre, qui font connoître jusqu'où il avoit porté ses méditations sur l'art d'écrire en chiffre. L'un est intitulé *Steganographie* & l'autre *Polygraphie*. M. Breithaupt donne une notice exacte de chaque Livre contenu sur-tout dans la *Polygraphie*. La *Steganographie*, qui devoit être composée de sept Livres, n'en a plus que trois; les quatre premiers ayant été perdus, ou peut - être n'ayant jamais existé. On voit seulement quel en étoit le plan dans une Lettre de Tritheme, écrite au P. Jean Bostius de l'Ordre des Carmes, & rapportée ici presque en entier. L'obscurité presque impénétrable qui regne dans les trois Livres de la *Steganographie*, & l'affectation de Tritheme à se servir des noms d'Esprits & de Démons, pour se mieux cacher, le firent soupçonner de magie : l'original de son Ouvrage fut condamné au feu par l'ordre de Frédéric II. Electeur

Palatin. Tritheme a tâché de se laver de ce reproche ; mais celui d'encre les Sçavans qui a pris sa défense avec le plus de succès, suivant notre Auteur, est *Gustave Sélenus*, qui fait le sujet de l'article suivant.

11°. Cet Ecrivain qui nous a laissé un ample commentaire sur la Stéganographie de Tritheme n'est autre qu'*Auguste* Duc de Brunswick & de Lunebourg. Son Ouvrage a été imprimé à Lunebourg en 1624. in-folio sous le titre de *Cyphromenytics & Cryptographia Libri IX.*

12°. & 13°. Jérôme Cardan & Athanase Kircher Jesuite occupent ces deux articles. Le premier a traité de l'art d'écrire en chiffre dans son Livre de la *variété des choses*, mais M. Breithaupt juge aussi peu favorablement du travail de Cardan que Cardan a jugé de celui de Tritheme. Il parle au contraire avec éloge du dessein qu'a eu le P. Kircher de remplir le plan que Tritheme avoit proposé au P. Borius & que nous avons indiqués plus haut; il expose en quoi consiste sa méthode ou plutôt les deux alphabets contenus dans l'*Echiquier numeral*, imaginé par Kircher, il en donne la clef & enseigne la maniere de s'en servir. Cependant quelque ingénieuse que soit cette invention, il ne paroit pas approuver que Kircher l'ait si fort louée lui-même.

14°. *Gaspar Schott* a suivi les traces de Kircher, & a même commenté la maniere d'écrire en chiffre de celui-ci. Nous avons de lui un

grand Ouvrage sur cet art, lequel a été inséré dans son Traité imprimé in-4°. à Wutzbourg en 1659. sous le titre de *Magia universalis, seu Thaumaturgum-Physicum.*

Après Schott vient *Jean-Baptiste Porta* qui a écrit sur la même matière dans le seizième Livre de sa *Magie naturelle* imprimé en Latin à Hanau en 1644. Cet Auteur s'est proposé deux objets dans son Ouvrage, L'un est de traiter des caractères lisibles qu'on peut employer pour écrire en chiffre, l'autre est d'expliquer divers moyens de rendre l'écriture invisible, à moins qu'on ait le secret de la faire reparoître. *Daniel Schuenter* Mathématicien d'Altorf a fait plus dans un Ouvrage Allemand imprimé à Nuremberg sous le nom supposé de *Janus Hercules de Sunde*. Il s'est proposé d'enseigner non seulement comment on peut dans une chambre faire connoître sa pensée à quelqu'un sans que d'autres s'en apperçoivent, mais encore à un absent très-éloigné pendant le jour & pendant la nuit. Il y traite des Courriers clandestins qui portent sûrement les Lettres, & des différentes manieres d'écrire en chiffre, aussi bien que de l'art de déchiffrer. Enfin M. *Breithaupt*, après avoir terminé sa Liste des Auteurs *Steganographes* par *Jean-Baltazar Frideric*, qui a aussi écrit en Allemand, finit sa Dissertation en priant qu'on l'excuse si n'ayant pas les Livres nécessaires, il n'a rien dit des Anglois, dont il sçait que plusieurs, comme *Thomas Willis*, ont excellé dans

ce genre d'étude.

Nous donnerons dans le Journal prochain l'Extrait de la seconde Partie du Livre de M. Breit-

hanpt, laquelle contient ses réflexions & ses recherches sur l'art de déchiffrer.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

ALLEMAGNE.

DE VIENNE.

VOICI le titre singulier d'un Ouvrage qui ne l'est pas moins, & dont M. le Docteur *Michel Gottlieb-Hansch*, Conseiller de S. M. Imp. est l'Auteur : *Pathologia Austriaca nova*, hoc est, *Affectuum humanæ mentis LIV, quorum jam XXII novi deteguntur, generes, nunc-primum Vindobonæ nunc Geometrico demonstrata. Accedit Tabula affectuum mnemonica.* in-8°. Il s'y agit de démontrer géométriquement la généalogie des passions humaines.

Des Bains nouvellement découverts dans la haute Hongrie, & dans lesquels on a trouvé quelques Monumens antiques, ont donné occasion à la Dissertation suivante, imprimée in-4°. chez Jean-Pierre Vanbelen : *de Thermais Herculanis nuper in Dacia detectis*, Paschalis Caryophili Jurisconsulti *Dissertatio Epistolaris*. L'Auteur qui dédie son Ouvrage à M. le Comte *Hamilton*, Gouverneur du Binnat de *Temeswar*, recherche dans quelle partie de l'ancienne *Dace*, ces Bains étoient situés, il fait voir pour-

quoi il leur donne le nom de *Bains d'Hercule*, & il prouve par les Médailles & les Inscriptions qu'on y a trouvées, qu'ils n'ont été construits que vers le tems d'*Antonin Pie.* & non sous l'Empire de *Trajan* ou d'*Adrien*.

DE LEIPSIK.

M. de *Meyern* fait imprimer en cette Ville les *Actes & l'Histoire de la Diète de l'Empire assemblée à Ratisbonne en 1653. & 1654.* Cet Ouvrage utile pour la connoissance du droit public d'Allemagne sera en deux Volumes in-folio.

Tu-pe debite les *Lettres du Chevalier d'Hr****, traduites en Alleman par M. de *Stemwehr*.

DE HELMSTADT.

M. *Roth* a publié une Dissertation Latine sur les *Tahismans* des anciens Germains & sur le respect que ces peuples superstitieux avoient pour leurs Devineries. *De Imaginibus Germanorum Magicis, quas Alrunas vocant, Commentatio Historico-Antiquaria, Fennarum apud Germanos veteres sacrarum instituta & cultum religiosum simul*

es. plians. Broch. in-8°.

ANGLETERRE.

D' O X F O R D.

Il paroît ici un Ouvrage *in-4°*. de M. de Blossiers *Towey*, Docteur en Droit & Principal du College de New-Inn-Hall, intitulé : *Anglia Judaica : or the History and Antiquities of the Jews in England*, &c. C'est-à-dire : *L'Histoire & les Antiquitez des Juifs d'Angleterre*, » recueilliés des Historiens Anglois, » tant imprimés que manuscrits, des » Archives que l'on garde à la Tour, » & d'autres monumens publics. « Quelques Historiens placent l'époque de l'établissement des Juifs en Angleterre, au regne de Guillaume le Conquerant ; mais M. *Towey* prouve qu'ils y étoient déjà en 740. Ils en furent bannis tous par Edoïard I. en 1290. & ne songerent à y rentrer qu'au tems de Cromwel. Leur tentative n'eut pas alors un heureux succès. Ce ne fut que sous Charles II. qu'ils reparurent en Anglererre, & ils s'y sont conservés jusqu'à présent L'Auteur s'attache à faire connoître les différentes situations où ils se sont trouvés sous chaque regne, & il ne tient pas à lui qu'on ne regarde comme injustes les persecutions qu'ils ont eu quelquefois à souffrir.

DE L O N D R E S.

On propose d'imprimer par Souscription en 2 Volumes *in-fol.* un

Livre Anglois qui a pour titre : *Stereography : or a compleat Body of Perspective in all its branches*, &c. c'est-à-dire : *Système complet de Perspective* ; » où l'on enseigne à représenter par des règles mathématiques, les lignes, les figures planes, & les corps solides, rectilignes, curvilignes & mixtes, » dans toutes sortes de positions, » leurs projections ou leurs ombres, & leurs réflexions causées par des surfaces polies. Le tout » exécuté suivant des méthodes uniformes, aisées, générales, & » pour la plupart entièrement nouvelles. « Par J. *Hamilton*, Ecuyer & Membre de la Société Royale. Le prix de la Souscription pour cet Ouvrage, qui sera accompagné d'un grand nombre de figures, est de 50 *shillings*, dont on payera la moitié en souscrivant & l'autre moitié en recevant l'exemplaire complet.

Les *Innys* & *Manby* ont en vente une Traduction Angloise d'un Ouvrage Allemand intitulé : *Description Historique & Géographique des Parties Septentrionales & Orientales de l'Europe & de l'Asie*, mais plus particulièrement de la *Russie*, de la *Siberie* & de la grande Tartarie, considérées dans leur Etat, tant ancien que moderne, &c. Par M. *Jean-Philippe Van-Sirahlenberg*, Officier Suédois, qui a demeuré 13 ans dans ces Païs-là, *in-4°*.

Knaplock a imprimé le III^e Tome de l'*Histoire du Monde Sacrée & Profane*. Par M. *Samuel Schuckard*,

Chapelain ordinaire de S. M. Britannique. in-8°. en Anglois.

Human Osteogeny explained in Two lectures, &c. C'est - à - dire : *Discours sur l'Osteogenie humaine, lûs au Théâtre Anatomique des Chirurgiens de Londres, le premier & le second de Juillet 1731. dans lesquels on décrit non seulement le commencement & l'accroissement des Os du fœtus humain, mais où l'on considère aussi la nature de l'ossification, & où l'on démontre la fausseté du principe reçu, que les os sont formés des cartilages.* Par M. Nesbitt, Docteur en Médecine, de la Société Royale & Lecteur d'Anatomie au Théâtre des Chirurgiens. 1736. in-8°.

HOLLANDE.

D'AMSTERDAM.

Westein & Smith vont bien-tôt mettre en vente un nouvel Ouvrage de M. *Roussel*, Membre des Académies de Peterbourg & de Berlin : C'est l'*Histoire de la succession aux Duchez de Cleves de Berg & de Juliers, aux Comtés de la Marck & de Ravensberg*, &c. en deux Volumes in-8°. Il y aura à la tête du premier Volume une Carte Géographique de ces Provinces, & une Table généalogique qu'on dit être aussi exacte que curieuse.

FRANCE.

DE STRASBOURG.

On doit délivrer actuellement

aux Souscripteurs le Tome second du *Traité de Siérometrie & Coupe des pierres* de M. *Frezier*, qui s'imprime en cette Ville. On le trouvera à Paris chez *Jombert*, rue S. Jacques, au coin de la rue des Mathurins.

DE PARIS.

Quelques Libraires débirent ici un Ouvrage imprimé à *Neury*, & intitulé : *Histoire du Ponthieu d'Eugène III.* Chez *Pierre-Antoine*, Imprimeur-Libraire, vis-à-vis les RR. PP. Jésuites du Collège. 1737. in-8°. Cette Histoire composée par Dom *Jean Delanne*, Bibliothécaire de l'Abbaye de Clairvaux, est dédiée à M. l'Evêque de Langres. L'Auteur l'a entreprise, comme il le dit dans un Avertissement, en attendant qu'il puisse achever l'*Histoire de l'Abbaye de Clairvaux*, à laquelle il travaille depuis trois ans, mais que la disette où il se trouve des Livres qui lui sont nécessaires, l'a obligé d'interrompre, jusqu'à ce que ses Supérieurs aient trouvé le moyen de les lui procurer.

Voici le titre d'un Ouvrage qui peut n'être pas moins curieux que le précédent, & qui sort de l'imprimerie de *Jacques Guerin*, Quai des Augustins : *Dissertation Historique & Critique sur l'origine & l'ancienneté de l'Abbaye de S. Bertin ; & sur la supériorité qu'elle avoit autrefois sur l'Eglise de S. Omer* : où l'on répond à la Critique publiée depuis quelque tems contre les titres de cette Abbaye. Par un Religieux de l'Abbaye de Saint Bertin, 1737. in-12.

On trouve chez *Quilau*, Imprimeur de l'Université, rue Gaillande, & chez *Desaint*, Libraire, rue S. Jean de Beauvais, le *Discours Latin*, prononcé à la rentrée des Classes, le 1. Octobre 1737. par M. *Crevier*, Professeur de Rhétorique au Collège de Beauvais. Tout ce Discours roule sur l'importante Question de sçavoir si par rapport à l'éloquence & au stile, le *belle & festive* des Latins est la même chose, que ce qu'on doit entendre par *pulchre*, ou s'il y a réellement de la différence dans la signification de ces termes. M. *Crevier* soutient le dernier sentiment contre M. l'*Abbé d'Olivet*, de l'Académie Française, & l'Imprimé que nous annonçons n'est proprement qu'une Réponse Latine à ce que l'Académicien avoit déjà écrit en François sur cette matière contre le Professeur de l'Uni-

versité.

Briaçon, rue S. Jacques, à la Science, vient d'achever d'imprimer le premier Tome de *la Mythologie & les Fables, expliquées par l'Histoire*. Par M. l'Abbé *Banier*, de l'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres. in-4°. & in-12. Le second & le troisième Volume de cet Ouvrage paroîtront successivement dans le cours de cette année.

On doit vendre incessamment en détail la Bibliothèque de feu M. le Comte de *Hoym*, ci-devant Ambassadeur de Pologne en France : il n'est guères d'hommes de Lettres à Paris qui ne sçachent avec quels soins & quelles dépenses ce Seigneur s'est appliqué à acquérir les Livres du meilleur choix & du plus grand prix. *Gabriel Marini*, rue S. Jacques, en imprime le Catalogue, qui ne tardera pas à paroître.

Erreurs à corriger dans le Journal de Janvier 1738.

P Ag. 21. lig. 15. du titre, *de l'usage de l'abus*, ôtez de : p. 23. col. 1. l. 18. traicement, lisez tintement : Ibid. & de l'hémorrhagie, ôtez & : Ibid. l. 39. Colera-morbus, lisez Cholera-morbus : p. 24. col. 1. l. 26. & 27. n'empiraissent, lisez n'expiraissent : p. 26. col. 1. l. 20. 22. & 23. ophthalmie, lisez ophthalmie : Ibid. l. 26. phlegminant, lisez phlegmoneux : Ibid. l. 34. & 35. un selon, lisez un seton : p. 26. & 27. à la fin de l'Extrait (Nous remettons à un autre Journal à parler du Traité du Café, du Thé, du Chocolat & du Tabac) : p. 29. à la quatrième l. du titre, Patologiam, lisez Pathologiam : Ibid. ajoutez à la fin du titre (vol. in-4°. pag. 509.) : p. 31. col. 1. l. 27. Cranc, lisez Crane : p. 47. col. 1. l. 5. dem, lisez idem : Ibid. col. 2. l. 31. de beau, lisez de si beau : p. 49. col. 2. l. 12. que ces Ouvrages qui, ôtez qui : p. 54. col. 2. l. 30. il se laissoit, lisez ille laissoit,

T A B L E

Des Articles contenus dans le Journal de Fev. 1738.

| | |
|---|---------|
| H <i>Histoire générale de Languedoc , Tom. III.</i> | pag. 67 |
| <i>La Vie de S. Thomas d'Aquin ,</i> | 74 |
| <i>Génération Harmonique , &c.</i> | 80 |
| <i>Histoire Ancienne des Egyptiens , des Carthaginois , &c.</i> | 89 |
| <i>Eloge Historique de M. Coustou , &c.</i> | 99 |
| <i>Troisième Lettre de M. Astruc , &c.</i> | 103 |
| <i>Traité des gains Nuptiaux & de survie , &c.</i> | 107 |
| <i>Logique , ou Réflexions sur les forces de l'entendement humain , &c.</i> | 113 |
| <i>L'Art de déchiffrer , &c.</i> | 119 |
| <i>Nouvelles Littéraires ,</i> | 124 |

Fin de la Table.

LE
JOURNAL
DES
SCAVANS,
₃
POUR

L'ANNEE M. DCC. XXXVIII.

MARS.

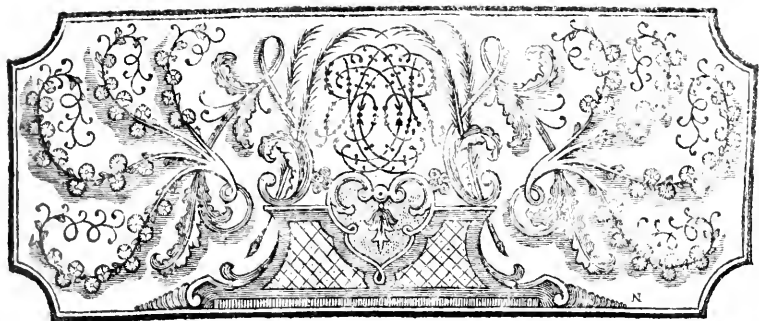


A PARIS,

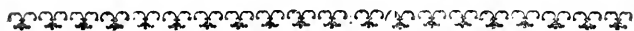
Chez CHAUBERT, à l'entrée du Quay des
Augustins, du côté du Pont Saint Michel, à la
Renommée & à la Prudence.

M. DCC. XXXVIII.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROY.



LE
JOURNAL
DES
SCAVANS.



MARS M. DCC. XXXVIII.

*HISTOIRE GENERALE DE LANGUEDOC , AVEC DES
Notes & les Pieces justificatives : composee sur les Auteurs & Titres origi-
naux , & enrichie de divers Monumens. Par un Religieux Benedictin
de la Congregation de Saint Maur. TOME TROISIEME. A Paris , chez
Jacques Vincent , Imprimeur des Etats Generaux de la Province de
Languedoc , rue & vis-à-vis l'Eglise Saint Severin , à l'Ange. 1737.
in-folio. Volume de 606. pag. pour l'Histoire & les Notes , & de 706.
pag. pour les Preuves & la Table generale des noms & des matieres.*

L'HISTOIRE de l'Hérésie &
de la guerre des Albigeois ,
dont le Languedoc fut le Théâtre
Mars.

pendant près d'un siècle , remplit,
comme nous l'avons déjà remar-
qué dans notre Journal du mois
R ij

dernier, la plus grande partie des huit Livres qui composent ce Volume. Cette matiere interessante par elle-même le pourra paroître encore davantage par la maniere dont l'Auteur l'a traitée. En garde contre la prévention, & n'avançant rien que sur l'autorité des Ecrivains du tems ou des Actes authentiques, il s'est appliqué à exposer les faits avec autant de desinvolture que de sincerité, & pour l'ordinaire il a sagement laissé à ses Lecteurs le soin de faire les réflexions. C'est à nous d'imiter son exemple à ce dernier égard, dans le précis que nous allons tâcher de donner de cette Histoire, autant que les bornes d'un Extrait pourront nous le permettre.

Dom Vaissette commence son dix-neuvième Livre qui est le premier de ce Volume, par décrire l'origine & le progrès de l'Hérésie dans le Languedoc. Selon lui les Hérétiques qui furent appelés dans la suite *Albigois*, tiroient leur origine des Manichéens d'Arménie, qui vers la fin du neuvième siècle pervertirent une partie des Bulgares nouvellement convertis à la Foi Chrétienne. Quelques-uns d'entre ces derniers passèrent dans la suite en Italie, d'où ils porterent leurs erreurs en France au onzième siècle sous le regne du Roi Henri I. qui fit brûler à Orléans plusieurs de ces Manichéens. Leur Secte qui s'étoit répandue dans le Toulousain & les autres Provinces, y demeura sinon éteinte, du moins cachée pendant quel-

que tems; mais *Pierre de Bruis* & *Henri* son Disciple la renouvelèrent vers le commencement du siècle suivant. Ce dernier séduisit une partie des peuples du Toulousain & des environs, & malgré les soins & les travaux d'Alberic Légat du Pape Eugène & de S. Bernard, non seulement les Hérétiques qu'on appelloit alors *Henriciens* se conservèrent dans le Païs, mais ils y prirent bien-tôt après de nouvelles forces, & s'étendirent sous differens noms dans les Provinces voisines, & dans presque toute l'Europe. Le Concile de Tours tenu en 1163. & auquel le Pape Alexandre III. présida, prit des mesures pour l'extirpation de cette Hérésie; il défendit de donner retraite aux Hérétiques, ou d'avoir aucun commerce avec eux, & ordonna aux Princes Catholiques d'en emprisonner ceux de ces Sectaires qu'on decouvriroit, & de confiscquer leurs biens.

Ce fut pour se conformer à ce Concile & arrêter les progrès que l'erreur faisoit dans le Languedoc, que les Evêques & les Seigneurs de cette Province s'assemblerent en 1165. à *Lombers* petite Ville du Diocèse d'Alby, & non à *Lombe* sur la Save dans le Toulousain, comme quelques Critiques l'ont cru. Les Hérétiques qui se faisoient appeller *Bons-hommes*, ayant à leur tête un nommé Olivier, comparurent dans cette assemblée, à laquelle assista Constance sœur du Roi Louis le Jeune & femme de Raymond V. Comte de Toulouse. Ils y furent

condamnés solennellement, & la Sentence prononcée contre eux fut soufrite en présence de tout le peuple, par les Evêques, les Abbez, les Ecclesiastiques, par Constance, & par les autres Seigneurs. Il paroît par l'Interrogatoire que les Bons-hommes subirent dans ce Concile qu'entre autres articles de leur doctrine, ils rejettoient l'Ancien Testament, & n'admettoient que le Nouveau; & prétendoient qu'il n'étoit pas permis de faire serment: mais sans entrer dans le détail des erreurs qu'ils soutenoient, ou que différens Auteurs leur attribuent, l'Historien se contente de dire en général qu'ils étoient presque tous extrêmement ignorans, & qu'ils n'avoient pas proprement de Système uniforme; quoique le fond de leurs erreurs fût le pur Manichéisme. A l'égard du nom d'*Albigéois*, Dom Vaïssète soutient qu'on ne commença à le leur donner qu'en 1208. dans le tems de la Croisade qu'on publia contre eux, & qu'il ne leur vient que parce qu'ils avoient été d'abord condamnés dans le Diocèse d'Alby.

Quoiqu'il en soit, l'Auteur interrompt le récit de ce qui les regarde pour reprendre le fil de la narration des autres événemens politiques arrivés dans le Languedoc & ne revient à ces Sectaires que sous l'année 1178. tems auquel l'erreur avoit fait des progrès si étonnans qu'elle avoit gagné la plupart des Ecclesiastiques & de la Noblesse de la Province. Raymond

Comte de Toulouse, Prince zélé pour la Foi, fit tous ses efforts pour remédier à un si grand mal. Il s'adressa au Chapitre général de l'Ordre de Cîteaux pour lui demander des Missionnaires comme avoit fait Alphonse son pere pour le même sujet trente ans auparavant: il implora aussi le secours des Rois de France & d'Angleterre pour reprimer ceux de ses sujets qui avoient embrassé l'erreur. Voici une partie de la Lettre que ce Prince écrivit au Chapitre de Cîteaux; elle peut servir à faire connoître d'un côté quel étoit l'état des choses & de l'autre quels étoient les sentimens des Henriens. » Cette Hérésie, *dit le Comte,* » tellement prévalu, qu'elle a mis » la division entre le mari & la » femme, le pere & le fils, la me- » re & la belle-fille, ceux qui sont » revêtus du Sacerdoce se sont » laissés corrompre, les Eglises » sont abandonnées & tombent en » ruine; on refuse d'administrer le » baptême; l'Eucharistie est en » execration, & la penitence mé- » prisée. On ne veut pas croire la » création de l'homme & la resur- » rection de la chair; en un mot » tous les Sacremens sont anéantis, » & on introduit deux Principes. » Pour moi, *ajoute-t-il*, qui suis » armé des deux glaives, & qui » fais gloire d'être établi en cela le » vengeur & le ministre de la cole- » re de Dieu, je cherche en vain » le moyen de mettre fin à de si » grands maux, & je reconnois » que je ne suis pas assez fort pour

» y réussir , parce que les plus notables de mes sujets ont été séduits , & ont entraîné avec eux une grande partie du peuple : en sorte que je n'ose ni ne puis rien entreprendre.

Loüis le Jeune Roi de France & Henri Roi d'Angleterre , après avoir fait la paix , avoient résolu en 1178. d'aller en personne à Toulouse pour en chasser les Hérétiques : mais ayant réfléchi qu'ils feroient plus utilement d'envoyer sur les lieux des personnes sçavantes pour instruire & ramener les peuples , ils chargerent de cette commission , du consentement du Pape Alexandre III. le Cardinal de S. Chrysogone Légat en France , quelques Evêques & plusieurs autres Ecclesiastiques de mérite , avec ordre d'excommunier tous ceux qui ne seroient pas dociles à leurs exhortations. Ces Prélats se rendirent d'abord à Toulouse qui passoit pour l'azile & le centre de l'Hérésie , & où ils furent en effet reçûs avec de grandes huées. Ils n'y firent pas tout le fruit auquel ils s'étoient attendu ; leur Mission , comme on le voit dans l'Histoire , se borna à recevoir à Toulouse l'abjuration d'un fameux Hérétique nommé Pierre Mauran , dont les biens furent cependant confisqués , & à excommunier dans l'Albigeois deux autres Chefs des Sectaires , & Roger Vicomte de Béziers , sinon comme Hérétique , du moins comme fauteur d'Hérésie ; car Dom Vaissette entreprend de le justifier sur le premier article , &

en effet on ne voit pas que dans la suite de la vie de ce Seigneur, l'un des Principaux du Languedoc , & qui ne mourut qu'en 1194. cette excommunication lui ait fait aucun tort.

Henri Abbé de Clairveaux , qui avoit été de cette Mission , & qui fut depuis promu au Cardinalat & à l'Evêché d'Albano , fut envoyé en 1191. dans la Province par le Pape Alexandre III. en qualité de Légat. Convaincu par l'expérience qu'il en avoit faite , que les exhortations , les menaces ni l'excommunication même n'étoient pas des moyens suffisans pour réunir à l'Eglise ceux qui s'en étoient séparés , il persuada par la force de son éloquence à un grand nombre de Catholiques de prendre les armes & de le suivre. Il forma ainsi un petit corps d'armée , & s'avança vers les Etats du même Vicomte de Béziers dont nous venons de parler , & par la protection daquel les Hérétiques s'étoient fortifiés dans divers Châteaux de son Domaine , d'où ils répandoient leur venin dans toute la Province. Tout ce qu'on sçait de cette expedition c'est que le Légat Henri alla mettre le Sieg devant le Château de Lavaur , qui lui fut livré par Adelaide de Toulouse femme du Vicomte , & où se trouva un grand nombre d'Hérétiques , dont les uns se convertirent de bonne foi , & les autres ne le firent qu'en apparence : ce fut à cet exploit que se termina la Légation du Cardinal Henri. L'Hérésie prit de nouvelles forces pen-

dant son absence ; & profita pour s'étendre encore davantage des guerres que le Comte de Toulouse eut à soutenir contre les Princes ses voisins ou ses Vassaux.

Raymond V. dont l'Histoire fait de grands éloges , mourut en 1194 après avoir témoigné un grand zèle pour la conversion des Sectaires qui infectoient ses Etats. Raymond VI. son fils & son Successeur eut à peine pris possession des Domaines de son pere en 1165. qu'il se brouilla avec le Clergé , & se fit excommunier par le Pape Celestin III. pour quelques entreprises qu'il avoit formées contre les droits de l'Abbaye de S. Gilles. Il est vrai qu'Innocent III. Successeur de Celestin , releva ce Prince de l'excommunication fulminée contre lui , ainsi que le raconte l'Historien dans son XX^e Livre : mais ce fut là toujours comme le prélude des traverses infinies que Raimond VI & son fils Raimond VII. eurent à essuyer dans la suite pour les affaires de l'Eglise , & qui font le sujet des Livres suivans de ce Volume.

On voit au commencement du XXI. Livre de quelle maniere & avec quels pouvoirs le Pape Innocent III. envoya dans les Provinces d'Aix , Narbonne , Auch , Vienne , Arles , Embrun , Tarragone & Lyon, Frere *Remier*, & Frere *Guy* de l'Ordre de Cîteaux, pour Commissaires contre les Hérétiques ; Dom Vaillette regarde ces deux Religieux comme les premiers qui exercerent dans la Province les fonctions de ceux qu'on nomma

depuis *Inquisiteurs* ; mais le Pape en 1199. honora Frere Reinier qui jusqu'alors n'avoit exercé que la fonction de simple Commissaire, de celle de son Légat à *Latere* dans les Provinces d'Embrun, d'Aix, d'Arles, & Narbonne. Il fut bien-tôt suivi en cette qualité par Jean de S. Paul, Cardinal de S. Prisque, auquel succederent, en 1203, Frere Pierre de Castelnau, & Frere Raoul, tous deux Religieux de l'Abbaye de Fontfroide au Diocèse de Narbonne, de l'Ordre de Cîteaux. La Légation de Frere Reinier & celle du Cardinal de Saint Prisque n'eurent rien de fort remarquable. Le nombre des Sectaires se multiplioit dans le Toulousain, & ils y tenoient même au rapport de l'Historien, des assemblées publiques, où la principale Noblesse des environs se rendoit pour assister à leurs instructions.

Voici quelques - unes des cérémonies qu'ils y observoient : tous ceux qui se trouvoient à ses assemblées adoroient les Hérétiques en faisant plusieurs génuflexions devant eux, à la dernière desquelles ils prononçoient ces mots : *benissez ; priez Dieu pour ce pecheur.* Guillebert de Castres, l'un des principaux Hérétiques du Pays, dans une des assemblées qu'il tint vers l'an 1204. associa à sa Secte cinq Dames de considération. Un témoin oculaire qui rendit sa déposition quarante ans après devant les Inquisiteurs de Carcassonne, raconte ainsi la cérémonie. » Elle » fut faite par le *fils majeur* de l'Egli-

» se de Toulouse, assisté des autres
 » Hérétiques qui *consolèrent* & re-
 » çurent ces Dames, lesquelles à
 » la demande des Hérétiques se
 » rendirent à Dieu & à l'Evangile,
 » & promirent de ne plus manger
 » à l'avenir ni chair ni œufs ni fro-
 » mage, mais d'user seulement
 » d'huile & de poisson. Elles pro-
 » mirent aussi de ne pas jurer ni
 » mentir; de n'avoir aucun com-
 » merce charnel tout le tems de
 » leur vie, & de ne jamais aban-
 » donner la Secte par aucune
 » crainte de la mort. Après cette
 » promesse elles reciterent le *Pa-*
 » *ter noster* à la maniere des Héréti-
 » ques. Ceux qui leur imposèrent
 » les mains firent une lecture sur
 » elles, en tenant le Livre sur leur
 » tête, & leur donnerent enfin la
 » paix, premierement avec le Li-
 » vre & ensuite avec l'épaulé;
 » après quoi ils adorèrent Dieu, en
 » faisant plusieurs génuflexions. «
 Ce témoin ajoute que tous ceux
 qui assistoient à cette assemblée,
 tant hommes que femmes, excep-
 té Raïmond - Roger, Comte de
 Foix qui y étoit, adorèrent les
 Hérétiques, qui après la cérémo-
 nie leur donnerent la paix en les
 baisant deux fois au travers de la
 bouche (*bis in ore extraverso*) ce
 qu'ils firent ensuite entr'eux.

Frere Pierre de Castelnau & Fre-
 re Raoul, auxquels le Pape associa
 peu de tems après Arnaud surnom-
 mé Amalric, Abbé de Cîteaux,
 agirent au commencement avec
 beaucoup plus de vigueur, mais
 aussi avec encore moins de succès

que ceux qui les avoient précédés
 dans la même fonction. Le Pape
 leur donna un plein pouvoir d'agir
 en son nom, avec ordre à tous les
 Evêques de les recevoir comme lui-
 même, de lui obéir absolument,
 & de leur promettre par serment
 d'exécuter fidèlement tous leurs
 decrets en matiere d'hérésie. » En
 » forte (dit l'Historien) qu'il ôta
 » par-là à ces Prélats leur Jurisdic-
 » tion ordinaire sur les Hérétiques.
 » Un pouvoir si excessif & si inus-
 » té (ajoute-t-il) broüilla bien tôt
 » les Légats avec l'Archevêque de
 » Narbonne & avec la plupart des
 » autres Evêques de la Province,
 » qui souffroient fort impatiem-
 » ment de se voir dépouillés par
 » de simples Religieux d'une auto-
 » rité qu'ils tenoient immédiate-
 » ment de J. C & l'Archevêque
 » refusa nettement de leur prêter
 » le serment qu'ils exigeoient de
 » lui. « Les Légats voulurent l'y
 contraindre en procédant contre
 lui, aussi-bien que contre quel-
 ques autres Evêques qui suivirent
 son exemple: mais c'est dans le
 Livre même qu'il faut chercher la
 suite de ces contestations & les au-
 tres entreprises de ces Légats. Elles
 donnerent occasion au Pape Inno-
 cent III. d'écrire beaucoup de Let-
 tres dont l'Auteur ne manque pas
 de faire usage.

Dans le tems que l'Abbé de Cîteaux,
 Pierre de Castelnau, &
 Raoul étoient à Montpellier en
 1206. Diégo d'Azbe, Evêque
 d'Osma en Espagne, & S. Domi-
 nique son Compagnon & Sous-
 Prieur

Prieur de son Eglise y arriverent de Rome vers le mois de Juillet. Les trois Légats étoient alors résolus d'abandonner leur ministère, sous le prétexte que les Hérétiques leur reprochant sans cesse la vie scandaleuse du Clergé, & eux n'ayant rien à répondre à ces reproches, ils ne pouvoient faire aucun fruit. L'Evêque d'Osma dont le dessein avoit été d'aller prêcher l'Evangile aux Infidèles, & qui n'en avoit pu obtenir la permission du Pape, encouragea les Légats à continuer leur mission, & pour la faire d'une manière plus utile, il leur proposa d'aller à pied, & de ne porter, comme les Apôtres, ni or ni argent. Ils s'excusèrent d'embrasser d'eux-mêmes ce genre de vie, de peur qu'elle ne passât pour une nouveauté; mais ils convinrent que si quelqu'un leur en donnoit l'exemple, ils le suivroient volontiers. Alors l'Evêque leur déclara qu'il se mettroit lui-même à leur tête, & ayant renvoyé tous ses Domestiques, il ne retint que S. Dominique: ils s'associerent tous deux avec Frere Pierre de Castelnau & Frere Raoul; l'Abbé de Cîteaux les quitta pour aller tenir le Chapitre général de son Ordre, & leur promit d'en amener plusieurs Abbez & Religieux pour les aider dans leurs courses Apostoliques. Les quatre Missionnaires firent ensuite nus pieds de Montpellier, & se rendirent dans le Toulousain, où ils parcoururent plusieurs Villes & Châteaux qui avoient embrassé l'erreur. Ils y prê-

cherent avec assez de liberté, & ils y firent quelques conversions. L'année suivante l'Abbé de Cîteaux tint sa parole & arriva dans le Pays, avec 12 Abbez & une vingtaine de Religieux de son Ordre. Entr'eux étoit Guy Abbé de Vaux-Sernay au Diocèse de Paris, avec Pierre son neveu, Religieux de son Monastere, lequel nous a laissé une Histoire de ce qui se passa alors en Languedoc, & durant les années suivantes. Les nouveaux Missionnaires, remplis de zèle & de lumière, s'étant joints à l'Evêque d'Osma & ses Collègues, délibérèrent entr'eux, & convinrent de se partager par bandes de deux ou trois, & de parcourir ainsi les divers quartiers de la Province que l'Hérésie avoit infectés. Ils se dispersèrent donc, & marchèrent toujours à pied en mandiant leur pain: cette Mission n'eut de beau que ses commencemens: elle ne dura que trois mois, & se dissipa comme d'elle-même. L'Evêque d'Osma retourna dans son Diocèse, où il mourut; Frere Raoul Légat du Pape mourut aussi en allant rejoindre Pierre de Castelnau son Collègue qui étoit en Provence. L'Abbé de Cîteaux se retira ailleurs pour d'autres affaires, & la plupart des Abbez & des Religieux de son Ordre, rebutés par le peu de fruit qu'ils faisoient, s'en retournerent en France. Il n'y eut que S. Dominique qui resta presque seul. En parlant des travaux Apostoliques de ce Saint, l'Historien n'oublie pas l'origine &

la fondation du célèbre Monastere de Proïlle qui fut comme le berceau de l'Ordre des *Freres Prêcheurs* ; & il nous apprend quelle étoit la pénitence que les Missionnaires imposoient alors aux Hérétiques convertis. On la trouve dans des Lettres que S. Dominique fit expedier en faveur d'un nommé Pons-Roger : elles sont conçues en ces termes : » Frere Dominique , » Chanoine d'Osma, le dernier des » Prédicateurs , à tous les Fidèles » qui verront ces Lettres , salut en » J. C. Nous avons reconcilié à l'Eglise par l'autorité du Seigneur » Abbé de Citeaux , Légat du S. » Siège Apostolique , qui nous a » commis ce soin , Pierre Roger » Porteur des présentes , lequel » s'est converti. Nous le condamnons , en vertu du serment qu'il » nous a prêté , à être conduit les » épaules nues pendant trois Dimanches & Fêtes par un Prêtre » qui lui donnera la discipline depuis l'entrée du Village de . . . » jusqu'à l'Eglise. Il portera l'habit » Religieux , & pour la forme & pour la couleur , sur lequel il y » aura deux petites croix cousues » des deux côtes de la poitrine. » Nous lui ordonnons de plus de » s'abstenir toute sa vie de chair , » d'œufs & de fromage , excepté » les jours de Pâques , de la Pentecôte & de la Nativité , auxquels » nous lui commandons d'en user , » pour preuve qu'il a renoncé à ses » erreurs. Il fera trois Carêmes » pendant l'année , entendra tous » les jours la Messe ; gardera une

» chasteté perpétuelle , & demeurera toute sa vie à . . . dont le » *Chapelain* (ou Curé) veillera à » sa conduite , jusqu'à ce que » l'Abbé de Citeaux en ordonne » autrement , &c.

Quelques Lecteurs pourront comparer les derniers articles de cette formule de pénitence avec les engagements que nous avons dit plus haut que contractoient ceux qui se faisoient recevoir dans les assemblées des Hérétiques : mais nous revenons à ce qui se passa dans le Languedoc , après la retraite des Missionnaires de l'Ordre de Citeaux .

Raymond VI. Comte de Toulouse , n'avoit pas été si difficile que quelques Evêques de ses Etats lorsque les Légats Pierre de Castelnau & Raoul le sommerent en 1205. de chasser les Hérétiques de ses Domaines. Il se rendit à leurs remontrances , & leur promit par serment de chasser non seulement les Hérétiques , mais encore les routiers , sorte de Soldatsques ou plutôt de brigands que les guerres avoient introduits dans le Pays , & qui en troubloient continuellement la tranquillité. Cette condescendance cependant n'empêcha pas que ce Prince ne fût toujours soupçonné de favoriser l'erreur , & sur le refus qu'il fit deux ans après de signer une paix que Pierre de Castelnau avoit menagée d'une part entre le Roi d'Aragon & les habitants de Montpellier , & de l'autre entre differens Seigneurs , qui se faisoient la guerre , il fut

excommunié par ce Légat irrité & l'interdit fut jetté sur toutes les terres. De -là vinrent tous les malheurs dont ce Prince fut accablé , & dont nous allons abréger le recit le plus qu'il nous sera possible.

Quoique dans le fond tout le crime de Raimond en cette rencontre, fut de n'avoir pas voulu conclure la paix avec ses vassaux du Marquisat de Provence, joindre ensuite ses armes aux leurs, pour exterminer les Hérétiques ; le Pape Innocent III. lui écrivit une Lettre fulminante, où il lui fait les plus sanglans reproches & les plus terribles menaces. Cette Lettre eut son effet, & ce Prince acquiesçant aux volontés du Légat, conclut la paix avec les Seigneurs Provençaux, & fut à ce qu'il paroît à l'Historien, absous de l'excommunication ; mais un événement tragique auquel certaines apparences pouvoient faire penser que Raimond avoit eu quelque part, le replongea bien-tôt dans de nouvelles perplexitez.

Il s'agit du meurtre du Légat Pierre de Castelnau dont l'Auteur rapporte toutes les circonstances. Cet attentat enflamma le zèle d'Innocent III. qui avoit déjà résolu d'employer la force pour l'extirpation des Hérétiques. Il écrivit aux Archevêques de la Province & à leurs Suffragans pour leur ordonner de dénoncer le Comte de Toulouse excommunié, sur la présomption, qu'il étoit coupable de la mort du Légat : » & comme

» (ajoute-t-il) dans la Lettre du
 » 10 Mars 1208. *suivant les saints*
 » *Canons, on ne doit pas garder la*
 » *foi à celui qui ne la garde pas à*
 » *Dieu*, après l'avoir séparé de la
 » communion des Fidèles, vous
 » déclarerez par l'autorité Aposto-
 » lique, tous ceux qui lui ont pro-
 » mis fidélité, société ou alliance,
 » déliés de leur serment, avec per-
 » mission à tout Catholique, sauf
 » le droit du Seigneur principal,
 » non seulement de poursuivre sa
 » personne, mais encore d'occuper
 » & de garder les domaines, &c. Il
 adressa à tous les Seigneurs des
 mêmes Provinces & de tout le
 Royaume à peu-près de sembla-
 bles Lettres, où il les presse de
 s'armer pour tirer vengeance de la
 mort de son Légat, pour extermi-
 ner les Hérétiques & pour rétablir
 la paix. Dans celles qu'il écrivoit à
 Philippe-Auguste, il le prie de
 venger l'outrage fait à Dieu en la
 personne de Pierre de Castelnau,
 Légat du S. Siège, de prendre la
 protection de l'Eglise contre le Ty-
 ran & l'ennemi de la foi, d'aller en
 personne dans la Province, y dé-
 truire les Hérétiques qui sont, dit-
 il, pires que les Sarrazins, d'atta-
 quer le Comte de Toulouse & de
 le dépouiller lui & ses fauteurs de
 tous leurs domaines. Enfin Inno-
 cent ayant accordé à ceux qui
 prendroient part à cette entreprise
 les mêmes indulgences que ga-
 gnoient ceux qui alloient à la Ter-
 re Sainte, l'Abbé de Cîteaux & les
 Religieux de son Ordre prêchè-
 rent par toute la France la

Croisade contre les Hérétiques de Languedoc , & engagerent un grand nombre de Seigneurs & de Noblesse dans cette expedition. Ces Croisez , pour se distinguer de ceux qui alloient outre-mer , mirent la croix sur la poitrine , au lieu que ces derniers la portoient sur l'épaule.

Le Comte de Toulouse alarmé de ces préparatifs , chercha à conjurer l'orage ; il eût recours à la clémence du Pape qui lui permit de se justifier , à condition qu'avant toutes choses & pour la sûreté de ses promesses il remettrait sept de ses Châteaux à l'Eglise Romaine. Raimond se soumit à tout ce qu'Innocent III. & Milon nommé Légat Apostolique conjointement avec l'Abbé de Cîteaux voulurent exiger de lui , & il fut relevé de l'excommunication dans une assemblée d'Evêques que Milon tint dans la Ville de S. Gilles. Ce Légat accompagné de 22, tant Archevêques qu'Evêques de la Province se rendit le 18 Juin 1209. dans le vestibule de l'Eglise de l'Abbaye où on avoit dressé un Autel , sur lequel on avoit exposé le S. Sacrement & les Reliques des Saints. On conduisit en cet endroit le Comte Raimond , qui étoit nud jusqu'à la ceinture. Là il fit devant toute l'Assemblée le serment dont l'Historien rapporte la teneur ; seize Barons Vassaux du Comte , prêterent ensuite , entre les mains du Légat , le serment qui leur étoit prescrit ; après quoi le Légat fit mettre une étolle au

col du Comte Raimond , & en ayant pris les deux bouts , il l'introduisit dans l'Eglise en le fouettant avec une poignée de verges : à la fin de cette humiliante cérémonie , il lui donna l'absolution.

Raimond ainsi reconcilié à l'Eglise , pour donner des preuves de sa bonne foi , demanda la croix à Milon , qui la lui accorda après lui avoir fait prêter un nouveau serment. Ce Prince , ajoute l'Auteur , s'engagea par-là à prendre les armes contre ses propres Sujets , & à aider les Croisez à les détruire.

Cependant l'armée des Croisez ; l'une des plus nombreuses qu'on eût encore vû en France & même en Europe s'étoit déjà rassemblée à Lyon & étoit prête à fondre sur le Languedoc , ayant pour Généralissime Arnaud Abbé de Cîteaux & Légat du S. Siège. Elle s'avança en effet sur la fin de Juillet vers les frontières du Diocèse de Beziers. Raimond-Roger , fils de Roger dont nous avons déjà parlé , Vicomte de cette Ville , & qui l'étoit aussi de Carcassonne , d'Alby & de Rasez , devoit naturellement attirer sur lui tout le poids de la guerre , comme le Seigneur qui passoit pour favoriser le plus hautement l'Hérésie. Aussi les Croisez commencèrent - ils leurs expéditions par la conquête d'une partie de ses Domaines , qui au refus du Duc de Bourgogne , du Comte de Nevers & du Comte de S. Paul à qui ils furent offerts , furent donnés par le choix de l'armée à Simon de Montfort , Comte de Leycestre.

Ce Général qui fit une si grande figure dans la guerre contre les Albigeois , étoit d'une naissance des plus illustres. Il étoit fils puîné de Simon II. Seigneur du Montfort-l'Amaury , à huit lieues de Paris , & Comte d'Evreux , & d'Amicie Comtesse de Leycestre en Angleterre ; il eut la Seigneurie de Montfort & le Comté de Leycestre en partage. Il avoit épousé avant l'an 1190. Alix de Montmorency dont il avoit alors plusieurs enfans ; ils prirent part à l'expédition contre les Hérétiques , où leur pere étoit venu servir sous les enseignes du Duc de Bourgogne qui l'avoit engagé à le suivre. On a fait de grands éloges de la piété , & de la pureté de la Foi & des mœurs de Simon de Montfort. Il étoit d'ailleurs bien fait de corps , actif , infatigable , affable , poli & éloquent : mais de quelques grandes qualitez qu'il fût doté , la suite de ses actions a fait voir qu'il avoit une ambition démesurée : passion , dit Dom Vaissète , qui n'est jamais si dangereuse , que lorsqu'elle se couvre du voile de la Religion.

Raimond Comte de Toulouse qui étoit resté à l'armée des Croisez jusqu'à ce que les autres Princes & Seigneurs , qui n'y étoient venus que pour gagner les indulgences au bout de 40 jours de service , se fussent retirés , ne demeura pas long-tems tranquille. Rebuté des prétentions exorbitantes de l'Abbé de Cîteaux , & indigné des menaces que lui faisoit Simon de Mont-

fort en cas de refus , résolu d'aller à Rome se plaindre au Pape , tant des vexations que les Croisez mettoient dans le Pays sous prétexte de pour suivre les Hérétiques , que de la manière dont ils le traitoient lui même , après les services qu'il leur avoit rendus dans tout le cours de leur expedition. Il fit son testament au mois de Septembre 1209 , & ayant passé par la Cour de France , où il fit part à Philippe Auguste des griefs qu'il avoit contre le Légat & Simon de Montfort , il se rendit à Rome vers la fin du mois de Janvier 1210. Quoiqu'il soit certain que les Légats tâchèrent d'indisposer Innocent III. contre ce Prince , les Historiens ne s'accordent pas sur la manière dont il fut reçu à la Cour de Rome. Il paroît cependant à notre Auteur que le Pape écouta Raimond favorablement , & qu'il l'admit à se justifier , tant sur le crime d'Hérésie que sur le meurtre du Légat Pierre de Castelnau , qu'on lui imputoit , pardevant des Commissaires qu'Innocent nomma lui-même , & à qui il envoya ses ordres à ce sujet ; mais c'est à quoi loin de pouvoir parvenir malgré ses sollicitations & ses soins , il trouva sans cesse de nouveaux obstacles. Les Légats l'accusèrent toujours de ne remplir aucun des engagements qu'il avoit juré à S. Gilles , & enfin l'ayant cité l'année suivante à un Concile qu'ils tinrent à Arles , & lui ayant présenté des articles qu'il ne voulut pas ratifier , ils l'excommunièrent de nouveau , le déclara-

reurent publiquement ennemi de l'Eglise, & disposerent de ses Etats en faveur du premier occupant.

Tandis que le Comte de Toulouse étoit ainsi traité par les Légats du Pape, le Comte de Montfort à qui Innocent III. avoit confirmé la possession des Domaines dont les Croifez s'étoient emparés étoit de plus en plus ses conquêtes, pour le détail desquelles nous ren-

voyons au Livre même. On y verra entre autres choses remarquables que lorsque les Croifez prenoient quelques Villes ou quelques Châteaux où il y avoit des Hérétiques, ils ne manquoient pas de les faire brûler tout vifs avec une joye extrême.

Nous donnerons la suite de cet Extrait dans un autre Journal.

HISTOIRE DE L'ACADEMIE ROYALE DES SCIENCES ;
année 1734. avec les Mémoires de Mathématique & de Physique pour la même année, tirés des Registres de cette Académie, A Paris, de l'Imprimerie Royale. 1736. in-4°. pag. 114. pour l'Histoire : pag. 199. pour les Mémoires, Planch. détach. XXXVII.

CE Volume, l'un des plus gros que l'Académie des Sciences ait mis au jour, & qui est le trentième depuis l'année 1699 contient 21 articles dans la partie historique, & 35 Mémoires imprimés dans toute leur étendue; ce qui fait en tout 56 articles, dont il n'y en a de différens que 42; les 14 de surplus n'étant que les extraits d'autant de Mémoires qui paroissent ici en entier.

La *Physique générale* nous offre ici 10 articles. Le premier sur l'électricité est le précis de deux Mémoires de M. du Fay. Le second sur les congelations artificielles, est de M. de Réaumur. Le troisième est l'extrait du même Académicien sur des Observations du Thermomètre, faites par M. de Cossigni dans l'Isle de Bourbon. Le quatrième est l'Ecrit de M. du Fay, sur les Observations météorologiques de M. Mussch-

enbroeck, faites à Utrecht en 1734. Le cinquième est le Journal des Observations d'Aurores Boréales, en 1734. par M. de Mairan. Le sixième est la méthode de M. Godin, pour observer les variations de l'aiguille. Le septième renferme les Observations météorologiques de 1734. par M. Maraldi. Le huitième est une addition de M. de la Condamine à son Mémoire sur la déclinaison de l'Aiguille. Le neuvième est celui des diverses observations; & le dixième, l'Extrait du premier Volume de M. de Réaumur sur l'Histoire des Insectes. De ces 10 articles, les deux derniers ne se lisent que dans la partie historique: les deux premiers paroissent dans celle-ci & parmi les Mémoires: auxquels sont entièrement renvoyés les six autres. Nous ne particulariserons ici que le premier, le second, & le neuvième.

I. Les deux Mémoires de M. du Fay sur l'électricité, imprimés dans ce Volume, sont la suite de 4 autres qu'il a donnés sur la même matière dans les Volumes précédens, & dont nos Journaux ont rendu compte. Dans le premier de ces deux derniers Mémoires (lequel fait le cinquième) l'Auteur nous instruit des nouvelles découvertes de ce genre faites depuis peu par M. Gray, de la Société Royale de Londres, & vérifiées ici par notre Auteur ; après quoi il examine quelles sont les circonstances, qui peuvent apporter quelque changement à l'électricité pour l'augmentation ou la diminution de sa force, comme sont la température de l'air, le vuide, l'air comprimé, &c. Dans le second Mémoire (qui fait le sixième en tout) M. du Fay recherche quel rapport il y a entre l'électricité & la faculté de rendre de la lumière, qui est commune à la plupart des corps électriques : & ce qu'on peut inférer de ce rapport.

1. Le curieux Académicien nous apprend donc, en premier lieu, que M. Gray continuant à Londres ses recherches sur l'électricité, y a découvert deux propriétés nouvelles ; l'une, qu'elle est permanente ou de longue durée dans les corps où on l'a une fois excitée ; l'autre, qu'en certains cas, elle peut se rencontrer dans des corps fins qu'ils aient été frottés. La première propriété se justifie en faisant fondre des substances sulphureuses ou résineuses, telles que le soufre,

la cire, la poix, la gomme laque, &c. qui pour lors n'ont aucune électricité ; & qui refroidies au point de pouvoir être frottées, n'en prennent aucune par le frottement ; mais qui totalement refroidies, & sans qu'on y touche, en ont beaucoup par elles-mêmes. De plus, elles conservent long-tems cette vertu, pendant un an & demi, peut-être par-delà, pourvu qu'on les enveloppe dans du papier, dans de la flanelle ; & une expérience digne de remarque sur ce sujet, c'est qu'un cône de soufre formé dans un verre à boire, & qu'on en tire aisément quand on veut, est beaucoup plus électrique, lorsqu'il est débarrassé de cette espèce d'enveloppe.

Cette expérience jointe à quelques autres de même nature, prouve la seconde propriété reconnue par M. Gray dans les corps où la vertu électrique se trouve indépendante du frottement. Il résulte encore des expériences de M. Gray, 1°. que cette vertu, pour se transmettre à une distance considérable, n'a pas toujours besoin d'un corps exactement continu qu'il la conduise, & que l'interruption de cette continuité peut aller jusques à 47 pouces Anglois : 2°. Que l'hypothèse hardie, imaginée par M. du Fay, des deux électricitez contraires, l'une *virtuee*, & l'autre *résineuse*, s'accorde fort bien avec un fait singulier, qui avoit surpris M. Gray, & qu'on peut voir.

De-là notre ingénieux Académicien passe aux expériences sur la

température de l'air relativement à l'électricité; & il trouve que l'humidité y est fort nuisible; que le grand chaud ne lui est pas moins contraire; qu'un jour médiocrement chaud, serain & sec, même un vent de Nord & la gelée, y sont des plus favorables; que l'air ou très-raréfié, ou très-condensé la diminuent également; qu'il lui faut un air libre & ordinaire, éloigné des deux extrêmes. Et toutes ces observations sont le fruit de beaucoup d'invention & d'adresse dans quantité d'expériences.

2. M. du Fay, dans son second Mémoire, fait d'abord une exacte revue de plusieurs expériences concernant les corps électriques lumineux, exécutées par divers Physiciens, & parmi lesquelles celles de M. *Haukibée* méritent la principale attention. A la suite de celles-là viennent celles de l'Auteur, qu'il range sous deux classes, suivant qu'elles appartiennent aux deux sortes d'électricité, dont il a démontré l'existence, & qui sont la résineuse & la vitrée. Il a commencé ses recherches par les diamans, qu'on sçavoit déjà ne luire dans l'obscurité qu'étant frottés: & il a trouvé que cette propriété ne leur étoit point particulière, mais qu'elle étoit commune à tous les diamans colorés & aux pierres précieuses, quoiqu'en différens degrez.

Il a découvert, de plus, que quantité de diamans, quelques pierres précieuses, le crystal de roche, & divers autres corps lui-

sent dans l'obscurité sans être frottés, & qu'il leur suffit, ainsi qu'à de vrais phosphores, de s'être imbibés de lumière pendant quelque tems, soit au Soleil, soit à l'ombre en plein jour. C'est de quoi M. du Fay nous promet un examen plus particulier, mais indépendant de l'électricité dont il est ici question; ces nouveaux phosphores n'étant nullement électriques, puisque la condition essentielle du frottement leur manque. De-là seront venus, sans doute, les contes de l'escarboucle, *un peu plus fondés*, dit M. de Fontenelle, *que de fiers Philosophes ne pensoient*.

Dans les corps, que le frottement a rendus électriques & lumineux tout ensemble, la matière qui fait l'électricité doit être différente de celle qui fait la lumière, comme l'indiquent plusieurs expériences, où ces deux propriétés varient dans les mêmes sujets & dans les mêmes circonstances, l'une augmentant à mesure que l'autre diminue: par exemple, un diamant mouillé ou seulement humecté par l'haleine perd d'abord toute son électricité, & conserve toute sa lumière aussi long tems qu'il l'auroit conservée naturellement. La lumière excitée par le frottement est plus vive dans le vuide & plus abondante que dans l'air libre. Un globe de verre vuide d'air, tourné rapidement sur son axe, & touché de la main à sa surface extérieure, paroît aussitôt lumineux dans tout son intérieur, & ne le paroîtra pas davantage, en appuyant

appuyant la main plus fortement. De ce même globe rempli d'air, tourné de même & frotté, on voit sortir de petites particules brillantes, qui vont s'attacher aux corps voisins.

Si l'on frotte avec la main dans l'obscurité une pomme de canne qui soit d'ambre, qu'ensuite on retire brusquement & sans la glisser la main de dessus la pomme, & qu'on en approche le bout du doigt, même sans la toucher; on voit aussi-tôt partir de l'ambre un petit cylindre de lumière, qui va frapper le doigt, retourne du doigt à l'ambre, se divise sur sa surface, s'éparpille en petits rayons & disparaît à l'instant. Si pour faire sortir de l'ambre ce petit cylindre lumineux, on emploie au lieu du doigt quelque autre corps; l'effet sera plus foible ou même nul, selon que ce corps sera plus ou moins électrique; & quoique rien ne nuise plus à cette vertu que l'humidité, cependant le doigt & tout autre corps capable de tirer de l'ambre ce jet de lumière, le tirera mieux étant mouillé. La gomme Copal, la cire d'Espagne & le soufre produisent le même phénomène. Tous les diamans éprouvés par M. du Fay sont devenus par le frottement électriques & lumineux tout à la fois, mais inégalement & avec des variétés relatives, non à leur grosseur ni à leur netteté, mais peut-être seulement à leur forme, les diamans plats étant moins électriques & moins lumineux que les brillans élevés: & il en est de

Mars.

même des diamans colorés & des pierres précieuses.

Paru les diverses expériences concernant l'électricité lumineuse, & rapportées dans ce Memoire, il y en a deux trop remarquables, pour n'être point détaillées ici: l'une est dûe aux Anglois; l'autre à M. du Fay. *Première Experience.* Si le globe de verre vuide d'air & tourné rapidement sur son axe, dont on vient de parler, & qui paroît lumineux en dedans lorsqu'on y applique la main, étoit de plus enduit intérieurement de gire d'Espagne, à l'exception des deux pôles, réservés pour voir à travers: on verra l'image de la main appliquée sur le globe, peinte sur la surface concave de la cire d'Espagne, comme si la main étoit lumineuse, & la cire d'Espagne transparente. Voici maintenant comme l'Academicien explique une représentation si surprenante. Si le globe vuide d'air n'eut point été enduit de cire intérieurement, l'application de la main y auroit fait paroître une lumière plus vive dans les endroits touchés, que partout ailleurs, & cette lumière auroit été continue. L'enduit de cire pénétré par la matiere lumineuse sortie de la main, ou du moins poussée par elle, laissera dans les intervalles des doigts des interruptions à la lumière, qui eût été continue, & des interruptions figurées, d'où s'ensuit l'image de la main sur la surface concave de l'enduit.

Seconde Experience; d'où il

T

réfulte que la lumiere des corps électriques peut aller jusqu'à être un feu, ou le commencement d'un feu. On suspend une personne par des cordes de soye, qui la rendant isolée de toutes parts, permettent au tourbillon de matiere électrique qu'on va lui donner, d'avoir toute son étendue, sans être détourné ou altéré par des corps voisins. On lui communique ensuite ce tourbillon par le tube de verre qui l'électrise, après quoi si l'on approche la main de cette personne, il sort d'elle, à l'endroit le plus proche de la main une étincelle de feu plus vive & plus brillante que les lumieres de toutes les autres experiences; elle sort avec un bruit sensible, & elle cause aux deux personnes à la fois une douleur semblable à celle d'une piquûre ou d'une brûlure legere. L'experience faite sur un animal vivant, sur un chat, par exemple, réussit également. Si l'animal étoit mort, on ne verroit qu'une lumiere pâle & languissante.

Les matieres les plus électriques comme le verre, l'ambre, sont les moins propres à tirer de l'animal électrisé cette étincelle par l'attrouchement; tandis que les matieres qui la tirent le mieux, sont au contraire les moins électriques, telles que les metaux, les corps mouillés, le bois, les corps vivans.

» Combien tous ces faits si singuliers (dit le sçavant Historien) ont-ils demeuré de tems ensevelis dans le secret de la nature!

» Combien d'autres pareils y sont

» encore! & en sortiront-ils jamais tous?

II. Malgré le grand nombre d'experiences faites jusqu'à present sur les congelations artificielles, on peut dire que la matiere n'est encore qu'ébauchée, puisque les experiences les plus simples, qui sont pourtant les fondamentales, nous manquent encore, d'autres plus recherchées les ayant fait négliger. Ce sont donc ces premieres qu'entreprend ici M. de Réaumur, & à ce seul nom, nous devons nous attendre à des découvertes également utiles & curieuses. C'est à quoi l'a principalement conduit son nouveau Thermomètre, en lui fournissant une nouvelle mesure du froid aussi bien que du chaud, plus exacte & plus sûre que l'ancienne, puisque construit sur une de ces congelations, il devient la règle de toutes les autres. Plongé dans la liqueur qu'on a glacée, il indique par sa descente le degré du froid, aisément & sûrement comparable à quelqu'autre que ce soit observé avec un autre Thermomètre de pareille construction. Le point d'où l'on part, dans tous ces Thermomètres, est toujours celui de la congelation superficielle de l'eau, au-dessous duquel tous les autres marquent un plus grand froid.

Il s'en faut beaucoup que le salpêtre regardé vulgairement comme le sel le plus propre aux congelations artificielles, mérite cette qualification; puisque suivant les experiences de M. de Réaumur, le

salpêtre le plus raffiné mis en œuvre dans cette operation ne fait descendre le Thermomètre qu'à 3 degrez & demi au-dessous du point fixe qu'on vient de marquer : au lieu que moins raffiné , il le fait descendre plus bas. Cet effet n'est causé que par la partie qui rend alors ce salpêtre moins pur , & qui n'est autre que le sel marin qu'on lui enleve par les trois cuites qu'on lui donne pour le purifier. Cela est si vrai , que dans des jours très-chauds , deux parties de sel marin mêlées par M. de Réaumur avec 3 parties de glace pilée ont fait descendre de 15 degrez le Thermomètre qui pendant l'hiver de 1709 , n'auroit pas été plus bas que 14 degrez & un quart : comme il est facile d'en juger en le comparant avec ceux qui étoient alors à l'Observatoire.

Il suit de-là que plus ce salpêtre fera baisser le Thermomètre, moins il sera pur & plus il sera chargé de sel marin ; en sorte que le meilleur ne donnera que 3 degrez & demi de froid , & que les autres plus mauvais en donneront toujours davantage. On n'auroit pas deviné (remarque l'Historien) que la vertu de causer une grande inflammation , tant recherchée dans le salpêtre , pût être surement indiquée par sa vertu refroidissante. Or comme la poudre à canon n'est presque que du salpêtre , elle pourroit fort bien être mise à cette même épreuve preferablement à toutes les autres. Il résulte des expériences de M. de Réaumur , que

nul sel commun ou moyen, nul alkali, n'égale le sel marin pour la faculté de congeler, & qu'on pourroit dresser des tables , où le degré du plus grand froid que puisse causer chaque sel , lui seroit assigné.

De-là il passe à des réflexions intéressantes sur l'art de faire des glaces. Il n'y est nullement question de produire le plus grand froid ; & l'on n'y vent au contraire que de légères glaces , que des neiges. C'est à quoi convenoit si bien le salpêtre , & sur-tout le plus mauvais , comme étant le plus efficace en moindre dose , & en même tems le moins cher. Notre Académicien fournit pour cet usage , des matieres encore à meilleur marché, sçavoir la soude d'Alicante , & la cendre de bois neuf. Au surplus il paroît par toutes les expériences faites jusqu'à présent , que si le mélange d'une matiere quelconque avec la glace pilée produit un plus grand froid , c'est uniquement parce que ce mélange fait fondre la glace ; faute de quoi cette augmentation de froid n'arriveroit nullement.

M. de Réaumur vient ensuite à l'examen de ce que peuvent les liqueurs spiritueuses & salines par rapport aux congelations artificielles ; & il trouve que ces liqueurs ont cette vertu à un plus haut degré que les sels ou concrets , ou alkalis. De l'esprit de nitre refroidi jusqu'au point de la congelation du Thermomètre , & versé sur le double de son poids de glace pilée, fait descendre très - promptement

le Thermomètre jusqu'à 19 degrez, c'est-à-dire 4 degrez plus bas que ne fait le sel marin le plus efficace des sels. Pour donner à l'esprit de nitre & à la glace pilée un plus grand froid que celui de la congélation, il ne faut qu'environner ces deux matieres de glace mêlée avec du sel marin; & si on les éprouve ainsi préparées, on trouve qu'elles ont un froid d'environ 24 degrez, & qui par conséquent est à celui de 1709 presque comme 12 à 7.

Si l'on refroidit le mélange encore davantage, on produira de plus grands degrez de froid, lesquels cependant iront toujours en décroissant. Mais le sel marin si supérieur au salpêtre dans le cas dont il s'agit, ne communique pas cette supériorité à son esprit, fort inférieur à celui du nitre: ce qu'on n'auroit pas prévu. C'est encore une bizarrerie de même espece que le froid causé par l'esprit de vin qui semble n'être qu'un feu liquide; & qui employé précisément comme l'esprit de nitre, en égale presque la force pour la congélation artificielle.

Comme elle n'arrive qu'au moment que le mélange fait fondre la glace, il s'ensuit 1°. que dans chaque operation ce moment est celui du plus grand froid: 2°. que plus la fonte de la glace sera prompte, plus le froid sera grand: ce qui feroit souhaiter que cette fonte pût être instantanée: mais toujours sera-t-elle d'autant plus prompte, que la glace & le sel seront plus

atténués, d'où naît une règle pour déterminer à peu-près la dose du sel, relativement à la glace, & cette dose doit être assez considérablement plus forte que la quantité de chaque sel qui peut être fonduë par une certaine quantité d'eau. La meilleure dose pour le sel marin une fois trouvée, fera connoître celle des autres sels dissolubles à l'eau en moindre ou en plus grande quantité.

L'Auteur observe que les liqueurs capables, comme les sels de produire du froid, exercent leur action avec plus de facilité que les sels, pénétrant la glace en un instant, & l'attaquent vivement de toutes parts. Il est seulement nécessaire, pour cette production du froid, que ces liqueurs se mêlent intimement avec la glace fonduë, faute de quoi les liqueurs huileuses, en fondant la glace, ne feront naître aucun froid nouveau.

Du reste, M. de Réaumur a tenté plusieurs experiences, qui pussent lui apprendre quel degré de froid est nécessaire pour tuer certains insectes en gelant les liqueurs qui sont leur vie. Il a trouvé quelques especes de chenilles qui gèlent à 7 ou 8 degrez de froid, & d'autres beaucoup plus petites & très-déliques en apparence qui souffrent, sans se geler, 17 degrez, ou 3 degrez de plus que le froid de 1709. Par malheur ces dernières sont les plus communes & causent le plus de ravage. On ne doit donc pas se consoler de la rigueur d'aucun hiver, par l'esperance qu'il.

exterminera ces chenilles. Cependant le sang de ces petits animaux , qui n'est en apparence qu'une liqueur aqueuse , devoit être fort susceptible de congélation ; au lieu que celui des grands animaux , qui le paroît bien moins , l'est réellement beaucoup plus. » Quand faut-on dans ces matieres-là (dit M. de Fontenelle) plus que les faits , qu'il est pourtant toujours très-curieux & très-important de sçavoir ?

III. Les diverses Observations de Physique générale sont ici au nombre de deux. La première communiquée par M. *Helvetius* , & faite à Surinam par M. de *Treytorens* Medecin , roule sur un enfant très-singulier , né d'une Nègresse esclave , qui en avoit eu déjà quelques autres. Celui dont il s'agit étoit grand , bien formé , & très-blanc , couleur qu'il a toujours conservée. Tous les traits de son visage étoient d'un Nègre , il avoit de la laine à la tête , mais une laine plus blanche que la neige. Quoique fort exposé au Soleil , il n'avoit point rougi , non plus que cette laine. L'Iris de ses yeux étoit couleur de feu , marbrée seulement de quelques traits blancs tirant sur le bleu ; & sa prunelle étoit aussi très-rouge. Cet enfant ne voyoit que dans un lieu peu éclairé. S'il fixoit sa vue sur quelque objet , son Iris & sa prunelle tournoient rapidement autour de leur centre ; il avoit le piam (maladie ordinaire aux Nègres) sans diminution de son enibonpoint ;

il avoit déjà 5 dents à 9 ou 10 mois , & paroissoit peu intelligent.

La question est de sçavoir qui étoit son pere. Etoit-ce un noir , comme la mere l'assuroit opiniâtrement ? A la vérité , les enfans des noirs naissent blancs , excepté aux parties génitales & à la racine des ongles : mais au bout de quelques jours ils deviennent noirs , & les mulâtres deviennent rouges. Son pere étoit-il un blanc ? D'où lui seroient venus tous ces traits de Nègre si marqués , & cette laine au lieu de cheveux ? Quelques Relations d'Afrique nous parlent de certains hommes blancs , qui habitent dans le Pays des Noirs , qui ont la vue extrêmement foible , & qui ne sortent de leurs tanières que la nuit. Mais comment la Nègresse en question auroit-elle rencontré un de ces blancs en Amérique ? Comment y seroit-il venu ? N'y auroit-il pas été visible ? Il est vrai d'un autre côté , que quelques-uns disent qu'il y a de ces blancs en Amérique. » On a (dit l'Historien) encore bien des éclaircissmens à souhaiter sur ce pere , qu'il seroit si curieux de connoître !

Dans la seconde Observation ; dûe à M. *du Fay* , auquel M. le Duc de Richmond l'a communiquée , il s'agit d'un tremblement de terre arrivé le 5 Novembre à 3 heures & demie après minuit , à Chichester dans la Province de Suffex en Angleterre. Toutes les maisons , les lits , les meubles ont tremblé , des portes se sont ouver-

tes, des cloches ont sonné, ce qui étoit posé sur des bords de cheminées est tombé. On prétend que le tremblement avoit encore été plus sensible à Portsmouth & à Aronde. C'étoit moins un tremblement qu'un balancement du Nord au Sud ; car tous ceux qui étoient couchés dans cette Direction, sentirent un mouvement de la tête aux pieds ; tandis que ceux qui étoient couchés dans la Direction de l'Est à l'Ouest, ne sentirent qu'un mouvement semblable à celui du berceau d'un enfant. M. Bouguer a écrit du Havre, qu'on y sentit le même jour, entre 3 & 4 heures du matin, 3 ou 4 légères secousses, & qu'on en sentit aussi de l'autre côté de la Seine. On n'a point eu d'autres nouvelles sur ce sujet.

L'Anatomie, assez peu riche dans ce Volume, n'offre que trois articles, y compris celui des *diverses Observations*. Le premier sur la *fistule lacrymale*, est de M. Petit le Chirurgien : il paroît dans l'Histoire & parmi les Mémoires. Le second entièrement renvoyé à ceux-ci, est une suite des Remarques de M. Winslow sur les *Monstres*. Nous nous bornerons ici au précis du premier & du troisième article.

IV. M. Petit divise en trois Parties son Mémoire sur la *fistule lacrymale*. Dans la première il traite succinctement de l'usage des larmes ou de la liqueur lacrymale, & des parties qui la filtrent, qui la répandent, qui la rassemblent, & qui la conduisent dans le nez. Dans la

seconde Partie, il tâche de découvrir en quoi la structure de ces organes se trouve changée, lorsqu'il y survient fistule : & dans la troisième il propose la manière de guérir cette maladie par une opération qui lui est particulière, & qui lui a toujours réussi.

1. Entre la partie supérieure du globe de l'œil & la voute de l'orbite est placée la glande lacrymale, d'où l'œil, par son mouvement, exprime une liqueur qui en enduit la surface & la rend plus lisse ; en sorte que ce mouvement-là même produit ce qui doit le faciliter. Cette liqueur se répand en petits ruisseaux très-fins sous la surface interne de la paupière supérieure & sur la surface de l'œil, d'où elle tomberoit naturellement au plus bas de cette partie, & d'où sur la joue, si deux espèces de gouttières formées par les bords des paupières avec le globe de l'œil, sur lequel ils appuient, ne ramassoient la liqueur, pour la conduire vers le grand angle de l'œil, où elle aura sa décharge. Cela consiste en deux petites ouvertures appelées *points lacrymaux*, & qui par deux canaux fort courts, portent, en se réunissant, la liqueur dans un réservoir commun nommé *sac lacrymal*, assez spacieux d'abord, mais qui va toujours en diminuant, & se termine par un petit canal étroit & court, appelé *nasal*, parce qu'il s'ouvre dans le nez & y jette la liqueur.

Lorsqu'elle est si abondante ; qu'elle ne peut s'écouler toute par

le nez, & qu'il en tombe une partie sur la joue, ce sont alors des larmes proprement dites. M. Petit est persuadé que les paupieres qui se meuvent bien plus souvent qu'on ne s'imagine, poussent toujours par ces mouvemens frequens & brusques les larmes vers le grand angle de l'œil, & de-là dans le nez. Elles peuvent même, étant arrivées au grand angle, s'y amasser sans inconvenient en une certaine quantité, avant que de couler par les conduits lacrymaux ; & l'Académicien marque l'endroit où se fera cet amas.

Mais il assigne pour cause principale du passage de cette liqueur dans le nez un jeu de siphon qui résulte de la situation des points lacrymaux entr'eux & avec le sac lacrymal. La liqueur pompée par un canal plus court tombe dans un plus long, pour être versée où il est besoin. Cette action du siphon seconde celle des paupieres, & y supplée, quand il faut, comme pendant le sommeil, où malgré leur inaction, cette autre cause suffit pour pousser les larmes, alors beaucoup moins abondantes.

2. Une structure si délicate doit s'en déranger d'autant plus facilement. S'il survient une obstruction au canal nasal, que son extrême finesse en rend très-susceptible, les larmes séjourneront dans le canal & s'y amasseront en trop grande quantité. Si elles sont douces, elles creveront le sac par la force qu'elles emprunteront de leur volume excessif : si elles sont salées & cor-

rosives, elles rongeront quelque endroit du sac, par où elles s'échapperont ; & cela, même indépendamment d'un trop grand amas, par la mauvaise qualité des larmes, qui produiront un pus capable de se creuser une espece de trou caverneux, ou une vraie fistule appelée *lacrymale*.

Dans le cas, où les larmes sont douces, l'ouverture par où elles s'échappent n'est pas fistuleuse, mais elle peut aisément le devenir, par leur séjour dans le sac lacrymal, si l'on n'a soin de le vider souvent, en le comprimant. M. Petit compte pour une troisième espece de fistule, mais non lacrymale, quand il se forme au coin de l'œil un petit abcès, si voisin des points lacrymaux, qu'il les bouché. Alors les larmes se répandant nécessairement au dehors, font prendre pour fistule lacrymale ce qui n'en est point une, puisqu'il n'y a point d'ouverture fistuleuse pour donner issue aux larmes, & que l'abcès, d'où elles ne sortent nullement, n'est pas plutôt percé, qu'elles reprennent leur cours ordinaire & que tout le mal est guéri.

3. Toute cette théorie conduit l'industriel Académicien au point le plus important, qui est la pratique d'une operation très-simple, qu'il doit à son experience & à ses réflexions, & qu'il emploie dans cette maladie, depuis plusieurs années avec un très-grand succès. Elle consiste cette operation, à faire une incision au sac lacrymal, à y pousser

jusque dans la narine une sonde cannelée, & par ce moyen à déboucher le canal. Après quoi, par la canelure de cette sonde, il introduit dans la voye qu'elle vient de retracer, une bougie, qui tient ce canal ouvert. Il change tous les jours cette bougie, & n'en cesse l'usage, que quand il croit que la surface interne du canal est bien cicatrisée. Alors les larmes reprennent leur cours naturel, de l'œil dans le nez; & la playe extérieure se consolide en 2 ou 3 jours.

M. Petit termine son Mémoire par diverses réflexions, qui font sentir les inconvéniens des méthodes les plus usitées de pratiquer cette operation: & il a soin de mettre sous nos yeux par des figures exactement gravées tout ce qu'il vient de nous apprendre sur un sujet si intéressant.

V. Les *diverses Observations Anatomiques* font ici au nombre de sept, dont quatre sont dûes à M. *Hunauld*.

1. Il est question d'abord d'un jeune homme de Schafhouse, âgé de 24 ans, devenu fou & quelquefois furieux, mais sans fièvre, pendant la Canicule de 1733. après une navigation par des tems extrêmement chauds, & après l'usage excessif de vins très-violens. Il fut mis à Venise entre les mains de M. *Michelotti*, fameux Medecin, qui le guerit si parfaitement, que dès le premier jour de Septembre le malade partit, pour retourner en son Pays. Cette cure se réduisit à de fréquentes & copieuses sai-

gnées, au pied, au bras, aux temples, par les sang-suës; à un usage presque démesuré d'eau froide & de glace; à très-peu de nourriture, & de nourriture très-légère; à des émulsions de graine de melon ou d'amandes douces, très-rafraîchies; au bain d'eau très-fraîche, où l'on plongeoit souvent le malade, lui versant encore brusquement & impétueusement de l'eau à la glace sur la tête rasée exprès. M. *Michelotti*, dans le Mémoire qu'il a communiqué à l'Académie des Sciences touchant cette curation s'applique à faire voir combien elle étoit propre à détruire les causes qui font naître & qui entretiennent une pareille maladie: & il doute fort que l'Hellébore si vanté par les anciens pour guerir la folie, eût réussi dans le cas dont il s'agit. On peut voir ses raisons.

2. La première des Observations de M. Hunauld roule sur le crâne d'un enfant de 7 ou 8 ans, où il ne paroïssoit aucune trace de la suture sagittale ni de la coronale, soit en dehors, soit en dedans; & par conséquent l'os coronal & les pariétaux s'étant réunis avant le tems, non seulement n'auroient pu suffisamment s'étendre, mais de plus auroient résisté à l'accroissement que devoit encore prendre le cerveau: ce qui est une suite de la Mécanique expliquée en 1730. par l'Académicien relativement au développement des os du crâne. A cette Observation M. Hunauld a joint l'Histoire d'un homme de 35 à 40 ans, épileptique depuis quel-

ques

ques amées , & que rien ne soulageoit que de grandes saignées , comme de 40 onces. Après sa mort, on lui trouva dans une des parois laterales du sinus longitudinal supérieur , de petits os hérissés de pointes , qui s'engageoient dans le cerveau , & devoient le picotter. Par les grandes & fréquentes saignées , le cerveau qui contenoit moins de sang , diminuant un peu de volume , se déroboit à l'action des petites pointes.

3. M. Hunauld a fait encore voir le crâne d'un enfant de 3 ou 4 ans , dont les os avoient presque par-tout 7 ou 8 lignes d'épaisseur , étoient assez mous , & d'où , par la compression , l'on exprimoit du sang & de la lymphe en abondance.

4. Le même Académicien a fait aussi la démonstration d'un rameau de nerf assez considérable , qui du plexus ganglionnaire sémilunaire de *Vieussens* , remonte du bas-ventre à la poitrine pour se distribuer & se perdre à l'oreille droite & à la base du cœur : ce qui peut servir à faire entendre le commerce de sensation qui se rencontre souvent entre les viscères du bas-ventre & le cœur.

5. Dès 1732. M. Hunauld avoit air voir à l'Académie , dans le poumon de l'homme , les vaisseaux lymphatiques , que vraisemblablement on n'avoit encore vus que dans les animaux , où quelquefois on les découvroit assez facilement. Il les a suivis en 1733. & cette année il les a conduits en présence de la Compagnie depuis le

Mars.

poumon jusqu'au canal thorachique.

6. Parmi diverses préparations Anatomiques présentées à l'Académie par M. *Mu* , Démonstrateur d'Anatomie à Strasbourg , deux sur-tout ont attiré l'attention des Spectateurs : 1°. l'organe de l'ouïe composé en 16 piéces avec beaucoup d'art & d'industrie , pour faire voir l'assemblage & le jeu de certaines parties : 2°. Un crâne , dans lequel six coupes très-fines & bien ménagées démontrent différentes vûes & différens rapports de parties , qui pour l'ordinaire ne peuvent se démontrer , que dans plusieurs portions de différens crânes.

7. Il paroît par la relation des opérations de la taille laterale faites cette année à Roüen & à Dieppe par M. *le Cat* , Chirurgien de l'Hôtel-Dieu de Roüen , qu'elles lui ont toutes réussi au nombre de 10 , à l'aide d'un lithotome reformé , & des bains d'eau chaude quand les taillés étoient menacés d'inflammation. Depuis les opérations de la taille laterale , dont M. *Morand* a donné l'Histoire en 1731 il en a fait 4 dont 3 ont réussi. Elle a été pratiquée avec succès à Paris & dans le reste du Royaume , à Cadix & au Caire , par divers Chirurgiens , qui l'avoient apprise de M. *Morand* ; & il a trouvé par son calcul depuis 1731. que de 25 opérations 22 ont réussi sans y comprendre celles de M. *Chéfelden* en Angleterre , où elles ont toujours le plus grand éclat.

Nous renvoyons à un autre

V.

Journal les articles de *Chimie*, de *Botanique*, & tous ceux qui appar-

tiennent aux *Mathématiques*.

RECUEIL DE PLUSIEURS PIECES DE POESIE
d'Eloquence, présentées à l'Académie des Jeux Floraux, l'année 1737.
avec les Discours prononcés dans les assemblées publiques de l'Académie.
 A Touloufc, chez Claude-Gilles le Camus, seul Imprimeur du Roi
 & de l'Académie. vol. in-8°. pag. 282.

LA beauté de quelques unes des Pieces qui composent le Recueil de 1735, entr'autres du Discours sur le secret, nous engage à en rendre compte dans le Journal d'Avril 1736. Cette même année (1736.) fut moins heureuse pour l'Académie. Aucun des Discours présentés ne lui parut digne d'un prix; c'est en matière d'Eloquence qu'elle est le plus difficile. L'année dernière (1737.) sans rien relâcher de sa sévérité, elle a couronné deux Discours, une Ode & une Eglogue.

Il ne nous appartient point de lever le voile sous lequel l'Auteur de l'Ode & du premier Discours a voulu se cacher. Mais nous pouvons assurer nos Lecteurs que les noms de *Dom Bruno*, Théatin, & de *M. Lalo*, Avocat, sont des noms chimériques. Celui de *M. Chailac*, à la tête du Discours sur le secret, n'étoit pas plus réel. Ces trois Ouvrages viennent de la même main. Peut-être pourrions-nous pousser encore plus loin nos conjectures, & attribuer au même Auteur quelques autres Pieces qui se trouvent dans les Recueils des années précédentes.

L'Ode couronnée a pour titre :

LA MORT. Le Poète a profité du Traité de *M. Nicole* sur le même sujet; mais il a prêté aux pensées du Philosophe Chrétien les images les plus fortes & le pathétique le plus touchant. Voici la première strophe.

Ciel! il est donc vrai, peu d'années,
 Peut-être peu de jours, peut-être peu
 d'instans,

Amèneront ce point marqué des desti-
 nées,

Qui pour moi finira le tems.

Soleil, que tant de fois mes yeux ont vu
 renaitre,

Tu vas donc pour jamais à mes yeux
 disparaître;

Terre, sous moi tu va crouler.

Tout l'Univers m'échappe & me livre à
 l'abîme;

J'y touche. Le torrent entraîne la victi-
 me

Sous le coup qui va l'immoler.

On pourroit penser que la métaphore n'est pas assez exactement suivie dans les deux derniers vers, & que les idées d'un torrent qui entraîne, & d'un coup qui immole, ne s'ajustent pas bien ensemble. *Id imprimis est custodiendum*, dit *Quin-*

tilien , *ut quo ex genere coeperis translationis , hoc desinas.*

L'Auteur explique ensuite comment la Mort nous environne de toutes parts. On la trouve dans les alimens & dans les remèdes. Ce qui nous conserve, nous détruit. On n'échappe à un danger que par un autre.

Bien-tôt de cette idole altière ,

De ce corps , qui maîtrise aujourd'hui mon esprit ,

Il ne restera plus que la vile poussière ,

Grand Dieu , dont ta main le pétrit.

Bien-tôt pâle , glacé , livide , infect , horrible ,

Des insectes rongé Loin , image terrible ;

J'expire , si tu me poursuis.

Et d'un risible orgueil j'ose cacher me repaître !

Et je puis , à l'aspect de ce que je vais être ,

Idolâtrer ce que je suis !

Mais , poursuit le Poète , quel sera le destin de mon ame ? Pourroit-elle être la victime de la mort ? Non , cet esprit qui connoît l'Estre Suprême qui l'a formé , ne sçauroit périr.

Non , non , qui te connoît doit sans fin te connoître ,

Dieu des Dieux ; ton idée attachée à son être ,

L'a muni contre le néant.

Terrible alternative ! Une éternité heureuse ou malheureuse l'attend.

Quoi , grand Dieu , pour jamais les Cieux ou le Tattare ! *

L'un ou l'autre m'attend , un souffle m'en sépare ,

Et le plaisir peut m'occuper !

Ici bas une foule d'objets nous attache. Quels regrets , quels déchiremens quand il faudra les quitter !

Vains phantômes des biens qu'un œil jaloux m'envie ,

De quels nœuds vos attraits m'enchaînent à la vie !

Je dois les rompre ; quels efforts !

De quels traits armez-vous le bras qui me menace !

Dans une seule mort , dont l'attente me glace ,

Combien n'apprêtez-vous de morts !

Mais ces réflexions font peu d'impression sur les hommes. Ils vivent comme s'ils ne devoient jamais mourir.

L'erreur a de leurs jours éternisé l'espace.

Chacun , sans voir de terme , acquiert , enlève , entasse ,

Court aux honneurs , vole aux combats.

Et celui qui , tremblant , sous cent hyvers succombe ,

Plein d'un nouveau projet sur le bord de la tombe ,

Perit d'un coup qu'il n'attend pas.

* Cette expression se trouve dans quelques Hymnes de l'Eglise.

Voici une strophe qui nous a plus frappes encore que les autres, & c'est beaucoup dire ; elles sont au nombre de 15. Nous finirons par-là.

Mon œil tremblant parcourt la terre.
Les mourans & les morts gissent de tous côtés.

Elle entrouvre son sein. Quel spectacle elle enferme !

Tous mes sens sont épouvantés.
Que de gouffres infects qui sans cesse engoutissent !

Que de lambeaux hideux qui lentement pourrissent !

Tel est donc l'ouvrage du tems.
O terre ! de la mort, trophée épouvantable,

Qui'est-ce donc que ta masse ? Un monceau lamentable

Des debris de tes habitans.

Cette strophe prouve bien la vérité de la maxime d'*Horace* & de *Despreaux*, qu'il n'y a point d'objet si horrible qui ne puisse plaire, lorsqu'il est bien peint.

Cette Ode est suivie à l'ordinaire de quelques autres qu'on a jugées dignes de l'impression. Celle qui a pour titre, *les Deistes*, est pleine de beautez & de défauts, & par exemple, c'est donnanage qu'une des plus belles strophes soit gâtée par une faute grossiere contre la langue. Le Poëte, après avoir fait parler les Deistes qui exposent leur Système impie de la mortalité de l'ame, poursuit en ces termes :

Ainsi donc l'odieuse Secte
Du Ciel m'a pour jamais exclus.

Pareil au reptile, à l'insecte,

Je ne fais que pour n'être plus.

Fidelle aux loix de l'innocence,

J'attendois un bonheur immense,

Je m'immolois pour l'obtenir.

Hélas ! j'ai reçu mon salaire,

En goûtant l'espoir téméraire

De ce chimerique avenir.

Cette Piece finit par ces trois vers.

Soumis au Dieu que j'ai pour maître,

Je sçais raisonner & connoître ;

Je sçis plus, je sçais ignorer.

L'Ode de l'*affliction* n'est point entrée dans le concours ; elle est trop badine. Cependant l'Académie l'a fait imprimer, à cause des idées vraies & utiles, quoique singulierement rendues, que cet Ouvrage renferme.

Il faut lire toute entiere l'Eglogue qui a remporté le prix, pour en bien sentir les agrémens. Le sujet en est simple, & même assez commun ; mais il y a du neuf dans les détails. Après six mois d'absence, un berger (*Damon*) revoit sa bergere (*Eglé*) & la retrouve fidelle. Quelle joye ! Quels transports. Mais le pere d'*Eglé* veut lui faire épouser un étranger dont les richesses égalent la naissance. Nos deux Amans se disent dans cette

occasion tout ce qu'on peut se dire de plus tendre. *Damon* n'ose exiger le sacrifice de son rival. Mais *Égide* qui ne veut vivre que pour son Berger, ira se jeter aux pieds de son pere, & la mort sera sa ressource, si elle le trouve inexorable.

Quam durum disjungere amantes !
Tibull.

La principale Piece de ce Recueil, c'est le Discours qui a remporté le premier prix sur ces paroles, *il est plus difficile de conserver une grande reputation que de l'acquiescer*. Ce sujet est très-heureux. La proposition qu'il s'agit de prouver, toute vraie qu'elle est, a un peu l'air paradoxal. Au premier coup d'œil elle pourroit paroître fautive, ou du moins douteuse. Il y a des difficultez à résoudre, des apparences à détruire, des équivoques à démêler. * Et voilà les bons sujets de discours, les seuls qui puissent fournir à l'Auteur, & intéresser le Lecteur. Il est inutile, impossible même en un sens d'expliquer, & de prouver ce qui est clair & évident par soi-même. Mais venons au Discours en question. En voici l'analyse.

L'orgueil humain a toujours été avide d'une grande reputation. On n'y renonce que pour des besoins plus pressans, ou par l'impuissance de l'acquiescer. L'estime des au-

tres nourrit, enhardit, justifie notre amour propre. Elle nous fraye le chemin de la fortune, ou elle nous en tient lieu, en nous conciliant ce qu'elle a de plus flatteur, l'accueil, les préférences, les respects même.

Mais cet avantage est-il plus difficile à acquiescer qu'à conserver, à conserver qu'à acquiescer ? Comparons difficultez à difficultez. Envisageons-les d'abord du côté de celui qui aspire à une grande reputation, ou qui l'a acquise, & ensuite du côté du public, de l'opinion duquel elle dépend.

Première Partie. Un objet frappant & peu commun a seul droit de rendre attentifs les yeux du public. On ne l'intéresse qu'autant qu'on sort de cette médiocrité, partage obscur du commun des hommes, partage même des grands hommes, lorsqu'ils n'agissent point par effort. Que sera-ce de l'étonner ?

Il faut donc, si on est né dans l'obscurité, percer le nuage dont on est couvert ; si on est né dans l'éclat, se faire remarquer parmi ceux qui, avec cet avantage, partagent l'attention publique. Il faut se faire jour à travers une foule de rivaux ardens, jaloux, souvent illustres ; effacer les uns, égaler du moins les autres. Ici l'Orateur parcourt les différentes carrieres de la gloire, les armes, les Lettres, le Ministère, &c.

Pour se signaler par quelqu'une de ces voyes, que d'heureuses circonstances à réunir ! Libéralité de

* *La Bruyere* a dit qu'il n'est pas si aisé de se faire un nom par un Ouvrage parfait, que d'en faire valoir un médiocre par le nom qu'on s'est déjà acquis.

la nature , éducation qui ait cultivé ses dons , efforts qui les mettent en œuvre , fortune qui favorise les efforts ; & ce concours combien est-il rare !

Prenons garde néanmoins de nous exagérer les obstacles qui semblent fermer à la plupart des hommes le chemin de la gloire. Il ne faut souvent , pour faire un grand nom , qu'un seul effort , quelquefois qu'un effort médiocre , qui doit son principal mérite & les suffrages du public aux conjonctures. Une faute de l'ennemi a fait la réputation de plus d'un Capitaines. On a fait honneur à plus d'un Ministre d'un coup de hazard dont une capacité commune a profité. Ce qui fait , avec la réputation d'un Livre , celle d'un Auteur , c'est souvent moins un mérite réel , qu'un mérite de mode & de parti , ou le choix d'un sujet bizarre. *

Mais pour conserver cette réputation acquise par un succès unique , il ne faut pas moins qu'une vie entière de succès. En s'illustrant on s'est engagé à ne cesser jamais de se ressembler. Les grands hommes sont toujours pour eux-mêmes de dangereux rivaux. L'extraordinaire est devenu pour eux un devoir. Il ne faut qu'échoüer une fois , ou même réussir médiocrement , pour ternir une grande réputation.

Or si cet effort unique , qui a

* En matière de gloire Littéraire , la difficulté est de mériter & non d'acquiescer. Il n'y a point d'obstacle du côté du public. Mettez au jour un excellent Ouvrage , & sûrement il vous fera un nom.

suffi pour l'acquiescer , nous a paru si difficile , combien sera-t-il plus mal aisé de le renouveler souvent , constamment , sans se lasser , sans s'affaiblir ?

D'ailleurs les forces ne sont pas égales dans les deux états. Un homme obscur encore a-t-il formé le dessein de se faire un nom ? Dès lors son imagination livrée à la gloire , la lui peint sans cesse avec des couleurs qui effacent tous les autres biens. Il ne voit , il n'entend que les distinctions , que les éloges , que les applaudissemens qu'il ambitionne. Forte de sa nouveauté & de l'impression récente de son objet , la passion victorieuse occupe toute l'ame , & toute l'ame lui suffit à peine. De-là le courage & l'ardeur.

Mais le salaire de tant de travaux est-il obtenu ? Bien-tôt l'imagination se ralentit , & avec elle les forces. Le délire est calmé , une espèce d'épuisement lui succède. Bien-tôt la paresse & toutes les autres passions reprennent leurs droits.

De plus , le premier effet d'un grand nom , c'est souvent la perte des vertus dont il est le fruit. Il est presque inséparable de la présomption , & celle-ci le fut toujours de l'étourdissement , de l'imprudence , de la négligence. De-là les chûtes.

Et qu'on ne se flatte pas de conserver sans peine une grande réputation , en s'abstenant de la risquer. Née d'une action ou d'un Ouvrage d'éclat , elle s'éteint dans l'inaction & le silence. L'oubli est le partage de la retraite.

Il est donc certain qu'il y a de plus grandes difficultez du côté de soi-même à conserver une grande reputation qu'à l'acquérir. Il y en a aussi de plus grandes du côté du public.

Seconde Partie. Ce concours de suffrages qui fait une grande reputation, est une espece d'hommage unanime que les hommes rendent au mérite éminent aux dépens de leur amour propre. Cet hommage est obtenu de ceux mêmes, qui déjà en possession de celui du public, ou brûlant de l'obtenir, croient perdre tout ce qu'acquiert celui qui parvient à le partager. Leur orgueil ne doit donc l'accorder que lorsqu'il y auroit encore plus de honte à le refuser; que lorsque l'évidence le rend inévitable, non seulement à la raison, mais à la passion même.

Il y a pourtant des rivaux généreux, qui, éclairés sur la belle gloire, mettent le comble à celle qu'ils ont acquise, en favorisant les progrès d'une reputation qui semble faire ombrage à la leur: mais le plus grand nombre sans comparaison est de ces lâches concurrents, qui dans un émule ne voyent qu'un ennemi. Or leur jalousie, presque impuissante contre une grande reputation, lorsqu'elle se forme, peut nuire en une infinité de manieres, lorsqu'il s'agit de la conserver.

Couverts du voile du secret, les efforts de celui qui travaille à se faire un nom, échappent à l'œil malin qui pourroit les déconcertez;

ils ne s'annoncent que par le succès qui les couronne. Alors ce peuple de rivaux, blessé du naissant éclat de sa gloire, est prêt à tout entreprendre pour la ternir.

Cependant ils n'oseroient d'abord lutter contre le torrent. Attaquer de front l'objet de l'admiration publique au sein de son triomphe, ce seroit se décréditer sans lui nuire, ce seroit même le servir. Une haine plus éclairée porte des coups plus menagés, & par-là plus dangereux. A la faveur d'un éloge forcé, on glisse un trait malin. On fait adroitement envisager une belle action dans le point de vûe le moins favorable. On cherche des endroits foibles dans un bel Ouvrage. On dit qu'il n'est pas parfait, pour faire entendre qu'il n'est que médiocre.

Mais ces menagemens sont trop pénibles pour ne pas cesser dès qu'on commence à les croire moins nécessaires. Bien-tôt, à mesure que les acclamations se calment, la voix de l'envie s'élève. Plus la malignité a souffert à se contraindre, moins son déchaînement a de bornes.

Si l'action, si l'ouvrage sont trop superieurs pour être attaqués avec succès, ce sera l'Auteur qu'on attaquera. Qualitez, sentimens, démarches, tout sera noirci, tout sera empoisonné. Quelle attention à saisir les moindres fautes! Est-il à l'abri de tout reproche raisonnable? Le ridicule qui ne rend raison de rien, & qui nuit plus que les raisons, le ridicule, dont aucun

mérite ne met à l'abri, ne lui fera point épargné.

Mais indépendamment des attaques de l'envie, une grande réputation trouve dans la seule inconstance du public la cause de sa décadence. Peu de tems le familiarise avec ce qu'il a le plus admiré. Son attention, attirée sans cesse par des objets frappans, les abandonne, des qu'ils ne sont plus nouveaux.

Enfin le public ne pardonne rien aux Grands Hommes. Il semble qu'ils ne peuvent plus être hommes impunément. D'ailleurs l'éclat qui les environne, manifeste leurs fautes les plus légères.

Nous croyons que cette analyse suffira pour donner à nos Lecteurs une idée très-avantageuse de ce Discours, & pour leur inspirer le désir de le lire en entier : peut-être néanmoins y trouveront-ils quelques pensées moins solides que celles que nous venons de rapporter : l'Orateur, quoique Philosophe, est encore plus Orateur.

La maxime qui fait le sujet de ce Discours, & les preuves qui en montrent la vérité, ne scauroient être trop présentes à l'esprit des hommes célèbres. * Une des rai-

* *Laudis amore tumes? sunt certa piacula, quæ te*

Ter pure lecto poterunt recreare libello.

Horat. Epist. l. I. Epist. l. v. 36.

sons de la difficulté de conserver la gloire qu'on s'est acquise, c'est qu'on n'est pas assez persuadé de cette difficulté. On regarde une grande réputation (c'est l'expression de notre Auteur) comme ces édifices superbes, qui élevés par d'immenses travaux, se conservent en quelque sorte d'eux-mêmes, & se soutiennent par leur propre solidité. De-là le relâchement & la négligence, lorsqu'il faudroit redoubler son ardeur & son application. C'est sur-tout à l'égard de la réputation qu'il est vrai de dire, que la conservation est une création continuée.

Si nous ne craignons pas de tenir trop long tems les Lecteurs sur la même matière, nous citerions quelques endroits du second Discours, dont l'Auteur est M. d'Ardenne, de l'Académie de Marseille. Quoiqu'inférieur au premier, il mérite le prix qu'il a remporté. Ces Discours, aussi-bien que les deux autres que l'Académie a jugés dignes de l'impression, sont à peu près sur le même plan; & en effet l'idée d'envisager les difficultés de conserver une grande réputation, du côté de ceux qui aspirent à cet avantage, & du côté du public, cette idée, dis-je, se presentoit assez naturellement.



CHRISTIANI BREITHAUPTI , PROF. LOG. ET METAPHYS.

Publ. ordinarii Ars Decipheratoria , sive Scientia occultas Scripturas solvendi & legendi. Præmissa est Disquisitio Historica de variis modis occulte scribendi , tam apud veteres quam recentiores usitatis. Helmstadii , apud Christ. Frid. Weigand.

C'est-à-dire : l'Art de déchiffrer , précédé d'une Dissertation Historique sur les différentes manieres d'écrire en chiffre , employées par les anciens & par les modernes. Par M. Chrétien Breithaupt , Professeur de Logique & de Métaphysique. *A Helmstadii , chez Chrétien - Frédéric Weigand. 1737. vol. in-12. de 160 pag.*

A PRÈS avoir rendu compte dans notre Journal de Février dernier de la premiere Dissertation de ce Volume , laquelle roule sur l'Art d'écrire en chiffre , il nous reste à parler du petit Traité sur l'Art de déchiffrer qui la suit. La matiere dont il s'y agit , n'est pas tout-à-fait aussi neuve que l'Auteur semble le faire entendre , il se flatte du moins de l'avoir traitée sur un plan qui n'a encore été suivi de personne , & son Ouvrage en pourra paroître d'autant plus curieux & intéressant.

M. Breithaupt convient d'abord dans sa Préface qu'on a aujourd'hui une infinité de manieres d'écrire en chiffres , qu'il n'est presque pas possible à tout l'art & à toute la sagesse de l'esprit humain de débrouïller , si on n'en a la clef ; cependant , après quelques exemples qu'il cite de chiffres les plus difficiles , qu'on est à la fin parvenu à expliquer , il est porté à croire qu'il y en a peu auxquels on doive absolument se fier ; mais il assure en même tems qu'on ne sçauroit donner de regles certaines , pour

Mars.

ces sortes de déchiffremens , & ce n'est pas non plus son dessein d'en traiter. Il se borne dans son Ouvrage à apprendre les moyens de déchiffrer les écritures en chiffres ordinaires , c'est-à-dire ou en caracteres de Langues étrangères , comme la Gréque , l'Arabe à la place des lettres communes , &c. ou en caracteres Arithmetiques , Chimiques , Astronomiques , ou tels autres qu'on puisse imaginer.

Sa Dissertation est divisée en cinq Chapitres. Il est parlé dans le premier de l'origine & des progrès de l'art de déchiffrer , & des Auteurs qui s'y sont appliqués. Le second exposera en général les qualitez requises pour réussir dans cet art , dont l'Auteur donne dans le troisième Chapitre les fondemens & les regles particulieres ; il montre dans le quatrième par des exemples la maniere d'expliquer les écritures en chiffre , & dans le cinquième il fait voir de quelle utilité il est par rapport à la critique & à la lecture des anciens titres de sçavoir déchiffrer.

Chapitre I. A l'égard de l'origine

X

de cet Art M. Breithaupt avoïe que l'Antiquité ne lui fournit rien là-dessus, quoiqu'on sçache que la Stéganographie ou l'art d'écrire en chiffre étoit en usage parmi les Hébreux, les Egyptiens, les Grecs & les Romains. Il blâme avec raison la témérité de ceux qui ont osé prétendre que ce fut par le secours de l'art de déchiffrer, & non par une révélation de Dieu immédiate, que Daniel expliqua à Baltazar les paroles qui parurent écrites sur le mur pendant le festin. Des siècles de barbarie & d'ignorance qui suivirent la destruction de l'Empire Romain, l'Auteur passe aux tems de la renaissance des Lettres, & il se trouve que les Ecrivains qui ont traité de l'art de déchiffrer, surtout parmi les Allemands, sont à peu-près les mêmes que ceux qui se sont appliqués à l'art d'écrire en chiffre, & dont il est fait mention dans la première Dissertation. Parmi les Anglois qui ont le mieux sçu déchiffrer, M. Breithaupt n'oublie pas le célèbre *Jean Wallis*, Professeur de Mathématiques à Oxford, quoiqu'il n'ait rien écrit sur cette matière : pour preuve que les François & les Italiens ne s'y sont pas moins exercé, il rapporte simplement le titre d'un Livre rare qu'il n'a pas vu, & qui est intitulé : *Interpretation des Chiffres, tirée de l'Italien du S. Ant. Maria Caspi, Secrétaire du grand Duc de Toscane, augmentée & accommodée particulièrement à l'usage des Langues Françoisse & Espagnole ; Par F. J. F. N. P. N. imprimé à Paris en 1641.*

in. 8°

Chapitre II. L'art de déchiffrer ; selon M. Breithaupt, ne demande pas seulement beaucoup de sagacité & de pénétration d'esprit ; il faut encore pour y faire des progrès une grande connoissance de la Grammaire, des Langues, & du génie particulier de chacune de ces Langues ; à quoi il faut joindre la patience & la plus sérieuse application. Il n'est pas moins important, lorsqu'on se met à déchiffrer de sçavoir qui est celui qui écrit les Lettres, à qui elles sont écrites, & quelles sont les affaires que les correspondans peuvent avoir entr'eux. Par ce moyen il arrive quelquefois qu'une syllabe fait découvrir un mot entier, & ce mot donne la clef de toute une Lettre ; car il est de la prudence, ajoute l'Auteur, de ne pas tenter de déchiffrer une écriture qui ne consisteroit qu'en un signe ou quelques mots : les mêmes caractères ne revenant pas souvent, & ne pouvant par conséquent se combiner, ce feroit perdre son tems : il est encore nécessaire de mettre en usage en même tems & non séparément toutes les règles de l'art. Par-là on est plus sûr de réussir, mais ce qui doit être incomparablement plus de facilité, c'est l'habitude & le fréquent exercice.

Chapitre III. M. Breithaupt enseigne ici les règles particulières qu'on doit suivre pour bien déchiffrer ; il entre dans un grand détail par rapport aux Langues Allemande, Latine, Italienne, Espagnole, Françoisse & Angloise,

il ne touche point aux autres Langues de l'Europe , excepté la Langue Gréque , parce qu'il n'en a pas assez de connoissance. Pour nous il nous suffit de nous arrêter seulement à ce qui regarde la Langue Françoisé. Pour bien apprendre à déchiffrer , on doit faire d'abord attention à deux choses essentielles : la fréquence des lettres & leur liaison entr'elles. Le nombre des consonnes étant beaucoup plus grand que celui des voyelles , il en résulte que celles-ci doivent beaucoup plus souvent revenir dans le discours , & à l'égard de la liaison des unes & des autres , rien ne dépend plus du génie des Langues , les consonnes s'y trouvent plus ou moins doubles ou triples entre deux voyelles.

La voyelle *E* est celle , au jugement de l'Auteur , qui se trouve le plus souvent dans la Langue Françoisé , & par conséquent le caractère qui la représente en chiffre , est le plus aisé à reconnoître. Outre les voyelles simples *A* , *E* , *I* , *O* , *U* , les François ont encore des composées , ou diptongues , comme *AI* , *AU* , *EU* , *OI* , *OU* , *EAI* . Mais *OU* sur-tout se rencontre très-souvent dans des mots de quatre lettres , comme *pour* , *nous* , *vous* , *tout* , &c. Les consonnes *C* , *D* , *I* , *L* , *M* , *N* , *S* , perdent par élision la voyelle qui les suit , comme dans ces mots , *c'est* , *j'aime* , *l'amitié* , &c. & l'*S* , dans les pluriels accompagne toujours la lettre *E*. Enfin ce qui différencie notre Langue d'avec les autres , suivant

M. Breithaupt , c'est la fréquence des mots qui n'ont qu'une , deux , trois , ou quatre lettres , l'*E* final & 23 caractères différens dont elle est composée. A l'occasion des changemens qui surviennent dans notre orthographe , nous ne savons où l'Auteur a pris qu'ils arrivent presque tous les ans ; mais il a crû badiner avec gentillesse , en disant dans une note qu'ils sont encore une marque de l'inconstance de la Nation.

Chapitre IV. Comme ce Chapitre contient l'application des regles à la pratique , il eût été à souhaiter que M. Breithaupt se fût servi , pour l'exemple qu'il donne en chiffre en caractères Astronomiques , de la Langue Latine dans laquelle il écrit : mais cet exemple étant en Allemand , nos Lecteurs auroient trop de peine à nous entendre , & nous sommes donc forcés , malgré nous , de renvoyer au Livre même , où l'on verra expliqué avec clarté le mécanisme des opérations qu'il faut faire pour parvenir à déchiffrer l'exemple proposé.

Chapitre V. On peut faire à l'Auteur une objection que nous avons déjà insinuée au commencement de cet Extrait ; c'est que les chiffres dont on se sert aujourd'hui étant bien différens de ceux pour le déchiffrement desquels il donne des regles , son art devient assez inutile , & il semble en convenir de bonne foi : mais il prétend prouver dans ce dernier Chapitre que du moins ses regles sont d'un excellent usage pour faciliter la

lecture des anciennes Chartres & des anciens Manuscrits ; & nous croyons qu'on se rendra sans peine à ses raisons. Ce qu'il dit là-dessus n'est qu'un très-court abrégé de ce qu'on trouve dans d'autres Auteurs , & sur-tout dans

la Diplomatique du P. Mabillon. Il termine son Traité par quelques exemples en chiffres de diverses sortes, qu'il n'explique point , afin de mieux exercer ceux qui voudront profiter de son Livre.

ORAISON FUNEBRE DE TRES-HAUT ET TRES-POISSANT

Seigneur Monseigneur Henri de Thiard de Bissy, Cardinal-Prêtre de la sainte Eglise Romaine, du titre de Saint Bernard, Evêque de Meaux, Commandeur de l'Ordre du Saint Esprit, & Abbé Commendataire de l'Abbaye Royale de S. Germain des Prez les Paris. Prononcée dans l'Eglise Cathédrale de Meaux le 5 Decembre 1737. par M. l'Abbé Seguy, Abbé de Genlis, & Chanoine de l'Eglise de Meaux, l'un des quarante de l'Académie Française. A Paris, chez Prault pere, Quai de Gèvres, au Paradis. 1737. in-4°. pag. 50.

L'ORATEUR a pris pour Texte ces paroles de l'Ecriture, au second Livre des Machabées, Chap. 15. v. 12. ERAT HUIUSCEMODI VISUS ; ONIAM, QUI FUERAT SUMMUS SACERDOS, VIRUM BONUM ET BENIGNUM, VERECUNDUM VISU, MODESTUM MORIBUS, ET ELOQUIO DECORUM, ET QUI A FUERO IN VIRTUTIBUS EXERCITATUS SIT, ORARE PRO OMNI POPULO. Il lui sembla qu'il voyoit Onias, qui avoit été Grand Prêtre, cet homme vraiment bon, & d'un caractère doux, modeste dans son air, simple dans ses mœurs, plein de dignité dans ses discours, & qui s'étoit exercé dès l'enfance dans toutes sortes de vertus, il lui sembla qu'il le voyoit, les mains levées, prier pour tout le peuple.

Une des principales beautés d'une Oraison Funèbre, c'est un texte qui peigne & qui caractérise celui

dont on entreprend l'Eloge. L'Auditeur ou le Lecteur sont agréablement surpris d'une convenance aussi parfaite ; & ils conçoivent d'abord une idée avantageuse du discernement de l'Orateur.

Ceux qui ont bien connu M. le Cardinal de Bissy, trouveront son portrait dans celui que le S. Esprit nous trace du Grand Prêtre Onias. L'Ecriture ne pouvoit fournir à M. l'Abbé Seguy un Texte plus heureux.

Il en tire sa division qui ne pouvoit être plus complete ni plus juste. » Nous avons vû, dit-il, la » tendresse paternelle, la douceur, » les lumières, la fermeté, la vigi- » lance, concourir également à en » faire un Evêque au gré des vœux » de l'Eglise. Modeste, bienfai- » sant, il ne s'est point laissé é- » bloûir par l'éclat des hautes di- » gnitez auxquelles l'éleva la Pro-

» vidence. Plein de sagesse & d'ardeur, il n'a cessé d'en remplir les devoirs dans toute leur étendue ; & pour tout dire enfin :

» Il a été l'exemple parfait de la bonté & de la simplicité Evangelique dans les honneurs les plus éclatans de la Religion.

» Il a été le modele accompli du zèle & de la sollicitude Apostolique dans les Ministères les plus importants de la Religion.

Premiere Partie. Les dignitez démasquent les ambitieux. Las de se contraindre après le succès de leurs intrigues, ils paroissent enfin ce qu'ils sont. Quelquefois aussi les dignitez changent les gens de bien. Ebloüis de l'éclat qui les environne, ils cessent d'être ce qu'ils étoient ; & les honneurs leur enlèvent les vertus, par lesquelles ils les avoient mérités.

Ceux du Sanctuaire même ne sont point exempts de ce funeste poison ; & quand on a eu le bonheur d'y triompher des passions grossieres, restent encore deux écueils redoutables à éviter, l'insensibilité aux besoins des autres, & l'orgueil, suites ordinaires de la grandeur & de l'abondance.

Le Cardinal de Bissy sorti d'une Maison illustre, avoit moins à craindre ce changement de mœurs. D'ailleurs, les vertus opposées aux vices dont nous venons de parler, étoient en lui des qualitez naturelles, fortifiées encore par des exemples domestiques.

A l'âge de vingt-cinq ans, il est nommé à l'Evêché de Toul. Le

Comte de Bissy son pere commandoit en Lorraine.

» A l'arrivée du fils, que la reputation de ses vertus a avancé, il me semble entendre le peuple, après lui avoir marqué sa joye, se tournant vers le pere, lui dire, comme autrefois les Israélites à Gédéon, *dominare nostri, tu & filius tuus*, gouvernez-nous, vous & votre fils ; vous, Ministre de la Providence à notre égard, lui, Ministre de la misericorde ; vous, qui nous consolez de ne plus vivre sous les loix du même maître ; lui, que Dieu nous rendoit pour veiller parmi nous à l'observance des siennes ; & benis soit le Ciel qui nous l'en voye après vous pour porter l'enfer, comme vous portez l'espérance. *Dominare nostri, tu & filius tuus.*

Le jeune Prélat justifia par toutes les vertus, & singulierement par la bonté, les esperances de son peuple, *virum bonum & benignum* : En effet, dit l'Auteur, il semble qu'être bon, soit la qualité distinctive d'un digne Evêque. . . » Maître du monde, vous êtes les images du Dieu puissant. Guerriers redoutables, vous exercez les vengeances du Dieu terrible. Fameux Ministres, vous représentez le Dieu sage & prévoyant. Juges des peuples, vous tenez la place du Dieu juste. Pour vous, Pontifes sacrés, Pasteurs des âmes, vous êtes les images du Dieu bon ; & il faut que la sainteté de votre vie, la vigilance

» de vos soins, l'ardeur de votre
 » zèle, passant, pour ainsi dire,
 » par ce caractère dominant de bon-
 » té, en reçoivent les impressions
 » & les marques, *in bonitate, in*
 » *benignitate.*

Qu'on ne se figure pas néanmoins
 une bonté mêlée de faiblesse, une
 bonté purement humaine, & dès
 lors presque toujours mal enten-
 due, mal soutenue, souvent égale-
 ment nuisible & à ceux qui l'exer-
 cent, & à ceux qui en sont l'objet.
 Il s'agit d'une bonté vraiment
 Chrétienne, vraiment pastorale,
 que des vûes supérieures éclairent,
 que des motifs supérieurs animent,
 & dès lors ferme & magnanime.
 Telle étoit celle de M. de Bissy. Il
 faut que les vertus se balancent,
 se corrigent en quelque sorte les
 unes les autres. Il en faut plusieurs
 pour en porter une seule à un cer-
 tain degré de perfection.

Les faits se présentent en foule
 pour justifier ces éloges, & M.
 l'Abbé Seguy n'a eu que l'embarras
 de choisir. Rien n'est plus édifiant,
 plus touchant que le récit des
 œuvres de miséricorde dont la vie
 du pieux Cardinal n'a été qu'une
 suite continuelle. Ce détail, quoi-
 que long, ne l'est point trop. Ce-
 pendant l'Orateur a senti qu'il
 pourroit le paroître, & c'est pour
 lui l'occasion d'un des plus beaux
 endroits de son Discours.

» Ce détail de charitez differen-
 » tes me console, *dit-il*; je m'y li-
 » vre avec le plus doux attrait. Eh!
 » qu'importe que l'imagination du
 » mondain profane en soit peu flat-

» tée, si la Religion sainte en est
 » plus contente, qu'elle ne le seroit
 » d'un éloge où j'aurois à parler de
 » victoires remportées & de rai-
 » parts abbatés? Ministres de la
 » parole, quelque glorieuse que
 » nous paroisse la mémoire des
 » Héros, nobles instrumens de la
 » Providence sur les Empires,
 » nous préferons toujours l'em-
 » ploi de célébrer les saints Ponti-
 » fes, qui ont édifié Israël par leurs
 » œuvres, à celui d'exalter les
 » hommes puissans qui l'ont sauvé
 » par leur valeur; & nous sentons
 » trop toute la différence qu'il y a
 » pour l'intérêt du bien, entre
 » raconter des exploits, dont nous
 » avons à craindre que l'éclat ne
 » séduise les esprits, & peindre
 » des vertus de Religion, des ver-
 » tus solides autant qu'aimables,
 » que nous proposons pour modé-
 » le.

Mais non content de répandre
 des bienfaits, le Cardinal de Bissy
 accorda sa protection toutes les fois
 que la justice lui permit de l'em-
 ployer; bien supérieur à ces grands;
 qui assez bons pour être bien-fai-
 teurs, sont trop vains ou trop pa-
 reilleux pour s'assujettir à la fonc-
 tion d'intercesseurs. Il y a plus en-
 core. » Sa facilité à accorder l'ap-
 » pui de sa protection, alloit sou-
 » vent jusqu'à le faire s'intéresser
 » pour des personnes qui ne lui
 » étoient connues que par les mé-
 » contentemens qu'il en reçut, &
 » dont on croyoit voir en lui l'en-
 » nemi déclaré.

Cette clémence étoit naturelle

au Cardinal de Bissy. Ce n'étoit point en lui une vertu d'effort & de combat, une vertu plus estimable qu'aimable. » Que la pitié, » s'écrie l'Orateur, est touchante » dans des cœurs semblables, & » qu'ils sont propres à lui faire des » partisans, de ceux que lui aliène » le devot vindicatif!

La simplicité & la modestie que le Card. de B. conserva dans la plus haute élévation, ne le distinguent pas moins que sa bonté & sa clémence. *Modestum moribus*. C'est par-là que M. l'Abbé S. finit sa première Partie. La seconde présente un plus grand spectacle. On a vu l'homme; on va voir, si cela se peut dire, le Héros, un exemple parfait du zèle apostolique dans les plus importans Ministères de la Religion.

Zèle vraiment épiscopal, il le remplit d'ardeur pour tout ce qu'il devoit à son Eglise particulière.

Zèle étendu, il le dévoua aux intérêts de toute l'Eglise.

Zèle puissant, il le fit agir avec force & avec succès.

L'Orateur parle ici du démêlé que le C. de B. alors Evêque de Toul, eut avec le Duc de Lorraine, à l'occasion d'une espèce de Code que ce Prince avoit fait, & que le Prélat trouvoit contraire en plusieurs chefs aux droits de l'Eglise. La matière est délicate. Aussi ce morceau est-il travaillé avec un soin particulier, & on y trouvera beaucoup d'art & de sagesse. L'Evêque n'est point loué aux dépens du Prince, qui en effet fit paroître

beaucoup de modération dans cette affaire. » Différend célèbre, dit » l'Orateur, & j'ose dire respectable, digne modèle des discussions que la faiblesse des lumières humaines rend inévitables, » & qui ne seroient guères moins » glorieuses aux vaincus qu'aux » vainqueurs, si elles ressembloient » à celle-ci. C'est d'un côté un » Evêque, &c. . .

» De l'autre, c'est un Prince assez » équitable, assez généreux pour » n'écouter ni dépit ni haine contre lui, pour lui conserver son » estime, pour lui pardonner jusqu'à la fin sa constance, sa victoire même. Oui, il est plus » beau de soutenir ainsi une cause » défectueuse, qu'il ne le seroit » d'en défendre avec emportement » une bonne. C'est à Dieu seul » qu'appartient la connoissance infaillible de la vérité; & les Princes à qui il n'est pas donné de la » démêler toujours, & que l'orgueil » du rang porte à s'irriter des plus » justes résistances, les Princes, » lorsqu'ils agissent de la sorte, en » la méconnoissant, méritent bien » de l'avoir après pour guide.

L'Orateur vient ensuite au zèle du Cardinal de B. pour l'Eglise universelle, & la conservation du sacré dépôt de la foi. Après quelques réflexions générales, il poursuit ainsi.

» Mais ce n'étoit là que le prélude de services bien plus importants qu'il devoit à la Religion sainte, & vous attendez que je vous parle de la grande affaire,

» où s'est sur-tout signalé son zèle.
 » Ici, Seigneur, mettez sur ma
 » langue des paroles de force pour
 » la défense des droits de votre
 » Eglise, & tout ensemble des pa-
 » roles que puisse avouer la charité
 » même. Ce que je dois dire, fai-
 » tes que je le dise sans qu'aucun
 » puisse y répondre, sans qu'au-
 » cun néanmoins en soit blessé.
 » Eh ! à la vûe des sujets d'affliction
 » qui nous étoient réservés, la tri-
 » stesse nous convient mieux dans
 » le cœur que l'amertume dans la
 » bouche. Quand cesseront les trou-
 » bles malheureux dont l'incrédule
 » se prévaut pour blasphemer votre
 » Religion divine ; & quand nos
 » freres nous épargneront-ils une
 » douleur que nous n'éprouverions
 » plus, si nous cessions de les aimer ?

M. l'Abbé S. finit par l'éloge de la sincère pitié du Cardinal. De-là sur-tout venoit le pouvoir de son zèle ; rien ne dispoisoit tant à le seconder, que le respect de sa vertu. D'un autre côté il falloit que le défenseur de la foi fût irréprochable, *ut is qui ex adverso est veretur, nihil habens dicere.* Ce sont les paroles

de S. Paul, dont on peut dire que M. le Cardinal de Bissy fut l'imitateur par son zèle & son amour pour l'Eglise, comme il fut celui de S. Jean l'Evangéliste, par sa bonté & par sa douceur.

C'est aux bienfaits de ce grand Cardinal que M. l'Abbé Seguy doit l'honneur d'avoir été son panégyriste ; c'est lui qui le plaça à M^{aux}. Quoique cette Oraison Funebre soit une des meilleures Pièces de l'Orateur, nous croyons que c'est une de celles qui lui a le moins coûté. Le cœur a bien aidé l'esprit. De-là cette éloquence vive, naturelle, touchante, bien supérieure au stile le plus élégant, & aux pensées les plus brillantes. L'onction, le pathétique, & en général le talent d'exciter des sentimens, sont les qualitez les plus essentielles à l'Orateur, sur tout à l'Orateur Evangelique. Elles peuvent tenir lieu de bien d'autres, & faire excuser bien des défauts.

Je te pardonne tout, si tu sçais me toucher. L'Abbé de Villiers. Art de prêcher.

QUATRIEME LETTRE DE M. ASTRUC, MEDECIN-Consultant du Roi, & Professeur en Medecine au College Royal, à M. de Laire, Docteur en Medecine de la Faculté de Montpellier, sur un Ecrit intitulé : REPONSE D'UN CHIRURGIEN DE S. CÔME A LA PREMIERE LETTRE DE M. ASTRUC. *Broch. in-4°. pag. 56.*

Nous avons rendu compte de la premiere Lettre de M. Astruc dans le Journal de Septembre dernier ; de la seconde, dans celui d'Octobre ensuivant, & de

la troisième, dans le Journal de Février de cette année 1738. Il nous reste à parler de la quatrième.

M. Astruc commence par dire qu'il n'a pas besoin d'être excité à achever

achever l'examen de l'Ecrit de M. Petit. Il déclare que les intérêts des Medecins ne lui sont pas moins chers que les siens propres , & qu'après s'être justifié , comme il l'a fait , de l'accusation qu'on lui avoit intentée , il n'a rien de plus pressé que de venger la Medecine de l'insulte qu'on lui a fait faire par M. Petit Maître Chirurgien.

» J'ignore , dit-il , quelles peuvent être les raisons de M. Petit , » pour vouloir persuader , qu'il » s'agit ici d'une querelle particulière à la Faculté de Paris. Quand » cela seroit , je ne la défendrois pas » avec moins de zèle : vous sçavez , » Monsieur , quelle est ma vénération pour une Compagnie si respectable de Collègues distingués. » Mais M. Petit se fait illusion , ou » cherche à en faire aux autres. » L'Auteur du *second Memoire* , en » soutenant que *le traitement des maladies vénériennes n'appartient nullement aux Medecins* , a attaqué généralement tous les Medecins , parce qu'il les a tous exclus du droit de traiter ces maladies. Ainsi , pour *suit M. Astruc* , » c'est la cause de la Medecine en général , que je soutiens ; ce sont les droits , ce sont les prérogatives de tous les Medecins , que je défends , & par conséquent tous les Medecins ont intérêt dans cette dispute ; ils doivent tous y prendre part.

Cela posé , M. Astruc conclut , que la cause dont il s'agit , étant commune , les moyens de défense , doivent aussi être communs , &

Mars.

que dans une affaire solidaire , comme celle-ci , pour tous les Medecins , il a droit de se servir de tous les avantages que peuvent lui fournir les Medecins de tous les Pays & de toutes les Facultez , qu'ainsi la doctrine , la pratique , les Ouvrages des Medecins Italiens , Espagnols , Allemands , serviront à défendre les droits des Medecins François , puisqu'ils servent à maintenir ceux de la Medecine laquelle unit tous les Medecins. Il ne conteste point à M. Petit , ou ce qui est la même chose , à ceux qui écrivent pour lui , le droit de jouir du même avantage , & il consent que ces Messieurs , s'aident de tout ce qu'ils croiront de favorable à leurs prétentions dans les Ouvrages de tous les Chirurgiens , de quelque Pays que ces Chirurgiens soient.

Voilà les regles de la dispute dont il s'agit ; en voici le sujet : Il n'est question dans cette quatrième Lettre , que de déterminer à qui , de la Medecine ou de la Chirurgie , la découverte du spécifique pour les maladies vénériennes doit être attribuée : Le Bureau de M. Petit prétend que c'est à la Chirurgie ; M. Astruc au contraire , que c'est à la Medecine , & il montre , 1°. Que les progrès qu'on a faits dans le traitement des maladies vénériennes , sont dus à la Medecine & aux Medecins. 2°. Que toute la part que les Chirurgiens ont eue à ce progrès , c'est d'avoir suivi , imité , copié les Medecins.

Pour prouver la premiere proposition

tion, l'Auteur entre dans un détail Historique, premierement des progrès qui ont été faits successivement dans le traitement des maladies dont il est question. Secondement des différentes Méthodes qu'on a essayées par le mercure, le Gayac & l'Esquine; troisièmement des Auteurs à qui l'on doit ces progrès & ces méthodes. Détail curieux & important.

On y voit que le premier Auteur qui ait parlé à fond des frictions mercurielles, qui en ait expliqué toutes les circonstances, toutes les suites, & tous les avantages, c'est Angelo Bolognini. Ce Medecin, à ce que remarque M. Astruc, fut nommé en 1506. par le Sénat de Boulogne, à la Chaire de Chirurgie, dans l'Université de cette Ville, & peu de tems après, y dicta un Traité des onguents les plus en usage de son tems. Ce Traité contient un Chapitre express, dans lequel la méthode des frictions est exposée au long, & louée comme sûre & efficace : M. Astruc rapporte les principaux endroits de ce Chapitre qui est fort étendu, & qui finit par douze questions que Bolognini résout, avec beaucoup d'habileté & de science.

C'est là le premier Ouvrage qui mérite d'être regardé comme l'original de tout ce qui a été dit dans la suite, sur cette matière : c'est-là, selon M. Astruc, qu'ont puisé tous les Auteurs qui ont depuis traité le même sujet, & s'ils y ont ajouté quelque chose, ces additions sont si peu considerables,

qu'elles ne sauroient enlever à Bolognini la gloire de l'invention.

Ses cahiers devinrent publics dès qu'ils furent dictés dans l'Université de Boulogne, & cette première publicité fut bien-tôt suivie de celle de l'impression; mais M. Astruc avertit qu'il ne connoît point la date précise de cette première Edition. Il assure seulement 1°. que le Traité fut imprimé en 1516. dans la Collection que l'on fit à Pavie de quelques Auteurs qui avoient écrit sur la maladie vénérienne, 2°. Que depuis ce tems-là, le même Traité a été réimprimé plusieurs fois en Italie ou en France avant l'année 1537.

Nous ne rapporterons point ce que dit M. Astruc des autres Medecins qui ont traité des frictions mercurielles, nous nous contenterons d'exposer avec lui & en peu de mots, ce qui résulte de tout ce qu'il a remarqué au sujet de Bolognini & des Medecins qui ont écrit après cet Auteur.

Le resultat dont il s'agit, est,

1°. Que ce sont les Medecins qui ont introduit l'usage des frictions mercurielles pour la guérison de la gale & des maladies de la peau.

2°. Que ce sont les Medecins qui ont appliqué le même remède comme un topique, pour la guérison des pustules vénériennes, quand elles ont commencé de paroître en Europe.

3°. Que ce sont les Medecins qui ont reconnu bien-tôt après,

toute l'utilité, & qui, dès ce moment, ont regardé les frictions, comme le remède spécifique, universel, assuré, de la maladie vénérienne.

4°. Que ce sont les Medecins qui ont éprouvé ce qu'on pouvoit esperer de l'usage des emplâtres, & des parfums mercuriels dans les mêmes cas & qui ont eu soin d'avertir de leur inefficacité & de leur danger.

5°. Que ce sont les Medecins qui ont fait des recherches exactes, sur la nature, les proprietés, les effets du Guayac, de l'Esquine, de la Salse-parille, & qui en ont remarqué l'insuffisance pour la guérison radicale du mal.

6°. Enfin, que ce sont les Medecins, qui ont adouci, facilité, perfectionné cette methode des frictions, qui en ont fait connoître la sûreté, l'efficacité, l'universalité, & qui l'ont portée au point où elle est aujourd'hui.

Après ce détail, fondé sur des faits incontestables que M. Astruc rapporte, & auxquels nous renvoyons; il ne reste plus qu'à conclure que *tous les progrès qu'on a faits jusqu'ici dans le traitement des maladies vénériennes sont dûs aux Medecins*, ce qui est la premiere proposition de M. Astruc. Cependant pour achever de la mettre dans toute son évidence, il prie ses Lecteurs de suspendre encore leur jugement, jusqu'à ce qu'ils ayent vu la part que les Chirurgiens peuvent pretendre à ces mêmes progrès : c'est le sujet de la seconde partie.

Toute la part, dit M. Astruc, *que les Chirurgiens peuvent pretendre dans les progrès qu'on a faits pour le traitement des maladies vénériennes, c'est d'avoir suivi, imité, copié les Medecins.*

La preuve de cette proposition ne donne pas beaucoup de peine à M. Astruc; elle l'engage simplement à examiner la qualité, le mérite, & les Ouvrages de cinq Auteurs, sçavoir, de Carpi, de Jean de Vigo, de Thierry de Héri d'Ambroise Paré, & d'Antoine Chaumette; car c'est à cela que se reduisent tous les titres que le Bureau de M. Petit a pu alleguer pour tâcher d'assurer aux Chirurgiens l'honneur d'être les Inventeurs de la methode des frictions. Mais avant que d'entrer en matiere, M. Astruc croit devoir faire remarquer que les Ecrivains de M. Petit, ont fort mal servi ce Chirurgien, en le faisant trop compter sur l'infailibilité des Auteurs qu'ils lui font citer, & principalement sur celle de ceux qui se conduisant par de simples *ouï-dire*, avancent des faits dont ils n'ont pas été témoins : on a persuadé, par exemple, à M. Petit, que lorsque Fallope, le Clerc, Fracastor, avoient avancé quelque chose, c'étoit une autorité irréfragable; mais dans quels mécomptes n'a-t-on pas, là-dessus, fait tomber ce Chirurgien. S'il continue, dit M. Astruc, à s'exercer sur des matieres de critique, il sera bien-tôt forcé de changer d'opinion; il apprendra qu'il n'est point d'Auteur in-

faillible , & par conséquent qu'il n'en est aucun dont l'autorité ne doive céder aux preuves qui démontrent que tel Auteur s'est trompé. C'est une réflexion par où M. Astruc croit devoir commencer la seconde partie pour n'être pas obligé d'y revenir dans l'examen qu'il va entreprendre.

Le premier Auteur qui se présente dans cet examen, est Jacques Berenger, dit Carpi, du nom de la Ville de sa naissance. M. Astruc a fait voir dans sa première Lettre, que cet Auteur étoit Medecin, & il le fait voir encore ici, mais d'une manière à fermer la bouche aux plus opiniâtres.

Il passe de-là à Jean de Vigo, & démontre par des faits incontestables, que cet Auteur, qui étoit Chirurgien, étoit aussi Docteur en Médecine. Nous supprimons au sujet de Carpi & de Vigo, un grand nombre d'Articles curieux concernant le traitement des maladies vénériennes, & qu'il faut voir dans la Lettre même; mais en voici un que nous croyons devoir extraire : M. Astruc, après avoir rapporté les preuves les plus fortes pour montrer 1°. que de Vigo n'a pas été l'Inventeur de la méthode des frictions mercurielles pour la guérison de la maladie vénérienne, 2°. Que ce même de Vigo n'a pas eu l'attention de recueillir avec soin, tout ce qu'on sçavoit de son temps là-dessus, tout ce qui étoit déjà public & imprimé, 3°. Qu'il a assez mal connu l'efficacité des frictions mercurielles bien admini-

strées, & que sa défiance sur ce point, donnelieu de juger qu'il les administroit mal, puisqu'autrement les heureux succès auroient suffi pour le faire revenir de ses préventions, M. Astruc, après avoir mis hors de doute, ces trois articles, s'explique en ces termes :
 » Mais qu'est-il besoin d'accumuler
 » tant de preuves pour établir un
 » fait dont de Vigo convient lui-même ? J'avois rapporté dans
 » ma première Lettre, un passage
 » de cet Auteur, où il parle ainsi :
 » *Quidquid boni inventum est, tam*
 » *de localibus, quam universalibus*
 » *auxiliis, pro curatione hujusmodi*
 » *morbi Gallici, & crede mihi tan-*
 » *quam experio in tali re à Theodori-*
 » *co, Capitulo de malo mortuo, &*
 » *Arnaldo de Villanova, Capitulo*
 » *de curâ Scabiei, accepimus ; &*
 » j'en avois conclu que de Vigo lui-même, n'avoit garde de se donner pour l'Inventeur de la méthode des frictions mercurielles, qu'il proposoit pour la guérison de la maladie vénérienne. Vous auriez peine à croire, Monsieur, dans quelle méprise on a fait tomber M. Petit sur cet article. Il s'est allé persuader que j'attribuais à Théodoric & à Arnould de Villeneuve, tous deux Médecins, la découverte du mercure comme d'un spécifique pour les maladies vénériennes. Plein de cette idée, il a cru devoir m'avertir que *Theodoric a vécu vers la fin du treizième siècle, & Arnould de Villeneuve au commencement du quatorzième ; c'est-à-dire qu'ils ont*

« *Eté tous deux antérieurs de près de*
 « *deux siècles à l'invasion de la ma-*
 « *ladie vénérienne, qui, comme l'on*
 « *sçait, ne parut en Europe que sur*
 « *la fin du quinzième siècle, dans*
 « *l'année 1494. Après quoi, M.*
 « *Petit content de lui-même, s'é-*
 « *crie : comment seroit-il possible que*
 « *ces deux Auteurs eussent reconnu*
 « *dans le mercure, un spécifique pour*
 « *une maladie, qui leur étoit aussi*
 « *parfaitement inconnu, que les ré-*
 « *gions même, d'où elle est sortie ?*
 « *Comment seroit-il possible que, sans*
 « *avoir la moindre idée de cette mala-*
 « *die, ils eussent enseigné l'art d'ad-*
 « *ministrer le remède pour sa cure ?*
 « *Il ne faut que la seule inspection des*
 « *dates, pour faire sentir toute la*
 « *repugnance, & si je ose dire, tout*
 « *le ridicule d'une pareille prétention.*

M. Astruc admire ici la profonde érudition de M. Petit ; mais il fait plus, il joint à l'admiration, le sentiment d'une vive reconnaissance, & il remercie M. Petit du zèle qu'il témoigne pour l'instruction des autres. Il est facheux, ajoute M. Astruc, qu'il employe si mal un tel zèle, comment est-il possible qu'il m'ait attribué une imagination aussi extravagante, contraire à mes propres paroles, contraire au passage même de Jean de Vigo, que je rapporte ? Il ne faut que relire l'endroit de ma première Lettre où je l'ai employé, pour sentir que je n'avois pas besoin des leçons que M. Petit a la bonté de me donner.

Notre sçavant Auteur, après ces paroles, entre dans un détail qui fait toucher au doigt la méprise où

s'est laissé engager M. Petit, suite d'avoir aucune connoissance de Latin. Il vient ensuite à l'article de Thierry de Héri, cet article paroît encore moins favorable ici à M. Petit que celui de Carpi & de de Vigo. M. Astruc examine, au sujet de Héri, les trois questions suivantes : la première, si Héri a été le premier qui ait introduit en France, l'usage des frictions mercurielles pour les maladies vénériennes ; la seconde, s'il a passé exprès en Italie pour s'y instruire de cette méthode ; la troisième, si l'Ouvrage qu'il a donné sur cette matière, est le meilleur Ouvrage qui ait paru en France sur cette maladie, & si ses observations ont valu à l'art un degré de perfection auquel on n'avoit encore pu atteindre, & que depuis on a peu surpassé. L'Auteur du second Mémoire a pris le parti de l'affirmative sur ces trois articles, & M. Petit le prend de même à cet exemple, mais ni l'un ni l'autre n'en ont fourni la moindre preuve, quoique ceux qui affirment une chose soient tenus de prouver ce qu'ils affirment. M. Astruc regarde ce silence comme un aveu tacite de l'impossibilité où ils sont de rien alleguer en faveur de leur opinion. Quant à lui il a pris le parti contraire dans sa première Lettre, & il persiste encore dans le même sentiment. Il pourroit s'en tenir là & se contenter de nier ; car il ne faut pas d'autre refutation pour les faits qui sont affirmés sans preuves ; mais, dit M. Astruc, l'amour de

la vérité m'engage à aller plus loin ,
 & je veux bien me charger de prouver
 ce que je soutiens.

Nous ne sçaurions rapporter ici toutes les preuves qu'allègue l'Auteur ; il faudroit pour cela , nous étendre au-delà des bornes que nous avons coutume de nous prescrire ; nous nous contenterons de remarquer que ces preuves paroissent de la dernière conviction , & que M. Petit y est repris sur quantité de faits au sujet desquels M. Astruc pretend que ce Chirurgien , s'est trop hazardé ; en voici seulement un exemple : M. Petit n'ayant pu alléguer aucune autorité pour prouver que Thierry de Héri avoit passé à Rome pour s'y instruire de la méthode du traitement des maladies vénériennes par les frictions mercurielles , afin de la transporter ensuite dans sa patrie , & M. Astruc ayant fait voir le contraire ; M. Petit dit , pour s'excuser , qu'il ne l'a assuré que sur la foi de la tradition. Or voici ce que M. Astruc replique là-dessus.

» C'est-à-dire donc qu'une pré-
 » tendue tradition sur un fait arri-
 » vé depuis deux cens ans , & sur
 » un fait obscur , personnel , peu
 » important ; Qu'une prétendue
 » tradition , clairement démentie
 » par Héri lui-même & par Paré
 » son Copiste , qu'une prétendue
 » tradition , connu de M. petit
 » seul , & connue de lui , depuis
 » un an , au plus , car je doute si
 » avant cette dispute , il sçavoit
 » trop bien que Héri eût jamais
 » existé , c'est-à-dire que cette tra-

» dition fait toutes les preuves que
 » M. Petit a pu trouver pour
 » établir une Histoire , à la faveur
 » de laquelle il ne craint point
 » d'insulter hautement à la mé-
 » moire de tous les Medecins Fran-
 » çois du seizième siècle , & d'en-
 » vahir sans ménagement les droits
 » & les prérogatives de tous les
 » Medecins de son tems.

Ne dissimulons pourtant rien.
 Convenons que M. Petit ajoute une raison pour appuyer la tradition , sur laquelle il se fonde :
 » la réalité du service , dit-il , que
 » Thierry de Héri nous a rendu , en
 » apprenant la méthode à Rome , &
 » en la publiant ensuite en France ,
 » justifie clairement la tradition sur ce
 » point. Admirez , Monsieur , cette
 » sagacité à se faire des preuves :
 » faut-il établir la prétendue réalité
 » du service qu'on soutient que
 » Héri a rendu à sa patrie en allant ,
 » dit-on , apprendre à Rome la
 » méthode de traiter les maladies
 » vénériennes & en l'apportant en
 » France , c'est une tradition ima-
 » ginaire qu'on allègue en preuve ,
 » faut-il ensuite appuyer cette tra-
 » dition supposée , c'est la réalité
 » du prétendu service que Héri a
 » rendu à sa Patrie , qui la justifie ,
 » *Alyssus alyssum invocat* , c'est-à-
 » dire , que pour soutenir un fait
 » visiblement faux , on en avance
 » un autre , plus faux encore ; ce
 » qui aboutit à ne prouver rien , ou
 » pour mieux dire , à prouver que
 » ce que M. Petit dit de Thierry
 » de Héri , est un pur Roman.

A ces réflexions on en ajoute

d'autres qui ne paroissent pas moins solides ; les Ecrivains de M. Petit lui ont fait entendre que la méthode de traiter les maladies vénériennes par les frictions , a fleuri en Italie depuis le commencement du seizième siècle , & qu'on l'ignora profondément en France , jusqu'à ce que Héri vint l'y communiquer par la publication de son Ouvrage en 1552. cependant M. Astruc remarque 1°. que dans cet intervalle , les excellens Ouvrages de Bolognini , de Wendelin hoch , d'Almenar , de Matthiole , de Massa , &c. furent imprimés en Italie & réimprimés en France ; 2°. Que dans cet intervalle , il y eut un commerce continué entre les Italiens & les François , tant à cause des guerres que les Rois Loüis XII. & François I. eurent à soutenir de-là les monts , qu'à cause des différens Etats d'Italie , qui étoient sous l'obéissance des Rois de France ; 3°. Que dans cet intervalle , Gaspard Torella , Medecin du Pape Alexandre VI. vint en France à la suite de César Borgia ; & Fallope , Professeur de Padoue à la suite des Ambassadeurs de Venise ; 4°. Que dans cet intervalle , François Rabalais , Docteur en Medecine , de la Faculté de Montpellier , alla à Rome à la suite du Cardinal du Bellay , & que Rondelet célèbre Professeur de la même Faculté , fit le même voyage quelque tems après , à la suite du Cardinal de Tournon , visita à son tour les Universitez les plus fameuses d'Italie , & s'attira l'amitié

des Medecins les plus célèbres ; mais que s'il en faut croire les Ecrivains de M. Petit , rien ne put tirer les Medecins François , de l'ignorance ou plutôt de la léthargie où on suppose ici qu'ils étoient plongés , en sorte que commerce , voyages , exemples , tout fut inutile pour leur apprendre le traitement des maladies vénériennes , par les frictions , & pour les mettre en état de procurer à leur Patrie l'avantage de cette méthode. Un tel honneur , s'il en faut croire M. Petit , ou plutôt ceux en qui il se fie , étoit réservé à Héri , à un simple Barbier de Paris , qui enleva cette Méthode dans un court séjour à Rome. Sans lui , dit ironiquement M. Astruc , on croupiroit encore dans la grossiere ignorance , où l'on a croupi en France , jusqu'à ce Chirurgien : vit-on jamais , continue-t-il , un Roman si contraire à la vraisemblance. J'ai presque honte , Monsieur , de vous avoir arrêté sur une pareille fable.

Pour ce qui est d'Ambroise Paré , M. Astruc n'en dit que peu de chose ; mais ce qu'il en dit se réduit à prouver invinciblement que ce Chirurgien n'a rien écrit de son chef sur le traitement des maladies vénériennes , & qu'il n'a fait que copier Héri. Il montre au reste , que Paré n'étoit que Barbier-Chirurgien , & qu'il n'a point pris d'autre titre jusqu'à ce qu'il fût Chirurgien du Roi.

N'est-il pas étonnant , remarque ici M. Astruc , que M. Petit , pour appuyer ses préventions , ne pro-

duise que les Ouvrages de deux Barbiers, celui de Héri, & celui de Paré?

A l'égard de Chaumette, notre sçavant Auteur fait voir tout de même, que ce Chirurgien n'a fait que copier les Ouvrages des Medecins.

Nous finirons en remarquant que toute cette seconde Partie se reduit aux cinq chefs suivans :

1°. Jacques Carpi étoit Docteur en Medecine, Professeur public dans les Universitez de Pavie & de Boulogne. Le fait est incontestable. Les Chirurgiens n'ont donc rien à prétendre à cet Auteur ni à ses découvertes.

2°. Il est certain que de Vigo étoit Medecin-Chirurgien, & dans ce cas, c'est un autre Auteur perdu pour les Chirurgiens ; mais quand on consentiroit à le prendre pour simple Chirurgien, au moins il est évident qu'il n'a rien dit sur les maladies vénériennes qui n'ait été dit & mieux dit avant lui, par plusieurs Medecins.

3°. Il est démontré que Héri, ce Héros des Chirurgiens, n'a point introduit en France la Méthode des frictions, qu'il n'a point été s'en instruire à Rome, enfin que tout ce qu'il dit dans son Livre, dans ce Livre si vanté, il l'a pris des Ouvrages que differens Medecins plus anciens, & entre autres, Nicolas Massa, avoient publiés sur cette matiere.

4°. Ambroise Paré ne mérite pas d'être compté dans cette dispute, parce qu'il n'a rien composé de son

chef sur le traitement des maladies vénériennes.

5°. Enfin Antoine Chaumette n'a rien donné de neuf sur la question dont il s'agit.

De ces cinq articles M. Astruc conclut que toute la part que les Chirurgiens peuvent prétendre aux progrès qu'on a faits dans le traitement des maladies vénériennes, c'est d'avoir suivi, imité, copié les Medecins, & encore assez mal.

M. Astruc termine sa Lettre par un trait véritablement digne de son discernement. « Qu'on ne s'at-
« tende pas, dit-il, que je m'avise
« à present de prendre la défense de
« Rondelet, de Joubert, de Fer-
« nel, de Paulmier, de Saporta,
« de Ferrier, &c. que le Bureau de
« M. Petit traite si mal. Il est assez
« honteux de voir ces Medecins cé-
« lebres cités à un pareil Tribunal,
« sans que j'aie encore augmenter
« cette honte, en entreprenant de
« les défendre, & en donnant lieu
« par-là, au public, de croire que
« ce secours étoit nécessaire à leur
« gloire. Pour les justifier, il suffit
« de les nommer & de nommer
« leur partie & leurs Juges.

Telle est la conclusion de la Lettre. Nous avertissons au reste, que depuis que cette Lettre paroît, les Chirurgiens distribuent dans le Public, sous le nom d'un Confrere qu'ils regardent tous comme leur maître, qui est M. Petit, un Imprimé bien favorable à M. Astruc, dans ce qui concerne la dispute presente, vu qu'on s'y déchaîne contre ce Medecin, d'une maniere

à faire juger à tous les Lecteurs , qu'on ne se fent aucune ressource pour lui répondre ; car sans toucher à aucune de ses raisons , on s'y répand en déclamations , en reproches , & en invectives. Parmi ces reproches il y en a un où l'on se plaint sérieusement à M. Astruc de s'être avisé de mettre la main à la plume pour la défense de la Medecine , & de n'être pas demeuré , à cet égard , dans une parfaite neutralité. Ce reproche que l'on fait à un Medecin , est précédé & suivi de quantité d'autres qui ne paroissent pas moins singuliers. Au reste M. Petit , dans cet Imprimé (qui est une Lettre) où il se défend fort d'être l'Auteur de l'Ecrit intitulé : *Réponse d'un Chirurgien de S. Côme* , il pretend que M. Astruc l'en a accusé , & il lui fait là-dessus de grandes plaintes , déclarant toutefois qu'il voudroit l'avoir composé , & qu'ainsi il l'adopte ; mais il y a ici un mal entendu : M. Astruc ne dir point que M. Petit ait fabriqué la Réponse en question ; il reconnoît au contraire , qu'il y a dans la Piece dont il s'agit , des endroits qui font voir qu'elle ne scauroit venir d'un homme sans Lettres ; puis il remarque que le sentiment commun là-dessus est que ce même Chirurgien a sous lui , un Bureau d'Ecrivains qu'il fait travailler , & dont il adopte le travail sans se donner d'autre peine. Cette Lettre même , que non-obstant quelques mots Latins qui y sont , & qu'il n'est pas possible que Monsieur Petit n'y ait vus ; on

Mars.

donne comme de ce Chirurgien , ne passe pour être son Ouvrage , que parce qu'elle est regardée comme une production de ce Bureau. Ce n'est qu'en ce sens que M. Astruc attribue à M. Petit la Réponse en question ; ce qui est cause qu'à ce sujet , tantôt il dit : *M. Petit* , & tantôt le *Bureau de M. Petit*. Il faut observer ici , 1°. Que ce Chirurgien jure sur son honneur , n'avoir point composé la Réponse en question , qui est chose dont on ne l'a jamais soupçonné , 2°. Qu'il ne se défend pas de même , sur le fait du Bureau.

Quoiqu'il en soit , la Lettre qui porte son nom , & où , pour le remarquer en passant , on lui fait dire trois mots Latins , est un *m-4°* de 7 pp. intitulé : *Lettre de M. Petit Chirurgien Juré de Paris* , à *M. Astruc, Docteur en Medecine de Montpellier*. Elle se débite en divers endroits , sçavoir 1°. à l'Amphithéâtre de S. Côme , rue des Cordeliers , 2°. chez M. Petit Maître Chirurgien Juré , rue S. Benoît , 3°. chez Chaubert , Libraire , rue du Hurepoix , à l'entrée du Quai des Augustins , du côté du Pont S. Michel , 4°. dans toutes les Boutiques des Chirurgiens.

Cet Imprimé , où l'on ne trouve que des plaintes amères contre M. Astruc , est regardé dans le Public comme une continuation des *Tristes* de M. Petit. *

* Voyez l'Avertissement du Livre intitulé : *Examen de divers points d'Anatomie* , &c. en réponse à deux Lettres plaintives de l'Auteur du *Traité des maladies des Os*. Chez Chaubert Libraire.

Z

On donne à lire depuis peu dans les mêmes Boutiques des Chirurgiens, un Libelle intitulé: *Lettres sur les disputes qui se sont élevées entre les*

Médecins & les Chirurgiens, &c. La Faculté a intérêt, aussi-bien que M. Astruc, qu'un tel Ecrit soit connu.

C. JULII CÆSARIS DE BELLIS GALLICO ET CIVILI

Pompeiano, nec-non A. Hirtii, aliorumque de Bellis Alexandrino, Africano & Hispaniensi, Commentarii, ad Manuscriptorum fidem expressi, cum integris notis Dionysii Vossii, Joannis Davissii, & Samuelis Clarkii: cura & studio Francisci Oudendorpii, qui suas animadversiones, ac varias lectiones adjecit. Lugd. Bat. apud Samuël. Luchtman. Rotterod. apud Joan. Daniël. Beman. 1737.

C'est-à-dire: *Les Commentaires de Jules - César, d'Hirtius & d'autres; touchant la Guerre des Gaules, la Guerre Civile, celle d'Alexandrie, d'Afrique & d'Espagne; revus sur les Manuscrits, avec les notes entières de Denys Vossius, de Jean Davies, de Samuel Clarke, & celles de l'Editeur, François Oudenorp, lequel y a joint les diverses Leçons.* A Leyde, chez Sam. Luchtman: & à Rotterdam, chez Jean-Dan. Beman. 1737. in-4°. deux Vol. Tom. I. & Tom. II. pag. 1035. Planches détachées XV.

PARMI les sçavans Critiques de Hollande, qui depuis plusieurs années s'appliquent sans relâche & avec tant de succès à renouveler & à perfectionner les Editions des Auteurs Classiques, soit Grecs, soit Latins: M. Oudendorp s'est déjà fait connoître avec beaucoup de distinction. Dès l'année 1728. il publia chez Luchtman à Leyde, en un Volume in-8°. les Remarques de Scheffer & les siennes sur le Livre de *Julius Obsequens* touchant les prodiges. En 1728. il mit au jour dans le même endroit la *Pharsale* de Lucain, avec tous ses Commentateurs, en deux Volumes in-4°. où les notes de l'Editeur donnerent une idée très-avantageuse de son érudition & de son goût, nous en parlâmes dans

notre Journal de Juillet, 1729. Trois ans après, c'est-à-dire en 1731. on vit paroître encore de lui chez le même Libraire & dans la même Ville, une nouvelle Edition des *Stratagèmes* de Frontin, avec tout leur assortiment en un Volume in-8°. & nous en avons rendu un compte exact dans notre Journal d'Octobre 1732. M. Oudendorp n'est point demeuré oisif depuis ce tems-là; & la belle Edition des *Commentaires* de César qu'il nous offre n'est en rien inférieure aux autres qu'il nous a procurées jusqu'ici. Elle mérite d'autant plus l'attention des gens de Lettres, qu'ils y trouveront abondamment de quoi retablir dans toute sa pureté un texte si précieux, & pour la parfaite intelligence du-

quel rien ne doit être épargné.

C'est dans cette vûe, que notre Editeur marchant sur les traces de ses maîtres en fait de Critique , (MM. *Perizonius* , Jacq. *Gronovius* & *Burman*) a eu soin de consulter le plus de Manuscrits qu'il lui a été possible : en quoi il a été si heureux , que le grand nombre de ceux qui lui ont été communiqués a de beaucoup surpassé ses esperances. Parmi ceux-là il s'en est trouvé plusieurs d'également recommandables & pour leur ancienneté & pour leur correction.

Tel est en premier lieu , celui de Jacques *Bongars* , conservé aujourd'hui dans la Bibliothèque d'Amsterdam; c'est un *in-folio* en parchemin , écrit il y a près de 900 ans , & qui comprend les 8 Livres de la Guerre des Gaules. Tel est encore le Manuscrit de la Bibliothèque de Leyde , où il a passé de celle d'Isaac *Vossius* : c'est un *in-4^o*. aussi en parchemin , qui pour le siècle & la bonté ne le cede guères à celui de *Bongars*. Tel est en troisième lieu un Manuscrit de la même Bibliothèque , un peu plus recent que les deux premiers , mais d'une merveilleuse correction , & qui contient tous les Commentaires de César , d'Hirtius , &c. c'est un *in-folio* en parchemin , écrit à deux colonnes & en lettres rondes.

A ces trois premiers Manuscrits il faut en joindre quatre autres tirés encore de la Bibliothèque de Leyde , mais bien postérieurs aux précédens , n'étant que du quatorzième ou du quinzième siècle. No-

tre Editeur , pour concilier une plus grande authenticité à tous ces Manuscrits dont il fait ici la revûe , n'oublie pas de nous indiquer les noms respectables des Sçavans , qui en ont été successivement possesseurs , avant que ces Pièces originales entraient dans la Bibliothèque de Leyde , pour n'en plus sortir. Outre ces sept Manuscrits sur lesquels il a conféré par lui-même le Texte de son Auteur tel qu'il paroît dans l'Edition de M. *Davies* , il s'est encore aidé pour le même usage , de deux autres Manuscrits , l'un de M. *Dorville* , l'autre de M. *Duker* , dont il a tiré bon parti.

Il vient ensuite au dénombrement des Manuscrits qu'il n'a pû examiner de ses propres yeux , & pour la confrontation desquels il a été contraint de s'en rapporter à la fidélité de ses amis. De ce nombre sont 1^o. le Manuscrit du College de *Merton* à Oxford , dont les *variantes* lui ont été communiquées par M. *Wasse* : 2^o. celui qu'il appelle *Andinus* , si estimé de J. Fr. *Gronovius* , & dont il doit la *collation* à M. Abraham *Gronovius* petit fils de ce fameux Critique : 3^o. celui de Jos. *Scaliger* , conféré par Denys *Vossius* avec l'Edition de Plantin ; 4^o. ceux de *Petau* , de *Cujas* & de la Bibliothèque Palatine , desquels *Gruet* avoit recueilli les *variantes* ; qui depuis ont été transcrites à la marge de différentes Editions ; & c'est de-là qu'en a eu communication notre Editeur.

5^o. Il a vû , de plus , grace à M.
Z ij

Dorville, les notes mêmes de *Gruter*, que ce Critique avoit eu dessein de mettre sous la presse, & dans lesquelles il pretendoit retrancher du Texte de son Auteur, non seulement quantité de mots qui lui déplaissent, mais encore des phrases & des périodes entières, qu'il regardoit comme autant d'interpolations, dûes à *Jule-Celse* & à d'autres. Il est vrai cependant que 15 ans après, il reconnut la vanité d'un pareil projet, & que revenu de son égarement, il fut sur le point de tout effacer. Mais vaincu par les sollicitations de ses amis, il leur fit part de ses corrections chimeriques, seulement, (dit-il lui-même) pour faire voir au monde combien est variable l'opinion des Critiques, & le peu de fonds qu'on doit faire sur leurs décisions conjecturales. Aussi M. Oudendorp, qui a parcouru ces notes, en a-t-il tiré très-peu de secours pour cette Edition.

Il continue à passer en revûe les *variantes* que lui ont fournies d'autres Manuscrits qui ne sont point tombés entre ses mains; sçavoir 6°. celui de Louvain, appartenant aux Jésuites, sorti de la Bibliothèque de *Torrentinus*, & qui a plus de 600 ans d'ancienneté : 7°. celui d'*Egmout*, écrit en 1345 : 8°. celui de *Gottorp*, plus moderne, conservé dans la Bibliothèque du Duc de Holstein, & qui convient presque en tout avec le troisième Manuscrit de Leyde : 9°. des *variantes* tirées des Manuscrits de *Buslidius* & d'*Ortelius*, inscrites sur l'exem-

plaire de M. *Fabricius*, ainsi que diverses conjectures de *Lipse* & de *Gudius*, non encore imprimées : 10°. d'autres *variantes* écrites à la marge de l'Edition de *Munice* de 1561. par Paul *Aicard*; lequel exemplaire notre Editeur acheta à Copenhague, à la vente des Livres du Comte *Danechiold*, & qui avoit ci-devant appartenu à M. *Rosgaard*, à qui M. *Sherard* en avoit fait présent en 1699.

Il n'a tenu qu'à notre Editeur d'avoir communication des *variantes* de deux Manuscrits appartenant à M. le Président *Bouhier*. Mais sur les échantillons qu'on lui en a fait voir, il les a jugés si conformes aux Manuscrits vulgaires, dont le nombre est presque infini, qu'il a cru très-inutile d'en entreprendre la confrontation. Il n'a pas eu la même indifférence pour la Version Gréque de la Guerre des Gaules, ni pour l'Historien qui sous le nom supposé de *Julius-Celsus*, a écrit la Vie de *Jule-César*; & quoiqu'il n'ait fait imprimer ici ni l'un ni l'autre, il n'a pas laissé de tirer souvent beaucoup d'avantage de l'exacte *Collation* qu'il en a faite avec le Texte de son Auteur. Il ne s'éloigne pas même d'en procurer dans la suite une nouvelle Edition en petit Volume.

Mais quant à *Jule-Celse*, il faut bien se garder (ajoute-t-il) de croire, avec feu M. de la Monnoye, cité par M. *Fabricius* dans le *Supplément* de sa Bibliothèque Latine, que le *Jule-Celse* prétendu ne soit autre que *Pétrarque*, dont le style

est d'une Latinité beaucoup plus pure ; sans compter que *Vincent de Beauvais* mort 55 ans avant la naissance de *Pétrarque* cite plusieurs passages de *Jule-César*, qui s'y lisent encore aujourd'hui.

M. Oudendorp nous fait ensuite parcourir avec lui les différentes Editions anciennes de César, qui lui ont passé par les mains, & dont les marges chargées de *variantes* ou de corrections lui ont été de quelque secours. Telles sont celle de Rome de 1469. une autre de 1473: celle de Milan, de 1477. celle de Venise, de 1494. puis celles de Ph. *Beroalde*, d'*Alde*, de *Sebast. Gryphe*, de *Vascosan*, de R. *Etienné*, de P. *Manuce*, de J. *Roffet*, de Ful. *Ursinus*, de J. *Lipse*, de Jos. *Scaliger*, & plusieurs autres, (car le nombre des Editions de César surpasse de beaucoup la centaine) & parmi cette multitude d'Editeurs, ce dernier, *Ursinus*, & *Etienné* sont ceux qui ont travaillé le plus efficacement à purger le Texte de César des fautes qui le défiguroient, & à le rétablir dans sa première intégrité.

Ce détail des Editeurs de César conduit de plein pied M. Oudendorp à celui des Commentateurs de cet Illustre Ecrivain. Ils sont en très-grand nombre, ils ont chacun leur mérite, & tiennent tous un rang honorable dans la République des Lettres. Tels sont Jean *Rhellican*, Henri *Glarean*, Jean *Glandorp*, Joach. *Camerarius*, Jean-Michel *Brutus*, *Alde Manuce*, Jean *Sambucus*, Fuly. *Ursinus*, Pierre

Chacon, François *Hotoman* & Jean *Brant*. Les notes de tous ces Critiques rangées par ordre auroient dû paroître dans cette nouvelle Edition, si l'on eût voulu s'y conformer à la coutume & au goût de nos Libraires d'aujourd'hui, qui aiment à grossir & à multiplier les Volumes. Mais plusieurs considérations ont déterminé notre Editeur à s'écarter ici d'un tel usage, qui ne laisse pourtant pas d'avoir quelquefois ses commodités.

Une première raison qui l'a porté à faire ici un pareil retranchement ; c'est que tant de notes entassées les unes sur les autres font souvent perdre de vue l'Auteur qu'elles devoient expliquer, & s'attirent toute l'attention du Lecteur ; pour ne rien dire de l'ennui que causent les redites inévitables dans une si grande multitude de remarques destinées à l'éclaircissement d'un seul passage. L'épargne des frais pour les acheteurs, est une seconde raison qui a confirmé l'Editeur dans son projet. Toutes ces notes se trouvent rassemblées dans l'Edition de *Jungerman* in-4°. qui se donne à bon marché, au lieu qu'elles auroient augmenté considérablement le prix de celle-ci (qui n'est déjà que trop chère.) Ajoutez à cela que l'Editeur ose assurer que tout ce que ces remarques offrent de solide & d'important, soit pour la correction, soit pour l'intelligence du Texte, se trouve recueilli avec soin dans cette Edition.

Il n'a donc fait aucune difficulté

de proscrire ce fatras de notes répétées & par conséquent superflues, & s'il a supprimé de même celles de *Montan*, de *Goduin*, de *Cellarius* & de quelques autres, quoique non comprises dans l'ample Collection de *Jungerman*, il ne l'a fait que parce qu'il les a trouvées, ou de trop peu de conséquence, ou empruntées furtivement d'autres Commentateurs, ou pour quelqu'une des raisons alléguées plus haut.

A l'égard des Dissertations & des Editions dont M. *Fabricius* fait mention dans le *Supplément de sa Bibliothèque Latine*, M. Oudendorp ne les a point rencontrées jusqu'ici, à l'exception de l'Edition de *Jungerman*, où Henri *Vander-Borch*, Antiquaire du Comte d'Arondel a destiné très-élegamment à la plume tout ce que les Médailles & les Inscriptions pouvoient lui fournir pour illustrer les Commentaires de César. Mais ces Médailles & ces Inscriptions (ajoute l'Editeur) sont aujourd'hui, pour la plupart, suffisamment connues des Sçavans, & fournissent très-peu de lumière pour entendre l'Auteur Latin.

M. Oudendorp s'est donc réduit à ne donner en entier, dans cette Edition, que les seules notes des trois Commentateurs Denys *Vossius*, fils de Gerard; M. *Davies*, & M. *Clarke*; faisant mention dans les siennes de ce que celles des autres Interpretes lui présentent de meilleur. Les notes de Denys *Vossius*, Ouvrage posthume, fait dans

la plus tendre jeunesse de l'Auteur, qui mourut à l'âge de 21 an, furent publiées pour la première fois en 1697. in-8°. par *Gravius*, excellent Juge en ces sortes de matières. Les notes de M. *Davies* parurent d'abord à Cambridge en 1706. in-4°. puis en 1727. avec des corrections & des changemens dûs à ses propres réflexions & aux avis de M. *Clarke*. Les Remarques de celui-ci furent imprimées en premier lieu dans la magnifique Edition des Commentaires de César, faite à Londres en 1713. in-folio, puis en 1720. in-4°. sans les planches.

Aux notes de ces deux sçavans Anglois, morts depuis peu l'un & l'autre, succèdent celles de notre Editeur, écrites d'un stile simple, exemptes de toute affectation, réduites au moindre espace qu'il est possible, & dont il abandonne le jugement aux Lecteurs équitables. Il donne le Texte de son Auteur très-scrupuleusement sur la foi des Manuscrits & sans égard pour aucune des Editions, même quant aux endroits les plus corrompus, qui sont en grand nombre, & pour la correction desquels il ne s'est point flatté d'avoir plus de facilité que les autres Interpretes. Lorsqu'il lui arrive d'y faire quelque changement, il a toujours soin d'en avertir & d'en rendre raison dans ses notes, à moins que ce changement ne soit de peu d'importance, auquel cas il se contente de l'indiquer dans les variantes imprimées immédiatement au-des-

sous du Texte.

Au regard de l'orthographe , il se conforme le plus souvent à celle que lui suggerent unanimement les Manuscrits les plus anciens & les plus corrects. Il en excepte cependant quelques endroits, où il a suivi, même contre son propre sentiment (dit-il) l'orthographe vulgaire. On trouve, dès la première phrase des Commentaires de César, une preuve de la scrupuleuse déférence de l'Editeur pour l'orthographe des anciens Manuscrits.

Dans toutes les meilleures Editions on lit cette première phrase en ces termes : *Gallia est omnis divisa in partes tres* : au lieu que dans cette Edition-ci on est surpris de trouver *Gallia est omnis divisa in partes tris*. Aussi l'Editeur fait-il une note exprès pour justifier cette nouvelle leçon par l'autorité des meilleurs Manuscrits, sur quoi il renvoie de plus à celle du Cardinal Noris dans ses *Cenotaphia Pisana*, où ce sçavant Antiquaire atteste que les anciens donnoient à cet accusatif pluriel tantôt l'une, tantôt l'autre terminaison : en quoi ils consultoient principalement leur oreille. M. Oudendorp cependant conseille fort aux Editeurs de n'abuser point de cette alternative, & de n'employer dans le cas dont il s'agit, la terminaison *is* que lorsqu'ils auront pour guide quelque excellent Manuscrit. Il fait même presque des excuses d'avoir osé y déferer en cette occasion.

Il a fait imprimer à la tête de

chaque Livre de cet Ouvrage les Argumens ou les Sommaires de *Lipse*, excepté le Livre de la Guerre d'Espagne, pour lequel il a préféré le Sommaire de M. *Clarke*. Les Fragmens de César se trouvent ici rangés plus distinctement, & en sorte qu'on peut plus aisément mêler les Fragmens supposés d'avec les véritables. On y a joint les petites notes de M. *Davies* à celles qu'on attribue ordinairement à Joseph *Scaliger*. On y a aussi inséré les *Nomenclatures* Géographiques d'*Ortelius*, du même *Scaliger* & de M. *Clarke*; sans oublier la petite Dissertation de *Dodwel* sur Hirtius imprimée dans ses *Annales Velleiennes*, en 1698. On a réimprimé ici l'ancienne Table des matières; à laquelle notre Editeur en a joint une nouvelle pour les notes, & celle des Auteurs qui y sont cités. On trouve à la suite de sa Préface, celles de MM. *Davies* & *Clarke*, avec un Catalogue des Manuscrits & des Editions consultées par M. Oudendorp pour perfectionner la sienne, & citées par abréviation dans ses notes & dans les *variantes*. Les Cartes Géographiques & les autres planches qui décorent les autres Editions, (nous exceptons celle de Londres *in-fol.*) ont été rassemblées dans celle-ci.

Du reste, quel que puisse être son mérite, elle ne pourra tenir lieu de toutes les autres, & il faudra toujours y joindre 1°. celle de *Jungérman*, à cause de la Version Gréque de la Guerre des Gaules,

qui manque à celle-ci , 2°. celle de *Grevins* in-8°. à cause de la Vie de *Jule-César* écrite par *Jule-César*, & qui ne paroît point ici , 3°. celle de *Coduin*, à cause de la concordance

ou de la Table de tous les mots contenus dans le Texte de notre Auteur, laquelle en certains cas est d'une très-grande commodité.

QUÆSTIO MEDICA MANE DISCUSSA IN SCHOLIS

Medicorum die nonâ Januarii 1738. Magistro M. Michaële Peaget Doctore Medico Præfide. An Luis Venereæ curationi per Frictum potius quàm per Suffutum faveant Medicæ Observationes?

C'est-à-dire : *Question de Medecine agitée dans les Ecoles de Medecine de Paris, sous la Prêfidence de M. Peaget, Docteur en Medecine de la même Faculté : sçavoir, si les Observations des Medecins sont plus favorables à la friction, qu'à la fumigation, pour le traitement des maladies vénériennes ?*

MDIONIS, Bachelier en Medecine, qui a soutenu cette Thèse, & qui en est l'Auteur, la partage en cinq Articles (division ordinaire des Thèses de Medecine.) Il donne d'ins le premier, une définition exacte de la maladie dont il s'agit. Dans le second il observe que le mercure est le seul de tous les remedes connus qui soit capable de la guérir, & il remarque avec les meilleurs Auteurs, qu'entre les différentes méthodes d'administrer le mercure, celle des frictions est préférable.

Dans le troisième Article, il rapporte les diverses manieres d'administrer les frictions, & il les reduit à trois : la premiere, de les donner tous les jours, sans discontinuation, ce qui produit un flux de bouche considerable : La seconde, de les interrompre quelquefois, ce qui ne cause qu'un flux de bouche moderé : la troisième, de purger avant, pendant & après l'usage des frictions, en sorte que

toute la matiere virulente preme son cours par le bas-ventre, ce qui épargne le flux de bouche, l'Auteur rapporte sur ces differentes méthodes, l'autorité d'un grand nombre d'Auteurs.

Pour le quatrième Article, l'on y fait voir, contre ce que bien des gens ont cru jusqu'ici, que la fumigation est connuë depuis longtemps, & que Turner qui assure que Fracastor en a parlé le premier, se trompe considerablement, puisqu'il Bolognini qui a écrit plusieurs années auparavant, en a parlé fort au long, aussi-bien que Massa & Mathiolo, qui ont aussi écrit avant Fracastor. . . Il y a différentes sortes de fumigations, notre Auteur les décrit avec beaucoup de soin ; & il remarque que la base de toutes est le cinabre, qui n'est autre chose ici que le mercure déguisé. Il montre que les observations des praticiens qui ont écrit, sont entierement contraires à l'usage des fumigations. Il rapporte là-dessus les

les différentes méthodes dont on s'est servi pour fumer les malades , & le détail où il entre à ce sujet , est fort curieux.

Dans le cinquième Article il traite d'exagérateurs ceux qui promettent de guérir par la fumigation , toutes les maladies vénériennes , *quid autem tanto hiatus dignum his promissores ferunt* : demande-t-il , il répond , *verba*. En effet , si l'on consulte les Praticiens qui ont employé ce remède , & dont les observations sont rapportées fort au long dans cette Thèse , l'on sera obligé d'avouer , qu'il n'y a pas de traitement moins sûr que celui-là pour la cure des maladies dont il s'agit.

Si l'on objecte qu'on a quelquefois employé les fumigations avec succès , M. Dionis dit que ce succès est dû aux frictions qu'on a employées en même tems. Faute de quoi il prétend que les fumigations auroient été inefficaces. Il cite là-dessus plusieurs observations importantes qu'il faut voir dans la Thèse. Mais comme les Partisans de la fumigation paroissent bien intentionnés pour le Public ; notre Auteur , pour ne les pas mortifier , finit par dire qu'il n'y a pas à désespérer , que quelque jour l'on ne puisse rectifier & corriger si bien cette méthode , qu'elle devienne aussi utile , qu'elle a été jusqu'ici inefficace & même dangereuse : en attendant cet avantage , il conclut que toutes les observations qui ont été faites jusqu'aujourd'hui par les

Medecins , sur le cas dont il s'agit , sont plus favorables à la friction qu'à la fumigation.

Comme il y a eu diverses Editions de cette Thèse , & qu'il s'est glissé beaucoup de fautes essentielles dans quelques-unes que l'Auteur n'a pas vûes , M. Dionis avertit qu'il ne répond que de celles où il a mis son paraphe.

Ce n'est pas l'ordinaire des Bacheliers en Medecine , de composer les Thèses qu'ils doivent soutenir , & M. Dionis en a ci-devant soutenu deux dont il n'est nullement l'Auteur , l'une fort bonne , intitulée : *An , à diversâ causâ motus cerebri & duræ meningis* , l'autre fort mauvaise : *An amica musci hydropisia*. Cette dernière contient , sur la nature de l'esprit , une proposition susceptible d'un très-mauvais sens , de laquelle M. Dionis n'a jamais voulu être le défenseur , & que nous sçavons qui n'auroit jamais été imprimée , s'il n'avoit tenu qu'à lui. C'est de quoi nous nous croyons obligés d'avertir.

La Faculté au reste , quelques jours après que cette Thèse a été soutenue , s'est cru obligée de la condamner , par rapport , sur tout , à la proposition dont il s'agit ; proposition contre laquelle M. Dionis s'est toujours déclaré dès le moment même que la Thèse lui fut donnée en manuscrit par le Président. Cette proposition consiste en ces mots : *Ingenium , ut pote quid , è triplici substantiâ conflatum*.

DE ANTIQVIS ECCLESIAE RITIBUS LIBRI, EX VARIIS insigniorum Ecclesiarum Pontificalibus, Sacramentariis, Missalibus, Breviariis, Ritualibus, seu Manualibus, Ordinariis, seu Communudinariis; cum Manuscriptis, tum editis; ex diversis Conciliorum Decretis, Episcoporum Statutis, aliisque probatis Auctoribus permultis collecti atque exornati à R. P. Domino *Joanne o Martene*, Presbytero & Monacho Benedictino de Congregatione Sancti Mauri. *Editio secunda*. Ab eodem Auctore tertiam ultra Partem aucta, & novis Indicibus exornata. *Antuerpia*. Typis Joannis-Baptiste de la Bey.

C'est-à-dire : *Seconde Edition de l'Ouvrage du R. P. Dom Edme Martene, Benedictin de la Congregation de S. Maur, sur les anciens Rits de l'Eglise, augmentée de plus des deux tiers, avec de nouvelles Tables* 1736. A Anvers. in-folio, 3. vol. le premier de 982 colonnes, sans les Préfaces & la Table des Chapitres. Le second de 1150 col. & le troisième de 956 col. sans la Table générale.

ON peut avoir eu ses raisons pour indiquer dans le titre qu'on vient de lire la Ville d'Anvers, comme le lieu où l'Ouvrage a été imprimé. Mais il est presque inutile d'avertir de cette supposition. Personne n'ignore qu'il nous vient de Milan, & il est aisé d'en reconnoître le sçavant & laborieux Editeur, quoiqu'il ait aussi jugé à propos de ne se pas nommer.

Dom Martene, si distingué dans la Republique des Lettres par les differens Ecrits dont il n'a cessé de l'enrichir jusqu'aujourd'hui, avoit publié dès le commencement de ce siècle, le Recueil dont il s'agit, sur les anciens Rits de l'Eglise. Le premier Livre qui traite de la Discipline Ecclesiastique dans l'administration des Sacramens parut en deux Volumes in-4°. à Rouen en 1700. le second & le troisième Livre dont l'un regarde la benediction des Abbez, des Abbeſſes, &c.

& l'autre la Célébration des Conciles, l'Excommunication, les Reliques, les Exorcismes, les Sépultures, &c. furent imprimés dans la même Ville aussi en deux Volumes in-4°. en 1702. & le quatrième où il est question de la Discipline de l'Eglise dans la célébration de l'Office Divin sortit de dessous la Presse à Lyon en 1706.

La rareté dont sont devenus les exemplaires d'un Ouvrage si utile pour la connoissance des anciennes Coutumes de l'Eglise, a fait penser à le réimprimer, & les recherches que l'Auteur a continué de faire depuis tant d'années sur la même matière, ont fourni de quoi en augmenter si considérablement la nouvelle Edition. C'est de l'économie de cette Edition, ainsi que d'une partie des augmentations qu'elle renferme, que nous allons rendre compte dans cet Extrait : notre XXIX. Journal du Lundi 26

Juillet 1700. le XXIII. du Lundi
29 Mai 1702. & le III. du Lundi
18 Janv. 1706. avant suffisamment
parlé de ce que contiennent les IV.
Livres de cet Ouvrage, dans le
tems qu'ils furent mis au jour.

L'Editeur qui dans un Avertissement donne au travail du P. Martene sur les Rits Ecclesiastiques les loüanges qu'il mérite, a cru devoir le faire imprimer *in-folio*, pour le rendre plus conforme aux autres Livres publiés par le même Auteur. Non seulement il n'a rien omis de ce qui est dans l'Edition de Rotien, mais il a eu soin encore de corriger les fautes indiquées dans l'Errata de cette Edition, & celles qu'il y a pû remarquer lui-même. On chercheroit en vain l'ample Table qu'il promet dans son Avertissement de mettre à la fin de chaque Volume, comme il y en a une à la fin de chaque Volume de la premiere Edition. Il faut qu'il ait changé d'avis dans le courant de l'impression, & qu'il ait mieux aimé donner la Table générale pour les trois Volumes qui se trouve effectivement à la fin du troisième.

A l'égard des additions qui lui ont été communiquées en si grand nombre par Dom Martene, l'Editeur n'a pas manqué de les distinguer par des marques particulieres, soit dans le double Index qui est à la tête de chaque Livre, soit dans le corps du Livre même. Il est facile par exemple de voir comme d'un coup d'œil en parcourant la Liste alphabetique des Sacramen-

taires, des Missels, des Pontificaux tant imprimés que Manuscrits, &c. dont l'Auteur s'est servi pour la composition de son Ouvrage, qu'on a ajouté dans la nouvelle Edition environ soixante articles plus ou moins considerables, qui ne sont pas dans la premiere. Mais ce qui augmente le plus cette derniere Edition, c'est un Supplément qui remplit presque le tiers du troisième Volume. Dom Martene qui n'avoit pas inseré les Pieces que ce Supplément contient, dans sa Collection des anciens Monumens Ecclesiastiques, a cru leur trouver ici une place plus naturelle. En voici la note: 1°. Les anciennes Coûtumes des Chanoines Reguliers de l'Abbaye de S. Victor de Paris redigées pour l'usage de l'Abbaye de Saint Euverte d'Orléans, tirées d'un Manuscrit de la Bibliothèque de S. Germain d'Auxerre. 2°. Les Statuts de S. Victor pour les Freres qui demeurent dans les Obédiences, d'après un Manuscrit de S. Victor d'environ 600 ans. 3°. Les anciennes Coûtumes des Chanoines Reguliers de l'Abbaye de S. Denis de Reims, d'après un Manuscrit de cette Abbaye. 4°. Les Coûtumes des Chanoines Reguliers suivant la Regle de S. Augustin, imprimées pour la premiere fois sur un Manuscrit de l'Abbaye de Morbach. 5°. Les premiers Instituts des Chanoines Reguliers de Premontré, tirés d'un Manuscrit de Saint Victor. 6°. Enfin les anciennes Coûtumes de l'Abbaye d'Oignies, autrefois du Diocèse de Liege, &

maintenant de celui de Namur , d'après un Manuscrit de cette Abbaye. L'Editeur y a ajouté les Statuts de cette Abbaye faits en 1230. avec les Statuts de la reforme qui y fut établie en 1405.

Le tout est terminé par la Table générale dont nous avons déjà fait mention , & par un Nomenclateur

ou explication des termes étrangers & barbares , les plus difficiles à entendre , & qui se trouvent répandus dans les différentes Pièces rapportées par l'Auteur. Par ces secours on peut assurer que l'Editeur a rendu un grand service à ceux à qui il importe de lire ces sortes d'Ouvrages.

NOUVELLES LITTERAIRES.

ANGLETERRE.

DE LONDRES.

M Whiston , si célèbre par les différens Ouvrages qu'il ne cesse de publier , a donné depuis quelque tems sa Traduction Angloise des Oeuvres de Joseph. Elle est intitulée : *The Genuine Works of Flavius Josephus* , &c. C'est-à-dire : *Les véritables Oeuvres de Joseph l'Historien Juif* , traduites sur l'original Grec , de la bonne Edition de Havercamp. Contenant vingt Livres des Antiquitez Judaïques , avec l'Appendix , ou la Vie de Joseph par lui-même : sept Livres de la Guerre des Juifs , & deux Livres contre Apion. Enrichis de deux nouveaux plans & descriptions du Tabernacle de Moïse , & des Temples de Salomon , de Zorobabel , d'Hérode & d'Ezechiel , & de deux Cartes exactes de la Judée & de Jérusalem. Avec des Notes , Observations , Arguments , Textes parallèles de l'Ecriture , cinq Tables complètes , & la véritable

Chronologie de plusieurs Historiens ajoutée à la marge. Le tout est précédé de huit Dissertations qui ont rapport aux Ouvrages de Joseph.

M. Rolli , à la priere de plusieurs personnes qui aiment la Langue Italienne , s'est proposé de publier ici les meilleures & les plus rares Pièces de Poësie en cette Langue , & a commencé par quelques Comédies que nous avons déjà annoncées ; il fait imprimer actuellement cinq Comédies de l'Erioste. Son dessein est de déromper les étrangers de l'idée qu'ils se forment de la Comédie Italienne , & de faire voir que ce n'est pas toujours une espèce de bouffonnerie où l'on ne voit que des Arlequins & des Pantalons.

Voici les titres de deux Ouvrages qu'on imprime ici par Soufcription. 1°. *Recueil complet des Oeuvres Historiques , Politiques , & mêlées du fameux Milton* , tant en Anglois qu'en Latin. Cette nouvelle Edition doit être en deux Volumes in-folio. On mettra à la tête la

Vie de l'Auteur par *Toland*, & on y ajoutera quelques Pièces qui n'avoient pas encore été imprimées. On doit même rétablir dans l'*Histoire d'Angleterre* des pages entières que les examinateurs avoient supprimées. Le prix de la Souscription est d'une *guinée* & demie pour le petit papier, & de deux *guinées* pour le grand papier. On en donnera la moitié en souscrivant, & le reste en recevant un exemplaire complet.

2°. On ne doit payer qu'une *guinée* pour la Souscription du Livre suivant qui ne sera qu'en un Volume *in-folio* : *Jus Parliamentarium ; or the ancient Jurisdiction of the most high Court of Parliament over the inferiours Courts in Westminster-Hall, revived and asserted*. C'est-à-dire : *L'ancienne Jurisdiction de la Cour Souveraine du Parlement sur les Cours inferieures de la Salle de Westminster, renouvelée & défendue*. Par Guillaume Petyt, ci-devant Avocat au Temple, & Garde des Archives de la Tour.

Les Freres *Tonsons* impriment aussi par Souscription en 4 Volumes *in-4°*, une nouvelle & belle Edition des *Avantures de Don Quichotte* en Espagnol, avec la Vie de *Miguel de Cervantes Saavedra*, par M. *Mayans* Bibliothécaire du Roi d'Espagne. Cette Edition sera enrichie de 68 tailles-douces destinées par M. Jean Vander-Bank & gravées par les meilleurs Graveurs. Le prix de la Souscription est de quatre *guinées*, dont deux doivent être payées en souscrivant, & les

deux autres lorsqu'on délivrera tout l'Ouvrage en blanc.

F R A N C E.

D E P A R I S.

Gabriel & *Claude Martin*, rue S. Jacques, à l'Etoile, vendent actuellement le Catalogue Latin des Livres de feu M. le Comte de *Hoyrn*, que nous avons annoncé le mois dernier. C'est un Volume *in-8°*, d'environ 600 pages, en y comprenant la Table alphabétique des Auteurs. Les Libraires chargés de rédiger ce Catalogue, assurent dans un Avis au Lecteur, qu'ils l'ont fait avec toute l'exactitude que mérite une Bibliothèque aussi choisie, & pour lui donner plus de relief ils ont eu soin dans cet Avertissement d'exposer quelques échantillons qui peuvent exciter le plus l'attention des Curieux. Tels sont entre autres la Bible de *Mayence* de 1462, la Messe d'*Illiricus-Flaccius*, le *Missel* & le *Breviaire Mozarabe*, les exemplaires les plus complets des *Oeuvres de Servet*, d'*Occhin*, de *Postel*, &c. Comme on se souvient de ce que la plupart de ces Livres ont coûté à M. le Comte de *Hoyrn*, tant à la vente des Livres de M. du Fay, qu'à celle qui fut faite ensuite des Livres imprimés de la Bibliothèque Colbert, il sera aisé de juger par le prix que les nouveaux acheteurs y vont mettre, du plus ou du moins d'empressement qu'on a encore pour ces sortes d'acquisitions. Ce

qui n'est pas indifférent pour l'Histoire de la *Bibliomanie*. Au reste, si jusqu'au premier d'Avril il ne se présente personne pour acheter cette Bibliothèque en entier, elle sera vendue en détail à l'ordinaire, à commencer au 14 du même mois.

Chaubert, Libraire du Journal, débite le quatrième Tome de l'*Histoire Littéraire de la France*, in-4°. L'Auteur y a mis à la tête un Avertissement composé de deux Parties. Il répond dans la première à quelques nouvelles difficultez qu'on fait naître sur l'exécution de son Ouvrage; & dans la seconde il fait diverses additions & corrections aux Volumes précédens.

On trouve chez *Nicolas le Clerc*, rue de la vieille Bouclerie, à Saint Lambert, & chez *P. G. le Mercier*, rue S. Jacques, au Livre d'or, le *XXIII. Recueil des Lettres Edifiantes & curieuses, écrites des Missions étrangères, par quelques Missionnaires de la Compagnie de Jesus*. 1738. in-12.

Huart, rue S. Jacques, près S. Severin, à la Justice, a en vente une nouvelle Edition des *Remarques de M. de Vaugelas sur la Langue Française*, avec des Notes de Messieurs *Patru* & *T. Corneille*. 1738. in-12. 3. vol. On a ajouté dans cette Edition les Notes de *M. Patru*, qui jusqu'à présent n'avoient été imprimées qu'à la suite de ses Pladoyers, où elles sont avec des renvois à la première Edition des *Remarques de Vaugelas*, & on a eu soin de distinguer ces Notes

d'avec celles de *T. Corneille*: ces trois Volumes sont fort bien imprimés.

Le même Libraire débite *Traité du Droit de Retour, des Dots, des Donations, des Influences contractuelles, & des Testamens mutuels*; suivant l'usage & les maximes des Pays de Droit-Ecrit & des Pays Coutumiers. Par Noble *Arnaud de la Rouviere*, Avocat au Parlement de Provence. 1737. in-12. deux Volumes.

Deux Amis qui se sont appliqués pendant plusieurs années à la culture des Arbres fruitiers, & qui ont profité de ce qu'il y a de meilleur dans la *Quintime*, & les autres Auteurs qui ont écrit sur cette matière, viennent de donner au Public l'Ouvrage suivant, sous ce titre: *Méthode pour bien cultiver les Arbres à fruit, & pour élever des Treilles*: par les Sieurs de la Rivière & du Moulin. Chez *Didot*, Quai des Augustins, près le Pont Saint Michel, à la Bible d'or. 1738. in-12.

M. du Perron de Castéra a fait imprimer en une Brochure in-12. *Extraits de plusieurs Pièces du Théâtre Espagnol*; avec des réflexions, & la traduction des endroits les plus remarquables. Chez la Veuve *Pissot*, Quai de Conty. 1738.

Le Chemin du Ciel, & le plus court Chemin pour aller à Dieu. Deux Ouvrages du Cardinal *Bona*, nouvellement traduits, avec son *Testament Spirituel*. Chez *Etienne-François Savoye*, rue S. Jacques, près la Fontaine S. Severin, à l'Esperan-

cc. 1738. in-12.

La Vérité triomphante de l'erreur, par un nouveau Converti, dont les motifs de sa conversion sont adressés aux Ministres de la Religion prétendue Réformée. Avec une Instruction Chrétienne sur les principaux articles de la Foi. Ouvrage mis au jour pour l'édification du Prochain. Par Pierre Duclercq, Ecuier, Sieur de la Borde, fils de l'Auteur. Chez Prault pere, Quai de Gêvres. 1738. in-12.

Nouvelles Instructions générales pour la perception des Droits des Domaines & Droits Domaniaux; Amortissemens, Francs - Fiefs, nouveaux Acquets, & usages; Contrôle d'exploits & saisies mobilières; Greffes, Droits réservés & Formules, Contrôle des Actes & sous-signatures privées, Insinuations Laïques; centième denier & petit scel; & pour les anciens Droits à recouvrer, &c. Chez le même Prault. 1738. in-12.

Fautes à corriger dans le Journal de Février 1738.

P Age 117. col. 2. lign. 34. & un Livre obscur, un Ouvrage, lisez & un Livre obscur. Un Ouvrage : Ibid. lign. penultiém, définis. Un Ouvrage, lisez définis; un Ouvrage.

T A B L E

Des Articles contenus dans le Journal de Mars 1738:

| | |
|---|----------|
| H Histoire générale de Languedoc, Tom. III. | pag. 311 |
| Histoire de l'Académie Royale des Sciences; | 142 |
| Recueil de plusieurs Pièces de Poésie & d'Eloquence, &c. | 154 |
| L'Art de déchiffrer, &c. | 161 |
| Quatrième Lettre de M. Astruc, &c. | 164 |
| Oraison Funèbre du Cardinal de Bissy, &c. | 168 |
| Les Commentaires de Jule-César, &c. | 178 |
| Thèse de M. DIONIS, Bachelier en Médecine, &c. | 184 |
| Seconde Edition de l'Ouvrage du R. P. Dom Martene sur les anciens Rits de l'Eglise, &c. | 186 |
| Nouvelles Littéraires, | 188 |

Fin de la Table.

LE
JOURNAL
DES
SCAVANS,
₅

POUR
L'ANNE'E M. DCC. XXXVIII.
AVRIL.

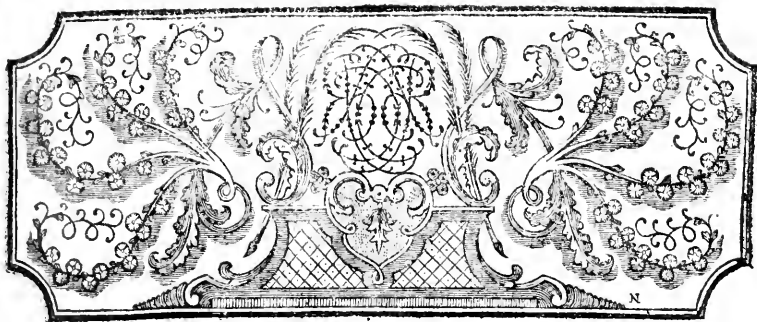


A PARIS,

Chez CHAUBERT, à l'entrée du Quay des
Augustins, du côté du Pont Saint Michel, à la
Renommée & à la Prudence.

M. DCC. XXXVIII.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROY.



LE
JOURNAL
DES
SCAVANS.



AVRIL M. DCC. XXXVIII.

*HISTOIRE GÉNÉRALE DE LANGUEDOC , AVEC DES
Notes & les Pièces justificatives : composée sur les Auteurs & Titres origi-
naux , & enrichie de divers Monumens. Par un Religieux Benedictin de
la Congregation de Saint Maur. TOME TROISIÈME. A Paris, chez Jac-
ques Vincent , Imprimeur des Etats Generaux de la Province de Lan-
guedoc , rue & vis-à-vis l'Eglise Saint Severin , à l'Ange. 1737. in-fol.
Volume de 606. pag. pour l'Histoire & les Notes , & de 706. pages
pour les Preuves & la Table generale des noms & des matieres.*

LA nouvelle excommunication
lancée en 1211. au Concile
d'Arles par les Légats du Pape con-
Avril.

tre Raimond VI. Comte de Tou-
louse , servit de pretexte à Simon
de Montfort pour se déclarer ou-
B b ij

vement contre ce Prince & envahir ses Etats, après s'être emparé de ceux du Vicomte de Beziers & des Comtes de Foix & de Comminges. Les divers événemens de cette guerre, font en partie le sujet du XXII. Livre de l'Histoire que nous parcourons.

Raimond, quoiqu'abandonné par Baudouin son frère, qui s'étoit jetté dans le parti du Comte de Montfort, fut d'abord peu alarmé des entreprises des Croisés. Il comptoit sur le secours des Comtes de Foix & Comminges qu'un intérêt commun engageoit à sa défense, & qui lui avoient amené leurs Vassaux. Mais quelques efforts qu'il fit, pour résister à un si puissant ennemi, il ne put empêcher que le Général de la Croisade, à qui il arrivoit continuellement de nouveaux renforts, ne se vît en moins de deux ans maître de presque tous ses Domaines, & n'en disposât, pour ainsi dire, à son gré. On voit en effet par les Statuts que l'Histoire rapporte d'une assemblée générale ou espèce de Parlement tenu à Pamiers en 1212. que Simon de Montfort avoit disposé dès lors en faveur de divers Chevaliers François des terres confisquées sur la Noblesse du Pays qui avoit eu le malheur d'embrasser ou de favoriser l'hérésie, ou de se déclarer contre ce Général. C'est, ajoute Dom Vaissette, ce qui donna lieu dans le commencement du XIII. siècle à l'établissement de plusieurs Gentilshommes de France dans une partie de la Province. Il remarque

qu'entree les maisons des Gentilshommes dont les descendans possèdent encore dans le Pays en tout ou en partie les terres que Simon leur inféoda, les principales sont celles de Levis & de Voilins.

Les progrès de la Croisade ne furent ralentis ni par les plaintes que Philippe-Auguste porta alors au Pape Innocent III. des conquêtes qui se faisoient en Languedoc au préjudice de la Souveraineté des Rois de France, ni même par les ordres que le Pape donna en ce tems-là de recevoir le Comte de Toulouse à se justifier des prétendus crimes d'hérésie & de l'assassinat du Légat Pierre de Castelnau, pour lesquels il avoit été excommunié. Raimond à qui il ne restoit plus de place considérable que Toulouse & Montauban, & envers qui d'ailleurs Philippe-Auguste son Souverain, n'étoit pas favorablement disposé, prit le parti de recourir à Pierre II. Roi d'Aragon son beau-frère, dont il alla lui-même implorer le secours. Ce Prince dévoué au S. Siège & d'une probité à toute épreuve, embrassa hautement la défense, non seulement du Comte & de son fils, mais encore des Comtes de Foix & de Comminges, & du Vicomte de Bearn ses alliés. Il envoya une Ambassade solennelle à Rome pour adoucir l'esprit du Pape, & pour se plaindre en même tems des vexations que les Légats & Simon de Montfort exerçoient dans le Languedoc. Il fit plus : dans le tems que ses Ambassadeurs agissoient auprès d'Innocent, qu'ils por-

terent par leurs instances à faire suspendre la Croisade , il se rendit lui-même à Lavar, où les Evêques de la Province étoient assemblés en Concile avec les Légats, pour y admettre, suivant l'ordre du Pape , le Comte de Toulouse à la purgation canonique. On peut juger de quelle nature étoient les démarches que faisoit le Roi d'Aragon dans cette assemblée , par le Mémoire suivant qu'il y présenta au mois de Janvier 1213. » Comme l'Eglise, notre sainte mere, a non seulement des verges pour frapper, mais encore des mamelles pour allaiter : Je Pierre, par la grace de Dieu, Roi d'Aragon, demande humblement & avec instance à Votre Sainteté, pour le Comte de Toulouse, qui desire ardemment de rentrer dans le sein de l'Eglise, en faisant la satisfaction personnelle, que vous jugerez à propos de lui prescrire, pour les excès qu'il a commis & pour les dommages qu'il a causés soit aux Eglises soit aux Prélats, d'en agir à son égard avec clémence & misericorde, & de lui rendre les Domaines qu'il a perdus. Que si l'Eglise ne croit pas devoir écouter la priere que je lui fais pour la personne du Comte, je demande qu'on accorde du moins grace à son fils, à condition que le pere satisfera personnellement pour ses erreurs, en allant servir avec ses Chevaliers, soit en Espagne sur les frontieres des Sarasins, soit dans les partis d'outre-mer, ainsi qu'on le jugera

plus convenable. On observera soigneusement les démarches du fils, en forte qu'il se comporte comme il faut, tant pour l'honneur de Dieu que pour celui de l'Eglise, & on ne lui laissera l'administration de ses Etats, que lorsqu'il aura donné des preuves manifestes de sa bonne conduite.

Les articles de ce Mémoire qui regardent les Comtes de Comminges & de Foix, & le Vicomte de Bearn, sont également remplis de soumission. Mais le Concile de Lavar n'y eut aucun égard, & il déclara en particulier qu'il ne pouvoit recevoir le Comte de Toulouse à se purger du crime d'hérésie & de la mort de Pierre de Castelnau.

Le Roi d'Aragon voyant qu'il ne pouvoit rien gagner, se déclara enfin publiquement le protecteur du Comte de Toulouse & de ses alliés, & appella au S. Siège du refus que les Evêques du Concile de Lavar avoient fait d'écouter ses propositions. Raimond de son côté, ayant fait de nouvelles mais inutilles tentatives pour fléchir les Légats, songea à se défendre par les armes & la guerre s'allia plus que jamais dans la Province ; elle fut funeste au Roi d'Aragon qui fut tué à la bataille donnée le 12 Septembre 1213. auprès de Muret, petite Ville du Comté de Comminges. L'Historien qui entre sur les faits que nous ne faisons qu'effleurer, dans des détails aussi exacts que curieux, s'arrête principalement sur les circonstances &

les suites de cette action mémorable qui mérite d'être lûe dans le Livre même.

Après la bataille de Muret tout plia sous les armes victorieuses de Simon de Montfort ; le Comte de Toulouse, pour éviter son entière ruine, n'eut d'autre ressource que de se mettre sans reserve à la discrétion du Cardinal Pierre de Benevent, Légat du S. Siège, envoyé en Languedoc en 1214. ce qu'il fit à Narbonne par deux Actes du mois d'Avril, de l'un desquels on ne fera peut-être pas fâché de voir ici la teneur. La voici : » Je Raimond, par la grace de Dieu, » Duc de Narbonne, Comte de » Toulouse & Marquis de Proven- » ce, m'offre moi-même à Dieu, » à la Sainte Eglise Romaine & à » vous Seigneur Pierre, par la même grace Cardinal-Diacre, Légat » du S. Siège Apostolique ; & je » vous livre mon corps, dans le » dessein d'exécuter & d'observer » fidèlement de tout mon pouvoir, » tous les ordres quels qu'ils soient, » que le Seigneur Pape & la miséricorde de Votre Sainteté jugeront » à propos de me donner. Je travaillerai efficacement pour engager mon fils Raimond de se remettre entre vos mains, avec toutes les terres qu'il possède & à vous livrer son corps & ses Domaines, ou tout ce qu'il vous plaira de ces Domaines pour ce sujet, afin qu'il observe fidèlement suivant son pouvoir l'ordre du Seigneur Pape & le vôtre.

Les Comtes de Foix & de Corn-

minges & le Vicomte de Narbonne s'étant rendus dans la même Ville pour le même dessein, le Légat les écouta, ou fit semblant, dit l'Auteur, de les écouter favorablement, & les reconcilia à l'Eglise aussi-bien que le Comte de Toulouse, après qu'ils eurent donné une caution juratoire, & remis divers Châteaux très-forts qui leur restoient. Il ne paroît pas par la suite de l'Histoire, que cette absolution leur ait servi de beaucoup, & Dom Vaissette juge que le Légat ne se comporta pas à leur égard avec la droiture qui convenoit. Il se fonde sur les Paroles mêmes de Pierre de Vaux-Sernay, témoin oculaire, qu'il a soin de rapporter. Cet Historien en effet ne peut s'empêcher de convenir que la Divine Providence agiten » cette occasion avec beaucoup de » miséricorde, afin, dit-il, que » tandis que le Légat amusoit & » adoucissoit à Narbonne, *par une fraude pieuse*, les ennemis de la » Foi, le Comte de Montfort pût » passer dans le Quercy & l'Agénois avec les Pelerins qui étoient venus de France, & combattre ses adversaires, même ceux de J.C. » O ! *pieuse fraude*, ô *piété française* du Légat ! s'écrie dans une espece d'enthousiasme, cet Auteur enchanté d'une circonstance, si favorable aux affaires de Simon de Montfort, son Héros.

Quoiqu'il en soit de la sincérité du Cardinal de Benevent, Raimond & son fils se retirèrent à Toulouse où ils vécurent comme

de simples particuliers, tandis que le Comte de Montfort acheva d'envahir impunément le reste de leurs Etats. Simon eut l'adresse de se les faire adjuger d'abord par deux Légats, contre l'intention même du Pape; & depuis, un Concile nombreux d'Evêques tenu à Montpellier, le déclara *Prince & Marquis* de tout le Pays. Il en faut pourtant excepter la Ville de Toulouse & le Château de Foix dont le Légat Pierre de Benevent, fit prendre possession au nom de l'Eglise Romaine. Les Toulousains se soumirent à l'ordre du Légat, livrerent la Ville & le Château à Foulques leur Evêque, & obligèrent le Comte Raimond, son fils & les Comtesses leurs femmes de quitter leur Palais & de se retirer dans une maison bourgeoise. Le Château de Foix fut remis avec la même facilité, & le Légat s'étant ainsi assuré de ce qui restoit de places fortes dans la Province, permit, remarque Dom Vaissette, aux Chevaliers dont les biens avoient été confisqués pendant la guerre, d'aller par-tout où ils voudroient, à condition qu'ils n'entreroient pas dans les Villes murées, qu'ils marcheroient sans armes, qu'ils ne monteroient que sur de simples rousins, & qu'ils ne porteroient qu'un éperon.

Pendant que le Cardinal Pierre de Benevent & Concile de Montpellier dispoient ainsi des Domaines du Comte de Toulouse & de ses alliés, Louis fils aîné de Philippe-Auguste, qui trois ans au-

paravant, par un mouvement de pitié, s'étoit croisé contre les Hérétiques de Languedoc, voulut accomplir son vœu, & arriva dans la Province au Printemps de 1215, avec un nombre considerable de Noblesse. Sa presence affermit encore plus l'autorité du Comte de Montfort à qui Innocent III. avoit depuis peu accordé provisionnellement la jouissance & la régie des Etats de Raimond, jusqu'à ce qu'à la tenue du Concile qu'il venoit d'indiquer à S. Jean de Latran pour la fin de l'année. Louis étant à Toulouse obtint de Guillaume Abbé de Castres par le crédit de Simon de Montfort une partie de la mâchoire de S. Vincent, dont il fit present à l'Abbaye de S. Germain des Prez; & ayant fini sa quarantaine de service ou de pèlerinage, ce Prince revint en France avec toute sa suite:

» On assure, dit l'Historien,
 » qu'ayant raconté à son arrivée à
 » la Cour, tout ce qui s'étoit passé
 » durant son voyage, le Roi, les
 » Princes, & les principaux Barons
 » de France furent également indi-
 » gnés de la conduite que Simon
 » de Montfort tenoit envers le
 » Comte de Toulouse.

Celui-ci & son fils voyant que toutes leurs soumissions envers le Pape & ses Légats étoient inutiles, & qu'on en vouloit bien moins à leurs sentimens ou à leur conduite qu'à leurs Etats, avoient, avant l'arrivée du Prince Louis, abandonné leur Ville Capitale où ils ne pouvoient plus demeurer avec bienfaisance, & on croit que l'un &

l'autre se retirèrent à la Cour de Jean-sans-terre Roi d'Angleterre , beau-frere de Raimond VI.

Cependant le Concile de Latran se tint au tems marqué. L'Historien observe en passant que Foulques Evêque de Toulouse y mena avec lui S. Dominique pour le presenter au Pape , & solliciter en sa faveur la confirmation de l'Ordre des Freres Prêcheurs. Ce ne fut pourtant que sous Honoré III. Successeur d'Innocent que la Règle de S. Dominique fut confirmée.

Le Comte de Toulouse & son fils avec les Comtes de Foix & de Comminges s'étoient rendus à Rome avant la tenue du Concile pour y solliciter la restitution de leurs Etats. Il y eut de grands débats dans cette Assemblée au sujet de leurs demandes. Innocent III. lui-même inclinoit à leur faire enfin justice : mais les partisans de Simon de Montfort prévalurent ; il fut décidé par un Decret qu'on ne trouve pas à la vérité dans les Actes , mais qui est rapporté, ou dont il est parlé dans divers Auteurs , » que » tous les Domaines que les Croi- » sez avoient conquis sur les Héré- » tiques , leurs croyans , leurs fau- » teurs & receleurs , avec la Ville » de Montauban & celle de Tou- » louse , qui est (ajoute le Decret) » la plus gâtée par l'Hérésie , se- » roient donnés au Comte de » Montfort , & que le reste du Païs » qui n'auroit pas été conquis par » les Croisiez seroit remis, suivant le » Mandement de l'Eglise, à la gar- » de de gens capables de mainte-

» nir les interêts de la paix & de la » Foi , afin d'en pourvoir le *fils uni-* » *que* du Comte de Toulouse ; » quand il seroit parvenu à un âge » légitime , s'il se montroit tel » qu'il méritât d'obtenir le tout , » ou seulement une portion , ainsi » qu'il seroit plus convenable. » Simon de Montfort de son côté informé de cette disposition , & pour posséder sans inquiétude les Domaines qui lui avoient été adjugés , en alla demander l'investiture à Philippe - Auguste qui la lui accorda. Ainsi Raimond VI. Comte de Toulouse , le plus grand Terrien qui fût dans le Royaume , se vit forcé malgré lui de subir la sentence du Concile de Latran , qui sans en avoir l'autorité , le privoit de tous ses Etats , & de souffrir que le Roi en investît un étranger , sans avoir été entendu , & sans qu'on lui eût fait son procès , comme il convenoit à un des premiers Pairs du Royaume. C'est une des réflexions que fait l'Historien en finissant son XXII Livre.

Le XXIII^e décrit les tentatives heureuses , que les deux Comtes de Toulouse de retour en Provence firent en 1216. & les années suivantes pour rentrer dans leurs Etats , ou du moins pour se conserver ceux qui étoient réservés au jeune Raimond par le Decret du Concile de Latran. Autant que la fortune leur fut favorable , autant fut-elle contraire à Simon de Montfort qui perdit ses conquêtes aussi rapidement qu'il les avoit faites. Les Toulousains mécontents de son gouvernement

gouvernement , ayant rappelé & reçu dans leur Ville le Comte Raimond leur ancien Seigneur, Simon en fit le siège & y fut tué le 25 Juin 1218. d'un coup de pierre tirée d'une des machines des assiégés. » Ce fameux Capitaine, dont » les anciens Historiens, qui sont » presque tous ses Panégyristes , » sont les plus grands éloges , fut , » suivant les uns , le Judas Machabée de son siècle , & si on en » croit les autres , il doit être regardé comme un véritable Mar- » tyr. Nous n'avons garde , *ajoute Dom Vaiffette* , de vouloir rien » diminuer de la gloire qu'il s'ac- » quit à si juste titre par ses excellentes qualitez : mais on ne sçau- » roit disconvenir qu'il n'ait mêlé » quelques défauts à un plus grand » nombre de vertus ; & il est aisé » de reconnoître en lisant dans les » Auteurs du tems le recit de ses » actions , qu'avec beaucoup de » piété, un zèle ardent pour la Religion , un courage invincible , » une extrême valeur , une science consommée dans l'art militaire , » & un cœur généreux , bien-faisant & libéral , il avoit une passion démesurée de s'aggrandir , » & d'élever sa famille au faite des grandeurs , qu'il étoit dur , fier , » inflexible , colére , vindicatif , » cruel & sanguinaire. Enfin divers » Auteurs très-pieux entre les anciens & les modernes , sont persuadés , que Dieu par sa mort » voulut punir son ambition & sa négligence à corriger les desordres des Croisez.

Avril.

Amauri, fils aîné de Simon de Montfort , du consentement du Légat & des Evêques qui étoient au Siège de Toulouse, succéda à son pere dans le commandement de l'armée des Croisez , qu'on appelloit aussi l'*Armée du Seigneur* & l'*Armée de la Foi* ; Honoré III. écrivit à tous les Evêques de France d'engager les peuples de leurs Diocèses qui ne s'étoient pas encore croisez pour la Terre Sainte , de s'armer & de marcher au secours du nouveau Général. Il exhorta Philippe - Auguste à renvoyer en Languedoc le Prince Loüis son fils à la tête d'une puissante armée. Mais malgré tous les secours qu'il reçut en différens tems , soit du Roi de France , soit de la Croisade par les instantes sollicitations du Pape , Amauri ne put ni venger la mort de Simon , comme il le desiroit , ni conserver la possession de ses Domaines. La valeur & la vigilance du jeune Raimond Comte de Toulouse , firent échouer tous ses projets , & les desordres qui regnoient parmi les Croisez , rendant leur domination odieuse aux peuples , ceux-ci cherchèrent à l'envi à rentrer sous l'obéissance de leurs anciens maîtres ; de sorte qu'Amauri ayant perdu toutes ses Places fortes , & se voyant à la fin abandonné de ses troupes , fut obligé en 1224. de quitter le Languedoc pour toujours , & de se retirer à la Cour de France , où il céda à Loüis VIII. successeur de Philippe-Auguste , les droits qu'il pouvoit avoir sur les conquêtes des Croisez.

C c

Raimond VI. Comte de Toulouse étoit mort de mort subite à Toulouse deux années auparavant, c'est-à-dire au mois d'Aouſt 1222. Il faut voir dans le Livre même tout ce qui y eſt raconté des circonſtances de cette mort, auſſi-bien que les divers jugemens que les Hiſtoriens ont porté du Comte. Nous nous contenterons de remarquer que Dom Vaiſſette, ſans entreprendre l'Apologie de Raimond, penſe qu'on ne ſçauroit l'excuſer d'avoir favoriſé les Hérétiques, ou du moins de ne les avoir pas réprimés ou chaffés de ſes Etats; mais que quant à ſes ſentimens, il n'y a aucune preuve qu'il ait profeſſé lui-même l'erreur, & qu'il eſt faux qu'il ait été déclaré Hérétique au Concile de Latran, comme quelques-uns l'ont avancé. » Il offroit » toujours au contraire, *dit notre* » *Auteur*, de ſe juſtifier pleinement; & ce qui prouve qu'il » étoit bien aſſuré de ſon innocence, c'eſt qu'on ne voulut jamais » recevoir ſa juſtification, quelque » ſoin qu'il ſe donnât pour être » écouté.

Raimond VI. ne fut pas inhumé, parce qu'il étoit excommunié; Raimond VII. ſon fils qui dans la ſuite fit ſa paix avec l'Egliſe, ne put jamais obtenir que le corps de ſon pere reçût les honneurs de la ſepulture. On voyoit au milieu du 15^e ſiècle, ſon cercueil dans le même état où il avoit été mis d'abord après ſa mort, auprès du Cimetière de S. Jean de Toulouse, & on montre encore de nos jours dans la

maison de S. Jean, le crân de ce Prince, où l'on voit ſur le derrière une fleur de lys très-bien formée, & qui y paroît empreinte naturellement.

Livre XXIV. Raimond VII. qui au milieu de la proſpérité de ſes armes, avoit été excommunié par le Pape Honoré III. dès l'an 1221. cherchoit ſincèrement à ſe reconcilier à l'Egliſe, & le Pape de ſon côté preſſé par l'Empereur d'envoyer de nouveaux ſecours à la Terre Sainte, n'étoit pas fâché de ſe débarrasser de la guerre contre les Abigeois, qui ne pouvoit guères ceſſer alors que par l'obéiſſance volontaire du Comte de Toulouse. Celui-ci avoit envoyé en 1224. des Ambaſſadeurs à Rome pour entamer cette importante négociation; elle avoit été renvoyée à un Concile ou Aſſemblée d'Evêques qui ſe tenoit alors à Montpellier, & Raimond, auſſi-bien que le Comte de Foix & le Vicomte de Beziers, y avoient donné les plus fortes aſſurances de leur ſoumiſſion au S. Siège. Mais cette affaire qui ſembloit devoir avoir le ſuccès le plus favorable, fut traversée d'un côté par le Roi de France, & par les menées ſecretes de la Maïſon de Montfort, & de l'autre par quelques Prélats qui durant les troubles ayant profité des dépouilles du Comte de Toulouse, craignoient d'être obligés de lui rendre ſes Domaines, s'il rentreroit dans le ſein de l'Egliſe. C'eſt ce que l'Hiſtorien explique au commencement de ce Livre.

Honoré III. envoya pour nou-

veau Légat en France Romain Cardinal-Diacre du titre de Saint Ange, qui loin d'y apporter la paix, ne chercha d'abord qu'à éluder la reconciliation de Raimond, comme il parut au Concile que ce Légat tint à Bourges en 1225. Il agit ensuite avec tant de vivacité auprès de Louis VIII. que ce Prince autant par l'esperance de réunir à sa Couronne des Pays considerables, qui pouvoient en relever l'éclat, que par zèle pour la Religion, se chargea d'entreprendre en son nom la guerre contre le Comte de Toulouse. Il ne s'y détermina cependant que sur l'assurance que le Légat lui donna que le Pape défendrait au Roi d'Angleterre sous peine d'excommunication, d'attaquer les Domaines qu'il possédoit actuellement, *soit justement, soit injustement*, tant qu'il seroit occupé à combattre les Hérétiques Albigeois.

La guerre fut donc résoluë dans une assemblée des Notables du Royaume convoquée à Paris le 28 Janvier 1226. le Légat s'y rendit & excommunia publiquement par l'autorité du Pape, Raimond Comte de Toulouse & ses associés & les déclara *Hérétiques condamnés*. Il confirma la possession de ses Domaines au Roi de France & aux héritiers de ce Prince à perpetuité, & Amaury de Montfort avec Guy son oncle ceda au Roi par de nouvelles Lettres tous les droits qu'ils avoient sur ces Domaines. Louis VIII. deux jours après prit la Croix des mains du Légat avec les Evê-

ques & les Barons de l'Assemblée de Paris, & la Croisade fut publiée dans tous les coins du Royaume. Le Roi, à qui le Cardinal de Saint Ange avoit accordé pendant cinq ans les décimes sur les biens Ecclesiastiques, pour fournir aux frais de son expedition, fit des préparatifs extraordinaires & jamais orage pareil n'avoit menacé les Hérétiques Albigeois & leur prétendu fauteur. On assure que l'armée des Croisés étoit de cinquante mille hommes de cheval, tant Chevaliers qu'Ecuycers, & d'un plus grand nombre de Fantassins. Louis qui avoit assemblé son armée à Bourges, prit sa route par le Nivernois & arriva à Lyon au mois de Mai. A mesure qu'il approchoit du Languedoc & de la Provence, la plupart des Villes de ces deux Provinces, qui dépendoient du Comte de Toulouse, lui envoyèrent faire leurs soumissions. Il n'y eut que la Ville d'Avignon dont les habitans étoient excommuniés depuis 12 ans pour avoir suivi le parti de Raimond VI. leur Seigneur, qui osa refuser le passage à l'armée des Croisés. Le Roi l'assiégea, quoiqu'elle fut comprise dans les terres de l'Empereur, & ne la prit qu'au bout de trois mois après une perte considerable de ses troupes; il passa ensuite le Rhone, & s'étant assuré sans coup ferir de tout le Pays, depuis ce fleuve jusqu'à quatre lieues de Toulouse, il reçut des otages ou le ferment de fidélité de la plupart des Evêques, des Villes & des Seigneurs de la Province. Après avoir

établi Imbert de Beaujeu , qui fut dans la suite Connétable de France , pour Gouverneur de tous les Pays qui venoient de se soumettre à son obéissance , Loüis prit le parti de retourner en France , & étant tombé malade à Montpensier en Auvergne , il y mourut le 8 Novembre 1226.

Cette mort fit changer de face aux affaires de Languedoc. Raimond VII. aidé de la protection de l'Empereur , avoit à la vérité repris quelques-unes de ses Places ; mais il n'étoit pas en état de continuer la guerre. Il aima mieux écouter les propositions de paix qui lui furent faites , & qui avoient été concertées par le Légat avec la Régente de France & le Conseil du jeune Roi Saint Loüis. Il vint à la Cour & donna les mains au Traité , par lequel entre autres articles est stipulée la cession de la plus grande partie de ses Etats à la France en faveur du mariage de sa fille avec un des freres du Roi ; après quoi son absolution & sa reconciliation à l'Eglise ne souffrirent plus de difficulté.

Le Cardinal de Saint Ange qui avoit été continué Légat à la priere de la Reine Mere , fit cette cérémonie le Jeudi Saint 12 d'Avril 1229. devant le grand Portail de l'Eglise de Notre-Dame de Paris en présence du Roi , de plusieurs Evêques & de toute la Cour. Raimond ayant juré d'observer le Traité qui avoit été conclu à Meaux & qui contient 21 articles fut introduit dans l'Eglise par le

Légat , qui l'ayant conduit au pied du grand Autel , lui donna l'absolution de son excommunication , & à tous ceux de ses alliés qui étoient presens , & en fit en même tems expedier l'acte. » C'étoit un » spectacle digne de compassion » (dit un Auteur du tems) de voir » un si grand Homme , après avoir » résisté à tant de Nations , être conduit jusqu'à l'Autel en chemise , en » haut de chausses & nuds pieds.

Par ce Traité qui fut bien-tôt suivi du mariage d'Alphonse frere de S. Loüis avec la fille du Comte de Toulouse , finit la longue & sanglante guerre que le prétexte de la Religion & de la conservation de la Foi , avoit entretenu jusqu'alors dans le Languedoc. Mais l'Hérésie n'en fut pas plus tranquille & on prit d'autres mesures pour l'extirper. Le Légat , accompagné d'Adam de Milly Gouverneur de la Province pour S. Loüis , alla quelque tems après à Toulouse pour reconcilier cette Ville à l'Eglise : il y tint un Concile , où l'on fit divers Reglemens pour la recherche des Hérétiques , & c'est suivant Dom Vaissette , à cette assemblée qu'il faut attribuer l'établissement fixe & permanent du Tribunal de l'Inquisition. Un Ecrivain moderne a avancé que le même Concile fit un Decret pour l'érection de la charge d'un Maréchal de la Foi , qui auroit droit de prendre les armes , pour courir sus aux Hérétiques qui oseroient remuer , & fit cette Charge héréditaire en faveur de Levy comme une recompense.

des services que Gui de Levy, Seigneur de Mirepoix avoit rendus depuis le commencement de la Croisade ; mais notre Auteur regarde ce Decret comme une fable. Ce qui est certain , selon lui , c'est que Gui de Levy I. du nom , après avoir été depuis le commencement de la Croisade successivement Maréchal de Simon & d'Amauri de Montfort, fut Maréchal du Roi de France dans l'expédition de Loüis VIII. contre les Albigeois en 1226 & qu'on auroit pu ne pas l'omettre , comme on l'a fait dans le Catalogue des grands Officiers de la Couronne. Ses Successeurs se donnerent le titre de *Maréchaux de Mirepoix*, ou *Maréchaux d'Albigeois* jusqu'à la fin du XV. siecle , qu'ils se qualifierent *Maréchaux de la Foi* : titre qu'ils ont toujours pris depuis , & qu'ils regardent comme héréditaire , sur le fondement que Gui I. fut Maréchal de l'*Armée de la Foi*.

Les Réglemens du Concile de Toulouse qui avoient été précédés d'une Ordonnance de Saint Loüis pour la recherche & la punition des Hérétiques des differens Domaines de Languedoc dont ce Prince devoit jouir , suivant le Traité juré à Paris par Raimond VII. souffrirent au commencement quelques difficultez dans leur execution , malgré les soins qu'apporta le Cardinal de S. Ange avant son retour à Rome, pour regler les procédures de la nouvelle inquisition. Gregoire IX. informé que plusieurs Hérétiques de la Province , après

avoir abjuré leurs erreurs , les avoient reprises , & sous prétexte que les Evêques à qui le jugement des Hérétiques avoit été remis par l'Ordonnance de Saint Loüis & les Statuts du Concile de Toulouse , étoient détournés par d'autres occupations, commit au mois d'Avril 1233. l'exercice de cette Inquisition dans le Toulousain & dans le reste du Royaume, aux Freres Prêcheurs , avec pouvoir de proceder par sentence contre les accusés. En conséquence de cette commission l'Evêque de Tournai alors Légat du S. Siège en Languedoc , établit à Toulouse deux Religieux de l'Ordre de S. Dominique , sçavoir Frere *Pierre Cellani* & Frere *Guillaume Arnaldi*, qui furent les premiers Inquisiteurs de leur Ordre dans cette Ville. Il en établit de même dans chacune des principales Villes où ils avoient des Couvens. » De-
 » puis ce tems-là , dit notre Auteur ,
 » ces Religieux érigerent en France
 » mais sur - tout à Toulouse & à
 » Carcassonne , un Tribunal qui a
 » duré pendant plusieurs siecles , &
 » auquel ils firent citer ou citerent
 » eux-mêmes non seulement tous
 » ceux qui leur furent dénoncés
 » comme Hérétiques ou suspects
 » d'hérésie , mais encore tous ceux
 » qui étoient accusés de sorcellerie ,
 » de magie , de maléfice , de Ju-
 » daïsme , &c. Ils suivirent , ajoute
 » Dom Vaissette , une procédure
 » qui leur étoit propre dans les di-
 » vers jugemens qu'ils rendirent :
 » ou ils livrerent les accusés au bras
 » séculier pour être brûlés vifs , ou

» ils les condamnerent à être ren-
 » fermés pour toujours dans des
 » prisons parculieres, où enfin ils
 » se contentèrent de leur imposer
 » des pénitences laborieuses suivant
 » qu'ils étoient plus ou moins cou-
 » pables.

Comme les procédures de ce Tribunal que l'Auteur décrit dans la suite de son Ouvrage ne regar-

dent plus la guerre ou la Croisade contre les Albigeois, dont nous nous étions proposé de donner le précis, nous terminerons ici cet Extrait: remettant à parler dans un autre Journal de quelques-unes des notes de Dom Vaiffette, & de quelques autres articles interessans concernant l'Histoire de Langue-
 doc.

*ESSAIS SUR LA NECESSITE' ET SUR LES MOYENS DE
 plaire.* A Paris, chez *Prault* fils, Quai de Conty, vis-à-vis la descente
 du Pont - Neuf, à la Charité. 1738. in-12. pag. 290. sans l'Avertisse-
 ment.

IL est également de notre intérêt que nous plaissions, & qu'on nous plaie. Il n'y a donc personne qui ne doive avoir beaucoup d'obligation à l'Auteur de cet Ouvrage. * Il a travaillé pour ceux mêmes qu'il n'a point prétendu instruire; & il ne tiendra pas à lui qu'on ne leur rende désormais tout le plaisir qu'ils font dans la Société. Quelquefois les Sçavans, les grands Artistes, voyent avec une sorte de peine qu'on dévoile les secrets de leur science & de leur art. Il n'en est pas de même des gens aimables & polis, par rapport à la science du monde, au sçavoir vivre, à l'art de plaire. Il leur seroit bien avantageux de pouvoir communiquer tout ce qu'ils ont à cet égard de connoissances & de talens, & de mettre ainsi tout le monde en état de leur ressembler.

* M. DE MONCRIF, de l'Académie Française.

M. de M. n'est pas le premier qui ait écrit sur un sujet aussi important, aussi intéressant que *la nécessité & les moyens de plaire*; & parmi ses rivaux on compte des Auteurs estimés. Sa gloire en est plus grande. Les matieres souvent traitées, & qui par-là semblent épuisées, sont les meilleures épreuves de l'esprit & du génie.

Ces *Essais* sont précédés d'un court Avertissement dans lequel on trouve d'abord deux portraits qui sont comme l'abrégé de tout l'Ouvrage. » Quelle différence, dit M. de M. d'un homme qui concen- » tré dans son amour propre, re- » duit, pour ainsi dire, la société » au commerce que les passions » ont entre elles; qui ne conçoit » que ses goûts; qui ne sent que » ses besoins; pour qui tous les » objets extérieurs semblent trans- » formés en autant de miroirs, ou » il n'apperoit que lui-même; » quel contraste, dis-je, de cet

» homme , qu'on ne rencontre que
 » trop souvent , à celui qui persua-
 » dé que les vertus sociables sont
 » la source du véritable bonheur ,
 » se regarde comme membre d'une
 » République que des égards mu-
 » tuels entretiennent , & que l'a-
 » mour propre mal entendu cherche
 » à détruire ; qui toujours attentif
 » à ce qui flatte ou mortifie , à ce
 » qui élève ou dégrade ses conci-
 » toyens , ne cherche dans ces dif-
 » ferens points de vûe , que ce
 » qui le mene à se concilier leur
 » amitié & leur estime ! Peut-on
 » trop fuir celui qui ne veut qu'un
 » bonheur auquel il n'associe per-
 » sonne ? Peut-on trop rechercher
 » celui qui n'est satisfait de soi-mê-
 » me , qui n'est heureux , que par
 » les avantages qu'il verse dans la
 » société ?

Cependant ces deux hommes si
 differens desirer de plaire. En effet
 il en est de ce desir , comme de
 celui du bonheur. Quand on exa-
 mine les hommes avec quelque at-
 tention , on voit également &
 qu'ils cherchent à être heureux , &
 qu'ils le cherchent mal : toute leur
 conduite porte évidemment ce
 double caractère. On peut dire de
 même qu'ils ont tous le desir de
 plaire , puisqu'ils veulent tous être
 applaudis , recherchés , accueillis ;
 que tous enfin veulent réussir dans
 l'esprit des autres. Mais la plupart
 se font une fausse idée de ce que
 c'est que plaire , ainsi que des
 moyens d'y parvenir ; erreur d'au-
 tant plus dangereuse qu'elle vient
 du cœur plutôt que de l'esprit.

C'est leur vanité & leur orgueil qui
 les trompent.

L'Auteur expose ensuite le plan
 de son Ouvrage. Sa principale vûe
 dans la première Partie a été de
 démêler ces illusions d'un amour
 propre mal entendu , & particu-
 lièrement celles qui séduisent les gens
 d'esprit. Il prouve en premier lieu
 la nécessité de plaire. Cette néces-
 sité reconnuë le mene à en chercher
 les moyens. Ensuite il explique
 comment ces moyens nous égarent,
 ou nous font réussir.

Dans la seconde Partie , en ap-
 pliquant à l'éducation les principes
 qu'il a établis , il propose quelques
 idées sur la maniere de cultiver les
 premières années des enfans , afin
 de les préparer de bonne heure à
 plaire un jour dans la Société.

M. de M. définit d'abord ce qu'il
 entend par le mot de plaire. C'est
 faire sur l'esprit des autres hommes
 une impression agréable , qui les
 dispose , ou même les détermine à
 nous aimer.

Avec bien de la probité & des
 vertus , on n'est pas toujours aimable.
 » Il est commun de trouver
 » des gens dont les principes & les
 » mœurs vous attirent , & dont le
 » commerce vous rebute : on ne
 » peut s'empêcher de les conside-
 » rer , de les respecter & de les fuir.

En effet , on voudroit ne les
 point tant considérer & respecter ,
 parce qu'on ne les aime pas. On
 voudroit ne les point fuir , & au
 contraire se plaire avec eux , parce
 qu'on les considère & qu'on les
 respecte. Mais ces gens de bien ne

le font pas parfaitement, s'ils ne travaillent à se rendre sociables. C'est une sorte de vice que de ne vouloir pas se corriger des défauts par lesquels on déplaît. C'est manquer à la justice & à la bienfaisance, & par conséquent à la probité. D'ailleurs les vertueux doivent chercher à plaire pour l'intérêt de la vertu; & négliger ce qui pourroit la rendre aimable, c'est ne la pas aimer assez. *Voyez p. 116. & 117.*

» Quand les ames au-dessus des
» foiblesse ordinaires, sont en
» même tems douces, sensibles,
» indulgentes; vous les aimez, &
» c'est leur vertu même qui vous
» attire encore plus à elles. Mais
» quand vous trouvez ces per-
» nages vertueux, qui vous regar-
» dant du haut de leur mérite,
» vous marquent une certaine bon-
» té impérieuse, une certaine pi-
» tié qui vous annonce leur superio-
» rité & votre petitesse, vous êtes
» tenté de croire que le droit de
» vous mépriser est une recompen-
» se qu'ils s'attribuent pour la peine
» qu'ils se donnent de fuir les vices.
» Vous sentez peu d'estime pour
» leur vertu, & beaucoup d'éloi-
» gnement pour leur personne.

Cette attention de plaire qui doit accompagner les vertus de l'ame est encore plus nécessaire pour faire valoir les avantages de l'esprit. Elle les sauve de la jalousie qu'ils peuvent exciter lorsqu'ils sont éminens. Elle fait qu'on nous aime autant qu'on nous estime. Alors tous nos besoins sont remplis. » L'estime des hommes est

» un tribut qui ne satisfait que no-
» tre raison. Leur amitié est neces-
» saire au bonheur d'une ame sensi-
» ble.

Qu'elles sont aimables ces ames sensibles pour qui l'amitié est un besoin! Mais malheureusement elles ne sont pas fort communes. Qu'on me haïsse, pourvu qu'on me craigne, disent les Tyrans. Il y a aussi bien des gens qui diroient volontiers, qu'on me haïsse, pourvu qu'on m'estime.

L'Auteur vient ensuite aux avantages de la naissance & du rang. Ils n'affranchissent point de la nécessité de plaire. » Les inférieurs avec un
» respect bien attentif & bien se-
» rieux, sont quittes de tout ce
» qu'ils doivent aux Grands; &
» combien la supériorité de ceux-
» ci est peu digne d'envie, quand
» elle ne leur rapporte que ce seul
» tribut! Les respecter scrupuleu-
» sement, sans avoir d'autres senti-
» mens pour eux, c'est mettre à
» part leur personne, & ne rendre
» hommage qu'à leur destinée.
» C'est n'entretenir une divinité
» que de la beauté du pied d'estal
» qui l'élève. Qu'ils desireront de
» plaire; au moindre effort l'ou-
» vrage est achevé. Tout s'embellit
» autour d'eux. L'esprit se décou-
» vre, les talens se multiplient.
» Leur sourire est comme ces
» rayons de lumière, qui répandus
» tout à coup sur une campagne,
» font sortir mille tableaux variés
» & rians, où l'on ne decouvroit
» auparavant qu'une sombre &
» confuse uniformité.

Que

Que les Grands ne craignent point qu'on oublie ce qu'on leur doit, s'ils sont bons & affables. On peut l'être avec dignité ; & puis ce qui les fera aimer davantage , ne fçauroit les faire moins respecter.

Leur conduite à l'égard de leurs inférieurs tient principalement à l'idée plus ou moins raisonnable qu'ils ont des prérogatives du rang qui les décore. Rien de plus vrai que ce principe , & l'expérience le prouve. Les Grands les plus polis , sont ceux qui ont le plus d'esprit. Au reste , l'opinion outrée des avantages qu'on a sur les autres , séduit moins communément ceux qui sont Grands par leur naissance , que ceux qu'on appelle gens de fortune. La hauteur , l'arrogance , la fatuité de ces hommes nouveaux , justifient en quelque sorte la haine qu'on leur porte.

Le desir de plaire pourroit les corriger , en les ramenant à la véritable idée qu'ils doivent avoir d'eux-mêmes , & de la disposition où les esprits en général sont à leur égard. Alors ils se diroient , » Je » possède ce qui excite la haine de » quiconque desirer un état plus » abondant que le sien. Ce ne sera » pas assez de l'associer aux dou- » ceurs de cette même abondance » qu'il m'envie. Il faudra que pour » obtenir grace sur le reste , je lui » persuade par des prévenances , » par des égards continuels , qu'au » sein des richesses , j'ai besoin de » son estime , de son amitié , de » son aveu enfin pour être heureux.

Puisque tous les avantages dont

Avril.

nous venons de parler , ne dispensent pas de songer à plaire , combien ce soin est-il plus nécessaire à l'égard des liaisons qui forment la société ? L'amitié a besoin elle-même qu'un pareil secours l'entretienne.

Mais le sçavoir vivre & la politesse ne sont pas fort utiles , lorsqu'on ne remplit de tels devoirs que comme des devoirs , ou par une habitude souvent mêlée de distraction. C'est le desir de plaire qui leur donne l'ame , & qui nous en fait un mérite auprès des autres. Alors soyons sûrs de leur reconnaissance. » Les égards sont moins » sujets que les services à trouver » des ingrats.

Il ne faut que définir ce desir de plaire , pour faire connoître quel est le bonheur d'en être animé. Voici l'idée que nous en donne l'Auteur , & elle est bien juste. » C'est , dit-il , un sentiment que » nous inspire la raison , & qui » tient le milieu entre l'indifférence » & l'amitié , une sensibilité aux » dispositions que nous faisons naître dans les cœurs , un mobile » qui nous porte à remplir avec » complaisance les devoirs de la » société , à les étendre même , » quand la satisfaction des autres » hommes peut raisonnablement » en dépendre. C'est une force qui » dans les changemens de notre » humeur , dans les contradictions » où notre esprit est sujet à tomber , nous retient en nous opposant à nous-mêmes. C'est enfin » une attention naturelle à démen-

D d

» le mérite d'autrui , & à lui
 » donner lieu de paroître ; une fa-
 » cilité judicieuse à négliger les suc-
 » cès qui n'intéressent que notre
 » esprit & nos talens , quand par
 » cette conduite nous gagnons d'être plus aimés.

Mais combien de personnes contentes de se voir considérées ou applaudies , ne consultent jamais si on les aime ! Cependant le don de plaire ne doit être qu'un moyen flatteur d'obtenir la plus douce de toutes les récompenses , le plaisir d'inspirer de l'amitié. Il n'y a de vrais succès que ceux qui nous font cherir.

M. de M. parle ensuite de ceux qui aimables dans la société , sont désagréables dans leur domestique , & de ceux qui dans une compagnie , ne songent à plaire qu'à un seul , & par-là désoblignent tous les autres. Les premiers , dit-il , ressemblent à ces avarés fastueux , qui étalant une magnificence extérieure , se privent dans leur famille du nécessaire. Les seconds imitent encore l'erreur d'une autre espèce d'avares , qui ne s'attachant qu'à grossir leur trésor , y ajoutent imprudemment ce qui serviroit à entretenir leurs autres biens , qui dépérissent. Ils ne s'aperçoivent pas que c'est s'appauvrir.

Nous l'avons déjà dit ; malgré la vivacité de leur désir , la plupart des hommes sont aussi peu éclairés sur l'art de plaire que sur celui d'être heureux. Quel égarement , par exemple , d'espérer de plaire , quand on ne songe qu'à briller ! Co-

défaut est pourtant bien commun parmi les gens d'esprit. L'Auteur le peint avec force & justesse , & en marque les principales suites. L'envie de briller jette souvent dans l'affectation , & on y tombe en deux manières , l'une en forçant son naturel , l'autre en imitant celui d'autrui.

Une autre erreur autant & plus à craindre , quoiqu'elle soit moins susceptible de ridicule , c'est de mettre l'esprit caustique au rang des moyens de plaire. Ce n'est pas même un moyen d'être estimé , du moins de l'être long-tems. En effet soyez malin & railleur ; peut-être vous trouvera-t-on d'abord plus d'esprit que vous n'en avez. Mais dans la suite on vous en trouvera moins , parce que vous serez haï. L'Auteur distingue plusieurs sortes d'esprit caustique.

Mais il y a deux caractères entièrement opposés à celui-ci , & dont il n'est pas moins important de se garantir , parce qu'ils nous font mépriser. C'est la fade complaisance & la flatterie.

Ces égaremens , où le désir de plaire est sujet à nous entraîner , appartiennent également aux deux sexes. Mais on connoît une autre erreur qui séduit particulièrement les femmes ; c'est la coquetterie.

» La fausse vanité la fait naître , des
 » chimères flatteuses l'entretien-
 » nent , & le mépris en est le fruit.

Il est donc certain que le désir de plaire nous égare souvent ; que nous manquons l'amitié en cherchant trop l'estime ; & que nous

manquons l'estime même. Mais aussi combien nous offre-t-il de moyens d'être également aimés & estimés, quand la vertu l'anime, & que la raison l'éclaire. C'est lui qui à son tour » donne l'ame aux qualitez les plus heureuses que nous ayons reçues de la nature » ou de l'éducation, soit qu'elles appartiennent à la figure, soit qu'elles tiennent au caractère. Sans lui les hommes qui sont » doués de ces avantages, ne les portent point à leur véritable » prix.

L'ingénieur Académicien, suivant toujours la même méthode, parcourt ces qualitez différentes, les définit, les décrit, les peint, réunissant par-tout le bel esprit, & l'esprit philosophique, la précision & la netteté, la force & les graces. On peut juger de cet Ouvrage par ce que nous en ayons déjà cité ; & assurément il nous en coûte pour ne pas citer davantage. Mais notre but est plutôt de le faire connoître par une analyse suivie, que par des morceaux détachés. Continuons.

L'utilité du desir de plaire ne consiste pas seulement à relever, à perfectionner les qualitez qui sont en nous. Ce desir y en fait naître de nouvelles. Il corrige certains défauts, & en adoucit d'autres.

Quel guide pour ceux qui obtiennent des succès éclatans, ou qu'éleve la fortune ! » Il les rend » modestes. Il les garantit d'une » certaine confiance orgueilleuse, » d'un certain air de supériorité,

» qui se glisseroit, sans qu'ils s'en » aperçussent, dans leur langage, » dans leurs actions les plus indifférentes, & même dans leur politesse.

Il inspire aux bienfaiteurs l'attention à ne point diminuer d'égards pour ceux qu'ils ont obligés. Les services ne peuvent pas être continuels. Les occasions ne s'en présentent pas tous les jours ; il y a des intervalles. Par quoi les remplir ? par une suite d'égards.

Ce n'est que l'envie de réussir dans l'esprit des autres, qui peut corriger de l'air dédaigneux, du ton méprisant. Prenez du goût pour le commerce de la Société ; ayez intérêt de ménager quelqu'un & de lui plaire, bien-tôt vous perdrez ces défauts.

Il est bien honteux qu'on ne puisse faire par bonté de cœur & par vertu, ce qu'on fait si facilement par d'autres motifs. Mais si notre intérêt seul a du pouvoir sur nous, connoissons-le du moins cet intérêt dans toute son étendue. On dit quelquefois, que m'importe de plaire à des gens qui ne me plaisent point ? La réponse est aisée. Afin qu'ils vous plaisent. Ne fera-ce pas là un bien pour vous ? Or soyez sûr que ceux qui vous déplaisent, vous plairont, ou vous déplairont moins, dès que vous leur plairez.

Les défauts que le desir de plaire ne pourroit vous faire vaincre entièrement, il les adoucira, de manière à leur faire trouver grace dans la Société. Telle est, par exemple, l'inégalité de l'humeur.

Une personne sujette à ce défaut, si elle veut plaire, parlera la première des contrastes de son humeur, avouera & blamera ses bizarreries, conviendra des raisons qu'on a de ne pas rechercher son commerce, réparera par une politesse plus attentive les fautes que son inégalité lui fait commettre. Alors vous songerez vous-même à l'excuser. Vous finirez par l'aimer. Ses défauts ne seront plus des torts.

Il y a encore d'autres qualitez qui naissent du desir de plaire, & d'autres défauts dont il garantit, que l'Auteur considère par rapport à la conversation, parce qu'elle est en quelque sorte le champ où ils paroissent avec plus d'éclat. Ce morceau est un des plus utiles & des plus agréables de tout l'Ouvrage. Mais nous ne pouvons que l'indiquer; & il est tems de venir à la seconde Partie, dans laquelle il est traité de l'éducation des enfans, suivant les principes établis dans la première.

Elle est divisée en trois Chapitres. Le premier contient des réflexions préliminaires sur les premières idées qui nous sont imprimées par l'éducation.

Dans le second, on propose des moyens pour faire naître dans les enfans, avec le desir de plaire, les qualitez de l'ame, par lesquelles on plaît plus généralement.

Dans le troisième, on examine quelles sont les connoissances auxquelles il est plus à propos d'appliquer l'esprit des enfans, & quels sont les talens qu'il faut cultiver en

eux avec plus de soin, pour leur donner les moyens de plaire.

» L'éducation, *selon M. de M.* » est l'art d'employer l'entendement des enfans dans ses différens développemens, de manière à y imprimer fortement & par préférence, les principes vertueux & sociables. » Il vient ensuite au détail, & explique comment, par exemple, on peut donner aux enfans cette sensibilité qu'on appelle compassion. Elle résultera nécessairement de la liaison des différentes idées qui forment cette qualité. Le secret de l'éducation consiste donc à lier ensemble certaines idées, & à s'opposer à l'union de quelques autres.

L'Auteur blâme avec raison la coutume ridicule de ne parler aux enfans qu'en les contrefaisant, pour ainsi dire, de ne répondre à leurs questions qu'en les trompant, & de ne leur débiter que des chimères badines. On entretient leur foiblesse, sous prétexte de s'y prêter. Ils deviendroient plutôt raisonnables, si on l'étoit plutôt avec eux. Ce seroit même un moyen de leur plaire, du moins quand ils ont de l'esprit, & de flatter utilement leur vanité. En effet ils s'aperçoivent bien-tôt de cette espèce de moquerie. Ils croient qu'on les méprise. De-là peut-être leur dégoût pour les personnes qui les élèvent, & la honte naïve qui succède à l'aimable naïveté de l'enfance.

Mais souvent on leur parle plus sérieusement, sans leur parler plus raisonnablement. » Qu'un enfant

» demande à quoi sert de l'argent.
 » On lui répondra communément,
 » qu'avec de l'argent il aura des
 » dragées, des jouets, une belle robe.
 » . . . En coûteroit-il davantage
 » de lui dire, que l'argent sert à fai-
 » re du bien aux autres, & à nous en
 » faire aimer ?

Aux discours il faudroit joindre les exemples, & prendre garde de ne pas contredire ses instructions par ses actions. » La véritable éducation consiste dans le rapport » continuel des exemples qui frappent les enfans, & des discours » qu'ils entendent au hazard, avec » les préceptes qu'on leur donne.

Pour faire naître dans les enfans le desir de plaire, & les qualitez par lesquelles on plaît, il faut les louer sur certains avantages, & ne jamais les entretenir de quelques autres. Par exemple, on peut louer dans un enfant les vertus de l'ame; & les connoissances qui étendent l'esprit. Ces loiianges sont justes, & peuvent être utiles. Mais il faut bien se garder de le flatter sur sa naissance. Elle n'est point un mérite; & d'ailleurs il croiroit n'avoir plus rien à desirer pour paroître avantageusement dans le monde. L'expérience, il est vrai, le démentira un jour; & peut-être se fera-t-il alors une étude de plaire; » Mais quelle différence d'y être » porté par une habitude contractée dès la jeunesse, ou par des » réflexions tardives & intéressées ! De plus, il est difficile d'effacer les premières impressions qu'on a données de soi, en entrant dans le mon-

de; & pour peu qu'on tarde à se corriger, on se corrige inutilement.

Il y a pourtant une manière de faire envisager aux enfans les distinctions de la naissance par des côtés qui ne nourrissent point leur orgueil, & de les leur présenter comme des moyens de plaire davantage & plus facilement. Mais on fait tout le contraire; & soit mal adresse, soit basse flatterie, on trouve, même en les instruisant, le moyen de les corrompre. » On » dira, par exemple, aux uns qu'il » faut être affables à ceux qui leur » font la cour; qu'ils doivent avoir » de la bonté pour les gens qui leur » sont attachés; & le mot de cour » excepté, on tient à peu-près le » même langage aux autres. Il faut » droit bien plutôt, évitant avec » un soin extrême toutes ces ex- » pressions, dont la vanité des en- » fans, plus sensible déjà qu'on » ne le croit, ne saisit que trop » bien l'énergie, il faudroit, dis- » je, n'employer que des termes » propres à les rendre modestes, » &c.

Tout ce morceau est trop long pour être transcrit, mais en voici la fin que nous ne pouvons supprimer. » On doit s'attacher sans cesse à ne leur faire envisager la » grandeur que par ce qu'elle a de » facile, de doux, de caressant; » que par les bienfaits qu'elle peut » procurer ou répandre; ne leur » peindre la fortune que sous les » traits de la libéralité; n'appeller » enfin devant eux tous les avanta-

» ges qu'ils possèdent, que du nom
» des vertus qui en peuvent naître.

M. de M. ne veut point non plus qu'on loïe dans les enfans les agrément de la figure, le naturel dans les actions & dans le langage, l'enjoïement & la vivacité, &c. Leur faire remarquer en eux ces avantages, ce seroit les alterer. » Le naturel est une espece d'innocence » qui perd entierement de ce qu'elle est, dès qu'on lui apprend à se » connoître. « Cette pensée nous rappelle ce mor d'un homme d'esprit, qu'il y a des graces naïves qui se perdent souvent par la seule tentation de les embellir.

L'Auteur fait ensuite plusieurs réflexions sur quelques défauts qu'on remarque assez souvent dans les enfans, & dont on ne sçauroit travailler trop tôt à les corriger, tels que l'attention maligne à relever les fautes qu'ils voyent commettre, l'empressement à faire valoir ce qu'ils se croient de bonnes qualitez, l'opposition opiniâtre à la volonté d'autrui, &c.

Souvent on ne corrige un défaut que par un autre. Par exemple, en reprenant les enfans avec dureté, on les rend timides & sauvages. Les inconvéniens de la timidité, les ridicules auxquels elle expose les gens même qui ont le plus d'esprit, sont bien marqués par notre Auteur. Rien n'est mieux pensé, ni mieux écrit.

Le troisième Chapitre de cette seconde Partie traite, comme nous l'avons dit, des connoissances & des talens qui doivent entrer par

préférence dans l'éducation des enfans, pour leur donner les moyens de plaire. M. de M. les indique dans l'ordre dans lequel il croit qu'ils doivent se succéder. *L'intelligence des Langues, l'Histoire, les exercices & les talens, la connoissance des Ouvrages d'esprit, & des Arts agréables, l'habitude au stile Epistolaire, les usages du monde, & la connoissance des hommes de son siècle.* * Tout ce que dit l'Auteur sur chacun de ses articles, est si serré & si concis qu'il est impossible de l'abrégier. Nous remarquerons à cette occasion que ce sont ordinairement les meilleurs Ouvrages dont il nous est plus difficile de donner de bons Extraits. Que peut-on reformer & retrancher où tout est bien dit, & où il n'y a rien de trop? Nous craignons ces Ouvrages si parfaits, presque autant que les plus mauvais. L'avantage d'un Journaliste, c'est d'avoir à travailler sur un bon Livre mal fait & mal écrit. Heureusement pour nous, mais malheureusement pour le public, parmi les meilleurs Livres il y en a peu de bien faits; & nous nous convaincons tous les jours de plus en plus que le talent

* En 1718. il parut à Amsterdam, chez l'HONORE' & CHATELAIN un petit in 12. intitulé : NOUVELLES MAXIMES SUR L'EDUCATION DES ENFANS. C'est une ironie ingénieuse & bien soutenue. L'Auteur établit de fort mauvaises règles. Mais inheureusement ce sont celles qu'on suit presque toujours. Rien n'est plus propre à en faire sentir le faux & le ridicule que de les proposer ainsi sérieusement.

de bien arranger & de bien exprimer ses pensées , est encore plus rare que celui de bien penser.

Par l'analyse que nous venons de faire de cet Ouvrage , & sur-tout par ce que nous en avons cité , on a pu juger que pour le bien entendre , ou du moins pour en bien sentir toutes les beautés , il faut le lire avec plus d'attention qu'on n'a coutume d'en donner aux autres Ouvrages du même genre. M. de M. pour délasser ses Lecteurs , sans cesser pourtant de les instruire , a mis sa morale en action dans des Contes de Fées. » On reconnoitra , » dit-il , que les idées , les événemens qui constituent chaque

» Conte , servent à prouver l'utilité de quelques uns des principes répandus dans ces Essais. Mon » objet a été d'embrasser une sorte » de Roman , dont toute l'action tendît à établir une ou plusieurs » vérités morales. J'ai cru que le » merveilleux de la Féeerie courroit à mettre ces maximes » dans un jour plus agréable.

Pour sentir tout le prix de ces ingénieuses Fables , il faut les lire en leur entier. Un Extrait n'en pourroit donner qu'une idée très-imparfaite.

Il paroîtra incessamment une seconde Edition de cet Ouvrage.

MEMOIRES POUR SERVIR A L'HISTOIRE DES INSECTES;

par M. de Réaumur , de l'Académie Royale des Sciences , Commandeur & Intendant de l'Ordre Royal & Militaire de S. Louis. Tome III. A Paris. De l'Imprimerie Royale , 1737. in-4°. pag. 532. planches détachées XLVII.

DE S douze Mémoires qui composent ce Volume , les quatre premiers ont fait le sujet d'un Extrait , qui se lit dans le Journal d'Octobre , 1737. Nous continuerons à rendre compte des Mémoires suivans avec toute l'exactitude & tout le détail , que mérite un Ouvrage tel que celui-ci , où l'utile se trouve presque par-tout joint au curieux & à l'agréable :

V. Dans le cinquième Mémoire , il s'agit des Teignes à fourreaux qui ne sont pas lissés à l'extérieur , soit qu'ils soient formés des fragmens de feuilles ou de tiges de

plantes , soit qu'ils ne soient point pris des végétaux ni des matières dont ces Insectes se nourrissent. Les Teignes (observe notre Auteur) ainsi que les divers peuplés de l'Univers , savent se faire des habits taillés sur bien des modèles différens , mais qui pour chaque espèce ne varient point : la nature leur ayant appris à chacune ce qu'elles pouvoient faire de plus convenable en ce genre , pour leur conservation. Nous ne nous serions peut-être pas attendus (continue-t-il) qu'une industrie pareille à la nôtre , quant aux vêtemens , eût été accordée à tant de petits Insectes ; &

qu'ils paraissent être en droit de nous reprocher, que nous ne sommes que leurs imitateurs, puisqu'ils ont employé sans doute pour leurs habits les pelleteries, les laines, le coton, les plantes & la soie, avant que les hommes se fussent avisés d'en faire un semblable usage. Ces Teignes font même entrer dans la composition de leurs étoffes des matieres, qui vraisemblablement n'entreront jamais dans les nôtres. Parmi ces Insectes les uns se font des habits grossiers, comparables à ceux des Sauvages; les autres se font les leurs avec plus d'art & plus d'industrie. M. de Réaumur nous produit ici plusieurs exemples de l'une & de l'autre espece.

La Teigne qui vit sur les feuilles de l'astragale, porte un fourreau garni exterieurement de trois *salbalas* godronnés, *pretimaillés*, & rangés par étages, comme l'étoient ceux au moyen desquels nos Dames sçavoient renfler leurs jupes avant qu'elles eussent imaginé d'en soutenir de beaucoup plus amples par des paniers. L'Auteur a trouvé dans les feuilles de l'astragale dénuées de tout leur parenchyme rongé par l'Insecte, l'étoffe employée pour les *salbalas*; mais il n'a point encore découvert comment s'y prend cet Insecte pour l'appliquer sur son fourreau, & ce qu'il en dit ici ne font que des conjectures fondées sur quelque analogie avec d'autres Teignes de même genre.

Une autre sorte de Teigne ap-

pellée par Aristote *Xylophiboras* & par Plin *Ligni-perda*, comme si elle gâtoit ou corrompoit le bois, fortifie son fourreau foyeux par plusieurs petites pieces de feuilles de *gramen* ou chien-dent plus longues que larges, & rangées les unes sur les autres en recouvrement, comme les tuiles de nos toits. Quelquefois ces petits morceaux de feuilles sont pris sur le charme, le hêtre ou le chêne; mais plus ordinairement sur celles du *gramen*, comme étant plus étroites, & par-là plus faciles à tailler. Souvent ces fourreaux sont couverts de tiges de chien-dent creuses & très-déliées, ou de petites parcelles des tiges du genêt, de longueur inégale, & placées parallèlement les unes aux autres: ce qui feroit pour nous un habit ridicule & peu convenable, si l'on substituoit aux petites tiges du *gramen* des baguettes de bois assez grosses. Quelque peu à portée qu'ait été l'Auteur pour observer les différentes métamorphoses de ces especes de Teignes, il est persuadé que leurs femelles se transforment en Papillons dépourvus d'ailes sensibles, comme il arrive à plusieurs sortes de Chenilles dont il a fait mention ailleurs.

Il vient ensuite aux Teignes aquatiques, & aux vêtements dont elles se couvrent. Il y en a qui composent leurs fourreaux des grains d'un sable très-fin; & d'autres font les leurs du gravier le plus gros. Les unes n'emploient pour cela que des feuilles plates; quelques autres n'y font entrer que de petites

petites tiges rondes. Certaines déposent si artificelement des portions de feuilles ou de tiges, qu'il semble qu'un ruban verd soit roulé sur leur fourreau, & qu'il y fasse des tours de spirale : certaines autres mettent en œuvre des matériaux de toute espèce, feuilles fraîches, vieilles feuilles & très-macérées; fragmens de bois, tantôt sains, tantôt demi-pourris; grains de gravier, petites pierres, morceaux de coquilles, petites coquilles entières : on diroit que tout leur est bon. De toutes ces matieres elles se font des couvertures, souvent des plus baroques; & cette irrégularité même (dit notre Auteur) nous montre leur génie.

» Elles ont besoin d'être cou-
 » vres (continue M. de R.) mais el-
 » les ont besoin de l'être par un
 » fourreau dont la pesanteur soit
 » telle, que jointe au poids de
 » leur corps, le total se trouve
 » presque en équilibre avec l'eau.
 » Leur habit est-il trop léger ? elles
 » le chargent par quelque petite
 » pierre qu'elles y attachent. De-
 » vient-il trop pesant, parce qu'il
 » s'est imbibé d'eau ? Elles l'allé-
 » gent, en y attachant un morceau
 » de bois léger, un fragment de
 » roseau.

Quelques Teignes aquatiques se font des habits singuliers & très-jolis, qui sont entierement couverts de très-petites coquilles : les uns, de coquilles de petits limaçons aquatiques; les autres, de coquilles de petites moules. Un Sauvage (remarque l'Auteur) qui au

Avril,

lieu de se couvrir des peaux des animaux qu'il auroit tués, se couvrirait de petits animaux tout vivans, nous paroîtroit bien étrangement vêtu : un Sauvage qui seroit tout couvert d'Ecureuils vivans, de Rats musqués vivans, &c. nous offriroit un spectacle bien bizarre. Tel est celui que ces Teignes nous présentent. Il y en a dont tout le dessus du fourreau est couvert de petites coquilles de moules bien assujetties, proprement arrangées, & dans lesquelles les moules vivent. Il y en a d'autres, dont tout le fourreau n'a pour couverture que des coquilles de très-petits limaçons, dans toutes lesquelles ces limaçons vivent, quoiqu'assez mal à leur aise, ne pouvant aller qu'où la Teigne les porte.

Toutes les Teignes aquatiques, dont l'Auteur vient de nous parler, doivent devenir habitantes de l'air sous la forme de mouches à 4 aîles, d'une classe qu'il a caractérisée par le nom de *Mouches papillonacées*. Elles se métamorphosent en *Nymphes* dans leur fourreau; & sous cette forme, elles n'ont plus besoin de manger. Mais elles pourroient être mangées elles-mêmes par des Insectes voraces, qui s'introduiroient dans leur logement, & contre lesquels l'état de faiblesse où elles sont alors, ne leur permettroit pas de se défendre. Comme elles savent filer, elles pourroient, avant leur transformation, boucher les bouts de leur fourreau. Mais par-là elles feroient l'entrée à l'eau, dont elles

E c

ont besoin pour respirer, & qui doit s'y renouveler, pour n'y pas croupir. Elles ont l'industrie de pourvoir en même tems à ces deux besoins. Au lieu de mettre une porte pleine à chaque bout de leur fourreau, elles y mettent une porte grillée; & ce grillage suffit pour arrêter les Insectes destructeurs, & laisse à l'eau la liberté de l'entrée & de la sortie.

Notre curieux Observateur ne s'en tient pas sur l'article des Teignes aquatiques, à la seule description de leurs fourreaux; il les anatomise elles-mêmes, il tâche de découvrir l'usage des divers organes qu'il y développe, sur quoi il se rencontre quelquefois avec M. Vallisneri; il examine ces Insectes dans leurs travaux industriels, soit pour se filer des fourreaux, soit pour y attacher au dehors toutes les pieces qui les accompagnent, soit pour les allonger & les élargir, lorsqu'ils sont devenus trop courts & trop étroits, soit pour s'en faire de neufs, lorsqu'on les a dépouillés des vieux: il les suit dans leurs métamorphoses, & nous en décrit toutes les particularitez.

C'en est une bien singuliere, que les deux crochets que porte la Teigne transformée en *Nymphe*, différens de ceux qui lui appartenoient comme Teigne, & qui doivent rester à la dépouille de la *Nymphe*. Ces crochets ne doivent lui servir, (comme M. Vallisneri l'a pensé) que lorsqu'elle sera sur le point de se métamorphoser en mouche; & elle les a uniquement, ou du

moins principalement, pour détacher la grille du bout antérieur du fourreau. Si la mouche sortie de ses enveloppes (poursuit M. de R.) se trouvoit dans ce fourreau grillé, elle seroit obligée d'y périr: elle n'a point d'organes avec lesquels elle puisse forcer de pareilles barrières. Cette mouche se trouve ici très-exactement dépeinte.

De-là notre Auteur passe à des Vers ou Teignes qui rongent les pierres de nos murs, & dont il est parlé dans l'Extrait d'une Lettre de M. de la Voie à M. Auzout de l'Académie R. des Sciences, écrite en 1666. imprimée dans le Journal des Sçavans de la même année, & depuis peu dans le dixième Volume des *Mémoires de cette Académie* donnés avant l'année 1699. page 458. M. de Réaumur nous communique ici cet Extrait dans toute son étendue, & suivi de ses réflexions. Ces Vers sont renfermés dans une coque grisâtre, grosse comme un grain d'orge, plus pointuë par un bout que par l'autre, à peu-près comme une chausse d'Hypocras, & toute parsemée de petites pierres.

Notre Auteur prétend que ce n'est pas un fait aussi certain que l'a cru M. de la Voie, que ces Vers des murailles mangent les pierres & les creusent considérablement. Ces Teignes (dit-il) sont si petites, & la couche de grains pierreux qui couvre leurs fourreaux est si mince, qu'il ne paroît pas qu'elles pussent faire grand tort à un mur, quand elles y prendroient pendant plu-

fleurs siecles de suite , de quoi couvrir leurs habits Les feuilles pierrees que quelques jours d'une forte gelée détachent d'une grande pierre, fourniroient de quoi se vêtir à bien des millions de ces Teignes. Le mur de l'allée des Jasmins aux Tuilleries très-peuplé de ces Insectes , & observé par notre Auteur depuis plus de 20 ans , n'en paroît nullement dégradé. Il est bien plus naturel de penser (continue M. de R.) que ces Teignes vivent de très-petites moulles & des lichens qui croissent sur les murs , comme en vivent des Chenilles beaucoup plus grandes. L'Auteur parcourt différentes especes de ces Teignes des pierres ; il nous décrit la maniere dont elles se fabriquent des fourreaux neufs , & leurs diverses transformations en *Chrysalides* , puis en Papillons : car toutes ces Teignes sont de véritables Chenilles à 16 jambes.

VI. L'Auteur, dans son sixième Mémoire, passe en revûe les Teignes qui se font des fourreaux de pure soye , & ces fourreaux sont de deux especes. Les uns ont leur bout postérieur contourné en maniere d'une double crosse : les autres , dont il ne paroît souvent qu'une portion du bout antérieur, sont enveloppés dans deux pieces égales & semblables, qui comme un manteau , les recouvrent tant par dessus que par dessous , sans les toucher par-tout. Ces pieces ont quelque ressemblance avec l'une de celles qui composent les coquilles à deux barrans. Les fourreaux de

ces Teignes s'appellent ici *fourreaux à manteau* : où il faut observer que ces manteaux diffèrent des nôtres par la situation , couvrant l'Insecte & son fourreau de la queue à la tête. Le chêne fournit plus de Teignes de ces deux especes, qu'aucun autre arbre que connoisse l'Auteur.

La premiere année qu'elles s'offrissent à ses yeux , il ne put parvenir à démêler la nature de la matiere qui formoit leurs vêtements, qu'il soupçonna d'abord être fabriqués de feuilles seches. On y remarquoit cependant à la loupe & même à la simple vûe , une infinité de petites écailles transparentes & rangées à peu-près comme celles des poissons. L'année suivante , il s'y prit de meilleure heure , il fit provision de ces Teignes , les mit chez lui sur de petits chênes en caisse , & les ayant ainsi sous ses yeux , il fut à portée de les voir travailler à leurs fourreaux. Il apprit par ce moyen , qu'elles n'étoient pas seulement les ouvrières, mais qu'elles en fournissoient toute la matiere de leur propre fonds ; & cette matiere n'est autre que leur soye , dont leurs habits sont entièrement tissus. Cette tissure , & principalement celle des parties faites en écailles , est fort différente de celle des coques à Chenilles. Quand par l'accroissement de ces Teignes leurs fourreaux deviennent trop courts & trop étroits , elles ne les abandonnent pas comme font plusieurs especes de Teignes , pour s'en faire de neufs. La matiere dont elles s'habillent leur

coûte davantage ; elles en sont plus ménageres , & se contentent d'agrandir leurs habits. L'Auteur a examiné cette tissure avec beaucoup d'attention , & la décrit avec une exactitude , qui ne laisse rien à désirer ; sur quoi nous renvoyons au Mémoire même.

Les deux pieces qui composent la *croffe* dont on a parlé plus haut , & qui paroissent formées d'un grand nombre de petites écailles , sont ce qu'il y a de mieux travaillé dans l'étui de la Teigne en *croffe*. Mais les Teignes en *manteau* ont plus d'ouvrage à faire. Cependant la fabrique de celui ci est plus simple que l'Auteur ne l'avoit imaginé ; ce qu'il explique en détail. On y voit que la Teigne sort de son étui , pour travailler à cette besogne. M. de R. non content de voir ces especes de Teignes travailler à l'élargissement & à l'allongement de leurs fourreaux , a voulu de plus les contraindre à s'en faire de neufs : & il nous expose ce qui en a résulté , comme on peut s'en instruire chez lui. Du reste , ces fourreaux sont l'ouvrage de deux jours au plus. Nouvellement faits, ils sont tout blancs , comme le sont les allonges & les élargissures mises aux anciens fourreaux. Mais au bout de deux ou trois jours , tout cela devient brun & d'un tissu plus ferme. Dans les mois de Juin , Juillet & Août toutes ces Teignes se transforment en petits Papillons blancs.

VII. » Ces *Hottentots* (dit M. de R.) qui se font des ceintures

» d'intestins de bœufs & de moutons, qu'ils n'ont point nettoyyés, » qui roulent de pareils intestins » autour de leurs jambes pour s'en » faire des especes de bas on de » bottines , sont de vilains hommes , & si dégoûtans , qu'on a » peine à soutenir l'idée de leur » malpropreté. Il est bien étrange, » qu'il y ait des hommes qui se » couvrent , & qui même se parent » avec de pareilles matieres. Les » Insectes ont aussi leurs *Hottentots* : » & l'on regardera apparemment » comme tels ceux , qui ayant beaucoup de soin de couvrir leur corps , ne le » couvrent qu'avec leurs excréments. Ces Insectes semblent ne » pouvoir nous presenter que des » images désagréables. Nos idées » du propre & du malpropre ne » sont pas toujours assez philosophiques ; & notre imagination » est choquée , avant que la raison » ait eu le tems de se faire entendre. Si les excréments de tous les » animaux étoient des parfums , » comme le sont ceux de quelques-uns , nous n'aurions , ni n'eussions jamais eu d'aversion pour » les excréments. L'usage que nous » faisons de ceux des Bécasses , » prouve assez que notre aversion » pour ces sortes de matieres , a été vaincue dans les cas , où elle devoit l'être. Si la nature a appris à » certains Insectes à se faire des » especes de robes & de manteaux » des matieres , que leur estomac & » leurs intestins ont digérées ; sans » doute que leurs excréments n'ont » rien de rebutant pour eux. Après.

» avoir tiré. . . . des feuilles de
 » quoi se nourrir ; après les avoir
 » fait passer par leur corps ; le marc
 » de ces mêmes feuilles a encore
 » pour eux un usage utile ; il sert
 » à les vêtir.

Tels sont certains vers , qui se transforment en jolis Scarabées , & qui se tiennent sur le lys , dont ils mangent les feuilles. Ces vers paroissent sur les feuilles maltraitées , comme de petits tas de matiere humide , de la couleur & de la consistance des feuilles un peu macérées & broyées : mais en y regardant de plus près , on distingue à l'un des bouts de chaque petit tas , la tête de l'Insecte toute noire , & de chaque côté accompagnée de trois jambes noires & écailleuses , terminées par deux petits crochets. Si l'on met cette Teigne à nud , en lui ôtant les excréments qui la couvrent , sa peau paroît extrêmement délicate & transparente ; ce qui l'a mise dans le besoin de se garantir des impressions de l'air extérieur & des rayons du Soleil , & ce qu'elle exécute , en se couvrant de ses propres excréments.

Pour cet effet la nature l'a construite de maniere que c'est non du côté du ventre , mais du côté du dos que son anus est ouvert , d'où il arrive , que les excréments qui en sortent s'élèvent au - dessus du corps & sont dirigés vers la tête. Cette direction se fait peu à peu , quoiqu'assez vite , au moyen du mouvement vermiculaire & succédif des anneaux de l'Insecte , lesquels poussent ces excréments tou-

jours vers l'endroit le plus bas jusqu'à sa tête. Notre curieux Académicien a suivi de ses propres yeux cette jolie operation , qui s'accomplit dans l'espace d'environ deux heures ; au bout desquelles le ver est entierement couvert de ses excréments ; mais la couche en est encore mince , & ne s'épaissit que par la répétition de la même manœuvre. Plus la couverture est épaisse , plus sa figure est irréguliere , & plus aussi la couleur brunit.

En 14 ou 15 jours ces vers ont pris leur crue : ils sont alors moins couverts de leurs excréments , & même presque nuds ; se preparant ainsi à leur métamorphose. Elle doit se faire en terre ; ces vers vont s'y cacher , & là ils se fabriquent des coques couvertes exterieurement de grains de terre , & tapissées interieurement comme d'un satin blanc , luisant & argenté , que l'on prendroit d'abord pour le tissu d'une soye fine & lustrée , filée par l'Insecte. Mais il n'a chez lui ni soye , ni filiere ; & il ne fournit qu'une liqueur mousseuse , une espèce de bave blanche qui sort de sa bouche , & dont il enduit tout l'interieur de sa coque. Cette écume étant sèche , forme des feuilles luisantes , flexibles & telles qu'elles pourroient être si elles étoient de soye : ce qui rappelle à l'Auteur les experiences qu'il a proposées dans le troisième Mémoire du premier Tome pour reduire les gommres résineuses & les vernis en feuilles flexibles , propres aux mêmes usages auxquels nous employons nos

étouffées de laine & de soye. Deux ou trois jours après que le ver s'est renfermé dans sa coque, il se transforme en une *Nymphe* semblable à celles des autres Scarabées. Environ 15 jours après, il perce sa coque, il en sort, & sous la forme d'un joli Scarabée, rouge en dessus, noir en dessous, & dont le frottement de ses derniers anneaux contre les fourreaux de ses aîles fait entendre comme un petit cri, il va chercher un pied de lis, dont il mange les feuilles; s'accommodant aussi de celles du martagon, de la couronne-impériale & de quelques autres plantes.

M. de R. nous décrit l'accouplement de ces Scarabées lequel dure au moins une heure; & des œufs qui en proviennent sortent au bout de 15 jours de petits vers qui y étoient contenus; & quoiqu'on n'ait pu jusqu'à présent retrouver les coques de ces œufs, on ne doit pas supposer qu'ils aient été transformés en ces sortes de vers, comme l'a cru M. Laurent Patarol, dans l'Histoire qu'il nous a donnée de ces Insectes, & qui a paru en 1713. parmi les Observations de M. *Vallisneri*. Cette Histoire (ajoute notre Auteur) est écrite d'une manière, qui ne permet pas d'espérer de parler mieux sur ce sujet, que l'a fait M. Patarol, ni même d'en parler aussi-bien, cet habile Observateur, ayant répandu sur cette Histoire les agréments les plus convenables.

On rencontre sur des plantes moins succulentes des lis, que le

vers de Scarabées d'un autre genre que les précédens; mais qui ont cela de commun avec eux, qu'ils se couvrent de leurs excréments. Ceux qui vivent sur les feuilles des artichauts & de certains chardons analogues à ceux-ci, se fabriquent cette sorte de couverture d'une façon qui leur est particulière. Quand l'Insecte est suffisamment couvert de cette matière fécale, il ne paroît qu'une masse de grains noirs, qui en cache totalement le corps. Mais cette masse n'est point portée par les parties qu'elle couvre. Quelquefois elle est immédiatement appliquée sur le corps; mais elle le touche sans le charger. Quelquefois elle en est à une distance plus ou moins grande, selon qu'il plaît à l'Insecte. En un mot, il se fait de ses excréments une espèce de toit, de parasol ou de parapluie, qu'il soutient au dessus de son corps à une distance plus ou moins grande, tantôt parallèle à ce même corps, tantôt différemment incliné.

Pour faire entendre comment cet Insecte se fait un pareil toit & comment il le soutient, l'Auteur décrit la figure & la situation de deux organes qui sont particuliers à ce ver. Auprès de son derrière sont placées ces deux parties, qui composent ensemble une espèce de fourchette ou de longue pince ouverte, dont les fourchons ou les branches sont d'une matière écailleuse ou analogue à la corne. Depuis leur origine, où elles ont le plus de diamètre, elles vont en diminuant, & à peu-près parallèles

l'une à l'autre , elles se terminent par une pointe assez fine : représentant ensemble une sorte de fourchette à deux longs fourchons & à un court manche. L'Insecte , peut varier en beaucoup de façons les positions de cette fourchette ; mais d'ordinaire il les incline vers sa tête , les tenant presque toujours parallèles au-dessus de son corps , par delà le milieu duquel leurs pointes peuvent aller. On imagine aisément que dans une telle position elles peuvent tenir lieu d'une espèce de charpente propre à soutenir la matière qui doit former un toit au-dessus du corps , sans être portée par celui-ci.

Cette matière doit être fournie par l'*anus* , qui s'ouvre à l'extrémité d'un mammelon retourné en enhaut , & que l'Insecte élève plus ou moins quand il veut. Comme ce mammelon est situé précisément entre les deux fourchons , ceux-ci sont à portée de recevoir tous les excréments qu'il jette , & de les faire couler en avant par la pente que leur procure l'inclinaison de ces fourchons. Ces excréments accumulés peu à peu sur cette fourchette & collés les uns aux autres , peuvent être poussés par-delà les pointes des fourchons , sans cesser pour cela d'être soutenus ; & former alors un toit capable de couvrir entièrement le corps de l'Insecte. Il change de peau & peut-être plus d'une fois avant que de se métamorphoser ; & sa dépouille aide à fortifier sa couverture , servant même quel-

quefois de base à celle-ci. M. de R. nous décrit toutes les circonstances de ce dépouillement ; sur quoi nous renvoyons au *Memoire* même.

VIII. Il s'agit des *fausses Teignes* ; dans le huitième *Mémoire* ; & l'Auteur donne ce nom aux Insectes , qui pour se couvrir , se font des fourreaux , qu'ils ne transportent point avec eux lorsqu'ils marchent. Ceux des *Teignes* sont de véritables habits. Ceux des *fausses Teignes* sont des logemens , des espèces de maisons ou du moins des galeries qu'elles assujettissent contre des corps solides. Les Insectes de mer pourroient nous offrir quantité d'exemples de ces sortes de fourreaux faits de grains de sable ou de fragmens de coquilles. Mais notre Auteur se borne ici à l'Histoire de quelques espèces de *fausses Teignes* plus faciles à observer , & dont nous avons plus à nous plaindre.

Telles sont en premier lieu les *fausses Teignes de la cire* , auxquelles il est d'autant plus nécessaire de se couvrir dans leurs marches , que c'est aux dépens des Abeilles qu'elles doivent se nourrir. » Il faut » (dit M. de R.) qu'elles s'établissent au milieu d'un petit peuple » guerrier , armé d'un aiguillon redoutable ; d'un petit peuple » composé d'un nombre de combattans , qui surpasse celui des » soldats d'une nombreuse armée.

C'est-là , c'est dans ces ruches si bien défendues que ces *Teignes* , malgré leur nudité , sont impuné-

ment de terribles ravages. » Ce
 » n'est point au miel qu'elles en
 » veulent , (continuë l'Auteur)
 » elles cherchent un aliment que
 » la Chimie ne sçait pas aussi bien
 » dissoudre & décomposer , qu'el-
 » le sçait faire l'un & l'autre sur les
 » corps les plus durs , tels que les
 » pierres & les métaux : elles cher-
 » chent la cire , & leur estomac
 » sçait la digérer. Ces ennemies des
 Abeilles ont été connus de tous
 ceux qui ont traité des républiques
 de ces mouches précieuses & des
 moyens de les conserver & de les
 multiplier. Aristote , Columelle
 & Virgile en ont parlé.

L'Auteur n'a pu jusqu'ici distin-
 guer que deux especes de ces fauf-
 ses Teignes ; elles font des Chenil-
 les de la premiere classe ou à 16
 jambes ; & il a soin de les décrire
 exactement. Dans les gâteaux des
 ruches elles se creusent de petits
 tuyaux cylindriques , qui servent à
 les vêtir & à les loger. Elles ont
 chacune le leur , qu'elles allongent
 à mesure qu'elles vont en avant ,
 pour marcher toujours à couvert ;
 & rel. de ces tuyaux ou galeries a
 près d'un pied de longueur , quoi-
 que pour l'ordinaire cette lon-
 gueur n'aille qu'à cinq ou six pou-
 ces.

Tout l'interieur du tuyau est
 un tissu de soye blanche , assez
 serré , poli & revêtu exterieurement
 d'une couche de petits grains de
 cire ou d'excrémens si proches les
 uns des autres qu'ils dérobent , &
 la soye du tuyau , & l'Insecte ,
 aux yeux des Abeilles , comme ils

les dérobent aux nôtres. C'est un
 rempart presque impénétrable aux
 aiguillons des mouches , qui peut-
 être ne s'abstiennent d'attaquer les
 Teignes dans leurs logemens , que
 pour ne pas embarrasser leurs jam-
 bes dans la soye des tuyaux , d'où
 elles ne pourroient se dégager.

Pour s'instruire plus parfaite-
 ment du travail de ces fausses Tei-
 gnes , qu'il ne seroit pas possible
 d'observer dans les ruches ; M. de
 R. a mis des portions de ces gâ-
 teaux de cire pleins de ces Insectes
 dans de grands poudriers de ver-
 re , où il lui a été facile d'examiner
 toutes leurs manœuvres. Il les a vûs
 commencer leurs tuyaux de soye
 vers le bord supérieur de quelques
 cellules , les continuer en les allon-
 geant de cellules en cellules , dont
 elles percent les cloisons , découper
 la cire avec les deux dents dont
 leur tête est armée , la reduire en
 petites parcelles arrondies , grosses
 comme de petits grains de sable
 commun , & en former plusieurs
 petits ras.

Ce sont-là les matériaux destinés
 à couvrir l'espece de galerie que la
 Teigne doit habiter. Ce travail
 (dit l'Auteur) est assez amusant à
 observer , parce qu'il va vite ; & il
 a vû des fausses Teignes encore pe-
 tites recouvrir de cire en 24 heures
 une galerie de soye qui traversoit
 cinq à six cellules. Du reste ce n'est
 pas toujours avec de la cire seule
 qu'elles recouvrent leurs tuyaux ;
 elles y employent aussi leurs excré-
 mens , quand elles n'ont pas de
 grands gâteaux de cire à manger ;

&c

& ces excréments sont de petits grains noirs de la couleur des grains de poudre à canon. Tous ces tuyaux n'ont pas pour une seule couche de grains, ils en ont au moins deux ou trois couches les unes sur les autres.

Quand ces Teignes sont parvenues à leur dernier terme d'accroissement, elles travaillent à se faire des coques pour s'y transformer en Chrysalides : & ces coques sont fabriquées comme les tuyaux. L'Auteur nous décrit les Papillons éclos de ces Chrysalides; & leur accouplement. Quand la cire manque à ces fausses Teignes, elles savent se nourrir de bien d'autres alimens; elles mangent du papier, des feuilles seches, de la serge, & dans le besoin elles ont recours à leurs propres excréments.

Ceux qui proviennent de la cire dont l'Insecte a vécu, ont mérité quelque examen de la part de M. de R. Ils n'ont aucune odeur de cire, ils tombent au fond de l'eau; mais tenus quelques tems entre les doigts, ils se ramolissent & se laissent paîtrir. Jettés dans l'eau chaude, ils exhalent, après une légère ébullition, une odeur de cire: & il se forme alors sur quelques endroits de la surface de l'eau une pellicule, qui pétrie entre les doigts & approchée du nez, se fait reconnoître pour de véritable cire. Si l'on continue à faire bouillir l'eau, il se forme une seconde pellicule, & ainsi successivement en si grand nombre, qu'on est tenté de croire que ces excréments ne sont

Avril.

que de la cire déguisée. Ce qui reste au fond du vaisseau paroît une pure matiere terreuse, si ce n'est qu'elle s'enflamme & qu'elle brûle comme la rapure de bois & sans se ramollir. Les excréments de ces Teignes remangés par elles plusieurs fois & bouillis dans l'eau n'ont donné presque nul indice de cire.

Quoique celle-ci ne se mêle point avec l'eau froide, cependant les excréments des fausses Teignes les plus chargés de cire se mêlent entierement avec cette eau. Celle où on laisse infuser ces excréments, en dissout la cire, comme s'en est convaincu M. de R. par une expérience dont il nous fait part: d'où il suit que cette infusion est un moyen d'avoir de la cire en dissolution dans l'eau: ce qui pourroit servir à quelques usages non seulement curieux, mais utiles; & dont il spécifie quelques-uns qu'on peut voir.

De ces expériences, qui sont du ressort de la Chimie, notre Auteur revient aux fausses Teignes, & nous en fait connoître plusieurs autres especes. Telles sont celles qui, comme de véritables Teignes des laines, mangent nos draps; celles qui aiment le cuir & qui rongent volontiers celui dont nos Livres sont couverts, celles enfin qui vivent de nos bleds dans nos greniers ou d'autres alimens que nous aimons, par exemple de chocolat. Toutes ces fausses Teignes sont des Chenilles à 16 jambes, dont notre Auteur décrit en détail la

Ff

figure, le travail, & les transformations; sur quoi il faut consulter son Mémoire.

Nous remarquerons seulement au sujet de la Teigne qui ronge les bleds, qu'elle en lie plusieurs grains ensemble avec des fils de soye: que dans l'espace compris entre ces grains, elle se file un tuyau de soye blanche, qu'elle attache contre les grains assujettis: que logée dans ce tuyau, elle en sort en partie pour ronger les grains, qui sont autour d'elle: que par la précau-

tion qu'elle a d'en lier plusieurs ensemble, elle n'a point à craindre, que le grain que ses dents attaquent, s'échappe, qu'il glisse, qu'il tombe, qu'il roule: que s'il se fait quelques mouvemens dans le tas de bled, si beaucoup de grains viennent à rouler, elle roule avec ceux dont elle a besoin, elle s'en trouve toujours également à portée.

Nous renvoyons à un autre Journal les 4 derniers Mémoires de ce Volume.

LEÇONS DE PHYSIQUE, CONTENANT LES ÉLÉMENTS de la Physique, déterminées par les seules loix des Mécaniques; expliquées au Collège Royal de France, par Joseph Privat de Molère, Professeur Royal en Philosophie, de l'Académie des Sciences, & membre de la Société Royale de Londres. Tome troisième. A Paris, chez la veuve Brocas, rue S. Jacques, Musier Quay des Augustins, & Joseph Bullot, rue de la Parcheminerie. 1737. vol. in-12. pag. 472.

Nous avons parlé du premier Volume de cet Ouvrage dans le Journal de Juillet 1735. & du second dans celui d'Avril 1736. Ce troisième renferme cinq leçons, sçavoir, en comptant celles des deux précédens volumes, la dixième, la onzième, la douzième, la treizième, & la quatorzième.

M. de Molère se propose d'établir dans la première Leçon six Propositions; la première, que les opérations chimiques fournissent les moyens les plus convenables pour déterminer avec la plus grande précision, les principes de la nature, il entre à ce sujet dans un petit détail des opérations de chimie, ce qu'il ne

fait qu'en passant, pour observer seulement un certain ordre & procéder avec méthode.

La seconde Proposition, est que les molécules de sel entremêlées de molécules d'huile, d'eau & de terre, dont on les dégage en partie par la dissolution, la filtration & la chrySTALLISATION, sont composées de deux différentes matières qu'on nomme *Acide*, & *Alkali*. La troisième, que la décomposition & la régénération des sels minéraux est une preuve sensible que les molécules de sel sont composées d'Acide & d'Alkali intimement unis par la fermentation.

La quatrième, que la fabrique des sels artificiels est une nouvelle

preuve que les sels sont composez d'Acide & d'Alkali.

La cinquième , que les sels Acides s'unissent avec des molecules d'huile , & forment avec la terre , ces congelés que l'on nomme Bitumes.

La sixième , que le Fer n'est pas la seule matiere metallique propre à composer un sel , mais qu'avec chacun des autres métaux , l'on compose des especes de sels qu'on nomme vitrioliques.

De ces six propositions solidement prouvées par un grand nombre d'expériences chymiques , M. de Moliere passe à la onzième leçon qui est la deuxième du volume. Elle contient l'explication de ces mêmes expériences , & l'on y fait comme toucher au doigt , non-seulement que les expériences dont il s'agit , sont des conséquences naturelles du Méchanisme , mais que jusqu'à présent les Physiciens n'ont rien dit là-dessus qui puisse satisfaire un esprit raisonnable. Ce sont les termes de l'Auteur , & on les lui passera volontiers quand on aura vu ses raisons.

Huit propositions sont le fondement de cette onzième Leçon , *premiere proposition* : » Les idées » que les Chymistes donnent de » leurs principes , ne sont pas aussi démonstratives qu'ils se l'imaginent , & on ne peut en bonne chymie , se passer de principes » élevez au-dessus des sens »

Voici en substance les preuves que M. de Moliere allegue de cette proposition. Les Chymistes re-

tirent de la plupart des matieres qu'ils soumettent à leurs opérations , ce qu'on nomme *esprit , huile , sel , eau & terre*. Ces mots reveillent des idées qui se peuvent appliquer à certains objets sensibles ; mais quand les Chymistes veulent décrire en détail ce qu'ils entendent par ces principes , ils tombent dans de perpetuelles équivoques & on ne voit que trop alors , que cette démonstration tant vantée de leurs principes , n'est pas plus claire que celle des principes des autres Philosophes , & qu'aussi-tôt qu'ils s'éloignent des loix des mécaniques , ils tombent dans les mêmes illusions qu'ils reprochent aux autres.

En effet que seroit-ce que la connoissance même la plus précise de ces différentes matieres , sans celle des divers mouvemens qui les agitent ? Il faut donc , conclut M. de Moliere , si l'on veut avoir une connoissance distincte des effets que les Chymistes décrivent , il faut nécessairement en venir au mécanisme , c'est-à-dire , à la détermination précise des mouvemens des parties qu'ils nous mettent devant les yeux ; & ce mouvement n'est pas quelque chose qui tombe sous les sens.

Notre Auteur ne s'en tient pas ici à des généralités , il descend dans le détail , & remarque que tant qu'on s'en tiendra à dire , par exemple , que la matiere nommée *huile* ou *soufre* , est une substance onctueuse & inflammable ; le *sel* un corps capable d'exciter sur la

langue le sentiment de faveur ; *l'Esprit* un principe actif ; *l'eau* un fluide insipide ; *la terre* une substance incapable par elle-même , d'aucune action , on n'aura jamais qu'une connoissance très-confuse de ces sortes de corps ; qu'ainsi il faut absolument déterminer la figure de leurs particules , & c'est ce qu'on a tâché de faire en disant que l'eau est un amas de corps cylindriques très-souples , qui n'ont par eux-mêmes aucune action ; l'huile un fluide composé de petites branches ; le sel un assemblage de pointes emboîtées dans des espèces de guaines. Or les Chymistes n'ont jamais vû ces cylindres souples de l'eau , ces branches de l'huile , ces pointes de sels emboîtées dans des guaines , & ils n'ont jamais vû non plus , l'artifice avec lequel ces petits corps agissent les uns sur les autres ; ce qui en effet n'est gueres visible. Il en est de même de tout le reste.

On dira peut-être que ce mécanisme est étranger à la Chymie , & que les anciens n'en ont pas fait usage ; mais M. de Moliere demande là-dessus , si les qualités occultes des anciens Chymistes étoient quelque chose de plus sensible que les corpuscules , & ont plus contribué à perfectionner la Chymie ? Nous passons plusieurs autres reflexions solides qu'il fait à ce sujet , après lesquelles il remarque que telle ou telle figure , tel ou tel mouvement en particulier , se rencontrent aussi réellement dans les opérations de la Chymie ,

que l'eau , que l'huile , que le sel , que la terre , & qu'ainsi , pour avancer dans la connoissance parfaite des mixtes , il faut connoître ces figures , ces mouvemens , & les déterminer aussi précisément , qu'on tâche de déterminer les autres principes. En effet les particules des mixtes n'ont pas une figure en général , elles n'ont pas non plus , un mouvement en général : des figures & des mouvemens en général , sont des chimères. Elles ont donc des figures déterminées & des mouvemens déterminés. Or , dit notre Auteur , il importe autant aux Chymistes , de connoître ces mouvemens & ces figures , qu'il importe aux Horlogers de connoître les figures & les mouvemens des parties d'un Horloge.

Cela posé , il faut convenir avec notre Auteur , qu'on ne peut acquérir cette connoissance que par l'intelligence des loix des mécaniques , & cela étant , il est démontré que la Chymie ne peut se passer de principes élevez au-dessus des sens , & que tout ce qui reste à desirer là-dessus , est que ces principes soient simples & parfaitement intelligibles.

Seconde proposition. „ Les idées „ que les Chymistes Cartesiens „ donnent des Acides & des Al- „ kalis , ne répondent nullement „ aux effets que ces Chymistes „ prétendent expliquer par le „ moyen de ces sels. „

Les preuves que M. de Moliere apporte de cette proposition se ré-

duisent, pour le fond, aux raisonnemens suivans : les Acides selon les Chymistes Cartesiens , sont de petits corps durs , longs & pointus , que l'eau entraîne çà & là dans ses parties , mais on ne dit point comment l'eau les entraîne ; on nie qu'elle soit un principe actif , quoiqu'elle soit capable de dissoudre non-seulement les sels ; mais le Fer même , & qu'elle procure aux autres principes toute l'activité qu'on leur attribue. Les Alkalis au contraire , selon ces Chymistes , sont des especes de fourreaux ou d'éponges , dans lesquelles les Acides s'infinuent avec effort. On veut que dans le mélange de deux liqueurs dont l'une est chargée d'Acides , & l'autre d'Alkalis , aussi-tôt chaque Acide enfle son Alkali avec une dextérité merveilleuse , & on prétend , sans en alleguer cependant aucune raison , qu'à l'instant , & de cela seulement que chacune de ces petites pointes entre dans sa gaine ou qu'elle en sort , il doit s'exciter dans toutes les parties de la liqueur , un bouillonnement si impétueux que si elle n'étoit contenue dans des Vaisseaux spacieux , & d'une forte consistance , elle les briseroit & se disperseroit au loin. Il est vrai que l'expérience rend les yeux témoins de ces faits , mais de dire qu'ils ne viennent que de ce que de petites pointes entrent dans un éruc & en sortent , c'est selon la remarque de M. de Moliere , vouloir prendre une Citadelle avec des fusées de Carte , & avec des Canons de sureau ; c'est vou-

loir qu'un Chariot pesamment chargé , & attelé à six mouches , aille avec rapidité. Une autre raison qu'apporte ici notre Auteur , & qui n'est pas moins frappante , c'est que bien loin que l'introduction de ces pointes dans leurs guaines , doive augmenter à un tel excès le mouvement des particules de la liqueur les unes à l'égard des autres , cette introduction au contraire , le devoit diminuer considérablement , & même le détruire tout d'un coup , à cause de la prodigieuse quantité de frottemens qui en naistroient. M. de Moliere s'appuye ici d'un exemple qui paroît bien digne d'attention. Les Chymistes ont observé que la plus grande violence du feu ne peut décomposer le sel marin , & ils en ont conclu que les Acides , c'est-à-dire , les pointes dures & inflexibles de ce sel , étoient comme clavées & rivées dans leurs guaines. Cependant si l'on met dans une cornue trois parties de sel marin , & une partie de vitriol , dès l'instant les Acides du sel marin qu'on suppose être si fortement attachez à leurs Alkalis , en sortiront avec une si grande violence pour ceder leur place aux Acides du vitriol , que si on n'avoit pas soin d'adapter un grand & fort récipient à la cornue , & de lutter exactement les jointures , ces acides , ces pointes du sel marin , en sortant de leurs étroits , au moyen du seul mouvement que les Acides ou pointes du vitriol , ont pu leur communiquer en les chassant de leurs Alkalis

ou guaines, pour y entrer à leur place, fracasseroient tous les vaisseaux, selon l'expression de M. de Moliere, se répandroient dans l'air comme des Dragons furieux, passeroient par les fenêtres, & monteroient jusques par de là les tuilles avec une vivacité incroyable.

Cette expérience bien considérée, notre Auteur demande par quelles loix des mécaniques, il se peut faire que des pointes ou chevilles dures & inflexibles, telles qu'on suppose que sont celles du sel marin, lesquelles étant enfoncées dans les Alkalis de ce sel comme dans des guaines, y sont retenues si étroitement que la plus grande violence du feu ne peut les dégager, & qui ne peuvent certainement s'y mouvoir en aucune manière, comment ces pointes peuvent néanmoins acquérir subitement un si grand mouvement, à l'approche des acides du vitriol, elles qui avant le mélange, se tenoient tranquilles dans les pores de l'eau, & ne pouvoient avoir d'autre mouvement que celui que les molécules de l'eau étoient capables de leur procurer; mouvement qui n'est pas assurément comparable à celui du feu le moins ardent.

Une reflexion qui vient bien ici au fait, & que M. de Moliere n'oublie pas, c'est 1°. Qu'on ne conçoit pas, qu'une cheville avec quelque vitesse qu'elle soit poussée, en puisse chasser une autre du trou où elle est étroitement engagée, si le trou peut se mouvoir avec la che-

ville. 2°. Que quand cela seroit possible, la cheville chassée ne pourroit en aucune sorte, recevoir plus de vitesse qu'en a celle qui la chasse, & s'éloigner du trou avec autant de promptitude, que les acides du sel marin s'éloignent de leurs Alkalis dans la fermentation.

Mais voici bien un autre combat dans lequel notre Auteur remarque que les Chymistes se jettent. Ils sçavent quelle violence de feu, il faut pour séparer les acides du vitriol. Cependant si sur une dissolution bouillante de vitriol, on verse goutte à goutte de la liqueur de sel Alkali de tartre, il s'excitera une fermentation pareille à la précédente, de sorte que si on continue à en verser jusqu'à ce que la fermentation cesse, les acides du vitriol si fortement attachez dans leurs Alkalis, en sortent néanmoins & venant se joindre au sel de tartre, composent avec lui, un nouveau sel. Voilà donc, selon l'idée des Chymistes, des pointes qui sortent de leurs guaines où elles sont étroitement retenues, & qui en sortent pour entrer dans d'autres guaines, où elles s'enfoncent à n'en pouvoir plus sortir, & cela sans qu'il y ait d'autres pointes qui les chassent des premières guaines pour les enfoncer dans les secondes.

De ces considérations & de quelques autres que nous passons pour abréger, M. de Moliere conclut que l'idée que les Chymistes se forment du combat des Acides

& des Alkalis , est contraire aux loix des mécaniques les plus communément reçues , & contrarie si visiblement la raison , qu'il ne faut pas s'étonner que les Neutoniens s'en moquent.

Mais comme ces derniers ne relèvent de telles absurditez qu'à dessein d'engager l'esprit dans des suppositions encore plus absurdes , & de l'éloigner absolument du mécanisme en général , M. de Moliere prie ses lecteurs de trouver bon que sans s'arrêter à réfuter ces Philosophes , il poursuive sa carrière , en tâchant de montrer que tous ces effets surprenans , tous ces combats merveilleux que l'on voit se livrer entre les Acides & les Alkalis sont une suite du mécanisme , qu'il faut reconnoître dans la nature , & qui n'est proprement selon lui qu'une conséquence directe du mouvement circulaire.

Que faut-il donc entendre ici par Acides & par Alkalis ? c'est ce qu'on va voir dans la *troisième proposition*.

Les Acides & les Alkalis , dit M. de Moliere dans cette troisième proposition , ne sont autre chose que de petits tourbillons du premier élément , contenus dans les pores de l'eau , & ne different de ceux de l'huile , qu'en ce que les globules qui circulent dans leur capacité sont beaucoup plus durs , plus denses , plus pesans que ceux qui circulent dans les petits tourbillons de l'huile. Et le sel Alkali n'est autre chose qu'un amas de ces globules durs & pesans , que la vio-

lence du feu a détachés des matieres qui les contiennent.

Il faut voir les preuves de cette proposition dans le livre même.

La *quatrième proposition* , est que la grande quantité d'eau dont les sels alkalis se chargent étant exposée à l'air , est une suite mécanique de la construction simple , tant des molécules de l'eau & de l'air , que des molécules de ces sels. Pour établir cette proposition , M. de Moliere a recours à l'observation suivante ; sçavoir , Que dans les lieux les plus secs une livre de sel de tartre exposée à l'air durant quelque temps , se charge d'une livre d'eau qui rend ce sel liquide. Or quoiqu'on ne puisse douter qu'il n'y ait de l'eau dans l'air ; cependant , comme le poids d'un ponce cube d'air , n'est que la huit ou neuf centième partie du poids d'un ponce cube d'eau , il faut que la quantité d'eau dont le sel se charge , soit répandue dans un très-grand espace d'air. Mais comment se peut-il faire que cette eau répandue dans une si grande quantité d'air , puisse venir toute se ramasser en peu de temps , dans un si petit espace. C'est ce que notre Auteur explique avec beaucoup de vrai-semblance , & à quoi nous renvoyons.

La *cinquième proposition* , est que l'augmentation de poids & de volume que certaines matieres acquièrent dans la calcination , ne peut proceder de la condensation de la matiere qui sert à transmettre la lumiere & la chaleur , & que les

Chymistes nomment *matière ignée*.

La *fixité* qui suit de celle-là, est que cette augmentation de poids & de volume, procède de quelques molécules pesantes de l'air, lesquelles viennent se joindre à ces *matières*.

La *septième*, que les particules aériennes qui viennent se joindre aux *matières* que l'on calcine, sont ce qui contribue le plus à leur calcination.

La *huitième* enfin, est que le goût vis & comme brûlant que le sel acquiert par la calcination, ne doit pas être attribué à la *matière ignée*, mais à la subtilité & à la solidité des particules de ce sel, entraînées par les molécules de la salive.

M. de Molière explique ces propositions, d'une manière très-simple & très-naturelle. Après quoi il passe à la troisième leçon, qu'il distingue comme les deux qui la précèdent & les deux qui la suivent, par des propositions particulières, ces propositions sont :

1°. Que l'Ether & l'air n'entrent pas moins dans la structure des mixtes, que l'eau, l'huile, le sel & la terre.

2°. Que l'air, l'eau, l'huile, le vis argent & généralement toutes les liqueurs peuvent être considérées comme des principes actifs par eux-mêmes, & la terre & les Alkalis, comme des principes passifs.

3°. Que les effets qui s'observent dans la distillation, & dans la fermentation ne sont qu'une suite mécanique de la construction qui vient d'être attribuée aux principes de la Chymie.

4°. Que la dissolution des métaux par les eaux fortes & les effets singuliers qui s'y remarquent sont une suite du même mécanisme.

5°. Que les métaux sont des corps composés de divers genres de pores remplis de molécules d'huile de différentes grandeurs.

Ces propositions, comme toutes les autres du livre, se trouvent expliquées par notre Auteur avec une grande exactitude, les météores sont le sujet de la quatrième leçon. Le sçavant Auteur y fait voir. 1°. Que l'élevation des vapeurs & des exhalaisons dans les pores de l'air, lesquelles naissent les brouillards, les pluies, les neiges, les vents, &c. ne sont qu'une suite des principes établis dans les leçons précédentes. 2°. Que le tourbillon est la cause immédiate du vent proprement dit : 3°. Que les principales singularitez des vents peuvent toutes se déduire mécaniquement de l'idée du tourbillon de l'air ; 4°. Que l'opinion de Descartes sur la cause du tonnerre & des éclairs, ne répond, en aucune sorte, aux observations qui ont été faites depuis sur ces météores ; 5°. Que les orages, les tempêtes, les pluies, les neiges, les grêles, les éclairs les tonnerres, &c. se déduisent, sans peine, du mouvement circulaire. 6°. Enfin que les vents d'Orient qui regnent constamment dans la Zone Torride procedent du mouvement journalier de la terre d'Orient en Occident.

Il ne nous est pas possible d'entrer dans le détail de tant de manières différentes , nous nous contenterons d'un exemple , & nous choisissons celui qui concerne l'opinion de Descartes sur la cause du tonnerre & des éclairs.

Le dessein de M. de Mollere dans ses leçons , n'est pas d'approfondir la Physique , mais seulement de montrer comment les principaux phénomènes de la nature dépendent du mouvement circulaire. Ainsi il ne s'arrête pas à expliquer ici à fond toutes les singularitez qui arrivent dans les orages à ce sujet , comme il le remarque , ayant d'ailleurs été traité avec beaucoup de soin dans une dissertation express par le P. de Lozeran Jésuite ; nostre auteur trouve la dissertation de ce Physicien , si exacte , si judicieuse , qu'il ne croit pas pouvoir mieux faire pour combattre ici Descartes , que de se régler sur plusieurs observations qui y sont rapportées : Descartes & la plupart des Cartesiens prétendent , ainsi que le remarque M. de Moliere , que les nuës ne sont que des couches de glaçons très-minces placées & soutenues les unes au-dessus des autres. Le bruit du tonnerre , quand il n'y a point d'éclair qui l'accompagne , est produit selon eux , par la chute d'une nuë sur l'autre , ou par la subite dilatation de l'air enfermé & pressé entre deux nuës , qui se sont approchées par les bords. Et lorsqu'il y a un éclair , le bruit selon quelques-uns est toujours produit par le choc des nuës ,

Avril.

& l'éclair par l'inflammation des exhalaisons , & selon d'autres , le bruit & l'éclair dépendent également de l'inflammation des exhalaisons enfermées entre deux nuës qui se sont approchées par les extrémités.

Toutes ces explications paroissent à notre Auteur , absolument contraires à l'expérience , & voici ce qu'il oppose là-dessus : un homme versé dans la connoissance de la nature , faisant un voyage en Auvergne , traversoit le Cantal , une des plus hautes montagnes de la France. Au milieu de la montagne il se trouva investi d'un brouillard épais , dont les globules étoient très-sensibles. Il aperçut dans ces globules un bouillonnement si extraordinaire & si impetueux qu'il en fut effrayé ; il se hâta de s'en tirer , & il ne fut pas plutôt arrivé au haut de la montagne où il jouissoit du temps le plus serein , qu'il entendit sous ses pieds vers le milieu de la côte , un bruit effroyable de tonnerres. Ainsi voilà une nuë féconde en tonnerres , laquelle est composée de petits globules , comme les brouillards que l'on voit quelquefois les matins autour de soi ; ce qui ne s'accorde pas avec l'état de glace où M. Descartes suppose la nuë , d'autant moins que selon une autre observation rapportée par nostre Auteur , on a vu une nuë toute éclatante en tonnerre se former dans le temps du jour le plus chaud , & selon une autre , le tonnerre se former dans une nuë abaissée jusqu'à terre , c'est-à-dire se former dans

G g

un véritable brouillard, dont les parties n'étoient assurément point glacées, & ne formoient pas des couches minces par leur adhesion mutuelle. Voici ces deux observations. Un homme étant parti d'Aurillac, petite Ville d'Auvergne, par le plus beau tems & le plus chaud, n'eut pas plutôt gagné une petite montagne voisine, où il faisoit un grand chaud, qu'il vit un brouillard se former sur la Ville, & éclater bien-tôt en tonnerres; de sorte qu'il lui sembloit que les nuës étoient pleines de canons qui tiroient sans cesse: le nuage qui, dans tout ce fracas, ne tenoit pas plus d'espace que la Ville même, qui n'est pas bien grande, & paroïsoit à peine surmonter les maisons, s'éleva peu à peu, s'étendit au large, & se dissipa bien-tôt.

Il est rapporté dans l'Histoire de l'Académie, qu'en 1717. au Quercy, le tems étant fort couvert, les nuages baissèrent au point qu'un tourbillon ou globe de feu parut dans le nuage, au milieu de la place, alla avec l'éclat d'un coup de canon, se briser contre la Tour de l'Eglise, & se répandre sur la place comme une pluie de feu.

Selon d'autres Observations, il s'est vu dans de grands orages, des nuës semblables à une mer irritée, former par-tout sur leur surface des flots qui se pouissoient avec un mouvement très-violent, ce qu'on ne sauroit convenir avec les prétendus glaçons, ni avec les couches minces qui tombent les unes sur les autres. Ces Observations sont

des faits que notre Auteur donne pour très-avérés.

Un homme allant en Auvergne eut la curiosité de monter sur le Puy de Dome, montagne, remarque notre Auteur, devenue célèbre par les experiences qu'on y a faites au sujet de la pesanteur de l'air. Du haut de la montagne la vûe se perdit dans une plaine d'une étendue immense, couverte de Villes & de Villages. Quand il y fut arrivé, il fut bien surpris d'y voir au lieu de plaine, une grande mer qui venoit battre le milieu de la montagne & dont les flots se chassoient les uns les autres en mille sens differens: c'étoit une nuée qui lui déroboit la vûe de toutes les terres qu'elle couvroit; mais le spectacle que lui presentoit cette nuée, le dédommageoit avantageusement (quoique d'une maniere terrible) de celui qu'elle lui déroboit: une mer agitée par la plus violente tempête, n'a rien de si effrayant; les éclairs qui fendoient la nuée de toutes parts, & les tonnerres dont elle retentissoit, augmentoient la frayeur. Ce phénomène disparut au bout de quelques heures.

Un autre Voyageur plus hardi a raconté que le 2 du mois de Septembre de l'année 1716. vers les trois heures après midi, descendant avec un homme du Pays, du haut du Cantal, pour aller aux Eaux de Vic, le tems étant serein & très-chaud, ils apperçurent en bas vers le milieu de la montagne, un brouillard qui couvroit tout le Valon... Au-dessus du brouillard.

s'élevoient quantité de feux , d'autres serpentoient dans la nuée. Ceux qui s'élevoient alloient en pointe , à peu - près comme le fer d'une lance. On entendoit en même tems , un grand bruit, quoique moindre que celui du tonnerre.

Lorsqu'ils furent prêts d'entrer dans la nuée , la variété & les divers mouvemens de ces feux qui ressembloient tantôt à des gerbes de fusée , tantôt à des serpentaux , offroient un objet très-attrayant. La nuée elle-même formoit un spectacle curieux , par les ondes qui paroissent sur sa surface , lesquelles ressembloient à celles qu'on voit dans les champs lorsque le bled est prêt à moissonner , excepté que les ondées de cette nuée n'étoient pas régulières comme celles de la moisson , ni toujours dans le même sens.

A l'approch : de la nuée , ils sentirent l'air devenir froid , & encore plus quand ils y furent entrés. Le brouillard étoit si épais qu'il ne leur permettoit pas de voir la bride de leurs chevaux , mais ils virent quantité de corps globuleux qui voltigeoient de divers côtez dans la nuée ; leur couleur étoit rougeâtre & obscure , semblable à celle du soufre allumé. Ils tournoient avec beaucoup de rapidité autour de leur centre. Il y en avoit de différentes grandeurs , & on en vit un petit croître considérablement en fort peu de tems. Lorsque ces boules passaient , il tomboit des gouttes de pluyes aux environs. Jusques-là rien n'avoit épouvanté , mais peu

après on vit un de ces globes , qui avoit environ deux pieds de diamètre , s'ouvrir à sept ou huit pas de là , & laisser couler en s'ouvrant une flamme vive dont quelques parties allerent en bas , d'autres en divers sens. Ce globe en s'ouvrant fit un bruit pareil à celui d'une livre de poudre à canon , jettée sur le feu : il s'enflamma & s'écarta rudement.

Nos deux hommes commencerent alors à humer un air infect qui leur causa une grande crainte. Les parties qui s'étoient séparées de la boule , s'étendirent en devenant plus claires , & disparurent aussitôt.

Quand ils furent sortis de la nuée ils virent tomber des gouttes fort grosses & entendirent toujours gronder le tonnerre , mais avec beaucoup plus de bruit & les éclairs leur paroissent avoir plus d'éclat.

Ces deux Observations jointes aux autres , ne permettent guères d'embrasser le sentiment de Descartes sur la formation du tonnerre , d'autant moins qu'on ne voit aucune proportion entre le bruit dont il s'agit & le choc de deux corps aussi minces & aussi rares que doivent l'être des nuées qui ne se soutiennent en l'air qu'à cause de leur rareté : a-t-on jamais éprouvé , demande M. de Moliere , que deux courans de fumée qui sortent de deux tuyaux de cheminée , venant à se heurter , produisent un bruit de tonnerre ou approchant du tonnerre ? C'est , répond-il , ce qu'on ne peut concevoir sans renverser tou-

tes les idées du mécanisme.

Il nous reste à dire un mot de la cinquième Leçon, ou autrement de la quatorzième en comptant celles des autres Volumes. Comme notre Extrait est déjà assez étendu, nous remarquerons seulement que la Leçon dont il s'agit consiste en une nouvelle explication du magnétisme, & des phénomènes merveilleux de l'électricité, qui ont été découverts dans ces derniers tems.

C'est le Mémoire sur l'aiman, extrait des Registres de l'Académie

des Sciences, année 1734. & auquel notre Auteur a joint des Remarques importantes sur les phénomènes de l'électricité.

Le Volume finit par une Réponse à quelques objections que M. Bannieres, dans le Traité qu'il vient de donner sur la Lumière & les Couleurs, a faites contre l'existence des petits tourbillons. Cette Réponse est d'autant plus digne d'être lue, qu'elle est d'un très-habile homme, qui se défend contre un très-habile homme.

HISTOIRE ANCIENNE DES EGYPTIENS, DES Carthaginois, des Assyriens, des Babyloniens, des Mèdes & des Perses, des Macédoniens, des Grecs. Par M. Rollin, ancien Recteur de l'Université de Paris, Professeur d'Eloquence au Collège Royal, & Associé à l'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres. Tome XI. première & seconde Parties. A Paris, chez la Veuve Etienne, Libraire, rue Saint-Jacques, vis-à-vis la rue du Plâtre, à la Vertu. 1737. in-12. pag. 434.

CE onzième Tome, partagé en deux Volumes, roule uniquement sur l'Histoire ancienne des Arts & des Sciences. Elle doit remplir encore au moins un douzième Tome, étant distribuée en trois Livres, dont le premier contient l'Agriculture, le Commerce, l'Architecture, la Sculpture, la Peinture; & la Musique; le second traite de la Science Militaire, & le troisième parcourt la Grammaire, la Rhétorique, la Poétique, l'Histoire, la Philosophie & toutes leurs dépendances. Nous avons rendu compte du premier de ces trois Livres. Nous en sommes demeurés au second qui fera la matière de cet Extrait, en y joignant ce qui ap-

partient à la Grammaire & à la Rhétorique; car c'est tout ce que nous avons d'imprimé jusques ici sur ce vaste sujet.

II. L'Histoire de la Science Militaire des anciens occupe ici un Livre entier, composé de 280 pages, & divisé en trois Chapitres, dans lesquels l'Auteur ne se propose d'autre but que de donner une légère idée de la manière dont les anciens Peuples faisoient la guerre. Et comme il s'est déjà expliqué sur ce qui regardoit la Milice des Egyptiens, des Carthaginois, des Assyriens & des Perses, il n'en reparle ici que rarement, & il se borne à nous exposer plus au long celle des Grecs & des Romains. Il débute

re donc ; dans son premier Chapitre , par ce qui concerne l'entreprise & la déclaration de la guerre ; d'où il passe au choix du Général & des Officiers , à la levée des troupes , à leurs vivres , à leur paye , à leurs armes , à leur marche , à la construction du camp , & à tout ce qui a rapport aux batailles : dans son second Chapitre , il décrit les Sièges de Villes , & dans le troisième la Marine des anciens.

1. Il n'y a point de principe plus généralement reçu (dit M. Rollin) que celui qui établit , Qu'on ne doit entreprendre la guerre que pour des causes justes & légitimes ; & il n'y en a guères qui soit plus généralement violé. Dans les Etats Monarchiques , le Prince seul , pour l'ordinaire , a le pouvoir d'entreprendre une guerre ; & c'est une des raisons qui rendent cette place si épineuse. Dans les Républiques Grecques , c'étoit l'assemblée du Peuple qui décidoit de la guerre en dernier ressort ; ce qui étoit sujet à de grands inconvénients : & l'on reprochoit aux Athéniens deux défauts tout opposés ; la trop grande précipitation & la trop grande lenteur. Chez les Romains , quoique le Peuple y fût aussi maître de la décision , les affaires s'examinaient & se décidoient avec beaucoup plus de maturité & de sagesse ; à cause de la grande autorité du Sénat , qui prévaloit presque toujours dans les occasions importantes , & qui étoit fort attentif , sur - tout pendant les premiers siècles de la République , à mettre en faisant la

guerre , la justice de son côté. C'étoit une suite de ces principes d'équité , de ne point commencer la guerre , sans avoir auparavant signifié par des Héraults publics aux ennemis les griefs qu'on avoit contre eux , & sans les avoir exhortés à réparer les torts qu'on prétendoit en avoir reçus. Cette coutume étoit anciennement & généralement observée chez les Grecs : & les Romains ne la suivoient pas avec moins d'exactitude , ayant pour cette fonction un Officier public appelé *Fécial*. Ces Héraults d'armes étoient fort respectés chez les anciens , & considérés comme des personnes sacrées & inviolables.

2. Le choix des Généraux , dans les Républiques des Grecs , n'étoit pas uniforme. A Sparte , les deux Rois , par leur rang même , étoient en droit & en possession de commander ; & dans les premiers tems ils marchaient ensemble à la tête des armées. Mais un démêlé survenu entre ces deux Princes donna lieu à une Loi , qui ordonnoit qu'un seul Roi commanderoit les Troupes. Cet inconvénient devoit être bien plus grand chez les Athéniens , où par la constitution même de l'Etat il devoit toujours y avoir dix Commandans ; entre lesquels rouloit par jour le commandement , & que le Peuple choissoit chaque année : ce qui fondeoit un bon mot de Philippe de Macédoine , lequel admiroit le bonheur des Athéniens de pouvoir chaque année trouver à point nommé dix

Capitaines, au lieu qu'à peine avoit-il pû, pendant tout son regne, en trouver un seul : c'étoit Parménion.

A Rome, c'étoit aussi le Peuple qui nommoit les Généraux, c'est-à-dire les Consuls & les Préteurs, qui ne devoient être en place qu'un an : mais à qui l'on continuoît quelquefois le commandement sous le nom de Proconsuls & de Propréteurs. Ce changement annuel de Généraux mettoit un grand obstacle à l'avancement des affaires qui demandent pour réussir, d'être continuées sans interruption. Mais on passoit par dessus cette considération par la crainte de donner atteinte à la liberté publique, en confiant plus long-tems au même Citoyen toutes les forces de l'État : & cette crainte ne manqua pas d'être justifiée dans la suite, lorsque les Romains se relâchèrent sur ce point. Le choix des Généraux étoit ordinairement réglé sur le mérite personnel : c'étoient les Soldats mêmes qui les choisissoient dans les Comices : & l'on sçait qu'ils s'y connoissent & qu'ils s'y trompent rarement. Quelquefois la Cabale avoit part à cette élection ; & l'Auteur en allégué quelques exemples.

Les armées ordinaires du Peuple Romain étoient de 4 Légions, & chaque Consul en commandoit deux. Quand les Consuls se trouvoient ensemble, ils commandoient alternativement chacun leur jour, & souvent l'un d'eux reconnoissant dans son Collègue un mérite supérieur, lui cédoit volontai-

rement les droits. Après la nomination des Consuls & des Préteurs, on procédoit à celle des Tribuns qui étoient au nombre de 24, six pour chaque Légion, & sur lesquels rouloit tout le détail des différens soins qui regardoient l'armée. De ces 24 Tribuns, 14 devoient avoir servi au moins cinq ans, & les autres 10 ans. Les Préfets des alliés (*Præfetti Soc. Am.*) étoient dans les troupes alliées ce que les Tribuns étoient dans les Légions. Les Lieutenans (*Legati*) tenoient le premier rang après le Consul pour le commandement, & servoient sous ses ordres. Il paroît que c'étoient les Consuls, qui faisoient choix de ces Lieutenans ; & notre Auteur observe que Fabius-Maximus ne dédaigna pas de devenir le Lieutenant de son fils, qui avoit été nommé Consul.

3. Au sujet de la levée des troupes, M. Rollin remarque d'abord que les Lacédémoniens, à proprement parler, étoient un peuple de Soldats, ne cultivant ni les Arts ni les Sciences, n'exerçant nul trafic, & ne s'appliquant pas davantage à l'agriculture. L'âge de porter les armes étoit, chez eux, depuis trente ans jusqu'à 60. Ceux qui étoient plus ou moins âgés, restoient pour la garde de la Ville. Athènes beaucoup plus grande & plus peuplée que Sparte, comptoit au tems de Démétrius de Phalère 20 mille Citoyens, 10 mille étrangers établis dans la Ville, & 40 mille esclaves. Tous les jeunes Athéniens à l'âge de 18 ans, faisoient

serment de servir & de défendre la Republique jusqu'à l'âge de 60 ans. Ces troupes de Sparte & d'Athènes étoient peu nombreuses, mais pleines de courage, aguerries, intrépides & presque invincibles. Parmi de telles troupes, on n'entendoit point parler de désertion, ni de punitions que la Loi imposât aux deserteurs.

Il en étoit de même des Romains. Chez eux les Consuls pour l'ordinaire faisoient les levées, qui par conséquent se renouvelloient chaque année, comme ces Magistrats. On entroit dans la Milice Romaine à l'âge de 17 ans; & ses troupes n'étoient composées que de Citoyens. L'Auteur décrit la manière dont on procédoit à cette levée, & nous donne la formule du serment qu'on faisoit prêter à ces troupes. On en formoit différens ordres de Soldats, que l'Auteur passe ici en revue, sous les noms de *Hastaires*, de *Princes* & de *Triaires* (*Hastati*, *Principes*, *Triarii*) qui composoient la première, la seconde, & la troisième ligne de la Légion. Chacun de ces trois corps se partageoit en 10 *Manipules* & chaque Manipule en deux Centuries ou Compagnies. Du tems de Jules-César (ajoute l'Auteur) la Légion se divisa en 10 parties appelées *Cohortes*, chacune desquelles étoit comme un abrégé de la Légion.

La Cavalerie, chez les Romains, étoit peu nombreuse, & n'alloit qu'à 300 Chevaux pour plus de 4000 hommes de pied, se divisant

aussi en 10 Compagnies (*Alas*). Les Cavaliers étoient choisis entre les plus riches des Citoyens, & ce sent (dit-on) les mêmes que dans la suite l'Histoire nous fait connoître sous le nom de *Chevaliers Romains*, qui formèrent un troisième ordre, mitoyen entre le Sénat & le Peuple. La Republique leur fournisoit un cheval & son entretien: & il n'y eut point d'autre Cavalerie Romaine jusqu'au Siège de Veïe. Mais depuis, il y eut deux sortes de Cavaliers dans les Troupes Romaines; les uns à qui le Public fournisoit un cheval, & c'étoient les véritables Chevaliers; les autres qui s'en fournisoient eux-mêmes, & qui n'avoient point les prérogatives des Chevaliers. L'Auteur ensuite parle des Troupes que les alliés joignoient aux Troupes Romaines; puis il revient aux Centurions dont il explique les divers rangs, observant que cette distinction de degrez & de places d'honneur, qui ne s'accordoit qu'à la bravoure, & à des services réels & connus, jettoit parmi les Troupes une émulation incroyable, qui tenoit tout en haleine & dans l'ordre.

4. Celui que l'on gardoit pour les vivres chez les Grecs nous est peu connu (dit l'Auteur.) C'étoit le *Questeur* qui étoit chargé de ce soin chez les Romains. On donnoit au Fantassin 4 boisseaux de blé pour un mois; & au Cavalier 12 boisseaux pour lui & ses deux domestiques, & 24 boisseaux d'orge pour ses deux chevaux. La quantité de blé croissoit pour les Officiers,

à proportion de leur paye ; & l'on doubloit quelquefois la portion de blé aux Soldats par honneur & par recompense. La fourniture publique de blé étoit portée ou sur des vaisseaux , ou sur des chariots ou sur des bêtes de somme. Mais les Fantassins portoient la leur pour un mois sur leurs épaules , & c'étoit un pesant fardeau pour le Soldat , sans compter tout ce qu'il étoit obligé de porter de surplus.

Si on lui donnoit plutôt du blé à porter que du pain cuit , on ne lui faisoit pratiquer dans le camp que ce qu'il faisoit tous les jours à la Ville en tems de paix , où il s'occupoit à moudre le blé & à le faire cuire en différens mets ; outre que le poids du blé est plus léger d'un tiers que celui du pain cuit. La boisson ordinaire de l'Armée Romaine étoit l'eau assaisonnée d'un peu de vinaigre dans les grandes chaleurs ; & cette boisson s'appeloit *posca*. » J'entens dire (ajoute » M. R.) que ce qui embarrasse le » plus les gens de guerre , dans la » lecture de l'Histoire ancienne , » c'est l'article des vivres ; & leur » embarras , n'est point sans fondement. On ne voit point que ni » les Grecs ni les Romains eussent » la précaution de préparer des magasins de fourrage , de faire des » dépôts de vivres , d'avoir un Munitionnaire en office , & de se faire suivre d'un grand nombre de » caissons. « On peut voir de quelle manière notre Auteur s'y prend pour applanir ces difficultés.

5. La paye des Soldats n'étoit

point à charge aux anciens Grecs ; & leurs Troupes servoient gratuitement. Périclès établit le premier une paye pour les Soldats Athéniens ; & cette paye étoit , suivant l'évaluation de M. R. de 3 sols pour les Matelots , de six sols & demi pour les Fantassins , & de dix sols pour les Cavaliers. Il paroît que les Généraux Athéniens servoient à leurs dépens. Ce ne fut que plus de 440 ans depuis la fondation de Rome , que le Sénat , sans en être requis , ordonna que la Republique payeroit aux Soldats une somme réglée : & cette somme a varié selon les tems. Elle fut d'abord d'un peu plus de trois sols par jour pour les Piétons ; d'où elle monta dans la suite à 5 sols , puis à 10 sols du tems de Jules-César. La modicité de cette première paye (de 3 sols) ne doit pas nous surprendre , eu égard au prix des vivres ; Polybe nous apprend que de son tems le boisseau de froment ne valoit pour l'ordinaire en Italie que six sols & demi , & le boisseau d'orge la moitié. De cette paye journalière du simple Soldat resuetoit pour toute l'année une paye totale de près de 100 livres , sans y comprendre la ration de blé fournie chaque jour & quelques autres vivres. Sur cette somme annuelle on prenoit quelque partie pour les habits , les armes & les tentes. A l'égard des grands Officiers , la Republique leur fournissoit les frais nécessaires & indispensables pour leur commission , les vétemens , les tentes , les chevaux , les mulets ,

mulets, & tout l'équipage militaire.

6. De-là notre Historien passe à la description des armes tant défensives qu'offensives, chez les Grecs & chez les Romains, lesquels en ce genre avoient beaucoup d'usages communs. On peut voir ce qu'il a recueilli sur cet article touchant les Casques, les Cuirasses & les Boucliers de différentes formes; touchant les Epées, les Piques ou Lances, l'Arc & les Flèches, la Fronde, les Javelines, les Javelots, &c.

7. L'Auteur, après avoir exposé quels étoient les soins préliminaires du Général, vient au départ & à la marche de l'armée. Ce départ, ainsi que le retour, étoit toujours consacré par des actes de Religion & des Sacrifices solennels. Dans la marche de l'armée Romaine, on est étonné de voir quelle étoit la charge des Soldats. Outre leurs armes (dit Cicéron) qui étoient le Bouclier, le Casque, l'Epée, les Javelots qu'ils ne regardoient non plus comme fardeau, que leurs épaules, leurs bras & leurs mains; ils portoient des vivres pour trois semaines & un mois, tout l'attirail de leur petit ménage & un pieu assez lourd. La marche ordinaire de l'Armée Romaine, selon Végèce, étoit par jour de 20 milles pas ou de six lieues au moins. Le Consul, & même le Dictateur, marchoient à pied à la tête des Légions. Mais comme l'âge ou l'infirmité pouvoient mettre le Dictateur hors d'état de soutenir cette fatigue: avant que de

Avril.

partir pour la campagne; il demandoit au Peuple la permission de monter à cheval.

8. L'un des travaux militaires les plus importants chez les Romains étoit la construction & la fortification de leur camp. L'Auteur nous en donne ici une description exacte d'après Polybe, à laquelle il a eu soin d'ajouter des éclaircissemens & des supplémens accompagnés d'un plan gravé qui met la chose sous nos yeux; & c'est à quoi nous renvoyons le Lecteur. « On ne peut assez admirer (dit « M. R.) l'ordre, la disposition, « la symmétrie de toutes les parties « du camp des Romains, qui res- « semble plutôt à une Ville qu'à un « camp: la tente du Général placée dans un lieu éminent, au milieu des Autels & des Images des Dieux, qui sembloient leur rendre la Divinité présente, & environnée de toutes parts des principaux Officiers, toujours prêts à recevoir & à exécuter ses ordres. Quatre grandes rues, qui répondent aux quatre portes du camp, coupées par beaucoup d'autres rues, toutes parallèles les unes aux autres. Une infinité de tentes tirées comme au cordeau, placées dans une distance égale, & rangées avec une parfaite symmétrie. Et ce camp si vaste, si étendu, si diversifié dans ses parties, qui paroîtroit avoir coûté un travail & un tems infini, étoit souvent l'ouvrage d'une heure ou deux, & sembloit être sorti tout à coup de terre.

Hh

L'Auteur, après avoir spécifié les fonctions & les exercices des Soldats & des Officiers Romains dans leur camp, termine ce détail par cette réflexion : » Qu'on juge, » si parmi ces exercices, qui étoient presque continuels, on pouvoit trouver lieu à ces indignes divertissemens, qui entraînent également la perte du temps & du bien. Cette manie, cette fureur du jeu, qui, à la honte de notre siècle, a forcé les romains de notre camp, & les loix de la discipline militaire, eût été regardée chez les anciens, comme le plus sinistre & le plus effrayant de tous les prodiges.

9. Notre Auteur fait sortir de leur camp les Troupes, soit Grèques, soit Romaines, & les met en campagne, pour en venir aux mains avec l'ennemi. Il observe d'abord que c'est principalement du Général que dépend le succès des batailles; & qu'un des premiers soins de celui-ci étoit de consulter les Dieux & de haranguer les Troupes avant l'action. Il décrit ensuite la manière de les ranger en bataille, celle d'engager le combat; & il produit pour exemples la bataille de Thymbrée, entre Cyrus & Crésus, celle de Leuctres, entre les Lacédémoniens & les Thébains, celle de Zama entre Scipion & Annibal, auxquelles nous renvoyons. Il nous parle après cela des punitions & des récompenses militaires, des trophées & des triomphes; ce qui lui donne occasion de terminer son premier Cha-

pitre par une digression intéressante sur l'établissement de l'Hôtel Royal des Invalides.

2. CH. Comme nous nous sommes assez étendus sur ce premier Chapitre, nous ne ferons qu'indiquer sommairement ce que contiennent les deux derniers, où il est question des Sièges de Villes & de la marine des anciens. M. R. traite donc, en premier lieu, des anciennes fortifications; puis des Machines de guerre employées aux Sièges, telles que la Tortue, la Catapulte, la Balliste, la Gruë, le Bellier, les tours mobiles. En troisième lieu il nous entretient de tout ce qui concernoit l'attaque & la défense des places; c'est-à-dire des lignes de circonvallation & de contrevallation; des approches du camp au corps de la place; des moyens dont on se servoit pour réparer les brèches; de l'attaque & de la défense des Places par les Machines, &c.

3. CH. Quant à la Marine des anciens, il en recherche l'origine, il traite de leurs différentes sortes de vaisseaux, de ceux qui n'avoient qu'un rang de rames & de ceux qui en avoient plusieurs rangs, sur quoi il se contente d'articuler les faits avérés, sans entrer dans la discussion de leur possibilité. Il nous parle des énormes vaisseaux de Ptolomée-Philopator Roi d'Egypte, d'Hieron II. Roi de Syracuse, & de Philippe pere de Persée Roi de Macédoine, lesquels n'étoient que pour la parade; il n'oublie pas les merveilleuses Galères.

de Démétrius-Poliorcète : il fait mention des commencemens & du progrès de la navigation & de la Marine chez les Grecs & chez les Romains ; il décrit en peu de mots la bataille de Salamine gagnée par les Athéniens ; celle de Syracuse , perdue par les mêmes ; celle de Mylé en Sicile , où le Consul Duilius vainquit les Carthaginois, &c.

III. Après ce long détail concernant la Science Militaire , l'Auteur vient enfin , dans le Livre suivant , aux Arts & aux Sciences qui dépendent purement de l'esprit ; & telles sont , en premier lieu , la Grammaire , la Philologie , & la Rhétorique , lesquelles achevent de remplir ce onzième Tome.

1. Il entame ce qui est du ressort de la Grammaire par l'examen physique de la *voix* & de la *parole* ; ce qu'il emprunte en partie d'un Mémoire de feu M. *Dodart* , imprimé parmi ceux de l'Académie R. des Sciences (*année 1700.*). Cette merveille le conduit à une autre , qui est celle de l'*Ecriture* , sur laquelle il renvoie à une sçavante Dissertation de M. *Freret* , touchant les *Principes de l'Art d'écrire*. Après quoi il rapporte sommairement ce que l'Histoire nous apprend de ceux qui se sont le plus distingués dans l'art de parler & d'écrire , soit chez les Grecs , soit chez les Romains. De ce nombre furent , parmi les premiers , Platon , Aristote , Epicure , Philétas , Hécatee d'Abdère , Lyncée , Zénodote , Callimaque , oncle du Poète de ce nom , Aristophane de Byzance ; Aristar-

que , dont la réputation effaca celle de tous les Grammairiens ses contemporains ou qui l'avoient précédé ; Cratès , Tyrannion , Dioclès , Denys le Thracien , Pollux , Héfychius , Suidas , &c. M. Rollin compte parmi les Grammairiens Latins , Opilius , Gnipphon , Atteius , Verrius-Flaccus , Hygin , Marcellus , Palemon , &c. & il fait suivre cette revue par des réflexions courtes & sensées sur le progrès & l'alteration des Langues.

2. De-là il passe aux *Philologues* de l'Antiquité , c'est-à-dire à ces Sçavans , qui ont travaillé sur les anciens Auteurs , pour les examiner , les corriger , les expliquer , & les mettre au jour ; ce qui embrasse la Litterature universelle , & ce qui faisoit anciennement la principale & la plus belle partie de la Grammaire. Il indique ici , en mêlant les Grecs avec les Latins , quelques-uns de ceux qui se sont le plus distingués en ce genre d'érudition. Il met dans ce rang Eratosthène , Varron le plus docte des Romains , Asconius - Pédianus , Pline le Naturaliste , Lucien , Aulu-Gelle , Athénée , Solin , Philostrate , Macrobe , Donat , Servius , Stobée , &c.

3. M. R. vient ensuite aux anciens Rhéteurs , c'est-à-dire à ceux qui faisoient profession d'enseigner l'Eloquence , & qui en ont laissé des préceptes. Entre les Rhéteurs Grecs , paroissent d'abord ici sur les rangs , Empédocle , Corax , Tifias , suivis de Platon , d'Aristote , d'Anaximène , de Denys d'Ha-

licarnasse , d'Hermogène , d'Aphrothone , de Longin & de Démétrius de Phalère. On trouve ici , parmi les Rhéteurs Latins , après un Plotius-Gallus , Cicéron , dont tous les Traitez concernant la Rhétorique sont exactement analysés par notre Auteur , qui nous fait aussi connoître plus particulièrement Sénèque le Rhéteur , & qui termine cet article par Quintilien. Il réduit tout ce qu'il nous apprend ici sur ce grand Homme à trois points ; sçavoir 1°. à nous rapporter ce que l'on sçait de son Histoire : 2°. à nous tracer le plan de son Ouvrage : 3°. à exposer la manière d'instruire la jeunesse & d'enseigner la Rhétorique , usitée de son tems. Personne n'étoit plus capable que M. R. de remplir parfaitement notre curiosité sur ces trois articles, personne n'ayant étudié plus à fond que lui ce fameux Rhéteur qu'il explique depuis longues années dans ses Leçons publiques avec un applaudissement général.

4. Dans le dernier Chapitre de ce onzième Tome , il s'agit des Sophistes ; & notre Auteur avoüe,

que par rapport à cette matiere , il a tiré un grand secours de l'Ouvrage de M. Hardion sur l'origine & les progrès de la Rhétorique dans la Grèce. » Il est difficile (dit M. R.) de » donner une juste idée & une exacte définition des Sophistes , parce » que leur état & leur reputation » ont souffert divers changemens. » Ce fut d'abord un titre fort honorable. Puis , extrêmement décrié par les vices des Sophistes , » & par l'abus qu'ils firent de leurs » talens , il devint un titre méprisable & odieux. Enfin ce même » titre , comme réhabilité par le » mérite de ceux qui le portoient , » fut en honneur , pendant une assez longue suite de siècles , ce qui » n'empêcha pas qu'alors même » plusieurs n'en abusassent. « Sous ce nom sont ici passés en revûe Anaxagore , Damon , Aspasia , (contemporains de Périclès & ses Maîtres en l'art de parler) puis Gorgias , Tisias , Protagore , Prodicus & Libanius : & sur tous ces points il faut recourir au Livre même.



TRAITE' DU VERTIGE , AVEC LA DESCRIPTION D'UNE Catalepsie hyfterique , & une Lettre à M. Astruc , dans laquelle on répond à la Critique qu'il a faite d'une Dissertation de l'Auteur sur les Maladies Vénériennes. Par M. de la Mettrie , Docteur en Medecine. A Rennes , chez la Veuve de P. A. Garnier , Imprimeur-Libraire , Place du Palais , à la Bible d'or. 1737. m-12.

LA maladie connue sous le nom de vertige, est un prothée qu'il est difficile de définir, notre Auteur, pour cette raison, prend le parti de la décrire plutôt que d'en donner une idée précise. « Dans cette maladie, dit-il, les » corps externes qui sont naturel- » lement en repos, paroissent se » mouvoir en rond, tomber de » haut en bas, ou monter de bas » en haut, on croit tomber du » Ciel sur la terre ou dans la mer, » s'élever de-là jusqu'aux nuës, » tourner comme un rourbillon » dans l'air, & être ensuite préci- » pité avec tout l'Univers dans les » plus profonds abîmes, &c. Les » uns, poursuit-il, voyent deux » objets au lieu d'un, les autres » des couleurs plus ou moins vi- » ves. On croit entendre tantôt des » sifflemens horribles tels que ceux » des Serpens, tantôt le bruit des » flots de la mer, du vent qui en- » fle les voiles, de la pluie ou de » la grêle qui tombe, le murmure d'un ruisseau, le son d'une » flûte, l'harmonie d'un concert, » &c. Outre le dérangement de la » vûe & de l'ouïe, les fonctions » des autres sens ne sont pas moins » interrompues; l'odorat est é- » moussé dans les uns, le goût ou

» le tact, altéré dans les autres.

M. de la Mettrie pousse plus loin sa description, il observe que quelquefois les muscles se relâchent, que tous les membres tremblent à la fois, que la frayeur est alors si grande qu'elle fait le guerrier le plus intrépide, & le Philosophe le plus inébranlable. » Le » cœur, poursuit-il, se resserre, les » forces se dissipent de plus en » plus; on est abbatu, consterné, » & détruit en si peu de tems, » qu'un grand Chymiste s'est imaginé qu'il y avoit un venin singulier dans le vertige.

Notre Auteur n'en demeure pas à ces traits, il en ajoute de plus forts; mais comme ils conviennent moins au mal dont il parle, qu'à l'épilepsie, & à l'apoplëxie, (dans lesquelles à la vérité, celui dont il s'agit dégénère quelquefois) nous les passons pour rappeler ici un exemple de vertige qui paroît venir assez à propos, & que nous avons rapporté le mois d'Octobre dernier, dans l'Extrait des *Lettres de M. B. sur differens Sujets de Morale & de Pieté*. Sçavoir que feu M. Pascal, cet homme si célèbre par son grand génie, croyoit cependant toujours voir un abîme à son côté gauche, & avoit soin, lors-

qu'il le pouvoit, de faire mettre de ce côté-là, une chaise pour se rassurer. Ses amis, son Confesseur, son Directeur avoient beau lui dire qu'il n'y avoit rien à craindre, que ce n'étoit que des allarmes d'une imagination épuisée par une étude abstraite & métaphysique : Il convenoit de tout cela avec eux, car il n'étoit nullement visionnaire ; mais un quart d'heure après, il se creusoit de nouveau, le précipice qui l'effrayoit. M. Boileau qui rapporte ce fait, dit sçavoir l'Histoire d'original. On peut voir là-dessus la 29^e Lettre, ou l'Extrait qui en a été donné dans le sixième article du Journal que nous venons de citer.

Le corps du Livre renferme les explications des divers symptômes du vertige : ces explications sont d'autant meilleures que M. de la Mettrie les emprunte du Sçavant Belloni, Auteur qui peut être regardé comme le seul qui ait donné une idée claire de la manière dont se fait le vertige. Il ne faut pas croire que nous parlions ainsi pour diminuer en rien le mérite de ce Traité, par rapport à M. de la Mettrie. Il prévient là-dessus ses Lecteurs, & il est d'autant plus loüable en cela que la manière dont il imite M. Belloni, a quelque chose de neuf. Il se rend propres les explications qu'il donne, & on peut dire que si dans cette rencontre il n'a pas droit sur le fond, il l'a au moins sur la forme.

L'Ouvrage est divisé en 12 Chapitres. Dans le premier, M. de la Mettrie fait la description du ver-

tige qui est celle que nous venons de voir ; dans le second, il explique les divers accidens du vertige ; dans le troisième, il en rapporte les différentes especes ; dans le quatrième, il en expose les causes externes naturelles ; dans le cinquième, les causes externes non naturelles, ou causes morbifiques ; dans le sixième, les causes internes idiopathiques ; dans le septième, les causes idiopathiques qui viennent d'évacuations périodiques supprimées ; dans le huitième, celles qui viennent au contraire d'évacuations trop abondantes ; dans le neuvième, celles qui procedent de la foiblesse des esprits animaux. Il s'agit dans les dixième & onzième, de la cure du vertige par rapport à ses différentes causes. Le douzième, est un détail particulier des différentes causes sympathiques du vertige.

Pour expliquer les differens symptômes du vertige, notre Auteur commence par poser quelques principes d'optique, sans la connoissance desquels il est impossible de bien comprendre comment se fait le vertige puis il vient à l'explication qu'il s'est proposée. Il descend ensuite dans le détail des diverses especes de vertige. Il y en a un simple dans lequel les objets qui sont tranquilles paroissent seulement se mouvoir en differens sens, & il y en a un ténébreux, où les esprits ne pouvant plus se distribuer dans l'œil, la vision ne se fait point. Notre Auteur divise outre cela le vertige en *naturel*, c'est-à-

dire produit par une cause externe naturelle, sans aucun dérangement de l'économie animale, & en *non naturel*, c'est-à-dire provenant de causes soit internes, soit externes non naturelles. Celui-ci se divise en sympathique qui vient de quelque dérangement des viscères, & en idiopathique qui vient immédiatement d'un vice du cerveau. Enfin le vertige est ou symptomatique, ou critique. Quant au vertige critique, notre Auteur n'entreprend point d'en parler à fond : un Volume, dit-il, suffiroit à peine pour décrire & pour expliquer les différens cas où il se rencontre, & les divers événemens qu'il annonce. Tantôt il faut s'attendre à une dangereuse crise, au délire, à l'apoplexie, &c. tantôt à une crise salutaire, soit par l'hémorrhagie, soit par le vomissement. M. de la Mettrie remarque sur cela que si l'on voit, par exemple, dans plusieurs maladies aiguës, le vertige survenir avec un tintement d'oreille, & une grande pesanteur de tête, principalement au haut du nez, tous les assistans effrayés, desesperent de la vie du malade, mais que le Medecin doit les rassurer, & leur dire que le sang qui va couler des narines lui sauvera la vie.

» Rien, dit-il, n'étonna plus
 » les Medecins de Rome que de
 » voir un malade saigner copieuse-
 » ment du nez comme Galien l'a-
 » voit prédit, seulement parce
 » que ce malade s'étoit levé de peur
 » d'être mordu d'un serpent de feu
 » qu'il croyoit voir dans son lit.

» Rien ne fait plus d'honneur à un
 » Medecin, continue notre Auteur,
 » que ces sortes de prédictions.
 » Allez à la source, dit-il, lisez
 » Hippocrate, Arétée, Galien,
 » Duret, Prosper-Alpin, noms à
 » jamais recommandables dans la
 » Medecine, vous verrez avec
 » quelle exactitude ces Medecins
 » distinguent les différentes crises
 » que la nature prepare sous la for-
 » me de vertige.

Notre Auteur s'étonne que Riviere & plusieurs autres célèbres Praticiens modernes, qui ont dû tant de fois remarquer dans la pratique, combien il est dangereux de méconnoître le vertige critique, aient omis des distinctions aussi essentielles ; la moindre faute en ce genre, remarque-t-il, coûte tous les jours la vie à des millions d'hommes que la nature seule auroit peut-être guéri.

M. de la Mettrie entre ici dans le détail des causes externes naturelles du vertige : la moindre cause extérieure suffit pour produire le vertige, une roüe qui tourne, un torrent impétueux, un tourbillon d'eau, de grêle, ou de neige que le vent emporte, la vue d'un précipice, d'une bale de paume que les Joieurs serenvoyent, un corps qui se meut en rond, tout cela est capable de causer le vertige.

L'Auteur prend ici occasion d'examiner pourquoi on apperçoit un cercle de feu, à force de regarder fixement un tison qui est meu-
 » rapidement en rond ? Pourquoi il
 » survient un vertige, lorsqu'on re-

garde en bas d'un lieu fort élevé ? Pourquoi la même chose arrive quand on se met à tourner soit autour de soi, soit autour d'une table.

Il passe de-là aux causes externes non naturelles du vertige, c'est-à-dire à celles qui produisent quelque changement sensible dans l'économie animale. Elles sont externes ou internes, il commence par développer les premières.

Il est certain qu'une simple commotion du cerveau peut causer le vertige ténébreux. Pour le comprendre il faut d'abord remarquer que le cerveau remplit exactement le crâne ; or le crâne étant exactement rempli, ne peut être frappé sans communiquer au cerveau une portion du mouvement qu'il a reçu, laquelle portion est toujours proportionnée non seulement à la violence du coup, mais à la résistance du crâne : le cerveau, comme l'on sçait, est une substance très-molle, composée d'une infinité de petits vaisseaux sanguins, dont les tuniques sont extrêmement minces, & de fibrilles nerveuses médullaires, d'une si grande délicatesse, qu'un million n'égale peut-être pas l'épaisseur de la centième partie du cheveu le plus fin. Or, quand à l'occasion d'un coup, cette substance vient à recevoir une certaine portion de mouvement, elle s'ébranle nécessairement, & par conséquent les nerfs optiques sont aussi ébranlés, ce qui doit faire naître le vertige simple. Mais si la commotion est

assez violente pour produire quelque affaîssement dans les fibres du cerveau, les nerfs optiques seront comprimés à leur origine, les esprits ne pourront plus se distribuer dans l'œil, & ainsi la vision ne se fera point, ou ce qui revient au même, on aura un vertige ténébreux. M. de la Mettrie dit plus, il prétend, que si le mouvement se perpétue avec force, jusqu'au cervelet, les fibres en seront facilement ébranlées, & tiraillées, & que faute de ressort, devenus paralytiques, elles s'affaîsseront tellement les unes sur les autres, que les esprits vitaux étant interceptés dès leur origine, la mort s'en suivra.

Il remarque qu'il n'est pas nécessaire pour produire le vertige que la tête ait été frappée en aucune manière, mais qu'une chute ou un coup sur toute autre partie du corps suffit pour cela, parce que cette chute ou ce coup peut transmettre jusqu'au cerveau assez de mouvement & de percussion, pour y causer des ébranlemens considérables, & quelques fois même funestes. Enfin si la commotion est extraordinairement violente, les liqueurs doivent alors circuler dans le cerveau avec tant de rapidité, qu'elles peuvent aisément forcer des barrières aussi minces que le sont les tuniques du cerveau, & les rompre quelquefois dans une partie opposée à celle qui a reçu le coup, lorsque c'est la tête qui l'a reçu. Le moindre effet que le plus petit épanchement puisse produire

produire c'est le vertige. Notre Auteur fait ici une remarque importante que nous ne devons pas oublier, sçavoir que si la pression dont il s'agit se fait à l'origine des nerfs la personne du monde la plus spirituelle pourra alors devenir imbécille. Il croit que pour rendre raison des différentes alterations d'esprit qu'on voit arriver tous les jours après certaines chûtes, il n'est pas même nécessaire de recourir à aucune liqueur épanchée au dedans du crâne, mais qu'il suffit de concevoir qu'au moment d'une violente commotion, les esprits trop agités aient pû se frayer de nouvelles routes, & troubler ainsi les organes de l'intelligence; ou que quelques fibres du cerveau ayant été plus ébranlées que les autres, n'aient pas pû reprendre leur première tension, & leur ressort naturel.

M. de la Mettrie remarque encore qu'il n'est pas nécessaire que le cerveau soit immédiatement comprimé pour créer le vertige, mais que la seule pression médiante de la substance, peut donner occasion au même dérangement dans le nerf optique. On a vû à Paris un Pauvre qui demandoit l'aumône dans une portion de son crâne. Pour peu qu'on passât la main sur l'appareil qui contenoit la dure-mère, il voyoit d'abord des étincelles de feu, l'appuyoit-on un peu plus, il lui prenoit un vertige, & enfin envie de vomir.

Tout le monde sçait comment
Avril.

les Bouchers tuent leurs bœufs. *C'est en leur donnant d'un seul coup, un vertige ténébreux qui les fait quelquefois tomber roides morts, & quoique leur crâne se rompe par la violence du coup, on ne trouve ordinairement aucune liqueur extravasée dans la substance de leur cerveau, c'est un fait que notre Auteur dit avoir vérifié plus d'une fois.*

Une simple contusion ou une légère blessure à la tête, un trépan imprudemment fait, la moindre fracture, l'enfoncement du crâne, & tout ce qui, en changeant la figure de cette calotte osseuse, dérange le moins du monde l'égalité d'expansion du cerveau, peut causer le vertige.

L'enfoncement du crâne est un malheur qui arrive souvent aux enfans, par l'imprudence des Accoucheurs, ou des Nourrices. Ce qui rend ces pauvres enfans sujets pendant toute leur vie à des vertiges.

M. de la Mettrie est d'avis que pour remédier à cet accident, on applique un emplâtre fort tenace sur la portion d'os enfoncée, que dix ou douze heures après on tire doucement & perpendiculairement l'emplâtre, par le moyen d'un gros fil attaché au milieu. Pour rendre cette élévation facile, il veut que le malade retienne son haleine. La raison en est, dit-il, que tant que le poumon est dans l'inaction, le sang n'y peut circuler librement, qu'ainsi il doit s'accumuler dans le ventricule droit du cœur, dans la veine-cave, dans

les jugulaires, &c. comme on le voit alors par le gonflement de ces veines & par la rougeur du visage; d'où il arrive que le sang ne pouvant revenir du cerveau, il gonfle nécessairement les carotides aillibien que les membranes & la substance même du cerveau, qui par ce moyen est en état d'élever un peu la portion d'os enfoncée. *Voilà*, dit notre Auteur, *la vraie raison de ce Phenomène qu'un Chirurgien mauvais Physiologiste comme ils le font presque tous, attribue sans fondement à la pression du diaphragme sur l'aorte.*

M. de la Mettrie marque à la marge quel est ce mauvais Physiologiste dont il parle, il cite sur cela le Traité des Operations de

Chirurgie, au sujet du Trépan. "

Nous ne suivrons pas plus loin notre Auteur. En voilà suffisamment pour donner une légère notion de son Ouvrage.

Quant aux deux Pieces dont ce Traité est suivi, sçavoir 1°. la description d'une catalepsie hysterique, 2°. la Lettre à M. Astruc. Comme elles n'ont rien de commun avec le Traité dont nous venons de rendre compte. Nous réservons à en parler dans un autre Journal. La Lettre surtout, écrite à M. Astruc, a si peu de rapport avec les deux autres Pieces, que l'Auteur lui-même avoue qu'il ne l'a placée ici que parce qu'il n'a pu trouver autrement le moyen de la donner au Public.

CAROLI SIGONII MUTINENSIS OPERA OMNIA EDITA ; & inedita, cum Notis variorum Illustrum Virorum & ejusdem Vita à Clarissimo Viro Ludovico Antonio Muratorio Serenissimi Ducis Mutinæ Bibliothecario conscripta, Philippus Argelatus Bononiensis nunc primum collegit, suasque animadversiones in aliquot ipsius Sigonii Opuscula adjecit, nec-non Indicibus locupletissimis exornavit. Tomus quintus. Mediolani. 1736. in Ædibus Palatinis. Superiorum permissu.

C'est-à-dire : *Oeuvres de Sigonius, &c. Tome V. in-folio.*

Nous avons rendu compte des Volumes précédens à mesure qu'ils ont paru, & en dernier lieu dans le Journal de Mai 1736.

Le cinquième Tome contient, 1°. les quatre Livres de *Sigonius* sur la République d'Athènes, avec les Remarques d'un Jésuite Anonyme. On ne trouve aucun passage gr. dans cet Ouvrage. *Sigonius* se

contente de traduire ceux qu'il cite. C'est une faute que lui a reprochée avec raison *Gronovius*, dans la Préface du cinquième Volume de son *Thréfor des Antiquitez Grèques*. Elle est réparée dans cette Edition. La plupart des passages Grecs sont exactement cités au bas des pages; & on pourra s'assurer sans peine de la fidélité avec laquelle *Sigonius* les traduit. Au reste, la

Traduction n'est pas toujours fort littérale, & pour être plus court, il se contente souvent de rendre le fond de la pensée. Ainsi il étoit d'autant plus nécessaire de citer les Textes mêmes des Auteurs Grecs dans la Langue originale.

L'Anonyme, Auteur des Remarques, fait de grands éloges de cet Ouvrage de *Sigonius*; & pour que les Lecteurs en sentent mieux tout le prix, il les invite à le comparer avec ce que *Postel* & *Meursius* ont écrit sur le même sujet. C'est en effet ce que nous avons de meilleur; & cela est pourtant fort inférieur à *Sigonius*. Selon l'Anonyme, l'Ouvrage de *Postel* est assez clair, mais superficiel & peu exact. Il y a bien des choses qu'on n'y trouve point, qui devoient y être, & qu'on s'attend d'y trouver. En un mot, *Postel* n'avoit tracé qu'une esquisse assez légère, & *Sigonius* a peint un fort beau tableau. C'est la comparaison de l'Auteur des Remarques.

L'Ouvrage, ou plutôt les Ouvrages de *Meursius*, car il en a fait plusieurs, sont fort au-dessus de celui de *Postel*. Personne n'a mieux connu Athènes que ce sçavant Homme. Il a tout lu & tout recueilli. Rien n'est oublié. Cependant il n'a fourni que des matériaux, & à proprement parler, il n'a point construit d'édifice. Ses Livres sont fort bons; mais ce ne sont point des Livres bien faits. Quant à *Sigonius*, il a réuni dans le sien les deux avantages de la Science & de la méthode, d'autant plus

louable en cela qu'il est antérieur à *Meursius*. Au mérite de l'ordre & du profond sçavoir se joint encore celui d'une Latinité élégante & pure.

Il faut lire cet Ouvrage avec beaucoup d'attention, si on veut le lire utilement. Il est très-court, eu égard à l'abondance des choses; nouvel avantage de *Sigonius* sur la plupart des Sçavans, ordinairement fort diffus.

On trouvera ensuite une Carte de l'Attique, précédée d'une assez longue Préface. Le Jésuite Anonyme n'a rien négligé de tout ce qui peut servir à faire mieux entendre son Auteur, & en général à éclaircir la matière en question. C'est dans cette vûe qu'il a encore ajouté plusieurs Remarques au Livre de *Sigonius* qui a pour titre : *De temporibus Atheniensium, Lacedaemoniorumque*.

L'étude des Antiquitez Grèques n'avoit pas fait négliger à *Sigonius* celle des Antiquitez Romaines; & il étoit également versé dans les unes & dans les autres. On en peut voir la preuve dans les Ouvrages suivans, que l'Editeur a placés dans ce Volume après ceux que nous venons d'indiquer.

1°. *De antiquo Jure Civium Romanorum Libri II.*

2°. *De Antiquo Jure Italiae Libri III.*

3°. *De Antiquo Jure Provincia-rum Libri III.*

4°. *De Judiciis Libri III.*

Ces Ouvrages avoient déjà paru avec les Notes de *Georges Gravins*

& de *Latinus-Latinus*. Dans cette Edition ils paroissent avec de nouveaux Commentaires de Jean *Maderus*, & deux Préfaces de *Loisius Voigt*.

M. *Voigt* est un Jurisconsulte de l'Université de Hall en Saxe. Son but dans sa premiere Préface est de prouver qu'il faut joindre l'étude de l'Antiquité à celle du Droit, afin de mieux entrer dans l'esprit des Loix, en connoissant les raisons sur lesquelles elles sont fondées, & les motifs qui ont engagé les Législateurs à les établir. Il montre ensuite qu'on ne peut se préparer plus utilement à l'étude du Droit que par la lecture des Ouvrages de *Sigonius*, dont on vient de lire les titres. Plusieurs Sçavans ont pensé comme lui, & il rapporte leurs témoignages.

La seconde Préface de M. *Voigt* est une espèce de Dissertation sur les Comices des Romains, d'après le Traité de Nicolas de *Grouchy* (en Latin *Gruchius*) sur la même matière. Cette Préface est comme l'abrégé de ce sçavant Ouvrage.

En finissant M. *Voigt* dit un mot sur la dispute qui s'éleva entre *Grouchy* & *Sigonius* au sujet des deux Comices dans lesquels on éli-soit les Magistrats. Il faut se rappeler qu'il y avoit trois sortes de Comices, les Comices des Curies, *Comitia Curiata*, les Comices des Centuries, *Comitia Centuriata*, &

les Comices des Tribus, *Comitia Tributa*. *Grouchy*, sur un passage de *Ciceron* qui se trouve dans la seconde Oraison touchant la Loi Agraire, prétend qu'à Rome on éli-soit tous les Magistrats, soit Plébéïens, soit Patriciens, dans deux Comices, les Patriciens par Centuries, & ensuite par Curies, les Plébéïens par Tribus & ensuite par Curies; & que quand les Assemblées par Curies furent abolies, on élit indifféremment tous les Magistrats dans deux Comices, l'un par Centuries, l'autre par Tribus. *Sigonius* pense autrement. Il avoue bien que tous les Magistrats étoient élus dans deux Comices, comme *Ciceron* le dit formellement, *Majores de omnibus Magistratibus bis vos sententiam ferre voluerunt*. Mais il soutient que ces deux Comices étoient de la même espèce, par Centuries pour les Consuls, par Curies pour les autres Magistrats; en sorte que le Peuple pouvoit juger & s'assembler deux fois, mais de la même manière. Le sentiment de *Grouchy* est aujourd'hui celui de tous les Sçavans. On trouvera dans le sixième Volume de *Sigonius* ce qui a été écrit sur ce sujet de part & d'autre.

Nous rendrons compte de ce sixième Tome aussi-tôt qu'il sera venu jusqu'à nous.



NOUVELLES LITTERAIRES.

ITALIE.

DE MILAN.

M. *Argelati* vient de publier une nouvelle Lettre Latine pour annoncer la fin de son Edition des Oeuvres de *Sigonius*, dont le sixième Tome est achevé d'imprimer. Il y rend un compte détaillé des recherches qu'il a faites, afin de rendre cette Edition la plus complete qu'il lui a été possible ; & pour en convaincre ses Lecteurs, il donne à la fin de sa Lettre une Liste des Ouvrages de *Sigonius* que renferme chaque Volume de son Edition, & ne se trouvant point dans celle de *Hannu*. Il a eu soin aussi d'y distinguer par une marque particuliere les Ouvrages qui n'avoient pas encore vu le jour, d'avec ceux qui avoient déjà été imprimés séparément. *M. Argelati* nous apprend à la fin de sa Lettre qu'il prepare à present une nouvelle Edition d'un Auteur qu'il prétend n'être en rien inférieur à *Sigonius* ; mais il reserve à le nommer lorsqu'il instruira plus particulièrement le Public de son entreprise.

ANGLETERRE.

DE LONDRES.

M. de Silhouette a publié en cet-

te Ville une magnifique Edition in-4°. de sa Traduction Françoisse & en prose des *Essais sur la Critique & sur l'Homme*, par *M. Pope*. Cet Ouvrage avoit paru in-12. à Paris, il y a trois ans, & nous en avons rendu compte dans notre Journal d'Avril 1636. L'Auteur, dans cette nouvelle Edition, a fait imprimer le Texte Anglois à côté de sa Traduction. Il y a joint de plus des *Réflexions préliminaires sur le goût des Traductions*, & une Préface particuliere à chacun des deux Poëmes de *M. Pope*. Il examine dans le premier de ces trois morceaux, s'il est plus à propos de traduire les Poëtes en vers qu'en prose, & il répond dans les deux autres aux Critiques qu'on a faites, soit de sa Traduction en particulier, soit des deux Ouvrages de *M. Pope* qu'il a traduits.

FRANCE.

DE PARIS.

Michel Gandoün, Quai de Contry, aux trois Vertus, débite *Perfide & Sigismonie*, Histoire Septentrionale, tirée de l'Espagnol de *Miguel de Cervantes*. Par Madame L. G. D. R. c'est-à-dire, comme on le voit par le Privilège imprimé & la Cession du Privilège, *Madame le Comte de Richebourg*. 1738.

1712, trois Volumes.

On trouve chez *Prault* pere, Quai de Gèvres, au Paradis, *Essai sur l'Amour propre*, Poème : où l'on démontre que l'Amour propre est en nous le mobile des vertus & des vices, selon qu'il est bien ou mal entendu, & que les vrais intérêts de la vie, & tout notre bonheur consistent à sçavoir le rectifier. Par M. de la *Drevatiere*, Sieur de *Liste*, Auteur de *Timon Misanthrope*, & autres Pièces du Théâtre Italien. 1738. Brochure in-8°.

Pensées sur la Déclamation. Par *Louïs Riccoboni*. Chez *Briasson*, rue

S. Jacques, à la Science : la *Veuve de Lormel*, rue du Foin : & *Prault* fils, Quai de Conty. 1738. Broch. in-8°.

Nous donnerons l'Extrait de ces deux derniers Ouvrages dans notre premier Journal.

De Bure l'aîné, Quai des Augustins, à l'Image Saint Paul, a reçu d'Anvers des Exemplaires du troisième Volume des *Œuvres des Saints* pour le mois d'Août. On trouve chez le même Libraire tous les Volumes précédens de ce grand Recueil, qui se vendent séparément.

Fautes à corriger dans le Journal de Février 1738.

Page 83. col. 1. lign. 23. 1, tiers, *lis*. un, un tiers : Page 89. col. 1. lig. 7. en conçoit, *lis*. en conçoit-on : pag. 94. col. 1. lig. 15. on ignoroit, *lis*. on ignoreroit : pag. 96. col. 1. lig. 3. Panus, *lis*. Panæus : lig. 14. Panus, *lis*. Panæus.

Dans le Journal de Mars 1738.

On s'est trompé lorsque, page 156, on a dit qu'il y avoit une faute contre la Langue, dans ces vers de l'Ode des *Désistes*,

Ainsi donc l'odieuse Secte

Du ciel m'a pour jamais exclus.

C'est ainsi qu'il faut dire, & non pas, *exclus*, comme on le croyoit d'abord.

Page 171. col. 1. lig. 2. regardé, *lis*. regardé : Page 177. col. 1. lig. 18. où il se defend fort, *ôtez* où il : Page 178. col. 1. lig. 29. 1728. *lis*. 1718.



T A B L E

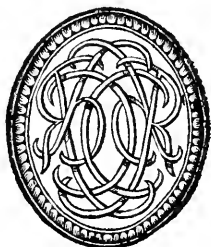
Des Articles contenus dans le Journal d'Avril 1738.

| | |
|--|----------|
| H Histoire générale de Languedoc , Tom. III. | pag. 198 |
| Essais sur la nécessité & sur les moyens de plaire ; | 206 |
| Mémoires pour servir à l'Histoire des Insectes , Tom. III. | 215 |
| Leçons de Physique , de M. Joseph Privat de Molieres , &c. | 226 |
| Histoire Ancienne des Egyptiens , des Carthaginois , &c. | 236 |
| Traité du Vertige &c. | 245 |
| Oeuvres de Sigonius , Tom. V. | 250 |
| Nouvelles Littéraires , | 253. |

Fin de la Table.

LE
JOURNAL
DES
SCAVANS,

POUR
L'ANNE'E M. DCC. XXXVIII.
M A Y.

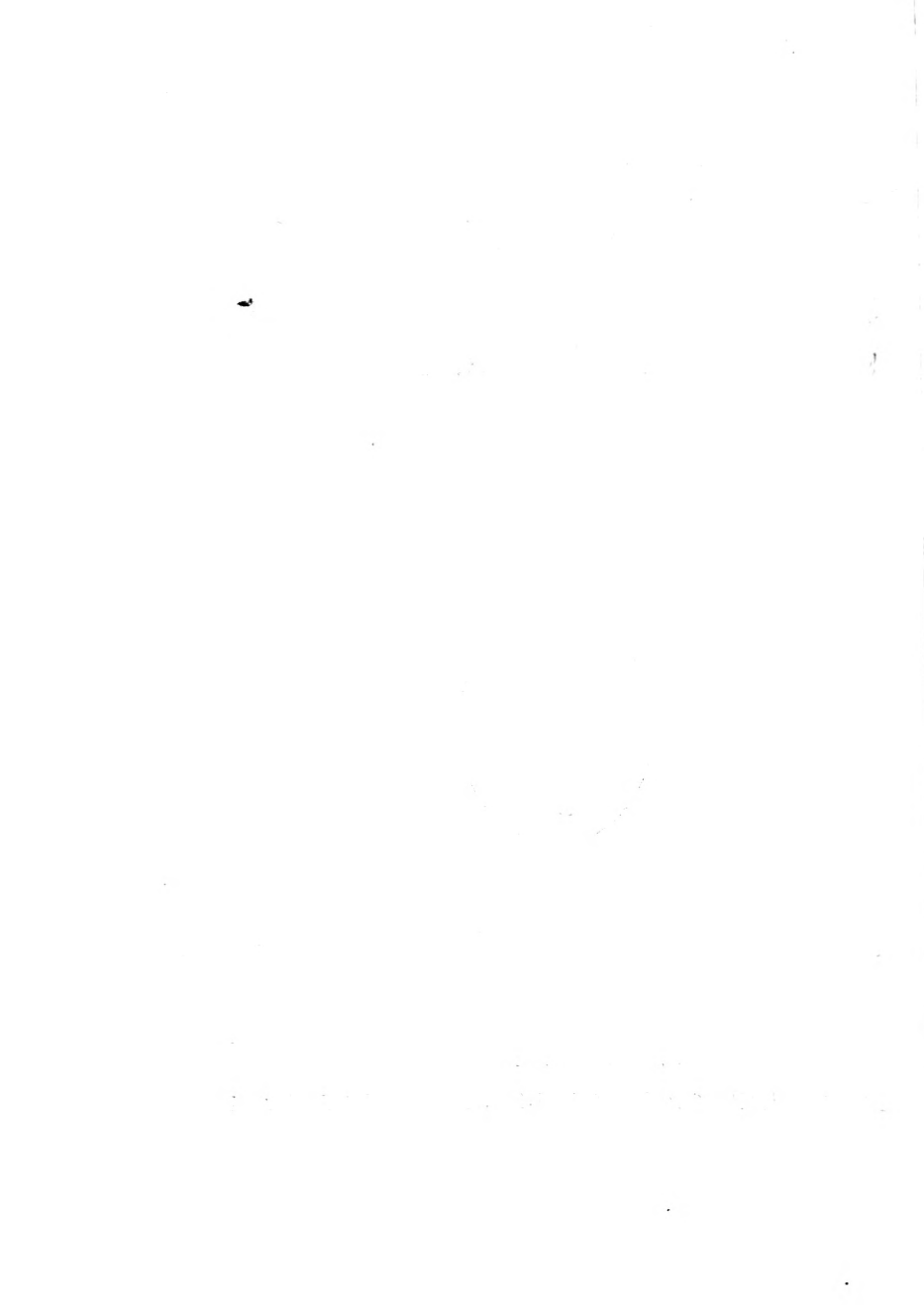


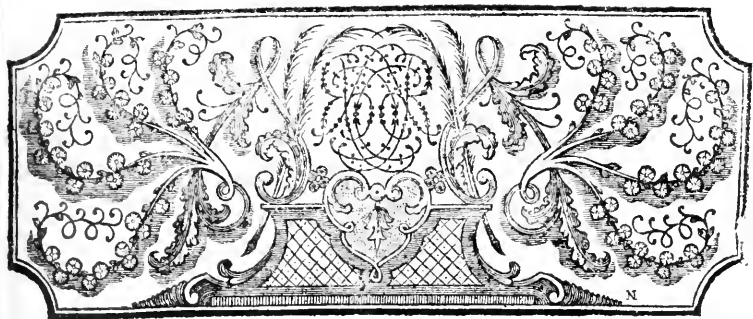
A P A R I S,

Chez CHAUBERT, à l'entrée du Quay des
Augustins, du côté du Pont Saint Michel, à la
Renommée & à la Prudence.

M. DCC. XXXVIII.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROY.





LE
JOURNAL
DES
SCAVANS.



MAY M. DCC. XXXVIII.

ENTRETIENS LITTÉRAIRES ET GALLANS, AVEC LES
*Avantures de Dom Palmerin & de Thamire. Par M. du Perron de Coste-
ra. A Paris, chez la Veuve Piffot, Quai de Conty, à la descente du
Pont-Neuf, à la Croix d'or. 1738. 2. Vol. in-12. Tom. I. pag. 437.
Tom. II. pag. 449.*

VOICI un Ouvrage d'un
genre assez singulier, & qui
peut plaire du moins par cet en-
droit. La singularité reveille & pi-
que un Lecteur dont le goût est
usé par la satiété & l'abondance.
May.

Or il y a bien des Lecteurs de cet-
te espèce, & cela fait honneur à
notre siècle. C'est la preuve de nos
richesses Littéraires. Jamais on ne
fit tant de Livres. Mais on se plaint
qu'ils se ressemblent trop : cette
K k ij

resemblance qui s'annonce souvent dès le titre même, ralentit la curiosité. Au reste, on trouve quelquefois des Livres fort singuliers sous des titres fort communs, comme on en trouve de fort communs sous des titres fort singuliers.

M. du Perron de Casera qui possède bien des fortes de connoissances & de talens, a cherché à les réunir tous dans un même Ouvrage, & à paroître à la fois tout ce qu'il est, Poète, Traducteur, Romancier, Critique, Philologue, &c. Pour cela il feint une Société d'amis qui s'entretiennent sur différens sujets. Ils ont composé plusieurs Pièces de Poésie, & ils les soumettent au jugement les uns des autres. Quelquefois même ils font des impromptu; & quand l'entretien s'échauffe, ils quittent la prose, & parlent en vers. Enfin chaque conférence est terminée par une Nouvelle galante. La première a pour titre, *L'heureuse viséélité*. Après quoi viennent les Aventures de Dom Palmerin, divisées en neuf Livres. C'est une ressource toujours prête, quand la conversation commence à languir. C'est la petite Pièce qui dissipe les idées trop sérieuses dont la grande avoit rempli les esprits. Quelquefois aussi on fait de la *Musique*, on va à la chasse, à la pêche. Ainsi tous les plaisirs se réunissent, tous les goûts sont satisfaits.

La Langue Française est le sujet de la première Conférence. M. du P. de C. étoit bien propre à traiter

cette matière. Outre le Grec & le Latin, il sçait plusieurs Langues modernes. Elles ne l'ont point dégoûté de la sienne. Il en connoît bien les avantages, & il les met dans tout leur jour. On trouvera aussi dans cet Entretien quelques réflexions sur les Traductions en vers. Il est rare que ces Traductions soient fort exactes, & par exemple, l'Auteur a raison de n'être pas tout-à-fait content de celle de l'Epi-gramme d'*Ausone* sur *Didon*. INF. LII: Dido, &c.

Pauvre Didon, où t'a reduite
De tes maris le triste sort? &c.

Dans le Latin il n'est point parlé du triste sort des maris de *Didon*; & en effet la fuite d'*Enée* ne fut point un malheur pour lui. Il obéissoit aux Dieux; il suivoit la gloire; & remplissoit ainsi ses grandes destinées. Ce n'est point la douleur qu'il eût de quitter son Amante, qui porta celle-ci à s'arracher la vie. Au contraire, elle reconnut qu'on l'avoit trompée, qu'on ne l'aimoit point, & qu'on l'abandonnoit sans regrets. De-là son desespoir. Cette remarque est fort juste. Elle avoit échappé à d'habiles Critiques; & nous ne nous souvenons pas de l'avoir vûe ailleurs.

L'Auteur nous donne ensuite quelques Traductions de sa façon. Voici, par exemple, celle d'une Redondille assez connue de *Quévedo* sur la descente d'*Orphée* aux enfers. Le nombre des vers est égal dans l'original & dans la Traduction.

Pour chercher sa femme Eurydice ,
Orphée aux enfers descendit.
Un si ridicule caprice

Ne pouvoit l'entraîner dans un lieu plus
maudit.

La nouveauté de ce projet bizarre
Fit que les bourreaux du Tartare
Cesserent un instant de tourmenter les
morts.

Pluton fâché d'une telle licence ,
Après un sévère examen ,
Crut qu'il ne pouvoit mieux signaler sa
vengeance ,
Qu'en rendant Orphée à l'Himen.
C'est par-là qu'il punit ce Chantre témé-
raire.

Mais par compassion & pour prix de sa
voix ,
Il lui facilita le moyen salutaire
De perdre son épouse une seconde fois.

Un des Interlocuteurs de ce
Dialogue (*Philime*) regarde comme
un défaut dans la Langue François-
oise qu'elle ait si peu de mots
composés , pendant que la Grèque
& la Latine en ont un si grand
nombre. On ne peut disconvenir ,
dit-il , que ces mots composés ne
répandent une précision , une force
& une beauté merveilleuse sur
la diction des anciens. Par exemple ,
au sujet de ces hommes que
les dents du Dragon de *Cadmus* fi-
rent éclore du sein de la terre , &
qui s'entretenurent les uns les au-
tres , *Ovide* dit :

Terrigenæ pereunt per mutua vulnera
fratres.

Le mot *terrigenæ* ne peut se ren-
dre que par *enfants de la terre* , ex-
pression moins énergique & moins
concise que le Latin.

Eudoxe , autre Interlocuteur de
ce Dialogue , n'est pas de cet avis.
Il avoie que *terrigenæ* est plus con-
cis qu'*enfants de la terre*. Mais en
revanche il le trouve moins énergi-
que. L'expression Françoisise , dit-il ,
est hardie ; elle personifie la terre.
Elle la fait mere de ces nouveaux
Soldats. L'expression Latine dit
simplement , *des hommes produits* ,
ou *engendrés par la terre* , ce qui est
plus foible. Je ne croirois pas ,
ajoute-t-il , deshonorer les vers
d'*Ovide* par cette Traduction.

Transportés de fureur , ces enfans de la
terre ,

Se font dès leur naissance une mortelle
guerre.

L'effroyable filon qui leur sert de ber-
ceau ,

S'abreuve de leur sang , & devient leur
tombeau.

Eudoxe ne dit point qu'il eût
fait autrefois ces vers , & il paroît
les faire sur le champ , pour mieux
prouver ce qu'il avance. Ses amis
n'en sont point surpris , & ils ne le
doivent pas être ; ils ont aussi le
talent des *impromptu*.

Les quatre Conférences suivantes
sont sur l'art d'écrire l'Histoire ;
c'est un Traité complet. Rien n'est
oublié ; & quoiqu'on sçache tout
cela à peu - près , quand on a un
peu de lecture , on est bien aise de
le trouver rassemblé. D'ailleurs la
forme du Dialogue que l'Auteur a

choisie, corrige la fecheresse des regles & des préceptes, & donne même à tout l'Ouvrage quelque air de nouveauté.

C'est *Gelase*, autre Interlocuteur dont nous n'avons point encore parlé, qui dit ce qu'il y a de plus gai & de plus plaisant dans ces Conférences, soit en vers, soit en prose. Il est, comme il le dit lui-même, *le bouffon de la Piece*. Mais ses amis lui reprochent plus d'une fois qu'il parle trop, & qu'il plaisante mal à propos, & ils n'ont pas tort. Par exemple, on demande à *Gelase* s'il convient de soudiviser les Livres de l'Histoire en Chapitres. La question ne fournit pas beaucoup à la plaisanterie. Aussi *Gelase* plaisante-t-il avant que de répondre, & se met à chanter ces paroles.

Dans un entretien agréable,

S'agit-il de bien babiller ?

Ma langue va comme le diable.

Faut-il avec Iris danser & fretiller ?

Je deviens plus lette qu'un Basque, &c.

» En vérité, mon cher (lui dit » *Eudoxe*) tu possèdes le merveilleux talent d'être parfaitement » fou.

» Bien moins que toi, qui te piques d'une sagesse éternelle, repliqua *Gelase*. Attens; tu mérites un avis salutaire sur l'air de réveil-
» *lez-vous Belle endormie.* » Et effectivement *Gelase* fait & chante un couplet qui pouvoit être plus plaisant. » *Senèque* (continue-t-il) di-

» soit soit élégamment dans un de » ses *Traitez de Morale*. . . . Oh » parbleu finis donc, s'écria *Philinte*; « & heureusement *Gelase* finit.

Mais ce babillard, comme cela arrive toujours, n'aime point ses semblables; & il avoit déjà raillé le sage *Eudoxe* » sur l'heureuse fécondité de ses discours.
» Quelle volubilité de langue (s'écrie-t-il !) viens que je t'embrasse, espoir de ta famille. Si jamais ta mere, tes sœurs, tes cousines, tes tantes, tes petites nieces perdent la parole, tu babilleras assez pour elles & pour toi.

» En te remerciant, reprit *Eudoxe*, &c.

Sur ce qu'on vient de lire, on peut juger, non de tout l'Ouvrage, la méprise seroit grande, mais de la plupart des plaisanteries qui y sont répandues. On a souvent de grands talens, sans avoir celui de plaisanter, & qui pis est, sans sçavoir qu'on ne l'a point.

Dans les trois Conférences suivantes, c'est-à-dire la sixième, la septième & la huitième, M. du P. de C. répond par la bouche de ses amis aux Critiques que les Auteurs des *Observations*, &c. & du *Pour & Contre*, ont faites de la Traduction du *Camoëns*. Ce n'est pas la partie la moins curieuse & la moins instructive de son Livre; & il nous a paru que la plupart de ses réponses étoient également judicieuses & polies. Mais nous ne pouvons le suivre dans ce détail.

La neuvième Conférence a pour

être ; les *Represailles*. L'Auteur fait à son tour quelques réflexions sur les Ouvrages de ses antagonistes. » Il m'en a coûté, *dit-il*, pour aller jusques-là. Le métier de critiquer publiquement n'est point de mon goût. Mais enfin j'ai cru que, n'étant pas l'agresseur, je pouvois user de représailles. C'est un droit que la nature autorise sous les drapeaux d'Apollon comme sous ceux de Mars.

Il s'en faut bien que M. du P. de C. soit aussi modéré dans cette Conférence qu'il l'a été dans les trois précédentes. Il a porté dans cette dispute le caractère qu'on attribue aux François dans la guerre. Il attaque avec bien plus d'ardeur qu'il ne se défend. On devine bien quelle peut être son excuse ; car il a senti qu'il en avoit besoin. Il prend le ton qu'on a pris avec lui ; voilà sa règle. De-là sa vivacité contre l'Auteur des *Observations*, &c. Mais de-là aussi sa politesse à l'égard de l'Auteur du *Pour & Contre*, pour lequel il paroît d'ailleurs rempli d'une véritable estime. Il ne le critique qu'en le louant ; & souvent la louange est plus forte que la censure. Par exemple, il y a quelques pensées dans le *Cleveland*, qui ne lui paroissent pas hors d'atteinte. » Par reconnaissance, *dit-il*, pour le plaisir qu'il m'a fait, je n'en marquerai que deux-
» traits.

Tous les Critiques ne sont pas aussi reconnoissans. Quelquefois par une suite de l'engagement une

fois pris de tout critiquer, ou par une inimitié particulière, ils déchirent des Ouvrages dont ils n'avoient pu s'empêcher d'avouer que la lecture leur avoit été fort agréable.

Ce que M. de *Castera* vient de dire en prose à M. l'Abbé *Prevôt*, il le lui redit en vers quelques pages après.

Quand sur le visage d'Iris

Je vois éclater mille charmes ;

Un front noble, un air frais, un brillant coloris,

Une bouche dont le souris

Semble appeler l'amour pour lui donner des armes,

Et des yeux plus piquans que les yeux de Cypris,

Mon cœur me dit qu'Iris est belle.

Certain Argus qui lui trouve un défaut,

Pretend qu'à tort je soupire pour elle.

Non, non, Iris sçait plaire, & c'est tout ce qu'il faut,

D'un Auteur séduisant tels sont les avantages.

La Satyre sur lui peut verser son poison ;

Mais pour défendre ses Ouvrages,

On n'a qu'à dire, *il plais* ; c'est la bonne raison.

En vérité, un Auteur seroit tenté de commettre des fautes, pour les voir relever d'une manière si obligeante.

Au commencement de la huitième Conférence, dans laquelle on répond à M. l'Abbé *Prevôt*, il y a un petit morceau d'une naïveté

assez agréable. En se promenant dans un bois, » les Académiciens » rencontrèrent une fille d'environ » seize ans. Elle étoit assise auprès » d'un petit berger, qui n'en avoit » tout au plus que huit ou neuf. Ils » joüoient, & se faisoient mille ca- » resses innocentes.

» *Gelase* s'approcha d'eux, & » dit à la fille ; ma chere enfant, » est-ce là le garçon que vous ai- » mez le plus dans votre Village ? » Oüi, Monsieur, répondit-elle ; » car c'est celui dont je me défie le » moins. Comment donc, ajouta » *Gelase*, en se tournant vers *Eu-* » *doxe*, elle a de la vivacité. » Croyez-vous, la Belle, que les » autres soient si mauvais ? Pas » peut-être autant que vous, » Monsieur, repliqua la Bergere ; » mais toujours assez pour me don- » ner de l'inquietude. Vous jugez » mal de moi, poursuivit *Gelase*. » J'aurois soin de vous défendre » du loup, si vous me preniez » pour votre Compagnon. Mon

» chien suffit pour cela, repliqua-t-elle.

La dixième & dernière Conférence est *sur rien*. Voilà un titre heureux, & plus propre peut-être à attirer le plus grand nombre des Lecteurs que tous ceux des autres Conférences. Par ce titre l'Auteur promet de l'agréable, & le promet modestement. Ce *rien* c'est la traduction de quelques Poësies Italiennes, avec des Remarques Critiques sur ces Poësies. Parmi les Interlocuteurs de ce Dialogue, il y a une Comtesse de *Fleurville*, ses deux filles, & leurs futurs époux. Les Dames ne sçauront-elles point mauvais gré à l'Auteur, de ne les avoir introduites dans son Académie, que lorsqu'on a commencé à y parler *sur rien* ?

Nous ne parlerons point des Avantures de *Dom Palmerin* & de *Thamire*. Quelque ingénieux que puissent être ces sortes d'Ouvrages, ce n'est pas notre usage d'en rendre compte.

INSTITUTIONUM MEDICARUM LIBRI DUO, complectentes Physiologiam & Hygieinem veterum placitis, legibus Hydraulicis, principiis mechanicis, recentiorum inventis, nec-non solidis, ac demonstrativis inde deductis ratiociniis innixi. Authore Servatio-Augustino de Villers, Medicinæ Doctore-Regente, nec-non Institutionum Medicarum, in almâ Universitate Lovaniensi, Professore-Regio, &c. Lovanii, Typis Martini Wan-Overbeke. Anno 1736. C'est-à-dire : *Institutions Médicinales, divisées en deux Livres, qui comprennent la Physologie & l'Hygiène, &c. Par Augustin de Villers, Docteur en Médecine dans l'Université de Montpellier. A Montpellier, de l'Imprimerie de Martin Van-Overbeke. 1736. vol. in-4°. pag. 420.*

CET Ouvrage est fort bon pour les Commencans, & quoique on en ait déjà plusieurs de

cette nature, il ne laissera pas d'être fort utile par la clarté avec laquelle il est écrit, & par la manie-

re dont il est digéré , on y voit d'abord ce que c'est que la Medecine , quel en est l'objet & la fin. Qu'est-ce que la Physiologie , & tout ce qui la concerne , ce que c'est , par exemple , que les différentes parties du corps tant solides que liquides , ce que c'est que le chyle , le sang , la salive , la bile , la lymphe , les esprits , l'urine , la sueur , &c. ce que c'est que les poudrons , le foye , la rate , les reins , l'estomac , &c. avec leurs différentes fonctions. Quelles sont les choses non naturelles , telles entre autres que les alimens tant solides que liquides , le sommeil & la veille , les passions de l'ame , &c. L'Ouvrage finit par un Chapitre exprès des remedes qu'il faut employer pour reprimer l'excès des passions.

Comme les passions , dit notre Auteur , ont coûtume , lorsqu'elles ne sont pas réglées , de nuire considérablement au corps & à l'ame , on ne sçauoit apporter trop de soin pour les moderer.

L'amour propre , remarque-t-il , est la source du dérèglement des passions , ainsi pour les reduire dans les bornes où elles doivent être , il faut s'appliquer à combattre cet amour propre , mais comment s'y prendre pour le combattre avec succès ? Il faut , dit-il , lui opposer l'amour de Dieu & du Prochain , il fait là-dessus diverses réflexions pieuses , il vient ensuite à la colère , & un des moyens qu'il propose pour la reprimer , lorsqu'on en est fortement ému , c'est 1°. de s'asseoir , 2°. de comprer bien distinct-

May.

tement sur ses doigts les lettres de l'Alphabet.

La passion dérégulée de l'amour passe ici en revûe : M. de Villers veut qu'on y oppose l'occupation , & pour faire voir qu'il a raison de donner ce conseil , il a recours à ce vers trivial :

Otia stollas priore cupidinis arcus.

Mais comme il ne suffit pas de fuir l'oisiveté pour se dégager des liens de l'amour , & que l'abstinence est encore ici d'un grand secours , il n'oublie pas de citer là-dessus ce mot si connu , *sine Cerere & Baccho friget Venus.*

Si l'on ne peut tout d'un coup venir à bout de repousser la passion dont il s'agit ; il ne faut pas , selon notre Auteur , se décourager pour cela ; il veut qu'on mette son esperance dans le tems qui est un grand remede , & pour le prouver il a recours à cet autre vers :

Quid non longa dies , quid non consumitis anni ?

Des remedes de l'amour , M. de Villers passe à ceux de la tristesse ; il en conseille trois pour se garantir des maux qu'elle peut causer quand on s'y livre trop. Le premier , c'est de pleurer tant qu'on en a envie , rien n'étant plus dangereux que de concentrer sa douleur , sur quoi il trouve encore ce vers à citer :

Expletur lacrymis , regeturque dolor.

Le second , c'est de se baigner ; le troisième , de dormir ; le quatrième ,

me enfin , de recourir au bon vin ; tel que le vin de Moselle : voilà une partie de ce que l'Auteur dit sur les passions de l'ame ; mais comme ce peu d'exemples ne suffiroit pas pour donner une notion du Livre ; en voici quelques autres sur d'autres matieres

M. de Villers , dans l'article des choses non naturelles , examine quelles sont les qualitez que doit avoir le pain , pour être bon a la santé : ces qualitez dépendent surtout du choix des grains avec lesquels on le fait , & de la maniere dont on le prepare , ce qu'il dit là-dessus , quoiqu'il ne soit pas nouveau , est bien recueilli , & mériter d'être lu. Il demande ensuite si le pain , lorsqu'il est chaud , est plus sain que lorsqu'il est froid ? il remarque sur cela qu'entre les Medecins Grecs quelques-uns se sont déclarés pour le pain chaud ; il dit la même chose des Medecins Arabes ; mais il n'est pas de leur sentiment ; il prétend , conformément à l'expérience , que le pain chaud charge l'estomac , & cause des pesanteurs de tête , par la raison , dit-il , qu'il est alors rempli de particules fermentatives qui produisent des tensions violentes , au lieu que lorsqu'il est froid , ces particules se sont dissipées par l'évaporation. Il passe de-là à l'examen des qualitez de l'eau : de toutes les boissons , dit-il , l'eau est celle qui approche le plus de la substance fluide de nos corps , & qui est la plus propre à la dissolution des alimens , par conséquent

c'est la plus saine de toutes les boissons. Qu'elle approche le plus de la substance fluide du corps , M. de Villers le prouve par l'analyse de la lympe qui se tire des animaux , laquelle , si on en sépare quelques sels & quelques souchres excrémenteux , qu'on y trouve , & qui n'en font point la nature , est toute semblable à l'eau , & par sa légèreté , & par son insipidité. Quant à la qualité dissolvante de l'eau , par rapport à la digestion des alimens , l'Auteur remarque qu'il faut bien que cette qualité soit en elle , puisque tant de Nations qui ne boivent que de l'eau , jouissent d'une santé parfaite , & vivent un nombre extraordinaire d'années , & qu'avant le Déluge , tems auquel le vin étoit inconnu , on vivoit plusieurs siècles , au lieu que depuis l'invention du vin & d'autres liqueurs enivrantes , la vie est devenue plus courte.

Mais si l'eau est si saine par elle-même toutes les eaux cependant n'étant pas de même nature , quelles sont celles qu'il faut choisir pour se bien porter ? C'est ce que notre Auteur recherche , & après divers examens sur ce sujet , il trouve qu'il faut éviter les eaux d'étrangs , de lacs , de marais , celles qui passent par des terres pleines de chaux ; toutes ces eaux , dit-il , causent des obstructions.

Il préfère l'eau de pluie à toutes les autres , parce que cette eau est comme une eau distillée.

Nous passons ce qu'il dit sur l'eau de riviere & sur celle de fontaines ;

il remarque en général qu'on ne ſçauroit établir là - deſſus aucune règle , les fontaines & les rivières étant preſque toutes de différentes nature par rapport aux lieux où elles ſe trouvent.

Mais ce qu'il y a de certain & en quoi l'on ne peut ſe tromper , c'eſt que l'eau où leſſèves, les pois & les lentilles cuiſent facilement , eſt la meilleure , auſſi-bien que celle où le ſavon ſe fond ſans ſe mettre en grumeaux. Une autre marque de la bonté de l'eau eſt de geler difficilement ; cette difficulté à geler vient de ce que l'eau eſt remplie de particules ſpiritueuſes. Car l'expérience fait voir que les liqueurs gèlent plus ou moins difficilement ſelon le plus ou le moins d'eſprits qu'elles renferment ; c'eſt pour cette raiſon que l'eau-de-vie ne gèle jamais. On remarque que dans les grands hyvers , lorſque le vin gèle , il y a toujours un endroit du tonneau où il ne gèle pas , & que c'eſt celui où leſeſprits ſont concentrés par le froid , ſçavoir le milieu.

Quand l'eau eſt trop crüe & qu'on n'en ſçauroit avoir d'autre , il y a moyen d'en corriger la crudité , c'eſt de faire bouillir l'eau , la coction y introduit des particules ignées qui la rendent plus pénétrante , & par conſéquent plus capable de diſſoudre les alimens. Un avantage qu'on retire encore de-là , c'eſt qu'après l'avoir fait bouillir , ſi on l'expoſe auſſi-tôt à l'air , & qu'on l'y laiſſe quelques heures , elle devient rafraîchiſſante & très-propre contre l'ardeur des ſievres ,

c'eſt le ſentiment d'Hippocrate.

M. de Villers vient ici à l'examen de la biere , & enſuite à celui du vin.

Tous les vins renferment du ſouphre, du phlegme, & du tartre, ſelon que ce ſouphre eſt plus ou moins exalté , le vin eſt plus ou moins ſpiritueux , plus ou moins capable d'exciter du trouble dans le corps. Si le Tartre qui eſt naturellement peſant de lui-même , vient à tourner en fleur, il oblige le ſouphre à ſe précipiter , & on a alors un vin acerbe ou un vin acide. Le ſouphre au reſte & le tartre dont il s'agit ne ſont pas en même quantité dans tous les vins , ni en même proportion , il y a des vins où le tartre abonde davantage , d'autres où le ſouphre domine , d'autres où c'eſt le phlegme , d'autres où ces ſubſtances ſe trouvant en même quantité , ne ſont cependant pas mêlées également. Il y a outre cela des vins où le ſouphre eſt plus ſubtil , d'autres où il eſt plus groſſier ; il y en a où le tartre eſt plus peſant , d'autres où il eſt moins & demeure plus ſuspendu ; il y en a où le phlegme eſt plus aqueux , d'autres où il eſt moins. Varietez qui cauſent des différences conſiderables dans les vins.

Notre Auteur , après avoir fait diverſes réflexions ſur ce ſujet , ne peut ſ'empêcher de condamner abſolument l'uſage du vin , ce qui lui donne occaſion de parler de l'eau-de-vie , qu'il regarde comme une liqueur mortelle lorſqu'elle eſt priſe en dedans. Le vin , dit-il ,

nuit à la santé par deux endroits , premier ment par la roideur & la rigidité qu'il cause aux fibres de l'estomac , secondement par la coagulation qu'il produit dans les humeurs .

A plus forte raison , conclut il, l'eau-de-vie qui n'est qu'un vin extrêmement concentré , produira-t-elle dans un degré plus éminent, ces pernicieux effets. Que les gens sages , continue-t-il , bannissent cette boisson , & sur-tout qu'ils n'en boivent jamais quand l'estomac est vuide. *Exulet itaque , longissimè procul à corpore & mente sanâ hic liquor , maxime vacuo existente stomacho* , Mais n'en peut-on pas au moins avaler une petite goûte apr's le repas ? Non , répond il , cette petite goûte ne paroît rien d'abord , mais c'est par-là cependant que tous ceux que l'eau-de vie a tués , ont commencé. Il y a dans cette fatale petite goûte , un venin caché dont on ne s'apperoit pas aussi tôt , & qui dans la suite conduit au tombeau. Notre Auteur permet toutefois aux vieillards , & à ceux qui sont d'un temperament froid , d'en user un peu , lorsqu'ils ne sont pas dans des Pays où l'on puisse avoir du vin , car alors , il veut bien qu'ils boivent du vin , pourvu que ce soit en très - petite quantité.

L'article du sommeil succède à celui-ci L'Auteur y éclaircit diverses questions importantes sur ce sujet : on demande souvent combien d'heures il est à propos de dormir pour se bien porter ? L'Auteur

répond qu'il n'y a point de règle générale là-dessus. La durée du sommeil doit se proportionner à l'âge , au sexe , au temperament. Par rapport à l'âge , plus on est jeune plus on a besoin de dormir ; l'enfant au sein de sa mere , lorsqu'il se porte bien , dort presque toujours ; & lorsqu'il est né , il dort beaucoup plus les premieres Semaines , qu'il ne tette & qu'il ne veille. Lorsqu'il a quitté le lait , le sommeil lui est plus necessaire que lorsqu'il a atteint l'âge d'adolescence , & dans l'âge d'adolescence il a plus besoin de dormir qu'après cet âge. Enfin plus on acquiert d'années moins le sommeil doit être long. Il y a des Medecins cependant qui prétendent que les vieillards ont plus besoin de dormir. Notre Auteur n'en dit pas les raisons. Pour ce qui est du sexe , les femmes doivent plus dormir que les hommes , parce qu'elles ont le tissu des parties solides plus lâche , & que les fluides sont moins actifs en elles. Pour comprendre cette proposition , il ne faut , selon notre Auteur , que considerer l'état où le corps se trouve , lorsqu'on a envie de dormir. Cette envie ne prend d'ordinaire que lorsque l'exercice du jour a affoibli le corps ; or cet affoiblissement ne procede que d'une dissipation d'esprits , & d'un relâchement d'organes. Cette cause supprimée , il est facile de voir que les femmes , ayant les parties solides plus lâches , & les parties fluides moins spiritueuses , elles-

doivent par conséquent avoir plus besoin de sommeil, & par la même conséquence, plus de penchant à dormir.

A l'égard de la saison, on doit, selon M. de Villers, dormir moins en été qu'en hyver, ce qui se rapporte au sentiment de Sanctorius, qui a fait de cela un Aphorisme exprès, *sonnus hieme utilior quam aestate.*

Ne pourroit-on point cependant dire à peu-près & en général, combien d'heures il convient de dormir. Notre Auteur répond que pour l'ordinaire sept heures doivent suffire.

Il y a cependant ici une remarque importante à faire, & que l'Auteur n'oublie pas. C'est que si avant que de se lever on s'aperçoit que la digestion ne soit pas encore achevée, il faut demeurer au lit & tâcher de se redormir, parce que la digestion se fait mieux pendant le sommeil.

On cite là-dessus ces paroles de Celse. *Qui bene concoxit manè non dormiet. Qui parum, quiescere debet; & si in viâ surgendi necessitas fuerit, manè redormire: Qui non concoxit, ex toto quiescere, neque se labori credere.*

La nature montre elle-même la conduite qu'on doit tenir en cela; elle endort tous les petits des animaux, dès qu'ils ont pris leur nourriture.

Il ne suffit pas, selon M. de Villers, d'examiner avant que se lever, si l'estomac a digéré les aliments qu'on a pris le soir préce-

dent, c'est-à-dire si la première digestion est achevée, il faut encore être attentif à ce qui regarde la seconde digestion, qui est la préparation de l'humeur transpirable, & se souvenir que si cette humeur transpirable n'est pas assez cuite pour pouvoir s'échapper aisément par les pores de la peau, on se lèvera, lourd, pesant, & sans vigueur, que l'esprit s'en ressentira & qu'on sera moins disposé à la réflexion. Dans le sommeil du matin, dit Sanctorius, lorsque les digestions sont bien faites, il s'évacue ordinairement par les pores de la peau environ une livre de matière transpirable, au lieu que lorsqu'elles sont imparfaites, à peine s'en évacue-t il le quart pendant le même espace de tems. Or après le sommeil, il se fait une seconde transpiration, qui, lorsqu'elle est parfaite, augmente les forces du corps, mais qui est toujours défectueuse, lorsque celle qui se doit faire pendant le sommeil, n'a pas été suffisante. On connoît au reste, le défaut de ces deux transpirations, par des bâillemens obstinés qui prennent quand on se lève par des expansions opimâtes de bras & de jambes, & par des pesanteurs de tête. *A sonno oscillatio, & artuum protentio indicant corpus minus perspirasse*, dit Sanctorius.

M. de Villers parcourt ici les différentes fautes qui se peuvent commettre dans ce qui regarde le sommeil par rapport à la manière, au lieu & au tems de le prendre. Quant à la manière, il veut 1^o.

qu'on ne dorme jamais habillé, ni aïlis, mais couché dans un lit, qui ne soit ni trop mollet ni trop dur, 2°. que ce lit ne soit point trop chargé de couvertures; 3°. que la situation dans laquelle on dort, soit horizontale, 4°. qu'on ait soin d'avoir la tête un peu élevée, 5°. qu'on dorme rarement sur le dos, plus rarement encore sur le ventre, mais tantôt sur un côté & tantôt sur l'autre. Si l'on dort sur le ventre, la respiration en est moins libre, si c'est sur le dos, l'on échauffe considérablement les parties qui y sont placées, l'on gêne la circulation en pressant les principaux vaisseaux qui y servent: le sang s'accumule, & le cochemart, qui est l'effet ordinaire de la pléthore, ne manque presque jamais de survenir. Pour ce qui est du côté sur lequel on doit dormir, notre Auteur croit la chose assez indifférente, cependant si l'on a beaucoup soupé & que l'estomac soit fort rempli, il conseille d'éviter le côté gauche, parce qu'en se tournant sur ce côté, le foye appuye sur l'estomac & le surcharge, ce qui peut troubler la digestion.

Quand à ce qui concerne la chambre où l'on dort, elle doit, selon notre Auteur, être close, de manière que l'air de dehors n'ait aucune communication avec celui de dedans. Il ne veut pas même s'il y a une cheminée dans le lieu où l'on dort, & qu'il n'y ait point de feu dans cette cheminée, qu'on la laisse ouverte; c'est à quoi bien peu de gens prennent garde. Il de-

mande outre cela que la chambre soit grande, il en examine jusqu'au plancher, il ne le veut ni trop haut ni trop bas. S'il est trop bas, l'air n'a pas assez de liberté, & la respiration en souffre; s'il est trop haut, la chambre est moins chaude & la transpiration par conséquent se fait avec moins de facilité. Quant à l'exposition de la chambre, on doit toujours, lorsque cela est libre, choisir le côté de l'orient.

Nous avons remarqué tout à l'heure, que notre Auteur ne veut pas que l'air de dehors ait aucune communication avec celui de la chambre où l'on dort, mais nous avons oublié d'observer que c'est seulement pendant la nuit, parce qu'alors l'air extérieur, en quelque façon que ce soit, est toujours plus froid que ne l'est celui de la chambre, & que chargé par conséquent de vapeurs grossières & pesantes il ne peut que nuire à la respiration.

Pour ce qui est du tems de dormir, M. de Villers préfère celui de la nuit, c'est le tems que la nature a destiné au repos, tout y invite, les ténèbres, le silence, les fatigues du jour: de plus l'air qui la nuit, à cause des vapeurs dont il est chargé, est beaucoup moins sain, demande qu'on ne sorte pas.

Notre Auteur propose ici une grande question, sçavoir s'il est avantageux de dormir après le dîner? il dit 1°. que ce sommeil ne convient point aux pituiteux, mais que les bilieux peuvent s'en ac-

commoder, sur-tout dans les Pays chauds, 2°. qu'il convient à ceux qui n'ont pas assez dormi la nuit précédente, 3°. Que comme dans les Pays chauds, les fibres du corps sont ordinairement trop tendues, le sommeil de l'après-midi peut faire du bien, parce qu'il relâche & humecte les fibres. Il n'approuve pas néanmoins qu'aussitôt après le repas, on se mette à dormir, ce qu'il appuie de ce mauvais vers :

*Post primum pausa, nec stes, nec eas
sine causa.*

& ce qu'il applique principalement au sommeil de la nuit. Il voudroit même avec Sanctorius, qu'on laissât quatre heures, entre le souper & le coucher.

Il y a, pour ce qui regarde la santé, plusieurs regles à observer par rapport au lit où l'on dort : notre Auteur entre là dessus dans un détail, qu'on ne fera peut-être pas fâché de trouver ici 1°. selon Sanctorius, *on ne doit changer le lit, que le moins qu'on peut, parce que ce changement nuit toujours à la transpiration, qu'il faut qu'on ait moins tranquillement, que le corps & l'esprit en souffrent, & qu'on rêve beaucoup plus, lecti mutatio non solum in placidus & perspiratio minor fit, insolita licet minora corpus & animum laetum. Atque somniant in illo insolito quam in consueto jacuerint.*

2°. Les paillasses doivent être fréquemment renouvelées, & les matelas souvent exposés au grand air. Si l'on veut se convaincre de

la nécessité qu'il y a d'avoir souvent des paillasses nouvelles : il ne faut, dit notre Auteur, que considérer cette humidité qui se remarque sur les planches qui sont au fond des lits, humidité qui vient de la transpiration du corps, & qui, à la longue peut causer beaucoup de corruption.

Notre Auteur conseille d'exposer au grand air les matelas, mais il défend de les exposer au Soleil, parce que, dit-il, la chaleur du Soleil ne dissipe pas toutes les vapeurs qui sont concentrées dans la paillasse, & que celles qu'elle y laisse, devenues plus légères & plus pénétrantes par la chaleur du Soleil, s'élèvent plus facilement pendant la nuit, & viennent à rencontrer le corps d'où elles sont sorties, qui dans cette occasion est comme une éponge, y rentrent sans peine, & corrompent par ce moyen la masse du sang.

Pour éviter la rentrée de cette humeur, M. de Villers conseille de dormir dans des lits suspendus, & dont, outre cela, les matelas soient de crin, & non de laine. Beaucoup de personnes couchent sur la plume, notre Auteur condamne cet usage, principalement quand on couche sur la plume immédiatement, parce qu'alors on échauffe considérablement tous les viscères : les lits suspendus ont ceci d'avantageux, que l'humidité qui émane du corps pendant le sommeil, n'est point retenue & se dissipe presque dans le même tems. Un autre avantage de ces lits,

c'est de procurer par leur mouvement qui tient de celui du berceau, un sommeil doux & prompt. Il y a des gens qui dorment la tête dans leurs couvertures, d'autres qui veulent que leur lit soit si bien en courtiné que le moindre air de la chambre ne puisse venir jusqu'à eux.

M. de Villers veut que pendant la nuit on empêche l'air de dehors d'entrer dans la chambre, mais pour celui de la chambre, il veut qu'on le laisse libre & qu'il se mêle avec celui du lit. Quel air, respirez-vous dans un lit si clos ? un air qui au moment qu'il sort de la poitrine, y rentre, & par conséquent un air excrémenteux qui ne peut faire

que beaucoup de tort à la santé ; ainsi point de lit si exactement clos, Rideaux un peu écartés, chambre assez large pour pouvoir fournir pendant la nuit un nouvel air à la place de celui que la poitrine rejette : voilà ce que les poumons demandent pour faire librement leurs fonctions ; si non on les peine dans leur mouvement, & on se fait le même tort qu'on feroit à un poisson auquel on donneroit à avaler chaque fois qu'il ouvriroit la bouche la même eau précisément qu'il viendroit de rejeter. Nous croyons pouvoir nous en tenir là pour donner une idée de ce Livre.

RECUEIL DE PIECES POUR SERVIR DE SUPPLEMENT à l'Histoire des Pratiques superstitieuses du Pere Pierre le Brun, Prêtre de l'Oratoire. TOME IV. A Paris, chez la Veuve Delaune, rue S. Jacques, à l'Empereur. 1737. Vol. in-12. de 530 pag. sans la Préface, & la défense du P. le Brun.

LE Pere le Brun, dont le nom est si connu dans la République des Lettres, mit au jour en 1702. l'*Histoire Critique des Pratiques superstitieuses* en deux Volumes in-12. Après la mort du sçavant Auteur, cet Ouvrage considérablement augmenté parut en 1731. aussi in-12. mais en trois Volumes. Nous avons dans le tems rendu compte de ces deux Editions. On en fit une troisième en Hollande en 1732. en 3 Volumes in-8°. & le Libraire y ajouta en 1736. ce quatrième Volume qu'on vient de réimprimer à Paris avec quelques

changemens, pour le joindre aux trois autres Volumes du même Ouvrage qui y ont déjà été imprimés.

On ne dissimule pas dans la Préface qu'on a ajoutée à la nouvelle Edition, que de 14 ou 15 Pieces qui composent cette espèce de Supplément, il n'y en a que trois qui soient du P. le Brun, & on accuse le Libraire de Hollande d'avoir voulu tromper le Public, en mettant comme il a fait, sous le nom d'un Auteur célèbre divers Ecrits qui ne sont pas de lui. On prétend même que cette supercherie s'est glissée

gliffée il y a long-tems dans la Librairie. Cependant, comme si on craignoit que les Libraires à leur tour ne prissent à partie les Editeurs eux-mêmes qui leur envoient ou leur fournissent de quoi faire rouler les Presses, on se radoucit; on trouve que ce qui doit un peu excuser la ruse du Libraire Hollandois, c'est que les morceaux qui entrent dans ce Recueil par forme de Supplément, ont un juste rapport au but que le Pere le Brun s'est proposé dans les deux premiers Volumes de son Histoire des Pratiques superstitieuses, & on tâche de faire connoître en quoi consiste cette conformité.

L'Editeur de Paris que nous nous offrons garantir être différent de celui de Hollande, a mis ces mêmes Pieces dans un arrangement nouveau, & il en donne dans sa Préface une idée générale, dont nous profiterons en les indiquant en détail.

Elles sont précédées d'un Ecrit Polemique qu'on peut regarder comme un *hors d'œuvre*; aussi n'entre-t-il pas dans le Recueil. Il est intitulé: *Défense du P. le Brun & de son Histoire Critique des Pratiques superstitieuses, &c. contre les objections d'un Journaliste de Paris.* Cette Piece, dit notre Editeur, se trouve dans le Recueil de Hollande; mais j'ai pris la liberté de retrancher quelques traits trop vifs & trop amers. Je sçai, ajoute-t-il, que les mauvais Critiques ne méritent aucun ménagement; cependant il est toujours

May.

» loisible de les traiter avec mode-
» ration. J'ai encore supprimé
» quelques phrases qui m'ont paru
» inutiles, & j'ai mis certains rais-
» sonnemens dans leur vrai point
» de vûe: ces changemens m'ont
» paru nécessaires pour rendre cet
» Ecrit plus utile & plus agréable.
Cette maniere d'agir pourroit paroître convenir à un homme qui corrigeroit son propre Ouvrage.

Quoiqu'il en soit, il est aisé de juger de ce qu'étoit la Critique imprimée en Hollande, par ce qui y reste encore après qu'on a eu la bonté d'en ôter les traits trop vifs ou trop amers.

Le Recueil commence par les trois Morceaux qu'on assure être du P. le Brun, & qui ont paru pour la première fois dans l'Edition de Hollande. Le premier est une *Dissertation sur l'apparition du Prophete Samuel à Saul*. L'Auteur y soutient la réalité de cette apparition. Le second, qui est une suite du premier, est une *Dissertation sur les moyens par lesquels on consultoit Dieu dans l'ancienne Loi*; & le troisième est une *Dissertation sur le Purgatoire de S. Patrice*. Le Pere le Brun, dans ce dernier Ouvrage, entreprend de prouver que ce Purgatoire, qu'on dit avoir été dans une Isle du Lac de Derg en Irlande, est une fable pieuse dont l'origine ne remonte pas au-delà du douzième siècle.

La quatrième Piece est intitulée: *Resolution des Docteurs de la Faculté de Paris, touchant les Pratiques impies, sacrilèges & superstitieuses.*

M m

ses, qui se font dans les Métiers de Cordonniers, Tricoteurs d'habits, Chapeliers & Selliers, pour passer Compagnons, & qu'ils appellent du devoir, depuis peu reconnus & avoués par plusieurs desdits Maîtres. La résolution des Docteurs datée du 14 Mars 1655, est au pied d'un Mémoire où on expose quelles étoient ces Pratiques, & dans une Observation qui suit la résolution, on rappelle une autre D'libération des Docteurs de la Faculté de Théologie du mois de Septembre 1644. sur des cas semblables : mais l'Editeur ne l'a pû découvrir.

La cinquième Piece pour titre: *Dissertation sur l'Inscription du grand Portail du Couvent des Cordeliers de Reims: DEO HOMINI B. FRANCISCO UTRIQUE CRUCIFIXO* ; publiée par le Sieur de S. Saurveur, en 1673. Cet Ouvrage, autrefois si rare, & sans doute le plus curieux de ce Recueil, est du célèbre M. Thiers qui le publia en 1670. mais l'Inscription ayant été ainsi reformée : *Crucifixo Deo Homini & S. Francisco*, il la fit réimprimer, & prétendit que cette seconde Inscription n'étoit que la première renversée, & qu'elle ne méritoit pas une censure moins sévère.

6°. *Refutation des Propheties fausement attribuées à S. Machie sur les Elections des Papes depuis Celestin II. jusqu'à la fin du monde.* Le P. Menestrier est l'Auteur de cet Ecrit, qui avoit déjà été imprimé plusieurs fois.

7°. *Lettre en forme de Dissertation de M. de Rhodes, Ecuier Docteur*

en Médecine, Agrégé au Collège des Medecins de Lyon, à Monsieur Desfains, Comte de Lyon, au sujet de la prétendue possession de Marie Volet de la Paroisse de Poulliat en Bresse, dans laquelle il est traité des causes naturelles de sa possession, de ses accidens & de sa guérison. Cette Dissertation, remarque l'Editeur, laquelle renferme un Système assez singulier sur les esprits animaux, parut m-12. à Lyon, chez Amaury en 1691. On y voit qu'une maladie contre laquelle des exorcismes repetés échouèrent, fut guérie enfin par le seul secours de la Médecine.

8°. *Traduction de la Lettre Latine de M. Gilot, Chanoine de Reims, à M. Hennebel, Docteur de Louvain, sur la Neuvaïne de S. Hubert, insérée dans l'Histoire Critique des Pratiques superstitieuses du Pere le Brun.* Cette Lettre est datée du 15 Avril 1701.

9°. *Lettre d'un Ecclesiastique de Châlons à un Docteur de Paris, sur la visite de Monsieur l'Evêque de Châlons dans la Paroisse de Notre Dame de l'aux.* Il s'agit dans cette Lettre du Saint Nombriel, gardé dans une des Paroisses de Châlons, & de la visite qu'en fit en 1707. Louis Gaston de Nonailles, Evêque de cette Ville. L'Ecrit parut peu de jours après cette visite, & l'Auteur y a joint quelques autres Pieces sur le même sujet; telles sont le Procès verbal de M. de Châlons, de la visite & de l'enlèvement de cette Relique, la Requête de quelques notables Paroissiens de la Paroisse

se de Notre Dame de l'aux, présentée à M. de Châlons, pour l'insinuation de la Relique, & le Procès Verbal de la Transfation de la fameuse Relique du Saint Nombil faite en 1404. par Charles de Poitiers Evêque de Châlons. C'est dommage que l'Editeur n'ait pas eu connoissance de quelques autres Pièces curieuses, qui ont rapport à cette affaire & aux suites qu'elle a eues, il en auroit augmenté son Recueil, & le Public lui en auroit sçu gré.

10°. *Dissertation sur ce qu'on doit penser de l'apparition des Esprits, à l'occasion de l'aventure qui est arrivée à Saint Maur.* Imprimée in-12. en 1707.

11°. *Lettre de M. de Sal. . . Medecin à M. l'Abbé de M. D. L. ou Dissertation Critique sur l'apparition des Esprits,* imprimée en 1731.

12°. *Dissertation sur une fille de Grenoble qui depuis près de quatre ans ne boit ni ne mange :* par M. Charles Font nettes, Conseiller du Roi, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de l'Université de Poi-

tiers. Cette Pièce a été imprimée l'année dernière à Poitiers, & nous en avons rendu compte dans notre Journal de Mai.

13°. *Factums & Arrêt. du Parlement de Paris, contre des Bergers Sorciers, exécutés depuis peu dans la Province de Brie.* Ce Recueil de Factums fut imprimé à Paris en 1693. & l'Arrêt du Parlement qui condamne deux Bagers Sorciers de Pacy en Brie est du 18 Décembre 1691.

Le tout est terminé par un fait mémorable, rapporté par J. Bodin, Jurisconsulte, dans la Préface de son Traité contre les Sorciers.

Quel que soit le mérite des Ecrits que nous nous sommes contenté d'énoncer, nous croyons pouvoir dire que le public doit toujours de la reconnaissance à ceux qui s'occupent à former ces sortes de Recueils de Pièces fugitives. Ils empêchent par-là de perir une infinité de morceaux peu communs, & que leur rareté rend encore plus précieux.

LA MYTHOLOGIE ET LES FABLES, EXPLIQUEES PAR
l'Histoire; par M. l'Abbé Bamer, de l'Académie des Inscriptions & Belles Lettres. Tome I. A Paris, chez Briasson, Libraire, rue Saint Jacques, à la Science. 1738. in-4°. pag. 670. sans la Préface.

CET Ouvrage parut pour la première fois en 1710. imprimé chez le Breton en deux Volumes in-12. sous le titre d'*Explication Historique des Fables*. L'accueil favorable qu'il reçut du Public en procura cinq ans après une seconde Edition, augmentée d'un troisième

Volume, & dont nous rendîmes compte dans notre XVI^e Journal de 1715. Depuis ce tems-là, ce Livre a bien changé, & pour le fonds & pour la forme. Ce n'étoit alors qu'un Essai, où les matières n'étoient, pour ainsi dire, qu'effleurées; au lieu qu'elles sont

ici très-curieusement & très-sçavamment approfondies. L'Auteur les traitoit alors sous la forme de Dialogues ; au lieu qu'il leur donne aujourd'hui celle de Dissertations , qui forment un Système complet de Mythologie , dont le premier Ouvrage ne peut puiser que pour un abrégé. On ne laissera pourtant pas de le réimprimer incessamment , comme pouvant être fort utile à la jeunesse.

M. l'Abbé Banier , dans sa Préface , nous informe d'abord des secours , qui l'ont mis en état de publier ce nouveau Traité sur la manière d'expliquer les Fables par l'Histoire. Pour cela il a profité des découvertes dûes aux Sçavans du dernier siècle , & de plusieurs autres Livres plus recens , sur-tout , des *Réflexions Critiques touchant les anciens Peuples* , données depuis peu par M. Fourmont l'aîné ; sans parler des lumières qu'il a seu tirer de la célèbre Académie dont il est Membre , & dont les Mémoires & les avis ne lui ont pas été inutiles. Muni de ces provisions , & pour les mettre à la portée de tout le monde dans cette nouvelle Mythologie ; il en a écarté toutes les discussions épineuses qui rebutent la plupart des Lecteurs ; & souvent , dit-il , ses égards pour eux lui ont été plus chers que sa réputation : car on ne doit pas compter pour rien , (continue-t-il) qu'un Auteur supprime des traits d'érudition qu'il a sous sa main , & qui ne lui coûteroient que la peine de les transférer. Voici donc la méthode

qu'il a cru devoir se prescrire sur cet article.

Lorsqu'il allègue le témoignage de quelque Auteur , il en rapporte ordinairement les propres termes & en donne la traduction ; ou au défaut de celle-ci , le discours qui précède ou qui suit la citation en expose le sens. Il fait toujours marcher les plus anciennes autoritez avant celles qui leur sont postérieures , sans négliger cependant ces dernières , qui peuvent être fondées sur des traditions & sur des Ouvrages qui subsistoient en ce tems-là , & que nous n'avons plus. Il regarde même les Poètes , malgré leurs fictions , comme les premiers dépositaires des Traditions anciennes de la Grèce , puisqu'on n'y commença qu'assez tard à écrire en prose. A l'appui des Poètes & des Historiens il fait venir quelquefois les Médailles & les Inscriptions : comme autant de Monumens qui déposent en faveur de l'Antiquité. Quant aux modernes qui ont traité le même sujet , il se contente d'en produire les sentimens en général accompagnés de leurs preuves les plus convaincantes , en y joignant l'attention la plus scrupuleuse à ne point s'attirer le reproche de plagiaire.

Son dessein , dans cet Ouvrage , est de prouver , qu'il n'est pas difficile de démêler dans les Fables , au travers de tous leurs ornemens , une partie des faits historiques des premiers siècles ; & qu'elles n'ont pas eu pour principal objet l'allégorie & la Morale. L'Auteur pré-

tend que l'opinion de la vérité des Fables a tellement prévalu aujourd'hui, qu'il faut désormais renoncer de bonne grace à y trouver aucun sens raisonnable, ou les rapporter à l'Histoire.

Il ne dissimule point une difficulté qu'on peut opposer à son sentiment, & qui d'abord paroît très-solide. Comment ramener à l'Histoire (objete-t-on) ce que les Grecs, par exemple, disent de leurs Dieux, puisque ces Dieux vivoient dans des tems que ces peuples eux-mêmes appellent *inconnus*? Quelle peut être l'Histoire d'un tems inconnu, & qui ne le seroit plus si on en avoit l'Histoire? ce qui est fondé sur la division des tems donnée par Varron en tems *inconnus*, *fabuleux* & *historiques*.

M. Banier répond 1°. Que cette division ne regardoit que les Grecs; puisque ces tems inconnus pour eux ne l'étoient pas pour l'Asie ni pour l'Egypte, où existoient de puissantes Monarchies & un Système de Religion dès les siècles les plus reculés : 2°. Que ces Dieux dont on entreprend de donner l'Histoire, loin d'être Grecs d'origine, étoient étrangers; puisque les Colonies d'Egypte & de Phénicie, qui en divers tems vinrent s'établir dans la Grèce, y portèrent la Religion & les Dieux de leur Pays, comme l'atteste Hérodote lui-même. L'Histoire de cette Religion & de ces Dieux n'étoit donc point ignorée chez les Grecs. Mais (ajoute notre Auteur) quand même quelques-uns de ces Dieux,

comme Jupiter & les Princes Titans, auroient tiré de la Grèce leur origine, ou qu'ils l'auroient conquise, & qu'à l'occasion de cette conquête on auroit fait leur Apothéose dans des tems où les Grecs ignoroient encore l'usage des Lettres : n'y a-t-il pas divers autres moyens de transmettre à la postérité les faits éclatans; & dès-là, il n'est pas impossible d'en savoir l'Histoire.

S'il est vrai que les Fables des Dieux puissent être reduites aux termes de l'Histoire; il paroît hors de doute qu'on peut en faire autant de celle des Héros ou Demi-Dieux, les Grecs s'étant trouvés en état de nous les transmettre, par le secours des Lettres que Cadmus leur communiqua antérieurement aux faits qui dans la Grèce donnerent lieu à l'Héroïsme. Il résulte de tout cela, que les Grecs ont pu s'instruire de l'Histoire des tems que Varron nommoit *tems inconnus*, & qu'ils ont été à portée de nous apprendre celle des tems que le même Varron appelloit *fabuleux*; or c'est sur quoi sont fondées les Explications Historiques des Fables : sans compter que plusieurs Sages de Grèce allèrent eux-mêmes en Egypte, pour y puiser de nouvelles connoissances; & cela avant la guerre de Troie, c'est-à-dire, dans le tems *fabuleux*, suivant le partage de Varron.

L'Auteur étant persuadé qu'une Mythologie doit contenir non seulement l'explication des Fables concernant les Dieux & les Héros,

mais encore le Système entier de l'Idolatrie, son origine, ses progrès, & tout ce qui appartient au culte & aux cérémonies du Paganisme; il a fait entrer ici tous ces différens chefs, dans l'ordre qui suit. Ce premier Volume est partagé en sept Livres, dont le premier roule sur les questions préliminaires, dont l'intelligence est nécessaire pour l'étude de la Mythologie: & telles sont les réflexions générales sur cette Science, sur les connoissances que doit avoir un Mythologue, sur les écueils qu'il doit éviter; sur la vérité des Fables, qui ne sont point de pures allégories; sur leur division & sur leur origine. Le second Livre contient les différentes Théogonies des peuples connus; des Chaldéens, des Phéniciens, des Egyptiens, des Atlantes, des Grecs, des Indiens, des Chinois, des Sauvages de l'Amérique; & c'est là qu'on verra ce qu'ils ont pensé de la formation du monde & de l'origine de leurs Dieux.

Dans le troisième, on traite de la naissance & du progrès de l'Idolatrie: on y fait voir à quel excès elle fut portée, & le nombre infini de Dieux qu'elle adopta: d'où l'on passe au culte de ces Dieux, & l'on parle des victimes, des Sacrifices, & des Instrumens employés dans ces actes de Religion: des Prêtres, des Temples, des Autels, des Bois Sacrés, des Asyles, des Fêtes, &c. Dans le quatrième Livre, qui est une suite du troisième, l'Auteur traite des Su-

perstitions que l'Idolatrie autorise; ce qui lui donne occasion de parler des Oracles, des Sibylles, des différentes sortes de Divination, des Auspices, des Ruspices, des Augures, de l'Astrologie Judiciaire, de la Magie, des Présages, des Prodiges, des Expiations, des Dévoiiemens, des Evocations, &c. Il expose, dans le cinquième, les sentimens des Philosophes, des Historiens, & des Poètes, sur la nature des Dieux & des Génies, que le Paganisme avoit introduits; & après avoir divisé ces Dieux & ces Génies en différentes classes, il finit ce Traité de l'Idolatrie par des réflexions générales, également propres à en faire voir l'absurdité & les excès.

L'Auteur voulant ensuite nous donner une idée plus précise & une Histoire plus détaillée de ces mêmes Dieux, nous parle d'abord de ceux des Egyptiens, des Arabes & leurs voisins, & de ceux des Ethiopiens; d'où il passe à ceux des Carthaginois & des autres Peuples de l'Afrique, dont la Religion nous est connue; & c'est la matière du sixième Livre. Il traite dans le septième de ceux des Chaldéens, des Syriens, des Phéniciens, des Perses, des Cappadociens & des autres Peuples d'Asie; il pousse ses recherches jusqu'à ceux des Scythes, des Sarmates, & des autres Asiaticques du Nord: & c'est par l'Histoire de ces Dieux que finit le premier Volume.

Le second contient l'Histoire des Dieux de l'Europe, c'est-à-di-

re de ceux des Grecs, des Romains, des Gaulois, des Germains, des Espagnols, &c. matiere immense, divisée en plusieurs Livres. Enfin dans le troisième Volume, l'Auteur parle des Héros & des Demi-Dieux; & pour en donner une connoissance plus particuliere, il entre dans le fond de l'Histoire Ancienne de la Grèce, de celle des Peuples qui l'habitoient, de tous les événemens qui la rendent célèbre, & il termine ce Volume par l'explication des Fables qui n'ont aucune liaison avec les faits rapportés dans les trois Volumes.

Sur ce seul exposé de la Préface de l'Auteur, on sent bien que pour donner un précis exact d'un Ouvrage tel que celui-ci, qui embrasse une si grande variété de matieres interessantes, il faudroit en remplir une longue suite de nos Journaux, & qu'à peine encore pourrions-nous réussir à le faire connoître dans tout le détail qu'il mérite. Nous nous bornerons donc pour ce premier Volume, à l'Extrait des deux premiers Livres, que nous donnons présentement, à celui des deux derniers qui paroîtra dans la suite; & à la simple indication sommaire des autres, telle que nous venons de l'emprunter de l'Auteur même. C'est à quoi nous nous déterminons d'autant plus volontiers, que ces trois autres Livres, dont l'Idolatrie fait le sujet, quoique relaté en quelque sorte à la Mythologie, semblent y être moins intimement liés, que l'explication Historique des Fables,

qui paroît être le sujet principal de cet Ouvrage.

I. M. l'A. B. dans ses Réflexions générales sur la Mythologie, observe d'abord que cette connoissance, quoiqu'aujourd'hui moins necessaire qu'elle ne le parut aux premiers Peres de l'Eglise, pour l'établissement du Christianisme, ne laisse pas d'être encore tres-utile. Comme les Fables fournissent le principal fonds sur quoi travaillent les Poètes & les Peintres, on a une vive curiosité d'en vouloir pénétrer le sens, & l'on aime surtout celui que présentent des explications heureuses & dégagées de ce fatras d'allégories & de moralitez, dont nos premiers Mythologues étoient si prodigues. L'Auteur prend ici le terme de Mythologie dans une signification beaucoup plus étendue que l'ordinaire. Outre l'intelligence de la Fable il y renferme encore celle de la Religion Payenne, de ses Mysteres, de ses Cérémonies & du Culte rendu aux faibles Divinités.

Les Fables sont de plusieurs sortes. Il y en a d'Historiques, de Physiques, d'allégoriques, de Morales & de celles qui ne sont que de simples Apologues. Les Historiques sont d'anciennes Histoires mêlées de plusieurs fictions & sont le plus grand nombre, selon notre Auteur. Les Fables Physiques sont celles de quelques Poètes Philosophes, qui ont avancé que l'Océan étoit le pere des Hommes, que la Lune épousa l'Air & devint mere de la Rosée, & presque tou-

res les Cosmogonies des anciens Peuples. Les allégoriques étoient des especes de Paraboles, qui cachotent quelques sens mystiques, comme celle de *Porus* & de *Péne*, ou des richesses & de la pauvreté, d'où naquit l'Amour, selon Platon. Les Fables morales enveloppent quelques vérités propres à régler les mœurs, comme celle de Narcisse, inventée pour montrer le ridicule de l'amour de soi-même poussé trop loin, & de ce genre sont les Apologues où l'on fait presque toujours parler les bêtes, pour apprendre aux hommes leurs devoirs ou pour critiquer leurs défauts. Un Mythologue (dit l'Auteur) ne sçauroit être trop attentif à pénétrer & à démêler tous ces divers sens, dans l'explication des Fables.

A l'égard de la Religion Payenne, il doit en puiser la connoissance non seulement dans les Poètes, les Historiens & les Philosophes de l'Antiquité, mais encore dans les Peres & les Apologistes de la Religion Chrétienne qui attaquoient le Paganisme, tels que S. Justin Martyr, Eusèbe, Clément d'Alexandrie, Lactance, Théodoret, Arnobe, S. Augustin dans sa Cité de Dieu, &c. Le Mythologue doit joindre à la lecture des anciens Auteurs, celle de quantité de modernes, qui ont traité en détail toutes les branches de la Théologie Payenne, que nous avons spécifiées plus haut; & M. B. indique ici la plupart de ces Ecrivains.

Il vient ensuite à ceux qui l'ont devancé dans son travail sur la Mythologie, & il porte son jugement sur chacun d'eux. » Noël le Comte, » (dit-il) Auteur sçavant, nous » auroit peut-être dispensé de traiter le même sujet, si trop révé- » nu pour les sens allégoriques & » moraux des Fables, il s'étoit un » peu appliqué à n'en pénétrer que » l'Histoire. La Mythologie de » *Cuvier* continuée par *au Perrier*, » n'a rien de bien instructif ni de » bien digéré. La Généalogie des » Dieux par *Bocace* a cela d'parti- » culier, que l'Auteur a connu, & » cité des Livres qui ne se trouvent » plus aujourd'hui. L'Ouvrage de » *Lilio Gualti*; est très-bon pour » ce qu'il contient; mais outre » qu'on n'y rencontre pas tous les » sujets qui doivent entrer dans une » Mythologie, il a négligé l'His- » toire que renferment les ancien- » nes fictions; & ce qu'il a de » meilleur est la Liste des surnoms » des Dieux dont il parle, & qui pa- » roît faite avec beaucoup de soin, » quoiqu'il ait souvent négligé de » donner l'explication de ces noms. » Le Commentaire de *Vigenaire* sur » les Tableaux de Philostrate est » très-sçavant, mais trop mêlé de » Physique & de morale, & dans » un langage qu'on ne parle plus.

Après ce détail des connoissances que doit acquérir un Mythologue, l'Auteur lui montre les écueils qu'il doit éviter, par rapport aux divers Systèmes imaginés pour l'explication des Fables, & parmi lesquels on peut assurer que s'il n'y

n'y en a aucun qui puisse satisfaire à toutes les difficultés, ils peuvent aussi être tous de quelque utilité. C'est ce que l'Auteur fait voir en les parcourant.

Tels sont 1°. le Système des Phéniciens, qui pour justifier l'absurdité des Fables du Paganisme, prétendoient qu'elles n'étoient que des allégories qui cachoi-ent de grands mystères, & que ce grand nombre de Dieux, dont on leur reprochoit le culte, n'étoient que des Génies subordonnés au premier Moteur, qui leur avoit confié le soin de gouverner le monde : 2°. le Système du P. Kircher dans son *Oedipus-Aegyptiacus*, où il se flatte de trouver le dénoüement des Fables dans l'explication des hiéroglyphes ou de la Langue Sacrée des Egyptiens : 3°. celui du célèbre Bochart, qui a cru découvrir l'explication de la plupart des Fables dans les équivoques de l'ancienne Langue des Phéniciens : 4°. le Système de ceux qui rapportent toutes les Fables à l'Ecriture Sainte mal entendue & à des Traditions corrompues : 5°. le Système de ceux qui expliquent les Fables relativement à l'Histoire Ancienne, mais défigurée par les Poètes, qui ont été les premiers Historiens, c'est le Système adopté par l'Auteur avec les modifications nécessaires, qui paroît aujourd'hui le plus goûté, & qui est le plus raisonnable, comme le fait voir M. l'A. B. en marquant les inconvéniens & les avantages des uns & des autres : ce qu'il met dans un plein

May.

jour par divers exemples. Après quoi il donne de bons avis sur la conduite que l'on doit tenir pour l'explication des Fables, & qu'il faut voir dans le Livre même.

Il s'efforce de prouver, dans le second Chapitre du premier Livre, que les Fables ne sont point de pures allégories, & qu'elles renferment d'anciens événemens. Il cite d'abord l'autorité de Pausanias, qui assure que de tout tems les événemens extraordinaires & singuliers, en s'éloignant de la mémoire des hommes, ont cessé de paroître vrais, par la faute de ceux qui ont bâti des Fables sur le fondement de la vérité. On sçait que les Poètes ont quelquefois inventé jusques aux personnages mêmes dont ils parlent. Mais c'est ce qu'il est facile de reconnoître ; & certainement les gens raisonnables ne jugent pas de Saturne & de Neptune, comme ils jugent de la Fortune & du Destin. L'Auteur avoue, que s'il n'y avoit dans les Fables des Poètes que quelques allégories, rien ne seroit si froid que leurs Ouvrages, & ils ne mériteroient point qu'on en fit beaucoup de cas. Au lieu qu'il est certain que les plus grands Hommes de l'Antiquité ont toujours eu une haute idée des Poètes, qu'ils regardoient comme les premiers Historiens : & c'est le sentiment de Strabon.

Mais (objeçtera-t-on) ne seroit-ce pas accorder assez si l'on disoit que les Fables renferment la Philosophie & la Religion des Anciens. » Il est vrai (répond l'Auteur)

N n

» qu'on y a mêlé quelques allégo-
 » ries qui y ont rapport : mais le
 » prenier objet des Poëtes a été
 » d'y renfermer l'Histoire de leurs
 » Héros ; & l'on s'éloigne de leur
 » véritable but , lorsqu'on ne s'at-
 » tache qu'aux allégories. Croira-t-
 » on , par exemple , que lorsqu'ils
 » ont mis Bacchus dans la cuisse de
 » Jupiter , ils n'ont voulu nous
 » apprendre autre chose , si non
 » que le vin , pour meurir doit
 » avoir une chaleur modérée ; que
 » le combat des Dieux , dans Ho-
 » mère , ne signifie que le combat
 » de nos passions , ou la con-
 » tion des Planètes dans le même
 » point du Zodiaque : que Vulcain
 » n'est boiteux que parce que le feu
 » sans bois s'éteint ? que le séjour
 » de Proserpine six mois aux en-
 » fers & six mois chez sa mère si-
 » gnifie seulement que le grain de-
 » meure six mois en terre & six
 » mois dehors ? &c.

Mais (objectera-t-on encore)
 ne trouvera-t-on pas dans les Poë-
 tes des expressions , qui ne peuvent
 s'entendre que d'une manière allé-
 gorique ? Ne prennent-ils pas à
 tous momens Jupiter pour l'air ,
 Cérès pour le bled , & Bacchus
 pour le vin ? L'Auteur l'avoue ;
 mais » ce n'est pas là (dit-il) l'an-
 » cien état des Fables : Bacchus y
 » est regardé comme un Prince
 » conquérant , Jupiter comme un
 » Roi de Crète fameux par ses ex-
 » ploits , Cérès comme une Reine
 » de Sicile , qui enseigna l'Agric-
 » culture à son peuple , & ainsi des
 » autres. Ce n'est que dans la sui-

» te qu'on a joint à ces Fables an-
 » ciennes l'idée des Elémens & de
 » toute la nature , & qu'il s'y est
 » mêlé beaucoup d'allégories ; ce
 » qui les rend difficiles à expliquer ,
 » les Poëtes passant tout d'un coup
 » de l'Histoire à la Physique. Ainsi
 » l'on doit regarder ces allégories
 » comme des métaphores & des
 » expressions figurées , qui ont été
 » ajoutées pour marquer les carac-
 » tères des personnes dont on veut
 » parler. Ainsi presque toutes les
 » Fables ont deux parties , l'une
 » historique & l'autre métaphori-
 » que.

» Atlas , par exemple , (dit M.
 » l'A. B.) étoit un Prince Astrono-
 » me , qui se servoit de la Sphère
 » pour étudier le mouvement des
 » Astres : voilà l'Histoire : on ex-
 » prime cela en disant qu'il portoit
 » le Ciel sur ses épaules : voilà la
 » parabole. Protée étoit un Prin-
 » ce sage & prévoyant , éloquent
 » & artificieux ; c'étoit son caractè-
 » re : on l'annonce heureusement
 » en disant qu'il prenoit plusieurs
 » formes. Dédale inventa l'usage
 » des voiles , au lieu des rames
 » dont on se servoit , & il se sauva
 » des mains de Minos : voilà le
 » fait : pour nous l'apprendre on
 » nous dit d'une manière figurée
 » qu'il s'étoit fait des aîles avec les-
 » quelles il s'étoit envolé.

» Il est vrai (poursuit l'Auteur)
 » qu'on diminue beaucoup de la
 » beauté de ces fictions en les ex-
 » pliquant : dès qu'elles viennent
 » à être dépouillées des ornemens
 » qui les accompagnent , elles ne

» sont plus fléboissantes. Les Fa-
 » bles sont le même effet qu'une
 » perspective dans une décoration;
 » il ne faut pas les voir de trop
 » près. On est fâché d'apprendre
 » que les Dragons, qui jetoient
 » du feu par la bouche, les Tau-
 » reaux aux cornes d'airain qui
 » gardoient la Toison d'or, n'é-
 » toient qu'une fausse clef que Mé-
 » dée donna à Jason pour enlever
 » les trésors à son pere, qu'une
 » bonne muraille avec de doubles
 » portes rendoit inaccessibles.
 » Accoutumés à nous former l'idée
 » d'un grand Héros, lorsqu'on en-
 » tend parler d'Hercule, on est
 » surpris de voir partager tant de
 » belles actions entre quelques
 » Marchands qui trafiquent en dif-
 » ferens Pays où ils conduisent
 » quelques Colonies. . . . de ne
 » voir dans tous les changemens
 » d'Acheloüs que des inondations
 » fréquentes : dans le combat
 » d'Hercule avec le Dieu de ce
 » Fleuve, qu'une digue élevée,
 » pour en arrêter les débordemens,
 » &c. Cependant (ajoute M. l'Ab-
 » bé B.) la vérité doit paroître plus
 » aimable, quelque simple qu'elle
 » soit, & faire plus de plaisir sans
 » ornemens, que parée de tout le
 » merveilleux qui l'accompagne
 » dans les Poètes.

Dans le Chapitre troisième il
 s'agit de la division des Fables en
 six especes, Historiques, Philoso-
 phiques, allégoriques, Morales,
 Mixtes & inventées à plaisir, dont
 on a déjà fait mention plus haut :
 & dans les trois Chapitres suivans,

(4, 5, & 6) l'Auteur nous pro-
 pose ses conjectures sur l'origine
 des Fables. Il en reconnoît ici jus-
 qu'à seize différentes sources.

La premiere *Source* est la vanité
 des hommes, qui ont cru que la
 vérité pour paroître plus belle &
 plus amusante, avoit besoin d'or-
 nemens étrangers. La seconde *Sour-*
ce est le défaut de Lettres ou l'i-
 gnorance de l'art d'écrire, auquel
 suppléoit une tradition, qui se
 corrompoit en passant de main en
 main. Troisième *Source* : la faulx
 éloquence des Orateurs & la vanité
 des Historiens qui alteroient les
 faits en les exagérant pour les ren-
 dre plus merveilleux. Quatrième
Source : les Relations des Voya-
 geurs & des Marchands remplies de
 circonstances fabuleuses dûes à
 l'ignorance ou au mensonge. Cin-
 quième *Source* : les Poètes, les Pein-
 tres & les Sculpteurs, qui cher-
 chant toujours à plaire plutôt qu'à
 instruire, ont prêté une ingé-
 nieuse fausseté à une vérité com-
 mune. Sixième *Source* : la pluralité
 ou l'unité des noms, qui a fait par-
 tager entre plusieurs Héros les ac-
 tions & les voyages d'un seul ; ou
 mettre sur le compte d'un seul ce
 qui appartenoit à plusieurs. Septième
Source : l'ignorance de la Philo-
 sophie & sur-tout de la Physique,
 en conséquence de quoi non seule-
 ment on animoit, mais encore on
 divinisoit tous les êtres, les Fleuves,
 les Fontaines, les Astres, &c.
 Huitième *Source* : l'établissement
 des Colonies & l'invention des
 Arts, dont les Auteurs devenoient

les premiers Dieux de plusieurs Nations. *Neuvième Source* : l'envie d'avoir des Dieux pour ancêtres. *Dixième Source* : l'Écriture Sainte mal entenduë par les Payens ; sur quoi l'Auteur prend à témoin *Bochart*, *Ger. Vossius*, *M. Huet*, le *P. Thonassin*, *M. le Laveaux*, *M. Fourmont* l'aîné ; dont il nous expose les sentimens sur ce point, & nous déclare ce qu'il en pense.

Onzième & douzième Source : l'ignorance de l'Histoire Ancienne & de la Chronologie, ce qui fut cause que pendant plusieurs siècles, le souvenir des événemens remarquables ne se conserva que par tradition, ou tout au plus par quelques Monumens qui dans la suite devenoient fort équivoques. *Treizième Source* : l'ignorance des Langues ; sur-tout de celle des Phéniciens, dont les Colonies allèrent peupler diverses Contrées de la Grèce. De-là ont pris naissance une infinité de Fables, dont l'Auteur produit plusieurs exemples, tirés pour la plus grande partie de *Bochart*, & auxquels nous renvoyons pour abrégé. *Quatorzième Source* : l'Égypte & la Phénicie, d'où l'Auteur fait voir en peu de mots, & par des exemples incontestables, que sont venuës la plupart des Fables Grèques ; sur quoi il faut le consulter lui-même. *Quinzième Source* : l'ignorance de la Géographie & de la Navigation, qui fit mêler plusieurs Fables dans les Relations des Voyages qu'on publioit alors ; comme le prouve ici *M. B.* par quantité d'exemples, qu'il faut

voir chez lui. *Seizième & dernière Source* des Fables : le soin qu'on a pris souvent de sauver l'honneur de plusieurs femmes. » Lorsque quelque Princesse avoit eu de la foiblesse pour son amant (dit l'Auteur) les flatteurs ne manquoient pas d'appeler au secours de sa réputation quelque Divinité favorable : il falloit que ce fût un Dieu métamorphosé, qui eût triomphé de l'insensibilité de la Belle. On fauvoit par-là son honneur ; & ces sortes de galanteries, bien loin d'être diffamantes, étoient très-honorables. Il n'y avoit pas jusqu'aux époux trop faciles qui ne les favorisassent : à propos de quoi l'on raconte l'aventure de *Mundus* & de *Pauline*, arrivée sous l'Empire de *Tibère*.

Dans le septième Chapitre, qui termine ce premier Livre, *M. B.* recherche l'origine des Métamorphoses d'Ovide & de quelques autres Poètes. Elles sont toutes fondées (selon lui) ou 1°. sur de véritables faits, auxquels on a joint quelque circonstance surnaturelle pour les embellir ; par exemple, *Cadmus* & *Hermione* changés en Serpens, après leur retruive en *Illyrie* : ou 2°. sur la ressemblance des noms, comme *Picus* changé en *Pivert*, *Cygnus* en *Cygne*, *Hiéras* en *Epervier*, &c. ou 3°. sur des descriptions métamorphiques de quelques effets naturels ; ainsi les amours d'*Apollon* & de *Daphné* marquent la verdure perpétuelle du *Laurier* : ou 4°. sur des symboles qui désignoient les moyens

dont les Princes qui portoient les noms de Jupiter & des autres Dieux s'étoient servis pour séduire leurs maîtresses. Du reste (observe l'Auteur) il n'y eut jamais de Pays plus fertile en Fables que la Grèce. Peu contente de celles qu'elle avoit reçues des Orientaux , elle en inventa un nombre infini de nouvelles. Au surplus, nous ne finirions point si nous voulions nous étendre sur toutes les recherches curieuses que le sçavant Auteur nous étale dans son premier Livre , & que pour ne point franchir les bornes qui nous sont prescrites, nous n'avons fait qu'effleurer. Venons présentement au second Livre de cette Mythologie.

II. L'Auteur y traite des différentes Théogonies , dont l'Antiquité nous a conservé la mémoire, ou du sentiment des Anciens , sur l'origine du Monde & des Dieux : matière d'une discussion épineuse , & qu'il partage en 10 Chapitres.

1. Il examine, dans le premier, la tradition des Chaldéens sur cet article; & elle mérite d'autant plus de considération, que ce Peuple étoit l'un des plus anciens de la terre ; comme semble le prouver la conformité de son opinion sur l'origine du Monde, sur les dix Générations qui précédèrent le Déluge, & sur les dix qui le suivirent, avec ce qu'en a dit Moïse. Le morceau de Bérose, qui regarde la Théogonie des Chaldéens, se lit dans le Syracelle , & c'est de-là que notre Auteur l'a transfert ici. Quelque monstrueux que paroisse ce

Système Chaldéen , il semble (dit M. l'A. B.) n'être qu'une tradition défigurée de l'Histoire de la Création tirée des Ecrits de Moïse, ou puisée dans une tradition encore plus ancienne. Il est certain (continue l'Auteur) que l'endroit de la Genèse, où il est parlé des ténèbres qui couvroient la terre mêlée alors avec l'eau, est le fondement de toute cette Cosmogonie de Bérose, où les Chaldéens avoient imaginé les monstres dont il fait mention , pour décrire d'une manière plus sensible & plus effrayante , cet état de confusion qui regna dans le Monde immédiatement après la Création. Au regard de la formation de l'homme , & de ces hommes monstrueux, qui avoient deux têtes , 4 bras & les deux sexes ; on voit bien (ajoute l'Auteur) que l'Histoire en est prise aussi de la description de Moïse ; & c'est apparemment cette idée des Chaldéens , qui a donné lieu à la Fable des Androgynes si célèbre dans le Banquet de Platon. Il faut voir ce que pense notre Auteur sur l'*Oanès* du Fragment de Bérose & sur les 10 premiers Rois Chaldéens, dont *Xisuthrus* le dernier des 10 est Noé.

2. Comme tout ce que l'Auteur nous débite ici sur la Théogonie des Phéniciens , est tiré du Fragment de Sanchoniaton, dont nous avons parlé avec étendue , dans les Extraits où nous avons rendu compte du Livre de M. *Fourmont* l'aîné sur ce Fragment, transfert ici par M. l'A. B. nous ne nous y arrêterons pas ; & nous avertirons seu-

lement que notre Auteur y joint 8 réflexions très-sensées, & qui méritent d'être lûes.

3. Vient ensuite la Théogonie des Egyptiens, qui, sur l'origine du Monde & des Dieux, offre à peu-près les mêmes idées que celle des Phéniciens. On les trouve développées dans Diodore de Sicile, dont l'Auteur nous donne ici le passage, d'où il résulte, que la matière étoit le premier principe, & que le Soleil & la Lune étoient les premières Divinités de cet ancien Peuple, connus & révérez sous les noms d'Osiris & d'Isis. A ces Astres il joignit les Hommes Illustres, à qui pour leurs bienfaits, il rendit un culte religieux. Tels furent les 8 grands Dieux des Egyptiens, dont parle Hérodote, & que Diodore nous fait connoître sous les noms du Soleil, de Saturne, de Rhéa, de Jupiter, de Junon, de Vulcain, de Vesta & de Mercure, observant qu'on regardoit celui-ci comme le dernier, mais qu'on ne convenoit pas lequel du Soleil ou de Vulcain avoit régné le premier. Du reste, c'est de cette Théogonie Egyptienne que les Grecs ont formé leur Système de Religion, comme l'Auteur le fait voir plus bas.

4. Il passe des Egyptiens aux Atlantides, dont le même Diodore est le seul des anciens qui nous ait conservé la Théogonie. On la trouve ici dans toute son étendue, & telle qu'il nous la décrit. Elle est assez semblable à celle des Grecs (dit notre Auteur) sans qu'on

puisse savoir si ceux-ci l'ont reçue de ces Africains occidentaux, ou si eux-mêmes l'ont apprise des Grecs. Notre Auteur fait sur cette Théogonie ces trois Observations : 1°. Qu'il est surprenant que Diodore n'y fasse aucune mention de Neptune, dont la connoissance & le culte passèrent, selon Hérodote, de la Libye dans la Grèce : 2°. Qu'il ne parle pas non plus de Minerve Tritonienne, que les anciens croyoient être née sur les bords du Lac Triton en Afrique : 3°. Qu'il paroît par tout ce qu'on vient de rapporter, que le culte des Astres, & en particulier du Soleil & de la Lune, a été la première & la plus ancienne Religion de ces Peuples, comme de tous les autres.

5. & 6. La Théogonie des Grecs, quoique empruntée d'Egypte & de Phénicie, a été ajustée par leurs Poètes d'une manière à leur persuader que leurs Dieux étoient originaires de la Grèce, de la Thrace ou de la Phrygie, & que leurs Héros ou leurs Princes en descendoient. Parmi ces Poètes Théologiens, Orphée & Hésiode tiennent ici le premier rang, & c'est d'après eux que notre Auteur nous expose la Théogonie Gréque. Il est vrai qu'il ne nous reste aucun Ouvrage d'Orphée ; mais on peut s'instruire de ses sentimens, 1°. dans les Philosophes Pythagoriciens, qui renouvelèrent sa doctrine : 2°. dans un Manuscrit de Damascius intitulé *Περὶ ἀρχῶν*, cité par *Cumberland* & par *Cuthworth* : dans l'abrégé de la Cosmogonie Orphique, fait par

Timothée le Chronographe : & c'est dans ces sources que notre Auteur va chercher le Système Théologique d'Orphée. Il y trouve d'une part que ce Poète représentoit un des Principes du Monde sous la figure d'un Dragon, avec une tête de Taureau & une de Lion, la face d'un Dieu au milieu, & des aîles dorées à ses épaules ; & qu'à la faveur de l'allégorie, on découvroit dans cette bizarre imagination, les mystères les plus sublimes. Notre Auteur y apprend d'un autre côté, qu'Orphée, quoique regardé comme l'Apôtre du Polythéisme, reconnoissoit pourtant un Dieu Suprême & Incréé, comme Auteur de toutes choses ; ce qui semble justifié par la grande estime que les Philosophes Pythagoriciens & les Platoniciens avoient pour ce Poète, & par l'abrégé de sa doctrine, tel que nous le tenons de Timothée, & que nous le communiquons ici M. l'Abbé B. avec ses réflexions, qu'on peut voir.

Il nous donne ensuite un précis de la Théogonie d'Hésiode, lequel remplit ici cinq grandes pages, & qu'il faut lire dans le Livre même, où l'on verra le jugement que notre Auteur porte de ce Système, en ces termes. » Telle » est (dit - il) la Théogonie des » Grecs : composé monstrueux » d'Histoires & de Fables, dans » lequel on remarque à tous momens une Physique grossière con- » fonduë avec des traditions défigurées ; des générations naturel-

» les mêlées avec des générations » métaphoriques ; des noms » visiblement allégoriques à côté » de noms véritables : le tout recueilli par Hésiode, dans une es- » pece de Poème sans art, sans » invention, & sans autre agrément que celui de quelques épi- » thètes brillantes dont il l'a orné. Notre Auteur nous rapporte encore l'abrégé d'une troisième Théogonie Grecque, plus méthodique & plus éclairée que celle d'Hésiode, & que le Poète Aristophane a mise par dérision dans sa Comédie des Oiseaux. M. l'A. B. cite de plus une quatrième Théogonie Grecque d'un Auteur très-ancien, s'il est vrai qu'elle ait été suivie par Procrapide, Précepteur d'Homère, ainsi que le prétend *Rocace*, sur la foi d'un fragment de *Théodotus*, qui apparemment existoit encore de son tems, & que nous n'avons plus. Comme il y est fait mention des Géans, cela conduit notre Auteur à nous parler du Livre d'Enoc, Ouvrage très-ancien, puisque les Apôtres l'ont cité (quoique supposé) & qui a beaucoup contribué à faire adopter l'opinion du commerce des Anges avec les filles des hommes, d'où naquirent les Géans & les *Nephilim*.

Au reste, si notre Auteur n'a point mis Homère au nombre des Théogonistes Grecs ; c'est que ce Poète n'a fait que se conformer au Système Théologique établi de son tems, sans prétendre, comme Hésiode & Orphée, en publier un de sa façon. Mais l'Auteur n'oublie

pas la Cosmogonie d'Ovide, dont la maniere de débrouiller le Chaos differe totalement de celle du Poëte Hésiode; & qui eu égard à la formation de l'homme, ressemble plus à Moïse qu'à aucun autre Auteur Payen. Sur quoi il faut lire les Réflexions de M. l'A. B. ainsi que sur les autres Théogonies Grèques.

7. La longueur qu'a déjà notre Extrait, ne nous permettra pas de nous étendre sur les autres Théogonies: & nous ne pourrions que les parcourir très-sommairement. Celle des Chinois a été des plus simples, dans les premiers siècles de cette Monarchie, puisqu'elle se réduisoit à la connoissance d'un Etre Suprême, qui étoit l'objet du culte public, qu'on regardoit comme l'ame & le premier mobile du gouvernement de la nature, qui étoit craindre, honoré, respecté, comme un Maître & un Juge, qui sçait récompenser & punir. Six cens ans avant J. C. parut à la Chine la Secte des *Ta-se*, dont le Chef *Lao-Kün* couvrit sa Physique d'une obscurité impénétrable, témoin sa Cosmogonie, qui consistoit à dire que *le Tao ou la Raison a produit un, un a produit deux, deux ont produit trois, & trois ont produit toutes choses*. A cette Secte s'en joignit une autre plus dangereuse venue des Indes, introduite à la Chine l'an 65. depuis J. C. & qui est celle de *Foë*, à qui les Chinois éleverent une infinité de Temples, malgré la proscription perpétuelle qu'en a faite le Tribunal des Rits. Il faut consulter sur tout cela

le commencement du troisième Tome de l'Histoire de la Chine, par le P. du Halde, d'où notre Auteur emprunte tout ce qu'il nous donne ici sur cette matiere.

8. Les Brachmanes ou Bramines, Prêtres des Indes, ont pris leur nom de *Brama*, le premier des trois Etres que (selon eux) Dieu a créés, & par le moyen duquel ensuite il a formé le Monde. Les deux autres Etres sont *Vishnou* & *Butzen*, qui avec *Brama* sont les Chefs de tous les autres Dieux, dont le nombre va jusqu'à 33 millions: mais tous les hommes sont sortis de *Brama*, & ce Dieu a produit autant de Mondes, qu'il y a de parties dans son corps. Notre Auteur en fait ici le dénombrement, ainsi que des sept mers imaginées par ces Bramines. & qui sont d'eau, de lait, de fromage mou, de beurre, de sel, de sucre & de vin, dont chacune a ses Paradis particuliers: sur quoi l'on peut recourir à la Bibliothèque Orientale de *d'Herbelot* & à la Chine illustrée du P. *Kircher* citées par notre Auteur.

9. La Théogonie des Americains, des Iroquois, entre autres, nous a été communiquée par le P. *Lafiteau* Jésuite, de qui M. B. l'a empruntée pour nous l'exposer ici. Elle nous offre (selon lui) un reste de la premiere Histoire du Monde, d'Eve chassée du Paradis Terrestre, & du meurtre d'Abel par Caïn. Quoique nous ne connoissions pas les Traditions des autres Peuples de l'Amerique, il y a bien

bien de l'apparence (dit notre Auteur) qu'ils pensoient la plupart comme les Iroquois sur cet article, puisque les Peuples du Pérou & du Brésil dans l'Amerique méridionale, conviennent avec ces Sauvages Septentrionaux, du nombre d'hommes qu'il y avoit des le commencement, & qui étoient six. Ce n'est pas seulement par leur Théogonie & par leur Systême bizarre touchant leur origine, que les Américains ont égalé les Grecs & les autres Peuples de notre continent, ils leur ressembloit encore par leurs Fables, & l'Auteur en produit plusieurs exemples, qu'il faut voir chez lui & dans les *Atteurs des Sauvages* du P. Laffieu.

10. L'Auteur termine son second Livre par plusieurs Observations sur la Théologie Payenne en général, & en particulier sur celle des Poëtes. Il remarque d'abord que les Philosophes n'attendirent pas le tems des fameux Apologistes du Christianisme, pour appercevoir le ridicule de leur Théologie; & que plus de 400 ans avant l'Ere Chrétienne, l'allégorie avoit commencé à venir au secours des Fables monstrueuses mêlées avec la Religion. Platon l'avoit mise en usage, cette allégorie & ses Disciples la firent valoir. Mais elle ne fut jamais plus en vogue que du tems d'Iamblique & de Porphyre, qui vivoient l'un & l'autre dans les premiers siècles de l'Eglise. L'Auteur observe, en second lieu, que Varron distinguoit trois sortes de Théologies, la Fabuleuse ou

celle des Poëtes, la Physique ou celle des Philosophes, & la Politique ou celle des Ministres de la Religion. La première étoit rejetée par les sages du Paganisme. La seconde sans être désapprouvée, paroissoit devoir être renfermée dans les Ecoles, parce qu'elle discouroit librement de la nature des Dieux, ce qui pouvoit être sujet à des inconveniens. La troisième qui formoit le Systême de la Religion, étoit le fondement du culte qu'on rendoit aux Dieux: & si elle n'étoit pas la plus estimée par les habiles gens, du moins étoit-elle la plus respectée & la seule qui fût suivie dans la pratique.

Notre Auteur observe en second lieu, que la Théologie Poétique, toute proscrite qu'elle étoit, comme on vient de le voir, a cependant trouvé des partisans dans ces derniers tems. Plusieurs Ecrivains modernes charmés des beaux traits qui brillent de tems en tems dans les Ouvrages des Poëtes touchant les vérités les plus sublimes, ont parlé d'eux avec tant d'éloges, qu'il semble qu'on doive les regarder comme d'excellens Théologiens. M. l'A. B. compte parmi ces admirateurs 1°. le P. *Thomasin* de l'Oratoire, qui a recueilli avec beaucoup de soin tout ce qu'ils ont dit sur la Divinité & sur la morale, & a cru y appercevoir beaucoup de conformité avec l'Ecriture Sainte & la lumière naturelle: l'Auteur du Livre Latin intitulé *Homerus Hebræizans*, qui non content de regarder les Poëtes comme de

grands Théologiens , a voulu prouver qu'Homère , dans les deux Poèmes , avoit copié en plusieurs endroits Moïse & les Prophetes : 3°. *Cuthworth* , qui après avoir fait l'éloge de la Théologie des Poètes , sur-tout de celle d'Orphée , rapporte ce qu'ils ont dit de plus beau sur la Divinité : 4°. l'Abbé *Faydit* qui dans les *Remarques sur Virgile* n'a pas fait difficulté de préférer ce Poète à la plupart de nos Théologiens ; prétendant qu'il a eu sur la Divinité & sur la Providence les idées les plus orthodoxes. Si l'on en croit ces Auteurs (dit M. l'A. B.) presque toutes les vérités les plus essentielles , tant spéculatives que pratiques , se trouvent dans les Ouvrages des Poètes ; la piété , le culte du vrai Dieu , son unité , sa toute-puissance , sa bonté infinie , son immensité , son éternité , le ministère des Anges ; les devoirs des hommes envers Dieu & entr'eux , ainsi que les autres préceptes d'une Morale pure.

Notre Auteur avoie , que la lecture des Poètes lui a donné une toute autre idée de leur Théologie. Il est vrai (dit-il) qu'ils parlent quelquefois de la Divinité d'une manière sublime : mais cela ne se soutient point ; & après avoir prodigué à leurs Dieux les épithètes magnifiques d'immortels , de tout-puissans , &c. ils les représentent avec des faiblesses qui ne conviennent qu'aux derniers des hommes & aux plus corrompus. Aussi Platon , pour cette Théologie si monstrueuse

se , les bannissoit-il de sa République ; & Cicéron les blâme de nous avoir appris les débauches des Dieux , leurs querelles , leurs combats , leurs dissensions. Il est vrai (ajoute notre sçavant Mythologue) qu'ils les nomment immortels , ces Dieux tabuleux ; mais en même tems , il n'y en a pas un , dont ils ne nous apprennent la généalogie : ils parlent même quelquefois de leurs Tombeaux. Peut-on concevoir (poursuit-il) rien de plus bizarre que l'idée que les Poètes donnent de leurs Dieux ? que dire de ce mélange de puissance & de faiblesse , d'éternité & de mort , de félicité & de douleur , de tranquillité & de trouble ? Que penserons-nous des railleries que fait de ces Dieux Aristophane , dans quelques-unes de ses Comédies , & des blasphèmes que vomit contre eux Eschyle , dans son Prométhée ?

Mais (dit-on) les Poètes parlent souvent de la providence des Dieux & du soin qu'ils prennent des hommes. Quelle providence , (répond l'Auteur) & il nous en offre pour échantillon leur conduite dans la guerre de Troie , telle que ces Poètes nous la dépeignent. » S'il vouloit (dit-il) parcourir » les autres exemples dont les Poètes sont remplis , on verroit que » c'est toujours la vengeance , l'amour ou quelque autre passion » qui fait agir leurs Dieux : que le » véritable motif des voyages de » Jupiter sur la terre n'étoit que » pour suborner quelque maîtresse : » que si Diane envoye un Sanglier

» ravager les champs de Calydon ,
 » c'est qu'Oenée l'avoit oubliée dans
 » un Sacrifice : que si Niobé voit
 » ses 14 enfans assassinés sous ses
 » yeux par des flèches invisibles ,
 » c'est qu'elle a eu la témérité de
 » s'égalér à Latone : que si Cad-
 » mus voit sa maison remplie de
 » desordre & de carnage ; Actéon
 » son petit - fils déchiré par ses
 » chiens , Penthée mis en piéces
 » par des Bacchantes , & lui-même
 » changé en Serpent , c'est qu'il
 » avoit une sœur & une fille , dont
 » la beauté avoit charmé Jupiter ,
 » & excité la jalousie de Junon :
 » que si Andromède se voit expo-
 » sée à la fureur d'un monstre ma-
 » rin , c'est parce que sa mere
 » avoit égalé sa beauté à celle des
 » Néréides , &c.

» Tels sont (continue M. B.) les
 » sujets de la vengeance des Dieux
 » & les effets de leur providence ,
 » selon les Poëtes ; & le plus sou-
 » vent ce n'est pas sur les coup-
 » bles que tombent de si horribles
 » châtimens , ou si cela arrive
 » quelquefois , ce n'est pas pour
 » les corriger , c'est pour les ren-
 » dre plus criminels (& l'Auteur
 » en produit des exemples :) c'est
 » presque par-tout une providen-
 » ce inquiète & troublée : ce sont
 » d'affreuses vengeances pour des

» sujets fort légers : ce sont des
 » châtimens , non pour punir le
 » vice & animer la vertu , ce qui
 » seroit une bonne Théologie ;
 » mais exercés exprès pour venger
 » quelque mépris , non sur les
 » coupables , mais sur les innocens ;
 » ou si les coupables eux-mêmes y
 » sont enveloppés , ce n'est que
 » pour en faire des scelerats. Vous
 » ne verrez pas ces Dieux empref-
 » sés à châtier l'impiété ou l'injusti-
 » ce ; ils ne s'acharnent que sur
 » ceux qui les oublient dans quel-
 » que Sacrifice , ou qui comparent
 » leurs cheveux ou leur teint à ce-
 » lui de quelque Déesse : sembla-
 » bles à ces petits Seigneurs de Pro-
 » vince , qui se soucient fort peu
 » que leurs Vassaux soient des scé-
 » lerats & des libertins , pourvu
 » qu'ils ne chassent point sur leurs
 » terres , & qu'ils fassent de tems
 » en tems des presens à leurs fem-
 » mes. En un mot (poursuit-il)
 » tout le Système Théologique des
 » Poëtes consiste à nous représen-
 » ter des Dieux inquiets & inre-
 » cessés dans leur providence , pas-
 » sionnés & emportés dans leur
 » vengeance , débauchés & infâmes
 » dans leurs mœurs.

Nous donnerons , dans nos Jour-
 naux suivans , le détail des autres
 Livres de cet Ouvrage.

TRAITE' OU REFLEXIONS TIREES DE LA PRATIQUE

sur les playes d'armes à feu , par Henri-François le Dran , Chirurgien de
 saint Côme , & ancien Prevôt de sa Communauté , ancien Chirurgien Ma-
 jor de l'Hôpital de la Charité , de la Société Académique des Arts , & de
 l'Académie de Chirurgie , Chirurgien Consultant des Camps & Armées
 du Roi. A Paris , chez Charles Osmont , rue Saint Jacques. 1737. vol.

C E petit Traité est divisé en cinq Parties : dans les trois premières on fait une revue générale des différentes especes de playes d'armes à feu ; on considère les divers dérangemens qui en peuvent arriver , tant dans les parties blessées que dans toute l'économie du corps ; & l'on tire de-là des règles générales pour remédier à ces dérangemens, ou pour les prévenir :

Dans la quatrième , on parcourt les playes qui peuvent être faites à chaque membre en particulier , & l'on vient à l'application des règles qu'on a établies précédemment. La cinquième , est un Recueil de quelques Préceptes & de quelques Aphorismes tirés de la pratique.

Cette matiere a déjà été traitée par plusieurs Auteurs , sçavoir entre autres par deux sçavans Medecins qui sont Maggius & Manget , & par un sçavant Chirurgien , qui est Ambroise Paré. M. le Dran reconnoît ces deux Medecins & ce Chirurgien pour ses Maîtres , il dit même qu'il s'en fait un devoir ; mais à l'égard d'Ambroise Paré , il déclare qu'il ne peut admettre en tout la pratique de ce Chirurgien , quelque habile qu'il soit ; » par exemple , *dit-il* , peut-on suivre » Ambroise Paré , lorsqu'il propose » se des médicamens qui ont grand » de puissance d'attirer les bales & » autres corps étrangers ? Pourroit-on » adopter sa pratique lorsqu'il » conseille de mettre en premier » appareil , des tentes assez grosses

» & assez longues , pour dilater » une playe d'armes à feu trop » étroite.

Voilà pour ce qui regarde Ambroise Paré. Quant aux deux Medecins , M. le Dran se contente de dire qu'il pourroit citer aussi des endroits dans lesquels Maggius & Manget ont marqué à la bonne Chirurgie ; il s'abstient cependant de citer ces endroits , & il dit pour raison , que c'est qu'il n'a pas dessein de faire la critique de leurs Ouvrages. Puis reconnoissant combien ce qu'ils ont écrit est excellent , il dit que sans vouloir s'approprier ce qu'ils ont dit de bon , il fait part de ce que la raison & l'expérience lui ont appris ; par où on voit que notre Auteur ayant profité des lumieres de ces Medecins n'est cependant point coupable de plagiat.

Pour donner une idée entiere de ce petit Livre , il faudroit rapporter des exemples de chacune des Parties qui le composent. Nous n'en rapporterons cependant que de la cinquième , parce qu'elle est à la portée d'un plus grand nombre de Lecteurs , & que les matieres qu'elle contient sont un peu moins seches. Ce sont , comme nous l'avons remarqué , des Aphorismes tirés de l'expérience , en voici quelques-uns.

» M. le Dran remarque que si » l'on ne fait aux grandes playes » d'armes à feu, les incisions telles » qu'elles conviennent , elles ne » guériront pas , ou ne guériront » qu'avec beaucoup de peine , que

■ même elles pourront rester situées.

Il donne sur cela l'explication suivante : sçavoir, que si le corps étranger est entré avant dans l'épaisseur du membre, la playe d'arme à feu ressemble aux fistules, en ce que le fond est plus large que l'entrée, & comme pour guérir une fistule, il en faut rendre l'entrée beaucoup plus large que le fond, de même aussi on ne peut guères esperer de parvenir à la guérison d'une playe d'arme à feu, telle que celle dont il s'agit, si l'on n'en dilate pas suffisamment l'entrée pour faire de toute la division, une playe évaluée. Or cinq circonstances doivent déterminer la figure, la longueur, la largeur & la profondeur de l'incision qu'il faut faire, 1°. la profondeur & l'étendue de la contusion ; 2°. la nature de la partie blessée, qui est ou charnue, ou aponevrotique, ou osseuse ; 3°. la profondeur de la playe ; 4°. le volume de la partie, qui est ou grosse ou petite, ou grasse ou maigre ; 5°. le nombre & le volume des corps étrangers, qu'il faut enlever.

Un autre Aphorisme de M. le Dran, & qu'il reconnoît avoir puisé dans un sçavant Medecin, est que l'intromission fréquente de la sonde ou des doigts dans une playe, est capable de causer un grand nombre d'accidens. Pour rendre raison de cet Aphorisme, il dit que l'irritation du genre nerveux est si propre à déranger l'économie du corps, que c'est pour éviter ce dérangement que le Créa-

teur a pris soin de mettre sur l'extrémité des nerfs qui se portent à la peau, un épiderme propre à les défendre contre l'attouchement trop rude des corps. L'on voit même, remarque-t-il, que cet épiderme s'épaissit & devient plus dur aux pieds de ceux qui marchent pieds nus, & aux mains des Ouvriers qui font des Ouvrages pénibles. La nature est aussi attentive dans la réparation des chairs, qu'elle l'est dans leur formation ; car lorsque l'escarre qui garnit les parois d'une playe vient à tomber, les papilles des nerfs qui s'y trouvent à nud, & qui par conséquent sont d'un sentiment très-vif, se recouvrent en très-peu de jours de mamelons charnus beaucoup moins sensibles. Or si par l'intromission trop frequente de la sonde ou des doigts dans une playe, on vient à toucher les parois de cette playe avant qu'il s'y soit produit des mamelons charnus ; ou si ces mamelons s'étant déjà formés, le Chirurgien les fait saigner, & les détruit, il touche alors à nud, l'extrémité des nerfs, & par-là il excite une espèce de crispation, non seulement dans le genre nerveux de la partie, mais encore dans celui de tout le corps, ce qui suspend la suppuration en étranglant tous les petits vaisseaux par où elle se faisoit, en sorte qu'alors la matiere purulente rentre dans le torrent de la circulation, altere les liqueurs, y change ce mouvement intestin que la nature y a imprimé pour en faire des liqueurs vivantes,

& cause par ce moyen la mort du blessé.

M. le Dran conclut de-là, après les sçavans Medecins qui ont écrit sur ces matieres, que c'est une pratique meurtriere, de toucher souvent & long-tems aux playes, & que lorsque le Chirurgien y a fait d'abord les incisions convenables, il n'y doit plus toucher sans une extrême necessité.

Voici un Aphorisme qui n'est pas moins de consequence que les précédens, c'est que si dans les pansemens on voit paroître un caillot ou un filer de sang au bord d'une playe profonde qu'il n'a pas été permis de dilater suffisamment, il ne faut pas s'aviser de l'ôter; ce caillot ou ce filer de sang, comme l'ont remarqué plusieurs Medecins, est une preuve certaine qu'il y a un vaisseau ouvert, ce sang n'a cessé de couler que parce que le caillot qui s'est formé d'abord près de l'embouchure du vaisseau ouvert, s'étant allongé jusqu'au lieu où on le voit, a enfin fermé étroitement cette embouchure, en sorte qu'il y fait l'office de bouchon, & supplée à la ligature. C'est pour cela que les Medecins & notre Auteur avec eux, conseillent de le laisser. Il ne faut pas même le déranger, & si on le tiraille tant soit peu, on décolle le bouchon dans quelque point de son adhérence & le sang sort ensuite goûte à goûte, ce qui est un inconvenient.

On trouve quelquefois des vers dans les playes d'armes à feu com-

me dans les autres. Notre Auteur fait là-dessus une fort bonne remarque, qui est que la production de ces vers ne doit point allarmer, parce qu'il ne s'en engendre jamais dans les mauvaises suppurations, ni dans les dispositions gangreneuses, mais seulement dans les bonnes suppurations. Notre Auteur ne nie pas cependant qu'il ne s'en produise dans la sphacele parfaite. Tout l'inconvenient qui arrive de ces vers quand la playe est en bon état, c'est à ce que remarque Monsieur le Dran, que lorsqu'ils sont un peu gros, ils causent des picotemens très-incommodes pour le blessé; ainsi il faut songer à ôter cette vermine, & à empêcher qu'il ne s'en reproduise, M. le Dran conseille pour empêcher cette reproduction, de mettre des amers dans la playe, comme sont les poudres de mirrhe ou d'aloës, l'infusion d'absinthe, &c.

Nous passons plusieurs autres Aphorismes pour venir à celui par lequel M. le Dran termine son Traité.
 » Je crois, *dit-il*, ne pouvoir mieux
 » finir cet Ouvrage qu'en indi-
 » quant aux jeunes Chirurgiens,
 » la maniere dont ils peuvent le
 » mieux s'instruire dans la pratique
 » des règles que je viens de donner;
 » car la pratique & la théorie sont
 » également essentielles au Chirur-
 » gien, & l'une sans l'autre est peu
 » de chose.

Après ce petit préliminaire, il avertit les Chirurgiens que pour s'instruire facilement de ce que la théorie renferme, ils doivent

avoir recours aux Leçons publiques ou particulières , à la lecture des bons Auteurs , & aux réflexions.

Quant à la pratique , il leur déclare que pour l'apprendre , il ne suffit pas de suivre les grands Maîtres de l'art , en les voyant pratiquer , mais qu'il faut operer souvent soi-même ; & comme les playes d'armes à feu varient en plusieurs manieres , il recommande au jeune Chirurgien , de menager toutes les occasions d'en voir de toutes les sortes , & d'y faire les operations convenables.

C'est sur les cadavres qu'on apprend l'anatomie , & la maniere de faire les grandes operations de Chirurgie. C'est sur les cadavres qu'on prend l'habitude d'operer tranquillement & hardiment. On peut également sur les morts s'instruire de la maniere d'operer dans les differens cas de playes d'armes à feu quels qu'ils puissent être. Un coup de pistolet ou de fusil tiré exprès dans la cuisse d'un cadavre , dans le bras ou ailleurs , y fait une playe qui ne differe en rien d'une playe récemment faite dans un corps vivant. Le Chirurgien , à ce que remarque M. le Dran , y peut donc faire tout ce que l'art prescrit , & avec les mêmes attentions qu'il auroit pour un blessé vivant. Mais en operant ainsi sur le mort , on a un avantage , dit notre Auteur , qu'on ne trouve pas sur le vivant , c'est qu'après avoir fait les incisions qu'on croit nécessaires , & ôté ce

qu'on a trouvé de corps étrangers , ou d'esquilles , on peut disséquer le membre sur lequel on vient d'operer , & voir par ce moyen , si l'on a fait tout ce qu'on devoit faire. Il n'est pas douteux que cet exercice étant souvent repeté , ne rende un Chirurgien très-habile de la main.

C'est pourquoi M. le Dran exhorte tous les jeunes Chirurgiens à travailler le plus souvent qu'ils pourront , sur les morts. Ils se feront par-là de justes idées des differens dérangemens que les bales peuvent faire dans les différentes parties , & ces playes n'étant plus nouvelles pour eux , ils seront en état de faire sur les blessés , tout ce que l'art prescrit.

Ce Traité de M. le Dran est écrit d'une maniere claire & méthodique , ce qui peut être d'une fort grande utilité aux jeunes Chirurgiens.

L'Ouvrage , au reste , est muni de deux Approbations ; la premiere , qui est de Montieur Casamajor , Docteur - Régent de la Faculté de Medecine de Paris , porte , que le Livre de M. le Dran est rempli d'Observations très-utiles & très-conformes aux principes de la bonne Chirurgie ; la seconde qui est de M. Petit le Chirurgien , porte qu'il lui a paru , que cet Ouvrage ne aément en rien , le Zèle que l'Auteur a toujours fait paroître pour l'instruction des élèves.

Nous laissons aux Lecteurs à juger laquelle de ces deux Approbations est la plus favorable.

HISTOIRE GÉNÉRALE DE LANGUEDOC , AVEC DES
Notes & les Pièces justificatives : composée sur les Auteurs & Titres originaux , & enrichie de divers Monumens. Par un Religieux Benedictin de la Congregation de Saint Maur. TOME TROISIÈME. A Paris, chez Jacques Vincent , Imprimeur des Etats Generaux de la Province de Languedoc , rue & vis-à-vis l'Eglise Saint Severin , à l'Ange. 1737. in-fol. Vol. de 606. pag. pour l'Histoire & les Notes , & de 706. pag. pour les Preuves & la Table generale des noms & des matieres.

NOUS avons donné dans les Journaux précédens le précis de l'Hérésie & de la Guerre des Albigeois , & nous nous sommes engagés à rendre compte dans celui-ci de quelques autres endroits de cette Histoire , aussi-bien que de quelques-unes des Notes qui la suivent. Au milieu d'une si grande abondance de matieres également curieuses & interessantes , nous choisissons celles qui peuvent mériter l'attention du plus grand nombre de nos Lecteurs. Elles se trouvent à la fin du XXVI. Livre. Après avoir développé avec autant de sagacité que d'exactitude les diverses revolutions arrivées dans le Languedoc , soit par la guerre de Religion , soit par le mariage d'Alphonse frere de Saint Louis , avec l'héritiere de Raimond VII. Comte de Toulouse , jusqu'à la réunion de cette Province à la Couronne en 1271. après la mort du même Alphonse & de sa femme , Dom Vaissette , en faisant une espece de recapitulation de ce qui est répandu dans son Ouvrage , décrit les mœurs & les coutumes du Pays telles qu'elles étoient au XIII. siècle. Il commence par la Religion & le Clergé.

Il assure que lorsque les Hérétiques renouvelèrent leurs erreurs dans le Languedoc à la fin du XII. siècle , l'un & l'autre Clergé , c'est-à-dire le Séculier & le Régulier , étoit également tombé , comme dans le reste du Royaume , dans un grand relâchement ; que la vicelicensieuse des Ecclesiastiques servit de prétexte aux Sectaires pour les décrier , & que comme ces derniers affectoient un air de piété & de reforme , ils séduisirent plus aisément les Peuples. Il se tint divers Conciles dans le Pais pour le rétablissement de la Discipline Séculiere & Réguliere , & en consequence des Decrets du Concile de Latran tenu en 1215. il y eut en 1226. à S. Tyberi une assemblée générale de tous les Monastères de l'Ordre de S. Benoît répandus dans la Province de Narbonne , où il se fit divers Statuts de reforme qui furent confirmés par le Pape.

Les differens Ordres Religieux institués dans l'Eglise au XIII. siècle , & qui s'établirent dans la Province , comme les Freres Prêcheurs & Mineurs , les Religieux de la Trinité & ceux de la Mercy , les Carmes , les Augustins , &c. contribuerent

contribuerent à y faire reffleurir la Religion, & les soins des premiers Inquisiteurs aiderent à deraciner l'Hérésie : mais, ajoute l'Historien, on ne sçauroit disconvenir que le zèle de ceux-ci n'ait eu d'abord quelque chose de trop amer. Il fallut que les deux Puissances se joignissent pour regler leurs procédures & mettre de justes bornes à leur trop grande autorité.

Dom Vaïssette remarque que les Evêques & les autres Prélats firent valoir extrêmement la leur dans ce siècle, qu'ils furent fort attentifs à conserver & à augmenter les privilèges & le domaine temporel de leurs Eglises, & qu'en employant les censures contre ceux qu'ils croyoient y donner atteinte, ils firent un usage si fréquent de l'excommunication, qu'il dégénéra en abus. Les Ecclesiastiques ne pouvoient être assignés que devant un Juge d'Eglise, & le privilège clerical étoit alors si fort étendu, que les Clercs même mariés, en jouïssent. Cependant les Curez n'avoient pas la liberté de disposer par leur Testament de leurs effets mobiliers. L'usage s'étoit conservé parmi les gens de Condition d'ordonner par leurs dernières dispositions à ceux de leurs enfans qu'ils jugeoient à propos, d'embrasser l'état Ecclesiastique ou Religieux avec une certaine somme qu'ils leur léguoient, enfin on continua de se donner à la fin de ses jours pour *frere* ou *sœur* dans quelque Monastere, de se faire revêtir avant la mort de l'habit Religieux

May.

& de se faire inhumer dans cet habit.

L'Auteur observe ensuite qu'avant l'Hérésie des Albigeois & la Guerre qui en fut la suite, les Comtes de Toulouse dominoient presque sur toute la Province, & que les grands Vassaux y jouïssent paisiblement des Domaines & des droits que leurs ancêtres leur avoient transmis, sans que nos Rois se mêlassent que très-peu de leurs affaires : après avoir marqué en peu de mots les changemens arrivés depuis, & avoir parlé de l'autorité des Sénéchaux de Languedoc, & des fonctions des autres Officiers de Justice, il nous apprend que le nom de *Languedoc* donné à la Province ne commença à être en usage que vers la fin du XIII. siècle, & qu'auparavant & depuis la fin du XI. siècle elle fut censée appartenir à la *Provence*, prise en général. On partageoit alors le Royaume en deux parties, France & Provence, à cause des deux differens idiomes qu'on y parloit, & qui étoient si differens l'un de l'autre que les Peuples de Provence & de Languedoc regardoient encore, vers la fin du XIV. siècle, la Langue Francoïse comme un Langage qui leur étoit étranger & absolument inconnu.

Les Loix Romaines furent les seules, selon Dom Vaïssette, qu'on observa dans la Province durant le XIII. siècle & les suivans, & l'étude de ces Loix y fut très-cultivée, même parmi les gens de Condition, qui se crurent honorés du titre de Jurisconsulte. C'est ce

P p

que l'Auteur prouve par l'exemple d'un Richard de la Tour qui se qualifie *Damoiseau & Jurisconsulte* dans une Transaction de l'an 1270.

Outre ces Loix qui étoient le Droit commun du Pays, chaque Ville eut ses Coûtures particulières. Les Seigneurs les firent rediger pour la plupart dans ce siècle : mais ell's ne regardent proprement que le Gouvernement politique, les frais de Justice, & quelques usages particuliers, dont les uns furent abrogés & les autres établis. Il paroît par ces Coûtures que la punition des homicides & des autres crimes qui méritoient la mort, étoit laissée à la volonté & au jugement du Seigneur & des *Prux-homes* ; en sorte que les peines étoient arbitraires. A l'égard de l'adultere on se contentoit de faire courir tous nuds dans les rues les deux coupables qui avoient été surpris en flagrant délit, en les fustigeant : mais il leur étoit permis de se racheter de cette punition par une amende pécuniaire. » Ce qui prouve, dit l'*Historien*, le progrès que » la licence des Mœurs avoit fait » alors. Elle étoit montée à un tel » point, ajoute-t-il, qu'on étoit » obligé en quelque sorte de tolérer les lieux publics ou de débauche ; on leur assignoit seulement des endroits séparés, dans les Faubourgs & hors de l'enceinte des Villes. En 1285, les Consuls & les habitans de Montpellier défendoient aux femmes débauchées d'habiter ailleurs que dans une rue particulière appelée

» *la rue chaude*, & pour empêcher qu'elles ne fussent insultées, ils les mirent sous la protection du Roi & de sa Cour.

De ces détails concernant les Coûtures & les Mœurs, Dom Vaissette passe à la distinction des Etats. Dans le XIII. siècle comme dans les siècles précédens on partageoit tous les habitans de la Province en Libres & en Serfs. Les premiers comprenoient les Nobles & les Citoyens ou Bourgeois des Villes murées. Les Nobles étoient exempts de subsides & n'étoient tenus qu'au service militaire, suivant la nature de leurs fiefs, au lieu que les simples Bourgeois étoient assujettis, 1°. à suivre leur Seigneur dans ses chevanchées, 2°. à divers cens, rentes ou autres droits Seigneuriaux, 3°. à payer une *taille* à leurs Seigneurs en certains cas, hors desquels il n'étoit pas permis aux Seigneurs d'imposer aucun subside sur les Vassaux sans leur consentement ou leur bonne volonté. Ce furent ces personnes libres qu'on subdivisoit en Citoyens - Bourgeois & en Citoyens Ruraux qui formèrent le Tiers - Etat, lequel faisoit dans la Province, dès le XIII. siècle un corps distinct du Clergé & de la Noblesse.

Celle-ci étoit alors héréditaire, comme elle l'est à peu - près aujourd'hui, & elle avoit plusieurs degrez, sçavoir les *Barons*, les *Châtelains* & les *Chevaliers*, les premiers étoient les grands Vassaux, ou les Vassaux immédiats du Roi

ou d'un autre grand Vassal leur Supérieur. Les *Châtelains* étoient les Seigneurs des Châteaux qui avoient droit de Justice, & on comprenoit tous les Nobles sous le nom general de *Chevaliers* (MILITES) pour les distinguer des non Nobles ou Bourgeois des Villes qui étoient sujets aux Chevauchées & qu'on nommoit *Pédutes*, parce qu'ils servoient à pied, au lieu que les Nobles combattoient toujours à cheval armés de toutes pieces. Dom Vaissette assure que les Nobles qui avoient été reçus Chevaliers prenoient déjà quelquefois cette qualité dans les Actes dès le commencement du XIII. siecle, mais il ne trouve pas que ceux qui n'étoient pas encore parvenus à ce grade, ou les fils des Chevaliers, se soient qualifiés *Damoisiaux* ou *Ecuyers* avant le milieu de ce siecle.

La création des Chevaliers ne se faisoit guères que dans les *Cours plénieres* que les Rois & les Princes tenoient à certains jours solennels de l'année. Lorsque les Chevaliers servoient à l'armée, ils devoient avoir au moins quatre Cavaliers à leur suite; on les qualifioit, Monseigneur, ou *Dominus* en Latin, & les Princes mêmes ne faisoient pas difficulté de leur donner cetitre. Quel que fût l'éclat de la Noblesse dont les surnoms n'étoient pas encore entièrement héréditaires dans ce siecle, notre Auteur prouve qu'on ne faisoit cependant pas beaucoup de difference entre les simples Nobles & les Bourgeois des principales

Villes, & qu'il n'étoit pas difficile de passer de la Bourgeoisie à la Noblesse; après quoi il explique ce qu'on doit entendre par le nom de *Serfs*.

On en distinguoit, selon lui, de deux sortes. Les *Serfs de Corps*, & les *Serfs de Corps* ou de Castelage. Les Seigneurs avoient droit sur la personne des premiers, quelque part qu'ils demeurassent, & les autres, outre la servitude personnelle à laquelle ils étoient assujettis, étoient tenus d'habiter dans les Domaines du Seigneur, de cultiver ses terres, & de lui payer certaines redevances. Les *Serfs de corps* ne pouvoient marier leurs filles sans le consentement de leur Seigneur, & leurs fils ne pouvoient embrasser l'état Ecclesiastique sans sa permission. Ils étoient cependant capables d'effets civils, & ils pouvoient ester à droit. Cette servitude se prescrivait par trente ans. Ce fut Philippe le Bel qui l'abolit entierement dans la Province.

Les Nobles, les Bourgeois des Villes, & les autres personnes libres possédoient la plupart de leurs terres en Franc - alleu, ou sans payer aucune redevance Seigneuriale, & dans ce siecle, comme dans le précédent, les *Alleus* en Languedoc, suivant Dom Vaissette, étoient opposés aux *Fiefs*. Il étoit même permis aux Juifs d'y posséder des alleus. Jamais ces Peuples ne furent tant en crédit ni si nombreux qu'alors dans la Province; ils y avoient des Synago-

gues dans les principales Villes, & l'Histoire rapporte les noms de plusieurs Rabbins qui s'y sont rendus célèbres par leurs Ecrits ; quelques-uns prétendent que le fameux Rabbin David Kimchi étoit de Narbonne.

Comme c'étoit le commerce qui attiroit en Languedoc les Juifs & d'autres étrangers, Dom Vaissète en prend occasion de parler en général de celui qui rendoit florissantes les Villes de Montpellier, de Narbonne, de Nîmes, &c. Ce qui le conduit à l'article des Monnoyes, soit Royales, soit Seigneuriales de la Province. Nous ne rapporterons qu'un trait qui regarde ces dernières : il faut lire le reste dans le Livre même. » Berenger, Evêque de Maguelonne, fit » frapper dans son Diocèse une » Monnoye étrangere qu'on appelloit des *Milarets*. Elle avoit » cours parmi les Sarrafins, & » étoit au coin de Mahomet. Comme ce Prélat, ajoute l'Auteur, ne se conduisoit en cela que par l'esprit d'une cupidité sordide, à cause du grand profit qu'il y avoit à faire sur ces especes, le Pape Clément IV. l'en reprit sévèrement, & lui défendit de continuer.

Nous avons déjà dit quelque chose dans notre premier Extrait de cet Ouvrage sur l'état des Lettres en Languedoc au XIII. siècle & sur la Poésie Provençale qui y étoit cultivée ; ainsi nous nous ne suivrons pas Dom Vaissète dans ce qu'il en écrit en cet endroit, nous nous arrêterons plutôt à ce

qui regarde les habits, les noms & les familles.

On se servoit alors dans la Province de vêtemens extrêmement serrés & à pli de corps, comme les Espagnols & les Gascons ; les hommes se couvroient la tête avec des capuchons, & se faisoient raser la barbe. Un Concile tenu à Montpellier en 1195. défend aux hommes de porter des habits fendus par en bas, & aux femmes des robes traînantes.

Pour ce qui est des nêces & des funerailles, Dom Vaissète rapporte que les habitans de Toulouze firent un Reglement en 1204. pour défendre aux Jongleurs & aux Jongleuses d'entrer dans les maisons, excepté durant les nêces, sans la permission du Maître & de la Maîtresse. Il fut aussi défendu à toute sorte de personnes, excepté au pere, à la mere, au fils, aux filles, aux freres, aux sœurs, au mari & à la femme du mort, de se faire conduire & soutenir par d'autres aux funerailles, & à tous en général de s'égratigner le visage avec les ongles, de s'arracher les cheveux, de se déchirer les habits, & de se renverser par terre dans une semblable occasion. L'Auteur ajoute que c'étoit un usage ancien à Montpellier, au milieu du XIII. siècle, de porter les morts au tombeau dans leurs lits de parade, & que ces lits appartenoiènt au Curé.

Enfin Dom Vaissète termine son XXVI. Livre par quelques Remarques sur les Notaires publics que les Princes & les grands Sei-

gneurs avoient commencé d'établir dans leurs Domaines au XII. siecle ; & par la maniere de dater , en commençant l'année à Pâques ou à l'Incarnation. Il ne paroît pas à l'Historien que les Notaires ayent gardé les minutes de leurs expéditions avant le milieu du XIII. siecle. Ils les déliroient aux parties en original & en faisoient deux ou plusieurs exemplaires , suivant le nombre qu'on en vouloit. Pour éviter toute fraude ils écrivoient les deux exemplaires un de chaque côté du parchemin , & mettoient dans le blanc qui étoit au milieu les lettres de l'Alphabet en grandes capitales. Ils coupoient ensuite ce parchemin par le milieu de ces lettres , & ces sortes de Chartes , dont l'usage étoit déjà établi dans les siècles précédens , s'appelloient *Chartes divisées par l'Alphabet*.

Il nous reste maintenant à parler des Notes qui précèdent dans ce Volume les preuves de l'Histoire. Elles sont au nombre de 45 imprimées sur deux colonnes , elles peuvent passer presque toutes pour des Dissertations , & il n'y en a point qui ne servent , soit à fixer l'Epoque , soit à développer les circonstances de certains événemens , soit enfin à éclaircir la Généalogie de quelques grandes Maisons de Languedoc. Pour en donner une idée nous nous bornerons à l'Extrait des Notes XIII. XIV. & XXVI.

NOTE XIII. *Sur l'origine du nom d'Albigeois , donné aux Hérétiques de la Province au XII. & au XIII. siècles.*

Les Auteurs modernes , cités par Dom Vaissette , sont partagés sur cette origine : les uns prétendent que le nom d'*Albigeois* fut donné aux Hérétiques de Languedoc dès le tems de Saint Bernard ; parce qu'il y en avoit alors un grand nombre à Albi ou dans le Diocèse. Les autres au contraire veulent que ces Sectaires aient été ainsi nommés , parce que leurs erreurs furent condamnées dans le Concile tenu en 1165. à Lombers en Albigeois. M. de Thou donne une autre étymologie à ce nom , & le fait dériver d'*Albe* ou *Alps* , ancienne Capitale du Vivarais , où il suppose que les Vaudois passèrent du Lyonnais ; mais cette opinion est sans fondement , au jugement de notre Auteur , à qui il paroît que toute la question consiste à sçavoir si les Hérétiques furent appelés *Albigeois* , ou parce qu'ils furent condamnés dans le Pays , ou parce qu'ils y étoient en plus grand nombre que par-tout ailleurs.

Après avoir discuté ces deux sentimens , & après avoir prouvé que le nom d'*Albigeois* ne fut donné aux Hérétiques qu'au commencement de la Croisade publiée contre eux en 1208. ce qui lui paroît le plus vraisemblable , est qu'on leur donna ce nom tant parce qu'ils avoient été condamnés au Concile de *Lombers en Albigeois* , que parce qu'ils étoient répandus dans les Diocèses de Beziers , de Carcassonne , d'Alby , & le Lauragais , &c. qu'on comprenoit alors

sous le nom general de *Parties d'Albigois*, ou de *Terres d'Albigois*, & non parce qu'ils étoient en plus grand nombre dans la Ville d'Albi, ou dans le Païs d'Albigois proprement dit, que partout ailleurs, ou parce qu'ils y avoient pris naissance.

NOTE XIV. *Sur l'Epoque & les circonstances de la naissance de Jacques I. Roi d'Aragon, Seigneur de Montpellier.*

Notre Auteur, contre le sentiment de quelques Historiens Espagnols, fixe l'Epoque de la naissance de Jacques I. au 1. de Fevrier de l'an 1208. & raconte ainsi les circonstances de la conception de ce Prince d'après Raimond de Montaner qui écrivoit en 1325. Quoique ce morceau soit un peu long, nous croyons qu'on le lira ici avec plaisir.

» Pierre, Roi d'Aragon, dit
» Montaner, s'étant extrêmement
» refroidi à l'égard de la Reine Ma-
» rie (de Montpellier) sa femme,
» venoit quelquefois à Montpel-
» lier, mais sans voir cette Prin-
» cesse, ce qui faisoit beaucoup de
» peine aux habitans de cette Ville,
» & à tous ses autres Sujets, parce
» qu'il n'avoit pas d'heritier, &
» qu'ils craignoient que s'il venoit
» à deceder sans posterité, la Sei-
» gneurie de Montpellier ne passât
» en des mains étrangères, & ne
» fût détachée de la Couronne
» d'Aragon. Pierre devint amou-
» reux pendant ce tems-là d'une
» des plus belles femmes de Mont-
» pellier. Les Consuls qui con-

» noissoient l'excès de l'amour de
» ce Prince pour sa Maitresse, s'a-
» dreillerent à un Seigneur, confi-
» dent du Roi, & lui firent les
» plus magnifiques promesses, s'il
» vouloit entrer dans leurs des-
» seins. Ce Seigneur ayant écouté
» volontiers leur proposition, ils
» concerterent ensemble ce qui
» s'ensuivit. Ce Seigneur fit entendre au
» Roi qu'il avoit gagné sa Maitres-
» se, & qu'elle avoit promis de
» l'aller trouver la nuit dans sa
» Chambre, à condition que ce
» seroit sans lumiere, de crainte
» d'être connuë. Il se chargea en
» même tems de la lui amener.
» Pierre ravi de ces offres, les ac-
» cepta sans peine, & on prit jour
» pour le rendez-vous. Cependant
» les Consuls & les habitans de
» Montpellier firent faire des prie-
» res dans toutes les Eglises de la
» Ville pendant une semaine, sous
» pretexte de demander à Dieu la
» reconciliation du Roi & de la
» Reine, & dans la verité pour
» obtenir un heritier du Royaume
» d'Aragon, & de la Seigneurie
» de Montpellier. La nuit du Sa-
» medi au Dimanche qui étoit le
» tems marqué, tandis que les ha-
» bitans s'étoient rassemblés dans
» les Eglises pour redoubler leurs
» prieres; le confident du Roi se
» rendit à l'Hôtel de Ville, où la
» Reine, qu'on avoit fait entrer
» dans le complot, l'attendoit avec
» les douze Consuls, douze des
» principaux habitans, douze Da-
» mes des plus qualifiées de la Vil-
» le, douze jeunes Demoiselles,

» deux Notaires , l'Official de l'E-
 » vêque , divers Chanoines de la
 » Cathedrale de Maguelonne , &
 » quatre Religieux qui accompa-
 » gnerent tous cette Princesse ,
 » ayant chacun un cierge à la
 » main , jusque dans l'antichambre
 » du Roi. Aussi-tôt le confident
 » introduisit la Reine dans la
 » chambre de ce Prince qui la reçut
 » dans son lit comme si ç'eût été
 » sa Maîtresse. Le lendemain à la
 » pointe du jour , tous ceux qui
 » l'avoient accompagnée & qui
 » étoient demeurés dans l'anti-
 » chambre à genoux & en priere ,
 » entrèrent brusquement dans la
 » chambre du Roi avec leurs cier-
 » ges allumés. Ce Prince surpris &
 » comme effrayé d'un pareil specta-
 » cle , sauta du lit , & ayant pris
 » son épée , se met en état de dé-
 » fense. Tout le Cortège se pro-
 » sterna alors à genoux & deman-
 » da grace , en priant le Roi de re-
 » garder qui étoit celle qui avoit
 » couché avec lui. Pierre reconnoît
 » bien-tôt la Reine ; & après qu'on
 » lui eut raconté de quelle maniere
 » tout s'étoit passé , il dit : puis-
 » que cela est ainsi , je prie Dieu
 » que vos souhaits soient accom-
 » plis. Le Roi partit le jour même
 » de Montpellier , *ajoute le même*
 » *Historien* , & les habitans retin-
 » rent six des principaux Cheva-
 » liers de la Cour de ce Prince , qui
 » avec les mêmes personnes qui s'é-
 » toient trouvées pendant la nuit
 » dans l'antichambre du Roi , de-
 » meurerent au Palais , durant tout
 » le tems de la grossesse de la Reine ,

» jusqu'à ce qu'enfin au bout de
 » neuf mois elle accoucha d'un
 » Prince , qui fut baptisé dans l'E-
 » glise de Notre-Dame de Mont-
 » pellier , sous le nom de Jacques ,
 » & qui succéda dans la suite au
 » au Royaume d'Aragon.

Quoique Raimond de Montaner
 assure qu'il tient ces circonstances
 de Jacques I. lui-même dont il
 avoit été contemporain , Dom
 Vaissette ne laisse pas de les regar-
 der comme un conte fait à plaisir ,
 & qui a encore été embrassé par
 divers autres Historiens postérieurs.
 Il se fonde sur-tout sur le silence
 du Roi Jacques lui-même , qui
 n'en dit rien dans les Memoires
 qu'il nous a laissés de sa Vie , &
 qui marque expressément qu'il fut
 conçu à Miraval ou Mirevaux , lieu
 situé sur l'étang de Maguelonne , à
 deux lieux de Montpellier. On doit
 aussi inferer de ce qu'il dit là-des-
 sus , que l'origine du *Chevalier de*
Montpellier , rapporté dans les der-
 nières Editions du Dictionnaire de
 Moréri , est une pure Fable , qui
 doit son origine au Roman de
 Montaner. On y attribue le strata-
 gême à la Maîtresse de Pierre d'A-
 ragon , qu'on nomme *Catherine*
Rebuffé , & qu'elle n'en fut que plus
 considérée de tout le monde , & plus
 tendrement aimée du Roi. » Ce
 » Prince , dit-on dans ce nouveau
 » recit , poussa sa passion pour elle
 » jusqu'à entrer publiquement dans
 » la Ville de Montpellier sur une
 » Haquenée blanche , portant der-
 » riere lui sa Maîtresse en croupe.
 » Les habitans flattés de l'honneur

» qu'avoir reçu leur concitoyenne,
 » demandèrent au Roi cette même
 » Haquenée qu'ils obtinrent, &
 » imposèrent à la Ville la charge
 » de la nourrir & d'en prendre
 » soin. Elle vécut près de vingt ans
 » & ne paroissoit qu'au même jour,
 » auquel le Roi avoit fait son en-
 » trée. On la promenoit autour de
 » la Ville, les chemins étoient par-
 » semés de fleurs, & toute la jeu-
 » nesse étoit autour de la Haquenée
 » en chantant & dansant. Ils pri-
 » rent goût à cette espèce de fête,
 » & après que cette pauvre bête
 » eut assez vécu, ils imaginèrent
 » de remplir sa peau de foin, & de
 » recommencer tous les ans la mê-
 » me cérémonie. C'est de cette
 » peau empaillée que la fête du
 » Chevalier a pris sa naissance, &
 » s'est continuée jusqu'à présent.

NOTE XXVI. *Sur la Pairie des Comtes de Toulouse.*

Il ne s'agit pas dans cet article de discuter l'origine des Pairs de France. Notre Historien fait observer seulement, comme une chose qui ne souffre aucune difficulté, qu'on appelloit anciennement Pairs tous les Vassaux qui relevoient immédiatement d'un grand Fief, parce qu'ils étoient égaux en dignité, & qu'ainsi tous les Vassaux immédiats du Roi étoient anciennement *Pairs ou Barons de France*. Ces deux termes étant alors synonymes. La difficulté est de sçavoir quand & en quelle occasion les Pairs de France furent réduits à un nombre fixe de douze, six Ecclesiastiques & six Laïques, & distin-

gués des autres Pairs ou Barons de France.

Dom Vaïssette expose d'abord & refute en même tems le sentiment de du Tillot & de Godefroy qui sur un ordre prétendu de Loüis le Jeune, rapportent cet établissement au sacre de Philippe Auguste en 1179. Le P. Daniel croit qu'on peut fixer l'époque de la réduction des Pairs vers l'an 1202. Les nouveaux Editeurs du Glossaire de du Cange panchent pour l'opinion qui attribue cette réduction au Roi S. Loüis, & M. de Boullainvilliers se trompe en pensant que l'Histoire du Parlement tenu à Melun par le Roi Philippe-Auguste en 1216. à l'occasion de la succession de la Champagne, fournit le premier titre qui fasse mention distincte des Pairs de France d'avec le Baronage, c'est-à-dire des grands Seigneurs, & qu'on ne s'étoit point encore avisé de cette distinction dans le Parlement tenu à Villeneuve-le-Roi en 1204. Notre Auteur trouve un Historien qui parle distinctement des douze Pairs de France en 1211. c'est Gervais de Tilberi Marechal d'Arles, dans ses *Ora Imperialia*, achevés cette année, à ce qu'on prétend, & dédiés à l'Empereur Otton IV. C'est donc, conclut Dom Vaïssette, entre ces deux époques, sçavoir l'an 1202. ou si l'on veut 1204. & l'an 1216. qu'il faut placer la réduction des anciens Pairs de France au nombre de douze, & il prétend que lorsque ce nombre fut fixé, le Comte de Toulouse fut un des douze,

donze. Nous renvoyons au Livre même pour ce que l'Auteur ajoute sur le rang de ces Païs entr'eux, & sur-tout sur la préférence des Ducs de Bourgogne au - dessus des Ducs de Normandie. Nous sentons à regret que les bornes de nos Ex-

traits nous obligent de quitter un Ouvrage si rempli de choses instructives, & qui répandent tant de lumières sur l'Histoire d'une des plus considerables Provinces du Royaume.

ESSAI SUR L'AMOUR PROPRE POEME. OU L'ON démontre que l'amour propre est, en nous, le mobile des vertus, ou des vices, selon qu'il est bien ou mal entendu; & que les vrais intérêts de la vie, & tout notre bonheur, consistent à savoir le régler. Par M. de la Dreviere, Sieur de Lisle, Auteur de Timon Misanthrope, & autres Pieces du Théâtre Italien. A Paris, chez Prault pere, Quai de Gèvres, au Paradis. 1738. Brochure in-8°. pag. 52. pour le Poëme, & 4. pour la Préface.

Nous nous aimons nous-mêmes; cet amour est légitime en soi; ce n'est que le desir d'être heureux. D'ailleurs, cet amour n'est pas libre; il est une suite nécessaire de la nature d'un être intelligent. Ainsi on ne nous défend point de nous aimer, & on nous le défendrait en vain. Il s'agit donc moins de combattre l'amour propre, que de le régler en l'éclairant. Nous cherchons le bonheur; cherchons-le où il est, cherchons le vrai bonheur. Nous nous aimons; sachons-nous aimer. Nous croyons voir entre nos obligations & notre avantage une opposition bizarre qui revolte le cœur, & qui inquiète l'esprit. De-là en matière de morale plusieurs opinions également fausses, quoique contraires les unes aux autres. Cette opposition entre notre devoir & notre bonheur n'est point réelle; & en un mot, l'amour propre bien ou

mal entendu, est la source de toutes nos vertus, ou celle de tous nos vices. Voilà ce que M. de Lisle s'est proposé de démontrer dans ce Poëme; & voici comme il expose lui-même son dessein, au commencement de son premier Chant.

Pour s'aimer sagement l'homme a besoin
d'un maître,
Qui lui montre d'abord l'art de se bien
connoître,
Qui mette dans leur jour ses intérêts
divers;
Et c'est ce qu'aujourd'hui je tente dans
ces vers.
Je vais de l'amour propre exposer le sys-
tème;
Prouver que l'homme en tout n'a d'ob-
jet que lui-même;
Montrer que sous l'éclat des plus beaux
sentimens,
Toujours quelque intérêt règle ses mou-
vemens;
Et que soit qu'il pardonne à celui qui
l'offense,

May.

Qq

On que dans la fureur il en tire vengeance ;

Dans ces divers objets son amour propre agit ;

Mais dans l'un il le sert , dans l'autre il le trahit.

Ainsi la vertu doit être le fruit de la raison , si elle n'est pas celui d'un heureux penchant. C'est le meilleur choix entre les différens biens qui nous sont présentés. Il y a non seulement de l'injustice, mais encore de la sorife & de la folie à ne la pas préférer à tout. Le vertueux s'aime sagement ; le vicieux s'aime follement. L'amour propre de *Trajan* n'étoit pas moins fort que celui de *Domitien*.

Cet amour qui nous attache à nous-mêmes, nous attache aussi aux autres. Il est le lien de la société. Si nous ne nous aimions pas, nous n'aimierions rien.

Notre intérêt nous lie aux intérêts d'autrui ;

Et l'homme n'aime enfin que par rapport à lui.

Il est vrai que l'amour propre est aussi la source des haines & des divisions. Il arme les hommes les uns contre les autres. Mais ensuite il les reconcilie.

Et lui seul peut guérir les maux qu'il nous a faits.

Cela supposé, il ne s'agit plus que d'apprendre à l'homme comment il doit s'aimer. C'est la matière du second Chant.

Comme on voit le matin la diligente Abeille,

Quand par son doux éclat l'Aurore la reveille,

Pour composer son miel voler de fleurs en fleurs,

Et des dons du Printems recueillir les douceurs,

Faire un utile choix de ceux que la nature,

Entretient par les suc d'une substance pure,

Qu'on ne la voit jamais s'abuser follement,

Et sur les aconits voler imprudemment ;

De même l'homme sage, à la raison docile,

Doit connoître le bien solidement utile,

Fuir sagement le faux, où l'appelle l'erreur,

Et des fleurs qu'il présente éviter la vapeur.

Comme le premier de nos devoirs est de connoître le principe éternel de notre être, l'Auteur apporte quelques preuves de l'existence de Dieu, & refute en passant le Système de *Spinoza*. Quelle est digne de l'homme cette étude de la Divinité ! Elle a pourtant ses dangers. Craignons donc de nous égarer, ou du moins de donner dans de vaines subtilitez. L'Infini ne peut être compris par le fini. Connoissons Dieu pour l'adorer, pour sçavoir ce qu'il exige de nous, & ce que nous avons à craindre ou à espérer de lui. Le fruit le plus précieux de la raison, ce n'est pas la science qui satisfait la curiosité, & qui nourrit l'orgueil, c'est la sagesse qui régle la conduite.

Il y a , poursuit l'Auteur , trois sortes de biens , ceux du corps , de l'esprit , & du cœur. La recherche en est legitime , à certaines conditions néanmoins , sans lesquelles au lieu des plaisirs , on ne trouvera que des peines. C'est le desir même du bonheur , lors qu'il n'est pas éclairé , qui nous précipite dans le malheur ; & la plupart des maux viennent du mauvais usage des biens.

Par rapport aux biens du corps , il faut se renfermer dans les bornes du besoin. On ne les passe gueres impunément. Le dégoût & la douleur sont la suite de l'intemperance. Ainsi la saine morale & notre propre intérêt nous prescrivent également la moderation dans les plaisirs.

Mais au lieu de consulter & la vertu & la raison , on n'écoute qu'une passion aveugle.

Un Pilote sur mer au fort de la tempête,
Prévoit tous les périls qui menacent sa tête ;

Et pour les prévenir , le gouvernail en main ,

Sur les flots irrités sçait s'ouvrir un chemin ,

Employer de son art le secours salutaire,
Et souvent faire route avec un vent contraire.

Comme un frêle vaisseau par les vents agité ,

Sur les flots de ce monde un homme est emporté.

De même que la mer la vie a ses orages ;
Et pour y prévenir de funestes naufrages,
Il faut que la raison contre les coups du fort ,

Nous serve de pilote , & nous conduise au port ,

Qu'elle guide le cœur ainsi que le génie ,
&c.

En effet , sans la vertu , les grandes qualitez & les grands talens sont souvent les instrumens des plus grands crimes.

De mille excès alors ils sont en nous la source ,

Et toutes nos erreurs y trouvent leur ressource.

Ils forment les tyrans , les cœurs ambitieux ,

Et tout ce que le monde a de plus vicieux.

Témoin Catilina. » Une armée
» de vagabonds , commandée par
» des Chefs perdus de débauche ,
» combattit sous ses ordres avec
» autant de courage & de fidélité ,
» que *Camille* & les siens en montrèrent pour défendre leur patrie.
Note de l'Auteur.

Ainsi le grand cœur sans le bon cœur , le grand esprit sans le bon esprit , ne sont que des dons pernicieux & aux autres hommes , & à ceux qui les possèdent.

L'esprit , quoique vaste & brillant , est toujours faux , dès qu'il nous porte au mal.

C'est lui qui dans le monde élève cette idole ,

Où la raison s'éclipse & la vertu s'anéantit ;

Fausse Divinité qui traîne à ses autels ,
Sous de vaines lueurs , l'élite des mortels ,

Qui marque par le sang ses plus brillantes traces ,

La fortune , en un mot , phantôme à plusieurs faces ,

Qui decore le fort d'un dehors fastueux ,

Et couvre de mépris l'indigent vertueux.

Ce n'est pas que la fortune ne soit un avantage lorsqu'on en sçait bien user. Mais, ajoûte M. de *Lisle*, elle ne fait honneur qu'à ceux qui la méritent. Il seroit du moins à souhaiter que cela fût ainsi.

Le troisième Chant commence par une description de l'âge d'or. Mais ce morceau est-il bien à sa place , dans un Poëme aussi Philosophique que celui-ci ? Cet âge d'or n'est qu'une belle chimere qui ne peut jamais être employée sensiblement en preuve.

Ce qui nous a paru de meilleur dans ce Chant , c'est ce que M. de *Lisle* y dit sur l'honneur , sentiment qui dans les grandes ames seconde si bien la vertu. Voici quelques-uns des traits dont l'Auteur s'est servi pour le peindre.

Celui qui par ses loix régle ses sentimens,
Sait toujours des vertus les plus purs
mouvemens.

En tous tems , en tous lieux , il est ce
qu'il doit être ,

Et ne paroît jamais que ce qu'il doit paroître.

L'amour de ses devoirs détermine son
gout ;

Il sçait tout mériter , & se passer de tout.
Contre les coups du sort il est inébranlable ;

Dans la prospérité doux , humain , tendre ,
digne , aimable.

La fortune n'a rien qui puisse le charmer ;
Il la suit au moment qu'il ne peut l'estimer.

Sa générosité marche avec la prudence ;
L'une régle son cœur , & l'autre sa dépen-
se ;

Et l'amour propre en lui , par l'honneur
éclairé ,

Sur l'exacte raison est toujours mesuré.

Et plus bas :

Si la voix de l'honneur l'appelle aux
champs de Mars ,

Elle lui fait braver la mort & les hazards ,

Non pas en furieux prodigue de sa vie ,

Mais en Héros qui doit son bras à sa pa-
trie ;

Qui sçait également lui trouver du se-
cours ,

En s'exposant pour elle , ou ménageant
ses jours.

Elle arrête un Monarque avide de la
gloire ,

Sur les pas séducteurs d'une injuste vic-
toire , &c.

.....

Enfin , l'honneur fait seul le lustre de la
vie ;

Il ennoblit l'esprit , décore le génie.

Lorsque par ses conseils il dirige nos
cœurs ,

Il élève notre ame au-dessus des gran-
deurs ;

Et comme la vertu fait son objet unique ,

Il donne au sentiment * cette force hi-
roïque

Qui forme le Héros qu'Horace eut pour
objet ,

* Par *sentiment* , l'Auteur entend le
penchant à la vertu.

Juste dans ses desseins , ferme dans son
projet ,
Qui méprisoit un tiran , la mer & la tem-
pête ;
Qui verroit l'Univers s'érouler sur sa
tête ,
Attendroit ses débris , couvert de sa ver-
tu ,
Et sous eux sans frayeur se verroit abba-
tu.
Voilà du pur honneur une ébauche fidel-
le , &c.

Le quatrième Chant nous a paru
le plus intéressant , le plus fort , &
le plus p étique. C'est un Traité
abregé des devoirs des Rois ; car il
n'est pas moins vrai d'eux que du
reste des hommes , que leur plus
grand intérêt est d'être vertueux ,
& qu'ils ne savent pas s'aimer
eux mêmes , s'ils n'aiment pas
leurs sujets. On trouvera ici les
portraits de *Tibere* , de *César* , &
de *Titus*. Quelles delices pour cet
Empereur , d'être celles de l'Uni-

vers ! Mais , sans s'arrêter aux
Princes dont l'Histoire raconte les
vertus , c'est Dieu même que les
Rois doivent se proposer pour mo-
dele. L'Auteur décrit sa providen-
ce bien-faisante , & ajoute :

C'est ainsi que celui qui lance le tonner-
re ,
Qui peut reduire en poudre le Ciel & la
terre ;
Use de sa puissance & de ses droits sur
nous ;
Il nous rend son empire aimable , utile &
doux ;
Il fait murir les fruits , il rend les champs
fertiles ;
A sa voix immortelle on voit les eaux
dociles ,
Du sein de l'Océan s'élever dans les airs ,
Pour aller arroser mille climats divers.
Par des soins infinis , sa suprême puissance ,
Dans nos moindres besoins montre sa
providence
Sur ce plan éternel la sagesse des Rois ,
Doit régler leur conduite , & diriger
leur loix.

PENSEES SUR LA DECLAMATION. PAR LOUIS

Riccoboni A Paris , chez *Briasson* , rue saint Jacques , à la Science ; la
Veuve de *Lormel* , rue du Foin , du côté de la rue S. Jacques , à Ste
Genevieve ; *Proult* fils , Quai de Conty , à la descente du Pont-Neuf
à la Charité. 1-38. Brochure in-8°. pag. 45. sans compter l'Epître
Dédicatoire à M. le Duc de Gêvres.

TOUTES choses égales d'ail-
leurs , ceux qui ont le mieux
réussi dans un art , ont le plus de
droit , & sont les plus capables
d'en donner des regles & des pré-
ceptes. Il y a dans chaque art des
mysteres qui ne se revelent qu'à la
pratique de l'art même. Aussi les
grands Artistes sont ceux qu'on

écoute le plus volontiers , & en
qui on a le plus de confiance ,
pourvu néanmoins qu'on soit aussi
sur de leur probité que de leurs
lumieres. Il y a donc lieu de croire
que » comme l'Auteur de cet Ou-
» vrage est un des plus célèbres
» Acteurs qui se soient distingués
» sur les Théâtres d'Italie & sur

» celui de la France , le public re-
 » cevra avec plaisir les reflexions
 » qu'il a faites sur l'art de déclama-
 » mer. « Ce sont les termes du
 Censeur Royal (*M. Danchet.*)

M. Riccoboni commence par blamer la négligence de ceux qui exerçant un art , ne font pas tous leurs efforts pour s'y perfectionner, tant par rapport à la Théorie que par rapport à la Pratique. Ils manquent au devoir du Citoyen. Une des raisons de cette négligence , c'est qu'ils n'aiment pas leur profession. Le hazard & la nécessité la leur ont fait embrasser. Quelquefois aussi leur paresse les séduit aux dépens de leur vanité ; & pour pouvoir sans scrupule se dispenser de travailler , ils se persuadent facilement qu'ils sont incapables de réussir.

S'il est un art par rapport auquel il ne faille pas décider légèrement de son incapacité , c'est sur-tout celui de la déclamation. On peut avoir tout ce qu'il faut pour y exceller un jour , & débiter malheureusement. Quelquefois un talent médiocre s'annonce tout d'un coup , & se montre , dès le premier essai , dans toute son étendue , pendant que le talent le plus rare ne se développe que par un long exercice. Ceux qui suivent les Théâtres en pourroient citer bien des exemples. La Chaire en fourniroit aussi un grand nombre. Et pour remonter dans l'antiquité , combien *Démofthènes* n'eut-il pas de difficulté à surmonter. » C'est » un témoin irrecusable pour faire

» rougir les lâches , & un excellent
 » modèle pour encourager les la-
 » borieux.

L'art de la déclamation , selon *M. R.* » consiste à joindre à une » prononciation variée l'expression » du geste , pour mieux faire sen- » tir toute la force de la pensée. « Ainsi la déclamation comprend la prononciation & l'action.

Cet art n'est gueres susceptible de preceptes positifs. Il s'agit moins de prescrire , ce qu'il faut faire , & ce qui plaît , que de marquer ce qu'il faut éviter , & ce qui déplaît. Mais comment donner par écrit cette dernière sorte de preceptes ? Quelques leçons données de vive voix par un Maître habile à un jeune homme qui s'exerce en sa présence , l'instruiront bien mieux que ne feroient les plus amples Traitez.

Il ne faut pourtant pas négliger ce que les grands Maîtres de l'Antiquité , comme *Cicéron* & *Quintilien* ont écrit sur cette matière. Leurs instructions peuvent abréger le chemin , & fournir bien des reflexions qu'on ne feroit pas tous-jours de soi-même. C'est aussi le fruit qu'on pourra tirer de celles de *M. R.*

Il faut déclamer avec les sons de l'ame. Tout est renfermé dans ce precepte abrégé. Or pour parvenir à cette déclamation animée , il faut que les Orateurs entrent en enthousiasme en prononçant leurs discours , comme ils y sont entrés en les composant. » Si l'ame qui » en a inspiré les pensées , en dic-

» te pareillement la prononciation,
 » les tons seront vrais & variés à
 » l'infini, depuis l'héroïque le plus
 » élevé, jusqu'au familier le plus
 » simple.

Ce n'est donc pas au hazard qu'on dit communement, *cet Orateur n'anime pas ce qu'il dit* ; ou, *il y a quelques endroits dans cet Ouvrage qu'il faut bien animer*. Ces façons de parler sont très-justes, & indiquent fort bien la source du défaut qu'on a intention de blamer, lorsqu'on s'exprime de la sorte.

Mais la parole n'est pas le seul moyen dont se sert l'art de la déclamation pour exprimer les sentimens de l'ame. Les yeux ont aussi leur langage & leur éloquence, indépendamment même de la parole. Quels effets ne peuvent ils donc pas produire, lorsqu'ils la seconderont avec justesse ?

Mais, selon notre Auteur, il ne suffit pas que l'expression des yeux accompagne la parole, il faut qu'elle la precede. » Par exemple, » dans une periode qui doit com-
 » mencer par l'éclat d'une violente
 » colere, si l'Orateur, dans la pe-
 » tite pose qu'il fait, a l'art, avant
 » que de parler, d'exprimer la co-
 » lere par un seul regard, il pre-
 » viendra si bien le Spectateur de ce
 » qu'il va lui dire, qu'il le fera en-
 » trer tout d'un coup dans des dis-
 » positions, qui par la suite du dis-
 » cours, lui feront recevoir plus
 » aisement les impressions que l'on
 » demande. C'est la même chose de
 » toutes les autres passions

Les larmes sont une des opera-

tions les plus expressives des yeux, quand elles viennent naturellement, & que le sentiment seul les fait couler. Mais il ne faut pas s'y exciter. L'effort seroit apperçu. Quelquefois même, bien loin d'être touché, l'auditeur seroit tenté de rire.

Le reste du visage doit s'accorder avec les yeux. En general le visage est ce que l'auditeur observe le plus dans l'action. Combien donc doit-il être choqué d'un *visage ge inalterable*, d'un *visage qui ne dit rien* ? Ce défaut est néanmoins assez commun.

M. R. parle ensuite du geste. C'est du concert des yeux, de la voix, & des bras que résulte l'action parfaite.

Il est dangereux de se servir du miroir pour regler le geste: Outre, comme on l'a dit, que le miroir renverse l'action, des mouvemens ainsi étudiés paroîtront toujours peu naturels. Il n'y aura plus de verité & d'aisance. Ainsi quand on n'a point de disposition à un geste noble & gracieux, il ne faut remuer les bras que le moins qu'il est possible, & tâcher de reparer ce défaut par les agrémens de la prononciation.

Mais que doit-on entendre par *les tons de l'ame* ? *sentir ce que l'on dit*, voilà *les tons de l'ame*. Il ne suffit donc pas de déclamer avec intelligence ; il faut *sentir*. Il ne suffit pas d'avoir du bon sens & même de l'esprit ; il faut de l'ame, & comme on dit, des entrailles.

Ici l'Auteur fait une reflexion

très-judicieuse & très-importante. On se doit toujours un peu de tout ce qui est écrit & préparé à loisir. L'art qui s'y montre fait craindre qu'on n'ait cherché à séduire, & que les raisons qui paroissent les plus victorieuses, ne soient que des sophismes specieux. Il n'en est pas de même de ce qui se dit sur le champ & sans preparation. Cela a l'air plus vrai & plus serieux; & il est plus vraisemblable que c'est alors la force de la conviction & de la persuasion qui fait parler. Il faut donc que l'Orateur déclame si naturellement, qu'il force, pour ainsi dire, ses Auditeurs à croire que tout ce qu'il dit, il le pense, il le produit dans l'instant même.

Il en est du Comedien comme de l'Orateur. Il doit faire oublier l'Auteur de la Piece dans laquelle il joue, & se faire oublier lui-même, pour ne frapper les esprits que de l'idée du personnage qu'il represente. *Baron* & la *le Couvreur* déclamoient avec cette verité. On ne songeoit ni à eux ni à *Racine*; on ne voyoit que *Mithridate* & *Monime*.

M. R. fait ensuite quelques reflexions sur la declamation particuliere aux Orateurs sacrés; & il blâme fort ceux qui choisissent pour modèle la declamation du Theatre, qui lui paroît très-vicieuse. » C'est une erreur de nos peres, dit-il, d'avoir imaginé la declamation de Theatre, telle qu'on la voit en France. Le grand point sur la Scene, comme j'ai déjà dit, est de faire illusion aux Specta-

teurs, & de leur persuader autant qu'on le peut, que la Tragedie n'est point une fiction, mais que ce sont les Heros mêmes qui agissent & qui parlent, & non pas les Comediens qui les representent. La declamation tragique opere tout le contraire. Les premiers mots qu'on entend sont évidemment sentir que tout est fiction; & les Acteurs parlent avec des tons si extraordinaires & si éloignés de la verité, que l'on ne peut pas s'y méprendre.

Mais, s'objecte M. R. comment donc ces Acteurs peuvent-ils plaire & toucher? C'est, répond-il, un pur effet de l'habitude prise dès la premiere jeunesse; c'est qu'on n'a jamais serieusement réfléchi sur cette matiere. Aussi la plupart des étrangers sont-ils d'abord très-choqués de notre declamation tragique. Beaucoup de François pensent de même, & ne vont jamais à la Tragedie depuis la mort de *Baron* & de la *le Couvreur*. Cette censure de M. R. paroît peut-être & trop forte & trop generale.

Il revient aux Orateurs sacrés; & remarque avec justice les differens caracteres de la declamation qui leur convient, selon les differentes sortes de discours qu'ils ont à prononcer. Le ton du zele doit dominer dans le Sermon, le ton de l'admiration dans le Panegyrique, & le ton de la douleur dans l'Oraison Funebre.

En finissant, M. R. exhorte les jeunes Orateurs à se preparer long-tems en secret, avant que de paroître

roître en public. En effet, il est fâcheux d'avoir à essuyer leur apprentissage. Il ajoute, & cette idée paroît peut-être singulière, qu'il seroit à souhaiter qu'on établit des Ecoles de déclamation. » Un vieil Orateur, dit-il, qui auroit une Chaire publique, & qui régenteroit sur l'art de la déclamation seroit aussi utile à la Société, que plusieurs des plus beaux établissemens que l'on trouve dans les

» grandes Villes. Les jeunes gens » n'étudioient la déclamation qu'à » la fin de leurs études. Ils seroient » plus avancés en âge, & par conséquent plus à portée de comprendre les raisonnemens dont on les entretiendroit, & sur tout de retenir les impressions naturelles & frappantes que seroit sur eux de vive voix un modèle animé, » &c.

LES PSEAUMES PARAPHRASES, SUIVANT LE SENS

Littéral & le Prophetique ; par un Prêtre Solitaire. A Paris, rue Saint Jacques, chez Gregoire Dupuis, à la Couronne d'or ; Charles Osmont, à l'Olivier ; Louis Dupuis, à la Fontaine d'or. 1733. 3. vol. in-12.

Les bons Livres de piété, du moins ceux qui sont plutôt destinés à toucher qu'à instruire, ne sçauroient être trop multipliés. On lit ces sortes de Livres pour s'exciter à des sentimens de dévotion. Mais il n'est gueres possible qu'ils fassent une impression bien vive, quand on les a lus plusieurs fois. Il est donc permis alors, il est même nécessaire de les quitter, & d'en prendre d'autres, quoique ceux-ci n'ayent sur les premiers que l'avantage de la nouveauté. Il s'en suit de-là encore qu'il ne faut pas accuser de presumption & de vanité les Auteurs de ces Livres nouveaux. Ils connoissent nos besoins, & ils s'y prêtent. Ils croient avec raison que leurs Ouvrages, sans être meilleurs que ceux qui ont déjà paru, peuvent être plus utiles ; & cela suffit pour justifier le dessein de les composer & de

May.

les donner au public.

Telles ont été sans doute les vues de l'Auteur de cette nouvelle Paraphrase des Pseaumes ; & on en fera plus convaincu encore en la lisant. Il seroit bien difficile qu'un Ouvrage si rempli d'onction, eût été entrepris par des motifs d'orgueil. On y sent par-tout un Ecrivain intimement pénétré des sentimens qu'il veut inspirer à ses Lecteurs. On est d'autant plus touché ; qu'on est plus édifié. De pareilles Leçons deviennent des exemples.

L'onction qui caractérise cette Paraphrase, se fait sentir dès la Preface dans l'éloge que l'Auteur y fait des Pseaumes. Il expose ensuite le plan de son Ouvrage. Il a cru avec les Peres & les plus sçavans Interpretes devoir expliquer entierement de Jesus-Christ & de l'Eglise quelques-uns de ces saints Cantiques, qui certainement n'ont

R r

point d'autre objet. Il a fait une double Paraphrase de ceux qui sont susceptibles de deux sens. Quelquefois aussi il se contente de joindre une courte analyse à la première explication. A l'égard de plusieurs autres Pseaumes qui ne regardent pas si directement nos Mystères, mais qui ne laissent pas d'y avoir quelque rapport, il a soin de faire remarquer certains traits vifs qu'on y rencontre, & qui sont comme autant de rayons de lumière qu'il étoit important de réunir. Rien n'est plus propre à établir & à fortifier la Foi, en faisant sentir la liaison de l'ancienne & de la nouvelle Alliance.

On a suivi la Vulgate, autorisée par l'Eglise dans l'usage qu'elle en fait dans la célébration des ses Saints Offices. Mais on n'a pas cru devoir négliger ce que les expressions du Texte original ont de plus grand, de plus énergique & de plus propre à développer les pensées du Prophète.

A la tête de chaque Pseaume on trouvera un Argument qui en donne une idée générale. On déclare, autant qu'on l'a pu connoître, à quelle occasion il a été composé, quel en est l'objet, quelles ont été les principales vues de l'Esprit Saint, en l'inspirant à David ou à d'autres. Et des divers sentimens qui partagent les Interpretes sur chacune de ces questions, on a choisi celui qui a paru le mieux fondé, & le plus conforme aux intentions de l'Eglise.

L'Auteur ne s'est donné la liber-

té de s'étendre un peu dans la Paraphrase de quelques versets que pour mettre dans un plus grand jour les vérités importantes qu'ils renferment, pour mieux entrer dans l'esprit du Prophète, & faire mieux sentir la beauté, la force, la liaison & l'union du Texte Sacré.

Ce dessein nous a paru exactement rempli, & nous croyons que ceux qui auroient pu se dégoûter de la lecture des Pseaumes, trouveront ici des secours qui leur rendront l'usage également utile & agréable.

Il ne nous reste plus qu'à mettre sous les yeux du Lecteur quelques morceaux de cet Ouvrage. On ne peut le faire connoître autrement. Nous choisirons la Paraphrase des premiers versets du Pseaume 18.

1. *Cæli enarrant gloriam Dei, & opera manuum ejus annunciant Firmitermentum.*

» Il n'est rien dans le monde qui
» ne publie hautement la gloire du
» Créateur. Il a répandu tant de
» beautés sur ses ouvrages, qu'on
» voit briller de toute part les traits
» augustes de sa Divinité. Tout
» nous parle dans ce vaste Univers
» de la Sagesse infinie qui le gou-
» verne par des loix immuables &
» si ponctuellement exécutées.
» Mais si nous nous arrêtons à con-
» siderer ce qui est au-dessus de
» nous, ravis de la beauté des
» Cieux & de leur immensité éternelle,
» dué, pourrions-nous n'y pas re-
» connoître la grandeur de Dieu
» qui les a créés ? Il s'est comme
» peint lui-même dans ces Astres

» qui brillent au Firmament ; &
 » lorsque nous n'en pouvons su-
 » porter l'éclat , ne sommes-nous
 » pas forcés de nous écrier : quel-
 » le doit être la main dont les ou-
 » vrages sont si beaux , si magnifi-
 » ques & si parfaits !

2. *Dies dei erudit verbum , &
 nov nocti indicat scientiam.*

2. » Les créatures se prêtent mu-
 » tuellement leur voix pour cele-
 » brer sans interruption la gloire
 » de leur Créateur. Le tems , mal-
 » gré la rapidité de sa course , ne
 » laisse pas de rendre ses hommages
 » à celui qui est le maître de tous
 » ses momens. Car un jour n'est
 » pas plutôt écoulé , après avoir
 » fait connoître la Majesté de Dieu
 » qui l'a fait luire , qu'il charge
 » celui qui le doit suivre du soin
 » de la publier à son tour. Il lui
 » dit , que c'est le Tout-puissant
 » qui a créé ce Soleil qui vient de
 » l'éclairer , & qui lui a donné ces
 » vives lumieres qui le font paroî-
 » tre aussi beau dans son couchant
 » qu'il a paru à son lever. Et la
 » nuit obligée de se retirer aux pre-
 » miers rayons de l'aurore , trans-
 » met à celle qui la suit le soin de
 » continuer les loüanges du Créa-
 » teur , dont la bonté a bien vou-
 » lu répandre sur ses tenebres l'é-
 » clat de la Lune & des Etoiles.
 » Ainsi les jours & les nuits sem-
 » blent former deux chœurs pour
 » chanter alternativement le sou-
 » verain pouvoir du Très-haut.

3. & 4. *Non sunt loquela , neque
 sermones quorum non audiantur voces
 eorum.*

*In omnem terram exivit sonus co-
 rum , & in fines orbis terra verba eo-
 rum.*

3. & 4. » Il n'est point de Na-
 » tion , de quelque maniere qu'el-
 » le s'explique , qui n'entende le
 » langage des Cieux. Ces corps ce-
 » lestes ont une voix si éclatante ,
 » que le son s'en répand jusqu'aux
 » extremitez de la terre. Leur dis-
 » cours est si éloquent & si persua-
 » sif , qu'il ne peut manquer de
 » convaincre tous les peuples ,
 » qu'il n'y a qu'un Dieu qui puisse
 » être auteur de tant de merveilles.

5. *In Sole posuit tabernaculum
 suum ; & ipse tanquam sponsus pro-
 cedens de thalamo suo.*

5. » Quoique tout ce qui paroît
 » aux Cieux publie la gloire de
 » Dieu , le Soleil est de tous les
 » ouvrages qu'il y a placés , celui
 » en qui elle éclate davantage. On
 » diroit que cet aimable Créateur
 » s'y est établi lui-même , & qu'il y
 » réside comme dans une tente , où
 » il veut qu'on le reconnoisse pour
 » l'Auteur de toute la nature. Cet
 » Astre du jour se leve le matin
 » plus beau & plus charmant qu'un
 » époux ne sort de sa chambre nup-
 » tiale ; & ses rayons qui agissent
 » jusques dans le sein de la terre
 » pour y produire tant de richesses ,
 » répandent par-tout la joye
 » & l'abondance.

6. *Exultavit ut Gigas ad curren-
 dam viam ; à summo cælo egressio
 ejus.*

6. » On le voit sortir de l'extre-
 » mité du Ciel tout rayonnant de
 » lumière , pour exécuter dans sa

» courfe & porter jufqu'à l'autre
 » extrémîté les ordres fouverains
 » qu'il a reçus de fon maître. Il part
 » en diligence , il court à grands
 » pas , & avec tant de vitelfe , que
 » rien ne l'arrête dans ces vaites
 » routes que Dieu lui a ouvertes.

7. *Et occurfus ejus ufque ad fum-
 mum ejus ; nec eft qui fe abfcondat à
 calore ejus.*

7. » Pour fournir fa carriere &
 » achever fon tour , il fe couche à
 » notre égard , il quitte notre he-
 » mifphère , & ne paroît à nos
 » yeux que le lendemain du côté
 » de l'orient. C'eft ainfi que non
 » feulement il éclaire le monde
 » entier , mais qu'il répand par-
 » tout une heureufe fécondité ; car
 » il n'eft rien au-deffous de lui qui
 » ne fe reflente de fa chaleur , qu'il
 » n'échauffe de fes rayons , qu'il
 » n'anime , qu'il ne vivifie , ou fur
 » quoi il n'agiffe en quelque ma-
 » niere par fes benignes influences.
 » Eft-il donc dans l'Univers une
 » image plus fenfible de la gran-
 » deur & de la magnificence d'un
 » Dieu toujours occupé à fe com-
 » muniquer en répandant par tout
 » fes dons & fes bienfaits ?

8. *Lex Domini immaculata , con-
 vertens animas ; testimonium Domini
 fidele , fapientiam præftans parvulis.*

8. » Mais fi l'ecclaire & la beauté

» des Cieux publie fi hautement
 » la gloire de Dieu , fi les loix im-
 » muables qu'il a prefrites à la
 » nature , font admirer la fageffe
 » & la toute-puiffance de ce Sou-
 » verain Etre , que ne doit pas fai-
 » re fur l'efprit & fur le cœur des
 » hommes , la loi qu'il leur a don-
 » née par le miniftre des Anges.
 » Cette loi fi pure & fi fainte les
 » rappelle de leurs égaremens , les
 » gagne & les attire par fa beauté ,
 » leur donne des regles pour fe
 » conduire & fe rendre agréables
 » au Seigneur. Elle eft un témoi-
 » gnage fidele pour les Juifs qui
 » l'obfervent exactement , fidele
 » auffi contre les pecheurs qui la
 » méprifent , parce qu'elle ne peut
 » être abolie par leur prévarication.
 » Elle promet aux uns les recom-
 » penfes qui font dûes à leur fide-
 » lité , & menace les autres d'un
 » châtimens qu'ils méritent. Ses
 » promeffes & fes menaces feront
 » infailliblement executées. Elle
 » infpire la fageffe à ceux qui étant
 » vraiment humbles , dociles &
 » foumis , agiffent avec fincérité &
 » dans la fimplicité de leur cœur.

On trouve enfuite une autre Pa-
 raphrafe de ce même Pfeaume ,
 dans laquelle l'Auteur l'applique à
 Jefus-Christ , aux Apôtres , & à la
 Loi de Grace.



NOUVELLES LITTERAIRES.

ANGLETERRE.

DE LONDRES.

ON trouve en cette Ville le premier Volume *in-8°*. d'un Ouvrage imprimé à *Boston*, dans la nouvelle Angleterre, & contenant l'Histoire de ce Pays-là. Il est intitulé : *A Chronological History of New-England*, &c. C'est-à-dire : *Histoire Chronologique de la nouvelle Angleterre, en forme d'Annales, ou Relation sommaire & exacte des principaux événemens qui regardent ce País, rapportés dans l'ordre des tems où ils sont arrivés, depuis qu'il a été découvert par le Capitaine Gosnold en 1602. jusqu'à l'arrivée du Gouverneur Belcher, en 1730. avec un Discours Préliminaire contenant un précis de ce qui est arrivé de plus remarquable dans les autres País depuis la création du monde. La succession des Patriarches & des Souverains des plus fameux Roïaumes & Empires, les découvertes qu'on a faites par degrés dans l'Amerique, & les progrès de la reformation, jusqu'à la découverte de la nouvelle Angleterre. 1736.* M. Thomas Prince, Ministre de *Boston*, est l'Auteur de cette Histoire, dont le premier Volume va jusqu'à l'année 1630.

M. Ozell a publié une nouvelle Edition de la Traduction Angloise des *Ouvres de Rabelais*, revûes & comparées avec l'Edition de M. le

Duchat, dont M. Ozell a aussi traduit les Notes. Cette nouvelle Edition est beaucoup plus exacte & plus correcte que la précédente, & la Traduction du Chevalier *Urguani* & de M. le Motteux, y est purgée d'une infinité de fautes. Elle est en 5 vol. *in-12*. enrichis de 15 figures en taille-douce.

M. le Docteur Grey, Auteur de la Réponse aux deux premiers Tomes de l'*Histoire des Puritains*, de M. Néel, vient de donner en Anglois *Méthode nouvelle & facile pour apprendre l'Hébreu sans points*. Pour rendre cette Méthode plus sensible, l'Auteur y a joint le Livre des *Proverbes*, divisé selon la mesure des vers, avec la Leçon des *Massorettes* en caracteres romains, la version interlinéaire de *Pagninus*, une Analyse Grammaticale, & de courtes Notes Critiques. Cet Ouvrage est *in-8°*.

M. Thomas Crosby, Ministre Anabaptiste, a fait imprimer *in-8°*. à ses dépens le premier Volume de son *Histoire des Anabaptistes d'Angleterre*, depuis la reformation jusqu'au commencement du regne de *Georges I.* Ce Volume finit au rétablissement de *Charles II.*

An Introduction of the ancient Grec and Latin Measures in the British Poetry, &c. C'est-à-dire : *Essai pour introduire la mesure des anciens vers Grecs & Latins dans la Poésie Angloise*. Avec une Préface où l'on ju-

stific ce dessein. 1737. Broch. in-8°. Cette idée n'est pas nouvelle en Angleterre. Philippe Sidney sous le regne d'Elizabeth, hazarda de faire des vers hexamètres & pentamètres, & des Odes Saphiques en Anglois ; mais ce genre d'écrire n'a pas fait fortune. On veut le remettre en vogue dans l'Ouvrage que nous annonçons.

Il paroît une autre brochure Angloise in-8°. où l'on entreprend de prouver tant bien que mal ce paradoxe : *Que non seulement le Théâtre est utile au Gouvernement, mais encore à la Religion.*

HOLLANDE.

D'AMSTERDAM.

Weistein & Smith vont incessamment mettre en vente un Livre intitulé : *La friponnerie Laïque des prétendus Esprits forts d'Angleterre, ou Remarques de Phileleuthere de Leipfick sur le discours de la liberté de penser, traduites de l'Anglois sur la septième Edition par M. N. N. in-12.* L'Ouvrage dont on publie maintenant la traduction Françoisise est du célèbre *M. Bentley*, qui avoit jugé à propos de se cacher sous le nom de *Phileleuthere de Leipfick*, en répondant au Discours de *M. Collins*, sur la liberté de penser. On ignore le nom du Traducteur ; mais on assure que sa traduction est très-estimable.

Les mêmes Libraires viennent enfin d'achever d'imprimer un Ouvrage qu'ils ont promis depuis

plus de deux ans, en faisant entendre qu'il étoit déjà presque tout imprimé. C'est l'Ouvrage intitulé : *Thoma Boston Ecclesie Avicensis in Praefectura de Selkirk apud Scotos Pastoris, Tractatus Significus, Hebraeo-Biblicus, quo Accentuum Hebraeorum doctrina traditur, varusque eorum, in explananda Sacra Scriptura, usus exponitur ; cum Praefatione Viri Reverendi & Clarissimi Davidis Millii.* Vol. in-4°. accompagné de quelques figures en taille-douce. On prétend qu'il n'a tenu qu'à *M. Mill*, Professeur en Théologie & en Langues Orientales à *Virecht*, qui s'étoit engagé de faire la Préface, que cet Ouvrage annoncé & imprimé au commencement de 1736. n'ait paru plutôt. Cependant cette Préface ne contient pas cinq pages d'impression.

FRANCE.

DE ROUEN.

J. B. Besongne, Imprimeur ordinaire du Roi, à l'Imprimerie du Louvre, a mis en vente, *Nouveaux Recueil des Edits, Déclarations, Lettres-Patentes, Arrêts & Réglemens de sa Majesté, lesquels ont été enregistrés au Parlement. Ensemble des Arrêts & Réglemens de ladite Cour : le tout depuis l'année 1712. jusqu'à 1718. avec deux Tables, l'une Chronologique par années, & l'autre alphabétique par sujets & matières.* 1738. in-4°. Ce Volume doit passer pour une Continuation du Recueil déjà publié en 4 Tomes

des Edits , Déclarations , &c. enregistrés au Parlement de Normandie. L'Imprimeur en promet encore un nouveau qui est actuellement sous la presse.

DE PARIS.

Rollin fils, Quai des Augustins , à S. Athanase & au Palmier , a imprimé & débite : *Histoire des Empereurs & des autres Princes qui ont régné durant les six premiers siècles de l'Eglise ; de leurs guerres contre les Juifs ; des Ecroivains profanes , & des personnes les plus illustres de leur tems ; justifiée par les citations des Auteurs originaux : avec des Notes pour éclaircir les principales difficultés de l'Histoire.* Tom. vi^e , qui comprend depuis Théodose II. jusqu'à Anastase. Par M. le Nan de Tillemont. 1738. in-4°. Le Libraire assure dans un Avis que ce sixième Volume de l'Histoire des Empereurs , quoique posthume , ne cede point aux précédens en fait d'exactitude & d'érudition. Il ajoute que parmi les Manuscrits qui lui ont été transmis dans l'acquisition du fond de Librairie du sieur Robustel , il s'en trouve qui concernent l'Histoire des derniers Empereurs d'Orient , qu'il les fait actuellement examiner , & qu'il espere par ce moyen de rendre cette Histoire complete. On a mis à la tête de ce sixième Vol. l'Eloge de l'Auteur , tiré des Hommes illustres de M. Perrault.

COURS D'ARCHITECTURE , qui comprend les ordres de *Vignole* , avec des Commentaires, les figures

& les descriptions de ses plus beaux bâtimens , & de ceux de Michel-Ange , des Instructions & des préceptes & plusieurs nouveaux desseins concernant la distribution & la décoration , la matiere & la construction des Edifices, la Maçonnerie, la Charpenterie, la couverture, la Serrurerie , la Menuiserie, le Jardinage , & généralement tout ce qui regarde l'art de bâtir ; par le Sieur C. A. d'Aviler, Architecte. NOUVELLE EDIT. enrichie de nouvelles planches , & revûe & augmentée de plusieurs desseins conformes à l'usage présent , & d'un grand nombre de Remarques. Chez Jean Mariette , rue S. Jacques, aux Colonnes d'Hercules. 1738. in-4°. Cette Edition est la 4^e du *Cours d'Architecture de d'Aviler* , & le public en est redevable à M. Mariette fils , qui n'a rien négligé pour la rendre de beaucoup préférable aux Editions précédentes. C'est de quoi l'habile Editeur nous instruit dans un Avis qu'on trouve à la tête du Livre. Il y a joint la Vie de d'Aviler, comme d'Aviler avoit donné celle de *Vignole* , dont il avoit commenté l'Ouvrage.

M. l'Abbé Lebeuf, Chanoine & Sous-Chantre de l'Eglise d'Auxerre, vient de mettre au jour son *Recueil de divers Ecrivains pour servir d'éclaircissements à l'Histoire de France, & de Supplément à la Notice des Gaulles*, Chez Jaques Barois fils , Quai des Augustins , à la Ville de Nevers. 1738. 2. vol. in-12. Nous ne tarderons pas à rendre compte de ce qu'ils contiennent de curieux

& d'intéressant.

Gandoûin, Quai des Augustins, à la belle Image, a en vente *Remarques de Grammaire sur Racine*, par M. l'Abbé d'Olivet. 1738. in-12.

Programme, ou *Idée générale d'un Cours de Physique expérimentale*, avec un Catalogue raisonné des Instrumens qui servent aux expériences. Par M. l'Abbé Nollet, de la Société Royale de Londres. Chez le Mercier, rue S. Jacques, au Livre d'or. 1738. in-12.

Commencement de l'Histoire de l'Eglise, ou *Paraphrase sur les Actes des Apôtres*. Avec le Texte Latin à la marge, & des Notes tirées des Peres & des meilleurs Commentateurs. Par un Religieux Bénédictin, de la Congrégation de S. Van-

ne & de S. Hydulphe. Deux Parties. Chez la Veuve Ganeau, aux Arives de Dombes, & Ganeau Libraire, à S. Louis, rue S. Jacques.

Abbrégé Méthodique de la Jurisprudence des Eaux & Forêts. » Con-
» tenant par ordre alphabétique les
» décisions & la taxe des peines,
» amendes, restitutions, domma-
» ges, intérêts & confiscation, ré-
» glées par l'Ordonnance du mois
» d'Août 1669. & autres Edits, Or-
» donnances & Réglemens, tant
» sur ce qui concerne la Police &
» conservation des Bois, Forêts &
» Rivières, que pour la Chasse. &
» la Pêche. a Par la Compagnie des
» Libraires Associés. 1738. in-12.

T A B L E

Des Articles contenus dans le Journal de Mai 1738.

| | |
|---|----------|
| E crits Littéraires & Galans, &c. | pag. 259 |
| <i>Institutions Médicinales de M. de Villers</i> , &c. | 264 |
| <i>Recueil de Pièces pour servir de Supplément à l'Histoire des Pratiques superstitieuses</i> , &c. | 272 |
| <i>La Mythologie & les Fables</i> , expliquées par l'Histoire, Tom. I. | 275 |
| <i>Traité</i> , ou <i>Réflexions sur les playes d'armes à feu</i> , &c. | 291 |
| <i>Histoire générale de Languedoc</i> , &c. Tom. III. | 296 |
| <i>Essai sur l'amour propre</i> , Poème, &c. | 305 |
| <i>Pensées sur la Déclamation</i> , &c. | 309 |
| <i>Les Pseaumes paraphrasés</i> , &c. | 313 |
| <i>Nouvelles Littéraires</i> , | 317 |

Fin de la Table.

LE
JOURNAL
DES
SCAVANS,

POUR

L'ANNEE M. DCC. XXXVIII.

JUIN.

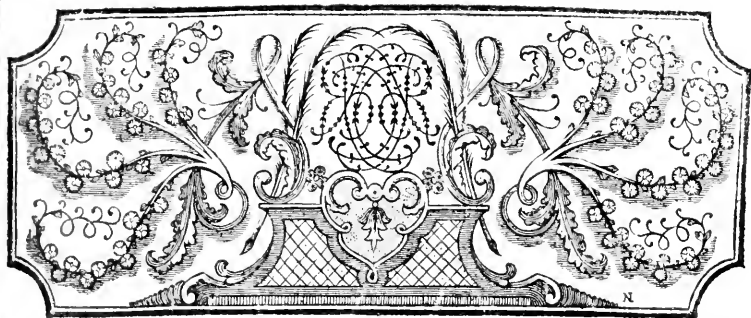


A PARIS,

Chez CHAUBERT, à l'entrée du Quay des
Augustins, du côté du Pont Saint Michel, à la
Renommée & à la Prudence.

M. DCC. XXXVIII.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROY.



LE
JOURNAL
DES
SCAVANS.

J U I N M. D C C. X X X V I I I.

EXPLICATION DES LIVRES DES ROIS ET DES
*Paralipomenes, où selon la méthode des saints Peres, on s'attache à découvrir
les Mysteres de Jesus-Christ, & les Peges des mœurs, renfermées dans la
lettre même de l'Ecriture. A Paris, chez François Babuy, rue S. Jacques,
à S. Chrysostome. 1738. in-12. 3. vol.*

CET Ouvrage est la suite de
ceux qui ont déjà paru chez
le même Libraire, sur la Genèse,
le Livre de Job, les Psaumes, &c.
C'est toujours la même méthode &
le même stile, & on y reconnoît
Juin.

aisément l'Auteur du celebre Traité
de la Priere publique. On sçait
combien ce dernier Ecrit fut re-
cherché. D'autres petits Ouvrages
qui parurent ensuite ne furent pas
reçus moins favorablement. Mais
S f ij

ce n'étoit-là que la moindre partie des Travaux de l'Auteur. Une vie retirée, & beaucoup de facilité l'avoient mis en état de multiplier les Volumes. Ses amis n'ont pas attendu sa mort ni même son consentement pour les publier. Plusieurs Libraires y ont été employé à la fois. Il y a même lieu de croire que tout n'est pas encore épuisé.

Les quatre Livres des Rois dont on nous donne aujourd'hui l'Explication, ont reçu ce nom parmi les Latins, comme celui de Livres des Regnes parmi les Grecs, à cause de la matière qui y est traitée. Dans les Bibles Hébraïques, les deux premiers Livres portent le nom de *Samuel*. Mais les Docteurs Juifs conviennent qu'il n'en a écrit que les 25 premiers Chapitres; & ils pensent que la suite de cette Histoire a été composée par différens Prophetes.

D'autres croient que cette Histoire a été écrite sur les Memoires de ces Prophetes, & sur les Annales publiques des Ecrivains contemporains, par un Auteur postérieur, qui a tiré de ces Monumens authentiques ce que le S. Esprit a jugé de plus convenable à ses desseins, pour être transmis à la posterité. Ils s'appuyent sur ce que cet Ecrivain se sert d'expressions, fait des remarques, & des allusions qui ne peuvent convenir au tems où les événemens se passaient. On ignore le nom de cet Ecrivain: mais on croit communément que les deux derniers Livres des Rois ont été

redigés par *Esdras*.

Dans l'Ouvrage que l'on donne ici, afin de rendre la narration plus claire, plus pleine & plus suivie, on a eu soin d'insérer & de fonder dans le Texte des Rois, celui des Paralipomènes*, lorsque ce dernier ajoute des circonstances, des dates & des faits qui sont omis dans le premier. Dans le dessein de rendre cette concordance plus complete, on y a inséré encore les faits Historiques qui se lisent dans les Prophetes, & les endroits de l'Ancien & du Nouveau Testament qui y ont un rapport direct.

Après avoir tracé le plan de ce Commentaire, l'Auteur de la Préface que nous abrégeons, fait plusieurs réflexions sur le caractère propre & particulier des Livres des Rois, caractère qui les distingue si avantageusement des Histories profanes, & même de toutes celles qui n'ont que des hommes pour Auteurs.

Le S. Esprit, en dictant cette Histoire, ne s'est pas proposé de donner une suite régulière & complete de ces grands Evénemens qui excitent la curiosité des Lecteurs, ni de faire l'éloge des qualités guerrières & politiques des Hommes Illustres qui ont attiré l'admiration des peuples, par des victoires & des conquêtes, ou par d'autres actions éclatantes. Il ne s'occupe par-tout qu'à établir la

* Ainsi appellés par les Septante, parce que l'Auteur y supplée plusieurs faits qu'il a trouvés dans les Registres publics, & qui sont omis dans les Livres des Rois.

saînteté du culte dû à la Souveraine Majesté, qu'à inspirer un attachement inviolable à la Loi, qu'à enseigner les devoirs & les vertus de chaque état, & qu'à en donner d'excellens modèles dans les personnes de route condition qu'il s'est particulièrement attachées. C'est sur le détail de leur conduite, & sur les circonstances de leur vie qu'il insiste ; c'est sur leurs exemples qu'il se plaît à s'arrêter. Au contraire il tranche en peu de mots le recit des actions des impies, quelque éclat qu'elles puissent avoir aux yeux du siècle profane. Il ne parle de ces illustres coupables, qu'autant qu'ils sont propres à relever la gloire de la Religion, en prouvant, par leur punition exemplaire, la sévérité de la vengeance divine. Cet Ouvrage, quoique de differens Auteurs, conserve par-tout ce caractère singulier, & suit par-tout le même plan. On y voit une parfaite uniformité dans les principes, dans les sentimens, & même dans le stile, dont la simplicité & la naïveté admirables, dédaignent tout art, toute affectation, tout ornement.

La principale fin du S. Esprit dans cette Histoire, a été d'imprimer profondément dans le cœur des hommes la foi de la Providence divine. Il a voulu rendre la divinité continuellement présente à leurs yeux, & les convaincre par une longue suite d'évenemens sensibles & de faits éclatans, qu'elle voit tout, qu'elle préside à tout, & dispose de tout. Rien n'arrive que ce

qu'elle veut, ou permet.

Pour parvenir infailliblement à son but, Dieu agit aussi efficacement sur les causes libres que sur les causes nécessaires. Son action est différente & proportionnée à la nature de ces causes. Mais les effets n'en sont pas moins certains. Il fait servir les passions mêmes & les vices à l'accomplissement de ses decrets. En résistant aux mouvemens qu'il inspire, on ne résiste point à sa volonté.

Mais cet empire de Dieu est invisible à une raison plongée dans les sens. Les hommes se sont fait honneur de toutes les choses auxquelles ils concouroient par quelque endroit ; & quant à celles où ils étoient forcés de reconnoître qu'ils n'avoient aucune part, ils les attribuoient à la fortune, au hazard, au destin, à des noms vains & sans réalité.

Pour dissiper ces erreurs, & établir, pour ainsi dire, la providence dans tous ses droits, Dieu a voulu la rendre si visible par des faits incontestables, que les plus incrédules n'en pussent douter dans la suite de tous les siècles. Dans ce dessein il choisit un peuple, dans lequel il réunit tous les traits les plus marqués de la conduite qu'il tient dans le gouvernement de l'Univers, & des hommes en particulier. Il s'y montre sans les voiles qui le cachent ailleurs. Il y exécute à découvert ce qu'il opère dans les autres nations d'une manière moins sensible.

Dieu a continué d'user de la mê-

me économie pendant le cours de plusieurs siècles, jusqu'à la captivité de Babylone. Il s'est ensuite renfermé peu à peu en lui-même ; & il a repris envers son peuple la voye ordinaire qu'il suivoit dans le gouvernement des Nations infidèles, en se cachant sous les effets de la nature, & sous les passions humaines.

Ainsi, si l'on peut s'exprimer de la sorte, Dieu a bien voulu faire une fois ses preuves. Mais après qu'il les a faites avec tant d'éclat, & pendant un si long espace de tems, il seroit injuste d'en exiger de nouvelles, en lui demandant de nouveaux miracles. S'il s'est montré une fois, il est toujours.

Outre ces grandes instructions sur la Providence, qui regardent généralement tous les hommes, le S. Esprit, en dictant l'Histoire des Rois, s'est proposé de donner aux Princes par des exemples sensibles, une idée juste de la plus saine politique. Il leur apprend quelle est l'origine de la puissance Souveraine, quelle en est la destination & la fin, quels en sont les devoirs, enfin quelle est la première cause de la prospérité des Royaumes & des Rois, & celle de leurs malheurs & de leur ruine.

1°. L'Histoire Sainte manifeste clairement que Dieu est l'unique source de l'autorité dont les Princes sont revêtus. Mais il les avertit en même tems, qu'à proportion qu'il leur communique plus de traits de ses perfections divines, en les rendant les dépositaires & les

Ministres de sa Providence, ils doivent lui ressembler d'avantage par leur conduite. Cette parole, *vous êtes des Dieux*, n'est pas moins pour les Rois mêmes une leçon de bonté, de justice, de vigilance, qu'elle est pour les peuples une leçon de respect, d'obéissance & d'amour.

2°. Cette Histoire des Rois enseigne aux Princes la fin qu'ils doivent se proposer, & les règles qu'ils doivent suivre dans l'usage de leur autorité. Elle leur apprend à rapporter toute leur puissance au service du Maître dont ils l'ont reçue, à lui obéir les premiers pour le faire obéir par les autres, à le consulter sur toutes leurs entreprises, & à lui rendre toute la gloire des succès ; enfin à prendre de lui l'ordre & les motifs pour déclarer la guerre, pour faire la paix, pour donner des Loix.

3°. Nulle autre Histoire ne découvre si certainement la véritable source des prospérités ou des malheurs des Royaumes & des Rois. Tout s'y accorde à prouver que la piété des Princes fait leur destinée, en attirant sur eux les faveurs du Ciel & une protection constante.

Ainsi Dieu ouvre, dans l'Histoire des Rois, une Ecole auguste, où il appelle tous les Princes, & tous ceux qui ont part à l'exercice de leur pouvoir.

La concordance de toutes les parties de l'Histoire du peuple Juif peut être fort utile pour conduire à l'intelligence des Prophetes. Leur obscurité naît en partie du

peu de connoissance qu'on a des faits Historiques , qui sont l'objet de leurs prédictions , & auxquels ils se contentent souvent de faire allusion, sans s'étendre sur un détail qui étoit fort connu de leurs contemporains. En rassemblant les différentes circonstances répandues dans les Auteurs Sacrez , & en les réunissant sous un même point de vûe , on peut espérer de parvenir à l'éclaircissement de plusieurs difficultés , qui ont coutume d'arrêter dans la lecture des Livres Prophetiques.

C'est encore le moyen de former des tableaux plus parfaits des grands personnages qui sont appellés dans l'Ecriture , *virî portendentes*. Dieu les avoit destinés pour être en bien des choses les figures de J. C. & de l'Eglise. Ainsi plus on les connoitra , plus on sera à portée de découvrir ces rapports & ces ressemblances. Mais il faut bien se garder de donner trop à l'imagination & aux conjectures arbitraires. Un principe vrai , mais qu'on étend au-delà de ses justes bornes , peut conduire au fanatisme. Sous prétexte qu'il y a dans l'Ancien Testament beaucoup d'endroits figuratifs , un esprit échauffé y voit tout ce qu'il veut.

Il ne nous reste plus qu'à mettre sous les yeux des Lecteurs quelques endroits de ce Commentaire , afin de leur en faire mieux connoître l'esprit & le goût.

Sur ce qu' *Anne* , qui fut depuis mere de *Samuël* , étoit très-affligée de sa stérilité , l'Auteur fait la ré-

flexion suivante.

» Ses larmes condamnent bien
 » des femmes de notre siècle , qui
 » craignent d'avoir des enfans , ou
 » par avarice , afin de donner de
 » plus grands établissemens à un
 » petit nombre ; ou par vanité , de
 » peur de faire quelque tort à leur
 » beauté ; ou par attache à leurs
 » commoditez , craignant un far-
 » deau qui leur est à charge , & les
 » dégoûts qui l'accompagnent , &
 » les douleurs par lesquelles elles
 » s'en délivrent ; ou par amour de
 » la liberté , qui leur fait éviter
 » tout ce qui peut les gêner dans
 » le plan de la vie molle qu'elles se
 » sont fait.

» C'est-là une des grandes plaies
 » des mœurs de ce siècle. C'est ce
 » qui éteint dans les peres & les
 » meres l'amour pour leurs enfans ,
 » & dans ceux-ci le respect & la
 » reconnoissance pour ceux qui ne
 » leur ont donné la vie que contre
 » leurs secrets desirs & contre leur
 » attente. Les freres sont devenus
 » ennemis par la qualité même de
 » freres. Les maris , après un fils ou
 » deux , ont tremblé au nom de
 » peres. Le mariage n'a servi qu'à
 » couvrir de grands excès , sans
 » être ni un frein , ni un remède à
 » la cupidité. Son auguste institu-
 » tion , & la fin d'une alliance si
 » vénérable ont été méprisées.

Saül , après son éléction à la Royauté , repit son premier genre de vie ; & les députez de *Jabès* , Ville assiégée par les Ammonites , le trouverent revenant des champs à la suite de ses bœufs. » L'éclat de sa

» nouvelle dignité, dit là-dessus no-
 » tre Auteur, n'avoit rien changé
 » dans sa conduite, dans ses ma-
 » nieres, dans ses occupations.
 » Il ne dédaignoit point les travaux
 » vulgaires & pénibles de sa pre-
 » miere condition; & il ne cher-
 » choit point à se relever par une
 » foule de domestiques & d'Olli-
 » ciers, par la pompe, & par une
 » vie molle & voluptueuse, qu'on
 » a regardée depuis comme les ap-
 » panages de la souveraineté.

» On doit cependant être moins
 » surpris de trouver d'un côté dans
 » *Saul* cet amour pour la vie rusti-
 » que, qui étoit dans ces premiers
 » tems commune aux Grecs, aux
 » Romains, & à tous les peuples
 » policés, & de l'autre de voir
 » cet esprit de moderation, de
 » simplicité & d'égalité qu'il con-
 » servoit envers ses Citoyens. Les
 » Israélites descendus d'un même
 » pere, possesseurs de portions à
 » peu-près égales d'un même héri-
 » tage, élevés dans les mêmes
 » exercices, & occupés des mêmes
 » travaux, étoient réputés égale-
 » ment nobles, & se regardoient tous
 » comme freres; & en cette qualité,
 » ils étoient moins tentés de prendre
 » des manieres hautes & imperieu-
 » ses les uns sur les autres. Ils n'é-
 » toient point distingués comme
 » nous par différentes conditions

» de noblesse, de Magistrature, de
 » négoce, d'artisans, & de profes-
 » sions occupées du superflu & du
 » luxe, qui partagent la société en
 » tant de degrez, & qui mettent
 » une si prodigieuse distance entre
 » les membres d'une même Na-
 » tion. La profession uniforme de
 » tous étoit la culture des terres,
 » & la nourriture des animaux.
 » Elle étoit estimée, honorée,
 » pratiquée de tous; & bien loin
 » de la rabaisser au dernier rang de
 » la vie civile, comme nous avons
 » fait, les personnes les plus ri-
 » ches & les plus considerables ne
 » rougissoient point de cette occu-
 » pation champêtre & laborieuse,
 » la plus ancienne, la plus sçonde,
 » la plus nécessaire de toutes; qui
 » en bannissant la paresse, l'oisive-
 » té, la moleste, rendoit leur vie
 » plus heureuse, en la rendant plus
 » innocente, & plus conforme à la
 » nature.

Telles sont la plupart des réflexions de l'Auteur sur le Texte des Livres des Rois. Son Commentaire est plutôt un Ouvrage de pieté que d'érudition, quoique celle-ci n'y fût pas négligée. Par ces morceaux on peut juger encore que son stile est doux, élégant, harmonieux, mais un peu diffus. C'est presque toujours le défaut de ceux qui ont une grande facilité d'écrire.

*HISTOIRE LITERAIRE DE LA FRANCE, OU L'ON
 traite de l'origine & du progrès, de la décadence & du rétablissement des
 Sciences parmi les Gaulois & parmi les François; du goût & du génie des uns
 & des autres pour les Lettres en chaque siècle; de leurs anciennes Ecoles;
 de l'établissement des Universités en France; des principaux Collèges; des
 Académies*

Académies des Sciences & des Belles-Lettres; des meilleures Bibliothèques anciennes & modernes; des plus célèbres Imprimeries, & de tout ce qui a un rapport particulier à la Littérature. Avec les Eloges Historiques des Gaulois & des François qui s'y sont fait quelque réputation; le Catalogue & la Chronologie de leurs Ecrits; des Remarques Historiques & Critiques sur les principaux Ouvrages; le dénombrement des différentes Editions: le tout justifié par les citations des Auteurs originaux. Par des Religieux Bénédictins de la Congregation de S. Maur. Tome IV. Qui comprend le huitième siècle & partie du neuvième, jusqu'à 840. inclusivement. A Paris, chez Giffey, rue de la vieille Bouclerie, à l'Arbre de Jessé: Chaubert, à la Rénommée & à la Prudence, & Hourdel, à l'entrée du Quai des Augustins: Osmont, à l'Olivier: Huart l'aîné, à la Justice: Clousier, à l'Ecu de France, rue S. Jacques. 1738. in-4°. pag. 638.

SI de fâcheux contre-tems ont fait si long-tems attendre au Public le Volume, dont nous allons lui rendre compte; il ne tiendra dorénavant qu'aux Libraires de faire paroître au plutôt un cinquième Volume, tout prêt à mettre sous la presse, & que suivra promptement un sixième qui est déjà fort avancé. Celui dont il s'agit ici, & à la correction duquel a veillé très-exactement l'un des Libraires*, n'est pas un des moins intéressans, & pour le caractère des tems qu'il embrasse, & pour le mérite de la plupart des Ecrivains, dont on y donne l'Histoire, & dont on discute les Ouvrages. Il contient le VIII. siècle en entier, & les 40. premières années du IX. Il nous met sous les yeux tout ce qui, pendant ce long espace de tems, s'est passé dans l'Empire François de préjudiciable ou d'avantageux pour les Lettres. Les recherches y sont en grand nombre,

* CHAUBERT.

Juin.

& les découvertes, aussi heureuses que fréquentes.

D'abord se présente à la tête un Avertissement de quelque étendue, & qui mérite qu'on s'y arrête quelques momens. Il est divisé en deux parties, dont la première est employée à lever de nouvelles difficultés que l'on fait naître sur l'exécution de l'Ouvrage; & l'autre à marquer diverses additions & corrections, qui sont à faire aux Volumes précédens.

Feu M. le Clerc, Prêtre du Diocèse de Riez, & Directeur du Séminaire de S. Irénée à Lyon, ayant lu l'article de Fauste Evêque de Riez & celui de S. Césaire Evêque d'Arles, publiés dans le second & le troisième Volume de cet Ouvrage, & ne les ayant pas trouvés de son goût, entreprit d'en faire une critique. C'est ce qu'il executa par une assez longue Lettre mise au jour dans les Mémoires de Treux de Juillet 2. partie, 1736. Nos sçavans Bénédictins réduisent

T f

ici tout ce que dit ce Censeur, dont ils ont soin de transcrire les propres paroles, à trois principaux chefs d'accusation : 1°. à l'inexactitude qu'il reprend dans l'Histoire de S. Césaire : 2°. à l'injustice qu'il se plaint qu'on a faite à la personne de Fauste & à sa doctrine : 3°. à la conformité qu'il prétend trouver entre la doctrine du premier & celle de l'autre sur la Grace & la Prédestination, contre ce qu'en disent les Auteurs.

On répond 1°. que reprendre d'inexactitude, l'Eloge de S. Césaire, c'est ou accuser de mauvaise foi nos Historiens Littéraires ; ou faire retomber cette inexactitude sur les sources où ils ont puisé. On repousse d'une manière qui paroît aussi solide que convaincante la première partie de cette accusation. Après quoi l'on montre que ces sources où l'on a puisé ce que l'on dit de ce grand Evêque, ne sont pas moins pures que ce qu'on en rapporte est conforme à l'original. Un des traits de cet Eloge, qui a déplu davantage à M. le Clerc, c'est d'y voir représenter S. Césaire comme l'Augustin de l'Eglise Gallicane. On fait sentir par des raisons palpables le fondement & la justesse de cette qualification.

On fait voir 2°. que dans tout ce qu'on a dit de Fauste & de sa doctrine, on lui a rendu parfaitement justice. Pour sa personne, on l'a représenté comme un S. Abbé, comme un Evêque qui réunissoit en lui toutes les vertus Episcopales, comme un grand Maître de la vie spiri-

tuelle, comme un Confesseur de la Foi, enfin comme un Prêlat digne d'estime & célèbre par sa piété. Quant à sa doctrine, on n'en a parlé que d'après Fauste lui-même, d'après les Papes, d'après S. Avite de Vienne & le docte Mamert-Claudian, qui ont été à portée de la mieux connoître, & d'après plusieurs autres Sçavans tant anciens que modernes. Que si ce qu'on en a dit, & qu'on rappelle ici sommairement, n'est pas aussi avantageux qu'on le souhaiteroit ; c'est à ces grands Hommes & non pas à nos Auteurs, qu'il faut s'en prendre.

3°. A l'égard de la prétention tout-à-fait singulière de M. le Clerc, touchant la conformité de doctrine entre Fauste & S. Césaire sur les matières de la Grace & de la Prédestination ; conformité qu'il oppose à la censure que S. Césaire a faite de la doctrine de Fauste sur les mêmes matières, selon nos Historiens Littéraires : ceux-ci justifient d'abord cette censure, par des preuves qu'ils regardent comme invincibles & qui sont prises de S. Césaire même, du Pape S. Boniface II. & du Continuateur de Gennade. On refute ensuite avec la même solidité les raisons de convenance que M. le Clerc oppose à cette censure.

De-là on passe à la discussion du grand argument, sur lequel M. le Clerc fonde sa prétention, & qu'il donne pour une preuve sans réplique. Il l'établit sur le parallèle d'un Sermon de S. Césaire avec di-

vers endroits des Ecrits de Fauste , où ces deux Prélats paroissent s'expliquer de la même manière sur l'endurcissement de Pharaon. D'où M. le Clerc conclut , avec un air de triomphe , que S. Césaire , sur les matières de la Grace , s'en rapportoit volontiers à Fauste , le copioit sans scrupule , le survoit en humble Disciple , &c.

A cet argument , qui remplit au moins 25 pages de la Critique , nos sçavans Bénédictins répondent 1°. que la conformité apparente qui se trouve entre l'explication de ces deux Evêques , ne vient pas de ce que S. Césaire a copié Fauste , mais de ce que l'un & l'autre ont puisé dans la même source , qui est Origène ; & c'est ce qu'on s'applique à démontrer par des passages de ces trois Auteurs : 2°. Que malgré cette prétendue conformité sur ce point de doctrine , les deux Prélats ont raisonné sur des principes très-différens ; & c'est encore ce que l'on met dans un plein jour : 3°. Que quand même S. Césaire auroit copié Fauste & raisonné comme lui , sur l'endurcissement de Pharaon ; ce qu'on n'a garde d'accorder , puisqu'on a prouvé le contraire ; il ne s'ensuivroit point que ces deux Prélats auroient eu les mêmes sentimens , sur les autres points de la prédestination & de la Grace , & on le fait sentir par l'exemple de l'Ecole de S. Augustin & de celle de Molina , qui s'accordent sur ce point , & diffèrent néanmoins sur les autres.

On montre ensuite , que les

Défenseurs de la Grace de ce tems-là & les Sémi-Pélagiens s'accordant également sur la prédétermination au mal ou l'endurcissement de Pharaon , ce qui est la même chose ; ce n'est point ce que M. le Clerc devoit apporter en preuve de la conformité de doctrine qu'il prétend établir , mais que c'étoit ces points controversés entre les Sémi-Pélagiens & leurs adversaires. Tels sont la prédétermination à la Grace & à la gloire , la nécessité d'une Grace prévenante , sur-tout pour le commencement de la foi , &c. Sur ce plan , que M. le Clerc devoit suivre , on conclut par divers passages fort clairs , tirés de S. Césaire & de Fauste , que bien loin que le premier par rapport aux matières de la prédestination , de la Grace & du Libre-arbitre , s'en rapportât volontiers à l'autre , qu'il le copioit sans scrupule , &c. il fut en son tems comme l'Antipode de Fauste , son Fleau. . . . & en conséquence , le plus déclaré , le plus constant , & le plus redoutable de ses adversaires sur la Doctrine de la Grace. Ce sont les propres paroles de M. le Clerc , que nos Historiens lui renvoient. Du reste , dans tout ce qu'ils produisent ici en réponse à la censure , ils ne parlent jamais de lui qu'avec honneur , & quoi- qu'ils fassent valoir leurs raisons avec beaucoup de force , ils l'accompagnent toujours de beaucoup de politesse & de modération. Ils n'en observent pas moins en s'expliquant sur quelques autres traits de critique beaucoup moins interres-

sans, dont d'autres Ecrivains de reputation ont accompagné le compte d'ailleurs avantageux qu'ils ont rendu de l'*Histoire Littéraire*.

Parmi les corrections énoncées dans la seconde Partie de l'Avertissement, il y en a une qui est digne de remarque. Sur les caractères avec lesquels les derniers Editeurs de S. Ambroise ont représenté un ancien Ecrit, qu'ils disent être anonyme, mais appartenir à un Evêque Gaulois, qui avoit passé quelque tems dans la Grande-Bretagne pour rétablir la paix dans cette Eglise; nos Historiens ont cru y appercevoir Saint Germain d'Auxerre. Mais M. l'Abbé *le Bœuf*, Sous-Chantre & Chanoine de la Cathédrale d'Auxerre, ayant trouvé le moyen d'avoir l'Ecrit, & en ayant communiqué une notice à nos Auteurs, ceux-ci ont reconnu qu'il appartient à S. Victrice Evêque de Roïen, qui y est nommé. En conséquence, ils donnent une idée de cet Ecrit (pag. xxxix & xl) & l'éloge de S. Victrice, qui en est le véritable Auteur (pag. xli-xliii.) C'est un Ecrivain Ecclesiastique, dont il faut augmenter le Catalogue de ceux que l'on connoissoit déjà. La découverte de l'Ecrit & de son Auteur est sur-tout honorable à l'Eglise de Roïen, à qui elle doit faire plaisir.

Pour venir maintenant au corps du Volume dont il s'agit, on y voit d'abord un Discours Historique, qui fait l'ouverture du VIII. siècle. Ce siècle étant tout à la fois l'époque du dernier terme de la

premiere décadence des Lettres dans les Gaules, & du soin que l'on prit de les y faire ensuite refleurir; le Discours préliminaire roule sur ces deux objets bien différens l'un de l'autre, & qui font une espece de contraste dans le tableau qui en est tracé. On passe légèrement sur le premier dont on a parlé fort au long sur les siècles précédens. On ne laisse pas néanmoins de faire ici une vive description des causes funestes, qui produisirent l'entiere décadence des Lettres.

Le renouvellement des études, qui est le second objet du Discours, occupe entierement nos Historiens dans toute la suite. Charlemagne l'entreprit; & à cette occasion on fait ici un beau portrait de ce Prince, quoiqu'en raccourci. Il mit en œuvre divers moyens pour l'exécution de cette entreprise. Le premier qui devoit naturellement précéder tous les autres, fut l'établissement d'une bonne police dans toutes les Provinces de son obéissance, tant pour la discipline Ecclesiastique que pour tout le reste.

Le second fut d'appeler plusieurs grands Hommes des Pays étrangers, pour venir à son secours. De ce nombre fut Paul Warnefride, Diacre de l'Eglise d'Aquilée, puis Moine au Mont Cassin, l'un des sçavans hommes de son siècle, & l'un des premiers qui s'étant attaché à ce Prince François travailla au retablissement des Lettres dans ce Royaume, comme en font foi divers Ouvrages qu'il:

compofa. Tels font 1°. un Vocabulaire, qui fe trouve encore en partie dans quelques Bibliothèques; 2°. le Recueil d'Homélies choifies des Peres, qu'il fit à la priere de Charlemagne, & que ce Prince adrefsa à tous les Lecteurs des Eglifes; 3°. l'Hiftoire des Evêques de Mets, qu'il écrivit à la follicitation d'Enguerran l'un d'entr'eux. On compte encore entre les Co-operateurs de ce Prince dans l'exécution de fon grand deffein, un Paulin d'Aquilée, mais fur-tout le célèbre Alcuin, dont la mémoire (difent nos Auteurs) fera toujours en bénédiction parmi la Nation Françoisfe, tant qu'il s'y trouvera des gens de Lettres. C'étoit un homme habile dans le Grec, dans le Latin, & versé dans toutes les Sciences divines & humaines, qu'il avoit apprifes fous Egbert Archevêque d'York en Angleterre. Il avoit paffé de-là en Italie, d'où Charlemagne l'attira en France près de fa perfonne, vers l'an 780. Rien ne contribua davantage à l'avancement des bonnes études (difent nos Hiftoriens) que la maniere dont ce grand homme fe prit à donner fes Leçons; s'étant propofé de le faire par principes & avec méthode; ce qu'on nous expose ici.

Un troifième moyen employé pour la renaissance des Lettres, fut l'exemple du Prince, qui les étudia lui-même, & les fit étudier aux Princes & Princeffes fes enfans. Ainfi fe forma l'Ecole du Palais de nos Rois, devenue très-célèbre dans la fuite, & dont on a vû la

premiere origine dès le fiécle précédent. Nos Hiftoriens font voir en quel fens elle peut avoir donné naiffance à l'Univerfité de Paris.

Un 4^e moyen dont fe fervit Charlemagne pour inspirer l'amour des Lettres, fut l'établiffement des Ecoles, même dans les Pays de fes nouvelles conquêtes; en quoi fon zèle fut fecondé par de grands Evêques, tels que Leidrade de Lyon & Théodulphe d'Orléans. Enfin un cinquième moyen employé par le Prince, & qui eut d'heureufes suites, fut d'engager in lifpenfablement les Evêques, les Clercs & les Moines à étudier l'Antiquité Ecclefiaftique & à faire ufage de leur plume en leur propofant par écrit diverfes questions fur l'Hiftoire, le dogme, la morale, la difcipline. Les bons effets que produifirent ces divers moyens furent la multiplication des Ecoles publiques, & le grand nombre des Sçavans qui s'y formerent; tels qu'un Richbode, Archevêque de Trèves, un Richbodon Abbé de Lauresheim, un Gervolde Evêque d'Evreux, & fur-tout S. Virgile, fameux pour avoir foutevenu l'exiftence des Antipodes.

Nos laborieux Bénédictins, en continuant de faire voir le succès de l'entreprise de Charlemagne en faveur des Lettres, parcourent toutes les facultez de la Litterature, & montrent jufqu'à quel degré de perfection elles furent portées: fçavoir 1°. l'orthographe; 2°. la maniere de peindre les caracteres, qui de Mérovingiens ou pu-

rement barbares qu'ils étoient auparavant devinrent alors les petits caractères Romains; 3°. l'éloquence; 4°. le style; 5°. la Chronologie; 6°. la Poësie, & 7°. le Chant Ecclesiastique; 8°. le Rit Ecclesiastique; 9°. la Liturgie; 10°. la Géographie; 11°. la Médecine; 12°. la Géométrie; 13°. la Dialectique; 14°. le Droit civil; 15°. le Droit Canonique; 16°. la Théologie: & chacune de ces Sciences occupe ici un article particulier.

On parle ensuite ici des disputes Théologiques de ce siècle, lesquelles se réduisirent à trois; la première touchant le culte des Images; la seconde sur l'addition du *Filioque* faite au Symbole; la troisième sur la Divinité de J. C. On spécifie encore les principaux Ecrits que produisit la culture des Lettres dans ses différentes Facultés, & quelle fut l'influence qu'elle eut dans celle des beaux Arts, conformément au génie du siècle.

Nos Auteurs terminent leur Discours Préliminaire en concluant de tout ce qui précède, Que les Lettres auparavant éteintes en France, y furent cultivées avec beaucoup d'ardeur & de fruit sur la fin de ce VIII. siècle; mais qu'il s'en fallut beaucoup qu'elles ne recouvraissent tout le lustre qu'elles avoient dans les bons tems de l'Antiquité. Les Litanies Carolines dressées sur la fin de ce siècle sous le Pontificat d'Adrien I. pour l'usage particulier de Charlemagne & de sa Cour, font voir à quel point regnoit encore la barbarie dans la

Latinité de ce tems-là, puisqu'on lisoit dans ces Litanies, *ora pro nobis*, au lieu de *pro nobis*; & *tu lo juva*, pour *tu illum juva*, où l'on voit l'origine de notre *le François* pour exprimer *illum* des Latins.

Quelque obscur & stérile qu'ait été le VIII. siècle, nos Auteurs cependant y ont détéré plus de 130 Ecrivains, qui ont laissé de leur composition environ 200 Ouvrages, dont quelques-uns à la vérité ne sont pas venus jusqu'à nous, mais qu'on a soin de faire connaître. Quoique tous ces Ecrivains ne soient pas à beaucoup près du même mérite, il ne laisse pas d'y en avoir de considérables, & quelques-uns qui n'étoient point ou presque point connus auparavant, parce qu'on n'avoit point encore découvert leurs Ouvrages. Tels sont Saint Pirmin Evêque & Abbé, & dont l'Ecrit sur la morale & la discipline mérite d'être lu; Wigbode, qui a beaucoup travaillé sur les Livres de Moïse & sur les trois suivans; & qui de plus se méloit de poësies: un Evêque anonyme, dont on trouve des Statuts ou Capitulaires: Edefride Moine de Richenon, qui a beaucoup travaillé en faveur de la Litterature, quoiqu'il n'ait écrit qu'en Saxon.

Quels que soient ces Ecrivains & les autres, on a soin de ne les donner ici que pour ce qu'ils valent. Parmi ceux qui s'attirent le plus d'attention, l'on peut compter un Historien anonyme, Auteur des gestes des François: Adelbert faux Evêque & grand Imposteur:

S. Boniface Archevêque de Mayence, dont les Lettres recueillies ici & accompagnées d'une discussion critique, sont le fruit de beaucoup de travail, & nous offrent de nouvelles lumières. On fait de plus connoître 15 de ses Sermons nouvellement déterrés, & l'on fait des remarques intéressantes sur les Ecrits perdus. L'Histoire de Saint Chrodegang, & sa Règle pour les Chanoines donnent lieu à plusieurs observations de nos Auteurs.

A l'occasion de S. Ambroise Evêque de Cahors ils refurent très-folidement l'opinion singulière de Casimir Oudin, Ecrivain Protestant, qui a voulu faire honneur à ce Prélat, non seulement des six Livres des *Sacremens*, qui portent le nom de S. Ambroise de Milan, quoiqu'ils ne soient pas de lui; mais encore du *Traité des Mysteres*, qui appartient incontestablement à ce S. Docteur. L'Histoire du B. Ambroise Autpert, le plus illustre & le plus poli de tous les Ecrivains de ce siècle, est mise ici dans un nouveau jour; & l'on fait sur ses Ecrits diverses remarques intéressantes & plusieurs découvertes, qu'il faut voir: ainsi que la discussion des Lettres de S. Lulle Archevêque de Mayence. Il ne faut pas non plus oublier l'article curieux de Tilpin, Archevêque de Reims, où se trouvent les Remarques Historiques & Critiques de nos Auteurs sur le fameux Roman de *Turpin* publié sous le titre d'*Histoire de la Vie de Charlemagne & de Roland*, & attribué faussement à ce Prélat.

Entre les Ecrits de ce siècle, on compte plus de 80 Vies, Actes ou Légendes de Saints. On les discute avec sagacité, en les apprêtant suivant leur valeur, & caractérisant leurs Auteurs autant qu'ils se font fait connoître. On en donne une idée générale à la page 195. Les Remarques Historiques & Critiques tirées des Ecrits mêmes, sont ici très-nombreuses; & l'on y redresse les autres Critiques. On y fixe à peu-près les tems où ces Ecrits ont paru; & ce qu'on dit à ce sujet, peut être d'un grand secours pour ceux qui travaillent à l'Histoire. Ils peuvent y voir d'un coup d'œil le fond qu'on doit faire sur ces Monumens. Il faut consulter aussi les nouvelles observations de nos Auteurs sur la fameuse Vie de Sainte Conforcie, qui a jusqu'ici tant occupé les Critiques.

Les autres Ecrits de ce siècle sont de differens genres. Il y a quantité d'Annales ou Chroniques, plusieurs Sermons, plusieurs Pièces de Poésie, des Ouvrages sur l'Ecriture, des Ecrits Dogmatiques de morale & de piété; quelques Recueils de Lettres, de Formules, de Canons, d'Actes de Conciles. Dans la discussion de ces differens Ecrits les Remarques Historiques & Critiques ne sont point épargnées. La *collation* de plusieurs Annales les unes avec les autres a certainement exigé un long & pénible travail, & presente de nouvelles découvertes, qui font juger du prix de ces Monumens. On fait observer, que *Duchefne* dans sa

Collection a oublié un fragment confiderable d'Histoire publié déjà par *Freher*, & qui roule sur celle de Pepin de Héristal, Maire du Palais.

Nos Auteurs font encore ici une observation interessante sur un autre fragment d'Histoire (p. 55.) & encore sur un autre donné fausement par *Lambec*, comme inconnu jusqu'à lui ; faute, qui a été copiée par le P. *le Long* dans sa *Bibliothèque Historique de France*. Ils avertissent de plus que *Canisius* & *Bisnago* après lui ont omis dans leurs Editions environ la moitié du second Continuateur de *Frélegaire*, laquelle se trouve dans l'Edition du P. *Ruinart*. Ils font encore quelques observations sur le dernier Continuateur du même *Frélegaire*, sur les Conciles, par rapport aux lieux & aux tems où ils ont été assemblés ; sur l'origine & le mérite des fameuses Décretales & sur celle des Mandemens Episcopaux.

Nos Historiens Littéraires viennent ensuite au IX. siècle, qui fut tout lumineux en comparaison du précédent. Néanmoins le renouvellement des études n'y eut pas (disent-ils) des suites aussi heureuses qu'il les devoit naturellement avoir : & c'est par-là qu'ils débutent dans le long & curieux Discours Historique imprimé à la tête de ce IX. siècle. » Cette noble émulation à ressusciter les Sciences (continuent-ils) fut de peu de durée & se borna à les tirer de la poussière où elles étoient ensevelies, sans leur rendre leur

» ancienne perfection. Telles qu'elles étoient après les premières années de leur renouvellement, » telles on les vit encore dans la » suite. Elles multiplierent il est » vrai, le nombre des personnes » studieuses ; mais elles ne firent » que très-pen ou point du tout de » véritables Sçavans. Elles ne formerent ni habile Historien, ni bon » Poète, ni profond Théologien ; » personne qui sût écrire avec grâce, avec pureté, avec élégance ; » personne qui fût capable de parler sur le champ, ou de composer » d'original, en un mot, personne » qui pût passer pour avoir acquis » la délicatesse & le bon goût de » la belle Littérature. Peut-être le » génie du siècle étoit-il encore » trop barbare, pour permettre » que les esprits devinssent susceptibles de ces heureuses dispositions. Ils auroient eu besoin d'y » être préparés par une culture des » Lettres de plus longue durée » qu'elle ne fut alors.

On annonce donc ici un autre déperissement des Lettres, arrivé avant la fin du siècle, & par divers degrez. On entre dans le détail des causes qui le produisirent ; on en reconnoît quatre principales, savoir 1°. les divisions entre les Princes François, 2°. la foiblesse de leur Gouvernement, les dévastations des barbares, & les desordres qu'occasionnerent tous ces maux dans toute l'étendue de l'Empire François. La France ne laissa pas cependant de soutenir d'une certaine manière la culture des Lettres, & d'y

d'y employer deux moyens principaux ; les Ecoles publiques & particulieres ; les disputes sur divers points de doctrine.

Les avantages des Ecoles en général engagerent les Evêques à les multiplier. On nous parle encore ici de l'Ecole du Palais , qui étoit alors très-florissante , ainsi que sa Bibliothèque. Les Ecoles Episcopales & les Monastiques furent encore d'un plus grand secours aux Lettres contre la décadence qui les menaçoit ; & elles offrent ici les unes & les autres beaucoup de circonstances remarquables. M. l'Abbé *Fleury* avoit autrefois projeté un Ouvrage pour montrer la suite & la succession des Ecoles Chrétiennes. Si quelqu'un vouloit entreprendre l'exécution de ce dessein, il trouveroit dans ce Discours préliminaire & dans les précédens , des Mémoires très-instructifs.

A l'égard de l'Ecole de Paris , devenue la plus célèbre de l'Univers dans la suite ; nos Historiens ont déjà remarqué que l'opinion qui fait remonter l'origine de cette Université jusqu'à Charlemagne ou Alcuin, est dénuée de toute preuve solide : mais qu'on trouve de quoi établir ses premiers commencemens avant la fin de ce IX. siècle ; pourvu néanmoins qu'on ne l'entende pas d'une Ecole distinguée par Faculté ; constitution qu'elle n'eut que long-tems après. Nos Auteurs ont soin de parcourir les divers genres de Sciences que l'on cultivoit dans ces Ecoles , & de nous indiquer les principaux Ecrits

juin.

qui en sortirent. Ce furent les disputes Théologiques de tems-là , qui en augmentèrent le nombre.

Nos Historiens observent que si les Sçavans de ce siècle furent peu curieux de polir leur stile , soit en vers soit en prose ; du moins se piquèrent-ils d'avoir des Livres bien écrits & richement ornés. C'est de quoi ils citent plusieurs exemples , entre autres le Livre de prieres de Charles le Chauve & sa Bible , qui se trouvent aujourd'hui dans la Bibliothèque du Roi. Ils remarquent encore , que malgré les ravages des Normands & tous les desordres qui regnerent en France vers la fin de ce siècle ; Alfrède Roi d'Angleterre eut recours aux François pour rétablir les Lettres dans son Royaume.

En général , ce Discours préliminaire est plein de recherches destinées à faire connoître , non seulement les Ecoles de ce tems-là & tout ce qui a contribué à favoriser les études ou à les faire tomber ; mais encore tous les hommes de Lettres qui leur ont prêté quelque secours , & sur lesquels on n'a pas assez de matiere pour leur donner des articles particuliers.

Dans les 40 premières années du IX. siècle , que contient le reste de ce Volume , on donne sous 39 titres l'Histoire d'environ 80 Auteurs ; & l'on y discute plus de 260 Ouvrages qu'ils ont laissés à la posterité , ou qui leur ont été attribués , & parmi lesquels il y en a plusieurs qui sont des Recueils entiers contenant un grand nou-

V v

bre de Pièces. Tout y est semé de nouvelles découvertes intéressantes, tant par rapport à l'Histoire de ces Hommes de Lettres, que relativement à la discussion de leurs Ecrits.

Le premier qui se présente ici est S. Paulin Archevêque d'Aquilée. Nos Auteurs font connoître sa personne & ses Ouvrages avec plus d'exactitude que l'on n'avoit fait jusqu'ici; & c'est d'un de ses Ecrits que Théodulfe a tiré presque mot pour mot le bel éloge de la conduite de Charlemagne.

L'article du fameux Alcuin remplit ici 30 pages. On y trouve un détail circonstancié de sa Vie, & une notice très-étendue de ses Ouvrages, tant de ceux qui nous restent de lui, que de ceux qui sont perdus ou qui lui ont été supposés. Cela fourniroit de grandes avances pour une nouvelle Edition de ses Oeuvres projetée depuis longtemps. C'est à regret que pour abrégger nous sommes contraints de passer légèrement sur un article si curieux & qu'on lira utilement & avec plaisir dans le Livre même depuis la page 295 jusqu'à la page 347.

L'article de Charlemagne qui n'a guères moins d'étendue que le précédent, mérite fort d'être lu. On y verra un magnifique éloge de ce Prince, indépendamment de ses exploits militaires. Nos Historiens entrent dans une discussion laborieuse de ses Capitulaires conférés avec les Canons & les Actes des Conciles de son tems. Ils en indi-

quent les Editions, & ils découvrent ce qui a échappé aux Editeurs. Les Lettres de ce Prince dispersées jusqu'à présent sont ici réunies sous un même point de vue. On parle de ses Poésies, de ses autres Ecrits, de son travail sur l'Ecriture; des Livres *Carolins* & de leurs Editions.

On trouvera ici quelques découvertes sur les Ecrits de Smaragde, Abbé de S. Michel, peu connus du public, sur ceux de S. Benoît d'Aniane, dont la plupart ne le sont pas assez; sur ceux de Théodulphe d'Orléans, de S. Adalhard Abbé de Corbie, & sur ceux de Dungal, reclus près de S. Denys. L'article d'Amalaire Prêtre de l'Eglise de Mets mérite une attention particulière, & pour l'Histoire de sa personne & pour celle de ses Ecrits, que l'on connoît peu, du moins pour la plupart.

L'article du célèbre Eginhard, qui a écrit la Vie de Charlemagne son Seigneur & son nourricier, comme il le qualifie lui-même, & des Annales de France, &c. demanderoit un Extrait particulier, si les bornes qui nous sont prescrites nous le permettoient. C'est un des articles du IX. siècle, qui semble intéresser davantage nos Historiens; qui discutent aussi avec beaucoup de précision & de clarté les Ecrits d'Agobard Archevêque de Lyon.

Ce qu'ils ont fait pour Charlemagne, ils le font pour son fils Loüis le Débonnaire, tant par rapport à son éloge, qu'à ses Capitu-

faïres & à ses Lettres. Ils terminent ce Volume par ce qui concerne le fameux Hilduin Abbé de S. Denys & ses Aréopagitiques.

Nous observerons en général, que nos sçavans Historiens font connoître ici plusieurs Auteurs &

grand nombre d'Ouvrages, dont aucun Bibliothécaire n'avoit encore parlé jusqu'à présent. Tels sont entre autres Garibalde Evêque de Liege, Remi de Croire, Bernowin de Clermont, &c.

METHODE POUR BIEN CULTIVER LES ARBRES

à fruit, & pour élever des treilles. Par les Sieurs de la Riviere & du Moulin. A Paris, chez Didot, Quai des Augustins, près le Pont S. Michel, à la Bible d'or. 1738. vol. in-12. de 310. pag. sans l'Avertissement & la Table.

R I E N n'est plus capable de prévenir en faveur de cet Ouvrage, que l'Avertissement qui le précède; on y assure qu'il est le fruit des réflexions & des raisonnemens de deux amis qui se sont appliqués pendant plus de 20 ans à la culture des arbres fruitiers, & que les honnêtes gens qui se délassent de leurs occupations en cultivant les espaliers & autres arbres de leurs Jardins, trouveront dans cette Méthode tout ce qu'il y a de meilleur dans la Quintinie, le Jardinier Solitaire, Liger, &c. c'est aussi le sentiment de M. le Monnier dans l'Approbation qu'il a donnée à ce Livre: il est, selon lui, un abrégé de ce qu'il y a de plus utile pour la culture des Jardins fruitiers. Un autre avantage de cette Méthode, c'est que ceux qui ne veulent pas, ou qui n'ont pas le loisir de cultiver leurs arbres pourront connoître en le lisant, si les Ouvriers à qui ils les confient, les cultivent comme il faut.

Cet Ouvrage qui est terminé par

un Traité particulier sur la manière d'élever & de bien cultiver les treilles, est partagé en vingt & un Chapitres qui renferment tout ce qui peut regarder la matière sur laquelle les Auteurs ont entrepris d'écrire.

On y parle 1°. du terrain, de ses qualitez, & de la manière de le dresser & de le fôuir. 2°. De la pépinière, ou de la manière de semer les pepins & de planter les noyaux, &c. 3°. De la batardière, c'est-à-dire du plan d'arbres greffés tirés de la pépinière, & qu'on conduit en espaliers ou buissons, jusqu'à ce qu'on les mette en place selon le besoin. 4°. Des arbres en manequins. 5°. Des sujets qu'on greffe pour toutes sortes d'arbres, & des sujets propres à être surgreffés. Nos Auteurs observent dans cet article que les *Abricotiers*, *Pêchers*, *Pruniers* se greffent sur *Amandiers*, *Prunes de S. Julien*, *Damas noirs*; mais qu'il est mieux de les greffer sur le *gros Damas de Tours*, qui charge beaucoup, donne de gros

fruits assez tôt, ne jette pas beaucoup de bois, ce qui est avantageux pour ces arbres en espaliers. 6°. Ils traitent des trois sortes de greffes, en écusson, en fente, & en couronne. Nous rapporterons seulement ici la manière nouvelle trouvée par le Sieur du Moulin, pour lever un écusson qui se joigne bien au fût, sans ébranler les germes entiers, tant de l'œil que de la queue de la feuille, & sans qu'il y ait rien de froissé.

1°. Faites avec le *Greffoir* une incision de travers dans l'écorce du fût à un *quart de pouce* ou *trois lignes* au-dessus du bouton de l'écusson : que cette incision soit à équerre. 2°. Enlevez du bois avec l'écorce, qui doit faire l'écusson, enfonçant votre *Greffoir* jusqu'à la moitié & plus de la grosseur des petites branches, (ce qui vous donnera un écusson large) & quand vous serez arrivé auprès du bouton, n'enfoncez pas tant le *Greffoir*, afin que vous cassiez plus facilement le bois qu'il faudra enlever. 3°. Otez l'écorce qui est au dessus de l'entaille de travers : puis avec l'ongle gauche détachez de son bois l'écorce du haut de l'écusson ; & avec la chair du pouce droit, détachez-la de l'autre côté. 4°. Cela fait à une *demi ligne* plus bas que la queue de la feuille de l'écusson, mettez votre ongle gauche sur le bois de cet écusson. 5°. Avec le *Greffoir* tirez droit à la main gauche ce bois pour le casser tant soit peu

plus bas que le milieu du germe. 6°. Avec la pointe de votre *Greffoir*, qui pour cela doit être étroite, achevez de couper ce reste de germe, sans toucher à l'écorce de l'écusson, & avec cette même pointe enlevez ce qui reste de bois dans le bas de votre écusson. Pour rendre cette pointe *commode*, il faut la faire relever du côté du bois qu'on veut jeter dehors, en l'éguissant suffisamment de l'autre côté opposé, afin qu'elle ne coupe pas l'écorce de l'écusson. Après avoir formé votre écusson, mettez-le dans la bouche, la queue en dehors, comme le lieu le plus propre, pour le conserver contre la chaleur du Soleil & le vent. On prétend que cette Méthode est préférable à celles qui sont aussi en usage.

7°. On examine quelles sont les meilleures qualitez des arbres, 8°. les aspects les plus favorables du Soleil, & on remarque entre autres choses que le *levant* est meilleur pour les *Pêchers* & *Abricotiers* que le *midi*, qui donnant trop de chaleur & de secheresse rend les Pêches seches, pâteuses & sans goût. On remédie cependant à ces défauts, en faisant toutes les Semaines, pendant les mois de Juillet & d'Aoust, un bassin autour des arbres, & jettent deux seaux d'eau dans chacun. Quand cette eau est buë on recouvre le bassin. Cela, dit-on, fait monter la sève dans le fruit, & le rend meilleur : mais il faut qu'il commence à entrer en maturité.

Les Chapitres 9 & 10 sont employés à traiter de la plantation & de la transplantation des arbres ; le 11^e des labours qu'on doit leur donner ; le 12 du treillage des espaliers & des contre-espaliers. On décrit dans le 13^e toutes les différentes manières de tailler toutes les sortes d'arbres fruitiers. Il est question dans le 14^e du tems & de la manière de palisser les arbres nains. Dans le 15^e du pincement & de l'ébourgeonnement des arbres. Dans le 16^e des fruits qu'on doit abbatre, & des branches qu'on doit couper aux arbres nains , ainsi que des plattes bandes où ils sont. Le Chapitre 17^e roule sur les maladies des arbres ; le 18^e décrit la construction d'une fruiterie. Le 19^e enseigne la manière de colorer les fruits & le tems de les cueillir : le 20^e la manière de les conserver, & le 21^e enfin apprend quelles sont les meilleurs espèces de fruits , tels que les poires , les pommes , les pêches & les prunes. Comme il n'est pas possible d'embrasser les réflexions & les observations répandues dans tous ces Chapitres , puisqu'elles n'y sont , pour ainsi dire , que par manière de corollaires : nous nous contenterons de donner ici l'Extrait des 18 , 19^e & 20^e Chapitres dont il nous paroît que la commodité peut être utile à ceux mêmes qui ne s'occupent point de la culture des arbres fruitiers de leurs Jardins.

CHAP. XVIII. Selon nos Auteurs, la fruiterie convient pas aux fruits. Il faut que la fruiterie ne soit ni

chaude ni humide , afin que les fruits y meurissent dans leur tems naturel ; on doit donc la faire à *rez de chauffée* , c'est-à-dire à la même hauteur qu'est le terrain le plus haut qui lui est voisin. Si on n'y met que deux rangs de tablettes , c'est assez d'une fenêtre *haute de deux pieds de Roi* , & large d'un pied & 4 pouces. Si on veut mettre plus de deux rangs , il faudra une pareille fenêtre entre chaque *deux rangs* , afin que tout le fruit ait de l'air. Il faut un *surage* à chaque fenêtre avec un volet *en dehors* , capable de résister aux gelées. Pour éviter ces gelées , il seroit bon, s'il étoit possible , de prendre les jours de la fruiterie du côté du couchant.

Après que les fruits auront jeté leur trop d'humidité , *calcinez* le châlis de la fenêtre tout à l'entour & même un pouce sur le vitrage , afin d'exclure tout air étranger. On doit bien se garder de les boucher avec du fumier.

Les tablettes doivent être de *bois de chêne* , & si on emploie du sapin , il doit être bien sec , autrement il donneroit aux fruits un goût désagréable. On met tous les fruits sur le bois nud , & ceux qui ne mangent les premiers à l'endroit le plus voisin de la fenêtre. Il faut que ces fruits soient séparés les uns des autres , & suivant leurs espèces différentes : on ne laisse de l'air à la fruiterie que pendant les deux premiers mois ; après quoi il n'y faut laisser entrer aucun air étranger , & il seroit bon que l'entrée-

en fût par le dedans de la maison. s'il y geloit, ce qu'on connoît en y mettant en hyver des godets pleins d'eau, on doit couvrir les fruits avec des couvertures de lins, & ne se servir de feu qu'à la dernière extrémité.

CHAP. XIX. Pour faire prendre de la couleur aux fruits, il n'est pas nécessaire de couper les feuilles qui les couvrent; il suffit de lier ces feuilles ensemble avec des jones, sans les couper, il ne faut découvrir les *Abricots* & les *Pêches* que quinze jours avant leur maturité. On découvre *entièrement* les autres fruits un mois auparavant. Pour colorer les meilleures poires d'*Automne* & d'*hyver*, prenez un vase rempli d'eau bien fraîche, dans laquelle vous tremperez un pinceau que vous tirerez sur vos poires par petits traits de la tête à la queue. Le Soleil rendra rouges les endroits où vous aurez mis de l'eau, & vos poires seront agréables à la vûe. On les colore encore en les feringuant, ou en se servant d'arrosoirs de Jardin.

Pour ce qui est du tems & de la maniere de cueillir les fruits nos Auteurs observent qu'il ne faut pas laisser trop murir les poires d'été. Il n'y a que les *fruits beurrés* qu'on garde quelque tems pour augmenter leur beauté. Pour les *Pêches*, les *Abricots* & les *Pommes*, on appuie doucement le pouce près de la queue; pour peu que la chair obéisse sous le doigt, il faut les cueillir. En cueillant les fruits on doit bien prendre garde d'arra-

cher les queues, ni de les casser; non plus que les branches & les boutons voisins. La seule bonne maniere de les cueillir; c'est de mettre le bout du pouce au bout de leurs queues, en les relevant en haut, ou en les poussant de côté suivant leur situation après les branches.

CHAP. XXX. On connoît qu'un fruit est bon à manger, lorsqu'en appuyant *doucement* le pouce près de la queue, la chair de ce fruit plie, bien loin de résister; ce qu'elle fait toujours, tandis que le fruit n'est pas mur.

Les pêches cueillies de trois ou quatre jours, sont incomparablement meilleures. On les met à la fruiterie sur leurs queues, & si on peut, sur des feuilles de *Verjus* bien desséchées. Les *Abricots* sont bien en quelque situation qu'on les mette. Ils ont un goût bien plus relevé quand on les a laissés un jour ou deux sur les tablettes de la fruiterie. Les *Poires* se mettent sur leurs côtés. Si on les met la queue en haut, il est besoin de la cacheter, pour empêcher l'air d'y pénétrer. Les pommes se mettent tantôt sur l'œil & tantôt sur la queue. Enfin il est nécessaire d'ôter *tous les jours* les fruits qui commencent à pourrir, afin qu'ils ne gâtent pas ceux qui sont sains.

Nous ne dirons rien du Traité sur la maniere d'élever & de bien cultiver les treilles, pour la même raison qui ne nous a pas permis de donner de suite l'Extrait de tous les Chapitres de la Méthode pour bien cultiver les arbres à fruit.

HISTOIRE DU PONTIFICAT D'EUGENE III. PAR DOM Jean de Lannes, Religieux Bibliothécaire de l'Abbaye de Clairvaux, ancien Professeur de Théologie. A Nancy, chez Pierre Antoine, Imprimeur-Libraire. 1737. vol. in-12. pag. 274.

DOM Jean de Lannes, Auteur de cette Histoire, la commence par une description des troubles que causa dans Rome sous le Pontificat de Célestin II. & principalement sous celui de Luce II. & celui d'Eugène III. le fameux Arnould de Bresse. Ce Sectaire, dit-il, se mit à dogmatiser contre les Moines, contre le Clergé Séculier, contre les Cardinaux sans épargner même la personne du Pape. Il soutenoit, remarque notre Auteur, que les personnes consacrées à Dieu, ne pouvoient légitimement posséder aucun bien, ni se mêler des affaires du monde; Que les Rois & les Princes qui avoient donné tant de richesses à l'Eglise, *avoient péché mortellement, & étoient damnés, pour n'en avoir pas fait pénitence; que leur crime étoit encore plus grand, de leur avoir donné des Principautés & des Etats qui les rendoient Seigneurs temporels.*

Dom Jean de Lannes ajoûte qu'Arnould de Bresse *prouvoit toutes ces choses* (ce sont ses termes) par des passages de l'Ecriture qu'il expliquoit malicieusement. Puis il dit que cet Arnould faisoit des Satyres outrées, *du luxe & de la vanité de la Cour de Rome, du mauvais emploi qu'on y faisoit des biens Ecclesiastiques, du mépris de la Religion Chrétienne.* C'est ainsi que s'exprime notre Auteur.

Il remarque ensuite que de tous ces Discours, Arnould concluoit qu'on devoit chasser les Cardinaux & le Pape; Que le Sénat Romain devoit reprendre le Gouvernement de l'Etat, & se saisir de toutes ces richesses pour les employer au soulagement des pauvres. A ces mots de *soulagement des pauvres*, notre Auteur, par inadvertance sans doute, dit que cette *Doctrine fluttoit la cupidité des hommes*, & qu'elle étoit débitée avec une véhémence extraordinaire par un homme d'une *vie austère & irréprochable dans ses mœurs.* Puis venant aux desordres qui s'ensuivirent, il remarque que tout Rome fut en mouvement; que le Sénat vouloit entrer dans ses anciens droits, & reprendre l'autorité souveraine dont il avoit été précédemment en possession, autorité qu'Arnaud soutenoit avoir été usurpée par les Ecclesiastiques.

» Tout le peuple favorisoit la
» sédition, l'on ne parloit que de
» chasser le Pape, & de rétablir le
» gouvernement republicain.

Arnould forma un Sénat dans Rome, y créa un Patrice, & y excita de si furieux troubles, que le peuple seconde des Barons Romains, vint en armes trouver le Pontife & le somma de remettre tous les impôts qui étoient sur la Ville, & d'en laisser le revenu au nouveau Patrice.

Le Pape, qui étoit alors Luce II. l'ayant refusé, on s'empara du Capitole; Luce se présenta pour chasser les séditieux; on en vint aux mains; & dans le tumulte, ce Pape fut frappé d'un coup de pierre dont il mourut le 13 Février 1145. ayant tenu le S. Siège onze mois & quatre jours.

Le lendemain de cette mort, les Cardinaux, pour ne pas donner le loisir aux séditieux de faire de plus grands progrès, s'assemblerent dans l'Eglise de S. Césaire & élurent pour Pape l'Abbé de S. Anastase, homme d'une illustre naissance, sorti de l'ancienne Maison de Paganelli. Lorsqu'après son élection, qui fut unanime, on l'eut conduit au Palais de Latran pour l'introniser selon la coutume, & qu'il eut pris le nom d'Eugène III. Il marqua lui-même, le Dimanche suivant pour le jour de son Sacre dans l'Eglise de S. Pierre. Les Séditieux n'en furent pas plutôt avertis qu'ils convinrent d'aller trouver Eugène avant que son élection fut confirmée, & de lui déclarer qu'ils étoient prêts de le reconnoître pour le Souverain Pontife de l'Eglise, s'il vouloit abolir les impôts qu'on avoit mis sur le peuple, & confirmer, par une Bulle exprès, l'élection du nouveau Sénat; sinon qu'il devoit s'attendre à n'être jamais Pape. Quelques Cardinaux qui en élistant Eugène, s'étoient imaginé mal à propos avoir mis à la tête de l'Eglise un homme qu'ils gouverneroient à leur fantaisie, voyant ce Pape montrer plus

de fermeté qu'on ne lui en auroit cru, entrèrent dans ce complot, & cherchèrent les moyens de faire casser l'élection, pour avoir un autre Pape. Mais Eugène nonobstant tous les efforts de rebelle, fut sacré le Dimanche suivant à l'Abbaye de Farfè avec toutes les cérémonies ordinaires.

Les Révoltez, au désespoir d'avoir manqué leur coup, coururent à la vengeance. Les Palais des Cardinaux furent renversés, leurs meubles emportés, leurs terres & leurs Maisons de plaisance abandonnées au pillage, les trésors de l'Eglise de S. Pierre en proie aux Factieux.

Eugène étoit naturellement timide, mais si-tôt qu'il fut sacré il devint tout un autre homme: les premiers traits de son zèle, remarque notre Auteur, tombèrent sur les Cardinaux. *Il fut indigné, dit Dom Jean de Lannes, de l'empressement que ces Cardinaux témoignoiient pour avoir les Légations les plus lucratives, & dans son juste ressentiment, non seulement il les en reprit avec aigreur, mais il n'en donna aucune à ceux qui les avoient briguées.*

Puis il frappa d'anathème tous les Rebelles, & nommément le nouveau Patrice avec ses adhérens. Après quoi il se retira à Viterbe, Les Arnaldistes se portèrent alors à une fureur effrénée. Leur Chef qui étoit dans Rome les y excitoit de plus en plus par ses exhortations séditieuses; & l'absence du Pape, retiré à Viterbe, les rendoit plus hardis.

C'est

C'est l'usage chez plusieurs Historiens , de fabriquer eux mê mes certains Discours qu'ils rapportent.

En voici un que notre Auteur met ici dans la bouche d'Arnauld , soit qu'Arnauld l'ait fait , ou qu'il soit de la composition de Dom Jean de Lannes , ce que nous ne prenons point à cider ; peut-être ne sera-t-on pas fâché , pour plus d'une raison , de le trouver ici.

» Quelle honte pour nous , leur
 » *disut Arnauld , à ce que raconte*
 » *notre Auteur*, de nous voir asservis
 » à des gens d'Eglise , que l'imbé-
 » cilité rend incapables de toute
 » administration ? Est-ce là la gloi-
 » re dont vous jouissiez autrefois
 » sous vos Consuls & vos Tribuns ?
 » Où sont donc à présent ces No-
 » bles Sénateurs , ces valeureux
 » Chevaliers Romains dont la pre-
 » sence faisoit trembler les Nations
 » barbares ? Ces Légions invinci-
 » bles qui faisoient la loi à tous les
 » peuples , ces glorieuses préroga-
 » tives de Bourgeoisie Romaine
 » qu'on achetoit si cher dans les
 » Provinces subjuguées , & qui ne
 » s'accordoient que comme une
 » grace qui devoit se mériter par
 » de grands services ; tout cela se
 » réduit aujourd'hui à baisser hon-
 » teusement le col sous un joug
 » effeminé & à reconnoître pour
 » vos Souverains , des gens que la
 » vûe d'une épée nuë fait trembler.
 » Vos biens sont dévorés par des
 » sangsûes qui vivent à vos dépens
 » dans le faste & dans l'abondance.
 » Laissez , laissez l'Eglise exercer
 » sa puissance spirituelle sur les
Juin.

» ames ; renfermez-la dans les clo-
 » nes que J. C. lui a prescrites ; re-
 » prenez vos droits.

Notre Auteur dit que les Parti-
 sans d'Arnauld, animés par ces dis-
 cours séditions & autres sembla-
 bles , abolirent la dignité de Pré-
 fet de Rome , qui étoit possédée
 d'ordinaire par un Cardinal , &
 contraignirent toute la Noblesse de
 se soumettre au nouveau Patrice :
 Mais Eugène vint bien tôt à bout
 de ses ennemis. Notre Auteur ra-
 conte au long ce que ce saint Pape
 trouva moyen de faire par sa poli-
 tique , pour les réduire , & pour
 rentrer dans Rome ; politique qui
 eut un tel succès , qu'Eugène la
 veille de Noël 1145. entra en
 triomphe dans la Ville , & fut con-
 duit au Palais de Latran. Succès
 qui fut précédé des conventions
 que nous allons rapporter, sçavoir
 1°. Que les Romains chasseroient
 Arnauld , 2°. Que la nouvelle di-
 gnité de Patrice , érigée par les sé-
 ditions , seroit anéantie pour
 toujours ; 3°. Que le Préfet de la
 Ville seroit rétabli dans tous ses
 droits au gré du Pape , qui pour-
 roit mettre dans ce poste , celui
 qu'il jugeroit à propos ; 4°. Que
 le Sénat subsisteroit , mais que les
 Sénateurs reconnoîtroient être re-
 devables de leur dignité au Pape ,
 & n'avoir d'autre autorité que cel-
 le qu'il leur donneroit. Ces articles
 signés de part & d'autre , Eugène
 entra dans Rome comme nous ve-
 nons de dire.

Tandis que ces choses se pas-
 soient , on ne parloit en France &

en Allemagne, que du dessein de délivrer la Terre Sainte, de l'esclavage où elle étoit sous la domination des Infidèles; dessein qui avoit été inspiré par Eugène. Louis VII. Roi de France brûloit du desir de se signaler dans cette guerre sainte: & c'est ici, dit notre Auteur, un mystère que la plupart des Ecrivains ont ignoré.

Il n'y avoit à peine quatre mois, qu'Eugène étoit tranquille, lorsqu'un de ses ennemis l'obligerent une seconde fois à quitter Rome. Nous ne rapporterons point les raisons qui le contraignirent à cette fuite; il faudroit pour cela un trop long détail; il est plus à propos de le voir dans le Livre même. Nous remarquons seulement que les Cardinaux & tous les gens de la suite du Pape, eurent ordre de se tenir prêts pour une certaine heure de la nuit afin de passer le Tibre, & de se retirer dans une Forteresse que notre Auteur ne nomme point. Cette retraite ne put se faire si secrettement que les ennemis du Pape n'en fussent avertis; ils coururent aux armes: les gens du Pape se hâtèrent de fuir, mais malgré toute leur diligence ils ne purent éviter une grêle de pierres & de flèches, que la populace soulevée fit pleuvoir sur eux, & dont quelques-unes tombèrent sur la Litte du Pape; le Palais de Larran fut pillé une seconde fois, & Eugène sentit alors toute la pesanteur de sa Charge. Le passé, dit notre Auteur, le présent & l'avenir l'affligeoient également. Il se

voyoit exposé à des revolutions continuelles. Le souvenir de la tranquillité dont il avoit joui avant qu'd'être élu Pape, ne faisoit qu'augmenter son amertume; enfin, remarque notre Auteur, la vie lui devint si ennuyeuse que semblable au Prophete Elie persécuté par l'impie Jeshabel, il demanda à Dieu de le retirer de ce monde; tant il est vrai, dit notre Historien, que ce n'est pas dans les dignitez qu'on trouve une situation agréable, & qu'il y a d'heureuses obscuritez, où l'on goûte plus de repos que dans l'éclat des grandeurs.

On voit ici l'Histoire de tout ce que fit Eugène pour la Croisade, & de tout ce que fit S. Bernard pour y exciter les Grands. Il n'y avoit pas un mois que cette résolution étoit prise, lorsque les députés des Eglises orientales arrivèrent de Rome, avec les Ambassadeurs François, ils apportèrent une Bulle du Pape, où la Sainteté exhortoit tous les François à prendre les armes & à se croiser. Cette Bulle étoit accompagnée d'un Brevet adressé à S. Bernard, par lequel le Pape lui enjoignoit de prêcher la Croisade dans tout le Royaume. Notre Auteur raconte au long tout ce qui se passa à ce sujet. Le Pape établit S. Bernard, pour son Vicaire dans cette importante affaire, & il lui envoya la Croix que le Roi devoit recevoir solennellement. Les Etats Généraux se tinrent pour cela dans la petite Ville de Veze-lav, il s'y trouva une si grande multitude de Princes, de Prélats,

de Seigneurs , de Gentilshommes & de Peuples , qu'on fut contraint de tenir l'assemblée en pleine campagne.

On éleva sur le penchant d'une Colline qui aboutissoit à une grande plaine , une Tribune de charpente , ornée de riches tapis , & ce fut là que S. Bernard , après avoir lu la Bulle d'Eugène , fit un Discours très-pathétique dont le Roi fut si touché , que se levant de son Trône , il alla se jeter aux pieds de Saint Bernard pour lui demander la Croix qu'Eugène avoit envoyée. Il la reçut avec un grand respect , puis se l'attacha sur l'épaule droite & ne pouvant plus retenir le zèle dont il se sentit animé dans ce moment , il harangua l'assemblée avec tant de force , que tous les assistants s'écrierent à coups redoublés : *la Croix , la Croix*. L'Abbé de Clairvaux en avoit préparé plusieurs paquets , qui sembloient devoir suffire , mais l'empressement de ceux qui n'avoient pu en avoir , & qui en demandoient , fut si grand , que le Saint se vit obligé de mettre en pieces sa robbe , & d'en faire de nouvelles Croix pour satisfaire tout le monde. La jeune Reine Eléonor donna l'exemple à toutes les Dames de la Cour. Elle se presenta à S. Bernard pour recevoir la Croix. Le Saint ne fit pas difficulté de la lui donner , & en même tems cette Princesse fut suivie d'une infinité de femmes qui ne se contenterent pas de prendre la Croix , mais prirent encore les armes pour la défendre , & compo-

serent des Escadrons. Elles ajoïterent à cette action , un trait qui augmenta beaucoup le nombre des Croisés ; elles envoyèrent une quenouille & un fuseau à tous les jeunes hommes de leur connoissance qui n'avoient pas pris la Croix. Ce reproche leur fut si sensible que toute la jeunesse courut aux armes.

Notre Auteur rapporte ici les noms des principaux du Royaume qui se croiserent , puis il raconte comment Louis VII. afin de régler plus particulièrement ce grand voyage , indiqua une autre assemblée à Chartres pour le troisiéme Dimanche d'après Pâques , dans laquelle se trouverent les principaux Croisés. La premiere affaire qu'on y traita fut de confirmer tout ce qui s'étoit fait dans l'assemblée de Vezelay , & d'approuver la résolution du Roi pour l'expédition de la Terre-Sainte. Ensuite on pensa à choisir un Général d'armée qui conduisît les Troupes , & qui fût comme l'ame de cette grande entreprise. S. Bernard fut choisi pour cela , & on résolut d'un commun consentement , de lui donner le commandement de l'armée.

Notre Historien rappelle dans cette occasion l'exemple de Pierre l'Hermite qui conduisit la premiere Croisade dont l'issue fut si heureuse ; il croit qu'on se persuade peut-être , que Dieu avoit attaché le succès de ces sortes d'entreprises à la sainteté de quelque Solitaire , & que l'Abbé de Clairvaux avoit été envoyé du Ciel pour faire dans celle-ci , ce que Pierre l'Hermite

avoir fait dans l'autre; mais il remarque que Pierre l'Hermite, ce zélé Serviteur de Dieu, n'avoit point eu le commandement des Troupes, que c'étoit Godefroy de Bouillon, le plus expérimenté Capitaine de son tems, qui les conduisoit; en sorte que ce Capitaine étoit le Jofué du Peuple de Dieu, tandis que Pierre l'Hermite étoit le Moïse qui levait les mains au Ciel, pour attirer le secours divin sur les combattans; Dom Jean de Lannes observe que les plus grands exploits de Pierre l'Hermite, dans ce qui regardoit le dehors, se réduisoient à animer les Soldats, ou que s'il fit quelquefois la fonction de Capitaine, il éprouva à son malheur, que ce n'étoit point là le poste où Dieu l'appelloit.

Aussi, dit notre Auteur, S. Bernard, qui sçavoit allier la sagesse avec la piété, n'eut garde de consentir à un tel choix, & comme toute sa résistance auroit été inutile contre la résolution d'une assemblée, où l'autorité spirituelle & l'autorité temporelle étoient jointes ensemble, il écrivit fortement au Pape pour le prier de détourner ce coup, qui, selon les termes de notre Auteur, paroissoit également contraire au bon sens & à la piété.

L'Historien interrompt ici son récit pour rapporter ce qui se passa à l'égard de l'Archevêque de Reims Samson de Mauvoisin, à qui le Pape vint de rendre le *Pallium*, qu'il lui avoit ôté: cet événement oblige Dom Jean de Lannes, à quelques digressions que nous passons

pour nous tenir dans les bornes d'un Extrait.

Le Pape ayant reçu la Lettre où S. Bernard qu'on avoit choisi pour commander l'armée des Croisés, se plaignoit amèrement de ce choix, entra là-dessus dans toutes les dépenses du Saint; ses remontrances lui parurent si justes, qu'Eugène non seulement le déchargea de cet emploi qui ne lui convenoit point, mais qu'il l'exempta même, à cause de la foiblesse de sa complexion, de faire le voyage de la Terre Sainte; cependant pour ne pas laisser oisifs les talens de ce Saint homme, le S. Pere l'appliqua à d'autres emplois qui étoient plus de son ministère; ce fut d'aller prêcher la Croisade en Allemagne. » Quoiqu'il en soit, » Princes de France, lui écrivit le » Pape, souvenez-vous que vous vous » mettez à leur tête, vous ne devez néanmoins vous armer que » du glaive de la parole de Dieu, » & prendre la trompette évangélique » que pour annoncer la guerre.

Notre Historien remarque, après le Pere Daniel dans son Histoire de France Tome 1. p. 354. que le Saint s'acquitta de cet emploi avec tant de succès, que l'Empereur Conrad III. du nom, fils de Frédéric Duc de Suabe, prit la Croix avec son neveu Fridéric, qui fut aussi depuis Empereur, qu'à son exemple, une infinité de Seigneurs, de Gentilshommes & de peuples d'Allemagne se croisèrent; qu'un grand nombre d'Anglois & de Soldats d'autres Nations, vinrent se joindre, les uns, à l'armée de Fran-

ce, les autres, à l'armée de l'Empereur, & qu'il se fit presque par toute la Chrétienté une paix générale; les Princes s'empresant à l'en-
vi, de contribuer au succès de cette expédition.

Dom Jean de Lannes suspend ici son Histoire de la Croisade, pour rapporter ce que le Pape Eugène fit pour le rétablissement de l'Evêché de Tournay. Les Evêques de Noyon en étoient en possession depuis six cens ans, & gouvernoient ces deux Eglises: mais tous n'avoient pas le même zèle que S. Eloi, à qui on avoit imposé, malgré lui, un fardeau si pesant. La plupart de ses Successeurs demouroient tranquilles à Noyon, & ne venoient jamais à Tournay, ce qui portoit un grand préjudice à ces peuples; & faisoit que le Christianisme y étoit presque inconnu. S. Bernard avertit le Pape de ce désordre & le remède y fut aussitôt apporté. Car Eugène sacra de ses mains Anselme Abb. de Saint Vincent de Laon, qui étoit alors à Rome pour les affaires de l'Eglise, & l'investit de l'Eglise de Tournay, où Anselme fit bien-tôt refleurir la Religion. L'on craignoit que le Roi de France ne s'opposât à cette nouveauté, & qu'à la sollicitation de l'Evêque de Noyon, il ne voulût empêcher ce démembrement, mais Eugène avoit eu soin de prévenir Sa Majesté, & d'en écrire aussi au Comte de Flandres qui s'y trouvoit intéressé. A ce mot de *Majesté*, notre Historien remarque qu'on traitoit alors les

Rois d'*Altesse*, & que s'il leur donne ici le titre de *Majesté*, c'est pour s'accommoder à l'usage établi depuis. Quoiqu'il en soit, Eugène écrivit encore à Samson Archevêque de Reims, à Simon Evêque de Noyon, & aux autres Evêques de la Province, pour les exhorter à reconnoître le nouvel Evêque, & ils firent là-dessus, ce que le Pape souhaitoit d'eux.

Eugène, qui malgré tout ce qu'il avoit à souffrir de la sédition des Romains, étoit continuellement occupé des affaires de l'Eglise, vint à considérer que l'expédition de la Terre-Sainte pouvoit être sujette à de grands inconveniens, parce que tandis que les Chrétiens iroient en Orient combattre les Infidèles, d'autres Payens dont on étoit environné en Occident, pourroient se prévaloir de cette absence; Que le Dannemarc demeureroit en proie aux Slaves, la Saxe aux Livoniens, l'Espagne aux Sarrazins, l'Etat de Gênes aux habitans des Isles Baléares. Ces considérations l'engagerent à publier une seconde Croisade contre ces Infidèles d'Occident. Il écrivit dans toutes ces Provinces, pour exhorter les Chrétiens qui y demouroient, à commencer par déclarer la guerre à ces Payens, & il leur promit pour ce sujet les mêmes grâces & les mêmes privilèges qu'il avoit accordés à ceux qui partiroient pour la Palestine. Ils embrasèrent avec empressement le parti que leur proposa Eugène. Il est vrai qu'ils ne prirent pas la Croix

comme ceux-ci , & qu'ils ne l'attachèrent pas sur leurs vêtemens militaires , mais ils la faisoient porter élevée devant les bataillons & les escadrons , ce qui leur fit donner aussi le nom de Croisés.

En vertu de ces Lettres du Pape qui furent regardées comme des commandemens venus de la part de Dieu même , il n'y eut point de Province en Europe où l'on ne fit la guerre aux Infidèles. Les Chrétiens , dit notre Historien , se regardoient en cette occasion , comme ces anciens Israélites , qui allant à la conquête de la Terre promise , avoient eu ordre du Ciel , d'exterminer toutes les Nations Infidèles , Amorréens , Cananéens , Jébuséens , &c.

On fait ici une remarque bien digne d'attention. C'est que les Danois qui paroissent hors d'état de profiter de cette indulgence de Rome , à cause des cruelles divisions qui partageoient le Royaume de Dannemark , furent les premiers à obéir à cet ordre du Pape. Canut & Suenon disputoient ensemble cette Couronne , & se faisoient depuis long-tems , une guerre opiniâtre qui alloit à la destruction de l'Etat , puisque de quelque côté que la victoire se déclarât , ce ne pouvoit être qu'aux dépens de la vie des Danois. Mais par un changement peu attendu , ils se réunirent sans cesser d'être ennemis , & mettant à part leurs différens personnels , ils se donnerent mutuellement des otages , & joignirent leurs forces ensemble pour

aller attaquer les Sclaves. Les Saxons firent la même chose dans leurs Pays à l'égard des Livoniens. Les Espagnols s'éleverent avec vigueur contre les Sarrazins qui occupoient encore une partie des Espagnes , & ils reprirent sur eux , plusieurs Villes ; les Génois les chassèrent de l'Isle de Minorque , & l'on peut dire , remarque notre Auteur , que les Croisés d'Occident furent plus heureux contre les Infidèles , que ceux qui allèrent les attaquer dans la Syrie.

Voilà pour ce qui regarde le premier Livre de cette Histoire du Pontificat d'Eugène III. Car elle est divisée en quatre Livres. Voici en abrégé ce qui regarde le second. On y voit d'abord , comme Eugène fut obligé de passer en France. Ce Pape toujours hors de Rome , se trouvoit très-embarrassé. La réduction des Romains lui paroissoit fort éloignée : il n'avoit point de troupes pour les dompter , & son séjour en Italie ne faisoit qu'aigrir les esprits , il crut qu'en menaçant les Romains de transférer son Siège ailleurs , & faisant mine de les abandonner pour toujours , ils rentreroient en eux-mêmes , & seroient peut-être les premiers à solliciter son retour. Il tenta ce moyen , mais inutilement. Les Romains persisterent dans leur obstination , & Eugène se détermina enfin à passer en France , convaincu d'ailleurs que sa présence n'y seroit pas inutile pour hâter les affaires de la guerre sainte , lesquelles commencent à languir , par l'absen-

ce de S. Bernard qui étoit en Allemagne où il prêchoit la croisade. Le Pape arriva en France, au commencement de l'année 1147. mais avant son arrivée, le Roi tint à Etampes, touchant la Croisade, une assemblée où assista S. Bernard qui étoit revenu d'Allemagne. On y prit les dernières mesures pour le départ du Roi & de l'armée des Croisés que le Roi devoit commander en personne. Eugène peu de tems après arriva à Paris; le Roi avec toute sa Cour fut au-devant d lui, & l'Evêque de Paris, qui étoit Thibaut, auparavant Prieur de S. Martin des Champs, fut avec tout son Clergé jusqu'aux portes de la Vill. le recevoir. Ce Pontife fut ainsi conduit avec beaucoup de cérémonies, jusqu'à l'Eglise de Notre-Dame, ayant toujours le Roi à sa droite & un Cardinal à sa gauche. Après une longue prière qu'il fit dans cette Cathédrale, on le mit en possession d'un appartement qui lui avoit été préparé à S. Martin des Champs. Là on lui rendit compte de tout ce qui s'étoit passé dans l'assemblée d'Etampes. Il l'approuva, & se la de concert avec le Roi, diverses choses qui regardoient l'expédition de la Terre-Sainte & il engagea les Eglises de France à contribuer par de grosses sommes, aux frais de la guerre.

Quelques jours après (& voici un article singulier) le Pape voulut aller à l'Abbaye de Sainte Geneviève, célébrer la Messe. Le Roi s'y rendit avec tous les Princes & les

Seigneurs de sa Cour. Cette Eglise, dit notre Historien, étoit alors déservie par des Chanoines Réguliers, qui étoient fort éloignés de la vertu de leurs prédécesseurs. Une fondation de cinq ou six cens ans, observe-t-il, porte rarement les marques d'une sainteté primitive. Ils avoient étendu devant l'Autel, un riche tapis, sur lequel le Pape se prosterna pour faire sa prière, après quoi il passa à la Sacristie où il se revêtit des ornemens qu'on lui avoit préparés pour dire la Messe. Alors ses Officiers, appuyés, dit notre Auteur, d'une ancienne coutume, prirent le tapis comme un meuble qui leur appartenoit. Les Chanoines & leurs Officiers n'approuverent point une telle coutume. Cette conduite les irrita, ils se jetterent sur les gens du Pape, & firent tous leurs efforts pour leur arracher le tapis. Ceux-ci tenant ferme on en vint aux mains, & on se battit rudement. Au bruit de ce tumulte, le Roi accourut, croyant que sa présence appaiseroit tout. Mais ce Prince se sentant frappé dans la foule, se retira, & le vacarme ne finit que lorsque les Chanoines de Saint Geneviève & leurs Domestiques ne trouvant plus de résistance se furent emparés du tapis, tout déchiré. Le Pape montra dans cette occasion beaucoup d'aplomb & de présence d'esprit. Car le tumulte étant appaisé, il monta à l'Autel, comme s'il ne fût rien arrivé d'extraordinaire; la Messe ne fut pas plutôt finie, que les Of-

ficiers du Pape furent lui porter leurs plaintes , contre ces Chanoines ; les uns lui montroient leurs habits déchirés , les autres leur visage ensanglanté. Le Pape fut trouver le Roi , qui indigné du procédé des Chanoines , projeta de concert avec Eugène , de donner leur Maison à des Moines de Clugni. Le Roi partant pour la Croisade , remit l'exécution de ce projet au Pape , & à Suger Abbé de S. Denis , qui dans l'assemblée tenue à Estampe , avoit été choisi pour être Régent du Royaume pendant l'absence du Roi & de la Reine , fit deau qu'il accepta avec de grandes peines , & auquel il fallut que le Pape le contraignît par un commandement exprès.

On étoit prêt de recevoir à Sainte Genevieve huit Moines de S. Martin des Champs , sous la conduite du Prieur de Saint Pierre d'Abbeville , en vertu d'un bref de Sa Sainteté : lorsqu'à la priere des anciens Chanoines , le Pape consentit qu'ils seroient reformés par des Chanoines Réguliers , & non par des Moines qui ne convenoient en rien avec eux. On appella pour ce sujet, des Chanoines de S. Victor , & ces Chanoines furent introduits à Sainte Genevieve , où l'Evêque de Meaux , en présence d'une grande partie du Clergé de la Ville , benit solennellement le nouvel Abbé , qui étoit Odon , auparavant Prieur de S. Victor , lequel devint par-là , le premier Abbé de Sainte Genevieve depuis

cette réforme.

Dom Jean de Lannes dit qu'il n'est pas croyable combien Eugène reçut de complimens du service qu'il venoit de rendre à l'Eglise en chassant de Sainte Genevieve ces anciens Chanoines , & en leur substituant des Religieux qui étoient d'une sainteté renommée.

Après plusieurs Histoires particulières qu'il rapporte , & que nous passons pour éviter la longueur , il vient au départ du Roi pour la Terre Sainte : ce Prince s'y préparait par la visite des Hôpitaux des Lépreux ; il partit ensuite de Paris le lendemain de l'Octave de la Pentecôte , & alla à S. Denis pour y prendre l'Oriflamme , & y recevoir la bénédiction du Pape qui l'y attendoit.

Sa Sainteté revêtu de ses habits Pontificaux , accompagnée de l'Abbé Suger & de tous ses Religieux qui étoient au nombre de cinquante , reçut le Roi à la porte de l'Eglise , & le prenant ensuite par la main , le conduisit aux tombeaux des saints Martyrs. Le Roi entendit ensuite la Messe du Pape , après quoi il prit l'Oriflamme sur l'Autel , & reçut des mains du Pape , avec la bénédiction , les marques des Pèlerins de la Terre-Sainte , c'est-à-dire la Pannetiere & le Bourdon ; car pour la Croix , il la portoit toujours cousue sur la manche droite de son habit , depuis l'assemblée de Vezelai. Ensuite , s'adressant au Pape , il le pria de prendre le Royaume sous sa protection.

Le

Le Roi partit pour se rendre à Metz, s'y mettre à la tête des troupes, & le Pape retourna à Paris. La première chose qu'Eugène y fit fut d'envoyer deux Légats à Latere pour la Terre-Sainte, avec ordre de ne point abandonner les Chefs de cette expedition, & de leur rendre tous les secours necessaires; l'un étoit le Cardinal Gui de Florence, destiné pour être auprès de la personne du Roi, & l'autre le Cardinal Théodin, pour l'Empereur Conrad, qui avoit déjà pris les devans, à la tête d'une armée de plus de cent mille combattans, parmi lesquels il y avoit soixante & dix mille Cuirassiers à cheval.

Notre Auteur passe ici à la prise d'Almeria sur les Maures par les soins d'Eugène : article curieux par plusieurs circonstances remarquables, & entre autres par le desintéressement que les Gènois firent paroître dans une telle occasion; car tout le butin de cette Ville ayant été partagé en trois lots, ils ne voulurent pour leur part, dit-on, qu'un Vase précieux de pierre de Smaragde, qu'on assure être un Plat qui avoit servi à la dernière Cène que Notre-Seigneur fit avec ses Disciples, le même où étoit l'Agneau Paschal, & où Notre-Seigneur rempja la bouchée de pain qu'il donna à Judas. Il est certain que les Gènois montrent encore cette Relique dans leur Trésor. Mais notre Historien remarque que tout le monde ne convient pas, quand même la Relique seroit véritable, que les Gènois l'ayent eue à la prise d'Almeria.

Leurs propres Historiens mêmes n'en parlent pas, ils disent que les Gènois eurent pour leur part, dix mille Captifs, & trente mille Maravedis d'or. La Ville fut prise au mois d'Octobre de l'année 1147. & par cette expedition principalement dûë au Pape Eugène, les Chrétiens se trouverent affranchis d'un joug insupportable.

La prise de Lisbonne par l'armée des Croisés, les Hérétiques excités dans les Eglises de Languedoc par un Moine Apostat nommé Henri, les moyens que prit Eugène pour venir à bout de cet Hérétique, qui fut enfin arrêté, l'érection du Portugal en Royaume par Eugène, & enfin les heureuses nouvelles, mais de peu de durée, que le Pape reçut de la Croisade terminent ce second Livre.

Eugène, quand ces nouvelles arrivèrent, étoit à Auxerre en attendant l'ouverture d'un Concile général qu'il avoit indiqué à Reims pour y traiter des plus importantes affaires de l'Eglise. Ce qui le détermina à choisir cette Ville plutôt qu'une autre, fut que l'Archevêque de Reims tenoit dans ses prisons un Hérétique dont il reservoit le jugement à Sa Sainteté. Cet Hérétique s'appelloit Eon, il se disoit le Juge des vivans & des morts, & cela sur l'allusion grossière de son nom avec le mot *eum*, qui se lit dans cette conclusion des exorcismes, *per eum qui judicaturus est*, &c. Cette imagination, toute ridicule qu'elle étoit, ne laissa pas de lui servir à séduire le vulgaire : les

Bretons y furent pris , & comme il employoit plusieurs prestiges , ces prestiges furent regardés comme autant de miracles. Après avoir fait beaucoup de Disciples dans la basse Bretagne son Pays , il lui prit envie de venir en France , où il ne trouva pas ce qu'il pensoit. A peine eut-il commencé à y débiter ses rêveries , que quelques Seigneurs des lieux , se mirent en devoir de l'arrêter. Il échappoit cependant , & disparoissoit par le moyen de ses

enchantemens : l'Archevêque de Reims , dit notre Auteur , rompit le charme , & trouva le secret de se saisir de lui & de ses principaux Disciples , qu'il tint enfermés jusqu'à l'ouverture du Concile.

Nous en demeurons là pour le présent ; nous réservons le reste pour un autre Extrait , dans lequel nous rendrons compte des deux autres Livres , qui renferment bien des particularitez curieuses.

CINQUIÈME LETTRE DE M. ASTRUC , MEDECIN-Consultant du Roi , & Professeur en Médecine au Collège Royal , à M. de Laire , Docteur en Médecine de la Faculté de Montpellier , sur l'Extrait qui a été donné de la quatrième Lettre de M. Astruc , par l'Auteur des Observations sur les Ecrits modernes. A Paris, 1738. Broch. in-4°. pag. 7.

L'AUTEUR des *Observations sur les Ecrits modernes* (M. des Fontaines) en parlant de la quatrième Lettre de M. Astruc , a proposé sur ce qui en fait le sujet , certains doutes dont M. Astruc prétend que cet Auteur & les autres qui travaillent comme lui pour les Chirurgiens , pourroient abuser , en regardant ces doutes comme des démonstrations. M. Astruc , dans cette cinquième Lettre , qui est imprimée , ainsi que les quatre autres , sans nom d'Imprimeur , ou de Libraire , se donne le soin d'éclaircir les doutes dont il s'agit. Ils sont fondés sur cinq réflexions que nous allons rapporter de suite ; après-quoi nous exposerons les éclaircissemens que donne là-dessus notre Auteur.

Première Réflexion. » L'épithète

» d'*Eximius* , donnée à Carpi dans
» le titre de son Livre , fait connoi-
» tre évidemment , dit l'Auteur des
» *Observations* , que Carpi n'a point
» été l'Editeur de ses Ouvrages ,
» n'étant pas naturel qu'on s'appelle
» soi-même du nom d'*Eximius*.

Seconde Réflexion. » M. Astruc ,
» dit le même *Observateur* , est trop
» versé dans la bonne Latinité pour
» ignorer qu'*Eximius Medicina*
» *Doctor* , ne signifie point *Docteur*
» en Médecine , mais qu'en bon
» Latin , il veut dire , grand Maître
» en l'art de guérir.

Troisième Réflexion. » A l'égard
» de l'occupation de Carpi , lequel
» professa , dit-on , l'Anatomie &
» la Chirurgie dans deux Universi-
» tez , celle de Pavie & celle de
» Boulogne , quelques-uns préten-

» dent ; qu'on ne doit point pour
 » cela , conclure qu'il fut ce
 » qu'on appelle Docteur en Mé-
 » decine.

Quatrième Réflexion. » Les
 » Medecins dont M. Astruc fait
 » mention , ont composé de fort
 » bons Ouvrages , où ils parlent
 » du mal de Naples , & de ses
 » remedes , mais ont-ils traité eux-
 » mêmes cette maladie ?

Cinquième Réflexion. » Les an-
 » ciens Chirurgiens, dit encore l'*Ob-
 » servateur* , ont non seulement
 » connu la vraie méthode, mais ils
 » l'ont pratiquée. Ils ont sçu ajouter
 » aux principes généraux des Mé-
 » decins , leurs Observations par-
 » ticulieres ; ils ont sçu découvrir
 » par leurs propres yeux , & par la
 » grande habitude du traitement ,
 » une infinité de differences , soit
 » dans les genres , & les especes de
 » la maladie de Naples , soit dans
 » la constitution , l'état & les affec-
 » tions des malades , & ils ont ap-
 » pris à y appliquer le remede, dif-
 » feremment modifié , selon les cas
 » differens.

M. Astruc répond à chacune de
 ces réflexions à mesure qu'il les
 rapporte , & il fait voir que l'Au-
 teur des *Observations* qui les a fai-
 tes , ou à qui on les a suggerées , a
 été trop vite.

Quant à la premiere , sçavoir ,
 Que l'épithète d'*Eximius* qui ac-
 compagne le nom de Carpi , dans
 le titre de ses Ouvrages , montre
 évidemment que Carpi n'a point
 été l'Editeur de ses Livres : notre
 Auteur répond que pour juger de

la prétendue solidité de cette ob-
 jection, il faut consulter les ancien-
 nes Editions des Ouvrages de Car-
 pi , & que si on les consulte , on
 verra 1°. Que son Traité de la frac-
 ture du crâne, imprimé à Boulogne
 en 1518. à la fin duquel le nom de
 Carpi se trouve joint à l'épithète
 d'*Eximius*, est intitulé : *Traëatus*
de Fracturâ Calvæ sive Cranii , à
Carpo edius. . . . 2°. Que son In-
 troduction à l'*Anatomie*, imprimée
 aussi à Boulogne en 1523. à la fin
 de laquelle la même épithète d'*E-
 ximius* accompagne encore le nom
 de Carpi , porte pour titre : *Isago-*
ge breves perlucida ac uberrime in
Anatomion. . . . à Carpo ad
suorum Scholasticorum preces , in lu-
cem data. Quoique ces preuves
 soient décisives , M. Astruc veut
 bien , par surcroît , y en ajouter
 d'autres que voici : Carpi dédie lui-
 même son Traité de la Fracture du
 crâne , à Laurent de Médicis , Duc
 d'Urbain ; & sur la fin de cet Ou-
 vrage , il prie ses Lecteurs d'excuser
 les fautes qu'ils y auront trouvées ;
 il en est de même de l'Introduction
 à l'*Anatomie* : Elle est dédiée par
 l'Auteur même à Albert Pio, Com-
 te de Carpi , & elle finit par un
 Avertissement où l'Auteur exhorte
 ses Lecteurs de recourir à ses *Com-
 mentaires sur l'Anatomie de Mundin*,
 en cas qu'ils trouvent quelques
 difficultés qui les arrêtent.

Voilà de quoi convaincre tout
 le monde , que Carpi a été lui-mê-
 me l'Editeur de ses Ouvrages.

Mais , ce seroit , dit bonnement
 l'Auteur des *Observations* , une fa-

soit sans exemple, que de se qualifier soi-même d'EXIMUS DOCTOR.

Non, replique doucement ici M. Astruc, ce n'est point une *fausseté sans exemple*, ou pour mieux dire, il n'y a en cela, aucune *fausseté*.

Pour le prouver, il remarque, Qu'on n'est point blâmable quand on ne fait que suivre un usage établi; il cite là-dessus l'exemple de ceux qui se donnent encore aujourd'hui le titre de *Monsieur* à la tête de leurs Ouvrages, sans qu'on les accuse de *fausseté*; or il fait voir que c'étoit alors un usage communément établi, de prendre le titre d'*Eximius* ou autres titres équivalens. Si l'on jette les yeux, dit-il, sur les Livres imprimés au commencement du XVI. siècle, on sera étonné des épithètes que les Auteurs s'y donnent eux-mêmes. Philippe Francus de Pérouse, dans un Ouvrage sur le Droit Canon, se qualifie de *Clarissimus Juris utriusque Monarcha*, & Wendelin-Hock sur la maladie Vénérienne, se donne la qualité de *Docteur Medicina Approbatissimus*.

L'Auteur des *Observations*, comme on voit, n'a pas ici assez examiné les choses.

Pour ce qui concerne la seconde réflexion, sçavoir, que selon la bonne Latinité, *Eximius Medicina Docteur* ne signifie point *Docteur en Médecine*, mais qu'en bon Latin, il veut dire *Grand Maître en l'art de guérir*, M. Astruc ne bat pas moins en ruine, là-dessus son adversaire: il avertit 1°. Que ce n'est point dans les Ouvrages de Carpi qu'il

faut chercher la pureté du Latin & qu'ainsi quelle qu'ait été la signification de *Docteur* dans les Auteurs de la bonne Latinité, il est certain que le titre de *Medicina Docteur*, que Carpi se donne, signifie dans cet Auteur, *Docteur en Médecine*, comme il le signifie dans tous ceux qui depuis l'établissement des Universitez, ont pris le même titre. Pour s'en convaincre, il ne faut, comme le remarque M. Astruc, qu'examiner le titre entier que Carpi se donne d'*Eximius Annum & Medicina Docteur*. Titre auquel la Traduction de l'Auteur des *Observations* ne sçauroit en aucune manière convenir, étant visible qu'il ne signifie ici autre chose, sinon que Carpi étoit *Maître en Arts & Docteur en Médecine*, comme tous les Médecins en prenoient le titre dans le XVI. siècle. Voilà ce que l'Auteur des *Observations* ne sça voit pas.

A l'égard de la troisième réflexion, sçavoir, que de ce que Carpi a professé, dit-on, l'Anatomie & la Chirurgie dans deux Universitez, celle de Pavie & celle de Boulogne, quelques-uns prétendent qu'on n'en doit pas conclure, qu'il fût pour cela ce qu'on appelle Docteur en Médecine, M. Astruc observe 1°. Que ceux qui ont cette prétention, doivent faire voir par quelque exemple, si dans quelque Université que ce soit, il y a jamais eu de Professeur Public soit d'Anatomie, soit de Chirurgie, qui n'ait pas été en même tems, ce qu'on appelle Docteur en Médecine.

2°. Que la seule lecture des Ou-

vrages de Carpi fuffit pour fournir d'un côté, des preuves certaines que cet Auteur n'étoit pas Chirurgien; preuves au refte qui ont déjà été rapportées dans la quatrième Lettre de M. Astruc, pag. 11. & pour fournir d'un autre côté, de quoi se convaincre qu'il étoit véritablement Docteur en Medecine. On y verra par exemple, que Carpi dit lui-même, qu'il fut appelé pour la maladie d'un *Galeas Palavicini*, avec plusieurs autres honorables Medecins. CUM MULTIS ALIIS HONORATIS MEDICIS, FUI IN CURA MAGNIFICI AC ILLUSTRISSIMI D. GALEATI DE NOBILI FAMILIA PALAVICINORUM. Preuve évidente que Carpi étoit Medecin, & que pour en douter, après cela, il faut, comme le remarque notre Auteur, renoncer à toute certitude sur les faits littéraires.

Nous avons remarqué que Carpi ayant enseigné l'Anatomie & la Chirurgie publiquement dans deux Universitez, c'est une marque qu'il étoit Docteur en Medecine dans ces Universitez; mais on oppose à cela, l'exemple de M. Rouhaut, qui quoique simple Chirurgien, n'a pas laissé, dit-on, d'enseigner la Chirurgie dans l'Université de Turin; mais qu'on ne s'y trompe pas; dit là-dessus M. Astruc; M. Rouhaut n'y a enseigné la Chirurgie qu'en qualité de *Démonstrateur*, & non en qualité de *Professeur*. La preuve en est, qu'il marchoit le dernier à la suite de toute l'Université, & après les Professeurs des Arts & des Langues, ce qu'il n'au-

roit pas fait s'il avoit été Professeur en Chirurgie dans cette Université.

Quant à la quatrième réflexion où l'on demande si les Medecins dont M. Astruc fait mention, & qui, dans de fort bons Ouvrages, ont parlé du mal de Naples, ont traité eux-mêmes cette maladie? M. Astruc répond très-affirmativement, que non seulement ils l'ont traitée, mais qu'ils l'ont traitée avec succès, & que c'est par ce traitement qu'ils se sont la plupart rendus célèbres. Il compte parmi ceux-ci, Catane, Hock, Bolognini, Massa, Fallope, &c. & quant aux autres qui ont été moins célèbres, il soutient qu'il n'en est aucun qui se soit borné à faire sur cette matiere, des Ouvrages de pure spéculation. Il remarque qu'ils parlent tous d'après leurs propres experiences, & il défie l'Auteur des *Observations* de lui nommer ces Medecins qui n'ont connu qu'en spéculation la vraie Méthode de traiter les maladies vénériennes; il offre de lui opposer des preuves évidentes du contraire; mais il dit qu'après cela, il espere que l'Auteur des *Observations* voudra bien se délier des gens qui l'engagent à avancer si légèrement de telles propositions.

Nous voici arrivés à la cinquième réflexion où l'Auteur des *Observations* avance sérieusement que les anciens Chirurgiens non seulement ont connu la vraie méthode, mais l'ont pratiquée & ont scu ajoûter aux préceptes généraux des Medecins, leurs observations par-

ticulieres, &c.

M. Astruc déclare que c'est ici une autre allégation suggérée à l'Auteur des *Observations*, une allégation dénuée de preuve, une allégation contraire à la vérité : il prie cet Auteur, d'obtenir de ceux à qui il se fie, qu'ils ayent la bonté 1°. de lui nommer ces Chirurgiens qui ont perfectionné la méthode dont il s'agit, 2°. de lui marquer précisément ce que ces mêmes Chirurgiens ont inventé de nouveau, 3°. de lui indiquer le Chapitre & la page de leurs Ecrits, où ces prétendues découvertes se trouvent. Moyennant cela il s'engage de faire voir à l'Auteur des *Observations sur les Ecrits modernes*, que ces prétendues découvertes sont chimériques, ou qu'elles se trouvent dans les Ouvrages des Medecins qui ont écrit auparavant.

Mais de bonne foi, est-il encore besoin, demande ici M. Astruc, d'alléguer des preuves sur un tel article ? » Tous les Chirurgiens, » remarque-t-il, qui ont écrit sur » le mal vénérien, se réduisent à » de Vigo, à de Héri, à Paré, & » à Chaumette. On a prouvé d'une » manière qui paroît démonstrative, ou qui du moins a été sans » réplique. 1°. Qu'il n'y a dans les » Ouvrages de ces Chirurgiens, rien » de bon, qui ne soit dans ceux » des Medecins antérieurs, 2°. » Qu'il s'en faut de beaucoup que » les Ouvrages de ces Chirurgiens » contiennent tout ce que les Medecins avoient auparavant enseigné de bon sur cette matière.

Comment donc, peut-on se flatter, conclut M. Astruc, de persuader que le public soit redevable aux Chirurgiens, de quelque découverte sur ce sujet ? Il faudroit pour cela, établir des faits & des preuves, & il est impossible, selon M. Astruc, d'en fournir jamais ; c'est par-là que se termine la Lettre.

Elle est suivie d'une apostille sur le Libelle dont nous avons parlé à la fin de l'Extrait que nous avons donné le mois de Mars dernier de la quatrième Lettre de M. Astruc. Cette apostille est conçue en ces termes : » On vient de m'assurer » qu'il paroît un nouvel Ouvrage » du Bureau de M. Petit, qui contient une violente Satire contre » les Medecins de la Faculté de Paris & contre moi. C'est une déplorable ressource pour le parti » que ce Chirurgien avoit entrepris de soutenir. Mais c'est un moyen sûr de finir la dispute. Le » Satire & les Invectives m'imposent silence, & elles doivent » toujours produire cet effet sur les » honnêtes gens. Heureusement la cause de la Medecine n'avoit » plus besoin d'être défendue, elle » demeure hors d'atteinte, & je » sentois d'ailleurs depuis longtemps, tout le désagrément de la » dispute, où l'honneur & l'intérêt de ma profession, m'avoient » forcé d'entrer. Les Ecrivains que » M. Petit gage, n'ont point eu » jusqu'ici d'emploi plus honorable pour eux, ni plus lucratif, que celui d'écrire pour ce Chi-

» chirurgien, au lieu que je n'ai jamais » plus humiliante que celle de leur
 » eu d'occupation plus inutile & » répondre.

*INTRODUCTION A LA PHILOSOPHIE, CONTENANT LA
 Métaphysique & la Logique. Par G. J. 'sGravesande. Traduite du Latin.*

A Leide, chez Jean & Herm. Verbeek. 1737. in-12. pag. 472.

IL y a tant d'Ouvrages, & de bons Ouvrages de la nature de celui-ci, qu'il paroît assez inutile d'en publier de nouveaux. Aussi M. 'sGravesande avoit-il qu'il n'auroit jamais songé à composer ces Elémens de Philosophie, sans son emploi de Professeur. Quand on est dans l'obligation d'enseigner, on aime mieux suivre sa propre méthode, que de s'assujettir à celle d'un autre. Une première différence, qui s'annonce dès le titre, entré M. 'sG. & la plupart des autres Philosophes, c'est qu'il commence par la Métaphysique, au lieu qu'on ne l'enseigne ordinairement dans les Ecoles qu'après la Logique & la Morale. Cet ordre du célèbre Professeur de Leide est peut-être le plus naturel, à considérer les choses en elles-mêmes. Il semble qu'il faut connoître l'âme & ses facultez, avant que de penser à en diriger les opérations. Mais d'un autre côté, si l'on n'apprend pas aux jeunes gens les règles de la Logique, comment les suivront-ils dans l'étude de la Métaphysique ? Cela nous paroît décisif en faveur de la méthode ordinaire. Cependant l'Auteur ne l'a pas abandonnée sans de fortes raisons ; & nous serions bien aise qu'il nous les eût fait connoître.

Cette Traduction nous a paru bien écrite, & M. 'sG. a qui on l'avoit communiquée avant l'impression, assure qu'elle est très-fidèle.

Il divise sa Métaphysique en deux Parties. La première traite de l'Etre ; la seconde de l'âme humaine. Sans nous assujettir à un Extrait suivi, qui offriroit bien des choses communes, nous nous attacherons à ce qui est moins connu, & à quelques idées particulières à l'Auteur.

En parlant de l'identité des substances en général, il fait quelques remarques, d'après M. Locke (*Essai Philos. L. 2. Ch. 27.*) sur l'identité des substances pensantes, & de ce qu'on nomme proprement une personne.

Une personne est une substance intelligente déterminée. Mais outre les idées présentes, il faut qu'elle ait encore le souvenir de ses perceptions passées ; en sorte qu'au sentiment de son existence actuelle se trouve jointe la mémoire de son existence passée. C'est cette mémoire, c'est la suite apperçue des idées, qui constitue proprement l'identité d'une personne. En supposant cette mémoire, une personne est la même. En l'ôtant la personne est changée, quoiqu'elle soit la même

par rapport à la substance.

Par maladie, ou par quelque autre accident, *Pierre* a perdu entièrement la mémoire du passé. Les idées qu'il a présentement, ont aussi peu de relation avec celles qu'il a eues autrefois, qu'avec les idées que *Paul* a eues. Alors, quoique la substance n'ait point été changée, *Pierre* d'aujourd'hui n'est pas plus la même personne que *Pierre* d'autrefois, qu'il est la même personne que *Paul*.

La mémoire n'est pas seulement nécessaire pour l'identité de la personne, elle l'est encore pour l'usage raisonnable de la faculté de penser. Sans mémoire, on ne sçaurait comparer ensemble ses idées, ni par conséquent raisonner. » Con- » cevez une intelligence qui n'a le » pouvoir ni de conserver presen- » tes les idées qu'elle voudroit, ni » de se rappeler celles qu'elle a » eues; & vous aurez l'idée de la » plus parfaite folie. « Ainsi il peut y avoir de la mémoire sans esprit; mais il ne peut y avoir d'esprit sans mémoire.

L'ame veut & connoît; & vouloir est une suite de connoître. Car tout être intelligent a le sentiment de sa propre existence, & par conséquent peut préférer un état d'existence à un autre, tenir l'un pour plus heureux que l'autre. Ainsi toute intelligence est susceptible de bonheur ou de malheur.

» Le bonheur & le malheur, » dit *M. 'SG.* sont des choses dont » les hommes ne parlent la plupart » du tems que relativement. Ils

» appellent, malheureux un état » qu'ils nommeroient heureux; » s'ils ne le comparoient pas avec » un état plus heureux. Que si l'on » veut déterminer quelque chose à » cet égard d'une manière absolue, » il faudra nommer heureux l'état, » qui est préféré à la non existence » ce, & malheureux celui auquel » la non existence est préférée.

On se dit quelquefois fort malheureux, & on l'est en effet, quoiqu'on ne voulût pas cesser d'exister; & cela arrive, lorsqu'on espère un état plus heureux. On voudroit cesser d'exister, non pour toujours, mais pour le tems de la souffrance. On préféreroit au malheur un profond sommeil, qui, aussi long-tems qu'il dure, est pour le malheureux une véritable non existence.

Nous remarquerons qu'on pourroit se servir de ces principes pour connoître à quel point on est heureux ou malheureux. On l'est, dit-on communément, à proportion qu'on croit l'être. Cela est vrai dans un sens & faux dans un autre. Il y a des gens qui se croient plus malheureux qu'ils ne le sont; & au lieu qu'on exhorte la plupart de ceux qui souffrent à se distraire de l'idée de leur mal par quelque occupation ou par quelque amusement, il en est à qui il faudroit conseiller de s'appliquer à cette idée, & de mesurer, pour ainsi dire, leur propre sentiment, afin d'en connoître le degré précis. Cependant dès lors que ces personnes se croient beaucoup malheureuses, elles le sont beaucoup,

beaucoup. Si donc on pouvoit les détromper de leur erreur , on leur rendroit un service essentiel. Or voici le moyen de sçavoir si on est plus malheureux qu'heureux. Il faut examiner si on a plus de momens désagréables qu'on n'en a d'agréables , & si ces mauvais momens sont plus mauvais , que les bons momens ne sont bons ; si les peines l'emportent sur les plaisirs & quant à la durée & quant au degré. Or pour sçavoir cela au juste , il faut se demander combien il y a de momens où l'on aimeroit mieux dormir que veiller ; & de combien on l'aimeroit mieux. On est malheureux plus ou moins pendant tout le tems où l'on préféreroit le sommeil à la veille ; on est heureux , si le contraire a lieu. Voilà une règle sûre pour juger de son état. Or en la consultant , plusieurs découvriront qu'ils ont plus de bons momens que de mauvais , ou du moins qu'ils ont des momens , quoiqu'en moindre nombre , pendant lesquels ils sont plus heureux qu'ils ne sont malheureux dans le reste du tems , & qu'ainsi ils sont , à tout prendre , plus heureux que malheureux.

M. 'sG. a donc bien raison de dire qu'il arrive très-souvent aux hommes , dans leurs jugemens sur le bonheur ou le malheur , de tomber dans des erreurs , auxquelles on doit attribuer une grande partie des maux dont ils se plaignent. Ces maux , quoique très-réels dans un sens , peuvent être appellés dans un autre des maux

Jun.

imaginaires ; c'est-à-dire , qu'ils ont leur source dans une fausse manière de penser.

Selon notre Auteur , l'amour du bonheur est la cause générale de toutes les déterminations de la volonté. » Vouloir, dit-il, est l'acte de notre entendement par lequel nous » préférons un état à un autre. En » considérant la chose avec attention , on verra qu'il n'y a rien » de plus dans la détermination » de la volonté. Je veux qu'une » chose qui est hors de moi soit » d'une certaine manière. Il est » clair que cela même peut s'exprimer ainsi ; que je préfère l'état » d'existence dans lequel j'aurai » l'idée que la chose est de telle » manière , à un état dans lequel » j'aurai l'idée que la chose est autrement. « En un mot d. terminer sa volonté , c'est choisir un état d'existence , qu'on regarde comme le plus avantageux.

Ceci amène naturellement la question de la liberté , question qui a été & qui sera peut-être encore , la matière de bien des disputes Philosophiques & Théologiques. M. 'sG. définit la liberté , *la faculté de faire ce qu'on veut , quelle que soit la détermination de la volonté.*

Mais il n'y a point de détermination sans cause. On demande donc pourquoi la volonté prend un parti , plutôt qu'un autre ? L'Auteur répond que toute détermination a pour cause la persuasion de l'ame , persuasion qui n'est point produite par des causes mécaniques , mais par des raisons & des

Z z

motifs. Ainsi la cause des déterminations n'est point physique, mais morale. Elle agit sur l'intelligence même, de manière qu'un homme ne puisse jamais être poussé à agir librement, que par des moyens propres à le persuader. Voilà pourquoy il faut des loix, & que les peines & les recompenses sont nécessaires. L'esperance & la crainte agissent immédiatement sur l'intelligence.

M. 'sG. rejette la liberté d'indifférence prise en ce sens que « l'homme puisse déterminer sa volonté » entre plusieurs objets, en mettant tant à part toutes les raisons & toutes les causes externes, qui pourroient le porter à préférer un » de ces objets aux autres. « Il ajoute que dire, je veux, parce que je veux; telle chose me plaît, parce qu'elle me plaît; c'est tenir un langage qui ne signifie rien, ou qui doit être entendu ainsi. Telle chose me plaît à cause de quelque raison qui me la fait paroître préférable à telle autre. » Sans cela le » néant produiroit un effet.

Il y auroit bien des choses à dire sur cette opinion de M. 'sG. & il s'en faut bien qu'en la rapportant nous prétendions l'adopter. Nous remarquerons seulement que c'est celle de M. Collins, Anglois. Son Ecrit publié en 1717. & depuis traduit en François sous le titre de *Recherches Philosophiques sur la liberté de l'Homme*, se trouve dans le *Recueil de diverses Pièces sur la Philosophie*, &c. Tome 1. p. 239. Ce Recueil imprimé à Amsterdam,

chez du Sauzet 1720. a été donné au Public par M. des Maizeaux. L'Ecrit de M. Collins est suivi des *Remarques* du célèbre M. Clarke, qui étoit dans des sentimens fort opposés. Il se propose de faire voir dans ces *Remarques*, que, suivant M. Collins, l'homme n'est point un agent, mais un être purement passif. Les raisons & les motifs, les vûes de plaisir ou d'utilité, ne sçauroient, dit-il, être la cause physique ou efficiente des actions de l'homme. Les motifs offrent à la faculté motrice les occasions d'agir; mais ils ne la déterminent point à agir. Ainsi elle peut agir ou n'agir pas, malgré toutes sortes de motifs & de raisons; & c'est dans cette *indépendance absolue* que consiste la liberté de l'homme.

Après avoir prouvé que l'ame est immatérielle, M. 'sG. veut montrer qu'elle ne consiste pas dans la pensée, & qu'outre la pensée actuelle, il y a quelque sujet, que nous ne connoissons point, dans lequel les pensées particulières résident, & qui est la substance même de l'ame. Voici sa preuve.

» La considération de la mémoire confirme que la substance » de l'ame a un grand nombre d'idées qui ne lui sont point présentes, & qu'elle peut cependant se » rappeler. Ces idées sont autrement dans l'ame, que celles qui ne lui ont jamais été présentes. » Y a-t-il quelqu'un qui puisse concevoir que les idées en question résident dans la pensée ?

» Si quelqu'un dit , que la mémoire n'appartient pas à l'ame , mais au corps , & qu'elle dépend entièrement de la constitution du cerveau , il se jettera dans de nouvelles difficultés encore plus embarrassantes ; car il ne pourra accorder aucune mémoire aux esprits séparés des corps ; & quel le seroit , en ce cas , l'intelligence de ces esprits ? *Voyez ci-dessus , p. 1098.*

Ceux qui disent , comme *Descartes* , que l'ame consiste dans la pensée , affirment conséquemment qu'elle pense toujours. *M. Locke* le nie (*Voyez Essai Philosophique Liv. 2. Ch. 1.*) Mais *M. 'sG.* croit , & c'est aussi le sentiment de *M. Clarke* , que c'est une question qui ne peut être décidée par des preuves évidentes.

En écartant la pensée , il ne reste plus aucune idée de l'ame. Mais cela vient de ce qu'on ne connoît qu'une seule propriété de cette substance. Ne peut-il point y avoir dans la substance inconnüe de l'ame d'autres propriétés , qui puissent subsister sans une pensée actuelle ? Il y a , par exemple , une autre propriété de l'ame , la mémoire , dont on ne voit pas la liaison nécessaire avec une pensée actuelle. Cette propriété consiste , comme on vient de le dire , en ce que certaines idées résident dans l'ame , sans lui être actuellement présentes. Or qui peut affirmer , qu'en ôtant toute idée présente , il ne reste point dans l'ame de pareilles idées , qui peuvent être rappel-

lées , ou qui reviennent souvent d'elles - mêmes ? On ne sçauroit donc , selon notre Auteur , décider sans témérité , que l'ame pense toujours. Mais , continue-t-il , ceux qui affirment que quelquefois l'ame ne pense point , & que cela est décidé par l'expérience , ne paroissent pas juger moins témérairement.

» Il est certain que les hommes se trouvent quelquefois , & même pour un tems assez long , dans un état qui ne laisse dans leur ame aucune trace des pensées qu'ils ont eues durant l'intervalle en question , s'il est vrai qu'ils en aient eu effectivement ; de manière que , par rapport à eux , le premier moment de cet état se trouve confondu avec le dernier. C'est ce qui a quelquefois lieu dans un profond sommeil , & toujours , quand le cerveau est blessé , ou comprimé d'une certaine manière.

» Mais il ne s'ensuit point de-là que l'ame n'ait point pensé. Car il paroît quelquefois , par des marques indubitables , que l'ame a eu quelques idées durant le sommeil , dans les occasions mêmes où il ne reste pas la moindre trace de ces idées après le reveil ; de manière que celui qui a dormi , s' imagine n'avoir point pensé.

M. 'sGravesande parle ensuite de l'union de l'ame & du corps , & des effets qui en résultent. On attribue communément à cette union les diverses inclinations des hom-

mes , & leurs divers degrez d'esprit. Mais , selon notre Auteur , cette opinion n'est pas bien certaine. Il est prouvé par l'expérience que le corps a une prodigieuse influence sur l'esprit , & que celui-ci éprouve les changemens les plus marqués , dès que la constitution de celui-là est changée. Cependant la nature de la substance de l'ame ne nous est pas assez connue , pour que nous attribuions au corps seul la variété des génies & des caractères. Rien n'est mieux que de raisonner d'après l'expérience. Mais il arrive souvent , fins que nous nous en apercevions , que nos conséquences sont trop étendues , & que le raisonnement nous mène au-delà du fait. Dès lors c'est pure conjecture , plus ou moins vraisemblable. Ce n'est plus voir , c'est deviner.

On peut expliquer par les loix de l'union de l'ame & du corps , pourquoi des opinions admises depuis long-tems sont si difficiles à changer , quoique nous remarquions qu'elles ne sont point appuyées sur des raisons solides. On peut , par le même principe , rendre raison , pourquoi les hommes reviennent à d'anciennes erreurs , quoique des argumens sans réplique leur en aient fait sentir le foible. Malgré des lumieres assez distinctes , on est quelquefois presque invinciblement entraîné à croire ou à ne pas croire certaines choses ; & on regarde ce sentiment confus , comme une preuve de vérité. Si telle opinion étoit fautive , dit-on ,

je ne me sentirois pas si porté à l'admettre. Si telle autre étoit vraie , je ne me sentirois pas si porté à la rejeter. Il y a bien de l'orgueil ou de l'ignorance à se fier tant à des repugnances & à des penchans qui n'ont le plus souvent d'autre source que le préjugé.

Sur la maniere dont l'ame est unie avec le corps , M. *'sG.* expose les trois Systèmes entre lesquels se partagent les Philosophes ; 1°. celui de l'influence reciproque de l'ame sur le corps , & du corps sur l'ame ; 2°. celui des causes occasionnelles du P. *Malebranche* ; 3°. celui de l'harmonie préétablie de M. *Leibnitz*.

L'expérience est l'unique fondement de la premiere de ces opinions. Mais ceux qui la rejettent , nient qu'il soit prouvé par l'expérience , que l'ame ait quelque pouvoir immédiat sur le corps. Il est seulement prouvé que les volontez de l'ame & les mouvemens du corps sont dirigés de maniere qu'ils concourent necessairement ensemble.

Mais il y a plus , ajoutent-ils ; & l'influence est impossible. Si le corps par son mouvement agit sur l'ame , il perd par cette action de son mouvement , où il n'en perd pas. Or ni l'un ni l'autre ne se peut faire , si l'ame ne résiste. Mais ce qui n'est point materiel , ce qui n'est point corps , peut-il résister au corps ?

D'ailleurs les mouvemens qu'on remarque dans l'Univers , étant dirigés suivant des loix déterminées ;

les corps observent constamment entr'eux un certain ordre, qui seroit troublé à chaque moment, si des êtres spirituels pouvoient changer les mouvemens des corps.

Ceux qui admettent les causes occasionelles prétendent que Dieu est lui-même l'Auteur immédiat de l'union de l'ame & du corps. Mon ame veut mouvoir mon bras, & Dieu le meut. Pareillement, lorsque des corps étrangers agissent sur nos nerfs, Dieu est l'Auteur immédiat des perceptions qui naissent de l'action de ces corps.

On oppose à ce Système, qu'il n'est pas conforme à la sagesse divine que Dieu agisse toujours; Que ce n'est pas raisonner assez philosophiquement, que de recourir perpétuellement au concours de Dieu, pour expliquer chaque phénomène; Que l'union entre l'ame & le corps seroit un miracle perpétuel; Qu'enfin la volonté des hommes troubleroit à chaque instant l'ordre des choses en produisant de nouveaux mouvemens, quoique cela n'arrivât que par l'intervention du Créateur.

Ces difficultez ont conduit à un troisième Système, qui est celui de l'harmonie préétablie. Comme il est peu connu du plus grand nombre de nos Lecteurs, & qu'ils seroient bien aises de le connoître, pour plus de clarté, nous l'exposerons dans les propres termes de M. 'sG.

» Suivant ce dernier Système, l'ame possède la faculté de former toutes sortes de perceptions, & même ses sensations; de ma-

» nière que l'état où l'ame se trouve dans un moment quelconque, soit une suite de l'état où elle a été dans le moment précédent, & cela, suivant certaines loix déterminées, non pas physiques, mais qui s'accordent avec la nature de l'intelligence.

» C'est à cause de cette faculté de l'ame, que M. *Leibnitz* l'appelle un *Automate spirituel*; ce qui étant entendu dans le sens que M. *Leibnitz* & ses Disciples ont attaché à ces mots, ne détruit ni la liberté ni la continence des actions humaines.

» Ainsi il ne faut aucune action externe, pour exciter des sensations ou des perceptions dans l'ame. Je vois la lumière, j'entends le son; mon ame elle-même produit ces perceptions. Du moins elles font, en ce moment même, dans mon ame, par sa constitution naturelle.

» Le corps est une machine que Dieu a faite de telle manière que les loix du mouvement suffisent, pour lui faire produire généralement tous les effets que nous observons dans le corps humain.

» Comme les hommes, disent les Défenseurs de ce Système, peuvent construire des machines qui imitent certaines actions humaines, pourquoi Dieu ne pourroit-il pas construire une machine, qui seroit mécaniquement tout ce qu'un homme fait pendant le cours entier de sa vie, & dans laquelle arriveroit tout ce qui se passe dans le corps hu-

» main, puisque le nombre des
» mouvemens requis pour cela est
» fini.

» Cela étant, concevons une
» ame & un corps, qui s'accordent
» tellement ensemble, que les
» mouvemens du corps répondent
» aux perceptions & aux détermi-
» nations de l'ame; & nous y trou-
» verons tout le mystere de l'union
» qu'il y a entre l'ame & le corps.
» C'est cet accord qu'on nomme
» *l'harmonie préétablie*.

» Dieu a arrangé les choses de
» maniere que chaque ame humai-
» ne a son corps, dont les mouve-
» mens répondent aux changemens
» qui arrivent dans l'ame.

Voyons maintenant ce que pen-
se M. 'sG. sur ces differens Systè-
mes. Il commence par avouer que la
chose même qu'il s'agit d'expliquer
lui paroît d'une obscurité impéné-
trable.

Mais 1^o. quoiqu'il ne conçoive
pas comment l'ame peut agir sur
le corps, & le corps sur l'ame, il
ne lui paroît pas qu'il s'ensuive de-
là que toute influence doive être
rejetée. Les substances nous sont
inconnues; & nous ignorons bien
des choses relatives à leurs proprié-
tez. Un corps n'agit point sur un
autre corps par son mouvement,
sans éprouver quelque résistance.
Mais de sçavoir si par une action
toute différente, & dont nous n'a-
vons point d'idée, il ne pourroit
pas agir sur une autre substance,
de façon pourtant que la cause ré-
pondit à l'effet, c'est, dit M. 'sG.
ce que je n'oserois décider dans

une matiere aussi obscure.

2^o. Selon notre Auteur, le Sys-
tème des causes occasionelles satis-
fait très-bien à la question propo-
sée, & on peut répondre d'une
maniere très-plausible aux objec-
tions par lesquelles on l'attaque.
Mais l'impossibilité du Systéme de
l'influence n'étant pas clairement
démontrée, il n'y a pas moyen de
sçavoir, pour lequel des deux il
faut se déterminer.

3^o. De-là il s'ensuit qu'il n'est
point nécessaire d'avoir recours à
l'harmonie préétablie. M. Leibnitz
ne l'a inventée que pour éviter les
difficultez qu'il croyoit voir dans
les causes occasionelles. Son Systé-
me, quoique très-ingénieux, est
donc inutile, si ces difficultez ne
sont point réelles.

M. 'sG. traite ensuite la question
de l'origine des idées, comme il a
traité celle de l'union de l'ame &
du corps; c'est-à-dire, qu'il expose
les differens sentimens, sans se dé-
clarer pour aucun. C'est sa métho-
de ordinaire, & elle lui fait hon-
neur. Les grands esprits sont les
Systèmes, mais les bons esprits n'y
croient point. Quelle élévation,
par exemple, quelle force, quelle
étendue de génie, dans ce que le
P. Malebranche a écrit sur la Méta-
physique, & principalement dans
son Traité de la Nature & de la
Grace? Mais tout cela est-il aussi
certain, aussi-bien démontré que
le croyoit l'Auteur? Il a eu d'abord
quelques Disciples assez zélés, plu-
tôt ébloüis néanmoins que con-
vaincus. En a-t-il encore? Si après

avoir trouvé tant de belles choses, il avoit sçu en douter, rien ne manqueroit à sa gloire.

Nous ne pousserons pas plus loin l'Extrait de cet Ouvrage. C'en est assez pour inspirer la curiosité de le lire à ceux qui veulent se met-

tre au fait des matières qui y sont traitées. Avec ce secours ils seront en état d'aller plus loin, & de bien entendre *Lake*, *Leiknitz*, *Malebranche*, &c. Nous ne connoissons point de meilleure *Introduction à la Philosophie*.

DISSERTATION HISTORIQUE ET CRITIQUE, SUR l'origine & l'ancienneté de l'Abbaye de Saint Bertin : & sur la supériorité qu'elle avoit autrefois sur l'Eglise de Saint Omer ; où l'on répond à la Critique publiée depuis quelque tems contre les titres de cette Abbaye. Par un Religieux de l'Abbaye de S. Bertin. A Paris, de l'Imprimerie de Jacques Guerin, Quai des Augustins. 1737. vol. in-12. de 400. pages.

LA supériorité que l'Abbaye de S. Bertin en Artois, prétend avoir eue anciennement sur l'Eglise de S. Omer, fait aujourd'hui la matière d'une dispute qui peut être regardée comme Litteraire, puisqu'il s'y agit de recherches & de discussions, où la critique doit avoir la principale part. M. l'Evêque de S. Omer & son Chapitre se sont élevés contre le sentiment des Religieux de S. Bertin, & ont publié depuis quelque tems deux Mémoires, dans lesquels pour anéantir cette supériorité prétendue, on a cru être en droit d'attaquer ouvertement la vérité & l'authenticité des titres de cette Abbaye. C'est pour répondre à ces deux Ecrits, que paroît la Dissertation que nous annonçons, & dont nous allons tâcher de donner une légère idée, sans entrer dans les imputations, les invectives & les vivacitez dont ces sortes d'Ouvrages sont ordinairement remplis; malgré les protestations que les

Auteurs font toujours de garder la moderation que demandent les bien-séances & le respect dû au public.

Voici d'abord l'état de la question que nous tirerons de l'Avant propos.

L'Auteur suppose que jusqu'à présent, personne n'avoit douté que le Fondateur de l'Abbaye de S. Bertin ne fût un Seigneur nommé Aldroald qui donna sa terre de Sithiu à S. Bertin pour y construire un Monastere, & que l'Eglise de la Sainte Vierge qui est maintenant l'Eglise Cathédrale de S. Omer, avoit toujours été regardée comme dépendante dans son origine de l'Abbaye de Saint Bertin. Il assure qu'on étoit aussi persuadé que cette Eglise n'avoit été bâtie que quelque tems après celle de S. Bertin, & qu'originellement elle étoit desservie par des Religieux de cette Maison, en conséquence de la donation qui leur en avoit été faite par S. Omer, alors Evêque de Teroüan-

ne. Il soutient qu'en suivant, sur la foi des titres & de l'Histoire, l'ordre chronologique des faits qui concernent l'Abbaye de S. Bertin, on trouvoit qu'en 825. un Abbé de S. Bertin nommé Fridegis, Diacre & Chanoine, retira alors de l'Eglise de S. Omer 40 Religieux de S. Bertin, pour mettre à leur place 30 Chanoines à qui il donna le tiers des revenus de cette Abbaye; mais que Hugues successeur de Fridugis, pour dédommager au moins par des titres honorifiques l'Abbaye de S. Bertin, du tort réel qu'on venoit de lui faire, obtint par son crédit que cette Abbaye nommeroit dans la suite pour *Gardien* ou Chef des nouveaux Chanoines, un de ses Religieux, qui auroit le droit de chanter la Messe dans l'Eglise de S. Omer quatre fois dans l'année, & qui auroit seul les offrandes de ces jours-là; enfin le Défenseur de l'Abbaye de S. Bertin avance que quoique ce Règlement ne subsiste plus, on n'ignore pas qu'il a eu son execution.

A ces faits l'Ecrivain employé par M. l'Evêque & le Chapitre de S. Omer oppose le Système suivant. Adroald n'est point le Fondateur de l'Abbaye de S. Bertin. Ce Seigneur ne donna point la terre de Sithiu à S. Bertin, mais à S. Omer, qui y bâtit un Hôpital avec une Eglise dédiée à la Vierge, qui est aujourd'hui l'Eglise Cathédrale de S. Omer. Ce qui prouve, selon cet Auteur, que cette dernière Eglise est plus ancienne que celle de S. Bertin, c'est qu'elle étoit construi-

te avant l'arrivée même de ce Saint dans le Pays, & que l'Abbaye de S. Bertin n'a éré fondée que des libéralitez de S. Omer: d'où il tire cette conséquence, que jamais l'Eglise de S. Omer n'a dépendu de l'Abbaye de S. Bertin, & que l'Histoire de la Sécularisation & de la concession prétendue du tiers des revenus de l'Abbaye aux Chanoines de S. Omer, n'est qu'une fable imaginée par des Auteurs sans crédit & sans autorité.

Après avoir fait connoître en général en quoi consistent les prétentions si opposées des parties, l'Auteur de la Dissertation ajoute:

» Au reste, ce qui fait ici l'objet
 » de la contestation, pourroit pa-
 » roître aujourd'hui peu intéressant
 » pour l'Abbaye de S. Bertin: si
 » elle s'engage dans une Disserta-
 » tion Historique sur tous ces faits,
 » ce n'est pas qu'elle veuille recla-
 » mer cette supériorité réelle, &
 » ces prérogatives d'honneur dont
 » elle jouissoit autrefois dans l'E-
 » glise de S. Omer: elle reconnoi-
 » tra toujours cette Eglise depuis
 » qu'elle est devenue Cathédrale,
 » pour la première du Diocèse:
 » elle sçait qu'aujourd'hui elle est
 » indépendante, & qu'elle n'a
 » point d'autre Chef ni d'autre Su-
 » perieur que son Evêque. Ce sont
 » des avantages qu'elle ne prétend
 » point lui contester. On la soup-
 » çonnera encore moins de vouloir
 » méconnoître dans la personne de
 » S. Omer, le bienfaiteur de l'Ab-
 » baye de S. Bertin. Accoutumée
 » depuis long-tems à publier tout

» ce qu'elle doit aux foins & à la
 » générosité de ce saint Prélat ,
 » pourquoi refuseroit-elle de le re-
 » connoître pour son Fondateur ,
 » si la justice & la vérité lui permet-
 » toient de se procurer un titre
 » d'honneur si précieux pour elle ?
 C'est donc pour l'intérêt de cette
 Justice & de cette vérité que l'Ab-
 baye de S. Bertin prend la plume ;
 elle doit d'ailleurs cette marque
 de reconnaissance à celui qu'elle
 regarde comme son véritable Fon-
 dateur ; mais elle avoüe qu'un mo-
 tif encore plus pressant la fait agir ;
 c'est la nécessité de défendre la sin-
 cerité de ses titres & la probité de
 ses Historiens , attaquées par deux
 Mémoires auxquels elle répond
 dans cette Dissertation.

L'Auteur l'a divisée en deux
 parties. Il entreprend dans la pre-
 mière de faire voir quelle est l'ori-
 gine des Eglises de S. Omer & de
 S. Bertin , & il y rapporte les preu-
 ves qui établissent , selon lui , que
 l'Eglise de la Sainte Vierge , au-
 jourd'hui la Cathédrale de saint O-
 mer , dépendoit dans son origine
 de l'Abbaye de S. Bertin. Il se pro-
 pose dans la seconde Partie de dé-
 velopper la fausseté du Système, à la
 faveur duquel les Ecrivains de M.
 l'Evêque & du Chapitre de Saint
 Omer ont cru devoir nier cette
 dépendance. Le Religieux de S. Ber-
 tin termine son Avant propos par
 quelques réflexions sur le peu d'ex-
 actitude & même sur l'infidélité
 de quelques passages qu'il reproche
 aux Auteurs des deux Mémoires
 de n'avoir compilés que pour dé-

Juin.

crier l'Abbaye de S. Bertin. Nous
 ne nous y arrêterons point pour
 venir plutôt à ce qui forme le corps
 de l'Ouvrage.

Pour prouver l'origine de l'Ab-
 baye de S. Bertin comme fondée
 par Adroald , tout se réduit dans
 le fond, de la part de notre Auteur
 à rapporter les fragmens d'une
 Charte dattée de l'onzième année
 du regne de Clovis & adressée à
 S. Bertin , aussi-bien qu'à S. Mom-
 melin & à S. Ebertrand , qui étoient
 venus avec S. Bertin, de l'Abbaye de
 Luxeu pour annoncer l'Evangile
 dans le Diocèse de Teroüanne dont
 Saint Omer étoit alors le 3^e Evê-
 que. On y voit en effet qu'Adroald
 déclare qu'ayant voulu se dépouiller
 de ses biens en faveur des pau-
 vres , il avoit formé le dessein de
 donner sa terre de Sithiu à Saint
 Omer pour bâtir un Hôpital : mais
 que S. Omer lui avoit persuadé de
 la donner , comme il fait par cet
 Acte , à S. Bertin & à ses Compag-
 nons pour bâtir un Monastere en
 l'honneur du Prince des Apôtres.
 Voilà le titre primordial & consti-
 tutif de la fondation de l'Abbaye
 de S. Bertin : titre reconnu , sui-
 vant l'Auteur , par une tradition
 constante depuis onze siècles , &
 appuyé de l'autorité des Sçavans &
 des plus célèbres Historiens moder-
 nes qui ont parlé de l'origine de ce
 Monastere , & dont les noms sont
 cités dans un grand détail. C'est
 cependant contre la vérité & l'au-
 thenticité de cette Charte que l'E-
 glise de S. Omer reclame , fondée
 sur quelques anciens Manuscrits

A a a

de la Vie de S. Omer, qu'elle conserve dans ses Archives, & où les faits sont contraires à ce qui est établi par le Monument de l'Abbaye de S. Bertin. Le Défenseur de cette Abbaye prend là-dessus deux partis. Le premier est de discuter l'ancienneté de ces Vies manuscrites de S. Omer & d'en déprimer l'autorité sous le prétexte qu'elles ont été composées par des Ecrivains inconnus plusieurs siècles après la mort de ce saint Evêque; & le second est en les supposant altérées & interpolées, de les faire regarder comme indignes de toute croyance, comme bien d'autres Vies des Saints, lesquelles au jugement de notre Critique, ont les mêmes défauts. Il faut voir dans le Livre même avec combien d'érudition & de sagacité l'Auteur combat ses adversaires sur ces deux points.

A l'égard de la fondation de l'Eglise de la Sainte Vierge, à présent la Cathédrale de S. Omer, on suit dans la Dissertation une méthode un peu différente de celle qu'on remarque dans l'article précédent.

Le Monastere que Saint Bertin avoit fait bâtir à Sithieu après la donation d'Adroald, se trouvant peu propre pour y enterrer les Religieux, le saint Abbé eut recours à saint Omer. Celui-ci conjointement avec saint Bertin fit construire sur une colline voisine une Eglise ou Basilique à l'honneur de la sainte Vierge, avec un Cimetiere pour la sépulture & celle des Moines. Quelque tems après S. Omer

donna cette Basilique à saint Bertin, & lui en ceda l'administration à perpétuité pour lui & ses successeurs. Ceux-ci après y avoir bâti les Edifices nécessaires, eurent soin d'y envoyer successivement des Religieux de Sithiu pour y faire le service divin. Cette Eglise dépendante dans son origine de l'Abbaye de saint Bertin, fut d'abord nommée le Monastere de la sainte Vierge, & ensuite de saint Omer qui y fut enterré. Telle est, suivant le recit que l'on fait ici, l'origine de l'Eglise de la sainte Vierge ou de saint Omer, érigée en Cathédrale l'an 1559. après la démolition de la Ville de Téroüane, & cette origine est encore établie par un acte ou Charte dattée de la sixième année de Clotaire III. par laquelle saint Omer donne cette Eglise à saint Bertin, & accorde un privilège d'exemption à son Abbaye. L'Auteur, après en avoir cité quelques fragmens, s'attache à en faire voir l'authenticité non seulement par le témoignage des Ecrivains de l'Abbaye de saint Bertin; tels que Folquin, Folcard, l'Abbé Simon, Iperius; mais encore par celui des Historiens de France & du Pays; tous, selon lui, sur la foi de cette Charte, assurent que le Monastere de Sithiu ou de saint Bertin fut composé de deux Communautés de Moines, fort peu de tems après sa fondation, & que l'une étoit soumise à l'autre. Il trouve cette vérité exprimée dans un passage de la Vie de saint Erkmobode, Evêque de Téroüane &

Abbé de S. Bertin, que l'Eglise de S. Omer a inféré dans son Breviaire, & il fait voir que M. de Valbelle, aujourd'hui Evêque de saint Omer, & M. François de Valbelle son prédécesseur l'ont avouée en termes formels dans des Ecrits produits en justice. Après quoi il répond aux objections que ses adversaires font contre ce second titre de saint Bertin. Ces objections attaquent la Charte dont il s'agit, par rapport aux dispositions qu'elle contient, à sa date, à sa foucription & au stile dont elle est écrite. Le Défenseur de saint Bertin entre sur ces quatre Chefs dans des discussions qui nous meneroient trop loin si nous voulions nous y arrêter; nous ne dirons qu'un mot du dernier. La Charte de saint Omer est ainsi souscrite: *Hec abs oculis feci, & alius manum meam tenens scripsit & subscripsit*. L'Ecrivain de M. l'Evêque de saint Omer prenant ces termes à la lettre, prétend qu'il n'est point d'exemple d'un acte de deux pages *in-folio* d'impression, qu'on ait fait écrire par un aveugle en lui conduisant la main. De son côté notre Auteur l'accuse de faire violence au texte le plus clair, & il soutient que si on veut faire attention à ce que saint Omer déclare immédiatement auparavant, qu'il a dicté & qu'il s'est fait relire tout ce que l'acte renferme: *Hanc Epistolam voluntarius distavi & recensere adivi*, ces autres termes: *Hec abs oculis feci*, &c. ne peuvent signifier autre chose, si ce n'est que le saint

Evêque étant pour lors aveugle, s'est servi d'une main étrangère pour écrire l'acte & son nom: ainsi *manum meam tenens scripsit & subscripsit*, veut dire: *l'a écrit & signé pour moi, à ma place, par mon ordre & moi présent*. Il ne nous appartient pas de rien décider sur ces traductions: non plus que sur le reste; nous passons à l'article de la sécularisation de l'Eglise de saint Omer.

En 820. Fridugis Anglois de nation, Diacre & Chanoine, obtint de l'Empereur Loüis le Débonnaire dont il étoit Chancelier, l'Abbaye de saint Bertin qui jusqu'alors avoit toujours été gouvernée par des Abbez Reguliers. Il avoit déjà celles de saint Martin de Tours & de Cormery, que le célèbre Alcuin dont il avoit été Disciple lui avoit resignées de l'agrément de Charlemagne. Sous cet Abbé Commendataire il arriva au Monastere de Sithiu ou de saint Bertin un changement à peu-près pareil à celui qui s'étoit fait peu de tems auparavant dans l'Abbaye de saint Martin de Tours où les Moines s'étoient sécularisés, & avoient embrassé la vie Canoniale. Fridugis fit sortir 40 Moines de saint Bertin qui desservoient l'Eglise de la sainte Vierge ou de saint Omer, & y établit 30 Chanoines auxquels il assigna le tiers des revenus de l'Abbaye de saint Bertin, en reduisant en même tems le nombre des Religieux de ce Monastere à soixante; de quatre-vingt-cinq qu'ils étoient auparavant. C'est à Folquin le Diacre, Moine de saint Bertin, qui

écrivit le Cartulaire de cette Abbaye vers le milieu du siècle suivant, au jugement de notre Auteur, que l'on est redevable de cette Histoire de la sécularisation de l'Eglise de saint Omer dont nous venons de donner le précis.

Bovo Abbé de saint Bertin qui écrivoit en 1051. l'Histoire de l'Elevation du Corps de saint Bertin, que le P. Mabillon a publiée dans les Actes des Saints de son Ordre, rapporte cette sécularisation de la même manière, & c'est sur la foi de ces Auteurs que Folcard & Iperius ont établi ce fait, & que l'Eglise de saint Omer elle-même l'a inséré dans son ancien Breviaire en 1550. Ce qui paroît à notre Auteur une preuve décisive en faveur de cette vérité, c'est que le Chapitre possède encore des biens qui ont incontestablement appartenu à l'Abbaye de saint Bertin, & il est persuadé que ce ne peut être qu'en vertu de la donation qui lui en a été faite par l'Abbé Fridugis. Non content de passer en revue tous les Ecrivains modernes qui sont de son sentiment, il examine encore les raisons que ses parties adverses allèguent, sur tout l'argument négatif dont ils se servent pour détruire l'autorité du Cartulaire de Folquin, où la sécularisation de l'Eglise de saint Omer est si expressément marquée, & il vient à ce qui a suivi cet événement.

Il nous apprend que Fridugis étant mort en 834. Hugues fils de Charlemagne & frere de Loüis le Débonnaire obtint l'Abbaye de

saint Bertin; que ce nouvel Abbé, quoiqu'élevé dans une Communauté de Chanoines, témoigna beaucoup d'affection pour l'état Monastique, & qu'il en donna des preuves en particulier à son Abbaye, en songeant à reparer le tort que son prédécesseur lui avoit fait. Qu'il reprima les entreprises des Chanoines de saint Omer qui vouloient à leur tour s'assujettir les Moines de saint Bertin; qu'il maintint ceux-ci dans leurs prérogatives; mais qu'il ne put remettre les choses dans le même état qu'elles étoient auparavant, ni empêcher que la sécularisation ne subsistât, enfin que pour conserver du moins des marques de la supériorité de l'Abbaye de saint Bertin sur les nouveaux Chanoines, il obtint qu'elle auroit la custodie de l'Eglise de saint Omer, c'est-à-dire qu'elle nommeroit un de ses Religieux pour en être le Chef, appelé *Adiutus* ou *Custos*, avec le droit d'y officier quatre fois l'année. Ce règlement que l'Auteur transcrit en entier, fut, dit-il, fait par saint Folquin Evêque de Téroüane, l'an 839. du consentement & par ordre de l'Empereur Loüis, & publié en plein Synode.

Comme cet Acte que le Pere le Cointe dans ses Annales Ecclesiastiques de France a regardé comme suspect, & que le Pere Mabillon a défendu contre les observations de cet Historien, renferme les trois faits précédens qui sont contestés par l'Eglise de saint Omer, les Ecrivains de cette Eglise ont

fait dans leurs Mémoires de nouveaux efforts pour en montrer la fausseté , & notre Auteur répond avec plus d'ordre qu'il ne nous a semblé l'avoir encore fait aux moyens qu'ils ont employés. Les principaux de ces moyens sont 1°. que Fridugis n'a pu chasser les Moines de l'Eglise de saint Omer, s'il n'y en a jamais eu , & si on prouve qu'au lieu de Moines, saint Omer avoit établi dans cette Eglise des Clercs & des Disciples, avant même l'arrivée de saint Bertin. 2°. Que quand même on feroit voir qu'après le prétendu Règlement de 839. il y a eu dans le Chapitre de saint Omer un Moine de saint Bertin pour *Custos*, cet Office ne répond point à celui de Prevôt , & par conséquent n'emporte aucun titre de supériorité ; un troisième moyen est tiré de ce qu'il est dit dans l'Acte de saint Folquin, que le *Custos* nommé par l'Abbaye de saint Bertin , aura le droit d'Officier dans l'Eglise de saint Omer quatre fois l'année & entre autres le jour de la Toussaint, & qu'on prétend que cette Fête alors récemment établie , n'étoit rien moins que solennelle ; enfin

on trouve de la contradiction en ce que la Charte de saint Folquin dit que saint Omer & saint Bertin avoient choisi un Cimetière pour y être enterrés avec les Moines , tandis que celle de saint Omer ne fait mention que d'une Eglise destinée pour enterrer.

Notre Auteur , pour réfuter ces griefs & quelques autres , discute divers points curieux de l'ancienne discipline de l'Eglise , mais il ne nous est pas possible de le suivre dans tous ces détails qui sont enchaînés avec les conséquences qu'il en tire. Il faut les lire dans le Livre même. Nous en disons autant de la seconde Partie de cet Ouvrage intitulée : *Refutation du Système des Auteurs des Mémoires de M. l'Evêque & du Chapitre de S. Omer, sur l'origine de leur Eglise, & sur sa prétendue prééminence & supériorité sur celle de S. Bertin.*

L'Auteur en parcourant les faits avancés dans ces Mémoires ne fait presque que repeter , pour le fond, ce qu'il a déjà dit plus au long dans sa première Partie , à laquelle par conséquent nous croyons devoir terminer notre Extrait.

TRAITE' DES EAUX MINERALES DE BOURBONNE-LES-Bains , contenant une Explication Méthodique sur tous leurs usages. Par M. Baudry , Médecin des Hôpitaux du Roi , & Intendant des Eaux Minérales de ce lieu. A Dijon , chez J. Sirot , Imprimeur-Libraire , rue Saint Etienne. 1736. vol. in-8°. pag. 258.

L'AUTEUR donne ce Traité comme s'il n'y en avoit jamais eu sur le même sujet. Il en a

paru un cependant en 1590. imprimé à Lyon . lequel est excellent , & un autre en 1658. imprimé

mé à Londres ; lequel n'est à proprement parler qu'une traduction Française du vieux langage du premier , comme on le voit par cet Avis du Libraire : » Ami Lecteur , » il y a long-tems que je souhaitois » faire paroître au public , les rares vertus & proprietez des anciens Bains de Bourbonne , non » tant à raison que ce fameux » Bourg de Bassigni est le lieu de » ma naissance , duquel la nature » ne me peut permettre que je perde le souvenir , qu'au sujet des » grands effets & cures merveilleuses que l'on reçoit chaque jour , » dans la convenable pratique & » administration desdits bains. Il » est vrai que j'en avois remarqué » quelques crayons dans un ancien » Livret imprimé à Lyon en l'année 1590. que j'avois resolu de » vous faire revoir , faute d'autre , » & imprimer en mes nouveaux » caracteres , sans rien changer de leur antiquité , mais comme j'ai » reconnu moi-même que les traits » de son parler rude & grossier » ne pourroient être contemplés » sans blesser les yeux clairvoyans des esprits de notre tems , j'ai » prié le sieur Thibault Docteur » en Medecine & l'ancien de ladite Faculté en cette Ville , d'y » appliquer le pinceau de sa plume , & de les adoucir ; ce qu'il a » fait d'autant plus volontiers , » qu'il m'a montré de long-tems , les marques de son affection , & » qu'il s'agissoit de donner une plus parfaite connoissance d'un bien si » necessaire à la santé publique ,

» pour la conservation de laquelle » il employe depuis 26 ans tous les » ressorts de sa Profession.

M. Baudry divise son *Traité* en deux Parties ; dans la premiere , il examine les fontaines & les Bains de Bourbonne , & par quelle mécanique les Eaux minérales de ce lieu peuvent agir ; puis il rapporte quelques experiences faites sur ces mêmes eaux , & il tâche d'en découvrir la nature & les proprietez.

La seconde Partie est un exposé de la méthode qu'il faut observer dans l'usage des eaux dont il s'agit.

L'Ouvrage est précédé d'un éloge général des eaux de Bourbonne , dans lequel l'Auteur , après avoir remarqué que leur usage consiste dans la boisson , dans les bains , dans la douche , dans les fomentations , & que leur limon même s'employe très-utilement en forme de cataplasme ; il dit que » la boisson de ces eaux , par laquelle on » commence assez ordinairement , » a été regardée de tout tems comme un des plus parfaits stomachiques ; qu'en effet , elle ne fortifie pas seulement les organes du » ventricule , mais qu'elle y corrige les suc's altérés , qu'elle y en » reengendre même de bons , lorsqu'elle n'y en trouve pas suffisamment pour les fonctions de » cette partie , que sans avoir une vertu précisément purgative ; » elle ne laisse pas par le ressort qu'elle rend aux fibres & aux organes , de favoriser l'expulsion

» des matieres qui sont incapables
 » de perfection ou de commerce ,
 » soit qu'elles embarrassent les
 » mouvemens des organes , soit
 » qu'elles y troublent la prépara-
 » tion des alimens.

M. Baudry ajoute que cette
 boisson » est également utile à tou-
 » tes les autres premieres voyes
 » pour y détruire les causes des
 » foiblesses & des douleurs invété-
 » rées , pour y arrêter les vomisse-
 » mens , les cours de ventre , les
 » flux de sang , les flux hépatiques
 » & toutes les maladies qui y sont
 » devenues habituelles : Enfin que
 » c'est jusques dans les cellules les
 » plus éloignées que cette boisson
 » porte son impression vitale & sa-
 » lutaire , ce qu'il prétend prouver
 » par les sueurs abondantes qui
 » surviennent si souvent dans l'in-
 » stant même que l'on boit de ces
 » eaux. L'effet de ces eaux dans
 » tous les reduits du corps où elles
 » s'insinuent , est , si l'on en croit
 » notre Auteur , qui assure les avoir
 » examinées pendant dix-neuf ans ,
 » de rendre le ressort aux parties ,
 » lorsqu'elles l'ont perdu , d'y dé-
 » layer & revivifier les liqueurs lors-
 » qu'elles sont *apauvries* , *coagulées* ,
 » *épaissies* , ou *engourdies*.

Il est de sentiment que ces effets
 salutaires viennent principalement
 d'une impression balsamique &
 aromatique que cette boisson por-
 te par-tout où elle se distribue ,
 qualité , dit-il , qu'elle a reçue du
 sein de la terre , & qu'elle a con-
 tractée par le mélange des matie-
 res , dont elle s'est chargée en tra-

versant plusieurs minéraux.

Le plus grand éloge qu'on peut
 se faire des eaux dont il s'agit , se
 tire de l'expérience , & notre Au-
 teur n'oublie pas cet article essen-
 tiel. » Une foule de malades , dit-
 » il , se voyent autour des bains de
 » Bourbonne , les uns frappés
 » d'engourdissement , de foiblesse ,
 » & de paralysie , les autres cour-
 » bés & tourmentés par des violens
 » rhumatismes & par des sciariques ;
 » quelques-uns hideux par des tu-
 » meurs froides , par des enflures ,
 » par des engorgemens en diverses
 » parties ; plusieurs rendus im-
 » tens par des fractures , par des
 » contusions , par des luxations ,
 » par des ruptures ou par des tref-
 » saillemens de tendons , & plu-
 » sieurs enfin exténués , les uns de
 » fatigues , les autres de pertes
 » considérables de substance , pro-
 » venans ou de coups de feu ,
 » ou de coups de fer , ou de suite
 » de petite vérole , &c.

A ce triste spectacle , M. Baudry
 en fait succéder un tout opposé.
 Vous voyez , remarque-t-il , la
 plupart de ces corps mal sains , dé-
 figurés , » presque inanimés , re-
 » prendre peu à peu leur état natu-
 » rel , à mesure qu'on fait sentir
 » aux organes de leurs parties af-
 » fectées , ces sucs propres par leur
 » chaleur naturelle , à leur reta-
 » blissement , soit qu'on les em-
 » ploie intérieurement ou à l'ex-
 » terieur. Vous diriez que par ces
 » boissons , ces bains , ces dou-
 » ches , ces fomentations , on verse
 » dans le corps des malades le

» mouvement , la vie & la santé ,
 » ces eaux bienfaisantes offrent en-
 » core aux malades , un secours
 » nouveau par les boüies qu'elles
 » déposent dans les divers bassins
 » de leurs sources.

Notre Auteur prétend que l'o-
 deur de ces boüies , annonce qu'el-
 les sont composées de matieres sa-
 lines , sulphureuses , bitumineuses ,
 & leur couleur qu'elles le sont de
 particules de fer.

Quand on applique ces boüies ,
 il s'y excite , dit notre Auteur ,
 une fermentation qui les rend très-
 propres à fondre les humeurs arrê-
 tées dans les interstices des fibres ,
 des membranes & des muscles.

Quelque salutaires que soient les
 eaux de Bourbonne , elles devien-
 nent pernicieuses lorsqu'on n'en
 use pas avec certaines précautions.
 Un principe certain là-dessus , dit
 notre Auteur , & qui doit tenir
 lieu de regle générale , c'est que les
 eaux minérales de Bourbonne n'a-
 gissent » salutairement qu'autant
 » qu'elles trouvent de calme , soit
 » dans les humeurs , soit dans les
 » parties où on applique leur ac-
 » tion , & qu'autant qu'il y a de
 liberté & d'étendue dans les canaux
 où on leur donne entrée , faute de
 quoi il en arrive , selon lui , de
 grands desordres , & voici quelle
 est là-dessus sa pensée.

Il prétend que lorsque ces eaux
 ne peuvent parcourir avec une cer-
 taine aisance les différens conduits
 du corps , elles s'efforcent de vain-
 cre les obstacles qui se présentent ,
 & que cet effort est toujours suivi

de dérangement dans les organes ;
 » Trouvent-elles , dit-il , certains
 » desordres dans les liquides &
 » dans les solides , alors leurs qua-
 » litez , d'ailleurs si propres à régé-
 » nérer dans nos corps , les mou-
 » vemens naturels & la vie , entre-
 » tiennent , augmentent même ou
 » la fermentation ou l'irritation
 » qu'elles trouvent. Il inferne de-
 » là qu'elles ne scauroient convenir
 » ni dans les accès , ni dans les ap-
 » proches , ni dans les suites d'au-
 » cune maladie , & que dès qu'on
 » a connu , que les humeurs com-
 » mencent à se tuméfier , à s'éfa-
 » roucher , à s'appesantir , à s'en-
 » rasser , à dégorger , & à se re-
 » muer (ce sont ses termes) il faut
 » attendre qu'elles soient tirées de
 » ces divers états , c'est-à-dire ,
 » comme il l'explique , qu'elles
 » soient rassurées , radoucies , re-
 » veillées , & enfin diminuées con-
 » formément aux besoins qu'elles
 » en ont.

Il avertit que ces attentions de-
 mandent , après certaines fièvres ,
 souvent plus de quinze jours de pa-
 tience , & quelquefois même ,
 après certaines attaques d'apoplé-
 xies , jusqu'à deux & trois mois ,
 selon les temperamens : il assure
 qu'une conduite contraire ne fait
 qu'augmenter , ou que reveiller ces
 accidens.

Il conclut de-là , que plus les
 douleurs rhumatismales sont vives ,
 plus on les aigrit , si l'on n'a pas la
 patience d'attendre qu'elles soient
 au moins un peu calmées , c'est-
 à-dire , comme il s'explique , que
 les

les humeurs donnent quelque relâche à ces douleurs avant qu'on applique le remède à la cause du mal.

Il veut qu'on ait la même patience dans les maladies où ces eaux sont reconnues pour être les plus salutaires, dans les coliques d'estomac, par exemple, ou du bas-ventre, dans les cours de ventre, dans les flux de sang, dans les flux hépatiques, en un mot dans toutes les maladies des premières voyes, soit que ces maladies commencent soit qu'elles augmentent, parce, dit-il, qu'il ne manque jamais d'y avoir alors ou de l'irritation dans les parties, ou de la fermentation dans les humeurs. Une circonstance à laquelle on ne s'attendrait pas ici, c'est que, selon l'Auteur, c'est principalement lorsque ces maladies sont devenues habituelles qu'on peut avec confiance en tenter la guérison par l'usage de la boisson de ces eaux; ce qui paroît bien opposé à l'axiome si reçu, & en faveur duquel, l'expérience paroît s'être déclarés depuis si long-tems :

Principiis obsta, &c. la raison que notre Auteur apporte de son sentiment, c'est que le relâchement des parties & l'appauvrissement des sucs est alors l'objet principal où elles sont spécifiques. Ce sont ses propres termes.

Une description des bains & des sources minérales de Bourbonne, avec un mot sur leur situation & sur leur antiquité, se présentent ici. Notre Auteur dans cet article parle d'une Inscription antique qui se trouve dans l'un des Bains de
Juin,

Bourbonne, laquelle, dit-il, donneroît lieu, » non seulement de » faire remonter la noblesse des » Eaux de Bourbonne jusqu'aux » tems les plus reculés, mais de » leur attribuer la gloire d'avoir » guéri la femme ou la fille d'un » Patricien, lequel peut-être, se » trouveroit du nombre de ceux » qui prenoient le titre de *Majorum Gentium*, & qui descendoient des cent premiers *Sénateurs*. M. Baudry rapporte en ces termes, l'Inscription dont il s'agit,

TO MONA CAIUS JATINIUS ROMANUS IN GALLIA PRO SALUTE COCILIAE EX VOTO.

Cette Inscription est autrement rapportée & d'une manière bien plus intelligible, dans le Traité des Eaux de Bourbonne qui a été imprimé en 1590. duquel nous avons parlé au commencement. Bourbonne, dit l'Auteur du Traité dont il s'agit est fort ancien, comme on le remarque & collige d'une pierre d'une ancienne colonne, en laquelle sont ces mots écrits en caractères Romains.

BOREONI THERMARUM DEO MAMMONÆ CALATINIUS ROMANUS IN GALLIA, PRO SALUTE COCILIAE UXORIS EJUS : EX VOTO EREXIT.

On voit par-là que Cocilia étoit non la fille, comme M. Baudry le laisse en doute, mais la femme de Calatinius, & que c'est ce Romain qui fit élever le Monument.

M. Baudry remarque que la source principale des eaux de Bour-

bonne est en forme de puits , & que c'est cette source seule qui sert pour la boisson : il pretend que la chaleur de ce puits est au sixième degré au moins , & que c'est pourquoi l'eau qu'on en tire ne peut servir pour les bains domestiques qu'après qu'elle a reposé un tems considerable dans les baignoires. Elle peut fournir , dit-il , près de deux cens muits d'eaux par jour.

Notre Auteur regarde la boisson de ces eaux comme ayant été de tout tems en usage : l'Auteur de l'ancien Traité dont nous avons parlé pense autrement : peut-être ne sera-t-on pas fâché de voir ce qu'il écrit sur ce sujet. *On a tie fort long-tems*, dit-il , * *sans boire de ces eaux , soit au sujet que leur grande chaleur en causoit l'aversion , soit à raison que l'expérience étant dangereuse , comme l'enseigne Hippocrate , personne n'osoit librement en faire l'essay , néanmoins depuis quelques années , la boisson se pratique , & le bon succès qu'on en a vu , nous la fait conseiller à present , à plusieurs malades , & l'autoriser par de bonnes raisons , dont la premiere est que ces eaux étant fermentées & échauffées par des Mineraux qui ont la vertu de ramollir , insinuer , atténuer , résoudre , purger , & fortifier , elles peuvent raisonnablement être employées aux maladies internes qui proviennent d'opilation & obstruction , & pour en parler en detail , ces eaux prises en la premiere & principale*

* Ce sont les paroles de M. Thibault son traducteur.

source se boivent premierement pour les douleurs d'estomach causées d'interperie froide , qui se reconnoît par des éructations acides , car ou tous les autres remedes stomachiques n'ont pas profité , la boisson de ces eaux a remporté le prix. Voilà ce qui se lit au sujet de la boisson dans cet ancien Traité.

Mais ne quittons pas de vûe M. Baudry. Nous passons un grand nombre de ses Observations pour venir à ce qu'il rapporte des divers effets des eaux de Bourbonne , desquels on peut tirer bien des conséquences importantes.

Le linge qu'on employe ordinairement aux differens usages des Bains de Bourbonne , devient en fort peu de tems , cotoneux , & déperit. Les corps les plus solides , jusqu'aux métaux même , y souffrent des alterations considerables. Le fer plongé dans ces eaux y contracte une rouille en forme de grosses écailles , & si on le tient exposé au-dessus de l'eau , la vapeur de cette eau , le ronge , le creuse & le rend comme spongieux. L'or & l'argent y perdent tellement leur lustre qu'il n'est pas possible de le leur rendre , qu'en les travaillant de nouveau. L'étain & le plomb y étant plongés y contractent une crasse & une noirceur qui leur reste toujours. Les bois les plus durs qui dans les eaux ordinaires se conservent incorruptibles , se pourrissent en peu de tems dans celles-ci & tombent en poussière. Les œufs qui dans l'eau commune cuisent à une certaine chaleur , ne cuisent

point dans la source même la plus chaude de Bourbonne, quoiqu'elle soit d'une chaleur au-dessus de celle qui suffit pour faire cuire des œufs dans l'eau ordinaire. Mais ce qui leur arrive, c'est qu'ils s'y corrompent, & y deviennent d'une puanteur semblable à celle des œufs qu'on laisse dans les nids des poulaillers, ou qu'une poule a couvé.

La viande la plus fraîche y devient molasse, & s'y dépoüille des particules de sang qu'elle contient dans les vaisseaux dont elle est parsemée.

La pâte que l'on pâtrit avec les eaux minérales de Bourbonne, leve & fermente avec moins de facilité. Le pain en est moins léger, moins blanc, moins parsemé d'ouvertures, mais il est plus savoureux que le pain ordinaire, si on mêle dans de l'eau de Bourbonne qui n'ait pas encore perdu toute sa chaleur, un peu de lait de vache ou de quelque autre animal, & que pour entretenir la chaleur de ce mélange on mette le vaisseau au bain-marie dans un bassin rempli de la même eau, qu'ensuite on renouvelle cette eau par intervalle afin de conserver toujours la chaleur du mélange; Qui le croiroit, dit notre Auteur, il ne vous paroîtra dans ce lait, au bout même de 24 heures, aucune disposition à se coaguler, quoique toute autre sorte d'eau beaucoup moins chaude soit capable de produire cet effet. On remarquera seulement que la partie grasse qui sert à former la butireu-

se, se portera un peu plus abondamment à la surface, comme c'est l'ordinaire, mais néanmoins sans prendre plus de consistance, que le lait simple récemment tiré. M. Budry rapporte cette expérience pour prouver que la chaleur des eaux de Bourbonne est analogue à la chaleur des corps vivans, & pour le prouver mieux il continue en cette sorte. Nous copierons ses propres paroles, cela nous paroît nécessaire.

On ne remarque point, dit-il; plus de consistance dans cette partie butireuse, si ce n'est par le toucher, parce que les doigts s'y engraisent un peu davantage, qu'au reste, qui ne change en aucune façon, comme on s'apperçoit toujours que la partie inférieure du lait d'un vaisseau, devient comme bleuâtre, après y avoir resté un tems bien moins long.

Tant cette partie supérieure que l'inférieure de ce mélange, n'ont d'autre goût qu'une douceur fade, tant soit peu insipide qui paroît absorber tout goût minéral, à quelque légère salure près. Il n'y a ni amertume, ni empyreume, à moins qu'ayant entièrement laissé refroidir le mélange, vous le fassiez réchauffer ensuite, car l'on n'y rétablit point non plus que dans l'eau toute seule, les impressions naturelles également que les propriétés une fois détruites par l'extinction de la chaleur, telle qu'on a pris soin de l'entretenir par le bain-marie.

Ce mélange conserve toute sa limpidité & toute la blancheur du lait, au lieu qu'il est aisé de s'appercevoir que le lait où a été mêlé de l'eau com-

muné, perd beaucoup de sa couleur, que les saisons font encore varier, ce qui ne se fait point remarquer ici. Mais indépendamment de toute mixtion, qu'on mette seulement une bouteille de lait tout frais tiré du pis de la vache, entretenu comme ci-dessus, dans les mêmes eaux au bain-marie, avec les mêmes soins; ce lait se soutiendra pendant un espace de tems considérable dans son état naturel; on pourroit même dire sans aucune prévention, qu'il y contracte de plus, un degré de douceur, qu'il ne pouvoit point avoir avant cette operation.

Notre Auteur, après avoir ainsi rapporté cette experience, fait le raisonnement suivant, dont nous laissons le jugement aux Lecteurs: il faut donc concevoir que la chaleur naturelle de l'eau de Bourbonne conserve l'union des parties sereuses, butireuses & caseuses du lait, non pas que ce soit par une espece de fonte continuelle, mais bien plutôt par un mouvement secret & vital, entretenu par cette chaleur naturelle, de sorte que par son impression continuée, il s'en-

tretien, pour ainsi dire, le même mouvement naturel qu'il avoit dans le corps de l'animal qui l'a donné; on doit donc comprendre qu'il s'exerce un mécanisme à peu-près semblable pour sa préparation, pour sa conservation en chaque animal qui en produit. Notre Auteur dit là-dessus qu'il ne sçait si on peut desfer rien de plus sensible & de plus naturel, pour se laisser convaincre que la chaleur des eaux de bourbonne est véritablement analogue à celle des corps vivans.

Ce que nous avons rapporté jusqu'ici regarde principalement la premiere partie, la seconde contient des règles importantes sur les differens usages des eaux de Bourbonne, on y trouve sur la saignée & sur la purgation de fort bons préceptes, quoique communs. L'Auteur y parle ensuite des différentes maladies où les eaux de Bourbonne conviennent, & il entre là-dessus dans un détail qui n'offrant rien nouveau, ne laisse pas cependant de pouvoir être fort utile.

NOUVELLES LITTERAIRES.

ITALIE.

DE VERONE.

OSSERVAZIONI Letterarie che possono servir di Continuazione al Giornal de Letterati d'Italia. Della Stamperia di Jacopo Vallarzi. 1737. Ce Journal de M. le Marquis Maffei se débite chez

Barois, Libraire, Quai des Augustins, à Paris.

ANGLETERRE.

DE LONDRES.

On a imprimé ici in-8°. la Traduction Angloise d'un Ouvrage curieux écrit en Hébreu, concer-

nant les Cérémonies & les Coutumes que les Juifs observent aujourd'hui , leur maniere de s'habiller , leurs Prières , leurs jeûnes , leurs Mariages , leurs Fêtes , &c. Cette Traduction est intitulée : *The Book of Religion , and prayers of the Jews , &c.* C'est-à-dire : *Les Cérémonies Religieuses & les Prières des Juifs , usitées dans leurs Synagogues & dans leurs familles , dans leurs Sabbats & leurs autres Fêtes durant le cours de l'année.* Ouvrage traduit immédiatement de l'Hébreu , par *Gamaliel-Ben-Pedabzur*.

M. Alexandre Cruden , Maître-ès-Arts , a mis au jour : *A complete Concordance to the holy Scriptures* : c'est-à-dire : *Concordance complete de l'Ecriture Sainte du Vieux & du Nouveau Testament , divisée en deux Parties , dont la première contient les mots communs appellatifs , & la seconde les noms propres ; à quoi on a ajouté une Concordance des Livres nommés Apocryphes.* in-4°.

Il a paru un premier Volume in-4° , de l'*Histoire Romaine , depuis la Fondation de Rome , jusqu'à la ruine de la Republique , avec des Cartes Géographiques & des figures en taille-douce.* Cet Ouvrage qui est en Anglois , est de M. *Hooke* ; il y a refondu en quelque sorte , l'*Histoire Romaine* des PP. *Catrou & Roüillé* , & il n'a pas moins profité du Livre de M. l'Abbé de Vertot , sur lequel il a fait quelques remarques dans ses Notes , aussi - bien que sur quelques endroits de l'*Histoire des deux Jesuites*.

H O L L A N D E.

D'A M S T E R D A M.

J. Frederic Bernard & P. Mortier impriment & font graver par Souscription un Ouvrage qui mérite l'attention des curieux. Il est intitulé : *Les Peintures des vitres des Eglises de Tergau & d'Amsterdam , gravées d'après les desseins originaux des plus grands Maîtres des XV. & XVI. siècles en l'art de peindre sur verre.* Il y aura environ 45 à 50 planches , tirées sur le plus grand papier , & accompagnées de Dissertations Historiques. On assure qu'on n'en distribuera les exemplaires que par Souscription.

Elémens de la Philosophie de Newton , mis à la portée de tout le monde. Par M. de Voltaire. Chez Etienne Ledet , & Compagnie. 1738. vol. in-8°.

Nous apprenons par un Mémoire que l'Auteur nous a communiqué , que ces mots , *mis à la portée de tout le monde* , ont été ajoutés au titre par les Libraires de Hollande , & qu'ils ne font point de M. de Voltaire. D'ailleurs cette Edition est très - imparfaite. Les fautes d'impression , très-essentiellles dans un Ouvrage de cette nature , y sont en grand nombre. Plusieurs planches sont déplacées , ou mal faites. Il n'y a point de Table des Chapitres , &c.

Ce Mémoire finit par un article que nous rapporterons dans les propres termes de l'Auteur.

» On vient de m'avertir, dit M.
 » de V. qu'on fait une application
 » aussi mal fondée qu'injurieuse de
 » ces mots par lesquels j'avois
 » commencé ces Essais sur les Elé-
 » mens de *Newton* : *Ce n'est point*
 » *ici une Marquise, ni une Philoso-*
 » *phie imaginaire.* Je suis si éloigné
 » d'avoir eu en vûe l'Auteur de la
 » pluralité des mondes, que je dé-
 » clare ici publiquement que je re-
 » garde son Livre comme un des
 » meilleurs qu'on ait jamais faits,
 » & l'Auteur comme un des hom-
 » mes des plus estimables qui aient
 » jamais été. Je ne suis pas accoutu-
 » mé à trahir mes sentimens. D'ail-
 » leurs je ne crois pas qu'il soit
 » possible de penser autrement.

» Lorsque j'eus l'honneur d'en-
 » tendre à *Cirey* les Dialogues Ita-
 » liens de M. *Algarotti*, dans les-
 » quels les principaux fondemens
 » de la Philosophie de *Newton* me
 » paroissoient établis avec beau-
 » coup d'esprit, & ceux de *Descar-*
 » *tes* ruinés avec force, je m'enga-
 » geai de mon côté à combattre en
 » François pour la même cause,
 » quoiqu'avec des armes extrême-
 » ment inégales. Je suppliai la per-
 » sonne respectable chez qui nous
 » étions, de souffrir que je misse
 » son nom à la tête des Elémens
 » d'une Philosophie qu'elle entend
 » si bien; & M. *Algarotti* nous dit
 » que pour lui, puisque son Ou-
 » vrage étoit un Dialogue avec une
 » Marquise supposée, & dans le
 » goût de la pluralité des mondes,
 » il le dédieroit à M. de *Fontenelle*.
 » Je dis à M. *Algarotti* que j'étois

» très-fâché de voir une Marquise
 » en l'air dans son Ouvrage, &
 » qu'il ne falloit point mettre un
 » être imaginaire à la tête de véri-
 » tez solides. Voilà ce qui donna
 » lieu à ce commencement de mes
 » Elémens, comme la Dame Illu-
 » stre à qui ils sont dédiés, & M.
 » *Algarotti* peuvent en rendre té-
 » moignage.

Voltaire

S U I S S E.

D E L A U S A N E.

M. de *Croufaz*, Conseiller des
 Ambassades de S. M. le Roi de Sue-
 de, & Landgrave de Hesse, ci-
 devant Gouverneur de S. A. S. le
 Prince Frederic de Hesse, & Mem-
 bre des Academies Royales des
 Sciences de *Paris* & de *Bordeaux*,
 profite du loisir dont il jouit en
 cette Ville, où il est retiré, pour
 se rendre de plus en plus utile au
 Public. Il a donné chez *Marc-*
Michel Bousquet, une nouvelle
 Edition de l'*Essai sur l'Homme* par
 M. *Pope*, traduit de l'Anglois en
 François, & en prose, par M. de
Silhouette, suivant la copie de *Lon-*
dres. 1737. in-12. Nous sommes
 obligés de faire remarquer que ce,
 suivant la copie de *Londres*, n'est
 nullement exact. Nous avons con-
 féré l'une & l'autre Edition, &
 nous avons observé que M. de
Croufaz, sans en avertir, a pris la
 liberté de retrancher de la Préface
 du Traducteur ce qu'il a jugé à
 propos, & de faire dans le Texte
 de la Traduction les changemens

qu'il a voulu. M. de Croufaz a fait imprimer à la suite de son Edition l'examen qu'il a fait du Poëme de M. Pope sur l'Homme : cet examen est précédé d'une Préface , & la Préface d'un Avis du Libraire dont nous allons extraire ce qui suit :
 » Nous nous flattons, dit le Libraire,
 » que l'Edition de cet Examen ne
 » déplaira pas au Public. Son ILLU-
 » STRE AUTEUR nous fait espérer
 » de faire rouler nos presses pour
 » divers autres Ouvrages , dont il
 » veut enrichir la République des
 » Lettres , & en particulier sa
 » grande LOGIQUE , rangée dans
 » un nouvel ordre & considérable-
 » ment augmentées. La prefe-
 » rence , ajoute-t-on , & l'affection
 » dont il nous honore , feront de
 » nouveaux motifs à redoubler nos
 » efforts pour que nos Editions ré-
 » pondent au mérite des produc-
 » tions d'un si grand Homme.
 » Nous joignons nos vœux à ceux
 » de toute la République des Let-
 » tres , pour la conservation de ses
 » jours , si utiles à sa gloire & au
 » bonheur du Public.

DE GENEVE.

Il s'agit encore dans cet article de M. de Croufaz , qui a fait imprimer chez Pellissari & Compagnie , Libraires de cette Ville , le Livre suivant intitulé : *Commentaire sur la Traduction en vers de M. l'Abbé du Resnel*, de l'Essai de M. Pope sur l'Homme. 1738. in-12. de 375. pag. Pour faire connoître quel est le dessein de l'Auteur, tant dans

ce nouvel Ouvrage que dans le précédent , nous croyons qu'il nous suffit de copier ici en partie l'Avis au Lecteur qui est à la tête de ce Volume. » L'Auteur de ce petit
 » Ouvrage , y dit-on , est infiniment éloigné de se faire une hon-
 » te de son zèle à défendre la Reli-
 » gion. M. l'Abbé du Resnel n'a sans
 » doute jamais pensé à composer
 » son Poëme, pour faire plaisir aux
 » Libertins ; mais le cœur humain
 » n'ayant que trop de penchant à
 » l'incrédulité , on ne sauroit tra-
 » vailler avec trop de soin à lui en-
 » lever les prétextes de ses doutes,
 » & les occasions de s'y affermir.
 » C'est par-là que ce Commentai-
 » re a paru d'usage à celui qui l'a
 » composé.

FRANCE.

DE PARIS.

Chaubert , Libraire du Journal , a repris un Ouvrage dont il avoit donné deux Volumes en 1731. sous le titre de *Recueil de Pièces d'Histoire & de Littérature* ; il vient d'en publier un troisième Tome ou partie : le quatrième est sous la Presse. L'Editeur connu de la *Continuation des Mémoires de Littérature de Salengre*, imprimée chez Simart, veut bien se charger du soin de ramasser ce qu'il pourra de Pièces pour continuer ce *Recueil* dont le but principal est de fournir à plusieurs Sçavans le moyen de faire part au Public de nombre de bonnes Dissertations qu'ils composent avec beau-

coup de soin & de travail dans le secret de leur Cabinet : mais qui pour l'ordinaire s'y perdent , parce qu'elles ne font point un objet assez considerable pour être imprimées seules.

Prix proposé par l'Académie Royale des Sciences , pour l'Année 1739.

» L'Académie ayant eu avis par
» des personnes habiles & expérimentées dans la Navigation, que
» dans les fréquentes manœuvres
» où l'on se sert du Cabestan , le
» cordage attaché au poids qu'on
» veut lever ou traîner , se dévide
» sur l'effieu de cette Machine , de
» maniere qu'à chaque tour ce cordage descend de toute sa grosseur
» & qu'il arrive qu'après plusieurs
» tours il parvient au bout du Cabestan , & qu'il faut le rehausser
» (ou *choquer*) pour éviter qu'il ne
» s'embarraisse ; que par - là on ne
» sçauoit se servir du Cabestan ,
» qu'on ne soit obligé de *choquer*
» plusieurs fois , & qu'à chaque
» fois qu'on *choque* , il faut arrêter
» le mouvement de la Machine ,

» prendre des *basses* (ou tresses, &c.)
» sur le cordage , *dévider* le Cabestan , pour *mollir* (ou lâcher) la
» partie du cordage qui est sur l'effieu , relever le cordage , le roidir
» de nouveau , & enfin ôter les
» *basses* pour remettre le Cabestan
» en état ; que cette operation souvent répétée emporte beaucoup
» de tems , & dans plusieurs rencontres un tems précieux , &
» qu'elle fait toujours perdre
» une partie de l'effort d'un
» fait : Considérant d'ailleurs la
» liaison de la manœuvre du Cabestan avec celle des Ancres , qu'on
» ne jette ou qu'on ne leve que par
» son moyen , l'Académie a résolu
» de proposer pour sujet du Prix de
» l'année 1739. la meilleure construction du Cabestan , ou telle autre
» Machine équivalente , par rapport
» à tous les usages auxquels on l'applique dans un Navire , & principalement pour éviter , en tout ,
» ou en partie , les inconveniens
» mentionnés ci-dessus.

T A B L E

DES ARTICLES CONTENUS DANS LE JOURNAL DE JUIN 1738.

| | |
|--|----------|
| E xplication des Livres des Rois & des Paralipomenes , &c. | pag. 323 |
| Histoire Littéraire de la France , &c. | 328 |
| Méthode pour bien cultiver les Arbres à fruits , &c. | 339 |
| Histoire du Pontificat d'Eugène III. &c. | 343 |
| Cinquième Lettre de M. Astruc , &c. | 354 |
| Introduction à la Philosophie , &c. | 359 |
| Dissertation Historique & Critique sur l'origine & l'ancienneté de l'Abbaye de S. Bertin , &c. | 367 |
| Traité des Eaux Minérales de Bourbonne-les-Bains , &c. | 373 |
| Nouvelles Littéraires , | 389 |

Fin de la Table.

LE
JOURNAL
DES
SCAVANS,

POUR

L'ANNE'E M. DCC. XXXVIII.

JUILLET.

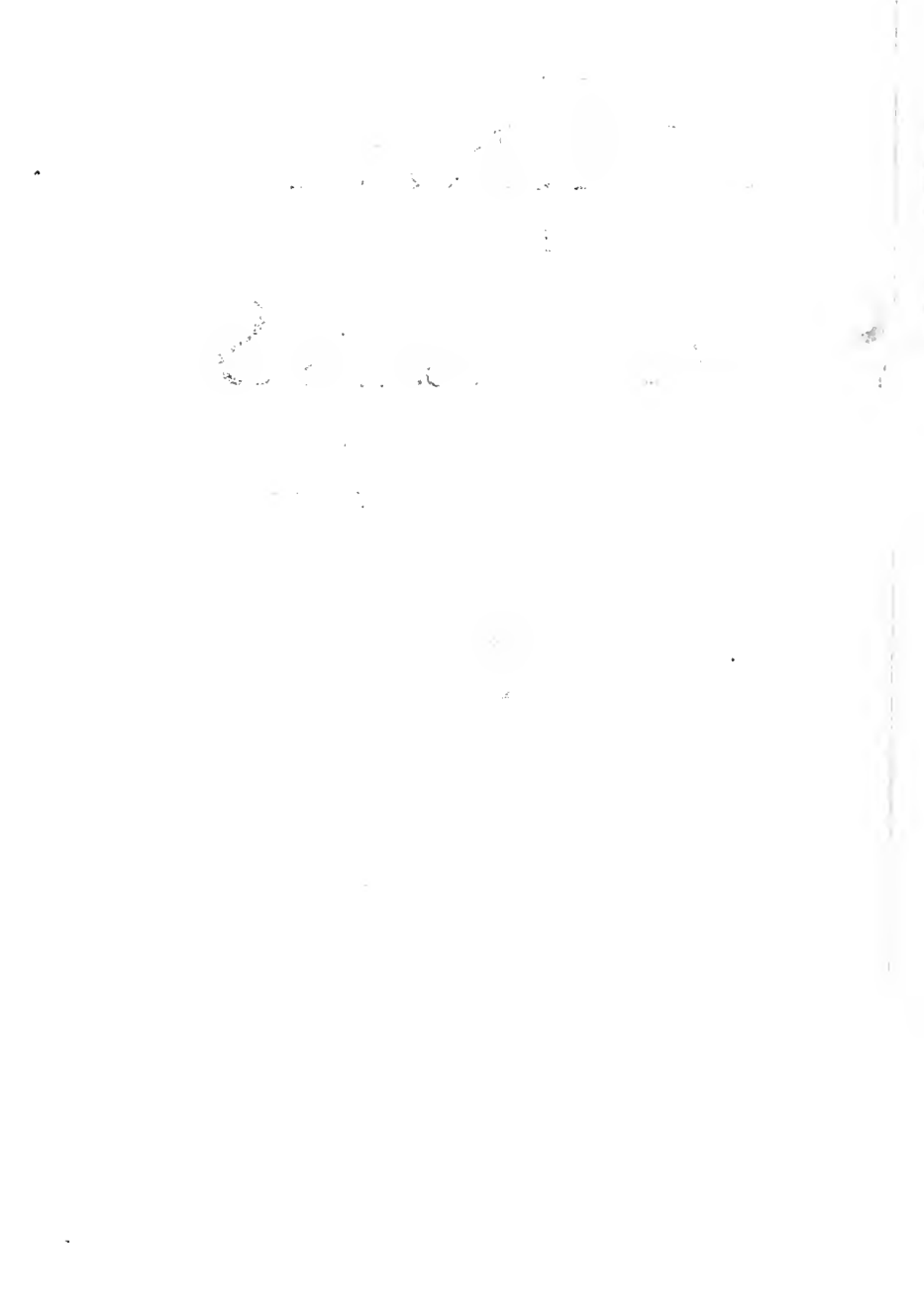


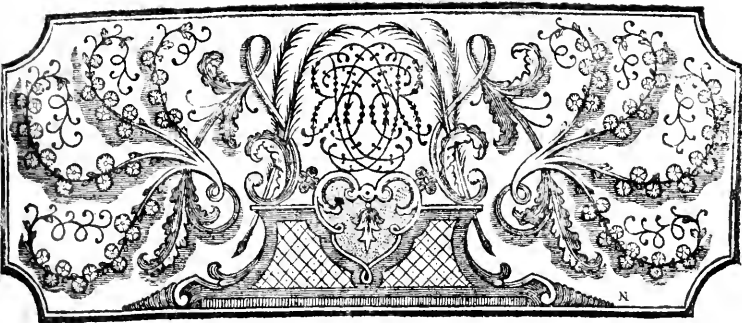
A PARIS;

Chez CHAUBERT, à l'entrée du Quay des
Augustins, du côté du Pont Saint Michel, à la
Renommée & à la Prudence.

M. DCC. XXXVIII.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROY:





LE
JOURNAL
DES
SCAVANS.



JUILLET M. DCC. XXXVIII.

MOSIS CHORENENSIS HISTORIÆ ARMENIACÆ LIBRI III.

Accedit ejusdem Scriptoris Epitome Geographiæ. Præmittitur Præfatio, quæ de Litteratura, ac Versione Sacra Armeniaca agit, & subjicitur Appendix quæ continet Epistolas duas Armeniacas, primam Corinthiorum ad Paulum Apostolum, alteram Pauli Apostoli ad Corinthios; nunc-primum ex Codice Ms. integrè divulgatas. Armeniacè ediderunt, Latinè verterunt. Notisquæ illustrarunt *Gulielmus & Georgius*, Gul. Whistonii filii, Aulæ Clarenfis in Academia Cantabrigienfi aliquandiu alumni. Londini, ex Officina *Caroli Aexers*, Typographi, apud *Joannem Whistonum*, Bibliopolam.

C'est-à-dire : *Histoire d'Arménie*, écrite par Moïse de Chorene, avec un

Juillet.

Cccij

abrégé de Géographie du même Auteur, publiée en Armenien, & traduite en Latin par MM. Whiston fils, qui y ont ajoûté une Préface & un Appendix, contenant deux Epîtres Armeniennes, l'une des Corinthiens à l'Apôtre S. Paul, & l'autre de S. Paul aux Corinthiens. A Londres, chez Jean Whiston, Libraire. 1736. vol. in-4°. de 396. pag. sans compter la Préface & la Table.

JAMAIS Livre n'eut plus besoin d'une Préface que celui-ci, qui paroît pour la première fois traduit en Latin, & qui est en même tems le premier qu'on ait imprimé en Angleterre en caractères Arméniens. Aussi MM. Whiston ont-ils cru ne pouvoir se dispenser d'y en mettre une, malgré l'envie qu'ils témoignent avoir eue de se reposer après toutes les peines que leur a coûté la traduction de cette Histoire. Ils nous y apprennent d'abord à quelle occasion & de quelle manière ils se sont appliqués à l'étude de la Langue Arménienne; ils traitent ensuite de ce qui regarde cette Langue & la Traduction Arménienne de l'Ecriture Sainte, & en troisième lieu ils nous instruisent de quelques particularitez concernant cette Histoire d'Arménie, aussi-bien que l'abrégé de Géographie du même Auteur, & les deux Epîtres Armeniennes qui terminent le Volume. C'est sur ces trois articles qui nous ont paru renfermer des choses assez curieuses pour ceux qui aiment l'étude des Langues, que doit rouler notre Extrait; après quoi nous choisirons dans l'Histoire de Moïse de Chorene quelques morceaux qui en puissent faire connoître le mérite.

I. Les deux prétendues Epîtres Arméniennes des Corinthiens à Saint Paul & de S. Paul aux Corinthiens; étant tombées, il y a quelques années, entre les mains de M. Whiston le pere, dont le nom est si distingué dans la Republique des Lettres, firent naître à Messieurs ses fils l'idée de se donner tout entiers à l'étude de la Langue Arménienne; ils s'y livrerent avec d'autant plus d'ardeur, que les difficultés pour y réussir, étoient plus grandes; n'y ayant alors personne en Angleterre, à ce qu'ils assurent, qui eût la moindre connoissance de cette Langue, & le nombre des Sçavans qui la cultivassent dans les Pays voisins se reduisant, selon eux, aux seuls Messieurs de la Croza, Bibliothécaire du Roi de Prusse, & Schroëder, Professeur des Langues Orientales à Marbourg. Ce fut aussi à eux que M. Whiston le pere s'adressa pour avoir une Version Latine des deux Epîtres Arméniennes, dont il avoit fait venir d'Alep un exemplaire mieux conditionné, que ne l'étoit celui sur lequel ces mêmes Lettres avoient été ci-devant imprimées.

Messieurs Whiston avoient qu'ils tirèrent dans les commencemens quelques secours de l'Ouvrage de

M. *Schroöder*, intitulé *Grammatica sive Thesaurus Lingue Armeniaca*, & imprimé en 1711. in-4°. à *Amsterdam* : mais ils ne furent pas long-tems sans s'appercevoir qu'ils n'avanceroient pas beaucoup, s'ils ne se formoient eux-mêmes un Dictionnaire de cette Langue, le plus ample qu'il leur seroit possible; & ils se mirent à le composer, quelque rebutant que leur parût ce travail. Ils jugerent qu'ils ne devoient pas s'en tenir à l'Arménien moderne qui pouvoit être corrompu, & comme ils n'ignoient pas que la Version de la Bible en Arménien avoit été faite sur le Texte Grec, ils y eurent recours: & profitant des tables de *Trommius* & de *Schmid*, ils mirent par ordre alphabetique tous les mots Arméniens de la Bible qui répondent aux mots Grecs. Ils se servirent aussi du nouveau *Dictionnaire Latin & Arménien* de *Jacques Villot*, imprimé à Rome in-fol. en 1714. & par ce moyen ils se font fait un Dictionnaire qui comprend plus de vingt mille mots Arméniens. Comme il paroît que ces Messieurs ne travaillent que dans le dessein de donner du goût pour la Litterature Arménienne, si négligée jusqu'à présent, ne pourroit-on pas augurer qu'ils ne laisseront pas long-tems le Public sans lui faire part d'un trésor qui peut être si utile, & dont l'usage seroit si conforme à leurs vûes.

Après une étude si pénible, qui leur a enfin procuré l'intelligence des Auteurs Arméniens, les deux

Ouvrages en cette Langue qui leur ont paru mériter le plus de voir le jour par leurs soins, sont la Version de la Bible en Arménien, & l'Histoire de *Moïse de Chorene*. M. *Schroöder* avoit loué l'un & l'autre, mais le dernier un peu trop, & pas assez le premier, au gré de Messieurs Whiston. Ils réservent l'Edition de la Version Arménienne, pour un autre tems, comme un Ouvrage de plus longue haleine, & pour lequel ils doivent consulter divers Manuscrits: ce n'est pas sans peine qu'ils sont parvenus à publier l'Histoire de Moïse de Chorene, puisqu'ils ont été obligés de faire fondre exprès des caracteres Armeniens, pour imprimer le Texte original à côté de leur traduction: l'Angleterre, disent-ils, toute sçavante qu'elle est, n'ayant pas encore eu de ces caracteres.

II. L'origine de la Langue Arménienne, si on en croit les Armeniens, remonte jusqu'à la confusion des Langues à la Tour de Babel. Ils la nomment *Haïcane*, du nom d'*Haïcus*, qu'ils regardent comme le 1^{er} Fondateur de leur Nation, & que Moïse de Chorene prétend avoir été le quatrième descendant de Japhet. Messieurs Whiston rapportent divers exemples & font quelques raisonnemens pour prouver que la Langue Haïcane, ou Arménienne est aussi ancienne qu'aucune autre Langue; mais ils conviennent qu'elle n'a commencé à avoir de caracteres propres qu'au quatrième siècle, lorsque l'Arme-

nie embrassa la foi Chrétienne ; & que jusqu'à ce tems-là les Arméniens emprunterent les caractères des Perses, des Grecs & des Syriens. Il ne nous est resté aucun Ouvrage en Langue Haïcane écrite avec ces caractères. A l'égard des caractères dont on commença à se servir au quatrième siècle, les Arméniens, ainsi que le rapporte Moïse de Chorene dans son Histoire, les croient inventés par inspiration divine, & comme venus du Ciel. Il paroît seulement à nos Auteurs qu'ils approchent assez pour leur conformation, des caractères de la Langue Greque. Quoiqu'il en soit, le plus considerable & le plus ancien Livre écrit en caractères Arméniens, tels qu'ils sont aujourd'hui, est sans contredit, selon Messieurs Whiston, la Version Arménienne des Livres Saints de l'Ancien & du Nouveau Testament. Au rapport de Moïse de Chorene, *Niesrobes*, l'Inventeur des caractères Arméniens au quatrième siècle, est l'Auteur de cette Traduction. Il fut aidé par ses Disciples dans ce travail, & il paroît qu'il l'acheva avant l'an 410. sous l'Empire de Théodose le Jeune, qui venoit de succéder à Arcade : Messieurs Whiston font, après M. de la Croze, un grand éloge de cette Version. Ils trouvent qu'elle a été faite sur le Texte Grec des Septante avec d'autant plus de fidélité & d'exactitude, que le génie de la Langue Arménienne a plus de rapport avec celui de la Langue Greque. Ils citent plusieurs

passages de ce Texte pour faire voir cette conformité & l'usage qu'on peut faire de la Version Arménienne pour l'intelligence de l'Ecriture.

Cette Version fut imprimée en 1666. à Amsterdam *in-4^o*. par les soins d'Uscan, Evêque Arménien, qui se servit pour son Edition d'un Manuscrit du treizième siècle, lequel avoit appartenu à *Hai on*, Roi de l'Arménie Mineure. Messieurs Whiston ne font pas grand cas de la capacité de cet Editeur. Ils l'accusent d'infidélité & d'avoir interpolé la Version Arménienne, pour la rendre plus conforme à la Vulgate, aussi-bien que d'y avoir ajouté deux Livres qui ne sont pas dans le Manuscrit original.

Quelque estime que Messieurs Whiston témoignent pour la Version Arménienne de la Bible, ils ne la jugent cependant pas exemte de tous défauts : mais ils pensent qu'après avoir été revûe sur divers Manuscrits, elle mériteroit de paroître avec une Traduction Latine ; & que pour donner encore plus de lustre à un tel Ouvrage & en augmenter l'utilité, il seroit à propos d'y joindre les Versions Ethiopique, Copte & Slave.

III. Pour ce qui est de l'Histoire d'Arménie par Moïse de Chorene dont ces Messieurs nous donnent l'Edition avec leur Traduction Latine, ils en parlent avec beaucoup d'équité & de désintéressement : il leur paroît assez probable que l'Auteur vivoit dans le cinquième siècle, & ils ne nous apprennent rien de plus de ce qui regarde sa per-

sonne. Il a écrit l'Histoire de son Pays depuis le Déluge jusqu'à son tems. Après avoir discuté en peu de mots les raisons qui peuvent faire valoir ou diminuer l'autorité de cet Ecrivain, ses Editeurs semblent n'y pas beaucoup compter. Ils se flattent pourtant de ne s'être pas donné une peine inutile en le publiant & en le traduisant, puisqu'outre qu'il s'y trouve certaines choses singulieres & remarquables, il peut non seulement servir à faciliter la connoissance de la Langue Arménienne, mais encore à éclaircir quelques faits Historiques, en les comparant avec ce que d'autres Auteurs en ont écrit. Au reste cette Histoire dont *Nerfes de Claja* a fait un abrégé en vers au douzième siècle, fut imprimée pour la première fois en Arménien à Amsterdam *m-8°*. en 1695. par les soins de *Thomas de Vananda*, Evêque Arménien, & Messieurs *Whiston* reconnoissent que dans leur nouvelle Edition ils ont beaucoup profité des remarques qui leur ont été communiquées par M. *Schroëder*. Ils auroient bien voulu en faire de même de celles de M. de la Croze qui avoit conféré la première Edition avec un Manuscrit de la Bibliothèque de Leipzig; mais comme elles n'étoient pas apparemment redigées comme M. de la Croze l'auroit souhaité, ils ont été obligés de s'en passer.

Les laborieux Editeurs ont jugé à propos de ne pas séparer de l'Histoire d'Arménie l'abrégé de Géographie du même Auteur, qui

avoit été donné au Public en 1668. à Amsterdam *m-12*. par l'Evêque *Afcan*, l'Editeur de la Version Arménienne de la Bible; & ils y ont aussi joint une Traduction Latine. S'ils ont rencontré des difficultez presque insurmontables à apprendre la Langue Arménienne, ils assurent qu'ils n'en ont pas moins en lorsqu'il s'est agi de traduire l'Arménien en Latin, à cause de l'extrême différence du génie de ces deux Langues, & ils espèrent que s'ils ne sont pas parvenus à la perfection, comme ils en conviennent de bonne foi, on ne refusera pas d'avoir pour eux l'indulgence que mérite leur travail. Pour n'y laisser rien à désirer autant qu'il a été en eux ils ont fait graver une Carte Géographique de l'Arménie Majeure, laquelle se trouve à la tête de l'Histoire de Moïse de Chorene, & ils ont fait imprimer à la fin une suite Chronologique des Rois de ce Pais-là, depuis Japhet jusqu'au XII. siècle, suivant le Systême du même Auteur.

Ils terminent leur Préface par quelques observations sur les deux Epîtres Arméniennes dont nous avons déjà parlé, & qui les ont engagés à étudier la Langue dans laquelle elles sont écrites. Elles avoient déjà été publiées par *Wilkins*, mais sur un Manuscrit défectueux, & cet Editeur en avoit donné une Traduction Latine. M. de la Croze en avoit fait une plus exacte sur le Manuscrit qui lui fut envoyé par M. *Whiston*, & ce dernier la publia avec une au-

tre Version Arabe & accompagnée d'une Dissertation en Anglois sur les deux Epîtres. Messieurs Whiston pour les raisons qu'ils en apportent, ont cru devoir les traduire de nouveau en Latin & y ajoûter une autre Traduction en Grec. Malgré les soins qu'ils se sont donnés à cet égard, ces Epîtres ne leur en paroissent pas moins apocryphes. C'est ce qu'ils réservent à expliquer plus amplement dans les Notes qu'ils y ont ajoûtées.

Il est tems maintenant que nous venions à l'Histoire d'Arménie, comme nous nous y sommes engagés. L'Auteur l'a dédiée à un certain *Ihuac* de la famille des *Bagrati-des*, dont il parle souvent dans la suite comme d'une des plus considérables parmi les Arméniens, puisqu'elle avoit le droit de couronner les Rois. Moïse de Chorene nous apprend que c'est à sa priere qu'il a composé son Histoire; il lui adresse presque par-tout la parole, & en fait un grand éloge. Messieurs Whiston, dès la premiere page, préviennent le Lecteur sur ce qu'on ne doit pas s'attendre à trouver de longues & frequentes Remarques sur l'Ouvrage qu'ils ont traduit; les anciens Auteurs ayant très-peu parlé de ce qui regarde l'Histoire des Arméniens. Il ne laisse pourtant pas d'y avoir un assez grand nombre de Notes utiles, soit pour éclaircir le Texte, soit pour le comparer avec ce qu'ont rapporté d'autres Ecrivains; & il est à observer que les Editeurs y ont fait imprimer les citations Grèques

sans aucun accent; ils n'y ont conservé que l'esprit après.

Moïse de Chorene a divisé son Histoire en 3 Livres. Dans le 1^{er} qui contient 31 Chapitres, il donne la suite des anciens Princes ou Rois d'Arménie depuis le Déluge jusqu'au tems d'Alexandre le Grand, au nombre de 56; à cette suite il joint celle des Patriarches, des Juges & des Rois du peuple Juif; descendus de Sem fil de Noé, aussi-bien que celle des Rois d'Assyrie & des Médés qu'il fait descendre de Cham, comme il prétend que les Princes Arméniens sont descendus de Japhet. L'Auteur qui ne garde pas beaucoup d'ordre dans sa narration, ne s'arrête pas à donner l'Histoire de tous ces Princes dont on peut voir les noms dans le Livre même. Ceux qu'il fait connoître plus particulièrement sont *Haicus* dont nous avons déjà parlé, quatrième descendant de Japhet, Fondateur du Royaume d'Arménie, & pere d'*Armenacus*, qui suivant Moïse de Chorene, a donné son nom à la Nation Arménienne. Cet *Haicus* étoit un des Géans contemporains de *Bélus*, ou *Nembrot*, contre lequel il se revolta & qu'il tua dans une bataille. *Araus* fils d'*Aramus*, qui vivoit du tems de *Ninus* & de *Ninias* Rois de Babylone, & qui eut des guerres à soutenir contre *Sémiramis* Reine d'Assyrie; *Pararus*, qui porta le premier le titre de Roi d'Arménie, & qui aida le Mede *Varbaces* à dépouiller *Sardanapale* de ses Etats: enfin *Tigranès I.* qui

qui selon notre Historien , fut le plus grand des Roi d'Arménie , & qui se joignit à *Cyrus* pour détrôner *Astiage* & détruire l'Empire des Mèdes , sont les Héros dont l'Histoire remplit la plus grande partie de ce premier Livre : l'Auteur a toujours grand soin de marquer quelles sont les grandes familles d'Arménie qui tirent d'eux leur première origine , mais ce qui nous paroît mériter le plus d'attention , ce sont les sources dont il a tiré ce qu'il rapporte ; c'est de quoi il nous instruit dans les Chapitres 7 & 8 , dont nous allons donner le précis. *Arfaces* le Grand , dit-il , Roi des Perses & des Parthes , & Parthe de Nation , ayant quitté le parti des Macédoniens , & s'étant emparé de l'Empire de tout l'Orient & de l'Assyrie , donna à son frere *Valarface* le Royaume d'Arménie , & l'établit dans la Ville Royale de *Nisibe*. Ce lui-ci curieux de sçavoir l'Histoire des peuples sur lesquels il dominoit , employa un certain Syrien , appelé *Maribas* de Catine , homme habile dans la Langue Chaldéenne & dans la Langue Grèque ; il l'envoya vers *Arfaces* son frere , avec de grands présens , & une Lettre dont l'Historien rapporte la teneur , pour engager ce Prince à donner à *Maribas* entrée dans ses Archives Royales. *Maribas* eut une audience favorable ; il eut un libre accès dans la Bibliothèque de Ninive , & il y trouva un Livre écrit en Grec avec cette Inscription : » Ce » Volume a été traduit par l'ordre
Juillet.

» d'Alexandre , de la Langue Chaldéenne en Langue Grèque , & » contient la véritable Histoire » des anciens , à commencer , » à Zeruian , Titan & Apetosthe , dans laquelle on passe en » revûe , & chacun dans son ordre , » les Hommes célèbres descendus » de ces trois Princes , pendant une » longue suite d'années. *Maribas* fit un extrait fidèle de ce Volume , & il n'y fit entrer que l'Histoire d'Arménie. Il l'apporta à *Nisibe* écrit en Syriaque & en Grec , *Valarface* regarda cet Ouvrage , comme le plus précieux de ses trésors , & non seulement il le fit conserver avec soin dans son Palais , mais il en fit encore graver une partie sur une colonne. C'est de cette Histoire qui est sans doute aujourd'hui perdue , comme l'original qui étoit à Ninive , que Moïse de Chorene assure à Isaac *Bagratide* , qu'il a tiré la sienne jusqu'au tems de *Sardanapale* & bien en deça. Il ne fait qu'indiquer les noms des Successeurs de *Tigranes I.* jusqu'au Roi *Vahis* dont *Alexandre* le Grand envahit les Etats , & qui fut tué en combattant contre ce Prince. Il y eut ensuite en Arménie un interrègne qui dura jusqu'à ce qu'*Arface* Roi des Parthes quelques 50 ans après la mort d'*Alexandre* , donna pour Roi aux Arméniens son frere *Valarface*.

Le second Livre de 89 Chapitres comprend l'Histoire d'Arménie , depuis le regne de *Valarface* jusqu'à celui de *Tiridate* , que l'Auteur appelle *Saint* & grand Roi , & qui

regna du tems de l'Empereur *Diocletien* : ce qui embrasse l'espace d'environ 540 ans, sous 16 Rois, qui porteroient, avec leur nom propre, le nom commun d'*Arfacides*, comme descendus d'*Arfaces* Roi des Parthes & Fondateur du nouveau Royaume d'Arménie. En voici les noms avec la durée de leur regne..

1. *Valarface*, 22 ans.
2. *Arface I.* 13 ans.
3. *Artaxe I.* 25 ans.
4. *Tigranes II.* 33 ans.
5. *Artaxvade I.*
6. *Arfame*, 20 ans.
7. *Abgare*, 38 ans.
8. *Sanatruce*, 30 ans.
9. *Eruand II.* 20 ans.
10. *Artaxe II.* 41 ans.
11. *Artaxvade II.* peu de jours.
12. *Tiran I.* 21 ans.
13. *Tigranes III.* 42 ans.
14. *Valarfe*, 20 ans.
15. *Chosroes I.* 47 ans.
- Interregne de 27 ans.
16. *Tiridate*, 26 ans.

Après avoir parlé dans les premiers Chapitres des guerres d'*Arface* & de *Valarface* contre les Macédoniens, & de leur alliance avec les Romains, l'Auteur s'étend sur les Réglemens que fit *Valarface* en Arménie, sur la division des Gouvernemens & des Provinces, & sur les mœurs des peuples, & il avertit à la fin du huitième Chapitre que c'est là, c'est-à-dire à *Arface* fils de *Valarface*, que finit l'Histoire de *Maribas de Catine*, qui jusques-là lui a servi de guide.

Il nous apprend dans le neuvième, qu'il a tiré ce qu'il doit rapporter dans la suite, du cinquième Livre de la *Chronique de Jule Africain*, dont il prouve l'autorité, tant par le témoignage que lui ont rendu *Josephe*, *Hippolyte* & plusieurs Auteurs Grecs, que parce qu'il est persuadé que ce que cet Historien a écrit des Rois d'Arménie, il l'a pris des Archives d'Edesse, où l'on conservoit les Monumens Historiques, les Registres des Temples, qui y avoient été transportés de Nisibe & de Sinope.

Notre Auteur atteste qu'il a vu lui-même ces Archives, & il en prend encore à témoin *Eusèbe de Césarée* qui au commencement de son Histoire Ecclesiastique, assure qu'on gardoit à Edesse tous les Actes qui concernoient les Rois d'Arménie jusqu'à *Abgare* & au-delà, & *Moïse de Chorene* croit qu'ils y étoient encore de son tems. Nous apprenons de plus dans ce Chapitre que l'Histoire d'*Eusèbe* a été traduite en Arménien, & que l'Auteur de cette Traduction est un Docteur appelé *Mastofin*. MM. *Whiston*, dans une courte Note, font remarquer qu'on trouve dans le *Perroniana*, que le Cardinal du Perron avoit vu un *Eusèbe* en Arménien dans la Bibliothèque Vaticane.

Moïse de Chorène cite encore dans les Chapitres soixant-trois & soixante-quatre deux Auteurs qu'il a suivis dans cette seconde Partie de son Histoire. L'un est *Bardefane* d'Edesse qui a écrit l'Histoire de

son tems & celle des Rois d'Arménie en Syrie, & dont l'Ouvrage a été depuis traduit en Grec ; il florissoit sous le dernier des *Antonins*. L'autre est un certain *Agathange*, qui est ici qualifié de Scribe ou Secrétaire du Roi *Tiridate*.

Nous ne suivrons pas notre Historien dans tous les détails où il entre par rapport à l'Histoire des 16 Rois d'Arménie qu'il a entrepris d'écrire dans ce second Livre ; nous nous contenterons de dire ici un mot du fameux Roi *Abgare* qui est le septième, & du seizième qui est *Tiridate*.

L'Arménie, suivant Moïse de Chorene, devint tributaire des Romains, la seconde année du regne d'*Abgare*, & l'Empereur *Auguste* y employa des Officiers pour en faire le dénombrement dans le tems de la Naissance de JESUS-CHRIST. *Abgare*, après la mort d'*Auguste*, songeant à secoier le joug des Romains, bâtit Edesse, pour lui servir de forteresse, & y transféra de Nisibe les Bibliothèques des Temples, les Archives des Rois, & ses Idoles, auxquelles on donne ici les noms de *Nabogus*, de *Belus*, de *Bathnicala*, & *Tharutha*. Ce Prince ayant fait un voyage en Orient, & s'étant ligué avec le Roi de Perse, envoya des Deputés à *Marin* Gouverneur de la Phénicie, de la Palestine, de la Syrie & de la Mésopotamie pour les Romains, pour lui faire part du sujet de son voyage & du Traité qu'il avoit conclu. Ces Deputés à leur retour passe-

rent par Jérusalem, pour y voir J. C., & ayant été témoins de ses miracles, ils en informèrent *Abgare*. Sur leur rapport celui-ci crut que J. C. étoit véritablement fils de Dieu : comme il étoit attaqué depuis sept ans d'une maladie incurable, il écrivit une Lettre au Sauveur pour l'prier de le venir trouver pour le guerir. J. C. lui fit réponse, & cette réponse, avec le portrait du Sauveur, fut portée à *Abgare* qui étoit à Edesse, où l'on garde encore le portrait, dit Moïse de Chorene, qui rapporte aussi la teneur de la réponse de J. C. & de la Lettre d'*Abgare*.

Après l'Ascension, S. Thomas, l'un des douze Apôtres, envoya à Edesse S. Thadée, qui étoit des 72 Disciples, pour guerir *Abgare*, suivant la promesse de Notre-Seigneur, & pour y prêcher l'Evangile. Il faut voir dans le Livre-même les suites de cette Mission, aussi-bien que les Lettres que le Roi *Abgare* écrivit à l'Empereur *Tibere*, & la réponse que fit *Tibere* à *Abgare*, & deux autres Lettres de celui-ci au jeune *Nerfes* Roi d'Assyrie, & à *Artaxe* Roi de Perse. Auprès, Moïse de Chorene cite encore pour garant de ce qu'il a rapporté du Roi *Abgare*, un *Lerubnas*, fils du Scribe *Asfadar*, qui avoit remis dans les Archives d'Edesse, ce qu'il avoit écrit de ce Prince & du Roi *Sanatruces* son neveu & son Successeur. Nous y joindrons tout de suite le nom d'un Auteur qui n'est pas plus connu que *Lerubnas*. C'est *Olympius*, Prêtre d'Anium, &

Historien, dont il est fait mention à la fin du 45^e Chapitre. Notre Historien en cite de tems en tems encore d'autres que nous omettons.

Quelques progrès qu'eut faits d'abord le Christianisme en Arménie par la Prédication de S. Thaddée & depuis de S. Barthélémy, ils ne furent pas de longue durée, & il paroît que les Rois Successeurs d'*Abgare* restèrent dans les ténèbres de l'Idolatrie : aussi notre Historien ne dit-il plus rien de la Religion Chrétienne dans la suite de son second Livre, jusqu'au Roi *Tiridate*, qui après un interregne de 27 ans monta sur le Trône d'Arménie, & qui fut converti à la foi par S. Gregoire l'Illuminateur, le premier des Evêques d'Arménie, depuis les Apôtres. Il parle des conquêtes de ce Prince, de son alliance avec Constantin, après la mort de Dioclétien, du Concile de Nicée où il fut invité de se trouver, mais où il se contenta d'envoyer Aristace qui fut dans la suite Successeur de S. Gregoire. Cette Narration est entremêlée de ce qui regarde l'Histoire de S. Gregoire lui-même, & de quelques autres Saints & Saintes de ce tems-là. Nous finirons cet article en remarquant que l'Historien, après avoir raconté de quelle manière Tiridate fut empoisonné par ses Sujets en haine de la Religion Chrétienne, il en prend occasion de traiter sa Nation en général comme la plus perverse & la plus déloyale Nation du monde.

Le troisième Livre, sur lequel nous nous étendrons beaucoup moins, embrasse en 68 Chapitres l'Histoire de dix Rois qui ont régné en Arménie l'espace d'un peu plus d'un siècle, sçavoir :

1. *Chosroes II.* 9 ans.
2. *Tiran II.* 16 ans.
3. *Arsace II.* 30 ans.
4. *Papus*, 7 ans.
5. *Varasdate*, 4 ans.
6. *Arsace III.* 5 ans.
7. *Chosroes III.* 6 ans.
8. *Perennis-Sapor*, 21 ans.
9. *Sapor*, 4 ans.
10. *Artasire*, 6 ans.

Ce siècle fut un tems de troubles pour l'Arménie qui succomba enfin sous les armes victorieuses des Rois de Perse; & par-là fut détruit le Royaume des Arsacides, à peu-près sous l'Empire de Théodose le Jeune. L'Auteur déplore amèrement cet événement à la fin de son Ouvrage; & comme il a fait entrer dans cette partie autant d'Histoire Ecclesiastique que de Civile, il ne déplore pas moins la ruine du premier Siège Episcopal d'Arménie, qui après avoir été rempli par de Saints Evêques de la famille de Gregoire l'Illuminateur, commença à être occupé par des intrus sous le regne d'*Artasire*. Parmi ces Saints Evêques, ceux dont l'Auteur s'attache le plus à faire l'éloge, sont *Nerses* le Grand, & *Isaac* le Grand. *Mesrobes*, l'Inventeur des caractères Arméniens, étoit Disciple du premier; nous terminerons, par ce qui le regard

de, cet Extrait, qui n'est peut-être déjà que trop long.

Mefrobis étoit d'Hafecafe Ville de Taronie, petite Province d'Arménie. Après la mort de l'Evêque Nersès le Grand, il fut fait Greffier ou Secrétaire de la Cour, mais il préféra la solitude aux embarras du monde. Il se retira dans une Province éloignée, où il dissipa, avec l'aide du Gouverneur, une troupe de Payens qui s'y tenoient cachés depuis le tems de *Tiridate*. Moïse de Chorene prétend qu'il y fit des miracles. Il passa dans un autre Canton, où il se consacra à l'instruction des Peuples. Ce qui l'embarraffa, c'est que n'ayant point d'Interprete, il étoit obligé d'être lui-même Interprete & Lecteur, & que le Peuple n'auroit rien entendu à ce qu'un autre auroit lu en son absence. Cette difficulté lui fit penser, suivant notre Historien, à inventer des caractères; il alla trouver l'Evêque Isaac le Grand que Cosroes III. avoit placé sur le premier Siege Episcopal d'Arménie, pour lui communiquer son dessein, qui fut extrêmement approuvé. Ils le recommanderent tous deux à Dieu par de ferventes prières, & *Mefrobis* retourna dans sa solitude. Quelque tems après *Véranus-Sapor*, Successeur de Cosroes, ayant fait un voyage en Mésopotamie, & se plaignant de n'avoir pas de Secrétaire aussi habile que l'étoit *Mefrobis*, un certain *Habelus* alla trouver le Roi, & lui promit de lui montrer des caractères de la Lan-

gue Haïcane ou Arménienne, imaginés par un Evêque son parent & appelé Daniel. Le Roi négligea d'abord cet avis, mais étant retourné en Arménie, & ayant trouvé tous les Evêques de ses Etats assemblés auprès d'Isaac & de *Mefrobe*, & occupés à chercher des caractères propres à cette Langue, il se souvint de la promesse qu'on lui avoit faite & leur en parla. On dépêcha aussitôt un Exprès vers cet *Habelus*, qui communiqua les caractères dont il avoit parlé, & qui approchoient assez de la forme des lettres Grèques. Après quelques expériences, on ne les jugea pas propres à exprimer distinctement les sons & les mots de la Langue Arménienne. *Mefrobis* prit le parti d'aller en Mésopotamie consulter l'Evêque Daniel lui-même, mais il n'en put rien tirer d'avantage. Il alla de-là conférer avec un Rhéteur Payen, Bibliothécaire d'Edeffe, & ce fut avec aussi peu de fruit; enfin ayant parcouru la Phénicie, il arriva à Samos, pour y voir un Solitaire qu'on lui avoit dit être très-habile, & ce fut dans cette Ville, qu'après s'être adressé à Dieu, il vit dans une espèce d'extase l'extrémité d'une main droite qui écrivoit sur une pierre, de manière que les caractères s'y traçoient comme sur la neige avec une extrême délicatesse. Tous les traits de ces caractères lui en restèrent vivement imprimés dans l'esprit, & s'étant levé après sa prière, il en forma de semblables, & s'accoutuma à les écrire avec facilité. Il se

mit bien-tôt à traduire, & ayant commencé par le Livre des Proverbes, il fit en Langue Arménienne la Version de 22 Livres de l'Ancien Testament, & celle du Nouveau, aidé de deux de ses Disciples. De retour en Arménie, Mes-

robes présenta ses caractères à Véramus-Sapor & à l'Evêque Ilac le Grand, qui donnerent les ordres les plus précis pour les faire apprendre à toute la jeunesse Arménienne.

OEUVRES DE MONSIEUR SCARRON, NOUVELLE EDITION, revüe, corrigée & augmentée de quantité de Pieces omises dans les Editions précédentes. On y a joint une Epître Dédicatoire à l'Auteur, l'Histoire de sa Vie & de ses Ouvrages, & un Discours sur le stile Burlesque. A Amsterdam, chez J. Waststein & G. Smub. 1737. petit in-12. 10. vol.

LES trois Pieces indiquées dans le titre qu'on vient de lire, & par où commence le premier Tome de cette nouvelle Edition, suffiroient seules pour la rendre préférable à toutes les Editions précédentes; quand on n'y joindroit pas l'arrangement des divers Ouvrages de Scarron, & la beauté de l'impression qui en relevent considérablement le prix. Dans l'Epître adressée à Scarron lui-même, l'Editeur qui n'a pas jugé à propos de se faire connoître, lui témoigne que le plaisir toujours nouveau qu'il a pris à lire ses Oeuvres, est le principal, pour ne pas dire l'unique motif qui l'a engagé à en procurer cette Edition. » Plus vos Ouvrages, *ajoute-t-il*, » me divertissoient, plus j'ai souffert en voyant le desordre qui re- » gnoit dans l'arrangement, & je » me suis souvent étonné que pas » un Editeur n'eût songé à y reme- » dier. Cependant on peut dire, » sans exagération, que les Pieces » de votre Recueil n'y étoient pas

» mieux rangées, que seroit une Bi- » bliothèque que l'on y endroit de » jeter par les fenêtres. Je les ai, » *continue-t-il*, tirées de ce cahos, » & pour me servir d'un de vos » termes, j'ai renvoyé *chacun à sa* » *chacuniere*. En parlant de la suite du *Roman Comique* que Scarron a laissé imparfait, voici de quelle maniere l'Editeur s'explique: » Un » certain je ne sçai qui a voulu l'a- » chever & l'a fait je ne sçai com- » ment. Je me suis lassé de vous » voir en si mauvaise compagnie, » & j'ai hardiment purgé vos » Ecrits d'une suite manifestement » indigne d'une société si honora- » ble pour elle & si peu pour vous. Il en a fait de même par rapport à la Continuation du *Virgile Travestti*, laquelle ne lui paroît pas moins méprisable, & a réservé ces Ouvrages & quelques autres pour les deux derniers Volumes qu'il appelle l'égoût de ce Recueil. Il a restitué en même tems à Scarron plusieurs Ouvrages qui ne se trouvent plus que dans quelque ancien-

nes Editions , où par une négligence , selon lui , peu loiable , les nouveaux Editeurs tant de Hollande que de Paris les avoient laissées.

Mais quelques soins que le nouvel Editeur ait pris à cet égard , le Public lui doit sçavoir encore plus de gré d'avoir donné , comme il a fait , l'Histoire de Scarron à la tête de ses Oeuvres. Ce morceau est trop curieux pour n'en pas donner ici le précis. Il est étonnant que dans ce grand nombre d'amis qu'a eus cet Auteur , personne n'ait pris la peine d'écrire sa Vie. L'Editeur soupçonne que la grande fortune que fit sa femme , contribua au silence des Ecrivains qui auroient pû traiter cette matiere. » Ils craignent peut-être , dit-il , qu'on n'imputât l'éloge du mari à l'envie de faire ressouvenir la veuve des humbles commencemens qui ne lui promettoient pas une élévation si glorieuse. » Comme les risques d'une pareille interpretation ne subsistent plus , il s'est proposé de recueillir des Oeuvres mêmes de Scarron , & des Ecrits des Auteurs qui l'ont connu , les détails de son Histoire , dans la vue de faciliter l'intelligence de ses Ouvrages. Il ne s'est point servi à l'ordre d'une rigoureuse Chronologie , & il n'a mis les dates que quand il les a trouvées marquées dans les Ouvrages mêmes ou indiquées par les circonstances des faits. Nous ne pouvons qu'en user de même.

PAUL SCARRON , Parisien , étoit fils de Paul Scarron , Conseiller au

Parlement , de l'ancienne famille des Scarrons , de laquelle étoit aussi Pierre Scarron , Evêque de Grenoble , & Jean Scarron , Sr de Vaujours. La plupart des Auteurs qui ont eu occasion de parler de lui se sont trompés sur le tems de sa naissance. On la fixe dans cette Histoire à l'année 1610. ou la suivante , & on le prouve par quelques époques tirées des Ecrits de Scarron. Son pere s'étant remarié en secondes noces , le jeune Scarron se fit haïr de sa belle-mere , & fut envoyé à Charleville , où il demeura pendant deux ans. Il revint à Paris où il acheva ses études , & prit le petit collet. Il ne s'engagea cependant pas dans l'état Ecclesiastique , il n'en prit que l'habit qui se peut porter sans conséquence & n'oblige à rien. » Paris , dit l'Historien , a toujours été richement fourni de gens qui préfèrent cet habillement , parce qu'il est facile de se mettre ainsi très-proprement à fort peu de frais. Un homme qui l'a endossé & qui peut se faire suivre par un Laquais , a les entrées dans des maisons , où le même homme habillé autrement ne trouveroit peut-être à la porte , qu'un Suile brutal & inflexible.

L'Abbé Scarron n'avoit pourtant pas besoin de son rabat pour être admis dans les bonnes compagnies , dès qu'il fut en âge de s'y présenter. Outre qu'il étoit d'une famille connue & estimée , il étoit bien fait quoique de petite taille ; il étoit plein de feu & d'une plaisanterie inépuisable dans la conversation.

Un fond de bouffonnerie d'une espece toute neuve lui faisoit toujours envisager dans un objet le côté le plus plaisant, & lui fournissoit des traits réjouissans qui répandoient la gaieté dans toute une compagnie. Il logeoit au Marais, & du caractère dont étoit l'Abbé Scarron, il eut bien-tôt fait connoissance avec la fameuse Marion de Lorme, & l'immortelle Ninon de l'Enclos, si vantées par Saint Evremond & par d'autres Ecrivains de ce tems-là. Un pareil Séminaire n'étoit guères propre à lui faire prendre l'esprit de son état; aussi ne l'eut-il j. mais.

Cependant l'Historien remarque que Scarron ne passa pas toute sa jeunesse à Paris, qu'il fit le voyage d'Italie, & qu'il étoit à Rome en 1634. il avoit alors 24 ans.

A son retour il fut attaqué des maladies qui ne le quitterent plus, & qui firent admirer dans la suite sa patience & la fermeté de son esprit. Une lympe acre se jeta sur ses nerfs, & se joua de tout le sçavoir des Medecins. Après quatre ans de souffrances il quitta le quartier du Marais pour s'aller faire traîner pendant quelque tems à la Charité au Faubourg S. Germain. Il prit auparavant congé de ses amis, par la Piece de vers intitulée *L'Adieu au Marais*. Lorsqu'on le transportoit, étant seul dans une Chaise à Porteur, il ne put résister à la tentation de faire des vers. Le plaisir de se voir dans les rues l'emporta sur les douleurs que lui causoit l'agitation, & il fit l'Ode

qui a pour titre : *Le Chemin du Marais au Faubourg S. Germain*.

Les bains qu'on lui fit prendre à la Charité n'eurent pas plus d'effet que n'en avoient eu les eaux Bourbon. Il n'avoit déjà fait deux voyages, dont le premier fut en 1641. S'il n'y gagna guères pour sa santé, il y fit du moins des connoissances honorables; il fit une description plaisante de ce qu'il y avoit vu. Il l'intitula la *Légende de Bourbon*, & l'adressa à Mademoiselle de Hautefort, l'une des filles de la Reine. Cette Piece le fit connoître à la Cour, ou Mademoiselle de Hautefort, & sa sœur Mademoiselle d'Elcars lui rendirent tous les services qui dépendirent d'elles. Sa paralysie bien déclarée dans les bras & dans les jambes en avoit fait un homme sans conséquence, à qui les Dames pouvoient témoigner une extrême amitié, sans risquer leur réputation.

Les malheurs de l'Abbé Scarron étoient déjà assez grands par la perte de sa santé. Cependant il eut encore un surcroît d'affliction lorsque son pere, qui jusque-là avoit fourni à ses besoins, se mit par un zèle imprudent d'une partie faite entre quelques Conseillers, pour traverser certains projets que le Cardinal de Richelieu avoit fort à cœur. Le Conseiller Scarron fut exilé, & pendant ce tems-là sa femme restée à Paris avec ses enfans, acheva d'y vivre maîtresse des biens de son mari, & n'oublia rien pour se les approprier.

L'Abbé

L'Abbé Scarron retourna à Bourbon en 1642. & ce second voyage fut aussi infructueux pour sa santé que le premier. Il y fit sa *Seconde Légende de Bourbon*, & cette Piece contribua à augmenter de plus en plus la reputation de l'Auteur, que les Courtisans se firent un plaisir de connoître.

Jusques-là il n'avoit eu aucune relation chez le Cardinal de Richelieu. La démarche du Pere avoit rendu le nom de Scarron odieux à ce Ministre qui ne pardonnoit pas aisément. Quand l'Abbé crut que la colère du Cardinal étoit adoucie, il hazarda de lui présenter une Requête ainsi datée :

Fait à Paris, ce dernier jour d'Octobre,

Par moi Scarron, qui malgré moi suis sobre,

L'an que l'on prit le fameux Perpignan,
Et sans canon la Ville de Sedan.

Le Cardinal trouva cette Requête, & sur-tout la date fort à son gré. Scarron lui adressa encore une Ode sous le nom de *Remerciement*; la mort de ce Ministre arrivée peu de tems après empêcha le Poëte de recueillir le fruit qu'il s'étoit promis de ses vers. Il en fit aussi pour le Chancelier Séguier, & il s'adressa même au Roi pour obtenir le retablisement de son pere; mais il n'en put venir à bout. Le bon homme mourut à Loches; & cette mort ne mit pas l'Abbé Scarron plus à son aise. Il fallut plaider, & on ne peut lire de sang froid les

Juillet,

Faëlus qu'il presenta au Parlement au sujet de cette affaire. Le burlesque y domine à un tel point, qu'on a de la peine à comprendre comment il a pû bouffonner si plaisamment sur un procès où il s'agissoit de tout son bien. L'Abbé Scarron songea à se ménager d'autres ressources que celles qu'il pouvoit esperer du gain de son procès. Sa généreuse amie Mademoiselle de Hautefort fit si bien qu'il eut l'honneur d'être présenté à la Reine qui après la mort de Louis XIII. avoit été déclarée Régente du Royaume. On a un détail de cette entrevûe dans l'Epître qui commence par ce vers :

J'ai beau faire du quant à moi.

Et où on trouve ces quatre autres vers :

Elle avoit au bout de ses manches
Une paire de mains si blanches,
Que je voudrois en vérité
En avoir été souffleté.

Les rieurs, ajoute l'Historien; ont dit que c'étoit le modèle de ces vers de la pucelle de Chapelain.

On voit hors des deux bouts de ses deux
courtes mances,
Sortir à decouvert deux mains longues &
blanches,
Dont les doigts inégaux, mais tout ronds
& menus,
Imitent l'embonpoint des bras ronds &
charnus.

E c c

Scarron demanda à la Reine la permission d'être son malade en titre d'Office. Elle sourit, & lui accorda ce qu'il desiroit. Il comptoit alors cinq ans de maladie. Pour mettre à profit cette qualité de malade de la Reine, il demanda un logement à la Cour; mais il ne l'obtint point: & au lieu d'un bénéfice qu'il auroit voulu avoir, il obtint une gratification qui devint une pension de cinq cens écus. Il fit sa cour au Cardinal Mazarin & lui dédia son *Tyrion*; il n'eut pas lieu d'être content; il supprima un sonnet où il lui donnoit d'extrêmes louanges, & qu'il devoit mettre à la tête de son Poème.

Scarron demouroit toujours au Marais, où il voyoit les plus belles compagnies. Si sa maladie ne lui permettoit pas de les aller trouver, elles venoient chez lui, & on s'en faisoit un plaisir. Il aimoit passionnément le plaisir, & il lui falloit du bien pour fournir à une certaine dépense. N'ayant pu réussir auprès du Cardinal Mazarin à avoir un bénéfice, M. de Lavardin Evêque du Mans, à la sollicitation de Mademoiselle de Hautefort, lui en donna un dans son Diocèse.

M. de Ségrais nomme ce Bénéfice une Prébende; Menage l'appelle un Prieuré. Il en alla prendre possession en 1646. & ce fut-là qu'il commença le *ROMAN COMIQUE*, dont il dédia la première Partie au Coadjuteur; qui n'étoit pas le seul Patron illustre que Scarron s'étoit procuré; comme on peut le voir

par l'Histoire que nous parcourons.
 » On ne devineroit pas, *dit l'Auteur*,
 » à ne voir que le Livre même,
 » que c'est l'Ouvrage d'un Bénéfici-
 » er, & que celui à qui il est dé-
 » dié étoit un Archevêque prêt à
 » monter sur le premier Siège de
 » France, & à la veille d'être Car-
 » dinal, comme il le fut en effet.

L'Historien remarque que Scarron, en dédiant ses Ouvrages, cherchoit à se ménager deux sortes de secours; des Patrons pour l'avenir, & de l'argent pour les besoins pressens. Il ne pouvoit en effet sans quelques ressources soutenir sa maison sur le pied où il l'avoit mise. Il avoit pris chez lui ses deux sœurs du premier lit. L'une des deux étoit fort jolie, & le Duc de Tresmes eût du goût pour elle. Il en vint un fils qui fut baptisé sous le nom d'*Estrumel*. Scarron n'ignoroit pas les intrigues de sa sœur, & il étoit le premier à en badiner. Un jour quelqu'un l'étant venu prier de le servir auprès du Duc de Tresmes. *Vous vous méprenez*, dit-il, *ce n'est pas moi à qui il faut vous adresser pour cela; voyez ma sœur qui est là-haut; elle le fera bien mieux que moi*. Il appelloit ce petit garçon son neveu, & comme on lui demandoit comment il l'étoit: *il est mon neveu*, répondit-il, *à la mode du Marais*: faisant allusion à l'usage d'appeller le fils d'un cousin germain, *neveu à la mode de Bretagne*. Après avoir parlé en peu de mots des vers satyriques, composés par Scarron contre le Cardinal Mazarin, pendant les guerres civiles

de Paris, on raconte la maniere plaisante dont un des amis du Poëte se moqua de lui, en supposant qu'une Dame charmée de son esprit, souhaitoit passionnément de l'entretenir, & de quelle façon Scarron signala son humanité envers une Demoiselle qu'il avoit tendrement aimée dans sa plus florissante jeunesse. Ensuite on passe à ses premieres Pièces de Théâtre dont on fait la critique, & on vient à son mariage. Le Commandeur de Poincy, Officier perdu de goût ayant été à la Martinique, l'air & les alimens du Pays lui avoient été si favorables, qu'il se trouvoit parfaitement guéri & en très-peu de tems. Scarron qui comptoit la goût pour la principale cause de ses maux, prit aussi le parti de faire le même voyage dans l'esperance d'y retablir sa santé, & pour tirer de ce voyage tous les avantages possibles, il songea à former une compagnie.

Dans ce tems-là une Dame qui revenoit de l'Amérique avec sa fille âgée de 14 à 15 ans, se logea vis-à-vis de la maison de Scarron. Elle ne rapportoit pas de grandes richesses de ce Pays-là : mais Scarron dont toutes les idées se tournoient de ce côté, fut charmé de s'entretenir des lieux où il se proposoit d'aller. Il fit connoissance sans beaucoup de peine, & ce qui n'étoit d'abord qu'une visite de bien-séance & de politesse de la part de la Dame, & de curiosité de la part de Scarron, devint une liaison sérieuse, qui produisit le principal

événement de sa Vie. L'Auteur donne un abrégé de l'Histoire de cette Dame & de son mariage avec un fils de d'Aubigné, plus connu aujourd'hui par les Ouvrages dont il est l'Auteur, que par la Charge de grand Ecuyer qu'il posséda à la Cour de Henri Roi de Navarre, Successeur de Henri III & par celle de grand Amiral de Guyenne. Ce fut de ce mariage qu'étoit née Françoisse d'Aubigné que sa mere avoit amenée avec elle à Paris.

Scarron fut touché de ses charmes, il se proposa de l'épouser, & sa proposition fut agréée; il fut seulement résolu qu'à cause de la grande jeunesse de la Demoiselle le mariage ne se célébreroit que dans deux ans. Pendant ce tems-là il fit argent de son Bénéfice du Mans, & d'une petite terre dont on lui avoit fait à la fin la restitution, dans le dessein d'employer ce fond à son voyage de l'Amérique où il comptoit toujours d'aller. Mais s'étant marié en 1650. ou 51. cette fantaisie lui passa peu à peu. L'Historien fait par-tout un grand éloge de la jeune Dame qu'il épousa, & il faut voir dans le Livre même les plaisanteries qui échapoient à Scarron, lorsqu'il parloit de son mariage.

» Il falloit, dit l'Historien, que
 » cette Demoiselle eût une grande
 » force d'esprit pour se résoudre à
 » épouser un homme de la figure
 » de Scarron. Il est vrai à la lettre
 » que sa tête toujours panchée sur
 » son estomac & ses jambes tou-
 » jours pliées, parce qu'il ne pou-
 » voit dresser les genoux, à cause

» d'un retirement de nerfs , lui
 » donnoient la forme d'un Z. Dans
 » le tems même qu'il se maria , il
 » n'avoit d'autre mouvement libre
 » que celui des yeux , de la langue
 » & de la main. Il écrivoit sur ses
 » genoux , ou sur une planche ap-
 » puyée sur deux bras de fer atta-
 » chés à son fauteuil : mais, *ajoute*
 » l'Auteur , une personne assez dé-
 » sinteressée pour lui passer les dé-
 » sagrémens du corps , trouvoit
 » en lui des ressources capables de
 » l'en dédommager. Il avoit un
 » très-bon cœur , & capable d'ai-
 » mer fort tendrement. D'ailleurs
 » son entretien étoit d'un enjouie-
 » ment extraordinaire , & ceux qui
 » l'ont connu lui rendent cette ju-
 » stice , qu'il étoit encore plus
 » agréable dans la conversation ,
 » qu'il ne l'étoit dans ses Livres.

Madame Scarron ne fut pas inu-
 tillement dans une maison qui étoit
 le rendez-vous de tout ce qu'il y
 avoit de plus poli à la Cour , & de
 tous les beaux esprits de Paris.
 Avec les excellentes dispositions
 qu'elle avoit , elle y devint une
 personne très - accomplie , & c'est
 ainsi , suivant l'Auteur , que sans
 y penser , elle jettoit les fondemens
 de cette fortune éclatante où elle
 s'éleva avec le tems. A mesure
 qu'elle se perfectionnoit le goût ,
 elle s'acquirit insensiblement une es-
 pece de Jurisdiction sur les Ou-
 vrages de son mari , & l'Historien
 assure que ce qu'il a fait depuis son
 mariage est plus correct & plus ai-
 mable que ce qu'il avoit composé
 auparavant. Il entre dans le détail

de ces Ouvrages suivant l'ordre
 des tems auxquels il juge qu'ils ont
 été écrits ; c'est sur quoi , pour
 abrégér , nous renvoyons au Livre
 même , aussi-bien que sur les diver-
 ses liaisons qu'il forma avec les gens
 de Lettres les plus illustres , & les
 querelles Litteraires dont il se mê-
 la , & sur-tout celles qu'il eût avec
 Gilles Boileau de l'Académie Fran-
 çoise. Ce dernier est le seul , sui-
 vant notre Auteur , qui ait osé ef-
 fleurer la reputation de Madame
 Scarron. Il lui oppose un témoignage
 de Sorbier d'autant moins sus-
 pect , que cet Auteur mourut avant
 l'élevation de Madame Scarron , &
 il en prend occasion de s'élever
 contre les infâmes Libelles que de
 malhonnêtes gens, dit-il, ont répandus
 depuis dans le monde, en haine
 de Louis le Grand , pour noircir les
 premières années d'une femme au
 mérite & à la vertu de laquelle ce
 Monarque avoit rendu justice.

Scarron , quelques années après
 son mariage , se fit pendant quel-
 que tems par la protection de M.
 Fouquet Sur-Intendant des Finan-
 ces un établissement solide , qui
 lui vallut six mille livres de rente ,
 mais il ne put trouver de remèdes
 à ses infirmités. Elles s'augmentè-
 rent peu à peu , & son corps épuisé
 par de longues souffrances, n'y put
 résister. La Cour se dispoisoit alors
 au voyage de Guyenne pour le ma-
 riage de Louis XIV. un de ses amis
 qui en devoit être alla prendre
 congé de lui. » Je mourrai bien
 » tôt , lui dit Scarron , je me sens
 » bien. Le seul regret que j'aurai.

» en mourant , c'est de ne pas lais-
 » ser de bien à ma femme qui a in-
 » finiment de mérite , & de qui
 » j'ai tous les sujets imaginables
 » de me louer . Sa prédiction se
 trouva vraie à tous égards , & il
 mourut au mois de Juin 1660. da-
 te que l'Historien trouve plus soli-
 dement établie que celle du 14
 Octobre de la même année , au-
 quel on a fixé communement cette
 mort.

L'Historien termine son recit
 par ce qui regarde Madame Scar-
 ron , & nous croyons qu'on verra
 ici avec plaisir ce qu'il en dit : voi-
 ci ses termes : » François d'Aubi-
 » gné , veuve de Paul Scarron ,
 » tomboit dans un triste état par la
 » mort de son mari. Le peu de bien
 » qu'il avoit retournoit à ses héri-
 » tiers. Les compagnies qui avoient
 » été toujours nombreuses chez
 » lui & qui donnoient occasion à
 » de secrètes ressources , ne pou-
 » voient se continuer chez une jeu-
 » ne veuve , qui étoit aussi ver-
 » tueuse que belle. Cependant ces
 » mêmes amis ne l'abandonnerent
 » point. Ils entretenirent la Reine
 » de la mort de Scarron , & lui di-
 » rent qu'à la vérité il s'étoit rendu
 » indigne de la pension que sa Ma-
 » jesté lui faisoit ; mais qu'il laissoit
 » une veuve sans aucun bien :
 » une jeune femme fort belle , ver-
 » tueuse , de beaucoup d'esprit ,
 » que la pauvreté pourroit peut-
 » être reduire à des grandes extré-

» mitez. Ils ajoutèrent que sa Ma-
 » jesté ne pourroit pas faire une
 » plus grande charité que de reta-
 » blir pour la veuve la pension
 » qu'elle avoit ôtée au mari. La
 » Reine demanda aussi-tôt de com-
 » bien étoit la pension : elle n'a-
 » voit été que de cinq cens écus ;
 » mais un des Courtisans ayant d'a-
 » bord pris la parole , dit qu'elle
 » étoit de deux mille livres. La
 » Reine eut la générosité d'ordon-
 » ner sur le champ le retablisse-
 » ment de la pension sur le pied de
 » deux mille livres , & d'ordonner
 » qu'on lui en portât le premier
 » paiement. Avec ce secours Ma-
 » dame Scarron se retira chez les
 » Hospitalieres de la Place Royale.
 » Madame de Thiangela la retira en-
 » suite auprès d'elle ; & ce fut par
 » son moyen qu'elle fut connue de
 » Madame de Montespan , qui lui
 » confia l'éducation des enfans
 » qu'elle avoit eus de Sa Majesté.
 » Ce poste lui donna occasion d'être
 » remarquée par Louis XIV.
 » qui goûta son esprit & son mé-
 » rite. L'estime qu'il conçut pour
 » elle fut si solide qu'elle l'a con-
 » servée jusqu'à la mort de ce Mo-
 » narque. C'est elle que la France a
 » long-tems admirée sous le nom
 » de *Marquise de Maintenon* ; titre
 » modeste qu'elle préféra à d'autres
 » plus éclatans , que Louis XIV.
 » lui auroit accordés avec plaisir ,
 » pour peu qu'elle eût témoigné
 » les souhaiter.



REMARQUES DE GRAMMAIRE SUR RACINE : PAR M.
l'Abbé d'Olivet. A Paris, chez Gandoüin, Quai des Augustins, à la
descente du Pont-Neuf, à la Belle-Image. 1738. in-12. pag. 165.

Nous n'avons rien en François de plus châtié pour le stile, que les Poësies de Racine & celles de Despreaux. On doit les regarder comme deux des plus parfaits modelles que nos Ecrivains se puissent proposer en ce genre. Si l'on avoit indiqué le très-petit nombre de fautes, qui ont échappé à ces deux Poëtes, ils mériteroient, sans contredit, d'être placés à la tête de nos Auteurs Classiques. Ce seroit entrer dans les vûes de Despreaux lui-même, qui souhaitoit que l'on choisît un certain nombre de Livres, déclarés exemts de fautes quant au langage, par l'Académie, qui est le seul Tribunal en droit de prononcer sur cette matiere. En attendant que cette illustre Compagnie se trouve en état de rendre au public cet important service, M. l'Abbé d'Olivet toujours plein de zèle pour l'avancement & la perfection de la Litterature Françoisë s'est chargé d'examiner grammaticalment par préférence, non les meilleures traductions en notre Langue, comme le pretendoit Despreaux; mais ceux de nos Ouvrages François originaux, dont le mérite, d puis 50 ou 60 ans, est avoué de tout le monde, & dont le nombre, quelque borné qu'il soit, l'est peut-être encore moins, que celui de nos bonnes Traductions : sans

compter qu'ils peuvent également offrir des règles pour bien penser, & pour bien écrire.

Le sçavant Abbé commence donc cet examen par les Poësies de Racine, dans la vûe de le continuer, ensuite sur celles de Despreaux. Qu'on ne soit pas surpris (dit-il) de le voir chercher des modelles parmi les Poëtes plutôt que parmi ceux qui ont excellé dans la prose. Il s'y est déterminé pour trois raisons; 1°. parce que chez nous, la poësie & la prose ne font pas, comme chez quelques autres Nations, deux Langages differens, ou du moins, que les differences qui doivent les caracteriser, ne sont pas Grammaticales, pour la plûpart: 2°. parce qu'une excellente Poësie se fait lire & relire plus volontiers que de la prose également bonne en son espece, & que ce n'est qu'à force de bien étudier le goût de la diction de nos bons Ecrivains, qu'on parvient à pouvoir les imiter à cet égard: 3°. parce que à tout considerer, il y a moins à reprendre dans Racine & dans Despreaux, que dans nos Ouvrages de prose les plus estimés: ce qui n'est pas surprenant, puisqu'on travaille les vers avec plus de soin que la prose, qui cependant, pour être portée à sa perfection, ne coûteroit guères moins que les vers.

M. l'A. d'O. au reste , ne relève dans Racine que les endroits , où il a été arrêté malgré lui , & sans chercher à l'être. Il n'a point touché à la Thébàïde ; le mérite des autres Tragédies demande (dit-il) qu'on ferme les yeux sur l'essai d'un jeune homme. S'il s'est abstenu d'examiner la dernière , ç'a été uniquement (dit-il) par respect pour l'Académie , qui entreprit , il y a quelques années , de faire sur *Athalie* , ce qu'elle fit autrefois sur le *Cid* : travail dont le public , vraisemblablement , ne tardera pas à jouir.

Après cette exposition du dessein de l'Auteur , il ne nous reste plus qu'à produire ici pour échantillons quelques-uns des articles de cette critique qui nous ont paru mériter d'avantage l'attention du Lecteur ; ce que nous allons exécuter en parcourant les pièces de Théâtre qu'on examine dans ce Volume. C'est la seule manière de faire bien connoître tout le prix d'un Ouvrage de cette nature.

ALEXANDRE. Act. I. Sc. I. vers 13.

*Trahirai-je ces Princes ,
Que rassemble le soin d'affranchir nos
Provinces ;
Et qui sans balancer sur un si noble
choix ,
Sauront également vivre ou mourir en
Rois ?*

Notre Auteur trouve que Racine sacrifie ici la justesse de la pensée à un bel arrangement de mots : faute , où il n'est tombé que deux ou trois fois , quoiqu'elle soit as-

sez ordinaire à ceux qui commencent à écrire. M. d'O. la trouve , cette faute , dans ces paroles *sans balancer sur un si noble choix* , où il lui semble que ce mot *choix* ne convient pas ; car *choisir* (dit-il) s'est de deux choses , qui dépendent de nous , prendre l'une & laisser l'autre. Or il ne dépendoit pas de ces Princes , ou de *vivre en Rois* , ou de *mourir en Rois* , puisqu'Alexandre les mettoit dans la nécessité ou de se rendre lâchement ou de courir les risques d'un combat.

Act. II. Sc. II. vers 9.

*Vous les verriez plantés jusque sur
vos tranchées ,
Et de sang & de morts vos campagnes
jonchées.*

L'Auteur propose deux doutes sur ce dernier vers : 1°. il lui semble qu'on doit dire *des campagnes arrosées de sang* , & *jonchées de morts*. 2°. Le nominatif & le verbe étant séparés par un relatif , comme ici , *vous les verriez* , ce verbe ne peut avoir un autre régime , amené par la conjonction , &. Si après avoir parlé de la vertu , on dit , *vous la verrez honorée par-tout* , & le *vice détesté* , la phrase ne vaut rien ; il faut répéter le verbe , & *vous verrez le vice détesté* , ou prendre un autre tour pour éviter une répétition désagréable.

Act. IV. Sc. II. vers 27.

*Et voyant de son bras voler par-tout
l'effroi ,
L'Inde sembla m'ouvrir un champ
digne de moi.*

M. d'O. doute 1°. si l'*effroi de son bras* peut signifier l'*effroi que cause*

son bras. 2°. Voyant se rapporte , non à l'Inde , qui est le nominatif suivant , mais à la personne qui parle. Il se rapporteroit au nominatif suivant , si la phrase étoit conçue en ces termes :

Et voyant de son bras voler par-tout l'effroi ,

Je crus alors m'ouvrir , &c. L'Auteur se réserve à s'expliquer ailleurs plus amplement sur ces phrases absolues , si fréquentes dans nos Poëtes & dans nos Orateurs.

ANDROMAQUE. ACT. I. SC. I. vers 46.

Presq' à suivre par-tout le déplorable Oreste.

On dit bien , remarque notre Auteur , *mon sort est déplorable* : mais on ne dira pas *je suis déplorable*. C'est un mot qui ne s'applique qu'aux choses ; & le Dictionnaire de l'Académie en avertit expressément. Racine , cependant , l'applique à des personnes en trois autres endroits , même dans ses dernières Tragédies. Quand il s'agit d'un Auteur tel que lui (ajoute M. d'O.) il est toujours à propos d'observer quelles sont les manières de parler , qui ont pû ne lui pas déplaire , quoique l'usage ne les eût pas autorisées.

ACT. III. SC. VI. vers 16.

Sans espoir de pardon m'avez-vous condamnée ?

Voilà (dit M. d'O.) ce qui s'appelle une phrase louche. *Sans espoir de pardon* , regarde Andromaque : & *m'avez-vous condamnée* , regarde Pyrrhus. Il falloit dire , *sans espoir de pardon me vois-je condamnée* , afin

que la phrase entière tombât sur Andromaque ; ou , *m'avez-vous condamnée , sans me laisser aucun espoir de pardon* , afin qu'elle ne tombât que sur Pyrrhus.

ACT. IV. SC. V. vers 91.

Je t'aimois inconstant , qu'aurois-je fait si tèle ?

Voilà (remarque notre Auteur) de toutes les ellipses que Racine s'est permises , la plus forte & la moins autorisée par l'usage : sur quoi il fait ces trois réflexions.

» 1°. Souvent , & presque tous jours , la Poësi demande un stile » plus serré que la prose : car si la » pensée ne souffre pas qu'on fasse » deux vers , il faut trouver le » secret de dire tout en un seul.
» 2°. Ce qui rend l'ellipse , non- » seulement excusable , mais digne » même de louange , c'est lorsqu'il » s'agit , comme ici , de renfermer » beaucoup de sens en peu de pa- » res : & sur-tout , lorsqu'une vio- » lente passion agite la personne » qui parle. Hermione , dans sa » fureur , voudroit pouvoir dire » plus de choses , qu'elle n'articu- » le de syllabes. 3°. Il y a de cer- » taines fautes que le meilleur » Ecrivain peut faire par négligen- » ce , ou même sans s'en apperce- » voir. Mais une ellipse , telle que » celle-ci , quand un grand Maître » l'emploie , c'est volontairement , » & après y avoir bien pensé , D'où » M. d'O. conclut , Que de pa- » reilles hardiesses ne tirent point à » conséquence , pour des Ecrivains » du commun ; & qu'un Critique » (ajoute-t-il) s'il condamne abso-
» lument

lament ce qu'un grand Maître a écrit avec meure réflexion, se sent (dit-il) plus de courage que je n'en ai.

Act. V. Sc. II. vers 26.

Phéux même en répond, qui l'a conduit exprès

Dans un fort éloigné du Temple & du Palais.

A l'occasion de ces deux vers, & dans la vûe d'enrichir notre Syntaxe, que les remarques de Vaugelas, non plus que celles de Ménage & du P. Bouhours, n'ont pas à beaucoup près épuisée; M. l'A d'O. propose une règle fondamentale, omise jusqu'à présent par nos Grammairiens, & conçue en ces termes : *Quand le pronom relatif, Qui, est au nominatif, il ne sauroit être séparé du substantif, auquel il se rapporte* : mais il le peut être 1°. dans ses cas obliques, seulement par une préposition ou par un article, comme *la personne pour qui, la personne de qui*, &c. 2°. dans les phrases, ou qui forme une répétition, comme *un Auteur, qui est sensé*, qui *sçait bien sa langue*, qui *médite bien son sujet*, &c. où l'on voit que tous ces *qui*, par le moyen du premier, touchent immédiatement leur substantif. Cette règle découvre la faute que notre Auteur reprend dans ce vers; *Phéux même en répond, qui*, &c. où se trouve une séparation totale entre *le qui* & son substantif. A ce compte, les 4 vers, faussement attribués à la Comtesse de la Suze, par lesquels l'Abbé Regnier en a rendu 6 du *Pastor fido*, doivent subir la même

Juillet.

me censure :

Sans doute, ou la nature est imparfaite en soi,

Qui nous donne un penchant, que con lamne la loi;

Où la loi doit passer pour une loi trop dure,

Qui con lamne un penchant, que donne la nature.

Act. V. Sc. II. vers 39.

Mais il se crunt, dit-il, soi-même plus que tous.

Racine parle encore de même; dans la dernière Scène de cette Tragédie :

... Quels serpens traîne-t-elle après soi?

Dans *Britannicus*, V. 6. 38.

Ta fureur s'irritant soi-même dans son cours.

Et dans *Phèdre*, II. 5. 59.

Charmant, jeune, entraînant tous les cœurs après soi.

Notre Auteur croit que c'est mal parler : *soi*, & *soi-même* ne pouvant se mettre qu'avec l'indéfini, lorsqu'il s'agit des personnes, ou des choses personnifiées; & pour mieux débrouiller la question, déjà traitée par Vaugelas & par le P. Bouhours, il considère le pronom *soi*, comme se rapportant 1°. à des personnes : 2°. à des choses : 3°. à un singulier : 4°. à un pluriel.

1°. En parlant des personnes; on dit *soi* & *soi-même*, quand le nominatif présente un sens vague & indéfini. Mais s'il présente un sens déterminé, comme dans les 4 vers de Racine, il faut dire *lui*, *elle*, *lui-même*, *elle-même*. Règle générale, & que l'Auteur démon-

F f f

tre, comme on peut le voir chez lui. 2°. *soi*, se rapportant aux choses, peut se mettre, & avec l'indéfini, & avec le défini, dans tous les genres. 3°. *soi*, relatif à un singulier n'offre point de nouvelle difficulté. 4°. Il ne peut se rapporter à un pluriel, s'il s'agit des personnes; & l'on ne dit qu'eux & elles. A l'égard des choses, les avis sont partagés. Des trois manières de l'employer, que propose Vaugelas, l'Académie n'admet que la dernière; & l'Auteur, sans les égards pour les décisions de cette Compagnie, ne recevroit aucune de ces trois manières.

LES PLAIDEURS. Act. I. Sc. V. vers 25.

*Elle voit dissiper sa jeunesse en regrets,
Mon amour en fumée, & son bien en procès.*

M. l'A. d'O. prétend que *dissiper* ne peut également convenir à ses trois substantifs. Qu'un pere *dissipe* le bien de sa fille en procès; cela est clair (dit l'Auteur.) Qu'il *dissipe* sa jeunesse en regrets, on ne l'entend pas si bien. Mais on trouve encore moins de justesse dans l'expression *dissiper mon amour en fumée*, & Léandre n'auroit pu dire au pere d'Isabelle *vous dissipez mon amour en fumée*, puisque cet amour pour sa Maîtresse, loin de se dissiper, étoit toujours perseverant.

Act. III. Sc. IV. vers 22.

C'est pour un mariage, & vous savez d'abord

Qu'il ne veut plus qu'à vous, & que tout est d'accord;

La fille le veut bien; son amant le respire.

M. d'O. trouve que cette expression de Racine *son amant respire ce mariage*, n'est ni claire ni correcte. *Respirer*, au figuré, signifie *desirer avec ardeur*; mais il ne se dit guères, selon lui, qu'avec la négative, *vous ne respirez que la guerre*, & non pas *vous respirez la guerre*: ce qui vient peut-être (dit-il) de ce que *respirer* mis sans négative, a pour l'ordinaire un autre sens, *tout respire ici la pitié*, ne signifie nullement *tout desire ici la pitié*.

BRITANNICUS. Act. IV.

Sc. II. vers 47.

J'eus soin de vous nommer, par un contraire choix,

Des Gouverneurs que Rome honoroit de sa voix.

Cette expression, *par un contraire choix* paroît à notre Auteur avoir quelque chose de sauvage; aussi-bien que celle-ci tirée d'Esther, II. 7. 53.

Parlez. De vos desseins le succès est certain,

Si ce succès dépend d'une mortelle main.

Il falloit dire *un choix contraire*, & d'une *mauvaise mortelle*: car *mortel* signifiant sujet à la mort ne peut se mettre qu'après le substantif. Quand il le précède, il signifie grand, excellent; *un mortel ennemi*, une mortelle haine.

Il seroit à souhaiter (dit l'Auteur) qu'il y eût des règles certaines sur la place que doivent tenir les adjectifs auprès de leurs substantifs. On pourroit (continue-t-il) distribuer ceux-là en 4 classes: 1°. ceux qui doivent toujours pré-

ceder le substantif : 2°. ceux qui doivent toujours le suivre : 3°. ceux qui, selon qu'ils précèdent ou qu'ils suivent, forment un sens tout différent : 4°. ceux dont la situation est à notre choix. Tout cela (poursuit-il) éclairci par des exemples, seroit un Volume : mais qui le liroit ?

ACT. IV. Sc. II. vers 67.

*Mes soins, en apparence, épargnant
ses douleurs,
De son fils, en mourant, lui cache-
rent les pleurs.*

A qui se rapporte ce gérondif, *en mourant*, (demande l'Auteur) est-ce à son fils ou à lui ? outre cette équivoque, la phrase pêche encore par un autre endroit, c'est-à-dire, en dérogeant à la règle, *Que le gérondif doit se rapporter au substantif qui sert de nominatif au verbe, dont il exprime une circonstance.* En mettant donc la phrase de Racine dans son ordre naturel, on aura celle-ci : *Mes soins, en mourant, lui cachèrent les pleurs de son fils.* On sent bien que ce n'est pas là ce que le Poète a voulu dire : mais la construction de sa phrase le dit malgré lui.

ACT. IV. Sc. II. vers 83.

*Du prix de tant de soins à peine
jouissant,
En avez-vous six mois paru recon-
naissant.*

Qui ne croiroit (dit M. d'O.) qu'à peine doit se lier avec *jouissant* : comme s'il y avoit du fruit de tant de soins *jouissant à peine*, pour dire, ne faisant que de commencer à jouir ? Et cependant, à peine doit

nécessairement se lier avec le vers suivant : *A peine en av-^{ez}-vous, &c.* Voilà (poursuit-il) de ces phrases capables d'irriter la bile de Vaugelas & de ce Gentilhomme Bis-Breton, qui proposa si sçavamment ses doutes à l'Académie.

BERENICE. ACT. I. Sc. III.
vers 39.

..... Ces mêmes dignitez

*Ont rendu Bérénice ingrate à vos
bontez.*

Patru dans une de ses Notes sur Vaugelas, témoigne que *ingrat à*, pour *ingrat envers*, lui paroît hardi. On lit dans Britannicus (V. 1. 37.) *impuissant à trahir*, & dans Iphigénie (I. 1. 15.) *complaisant à vos desirs* : & ces deux expressions proposées par M. d'O. dans une nombreuse assemblée de l'Académie, y furent condamnées tout d'une voix. Il y a des adjectifs (remarque l'Auteur) qui ne peuvent aller seuls. *Digne, incapable*, il faut dire, de quoi. *Propre, comparable*, il faut dire, à quoi. Il y en a, & c'est le plus grand nombre, qui ne gouvernent jamais rien. Il y en a enfin, qui se mettent indifféremment, ou avec un régime, ou sans régime ; je vis content de ma fortune ; je vis content. Un tel détail, dit M. d'O. feroit le second Tome du Livre, dont il parloit ci-dessus, qui seroit utile, mais qu'on ne liroit point.

BAJAZET. ACT. L. Sc. I. vers 25.
*Mais comme vous savez, malgré ma
diligence,
Un long chemin sépare & le camp &
Byzance.*

Que celui qui parle fût diligent ou non (dit notre Auteur) cela pouvoit-il faire , que Byzance & le camp fussent plus ou moins éloignés l'un de l'autre ? On voit assez ce que Racine vouloit dire ; mais il ne le dit pas.

Act. II. Sc. V. vers 61.

Ab ! qu'au jaloux Sultan ma tête soit portée ,

Puisqu'il faut à ce prix qu'elle soit rachetée.

La construction seroit plus nette (dit notre sçavant Académicien) si l'on avoit dit , *puisqu'il faut qu'à ce prix elle soit rachetée*. Quant au sens , il demande comment la tête de Bajazet pouvoit être rachetée , puisqu'elle étoit portée au Sultan ?

Act. V. Sc. I. vers 1.

Hélas ! je cherche , en vain. Rien ne s'offre à ma vue.

Malheureuse ! comment puis-je l'avoir perdu ?

Trois vers plus bas on voit qu'il s'agit d'une lettre qui avoit été perdue. M. l'A. d'O. bien loin de blamer le tour d'expression , dans ces vers , voudroit seulement , que comme *perdre la vue* est une phrase très-usitée , Racine en eût substitué une autre moins susceptible d'équivoque ou qu'il n'eût fait que transposer ces deux vers.

MITHRIDATE. Act. I. Sc. III. vers 76.

Qui sçait si ce Roi

N'accuse point le Ciel , qui le laisse outrager ,

Et des indignes fils , qui n'osent le vanger ?

L'Auteur fait ici des remarques

très-justes sur les deux acceptions de l'article *des* , selon qu'il est défini ou indéfini ; & de ces observations il résulte que Racine , dans le dernier de ces trois vers , devoit dire *& d'indignes fils , qui n'osent le vanger* ; & non pas *& des indignes fils*. Peut-être ne seroit-ce ici qu'une faute d'impression , & que Racine avoit écrit *& ses indignes fils* , ou *& deux indignes fils*.

IPHIGÉNIE. Act. I. Sc. I. vers 155.

On accuse en secret cette jeune Eri-

phile ,

Que lui-même captive amena de Lesbos.

Notre Auteur est blessé ici d'un adjectif , *captive* , qui accompagne un *que* relatif , & qui précède son verbe ; & c'est une phrase (dit-il) dont il croit n'avoir vu d'exemple que dans Marot : encore n'en est-il pas sur. Il prétend , qu'aujourd'hui , si l'on veut mettre un adjectif entre ce *que* & le nominatif du verbe suivant , il faut que cet adjectif se rapporte au nominatif. Par exemple (continue-t-il) un Orateur parlant du discours , que Louis XIV. dans ses derniers momens , tint au Roi , pourroit faire cette phrase : *Telles sont les sages maximes , que prêt à mourir , ce Héros inspiroit au jeune Prince : où prêt à mourir* , se lie avec le nominatif. Mais la phrase de Racine revient à celle-ci : *Telles sont les maximes , que ce Héros , sages & mémorables , inspiroit* , &c.

Act. IV. Sc. I. vers 34.

Je ne sais qui m'arrête , & retient mon courroux .

*Que par un prompt avis de tout ce qui
se passe ,
Je ne courre des Dieux divulguer la
menace.*

Voilà (dit notre Auteur) un de
ces Gallicismes ou une de ces con-
structions propres & particulières
à la Langue François, & contrai-
res aux règles communes de la
Grammaire , mais autorisées par
l'usage : *je ne sais qui m'arrête , qui
me retient , que je ne courre , &c.*

» C'est avoir (continue M. d'O.)
» une fautive idée des Gallicismes ,
» que de les croire phrases de la
» simple conversation. Les gens de
» Lettres , qui veulent rapporter
» tout à des règles connues , don-
» nent volontiers dans ce préjugé.
» Aussi n'avons-nous guères , nous
» autres gens de Cabinet , ces gra-
» ces naïves & ces tours vraiment
» François , que nous admirons
» dans certains Ecrits , dont les
» Auteurs doivent moins aux pré-
» ceptes qu'à l'usage. Témoin les
» Lettres inimitables de Madame
» de Sévigné. Il est vrai que ces
» sortes d'Auteurs font des fautes,
» dont nous sommes exemts , gra-
» ce à l'étude. Mais sans cesser d'être
» corrects , ne pourrions-nous
» pas entrer un peu dans le goût de
» leur diction aisée , vive , naturel-
» le , & dont les Gallicismes font
» toujours un des principaux char-
» mes ? On sçauroit gré à un Sça-
» vant , Citoyen de Rome & d'A-
» thènes , de vouloir bien quelque-
» fois n'être que François. . . . Un
» bon Traité des Gallicismes seroit
» un Ouvrage important pour no-

» tre Langue. On en trouveroit
» presque tous les matériaux dans
» Amyot.

PHEDRE. ACT. II. SC. V. vers 127.
*Frappe. Ou si tu le crois indigne de
tes coups ,
Si ta haine m'envie un supplice si
doux ,
Ou si d'un sang trop vil ta main seroit
trempée ,
Au défaut de ton bras , prête-moi ton
épée.*

Cette phrase , *si ta main seroit
trempée* , paroît un vrai barbarisme
à notre Auteur. Il ne faut pas (dit-
il) confondre *si* , conjonction con-
ditionnelle , comme dans ces vers ,
& *si* , particule dubitative , comme
dans cette autre phrase , *je ne sçais
si je ferois bien d'aller-là*. Dans le
premier cas , il ne peut avoir aucun
futur à sa suite. On dit , *si je suis en
vie demain* , & non pas , *si je serai* :
si j'étois à Rome dans trois mois , &
non pas , *si je serois*.

ACT. V. SC. VI. vers 37.
Le flat qui l'apporta, recule épouvanté.

Apporta (dit M. l'A. d'O.) mar-
que un tems éloigné : cependant
la chose est arrivée il n'y a qu'un
moment. Voilà pour ce qui regar-
de la Grammaire. Ce vers a occa-
sionné une critique bien plus sé-
rieuse , & qui a fait du bruit. M.
d'O. la raconte. Feu M. de la Motte
fut l'agresseur. S'il fut choqué
de ce vers , la critique qu'il en fit
ne choqua pas moins M. Des-
préaux , qui y répondit. Mais sa
réponse n'ayant paru qu'après sa
mort , il n'a pu voir la réplique
de M. de la Motte ; sur laquelle

notre Auteur propose ici ses doutes.

Pour sçavoir si dans le vers de Racine, il y a quelque chose d'outré, d'exagéré; M. d'O. examine d'abord quel est le langage ordinaire de la Poésie, & quelle a été l'origine de ce langage. Nulle figure plus ordinaire dans la poésie que de personnifier les choses inanimées, en leur donnant du sentiment, de la vie, du raisonnement & des passions. Un tel langage (dit notre Auteur) fut originairement celui de la Physique, laquelle reconnoissoit une ame universelle, répandue dans tous les êtres, même jusqu'aux atômes. La Physique en changeant plusieurs fois d'opinion, a toujours changé son langage; ce que n'a pas fait la Poésie, toujours inséparable de la fiction, d'où naissent à l'infini les images & les peintures vivantes. Bien entendu, que ce langage ne conviendrait ni à un Poème Chrétien, ni à une Tragédie dont les personnages seroient postérieurs aux tems fabuleux. De tout cela, M. d'Oliv. conclut que le vers de Racine est parfait, loin d'avoir besoin d'excuse; & pour rendre la chose plus évidente, il met aux prises Thétamène, qui vivoit dans les tems héroïques de la Grèce, & M. de la Motte, vivant au 18^e siècle de l'Ere Chrétienne. Nous ne transcrivons point ici ce petit Dialogue, qu'il faut lire dans le Livre même, ainsi que plusieurs autres remarques, que nous ne faisons qu'effleurer ici, pour ne nous point trop étendre.

Ad. V. Sc. VI. vers 80.

..... A ce mot, ce Héros expiré
N'a laissé dans mes bras qu'un corps
défiguré.

Le Pere Brumoy (dit notre Auteur) observe que cette expression, *un Héros expiré*, n'est pas Française. En voici la raison, qu'il n'a nullement apportée. *Expire*, dans le propre, convient aux personnes & se conjugue avec l'auxiliaire *avoir*. Dans le figuré, il convient aux choses, & se conjugue avec l'auxiliaire *être*. On dira donc très-bien, *mon bail expiré*, *il faut que je me retire*, parce qu'il est souvent permis de supprimer *étant*, avant le participe. Mais *ayant* ne se supprimant jamais, *ce Héros expiré*, n'est pas plus François, que *ce Héros parlé*, pour *ayant parlé*.

A propos de cette expression de Racine, notre Auteur remarque une faute assez ordinaire dans quelques Ecrivains recens, qui d'ailleurs ont soin de châtier leur style. Elle consiste à donner aux participes des verbes neutres un sens, qui n'appartient qu'aux participes passifs. Par exemple, ils disent *des expressions convenuës*, pour dire, dont on est convenu: *des principes réfléchis*, pour dire, sur lesquels on a réfléchi, &c. On dit bien *une lumiere réfléchie*, parce que *réfléchir* dans le sens physique est actif. Mais comme on ne dit point *réfléchir un principe*, on ne sçaurait dire *un principe réfléchi*. M. d'O. soupçonne que cette irrégularité nous est venue du Palais, où l'on dit *une vente consentie*, *des actes consentus*.

ESTHER. Act. III. Sc. VIII. vers 3.
*On traîne, on va donner en spectacle
 funeste,
 De son corps tout sanglant le misérable
 reste.*

On dit absolument (observe M. l'Ab. d'O.) *donner en spectacle*, comme *regarder en pitié*, & beaucoup de phrases semblables, où le substantif joint au verbe par la préposition *en*, ne peut être accompagné d'un adjectif. *Donner en spectacle funeste*, est un barbarisme.

M. l'A. d'O. en finissant ses remarques sur Racine, fait cette réflexion. » Qu'est-ce (dit-il) qu'une » centaine d'expressions peu exactes, dans une quantité d'environ » 15 mille vers ? Et par quelle » continuité d'élégance, par combien de tours heureux, ces fautes » sont-elles, pour ainsi dire, dérobées à la vue du Lecteur ? Je » répète donc hardiment (continue-t-il) ce que j'ai dit dans le » commencement de ces Remarques, qu'il y a peut-être moins à » reprendre dans Racine, que » dans nos Ouvrages de prose les » plus estimés. Si cela étoit bien » vrai, il en faudroit conclure, » que la versification, pour un vrai » Poète, n'est donc pas une contrainte aussi grande, ni aussi nuisible » aux beautés essentielles du discours, qu'on l'a prétendu depuis quelques années dans certains Ecrits, où il semble qu'on » ait pris à tâche d'inspirer du dégoût pour la Poésie, & d'anéantir » en France un des arts, qui font » le plus d'honneur à l'esprit hu-

» main ». Pour mieux mettre ces nouveaux Critiques dans leur tort, M. d'O. produit ici une pièce de Prose, composée par un Écrivain, dont la mémoire leur est précieuse (c'est feu M. Charles Perrault) & où, dans l'étendue de trois ou quatre petites pages, il a fait plus de fautes, qu'il n'y en a dans toute une Tragédie de Racine. C'est une Epître Dédicatoire adressée au feu Roi, pour le Dictionnaire de l'Académie, & dont cette Compagnie avoit chargé Perrault. La critique de cette Epître, est parvenue jusqu'à notre Auteur qui soupçonne que l'Abbé Regnier & Racine lui-même y ont eu bonne part. C'est à quoi nous renvoyons les curieux en ce genre. Ils liront ces Remarques, qui sont au nombre de vingt-deux, avec autant de plaisir que d'utilité.

Ce petit Volume est terminé par une Lettre de l'Auteur écrite à M. le Président Bouhier, de l'Académie Française, & dans laquelle M. l'A. d'O. se propose de refuter ce qui a paru dans le Journal des Sçavans (*Fevrier 1737.*) & dans les feuilles du *Pour & Contre* (*cxlvi. & cxlvii.*) contre la Poésie Française, à l'occasion de la Préface de l'illustre Président sur le Poème de Pétrone. Tous les raisonnemens de ces censeurs (dit-on) portent sur ces deux paradoxes : I. *Que la Poésie peut, & même devoit se passer du vers.* II. *Que nos vers François peuvent, & même devoient se passer de la rime.*

Quant au premier, c'est une de

ces nouveautez spécieuses que M. de la Motte essaya de mettre à la place des vérités réglées : & sa mauvaise humeur contre les vers n'étoit fondée que sur l'extrême difficulté, d'en faire de bons. M. l'A. d'O. veut bien admettre ce principe ; mais il en rejette la conséquence, & conclut tout au contraire, qu'à raison même de cette difficulté, un Poète ne peut, ni ne doit écrire qu'en vers. Voici ses preuves. Un Poète, selon Horace, n'est autre chose, qu'un esprit supérieur ; une bouche, d'où sortent des sons capables d'élever l'âme : *qui mens divinior, atque os magna sonaturum*. Comme esprit supérieur, c'est à lui à vaincre les difficultés du vers. Mais de plus, si ces sons harmonieux, qui doivent nous élever l'âme, résultent principalement de ces difficultés vaincues ; dès lors tout Poète, pour arriver à son but, doit prendre ce moyen. Or ces sons mélodieux sont attachés à un certain arrangement de mots & à une certaine mesure de syllabes, indique l'un & l'autre, non par le raisonnement, mais par le sentiment. Et qu'on ne dise pas, que ce goût universel pour le nombre poétique vient d'une convention arbitraire : ce seroit démentir la nature, dont les impressions sont plus de force, que tous les raisonnemens possibles. Mais, dira-t-on encore, la prose, à l'aide des images les plus vives, des figures les plus hardies, de l'expression la plus pompeuse, ne pourroit-elle pas tout ce que peut

la Poésie accompagnée du vers ? Non, (répondra-t-on) parce qu'il manquera toujours à une telle prose, cette espèce particulière d'harmonie, qui au jugement de l'oreille, ne peut résulter que de cette sorte de mesure, qu'on appelle vers ; laquelle est à la prose, ce qu'est le chant à la voix ordinaire, ou la danse à la manière ordinaire de marcher.

L'Auteur convient, qu'il y a de l'harmonie dans la prose, & qu'il doit même y en avoir beaucoup. Mais il soutient que l'oreille met une extrême différence entre l'harmonie de la prose & celle du vers : en sorte qu'une cadence prosaïque ne déplaît pas moins dans le vers, qu'une cadence poétique dans la prose. Aussi l'éloquence & la poésie sont-elles deux sœurs, qui ont chacune leur beauté propre. Mais (ajoutera-t-on) une prose poétique ne pourra-t-elle pas réunir ces différentes beautés ? » Pour moi » (répond M. d'O.) plus je cherche à me faire des idées nettes, » moins je trouve ce que c'est, ni » que prose poétique, ni que poésie prosaïque. Je ne vois dans » l'une, que d'insipides vers, & » dans l'autre, qu'une prose, où » se rassemblent nécessairement » tous les vices, que Longin oppose au sublime. Rien de plus poétique, quant au fonds, que le *Song de Scipion* : rien de moins poétique, quant à la forme. Quand on dit qu'il y a du poétique, dans le style de Platon & dans celui du P. Malebranche, cela signifie seulement

ment ; que ce font d'habiles Peintres , dont le pinceau hardi & léger , comme celui des Poètes , donne tout à la fois , & de l'ame aux choses matérielles , & du corps aux pensées métaphysiques.

De-là M. l'A. d'O. passe au second Censeur de M. le Président Bouhier. Ce Censeur lui fait un crime de ce qu'il maintient la rime dans le vers François. Cette idée , de l'affranchir de la rime , pour ne lui conserver que la mesure , a été vingt fois présentée au Public , depuis 150 ans , & toujours rebutée. Ces ennemis de la rime voudroient la proscrire , comme une *contrainte inutile* , & souvent *pernicieuse aux véritables beautés de la Poésie*. Notre Auteur ne voit pas , en premier lieu , que la rime ait été pernicieuse à Malherbe , au grand Corneille , à Molière , à Despreaux , à Racine. Il ne croit pas , qu'avec plus de liberté , ils eussent mieux écrit. Si la rime a occasionné quelques-unes de leurs fautes ; combien ne leur a-t-elle pas fourni de beautés ? Pour quiconque est né Poète (dit M. d'O.) la rime est une esclave , dont il se fait obéir. Si cette esclave se revolté , c'est contre des gens , qui n'ont nul droit de lui commander.

A l'égard du second reproche que l'on fait à la rime , d'être une *contrainte inutile* , il faudroit pour le justifier , faire bien sentir , qu'elle ne contribue en rien à cette douce mélodie , à ces sons enchanteurs , que le Poète doit faire entendre ; ce qui est encore une affaire de pur sentiment. Au défaut du raisonne-

Juillet.

ment , qu'il seroit ridicule d'employer ici , on fait valoir l'exemple des Peuples , qui n'ont point rimé ; tels qu'autrefois tous les Grecs & tous les Romains ; aujourd'hui quelques Italiens & quelques Anglois. Quant aux Grecs & aux Romains , M. le P. B. y a répondu d'avance , dans sa docte Préface. Au regard des Italiens & des Anglois , il est certain que leurs plus grands Poètes ont toujours rimé & riment encore : l'exemple de quelques particuliers n'ayant pas fait chez eux une loi générale. En fera-t-il une pour nous François (dit l'Auteur) qui avons toujours été constans pour la rime ? Les Anglois (continue M. d'O.) sur l'exemple desquels on insiste principalement pourront-ils n'être pas tentés de rire , lorsqu'ils apprendront qu'en matière de poésie , on nous renvoie à leur école ? M. d'O. pour se former une juste idée de la versification Angloise , a eu recours aux lumières d'un Ecrivain non suspect (c'est l'Auteur du *Pour & Contre*) dont il transcrit ici le passage , qu'il trouve très-outrageant pour les Poètes Anglois , & qui met (dit-il) cet Ecrivain en contradiction avec lui-même , lorsqu'il nous propose pour modèle en fait de poésie , une Nation , à laquelle il refuse en ce genre un commencement de goût. M. l'A. d'O. à la fin de sa Lettre , en revient encore à l'Auteur du *Pour & Contre* , par rapport à la manière peu circonspecte dont il apostrophe un homme tel que M. le

G g g

P. Bouhier, & par rapport à la source des objections du Censeur, qui s'obstine à prendre ce terme de *Poësie* dans un sens restreint, &

là-dessus accuse M. Bouhier de soutenir que la rime est nécessaire à la Poësie en tant que Poësie.

HISTOIRE DE L'ACADEMIE ROYALE DES SCIENCES ;
année 1734. avec les Mémoires de Mathématique & de Physique pour la même année, tirés des Registres de cette Académie, A Paris, de l'Imprimerie Royale. 1736. in-4°. pag. 114. pour l'Histoire : pag. 599. pour les Mémoires. Planch. détach. XXXVII.

LES articles de *Physique générale* & d'*Anatomie* contenus dans ce Volume, ont fait la matière d'un premier Extrait, qui a paru dans notre Journal de Mars dernier. Il nous reste présentement à rendre compte des articles concernant la *Chimie*, la *Botanique* & les *Mathématiques*.

La *Chimie* nous en offre sept. Le premier, sur l'*Analyse des Plantes*, est de M. *Boulduc*. Le second roule sur un sel de soufre, communiqué à l'Académie par M. *le Fevre*, son correspondant, Médecin d'Uzès, & examiné par MM. *du Hamel* & *Grosse*. Le troisième, sur le *Sublimé corrolif*, est de M. *Lémery*. Le quatrième, sur l'*éméticité de l'Antimoine*, du *Tartre émétique*, & du *Kermès minéral*, est dû à M. *Geoffroy*. Le cinquième sur le *Mercur*, est de M. *Boërhave*. Le sixième est l'écrit de MM. *du Hamel* & *Grosse*, sur une liqueur très-volatile, nommée *Ether*. Le septième est l'*analyse des plâtras*, par M. *Petit* le Médecin. De ces 7 articles, les deux derniers sont entièrement renvoyés aux Mémoires. Le premier, le troisième & le quatrième se lisent

dans l'Histoire & dans les Mémoires. Il n'est parlé du second que dans l'Histoire. Nous donnerons quelque détail du premier article, du troisième, du quatrième, du cinquième, & du sixième.

1. Le peu de fruit que l'Académie, dans ses commencemens, recueillit d'un grand nombre d'analyses de plantes, faites avec grand soin, mais dont les produits ne pouvoient guères passer que pour l'Ouvrage du feu, a déterminé M. *Boulduc* à un nouvel essai en ce genre, & qui lui a réussi sur la *Bourache* ; plante, qui intéresse d'autant plus, qu'elle est d'un grand usage dans la Médecine. L'habile Chimiste n'a mis en œuvre que des sucs ou décoctions de cette plante, & l'action du feu la plus foible lui a suffi pour tirer ces sucs, ou pour quelques évaporations. Par un procédé si simple & si naturel, il est parvenu à découvrir dans la *Bourache* 4 sortes de sels ; sçavoir, le *sulphète*, le *sel marin*, le *tartre vitriolé*, un *sel alcali fixe* : & ce qui rend cette découverte plus singulière, c'est de trouver tout à la fois dans une même plante les trois

acides minéraux. M. Boulduc ne croit pourtant pas que le tartre vitriolé existe naturellement tout formé dans la Bourache; & s'il y paroit, ce n'est (selon lui) qu'en vertu de l'union du sel alcali de la plante avec l'acide vitriolique développé par les opérations.

L'Académicien ne doute pas que plusieurs autres plantes analogues à la Bourache par leur caractère nitreux, telles que la Poirée, le Chardon-benit, le Cerfeuil, la Parietaire, &c. & traitées de même, ne puissent fournir les mêmes principes. Mais les plantes les plus différentes par les effets, telles que les plantes salutaires & les vénémeuses, offriront-elles par leur analyse, des principes sensiblement différens? C'est ce que les Artistes, peut-être par leur faute, n'ont pu démêler jusqu'à présent. M. Boulduc ne désespere pas de pouvoir un jour décider la question. » Si elle se décideoit pour l'affirmative » (dit le sçavant Historien) on y perdrait un paradoxe agréable, » & qu'on peut aimer à faire valoir.

3. Le sublimé corrosif est, comme l'on sçait, un mercure tout pénétré, tout hérissé de pointes incisives, & par-là plus propre que d'autres agens à détruire des chairs baveuses, à emporter de vieux ulcères, à faire des escars, &c. Ce même Sublimé adouci, & devenu ce qu'on appelle *Mercur doux*, *Panacée Mercurielle*, est un excellent remède, pris intérieurement, pour différentes maladies. Il seroit

donc fort à souhaiter qu'un tel remède ne fût point sophistiqué, comme il l'est quelquefois par l'arsenic, auquel cas il devient un poison; ou tout au moins, que l'on pût découvrir infailliblement une sophistication si dangereuse. On croyoit en avoir un moyen sûr en y jettant de l'huile de tartre par défaillance, dans la supposition que le Sublimé, s'il étoit bon, rougiroit; au lieu qu'il noirciroit s'il étoit altéré. Mais M. *Barchusen* avoit soutenu que cette épreuve étoit inutile & fautive, parce que sur quelque Sublimé qu'on la fît; on le voyoit jaunir d'abord, puis rougir, & noircir enfin, exposé à l'air pendant quelque tems. Feu M. *Boulduc* étoit d'accord avec M. *Barchusen*, sur l'inutilité de l'épreuve, mais il nioit que le Sublimé, quel qu'il fût, noircît à la fin.

M. *Lémery* ne s'est fié sur ces faits, ni à M. *Barchusen*, ni à M. *Boulduc*: & il s'est chargé d'un travail long & pénible, dans la seule vûe de connoître bien certainement les changemens de couleur, qu'opere l'huile de tartre dans le Sublimé corrosif.

M. *Lémery* prévenu que les diverses circonstances rendroient les expériences susceptibles de beaucoup de variations, & peut-être même de contradictions, a voulu embrasser son sujet si généralement, que rien ne pût lui échapper. C'est-à-dire, que comme d'une part le Sublimé corrosif se peut faire de différentes façons, & que de l'autre on peut l'éprouver en y versant d'autres alcalis que l'huile de tartre; l'Acad-

démicien a passé en revue toutes ces différences. Le Sublimé peut se fabriquer avec le mercure crud, ou déjà pénétré d'acides, soit nitreux, soit vitrioliques. Le sel marin y est toujours d'une nécessité indispensable. Le vitriol y est essentiel, dans certains procedez, & dans d'autres il rend l'opération plus facile; mais il devient totalement inutile, si le mercure est déjà pénétré d'acides vitrioliques. Au lieu d'huile de tartre, on peut arroser le Sublimé d'une solution, ou de sel de soude, ou de cendres gravelées, ou de *potasse*, ou de tout autre alcali analogue. M. Lémery a poussé le scrupule si loin sur cet article, qu'il fait une difference entre les premieres solutions de ces alcalis & les secondes, quoiqu'assez semblables pour l'ordinaire: nous nous abstenons d'indiquer ici quantité d'autres attentions, celle, par exemple, de remarquer si le tartre étoit anciennement ou nouvellement fait.

M. Lémery semble avoir pris à tâche d'épuiser toutes les combinaisons possibles des divers Sublimes avec les divers alcalis, sans omettre les plus légères circonstances capables de causer la moindre variété. De ce détail presque immense il résulte 1°. Que dans toutes les expériences, le noir dont il est question, paroît presque inmanquablement, mais d'ordinaire précédé du rouge, qui l'a voit été du jaune. 2°. Que ce noir quelquefois paroît attaché au corps du mercure, & n'est quelquefois

qu'une sorte de poussière, qui nageant dans la liqueur où est le mercure, vient comme par hazard s'y attacher superficiellement. 3°. Que sur le mercure pénétré seulement par les acides nitreux, la succession des trois couleurs peut se faire si promptement, qu'on n'y croira voir que le noir; ou si lentement que le noir ne paroît qu'au bout de 24 heures; & qu'il est plus ou moins fort, dans ce dernier cas. 4°. Qu'un sublimé corrosif sans aucun mélange d'arsenic a fait voir d'abord du noir, que n'ont précédé ni rouge ni jaune.

Par-là se manifeste aisément la source des erreurs, où l'on peut être tombé sur cette matiere. S'il est arrivé que dans quelques expériences on n'ait point aperçu le noir, pour ne l'avoir pas attendu assez long tems; on aura conclu en général qu'il n'en paroît point. Si dans d'autres expériences ce noir s'est montré tout d'abord, on aura jugé que le sublimé étoit sophistique par l'arsenic. Il est donc bien avéré presentement que le noir ne fournit sur ce point aucun indice. Si l'on est curieux d'apprendre d'où ce noir tire son origine, M. Lémery croit qu'il vient en partie de cette matiere terreuse que tiroit M. *Hornberg* du Mercure le plus net, & que notre Académicien sçait en tirer par un procédé infiniment moins long & moins pénible. Peut-être à cette matiere s'en joint-il quelque autre provenue des alcalis pour la production de ce noir dans le sublimé.

4. L'incertitude où l'on est sur le degré de force des différentes préparations que l'on fait de l'antimoine, ce qui rend l'usage de ce remède ou dangereux ou inutile, a engagé M. Geoffroi à déterminer ce degré autant qu'il étoit possible. Il entre (selon lui) dans la composition de l'antimoine une terre métallique vitrifiable, un acide vitriolique semblable à l'esprit de soufre, & une matière huileuse ou bitumineuse, qui jointe à cet acide peut produire un soufre brûlant. Puisque ni le soufre commun, ni l'acide vitriolique, même uni à quelque liqueur huileuse, ne sont point émetiques, non plus que l'antimoine réduit en simple terre par la calcination : son éméticité, quand il est en son entier, ne peut consister que dans l'union de quelques-uns de ses principes ; & ce ne sauroit être que celle de son soufre avec sa terre vitrifiable. Ce soufre raréfié par la chaleur de l'estomac, enlève les particules de terre, qui venant à picotter les nerfs, excitent le vomissement.

Il faut, pour cet effet, que le soufre se trouve combiné avec la terre en une certaine proportion. Trop de soufre enveloppant les molécules terreuses, leur ôteroit la vivacité de leur action ; d'où il arrive que le régule d'antimoine qui n'est que ce minéral dépouillé en partie de ses sulfures, est plus émetique que l'antimoine crud, & que son verre, encore moins sulfureux que le régule, est encore plus émetique. D'un autre côté, si

l'antimoine avoit perdu tous ses sulfures & ne conservoit plus que sa terre, il n'auroit plus d'éméticité, puis que ces particules terreuses, faute de véhicule, n'auroient plus d'action.

M. Geoffroi prouve par plusieurs expériences, que dans le tartre émetique fait avec la crème ou les cristaux de tartre unis à l'antimoine, l'acide végétal, qui se charge de la partie *réguline* de ce minéral, la corrode & la rend par là plus capable de picotter le genre nerveux. D'où il s'ensuit, que dans un tartre émetique, plus il y aura de cette partie réguline de l'antimoine, plus cet émetique aura de force. Or M. Geoffroi étant venu à bout de mesurer au juste la quantité de partie réguline qui existe dans un tartre émetique quelconque, il sçait à quel degré ce tartre doit être émetique, & quel en est à cet égard le rapport à tout autre. Il résulte donc de ses expériences, 1°. Qu'un tartre émetique, dont on tire 32 grains de régule par once, en contient 4 grains par gros & un dix-huitième de grain par grain ; & par conséquent, on peut le regarder comme trop foible : 2°. Que celui qui fournit deux gros de régule par once, en contient 18 grains par gros, & un quart de grain par grain ; & qu'il est violent, à moins qu'on ne le donne en très-petite dose : 3°. Que celui qui donne un gros & demi de régule par once, en contient 13 grains & demi par gros, & 3 seizièmes de grain par grain, & que

ce dernier est en juste proportion , faisant vomir suffisamment à la dose de deux grains ou deux grains & demi.

M. Geoffroy a de plus examiné le *kermès* mineral , autre preparation d'antimoine , connue d'abord sous le nom de *poudre des Chartreux*. Elle ne doit pas être aussi vomitive que l'antimoine ou le tartre émétique ; & l'on veut souvent qu'elle n'agisse que comme un fondant , un purgatif doux , ou un simple diaphoretique. L'opération qui donne le kermès , consiste , suivant l'opinion commune , à extraire de l'antimoine un soufre , au moyen de l'alcali du nitre fixé par les charbons. Mais (selon notre Académicien) le soufre brûlant de l'antimoine change de nature dans le kermès , & ce qu'on y prend pour du soufre , est la partie métallique ou réguline de l'antimoine. En sorte que le kermès n'est autre chose qu'un *hepar sulphuris* , qui a dissout , mais plus subtilement que ne fait l'acide du tartre , une portion de cette terre métallique. Il enseigne la maniere de rectifier le kermès pour le rendre simplement fondant & propre à n'agir que par transpiration.

Mais comme la preparation du kermès exige beaucoup de soin , M. Geoffroy en propose une , équivalente & bien plus facile , qui se réduit à pulvériser si finement l'antimoine , que sa partie réguline soit presque infiniment atténuée ; ce que l'on reconnoît , lorsqu'en applatisant cette poudre avec un couteau ,

on n'y apperçoit plus au grand jour aucun brillant. Cette poudre (selon le témoignage de notre Auteur) est un remède souverain pour les enfans noïés , pour ceux qui ont des glandes obstruées ; il est bon pour ceux qui sont tourmentés par les vers , pour les femmes incommodées de fleurs blanches , &c. La dose de cette poudre est depuis un grain jusqu'à 8 ou 10 grains par jour , en observant quelques précautions nécessaires , indiquées par M. Geoffroy , & qu'on peut voir dans son Mémoire.

5. » Que la Chimie pût parvenir enfin à changer quelque métal en or (observe M. de Fontenelle) il est fort douteux que ce fût un bien pour le genre humain , ni même pour le particulier , qui en auroit trouvé le secret. Mais certainement c'est un grand mal que cette ancienne espérance de le trouver , dont tant d'imposteurs ont abusé , pour engager des personnes crédules & avides , à des travaux infinis , & à des dépenses ruineuses. . . . Ce seroit rendre un grand service aux hommes , que de leur ôter cette esperance , qui , pour le moins , a trompé tous ceux qui s'y sont livrés. « C'est à quoi le célèbre Medecin M. Boërhave a consacré une partie de ses veilles en travaillant sur le mercure , que les Alchimistes regardent comme la base de tous les métaux & prennent pour objet principal de leurs opérations en ce genre. Il a conduit

ses travaux sur ce minéral avec toute l'assiduité & toute la persévérance d'un souffleur vivement persuadé que la transformation du mercure n'étoit pas impossible, & possédé de la plus forte passion d'en venir à bout. Il n'y a donc épargné ni soins, ni tems, ni dépense.

M. Boërhave a pris du mercure le plus pur & encore purifié de nouveau par divers moïens qu'il nous détaille. Il l'a mis en digestion sur un feu, dont la chaleur élevoit le Thermomètre à plus de 100 degrez, tandis que dans les mines des métaux la chaleur ne va guères qu'à 70; & pour imiter la lenteur de la nature dans ce genre de productions, il a tenu son mercure sur ce feu toujours égal, pendant plus de 15 ans. » Il est vrai » (remarque l'Historien) que les » Alchimistes disent qu'il en faut » droit 1000. Mais comment le » savent-ils? & si cela est, le mercure ne fera donc jamais transformé ou fixé en métal, que par » une operation, qui aura commencé sous Charlemagne & qui » finira aujourd'hui. « M. Boërhave a trouvé au bout de plus de 15 ans son mercure toujours aussi pur & aussi volatil. Il n'y paroïssoit d'autre séparation, que celle d'un peu de poussière noire flottante sur sa surface, mais qui se revivifioit facilement en mercure. On n'y voyoit nul commencement de fixation métallique, pas le moindre atôme de métal. D'où l'Artiste a conclu hardiment, & fort sensément,

que le mercure est inaltérable, & quoiqu'il soit susceptible de différentes formes, capables de le faire méconnoître, qu'il ne peut jamais être que du mercure.

Comme on pourroit imputer ce manque de succès à cette circonstance, que pendant tout le cours de l'operation le mercure eut toujours communication avec l'air extérieur; M. Boërhave a répété la même expérience dans des vaisseaux bien fermés; ce qui lui a aussi peu réussi. A la vérité cette seconde tentative n'a duré que six mois; mais sans nulle apparence de changement.

Quelque impossible qu'il fût de transformer le mercure en métal; il pourroit ne l'être pas, que ce minéral uni à quelque principe inconnu entrât dans la composition des métaux, & en fut tiré par la Chimie. Mais c'est une ressource que M. Boërhave retranche encore aux Alchimistes. Comme (selon eux) le plomb & l'étain seroient les métaux qui laisseroient échapper le plus facilement leur mercure, s'ils en receloient quelque portion, il leur a fait subir pendant environ 20 mois différentes operations, qu'il spécifie, & où rien n'a été oublié; mais il n'a pu en extraire une seule goutte de mercure. Il a fait sur ces deux métaux d'autres operations, pour découvrir si le mercure étoit leur dissolvant, & si par une longue digestion & une distillation violente, quelque partie de mercure ne pénétreroit point intimement ces mêmes métaux.

Mais après un travail de près de trois ans, le poids du plomb & celui de l'étain n'ont point augmenté, & si celui du mercure a très-peu diminué, ce n'a été que par une très-légère dissipation, dont l'œil même s'est aperçu.

Pour prouver que le mouvement seul, continué long-tems est incapable de faire dissoudre l'étain par le mercure, contre ce que s'imaginent quelques Alchimistes, M. Boërhave a mis en expérience une bouteille pleine de mercure & d'étain, attachée à un moulin à foulon, qui travailloit jour & nuit sans interruption, & dont il a suivi le mouvement pendant deux ans. Mais si quelques particules sulfureuses détachées de l'étain s'étoient unies au mercure; du moins celui-ci ne les avoit ni dissoutes, ni transformées. » Les vrais Chimistes (ajoute M. de Fontenelle) » ne laisseront aux Alchimistes que » le refuge d'une opiniâtreté invincible; refuge toujours ouvert à » qui veut en profiter, & où en » effet une infinité de gens se contentent fierement.

6. Les recherches des deux Chimistes, MM. du Hamel & Grosse, sur la composition d'une liqueur très-volatile, connuë sous le nom d'*Ether*, nous offrent un détail très-curieux & très-circonstancié de tout ce qui concerne cette nouvelle production de la Chimie. L'invention paroît en être due à M. Froben Chimiste Allemand. Il y a quelques années qu'elle avoit fait du bruit en Bohême & à Mayence,

puis en Angleterre & à Paris; où feu M. Geoffroy & M. Grosse en reçurent quelques flacons, il y a environ 4 ans. Ses propriétés singulières, telles que son extrême légèreté, sa grande inflammibilité, celle de ne se point mêler avec l'eau, ni avec la plupart des liqueurs, tant acides qu'alcalines, celle de tirer la teinture des végétaux, & plusieurs autres, méritent une particulière attention des Physiciens. Les grandes propriétés que lui attribue son Auteur (M. Froben) dans un Mémoire manuscrit & la réputation qu'elle s'est acquise en divers Pays, ont engagé nos deux Académiciens à faire tous leurs efforts pour en découvrir la composition, indiquée par son inventeur, mais très-obscurément. Ils rendent compte des divers moyens qu'ils ont employés pour parvenir à cette découverte.

M. du Hamel, dans la pensée que l'*Ether* étoit une huile essentielle très-atténuée par quelque fermentation, & convertie par-là en un esprit ardent d'une nature très-singulière, a tenté plusieurs expériences qu'il a poussées assez loin. Elles lui ont offert plusieurs phénomènes, qu'il n'attendoit point, mais elles ne lui ont rien donné qui approuvât de la liqueur éthérée qu'il cherchoit. M. Grosse a suivi d'autres voyes, dans ses recherches, où l'ont conduit ses réflexions sur les effets & les propriétés de cette liqueur, qui sont 1°. d'être si volatile & de s'évaporer si vite, qu'elle semble ne mouiller pas le doigt qu'on

qu'on y a trempé : 2°. de prendre feu très-aisément, quoiqu'assez éloignée d'une lumière : 3°. de ressembler par son odeur à l'eau de *Rabel* bien faite, longtems gardée, & devenue rouge. Ces observations le persuaderent, qu'il falloit chercher cette liqueur dans le mélange de l'esprit de vin avec l'huile de vitriol.

M. du Hamel nous communique donc ici les procedez de M. Grosse au nombre de trois, dont la simplicité ne doit autoriser personne à lui tenir moins de compte des soins qu'il s'est donnés, pour avoir une liqueur, qui paroît maintenant si facile à obtenir. Les deux premiers procedez, qui s'exécutent très-prompement, & dont nous ne rapporterons point le détail, ne réussissent pas toujours. Quant au troisième qui n'a jamais manqué à l'Artiste; voici à quoi il se réduit. On prend une partie d'huile de vitriol bien rectifiée & très-blanche, & deux parties d'esprit de vin aussi très-rectifié : on les mêle peu à peu dans une cornue, versant l'esprit de vin sur l'huile de vitriol; & ce mélange excite une grande chaleur. On bouche ensuite la cornue, & on laisse ces liqueurs en digestion pendant environ deux jours; après quoi on distille ce mélange au feu de sable qui fait monter d'abord un esprit de vin très-odorant, auquel succede une liqueur en vapeurs blanches. Lorsque ces vapeurs commencent à paroître, il faut mettre dans une autre cornue ce qui a passé dans le récipient, & le distil-

Jullet,

ler très-lentement à un feu de lampe. L'*Ether*, qui est ici dégagé de la liqueur sulfureuse, passe le premier dans la distillation, avant l'esprit de vin, & avant le peu de liqueur sulfureuse, qui y est restée; & quand on a distillé la moitié de la liqueur, ou tout au plus les deux tiers, il faut cesser l'opération, sans quoi il se feroit un nouveau mélange.

M. Grosse renvoye à un autre Mémoire le détail des experiences qu'il a faites avec son *Ether*, pour en prouver la conformité avec celui de M. *Froben*. Il nous avertit seulement ici, que jusqu'à present, il n'a pas reconnu dans cette liqueur, des proprietés bien avérées pour la Medecine; quoique un étranger, qui est depuis quelques années à Paris, attribue de grandes vertus à un *Ether rouge*, dont quelques malades assurent même s'être bien trouvés. Cette liqueur rouge ressemble fort à l'*Ether*, tant par son odeur, que par son inflammabilité & sa non-miscibilité avec beaucoup de liqueurs. M. Grosse en a retiré l'*Ether* par la distillation, & il lui est resté une matiere rouge, d'un goût & d'une odeur assez agréable. Mais il ignore quel est ce mélange, qui d'ailleurs lui paroît d'autant plus curieux qu'il n'a pu encore parvenir à colorer son *Ether*, quoiqu'il l'ait tenté de différentes manieres.

Ce Mémoire est terminé par une relation abrégée de ce qu'a fait au sujet de l'*Ether* M. *Hellot*; ce qui est contenu dans une Lettre de ce-

H h h

lui-ci à M. du Hamel, à laquelle on peut avoir recours.

La Botanique est devenue si stérile pour l'Académie, dans le cours de cette année, qu'elle ne nous offre dans ce gros Volume que les seuls noms de deux plantes, dont M. Marchant a donné la description. L'une est le *Tribulus terrestris, ciceris folio, fructu aculeato* : l'autre, le *Senecio minor vulgaris*. On sçait que ces descriptions ne paroissent point parmi les Mémoires.

Quant aux articles de *Mathématiques*, on en trouve ici de *Géométrie*, d'*Astronomie* & de *Méchanique*.

Ceux de *Géométrie* sont au nombre de sept, tous renvoyés entièrement aux Mémoires : sçavoir, 1°. l'Ecrit de M. Bouguer sur les courbes propres à former les voutes en dôme : 2°. celui de M. Clairaut, sur des courbes, dont la propriété consiste dans une certaine relation entre leurs branches, exprimée par une équation donnée : 3°. celui de M. Fontaine, sur les courbes *tautochrones* : 4°. Un problème de M. Pitot sur le point, d'où l'on verra, sous des angles égaux, 4 points donnés : 5°. l'Ecrit de M. Fontaine sur la courbe décrite par le sommet d'un angle, dont les côtés toucheroient continuellement une courbe donnée, & réciproquement, &c. 6°. celui de M. Clairaut, sur le même sujet : 7°. Une Réponse de M. Fontaine. Nous nous en tiendrons à cette seule indication de tous ces articles, qui ne sont guères susceptibles d'extrait.

Des sept articles que fournit ici

l'*Astronomie*, le premier sur la détermination de la figure de la Terre par la parallaxe de la Lune, est de M. Manfredi : le second sur l'inclinaison des orbites des Planètes, par rapport à l'Equateur de la révolution du Soleil, est de M. Cassini : le troisième sur l'Atmosphère de la Lune, est de M. Grandjean : le quatrième sur la grandeur des Satellites de Jupiter, est de M. Maraldi : le cinquième est une nouvelle méthode pour trouver la hauteur du Pôle, proposée par M. Godin : dans le sixième, qui est encore de M. Cassini, il s'agit de la perpendiculaire à la méridienne de Paris : le dernier article, dû encore à M. Godin, roule sur l'obliquité de l'Ecliptique. On trouve dans l'Histoire & parmi les Mémoires, tous ces articles, à l'exception du troisième qui ne paroît que dans la partie historique de ce Volume. Nous dirons quelque chose du premier article, du troisième, du quatrième, du cinquième & du sixième.

1. On ne s'imagineroit pas d'abord, que la parallaxe de la Lune, employée uniquement jusqu'ici pour mesurer la distance de cet Astre à la terre, pût tirer à conséquence pour la figure de celle-ci. C'est pourtant ce que nous fait voir M. Manfredi, en rapprochant deux choses si différentes, par un tour assez subtil, mais si iacément subtil, (dit le sçavant Historien) sans quoi l'inflexible Géométrie ne lui seroit aucune grace. La parallaxe ou le triangle parallactique est formé (comme l'on sçait) de trois droites,

dont deux, l'une tirée du centre de la terre, l'autre d'un point quelconque de sa surface, où est l'Observateur, font un angle au centre de la Lune : & la troisième, base de cet angle, est nécessairement un demi diamètre de la terre, supposé qu'elle soit sphérique, ainsi qu'on l'a cru ci-devant ; ce qui n'étant pas, le triangle parallaxique doit être sujet à quelque changement : & c'est-là (dit M. de Fontenelle) le fin de la théorie de M. Manfredi.

Ce triangle devant être dans un plan vertical, & qui passe par l'œil de l'Observateur & par le centre de la Lune : il est manifeste, que ce plan est perpendiculaire à la surface quelconque de la terre sphérique ou elliptique. Cette incertitude ne permet plus de compter, que ce plan continué aille au centre de la terre, ou que la base de l'angle de la parallaxe soit, comme auparavant, un demi diamètre de la terre. On ignore même jusqu'où ce plan, qui dans la figure sphérique, devoit s'arrêter au centre, doit être continué, pour y trouver la nouvelle base que l'on cherche. On jugera, par la seule analogie, que dans la figure elliptique, il faudra borner ce plan à l'axe autour duquel aura tourné l'ellipse génératrice de la surface, à laquelle est perpendiculaire le plan dont il est question. Il ne s'agit plus que de connoître les lignes, qui, dans ce plan, seront les bases de l'angle parallaxique, suivant les divers cas.

On fait pour cela deux hypothèses : la première d'une ellipse dont le petit axe soit indéfiniment petit, le grand étant fini ; où il est clair, que les perpendiculaires tirées sur cette ellipse devenue alors une ligne droite ou son propre grand axe, tomberont toutes sur différents points de cet axe, & toutes ensemble en occuperont toute l'étendue. Au contraire, le petit axe devenant fini, & l'ellipse une courbe en conséquence, les perpendiculaires qu'on lui tire, prolongées jusqu'au grand axe, en laissent les deux extrémités vuides, loin d'en occuper toute l'étendue. Les portions de ces perpendiculaires comprises entre la courbe & son grand axe, commençant à être finies, la plus grande est au milieu du grand axe, & celles des deux côtes vont en décroissant, & appartiennent de chaque côté au quart d'ellipse qui leur répond. Plus le petit axe croit, moins les perpendiculaires occupent d'étendue sur le grand axe ; se serrant d'avantage vers le milieu ; jusqu'à ce que ce petit axe devenant égal à ce grand, l'ellipse est un cercle, où les perpendiculaires se serrent infiniment vers le milieu, & ne sont plus que des rayons d'un même cercle.

Dans la seconde Hypothèse si l'axe ci-devant plus petit ou égal à l'autre devient plus grand, les portions de perpendiculaires, qui se réunissoient toutes vers le centre, commencent à passer au-delà, & à tenir plus d'étendue sur l'axe où

elles tombent, & par conséquent sont plus longues que celle du milieu & vont en croissant vers les deux extrémités de l'axe qu'on a déterminé.

L'on voit clairement que la première Hypothèse est celle de la terre, sphéroïde allongé, & la seconde celle de la terre, sphéroïde applati; la sphère étant entre les deux. L'axe de la terre n'est autre ici que celui de sa révolution diurne d'Orient en Occident. S'il est plus grand que celui de l'Equateur, la terre est un sphéroïde allongé: s'il est plus petit, elle est un sphéroïde applati. L'Observateur de la parallaxe de la Lune étant dans un plan vertical sur un point de la surface terrestre, la ligne comprise dans ce plan, & prolongée de ce point jusqu'à l'axe de la terre, est la base de l'angle parallaxique, & mesure la différence du centre de la Lune vu d'un point de la surface terrestre, au même centre vu d'un point correspondant de l'axe. La grandeur de cette base détermine celle de la parallaxe; & l'horizontale la plus grande de toutes, est celle dont il s'agit ici; & est la seule qui puisse suffire au dessein présent. Si la terre est sphérique, sur quelque point de sa surface que soit placé l'Observateur, la base de l'angle parallaxique est toujours un demi diamètre de la Terre; d'où il suit que les parallaxes sont toujours égales, pourvu que la Lune ne s'approche ni ne s'éloigne de la Terre; à quoi l'on aura égard. Si la Terre est un Sphéroïde allon-

gé, & que l'Observateur posé d'abord sur un point de l'Equateur terrestre, aille toujours ensuite vers un pôle, faisant, si l'on veut, diverses stations: on voit clairement que la base de l'angle parallaxique qu'il observera, diminuera toujours, & au contraire si la Terre est un Sphéroïde applati.

On peut donc reconnoître, par les parallaxes horizontales de la Lune, observées en divers lieux, si la Terre est une Sphère ou un Sphéroïde, & si ce Sphéroïde est allongé ou applati. La conclusion tirée de deux observations seroit d'autant plus sûre, que ces observations auroient été faites dans deux lieux très-éloignés en latitude, & qui eussent la même longitude: & l'habile Académicien juge que la meilleure méthode pour observer les Parallaxes, est celle des Parallaxes horaires, inventée par feu M. Cassini. Il fait, de plus, le calcul des erreurs inévitables aux meilleurs Observateurs: & il fait voir qu'on peut se promettre ici une exactitude suffisante. » Mais (ajoûte M. de Fontenelle) une méthode » nouvelle & ingénieuse, demeure-t-elle d'abord sans effet, a droit » d'en attendre quelques-uns d'imprévus, ou au moins, aura-t-elle » toujours le prix que lui donne sa nouveauté & sa finesse.

3. Quoi que ce soit une opinion assez communément reçue parmi les Philosophes, Que la Lune n'a point d'Atmosphère; ce n'est point encore une question absolument décidée. M. Grandjean s'est propo-

se ici de la ramener à la pure Géométrie en la dégageant des diverses conjectures physiques que l'on y a fait entrer. Voici à quoi se réduisent les preuves en faveur de la négative.

1°. Si la Lune a une Atmosphère, sa circonférence apparente doit être augmentée, sur-tout quand elle est pleine; & cette augmentation doit être proportionnée à la hauteur de cette Atmosphère. Quelque différence qu'il y eût entre son éclat & celui du corps de la Lune, du moins verroit-on à celle-ci une espèce de bordure. Or le diamètre de la Lune, n'est jamais dans son plein, que ce qu'il doit être, suivant la distance de cet Astre à la Terre, sans aucune augmentation d'ailleurs, & sans aucune bordure au disque.

2°. Si la Lune a une Atmosphère, celle-ci sera nécessairement plus dense que l'*Ether*, & par conséquent elle rompra les rayons du Soleil en les approchant de la perpendiculaire: & ces rayons ainsi rompus entreroient dans l'espace qui ne devrait être occupé que par l'ombre de la Lune éclairée de l'autre côté par le Soleil: d'où il suit, que l'espace occupé par l'ombre est diminué; & que si la Terre y doit passer, comme il arrive dans nos éclipses de Soleil, l'Eclipse en commencera plus tard & en finira plutôt. Or c'est ce qu'on ne remarque point, même en le cherchant; l'éclipse étant toujours conforme au calcul Astronomique, où l'on ne suppose nul-

le Atmosphère à la Lune.

3°. En supposant les éclipses de Soleil accourcies par l'Atmosphère de la Lune; une éclipse, qui auroit dû être fort courte, seroit nulle, dans certaines circonstances; & les éclipses des fixes par la Lune seroient accourcies par son Atmosphère. Or rien de tout cela n'arrive, & par conséquent la Lune n'en a point, ou si elle en a, son peu de hauteur, ou la foiblesse de ses réfractions la rendent insensible.

Tels sont les raisonnemens Géométriques de M. *Grandjean*. Mais les Physiques sont plus doureux. (dit l'Historien) Celui-ci en a rapporté des plus forts pour & contre l'Atmosphère de la Lune, en 1715. en 1723. & qui laissent ce point dans l'incertitude. » On y verra » (poursuit-il) des accidens si im- » prévus, quoique réglés & con- » stans, & tout le Géométrique » tellement dérangé par le Physi- » que, qu'on ne se pressera pas de » prétendre rien déterminer de » fixe sur l'existence ou la non- » existence d'une Atmosphère de la » Lune, & sur les changemens » qu'elle apporteroit aux Phénomè- » nes.

4. La Planète de Jupiter est si éloignée de nous, dans sa plus grande proximité de la Terre, & nous paroît si petite, même au travers des meilleurs Télescopes, que feu M. *Cassini*, a eu besoin de l'industrie la plus subtile, pour déterminer au juste que le diamètre apparent de cette Planète étoit de 52 secondes. Celui de ses Satellites,

que leur extrême petitesse rend beaucoup plus difficile à être mesuré, l'a été aussi par une méthode des plus fines & des plus ingénieuses due à ce grand Astronome. Voici en quoi cela consiste.

Comme tous ces Satellites, en passant par un mouvement supposé uniforme devant le disque de Jupiter, dont la lumière, quand ils y sont totalement plongés, les fait disparaître, sont quelque peu de tems, & à s'y plonger, & à s'en dégager entièrement : il est manifeste, que ce peu de tems, comparé à celui qu'ils emploieront à parcourir invisiblement le diamètre du disque de Jupiter, sera comme leur diamètre est à celui de cette Planète, connu d'ailleurs.

Cependant l'Astronomie hésite encore sur ce sujet, ce qui doit surprendre d'autant moins, que par la juste détermination des grandeurs de ces Satellites, il est presque absolument nécessaire, que des circonstances, très-rares, chacune en particulier, se trouvent réunies; ce qui est encore beaucoup plus rare. Telles sont 1°. celle de voir passer ces Satellites devant le centre de Jupiter : 2°. celle de rencontrer cette Planète dans sa plus grande proximité de la Terre, ou en opposition avec le Soleil, & en même tems, dans son périhélie. M. *Maraldi* avoie qu'il a travaillé sans succès à déterminer la grandeur de ces Satellites; parce que tantôt celui qu'il observoit devenoit invisible, avant qu'il fût à demi plongé dans le dis-

que de Jupiter; tantôt une partie de ce Satellite déjà sortie du disque, étoit trop petite pour être vûe.

M. *Maraldi* a pourtant trouvé dans les Régistres de l'Observatoire, des observations assez exactes sur ces immersions & émerisions, particulièrement trois de feu M. *Cassini* en 1695. sur les trois premiers Satellites. Il en résulte, que les diamètres du premier & du second sont à celui de Jupiter comme 1 à 20; & celui du troisième, comme 1 à 18. Au défaut d'observations pareilles sur le quatrième Satellite, notre Académicien y supplée par un autre tour, qui lui apprend que le diamètre de ce Satellite est égal à celui des deux premiers : d'où il suit que le troisième, le seul inég. 1, est le plus grand des quatre. On sçait aujourd'hui à n'en plus douter, que le diamètre de Jupiter est dix fois plus grand que celui de la Terre; & par conséquent, que le diamètre du plus grand Satellite est à celui de la Terre comme 5 à 9. & qu'en même tems il est beaucoup plus grand que celui de la Lune, qui n'est à celui de la Terre que comme 1 à 4.

Pour prouver combien les observations de ces Satellites sont délicates, M. *Maraldi* remarque ici, que les observations faites en même tems à Greenwich & à l'Observatoire, ont donné la différence de ces deux lieux, mais en sorte, que cette différence se trouve toujours plus grande par les immersions, que par les émerisions

comparées ensemble ; ce qui se fôutient toujours dans un très-grand nombre de comparaisons ; d'où l'on peut conclurre , qu'il y a de l'erreur de l'un des deux côtez : mais (ajôûte l'Historien) une erreur d'habiles gens.

5. On a deux méthodes principales pour déterminer la hauteur du Pôle , ou la latitude d'un lieu : l'une par les hauteurs méridiennes du Soleil ou de quelque Etoile fixe : l'autre , par les fixes *circumpolaires* , ou qui ne se couchent point. Ces deux méthodes ont leurs défauts. La première demande la connoissance exacte des déclinaisons , tant du Soleil que des fixes ; & c'est sur quoi les plus habiles Astronomes ne sont point d'accord entre eux. De plus , on commence à voir dans les fixes des irrégularitez , des changemens de position , qui paroissent fort bizarres. Sans compter que les hauteurs méridiennes varient par les réfractions , dont apparemment la juste mesure ne pourra jamais être bien établie. La seconde méthode est , comme la première , sujette aux réfractions ; & par dessus cela , comme il lui faut deux hauteurs différentes , elle tombe deux fois dans l'inconvénient de ces réfractions , qui même sont inégales.

Quoique les opérations faites en grand nombre & avec toute l'exactitude possible laissent assez peu d'incertitude ; M. *Godin* se persuade que comme une latitude est un élément très-important , qui entre dans une infinité de calculs , il est

bon de l'avoir dans la plus grande précision ; & il en a imaginé le moyen. Il prend exactement la plus grande hauteur méridienne d'une Etoile *circumpolaire* , & telle que la réfraction y soit nulle ou insensible. Comme l'Etoile , par rapport à l'Observateur , est en deçà du Pôle & plus élevée sur l'horizon ; il est certain que si de sa hauteur méridienne connuë on ôte sa distance au Pôle encore inconnue , on aura la distance cherchée du Pôle à l'horizon. Chaque quart de l'Equateur est égal à la distance de l'Equateur au Pôle ; & de même chaque quart du parallèle décrit par une Etoile en 24 heures , est égal à la distance de cette Etoile au Pôle , malgré ses irrégularitez. Comme on la voit , pendant toute une révolution , on peut la prendre six heures avant , & six heures après son passage par le méridien. Alors elle aura décrit précisément la moitié de son parallèle : & il n'y a plus qu'à mesurer par les Instrumens la quantité de degrez de cet arc , dont la moitié sera la distance de la fixe au Pôle.

L'Académicien ne disconvient pas , que l'Etoile dont il s'agit ne se soit trouvée assez basse , pour être sujette aux réfractions. Mais il prouve par un exemple (qu'il faut voir) que ses opérations le conduisent à un calcul , où l'erreur qui vient des réfractions mal connues , est la moitié moindre que celle qui naîtroit des opérations ordinaires. De plus , il trouve la hauteur du Pôle par une Etoile ,

sans qu'il ait besoin d'en connoître auparavant la déclinaison. » Il sem-
 » ble presentement (ajoute M. de
 » Fontenelle) que tous les grands
 » pas sont faits dans les Sciences ,
 » & qu'on ne peut plus avancer
 » que par de petits pas , qui n'en
 » seront que plus difficiles & plus
 » à estimer.

6. Le travail commencé en 1733.
 pour la perpendiculaire à la méridienne de Paris, du côté de l'Occident , a été continué & fini cette année (1734) du côté de l'Orient, malgré les obstacles d'une guerre très-vive. M. *Cassini* , accompagné des mêmes Académiciens que l'année précédente a poussé cette perpendiculaire jusqu'à Strasbourg , extrémité orientale de la France. Il a fallu dans ce dernier travail apporter de nouvelles attentions , pour surmonter des difficultez , qu'on n'avoit pas encore éprouvées, du moins jusqu'à ce point-là , dans de semblables entreprises. On trouva sur les confins de la Lorraine & de l'Alsace, de grands bois, dépourvus d'objets remarquables pour la formation des triangles , & dont les routes n'étoient praticables qu'à des Chasseurs.

Il fallut donc se faire & des objets & des routes , en se partageant pour allumer en divers lieux & en des tems dont on étoit convenu , de grands feux , si éloignés , qu'ils n'étoient presque plus que des points , où se formoient des sommets d'Angles. Quoiqu'il fût de partir d'une base actuellement mesurée , après quoi tout le reste se

concluoit par le calcul trigonométrique ; on a quelquefois mesuré actuellement d'autres bases ou côtes de triangles , pour suppléer au défaut de quelques angles , que l'on n'avoit pas.

On est arrivé de Paris à Strasbourg par une suite de 29 triangles ; ce qui est d'autant plus remarquable , qu'il en a fallu 30 pour aller seulement de Paris à Dunquerque. On a eu ici ce double avantage ; celui du petit nombre de triangles, & celui de la grandeur des angles ; à quoi ces grands bois si incommodes ont apparemment contribué. On a fini ce travail comme les autres , par la mesure actuelle d'une base , qui sur une longueur de 3341. toises 4 pieds , ne s'est trouvée que de 4 pieds plus courtes , que la base résultante des 29 triangles.

La distance de Paris à Strasbourg est de 205120 toises en ligne droite ; ce qui fait près de 90 lieues communes de 2282 toises. Cette même distance , prise sur la perpendiculaire , n'est que de 204990. Strasbourg est au midi de la perpendiculaire , & en est éloigné de 7326 toises , ou de plus de trois lieues. En joignant aux 204990 toises de distance de Paris à Strasbourg prises sur la perpendiculaire, les 148460 toises ou 65 lieues, qui sont sur la même perpendiculaire la distance de Paris à Granville, on aura 353450 toises, ou près de 155 lieues pour la longueur de cette ligne , qui s'étend sur toute la France de l'Ouest à l'Est , en passant par Paris.

Après

Après avoir trouvé la distance terrestre de Paris à Strasbourg, il ne restoit plus qu'à en déterminer la distance céleste, ou la grandeur en degrez de l'arc d'un parallèle compris entre ces deux Villes ou entre leurs méridiens. Il falloit pour cela nécessairement consulter les Satellites de Jupiter, à quoi s'opposoit le tems extrêmement pluvieux; sans compter que Jupiter étoit sur le point de se plonger dans les rayons du Soleil. A ce défaut, suppléa M. *Hertenstein*, fameux Professeur de Mathématique à Strasbourg, en communiquant à M. *Cassini* de bonnes observations des Satellites faites par M. *Eisenschmid*, son prédécesseur. Elles apprirent bien-tôt, qu'à la latitude de Strasbourg, les degrez de longitude étoient plus petits qu'ils ne doivent être dans l'Hypothèse de la Terre sphérique; d'où il s'ensuivoit, que la Terre étoit un Sphéroïde allongé.

» M. *Eisenschmid* (remarque » l'Historien) n'étant engagé dans » aucun parti sur la question de la » figure de la Terre, il n'y a nulle » apparence, que dans les observations des Satellites, il ait songé à » favoriser le Sphéroïde allongé, » plutôt que l'applati; & d'ailleurs, » quoique fort habile, il auroit » peut-être eu de la peine à trouver » bien sûrement comment il devoit s'y prendre. Mais enfin » (continue M. de Fontenelle) ces » observations se sont trouvées si » favorables au Sphéroïde allongé, » que M. *Cassini* a eu la modération
Juillet.

» de n'en pas vouloir tirer tout » l'avantage qu'il eût pu à la rigueur, & de s'en retrancher une » partie.

Les articles de *Méchanique*, renfermés dans ce Volume au nombre de trois, roulent 1°. sur les figures que les Planètes prennent par la pesanteur; & cet article est le précis de deux Mémoires, l'un de M. *Bouguer*, l'autre de M. de *Maupertuis*, imprimés ici: 2°. sur un Anémomètre, imaginé par M. d'*Onsen-Bray*, & qui marque de lui-même sur le papier, non seulement les vents qu'il a fait pendant les 24 heures, & à quelle heure chacun a commencé & fini, mais aussi leurs différentes vitesses, ou forces relatives: 3°. sur le Tour, par M. de la *Condamine*; & cet article remplit deux Mémoires. De ces divers articles, on ne trouve que le premier dans l'Histoire. Nous nous bornerons, pour abrégier, à donner ici une légère idée du Mémoire de M. de *Maupertuis*.

Le sçavant Géomètre examine ici les figures, que les loix de la Statique & de l'Hydrostatique doivent donner aux corps célestes; & traite cette matière avec plus de détail qu'il n'a fait dans son *Discours sur la figure des Astres*. Il prétend donc établir ici que non seulement il doit y avoir dans les Cieux des fixes & des Planètes applaties, mais que tous les corps célestes généralement doivent être applatis, s'ils sont, ou s'ils ont été fluides, s'ils sont formés d'une matière homogène, si leurs parties

pésent vers un centre, ou les unes vers les autres, & si enfin ils ont un mouvement de révolution autour d'un axe.

Une Planète formée d'une matiere fluide & pesante, ne peut conserver une figure permanente & être dans un état de repos, que quand toutes les colonnes du fluide sont en équilibre, & quand la ligne selon laquelle chaque partie de la Planète pèse, est perpendiculaire au plan tangent de la Planète en ce point. Ces deux principes, dont la certitude n'est pas douteuse, ne peuvent déterminer la figure de la Planète, s'ils ne sont d'accord l'un avec l'autre.

M. *Huygens*, pour déterminer la figure de la Terre, se servit d'abord du second principe, auquel, pour achever sa solution, il joignit le premier employé déjà par M. *Newton*. En considerant avec M. *Huygens* & d'autres Philosophes, la pesanteur comme uniforme & dirigée vers un centre; l'usage de l'un ou de l'autre principe devient indifferent. Il en est de même par rapport à toutes les Hypothèses de pesanteur proposées dans le *Discours sur la figure des Astres*; les deux principes s'accordent dans les figures déterminées, tant pour les Planètes & les Etoiles que pour les Anneaux.

On peut faire d'autres Hypothèses (remarque l'Académicien) où les deux principes seroient en contradiction: & M. *Bouguer* a donné un Mémoire imprimé dans ce Volume, où il recherche ce qui arri-

veroit de ces autres Hypothèses sur la pesanteur. Cependant, comme la recherche des cas où s'accordent, ou ne s'accordent pas les deux principes, est curieuse, M. de *Maupertuis* la fait encore ici, mais d'une maniere differente de celle de M. *Bouguer*: & il divise son Mémoire en 4 Parties.

Dans la premiere il examine ce qui arriveroit, en supposant que les parties du Sphéroïde pésent vers differens points de l'axe, & que leur pesanteur varie de colonne en colonne, & varie encore dans la même colonne, suivant quelques loix données. Dans la seconde il s'attache en particulier aux Hypothèses de pesanteur vers un centre; & il examine jusqu'où doit aller l'appplatissement du Soleil, & s'il est assez grand, pour pouvoir être sensible aux Observateurs. Il nous fait part ici d'un fait curieux, & qui peut surprendre. Il nous apprend que dans le siècle passé, & avant M. *Newton*, deux de nos plus illustres François, *Pascal* & *Roberval*, ont eu la même idée que lui sur la pesanteur, sans l'avoir embrassée, ni reduite en Système, mais l'ont jugée possible, & s'en sont expliqués même en termes plus forts que M. *Newton* & ses Disciples; sur quoi M. de Fontenelle fait cette réflexion. » M. de » Maupertuis a-t-il voulu revendi- » quer une gloire à sa Patrie, ou » justifier un peu les Anglois à nos » dépens ?

Dans la troisième Partie, notre Académicien examine non seule-

ment les figures que peuvent avoir en général les corps célestes, mais aussi quelques découvertes qu'on a faites dans le Ciel, & dont la conformité avec la théorie de l'Auteur paroît la confirmer. Telles sont les Etoiles *nébuleuses*, observées par M. *Derham*, qui les prend non pour autant d'Etoiles enveloppées d'une Atmosphère fort grande par rapport à elles, & fort lumineuse, ni pour autant d'amas de petites Etoiles, comme celles de la *Voye Lactée*; mais pour de grandes régions lumineuses par elles-mêmes, ou peut-être, pour de grands vuides, par lesquels on apperçoit des portions du Ciel Empyrée qui est au-delà, tout brillant de sa propre lumière.

Enfin M. de Maupertuis, dans sa quatrième Partie, examine la figure de la Terre & des autres Astres, résultante de la pesanteur universelle des parties de la matière les unes vers les autres, & il tâche d'éclaircir ce que M. *Newton* a dit sur cela; ce qui n'est, ni un des moins beaux endroits de son Livre, ni un des plus faciles à entendre. C'est à regret, que nous ne pouvons suivre l'ingénieux Académicien dans le détail de tous ces articles, si curieux & si intéressans pour la Physique & pour la Géométrie.

Vient après cela l'Extrait que donne ici M. de Fontenelle, des

Leçons de Physique dictées au Collège Royal, & publiées en 1734. par M l'Abbé de *Molieres*, desquelles nous avons rendu compte dans nos Journaux.

Les Machines ou Inventions approuvées par l'Académie, sont ici au nombre de cinq, sçavoir 1°. une espèce de Vielle ou petite Epinette à jeu de Vielle, du Sr François *Cusnier*, ci-devant Facteur d'Instrumens; laquelle a deux octaves & un son de plus, & joie 5 tons differens. 2°. Un Instrument de M de *Quercineuf*, pour trouver en mer la variation de l'Aiguille aimantée, sans attendre l'instant du lever ou du coucher du Soleil. 3°. Un Instrument universel de M. *le Carlier*, Lieutenant particulier au Bailliage de Laon, pour connoître la hauteur du Soleil dans l'instant qu'il marque l'heure, pour telle latitude qu'on voudra, depuis 1 jusqu'à 60 degrez. 4°. Une Pendule sonnante & à répétition de M. *Larisi*, Maître Horloger à Paris, laquelle est exempte d'inconveniens, quoiqu'elle soit des plus simples. 5°. Un Vaisseau de M. *Limosin*, qui iroit en tems calme, par le moyen de rames, lequel au travers de quelques défauts, fait paroître beaucoup d'art & de génie.

La partie historique de ce Volume est terminée par l'Eloge de M. de *Lagny*.



DE USU ARTIS ANATOMICÆ, ORATIO; A. COCCHII Mugellani, Colleg. Medic. Florentini, & Publ. Phil. Natur. & Anatomies Profef. habita, in Bibliothecâ infign. Nofocomii S. Mariæ Novæ. III. id. Mart. 1737. Florentiæ 1737. Typis Autonii-Mariæ Albizzini. C'est-à-dire : *Discours sur l'usage de l'Anatomie, prononcé dans la Bibliothèque de l'Hôpital Sainte Marie la Neuve, le 12 de Mars, 1737. Par Cocchius-Mugellani, Docteur en Médecine & Professeur d'Anatomie. A Florence, de l'Imprimerie d'Antoine Marie Albizzini. 1737. Broch. in-4°. pag. 48.*

LE dessein de M. Mugellani, dans ce Discours, est de montrer 1°. que la science de l'Anatomie a été cultivée de tout tems : 2°. Que dans ces derniers siècles, elle a été portée à son comble : 3°. Qu'elle est d'une grande utilité pour les mœurs. Il remarque qu'on trouve des vestiges de cette Science dans les Livres de Moïse & de Salomon, & que la Nation Juive s'appliquoit avec grand soin à rechercher les différens sieges des maladies, ce que les fréquens Sacrifices des animaux lui rendoient, dit-il, d'autant plus facile, qu'il étoit défendu de faire aucune oblation sans avoir auparavant bien considéré les entrailles des victimes.

L'art superstitieux des Haruspices, qui consistoit à examiner les parties intérieures des animaux pour deviner par ce ridicule moyen, ce que l'on vouloit sçavoir, rendoit l'Anatomie nécessaire.

Les Egyptiens en firent une étude particulière, & l'on sçait que leurs Rois disséquoient eux-mêmes des cadavres, pour s'instruire des causes des maladies.

L'embaumement des corps, si fréquent parmi ces Peuples, & qui les obligeoit à repasser, les uns après les autres, toutes les parties de ces corps, ne leur permettoit pas de négliger l'Anatomie; notre Auteur cite ici Homère & Hérodote qui parlent si avantageusement de la Médecine des Egyptiens, chez lesquels il y avoit des Médecins particuliers pour certaines maladies, & sur-tout pour celles des yeux; ce qui ne se pouvoit faire dans ce dernier cas, sans une connoissance exacte de la structure de l'œil.

M. Mugellani croit même, que ceux d'entre les Grecs, qui se sont mis les premiers à cultiver l'Anatomie, ne l'ont fait qu'à l'exemple des Egyptiens, chez qui toutes les Nations voisines se rendoient pour s'instruire dans les Sciences.

De tous les Grecs, Homère est celui qui parle d'une manière plus précise de la structure intérieure du corps humain, ainsi qu'on le voit en plusieurs endroits de ses Oeuvres. Il décrit avec toutes leurs circonstances, les blessures mortelles, il indique les insertions des

tendons : je croirois même , dit notre Auteur , qu'il a connu le ligament qui attache le foye au diaphragme & qu'il a vû les cavitez rondes des os *Ischium* , dans lesquelles les os des cuisses sont articulés , & se meuvent.

Platon vient ici sur les rangs , & l'on remarque que dans son *Timée* , il y a quantité de choses qui concernent la structure & les mouvemens du corps de l'homme.

Aristote paroît ensuite , & l'on assure que ce Philosophe avoit composé des Livres d'Anatomie qui ont été perdus par l'injure des tems.

Erasistrate qui le premier des Grecs , obtint la licence d'ouvrir des cadavres humains , car jusques là il n'avoit été loisible d'ouvrir que des cadavres d'animaux , fut par-là plus en état que ses devanciers , de perfectionner l'Anatomie. M. Mugellani remarque qu'avant ce Medecin , toute la Grèce regardoit comme une impiété , de lacerer les morts , & que les Egyptiens , eux , qui avoient moins en horreur que les autres Peuples cette action , ne laissoient pas , comme le rapporte Diodore , de détester ceux qui s'en mêloient , & qu'au contraire , ils avoient beaucoup de considération pour ceux qui lavoient les corps des morts , & qui les embaumoient.

M. Mugellani prend ici occasion de parler des Dieux Manes , & il observe que les anciens révéroient si fort ces prétendus Dieux , qu'ils n'osoient , pour cette raison , lacerer

les corps des défunts , s'imaginant que ces Manes y étoient renfermés. Mais quant aux cadavres considérés en eux-mêmes , ils les regardoient comme des masses qui ne méritoient aucun égard , au lieu que les Manes qu'ils s'imaginoient y être renfermés , leur paroissoient dignes d'une profonde vénération.

De-là vient , selon notre Auteur , qu'Erasistrate eut besoin de tout son crédit auprès d'Anthiochus Roi de Syrie , pour obtenir de ce Prince , dont il avoit procuré le mariage avec Stratonice , la liberté de disséquer des criminels , quoique ce ne fût qu'après leur mort.

Dans le même tems , Hérophile obtint en Egypte , de Ptolémée fils de Lagus & de Ptolémée-Philadelphes , une permission semblable d'ouvrir des cadavres , 1°. à ce que dit notre Auteur , pour découvrir les causes des maladies , & pour connoître par-là les moyens d'y remédier , 2°. pour voir les conduits du chyle , & s'assurer en même tems d'un fait curieux , qui est que dans l'homme , le foye se trouve rarement du côté gauche , & que dans les animaux il s'y trouve très-souvent.

Pour ce qui est de cette situation extraordinaire du foye dans l'homme , notre Auteur dit qu'on en a vû un exemple dans l'Ecole où il enseigne , & où l'on fait tous les ans des cours d'Anatomie.

M. Mugellani traite ici d'erreur grossière l'opinion de ceux qui croient qu'Erasistrate & Hérophile

dissequoient non seulement des cadavres de criminels, mais des criminels même tout vivans.

Ce qui a donné, selon notre Auteur, occasion à ce sentiment, c'est que ces deux illustres Medecins, se faisoient apporter les cadavres encore tout chauds & les dissequoient au sortir des mains de l'Executeur.

Il est vrai que Celse ne fait pas difficulté d'avancer que les Medecins dont il s'agit, dissequoient des hommes vivans; mais je crains bien, dit notre Auteur, que cet Ecrivain, par une trop grande crédulité, n'ait en cela suivi le bruit vulgaire, & n'ait donné aveuglément dans les discours des Empiriques de ce tems-là, comme c'étoit assez sa coutume.

M. Mugellani rapporte un fait qui paroît prouver qu'Erasistrate ne dissequoit que des cadavres, c'est que ce Medecin croyoit, que les artères ne contenoient point de sang, ce qu'il n'auroit sans doute pas cru, s'il avoit ouvert des corps vivans. Notre Auteur remarque que Tertulien a donné dans la même erreur de Celse à l'égard d'Hérophile, & Théophraste raconte que l'Empereur Constantin fils de Léon l'Aurien ordonna à des Medecins de dissequer tout vivant un criminel, à qui l'Executeur venoit de couper les bras & les jambes : mais M. Mugellani prétend que cette Histoire est une pure fable inventée par Théophraste pour rendre odieux Constantin qu'il n'aimoit pas, & les Medecins qu'il haïssoit aussi.

Aucun autre Historien n'a parlé de ce fait (qu'on eût autrefois dissequé des hommes vivans) qui étoit cependant assez remarquable pour ne devoir pas être passé sous silence par tant d'Auteurs anciens, tels sur-tout, que Plin, & que Galien. C'est la réflexion de notre Auteur. Galien tout curieux qu'il étoit de connoître la structure de l'homme, n'a jamais dissequé de cadavre humain, ce n'étoit pas la coutume de son tems; on auroit appréhendé de troubler par-là les Dieux Manes.

Ce Medecin se contentoit d'ouvrir des animaux, & il les ouvroit tout vivans.

M. Mugellani, pour relever le mérite de l'Anatomie, observe que les Théologiens même, comme S. Gregoire de Nyse, Meletius, Théophile, Nemesius misenus, se sont fait un plaisir de s'appliquer à cette Science, & que ces trois derniers ont laissé d'élégans Ecrits sur la nature de l'homme, & sur la structure de son corps.

Il parle ici du triste sort de l'Ecole de Medecine d'Alexandrie, dont la Bibliothèque fut brûlée par les Barbares, comme le rapporte Abulpharage, & employée à chauffer des bains, perte qu'on ne sçauroit trop déplorer, & depuis laquelle, les Sciences tombèrent dans l'oubli, à peu de vestiges près qui en restèrent chez quelques Grecs & quelques Larins réfugiés dans les bois. Les Princes Arabes firent leurs efforts pour rappeler les Sciences prosrites, mais ces efforts n'eurent

pas grand succès. L'Italie fut plus heureuse dans ses tentatives. Elle vint à bout de rétablir l'étude de l'Anatomie, qui pendant quatre cens ans, avoit été interrompue avec toutes les autres Sciences, & on y commença à dissequer publiquement des cadavres de criminels : notre Auteur cite sur cela l'exemple de Mundinus, qui le premier des Italiens, a donné un Livre d'Anatomie; mais ce ne fut là qu'un léger commencement, en comparaison de ce que firent deux cens ans après, de sçavans Medecins, tels que Antonius Benivenius, Carpi, Columbus, Fallope, Arantius, Eustache, Vesale, Casserius, Fabricius, Harvée.

M. Mugellani parle ici des progrès qu'a fait l'Anatomie en différens Pays; & à cette occasion les Afellius, les Borel, les Bellini, les Malpighi, &c. ne sont pas oubliés.

Il finit par un détail des avantages qu'on retire de l'Anatomie, non seulement pour la guérison des maladies, mais pour la connoissance de soi-même, pour le règlement des mœurs, pour la Philosophie & pour se préparer à la mort.

Quant à la Philosophie, chacun sçait de quelle utilité a été à Platon & à Ciceron, la connoissance de l'Anatomie pour raisonner comme ils ont fait, sur la *nature des Dieux*.

Quant au règlement des mœurs, M. Mugellani trouve que rien ne donne là-dessus de plus grandes le-

çons, que l'ouverture des cadavres. On y voit, dit-il, les affreux ravages que produisent dans les organes du corps, la colere, l'incontinence, l'intemperance & les autres passions désoordonnées. On y voit par quels légers commencemens s'introduisent les plus dangereuses maladies & avec quelle facilité elles peuvent être évitées, lorsqu'on a soin de regler ses mœurs, & de ne donner dans aucun excès.

Tout le monde est persuadé de la nécessité de mourir, mais quand on a vu par l'Anatomie, de quelle délicatesse sont les ressorts du corps, quelle est leur dépendance les uns des autres, en sorte qu'il n'en faut qu'un seul d'arrêter pour les arrêter tous, cette nécessité de mourir frappe bien davantage l'esprit, & loin de s'étonner alors, que l'homme vive si peu, on est tout surpris qu'il puisse vivre seulement quelques heures; pensée qui engage à faire de sérieuses réflexions sur soi-même, & à regarder comme une folie, la conduite de ceux qui vivent comme s'ils avoient un corps indissoluble. M. Mugellani prend ici occasion de parler du mépris qu'on doit faire des richesses, dès qu'on a un corps qui permet si peu d'en jouir. Il entre là-dessus dans un détail auquel nous renvoyons, & qui fait voir que la Medecine n'est pas inalliable avec la Religion, qu'au contraire elle l'inspire naturellement.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

ITALIE.

DE NAPLES.

ON a imprimé ici in-4°. Il *Newtonianismo per le Dame*, ovvero *Dialoghi sopra la Luce e i Colori* : c'est-à-dire : *La Philosophie de Newton pour les Dames*, ou *Dialogues sur la Lumière & les Couleurs*. 1737.

DE MILAN.

Voici le titre d'un grand Ouvrage que M. Argelati avoit annoncé depuis quelque tems sans le nommer, & que la Société Palatine, s'est chargée de faire imprimer: *Antiquitates Italicae Medii Aevi, sive Dissertationes de Moribus, Ritibus, Religione, Regimine, Magistratibus, Legibus, Studiis Litterarum, Artibus, Lingua, Militia, Nummis, Principibus, Libertate, Servitute, Fœderibus, aliisque faciem & Mores Italici Populi referentibus, post declinationem Rom. Imp. ad annum usque M. D. omnia illustrantur & confirmantur ingenti copia Diplomatum & Chartarum veterum, nunc primum ex Archivis Italiae depromptarum, additis etiam Nummis, Chronicis, aliisque Monumentis numquam antea editis. Auctore Ludovico-Antonio MURATORIO, Serenissimi Ducis Mutinae Bibliotheca Praefecto*. A ce titre on a joint une Préface de sept pages in-fol. laquelle nous apprend que

M. Muratori, non content d'avoir donné au Public l'Immensé *Recueil des Ecrivains de l'Histoire d'Italie*, qui vient d'être enfin achevé, rentre aujourd'hui dans une nouvelle Carrière. Il veut, par l'Ouvrage que nous annonçons, dégager la parole qu'il avoit donnée en 1717. en publiant les *Antiquitez de la Maison d'Este*. Après avoir mis au jour tout ce qui s'est pu trouver d'Auteurs qui ont écrit de l'Histoire d'Italie, personne n'étoit plus capable que lui d'exécuter l'entreprise qu'il propose aujourd'hui. En examinant dans cette Préface la différence qu'il y a entre l'étude de l'Histoire des Grecs & des Romains dans le tems que ces Peuples étoient les plus florissans, & celle de cette même Histoire dans les tems de barbarie, il fait voir que cette dernière étude, quoiqu'elle paroisse avoir quelque chose de rebutant, n'est cependant ni moins utile, ni moins agréable que l'autre. Il cite les Ecrivains qui se sont exercés à débrouiller les Antiquitez du moien âge, & il prétend qu'ils se sont acquis autant de gloire, que les Savans qui ont travaillé sur les Antiquitez Grèques & Romaines dès les plus beaux siècles : mais il s'en faut bien que les premiers aient épuisé la matière, comme il semble à M. Muratori que ceux-ci l'ont fait. Il ne compte pas non plus rien laisser à traiter après lui. Son but

but est seulement de donner une connoissance assez exacte de l'état où se trouverent les Peuples d'Italie depuis le cinquième siècle , tems de l'entiere décadence de l'Empire Romain , jusque vers la fin du quinziesme , en faisant entrer dans son plan tout ce qui est compris dans le titre que nous avons rapporté. Nous ignorons combien un tel Ouvrage contiendra de Volumes. M. *Argelati*, sans doute, s'est chargé du soin de nous en informer , & nous ne manquerons pas d'en faire part à nos Lecteurs , dès que nous aurons reçu son Programme.

R U S S I E.

DE PETERSBOURG.

On a achevé d'imprimer l'Histoire des *Baïres*, par M. *Bayer*. L'Auteur a inseré à la fin du Volume diverses Pieces de Missionnaires Protestans du Malabar , entre autres , une *Chronologie Indienne*.

S U E D E.

DE STOCKHOLM.

M. *Eric-Jules Bioerner* , connu par quelques autres Traitez Latins , a publié à l'Imprimerie Royale *Introductio in Antiquitatem Lingue Gothicae, & cognitionem Historiarum Gothicarum*. Il doit bien-tôt sortir de la même Imprimerie un premier Volume de l'Ouvrage intitulé : *Thesaurus Historiarum Gothicarum*, Juillet.

dans lequel les Histoires les plus anciennes & les mieux choisies des Rois & des Héros du Nord paroîtront en ancien Langage *Gothique*, en *Suedois* & en *Latin*, avec les remarques nécessaires.

D A N N E M A R C.

DE COPENHAGUE.

Il paroît ici une Brochure Académique de M. *Jean-Samuel Carl*, Medecin du Roi & Disciple de feu M. *Stalhb.* Elle est intitulée : *Dialectica Sacra*, hoc est, *Disciplina Corporis ad Sanctimoniam animae accommodata*. Le même Auteur a aussi fait imprimer un Volume in-8°. sur l'Histoire des maladies sous ce titre : *Historia Medica Pathologica-Therapeutica, in qua morborum circumstantie perpetue essentiales & extra essentiales aphoristicè expenduntur; accedit exemplaris institutio de cognitione & dependentia morborum, ex Foresto, revisa ab Jo. Jac. Schliack.*

A L L E M A G N E.

DE NUREMBERG.

M. *Schramm* , Conseiller des Comtes de *Solems*, a mis au jour en un Volume in-8°. avec figures un Traité des *Litieres* & des *Chaises à Porteur* ; on assure que cet Ouvrage est également utile & agréable.

Le Public est redevable à M. *Beyschlag*, d'un Recueil curieux de quelques Lettres qu'il a fait imprimer en une Brochure in-fol. Il s'y

agit de rechercher en quel tems la Langue Allemande a commencé d'être employée dans les Actes publics, dans les Dietes & dans les Tribunaux de l'Empire, & de voir si cette époque doit être fixée à la Constitution de Mayence donnée en 1235. par Frideric II. comme on le croit communément. La Brochure a pour titre : *Collectio Epistolarum de Epocha Lingua Germanica in Constitutionibus Imperii publicis, &c.* & les Lettres sont de M. *Beyschlag* lui-même, de M. de *Bumou*, de M. l'*Abbé de Gorzwich*, l'Auteur du grand Traité sur l'Art Diplomatique pour ce qui regarde l'Allemagne, de Messieurs *Kochler*, *Garelli*, Bibliothécaire de l'Empereur & de quelques autres.

D'ALTORE.

On a imprimé ici une Dissertation Académique de M. *Schwarz*, intitulée : *De Henrici VI. Imperatoris Romani eaque ignominiosa coronatione*. Quelques Historiens ont prétendu que le Pape Celestin III. s'étoit servi des pieds pour couronner Henri VI. & Constance sa femme, & qu'après leur avoir ainsi mis la Couronne, il la leur jetta de même de dessus la tête. M. *Schwarz* refuse cette opinion, par des raisons de convenance, & par l'argument négatif, tiré du silence des Historiens contemporains, dont plusieurs rapportent expressément que Celestin rendit de grands honneurs à Henri VI. en le couronnant.

DE HALLE.

L'Imprimerie de la Maison des Orphelins débite depuis peu l'1^{er} Volume des *Reliquie Manuscriptorum* de M. de *Ludwig*. Ce Volume contient trois articles. Le premier est une Vie de *Philippe le Bon*, Duc de Bourgogne, adressée à Charles son fils, par Jean *Germain* Evêque de Châlons sur Saone, & premier Chancelier de l'Ordre de la Toison d'or. Le second contient une *Chronique de Bohême*, qui va jusqu'à l'an 1354. & qui avoit déjà été imprimée dans le *Recueil des Historiens d'Allemagne*, publié par M. *Menneke*. Le troisième article est une suite de Diplomes, tous du 15^e siècle.

ANGLETERRE.

D'OXFORD.

Les augmentations considérables qu'a reçues la Bibliothèque Bodléienne depuis que le Catalogue en a été publié en 1654. par M. *Thomas Hyle*, ont fait penser à en dresser un nouveau. M. *Bowles*, chargé du soin de cette Bibliothèque, avoit commencé ce travail, que la mort l'a empêché d'achever; son Successeur M. *Fisher*, aidé de M. *Langford*, l'a continué & conduit à sa perfection. Ce Catalogue qui ne comprend que les Livres imprimés, vient de paroître en deux Vol. in-fol. sous ce titre : *Catalogus impressorum Librorum Bibliothecæ Bodleianæ, in Academiâ Oxoniensi*.

nienfi. *E Theatro Sheldoniano.* 1738.

FRANCE.

DE POITIERS.

Jacques Faulcon a en vente *Juris Canonici Theoria & praxis a forum tam Sacramentale quam Contentiosum, tum Ecclesiasticum, tum seculari.* Opus exactum non solum a Innorman *Juris communis & Romani, sed etiam Juris Francici.* Auctore R. P. Joanne Cabassurio, *Aquisextiensis, Congregationis Oratorii Domini Jesu Presbytero.* EDITIO NOVISSIMA, ceteris anterioribus longè accuratior & emendatior, nec-non a Joanne-Petro Gibert, *Doctore Theologo & Canonista celeberrimo, Summaris ac Notis illustrata, variisque, tum Regiis, tum Supremi Senatus Parisiensis aucta Decretis,* &c. Augustoriti Pictonum. 1738. in-folio.

DE PARIS.

DOM Bouquet, de la Congregation de S. Maur, vient enfin de mettre au jour son Projet de la nouvelle Collection des Historiens de France, que le Public attend depuis si long-tems, & avec tant d'impatience. Cet Ecrit qui est de 16 pag. in-4°. en Latin & en François, est trop curieux pour n'en pas donner ici un Extrait plus étendu que nous n'avons coutume de faire dans nos *Nouvelles Littéraires.*

Pierre Pithou, selon l'Auteur, est le premier qui ait conçu le dessein de rassembler en un corps les Prin-

cipaux Historiens de France soit imprimés, soit manuscrits Il en publia deux Vol. l'un in-8°. & l'autre in-fol. en 1588 & 1596. Nos voisins s'empresserent à la vérité de suivre son exemple; mais personne parmi nous ne se mit si-tôt en devoir ou de suppléer à ce qu'il avoit omis, ou de continuer ce qu'il avoit commencé. Ce ne fut qu'en 1635. qu'André du Chesne, si digne, du DOM Bouquet, par tant de titres, du nom de pere de notre Histoire, publia le plan d'une nouvelle Collection plus étendue & plus ample que celle de Pithou qui se terminoit à l'année 1285. la sienne devoit contenir en 14 Vol. in-fol. toute la suite des anciens Monumens de l'Histoire générale de la Monarchie depuis son origine jusqu'au regne d'Henri II. Il en parut deux premiers Volumes en 1636. & l'Auteur étant mort pendant qu'on imprimoit les deux suivans, ils ne furent achevés qu'en 1641. par les soins de son fils, qui donna de plus en 1649. un 5^e Vol. le dernier du Recueil le plus complet en ce genre que nous ayons eu jusqu'à présent.

En 1676. M. Colbert invita plusieurs Sçavans assemblés chez lui à conférer en sa présence sur les moyens de perfectionner le Projet de Duchesne; mais la jalousie & la présomption de ces mêmes Sçavans, comme l'observe l'Auteur, rendirent inutiles les favorables dispositions du Ministre. Le célèbre Pere Mabillon trouva depuis dans l'humble défiance qu'il

K k k ij

avoit de lui-même des raisons pour se dispenser d'un travail dont M. le Tellier, Archevêque de Reims, soutenu du crédit de M. de Louvois, le sollicitoit de se charger.

Enfin M. Daguesseau ayant été nommé Chancelier de France, la Collection de nos Historiens fut une des premieres entreprises qu'il proposa aux gens de Lettres qui s'empressoient à lui témoigner leur zèle. On prit des mesures, on convint d'un nouveau plan, & le P. le Long de l'Oratoire se préparoit à le suivre, lorsque la mort l'enleva en 1721.

Tel est le précis du compte que rend Dom Bouquet des tentatives inutiles qu'on fit pour reprendre l'Ouvrage que Duchesne n'avoit pas porté à sa perfection; en 1723. il fut nommé lui-même par ses Supérieurs pour entrer dans une carrière qui paroissoit abandonnée. » Nous ne pouvions, *dit-il*, » justifier ce choix que par l'excès » de notre zèle. Qu'il nous soit » donc permis, *ajoute-t-il*, de nous » rendre ce témoignage, que l'ardeur avec laquelle nous embrasâmes le travail qu'on nous imposoit, ne s'est jamais ralentie, » & que nous n'avons pas cessé d'y » rapporter toutes nos études.

Il nous apprend ensuite que les Sçavans, tant dans les Conférences tenues chez M. Colbert que dans celles qui se sont tenues depuis chez M. le Chancelier, étoient convenus qu'il falloit donner au commencement du Recueil, une parfaite connoissance des Gaulois

avant l'établissement des François dans les Gaules, & c'est ce qu'il a exécuté dans son premier Volume, en imprimant des extraits de tout ce qui trouve là-dessus dans les Auteurs Grecs & Latins. Il n'a eu garde d'omettre les Commentaires de César sur la guerre des Gaules, mais il ne s'est pas cru obligé de suivre le sentiment de M. Ducange qui auroit voulu qu'on y eût ajouté la Traduction Grecque de Planude.

Il doit mettre à la tête du même Volume une Carte Géographique des Gaules Cisalpine & Transalpine, dressée sur les descriptions des anciens tant Historiens que Géographes; il fera graver la partie de la Carte du Peutinger, qui regarde la Gaule, & il la placera à l'endroit qui lui convient. Ce Volume sera terminé par quatre Tables. La première contiendra les noms des Villes, des lieux & des Peuples, la seconde les noms François des Villes avec les noms Latins, la troisième les noms des personnes, & la quatrième sera pour les matières. On trouvera des Notes critiques dans les endroits qui en auront besoin, & Dom Bouquet promet de traiter dans la Préface plusieurs questions qui concernent les Gaulois; cette Préface sera suivie d'une Table Chronologique; c'est-à-dire d'Annales Gauloises & Françaises, qui contiendront par ordre des tems, les principaux faits dispersés çà & là dans le Volume.

Après avoir ainsi expliqué l'économie de ce Volume qui est com-

me le Préliminaire ou l'Introduction aux Actes de l'Histoire de France, l'Auteur passe à la méthode qu'il s'est prescrite pour la suite de sa Collection, & aux recherches qu'il a faites pour la rendre la plus complète qu'il lui sera possible. » Graces, *dit-il*, à la protection dont Monseigneur le Chancelier honore l'Ouvrage & les Auteurs, nous avons eu plus de secours qu'il ne nous étoit permis de l'espérer. Ce premier Magistrat du Royaume nous a fait l'honneur de nous appeler chez lui, & a bien voulu former une assemblée de Sçavans pour l'examen de notre Projet. C'est dans ces doctes conférences qu'après avoir discuté en sa présence les différentes vûes qui y ont été proposées, on s'est arrêté ou par son inspiration ou par son choix, à celles qui nous ont dirigés dans le nouveau plan que nous suivons.

Un point sur lequel on est assez partagé, c'est sur l'usage qu'on doit faire des Chroniques qui ne répètent que ce qui se trouve en des Chroniques plus anciennes : faut-il les imprimer toutes en entier ? suffit-il de n'en prendre que ce en quoi elles diffèrent ? ou bien doit-on les couper selon les differens regnes auxquelles elles conviennent, comme a fait Duchesne ? Chaque usage a ses inconvéniens ; Dom Bouquet a coupé les Chroniques, mais moins fréquemment que Duchesne. Il prend d'abord tout ce qui regarde la première Race, ensuite

ce qui concerne la seconde. A l'égard de la troisième, il sacrera des époques auxquelles il coupera les Chroniques, par exemple depuis Hugues Capet, jusqu'à la fin du regne de Louis VII. c'est-à-dire depuis l'an 987. jusqu'en 1180. & ainsi des autres, par-là les Chroniques seront moins coupées, & il n'y aura pas autant de divisions que de Regnes. Il donnera les Chroniques Françoises de S. Denys, & les fera imprimer à côté des Auteurs, dont elles contiennent la traduction.

Tout le Recueil des Actes de l'Histoire générale ne passera pas la mort de François I. il y aura quatre *Appendices* à la fin de la première & de la seconde Race, & dans la troisième à la fin de chaque Epoque. Le premier contiendra des Vies des Saints dans lesquelles on trouve une infinité de bonnes choses pour notre Histoire qu'on chercheroit inutilement ailleurs. Le second sera pour les Lettres Historiques des Rois, des Papes, des Evêques, &c. Le troisième comprendra les Loix, les Formules, les Constitutions des Rois, & des Extraits des Conciles ou des Capitulaires qui auront rapport à l'Histoire & aux Coutumes. On mettra dans le quatrième *Appendice* les Diplomes de nos Rois, qu'on pourra continuer jusqu'à Philippe Auguste inclusivement. Pour les Chartres des Rois suivans, Dom Bouquet compte de donner celles qui sont les plus considérables & qui concernent plus précisément

l'Histoire, soit générale, soit particulière.

Chaque Volume sera accompagné de Préfaces, de Notes Critiques & de Tables, & on aura soin de marquer à la marge les années, quand elles ne seront pas énoncées dans le Texte. Outre les Tables telles qu'elles sont dans le premier Volume, on en pourroit encore compter deux autres qui ne seront ni moins utiles ni moins curieuses. L'une pour les mots barbares dont on donnera l'explication; l'autre pour les Généalogies des Princes & des Grands du Royaume telles qu'elles seroient prouvées par les Actes de chaque Volume. Pour ne rien laisser à désirer, il y aura au commencement de chaque Race une Carte Géographique qui représentera les Etats que nos Rois possédoient; enfin pour la commodité des étrangers, le titre de l'Ouvrage, les Préfaces, les Annales ou Tables Chronologiques, & quelques autres choses seront en Latin & en François.

On ne séparera pas les morceaux Historiques qui regardent les Croisades. Outre ceux que Bongars a publiés, & ceux que Duchêne a mis dans son quatrième Tome, il y en a encore dans les Bibliothèques un si grand nombre qui n'ont pas été imprimés, que le Recueil en pourra aller jusqu'à quatre ou cinq Volumes.

Dom Bouquet finit son *Prospectus* en priant les Sçavans de lui faire part de leurs lumières, de l'aider de leurs conseils, & de lui com-

muniquer ce qu'ils ont de particulier qui pourroit contribuer à la perfection de son entreprise. Pour nous nous ne terminerons pas cet Extrait sans souhaiter à l'Auteur qui consacre ainsi ses veilles à l'utilité publique, assez de vie & de santé pour voir la fin d'un Ouvrage dont on lui fera d'autant plus redevable, qu'il intéresse également la gloire de nos Souverains, & l'honneur de la Nation.

On peut voir le premier Volume chez *Gabriel Martin, Coignard, Mariette*, & les *Freres Guerin*, qui se sont chargés de l'impression de ce grand Recueil, & qui n'épargnent en cette occasion ni soin ni dépenses pour soutenir & même pour augmenter la réputation qu'ils ont dans leur profession.

Charles-Arnone Jombert, Libraire du Roi pour l'Artillerie, rue S. Jacques, à l'Image Notre-Dame, a en vente un Livre très-bien imprimé, & dont le titre est *Traité d'Architecture dans le goût moderne, ou de la distribution des Maisons de Plaisance, & de la décoration des Edifices en général*. Par *Jacques-François Blondel*. Ouvrage enrichi de 160 planches en taille-douce, gravées par l'Auteur. Le Tome I. en 1737. & le Tome II. en 1738. in-4°.

Aurelia, ou *Orléans délivré*, Poème Latin, traduit en François. Chez *Prault fils*, Quai de Conty; & *Chaubert*, Quai des Augustins. 1738. in-12. Nous ne dirons rien ici de cet Ouvrage, parce que nous en rendrons compte dans nos

premiers Journaux.

La Veuve *Mazieres* & J. B. *Garnier*, rue S. Jacques, ont imprimé & débitent le *Traité* de feu M. *Tournely* sur la *Grâce*; sous ce titre: *Prælectiones Theologicae* de Gratiâ, ad usum S. Seminariorum, & examinâ ad Gradus Theologicos prævii, Tomo unico contracta. Opus Eminentiſſimo S. R. E. Cardinali DE FLEURY, Regni Administro dictatum, &c. 1738. in-12.

Sentimens sur la dignité de l'Ame, la nécessité de l'adoration, les avantages des afflictions, & sur l'abandon de Dieu. Ouvrage Posthume du R. P. *Avrillon*, Religieux Minime. Chez la Veuve le *Mercier*, rue S. Jacques, vis-à-vis S. Yves, à S. Ambroise. 1738. in-12.

La Veuve *Delaulne* débite actuellement les Tomes XI. & XII. des *Causés* célèbres & intéressantes, avec les Jugemens qui les ont décidées. Recueillies par M. *Gayot de Puttaul*, Avocat au Parlement. 1738. in-12.

Le *Praticien Universel*, ou le

Droit François, & la *Pratique* de toutes les *Jurisdicitions* du *Royaume*, suivant les nouvelles *Ordonnances*, &c. Par M. *Couchet*, Avocat au Parlement. *Huitième Edition*, revüe corrigée & augmentée d'un *Traité* sur l'exécution provisoire des *Sentences* & *Ordonnances* des premiers *Juges*, en différentes matières, & sur les *Arrests* de défenses, & autres *Arrests* sur *Requêtes*. Par M. de la *Combe*, Avocat au Parlement. Chez *Mesnier*, rue S. Severin, au *Soleil d'or*, ou en fa *Boutique*, Grand'Salle du Palais, à la même *Enseigne*. 1738. six Volumes in-12.

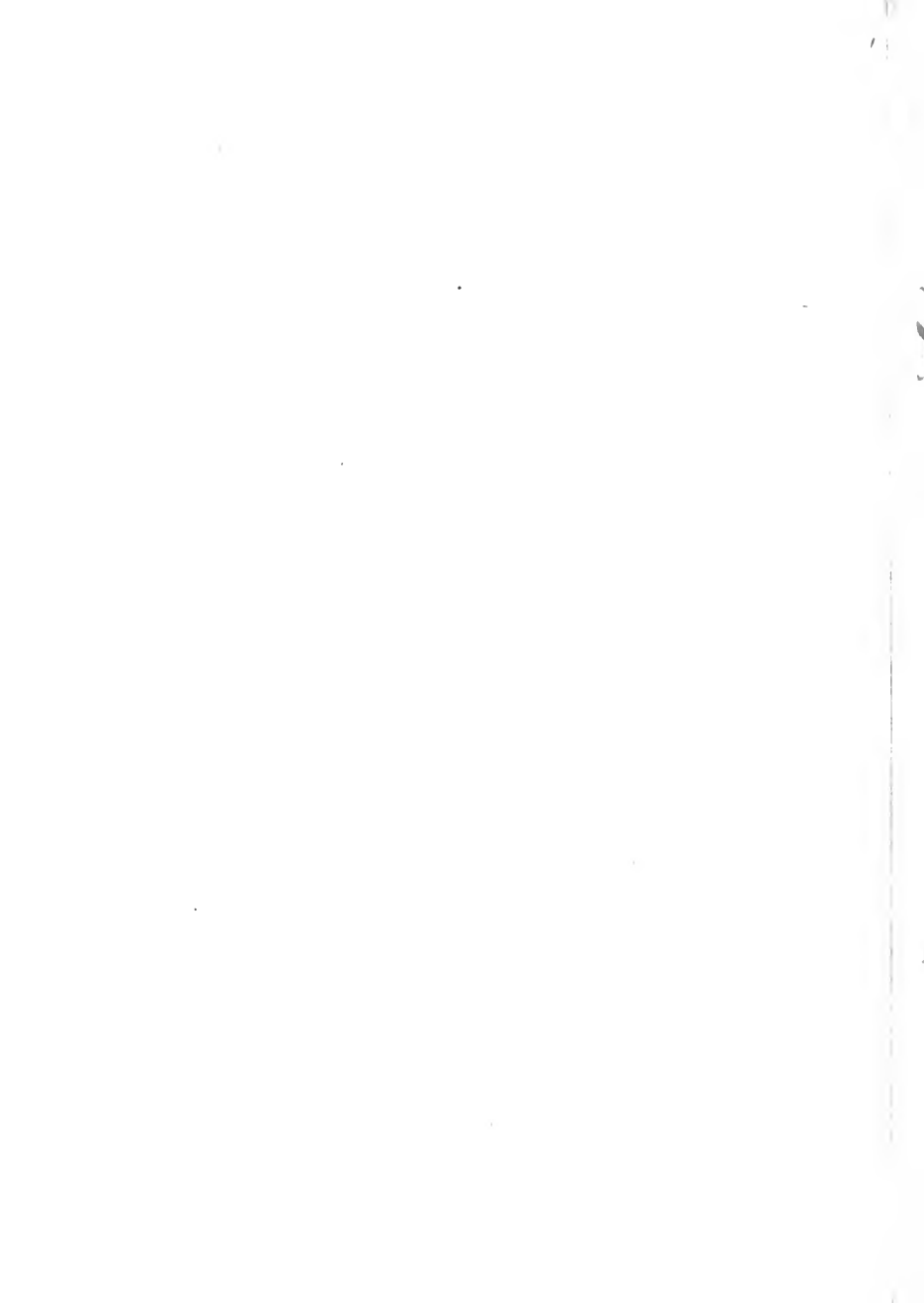
On a mis en vente chez *Gifsey*, rue de la vieille *Bouclerie*, à l'*Arbre* de *Jessé*; & *Bordelet*, rue Saint Jacques, à l'*Image* S. *Ignace*, vis-à-vis le *Collège* des PP. *Jesuites*, les *Oeuvres* de *Pierre Corneille*. Volume in-12. qui sert de septième Tome aux *Oeuvres* du même *Auteur*. Les mêmes *Libraires* vendent les *Oeuvres* de *Pierre* & de *Thomas Corneille* en onze Volumes in-12.

T A B L E

DES ARTICLES CONTENUS DANS LE JOURNAL DE JUILLET 1738.

| | |
|---|----------|
| H <i>Histoire d'Arménie</i> , &c. | pag. 387 |
| <i>Oeuvres</i> de <i>Scarron</i> , nouvelle Edition, &c. | 398 |
| <i>Remarques</i> de <i>Grammaire</i> sur <i>Racine</i> , &c. | 406 |
| <i>Histoire</i> de l' <i>Académie Royale des Sciences</i> , &c. | 418 |
| <i>Discours</i> sur l' <i>usage</i> de l' <i>Anatomie</i> , &c. | 434 |
| <i>Nouvelles Littéraires</i> , | 440 |

Fin de la Table.



LE
JOURNAL
DES
SCAVANS,

POUR

L'ANNE'E M. DCC. XXXVIII.

A O U S T.

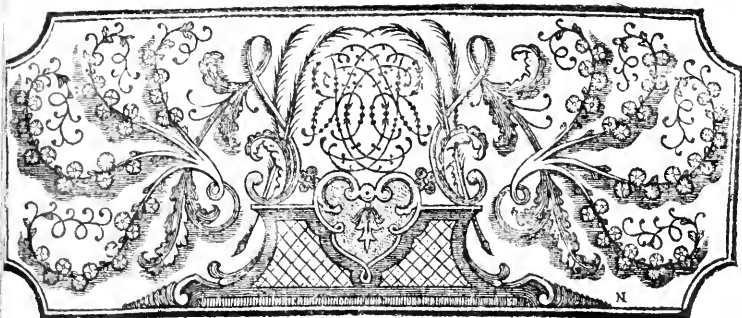


A P A R I S,

Chez CHAUBERT, à l'entrée du Quay des
Augustins, du côté du Pont Saint Michel, à la
Renommée & à la Prudence.

M. DCC. XXXVIII.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROY.



LE
JOURNAL
DES
SCAVANS.



AOUST M. DCC. XXXVIII.

CLE'ON A EUDOXE, TOUCHANT LA PRE'E'MINECE DE
la Medecine sur la Chirurgie ; par M. ANDRY , Professeur Royal ,
Docteur-Régent , & Ancien Doyen de la Faculté de Medecine de Paris.
Medicina corpus vel tuctur , vel restaurat salutem ; sub quâ Chirur-
gia , Apothecariorum , Pigmentariorum , Balneatorum , Rasorum
turba millitat. *Greg. Reisch. KYKLOPAIDeia. Lib. 12. Cap. 12.* A Paris,
chez Giffey , rue de la vieille Bouclerie , à l'Arbre de Jessé. 1738.
in-12. 1^e & II^e Part. pag. 387.

UNE petite Brochure de 20
pages d'impression, intitulée
Mémoire où l'on fait voir en quoi peut
Aoust.

consister la Prééminence de la Méde-
cine sur la Chirurgie , a paru mérit-
ter , par l'importance de sa matie-
L11ij

le, les Réflexions du Public, surtout, après le jugement avantageux qu'en a porté l'Auteur des *Observations sur les Ecrits modernes*, qui qualifie cette Brochure d'*Ecrit nouveau d'une grande beauté, de curieuse Piece, digne de l'attention de toutes les personnes d'esprit & de goût, d'agréable & d'intéressante discussion, pleine de toutes les ressources de l'esprit*, &c.

M. Andry en a jugé bien différemment dans l'Ouvrage dont nous rendons compte, où, sous le nom de *Cicéron*, il déclare fort naturellement à son intime ami *Eudoxe* tout ce qu'il pense de ce Mémoire; & voici par quels traits il le caractérise en général. » Ce » qu'on s'y propose (dit-il) c'est » de persuader que la Médecine n'a » point de prééminence sur la Chirurgie : mais le dirai-je (ajoute-t-il) ? pas la moindre preuve ; » tous raisonnemens faux ; nul ordre, » nulle méthode ; confusion par-tout ; invectives sans nombre ; » passages tronqués & falsifiés ; » profanations des Livres Saints ; » froides & insipides railleries ; » méprises perpétuelles ; aveuglement dans les points les plus » clairs ; contradictions sans fin ; » ignorance profonde de ce que » disent les Auteurs, dont on veut » s'autoriser ; & pour comble de » tous ces égaremens, cris de victoire à toutes les pages, pour ne » pas dire à toutes les lignes. « Tel est donc (selon notre Auteur) l'Ecrit des Chirurgiens de S. Côme, (car ils se donnent pour en être

les Ouvriers, ils y parlent en leur nom, & toujours par le mot de nous). M. Andry, loin de vouloir quant à tous ces points, en être cru sur sa parole, a soin de particulariser chacune de ces qualifications, & d'en apporter des preuves qui paroissent très-convaincantes. Mais pour ce dessein, comme il s'agit d'examiner & de réfuter un Ecrit sans ordre, l'Auteur n'en n'observe ici d'autre que celui de suivre cette Brochure pied-à-pied, & de partager cet examen en plusieurs petits articles.

Le premier roule sur le début du Mémoire, début curieux par sa singularité : en voici les termes. » La Chirurgie est la base de la » Médecine, les maux extérieurs » ont été les premiers objets que » les hommes ont saisis : de ces » maux on a porté les yeux sur » ceux des parties internes du » corps, &c. « Mais (dit notre Auteur) en supposant gratuitement que la Chirurgie eût précédé la Médecine, s'ensuivrait-il qu'elle en fût la base ? Les arts les plus grossiers ont devancé, sans doute, les Sciences les plus sublimes qui peuvent y avoir quelque rapport : s'ensuit-il qu'ils en soient la base ? De plus, la Chirurgie est un instrument de la Médecine ; or l'instrument qu'emploie une Science doit-il passer pour être la base de cette Science ? Mais (ajoute M. Andry, rien n'est moins vrai que cette seconde Proposition ; les maux extérieurs ont été les premiers objets que les hommes ont saisis. Il faudroit,

pour la prouver, mettre en œuvre deux suppositions également absurdes : la première, Qu'anciennement les hommes n'étoient attaqués que de maladies externes, & jamais de maladies internes, auxquelles ils ne devinrent sujets qu'après un grand nombre de siècles : la seconde, Que les maladies internes ayant de tout tems attaqué les hommes, ceux-ci ne se mirent en peine d'y chercher des remèdes qu'après ce grand nombre de siècles, & qu'auparavant les fièvres, les coliques, les pleurésies, les fluxions de poitrine n'attiroient nullement leur attention.

En général, il est constant (dit notre Auteur) que comme le remarque expressément Hippocrate, la Médecine a commencé par la diète ou le régime & par les secours intérieurs ; & que la Chirurgie ou l'opération de la main, celle surtout, qui se fait par le moyen des instrumens, est la dernière des parties de la Médecine ministrante, que les hommes se soient avisés d'employer ; comme le témoignent assez Plin & Scribonius Largus, dont on peut voir ici les passages. On sçait d'ailleurs que Palamède, contemporain de Chiron, prescrivait des remèdes internes ; que l'usage de la purgation est beaucoup plus ancien que le Siège de Troie & que l'expédition des Argonautes, suivant la fameuse Histoire des Cheveux de Méléagre : qu'Esculape guérissait par des potions, non seulement les fièvres & les douleurs, mais les playes mê-

mes & les ulcères. Or les potions ne sont pas du ressort de la Chirurgie ; & cet art, disent Hippocrate & Galien, ne peut rien, ou presque rien produire de bon, sans les autres parties ou les autres secours de la Médecine ministrante, sçavoir la diète ou le régime, & la Pharmacie.

M. Andry revient encore à cette étrange proposition, *Que la Chirurgie est la base de la Médecine*, & il déplore ironiquement ici l'aveuglement d'Hippocrate, de Galien, & de toute l'Antiquité Grèque, Latine, Arabe, celui de tant d'Auteurs Anglois, Allemands, Italiens, François ; d'avoir méconnu, comme ils l'ont fait, une vérité si palpable & si importante ; d'avoir tous unanimement pensé, que les principes de Géométrie, de Mécanique, de Physique expérimentale, les axiomes qu'elle enseigne indépendamment des hypothèses, l'Anatomie, l'économie animale, la partie générale de la Pathologie, la Séméiotique, l'Hygiène, & la partie générale de la Thérapeutique, toutes parties, qui n'appartiennent en rien à la Chirurgie, formoient la base de la Médecine dogmatique, & éclaireroient l'expérience : d'avoir cru, que sans ces connoissances préliminaires, l'étude des maladies & celle des formules ou remèdes pour les guérir, ne faisoient, malgré beaucoup d'expérience, qu'un homme dangereux & souvent meurtrier. Notre Auteur plaint (du même ton) les *Purés*, les *Guillemeau*, &

tous les autres grands Chirurgiens, d'avoir eu la simplicité d'avouer de bonne foi, tenir tout des Medecins, au lieu que les Chirurgiens d'aujourd'hui ont le courage de pretendre que la Medecine ne subsiste que par la Chirurgie. J'aime-rois autant (continue M. Andry) voir ce Maître de danse & ce Maître de Musique, qui disent dans les Comédies de *Moliere*, l'un que l'harmonie du monde ne subsiste que par la danse, l'autre, qu'elle ne subsiste que par la Musique. A l'égard du reproche, que l'Auteur du Mémoire, dès l'entree, fait à la Faculté, de proposer aux Chirurgiens ses Thèses comme des *Tables sur lesquelles ils doivent lire les regles de leur Art*, la Faculté le mérite d'autant moins, qu'elle n'a jamais regardé les Barbiers - Chirurgiens comme étant à portée d'entendre le langage de ses Thèses écrites toutes en Latin : car la Thèse Latine & Françoise de M. *Santeul* ne doit point tirer à conséquence, ce Docteur l'ayant fait imprimer de son chef & sans consulter la Faculté.

De ce début du Mémoire en question, M. A. passe au procès qu'on y fait à feu M. Daniel le Clerc, d'avoir prétendu, sur un passage d'Aristote, qu'avant que la Medecine & la Chirurgie fissent deux Professions à part, il y avoit deux especes de Médecins ; les uns qui donnoient des ordres, & les autres qui les exécutoient. Ils soutiennent que c'est faute d'avoir entendu ces deux mots Grecs *ἰατροὶ* & *ἀρχι ιατροὶ* que M. le Clerc a donné

dans ce sentiment ; au lieu qu'eux, Chirurgiens de Saint Côme, ayant examiné par eux-mêmes, la véritable signification de ces mots Grecs, ont découvert que dans Aristote, ce sont des termes vagues, qui ne permettent pas qu'on s'en serve pour établir le partage en question : & que l'idée de M. le Clerc (ajointent-ils) est d'autant plus chimérique, qu'il ne s'agit dans Aristote, que d'une police idéale. Mais (reprend M. Andry) oserai-je à mon tour dire à ces Messieurs, tout sçavans qu'ils sont, qu'il n'y a rien ici d'idéal, que leur prévention même ; & que, ce qui doit paroître fort singulier, c'est de leur voir donner des leçons pour l'intelligence d'un passage Grec. Oserai-je donc dire à ces sçavans Critiques, qui entendent si bien Aristote (poursuit M. Andry) qu'Aristote fait ici mention d'une police qui s'observoit réellement ? Ce que l'Auteur prouve en transcrivant le passage Grec & l'accompagnant d'une très-exacte version Françoise ; après quoi il ajoute, s'adressant toujours à son ami *Eudoxe*, comme ces Messieurs sçavent parfaitement le Grec, apparemment le sçauront-ils lire. Comme vous en connoissez plusieurs, je vous prie donc de les renvoyer là-dessus au Texte même d'Aristote, où ils liront, mais pour parler plus sûrement, où ils verront tracées les lignes originales de ce Texte imprimées au bas de la page. J'ai appris (continue M. Andry, parlant encore à *Eudoxe*) que le Chirurgien qui vous rase ordinairement est un

de ceux que Messieurs les Jurez de S. Côme ont principalement consulté sur le passage dont il s'agit. C'est un homme qui passe chez eux pour très-versé dans cette Langue : faites-moi donc le plaisir de le consulter. S'il ne trouve pas ma traduction conforme à l'original, priez-le de vous dire en quoi elle pêche. En attendant ses sçavantes réflexions sur ce sujet, M. A. remarque que ce que dit ici Aristote répond parfaitement à ce que dit Hippocrate dans le premier de ses Aphorismes. D'où il conclut que ce que dit Aristote ne roule point sur une *police idéale*, & que la pensée de M. le Clerc n'est point *chimerique*. Les Auteurs du Mémoire se retranchent à dire, que ce qu'avance M. le Clerc marqueroit tout au plus entre le Medecin & le Chirurgien, une subordination semblable à celle, qui se trouve entre un Chirurgien & son fils ou son Disciple; mais (répond notre Auteur) les Medecins n'en demandent pas davantage, ni peut-être tant : car le Disciple du Chirurgien est ce que les Chirurgiens qui ont écrit, appellent du nom de *Serviteur*. Or les Medecins n'ont jamais regardé les Chirurgiens de S. Côme comme leurs *Serviteurs* ou leurs *Valets*.

M. Andry, pour éclaircir cette matiere, détermine en quoi consiste la Chirurgie. Il fait voir que la Medecine ne se divise point (comme le prétendent les Chirurgiens) en deux parties, dont l'une, qui est la Medecine proprement dite, renferme uniquement la connois-

sance & le traitement des maladies internes, & l'autre, nommée Chirurgie, renferme tout ensemble la connoissance & le traitement des maladies externes : mais que la Medecine, telle qu'elle a toujours été reconnue entre les mains de ceux qu'on appelle du propre nom de *Medecins*, renferme également, suivant tous les Auteurs originaux, la connoissance & le traitement de tout mal curable, soit externe, soit interne : qu'ainsi la Chirurgie n'est que l'exécution des opérations, que la Medecine juge convenables dans les maladies qui ont besoin de l'opération de la main ; de même que la Pharmacie n'est que la préparation ou l'exécution des remèdes pharmaceutiques ordonnés par la Medecine pour la guérison des maladies auxquelles ils conviennent; & de même que la diete n'est que l'exécution de ce que la Medecine prescrit aux Cuisiniers & autres pareils subalternes, pour le régime de vivre.

M. Andry remarque ici que Guy de Chauliac, que depuis long tems les Chirurgiens ont pris pour leur modèle, a donné lieu d'équivoquer sur l'objet de la Chirurgie, parce qu'étant Medecin de grande réputation il y a près de 400 ans, & dans un siècle plein d'ignorance, il exerçoit aussi la Chirurgie ; d'où il lui importoit peu de distinguer ce qui lui appartenait comme Medecin d'avec ce qui lui appartenait comme Chirurgien. Il est arrivé de-là que certains Auteurs, dont *Van-*

horn se moque avec raison, se sont avisés, sous le titre de Chirurgie, de traiter de toutes les maladies externes, telles que les tumeurs, les abcès, les pustules, &c. & d'en rapporter les signes, les causes, & jusqu'à la manière de les traiter par la diete & par la Pharmacie. Cependant les Auteurs du Mémoire reconnoissent eux-mêmes, que la Chirurgie consiste uniquement dans l'opération de la main; & ce n'est qu'en cela qu'ils se disent indépendans de la Médecine. La vérité (dit notre Auteur) leur a échappé sans qu'ils y aient pris garde. Mais ils ne font nulle difficulté de se contredire sur ce point, pour se tirer d'embarras, & la Chirurgie chez eux est un Protée, qui prend toutes sortes de formes. S'agit-il de se décharger de quelque événement fâcheux, causé par une opération? L'opération (disent-ils aussi-tôt) a été bien faite, c'est tout ce qu'on peut demander de la Chirurgie; elle est bornée à l'opération. Mais veulent-ils faire les Sçavans & se donner pour Philosophes, ils s'attribuent la connoissance des maladies mêmes qui ne se découvrent ni au doigt ni à l'œil, & seulement par les signes rationels, assurant que ces signes ont rarement trompé la Chirurgie, & soutenant ailleurs que la Médecine est aveugle, parce que (disent-ils) elle ne sauroit juger sûrement par les signes rationels, qui sont les seuls sur lesquels elle juge. Peut-on imaginer (dit l'Auteur) une contradiction plus manifeste?

Le titre le plus avantageux que les Chirurgiens aient pû trouver chez les Romains, pour s'illustrer, est la réception que ce peuple fit (selon Pline) au Chirurgien Archagathus, à qui le public éleva une maison, où se rendoient les malades. Ce Chirurgien (demande-t-on dans le Mémoire) fut-il soumis aux Médecins par les loix Romaines? Non, sans doute, on ne donna jamais de tels Guides ou de tels Juges à Archagathus. Mais (ajoute M. Andry) nos Chirurgiens n'ont garde de rapporter la fin de l'Histoire, telle que la raconte Ambroise Paré, d'après Pline & Sextus de Chéronée, en ces termes: Archagathus, l'un des premiers Chirurgiens de Rome, fut assommé comme un veau, & parce qu'il coupoit bras & jambes & faisoit autres œuvres Chirurgiques, il fut en telle horreur au Peuple Romain, qu'il fut tiré de sa maison & lapidé au champ de Mars. Au surplus, comment auroit-il pû être soumis aux Médecins, dans Rome, qui pour lors (selon Pline) n'en avoit aucuns?

Si l'aventure d'Archagathus ne fait pas honneur à la Chirurgie, les témoignages des Médecins Arabes, Rhasis, Avenzoar, Albucasis, dont les Auteurs du Mémoire s'attendent de tirer un grand relief, lui en font beaucoup moins. Voici en effet comme le premier parle des Chirurgiens de son tems: la plupart de ceux qui exercent la Chirurgie, ne l'exercent pas comme il faut, ils operent au hazard: ils n'étudient point leur Profession, ils s'en

le plus souvent gens idiots , rustiques & grossiers : leurs fraudes sont en si grand nombre , que ce Livre entier ne suffiroit pas pour en contenir la Liste. Ils ouvrent la veste , & s'ils n'y trouvent point de pierre , ils y en glissent une , qu'ils tirent ensuite : gens sans honte & capables de tout oser , ils tourmentent les malades pour des riens.

Quant à l'explication que nos Chirurgiens donnent à ces paroles de l'Ecriture *Medicum creavit Altissimus* , suivant laquelle ils prétendent que si Dieu a créé la Médecine , ç'a été plutôt comme un fléau , que comme une ressource pour les hommes ; M. Andry soutient que c'est une falsification & une profanation impardonnable du Texte Sacré ; que Dieu n'ordonneroit point d'honorer le Médecin , d'y avoir recours dans les maladies , si celui-ci devoit être regardé comme un fléau , un objet de terreur ; que tous les autres passages de l'Ecriture où il est fait mention des Médecins sont nâtres des idées bien différentes de celles que voudroient y attacher les Chirurgiens de S. Côme , & très-conformes à celles que s'en formoient leurs devanciers , tels que le célèbre Ambroise Paré , qu'ils ne lisent guères aujourd'hui.

Mais (continuent les Auteurs du Mémoire) tous ces Docteurs cherchent dans l'Ecriture des privilèges qu'ils ne peuvent mériter , ni par leurs propres Ouvrages , ni par leurs succès. Mais (observe M. Andry) de quel droit s'érigent

Aouff.

donc en Censeurs des Médecins , ces Chirurgiens , qui ne peuvent mettre au jour aucun Ecrit un peu supportable , qu'ils ne l'ayent tiré des Livres des Médecins , témoin l'*Essai Physique sur l'économie animale* , qui n'est que Boerhaave mis en pièces ; témoin l'*Art de guerir par la saignée* , qui n'est qu'une rapfodie empruntée des leçons des Médecins , soit de vive voix , soit par écrit ; témoin encore une *Splanchnologie* & un certain *Traité d'opérations* , qui ne sont que M. Winslow pillé , saccagé & mis sens-dessus-dessous , &c. Tels étoient les Livres des plus renommés Chirurgiens d'autrefois , mais avec cette différence , que ceux d'aujourd'hui sont des plagiaires , & que ceux d'autrefois déclaroient ingénument l'obligation qu'ils avoient aux Médecins ; & c'est ce que M. Andry justifie au long , par les témoignages exprès de Paré , de Guillemeau , de Thévenin , trois des plus fameux , qui font gloire de se dire sans aucune réserve les Disciples des Médecins.

Cela conduit naturellement notre Auteur à une petite discussion des sources d'où la Chirurgie est venue aux Chirurgiens , & à examiner s'il sied bien aux Chirurgiens de S. Côme de s'ériger en Censeurs des Ouvrages de Médecine. Il soutient donc que dans le nombre prodigieux d'Ouvrages que les anciens nous ont laissés sur les opérations de Chirurgie , sur les maladies des os , sur les bandages , &c. il est de fait qu'on n'en peut alle-

M m m

guier aucun, qui ne vienne des Medecins proprement dits, tels qu'Hippocrate, Galien, Paul d'Egine, &c. & pas un seul qui vienne de ce qu'on appelle précisément Chirurgien, comme le reconnoît *Paré* lui-même; en sorte qu'un fait bien digne de remarque, c'est qu'encore que le nombre des Chirurgiens soit 4 fois plus grand que celui des Medecins; cependant tous les Chirurgiens qui ont jamais été depuis Hippocrate, jusqu'à ce jour n'ont fourni qu'un seul Ouvrage véritablement célèbre & qui ait pu être compté parmi les meilleurs Livres dont il est ici question; cet Ouvrage est celui de *Paré*, qui vivoit il y a 150 ans. Cependant cet Ouvrage a été principalement travaillé par des Medecins, comme l'avoit son Auteur, & comme on le peut voir dans *Van-born* & dans *Ruslan*. S'il étoit question d'Anatomie, notre Auteur renvoyeroit au nombreux Catalogue des *Traitez* compris dans les Bibliothèques Anatomiques de *le Clerc* & de *Munget*; où l'on ne trouvera pas un seul Chirurgien.

Les Auteurs du Mémoire reviennent ensuite à l'Ecriture Sainte & font un long discours pour faire voir que si l'Ecriture paroît être favorable à quelque partie de la Medecine, ce seroit principalement à la Chirurgie. Ce discours (dit M. Andry) consiste en huit absurditez, qu'il passe ici en revue les unes après les autres, sur quoi, pour abréger, nous renvoyons au livre même.

Aux passages de l'Ecriture Sainte les Auteurs du Mémoire font succéder les Edits, suivant lesquels ils prétendent que les Chirurgiens ne sont soumis qu'au premier Chirurgien, qui doit les examiner; que leur état lui est livré sans réserve, & que nulle loi, nulle convention, ne l'asservit aux Medecins. La Chirurgie, cet Art qui consiste dans l'opération de la main (dit Monsieur Andry) fait une partie de la Medecine ministrante; d'où il est évident, qu'elle doit être subordonnée. Dans tous les tems, les Medecins Grecs ont été chargés de la Chirurgie, qu'ils faisoient ordinairement exercer par des Ministres préposés. Parmi les Grecs, les Latins & les Arabes, ceux qui faisoient les opérations de Chirurgie étoient subordonnés aux Medecins; ce qui n'empêche pas que grand nombre de Medecins d'Italie, d'Allemagne, de Hollande & quelques Docteurs de Montpellier n'exercent aujourd'hui la Chirurgie. Chez toutes les Nations policées de l'Europe, les Medecins sont non seulement les Supérieurs des Chirurgiens, mais leurs Juges; & notre Auteur en allegue des preuves convaincantes. Il les fonde, par rapport à ce Royaume & à la Ville de Paris, sur l'établissement de la Communauté des Barbiers - Chirurgiens, entrée sur celle des Chirurgiens non Barbiers, connus sous le nom de *Chirurgiens de Robe-longue*, qui étoient soumis à la Faculté de Mé-

decine , devant laquelle ils venoient prêter serment chaque année, comme le remarque M. *Talon*, dans son Plaidoyer contre les Chirurgiens , où l'on voit l'aveu formel & précis de leur dépendance qu'ils vinrent faire un jour à la Faculté, en ces termes : » Nous venons par devant vous, Messieurs, » à cause qu'on nous a dit, qu'on » vous a rapporté que disions par » la Ville de Paris, que nous ne » sommes point vos Ecoliers ne » sujets : sçachez, MM. que jamais » nous ne pensâmes nier que fussiez vos Ecoliers. Nous nous » confessons tels, & avons toujours » fait, & si aviesmes songé le dire, » irions-nous coucher pour le désonger.

Malgré ces belles paroles, ces Chirurgiens remplissant mal leurs devoirs envers cette Compagnie, elle les chassa de son sein comme des déserteurs, & adopta les Barbiers pour leur apprendre la Chirurgie. De toute cette Histoire détaillée ici avec exactitude, & à laquelle nous renvoyons, il conste que les Barbiers-Chirurgiens ou les Chirurgiens de S. Côme, n'ont pas la Chirurgie en propriété, mais seulement à titre d'Ecoliers des Medecins; que ceux-ci ne la leur ont pas livrée, mais leur ont seulement promis de la pratiquer avec eux, comme avec leurs Ecoliers, pour les instruire. Ils ont beau dire, *qu'ils ne sont soumis qu'au premier Chirurgien du Roi*; on ne trouvera jamais que celui-ci ait exercé aucune Jurisdiction sur les

autres Chirurgiens, pas même sur les 8 Chirurgiens de quartier chez le Roi : les uns & les autres prêtant également serment entre les mains du premier Medecin, sans en excepter le premier Chirurgien lui-même. Il faut ajouter à cela que les Chirurgiens de quartier ne sont agréés à la Cour, ne reçoivent aucun ordre, soit pour les fonctions de leur état, soit pour des congez, que du premier Medecin, dont ils doivent subir l'examen, avant que d'être pourvus de leurs Charges.

Les Auteurs du Mémoire, en exaltant leur Amphithéâtre Anatomique de S. Côme, se recrient sur leurs merveilleuses Observations ou découvertes, *qui enrichissent l'Art, qui donnent les Aides cins, & peut-être même les humilient.* M. Andry met entre autres de ce nombre, celle de ce *bout de nez*, qui après avoir été 1°. mordu & arraché par un Soldat, 2°. gardé quelque tems entre les dents de ce Soldat, qui ne s'apercevoit pas l'avoir dans la bouche, 3°. craché dans un ruisseau plein de boue, 4°. foulé aux pieds par ce Soldat, 5°. ramassé par celui à qui il appartenait; 6°. porté ensuite & jetté tout boueux dans la Boutique d'un Chirurgien; 7°. manié & remanié par ce Chirurgien, qui le tourna de tous côtes pour voir ce que c'étoit; 8°. lavé & relavé à une fontaine d'eau fraîche; 9°. mis dans une tasse de vin chaud, pour le rassembler; 10°. présenté ensuite à la playe, bien lavée aussi avec du vin chaud; reprit si bien, par le moyen

M m m ij

d'un emplâtre agglutinatif , qu'au bout de 4 jours , à peine s'aperçut-on que ce bout de nez eût jamais été déplacé. Voilà (continue M. A.) ce qui s'appelle une Observation : & la vertu de cet emplâtre agglutinatif a de quoi consoler de la perte qu'on a faite du fameux Baume de *Fier-à-bras* , si célèbre dans *Don Quixotte*. Il y a effectivement là de quoi *humilier* les Medecins de la Faculté de Paris. M. A. allegue plusieurs autres Observations de même calibre qu'il faut voir chez lui.

Les Auteurs du Mémoire , après avoir si bien fait valoir leurs admirables découvertes , entreprennent de montrer que le Medecin est incapable de conduire le Chirurgien , dans les operations ; ce qui consiste à tâcher de prouver ces cinq propositions , 1°. que les Medecins ne peuvent décider de la nécessité d'une operation ; 2°. Qu'ils ne peuvent diriger le Chirurgien dans le cours de l'operation ; 3°. Que dans les maladies compliquées de la Chirurgie , ils ne peuvent distinguer celles qui sont du ressort de la Medecine ; 4°. Qu'ils ne peuvent conduire les malades après l'operation ; 5°. enfin que dans les maladies mêmes médicinales , où la Medecine a besoin du secours de la Chirurgie , le Chirurgien n'est encore nullement soumis au Medecin. Les prétendus preuves dont les Chirurgiens s'efforcent d'appuyer chacune de ces propositions sont ici réfutées fort au long & fort solidement par M. A. auquel nous renvoyons ,

pour abrégé : & c'est par-là qu'est terminée la premiere Partie de cet Ouvrage.

Comme nous nous sommes fort étendus sur cette premiere Partie ; nous ne pourrions qu'indiquer très-sommairement les principaux chefs traités dans la seconde. Il s'y agit d'abord d'une Thèse de Medecine composée par M. *Sameul* , & que les Auteurs du Mémoire supposent fausement l'avoir été par l'ordre de la Faculté. On se propose de prouver , dans cette Thèse , *Que la Chirurgie n'a pas plus de certitude que la Medecine*. Cette Thèse , partagée en cinq articles ou Corollaires , comme le sont toutes celles de Medecine , est comparée par les Chirurgiens à une Piece de Théâtre en 5 Actes , & analysée par eux suivant ce partage. M. A. les suit pied à pied dans cette analyse ; ce que nous ne pourrions faire sans nous jeter dans une excessive longueur. Nous remarquerons seulement qu'il repousse vivement le reproche téméraire que font les Chirurgiens à la Medecine de n'être pas toujours unie à la Religion ; il leur montre par une foule de témoins combien est injuste un pareil reproche.

Celui qu'ils font encore aux Medecins au sujet de leurs vaines spéculations , de leurs *Systèmes chimériques* , de l'acide , de l'alcali , ne paroît pas mieux fondé à notre Auteur ; & il trouve que les Chirurgiens ont mauvaise grace de mépriser chez les Medecins ce qu'eux mêmes ont adopté , &

dont ils font un usage journalier dans les leçons qu'ils donnent à leurs aspirans pour les mettre en état de subir les examens de Saint Côme. C'est de quoi notre Auteur produit ici grand nombre de preuves tirées du *Guidon du Chef-d'œuvre de S. Côme, qui enseigne les matieres necessaires pour sçavoir la Chirurgie par ses véritables principes*, &c. C'est une espece de *Catéchisme Chirurgical*, très-propre à réjouir les Lecteurs aux dépens de Messieurs les Barbiers-Chirurgiens. On en rencontre ici d'amples extraits, qu'il faut voir.

Les Chirurgiens font dire aux Medecins (observe notre Auteur) : *Nous ne traitons que des maladies internes que nous ne voyons pas, mais que nous devinons : nous sommes toujours partagés, souvent même nos idées sont diamétralement opposées, tandis que les maladies que traitent les Chirurgiens se presentent à leurs yeux.* M. A. répond, d'après M. Hunauld, qu'il y a des maladies internes, que les Medecins connoissent aussi distinctement que s'ils les voyoient de leurs propres yeux ; & il en offre des exemples. D'un autre côté, il demande si le Chirurgien qui voit & touche le bras qu'il va couper, est toujours sûr que l'application de tels & tels remèdes, l'usage interne de tels autres, & quelques scarifications ne pourroient pas dispenser d'en venir à cette cruelle operation ? D'ailleurs les Chirurgiens ne font-ils jamais aucune délibération, aucune consultation ? ne sont-ils jamais

partagés ? leurs idées ne sont-elles jamais diamétralement opposées ? Sur quoi M. A. renvoye à leurs incertitudes meurtrieres & à leurs mécomptes journaliers, au sujet de l'operation de la taille. Notre Auteur en terminant l'examen de l'infidèle analyse que les Chirurgiens ont donnée de la Thèse de M. Santeul, les accuse d'avoir malicieusement falsifié, mutilé, tronqué la conclusion de cette Thèse, pour la tourner en ridicule ; & c'est ce qu'il met ici fort distinctement sous les yeux du Lecteur.

Les Auteurs du Mémoire, à l'occasion de la Thèse de M. Santeul, reprochent aux Medecins qu'ils ne sçavent ni raisonner, ni bien parler Latin, ni bien parler François. Il sied mal à Messieurs de S. Côme (dit M. A.) de faire les délicats sur ces trois articles. Ecoutons-les (continue-t-il) raisonner dans leur *Guidon du Chef-d'œuvre*, sur la nutrition des parties du corps. *Quels sont les principes dont le sang est composé pour pouvoir nourrir également toutes les parties ? demandent les Maîtres Chirurgiens. Ces principes (font-ils répondre à leurs aspirans) sont cylindriques, branchus, poreux, pointus, inégaux & raboteux, qui composent la solidité ou la liquidité plus ou moins grande du sang.* Voici presentement un échantillon de la belle & pure Latinité de ces Messieurs : *comment se fait la nutrition ? (demande l'Examineur à l'Aspirant) Elle se fait, Monsieur, en trois manieres differentes, (répond celui-ci)*

1°. par ce qui nourrit, 2°. par ce qui est nourri, 3°. par ce dont il doit être nourri. Ce qui nourrit est l'ame raisonnable, présente & unie au corps: *A Scriptura partium, urgente fame cibum eliciunt de vel motus est corporis consenta meus.* Ce Latin fait ref-souvenir de celui du Medecin mal-gré lui de Moliere: *Ossibandus, nequeis, nequer, potarium, quipsa nilus.* De-là notre Auteur passe au beau François des Chirurgiens; & il en donne pour exemples les deux Harangues qu'ils font prononcer à leurs aspirans, l'une lorsqu'ils se présentent à S. Côme pour le Chef-d'œuvre, l'autre, lorsqu'ils ont été admis. Il faut les lire chez M. A.

Les Auteurs du Mémoire disent que pour éteindre entièrement les disputes, la Faculté devrait prouver clairement ces dix propositions avancées dans la Thèse de M. Santeul: sçavoir 1°. que les parties externes sont soumises aux internes; & que pour imiter cet ordre de la nature, les Medecins doivent se maintenir dans le rang de Supérieurs, & les Chirurgiens dans le rang d'inférieurs; 2°. Que la main du Chirurgien est faite pour le Medecin, & que les conseils du Medecin sont faits pour le Chirurgien: 3°. Que l'ame du Medecin se joint à celle de l'Opérateur: 4°. Qu'il n'y a que le Medecin qui soit chargé de décider: 5°. Que la profession du Chirurgien n'est pas dans sa personne, une partie de la Medecine: 6°. Que le Chirurgien n'est pas sûr de ce qu'il fait

sur les parties du corps, dans le tems même qu'il opere: 7°. Que le Medecin, en ne faisant que voir, juge mieux des effets des organes, que s'il étoit attentif à les fouiller: 8°. Qu'il est plus sûr du succès des operations que le Chirurgien; 9°. Que la dissection ne découvre pas les differences des humeurs: 10°. Que les Juges n'admettent en matiere criminelle, les rapports des Chirurgiens; que comme dénonciatifs. M. A. s'applique donc à prouver la vérité de ces 10 propositions ou tout au moins à expliquer en quel sens elles doivent être entendues. C'est à regret que pour abrégé nous ne sçaurions entrer dans tout ce détail.

Il s'occupe dans le reste de sa seconde Partie, à examiner un passage de Celse, dont les Chirurgiens font trophée, & il examine en même tems de quelle autorité cet Ecrivain peut être en Medecine, sur quoi il s'en rapporte au jugement peu favorable qu'en ont fait Botai, Saumaize, Vanderlinden, M. Silva, & M. Mugellani. Il recherche encore si un intérêt sordide & mercenaire, si une honteuse avidité, si de fatales épreuves sont des choses dont les Chirurgiens soient si exemts, qu'ils puissent, tête levée, comme ils osent le faire, en charger les Medecins: & il trouve que tous les jours, non pas les Medecins, mais les Chirurgiens appellent en Justice des malades, & exigent d'eux des sommes exorbitantes. Il se contente d'en citer trois exemples, où les Chirurgiens

ont été condamnés ; & dont M. Andry a par devers lui les sentences imprimées. *Rhe-fu, Paré* & plusieurs autres anciens Auteurs (dit-il) ont gémi d'une telle avidité. Quant aux *funales épreuves*, dont parlent les Auteurs du Mémoire, il n'est pas moins étonnant (dit M. A.) qu'ils oient toucher un tel point, eux qui ont sur leur compte tant d'épreuves de ce genre, & des plus criantes. Il en passe en revêtu quelques-unes des plus remarquables, & que l'on peut voir chez lui.

A l'égard de Pline, dont les Chirurgiens voudroient tirer avantage contre les Medecins ; notre Auteur montre ici 1°. Que Pline ne parle d'aucun Chirurgien, sans le noter de quelques traits d'infamie : 2°. Que Pline a toujours été l'ennemi juré de la Chirurgie proprement dite, n'admettant pour ce regard que la fignée & une ou deux autres manœuvres Chirurgiques, de petite conséquence : 3°.

Que les Romains ont toujours pensé là-dessus à peu-près comme Pline. 4°. Qu'à l'égard des vrais Medecins, cet Auteur a toujours été un très-grand partisan de la Medecine, sur-tout de celle d'Hippocrate, de celle de Dioclès, & de plusieurs autres célèbres Medecins : 5°. Que si Pline, dans le passage cité par les Auteurs du Mémoire semble avoir avancé quelque chose qui puisse porter contre les vrais Medecins ; il le dément dans le reste de son Ouvrage : & qu'enfin les Romains ont toujours été aussi partisans de la Medecine dont il s'agit, qu'ils ont été ennemis de la Chirurgie proprement dite.

Du reste, on peut assurer que M. Andry, en refusant aussi solennellement que sérieusement ses adversaires, n'a pas pour cela perdu de vûe le précepte d'Horace, qui dit que *Ri liculum acris fortius ac melius magnas plerumque secui res.*

SINGULARITIZ HISTORIQUES ET LITTERAIRES,
contenant plusieurs Recherches, Découvertes, & Eclaircissements sur un grand nombre de diffinitives de l'Histoire Ancienne & Moderne. Ouvrage Historique & Critique. A Paris, chez Diderot, Quai des Augustins, proche du Pont S. Michel, à la Bible d'or. 1738. in-12. 2. Vol. Tom. I. pag. 496. Tom. II. pag. 572.

LE titre de cet Ouvrage annonce très-exactement le dessein de l'Auteur & la nature de son travail. Avec beaucoup d'inclination & de goût pour l'Histoire, Dom *Lyron*, Bénédictin de la Congrégation de S. Maur, s'est attaché dans ses lectures à recueillir

un grand nombre de faits qui avoient échappé à nos plus laborieux Compilateurs, à tirer de l'obscurité des noms qui lui ont paru dignes d'être connus, à éclaircir divers points importants, dont une critique moins pénétrante n'avoit fait qu'augmenter les ténèbres,

à relever les fautes de plusieurs Ecrivains célèbres , à refuter quelquefois leurs opinions , & à distinguer leurs vrais Ouvrages d'avec ceux qui leur sont faussement attribués. Il a cru que toutes ces recherches d'érudition étoient assez liées par le fond de la matière , pour se dispenser d'y mettre cette espece d'ordre & de liaison qui convient plus à l'Orateur qu'au Critique & au Philologue ; de sorte que sous le nom de *Singularitez Historiques* , il a réuni en effet ce que l'Histoire a de plus curieux pour ceux qui ne se contentent pas de l'effleurer ; des vérifications de faits , des causes & des ressorts d'événemens , des Vies particulières , des caractères , des portraits , des discussions d'affaires civiles , de contestations Ecclesiastiques & de démêlés Littéraires , enfin tout ce qu'un jugement exact & un sçavoir étendu peuvent présenter à l'esprit d'un homme qui lit beaucoup , & qui se fait une loi de ne passer sur rien sans remarque & sans réflexion. Tel est le caractère de cet Ouvrage. C'est une espece d'*Ana.*

Ceux à qui le mérite de *D. Lyron* ne seroit pas connu , peuvent en prendre une juste idée sur le témoignage d'un bon Juge. Ils n'ont qu'à consulter la Préface que *M. l'Abbé de Vertot* a mise à la tête de son *Histoire Critique de l'établissement des Bretons dans les Gaules*. Il y fait la Relation d'un différent fort extraordinaire entre *D. Lyron* & *D. Lobineau* , Auteur de l'Histoire

de Bretagne. Celui-ci, ayant entrepris de prouver que les Armoricaïns reçurent le Christianisme par le ministère des Bretons , avoit communiqué à *D. Lyron* l'endroit de son Histoire où il traitoit ce point , avant qu'elle fût rendue publique. *D. Lobineau* , convaincu par son Confrere , changea de sentiment, & , sans l'avertir , substitua un carton , où il ne restoit plus aucune trace de l'opinion qu'il avoit abandonnée. Cependant *D. Lyron* , qui le croyoit toujours dans les mêmes idées , se hâta de composer une Dissertation qui a pour titre , *Apologie pour les Armoricaïns , & pour les Eglises des Gaules* , &c. où il fait voir que les Eglises de l'Armorique sont plus anciennes que la descende des Bretons dans ce Pays. Il fit imprimer aussitôt cet Ouvrage , & ne se doutant point du changement que *D. Lobineau* avoit fait dans le sien , il ne manqua pas de distinguer par des caractères italiques les termes mêmes du Livre qu'il critiquoit , & de citer exactement les pages. » Il faut » avouer (dit *M. l'Abbé de Vertot*) » que le Public trouva beaucoup » d'érudition & de force dans ses » preuves. Mais quand il fallut » confronter les citations pour juger si l'on avoit rendu exactement les sentimens , les termes » du *P. Lobineau* , on fut bien surpris de n'y rien trouver de ce » qu'on lui imputoit. Le *P. Lyron* » avoit beau feuilletter l'Histoire de » Bretagne. . . . Il n'y avoit pas » moyen d'y trouver ce qu'on en » avoit

» avoit été. « Alors le P. *Lobineau* prit le ton insultant , & ne se fit pas un scrupule d'accuser son Confrère de mauvaise foi. Mais le Public ne resta pas long-tems dans l'erreur. On découvrit le changement de feuille , parce qu'il s'étoit échappé plusieurs exemplaires de l'Ouvrage , avant que le Carton y fût inséré.

C'est à l'occasion de cette dispute que M. l'Abbé de *Vertot* s'exprime dans les termes suivans. » On doit rendre cette justice à l'Auteur de l'Apologie , qu'il fait paraître dans tout son Ouvrage une grande connoissance de nos Antiquitez , & un stile aisé , simple , naturel , & , ce qu'on doit encore plus estimer , des expressions mesurées , & un air de politesse si convenable entre d'honnêtes gens , quoique de sentimens opposés.

Mais il faut mettre le Lecteur en état de juger par lui-même du mérite de ce Recueil , & pour cela lui donner l'extrait de quelques-uns des principaux articles dont il est composé. Le premier que nous choisirons , est la Dissertation où D. *Lyron* entreprend de prouver qu'il n'y a jamais eu de Synagogues dans la Ville de Jerusalem. Ce morceau doit d'autant plus piquer la curiosité , que l'opinion contraire est assez généralement reçue. Par exemple , dans le Dictionnaire de *Moréri* à l'article *Synagogue* , article dressé d'après l'Ouvrage du Rabbín *Léon de Modène* sur cette matière , on lit ces mots : » lors-

qu'on.

» que la Ville de Jerusalem fut détruite par les Romains , on y comptoit jusqu'à 480 Synagogues , dont plusieurs , bâties par les Juifs étrangers , servoient à ceux de leur Nation , comme on peut le voir dans le 6^e Chap. des Actes des Apôtres , &c. « Écoutez donc notre Auteur. Il joue gros jeu , si l'on peut s'exprimer de la sorte , & sa situation est intéressante. Quand on s'écarte d'un sentiment généralement établi , il est bien honteux d'avoir tort. Mais aussi il est bien glorieux d'avoir raison.

Le mot de *Synagogue* , qui se trouve si souvent dans les Livres Sacrés , a deux significations. Dans l'Ancien Testament il signifie une assemblée. Dans le Nouveau il se prend encore en plusieurs endroits dans le même sens. Mais il signifie ordinairement un lieu destiné aux assemblées publiques , religieuses , un Edifice bâti exprès pour y faire des lectures , des instructions & des Prières. C'est dans ce dernier sens que D. L. le prend ici , lorsqu'il soutient qu'il n'y a jamais eu de Synagogues dans la Ville de Jerusalem.

1^o. Dans tout l'Ancien Testament il n'est point fait mention de Synagogues , comme de lieux destinés aux exercices de Religion. Cela n'est point contesté.

2^o. Il paroît certain à D. L. qu'il n'y avoit pas une Synagogue dans toute la Palestine , lorsque *Simon Machabée* fut tué , c'est-à-dire , 135 ans avant J.C. La preuve , c'est

N n n

qu'il n'en est fait aucune mention , ni dans l'Ecclesiastique , ni dans les deux Livres des Machabées. Or il est moralement impossible qu'on n'eût parlé en différentes occasions des Synagogues , s'il y en avoit eu alors dans le Pays. Mais elles ne furent connues dans la Palestine , que depuis qu'on en eut bâti dans les Provinces étrangères , où un grand nombre de Juifs s'étoient établis ; & on n'en bâtit dans ces Provinces , que depuis que les Juifs eurent obtenu des Rois à qui elles appartenoient , la permission d'y vivre selon leurs loix.

3°. Le Temple de Jerusalem parut long-tems suffisant aux Juifs dans la Palestine. Cependant on bâtit enfin des Synagogues dans la Galilée , comme nous venons de le dire , à l'imitation de celles des Provinces. Mais la proximité de Jerusalem fit qu'on n'en bâtit point dans toute la Judée , & à plus forte raison à Jerusalem , & cela par respect pour le Temple. » C'auroit été le faire desorter peu » à peu , comme nous voyons que » les Paroisses de nos Villes , de » puis qu'on les a établies , sont » caute qu'on ne va plus guères » dans les Eglises Cathédrales.

4°. Il n'est point parlé des Synagogues de Jerusalem dans aucun endroit des Evangelistes. Cette preuve paroît décise , selon notre Auteur , si on fait réflexion que toutes les fois que J. C. est allé à Jerusalem , les Evangelistes marquent toujours exactement qu'il entra dans le Temple , com-

me ils marquent qu'il entroît dans les Synagogues , lorsqu'il étoit dans la Galilée.

5°. Dans les Actes des Apôtres on ne voit point qu'ils soient jamais entrés dans aucune Synagogue , non plus que les autres Disciples. C'est au Temple qu'ils vont pour prier , prêcher , instruire le peuple. S. Luc rapporte que les Apôtres s'assembloient au Temple , dans le Portique de Salomon ; que le Grand Prêtre & les Saducéens les ayant fait arrêter , les firent mettre dans la prison publique , d'où un Ange les tira pendant la nuit , & qu'il les envoya prêcher dans le Temple , où ils allerent dès le point du jour. De-là ils furent conduits au Conseil , où ils furent soüettés ; & ils continuèrent toujours , dit S. Luc , d'enseigner dans le Temple & dans les maisons , & d'annoncer J. C. C'est ici qu'il auroit été fait mention de Synagogues , s'il y en avoit eu à Jerusalem.

Il s'agit maintenant de répondre aux objections.

1°. J. C. ayant guéri l'aveugle né , S. Jean rapporte que les parens de cet homme ne voulurent pas répondre à toutes les demandes des Pharisiens , parce que les Juifs avoient déjà arrêté de chasser de la Synagogue ceux qui reconnoissoient Jesus pour le Christ. Or cela se faisoit à Jerusalem. Il y avoit donc des Synagogues dans cette Ville.

D. L. répond qu'en cet endroit le mot de Synagogue ne signifie point un lieu destiné pour les assemblées de Religion , mais en gé-

néral les assemblées mêmes , ou la Société civile ; en sorte que cela veut dire que celui qui reconnoîtroit Jésus pour le Christ seroit retranché de la Société , & regardé comme excommunié.

Seconde Objection. J. C. dit à Caïphs (Joan. C. 18. v. 20.) *J'ai parlé au monde publiquement. J'ai toujours enseigné dans les Synagogues & dans le Temple où tous les Juifs s'assemblent.*

Réponse. J. C. parle des Synagogues de Galilée ; car il avoit commencé à instruire le peuple dans cette Province. Et lorsqu'il dit du Temple que *tous les Juifs s'y assemblent*, il fait voir qu'il n'y avoit point d'autre lieu d'assemblée dans Jérusalem. Ainsi ce passage est favorable à D. L. bien loin de lui être contraire.

Trois. Objec. Dans les Actes des Apôtres (24. 12.) S. Paul dit au Gouverneur Félix : *Ils ne m'ont point trouvé dans le Temple disputant avec quelqu'un , ni amassant le peuple , soit dans les Synagogues , soit dans la Ville.*

Réponse. Cet endroit est mal traduit , selon notre Auteur. Le mot de Synagogue y signifie des Places publiques , ou des lieux où l'on peut assembler plusieurs personnes , ou des assemblées du Peuple , comme dans S. Mathieu (6. 2. & 5.) Le mot *amassant* prouve évidemment ce sens. Car le Peuple se trouvoit tout rassemblé dans les Synagogues. Voyez encore Act. 13. 43.

4°. Enfin on objecte ce que dit S. Luc (Act. 6. 9.) de la Synago-

gue qui est appelée la Synagogue des Affranchis , des Cyrénéens , des Alexandrins , & de ceux de Cilicie & d'Asie.

Réponse. Cette Synagogue n'étoit autre chose qu'une espèce de Collège fondé à Jérusalem par les Juifs de ces Provinces , pour l'instruction de leurs enfans. Le Pere Hardouin a prouvé dans une Dissertation particulière que c'étoit un Collège de quatre Nations. Mais en supposant que c'étoit une Synagogue , on démontreroit au moins par-là la fable de ces 480 Synagogues , que les Rabbins ont imaginées dans la Ville de Jérusalem. Car à quoi & à qui auroient-elles servi , si une seule servoit à quatre ou cinq Nations , aux Juifs de Rome , d'Asie , d'Afrique , &c. & par conséquent à la moitié des Juifs qui étoient répandus dans tout l'Empire Romain ?

Sur cela D. L. propose une pensée qu'il soumet au jugement des Sçavans , c'est que ce Collège fut bâti à Jérusalem par les Juifs étrangers pour éteindre la mémoire de ce Gymnase ou Collège détestable , que les faux Juifs , vrais Idolâtres , firent bâtir à Jérusalem sous Antiochus.

Quoiqu'il en soit , D. L. croit avoir bien prouvé qu'il n'y a jamais eu aucune Synagogue dans la Ville de Jérusalem. Mais on voit encore qu'il faut bien rabattre de l'Antiquité des Synagogues , que la plupart de ceux qui ont écrit sur cette matière , font commencer trop tôt ; & qu'il est certain qu'il n'y en

a point en avant *Sélucius-Philopator* Roi de Syrie, & *Ptolémée-Philometor* Roi d'Egypte ; en sorte qu'on peut fixer l'époque de leur établissement à l'an 175 avant J.C. ou environ.

D. L. fait ensuite quelques remarques, auxquelles nous renvoyons, sur divers endroits de l'Histoire des Juifs par M. *Prideaux*, qui ont rapport au sujet de cette Dissertation. Le sçavant Anglois paroît avoir adopté dans toute son étendue l'opinion des Rabbins touchant le nombre des Synagogues dans Jérusalem. Mais, selon notre Auteur, rien n'est plus propre à faire voir le faux de cette opinion, que les preuves mêmes sur lesquelles se fonde M. *Prideaux*.

Après cette Dissertation, on en trouve une autre assez étendue sur le Fondateur & sur les commencemens de la Monarchie Française dans les Gaules. D. L. y répond à la Préface Historique que le Pere *Duval* a mise à la tête de son Histoire de France. Dans cette Préface le sçavant Jésuite a prétendu prouver que *Clovis* a fondé l'Empire François en deçà du Rhin, c'est-à-dire, qu'il est le premier de nos Rois qui s'en est fait un Etat, & qui n'en a point été chassé par les Romains, au lieu que tous les précédens l'avoient été, en sorte que *Clovis* est le premier Roi des Français dans les Gaules. Notre Auteur soutient au contraire qu'il est certain que *Childéric* a régné en deçà du Rhin; que cela est très probable de *Clodion* & de *Mérovée*;

& qu'ainsi on ne doit pas retrancher ces trois Princes du nombre des Rois François qui ont régné dans les Gaules. On peut voir sur tout cela l'*Histoire Critique*, &c. de M. l'Abbé du Bos. Cet excellent Ouvrage contient les plus sçavantes recherches sur les commencemens de notre Monarchie.

L'origine de la Langue Française est le sujet de la Dissertation suivante. D. L. y examine en quel tems cette Langue a commencé à devenir vulgaire. Selon lui, le Peuple, & tous ceux qui n'avoient point étudié, ont cessé bien plutôt qu'on ne le croit communément, d'entendre le Latin. » Il y a beaucoup d'apparence, dit-il, que la » Langue Latine a été vulgaire jus- » ques vers l'an 720. auquel tems » la Langue Romaine se forma, en » sorte que le Peuple qui ne pou- » voit plus parler que ce jargon, » entendoit encore le bas Latin, la » Langue Latine rustique, telle » qu'on la voit dans *Gregoire de Tours*, & dans quelques autres » Ecrits : que cet état a pû durer » pendant 50 ou 60 ans; & que » vers l'an 780 la Langue Latine » cessa entièrement d'être enten- » due; qu'ainsi il fut nécessaire 30 » ou 40 ans après, de pourvoir à » l'instruction du Peuple par des » Traductions des Livres Latins » en Langue vulgaire. Voilà mes » conjectures, qui font voir que » la nouvelle Langue vulgaire Ro- » maine commença sous le gouver- » nement de Charles *Manuel* & le » regne de *Thierry*, le pénultième

» Roi de la Famille Mérovingienne,
 » & que la Langue Latine devint
 » inconnuë au Peuple sous *Pepin*,
 » & au commencement de *Char-*
 » *lemagne*; d'où il faudra conclure
 » que la Langue Latine s'éteignit
 » avec la première Famille Royale.

Cette Dissertation est suivie de quelques remarques sur les origines de la Langue Françoisë de M. *Ménage*. D. L. croit que cet Auteur se trompe quelquefois dans ses étymologies, & qu'au lieu de tirer du Latin barbare certains mots vulgaires, il devoit les tirer immédiatement de l'ancien Gaulois ou du Celtique. Par exemple, M. *Ménage* dit que *fol* vient du Latin barbare *folius*. Mais au contraire, *folius* vient de *fol*, qui est un mot Celtique. On pourroit citer plusieurs exemples de ces mots Celtiques, auxquels on donnoit une terminaison latine.

Dans l'article 12 D. L. prouve contre un Sçavant qu'il ne nomme pas (c'est D. *Nourri* son Confrere) que le Livre de la mort des *Persecuteurs* est véritablement de *Lactance*.
 » Comme cet Ouvrage [de la mort
 » des *Persecuteurs*] (dit D. L.)
 » contient des faits très-singuliers,
 » qui servent infiniment à dévelop-
 » per & à éclaircir les Prophéties
 » de l'Apocalipse; on ne peut dou-
 » ter qu'il ne soit extrêmement
 » utile à l'Eglise, & qu'ainsi il est
 » d'une grande conséquence que
 » l'Auteur en soit connu, & que
 » son autorité soit incontestable;
 » ce qui sera, si l'Éloge, dont l'é-
 » loquence & la pitié sont connus

» de tout le monde, a écrit ce Li-
 » vre. » C'est M. *Bulaze* qui l'a
 publié le premier.

Voici encore (Article 14.) une Dissertation qui a rapport à l'Histoire de France. L'Auteur entreprend d'y prouver, contre *Adrien de Valois*, que les François & les Gaulois étoient confondus long-tems avant *Philippe Auguste*. Selon lui, les François & les Gaulois étoient confondus dès le 10^e siècle, & ne faisoient plus qu'un seul & même Peuple qu'on appelloit François.

Nous avons dit au commencement de cet Extrait, qu'il y avoit dans ce Recueil beaucoup de vies particulières. Nous ne parlerons que de celle du célèbre *Rotrou*. En voici l'abrégé.

Jean *Rotrou* naquit à Dreux le 19 d'Aoust 1609. Son pere étoit d'une des principales & des plus anciennes Familles de cette Ville, où il vivoit honorablement des biens que ces ancêtres lui avoient laissés, & de celui d'Elisabeth le *Falheur* sa femme, qui étoit considérable.

Rotrou fut envoyé à Paris pour y faire ses études à l'âge de 12 ou 13 ans. Dès 15 ou 16 il commença à faire des vers; & il n'en avoit que 20 lorsqu'il composa la Comédie de l'*Hipocrisie* ou de l'*Anon-nux Mort*, qui fut représentée avec beaucoup de succès à l'Hôtel de Bourgogne. Il la dédia au Comte de Soissons, qui l'honoroit de sa bien-veillance. Ce Prince l'obligeoit souvent à travailler à de peti-

tes Pièces de Poësie , & il les retenoit , dit notre Auteur , pour en faire l'usage qu'il lui plaisoit.

Rotrou fit en très-peu de tems une autre Comédie sous le titre , de la *Bague de l'Oubli*. Cette Pièce fut encore mieux reçûe que la première , non seulement à l'Hôtel de Bourgogne , mais aussi au Louvre & à S. Germain devant le Roi , & au Palais Cardinal. Encouragé par ces succès , il donna en 1631. d'après un Auteur Espagnol , *les Occasions perduës*. Cette Pièce l'emporta de beaucoup sur les deux autres. Le Cardinal de *Richelieu* , sçachant qu'elle avoit plu au Roi , la fit représenter dans son Palais. Il en fut si content qu'il voulut voir l'Auteur , & lui donna quelque tems après une pension de 600 liv. *Rotrou* fit une Ode à la louange du Cardinal , & elle plut fort à ce Ministre. Mais il desira que le Poëte adoucît quelques expressions , qu'il jugea un peu trop fortes contre le Duc de Savoye. Quelquefois il envoyoit ses pensées à *Rotrou* pour les mettre en vers. Du moins il est certain que ce Poëte étoit un des cinq Auteurs , auxquels le Cardinal fournissoit souvent des sujets de Pièces de Théâtre. Chacun faisoit un Acte , & ainsi la Pièce étoit achevée en peu de tems. *Rotrou* est le seul de ces cinq Auteurs , qui n'ait pas été de l'Académie Française ; on n'en sçait pas la raison.

Rotrou ne parloit jamais de ses Ouvrages , si on ne l'y obligeoit ; & alors il étoit aisé de s'apercevoir qu'il ne le faisoit que par com-

plaisance. Un homme modeste & poli souffre lorsqu'il est le sujet de la conversation ; à plus forte raison lorsqu'on l'engage à parler de lui-même. Un peu d'embarras sied toujours bien dans ces occasions.

Avec tant de modestie , *Rotrou* ne pouvoit être jaloux , du moins de cette injuste & basse jalousie qui enfante la haine. Aussi étoit-il lié de la plus étroite amitié avec Pierre *Corneille*. Ces deux Poëtes ont fait des vers à la louange l'un de l'autre. *Rotrou* vivoit aussi fort bien avec tous les autres Poëtes de son tems , sans en haïr & sans en mépriser aucun.

Il ne pouvoit pas manquer d'avoir pour ami intime son compatriote M. *Godeau* Evêque de Grasse. Ce Prélat lui disoit « qu'il lui » donnoit encore quelques années » pour s'exercer avec les muses profanes , après quoi il lui conseilloit » de s'attacher à des Ouvrages de » piété , où il croyoit qu'il réussiroit bien , connoissant , comme » il faisoit , le fond de son cœur & » de son génie.

Ce conseil confirma *Rotrou* dans le desir de penser sérieusement à son salut ; & l'on assure que plus d'un an avant sa mort , il passoit tous les jours deux heures en prières dans une Eglise.

Après la mort du Cardinal de *Richelieu* , *Rotrou* , contre le sentiment de ses amis , s'attacha au Cardinal *Mazarin* , qui ne lui fit aucun bien. Ce fut apparemment une des raisons qui le déterminèrent à quitter Paris pour s'établir à Dreux.

Il y épousa Marguerite le *Camus*, dont il laissa trois enfans; & fut pourvu de la Charge de Lieutenant Particulier civil, Assesseur criminel, & Commissaire examinateur au Comté & Bailliage de Dreux.

En 1650. cette Ville fut affligée d'une maladie épidémique, qui emporta un très-grand nombre d'habitans. *Rotrou* pressé par son frere & par des personnes de considération de se dérober au péril, en changeant de lieu, ne voulut jamais y consentir, & priver ses Compatriotes des services que sa Charge le mettoit en état de leur rendre. Il finissoit sa Lettre à son frere par ces paroles mémorables.

» Ce n'est pas que le péril où je me
» trouve, ne soit fort grand, puis-
» qu'au moment que je vous écris,
» les Cloches sonnent pour la 22^e
» personne qui est morte aujourd'hui.

» d'hui. Ce sera pour moi, quand
» il plaira à Dieu. Je suis, &c.

C'est la dernière Lettre qu'il écrivit; car peu de tems après il fut attaqué lui-même, & mourut très-chrétiennement, après huit jours de maladie, le 27 Juin 1650. âgé de 40 ans & 10 mois.

Thomas *Cornille* dit que *Rotrou* avoit fait au moins 50 Pièces de Théâtre, sans compter un grand nombre d'autres Poésies. Cela est incompréhensible, sur-tout quand on pense qu'il avoit cessé de travailler pour le Théâtre quelques années avant sa mort.

Le second Volume de cet Ouvrage n'est pas moins curieux que le premier pour ceux qui aiment les richesses d'érudition. Cependant nous nous tiendrons au premier Extrait, si les Livres nouveaux ne nous manquent pas.

REFLEXIONS POLITIQUES SUR LES FINANCES, ET LE

Commerce, où l'on examine quelles ont été sur les Revenus, les Dîmées, le Change étranger, & conséquemment sur notre Commerce, les influences des augmentations & des diminutions des valeurs numéraires des Monnoyes.

A la Haye, chez les Freres *Vaillant* & *Nicolas Prevost*. 1738. 2 vol. in-12. le premier de 444. pag. sans compter l'Avertissement & la Table. Le second de 456.

EN 1734. parut pour la première fois le Livre de feu M. *Malon*, intitulé, *Essai Politique sur le Commerce*. Il fut presque aussitôt réimprimé, mais sans changemens. En 1736 l'Auteur en donna une nouvelle Edition considérablement augmentée; & nous en rendîmes compte la même année dans le Journal du mois d'Aoust.

Parmi les choses excellentes que contient cet *Essai*, M. du Tot, Auteur de l'Ouvrage qui fait le sujet de cet article, en trouva quelques-unes qu'il ne pût approuver, quoique prévenu d'un beaucoup d'estime pour Monsieur *Malon*. C'est sur les augmentations des monnoyes que les deux Auteurs sont le plus opposés. Monsieur *Adelon* les con-

feuille, dit Monsieur du Tot, toutes les fois que la dépense du Roi excédera ses revenus, ou que les recouvrements des impositions ne se pourront faire sans exécutions militaires. Il prétend que l'augmentation du mois de Mai 1709. fut le fait de l'Etat; que celle du mois de Décembre 1715. soutint les Finances pendant 1716. & 1717. malgré le discredit que la Chambre de justice entretenoit.

Après avoir lû l'*Essai Politique*, &c. M. du T. dit à quelques personnes qu'il ne pensoit pas comme l'Auteur sur les augmentations des monnoyes, sans néanmoins être porté pour les diminutions; car il ne croit pas qu'il convienne de changer la valeur numéraire des monnoyes une fois bien établie. Ce discours fut rapporté à M. Melon, qui pria M. du T. d'écrire & de lui communiquer les raisons sur lesquelles il se fondeoit. Voilà quelle a été l'occasion de cet Ouvrage, communiqué en effet à M. Melon, avant qu'il eût donné la seconde Edition du sien.

M. du T. s'est donc proposé de prouver que nos fréquentes variations de monnoyes ont toujours été très-onéreuses au Roi & au Peuple; & que dans un pressant besoin de l'Etat, tout autre moyen de procurer à Sa Majesté les secours dont elle peut avoir besoin, est préférable à celui d'une augmentation dans les especes.

Cet Ouvrage est divisé en trois Chapitres. Dans le premier l'Auteur discute quelques maximes

répandues dans l'*Essai Politique*; &c.

Dans le second il examine si le *Surhaussement* des monnoyes a été réellement avantageux aux Rois & aux peuples. Pour cet effet il compare les revenus de Louis XII. de François I. de Henri II. de François II. & de Henry III. avec ceux de Louis XV. avant égard aux Etats que possédoient ces Rois, & à ceux que possède Louis XV. aux Charges de chacun de ces Monarques, & au prix des denrées sous leurs regnes.

Dans le troisième Chapitre l'Auteur examine si les *surhaussemens* des monnoyes sont avantageux ou contraires à notre commerce. Voilà une idée sommaire de l'Ouvrage. Entrons maintenant dans quelque détail.

M. M. pour montrer l'avantage des augmentations sur les diminutions, dit que celles-ci favorisent le créancier, celles-là le débiteur; & que tout le reste égal en matiere d'Etat, c'est le débiteur qui doit être favorisé.

M. du T. combat cette maxime, & prouve qu'elle est contraire à la circulation de l'espece & au crédit, qu'elle peut même introduire l'usure, parce que le créancier voudra se dédommager de la condition onéreuse que sa qualité de créancier lui procure. En effet qui voudra prêter, lorsque la faveur sera pour le débiteur? Alors point de confiance, point de circulation, & par conséquent point de commerce. Il est donc plus conforme à

la bonne politique, aussi-bien qu'à l'équité, de tenir la balance égale entre le débiteur & le créancier. L'Auteur cite ensuite plusieurs Ordonnances de nos Rois, par lesquelles ils ordonnent que les dettes soient payées selon la valeur que les especes avoient au tems du contract. Cet usage a duré assez longtemps.

M. du T. explique fort bien les causes de la sédition qui s'éleva sous *Philippe le Bel*. Ce Monarque fit faire une refonte en monnoye forte, refonte demandée avec instance par le peuple. Mais en même tems il laissa subsister les anciennes monnoyes foibles. Or chacun vouloit payer en monnoye foible & être payé en monnoye forte; ce qui devoit nécessairement causer du trouble; au lieu que si on avoit supprimé la monnoye foible, & que le peuple eût été payé en monnoye forte, il auroit payé de même sans murmurer. Donc la diminution d'especes, ou, ce qui revient au même, la refonte en monnoye forte ne fut pas la cause de la sédition. Donc la faute du Roi est d'avoir laissé courir la monnoye foible, & non pas d'en avoir fait de forte.

Ce fut l'augmentation des monnoyes, dit M. *Mélon*, qui sauva l'Etat en 1709.

M. du T. répond que cette augmentation n'étant que sur les especes fabriquées en vertu de l'Edit du mois d'Avril de cette année 1709. & cette fabrication ayant cessé par celle du mois de Mai sui-

Ant.

vant, il est évident qu'il y a eu très-peu d'especes frappées en conséquence de cet Edit d'Avril, & qu'ainsi l'augmentation n'ayant porté que sur peu d'especes, n'a pu produire les bons effets que M. *Mélon* lui attribue. Ces bons effets doivent donc s'attribuer aux 15 millions avancés par les Intéressés dans les Vaisseaux qui revinrent alors de la mer du Sud, au bénéfice que fit le Roi sur le travail des monnoyes, qui produisit un fond de plus de 11 millions, aux produits de la nouvelle création des rentes sur la Ville, & des augmentations de gages attribués à différens Officiers, aux avances qui furent faites par les Fermiers, Receveurs & autres qui prêtèrent leur argent & leur crédit. Tout ce que dit ici M. du T. il le justifie par quelques citations du Mémoire que M. *Desmarais*, alors Contrôleur général des Finances, a donné de son administration. Ce Ministre qui fait le détail de toutes les ressources que trouva le Roi dans ces tems malheureux, ne parle d'aucun bénéfice sur l'augmentation des monnoyes. Il n'y en eut donc point. Car s'il y en avoit eu, M. *Desmarais* l'auroit scû, & l'auroit dit.

Les diminutions des monnoyes commencées en 1713. (continue M. M.) causerent les banqueroutes de 1714. & des années suivantes.

M. du T. ne nie point que ces diminutions n'aient eu de mauvaises suites; car, comme il l'a déjà

O o o

dit, la règle générale de la saine politique est de ne point toucher aux monnoyes. Mais il y a eu des causes beaucoup plus prochaines de ces banqueroutes que les diminutions dont il s'agit. L'Auteur, pour faire mieux connoître ces causes, expose la situation des Finances à la mort de Louis XIV. Ce morceau est très-curieux, mais il faut le lire dans le Livre même. De tous les faits rappelés par l'Auteur il résulte, selon lui, que ce ne fut pas la seule diminution des especes qui causa la misere, le discredit & les banqueroutes dont parle M. M. Ce fut le défaut de paiement de la part du Roi, défaut qui procedoit de la diminution considerable des revenus de Sa Majesté; & cette diminution de ses revenus ne fut pas causée par celles qu'il ordonna sur les especes, mais par les malheurs des années précédentes. Ces diminutions sur les especes ne firent de mal que pendant leur passage, après quoi notre commerce reprit le dessus. M du T. cite encore ici le Memoire de M. Desmarests.

Le Roi partagea de deux mois en deux mois ces diminutions de 1713. afin de mettre les sujets en état d'éviter la perte, en faisant dans ces differens intervalles des emplois convenables à leurs intérêts. Mais M. du T. doute s'il n'auroit pas été plus à propos, pour l'intérêt de l'Etat, de faire ces diminutions tout d'un coup, & sans les indiquer. Alors elles auroient plus touché les particuliers;

mais ils n'en perdent pas moins, quoiqu'à différentes fois; & selon notre Auteur, l'Etat y auroit moins perdu, parce qu'il n'auroit pas été aussi facile aux étrangers de profiter de ces diminutions.

M. M. prétend encore que la refonte & la réforme des monnoyes ordonnée au mois de Décembre 1715. soutint les Finances en 1716 & 1717. Mais, si on en croit notre Auteur, elle fit, & devoit faire un effet bien opposé. Il faut remarquer que l'Edit du mois de Décembre 1715. ordonna 1°. une fabrication de nouvelles especes semblables en tout à celles qui avoient été fabriquées en 1709. les Louis d'or à 20 livres & les Ecus à 5. 2°. Il ordonna que pendant le reste de ce mois, & les trois mois suivans les Louis & les Ecus de 1709. seroient portés aux Hôtels des Monnoyes, pour y être reformés & convertis en nouvelles especes, sans être fondus. Ces especes de 1709. furent reçues aux Hôtels des monnoyes jusqu'au dernier Mars 1719. les Louis pour 16 livres & les Ecus pour 4. Au premier Avril le Louis fut réduit à 14 livres & l'Ecu à 3 livres 10 sols. 3°. Cet Edit leur donna cours dans le commerce jusqu'à la fin de Janvier 1716. pour 16 livres le Louis & 4 livres l'Ecu, & pendant Février & Mars pour 14 livres, & pour 3 livres 10 sols seulement.

Voilà donc en même tems refonte, réforme, & differens prix à une même espee. Ainsi le Royaume fut dans le même desordre où

il avoit été sous *Philippe le Bel*, avec une monnoye forte & une monnoye foible. » Est-il possible (dit M. du T.) qu'un pareil desordre ait produit un aussi bon effet que celui de soutenir les Finances en 1716. & 1717.

» La différence de 25 pour cent (dit-il ailleurs) qu'on laissa entre l'espece non réformée & la même espece réformée, ou la nouvelle, qui étoit de même poids & de même titre, fit que celui qui n'en vouloit pas hazarder le transport, garda les non réformées, jusqu'à ce qu'elles fussent haussées au niveau des réformées & des nouvelles, ou que celles-ci fussent décriées, afin de gagner la partie de son argent qui auroit été au profit du Roi; ou bien il les faisoit passer chez l'étranger qui les marquoit à nos coins. Dans le premier cas c'est un fond inutile au public, & même à celui auquel il appartient; & dans le second cas, c'est une perte réelle pour l'Etat, & le change baisse, ce qui rend notre commerce défavantageux. Voilà quel fut & quel sera toujours l'effet des réformes des monnoyes.

L'Auteur de l'*Essai*, dans le dix-huitième Chapitre, seconde Edition, a prétendu resoudre les principales difficultez qu'on fait ordinairement contre les augmentations des monnoyes. M. du T. prétend de son côté que ces difficultez subsistent encore malgré les réponses de M. M. On dit, par

exemple, que les suites de l'augmentation des monnoyes sont 1°. que le prix des denrées & des marchandises augmente excessivement. 2°. Qu'on reçoit moins d'or & d'argent des étrangers qui achètent en France.

M. M. a répondu que la seconde objection se détruit par la premiere. Si les denrées, dit-il, augmentent dans la proportion de l'argent, cela est égal pour l'étranger, qui paye en poids & en titre. Si elles augmentent dans une proportion plus basse, cela est avantageux au Royaume, puisque le Roi pourroit dans un moment enrichir ses sujets en haussant l'espece. Les acheteurs y gagneront, parce que les valeurs numéraires seront multipliées, sans que le prix des denrées soit augmenté à proportion. Les vendeurs y gagneront aussi, parce qu'ils recevront une somme plus forte, & que la vente de leurs denrées sera plus prompte & plus facile.

Pour justifier les objections que M. M. trouve superficielles, M. du T. recherche ce qui arriveroit dans trois cas qu'il suppose. Premier cas; les especes & les denrées haussent de 20 pour cent. Second cas; les denrées ne haussent que de 10 pour cent, moitié moins que les especes. Troisième cas; les denrées restent au même prix qu'elles étoient avant le surhaussement des monnoyes.

Nous rapporterons dans les propres termes de M. du T. ce qu'il dit sur le premier cas. Aussi-bien faut-il faire connoître au Lecteur,

comment l'Auteur sçait développer ses preuves. Dailleurs il seroit difficile d'abrégier cet endroit sans l'obscurcir.

» Je suppose que les revenus du
» Roi sont de 200 millions, & ses
» dépenses annuelles de pareille
» somme. Je suppose encore, pour
» rendre la chose plus sensible,
» que Sa Majesté ait 50 millions
» dans ses coffres, & que dans la
» vue d'en gagner 10 elle hausse
» d'un cinquième la valeur numé-
» raire des monnoyes.

» Il faut convenir que 10 mil-
» lions ont un appas bien sédui-
» sant, sur-tout dans un tems de
» besoin; mais il faut convenir de
» même qu'il est aussi trompeur
» qu'éblouissant. Car il en fait per-
» dre 10, 15, & peut-être 20 au
» Roi tous les ans. Cette vérité est
» sensible. Car les denrées augmen-
» tant comme les especes, les
» dépenses de Sa Majesté sui-
» vront nécessairement cette aug-
» mentation, à l'exception néan-
» moins des rentes sur l'Hôtel de
» Ville, des gages & pensions, de
» la solde des Troupes, &c. que
» le Roi paye dans les mêmes
» especes qu'il reçoit; lesquelles
» dépenses supposées à 100 mil-
» lions, ou à 150, si on le veut,
» (car je cave toujours au plus
» foible & non au plus fort) le
» surplus sur lequel doit influer le
» surhaussement étant de 50 mil-
» lions, Sa Majesté ne pourra les
» payer qu'avec 60 millions. Ainsi
» la dépense totale sera tous les ans
» de 210 millions, & elle ne sera

» pourtant que la même qui se fai-
» soit avec 200 millions avant le
» surhaussement. Elle perd donc
» tous les ans 10 millions par ce
» surhaussement de monnoyes, qui
» ne lui en a produit que 10 une
» fois pour toutes. D'où il suit
» qu'en 20 années le Roi perdra
» une année de son revenu, & se
» trouvera par-là au-dessous de sa
» dépense annuelle. . . Le public
» n'y perd pas moins que Sa Maje-
» sté. Le particulier perd tous les
» ans un cinquième de son revenu,
» à l'exception des gages de ses
» Domestiques, & autres dépenses
» qu'il paye sur le même pied
» qu'il reçoit. Je crois une très-
» grande partie du Royaume dans
» ce cas, sans parler du rentier.

M. du T. ajoute qu'il est bien
vrai que dans ce cas le débiteur &
le vendeur sont favorisés; mais le
créancier & l'acheteur sont ruinés.
Or comme il y a plus d'acheteurs
que de vendeurs, il y a plus de
perdants que de gagnans. Voyez
encore T. 1. pag. 423.

Quant au second cas, c'est-à-di-
re, l'argent haussant de 20 pour
cent, & les denrées de 10, il est
clair, selon l'Auteur, que la Fran-
ce perdra tous les ans la dixième
partie de tout le commerce qu'elle
fait avec l'étranger. » Il en est de
» même des revenus du Roi, & de
» ceux de tout particulier, qui
» vendra ses biens-fonds; il rece-
» vra la dixième partie de moins;
» qu'auparavant, soit qu'il les ven-
» de en argent ou en denrées étran-
» geres. » M. du T. cite à cette

occasion un passage du Mémoire présenté en 1705. par M. Law, au Parlement d'Ecosse. Il est intitulé : *Considérations sur le commerce & sur l'argent*. On sçait que M. Law avoit approfondi ces matieres, & qu'il les entendoit très-bien.

Du troisiéme cas, où les especes haussent de 20 pour cent, les denrées & les revenus ne haussant point, il résulte, selon l'Auteur, que la Nation perd un cinquiéme des denrées qu'elle vend à l'étranger, cinquiéme que celui-ci enleve pour rien. De même le Roi perd un cinquiéme de ses droits & de toutes les dépenses qu'il est obligé de faire en Pays étranger; & il entre en France un sixiéme de moins d'or & d'argent qu'il n'y en entroit avant le surhaussement. Ces pertes ne sont pas compensées par le plus grand débit que nous faisons alors de nos marchandises. D'ailleurs ce plus grand débit n'est que pour un tems. M. du T. cite encore ici M. Law qui s'est fait précisément l'objection du plus grand débit. D'autres Ecrivains sont aussi appellés en témoignage. Mais parmi tous ces noms, il en est un que la plupart des Lecteurs ne s'attendoient pas de rencontrer dans un Livre sur les Finances, c'est celui de M. Locke. Qui croiroit que l'Auteur de l'*Essai Philosophique sur l'entendement humain*, a fait plusieurs Ecrits sur le commerce & les monnoyes? Il n'y a peut-être point de Sciences qui paroissent avoir moins de rapport entr'elles, que la Métaphysique & la politique; & il faut aller en An-

gleterre pour les trouver souvent réunies dans la même personne. Au reste M. Melon connoissoit aussi fort bien la Métaphysique; mais il l'estimoit assez peu; & il répétoit volontiers ce qu'on a dit de cette Science, qu'un homme d'esprit en a bien-tôt vu le bout.

De tout ce que M. du T. dit en cet endroit de son Ouvrage, & en d'autres, & qu'il justifie par plusieurs calculs, il croit avoir droit de conclure qu'il ne faut point hausser les monnoyes; « soit que » l'imposition suffise à toutes les » charges de l'Etat, ou qu'elle ne » suffise pas; ou soit que les recou- » vemens des impositions se fassent » avec facilité ou avec peine, » en sorte qu'il est plus avantageux » à la Nation & au Roi même de » prendre les secours dont Sa Maje- » sté peut avoir besoin, sur toute » autre chose que sur une mutation » de monnoye. » Il dit ailleurs que ce moyen ne doit jamais être tenté qu'après avoir épuisé tous les autres. Voyez sur-tout T. 1. p. 185.

Nos ancêtres sentoient si bien tout le préjudice que leur causoient ces changemens dans les especes, qu'il y eut des Villes & des Provinces, au commencement de la troisiéme Race de nos Rois, qui pour avoir une monnoye stable, accorderent au Roi un certain droit de trois ans en trois ans; & le Blanc, dans son Traité des monnoyes, dit qu'aussi-tôt que Charles VII. eut chassé les Anglois du Royaume, il commença à y rétablir l'ordre par le Règlement des

monnoyes; & qu'il a vû dans un ancien manuscrit de ce tems-là, que le peuple se ressouvenant des dommages infinis qu'il avoit reçûs de l'affoiblissement des monnoyes, pria le Roi de renoncer à ce droit, consentant qu'il imposât les tailles & les Aides, ce qui lui fut accordé. Un ancien Registre des monnoyes qui paroît avoir été fait sous le regne de *Charles VII.* dit que, *oncques puisque le Roi mest les tailles des possessions, des Monnoyes ne lui chut plus.* Voyez encore Tom. 2. pag. 270.

M. du T. parle ensuite des proportions entre l'or & l'argent, & du transport de ces métaux dans les Païs étrangers. Il est d'accord sur ce dernier point avec M. M. qui ne regarde point ce transport comme pernicieux; & il appuie ce sentiment de quelques nouvelles preuves.

Il revient aux *surhaussemens* des monnoyes, & pour ne rien négliger de ce qui peut contribuer à l'éclaircissement de cette matiere, il répond à une objection qu'il n'a point trouvée dans l'*Essai politique*, & qui lui est venue d'ailleurs. Pour prouver qu'il y a des circonstances où ces *surhaussemens* sont indispensables & avantageux, on lui a cité celui qui fut annoncé par l'Arrest du 30 Juillet 1720. qui porta le marc d'or monnoyé à 1800 livres, & le marc d'argent à 120. M. du T. entre ici dans un grand détail au sujet du fameux Systême de M. *Law*, ce qui lui étoit nécessaire pour faire voir que l'augmentation

dont il s'agit, n'a été utile que par des circonstances qui vraisemblablement n'arriveront jamais, & qu'ainsi cet exemple ne peut être tiré à conséquence. Cette augmentation, dit-il, ne fut utile, que parce que de deux maux il faut toujours éviter le plus grand. Toute cette discussion qui est très-curieuse, doit être lûe dans le Livre même. Elle finit le premier Chapitre de cet Ouvrage.

Le second Chapitre qui est très-court, comparé aux deux autres, termine le premier Volume. Nous nous contenterons de l'idée générale que nous en avons donnée au commencement de cet Extrait, pag. 1434.

Dans le troisième Chap. l'Auteur examine la question du *surhaussement* des monnoyes par rapport à notre commerce, en suivant le cours du Change étranger, qui en est, dit-il, le véritable Baromètre. En effet le Change nous montre Journallement laquelle de deux Nations redoit à l'autre. C'est celle à laquelle il est dû, qui a l'avantage du commerce, avantage qui attire chez elle les matieres d'or & d'argent.

Ce moyen de connoître la balance du commerce est plus prompt & plus sûr que celui d'examiner l'entrée & la sortie des marchandises. Ce n'est qu'après un tems assez long qu'on peut sçavoir quelle quantité de marchandise est entrée dans le Royaume dans telle année, & quelle quantité en est sortie; mais alors il n'est plus tems d'agir,

soit pour conserver l'avantage, si on l'a, soit pour le rappeler, si on ne l'a pas. Au reste peut-être faut-il se servir de l'un & de l'autre de ces moyens.

Ainsi en suivant le cours du Change, pendant un espace de tems où il y ait eu des variations dans les monnoyes, on verra quelles ont été sur le Change, & conséquemment sur notre commerce, les influences de ces variations; & par-là on connoîtra lequel est le plus avantageux à ce même commerce de l'espece haute, ou de l'espece basse.

M. du T. examine donc le cours des Changes, 1^o. depuis le premier Janvier 1709. jusqu'à la fin d'Avril 1717. 2^o. depuis le mois d'Aoust 1723. jusqu'à la fin de 1734. l'intervalle de 1717. à 1723. fut le tems du Système & des Billets de Banque. L'Auteur le passe, parce qu'il seroit difficile de tirer des lumières certaines du cours des Changes de ce tems-là. Tout ce détail est accompagné d'un grand nombre de réflexions, d'où notre Auteur conclut que de toutes les mutations qui peuvent se faire dans les monnoyes, l'augmentation est la plus dangereuse. Il prouve encore que si le commerce nous a été avantageux depuis 1726. il ne faut point l'attribuer à la haute valeur numéraire de nos monnoyes. La vraie cause, c'est que la disproportion a cessé entre les anciennes & les nouvelles especes, & qu'on n'a point appréhendé de nouvelles mutations. Comme il n'y a aucun

de nos voisins qui ne reçoive beaucoup plus de nos denrées, arts & fabriques, que nous n'en recevons de lui, il est certain que toutes les fois que la monnoye paroîtra stable aux Négocians, soit qu'elle soit haute soit qu'elle soit basse, notre commerce prendra toujours le dessus sur celui de nos voisins. Ces réflexions font l'éloge du ministère présent. Il y a plus de 50 ans que les monnoyes n'avoient été aussi long-tems tranquilles en France qu'elles l'ont été depuis douze ans. Si cela continue, nous n'aurons aucune part à ce que dit M. le Clerc, *Bibliothèque choisie*, T. 6 pag. 388.

Voici ses termes. » On sçait qu'il » y a de Royaumes où l'on hausse » & baisse la monnoye, seulement » pour attirer l'argent des particuliers dans le trésor du Prince, » sans se mettre en peine de la perte que l'Etat y fait, ce qui est » bien éloigné des maximes de » l'Angleterre.

Il est vrai que M. M. dit qu'il est sans doute avantageux à un Etat de ne point toucher aux monnoyes, lorsque l'imposition suffit à toutes les Charges, & qu'il se leve avec facilité; & même si les valeurs numéraires étoient insuffisantes, celles de représentation seroient à préférer aux augmentations, si le génie & la confiance de la Nation leur donnoient le même prix. Il dit encore que lorsque les recouvrements ne se font plus sans exécutions militaires, le Législateur est averti que les valeurs numéraires ne sont pas proportion-

nées à l'imposition, & qu'il doit les augmenter de la manière la plus conforme au génie actuel de la Nation, parce que le succès en sera plus prompt & plus facile.

Mais, dit là-dessus M. du T.
 » le moyen le plus facile, le plus
 » prompt, & le plus conforme au
 » génie actuel de la Nation, n'est
 » certainement pas celui de la re-
 » présentation qu'elle a en horreur.
 » L'Auteur sçait très-bien que la
 » Nation est plus accoutumée aux
 » augmentations de monnoyes,
 » quoiqu'elles lui soient plus oné-
 » reuses que ne le seroient les va-
 » leurs de représentation. Mais
 » pour cela ces augmentations en
 » sont-elles plus équitables &
 » plus avantageuses ? L'Auteur les
 » conseille cependant toutes les
 » fois que, &c. . . . On laisse au
 » Lecteur à juger de la bonté de ce
 » conseil, par les funestes effets
 » qu'il a vus ci-devant des aug-
 » mentations d'espèces. On ob-
 » serve seulement que s'il falloit
 » les augmenter toutes les fois que
 » les recouvrements ne se peuvent
 » faire avec facilité, on les aug-
 » menteroit bien souvent, parce
 » que ces recouvrements se feront
 » toujours avec peine, tant que les
 » pauvres qui gémissent seront ac-
 » cablés par un poids qu'il seroit à
 » souhaiter qu'on leur rendit plus
 » léger, en proportionnant l'impo-
 » sition aux facultés d'un chacun,
 » ce qui ne paroît pas impossible ;
 » & ce sera alors (selon l'expres-
 » sion de M. M.) que les pauvres
 » ne venront à jamais le Législateur at-

» tentif à les soulager.

Le vrai moyen de faciliter aux peuples le paiement de l'imposition, c'est de favoriser le commerce, dont les deux sources sont la fertilité d'un Etat & l'industrie des peuples, sur-tout lorsque cette industrie s'exerce sur les productions même du Pays. Or le génie des François est très-propre au commerce ; mais, dit notre Auteur, ils l'appliquent à de faux commerces qui leur présentent des moyens de fortune plus prompts & plus directs. Le Marchand, si on le laisse faire, ne songera qu'à son intérêt particulier, sans faire aucune attention au bien général de l'Etat. Le but du ministre, c'est de réunir ces deux sortes d'intérêts.

Nous avons deux sortes de dettes à acquitter envers l'étranger. La première se forme des denrées que nous recevons de lui. La seconde vient de nos dépenses faites en son Pays, des droits attribués au Saint Siège, des rentes dues aux étrangers sur l'Hôtel de Ville, &c. Il faut donc, pour faire face à ces deux sortes de dettes, que la balance du commerce soit de notre côté, & que nous fournissions plus aux étrangers de nos propres biens, que nous ne recevons des leurs. Or la chose seroit très-facile, si nous sçavions profiter des avantages que nous offrent la situation de la France, son climat, sa fertilité, l'industrie de ses habitans. Mais pour cela il faudroit commencer par prendre une idée du commerce plus raisonnable & plus philosophique

philosophique que celle qu'on en a ordinairement. Il faudroit cesser de le regarder comme une profession qui ne convient qu'au peuple, & qui dégrade la Noblesse. M. du T. s'en rend beaucoup la-dessus, & cite les anciens & les modernes. Mais les raisons les plus fortes en elles-mêmes sont toujours bien foibles contre un ancien préjugé. D'ailleurs il ne fust pas d'être désabusé, pour changer de conduite. En réglant ses pensées sur la vérité, on régle encore ses actions sur l'opinion & sur la coutume. Voilà l'homme & sur-tout le François.

M. du T. fait ici un bel éloge des Malouins, qui ont joint la guerre au commerce, & des Normands leurs voisins, qui dans les derniers tems ont toujours été en grand nombre sur leurs Vaisseaux. » La » Noblesse dont une si grande partie est oisive dans ses Châteaux, » se croira-t-elle plus utile à l'Etat, » plus brave, plus belliqueuse que » ces Négocians militaires, que

» ces Héros Bourgeois ? Que n'auroient pas fait les Républiques » de la Grèce, que n'auroient pas » fait les Romains, pour combler » d'honneurs & de récompenses » des Citoyens si dignes de ce » nom ?

Nous ne finirons point cet Extrait sans donner à M. du T. les justes loüanges que méritent la politesse & la moderation qui regnent dans tout son Ouvrage. De pareils égards étoient bien dûs à M. Melon; & ils étoient devenus plus indispensables encore par le malheur que nous avons eu de le perdre. La mort des hommes connus par leurs talens ou par leur sçavoir, ajoute une sorte d'amour à l'estime qu'on avoit pour eux & elle augmente cette estime même. Dans ces circonstances on crit que peu mesurée de leurs Ouvrages, à plus forte raison une critique où l'on appercevroit de la malignité, n'attireroit que l'indignation des Lecteurs.

LETTRES EDIFIANTES ET CURIEUSES, ECRITES

des Missions étrangères par quelques Missionnaires de la Compagnie de Jesus XXII^e Recueil. A Paris, chez Nicolas le Clerc, Libraire Juré de l'Université, rue de la Bouclerie, près le Pont S. Michel, à Saint Lambert, & rue S. Jacques, chez Pierre le Mercier, au Livre d'or. 1738. vol. in-12. pag. 519.

DANS le Journal de Janvier 1737. nous avons donné l'extrait du 22^e Recueil des Lettres Edifiantes & curieuses. Celui-ci, dont il nous reste à Parler, renferme six Lettres : la première est du Pere Parrenin, on y voit d'abord

Aussi.

la situation des Princes Tartares, exilés au Fourdane, leur attachement à la Religion Chrétienne, & la conversion de la Princesse, dernière fille du Régulo *Sourniama*.

La mort de l'Empereur de la Chine *Yong-Tching*, l'avènement

F p p

de son fils au Trône, & le caractère de ce nouvel Empereur font trois articles qui ne font pas indifférens à lire, non plus que les premiers que nous venons d'indiquer & trois autres qui suivent ces derniers, sçavoir la recherche qui a été faite des Chrétiens, les tourmens qu'on leur a fait souffrir & leur constance à les endurer.

» Tous nos Chrétiens, à la re-
 » serve d'un très-petit nombre, *dit*
 » le *Pere Parrenin*, ont donné des
 » marques d'une intrépidité & d'u-
 » ne constance héroïque au milieu
 » des plus cruels tourmens, on
 » avoit beau leur ensanglanter le
 » visage à force de coups, les éten-
 » dre par terre & les assommer à
 » coups de foyers & de bâtons : ils
 » répondoient constamment qu'ils
 » vouloient vivre & mourir Chré-
 » tiens. Les Juges se lassant de les
 » tourmenter inutilement, les
 » pressoient de dissimuler au moins
 » pour un tems, leur Religion,
 » & de se comporter à l'extérieur,
 » comme s'ils avoient renoncé à
 » cette Loi étrangère; ne vous suf-
 » fit-il pas, leur disoient ces Juges,
 » de conserver votre Religion
 » dans le cœur ? Par ce moyen
 » vous obéirez à l'Empereur, sans
 » préjudicier à votre créance. Les
 » Chrétiens répondoient qu'ils
 » étoient très-soumis aux ordres de
 » l'Empereur, mais que la mort
 » soufferte pour la Foi Chrétienne
 » étoit l'objet de leurs desirs,
 » qu'en vain les exhortoit-on à la
 » dissimuler, que la Loi Chrétien-
 » ne défendoit le mensonge dans

» les choses les plus légères, qu'à
 » plus forte raison ils ne pouvoient
 » ni dissimuler ni user d'équivo-
 » ques, dans une affaire si impor-
 » tante.

On voit par la manière dont le P. Parrenin rapporte cet article, combien il est éloigné d'approuver le mensonge & les équivoques, dans quelque occasion que ce soit.

La seconde Lettre est du *Pere Calmette*. Il y rapporte divers exemples de conversion à la Foi Chrétienne, tous plus singuliers les uns que les autres, & qu'il faut lire dans la Lettre même, après quoi viennent plusieurs remarques curieuses sur différens sujets.

Bien des gens en Europe, ont peine à croire, les maléfices, les sortilèges, les possessions, & tout ce qui passe pour être du ressort de la Magie. Le P. Calmette, est d'un autre sentiment; & prétend que quelques mois de séjour au milieu des Nations idolâtres où il a été obligé de passer une partie de sa vie, suffiroit pour désabuser là-dessus les plus incrédules.

Il raconte à ce sujet l'Histoire suivante : » Dans une Caste, *dit-il*,
 » où il n'y avoit jamais eu de Chré-
 » tiens, & où les femmes se distin-
 » guent par leur retenue & leur
 » modestie; une d'entre elles a été
 » appelée à la foi, avec des circon-
 » stances qui méritent d'être rap-
 » portées. Avant que d'ouvrir les
 » yeux à la lumière, elle se vit en-
 » gagée dans une conjoncture dé-
 » licate, où il lui fallut défendre
 » son honneur contre les sollicita-

» tions d'un de ses parens. Celui-
 » ci, pour se venger de ses mépris,
 » eut recours, ainsi qu'elle l'assure,
 » à la magie & aux maléfices. En
 » effet elle tomba dans une de ces
 » maladies, dont la longueur &
 » les symptômes, font conclure
 » constamment au Medecins In-
 » diens, qu'elle n'est pas naturelle,
 » & que le seul remède qu'on y puis-
 » se apporter est de recourir à ceux
 » qui ont le secret de détruire ces
 » sortes d'operations magiques. Elle
 » fit donc appeller un Brame, car
 » les Brames ne sont pas moins les
 » Dépositaires & les Interprètes
 » de la Magie que de la Loi. L'*Ad-
 » darvanam*, qui est le quatrième
 » *Vedam*, enseigne le secret de
 » mettre en œuvre la Magie & de
 » la dissiper. Ce qui s'appelle le
 » Sacrifice de mort, le Sacrifice
 » homicide. Il y a quelques années
 » qu'il en coûta la vie à un Brame,
 » pour avoir employé ce Sacrifice
 » contre une personne de grande
 » autorité. Il avoit manqué appa-
 » remment à quelqu'une des paro-
 » les & des cérémonies prescrites,
 » car alors, le Démon en fait, dit-
 » on, porter la peine au Sacrifica-
 » teur. On parle encore ici, *conti-
 nue-t-il*, de ce qui arriva il y a
 » 25 ans, lorsque *Ballapouram*
 » fut assiégé par l'armée de *Maï-
 » sour*. Un Brame crut rompre par
 » la vertu magique, l'entreprise de
 » l'ennemi, & rendre sa Patrie vic-
 » torieuse. Il se retira durant le
 » Siège à *Gouribonda*, Ville voisi-
 » ne. Et dans le tems qu'il prati-
 » quoit les cérémonies ordonnées,

» par l'*Adarvanam*, le Démon le
 » saisit, & le tua sur l'heure. Ceux
 » qui l'avoient aidé dans le Sacrifi-
 » ce eurent le même sort. Je par-
 » lois de ce fait comme par manière
 » de doute, à un Brame qui a ses
 » biens à *Gouribonda*, il me nom-
 » ma aussi-tôt le Sacrificateur, &
 » me raconta les autres circonstan-
 » ces de cet événement.

Après cette digression, le Pere
 Calmette revient à sa maladie, &
 raconte ce qui suit. » Le Brame,
 » dit-il, qu'elle avoit appelé, &
 » qui fit alors plusieurs invoca-
 » tions, aperçut sur la muraille
 » une fente en forme de zic-zac.
 » Aussi-tôt, comme s'il eût été
 » saisi d'une espèce d'enthousiasme,
 » j'ai découvert, dit-il, la cause
 » des maux que vous souffrez.
 » *Chao-oudou*, le Dieu des Serpens
 » s'est logé dans ce mur pour vous
 » visiter; ne vous étonnez pas s'il
 » trouble votre repos. Quels hon-
 » neurs lui avez-vous rendus ?
 » Dressez au pied du mur, un petit
 » Autel, & brûlez-y tous les jours de
 » l'encens. Elle le fit; mais au lieu
 » d'un Démon qui l'agitoit, elle se
 » vit tourmentée d'une légion en-
 » tierie : elle eut recours encore
 » une fois aux formules magiques, &
 » fit appeller un autre Enchanteur
 » qui ne réussit pas mieux que le
 » premier. Le Démon presentoit
 » toutes les nuits à l'imagination
 » de cette femme les plus effrayan-
 » tes images, dont l'aspect la desse-
 » choit, & l'épuisoit à un point
 » qu'elle ne pouvoit plus se sou-
 » tenir. Il y avoit six mois qu'elle

» languissoit de la sorte , lorsqu'elle s'adressa au Missionnaire ,
 » on n'eut pas de peine à lui persuader d'embrasser la foi Chrétienne , & dès le jour même elle se fit instruire.

Le P. Calmette se doutant bien que sur sa parole on ne se laissera pas aller tout d'un coup à croire que cette malade fût possédée du Démon dit que *ce qui persuade que c'est une véritable possession, c'est que de tems en tems le visage de la malade changeroit prodigieusement de couleur, & que d'autres fois elle aoit les plus violens saisissemens qui suspendoient toute fonction de ses sens, sans cependant lui ôter la connoissance.*

Nous laissons aux Lecteurs éclairés , à juger si ce sont-là de véritables marques de possession. Quoiqu'il en soit , notre Auteur rapporte que c'est dans ces symptômes qui faisoient craindre pour la vie de la malade , que le Missionnaire ayant fait transporter cette femme à l'Eglise , lui administra le Baptême. Elle étoit si foible , dit-il , qu'encore qu'elle fût assise , elle eut besoin d'être soutenue par trois personnes , jusqu'aux paroles de l'exorcisme , que ses forces revinrent. Elle s'aïda elle-même pour le reste de la cérémonie , & lorsque le Missionnaire sortit de l'Eglise , elle s'avança pour lui dire , qu'elle se portoit mieux. La suite , ajoute-t-il , confirma la vérité de sa guérison. Anne (c'est le nom qui lui fut donné) se montra à tous ceux qui avoient été témoins de ses souffrances , & ne ressentit plus la moindre

atteinte de son mal. Elle étoit mariée & avoit une fille ; son mari & sa fille furent si frappés de cette guérison surprenante , qu'ils embrassèrent , l'un & l'autre , la Foi Chrétienne.

Le P. Calmette , après cette Histoire , parle des Dieux du Pays. Parmi ces Dieux , il y en a un d'une espèce assez singulière ; il entrelasse , dit notre Auteur , & tortille en manière de corde , au sommet de la tête , quatre ou cinq flocons de cheveux , & se fait adorer sous le nom de *Gourounadoudou* , la crainte que l'on a de l'irriter , oblige les habitans du Pays à lui rendre les mêmes honneurs qu'aux autres Dieux. Un jeune homme d'une Castité distinguée dans le Pays , parce que c'est celle du Prince de *Balla-pouram* , se mit au-dessus de cette crainte , & se fit couper deux ou trois fois de ces flocons de cheveux que *Gourounadoudou* lui avoit tortillé , mais lorsqu'ils furent recrus , il ne put les empêcher de se retresser de nouveau. La chose alla plus loin , dit le P. Calmette , car le Démon voulant punir le jeune homme , du mépris qu'il avoit marqué , le fit tomber dans une foiblesse extrême , & de corps & d'esprit , de laquelle il guerit aussitôt qu'il eût reçu le Baptême , ses cheveux que l'on coupa de nouveau , en présence du Missionnaire , ont toujours cru depuis , dans leur ordre naturel.

Un des plus curieux articles qui suivent celui-là , est ce qui concerne la Doctrine des Brames au sujet

de l'Ame. Ils supposent qu'elle est universelle , & la même dans tous les corps , selon cet axiome tiré de leur Théologie ; *Charvan binam paramat manekam* , c'est-à-dire , que le corps est différent , & que l'ame est une. Ils expliquent , selon ce Système, la différence de l'homme d'esprit & de l'ignorant , par la comparaison d'un bon & d'un mauvais miroir : l'objet , quoique toujours le même , disent-ils , est représenté nettement dans l'un , & confusément dans l'autre : la différence n'est point dans l'objet , elle est dans le miroir.

Cette proposition ayant été mise sur le tapis par un Brame , en présence d'un Missionnaire , & de douze Brames , & de cent autres personnes : ne croîez-vous pas , dit le Missionnaire , un Par dis & un Enfer , l'un qui est la récompense des Justes , & l'autre la prison des pécheurs ? Les Brames convinrent de l'article. Cela étant , reprit le Missionnaire , supposons deux hommes , un juste & un pécheur , qui meurent en même tems ; leur corps est réduit en cendres ; comment l'Ame si elle est une dans les deux , peut-elle en même tems , avoir pour partage , le Paradis & l'Enfer ? seroit-ce que vous reconnoîtriez après la mort , une division dans l'Ame universelle ? Un Brame de la troupe , nommé *Sommappa* répéta ce raisonnement pour le faire sentir à l'Assemblée , puis il dit que quelques-uns renoient qu'il n'y avoit d'autre Enfer , ni d'autre Paradis , que la douleur & la joye

qu'on éprouvoit dans ce monde :
 » Sans m'arrêter , *repondit le Missionnaire* , à réfuter un sentiment
 » qui sappe le fondement de toute
 » Religion , vous ne pouvez pas
 » le tenir , vous autres Brames ,
 » puisque le contraire se trouve
 » formellement dans le *Vedam* , où
 » il est dit : si vous me pardonnez
 » mes pechez , j'irai prendre possession de la gloire ; & ailleurs
 » en parlant de ceux qui ont tout
 » quitté pour se consacrer à Dieu ;
 » ceux-là , dit le même *Vedam* ,
 » vont au Paradis de Brama , pour
 » y jouir de l'immortalité. Vous
 » supposez donc un lieu hors de
 » ce monde où les Justes reçoivent
 » la récompense de la vertu. Le
 » Brame , à ce que rapporte notre
 » Auteur , ne replica rien à cela ,
 » & il se retira après quelques
 » honnêtetez.

La troisième Lettre est du Pere de Rasles ; ce Missionnaire la commence par la description d'un Village de la Nation *Abn-kise* , situé dans une forêt à trois lieues de Québec , & dans lequel il fut demeurer. Il trouva cette Nation habitée par deux cens Sauvages , presque tous Chrétiens ; leurs cabanes étoient rangées à peu près comme les maisons dans les Villes. Une enceinte de pieux haults & serrés , formoient une espee de muraille , qui les mettoit à couvert des incursions de leurs ennemis. Leurs cabanes sont bien-tôt dressées ; ils plantent des perches qui se joignent par le haut , & ils les revêtent de grandes écorces. Le

feu se fait au milieu de la cabane , ils étendent des nates de jonc tout autour , s'asseyent sur ces nates pendant le jour , & y prennent leur repos pendant la nuit. L'habillement des hommes consiste en une casaque de peau , ou bien en une piece d'étoffe rouge ou bleuë. Celui des femmes est une couverture qui leur pend depuis le col jusqu'au milieu des jambes , & qu'elles ajustent assez proprement. Elles mettent sur la tête , une autre couverture qui leur descend jusqu'aux pieds , & qui leur sert de manteau. Elles portent des bas qui leur vont depuis le genou , jusqu'à la cheville du pied. Des chaussons faits de peau d'Elan , & garnis de poils en dedans , leur tiennent lieu de souliers. Cette chaussure qui est commune aussi aux hommes , est absolument nécessaire pour s'ajuster aux raquettes , par le moyen desquelles les hommes & les femmes marchent commodément sur la neige. Ces raquettes faites en forme de lozange , ont plus de deux pieds de long , & sont larges d'un pied & demi.

Le Pere de Rasles ne croyoit pas pouvoir jamais marcher avec de pareilles machines , mais il dit que lorsqu'il en eut fait l'essai , il se trouva tout d'un coup si habile à s'en servir , que les Sauvages ne pouvoient croire que ce fût la première fois qu'il en faisoit usage.

Il remarque que l'invention de ces raquettes est d'une grande utilité aux Sauvages , non seulement pour courir sur la neige , dont la

terre est couverte une grande partie de l'année , mais encore pour aller à la chasse des bêtes , & surtout de l'Orignac. Ces animaux plus gros que les plus gros bœufs de France , ne marchent qu'avec peine sur la neige ; ainsi il n'est pas difficile aux Sauvages de les atteindre , & souvent avec un simple couteau attaché au bout d'un bâton , ils les tuent. La chair de l'Orignac est bonne à manger , & la peau étant bien passée , se vend aux François & aux Anglois , qui , en échange , donnent des casques , des couvertures , des chaudières , des fusils , des haches , & des couteaux.

Notre Auteur , après ces remarques , décrit ce qu'il est qu'un Sauvage. Pour vous en donner l'idée , dit-il , representez-vous un grand homme agile , fort , d'un teint bazané , sans barbe , avec des cheveux noirs , & dont les dents sont plus blanches que l'ivoire. Cette circonstance que notre Auteur rapporte , de n'avoir point de barbe , & d'être cependant fort , est une particularité qui mérite d'être remarquée. Si vous voulez , continue le Pere de Rasles , voir le Sauvage , dans ses ajustemens , vous ne lui trouverez , pour toute parure , que ce qu'on nomme des *Rassades* ; c'est une espece de coquillage ou de pierres qu'on trouve en forme de petits grains , les uns blancs , les autres noirs , & qu'on enfèle de telle sorte qu'ils representent diverses figures très-régulieres , qui ont leur agrément. C'est avec ces

Rassés que les Sauvages tressent & noient leurs cheveux sur les oreilles & derrière la tête. Ils s'en font des pendans d'oreilles, des colliers, des jarretières, des ceintures ; ils s'estiment plus avec ces ornemens, que ne font les Européens avec tout leur or & toutes leurs pierreries.

L'occupation des hommes est la chasse ou la guerre. Celle des femmes est de rester au Village & d'y faire avec des écorces d'arbres, des paniers, des sacs, des boîtes, des écuelles, des plats, &c. elles couvent l'écorce avec des racines, & en font divers meubles fort proprement travaillés. Les canots se construisent avec une seule écorce, mais les plus grands ne peuvent contenir que six ou sept personnes. C'est avec ces canots construits d'une seule écorce qui n'a guères que l'épaisseur d'un écu, qu'ils passent des bras de mer, & qu'ils navigent sur les plus dangereuses rivières, & sur des lacs de quatre à cinq cens lieues de tour.

Notre Auteur parle ensuite, de la tendresse des Sauvages pour leurs enfans, de l'éducation qu'ils leur donnent, de la manière dont ces peuples apprêtent leurs viandes & prennent leurs repas. Dès que leurs enfans sont nés, ils les mettent sur un petit bout de planche couverte d'une étoffe, & d'une petite peau d'Ours, dans lesquelles ils les enveloppent, & c'est-là leur berceau. Les meres les portent sur le dos, d'une manière très-commode pour elles & pour eux.

A peine les garçons commencent-ils à marcher qu'ils s'exercent à tirer de l'arc : Ils y deviennent si adroits qu'à 10 ou 12 ans ils ne manquent pas de tuer l'oiseau qu'ils tirent. Le Pere de Rasses dit qu'il en a été surpris, & qu'il auroit peine à le croire, s'il n'en avoit été témoin.

Quant à la manière dont ces Sauvages apprêtent leurs viandes, & prennent leur repas, voici ce qu'il rapporte : Ils mettent la viande dans un chauderon, ils la font boiillir tout au plus trois quarts d'heure, après quoi ils la retirent de dessus le feu, la servent dans des écuelles d'écorces, & la partagent à tous ceux qui sont dans leur cabane : chacun mord dans cette viande, comme on seroit dans un morceau de pain. Notre Missionnaire dit que ce spectacle ne lui donnoit pas beaucoup d'appetit, & que les Sauvages qui s'en apperçurent bien-tôt, lui ayant demandé en leur langage : *pourquoi ne mange-tu pas ?* & lui leur ayant répondu ; *c'est que je ne suis point accoutumé à manger ainsi la viande sans pain.* Ils lui repliquèrent : *il faut te vaincre, cela doit-il être si difficile à un Patriarche comme toi, qui entend si bien la Religion Chrétienne, nous nous surmontons bien nous autres, pour croire ce que nous ne voyons pas.* Alors il n'y eut plus à délibérer, dit notre Auteur, il faut bien se faire à leurs manières, afin de mériter leur confiance, & de les gagner à J. C. Ils n'ont point de repas réglés, & ils vivent

au jour le jour. Tandis qu'ils ont de quoi faire bonne chère, ils en profitent, sans se mettre en peine s'ils auront de quoi vivre les jours suivans.

Ils aiment passionnément le Tabac : hommes, femmes, filles, tous fument presque continuellement. Leur donner un morceau de Tabac, c'est leur faire plus de plaisir que de leur donner de l'or.

La Langue de ces Peuples fait ici un article particulier de la Lettre du Pere de Rasles : cette Langue est très-difficile à apprendre, surtout quand on n'a point d'autres Maîtres pour l'apprendre, que des Sauvages. Ils ont plusieurs syllabes qu'ils n'expriment que du gosier, sans faire aucun mouvement des lèvres. La syllabe *ou*, par exemple, est de ce nombre. Il faut apporter une extrême attention pour combiner ce qu'ils disent, & en conjecturer la signification. Quelquefois on rencontre juste, mais le plus souvent l'on se trompe, parce que n'étant point au fait de leurs lettres gutturales on ne repere que la moitié du mot, & par là on leur interprète à rire.

Après cinq mois d'une continuelle application, on peut, dit le P. de Rasles, venir à bout d'entendre tous leurs termes; mais cela ne suffit pas pour s'exprimer selon leur goût : on a encore bien du chemin à faire, pour attraper le tour & le génie de leur Langue. Notre Auteur trouve qu'elle a de vraies beautés, & quelque chose de très-énérrique : si l'on deman-

de, par exemple à un François; *pourquoi Dieu vous a-t-il créé ?* Il répond : *c'est pour le connaître, l'aimer, le servir, & par ce moyen mériter la vie éternelle* ; Que l'on fasse la même question à un Sauvage, il répond ainsi dans la tour de sa Langue : *Le grand Génie a pû se te vous, qu'ils m'ont connu, qu'ils m'ont aimé, qu'ils m'honorent, & qu'ils m'ont offert, pour lors j'les servirai dans mon illustre félicité.*

Si l'on veut dire dans leur style, *vous avez mené de la main à apprendre la Langue Sauvage*; voici comme il faudroit s'exprimer. *Je prie te vous, mon cher frere, qu'il aura de la peine à apprendre la Langue Sauvage.*

Notre Auteur passe ici à la Langue des Hurons, qui est la même que la Langue des Sauvages. Il prétend que quand on la possède bien, on peut en moins de trois mois être assez habile pour se faire entendre aux cinq Nations Iroquoises. C'est la plus majestueuse, & en même tems, la plus difficile de toutes les Langues des Sauvages. Le Pere de Rasles remarque, que cette difficulté ne vient pas seulement de leurs lettres gutturales, mais encore plus de la diversité des accens, parce que souvent deux mots composés des mêmes caractères, ont chacun, à cause de la différence des accens, une signification différente. Le P. Chaumont, qui a demeuré 50 ans parmi les Hurons, a composé une Grammaire de leur Langue, & cette Grammaire passe pour excellente, mais

mais cependant, dit le P. de Rasles, un Millionnaire est heureux, lorsqu'après dix ans d'une étude considérable de la Grammaire dont il s'agit, il peut parvenir à s'exprimer élégamment dans cette Langue.

Chaque Nation Sauvage a sa Langue particuliere; ainsi les *Abnakis*, les Hurons, les Iroquois, les Algonkins, les Illinois, les Miamis, & autres, ont chacun leur Langage à part. On n'a point de Livres pour apprendre ces Langues, & quand on en auroit, ils seroient assez inutiles, parce qu'elles ne sçauroient bien s'apprendre que par l'usage.

Il y avoit près de deux ans que notre Auteur demouroit chez les *Abnakis*, lorsque par ordre de ses Supérieurs il fut obligé d'en partir pour aller chez les Illinois qui venoient de perdre leur Missionnaire. Il fut obligé dans son voyage de s'arrêter long-tems à *Mississimakia*, où il y avoit deux Missionnaires, l'un parmi les Hurons, & l'autre chez les *Oulawaicks*. Ces Missionnaires l'instruisirent des mœurs de ces Peuples, & entre autres de ceux des *Oulawaicks*; ces derniers sont fort superstitieux: ils prétendent être sortis de trois familles, les uns de la famille de *Michabou*, c'est-à-dire du grand Lievre; les autres, de la famille de *Namépich*, c'est-à-dire de la Carpe, & les autres de la famille de *Machova*, c'est-à-dire de l'Ours.

Quant à la famille du grand Lievre, ils disent que ce grand Lievre étoit un homme d'une extrême

Jeouf.

me grandeur; qu'il tendoit des filets dans l'eau, à dix-huit brasses de profondeur, & que l'eau lui venoit à peine aux aisselles. Qu'un jour pendant le Déluge il envoya le Castor pour découvrir la terre, mais que cet animal n'étant point revenu, il fit partir la Loure, qui rapporta un peu de terre couverte d'écume; qu'alors il se rendit à l'endroit où se trouvoit cette terre, lequel formoit une petite Isle. Qu'il marcha dans l'eau tout autour de l'Isle, laquelle devint aussitôt extraordinairement grande.

Sur ce fondement ils lui attribuent la création de la Terre. Ils ajoutent qu'après qu'il eut achevé cet Ouvrage, il s'envola au Ciel, où il fait sa demeure ordinaire; mais qu'avant que de quitter la terre, il ordonna que lorsque ses descendants viendroient à mourir on brûleroit leurs corps, & qu'on jetteroit leurs cendres en l'air afin qu'ils pussent s'élever plus aisément vers le Ciel. Que s'ils y manquoient, la neige ne cesseroit de couvrir leurs campagnes, Que leurs rivières demeureroient glacées, & que faute de poissons, ils mourroient tous au Printems: le P. de Rasles dit à ce sujet, qu'une certaine année, l'hiver ayant duré chez eux plus qu'à l'ordinaire, avec des neiges excessives; ce fut une consécration générale parmi les Sauvages de la famille du grand Lievre, Qu'ils s'assemblerent plusieurs fois pour aviser aux moyens de dissiper ces neiges, & qu'enfin ne sçachans plus quelles mesures prendre, ils

Q. 9 g

virent une vieille femme s'approcher d'eux , laquelle leur dit :
 » Mes enfans vous n'avez pas d'es-
 » prit. Vous sçavez les ordres qu'a
 » laissés le grand Lievre , de brûler
 » les corps des défunts , & de jet-
 » ter leurs cendres au vent , afin
 » qu'ils puissent monter plus aisé-
 » ment au Ciel , & vous avez né-
 » gligé ces ordres , en manquant
 » de brûler un homme mort qui
 » est à quelques journées d'ici , &
 » qui se trouve être de la famille
 » du grand Lievre. Reparez donc
 » promptement votre faute , ayez
 » soin de le brûler , si vous voulez
 » que la neige se dissipe.

Le Pere de Rasles rapporte qu'alors les Sauvages de la famille du grand Lievre qui entendirent ce Discours , répondirent d'une commune voix : *Tu as raison , notre bonne mere , tu as plus d'esprit que nous , & le conseil que tu nous donnes , nous rend la vie.* Aussi-tôt , à ce que raconte notre Auteur , ils députerent vingt-cinq hommes pour aller brûler le corps. Ces hommes employèrent environ 15 jours dans leur voyage ; pendant ce tems-là le dégel vint & la neige se dissipa. On combla d'éloges & de présens , la vieille femme qui avoit donné l'avis , & cet événement tout naturel qu'il étoit servit beaucoup à entretenir ce peuple dans sa folle crédulité.

Quant à la seconde famille des Outaouiks , laquelle prétend être sortie de la Carpe , on dit qu'une Carpe ayant fait des œufs sur le bord d'une rivière , & le Soleil y

ayant dardé ses rayons , il s'en forma une femme , de laquelle cette famille est descenduë.

La troisième famille des Outaouaks , qui se croit sortie d'un Ours , mais qui n'explique point de quelle maniere elle en est venue , rend de grands honneurs à ces animaux : lorsqu'ils en tuent quelqu'un , ils lui font un festin de sa propre chair , ils lui parlent , ils le haranguent. *N'aye point de pensée contre nous , lui disent-ils , qui que nous t'ayons tué. Tu as de l'esprit , tu vois que nos enfans souffrent la faim. Ils t'aiment , ils veulent te faire entrer dans leurs corps ; ne t'est-il pas glorieux d'être mangé par des enfans de Capitaine ?*

Il n'y a que la famille du grand Lievre qui brûle les cadavres , les deux autres les enterrent. Quand quelque Capitaine est décédé , on prepare un vaste cercueil , dans lequel , après avoir couché le corps , revêtu de ses plus beaux habits , on renferme avec lui , sa couverture , son fusil , sa provision de poudre & de plomb , son arc , ses flèches , sa chaudiere , son plat , des vivres , son casse-tête , son calumet , sa bête de vermillon , son miroir , des colliers de porcelaine , & tous les presens qui , selon l'usage , lui ont été faits à sa mort.

Notre Auteur parle ensuite des Illinois , dont il rapporte plusieurs particularitez ; leur coutume n'est pas d'enterrer les morts , ni de les brûler , ils les enveloppent dans de grandes peaux , & les attachent par les pieds & par la tête au haut des arbres.

Les Illinois possèdent onze Villages. Dès le lendemain que notre Auteur fut arrivé à leur premier Village qui est de trois cens cabanes, toutes de quatre ou cinq feux (un feu est toujours pour deux familles), il fut invité par le principal Chef, à un grand repas que ce Chef donnoit aux plus considérables de la Nation. Il avoit fait pour cela tuer plusieurs chiens : ces festins de chiens passent parmi les Sauvages pour des festins magnifiques, c'est pourquoi on les nomme des repas de Capitaines.

Quand les Convies furent arrivés, ils se rangerent tous autour d'une cabane, s'asseyant les uns sur la terre nue, les autres sur des nattes. Alors le Chef se leva, & sans préparation, leur fit une harangue sur les affaires de l'Etat, car dans ces sortes de repas somptueux, où l'on sert des chiens, c'est l'usage de délibérer sur les affaires les plus importantes du Pays, comme lorsqu'il s'agit d'entreprendre une guerre ou de la terminer. Le Pere de Rasles dit qu'il admira l'éloquence de ce Sauvage, la justesse & la force des raisons qu'il exposa. Le tour qu'il leur donna, le choix & la délicatesse des expressions dont il orna son discours. Je suis persuadé, ajoute-t-il, que si je pouvois vous mettre par écrit ce que ce Sauvage dit sur le champ, vous conviendriez, sans peine, que les plus habiles Européens, après beaucoup de méditations & d'étude, ne pourroient guères composer un discours plus solide & mieux tourné.

La Harangue finie, deux Sauvages distribuèrent les plats à toute l'assemblée, & chaque plat étoit pour deux conviez.

Après le repas chacun emporta ce qu'il y avoit de rest. dans leurs plats, car telle est la coutume du Pays.

Les Illinois ne se couvrent que vers la ceinture, & du reste ils sont tout nus. Ce n'est que dans les visites qu'ils font, ou lorsqu'ils assistent à l'Eglise, qu'ils s'enveloppent d'une couverture de peau.

Ils ont soin de se peindre le visage de diverses couleurs, & surtout, de vermillon.

Deux sortes de danses sont en usage parmi eux, les unes pour marquer de la joye, & les autres pour marquer de la tristesse; ces dernières se pratiquent à la mort des proches. Le P. de Rasles remarque que de toutes les Nations de Canada il n'y en a point qui vivent dans une plus grande abondance de toutes choses que les Illinois: leurs rivières sont couvertes de Cygnes, d'Outardes, de Canards & de Sarcelles; à peine fait on une lieue, qu'on trouve des multitudes prodigieuses de Coqs-d'Indes, qui vont par troupes, quelquefois au nombre de plus de deux cens. Ils sont beaucoup plus gros que ceux de France, & notre Auteur a eu la curiosité d'en peser quelques-uns dont chacun étoit du poids de 16 livres. On voit dans des prairies à perte de vue, des 4 à 5 mille bœufs qui y paissent. Ils ont une bosse sur le dos. Leur poil, excep-

Q q q ij

té celui de la tête, est frisé comme de la laine, leur chair est naturellement salée, & si légère qu'on la peut manger crüe, sans qu'elle cause aucune indigestion.

La quatrième Lettre est du Pere Détré, il y rend compte des diverses Peuplades Chrétiennes qui se forment sur l'un & l'autre bord du grand fleuve Maragnon, ou bien comme d'autres l'appellent, de la Rivière des Amazones. Ces Peuplades sont composées de diverses Nations, telles que sont les *Chaymbiles*, les *Carapanas*, les *Paranaparas*, les *Muniches*, les *Ottanaves*, Nations qui habitent le long de la Rivière *Guallaga*, assez près du lieu où cette Rivière se jette dans le fleuve Maragnon. Le P. Détré, après avoir passé sept ans avec beaucoup de consolation chez ces peuples, à les instruire de la Religion Chrétienne, fut nommé Supérieur général & Viscéteur de toutes les Missions qui s'étendent à plus de mille lieues sur les deux rives du Maragnon, & sur toutes les rivières qui du côté du Nord & du Midi, viennent se jeter dans ce grand fleuve.

Il ne lui étoit pas possible d'apprendre toutes les Langues de ces Nations; ces Langues, dit-il, aiant aulli peu de rapport entre elles que la Langue Françoisé en a avec la Langue Allemande. Le parti qu'il prit pour n'être pas inutile à un grand nombre de ces peuples, fut d'avoir recours à ceux qui sçavoient en même tems & la Langue naturelle de chacune de ces Na-

tions, & la Langue *del Inga*, qui est la Langue générale & dominante de tous ces Pais, Langue que notre Auteur avoit déjà apprises pendant les sept ans qu'il avoit demeuré parmi les Nations que nous avons nommées, mais qui dans chaque Nation n'est connue que d'un petit nombre de gens. Avec ce secours, le P. Détré traduisit en 18 Langues, par questions & par réponses, la Doctrine Chrétienne, & tout ce qu'on doit enseigner à ces Néophytes, soit en leur administrant les Sacremens, soit en les disposant à une mort Chrétienne. Par ce moyen, sans entendre la Langue particulière de chacune de ces Nations, il vint à bout de les instruire des vérités de la Religion.

Le Pere de Rasles, en parlant des Illinois, vient de les représenter comme des peuples pleins d'esprits, mais ceux dont il s'agit dans la Lettre du P. Détré, sont d'un caractère bien différent. Ils ont si peu de génie qu'ils ne sçavent pas faire le moindre calcul. Les plus habiles d'entre eux ne peuvent compter que jusqu'à cinq, & ce qu'on auroit peine à croire, si l'Auteur de la Lettre ne l'assuroit comme témoin, il y en a plusieurs qui ne peuvent pousser le calcul au-delà de deux. Ils expriment le nombre trois, en disant deux & un; le nombre quatre, en disant deux & deux; & le nombre cinq, en disant deux fois deux & un; ou bien pour montrer le nombre cinq, ils montrent les cinq doigts de la main droite, & s'il faut compter jusqu'à

« dix , ils montrent de suite les
doigts de la main gauche. Mais si
le nombre qu'ils veulent exprimer
monte jusqu'à vingt , ils s'asseient
à terre , & montrent successivement
les doigts de chaque pied.

Le P. Déré finit sa Lettre par le
recit de quelques particularitez ,
qu'on trouvera peut-être qu'il au-
roit mieux vallu qui eussent
été rapportées par une autre plu-
me. » Un jour , *dit-il* , les Barba-
» res empoisonnerent ma boisson ,
» & les mets de ma table , sans
» que j'en aye ressenti la moindre
» incommodité. Une autre fois ,
» me trouvant parmi les *Omaguas* ,
» ils mirent vers le minuit le feu à
» ma cabane , qui n'étoit couverte
» que de feuillages & où je dor-
» mois tranquillement , je me sau-
» vai heureusement du milieu des
» flammes dont je me vis environ-
» né. Il arriva un autre jour , qu'a-
» près avoir bâti une nouvelle E-
» glise chez les *Chayakutas* , un Es-
» pagnol qui étoit à trois pas de
» moi , tira en coup de fusil en si-
» gne de réjouissance. Le canon de
» son fusil créva , un éclat me sau-
» ra à l'œil gauche , & tomba ap-
» plati à mes pieds , sans que j'en
» eusse ressenti le moindre mal. Je
» pourrois , *continue le Pere Déré* ,
» vous rapporter un grand nombre
» d'exemples semblables , si je ne
» craignois de passer les bornes
» d'une Lettre.

La cinquième Lettre est du Pere
Fauque : il s'y agit principalement
des *Palicours* , ces Indiens ont des
coutumes assez singulieres , il y en

a deux principalement qui frappent
le P. Fauque. La premiere est
que les enfans mâles vont tout
nuds jusqu'à l'âge de puberté.
Alors on leur donne la *Camisa* qui
est une aulne & demie de toile
qu'ils se passent entre les cuisses ,
& qu'ils laissent pendre devant &
derriere , par le moyen d'une cor-
de qu'ils ont à la ceinture. Avant
que de recevoir la *Camisa* , ils doi-
vent passer par des épreuves un peu
dures. On les fait jeûner plusieurs
jours , on les retient dans leur Ha-
mac , comme s'ils étoient malades ,
& on les soiette fréquemment ;
cela , *dit-on* , sert à leur inspirer
de la bravoure. Ces cérémonies
achevées , ils deviennent hommes
faits.

L'autre coutume qui surprit da-
vantage le P. Fauque , c'est que les
femmes n'ont pour tout habit
qu'un tablier d'environ un pied en
quarré , fait d'un tissu de petits
grains de verre , qu'on nomme
Rassade Je ne sçache point , *dit le*
P. Fauque , *que dans tout ce envi-*
ron , il y ait aucune autre Nation ,
où règne une pareille infamie : j'espè-
re , continue-t-il , qu'on aura peu
de peine à leur faire quitter un usage
si contraire à la raison & à la pudeur.
Nous donnerons a'abord des juppes à
toutes les femmes , & il y a lieu de
croire qu'elles s'y accoutumeront , car
j'en ai déjà vu quelques-unes en por-
ter.

La sixième Lettre est du Pere
Wibault. Les Indiens *Pintados* &
la Ville de Manik en font le princi-
pal sujet , les *Pintados* mènent une

vie très-dure. Tel qui tient un rang considérable dans le Pays, s'estime fort heureux, & croit faire bonne chère, lorsqu'avec un peu de ris, il a un morceau de poisson mal assaisonné; souvent il ne se nourrit que de racines cuites dans l'eau avec un peu de sel. Ceux qui sont adroits à tirer, prennent de tems en tems, quelques Cerfs, ou quelques Sangliers; mais comme sous ce climat, la chair n'est pas de garde, ils ont coutume de partager leur chasse avec leurs parens & leurs voisins. Il en est de même du poisson qu'ils ne peuvent conserver qu'après l'avoir exposé au Soleil. Si on l'exposoit à la Lune, ne fut-ce que pendant une nuit, quand même on auroit pris la précaution de le saler, on le trouveroit le lendemain matin, tout rempli de vers.

Une Lettre du P. de Goville ancien Missionnaire de la Chine, termine le Recueil, c'est une seconde Réponse qu'il fait aux Auteurs anonymes d'un Libelle fabriqué contre lui, & dont il a déjà été parlé dans le Recueil précédent. Le P. du Halde, dans l'Épître qu'il a

mise à la tête de ce Volume & qu'il adresse aux Jésuites de France, dit, au sujet de ce Libelle, qu'» on » auroit peine à concevoir, si de » nos jours, les exemples en étoient » moins fréquens, comment cer- » tains Écrivains, quoiqu'ils prennent soin de se cacher, ont assez » peu de pudeur pour imaginer & » publier d'un ton hardi, les faus- » setez les plus grossières, & les » calomnies les plus mal conce- » tées. Ils espèrent, comme-t-il, » trouver des Lecteurs aussi pas- » sionnés qu'eux, mais il ne faut » avoir que le bon sens naturel & » le cœur droit pour découvrir » leurs impostures.

Le P. de Goville, après avoir achevé de réfuter ce Libelle, termine sa Lettre en disant que si ces Auteurs inconnus l'attaquent encore, il se condamne dès à présent au silence, que par-là, selon l'expression de l'Apôtre, *il entassera des charbons ardens sur leur tête*, & » qu'il aura du moins, la consolati- » on de leur donner un exemple » de patience & de charité, qui s'é- » levra un jour contr'eux.

HISTOIRE DU PONTIFICAT D'EUGENE III. PAR DOM

Jean de Lannes, Religieux Bibliothécaire de l'Abbaye de Clairvaux, ancien Professeur de Théologie. A Nancy, chez Pierre Antoine, Imprimeur-Libraire. 1737. vol. in-12. pag. 274.

NOUS avons donné dans le Journal de Juin dernier l'extrait des deux premiers Livres de cette Histoire qui en contient quatre : voici celui des deux derniers. Il faut se rappeler d'abord ce qu'à

la fin de notre premier Extrait, nous avons rapporté de l'Hérétique *Eon le l'Etoile*, qui sur l'allusion grossière de son nom avec le mot latin *Eum*, qui se lit dans cette conclusion des Exorcismes, per

eum qui iudicaturus est , &c. il se disoit le Seigneur des Seigneurs , & le Juge des vivans & des morts.

L'Archevêque de Reims , le tenoit renfermé dans ses prisons , en attendant le Concile qui , comme nous l'avons remarqué , devoit s'assembler dans cette Ville , & dont l'ouverture se fit le 22 Mars 1148. dans la grande Eglise de Notre-Dame. Eugène y présida en personne. Les Primats d'Espagne & d'Angleterre , c'est-à-dire les Archevêques de Tolède & de Cantorbéri , s'y trouverent ; on y compra , en tout , onze cens Pré-lats , tant Cardinaux qu'Archevêques , & Evêques , sur quoi notre Auteur s'étonne que ce Concile ne passe pas pour Ecumenique , vû que tant d'autres qui portent ce titre , n'ont été ni si nombreux , ni composés de tant d'Eglises représentées dans leurs Pasteurs.

Eon fut amené au Concile , Eugène lui demanda qui il étoit :
 » Je suis , dit-il , celui qui doit ve-
 » nir juger les vivans & les morts ,
 » & le hêcle par le feu. Il avoit à
 » la main , un bâton fait par le haut
 » comme une fourche. On voulut
 » sçavoir ce que c'étoit que ce bâ-
 » ton : cela signifie , répondit l'Hé-
 » réte que , un grand mystère : tant
 » que ce bâton demeure comme
 » vous le voyez , les deux pointes
 » tournées vers le ciel , Dieu est le
 » maître de deux parties du mon-
 » de , & me laisse dominer sur la
 » troisième. Mais si je viens à le
 » tourner autrement , en sorte que
 » les deux pointes touchent la ter-

re , alors j'entre en possession des
 » deux tiers du monde , & n'en
 » laisse qu'un tiers à Dieu. » Les
 Peres du Concile eurent pitié de
 cet homme ; cependant pour em-
 pêcher que le mal n'augmentât ,
 car cet extravagant avoit des Sec-
 tateurs , il fut ordonné qu'on l'en-
 fermeroit dans une étroite prison ,
 ce qui fut exécuté ; & il y mourut
 bien - tôt après. Mais ce qu'il y a
 d'étrange , c'est qu'encore que ce
 ne fût qu'un insensé il ne laissa pas ,
 comme le remarque notre Histo-
 rien après plusieurs autres , d'avoir
 des Disciples qui aimerent mieux
 souffrir les flammes que de renon-
 cer aux folies de leur prétendu
 Prophete. Telle fut la premiere
 Séance du Concile. Dom Jean de
 Lunnes rapporte au long ce qui se
 passa dans les suivantes ; il n'oublie
 pas sur-tout , la déposition de l'Ar-
 chevêque d'Yorc , mais comme il
 prétend que dans l'Histoire de Sug-
 ger , imprimée à Paris , chez Bar-
 rois , en 1721. ce fait est rapporté
 peu sincèrement , & que c'est à tort
 qu'on s'y laisse aller jusqu'à dire
 que la Lettre écrite au Pape Cele-
 stin II. par S. Bernard qui poursui-
 vit la déposition de cet Archevê-
 que comme d'un Intrus , est une
 Lettre que pour l'honneur de ce
 Saint , on auroit dû enfévelir dans
 les ténèbres , il entreprend de dé-
 velopper ici le vrai & le faux , pour
 justifier la conduite du Concile de
 Reims & celle de S. Bernard qui
 en étoit l'ame , par rapport à l'Ar-
 chevêque déposé ; cet article est
 fort étendu , & en même tems ,

très-peu susceptible d'extrait , c'est pourquoi nous y renvoyons les Lecteurs. Nous en rapporterons seulement un endroit qui nous paroît de conséquence pour la conduite qu'on doit tenir à l'égard de certains Pasteurs : Guillaume à force de brigues , & contre toutes les règles , fut sacré Archevêque d'Yorc. L'Abbé de Rieval qui étoit un Religieux de grand mérite , & qui connoissoit à fond l'indignité du nouvel Archevêque, fut plus que personne scandalisé de ce procédé. S. Bernard qui sçavoit le zèle de cet Abbé pour la bonne cause, craignant que ce zèle ne le portât à faire un Schisme dans l'Eglise d'Yorc, en se séparant de son Evêque , lui écrivit une Lettre pour l'engager à ne point faire de bruit, quelque indigne que pût être l'Evêque dont il s'agissoit, puisqu'il n'y avoit plus de remède à ce mal. Il lui manda que pour ne point participer au péché qui pouvoit se trouver dans une telle élection, il fusthoit de n'y avoir point consenti, & de s'y être opposé; qu'autrement il faudroit sortir du monde entier, si on étoit obligé de se séparer de tous les méchans que l'Eglise tolère : & ce qui est bien à remarquer, il l'exhorte même à ne point faire difficulté de recevoir les Sacramens de la main de ce Prélat, parce que, dit-il, *c'est Jésus-Christ qui confère tous les Sacramens en la personne de ses Ministres bons ou mauvais.* On ne sçait quelle impression fit cette Lettre sur l'Abbé, mais il est certain, remarque notre

Auteur, qu'il demeura en repos. Dom Jean de Lannes vient ici à ce qui concerne le rétablissement de la Primatie de Tolède par Eugène, puis il fait le détail des Canons du Concile de Reims. Ces Canons sont au nombre de 18. Le premier porte que lorsqu'un Evêque aura donné sentence d'excommunication contre quelqu'un de ses Diocésains, il en avertira les autres Evêques de la Province, afin que tout le monde l'évite, & qu'on ne le reçoive dans aucune Eglise, à peine d'encourir la même excommunication. Le second & qui est un de ceux qui mériteroient le plus d'être en vigueur aujourd'hui, ordonne aux Clercs la modestie dans leurs habits, dans leurs cheveux, & dans tout leur maintien, pour n'être pas un sujet de scandale à ceux qui les voyent avec des vêtements de différentes couleurs, les cheveux frisés, &c. Il veut que les Evêques, après une admonition, les privent de leurs Bénéfices s'ils n'obéissent, & que les Evêques mêmes soient suspendus de leurs fonctions Episcopales jusqu'à ce qu'ils leur aient imposé cette peine. Le sixième, car la crainte de nous trop éendre, nous oblige à en passer plusieurs, tout importans qu'ils sont, défend aux Avocats & aux autres Officiers de Justice, de prendre ou d'exiger des plaideurs, plus que ce qui est porté par l'ancienne taxe, & cela sous peine d'être privés de la sépulture Ecclésiastique. Le neuvième ordonne que personne à l'avenir, s'il n'est

au moins Diacre , ne pourra posséder les Charges de Doyen , de Prévôt , ou d'Archidiacre , & que ceux qui les posséderont actuellement , s'ils refusent de prendre cet ordre dans l'année , soient privés de la dignité & du Bénéfice.

Le dixième ordonne qu'on ne fasse desservir aucune Eglise par des Prêtres à gage , comme mercenaires. Le seizième défend aux Evêques de rien prendre pour le saint Crème , ni pour les saintes Huiles , & aux Curez pour les enterremens.

Quelque desir qu'eût Eugène que ces réglemens & plusieurs autres que nous avons été obligés de passer pour éviter la longueur , fussent exactement observés , on n'en tint pas un grand compte , & au bout de quatre ans , les mêmes désordres recommencerent. S. Bernard ne put s'empêcher d'en faire de grands reproches à Eugène : & voici de quelle maniere il lui écrivit là-dessus : « On donne encore , » très-saint Pere , des Bénéfices à » des enfans , on voit des Archi- » diacres , des Prévôts & des » Doyens qui ne sont point dans » les Ordres Sacrés. On voit le » même luxe des Ecclesiastiques » dans leurs habits ; aucun Clerc » n'a été privé de son Bénéfice , » aucun Evêque n'a été interdit » pour avoir manqué d'en faire la » justice que vous aviez ordonnée. » Si vous l'ignorez , quelle négligence , très-saint Pere ! quel oubli de vos devoirs ! & si vous en êtes informé , comment n'y re-

Aoust.

» mediez - vous pas ? Si ces loix » sont au-dessus de la portée des » hommes , vous ne deviez pas les » faire ; & si elles sont justes vous » ne devez pas souffrir qu'on les » transgresse : l'impunité est la mère de tous les vices.

Ainsi parloit Saint Bernard à ce grand Pape au sujet des Canons du Concile de Reims.

L'Abbé de la Colombe confirmé dans l'Evêché de Plaisance , fait ici un article considerable , aussi bien que le fameux Robert d'Arbrisselle , qui , enflammé d'un zèle ardent pour la conversion des pécheurs , parcourait toutes les Provinces de France , avec Bernard de Tiron , & Vital , animés du même zèle. La multitude de ceux qui suivirent ces nouveaux Apôtres , fut si grande que pour empêcher la confusion , entre tant de personnes de different sexe , qui accouroient à eux , Robert d'Arbrisselle fut obligé de prendre le soin des femmes & de leur bâtir tout à la fois , trois Monasteres dans le Vallon qu'on nommoit de Fontevault sur les confins de l'Anjou , l'un pour les filles & pour les veuves , l'autre pour les femmes pecheresses nouvellement converties , celui-ci sous le nom de la Magdelaine , le troisième pour les lépreuses , sous le nom de S. Lazare , Robert ne se réserva de ses Disciples qu'autant qu'il crut en avoir besoin pour administrer les Sacremens à toutes ces pénitentes , & il voulut que ces mêmes Disciples fussent soumis à l'Abbesse du principal Mona-

R r r

stère de Fontevault, laquelle il établit Générale de tout l'Ordre. Cette Abbessé étoit Pétronille de Craonde Chamillé : c'est ainsi que se forma l'ordre de Fontevault, qui s'étendit en peu de tems, d'une manière surprenante.

Bernard de Tiron & Vital se chargerent des hommes. Le premier en conduisit une partie sur les confins du Perche, de laquelle il forma la Congrégation qui a été depuis appelée de Tiron. Le second mena le reste dans la forêt de Savigni, où par les libéralitez de Raoul Baron de Fougères, il fonda un Monastère dont il a été le premier Abbé en 1112. & ce fut sous la Règle de Saint Benoît telle qu'elle se pratiquoit à Cluni, qu'il forma sa Congrégation. On voit ici comme Serlon, quatrième Général de Savigni, demanda au Concile de Reims, l'union de sa Congrégation avec celle de Cîteaux, & comme Eugène non seulement consentit à cette union, mais la cimentait par une Bulle authentique. Cette Bulle se conserve en original dans les Archives de Savigni, & le Pere Martene en a donné une copie dans ses *Anecdotes*; mais Dom Jean de Lannes dit qu'il ne sçait si à présent on la trouveroit ailleurs, c'est pourquoi il en donne une fidelle traduction qu'on peut voir dans son Livre, p. 149.

L'examen de diverses propositions de Gilbert de la Porrée Evêque de Poitiers, avancées dans son Livre de la Trinité, & tout ce qui se passa à ce sujet, dans le Conci-

le de Reims, est rapporté ici au long. Le différent qui s'éleva à cette occasion, entre les Prélats de France & les Cardinaux n'y est pas oublié. Peut-être ne sera-t-on pas fâché de trouver ici cet article. Lorsqu'on eut disputé long-tems sur la doctrine de l'Evêque de Poitiers, les Cardinaux dirent à la fin de l'Assemblée, qu'après avoir entendu ce qui avoit été allégué de part & d'autre, ils jugeroient la chose, & décideroient ce qu'on en devoit croire : ce discours offensa les Prélats de France : ils craignirent que les Cardinaux ne voulussent s'attribuer uniquement, le jugement de cette affaire ; mais personne n'en témoigna là-dessus plus d'indignation que l'Archevêque de Bourdeaux : ce sçavant Prélat avoit beaucoup épargné l'Evêque de Poitiers en sa présence, se réservant à parler plus fortement lorsqu'on recueilleroit les voix, & qu'on jugeroit l'affaire en l'absence de l'accusé. Il ne pouvoit s'empêcher de dire qu'il se repentoit fort d'avoir usé d'une si grande modération, & qu'il craignoit que cette indulgence ne portât préjudice à la vérité, si les Cardinaux (la plupart Disciples de Gilbert, & ses amis) étoient les seuls Juges de cet Evêque. Dans cette pensée, dix Archevêques de France furent le lendemain trouver S. Bernard, avec un grand nombre d'Evêques, d'Abbez & de Docteurs, pour prendre avec lui des mesures contre l'erreur qu'ils craignoient qu'on ne voulût épargner. On délibéra

long-tems ; & enfin il fut resolu qu'on dresseroit une profession de foi directement opposée aux propositions de Gilbert avancées dans son Livre de la Trinité , lesquelles étoient au nombre de quatre , sçavoir 1°. *Que quand on dit Dieu , cela s'entend d'une substance qui n'est pas Dieu même , mais qui constitue Dieu.* 2°. *Qu'un seul Dieu , n'est point les trois Personnes , ni les trois Personnes une seule chose , quoiqu'elles soient un seul Dieu , par une même Divinité , en sorte qu'elles sont un par une même chose.* 3°. *Que les propriétés des Personnes Divines & leurs attributs éternels n'avoient pas de commencement sans néanmoins que pas une fût Dieu.* 4°. *Que la Nature Divine n'a pas pris la nature humaine , mais que la seule Personne du Fils a pris notre nature.*

Il fut arrêté qu'on transcriroit ces quatre propositions dans les mêmes termes qu'elles étoient avancées , qu'on dresseroit une profession de foi directement opposée , & qu'après l'avoir signée , on députeroit quelques personnes considérables pour l'aller porter au Pape de la part du Clergé de France , avec ordre de dire à Sa Sainteté que telle étoit la croyance de l'Eglise Gallicane , & que rien au monde ne seroit capable de faire changer de sentiment ceux qui l'avoient signée. On choisit donc trois personnes pour la porter au Pape , qui furent Hugues Evêque d'Auxerre , Milon Evêque de Téroüane , & Suger Abbé de S. Denis , tous trois illustres par leur

vertu , par leur reputation , & les plus capables , dit notre Auteur , de tenir tête aux Cardinaux , en cas que ceux-ci voulussent favoriser Gilbert.

Lorsqu'ils parurent devant les Cardinaux : voici , dit Dom Jean de Lannes , comme ils leur parlèrent.

» Par un sentiment de respect
 » pour vous , nous avons entendu
 » sans murmurer , avancer des
 » opinions qui ne sont nullement
 » recevables , & nous avons enfin
 » appris que vous vouliez en juger.
 » Ainsi nous vous offrons notre
 » confession de foi , afin que vous
 » ne jugiez pas seulement d'un
 » parti , mais des deux. Vous avez
 » entre les mains la confession de
 » Gilbert qu'on a fait écrire ; il est
 » juste que vous ayez la nôtre. En
 » nous donnant la sienne , il a dit
 » qu'il étoit prêt d'y corriger ce
 » que vous ne trouveriez pas bien ;
 » mais pour nous , nous ne disons
 » pas la même chose , & nous sommes bien aises que vous sçachiez
 » que nous vous offrons ici nos
 » vrais sentimens , que nous y persévérerons , & que nous n'y
 » changerons absolument rien.

Notre Auteur rapporte la substance de cette confession de foi que S. Bernard avoit dictée lui-même. La voici : 1°. » Nous croyons
 » que la nature simple de la Divinité est Dieu , & que Dieu est la
 » Divinité , qu'il est sage par la Sagesse qui est lui-même , Grand
 » par la Grandeur qui est lui-même ,
 » & ainsi des autres attributs. 2°.

» Quand nous parlons des trois
 » Personnes Divines, nous disons
 » qu'elles sont un Dieu, & une
 » Substance Divine, & au contrai-
 » re quand nous parlons de la Sub-
 » stance Divine, nous disons qu'el-
 » le est en trois Personnes. 3°.
 » Nous disons que Dieu est éter-
 » nel, & qu'il n'y a aucune autre
 » chose, soit qu'on la nomme re-
 » lation, propriété, ou autrement,
 » qui soit éternelle sans être Dieu.
 » 4°. Nous croyons que la Divini-
 » té même, & la Nature Divine
 » s'est incarnée dans le Fils.

Telle fut la députation des Peres
 du Concile. Ce n'est pas, dit notre
 Auteur, qu'ils ne soumissent leur
 créance au jugement de l'Eglise &
 du Pape, mais ils étoient assurés
 qu'ils pensoient comme l'Eglise, &
 que par conséquent il n'y avoit rien
 de contraire à définir. D'ailleurs
 ils vouloient s'opposer aux parti-
 sans de Gilbert, en cas qu'il y en
 eût véritablement.

Les Cardinaux furent vivement
 irrités de ce discours des Evêques
 de France, & trouverent fort mau-
 vais que ces Prélats eussent dressé
 une profession de foi qui ne ten-
 doit qu'à prévenir le jugement de
 la Cour de Rome. Ils en furent
 d'autant plus indignés, qu'Eugène
 répondit avec beaucoup de modé-
 ration aux Députez. Cela fut cause
 que *dans le premier mouvement de*
leur dépit, ils se réunirent tous, &
 que s'étant rendus auprès de Sa
 Sainteté, ils lui tinrent, selon no-
 tre Auteur, le discours suivant,
 discours singulier que nous ne

sçaurions nous dispenser de rap-
 porter, après avoir rapporté com-
 me nous venons de faire celui des
 Evêques de France.

» Très-Saint Pere : ayant été
 » choisi pour le gouvernement
 » Ecclesiastique, par nous qui
 » sommes les pôles sur lesquels
 » tourne tout le corps de l'Eglise
 » universelle, vous devez sçavoir
 » que de Pere particulier que vous
 » étiez, vous êtes devenu pere
 » commun. Vous n'êtes plus à
 » vous seul, mais à nous, & vous
 » ne devez pas préférer à des liai-
 » sons nécessaires & générales, des
 » amitiés particulières, & qu'il
 » vous est libre de ne point avoir.
 » Vous êtes obligé de veiller à l'u-
 » nité commune, & comme vous
 » êtes au premier rang de la Cour
 » Romaine, il est de votre devoir
 » d'être attentif aux obligations de
 » votre emploi.

Après ce vis-préambule, ils par-
 lerent au Pape d'une manière en-
 core plus vive.

» Que vient de faire, *lui dirent-*
 » *ils*, votre Abbé de Clervaux &
 » toute l'Eglise de France avec lui ?
 » Avec quelle hardiesse & quelle
 » insolence, ose-t-il s'élever contre
 » la suprême dignité du Siège
 » Apostolique. N'est-ce pas son
 » autorité seule qui ferme sans que
 » personne ouvre, & qui ouvre
 » sans que personne ferme. A ce
 » Siège seul est commis l'examen
 » de la Foi Catholique. Nul Tri-
 » bunal si loin qu'il soit, ne peut
 » usurper un honneur qui n'est dû
 » qu'à la Cour de Rome. Cepen-

» dant ces François, au mépris de
 » notre présence, ont osé, sans
 » nous consulter, mettre leur con-
 » fession de foi par écrit, comme
 » si par une décision sans appel, ils
 » vouloient définitivement pro-
 » noncer sur les propositions agi-
 » tées dernièrement devant nous.

Ces Cardinaux non contents de ces représentations ajoutèrent les suivantes qui ne sont pas moins fortes. » Quand même, *dirent-ils*, » une semblable affaire se traiteroit » en orient, dans Alexandrie, ou » dans Antioche, devant tous les » Patriarches, rien n'y pourroit » être arrêté de fixe & de solide sans » notre autorité; on en laisseroit la » décision (suivant l'exemple des » anciens Peres) à l'examen de la » Cour Romaine. Comment donc » ces gens-ci osent-ils encore en » notre présence s'arroger un droit » que n'ont pas les Eglises les plus » considérables, & les plus éloi-
 » gnées de nous. Ainsi, nous sou-
 » haitons que vous vous éleviez » contre une nouveauté si témérai-
 » re, & que vous ne tardiez pas à » punir leur arrogance.

Ce discours véhément que nous croyons avoir été traduit sans exagération & avec le dernier scrupule par notre Historien, engagea Eugène à faire venir S. Bernard pour l'interroger sur les circonstances du fait. Le Saint répondit que ni lui ni les Evêques n'avoient prétendu donner aucune décision sur les propositions agitées, mais faire seul ment un simple exposé de leurs sentimens. Le Pape dissimu-

la, & se faisant fort sur l'explication du Saint, il déclara que l'Ecrit présenté par les Evêques, ayant été fait sans la participation du Saint Siège, ne seroit d'aucune autorité, qu'on ne l'inséreroit point dans les Actes du Concile, & qu'il ne passeroit point pour un Symbole de foi.

Notre Auteur dit que c'est en conséquence de ce jugement que l'original qui se conserve des Actes de ce Concile dans la Bibliothèque du Vatican, ne porte point cette profession de foi, & qu'on ne la trouve point non plus dans les copies, qui ont été faites sur cet original. Mais il remarque que les Evêques de France eurent soin de l'insérer dans les copies qu'ils firent tirer pour eux, qu'elle s'y trouve encore dans quelques Bibliothèques du Royaume & dans la compilation des Conciles de France.

Le Pape ayant assemblé le lendemain dans le Palais Archiepiscopal de Reims où il logeoit, tout ce qui restoit de Prélats, d'Abbez & de Docteurs venus au Concile, fit citer l'Evêque de Poitiers & déclara en leur présence que la Sainte Eglise Catholique, Apostolique & Romaine croyoit que l'Essence divine étoit Dieu, aussi-bien que les attributs & les Personnes de cette Nature Divine; il défendit de lire le Livre de l'Evêque de Poitiers, jusqu'à ce que l'Eglise de Rome l'eût corrigé. Gilbert se soumit à cette décision, retraça ces quatre propositions, acquiesça à tout ce qu'on voulut, & s'en retourna.

dans son Diocèse, reconcilié avec ses Archidiacres & avec tous ceux qui l'avoient poursuivi.

Après le Concile de Reims, Eugène vint à Trèves avec 18 Cardinaux, plusieurs Evêques, & plusieurs Abbez, parmi lesquels étoit S. Bernard.

Dom Jean de Lannes parle ici au long du Concile du Trèves, où les Révélations de Sainte Hildegard furent approuvées, le Pape fut en suite à Meaux, où il excommunia le Roi d'Angleterre, & mit son Royaume en interdit. Tous ces articles sont ici amplement traités, aussi-bien que ce qui concerne le Chapitre général de Cîteaux où Eugène assista, la continuation de l'union de Savigni à cet Ordre, & enfin l'approbation qu'Eugène fit de l'ordre des Gilbertins en Angleterre. C'est ce qui termine le troisième Livre.

L'on reprend dans le quatrième l'Histoire de la Croisade. On y expose les mauvais succès qu'eut cette entreprise qui paroissoit d'abord donner de si grandes esperances. Le Roi y pensa périr. Ce Prince étant au passage d'une haute montagne proche de Laodicée, eut la douleur d'y voir tailler en pieces la plus grande partie de son armée, il fut contraint de grimper au haut d'un rocher escarpé, en s'attachant aux racines & aux branches d'un arbre qu'il trouva fort à propos. Alors les Turcs l'ayant environné, les uns lui tiroient des flèches pour l'obliger de descendre, les autres tâchoient de grimper après lui pour

le tuer ou pour le prendre. La bonné de ses armes se trouva à l'épreuve des flèches; il coupoit les mains & fendoit la tête à grands coups de sabre, à ceux qui s'efforçoient de monter sur son rocher il ne cessa de se défendre avec une force incroyable jusqu'à ce que les Barbares, qui le prenoient pour un simple Cavalier, le laissèrent là pour courir au pillage. Le Roi entendant passer alors quelques gens au pied du rocher où il étoit toujours demeuré, & ayant reconnu que c'étoit des François, il les appella, & par leur moyen se tira du danger.

Il ne songea plus qu'à revenir à Paris, ce qu'il fit au mois de Novembre de l'année 1149. après une absence de deux ans & demi, durant lesquels il avoit éprouvé toutes sortes de hazards, sans autre gloire que d'avoir tenté une entreprise qui ne pouvoit lui réussir plus mal. Il perdit une armée de plus de cent mille hommes, par la perfidie des Grecs, par l'ignorance des chemins, par le manque de vivres, mais c'étoient, dit notre Auteur, ces inconvéniens-là même qu'il falloit prévoir & prévenir. Le Roi cependant ne se rebuta pas, il forma le dessein d'une nouvelle Croisade, & étant en Italie, il en fit la proposition à Eugène, à qui il persuada de charger l'Abbé de Clairvaux d'animer encore tous les Fidèles à cette entreprise. Eugène loüa son dessein, lui promit tous les secours qui dépendoient du S. Siège, & ils prirent ensemble les

mesures nécessaires pour mieux réussir. Notre Auteur en fait le détail , après quoi il remarque que lorsque le Roi , revenu à Paris , eut fait l'ouverture de son dessein dans le Parlement qu'il tint aux Fêtes de Noël , il trouva les esprits si fort refroidis pour cette entreprise , qu'il vit bien qu'il n'en falloit pas parler davantage.

Tous les Auteurs attribuent la cause de ce changement aux Religieux de l'Ordre de Cîteaux , qui non contents de se déclarer contre un tel dessein , le traversèrent par toutes les voyes possibles. S. Bernard eut ordre de la part de ses Supérieurs , de ne s'en point mêler , on avoit essayé tant de reproches sur le mauvais succès de la dernière Croisade , qu'on crut que si celle-ci ne réussissoit pas mieux , c'en seroit assez pour causer un soulèvement général , & faire mettre le feu à tous les Monastères de l'Ordre. Quand on vit dans le monde que tout l'Ordre de Cîteaux s'opposoit à cette entreprise , personne ne voulut y donner les mains , & ainsi elle échoua.

Nous passons plusieurs articles pour venir à un sujet tout différent , & qui mérite bien que nous nous y arrêtions un moment : Arnolde , Archevêque de Cologne , Prélat des plus distingués , méritoit depuis long - tems , de faire confirmer tous les privilèges de son Eglise , & d'en obtenir de nouveaux. Henri I. du nom , Archevêque de Mayence , avoit sur les bras un fâcheux procès qui ne lui don-

noit aucun repos. Il s'agissoit de son bénéfice & de sa dignité. L'un & l'autre furent à Rome pour obtenir ce qu'ils soulaioient ; & comme ils sçavoient , dit notre Auteur , que dans cette Cour , aussi - bien que dans quelques autres , plusieurs choses ne s'obtenoient que par argent , ils firent provision de sommes considérables , & arrivèrent en Italie avec plusieurs mulets chargés d'or & d'argent. Ils exposèrent tous ces trésors à la vûe du Pape & de ses Officiers en lui présentant leur Requête. On ne sçait quelle impression la vûe de tant de richesses fit sur le cœur & sur l'esprit des Officiers ; mais pour le Pape , il n'en conçut que de l'indignation , & il ne voulut point écouter ces deux Prélats , qu'ils n'eussent fait recharger sur leurs mulets tout ce qui avoit été apporté. Après quoi il leur donna audience , & examina leur affaire.

Le retour d'Eugène à Rome est un article que nous ne devons pas omettre , Sainte Hildegarde avoit prédit à Eugène , qu'il ne jouiroit de la paix avec les Romains , que sur la fin de ses jours , & il ne lui restoit plus que 19 mois de vie.

Ce Pontife faisoit alors sa demeure à Tusculum , petite Ville peu éloignée de Rome , où il n'osoit entrer à cause de la faction des Arnaldistes qui y étoient tout puissans. Il se voyoit absolument abandonné des hommes & hors d'esperance de pouvoir jamais rentrer dans la Capitale de ses Etats , lorsque sans troupes , sans armes ,

sans aucunes forces extérieures, il vit les Rébélles tout d'un coup changés à son égard. Ils envoyèrent, d'eux-mêmes, des Députez au Pape pour traiter de leur reconciliation, & pour l'inviter à revenir dans Rome. Eugène y entra comme en triomphe, mais l'Histoire ne dit point à quelles conditions, ce qu'il y a de sûr c'est qu'il y resta en paix jusqu'à la fin de sa vie. On se lasse souvent de la guerre, dit notre Auteur, & la guerre produit souvent, contre toute espérance, la paix que tous les Traitez & toutes les conditions les plus avantageuses n'auroient pu produire.

L'étendue de cet Extrait nous oblige de passer un grand nombre d'évenemens pour nous arrêter à ce que notre Auteur rapporte du fameux Guillaume Raimond de Moncade, alors à la tête des Cerbellons : c'étoit un célèbre Guerrier, hardi, entreprenant, & qui sembloit ne se plaire que dans le tumulte des armes. Il crut avoir trouvé une occasion favorable de détruire entièrement le parti des Castellains, & ayant ramassé toutes ses troupes, il vint à l'improviste fondre sur eux ; mais ceux-ci mirent en fuite les Cerbellons, & firent prisonnier de guerre Guillaume de Moncade, qui fut aussi-tôt conduit dans une Forteresse, où on lui mit les fers aux pieds & aux mains. Il languissoit dans cette prison lorsque l'Evêque de Tarragone, qui étoit du parti des vainqueurs, vint lui rendre visite, non pour le

consoler, mais pour lui insulter. Le prisonnier lui demanda en grâce de soulager ses fers dont il étoit extrêmement incommodé ; très-volontiers, dit le Prélar, je vois bien que cette piece de bois que vous avez sur les pieds est trop pesante, il faut la rendre plus légère, en même tems avec son couteau, il en coupa une petite écaille. Je suis sûr, ajoûta-t-il, d'un air moqueur, qu'à présent elle ne pèse pas tant qu'auparavant. Cette raillerie insultante outra de douleur le malheureux prisonnier ; mais comme il n'étoit pas en état d'en tirer vengeance, il dissimula son ressentiment.

Quelque tems après, ayant été mis en liberté, moyennant une grosse rançon qu'il lui fallut payer, il ne pensa plus qu'à se venger de l'insulte que l'Evêque de Tarragone lui avoit faite, & comme il sçut que cet Evêque devoit aller incessamment à Rome, où son Prince le Comte de Barcelone l'envoyoit en ambassade, Guillaume de Moncade fut l'attendre sur la route, où il le perça de deux coups de lance, & le renversa de son cheval, sans mouvement & sans vie. Le Comte de Moncade eut de grandes peines à obtenir l'absolution de son crime, & après bien des travaux qu'il lui fallut essuyer pour cela, & que notre Auteur raconte ; il l'obtint enfin, moyennant une rigoureuse pénitence qu'Eugène lui imposa, & dont un des principaux articles, fut de fonder sur ses terres une Abbaye de l'Ordre de Cîteaux, dans laquelle

laquelle on feroit à Dieu des prières continuelles pour l'expiation du sacrilège commis , & où toutes les Mefles feroient dites dans la vûe de réparer autant qu'il feroit poffible , l'injure faite à Dieu & à fon Sacerdoce. Guillaume accepta avec joye la pénitence. Il choifit pour jeter les fondemens du Monaftere , le lieu même où il avoit commis le meurtre. L'Ouvrage fut bien-tôt achevé , & l'on fit venir des Religieux de Grandfelve proche Touloufe pour habiter ce nouveau Monaftere. Ce fut là l'occafion du premier Monaftere que Clairveaux eut en Catalogne, dont il eft redevable à la pieté d'Eugène. Il porta dans la fuite le nom de Sainte Croix, qui fut un des plus fameux de la Province , & la fource de plufieurs autres.

La ligue offensive & deffensive qu'Eugène fit avec l'Empereur , la rupture de cette ligue au fujet de l'investiture de l'Archevêché de Magdebourg. Les embelliffemens de Rome par Eugène, la confirmation qu'il fit des Statuts de Cîteaux, nommés la Carte de Charité, les Chanoines Reguliers mis par lui dans Sarragoffe , la fondation de Valdere par l'ordre de ce Pape , le Concile de Mellifont en Irlande , l'augmentation des revenus des Chanoines de S. Pierre de Rome par Eugène. L'injufté dépoſition d'Henri, Archevêque de Mayence , la perfidie des Légats qui le depoſerent , & enfin la mort d'Eugène terminent le Volume De tous ces articles nous ne rapporte-

Auff.

rons que les deux derniers , la dépoſition d'Henri Archevêque de Mayence, eft un des griefs les plus criants dont on ait ouï parler de long-tems. Cet Archevêque dont S. Bernard , qui le connoiſſoit à fond , rendoit les témoignages les plus avantageux , ayant été , nonobſtant ces témoignages , injuſtement dépoſé par des Légats qui le haïſſoient , & que le Pape avoit commis pour terminer cette affaire, parla en ces termes à ces Juges ini-ques.

» Quand j'appellerois au S. Siège
 » de votre injuſte procédé , peut-
 » être que le Pape ne voudroit pas
 » vous en donner le démenti. Ain-
 » ſi je ne gagnerois par-là , que
 » beaucoup de fatigue de corps &
 » d'eſprit. J'aime mieux en appel-
 » ler au Souverain Juge. Je vous
 » cite donc à ſon Tribunal , c'eſt-là
 » que je me réfère à vous répon-
 » dre & à faire voir à toute la ter-
 » re , que vous êtes des Juges
 » corrompus , des Juges gagnés
 » par argent. *Allez toujours de-
 vant* , lui répondirent les Légats en ſe mocquant , & nous vous ſui-
 vrons.

Ce Prélat infortuné mourut deux ans après , & avant que d'expirer il renouvella ſon appel au même Tribunal. Les deux Légats ayant appris cette mort avec la circonſtance qui l'avoit accompagnée , n'en firent que rire. *Il eſt parti le premier* , ſe diſoient-ils l'un à l'autre , *nous avons promis de le ſuivre , mais rien ne preſſe.* Ils ſe trompe-
 rent , dit notre Hiſtorien , car peu

S s s

de tems après ils moururent tous les deux en une même matinée, & d'une mort des plus tragiques. Le premier finit comme Arius, en rendant tous les intestins. Le second entrant dans une espee de fureur & de rage, se coupa, avec les dents, tous les doigts des mains les uns après les autres, & les rejeta de sa bouche à mesure qu'il se les arrachoit. Il expira dans ce transport. Toute l'Allemagne en fut informée, & personne ne pouvoit s'empêcher de rendre grâce à Dieu de ce qu'il avoit vengé si visiblement l'injure faite à ce vénérable Archevêque. Son Successeur qui étoit un nommé Arnaud, & un véritable usurpateur, n'eut pas, dit notre Auteur, une fin moins funeste. Après avoir occupé sept ans le Siège de Mayence, il fut massacré, & demeura trois jours sans sépulture, exposé aux chiens & aux insultes de la populace. Le Cardinal Baronius se recree fort contre cette Histoire, mais notre Auteur fait voir que c'est à tort. Les grandes chaleurs de l'Été avoient obligé Eugène de quitter la Ville de Rome pour se retirer à Tivoli, où l'air est plus temperé, mais comme il n'y a point de lieu sur la terre, où la mort ne pénètre, une fièvre violente l'attaqua dans cette retraite, où elle l'enleva le huitième de Juillet 1153.

Il aimoit les gens de Lettres, recompensoit les Sçavans, les excitoit à employer leurs talens pour l'utilité publique, & les avançoit dans les Charges préféramment

aux autres. C'est à sa sollicitation, qu'on traduist en Latin les Livres de S. Damascène sur la Foi orthodoxe; qu'on donna une nouvelle forme aux Ecoles de Théologie, & de Droit; Que Pierre Lombard & Pierre le Mangeur, s'appliquèrent l'un à l'Histoire, l'autre aux Dogmes, ce qui a donné lieu dans la suite, à tous les excellens Ouvrages qui ont paru sur ces matieres.

Dom Jean de Lannes termine son Livre par un précis de ce que ce Pape a fait de plus mémorable. Il remarque qu'il n'y a point de Royaume ou d'État dans la République Chrétienne qui n'ait à Eugène quelque obligation particulière. C'est par ses soins & par son autorité, que le Portugal a été érigé en Royaume, malgré toutes les oppositions des Espagnols, & que la Ville de Lisbonne a été érigée en Archevêché. L'Irlande lui est redevable de ses Primaties, & de l'honneur du Pallium qu'elle n'avoit jamais eu. Toute l'Allemagne conserve la reconnoissance de la Canonisation d'un de ses Empereurs par ce Pape, en la personne de S. Henri, elle conserve la reconnoissance de l'approbation qu'il donna aux Ecrits & à la conduite de Sainte Hildegarde; la France sçait l'obligation qu'elle lui a de la reforme édifiante qu'il mit à l'Abbaye de Sainte Genevieve, des soins qu'il prit pour étouffer en sa naissance, toutes les Hérésies qui s'étoient élevées dans ce Royaume, & du rétablissement de la Disci-
pli-

ne Ecclesiastique qu'il procura par le Concile qu'il tint à Reims. L'Espagne sçait que c'est à lui qu'elle doit l'humiliation des Maures, contre lesquels il arma les Princes d'Italie; toute l'Eglise d'Orient ne peut assez reconnoître les soins qu'il en prit, & si cette grande Croisade qu'il avoit entreprise

pour la secourir, n'eût pas le succès qu'on en avoit esperé, on sçait que ce ne fut pas sa faute. Quoiqu'il n'eût aucun patrimoine, étant un pauvre Religieux qu'on avoit tiré du Cloître, il est cependant un des Papes qui a plus fait d'aumônes & laissé un plus grand nombre de Monumens publics.

NOUVELLES LITTERAIRES.

ALLEMAGNE

DE LEIPSIK.

ON a imprimé ici depuis quelques tems la Traduction Allemande du Traité de M. Rollin sur la maniere d'enseigner & d'étudier les Belles-Lettres : M. Schwabe, Auteur de cette Traduction, a fait les changemens qu'il a cru nécessaires pour rendre l'Ouvrage utile aux Collèges, aux Régens, & à la Jeunesse d'Allemagne. M. Maskou, Conseiller de cette Ville & Professeur en Droit, qui publia il y a 11 ans, les 10 premiers Livres de son *Histoire des anciens Allemands*, en a donné six autres, où il continue cette Histoire depuis l'établissement de la Monarchie Française jusqu'à la fin de la première Race. Il promet un troisième Volume, qui doit contenir l'Histoire des Allemands sous la Race Carlovingienne. Cet Ouvrage est écrit en Allemand, & se débite in-4°. chez Jacques Schuber.

Breitkopf a en vente un troisième

Volume des *Lettres de M. de Leibnitz*, recueillies par M. Kortholt.

DE DRESDE.

On a aussi traduit en Allemand l'*Histoire Ancienne* de M. Rollin, & le premier Volume de cette Traduction qui s'imprime dans cette Ville doit paroître incessamment.

DE HANNOVER.

M. Baring, Sous-Bibliothécaire de la Bibliothèque Royale & Electorale de Hanovre, a publié chez les Héritiers de Nicolas Forster un Ouvrage Latin qui est proprement l'explication des planches qu'il avoit fait graver à ses dépens en 1735. il est intitulé : *Clavis Diplomatica, tradens specimen Veterum Scripturarum*, &c. c'est-à-dire, *Clef Diplomatique*, où l'on donne des échantillons de l'ancienne Ecriture, savoir divers Alphabets, des Abréviations du moyen âge, quelques marques curieuses des anciens Notaires, avec l'Alphabet & les abrégés.

S f f ij

uations des Pièces où elles se trouvent. Le tout gravé sur des planches de cuivre, précédé d'introductions nécessaires, & suivi d'un Catalogue des Auteurs qui ont écrit sur la Diplomatique, &c 1737. in-4°. L'Auteur promet dans la Préface de donner bien-tôt une Notice des Ecrivains de l'Histoire de Brunswic, de Lunebourg, & des Provinces voisines : après quoi son dessein est de publier un corps des Auteurs de cette Histoire qui ont écrit en Latin depuis le commencement du XVI^e siècle.

DE BERLIN.

On a achevé d'imprimer *Chronologie de l'Histoire Sainte & des Histoires étrangères qui la concernent, depuis la sortie d'Egypte, jusqu'à la Captivité de Babilone*, par M. Alphonse des Vignoles. 1738. in-4°. 2. vol.

ANGLETERRE.

DE CAMBRIDGE.

M. Tullii Ciceronis Tusculanarum disputationum Libri V. cum Commentario Joannis Davisi Coll. Regii Cantab. Præsidis Editio quarta. Hujus Editioni accedunt Richardi Bentleyi emendationes, cum Indice rerum & verborum. 8°. Ce qui rend cette nouvelle Edition des Tusculanarum de Cicéron recommandable, c'est que les Remarques Critiques ou corrections de M. Bentley, qui n'avoient point encore vu le jour, &

qui n'avoient été qu'indiquées par M. Davies, y sont imprimées en entier.

DE LONDRES.

Il paroît un quatrième Tome de *l'Histoire des Puritains depuis la mort de Charles I. jusqu'à l'Acte de Parlement qui établit la tolérance en 1689.* par M. Néad, Maître-ès-Arts. Ce Volume sera le dernier de cet Ouvrage, qui est en Anglois.

On a imprimé en quatre Volumes in-folio le Recueil de tous les Ouvrages du Doct^{ur} Samuel Clarke, écrits en Anglois. M. le Docteur Hoadley, à présent Evêque de Winchester, a mis à la tête du premier Volume une Préface, où il donne un abrégé de la Vie de l'Auteur, l'Histoire de ses Ouvrages & son caractère.

Le Sr Harding à qui on est redevable de la belle Edition du *Treisor de la Langue Latine*, de Robert Etienne, en prépare une des *Nouvelles du Band I*, qui sont devenues si rares & si chères. On prétend que cette Edition ne le cèdera point à l'autre, soit par rapport à la beauté du papier & des caractères, soit par rapport à l'exactitude de la correction.

HOLLANDE.

D'UTRECHT.

Monumenta Vetusstis Germanicæ: ut puta, de Ara Ubiorum, in C. Corn. Taciti I. Annalium, Libri duo; tum de Tumulo honorario Caii & Lucii Cesarum, noviter reperto in consinis

Ubiarum & Treverarum, *Liber singularis, cum figuris aneis*. Cet Ouvrage qui s'imprime chez *Bessing*, est de Monsieur *Rau*, Professeur en Théologie dans l'Académie de *Herborn*. L'Auteur y traite en deux Livres de ce qui regarde le Pays des *Ubiens* & leur fameux Autel, dont il est parlé dans *Tacite*. L'autre Piece renfermée dans le même Volume, & énoncée dans le titre est une Dissertation sur un Monument antique trouvé dans le Comté de *Mantercheid-Blanckenheim*. M. *Rau* veut que ce soient les restes d'un Tombeau Romain, & que ce Tombeau avoit été construit par les anciens *Ubiens* & les *Tréviens* à l'honneur de *Caius & Lucius*, neveux d'*Auguste*.

Voici le titre d'un autre Livre, dont M. *Wesseling* est Auteur: *Pet. Wesselingii diarite de Judaorum Archontibus, ad Inscriptionem Berenicensis, & Dissertatio de Evangelii jussu Imp. Anastasi non emendatis, in Vilelorem Tunnunensem*. in-8°. *Traj. & ad Rhenum*. 1738.

D'AMSTERDAM.

Wesslin & Smith ont sous la Presse, & donneront bien-tôt au public les *Memoires pour servir à l'Histoire de CHARLES XI. Roi de Suède*, ou *Journal des Années vicieuses de ce Prince*, depuis l'Année 1700 jusqu'à la bataille de *Pultowa* en 1709. écrite par ordre exprès de Sa Majesté. Par *Gustave Adlerfelt*, Chambellan du Roi. in-12. 4 Tomes. On assure que ce fut par l'or-

dre du Roi *Charles XII.* que M. *Adlerfelt* d'ailleurs témoin d'une grande partie des événemens qu'il rapporte, entreprit de travailler à ces Mémoires & que ce Prince lui procura tous les secours dont il pouvoit avoir besoin, en lui faisant communiquer toutes les Relations que lui envoyoiient ses Généraux. On ajoute que le fils de l'Illustre Auteur qui est aujourd'hui à la Cour du Duc de *Holstein-Gottorp*, a entre les mains tous les originaux dont son pere s'étoit servi, & qu'il s'est donné la peine de traduire toute cette Histoire, du Suedois en François.

Herman Vriewers a imprimé *Avantures du Sr C. le Beau Avocat en Parlement*, ou *Voyage curieux & nouveau parmi les Sauvages de l'Amérique Septentrionale*; dans lequel on trouvera une description du Canada, comme une Relation très-particulière des anciennes Coutumes, mœurs & façons de vivre des Barbares qui l'habitent, & de la manière dont ils se comportent aujourd'hui. Ouvrage enrichi d'une Carte & de figures nécessaires. 1738. in-8°. 2. vol.

S U I S S E.

D E G E N E V E.

Barillot & fils se sont chargés d'imprimer l'Ouvrage dont ils ont depuis quelque tems répandu le plan dans le Public sous ce titre: *Prosp. Elus novi Opera in quo Newtoni Principia Philosophia Naturalis*

perpetuis Commentariis illustrantur.
Commun studio PP. Thomæ le Seur
& Francisci Jacquier, Ordinis Mi-
nimorum in Regio SS. Trinitatis de
Urbe Conveniunt. Ces deux Com-
 mentateurs sont des Minimes Fran-
 çois du Couvent de la Trinité du
 Mont à Rome. Le Livre doit être
 en trois Volumes in-4°. & les Librai-
 res promettent de les distribuer à
 mesure qu'ils seront imprimés.

FRANCE.

DE LYON.

Le R. P. du Fay, de la Compag-
 nie de Jesus, a fait imprimer en
 cette Ville ses *Sermons pour le Carê-*
me, en 4 Volumes in-12. chez la
 Veuve de la Roche & fils, rue Mer-
 ciere, à l'Occasion. 1738.

DE ROUEN.

L'*Arithmétique Universelle* qui
 fait concevoir aisément & sans
 Maître tout ce qui est nécessaire
 dans la guerre, les Finances, &
 les Arts de Mathématique, par le
 Sieur de Blainville : TROISIÈME
 EDITION, revüe, corrigée & aug-
 mentée du Traité de l'Arpentage
 avec figures; du Traité du toilage
 des bois de charpente, & d'un Tar-
 if pour toiser ledit bois par mar-
 ques, quarts & chevilles en un
 instant. Du Traité du toilage des
 pierres, & d'une Table du Chan-
 ge d'Hollande & d'Angleterre.
 Par le Sieur P. F. Chivot, Arith-
 méticien Hollandois. Chez Bona-

vanture le Brun, rue Ganterie, au
 coin de la rue de l'Ecole. 1738.
 in-12.

Nouveau Poillill des Bénéfices du
Diocèse de Roien, avec une Table
 alphabétique de toutes les Parroif-
 ses, des Maisons Religieuses &c.
 chez Jac. Jos. le Boulleing'r. 1738.
 in-4°.

DE PARIS.

Il vient de paroître ici sous le
 nom de *Londres* une nouvelle Edi-
 tion très-bien imprimée de l'Ou-
 vrage intitulé : *Essens de la Phi-*
losophie de Newton, donné par M.
de Voltaire. 1738. in-8°.

On débitera le quatorze de
 ce mois, chez Giffey, rue de la
 Vieille Bouclerie, une nouvelle
 Edition, revüe & corrigée, d'un
Poème traduit de l'Anglois, intitu-
 lé: *Léonidas*. in-12. en II. Parties.

Huiri, rue S. Jacques, débite
 comme imprimée à la Haye chez
 P. Goffe l'*Histoire des Evêques de*
Nismes, où l'on voit ce qui s'est
 passé de plus mémorable dans cette
 Ville pendant l'Episcopat par rap-
 port à la Religion. Par M. Menard,
 Conseiller au Présidial de la même
 Ville, Associé à l'Académie des
 Belles-Lettres de Marseille. Mil
 sept cens trente-sept. in-12. 2 vol. Il
 paroît que l'Auteur ne se bornera
 pas à ce seul Ouvrage. » Si ces pré-
 » miers Essais de ma plume, dit-il,
 » à la fin de sa Préface, sont fa-
 » vorablement reçus du public,
 » j'espère de lui donner bien-tôt
 » ce que j'ai pu recueillir sur l'Hi-
 » stoire Civile de Nismes, soit

» sur les Hommes Illustres qui ont
 » pris naissance dans cette Ville ;
 » ou qui en ont été originaires ;
 » soit enfin sur ces riches Monu-
 » mens qui nous restent des Ro-
 » mains & qui annoncent encore
 » toute la grandeur & la magnifi-
 » cence de ces Peuples : ce sera
 » sous le titre d'*Histoire Civile &*
 » *Littéraire de la Ville de Nîmes* ;
 » & afin (ajoute - t - il) que les
 » étrangers , sans venir sur les
 » lieux , puissent juger de routes
 » les beautez de nos anciens Edifi-
 » ces , & de diverses Pieces anti-
 » ques , qui nous restent , j'y join-
 » drai des figures en taille-douce
 » qui serviront à en donner une
 » juste idée.

Philippe-Nicolas Lotin, rue Saint Jacques, près S. Yves, à la Vérité, a en vente *Construction d'un Telescope de Réflexion de seize pouces de longueur, faisant l'effet d'une Lunette de huit pieds*, & de plusieurs autres *Télescopes*, depuis sept pouces jusqu'à six pieds & demi, ce dernier faisant l'effet d'une Lunette de 150 pieds. Avec la composition de la matiere des Miroirs, & de la maniere de les polir & de les monter. On y a joint un *Traité de faire facilement les grands verres objectifs, les oculaires & des lentilles de differens foyers, avec la construction des Lunettes & des Microscopes & leurs principaux usages*. Ouvrage utile aux Artistes qui voudront s'appliquer à cet Art nouveau, & aux Curieux qui souhaiteront se construire eux-mêmes un Telescope. 1738. vol. in-4°. avec figures.

Quillan & Desaint ont imprimé il y a déjà long-tems, le 3^e Tome de l'Edition de *Tite-Live*, donnée par M. Crevier.

M. Desjardins, suivant les traces de M. Crevier, vient de publier chez Giffart, rue S. Jacques, à Sainte Thérèse, le premier Volume de son Edition des *Orations de Cicéron*, avec des Notes & des Dissertations de sa façon, sous ce titre : *M. Tullii Ciceronis, Orationes Notis & Dissertationibus illustravit Nicolai Desjardins Rhetoricæ Professor Emeritus & Collegii Augustæ-Virorum Gymnasiarchus*. 1738. in-4°.

On trouve actuellement chez Pierre - Alexandre Martin, Quai des Augustins, à l'Ecu de France, *Traité de la coupe des pierres, ou Méthode facile & abrégée pour aisément se perfectionner en cette Science*. Par J. B. de la Ruë, Architecte, in-8°. Cet Ouvrage examiné & approuvé par l'Académie Royale d'Architecture, a été imprimé à l'Imprimerie Royale.

Le Tome VII. de l'*Histoire générale des Auteurs Sacrés & Ecclesiastiques*. Par le R. P. Dom Remy Ceillier, paroît chez la Veuve le Mercier, rue S. Jacques, in-4°. 1738.

Histoire de Scipion l'Africain pour servir de suite aux *Hommes Illustres de Plutarque*. Avec les Observations de M. le Chevalier de Folard sur la bataille de Zama. Par M. Serand de la Tour Chez Didot, rue du Hurpoix, à la Bible d'or. 1738. in-12.

Nouveaux motifs de Conversion à l'usage des gens du monde ou Entro-

tiens sur la nécessité & sur les moyens de se convertir. Avec des Stances pour le Vendredi Saint : dédiés à S. A. Madame la Princesse de Lambesc. Par M. le Chevalier de Mouby. Chez Valleyre, rue de la Vieille Bouclerie, & de Poilly, Quai de Conty. 1738. Broch. in-12.

Cours de Chirurgie dicté aux Ecoles de Medecine de Paris, par M. Elie Col de Villars, Docteur en Medecine de la Faculté de Paris, Ancien Professeur de Chirurgie, en

Langue François. Chez J. B. Coignard, Imprimeur du Roi ; & Antoine Boudet, Libraire. 1738. in-12. 2. vol. Le premier contient les principes & Traité des Tumeurs, le second contenant la suite des Tumeurs.

On mettra en vente, dans le courant de ce moi., chez J. F. Hérisson, rue Neuve Notre-Dame ; *Continuation du Traité de la Police, in-fol. Tome IV.*

T A B L E

DES ARTICLES CONTENUS DANS LE JOURNAL D'Aoust 1738.

| | |
|--|----------|
| C Léon à Eudoxe, touchant la Prééminence de la Medecine sur la Chirurgie, &c. | pag. 451 |
| Singularitez Historiques & Littéraires, &c. | 463 |
| Reflexions Politiques sur les Finances & le Commerce, &c. | 471 |
| Lettres Edifiantes & Curieuses, écrites des Missions étrangères, &c. | 480 |
| Histoire du Pontificat d'Eugène III. | 494 |
| Nouvelles Littéraires, | 507 |

Fin de la Table.

LE
JOURNAL
DES
SCAVANS,

POUR

L'ANNE'E M. DCC. XXXVIII.

SEPTEMBRE.



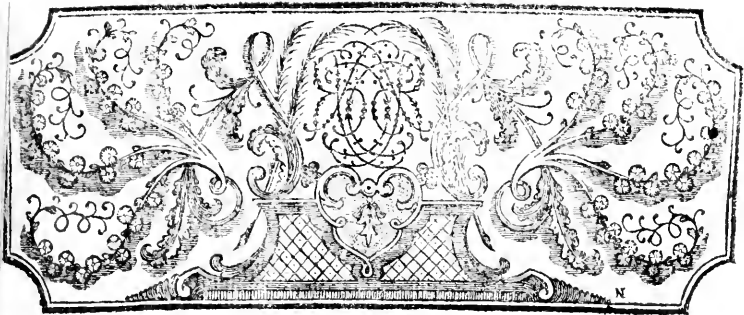
A PARIS,

Chez CHAUBERT, à l'entrée du Quay des
Augustins, du côté du Pont Saint Michel, à la
Renommée & à la Prudence.

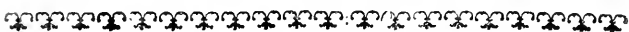
M. DCC. XXXVIII.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROY.





LE
JOURNAL
DES
SCAVANS.



SEPTEMBRE M. DCC. XXXVIII.

OEUVRES DE M. L'ABBE' DE PONS. A Paris, chez Prault
fils, Quai de Conty, vis-à-vis la descente du Pont-Neuf, à la
Charité, 1738. in-12. pag. 354. sans compter l'Avertissement.

LA plupart des Ecrites qui com-
posent ce Volume avoient
déjà paru en differens Mercurès,
il y a plus de 20 ans, dans un tems
où cet Ouvrage périodique étoit
composé avec le plus de soin. Feu
M. l'Abbé Buchet qui en étoit char-
gé alors, ne négligeoit rien pour
Septemb.

l'enrichir de bonnes Pièces de vers
& de prose; & heureusement il
étoit lié avec un grand nombre de
gens d'esprit, qui s'empressoient à
l'envi de lui en fournir. Aussi ses
Mercurès sont-ils encore fort re-
cherchés. Mais aucun des ses amis
ne le servit avec plus de zèle & de

T t t ij

succès que M. l'Abbé de *Pons* ; & il l'auroit bien mieux servi encore, si la foiblesse de sa santé le lui eut permis. A une grande facilité d'écrire & de bien écrire, quoiqu'un peu singulièrement, il joignoit le penchant le plus vif à obliger : en sorte qu'on pourroit dire que ses differens Ouvrages sont les enfans de l'esprit & de l'amitié.

Ils méritoient donc bien que quelqu'un prît la peine de les recueillir ; & on sçaura gré à feu Monsieur *Mélon* * d'en avoir fait naître l'idée à l'Editeur. Il avoit même ébauché un Mémoire Historique sur la Vie de l'Auteur, son intime ami ; mais la mort l'a empêché d'y mettre la dernière main. Tel qu'il est, on a jugé à propos de le mettre à la tête de ce Volume ; & nous croyons qu'on le lira avec plaisir. En voici l'abrégé.

M. l'Abbé de P. (*Jean-François*) naquit en 1683. à Marly, près de Paris, chez son oncle maternel, qui en étoit alors Seigneur. La maison de *Pons* est d'une ancienne Noblesse dans la Province de Champagne.

Ramené dès son enfance dans la maison paternelle, à Chaumont en Bassigny, il fit ses premières études dans le Collège des Jésuites de cette Ville.

Après sa Philosophie, il fut envoyé à Paris en 1699. & comme il se destinoit à l'Eglise, il entra quelque tems après au Séminaire de S. Magloire, d'où il suivit pendant deux ou trois ans l'Ecole de

Sorbonne. Ses talens, entr'autres celui de la parole, lui auroient procuré sans doute les plus grands succès, si sa santé avoit pu soutenir les fatigues d'une longue & pénible étude. » Il étoit bon Humaniste ; il possédoit les principes de la Théologie. Mais surtout il étoit grand Métaphysicien, dans le sens le plus étendu qu'on donne à présent à ce terme. Il ne faisoit peut-être pas assez de cas des autres Sciences.

» Dès sa quinzième année (continue M. *Mélon*) on s'étoit aperçu d'un déplacement peu sensible de l'une des vertèbres de son dos. Ce dérangement sembla croître ; peu à peu & dans la crainte qu'il n'augmentât, s'éleva tant figuré qu'un rouleau de bois poussé le long de son échine, avec force & à plusieurs reprises, rétablirait les parties dans leur état naturel, il se fit secrètement torturer par un Chirurgien ; opération aussi bizarre que violente, qui vraisemblablement causa le progrès du mal, tel qu'il a paru dans la difformité de son corps, malgré tout le soin qu'il prit de la prévenir. D'ailleurs il avoit un beau visage & une physionomie extrêmement prévenante, qui portoit l'image de la candeur de son caractère.

En 1706. il fut pourvu d'un Canonat de l'Eglise Collégiale de Chaumont. Un concurrent le lui disputa, & il soutint ses droits ; mais ce fut plutôt par honneur, que par intérêt, & par goût pour

* Auteur de l'Essai politique sur le commerce.

un Bénéfice qui auroit gêné sa liberté. Aussi s'en démit-il volontairement après le gain du procès. On trouvera dans ce Volume le Mémoire qu'il composa à cette occasion , & qui le fit connoître avantageusement dans le public. Dès lors ses liaisons avec plusieurs personnes célèbres par leurs connoissances & par leurs talens , le déterminèrent à se fixer à Paris. Mais sa santé s'affoiblissant de jour en jour , il se retira à Chaumont en 1727. dans le sein de sa famille. Il y passa le reste de sa vie » dans la » langueur , avec autant de patience & de fermeté que de Religion ; « & y mourut enfin en 1732.

Il n'y a peut-être jamais eu d'amitié plus vive que celle de M. l'Abbé de P. pour M. de la Motte ; c'étoit une vraie passion. Mais quoique justifiée , autant qu'une passion peut l'être , par les rares qualitez de l'esprit & du cœur de celui qui en étoit l'objet , les autres amis de M. de la Motte , & M. de la Motte lui-même , auroient souhaité qu'elle eût été plus modérée dans ses effets. » Dès qu'il s'agissoit des intérêts de M. de la Motte , son éloquence devenoit véhémence & quelquefois peu mesurée. » Ces dernières paroles sont de M. Melon ; & son témoignage ne doit pas être suspect : il parle de son ami ; & il étoit lui-même très-attaché à M. de la M.

C'est sur-tout M. l'Abbé de P. qu'a eu en vûe un autre ami de M. de la M. lorsque dans l'éloge mê-

me de cet illustre Académicien , imprimé peu de tems après sa mort , il s'est exprimé ainsi.

» Je suis bien éloigné d'approuver par ce que je viens de dire le zèle indiscret de quelques particuliers outrés de M. de la M. Moi-même j'ai souvent essuyé les reproches de ces amis trop ardens. » Leur Héros s'étoit rendu , qu'ils combattoient encore pour lui ; & il étoit quelquefois obligé de faire la paix entr'eux , & ses autres amis plus modérés. Qu'est-il arrivé de-là ? Les loüanges excessives ont produit des critiques du même genre. Les beautés les plus incontestables ont été niées , parce qu'on refusoit de reconnoître les défauts les plus évidens. . . .

» Il ne faudroit donc pas entreprendre de tout justifier dans les Ouvrages de M. de la M. Ce seroit aller plus loin que lui. Il faudroit avoüer , &c. *

Revenons à M. l'Abbé de Pons. Ses infirmités (dit M. Melon) celles de M. de la M. & la certitude de se trouver l'un l'autre , avoient contribué à les attirer tous les matins dans un Café , où se rendoient aussi beaucoup de gens de mérite , dont plusieurs étoient Membres de différentes Académies. Cela formoit une aimable Société , ou sans jamais s'écarter du respect dû à la Religion , le littéraire & le philosophique étoient discutés.

* Lettre à Madame T. D. L. F. sur M. Houdar de la M. par M. l'Abbé Trublet , chez Chaubert.

avec liberté & avec justice. » Les
 » mauvais plaisans s'efforcèrent en
 » vain d'avilir ces assemblées. . . .
 » Les personnes qui les compo-
 » soient, & les discours qui s'y te-
 » noient, les avoient annoblies; &
 » tous ceux qui les ont connus,
 » les regrettent encore.

Ici finit le Mémoire de M. M.
 Il auroit pû, si l'on en croit l'Édi-
 teur, nous dire bien d'autres cho-
 ses de son ami. Ceux qui ont con-
 nu M. l'Abbé de P. en convien-
 dront sans peine. La vie d'un hom-
 me aussi singulier qu'il l'étoit, mais
 singulier avec beaucoup d'esprit &
 de probité, fourniroit un grand
 nombre de faits dont le récit pour-
 roit être aussi utile qu'agréable. Il
 y a des Lecteurs Philosophes qu'une
 pareille Histoire bien écrite in-
 téresseroit plus que celle d'un Hé-
 ros.

Venons maintenant aux Ouvrages
 contenus dans ce Volume. Ce sont
 1°. des *Réflexions sur l'Eloquence*. 2°.
 un *nouveau Système d'éducation*. 3°.
 une *Dissertation sur le Poème Epique*.
 4°. Une *Dissertation sur les Langues*
en général & sur la Langue Fran-
çoise en particulier. 5°. Une *Lettre à*
M. du Fresnoy sur sa Comédie du Lot
supposé, ou la Coquette de Villa-
ge. 6°. Le *Faëllon* qu'il composa
 pour le procès dont nous avons
 parlé. 7°. Des *Réflexions sur l'ori-*
gine des ames. 8°. Des *Observations*
 sur le Livre de M. Fourmont intitu-
 lé: *Examen pacifique de la querelle*
de Madame D. & de M. de la M.
sur Homere.

Le principal but de l'Auteur

dans ses *Réflexions sur l'Eloquence*,
 est d'éclaircir ce qu'on a dit assez
 souvent, que l'éloquence consiste
 sur-tout dans l'élocution, de fixer
 le vrai sens de cette maxime, & de
 combattre les faux sens qu'on
 pourroit lui donner. L'éloquence
 est l'art & de bien penser & de bien
 exprimer les pensées. Mais quand
 on pense bien, tout-à-fait bien, &
 qu'on sçait parfaitement la Langue
 dans laquelle on écrit, on s'expri-
 me toujours bien. Ce qui manque
 à l'expression, manque à la pen-
 sée. Ce qui n'est pas bien rendu,
 n'étoit pas bien vu, ou bien senti.
 La raison en est que le stile n'est
 qu'un effet nécessaire de la manière
 de voir & de sentir les choses. De-
 là tant de différence entre les styles
 des differens Auteurs. Les manieres
 d'appercevoir le même fonds de
 pensée varient à l'infini.

De-là il s'ensuit encore qu'une
 pensée différemment rendue par
 deux Auteurs n'est plus la même
 pensée. Il n'y a de commun à ces
 deux Auteurs qu'un certain fonds,
 qui ne fait pas toujours le mérite
 de la pensée, parce qu'il est quel-
 quefois commun à tout le monde,
 ou que du moins il n'est pas neuf.
 Alors c'est ce qu'on ajoute à ce fonds
 qui rend la pensée fine, délicate,
 noble, brillante, &c. mais on ne
 l'y ajoute qu'en pensant & plus &
 autrement. En un mot il n'y a
 point de mots dans une même
 Langue, & à plus forte raison il
 n'y a point de phrases parfaitement
 synonymes. Que quelqu'un dise
 que le mérite d'une pensée qui

plaît au point de paroître nouvelle, quoiqu'elle soit commune dans le fonds, consiste dans l'expression, peut-être l'entendra-t-on bien ; mais il ne s'exprimera pas avec cette exactitude philosophique que desiroit M. l'Abbé de P. Voilà à quoi se réduisent ses prétendus paradoxes sur l'éloquence. Bien loin d'aimer les disputes & les chicanes, il ne cherchoit qu'à les terminer par des définitions justes & précises, & c'en est en effet le seul moyen. Ce qu'on peut lui reprocher avec raison, c'est un excès de vivacité qui dégénère presque en colere. Un Philosophe devroit être plus modéré ; il seroit plus utilement Philosophe.

Pour faire connoître le stile de notre Auteur à ceux qui n'auroient encore rien lû de sa façon, nous choisirons les avis qu'il fait donner à un jeune homme sur le stile même par un *Rheteur* ordinaire, & ceux qu'il croit qu'il faudroit plutôt lui donner.

Il suppose que ce jeune homme va consulter un Critique de profession sur un Discours qu'il a composé pour le prix de l'Académie Française, & que ce Critique lui parle en ces termes :

» Votre façon d'écrire, Monsieur, » n'est pas continuellement noble, vi- » ve & animée. Donnez-moi votre » manuscrit. Tenez, voilà une » page entière qui est écrite avec » une souveraine noblesse. Puisque » vous avez la clef des expressions » magnifiques, pourquoi vous ar- » rive-t-il quelquefois d'en em-

» ployer de basses ? Cette phrase, » par exemple, n'est rien moins » que noble. Elle est tissée d'ex- » pressions basses & communes. En » voici une autre qui pêche par » l'excès contraire ; les expressions » en sont trop fastueuses. Plus loin » nous trouverons une période » confuse & mal arrondie ; la voi- » li. Il faut la rendre un peu moins » nombreuse, & la faire marcher » avec plus d'ordre & de précision.

M. l'Abbé de P. n'est pas tout-à-fait content de ces avis. Le Critique a le goût fort bon, dit-il, mais son goût n'est pas éclairé. Or pour être utile à qui nous consulte, il ne suffit pas d'avoir un certain goût de comparaison, d'habitude, & d'instinct : il faut savoir rendre raison de ses propres impressions, & développer clairement ce qu'il y a de défectueux dans les endroits dont on est blessé. Voici donc comme notre Auteur croit que le Critique auroit dû parler au jeune homme.

» Votre façon de penser, Mon- » sieur, n'est pas continuellement » noble, vive, & animée. Vous » avez d'abord monté votre génie » au ton qu'exigeoit votre sujet : » mais je m'apperois à la seconde » page de votre ouvrage, que ce » ton commence à baïsser. Puisque » votre génie sçait enfanter le » grand, ne recevez rien de lui » qui soit ignoble. Cette phrase me » blesse ; pourquoi ? parce qu'elle » ne m'offre que des idées commu- » nes, des sentimens vulgaires. En » voilà une autre qui me choque

» par la raison opposée ; elle me
 » présente des idées dont le faste
 » outré dégénère en petitesse. Dé-
 » composez-moi cette longue pé-
 » riode ; elle me fatigue , parce
 » qu'elle renferme une pensée trop
 » vaste. Elle me présente à la fois
 » un trop grand nombre d'idées ,
 » conçues dans un mauvais ordre.
 » J'ai peine à saisir , du premier
 » aspect, tous les rapports qui sont
 » entr'elles. N'ayez aucune inquié-
 » tude sur votre stile ; je vous ré-
 » ponds de lui ; vous sçavez votre
 » langue. Chaque signe viendra
 » s'offrir de lui-même à son idée.
 » Faites seulement subir à vos pen-
 » sées le plus rigoureux examen.
 » Quel que soit le sujet sur lequel
 » vous vous proposiez d'écrire à
 » l'avenir , voici la liste de vos de-
 » voirs. Méditez à loisir sur votre
 » matière. Faites parcourir à votre
 » génie tous les Pays qu'elle em-
 » brasse. Agacez votre imagina-
 » tion , pour en tirer continue-
 » ment des idées neuves ; & sur-
 » tout prenez garde à bien saisir les
 » véritables rapports de ces idées
 » entr'elles, pour ne tomber dans
 » aucun faux jugement. Excitez
 » dans votre ame des sentimens
 » dignes des objets qui l'affectent ;
 » votre ouvrage est fait , &c.

Il est certain qu'il y a du feu , de
 la vigueur , & beaucoup d'esprit
 dans cette manière d'écrire. Sur-
 tout elle est originale. Cependant
 toute singulière qu'elle est , elle
 étoit naturelle à M. l'Abbé de P.
 Elle n'étoit point en lui le fruit de
 la recherche & du travail. Il parloit

comme il écrivoit , & parloit avec
 une facilité merveilleuse.

On pourra contredire quelques-
 unes de ses idées sur l'éducation
 des enfans. Par exemple , il ne veut
 pas que les premières années soient
 employées à l'étude des Langues
 & des mots. Celles des Sciences &
 des choses lui paroît plus pressée ,
 plus convenable même à l'active
 curiosité de l'enfance. Tout , jus-
 qu'aux amusemens de cet âge , dé-
 cele le désir de sçavoir ; il faut
 donc tirer parti de ce désir. Il faut
 offrir des idées à une ame qui n'en
 a point encore , & qui est avide de
 s'en remplir. L'enfant , en s'instrui-
 sant de la sorte , apprendra parfai-
 tement sa Langue naturelle. Après
 cela qu'on lui enseigne les autres
 Langues , le Latin , le Grec , l'Hé-
 breu même , s'il est destiné à l'E-
 glise. Il y fera plus de progrès
 dans deux ou trois années , que
 l'on n'en fait pour l'ordinaire dans
 tout le long cours des humanitez.
 On ne manqueroit pas d'exemples
 pour appuyer les raisons qui prou-
 vent la bonté de cette méthode.
 Ce qu'on objecte que les enfans
 n'ont guères que de la mémoire ,
 est peu solide. Si on les exerçoit
 plus du côté du jugement , on leur
 en trouveroit davantage. Mais la
 plupart de ceux qu'on charge de
 leur éducation , s'accommodent
 bien mieux de la méthode com-
 mune. Elle est plus proportionnée
 à leur peu de capacité ; elle flate
 leur paresse ; ou du moins les lais-
 se plus maîtres de leur tems.

La Dissertation sur le Poème Epi-
 que

que a rapport à la Préface que Madame *Dacier* a mise à la tête de sa Traduction de l'*Odyssée* d'*Homere*, Préface qui est elle-même une Dissertation sur le Poème Epique. M. l'Abbé de P. examine la définition que cette Dame avoit donnée de ce genre de Poésie ; & il la combat sur plusieurs points. Cela lui étoit permis ; mais il falloit le faire avec moins de vivacité. Toutes sortes d'égards étoient dûs au rare mérite de Madame *Dacier*, au sexe qui donnoit un nouvel éclat au mérite. D'ailleurs M. l'Abbé de P. avoit devant les yeux un si beau modèle de modération & de politesse dans la personne de M. de la *Motte*. L'exemple d'un homme si tendrement aimé , si parfaitement estimé , devoit être bien puissant. Mais rien ne corrige un naturel impétueux.

Madame *Dacier* définit le Poème Epique un *Discours en vers inventé pour former les mœurs*, &c. M. l'Abbé de P. a réservé pour la fin de sa Dissertation l'examen de la question s'il est effectivement nécessaire que les Poèmes soient en vers. Madame *Dacier* avoit qu'*Aristote* a prétendu que le Poème Epique se sert du Discours en vers , ou en prose. Aussi convient-elle , & elle avoit intérêt d'en convenir , que l'*Illiade* & l'*Odyssée* ne cessent pas d'être des Poèmes Epiques dans les traductions en prose. Mais , ajoutet-elle , l'expérience a prouvé que les vers lui conviennent davantage , &c. C'est ce que combat son adversaire ; & comme la dispute sur la prose

Septemb.

& les vers s'est encore renouvelée depuis quelque tems, nous croions qu'on lira avec plaisir ce morceau de sa Dissertation. Cependant son feu l'emporte ; il va trop loin ; & l'on trouvera quelques idées dans cet endroit de son Ecrit , que n'adopteroient pas tous ceux qui dans le fonds & quant à l'essentiel, pensent comme lui sur le sujet en question.

Cet essentiel , c'est que tous les genres d'écrire traités jusqu'à présent en vers , peuvent l'être heureusement en prose , & qu'il faut laisser aux Auteurs la liberté de choisir entre ces deux Langages. Par là seront multipliées nos richesses. Le talent de la Tragédie , de l'Epopée , &c. ne sera plus un talent perdu pour celui qui n'est que profane.

» Je soutiens (dit M. l'Abbé de » P.) que la prose a droit sur tous » les genres d'Ouvrages indistinctement. . . J'ose penser que la » prose & les vers n'ont par eux-mêmes aucun ton déterminé , & » qu'ils le reçoivent des sujets différens sur lesquels ils s'exercent. Et plus bas s'adressant au Poète Héroïque ; ce n'est point de l'art des vers , lui dit-il , que vous empruntez le droit de me parler avec tant de pompe & d'élévation , c'est de la grandeur de l'action que vous célébrez.

Il ne s'agit donc pas d'abolir les vers , mais de faire entrer la prose en partage de leurs droits. Il s'agit, non de substituer , mais d'ajouter un usage à un autre , non de dimi-

V v v

nuer nos plaisirs, mais de nous en procurer de plus d'une espece. Voyez la Lettre de M. l'Abbé T. sur M. de la M. pag. 25. & le Journal des Sçavans 1737. Fevrier, art. 6.

Dans sa *Dissertation sur les Langues*, M. l'Abbé de P. entreprend de justifier la Langue Françoisé sur l'uniformité de les constructions, uniformité qui lui avoit été reprochée par M. de Fenelon Archevêque de Cambrai, & par le P. du Cerceau Jésuite. On ne sçauoit nier que cette uniformité n'ait ses inconveniens. Mais, selon notre Auteur, il y a un avantage qui les compense tous. C'est la clarté qui résulte de ce que dans l'arrangement des mots, la phrase Françoisé suit l'ordre naturel des idées. La Langue Latine au contraire se permet les inversions *les plus violentes*; & ceux à qui cette Langue est la plus familière, ne laissent pas d'être un peu embarrassés & fatigués par ces inversions, quand les phrases ont une certaine longueur. M. l'Abbé de P. en cite des exemples. Mais il faudroit montrer, que les Romains éprouvoient aussi cet embarras & cette fatigue. S'il n'y a de la peine que pour nous, à qui une Langue morte, comme la Langue Latine, ne peut jamais devenir aussi familière que notre Langue naturelle, l'objection est sans force. Notre Auteur observe donc que les Romains n'employoient *les constructions*, ou plutôt les inversions *excessivement violentes*, que dans les harangues *fépueuses*, & autres Ouvrages ap-

partenans à la haute éloquence. L'importance & la singularité des matieres que l'Orateur traitoit dans ces sortes de discours, lui étoient garans de l'attention de son auditoire. Mais » dans les Ouvra-
» ges moraux & philosophiques,
» dans les Ouvrages familiers, tels
» que les Epîtres, enfin dans les
» Ouvrages destinés au délassement
» & à la joye, comme les Comé-
» dies, les Latins ne s'écartoient
» guères de l'ordre que la nature
» assigne aux idées; ce qui prouve
» que le desordre des constructions
» dans les Ouvrages fastueux, exi-
» geoit d'eux une attention labo-
» rieuse & fatigante.

La richesse des Langues fait un- des articles de cette Dissertation. M. l'Abbé de P. croyoit que la Langue Françoisé est du moins aussi riche que la Gréque & la Latine; & en effet cela suit de l'opinion dans laquelle il étoit que nous valons du moins les Grecs & les Latins. La richesse d'une Langue est toujours proportionnée à la mesure d'esprit & à l'étendue des connoissances du peuple qui l'aformée & qui la parle.

Nous ne dirons qu'un mot de la Lettre de notre Auteur à M. du Feny sur une de ses Comédies. Pour bien entendre les réflexions qu'il fait sur cette Piece, il faudroit l'avoir fort présente. Mais nous ne pouvons nous empêcher d'observer que cette Lettre donne une idée bien avantageuse de la généreuse franchise & de la parfaite probité de M. l'Abbé de P. Il étoit souvent & utilement consulté par

plusieurs Auteurs ; car il montrait beaucoup de goût dans l'examen des Ouvrages des autres , quoiqu'il en paroisse moins dans ses propres Ouvrages que d'esprit & de génie. Ces deux choses ne se contredisent point. Mais aux lumieres étoit jointe une entiere sincerité. » On » doit , *dit-il* , aux Auteurs l'aveu » naif des sentimens qu'on a é- » prouvés à la lecture de leurs Pie- » ces. Il est vrai que la plupart ne » veulent que des applaudissemens. » . . . Il n'importe ; disons tou- » jours ce que nous sentons. J'aime » mieux recevoir une injustice d'un » ami , que d'en commettre une à » son égard. Mais de même que je » veux qu'on ait le courage de bla- » mer un mauvais Ouvrage , au » péril de s'aliener l'Auteur , je » voudrois qu'on osât louer haute- » ment une Piece dont on a été » bien affecté. Je voudrois qu'on » n'hésitât pas à se mettre , pour » ainsi dire , de moitié du pé- » ril avec elle. . . . Mais peu de » gens veulent courir le péril de » voir leur propre goût démenti » par la voix publique. . . . Je ne » me sai point mauvais gré de n'é- » tre pas si politique. Je ne suis » point effrayé du danger qui naît » du devoir ; & après tout quel » est le danger ? Quand il me seroit » arrivé de trouver bon un Ouvra- » ge que le public auroit en suite » jugé mauvais , il n'y auroit pas

» grand mal à cela ; & j'ose assu- » rer que je serois en ce cas moins » mécontent de moi , que si , dissi- » mulant lâchement mon estime , » je m'étois épargné cette espece » d'humiliation.

M. l'Abbé de P. tel qu'il se peint ici , & le portrait est fidelle , n'étoit-il pas bien estimable ? N'étoit-il pas même plus aimable , malgré toute sa vivacité , que ces hommes doucereusement faux , dont l'interêt & la vanité reglent tous les discours ? Un homme vrai , trop vrai même , mais au fond d'un excellent caractère & d'un commerce sur , ne peut manquer d'être aimé & recherché. Au moins le sera-t-il de tous ceux qui lui ressemblent ; & ce sont sans doute les amis les plus précieux pour lui , si ce ne sont pas toujours les plus utiles.

Nous ne croyons pas nécessaire d'entrer dans aucun détail sur les autres Ecrits qui composent ce Recueil : on en peut juger par ceux dont nous venons de rendre compte ; & d'ailleurs cet Extrait n'est peut-être déjà que trop étendu. Nous avoions qu'ayant connu particulièrement l'Auteur , nous avons pris beaucoup de plaisir à nous occuper de ses Ouvrages. Ce n'est pas que nous n'y reconnoissions quand des défauts. Mais il nous paroît aussi qu'on les a critiqués avec trop de rigueur.



L'ARISTIPPE MODERNE. A Paris, au Palais, chez Gregoire-Antoine Dupuis, Grand'Salle du Palais, au S. Esprit. 1738.
vol. in-12. pp. 424. L'Épître, la Préface & les Tables, pp. 42.

IL y a eu dans l'Antiquité plusieurs Aristippes. Le premier est Aristippe de Cyrene, ancien Disciple de Socrate, Auteur d'une Secte de Philosophes nommés Cyréniens, qui admettoient pour principes, deux mouvemens de l'ame, la douleur & le plaisir; appelant le plaisir un mouvement de douceur, & la douleur un mouvement de violence. Cet Aristippe fréquentoit les Cours des Princes, & sur-tout, celle de Denis le Tyran; il se nourrissoit fort délicatement, & répondoit à ceux qui l'en blâmoient, que s'il y avoit du mal à se nourrir de la sorte, l'usage ne feroit pas de le faire les jours de Fêtes. C'est par opposition au surnom d'Ancien, donné à cet Aristippe, que l'Auteur du Livre dont il s'agit a nommé le sien l'Aristippe moderne.

Le second Philosophe de ce nom, a été Aristippe le Jeune, petit fils du premier, & l'un des plus illustres défenseurs de la Secte Syréniacque.

Diogène de Laërce qui a écrit la vie d'Aristippe l'ancien, parle de deux autres Philosophes de ce nom, l'un qui avoit écrit l'Histoire d'Arcadie, l'autre qui étoit de la nouvelle Académie. Pline fait mention d'un Peintre excellent, de ce nom. Liv. 3. Chap. 4. & 10.

Tels sont les prédécesseurs de

l'Aristippe moderne qui paroît aujourd'hui, cet Aristippe moderne est un Livre de Morale, & d'une morale accommodée aux mœurs de ce siècle.

L'Ouvrage est divisé en 4 Parties, on y traite 1°. du commerce du monde, 2°. de la Fortune, 3°. des engagements, 4°. de ce qui fait le contentement de l'esprit.

L'Auteur, avant que d'entrer dans aucun détail de ce qui regarde le commerce du monde, & la manière dont un homme sage doit s'y comporter, caractérise en général, les differens âges de la vie, les professions & les emplois.

Nous extrairons quelques endroits de chaque Partie, pour donner une idée générale de l'Ouvrage.

Commerce du monde. Première partie : sous ce titre est compris tout ce qui est avantageux ou nuisible dans le commerce du monde. Voici de quelle manière l'Auteur caractérise à ce sujet, le vrai & le faux Sçavant.

» Timothée, vrai Sçavant, est
» persuadé qu'il ne sçait que peu
» de chose, & lorsqu'il compare
» ses connoissances avec celles qui
» lui restent à acquérir, il croit ne
» sçavoir rien. Parvenu au plus
» haut degré de science, il se
» trouve comme sur le sommet
» d'une montagne élevée, d'où il
» découvre une infinité d'objets
» qui le frappent, & qu'il ne peut

» démêler. Il est humble, docile ;
 » il se défie de ses propres lumie-
 » res.

» Chryssipe ou le faux Sçavant,
 » est orgueilleux, opiniâtre, déci-
 » sif, présomptueux, rien n'est à
 » couvert de sa censure, pleine
 » d'amertume. Tout heureux ta-
 » lent est sûr de lui déplaire, &
 » d'émouvoir sa bile chagrine. Si
 » vous allez le consulter sur un
 » Ouvrage, il vous reçoit d'abord
 » avec un souris convulsif. Vous
 » lui faites, *dit-il*, bien de la gra-
 » ce de tenir compte de son juge-
 » ment, (& c'est la vérité) mais
 » bien-tôt il vous arrache l'Ecrit
 » des mains. Il ne le lit pas, il le
 » dévore des yeux. Je trouve ici,
 » *vous dit-il*, peu de mauvais &
 » beaucoup de bon (c'est une mar-
 » que que l'Ouvrage lui déplaît en
 » tout) ou bien il fronce les four-
 » cils, & faisant une grimace dé-
 » daigneuse ; voilà, s'écrie-t-il, un
 » endroit qui est foible, celui-ci est
 » fade, celui-là est sot, cet autre
 » est impertinent : votre Ecrit est
 » misérable. Il vous le jette alors
 » au nez avec une espece de fureur.
 » Chryssipe est l'Attyla des Au-
 » teurs, & de tous ceux qui ont
 » envie d'écrire ; du moins est-il
 » vrai qu'à l'exemple de l'Asne re-
 » vêtu de la peau du Lion, il s'est
 » s'en fait redouter assez long-tems.
 » Mais depuis qu'il a montré ses
 » oreilles on le dédaigne, & les
 » ânes eux-mêmes, qui le recon-
 » noissent pour leur confrere,
 » s'en divertissent & se le reu-
 » voyent.

» S'il peut s'approprier le travail
 » d'autrui sans qu'on reconnoisse
 » son plagiarisme, il s'en orgueil-
 » lit comme un Goujat revêtu de
 » la dépouille d'un Officier. C'est
 » un Frélon qui ne travaille point,
 » mais qui pille le miel des Abeil-
 » les, & ne leur laisse tout au plus
 » que la cire. Chryssipe enfin croit
 » ne rien ignorer, parce qu'il ne
 » voit & n'imagine rien au-delà de
 » sa portée, qui ne s'étend pas fort
 » loin.

» Les Sciences, comme les armes,
 » ont leurs Héros & leurs Fanfarons.
 » La docilité, la prudence, la
 » modération caractérisent le vrai
 » mérite, quelque part qu'il se
 » trouve.

Voici le portrait d'un Intendant
 de province. (Fortune, seconde
 Partie) *sous ce titre sont compris la*
Fortune en général, fortune dans l'é-
pée, fortune dans la Robbe, & for-
tune dans le commerce.

» Fauste, à qui son mérite & sa
 » probité ont fait obtenir l'Inten-
 » dance d'une Province, y soutient
 » cette même réputation de vertu
 » que personne ne lui contesta ja-
 » mais. Il y tient une conduite qui
 » sans préjudicier aux intérêts du
 » Prince, le rend agréable, aimable,
 » cher aux peuples. Il a trou-
 » vé un secret inconnu à beaucoup
 » d'autres. Ce secret consiste à ne
 » rien négliger des intérêts du
 » Prince, sans se rendre odieux au
 » sujet. Un fond de désintéresse-
 » ment & d'équité le lui a fourni.
 » Fauste a une parfaite connoissan-
 » ce de la Province sur laquelle il

» a inspection. Il sçait ce qu'elle
 » peut & ce qu'elle ne peut pas,
 » les commerces qui l'enrichissent,
 » & ceux qui l'épuisent. Il facilite
 » les uns, & empêchent les autres,
 » il pénètre le génie des peuples,
 » & il entre dans la distinction
 » particulière de ceux qui ont le
 » plus de crédit, afin de connoître
 » les services que le Prince en peut
 » tirer dans l'occasion. Il leur rend
 » à la Cour, les bons Offices que
 » leur zèle & leur fidélité ont
 » droit d'en attendre. Fauste appor-
 » te une diligence exacte à la
 » prompte expedition des affaires,
 » & en rend un compte fidelle au
 » Ministre. Il remplit les fonctions.
 » de sa charge avec une fermeté in-
 » ébranlable. Sa vigilance prévient
 » tout ce qui pourroit apporter du
 » trouble & du retardement au ser-
 » vice public, & sa sagesse y trou-
 » ve les remedes les plus convena-
 » bles. Insensible aux attrais de
 » l'or, comme à celui des plaisirs,
 » l'intérêt de l'Etat est l'ame qui le
 » fait agir. Il soutient sa dignité
 » avec splendeur, & cette splen-
 » deur doit tout à la gravité, rien
 » à l'orgueil ni au faste. Il a l'abord
 » aisé, l'oreille patiente, l'accueil
 » doux & engageant. Il est toujours
 » prêt à faire plaisir, tant que son
 » devoir n'y est pas intéressé; en
 » sorte que lorsque le tems fera
 » venu de recompenser ses succès
 » par des places plus distinguées,
 » la Province ne le verra partir
 » qu'avec douleur, & le regrettera
 » long-tems si son successeur ne lui
 » ressemble pas.

L'Auteur parlant de la fortune
 dans l'épée, caractérise entre au-
 tres, le poltron, le faux brave,
 avec des traits aussi naturels que
 singuliers. Il s'étend sur ce qui con-
 cerne les moyens convenables à
 l'homme d'épée, pour s'avancer,
 & il fait voir que si la prudence &
 la moderation ne secondent pas sa
 bravoure, c'est en vain qu'il se flat-
 te de parvenir.

*Troisième partie, sous ce titre sont
 compris, l'amour, le mariage, &
 les amis.* Notre Auteur commence
 par ce qui regarde l'amour. Il fait
 d'abord sentir la difference des
 amours. Il dit que la premiere pas-
 sion qui attaque le cœur d'un jeune
 homme, & qui le produit dans le
 monde, c'est l'amour. En vain;
 ajoute-t-il, Pallas le couvre de son
 Egide; si le temperament ne se
 met entre deux, le bouclier de
 cette sage Déesse ne se trouve pas
 d'une trempe assez fine pour re-
 pousser les traits que la beauté sou-
 tenue de l'art, sçait lui lancer. La
 morale, les préceptes peuvent te-
 nir bon quelque tems, mais enfin
 cette crainte qu'une longue dépen-
 dance a rendue comme naturelle au
 jeune homme, s'évanouït insensibi-
 lement, la timidité se change peu
 à peu en liberté, la liberté en har-
 diesse, & celle-ci en témérité.

» Hylas, au sortir du Collège
 » & de l'Académie, s'est trouvé au
 » milieu des femmes comme un
 » papillon au milieu de plusieurs
 » flambeaux. Le papillon en a peur
 » d'abord. Ensuite il s'en approche,
 » la lumiere, la chaleur le réjouit.

» sent. Il y brûle l'extrémité de son
 » aîle. Cet accident ne le rebute
 » point. Il vole à celui - là , il re-
 » vient à celui - ci ; enfin il tourne
 » tant de fois autour de ce feu ,
 » qu'on le voit s'y consumer , &
 » tomber par terre , dépouillé de
 » tout ce qui servoit à l'élever.

Après cette peinture , l'Auteur
 entre dans le détail de toutes les
 extravagances que l'amour fait or-
 dinairement faire aux Amans , &
 il les caractérise toutes avec des
 traits convenables. Il prescrit en-
 suite , des remèdes contre cette
 passion.

Comme le mariage est assez sou-
 vent une suite de l'amour , l'Au-
 teur traite cette matiere immédia-
 tement après avoir parlé de l'a-
 mour. Il examine dans cet article ,
 si le mariage a des inconvéniens ,
 de quelle nature sont ces inconvé-
 niens , si on peut les éviter , s'il y
 a du remède , si c'est un avantage
 que de se marier ?

Si l'on considère le mariage du
 côté de l'abus , qui s'en fait ordi-
 nairement ; il est , dit notre Au-
 teur , » le sîer à prendre les dup-
 » pes , il est la chauffe - trappe de
 » l'interêt , il est le voile du desor-
 » dre , & le contrat d'adoption ,
 » de quantité de fruits illégitimes.
 » . . . On dit communément ,
 » ajoute-t-il , que le mariage est le
 » but d'un amour raisonnable
 » mais qu'on ne s'y trompe pas ,
 » combien y en a-t-il , qui conduits
 » par cet amour , prétendu raison-
 » nable , ont fait autoriser par les
 » loix de l'Eglise & de l'Etat , la

» plus grande sottise qu'ils aient
 » jamais faite en leur vie ?

Nous serions trop longs si nous
 voulions exposer au jour , tous les
 portraits qui remplissent cet arti-
 cle , & qui font voir jusqu'où va
 l'abus que l'on fait de la chose du
 monde la plus importante.

De cet article , l'Auteur passe à
 celui des amis , il se demande à
 lui-même , s'il y a de vrais amis ?
 quelles qualitez doivent avoir ceux
 qui se donnent pour tels , à quel-
 les marques on peut les connoître ?
 Si pour en avoir , il faut être pau-
 vre ou riche , dans la bassesse ou
 dans l'élévation ? s'ils sont aussi ra-
 res qu'on le dit ?

Qui peut , dit-il , s'assurer de la
 fidélité d'un ami ? Par où distin-
 gue-t-on le faux d'avec le vérita-
 ble ? Ne comptez point , répond-
 il , sur un homme qui n'a pas une
 sincère probité ; comptez peu sur
 celui qui a besoin de vous ; & en-
 core moins sur celui dont vous
 avez besoin.

» C'est une coutume , *poursuit-il* ,
 » de se plaindre de la rareté des
 » amis , comme on se plaint de la
 » rareté de l'argent , avec cette dis-
 » ference que ceux qui veulent fai-
 » re croire qu'ils n'ont point d'ar-
 » gent , en ont souvent beaucoup ,
 » & que ceux qui avoient n'avoir
 » qu'un petit nombre d'amis , n'en
 » ont souvent point du tout.

Dans la quatrième & dernière
 partie , l'Auteur parle du *contente-
 ment d'esprit* , il comprend sous ce
 titre les adverstitez , les richesses ,
 & la prospérité. Il examine en quoi.

consiste le vrai contentement d'esprit, & pour cela il s'attache d'abord à démontrer que les adversitez n'y sont pas si contraires qu'on se l'imagine.

Ce n'est point, remarque-t-il, un paradoxe, ni une vérité de pure spéculation, de dire, comme on fait d'ordinaire, que l'adversité est bonne à quelque chose; c'est une maxime constante, dont l'expérience seule peut faire sentir l'utilité.

» Un homme qui a vécu, & qui
» est mort dans la prospérité, n'est
» le plus souvent, *observe-t-il*,
» qu'un sot, dont la providence,
» pour ainsi dire, n'a su que faire.
» Elle tient envers les hommes,
» une conduite à peu-près semblable à celle que les Medecins tiennent envers leurs malades, à qui ils accordent tout quand ils n'en espèrent plus rien.

» Un homme croupiroit dans
» une lâche indolence, s'il n'étoit
» recueilli par les traverses. Une
» longue continuation de prospérité énerve le cœur, & lui donne une insupportable présomption.

Antoine, avant son malheur, étoit précisément ce qu'il n'est pas aujourd'hui, fier, superbe, altier, dédaigneux, cruel, &c.

L'Auteur, après avoir caractérisé la véritable & la fausse constance, après avoir montré combien peu on doit compter sur la fortune, passe à l'article des richesses, qu'il prouve être plus contraires que favorables au vrai contentement de l'esprit.

» La richesse, *dit-il*, consiste à
» ne manquer de rien, & non à
» posséder beaucoup d'or & d'argent, or celui qui ne desire rien;
» n'a besoin de rien, & celui qui
» n'a besoin de rien n'est-il pas riche? La richesse n'a que deux degrés, le nécessaire & le com-
» mode, si l'on a le premier on
» doit être tranquille. Du second,
» à la superfluité & à l'iniquité,
» il n'y a qu'un pas.

Voici comme il caractérise l'opulent : » Thérémène habite un
» Hôtel qu'il a fait bâtir à grands
» frais. Hôtel superbe & digne de
» loger seulement un Demi-Dieu.
» Chez lui l'argent ne se compte
» point, on le pèse, on en le mesure. Un de ses repas ordinaires
» suffiroit pour nourrir soixante
» familles, & un de ses mets pour
» faire vivre un honnête homme
» pendant une semaine entière.
» Vous ne pourriez faire le dénombrement de ses terres & de ses
» maisons sans reprendre haleine
» au moins dix fois. Le moindre
» de ses équipages est un Palais
» ambulant, où l'or, l'argent, &
» l'azur se disputent l'éclat. Sa personne, ou plutôt ce qui couvre
» sa personne, a encore quelque
» chose de plus brillant. Il porte à
» son doigt, le patrimoine de plusieurs
» sieurs Bourgeois des plus aisés.
» Ses poches sont autant de trésors
» qui renferment une infinité de
» riches & curieuses bagatelles. Il
» entretient quarante Valets, &
» nombre de Laïs qui lui vendent
» bien cher des repentirs. Thérémène est opulent. Les

Les portraits de l'ambitieux , de l'avarce, de l'homme nouvellement enrichi & du voluptueux méritent

d'être vûs, & nous y renvoyons.

On peut juger de l'Ouvrage par ces légers échantillons.

LE MECHANISME, OU LE NOUVEAU TRAITE' DE
l'Anatomie du globe de l'œil, avec l'usage de ses différentes parties, & de celles qui lui sont contigues. Orné de planches gravées en taille-douce. Dédié à M. le premier Médecin du Roi. Par Jean Taylor, M. D. Oculiste du Roi de la Grande Bretagne. QUI DAT VIDERE DAT VIVERE. A Paris, chez Michel-Etienne David, Libraire, Quai des Augustins, à la Providence. 1738. Volume in-8°. pag. 387.

L'AUTEUR de ce Traité le commence par un éloge de la vûë. Il dit d'abord à ses Lecteurs que de tous les sens, le plus précieux & le plus nécessaire à l'homme, c'est au sentiment de tout le monde, celui de la vûë. Que c'est lui qui peint à notre ame le charmant spectacle & l'agréable variété des objets que la nature présente à nos yeux. Puis il demande si ce n'est pas lui aussi qui contribue non seulement à nous faire goûter les douceurs de la vie, mais encore à fournir à nos besoins les plus pressans? Il ajoûte qu'avec raison, un ancien fait entendre dans ses Ecrits, que la privation de cet organe, doit être aussi insupportable que la mort, & que nous devons la même reconnaissance à celui qui par son art nous rend la vûë, qu'à celui même qui nous a donné la vûë.

Après quelques autres réflexions communes que fait notre Auteur pour montrer combien l'organe de la vûë doit être cher, il dit qu'il semble cependant que la nature ait pris, pour ainsi dire, des soins moins particuliers de ce sens que des autres, soit par la multitude des incommoditez

qui peuvent l'attaquer, à tout instant, soit par la difficulté de trouver des remèdes, qui le rétablissent, &c.

M. Taylor dit ici que cette difficulté est cause que l'on voit si peu de personnes s'appliquer à connoître la nature des maladies de l'œil, & les moyens d'y remédier, mais que pour lui, c'est cette difficulté même qui l'a encouragé à s'y appliquer. Il avoüe que les anciens ont parlé sur cette matière, mais il soutient qu'ils n'ont fait qu'ébaucher l'Ouvrage, qu'à la vérité on a vû de nos jours, d'excellens Maîtres en Chirurgie s'adonner particulièrement à cet art, mais que soit par prévention pour l'antiquité, soit par défaut d'expérience; ils ont laissé dans les ténèbres bien des vérités & des principes, qu'il est important de produire au grand jour.

Si l'on en croit notre Auteur, ce sont ces raisons qui l'ont obligé à présenter au public, dans cet Ouvrage, quelques connoissances qu'il a, dit-il, acquises dans les maladies de l'œil, & dans la vertu des remèdes qui les guérissent, connoissances qu'il assure ne devoir qu'à un travail pénible,

Septemb.

X x x

qu'il n'a point interrompu depuis sa plus tendre jeunesse, & à une expérience soutenue par des opérations sans nombre, qu'il a faites dans les différentes parties de l'Europe.

Il avertit au reste que pour ne point se flatter témérairement dans ses nouvelles découvertes, il a cherché avec le plus d'exactitude qu'il lui a été possible, les Ecrivains qui ont traité ces matieres, & que pour en tirer des connoissances solides & avantageuses, il a comparé leurs sentimens sur la cause & la nature des différentes maladies, avec ces mêmes maladies, à mesure qu'elles se sont présentées, & qu'après un mûr examen il s'est écarté d'eux quand il les a trouvés contraires à la vérité & à l'expérience.

M. Taylor, après ces avertissements, reconnoît que bien des gens regarderont ses prétendues nouvelles découvertes, comme des idées chimériques, ses démonstrations, comme un grand verbiage qui ne dit rien, & assureront que l'on trouve dans ses opérations, plus de hardiesse que de prudence.

Mais tous ces gens-là lui paroissent des ignorans, ou des personnes que la jalousie aveugle. Pour ceux qui ne cherchent que la vérité, il prétend qu'ils la reconnoîtront dans son ouvrage, qu'ils la verront regner & dans les raisonnemens suivis dont il soutient toutes ses démonstrations, & dans la méthode qu'il dit avoir inventée pour toutes les maladies suivant les règles qu'il observe pour opérer. Qu'enfin dans toutes les découvertes dont il dit que son Livre est

rempli, pour conduire l'homme à la connoissance de tout ce qui y est avancé, il ne veut se servir que des lumières de la raison & du succès de la plus longue expérience. Voilà les seules armes, qu'il promet d'employer pour triompher de ses ennemis. Quant à ce qui regarde le plan de son Ouvrage, le voici comme il le donne.

Il contient, dit-il, une description optique de la vue, une description de ses différens phénomènes, & une explication de la cause du strabisme, & des mouches volantes, avec une démonstration du vrai siège de la cataracte, & du Glancome & une description exacte des nouvelles opérations de l'Auteur, où l'on fait voir qu'on peut non seulement les faire en tout tems, mais avec beaucoup moins de danger & plus de certitude, que par la manière ordinaire. On y ajoute, poursuit-il, cent questions qui tendent à décider si c'est la choroidé, ou bien la rétine qui est l'organe immédiat de la vue, avec des observations sur la cause & la nature des différentes especes de goûte seréne. On y trouve aussi, continue-t-il, une description de toutes les maladies du globe de l'œil, & de ses parties contiguës, avec un Catalogue des Auteurs qui ont écrit sur le mécanisme & les maladies de l'œil.

Tel est l'avis de l'Auteur sur son Ouvrage. Il ne nous reste plus qu'à en citer des exemples. Nous nous contenterons d'en rapporter seulement quelques-uns.

Pour ce qui regarde la description optique, dont il parle, elle commence par celle des orbites,

des yeux ; & cette description des orbites , compose le premier Chapitre que voici tout entier , car il n'est pas bien long.

» Les orbites des yeux sont deux
» cavitez piramidales ou coniques , composées chacune , de
» sept os ; sçavoir , l'os frontal ,
» l'os sphénoïde , l'os Ethmoïde ,
» l'os maxillaire supérieur , l'os de
» la pommette , l'os unguis , & l'os
» du palais. Le fond de chaque orbite est percé par le trou optique
» de l'os sphénoïde , & la partie
» externe voisine de ce trou , est
» percée de deux fentes appellées
» fentes orbitaires , l'une supérieure , l'autre inférieure.

» La concavité de chaque orbite
» est couverte d'une membrane ,
» qui continuée de la dure-mère ,
» entre d'un côté par la fente orbitaire inférieure , & de l'autre
» par le trou optique de l'os sphénoïde & communique avec le
» périoste de la base du crâne , par
» la fente orbitaire inférieure. Leur
» situation est à peu - près comme
» celle de deux cônes couchés latéralement à côté l'un de l'autre ,
» de façon que leur pointe s'approche , & leurs côtes opposées
» sont obliques au regard l'un de l'autre.

Voilà mot à mot , tout le premier Chapitre du Livre. Vient ensuite le second , où l'on fait la description des paupières ; puis le troisième , où l'on traite de leurs muscles ; après quoi l'on employe un grand nombre de Chapitres à décrire les membranes & les mus-

cles de l'œil , la structure générale du globe de l'œil & de ses parties tant solides que liquides , soit vaisseaux ou autres , à exposer leur usage , à expliquer du mieux que l'on peut , la vision & les réfractations de la lumière , ce que c'est que ces mouches qui semblent voltiger devant les yeux , jusqu'à quel point le cristallin est nécessaire à la vision & autres questions qui composent plus de 50 Chapitres , dont les derniers sont employés à une description que l'Auteur fait en sa manière , des maladies de l'œil & de ses parties contiguës.

Nous ne saurions donner l'Extrait de tant d'articles , nous nous bornerons à celui qui concerne l'usage du cristallin pour la vision.

» Le pouvoir du cristallin pour
» réfracter les rayons de la lumière ,
» a occasionné , dit notre Auteur ,
» plusieurs Ecrivains tant anciens
» que modernes , de croire qu'il
» étoit indispensablement nécessaire à la vision. C'est-à-dire que si
» l'œil étoit privé de cette humeur , toujours prête à recevoir
» ses rayons pour les réfracter
» après qu'ils ont passé par la prunelle , ils continueroient leur
» chemin avec si peu de réfraction ,
» que leur foyer seroit au-delà de
» l'organe , immédiat de la vue.
» Ainsi ils disent que la vision seroit fort indistincte sans l'assistance de cette humeur. *M. Taylor*
» dit sur cela qu'on sera bien-tôt
» convaincu que cette humeur n'est
» pas essentielle à la vision , si l'on

» considère que les rayons réfléchis
 » du point de l'objet, qui en-
 » trent dans l'œil à travers la pru-
 » nelle, passent à travers la cornée
 » & l'humeur aqueuse, c'est-à-dire
 » d'un *medium* rare dans un plus
 » dense, à travers d'une surface
 » sphérique, deviendront conver-
 » gens après leur réfraction, si le
 » point est à une distance convena-
 » ble de l'œil; Que par conséquent
 » supposant le cristallin ôté de
 » l'axe de l'œil, les rayons nonob-
 » stant passeroient à travers de l'hu-
 » meur vitrée & aqueuse & pein-
 » droient l'objet sur l'organe im-
 » médiat de la vue.

M. Taylor prétend outre cela;
 que néanmoins ces rayons ne souffrant
 ainsi que deux réfractions considérées
 entre la densité de l'humeur aqueuse,
 & celle de l'humeur vitrée, il faut
 nécessairement que l'objet soit point sur
 l'organe immédiat de la vue, beau-
 coup plus grand, & par conséquent
 beaucoup moins parfait que quand ils
 passent à travers le cristallin, car
 nonobstant que cette partie du crystal-
 lain soit remplacée en quelque façon,
 par le changement de la figure &
 longueur de l'axe de l'humeur vitrée,
 cependant les rayons réfléchis de diffé-
 rens points de l'objet, n'étant pas suffi-
 samment réfractés, il faut qu'ils tom-
 bent sur une surface plus étendue de
 l'organe immédiat de la vue, & par
 conséquent représentent l'image de
 l'objet imparfaite.

Notre Auteur conclut de-là que
 le cristallin, à cause de sa densité
 & de sa figure, semble seulement
 nécessaire pour recevoir une plus

grande quantité de rayons, & les
 en approchant plus près de la perpen-
 diculaire, les faire tomber sur une
 surface plus petite de l'organe immé-
 diat de la vue, & par conséquent
 peindre l'image plus parfaitement.

» Il paroît par-là, continue M.
 » Taylor, que l'humeur cristalli-
 » ne n'est pas indispensablement
 » nécessaire à la vision, quoique
 » l'on puisse dire qu'elle est essen-
 » tielle pour la rendre distincte,
 » & il est certain qu'un des grands
 » usages du cristallin à l'égard du
 » changement de la situation des
 » objets, est de les faire voir éga-
 » lement bien à différentes distan-
 » ces, car puisque les rayons qui
 » sont réfléchis de différens points
 » des objets proche de l'œil, sont
 » beaucoup plus divergens que
 » ceux qui en sont éloignés, si
 » cette humeur conserve toujours
 » une même distance de l'organe
 » immédiat de la vue, il n'y auroit
 » qu'une distance déterminée, dans
 » laquelle on pourroit voir les ob-
 » jets distinctement, & si l'organe
 » immédiat de la vue étoit à une
 » distance convenable pour rece-
 » voir exactement le foyer des
 » rayons parallèles, tant que le
 » cristallin conservera la situation
 » qu'il a dans ce cas, il n'y a point
 » d'objet qui puisse faire son im-
 » pression distinctement sur l'orga-
 » ne immédiat de la vue, que ceux
 » qui en seront bien éloignés. Au-
 » contraire si le cristallin étoit ôté
 » tué de façon à envoyer les ima-
 » ges des objets proches, sur l'or-
 » gane immédiat de la vue, lors-

» qu'ils seroient plus éloignés , les
 » rayons des pinceaux réfléchis de
 » chaque point de l'objet , seroient
 » réunis avant d'arriver sur l'orga-
 » ne immédiat de la vûë , & de-
 » venus divergens , représente-
 » roient une image confuse. Ainsi
 » le crySTALLIN conservant toujours
 » une même situation; il n'y auroit
 » de vision distincte que quand les
 » objets seroient placés à une cer-
 » taine distance de l'œil.

Voilà en quoi consiste l'examen que fait notre Auteur , pour découvrir jusqu'à quel point le crySTALLIN est nécessaire à la vision.

Nous croyons que cet exemple fustit pour donner une idée des explications de l'Auteur. M. Taylor tâche ensuite 1°. de démontrer que ce n'est pas le ligament ciliaire qui produit ces changemens de situation du crySTALLIN , qui sont nécessaires pour faire voir les objets à distances différentes , mais que ce sont les changemens qui arrivent dans la longueur de l'axe de l'œil. 2°. Il s'efforce de fixer le véritable siège de la cataracte & du glaucome , & de donner une description exacte des nouvelles opérations pour les différentes especes de ces maladies , & de faire voir les avantages qu'il croit que l'on tire lorsque la cataracte est abbatue suivant sa méthode. 3°. Il entreprend de rendre raison pourquoi les objets paroissent droits , quoique leurs images soient peintes renversées sur l'organe immédiat de la vûë , & pourquoi l'on ne voit qu'un seul

objet avec les deux yeux , quoique chaque œil en particulier reçoive une image de ce même objet. 4°. Il expose ce qu'il pense de la *dou-ble vision* & du strabisme : 5°. Il essaye de montrer que les mouvemens de l'Iris servent à changer le diamètre de la prunelle : 6°. Il propose cent questions qui tendent à décider si c'est la rétine ou la choroïde qui est l'organe immédiat de la vûë. 7°. Il décrit de son mieux les maladies des canaux lacrymaux, celles des paupieres , celles de la cornée , celles qui *sont composées de la cornée , de la conjonctive & de la tunique albuginée* ; les maladies des Chambres postérieures de l'humeur aqueuse & de l'uvée ; les maladies particulières aux parties antérieures de la capsule du crySTALLIN , celles qui *sont composées de la cornée , de l'Iris , de l'Uvée & de la capsule du crySTALLIN*. 8°. Il parle des maladies dans lesquelles le volume du crySTALLIN est ou diminué ou augmenté ; enfin des diverses maladies de la rétine , de la choroïde , de l'uvée , du nerf optique , des maladies de l'humeur aqueuse , & de celles de l'humeur vitrée.

Nous nous croyons obligés d'avertir que ceux qui voudront voir expliquées d'une manière bien claire & bien physique , un grand nombre de matieres contenues dans ce Livre , peuvent lire l'excellent Traité de M. Banières *sur la lumière & les couleurs* , dont nous avons fait mention dans le Journal de Novembre 1737.

LETTRE SUR LES ELEMENS DE LA PHILOSOPHIE DE
NEWTON. *

J'AI attendu, Monsieur, à vous rendre compte du Livre de M. de *Voltaire*, qu'il en parût une Edition un peu plus digne de l'Auteur & de l'Ouvrage; car il étoit presque impossible, & il eût été même très-injuste d'en juger par l'Edition d'Hollande, pleine de fautes qui font souvent des contre sens.

Ce Livre perdrait trop dans un Extrait: c'est dans M. de V. qu'il faut lire M. V.

Ainsi je me bornerai à vous dire mon sentiment sur quelques endroits de ce Livre, puisque vous l'exigés.

Il semble qu'il ne manquoit à la gloire de M. Newton que d'être plus connu. La plus grande partie du monde sçavant lui avoit rendu depuis long-tems ses hommages; mais la Philosophie hérissée de calculs & d'algèbre, étoit une espece de mystère auquel les seuls initiés avoient droit de participer; & M. de *Pemberton* qui a voulu rendre Newton accessible au commun des Lecteurs en Angleterre, est souvent aussi difficile à entendre que Newton même. Cette espece de miracle étoit réservée à M. de V. La Philosophie Newtonienne, la seule digne d'être étudiée, parce qu'elle est la seule prouvée, mise par lui, non pas à la portée de tout le monde, comme les Libraires Hollandois l'annonçoient, mais à la

portée de tout Lecteur raisonnable & attentif, va nous découvrir un nouvel Univers.

Il me paroît qu'il y auroit eu plus d'ordre dans le Livre de M. de V. s'il l'avoit divisé en deux parties; car les 4 premiers Chapitres n'ont aucun rapport avec les douze derniers, si ce n'est que les uns & les autres roulent sur les découvertes de M. Newton.

J'aurois souhaité aussi que l'Auteur, ou plutôt les Libraires eussent placé dans le corps de l'Ouvrage les augmentations qui sont à la tête de cette nouvelle Edition. Il me paroît que le Lecteur est un peu étonné de se trouver tout d'un coup dans la question la plus difficile de l'Optique, pour la solution de laquelle il ne faut pas moins que la Métaphysique la plus recherchée. D'ailleurs c'est toujours en lisant une espece de travail de rapporter ces éclaircissemens aux endroits pour lesquels ils sont véritablement d'éclaircissemens. Il me semble au reste qu'il ne manque rien à ces augmentations que d'être à leur véritable place.

J'ai vu plusieurs personnes faire un crime à M. de V. de ces paroles par lesquelles son Livre commen-

* Cet Ecrit, qui est une espece d'Extrait du Livre de M. de *Voltaire*, nous a été envoyé pour être inséré dans ce Journal; & nous avons cru qu'on l'y verroit avec plaisir.

ce : ce n'est point ici une *Marquise* ni une *Philosophie imaginaire*. Je ne sçai si ces paroles désignent l'Auteur des *Mondes*, mais quand même elles le désigneroient, il suffit de lire les élémens pour voir que M. de V. a trop de mérite pour ne pas sentir celui de cet Auteur.

Il est important de remarquer que le stile des mondes, quelque grace qu'il ait dans la bouche de la Marquise, fatiguerait dans un Ouvrage de plus longue haleine ; & le judicieux Auteur de ce Livre charmant n'y eut mis sans doute que de la clarté & de la précision, s'il avoit voulu descendre dans des détails plus approfondis.

J'ose même dire que les tourbillons, ces enfans de l'imagination sublime & hardie de *Descartes*, semblent se prêter aux grâces du style, mais que des vérités févères, fondées sur des calculs mathématiques s'y refusent entièrement ; & je doute qu'on fasse jamais de bonne plaisanterie sur *la raison inverse du quarré des distances*.

J'ajouterai encore qu'il y a des chefs-d'œuvres qu'il est dangereux d'imiter ; & assez d'Auteurs se sont chargés du soin de prouver que le Livre des *Mondes* est de ce nombre. Sans le desir que l'on a eu d'imiter ce stile inimitable, nous ne lirions point dans un Livre de Physique ; qu'il n'y a peut-être d'autre vuide que celui qui se trouve quelquefois dans la bouteille & dans la bourse. On ne nous diroit point en parlant d'Hercule : un *Physicien* de cette force, &c. De pareilles af-

fectations suffisent pour dégoûter de la Lecture d'un Livre où d'ailleurs il se trouve des recherches utiles ; car les hommes ne respectent pas plus la vérité que la vertu, lorsqu'on la leur présente sous des dehors ridicules.

Dans les Pays où la Philosophie de *Descartes* est abandonnée, on sera sans doute étonné que M. de V. ait employé tant de pages à la combattre ; mais si ceux qui font cette critique voyageoient en France, ils verroient que les François, même les plus respectables, sont encore très-attachés à cette Philosophie, & que par conséquent M. de V. n'a pu prendre trop de soin pour la refuter.

Aussi le but de son Ouvrage est-il de démontrer aux François, pour qui seuls il est destiné, l'impossibilité du plein & des tourbillons, & de leur faire connoître M. Newton qui étoit trop inconnu en France. Le Lecteur sent que l'Auteur fait à chaque page quelque pas vers ce but. Cette entreprise étoit peut-être le plus grand service que l'on pût rendre à notre nation en fait de Philosophie ; & il sera vrai de dire que c'est à l'un de nos plus grands Poètes que nous aurons obligation d'être Philosophes ; car y a-t-il une autre façon de l'être que d'abandonner l'erreur pour la vérité ?

Nous touchons vrai-semblablement au tems d'une entière révolution dans la Physique ; il faut avouer qu'elle nous est devenue indispensablement nécessaire, &

que tous les François qui s'intéressent à la gloire de leur Nation, la doivent desirer avec autant d'empressement, qu'ils doivent souhaiter la continuation du gouvernement doux & heureux sous lequel ils vivent.

Nous avons assez travaillé pour la gloire de M. Newton, il est tems que nous y participions. M. Richer par ses observations, M. Picart par ses mesures, & M. de Maupertuis en confirmant en dernier lieu par tant de travaux & d'expériences la Théorie de M. Newton sur la figure de la Terre, nous ont transporté une partie de la gloire de ce grand Homme; & nous devrions rougir d'être les derniers à lui rendre hommage, ou plutôt à le rendre à la vérité.

Les 14 premiers Chap. des Élémens roulent sur l'Optique qui est de toutes les parties des Mathématiques la plus riante pour l'imagination. L'Auteur me paroît avoir rassemblé avec une précision extrême dans cette première partie de son Ouvrage ce que l'excellent Traité d'Optique de M. Newton renferme de plus curieux, & même y avoir mis plus d'ordre que M. Newton; car ce grand Homme a suivi dans son Optique l'ordre de ses expériences plutôt que celui de la matière. Il commence, par exemple, la première proposition de la première partie de son premier Livre par ce théorème: *les rayons de la lumière qui différent en couleur, différent aussi en réfrangibilité*; mais il n'a pas encore dit alors

que les rayons diffèrent en couleur; & ce n'est qu'à la pag. 26. qu'il rapporte l'expérience qui lui découvre cette importante vérité. Cependant cette vérité est visiblement supposée dans le théorème dont il s'agit. Son Optique (Ouvrage admirable d'ailleurs) est plein de ce défaut de méthode que M. Newton n'y eut pas laissé sans doute, s'il n'eut regardé son Livre plutôt comme un Recueil d'expériences que comme un Traité d'Optique; & c'est ce qui paroît assez par le soin qu'il prend de rapporter jusqu'aux moindres circonstances de ses expériences; aussi trouve-t-on des preuves de la même vérité au commencement & au milieu du Livre. Les plus décisives sur la réfrangibilité qui est le fondement de tout l'Ouvrage, se trouvent, par exemple, à la pag. 137. M. de V. en rendant compte des découvertes admirables de M. Newton sur l'Optique, a évité ce défaut; & cette première partie des élémens me paroît également méthodique & profonde.

En examinant la nature de la lumière & des couleurs, M. de V. trouve un ample champ pour combattre *Descartes*; & en effet depuis la découverte d'Huiguens & de Romer, découverte quelque tems combattue, constatée enfin par les belles observations de M. Broadley, & adoptée aujourd'hui par tous les Philolophes, un seul moment de lumière est une démonstration contre le plein, & par conséquent contre les tourbil-

lons

Ions qui le supposent nécessairement ; car il est impossible d'expliquer comment quelque chose d'aussi délié qu'un rayon de lumière pourroit venir en droite ligne du Soleil à nous , s'il rencontroit 30000000 lieux de matiere à déranger , & d'une matiere qui se meut avec autant de rapidité , & dans des directions aussi diverses que celles des tourbillons prétendus.

M. de V. ne s'est pas contenté de nous expliquer en Mathématicien les découvertes de Newton sur l'optique , il nous a encore développé en Métaphysicien très-profond la façon dont nous voyons ; car , malgré l'exactitude géométrique qui regne dans la maniere dont on traite à présent la Physique , il est impossible que la Métaphysique ne s'y mêle toujours pour quelque chose ; mais il n'y a aucune partie de la Physique sur laquelle la Métaphysique ait une influence plus marquée que sur l'optique ; & l'on est obligé d'avoir que sans son secours , on ne peut rendre raison de la façon dont nous appercevons les distances , ni de celle dont nous ne les appercevons pas ; comment un objet qui se peint double & renversé dans nos yeux , nous paroît droit & unique , &c. Cette matiere étoit encore assez nouvelle ; & cet endroit me paroît un des plus curieux de l'Ouvrage.

J'ai cru cependant entrevoir dans cet endroit même une petite contradiction. Après avoir dit au
Septemb.

Ch. 5. pag. 53. & 54. * en parlant des miroirs convexes , que l'objet doit paroître plus petit dans ces miroirs. Il ajoute , par la même raison qu'il vous paroît plus petit , il vous paroît plus près , puisqu'en effet les points où aboutiroient les rayons sont plus près.

Mais si ce que l'Auteur assure au Chap. 6. & notamment à la p. 67. est vrai , on doit voir l'objet plus loin dans le miroir convexe par cette raison même qu'on l'y voit plus petit ; car si je juge mon cheval très-loin , quand je le vois gros comme un mouton , je le dois juger plus ou moins loin , selon qu'il me paroît plus ou moins petit. L'explication même que donne M. de V. d'un cas singulier dans le miroir concave * , phénomène qui a tant embarrassé Barow & le Pere Taquet , cette explication , dis-je , est uniquement fondée sur ce que nous jugeons plus près ce qui nous paroît gros & confus. Donc , selon ce principe , nous devons juger plus loin ce que nous voyons plus petit. Ainsi M. de V. ne devoit pas dire , par la raison qu'il vous paroît plus petit , il vous paroît plus près. Mais il devoit vous paroître plus près selon les loix de l'optique , parce que le point où les rayons prolongés rencontreroient le caeté , est plus près.

Je ne sçai encore si les Newtoniens trouveroient assez d'exactitu-

* Toutes les pages citées sont rapportées à la nouvelle Edition faite à Londres.

† Eclaircissement , pag. 6.

de & de clarté dans ce que l'Auteur dit p. 88. en parlant de l'attraction des corps au point de contact ; car dans ce cas l'attraction primitive ne change pas , comme on pourroit l'inférer de ce que dit M. de V. Mais quoiqu'elle reste toujours la même , elle est absorbée & rendue insensible par une autre attraction plus puissante que les corps exercent l'un sur l'autre au point de contact ; & cette autre attraction est au moins en raison de la troisième puissance ; c'est , ce me semble , ce que l'Auteur auroit dû développer. Il me paroît aussi qu'il devoit avertir le Lecteur que l'attraction très - sensible que les corps exercent sur la lumière , ne suit pas les mêmes loix que l'attraction primitive de la matière , & que la proportion de cette attraction n'est pas encore déterminée , & qu'il paroît même impossible de la déterminer.

M. de V. assure à la pag. 97. que la lumière a de la pesanteur , & qu'un rayon homogène pèse plus qu'un autre rayon. Je ne sçai s'il n'y a pas un peu de témérité à assurer que le feu & la lumière pèsent. Ce différent ne me paroît pas encore terminé entre les Physiciens ; & il me semble que dans un Livre fondé sur les plus rigoureuses démonstrations , on ne devoit rien assurer d'incertain.

Je me flatte que M. de V. pardonnera ces critiques ; ce sont de légères taches que j'ai cru appercevoir sur un tableau de Raphaël.

Me voilà arrivé à la deuxième &

à la plus importante partie de l'Ouvrage de M. de V. puisqu'il s'y agit de cette grande découverte de la gravitation par laquelle la Physique doit prendre une nouvelle forme.

C'est sur-tout en développant le Systême du Monde , & les causes de la pesanteur & de la chute des corps que M. de V. attaque le Cartésianisme jusques dans ses derniers retranchemens. On ne peut rien de plus clair , de plus méthodique , & de plus fort que ce qu'il dit contre le plein & les tourbillons dans le Chapitre 16. Pour moi il m'a toujours paru que pour détruire la matière subtile , sur laquelle Descartes a fondé tout son Systême , il suffisoit de ce proverbe du peuple : *Une livre de plume pèse autant qu'une livre de plomb* : & il me semble que les Cartésiens , malgré tous leurs efforts , n'ont jamais répondu à cet argument si simple.

Pourquoi donc , dira-t-on , ce Systême a-t-il trouvé tant de sçavans défenseurs. Il me semble qu'on en peut trouver la raison dans le tems auquel Descartes a paru ; car il n'est rien tel que de venir au monde à propos. On étoit si las alors du jargon de l'Ecole , que tout le monde fut enchanté d'un Systême où l'on s'expliquoit d'une façon intelligible. Descartes d'ailleurs raménoit tout au mécanisme ; les ignorans croyoient l'entendre , & n'en sçavoient point assez pour sentir les difficultés que son Systême entraîne. Ceux qui les sentoient , au lieu de l'abandonner ,

mettoient leur gloire à lever ces difficultez. Chaque Disciple de Descartes avoit son Systême particulier, & se flattoit de fonder une petite Secte Philosophique. Ainsi les Scavans & les ignorans suivirent également ce torrent. S'il se présentoit quelque nouveau phénomène dans la nature, on imaginoit des tourbillons; on les faisoit tourner à son gré. Tout s'expliquoit ou paroïsoit s'expliquer facilement par les petits tourbillons, de même qu'autrefois les Astronomes inventoient des mouvemens de trépidation, des premiers & des seconds cristallins pour expliquer les phénomènes astronomiques. Copernic a détruit les cristallins, & Newton les tourbillons. Mais ce qu'on ne peut trop regretter, c'est que tant de grands Hommes qui auroient pû avancer la véritable Physique, ayent perdu, & perdent encore tant de tems & tant d'esprit à racommoder cette machine des tourbillons.

Les Philosophes attachés à l'impulsion ne pouvant nier les effets de l'attraction, ont cherché à les expliquer par cette impulsion qui leur est si chere; mais je ne crois pas qu'il soit trop hardi d'assurer qu'ils font des efforts inutiles; & j'ose dire que lorsque M. de V. avance que si l'on découvroit jamais que l'attraction fût l'effet de l'impulsion, ce ne pourroit être de l'impulsion qui nous est connue, il ne s'est point trop hasardé; & que cette assertion, quelque hardie qu'elle puisse paroître, n'est rien

moins que téméraire.

En effet il est démontré (comme M. de V. l'a très-bien remarqué Chap. 16.) que les effets de l'attraction sont en raison des masses. Or l'impulsion ne peut agir que par les superficies. Donc les effets attribués à l'attraction ne peuvent être opérés par l'impulsion.

De plus, aucune force extérieure, aucune cause mécanique ne peut agir également sur un corps, quelle que soit sa vitesse; car il est certain que pour accélérer le mouvement d'un corps, il faut une force d'autant plus grande que ce corps se meut avec une plus grande vitesse. Or l'attraction communique aux corps qu'elle fait tomber vers la terre, des degrez de vitesse égaux en tems égaux, quelle que soit la vitesse qu'ils aient déjà acquise. Donc les effets de l'attraction ne peuvent être produits par l'impulsion.

Les Philosophes qui croient que l'on peut expliquer les effets de l'attraction par l'impulsion, se fondent en partie sur ce que M. Newton n'a jamais assigné la cause de la gravitation, & sur ce que M. Clarke dans la dispute avec M. de Leibnits a dit que si quelque Philosophe pouvoit découvrir la cause mécanique de l'attraction, il rendroit un grand service à la Philosophie, mais il est aisé de sentir par ce qui précède & ce qui suit les paroles de Clarke, qu'elles ne sont qu'une ironie. Il étoit bien persuadé qu'en proposant ce problème aux Philosophes, il leur proposoit

une chose aussi impossible à trouver que le mouvement perpétuel.

A l'égard de M. Newton, il est vrai qu'il a eu la sagesse de ne point déterminer la cause de l'attraction, parce qu'il ne la connoissoit pas; mais les effets qu'il a démontrés, prouvent qu'elle ne peut être l'effet de l'impulsion. Voici comme il s'exprime dans la Scholie générale qui termine son Livre des principes. *Hactenus phenomena celorum & maris nostri per vim gravitatis exposui; sed causam gravitatis non tum assignavi. Oritur utique hæc vis à causâ aliquâ quæ penetrat ad usque centra Solis & Planetarum sine virtutis diminutione, quæque agit non pro quantitate superficierum particularium in quas agit, ut solem causam mechanica, sed pro quantitate materiae solidæ.* C'est-à-dire: J'ai exposé les Phénomènes célestes & ceux du flux de la mer que la force de la gravité opere, mais je n'ai point assigné la cause de cette force. Cette force, quelle qu'en puisse être la cause, pénètre jusqu'au centre des Planètes & du Soleil sans aucune diminution, non pas par les superficies, comme sont les causes mécaniques, mais par la quantité de la matière solide.

Or je demande si ce n'est pas là dire clairement que l'attraction n'est pas l'effet d'une cause mécanique. C'est pourtant le vrai Newton qui parle ainsi. Pour moi il me paroît qu'il faudroit autant chercher la cause mécanique de l'impenétrabilité ou de la force d'inertie, que celle de la gravitation. Ainsi quoiqu'un Philosophe de nos

jours prétende avoir trouvé cette cause, je crois qu'elle est, & qu'elle sera toujours dans le sein de Dieu, c'est-à-dire dans la volonté, par laquelle il a plu à cet être tout-puissant de donner à la matière la force attractive, de même qu'il lui a donné la mobilité, l'impenétrabilité, &c.

Si je demandois aux partisans de l'impulsion comment ils conçoivent que ma main communique de la force à une pierre que je jette, comment cette pierre conserve cette force après que ma main l'a abandonnée, & enfin ce que c'est que cette force qui passe d'un corps à un autre, & comment ma volonté la produit, il faudroit bien qu'ils me répondissent que cette force est quelque chose qu'ils ne connoissent point, & dont ils voyent seulement les effets; or je demande si ce n'est pas là précisément le cas où est l'attraction?

Il me paroît que M. de V. auroit pu employer avec plus de justesse les mots de gravitation, & d'attraction; ils ne sont point synonymes, ou du moins on n'est pas accoutumé à les regarder comme tels. On entend ordinairement par attraction la force par laquelle tous les corps s'attirent l'un l'autre, & par gravitation les effets de cette force, comme la pesanteur, la chute des corps, &c.

Les Ch. 24. 25. & la moitié du 23. ne paroissent pas de la même main que le reste de l'Ouvrage. Ce n'est pas qu'ils ne soient pleins de profondeur & de justesse; mais on

n'y trouve point la même clarté, la même méthode, ni le même éloignement pour tout Sytème. D'ailleurs les recherches dont ils sont remplis ne conviennent ni au titre d'*éléments* qui est celui de l'Ouvrage, ni au dessein de l'Auteur; & je suis très-porté à croire que ce sont ces Ch. que l'Auteur veut désigner lorsqu'il dit dans l'éclaircissement, *que pendant une maladie ses Libraires ont fait achever son Ouvrage par un autre*. Ce qui, pour le dire en passant, est un assez mauvais procédé.

Le Ch. 26. me paroît d'un ton tout différent, & l'on y reconnoît aisément M. de V. & M. Newton.

Ce qu'on a le plus reproché ici à M. de V. c'est le mal qu'il dit, non de Descartes & de Malebranche, (car il est incapable de ne les pas estimer) mais de leur Sytème. Je conviens avec les personnes qui font ce reproche à l'Auteur des *éléments*, qu'il auroit pû peut-être se laisser emporter un peu moins au zèle de la vérité, & s'épargner quelques épithètes un peu trop dures contre ces grands Hommes, quoique cependant il soit aisé de voir au milieu de ses critiques le respect qu'il a pour eux, respect

dont il fait même une profession publique dans les éclaircissements qui sont à la tête de la nouvelle Edition; & il faut convenir que si les Philosophes qui ont défendu Descartes & Descartes lui-même, méritent beaucoup d'égards, leurs erreurs ne méritent aucun ménagement, & que, comme dit M. de V. *le premier respect doit être pour la vérité*.

Cet Essai de M. de V. nous procurera sans doute quelque Traité de Physique complet. Il est étonnant que tant de sçavans Hommes que la France renferme n'ayent pas encore songé à rendre à notre Nation le même service que Messieurs de s'Gravesande, Musembrock, Volf, Keils, &c. ont rendu à la leur. Il est vrai que les Mémoires de notre Académie des Sciences fournissent d'excellens matériaux; mais aucun des sçavans Hommes qui composent cet illustre Corps n'a daigné encore en composer un bâtiment regulier. Il y en a peu qui ayent secoué, du moins ouvertement, le joug du Cartésianisme, & le respect pour les opinions de Descartes est un *Remora* qui arrête encore ce grand vaisseau dans sa course.



JOURNAL DES AUDIENCES ET ARRESTS DU Parlement de Bretagne rendus sur les questions les plus importantes de Droit Civil, de Coutume, de Matieres Criminelles, Beneficiales & de Droit Public. Tome premier. Contenant les Arrêts rendus avant la Saint Martin, 1735. A Rennes, chez Guillaume Vatar, Imprimeur ordinaire du Roi, du Parlement & du Droit, au coin du Palais, à la Palme d'or. 1737. vol. in-4°. pag. 660.

AVANT que de rendre compte de ce que contient ce Journal, nous croyons qu'il est à propos de faire ici mention de plusieurs autres Recueils d'Arrêts du même Parlement qui ont été donnés au Public, afin que l'on puisse mieux connoître l'usage que l'on peut faire de celui-ci, & en quoi ils peuvent se suppléer mutuellement.

Nous ne parlerons pas des Auteurs du Parlement de Bretagne qui n'ont travaillé que sur la Coutume de cette Province, ou qui ont fait des Traitez, mais seulement de ceux qui ont donné au Public des Recueils d'Arrêts.

Le plus ancien Arretiste de ce Parlement est M. Pierre de Belordeau Avocat, qui a intitulé son Recueil : *Controverses agitées en la Cour du Parlement de Bretagne, décidées par Arrêts du même Parlement.* Ces Controverses qui forment un gros Volume in-4°. ont été imprimées en 1619. les matieres y sont rangées par ordre alphabétique. Elles contiennent un grand nombre d'Arrêts, la plupart fort anciens & dont les plus recens sont de 1618.

Le second Recueil d'Arrêts est

celui de M. Sebastien Frain Avocat : ses héritiers le firent imprimer en 1646. il y en a eu depuis plusieurs Editions, dont la dernière qui est en deux Volumes in-4°. a été revûë par le sçavant M. Pierre Hevin Avocat au même Parlement, les Arrêts y sont rangés par ordre de matieres.

Le troisième Recueil qui est aussi en deux Volumes in-4°. est de M. Noël du Fail Conseiller au Parlement de Bretagne. La premiere Edition en fut faite en 1652. dans celles qui ont suivi, il a été augmenté des annotations de M. Mathurin Sauvageau & de M. Michel Sauvageau son fils, tous deux Avocats au même Parlement. Les Arrêts y sont aussi rangés par ordre de matieres.

Le quatrième Recueil en un Volume in-4°. rangé dans le même ordre est de M. Michel Sauvageau Avocat, dont nous venons de parler, & fut donné au Public après sa mort, en 1712.

Le cinquième Recueil aussi en un Volume in-4°. est de M. Paul de Volant Avocat. Celui-ci est rangé par ordre alphabétique, & ne parut qu'en 1722. après la mort de l'Auteur.

Enfin dans un Commentaire sur la Coutume de Bretagne en un Volume in-4°. imprimé en 1725. sans nom d'Auteur, on a mis à la fin un petit Recueil contenant divers Arrêts rendus depuis le 25 Fevrier 1695. jusques & compris le 14 Juillet 1710. rangés par ordre de dates.

Pour ce qui est du Journal des Audiences du Parlement de Bretagne que nous avons annoncé, le Public en est redevable à M. Poulain du Parc Avocat en ce Parlement, qui l'a dédié à M. le Chancelier. Ce Recueil contient 120. Arrêts dont le plus ancien est du 4 Juillet 1609. & le dernier du 19. Aoust 1735. L'Auteur n'y a rapporté que quatre Arrêts intervenus depuis 1609. jusqu'en 1700. & un seul entre les années 1700. & 1710 le Journal ne commence à devenir plus ample que depuis 1716. & les années suivantes, de chacune desquelles, l'Auteur rapporte deux, trois; quatre, cinq, six, sept, huit Arrêts, plus ou moins, selon qu'on lui en a fourni les Mémoires & qu'il s'est trouvé des questions importantes.

Ainsi pour suppléer ce qui manque à ce Journal, on peut chercher les Arrêts antérieurs au tems qu'il comprend dans les controverses de Belordeal & dans les Arrêts de Frain : & à l'égard des Arrêts intervenus depuis 1609. jusqu'en 1735. qui ne se trouvoient pas dans le Journal, on en trouvera plusieurs dans les Recueils de MM. du Fail, Sauvageau, de Vo-

lant, & dans le petit Recueil imprimé à la suite du Commentaire anonyme sur la Coutume de Bretagne, dont nous avons déjà parlé.

Ce Journal est aussi fort utile à joindre aux autres Recueils, puisqu'il ne seulement il contient les Arrêts qui sont intervenus depuis, mais même plusieurs Arrêts antérieurs dont les précédens Arrêtistes n'avoient pas fait mention.

M. Poulain du Parc nous apprend dans son Epître Dédicatoire & dans sa Préface que ç'a été M. de la Briffe d'Amilly, premier Président du Parlement de Bretagne qui a formé le projet de l'Ouvrage, & que son but a été le même que celui des Auteurs du Journal du Palais & des Audiences du Parlement de Paris; qu'il a tâché d'imiter ces excellens modèles, que pour ne rien rapporter que d'exact à l'égard des circonstances des affaires & des motifs qui ont pû en procurer la décision, il a eu l'attention de ne travailler que sur des Mémoires fidèles comme les plaidoyers, les écritures des procès, ou les Extraits des Rapporteurs, & que quand il a eu des instructions particulieres sur les motifs des Arrêts il les a marquées à la fin.

Il s'est bien attendu qu'on seroit surpris de ne pas trouver les Arrêts rangés par ordre de dates dans un Ouvrage qui porte le titre de Journal, & promet d'observer cet ordre dans les Volumes suivans, qui commenceront à la Scéance de la Saint Martin 1735. mais à l'égard de celui-ci, cela eut été, à ce

qu'il dit , impraticable , parce qu'en y travaillant , il prévoyoit , ce qui est arrivé , que dans le cours de l'impression , il recouvreroit des Arrêts dont la date seroit antérieure à ceux qui se trouveroient déjà imprimés ; d'ailleurs il y a suppléé par la Table des Chapitres dans laquelle il a indiqué les Arrêts par ordre de dates ; en sorte que cet Ouvrage n'est pas proprement un Journal , mais un Recueil ordinaire d'Arrêts , auquel on a fait une Table par ordre chronologique , ce que l'on pourroit également faire pour tous les autres Recueils d'Arrêts qui sont rangés par ordre alphabétique ou de matieres.

Quoiqu'il en soit , ce Recueil est intitulé : *Journal des Audiences*, &c. & en effet la plupart des Arrêts qui y sont rapportés , ont été rendus , soit aux Audiences publiques de la Grand'Chambre , c'est-à-dire aux grandes Audiences , soit aux Audiences à huis-clos , c'est à-dire aux petites Audiences , où Messieurs sont sur les bas sièges.

Il y a néanmoins plusieurs Arrêts rendus sur des affaires appointées , soit en la Grand'Chambre , soit aux deux Chambres des Enquêtes , tels que ceux rapportés dans les Chapitres 2. 3. 4. 9. 11. &c.

L'Auteur a mis en tête de chaque Chapitre des Sommaires qui annoncent les diverses questions jugées par l'Arrêt qu'il y rapporte.

Les matieres y sont traitées avec beaucoup d'ordre & de netteté , le fait & toutes les circonstances sont d'abord exposés , ensuite les

moyens pour & contre avec les autorités qui ont été employées. Les questions sont discutées *in iram-que partem* , suivant qu'elles ont paru importantes à l'Auteur.

Il a rapporté autant qu'il lui a été possible en entier ou par extrait les Plaidovers des Avocats & ceux de Messieurs les Avocats Généraux : il y en a sur-tout beaucoup de M. de Caradeuc de la Chalotays , second Avocat Général , dans lesquels il paroît beaucoup d'érudition.

Entre les questions jugées par les Arrêts contenus dans ce Journal , il s'en trouve plusieurs assez remarquables.

Par exemple dans le Chapitre 15 il y a un Arrêt du 26 Juin 1721. par lequel il fut jugé que le Retrayant lignager que l'on nomme en Bretagne le *Prème* , quoiqu'il ait d'abord restreint sa demande à une portion des héritages acquis , peut demander le retrait du total avant l'appropriement qui est une espece de Decret volontaire dont la forme est particuliere au Parlement de Bretagne , lequel purge les hypothèques & évictions.

Par un autre Arrêt du 4 Juillet 1609. rapporté dans le Chapitre 63^e , il fut jugé que l'exemption de la dixme pour les Jardins est limitée à l'étendue d'un journal pour chaque étage.

Par un autre du 8 Fevrier 1716. rapporté dans le Chapitre 85. il fut décidé qu'un Juge est compétent pour connoître des procès de son fermier , lorsque ce fermier ne lui

lui doit rien de terme échu.

Par un autre du 26 Décembre 1719. Chap. 94. il fut jugé que le mari & la femme peuvent se faire donation mutuelle, quoiqu'il n'y ait point de communauté de biens entre eux : l'espèce étoit dans la Coutume de Bretagne, où la communauté de biens n'a lieu qu'après l'an & jour du mariage, les conjoints avoient été mariés sans contrat, le mari étoit mort avant l'année revoluë, en sorte qu'il n'y avoit point eu de communauté, néanmoins la donation mutuelle fut déclarée valable.

Nous serions charmés de pouvoir faire ici le détail de toutes les autres questions importantes qui sont traitées dans ce Journal, & d'en rapporter plusieurs en entier pour donner une idée du mérite de l'Ouvrage, mais comme on ne peut presqu'rien retrancher de ces sortes de Dissertations, nous nous contenterons d'en rapporter une des moins étenduës, qui ne laisse pas d'être fort intéressante. C'est la question agitée dans le Chapitre 116 de sçavoir si les gageures sont licites : en voici l'espèce.

Le 15 Septembre 1722. M. Tuillier & M. Urvois, tous deux Avocats au Parlement de Bretagne, étant avec le Sieur Drouin à Châteaubriant, la conversation tomba sur ceux qui depuis 120 ans avoient été Recteurs de la Paroisse d'Avuerné. Tuillier ayant dit qu'il y avoit eu un Recteur nommé Piel, Urvois le nia, ce qui donna lieu à une gageure de trois Louis d'or de 45

Septemb.

liv. qui furent déposés de part & d'autre entre les mains de Drouin avec un billet signé des deux parties, qui contenoit les propositions de la gageure.

Tuillier ayant gagné par la vérification qui fut faite sur les Registres de la Paroisse d'Avuerné, il demanda les six Louis déposés à Drouin qui lui dit qu'Urvois prétendoit reprendre ses trois Louis. Sur cette réponse du dépositaire Tuillier lui fit faire une sommation lors de laquelle le dépositaire déclara qu'il ne remettrait les six Louis qu'à celui au profit de qui cela seroit ordonné par justice.

La cause fut portée au Parlement sur l'appel interjeté par Urvois d'une Sentence interlocutoire du Juge de Beuves.

On disoit de la part d'Urvois 1°. que les gageures sont des conventions illicites : 2°. que quand elles seroient permises en général, celle dont il s'agissoit ne pouvoit être valable.

Pour établir la première proposition on faisoit valoir que tous les Auteurs décident que *ubi pro virtute certamen non fit sponsionem facere facere non licet*. Albert, en ses Arrêts de Toulouse, lettre G. verbo Gageure. Gueret sur M. le Prêtre, Cent. 4. Chap. 19.

Que Gillet dans son premier Plaidoyer dit que dans les règles de la conscience aussi-bien que du Droit Civil, les gageures doivent être condamnées, parce qu'elles sont du nombre de ces jeux, où le seul hazard décide sans aucun mé-

lange d'adresse ni d'industrie, & qui sont défendus par plusieurs Loix, & que s'il y en a quelques-unes qui autorisent des gageures, ce n'est que pour la victoire en des exercices de force ou d'adresse.

Que par Arrest rendu au Parlement de Bretagne en 1709. une gageure fut rejetée & confiscuée.

Pour établir la seconde proposition d'Urvois on disoit que la gageure est un contrat de deux personnes qui contestent sur un événement douteux ; que dans l'espece il ne s'agissoit point d'un tel événement, mais d'un fait passé longtemps auparavant ; qu'un Arrest rapporté par Bouvot & rendu dans un tems où les gageures étoient moins reprouvées, condamna la gageure de deux Procureurs sur une disposition de l'Ordonnance de 1539. parce qu'il ne s'agissoit pas d'un événement douteux. Que Tuillier étoit certain du fait qu'il soutenoit ; que sa famille originnaire de Gascogne n'étoit établie à Châteaubriand qu'environ 50 ans après la mort de Piel Recteur d'Auverné ; qu'il n'avoit pu apprendre ce fait par tradition, mais par quelques Pièces ; qu'il étoit certain du nom de baptême de Piel & de l'année, puisque dès le lendemain de la gageure, il avoit eu avant midi plusieurs extraits des Registres d'Auverné, qui est à plus de trois lieues de Châteaubriand, qu'ainsi la gageure étoit nulle, puisqu'il l'avoit faite à coup sur.

On disoit au contraire pour Tuillier que suivant les Casuistes les ga-

geures sont permises en général & même au for interieur, à moins qu'elles n'ayent pour objet des événemens qui tendent à des fouhais illicites, ou qu'elles ne tendent à faire commettre un crime, ou enfin qu'une des parties pour surprendre l'autre s'attache à des équivoques dans le fait ou dans les termes.

Que les Loix *Solem & quibus rebus ff. de aleator.* Condamne les gageures qui ont pour objet la haine & l'occasion du meurtre, mais non pas celles faites pour des causes honnêtes ; que la Loi 17. §. *fin. ff. de præs. verb.* donne l'action afin de payement de la gageure contre celui qui en a été le dépositaire, à moins qu'elle n'ait été faite pour une cause deshonnête, auquel cas celui qui a gagné ne pourroit prétendre que ce qui a été configné, d'où l'on doit conclure que la gageure n'est nulle que lorsqu'elle n'est pas pour une cause honnête.

Que le sentiment des Auteurs François est conforme à ces principes. Loyseau du déguerpissement, Liv. 4. Ch. 3. n. 8. Danty de la pr. par tém. Part. 1. Ch. 10. n. 12. Le Diction. Civil & Canon. Le Journal du Palais, & les Plaidoyers d'Expilly.

Que Gillet dans son Plaidoyer soutient seulement que les gageures ne sont permises que pour une cause honnête & qu'elles ne sont obligatoires que lorsqu'elles sont déposées.

Que dans l'espece outre le dépôt :

les parties s'étoient liées l'une envers l'autre par un billet.

Que les Arrests qui ont rejeté les gageures étoient apparemment intervenus sur des gageures excessives ou pour cause deshonnête ; mais que celle dont il s'agissoit n'avoit aucun de ces vices ; qu'elle étoit entre deux Avocats âgés de près de 50 ans & instruits des règles.

Que pour être licite il n'est pas nécessaire que la gageure n'ait pour objet que des événemens futurs , puisque le Droit Romain & Danty donnent pour exemple d'une gageure permise celle qui seroit sur ce point de fait , *si Rex Parthorum vivit* , & M. Expilly celle-ci , *si la Citadelle de Pise est ruinée*.

Que Tuillier n'avoit aucune certitude sur le fait de la gageure , qu'il ne l'avoit faite que sur un *ouï-dire* incertain & confus , au lieu

que Urvois pouvoit être sûr du fait , ayant été Juge & Contrôleur à Auverné.

Que l'Arrest de Bouvot avoit reproché la gageure faite sur le tems de l'arrivée d'un vaisseau , parce que ces gageures sont défendues dans tous les Etats policés , de crainte que les parties ne prennent des mesures pour précipiter ou retarder l'arrivée des Vaisseaux.

Que d'ailleurs il resulteroit de cet Arrest qu'Urvois plaideroit sans intérêt , puisque la gageure fut confisquée au profit des Hôpitaux.

Par Arrest du 31 Mars 1727. rendu à l'Audience publique de la Grand'Chambre, la Cour mit l'appellation au néant , corrigeant & reformant & le principal, ordonna que les six Louis d'or déposés es mains de Droiin seroient portés à l'Hôpital de Châteaubriand , dépens compensés.

MEMOIRES POUR SERVIR A L'HISTOIRE DES INSECTES:

par M. de Réaumur , de l'Académie Royale des Sciences , Commandeur & Intendant de l'Ordre Royal & Militaire de S. Louis. Tome III. A Paris. De l'Imprimerie Royale ; 1737. in-4°. pag. 532. planches détachées

XLVII.

P O U R achever de donner une idée complete de tout ce que ce Volume offre de plus intéressant & de plus curieux au sujet des Insectes , il nous reste à rendre compte des quatre derniers Mémoires qu'on y trouve , & qui roulent 1°. sur l'Histoire des vrais Pucerons : 2°. Sur celle des faux Pucerons : 3°. Sur celle des vers qui les mangent : 4°. Sur celle des Tubérositez

ou Galles qui naissent sur toutes les parties des plantes & des arbres, & qui sont occasionnées par divers Insectes. Les Extraits des 8 premiers Mémoires de ce Volume ont paru dans le Journal d'Octobre de 1737 & dans celui d'Avril de cette année.

IX. Les Pucerons , Insectes des plus petits , forment une classe des plus nombreuses , en différentes

Z z z ij

especes. Ils s'étoient attiré l'attention de feu. M. de la Hire , & lui avoient fourni quelques observations imprimées dans l'Histoire de l'Académie de 1703. mais qui n'avoient rien de fort singulier , & dans lesquelles il n'avoit pas toujours deviné fort juste. Celles de *Leeuwenhoek* sur la même matiere sont & plus curieuses & plus exactes , quoiqu'elles ne soient pas exemptes de méprises. *Hartsoeker* , en critiquant celles-ci , en a éparigné plusieurs qu'il a eu tort de regarder comme vraies ; & il y en a joint quelques-unes de siennes..

Au seul nom de ces Insectes , on seroit disposé à leur attribuer toute l'agilité & toute la vivacité des pucés , auxquelles cependant leur tranquillité & la lenteur de leur marche ne les rend point semblables. Quelque petits que soient les Pucerons , de bons yeux peuvent en distinguer les principales parties extérieures sans le secours du Microscope. La plupart de ces Insectes parviennent à prendre des aîles , & se transforment en *Pucerons ailés* , comme les appelle notre Auteur. Leur corps n'est point allongé comme celui des Chenilles , & ressemble à celui d'une petite mouche. Ils ont tous , deux antennes sur la tête , & la plupart ont deux cornes posées assez près du derrière , & qui s'élèvent au-dessus de leur corps.

Leurs especes different entr'elles par la couleur. La verte , de plusieurs nuances , est celle du plus grand nombre : il y en a de couleur

de citron , de noires , de blanches , de bronzées , de brunes , de rougeâtres , de bigarrées , &c. Les Pucerons de différentes plantes ne sont pas pour cela toujours de différentes especes. Ils vivent en société , & ne sont presque jamais qu'en nombreuse & souvent très-nombreuse compagnie ; en sorte que les parties des plantes sur lesquelles ils s'établissent , en sont quelquefois entierement couvertes & en deviennent hideuses ; portant jusqu'à deux couches de ces Insectes l'une sur l'autre. Quoique très-oisifs en apparence , ils ne cessent de tirer du végétal , où ils sont attachés , une liqueur qui est leur aliment. Ils la sucent au moyen d'une trompe , dont ils percent l'épiderme de la plante , & par delà ; & qu'ils portent ordinairement couchée le long de leur ventre , quand ils marchent.

Les Pucerons de la seconde couche , plus gros & plus agiles que ceux de la première , marchent , pour ainsi dire , sur un plancher de Pucerons ; où n'étant point à portée de sucer la plante , ils travaillent à multiplier leur espece : non en pondant des œufs , mais en mettant au jour tout vivans quantité de petits. *Leeuwenhoek* , ainsi que notre Auteur , a observé que le derrière du Puceron sort le premier du corps de la mere , qui paroît tranquille pendant cette operation , dont la durée est au plus de 6 à 7 minutes. Ces meres qui surpassent en grosseur les autres Pucerons , & qui par-là sont

aifées à reconnoître, ont une fécondité fi merveilleufe, qu'ayant une fois accouché, elles semblent ne faire plus autre chose, & font quelquefois jusqu'à 15 & 20 petits en une journée, fans en paroître moins grosses. A peine les petits sont-ils sortis du ventre de leur mere, qu'ils marchent, & vont chercher sur la plante un endroit où ils puissent la fucer, dans le voisinage d'autres Pucerons, avec lesquels ils s'arrangent de maniere, que les têtes des derniers placés sont tout auprès du derriere de ceux qui les précédent. M. de R. nous décrit cet arrangement, qui ne lui paroît en nul endroit plus régulier, que sur les feuilles du *Sycamore*.

Quelque nombreuses que soient les piqures des Pucerons contre la tige ou la feuille d'une plante, celle-ci n'en souffre pas toujours. Certains arbres & certaines plantes n'en sont nullement incommodés; tandis que d'autres, tels que les pêchers, les pruniers, les chevre-feuilles en déperissent notablement. L'Auteur nous fait un détail curieux des Alterations produites par ces piqures sur les jeunes tiges & sur les feuilles de plusieurs plantes, telles que celles du tilleul, du poirier, &c. qui en sont tortillées, contournées & roulées en spirale, courbées, repliées de différentes façons, qu'on peut voir chez lui.

Certains Pucerons causent d'autres alterations très-considerables aux feuilles des arbres auxquels ils

s'attachent, telles que les feuilles des pommiers & des groseillers. La surface superieure de ces feuilles, au lieu d'être plane & unie, montre souvent des parties élevées en bosse, des callositez, des tuberositez, dont la couleur est differente de celle des feuilles. Chacune de ces tuberositez est creuse de l'autre côté, & forme une espee de caverne, où sont logées des familles de Pucerons. Il arrive une alteration encore plus considerable aux feuilles de differens arbres, de l'orme, par exemple, sur lesquelles s'élevent plusieurs vessies d'une figure presque ronde, quoi que fort variée, & qui ne semblent y tenir que par un court pédicule. Quand elles ont à peu-près la grosseur d'une noix commune, elles ne laissent que quelques restes de la feuille où elles sont attachées, & qui à peine a pu suffire à former une Galle.

Si l'on ouvre ces vessies, on les trouve habitées par une grande quantité de Pucerons, que feu M. *Goffroy* a très-bien décrits dans les Mémoires Académiques de 1724. M. de R. nous rend compte de ses propres observations sur ces vessies. Elles sont absolument closes de toutes parts; & l'endroit par où le Puceron mere y est entré, est toralement bouché, pour l'ordinaire: d'où il suit, que dès qu'on n'y trouve qu'un seul Puceron mere, c'est à elle seule qu'est dûe la nombreuse famille qu'on y voit par la suite, & c'est ce que *Malpighi*, dans son *Traité des Galles*, paroît avoir ignoré.

Notre Auteur nous parle des branches d'une espece de pistache & d'un térébinthe appelé l'*arbre aux mouches*, lesquelles branches lui ont été envoyées par M. le Marquis de *Caumont*, toutes chargées de ces Galles ou vessies peuplées de Pucerons. Il nous parle encore d'une espece de Galles du Levant, que les Turcs appellent *Bazgendes* ou *BauZonges*, & qu'ils mêlent à la Cochenille & au Tarre, pour teindre en écarlate. M. de R. croit que nous pourrions en France employer au même usage les Galles de nos térébinthes de Provence, qu'il prétend être les mêmes que les *Bazgendes* de Syrie, & les vessies envoyées de la Chine, il y a quelques années, comme des matieres servant aux teintures de ce Pays-là.

Notre Auteur décrit ensuite les vessies qu'il a observées sur les jeunes tiges du peuplier noir, sur les pédicules de les feuilles, & sur ces feuilles mêmes. Les Galles qui naissent sur ces feuilles sont les plus propres à nous faire voir la mécanique par laquelle l'Insecte se trouve renfermé dans la Galle, dont il a occasionné la production & l'accroissement; & c'est sur quoi l'Ancrédien a entre dans un curieux détail, auquel nous renvoyons.

De-là il passe à l'exposition de plusieurs faits qui sont communs aux Pucerons enfermés dans ces vessies, & à ceux qui vivent plus à découvert, & qui par là sont plus faciles à observer. Tel est en premier lieu, l'empressement des

fourmis à chercher & à visiter les Pucerons, non pour leur faire aucun mal, ni pour déposer chez eux quelque humeur féminale destinée à la propagation de ces Pucerons, comme l'ont cru fausement quelques Naturalistes: mais pour caresser ces Insectes & leur enlever une liqueur sucrée dont ils sont environnés, & qui est fort du goût des fourmis naturellement avides de sucre.

M. de R. a recherché quelle est l'origine de cette liqueur grasse, médiocrement coulante, & sucrée, qui se trouve dans les vessies des pucerons; & il trouve qu'elle vient de ces Insectes mêmes, du derriere desquels il l'a vûe plusieurs fois sortir en petites gouttes. Cette eau, d'abord très-limpide, s'épaissit peu à peu, jusqu'à prendre la consistance de miel. Des deux cornes voisines de l'*anus* de ces Insectes, on voit sortir de tems en tems des gouttes d'une liqueur plus épaisse & rousâtre, analogue, selon l'Auteur, aux excréments grossiers, au lieu que l'eau fournie par le derriere lui paroît analogue aux urines.

Les Pucerons, ainsi que les autres Insectes, changent de peau plusieurs fois. Leurs dépouilles ont assez la forme de l'animal, qu'elles ont couvert, & elles sont blanches. Sur les Pucerons dépouillés, & dont la peau n'a pas le luisant des vernis, on aperçoit une sorte de duvet cotoneux, dont l'Insecte est quelquefois totalement enveloppé. Ce duvet paroît assez distin-

êtement sur les Pucerons des feuilles de hêtre, pour faire voir qu'il n'a rien de commun avec les dépouilles, comme l'Auteur l'avoit d'abord conjecturé. Ce n'est qu'un tas de petits paquets, composés d'une infinité de fils très-déliés & très-blancs. Tous ces paquets ne tiennent nullement à la feuille, & partent du corps de l'Insecte. M. de R. après plusieurs expériences, a reconnu, que cette matiere corneuse s'échappe par petits grains du corps même du Puceron; & que l'accroissement de ces sortes de poils se fait par la simple application de divers petits grains les uns contre les autres, à peu - près comme se font les efflorescences salines de certaines matieres.

Tous les Pucerons, en quittant leurs dernieres dépouilles, ne prennent pas des ailes, & les meres si fécondes n'en ont jamais. L'Auteur nous décrit très - exactement toutes les circonstances de la transformation de ces Insectes en mouches, qui ne doivent pas être confondus avec ceux que nous appelons *Cousins*, dont les formes sont fort différentes. On est en peine de sçavoir de quel sexe sont les Pucerons ailés, & à quoi ils servent dans les familles de ces Insectes? Il résulte des observations de M. *Geoffroy* & de celles de l'Auteur, que les Pucerons ailés que l'on trouve dans les vessies d'ormes, doivent leur naissance à des meres non ailées; & que ces mêmes Pucerons devenus ailés, produisent à leur tour d'autres Puce-

rons. Voilà donc certainement dans la même famille d'Insectes, des meres sans ailes & des meres avec des ailes: toutes Vivipares. Il ne reste plus qu'à éclaircir, si les Pucerons ailés n'en font que de non ailés, ou s'ils n'en produisent que d'ailes, ou s'ils en mettent au jour des uns & des autres. Quant aux Pucerons non ailés, M. de R. s'est assuré qu'ils font des petits, dont les uns doivent prendre des ailes, & dont les autres doivent en demeurer dépourvus.

Par toutes les observations, on n'a découvert jusqu'ici parmi les Pucerons que des femelles, dont on ne connoît point encore les mâles. Ces Insectes sont-ils hermaphrodites, comme les Limaçons? Mais en ce cas-là, on les verroit s'accoupler. Exposés à nos yeux comme ils le font pourroient-ils dérober à nos regards curieux leurs accouplemens, comme les Abeilles nous dérobent les leurs, qui s'accomplissent dans l'intérieur de leurs ruches? Sont-ils, comme l'ont pensé *Leenwenhoëk* & M. *Cestoni*, des hermaphrodites, qui se suffisent, pour se perpétuer? Notre Auteur croit pouvoir recueillir de plusieurs expériences, que s'ils s'accouplent, ce n'est, pour ainsi parler, que dans leur enfance, & long - tems avant qu'ils soient des Insectes parfaits.

Il nous propose ici une expérience, par laquelle on peut décider s'il est accordé aux Pucerons de se multiplier sans accouplement. Cela consiste à observer une mere Puce-

ron, qui met un petit au jour, & à prendre soin d'élever le Puceron nouveau né dans un endroit où il ne puisse avoir aucun commerce avec d'autres Pucerons. L'Auteur, qui a tenté plusieurs fois cette expérience inutilement, ne laisse pas de nous informer du détail de ses diverses tentatives, qui pourront mieux réussir à d'autres Observateurs. A l'égard des Pucerons ridés, de figure à peu près triangulaire, qui n'ont point actuellement d'œufs ou de petits dans le corps, & que feu M. *Geoffroy* conjecturoit être les mâles de ces Insectes; M. de R. prétend que ce ne sont que des meres, qui ont mis au jour une nombreuse postérité.

A la fin de son Mémoire il nous entretient de quelques ennemis des Pucerons, desquels il nous parlera plus au long dans la suite. Il passe en revue quelques especes de ces Pucerons, qu'il a trouvés dans un tronc d'orme pourri; sur les tiges des plus gros arbres, sous leurs écorces, sur leurs racines, sous terre, &c. Il n'oublie pas de nous décrire entre autres, une espèce de Puceron pourvu d'une trompe trois ou quatre fois plus longue que son corps, sous lequel cette trompe est couchée, & qui va loin par-delà le derrière, tirer de la plante le suc nourricier. La structure de cette trompe & la mécanique ont quelque chose de fort singulier, qu'on peut voir chez l'Auteur.

X. M. de R. examine ici les faux

Pucerons du figuier & ceux du buis, qu'on pourroit confondre avec les véritables, par leur petitesse, par leur tranquillité, par la manière dont ils se nourrissent du suc de la plante, par la nature de leurs excréments, & par leurs poils coroneux. Les caractères qui distinguent ces deux genres d'Insectes sont le sujet de ce Mémoire. Les faux Pucerons ne sont jamais si nombreux sur les endroits où ils s'établissent, que le sont les vrais Pucerons. Ceux du figuier deviennent tous des Insectes ailés; ne restant sur les plantes que pour y croître & pour s'y métamorphoser, mais nullement pour y multiplier leur espèce. L'Auteur nous en décrit exactement la figure. Ils changent plusieurs fois de peau, & paroissent toujours avec des fourreaux pour leurs ailes. La manière dont se fait leur dépouillement n'a rien de particulier. Ils jettent par l'anus, pour tout excrément, des gouttes d'une eau très-claire & sucrée.

Ils se transforment vers la fin de Mai ou de Juin; & chacun devient un Moucheron à 4 ailes distingué de beaucoup d'autres Mouchérons aussi petits, parce qu'il sçait sauter. Il pompe le suc des feuilles sous la forme de Mouche, comme il faisoit sous celle de faux Puceron; & jette comme lui pour excrément une eau claire. M. de R. n'a pu découvrir jusqu'ici comment ces faux Pucerons se perpétuent. Peut-être que leurs œufs sont si petits, qu'on ne peut les découvrir

découvrir qu'à l'aide d'un bon Microscope.

Les faux Pucerons du buis sont cachés dans des especes de boules creuses, formées aux extrémités des jeunes poulles de cette plante, par plusieurs feuilles courbées en calottes sphériques, & auxquelles les piquures de ces Insectes ont fait prendre cette figure. En ouvrant ces boules, on y trouve, outre les Pucerons, quantité de petits grains d'un blanc jaunâtre, differens en grosseur & en figure; les uns à peu près sphériques & oblongs, gros comme des têtes d'épingles; les autres allongés en forme de queue tortueuse, assez semblable à la pâte filée qu'on nomme *vermicelli*, & terminée par un grain rond.

Tous ces petits grains, quoique les excréments de ces petits Insectes n'ont rien de dégoûtant (dit notre Auteur) & les personnes les plus délicates pourroient en mettre sur leur langue, comme elles y mettroient quelque espece de gomme. Il en a mis sur la sienne, où s'étant ramollis & fondus, ils lui ont paru d'un goût un peu sucré, beaucoup plus agréable que celui de la manne ordinaire. On pourroit en recueillir une quantité suffisante à divers essais, qui peut-être ne seroient pas inutiles à la guérison de quelques maladies. M. de R. après plusieurs tentatives infructueuses, est enfin parvenu à voir ces Insectes transformés en Moucheron *sauteurs* comme les précédens, & quoiqu'en les écrasant, il n'ait pu faire sortir de leur

Septemb.

corps ni fœtus ni œufs reconnoissables, il croit y avoir assez distingué les organes particuliers aux deux sexes.

XI. Les Insectes mangeurs de Pucerons dont il s'agit ici, se reduisent à 4 differentes especes, qui sont 1°. les vers sans jambes: 2°. les *lions* des Pucerons: 3°. les petits Scarabées appellés *Vaches-à-Dieu*: 4°. les *Barbets-blancs*.

1. Les Vers sans jambes dont il est question, sont, quoique mieux colorés, de la classe de ceux qui naissent des œufs déposés sur la viande par des Mouches. Ces Insectes, sur l'exacte description desquels nous renvoyons au Mémoire, » se trouvent par l'instinct ou par » la prévoyance de leur mere, dès » l'instant de leur naissance, au milieu d'une grande quantité de » Pucerons (dit l'Auteur). Là, ces » Vers voraces, sans avoir presque » aucun mouvement à se donner, » & quoique sans yeux, trouvent » de la proie. Ils n'ont qu'à tourner leur tête à droit & à gauche, » ou à l'allonger en avant, pour » être en état de saisir un Puceron. » Leurs procedez, tout cruels » qu'ils sont, peuvent amuser un » Observateur, qui n'est pas trop » tendre. On peut voir avec une » loupe comment le Ver fait passer dans son corps en moins d'une » ne minute, tout ce qui étoit » dans le ventre d'un Puceron. » Plusieurs meres Pucerons ne peuvent faire assez de petits pour » fournir une pâture suffisante à » quelques uns de ces Vers glori-

A a a a

» tons. « Il faut recourir au Mémoire de l'Académicien & à ses figures, pour l'explication détaillée de toute cette manœuvre.

L'Auteur suit avec exactitude ces sortes de Vers dans tous les changemens qui leur arrivent. Il nous les représente devenus immobiles, & se fixant ou se collant par le dessous du ventre contre quelque partie de plante au milieu d'une liqueur gluante qu'ils jettent par la bouche. Le Ver ainsi collé change peu à peu de figure, & se transforme en une Nymphe renfermée dans une coque formée de sa propre peau desséchée & durcie, mais ne perdant rien de sa première transparence, qui rend la Nymphe très-visible. Celle-ci en sort au bout de 16 à 17 jours sous la forme d'une Mouche à deux ailes. Ces sortes de Mouches ont cela de particulier, qu'à peine ont-elles vécu un quart d'heure sous cette nouvelle forme, qu'on les voit au moins du double plus longues, & plus grosses qu'elles n'étoient au sortir de leurs coques. M. de R. a découvert, à n'en pas douter, la vraie cause d'un accroissement si subit. Elle consiste uniquement dans l'air dont l'Insecte se remplit, & qui se raréfiant dans son corps, y procure un développement plus parfait des organes, encore trop emboîtés les uns dans les autres.

2. De-là notre Auteur passe à d'autres Vers qui ont six jambes, & qui ne sont pas moins redoutables aux Pucerons, que les précédens. Il appelle ces Vers *les Lions*

des Pucerons ou *les petits Lions*, à cause qu'ils ressemblent fort à un Insecte, connu sur-tout par l'Histoire curieuse qu'en a donnée feu M. *Poupart*, dans les Mémoires de l'Académie de 1704. sous le nom de *Formica-Léo* (de *Fourmi-Lion*) & qui est le Lion des Fourmis. Celui des Pucerons (dit M. de R.) non plus que celui des Fourmis, n'a point une bouche placée, comme l'est celle des autres animaux. Au lieu d'une bouche, il en a deux, dont chacune est au bout d'une corne extrêmement fine, & qui a la dureté de la corne ordinaire. Il porte ces deux cornes sur le devant de sa tête; & c'est avec quoi il fait, perce & suce le Puceron. Notre Auteur distingue trois genres de ces Lions de Pucerons, & il les décrit avec soin. Ils expédient les plus gros Pucerons en moins d'une demi minute: & ils ne s'épargnent en nulle façon réciproquement.

Ces petits Lions ont à peine vécu 15 à 16 jours qu'ils sont en état de se préparer à leur métamorphose. Pour cet effet, ils se filent une coque ronde comme une boule, d'une soie très-blanche, dans laquelle ils se renferment, comme les Chenilles dans les leurs. Ils n'ont point, comme ces dernières, leur filière posée un peu au-dessous de leur bouche; ils l'ont auprès de leur derrière, comme les Araignées. Ces Nymphes sortent enfin de leur coque, transformées en de très-jolies Mouches à 4 ailes, & qui ressemblent assez à celles que l'on connoît sous le nom de *Des-*

moiselles. Chacune de ces Mouches va faire ses œufs sur une feuille, ou auprès d'une feuille bien peuplée de Pucerons, comme si elle vouloit que les petits qui écloreient de ces œufs fussent à portée de leur proie.

Ces œufs (observe M. de R.) sont peut-être les plus jolis & les plus singuliers œufs d'Insectes qui soient connus. On ne les a guères pris jusqu'ici que pour des plantes & pour des fleurs. Chacun a pourtant la figure d'un œuf ordinaire; mais il est porté par un long pédicule, qui a l'air d'une petite plante, dont l'œuf semble être la sommité. Lorsque l'œuf est ouvert, il paroît être une fleur. L'ingénieux Académicien explique ici d'une manière très-probable comment il est possible que le pédicule de l'œuf puisse être filé par l'Insecte; & nous renvoyons à cette explication, pour abréger.

Entre ces petits Lions, il y en a d'une espèce particulière, qui se font une couverture, & en même tems comme un trophée des cadavres des Pucerons qu'ils ont mangés, & marchent chargés de ces cadavres. L'Auteur explique ici la manière dont l'Insecte vient à bout de couvrir son dos d'une sorte de housse si informe.

3. Il vient ensuite à un autre genre de Vers, encore à 6 jambes, & d'où naissent de jolis petits Scarabées *hémisphériques*, appelés communément *Vaches - à - Dieu*, *Bêtes de la Vierge*, &c. Ces Vers, qui ne ressembloit à rien moins qu'à une portion de Sphère, mar-

chent sur les plantes & sur les arbres, jusqu'à ce qu'ils trouvent quelque endroit habité par des Pucerons; où ils se comportent comme le Loup dans la bergerie. Il est vrai pourtant qu'ils ne tuent que ceux qu'ils mangent.

4. Le plus singulier des Vers mangeurs de Pucerons est celui que notre Auteur appelle *Hérissôn blanc*, *Barbet blanc*, parce qu'ils sont tout couverts & tout hérissés de touffes blanches. Ces touffes ne sont pas composées de poils produits comme ceux des Chenilles. Elles sont faites d'une espèce de coton, qui transpire du corps de l'Insecte, & qui en transpire très-vite. Ces petits Barbers deviennent de petits Scarabées plus aplatis, que les *Hémisphériques*. Nous renvoyons à l'Auteur sur toutes les particularitez concernant la nature & la production de ces touffes cotoneuses.

XII. Le dernier Mémoire de ce Volume, n'est destiné, quoique fort étendu, qu'à établir les principes de l'Histoire des Galles produites sur les arbres, les arbrustes & les plantes, & à faire connoître les Insectes, dont les piquoires y occasionnent ces sortes de tumeurs. Quoique ces excroissances ou tubérositez soient véritablement des productions monstrueuses; cependant elles imitent si fort celles qui sont naturelles aux végétaux, qu'on les prendroit souvent les unes pour leurs fruits, les autres pour leurs fleurs: & elles peuvent même fournir un spectacle agréable à qui veut parcourir tou-

res les varietez de leurs figures. Ces Galles doivent leur naissance à divers Insectes femelles, soit Mouches, soit Papillons ou Scarabées, pourvus d'une tariere ou d'un aiguillon propre à percer ou entailler le bois, l'écorce ou les feuilles; & cet aiguillon a différentes formes, suivant qu'il appartient à des Insectes de différentes classes. Placé à leur derriere, il est quelquefois très-grand par rapport au volume de leur corps, où la nature a cependant trouvé moyen de le loger, en le courbant & le contournant.

L'Insecte, à l'aide de cet instrument qu'il fait sortir quand il veut, perce d'un ou de plusieurs trous la feuille, le bourgeon ou le jet d'un arbre; & dans chaque trou il dépose un œuf. Les endroits de l'arbre piqués ou blessés n'en végètent que plus vigoureusement, leurs playes se ferment vite, ils se gonflent, ils se renflent, & font paroître plutôt qu'on ne s'y attendroit, une production nouvelle, une tumeur, une galle. A mesure que l'Insecte éclos de chacun des œufs déposés dans l'intérieur de ces tubérositez en tire la nourriture qui lui est nécessaire: non seulement la cavité qui le loge s'aggrandit, mais en même tems le volume & la solidité de toute la masse croissent notablement.

Pour nous donner une idée générale des principales varietez qui distinguent ces sortes d'excroissances, M. de R. les range d'abord sous trois classes. Les Galles de la première n'ont qu'une seule cavité,

assez grande pour l'ordinaire, & dans laquelle plusieurs Insectes vivent & croissent ensemble; ou si elles ont plusieurs cavitez plus petites, celles-ci ont entre elles des communications. Les Galles de la seconde classe renferment dans leur intérieur plusieurs cellules, quelquefois seulement trois ou quatre, quelquefois plus d'une centaine, toutes séparées les unes des autres par des cloisons, & dont chacune n'est occupée que par un seul Insecte. Les Galles de la troisième classe n'ont qu'une seule cavité, qui n'enferme qu'un seul Insecte.

Les Galles de chacune de ces classes different entre elles par la forme, par la grosseur, & par la consistance ou la teneur. Plusieurs sont presque sphériques, les unes petites comme des groseilles, les autres grosses comme des noix, (& telles sont celles qu'on nomme *Noix de Galle*) quelques-unes comme de petites pommes. Il y en a de colorées comme les plus beaux fruits, & qui paroissent en être au premier coup d'œil: les unes sont lisses, les autres épineuses; certaines portent une chevelure fort singulière. Il s'en trouve dont la substance est spongieuse, que l'on mange en quelques Pays, & qu'on y vend au marché: d'autres surpassent en dureté le bois le plus dur. Quelques-unes ressemblent à de petits artichaux; d'autres pourroient passer pour des fleurs.

Notre Auteur pour un plus am-

ple détail de toutes ces varietez , nous renvoye à l'excellent Traité de *Malpighi* sur les Galles , dont ce Mémoire ne doit être regardé (dit-il) que comme un Commentaire , & comme un Supplément. Cet habile Naturaliste Italien s'est attaché à faire voir que nulle partie des plantes n'est exempte de ces sortes de productions. Il en croît sur les feuilles , sur leurs pédicules , sur les tiges , sur les branches , sur les rejettons , sur les racines , sur les bourgeons , sur les fleurs & sur les fruits.

Notre curieux Académicien nous offre des exemples de toutes ces différentes sortes de Galles , & & met sous nos yeux par des figures très-exactement gravées les divers Insectes qui y naissent , qui y prennent leur accroissement & qui s'y transforment enfin pour en sortir. Il nous apprend combien sont utiles à plusieurs Arts ces excroissances , & de ce nombre sont les *Noix de Galle* si nécessaires à la teinturerie , & d'un si grand secours pour découvrir le fer caché dans les liqueurs telles que les eaux minérales. Il nous enseigne un moyen sur de décider si une Galle est habitée , ou du moins si elle l'est autant qu'elle l'a été. Si la Galle n'est percée en nul endroit , les Insectes qui ont occasionné sa naissance y sont encore. Mais si la surface est percée d'un ou de plusieurs trous , on en doit conclure que ses logemens sont abandonnés en tout ou en partie.

M. de R. en déroulant des feuil-

les de Tilleul , dont les bords s'étoient épaissis & contournés , a mis à découvert les Insectes qui y étoient renfermés , & qui sont des Vers d'un rouge orangé , oblongs , dépourvus de jambes sensibles & de tête écailleuse. Le linge frotté de ces sortes de Galles en a été taché d'une assez belle couleur de pourpre , qui n'a point été effacée par un premier blanchissage. Peut-être en pourroit-on faire quelque usage pour nos teintures. Les feuilles entières du Tilleul (observe l'Auteur) prennent quelquefois des figures assez singulières ; telles que celle d'une véritable cuillier à pot , leur pédicule tenant lieu du manche , & le corps de la feuille devenant le cuilleron. Les bords de ces feuilles épaissis comme en bourlet recelent de petits Vers blancs , difficiles à découvrir , & qui ne sont visibles qu'à travers une forte loupe.

Les Galles du génie sont composées d'un grand nombre de feuilles plus courtes & plus larges que ne le sont naturellement celles de la plante , & dont chacune est roulée en cornet ; en sorte que cet assemblage forme une bouille hérissée par les pointes de tous ces cornets où sont cachés par centaines de petits Vers rougeâtres. Il naît sur le dessous des feuilles de chêne de petites Galles parfaitement semblables à un chapeau de champignon qui fait bien le parasol , & portées par un très-court pédicule. Le petit vuide qui reste entre le parasol & la feuille est le logement ordinaire de plusieurs Vers. Entre les

Galles qui n'ont qu'une seule cavité occupée par un seul Insecte, celles qui se forment sur les fleurs du *Chamae drys* ont cela de particulier, qu'elles fournissent une loge à un Insecte, le seul de sa classe qui croît dans des productions monstrueuses analogues aux Galles : & cet Insecte est une Punaise.

M. de Réaumur revient au chêne, & le regarde comme celui de tous les arbres qui est le plus fécond en Galles, & qui peut fournir des exemples de celles de tous ces genres. Il se forme sur les feuilles de cet arbre une petite Galle, du diamètre d'un pois, également renflée sur les deux côtes de la feuille où elle représente deux cônes grossiers, & dont la cavité est assez considérable. On y trouve un petit corps fait en rein, & que l'on prendroit pour une graine, à cause de sa figure; quoique ce ne soit que la coque d'un petit Ver blanc, faite non de soie, ou de la dépouille de l'Insecte, mais selon toute apparence, des fibres ligneuses, détachées de l'intérieur de la Galle par l'Insecte. L'Auteur a vu sortir de ces coques des Mouches très-petites, de deux ou trois espèces différentes : ce qui lui donne occasion de remarquer ici, qu'on doit s'attendre à voir sortir de même des Mouches de plus d'une espèce, de quelque Galle que ce soit.

Les Insectes pour qui les Galles ont été faites, & qui en ont occasionné la production, ne sont pas les seuls qui croissent dans ces Galles. Suivant l'institution de la natu-

re (dit notre Auteur) ces Insectes eux-mêmes doivent servir de nourriture à d'autres. Des Mouches carnacières, d'où naissent des Vers carnacières, sont munies d'aiguillons aussi perçans que ceux des Mouches qui font naître les Galles. La Mouche carnacière perce une de celles-ci, & y dépose un œuf, d'où naît un Ver qui mange celui, qu'on auroit cru en sûreté, dans un logement environné de murs épais & solides.

M. de R. a vu sur les feuilles du Tilleul de très-petites Galles, dures comme un noyau & d'une figure pareille à celle d'une petite boîte, dont le corps & le couvercle étoient coniques, & dont le couvercle étoit plus court que le corps de la boîte. Chacune de ces Galles au nombre de 15 à 20 sur une feuille, renfermoit un petit Ver blanc armé de deux serres. Nous passons ici par dessus les Observations de notre Académicien touchant les Galles nées sur les feuilles de Saule & sur celles de l'Osier, & touchant les fausses Chenilles qui habitent ces Galles : & nous venons à celles du Chêne qui ont la forme de groseilles en grappes.

Elles n'y ressemblent jamais mieux, que lorsqu'elles croissent sur les chatons du Chêne. A la vérité, elles sont pour l'ordinaire peu chargées de grains, & par-là ont assez l'air de ces grappes de groseilles que le froid ou la pluie ont fait couler; mais on les voit passer par les différens degrez de maturité, jusqu'à devenir parfaite-

ment rouges. M. de R. a trouvé dans ces grains ouverts, tantôt un Ver blanc, tantôt une Nymphé blanche, suivant que ces grains étoient plus ou moins murs. Il nous parle de ce qu'ont observé sur ce sujet M. *Marchand* en 1692. & les Auteurs des *Ephémérides de l'Académie des Curieux de la Nature*.

M. de R. nous décrit encore très-curieusement d'autres Galles produites sur le Chêne, dont les unes sont de la grosseur & de la figure de nos petits boutons à cols de chemises ou de vestes, ayant leur surface comme hérissée de petits grains semblables à ceux de certains boutons de métal ou d'émail : les autres ont encore la forme de boutons, non relevés dans leur milieu, comme les boutons ordinaires, mais au contraire creusés & dont les bords sont bien arrondis, & recouverts de fibres très-fines, appliquées les unes contre les autres, & qui ont le brillant des filets soyeux ; il y en a de certains dont la figure conique est précisément celle d'une cloche ou d'un gobelet garni de son couvercle, du centre duquel s'élève un petit bouton pointu.

Notre Auteur fait ensuite mention des Galles que M. *Granger* lui a envoyées de l'Isle de Chypre, qui croissent sur une espèce de *Limonium*, & qui lui ont appris qu'il y a de véritables Chenilles qui occasionnent la production de fort grosses Galles, dans lesquelles elles se transforment en Papillons. Il n'oublie pas les Galles des feuilles

du Hêtre, les plus jolies, (dit-il) de toutes celles qui sont ligneuses & à une seule cellule : puis il revient à celles du Chêne, de même genre, ligneuses, lisses, tantôt de la grosseur d'une muscade, tantôt semblables à de petites boules de bois un peu jaunâtres, d'où sortent différentes espèces de Mouches, dont quelques-unes portent une queue aussi longue que la tête, le corcelet & le corps mis bout-à-bout, & qui renferme une sorte de tarière.

Ces Galles ligneuses conduisent notre Auteur à nous entretenir de celles de même espèce, qui ont dans leur intérieur plusieurs cellules. De ce nombre sont celles qu'on rencontre quelquefois sur des riges & sur des racines d'arbre, notamment sur celles du Chêne, plus grosses que de grosses noix, qui paroissent de vrais nœuds de l'arbre & qui sont d'un bois plus dur que celui des autres endroits. Ce n'est qu'avec des instrumens de fer qu'on peut en détacher ces Galles ; & M. de R. en a vû sortir plus de trente Mouches brunes à 4 aîles. La Galle qui naît sur le chardon hémorrhoidal renferme dans chacune de ses cellules un Ver blanc, qui se transforme en une très-jolie Mouche à deux aîles que l'Auteur nous décrit avec son exactitude ordinaire, & sur quoi on peut consulter son Mémoire ; ainsi que sur trois espèces de Galles du Chêne à plusieurs cellules, qui méritent d'autant plus d'attention, qu'elles sont propres à nous faire voir

combien celles qui naissent d'une même partie du même arbre , peuvent différer entre elles.

En effet , quoique toutes les trois tirent leur origine du bouton ou bourgeon , la première nous représente une petite pomme , lisse , & souvent colorée , comme un beau fruit ; & dans l'intérieur de laquelle on trouve quantité de petits grains ovales , qui sont les cellules d'autant d'Insectes : la seconde espece nous montre une Galle verdâtre , beaucoup plus petite que la précédente , & partagée en 3 , 4 ou 5 loges où habitent autant de Mouches : la troisième est une Galle en artichaud du fond de laquelle s'élève un corps assez semblable au pistil d'une fleur , & qui fournit à un ou plusieurs Insectes leurs logemens. L'Auteur outre cela nous décrit les Galles du Lierre terrestre , rondes & quelquefois grosses comme de petites noix , vers le centre desquelles sont plusieurs petits grains durs comme du bois , de la grosseur de petites perles , & qui forment autant de petites boîtes creuses , comme les boîtes à savonnettes , dans chacune desquelles loge un Ver blanc.

M. de R. termine les descriptions des Galles auxquelles il a cru devoir se borner , par celles de deux especes singulieres que nous offre le Rosier sauvage , connu en François sous le nom d'*Eglantier* , & que les Botanistes nomment plus ordinairement *Cynorrhodon*. La première espece & la plus rare (que l'Auteur appelle *Galle chan-*

ve) est ligneuse , un peu spongieuse , & au lieu de rose , forme au bout d'une branche de Rosier , une sorte de bouquet ou de grappe , composée quelquefois d'une douzaine de Galles d'inégale grosseur & différemment figurées , roussâtres à l'extérieur , tantôt lisses , tantôt hérissées de quelques épines. La seconde espece , & la plus commune , (que M. de R. nomme *Galle chevelue*) est quelquefois aussi grosse ou plus grosse qu'une coque de marron d'Inde , chargée de longs filamens ou de cheveux rouges ou rougeâtres. La masse de cette Galle n'est qu'un assemblage d'un grand nombre de noyaux collés les uns contre les autres , & dont la cavité à peu-près sphérique est le domicile d'un Ver.

La difficulté qu'il y a d'expliquer la formation de ces Galles *chevelues* paroît plus grande lorsqu'on sçait qu'il en vient , non seulement sur les boutons du Rosier , mais encore sur les fibres des feuilles. L'Auteur estime que ces Galles ainsi que les *chanves* , doivent leur origine à des mouches de même espece ; & que leurs diversitez si frappantes ne sont peut-être dûes qu'à quelques circonstances , qui ont précipité ou retardé leur végétation. Il n'y a peut-être (observe l'Académicien) aucune espece de Galles des autres arbres , d'où l'on puisse voir sortir plus d'especes de petites Mouches , que de ces Galles *chevelues* ; & par conséquent il n'en est point de plus propre à embarrasser l'Observateur ;

qui

qui veut connoître la véritable Mouche à laquelle ces excroissances doivent leur origine. L'Auteur nous communique ici quelques Observations de *Menzelius* & de *M. de la Hire* sur les Mouches nées dans les Galles *chevelues* dont il est question. Ce dernier en distingue 4 especes, qui sont ici décrites : & la troisième de ces especes a été observée aussi par *M. Ray*, qui en a donné une bonne description.

L'analogie qui semble demander (remarque notre Auteur) que l'on regarde toutes les Mouches *ichneumon*, qui sortent des Galles, comme produites par des Vers qui ont mangé ceux auxquels est dûe la naissance de ces Galles, paroît combattuë par une difficulté considérable, que voici. Telle Mouche *ichneumon* égale ou surpasse en grandeur la Mouche qui a crû sous la forme du véritable Ver de la Galle : il n'y a dans chaque cellule de la Galle qu'un Ver qui en soit l'habitant naturel : le Ver étranger n'a donc que la substance de ce premier Ver, pour fournir à sa nourriture & à son accroissement : comment peut-il donc parvenir à une grandeur qui surpasse celle de ce Ver ? Il faut lire dans le Mémoire même la solution de cette difficulté.

M. de R. après nous avoir fait connoître suffisamment les varietez générales que peuvent offrir les Galles de différentes especes; avoüe qu'il ne lui sera pas aussi facile de donner les éclaircissemens qui se-

Septemb.

roient à delivrer sur les causes de leurs varietez, sur leur premiere formation, & sur leur accroissement. Il se fait dans la plupart des Galles avec une rapidité surprenante ; & dans les plus grosses c'est l'ouvrage de peu de jours : en sorte que pendant qu'elles sont encore petites, celles qui deviennent les plus grosses sont très-difficiles à saisir.

Quant à l'origine des Insectes qui s'y forment, elle n'est dûe ni à la pourriture de quelques parties de la plante, comme le prétendoient les anciens ; ni aux œufs logés dans la terre par des Insectes, & pompés avec le suc nourricier par les racines des arbres, comme l'ont pensé quelques Physiciens ; ni à une ame végétative chargée du soin de produire ces Vers, comme l'a supposé *Redi* : mais elle ne doit être attribuée qu'à des œufs déposés sur les plantes par des Insectes tout semblables à ceux qui doivent en éclore ; comme l'a prouvé *Malpighi*, qui a été assez heureux pour surprendre une petite Mouche sur un bouton de Chêne, où elle étoit occupée à pondre. L'habile Naturaliste l'ayant prise, a découvert qu'elle avoit introduit dans une feuille des œufs semblables à ceux qu'elle avoit dans le corps : & c'est à quoi notre industrieux Académicien, après plusieurs tentatives, avoüe n'avoir encore pu parvenir.

Mais un point reste à éclaircir ; sçavoir, si les Galles, dont les Insectes sont des Vers qui se transfor-

Bbbb

ment en Mouches , doivent leur accroissement aux Vers, ou si l'œuf déposé dans la plante suffit pour faire naître & pour faire croître la Galle. De toutes les expériences qu'a faites M. de R. pour décider cette question , & qu'il spécifie ici, il suit que l'accroissement des Galles des differens genres se fait avant que le Ver soit sorti de l'œuf ; & que quand il naît , son logement est tout fait , & n'a plus , ou que très-peu à croître. Il a même paru certain à notre Auteur , que l'œuf avoit crû , & considérablement crû dans la Galle : & tels sont entre autres (selon M. Vallisneri) les œufs des Mouches à scie. Mais (continue l'Auteur) on ne doit pas s'imaginer que des œufs simplement déposés sur des feuilles occasionnent la production des Galles : il faut qu'il y aie une blessure faite à la partie qui doit par la suite végéter plus vigoureusement , & d'une autre maniere que le reste.

Comme un seul genre de Mouches à 4 aîles occasionne plus d'especes de Galles sur le Chêne & sur les autres végétaux , que ne font les Insectes de toutes les autres classes prises ensemble : il mérite d'autant mieux par-là d'être connu. C'est donc pour nous donner une idée plus complete de ces Mouches relativement à la production des Galles que M. de R. s'applique à nous décrire avec l'exactitude la plus scrupuleuse l'instrument qu'elles employent pour percer ou entailler les parties des

plantes , où elles doivent déposer leurs œufs , & à nous expliquer la merveilleuse mécanique , au moyen de laquelle ces Insectes font agir cette tariere ou cet aiguillon. C'est sur quoi il faut recourir au Mémoire même de l'Auteur , & sur-tout aux belles figures qui l'accompagnent. Il faut remarquer ici avec notre Auteur , que toutes ces Mouches à tariere , qui sont les femelles , sont les plus communes , & que leurs mâles , qui n'ont point d'aiguillon sont plus rares. Cette tariere & cet aiguillon prennent différentes formes dans diverses especes de Mouches , comme on le fait voir ici. Il y en a de taillées en scie , d'autres qui ont la figure d'une lancette , &c.

Quoique les Mouches du plus grand nombre des Galles se ressemblent extrêmement , on n'en doit pas conclure qu'elles soient toutes de même espece. Elles ne sont souvent que du même genre ; & c'est leur petitesse qui empêche d'en démêler les differences ; comme l'Auteur le prouve par plusieurs exemples. Quoiqu'il soit encore plus difficile de trouver des differences entre les Vers d'où sortent ces Mouches , qu'entre les Mouches mêmes ; M. de R. ne laisse pas de nous faire appercevoir des varietez assez sensibles entre ces Vers ; soit pour la forme de leurs dents , soit pour la situation des jambes de certaines especes , qui au lieu de les avoir sous le ventre , les ont sur le dos , &c. Les Vers des Mouches à 4 aîles ont cela de commun , que

les dedans de leurs cellules sont extrêmement propres, d'où il suit que ces Vers ne jettent point, ou ne jettent que très-peu d'excrémens ; convertissant en leur propre substance tout ce qu'ils tirent de la Galle ; ce qui les fait croître fort vite. Mais ils ne s'en métamorphosent pas plûrôt, & restent quelquefois 5 à 6 mois dans la Galle, avant que de se transformer en Nymphes.

Là quantité de Vers étrangers introduite dans les Galles, les varietez de leurs especes & des belles Mouches qu'elles donnent, telles, entre autres, que les *Ichneumons*, sont encore de véritables merveilles, que M. de R. nous expose avec étendue. Il nous apprend qu'il sort des Galles plus de Mouches qui doivent leur naissance aux Vers étrangers, qu'il n'en sort de celles qui doivent la leur aux habitans naturels.

Notre ingénieux Académicien, à la fin de ce Mémoire, hazarde quelques conjectures très-heureuses & très-probables sur la formation des Galles. Les varietez de figure, de fissure, de solidité, de grandeur de leurs principales especes, présentent certainement des objets dignes de l'attention des Physiciens ; & les causes de ces varietez méritent d'être recherchées. Elles ne dépendent pas précisément de la conformation de la partie sur laquelle la Galle a pris naissance, puisque les parties de la plante les moins solides & celles qui le sont le plus, produisent des

Galles de même consistance. De-là il s'ensuit que la plupart de ces Galles doivent leur constitution particulière aux Insectes qui en occasionnent la production ; & que la plupart des Galles de différentes especes doivent leur naissance à diverses especes de Mouches.

L'Auteur examine les circonstances de cette production dans une Galle sphérique des plus simples, en grain de groseille. Une blessure (dit-il) a été faite à une fibre de plante ; un œuf a été déposé dans cette blessure : la blessure faite dans une partie très-abreuvée de suc nourricier se ferme bien-tôt, les bords se gonflent, se rapprochent, & voilà l'œuf renfermé. Autour de cet œuf se formera en peu de jours une Galle aussi grosse qu'elle le doit devenir, dont cet œuf occupera le centre. Il n'est pas étonnant que le Ver éclos de l'œuf suce tout le suc qui est porté aux parois de cette cavité, & que même il y en attire. Il n'est pas plus surprenant que l'œuf même suce ce suc & l'attire, puisqu'il étoit dans cette cavité. Peut-être même que cet œuf renfermant un petit embryon qui se développe, & où les liqueurs circulent avec rapidité, est plus chaud qu'une partie de la plante du même volume, & sert comme d'un petit foyer, qui communique à toutes les fibres de la Galle un degré de chaleur capable d'accélérer leur accroissement.

Malpighi a cru que la Mouche en perçant la partie de la plante où elle vouloit déposer son œuf, éc-

pandoit dans la playe une liqueur propre à y exciter quelque fermentation, dont la production & l'accroissement de la Galle étoient des suites. Quelque spécieuse que cette hypothèse paroisse à notre Auteur, il ne la trouve pas exempte de difficulté, qu'il expose, & que l'on peut voir chez lui. Il trouve, que pour faire croître des Galles de toutes especes, il est inutile de recourir à une mécanique différente de celle qui a paru suffire pour operer l'accroissement des vessies habitées par les Pucerons, & qui

consiste, comme on l'a vu, dans la simple *Suction*. Il n'emploie donc que cette seule mécanique pour l'explication des différentes formes que prennent toutes ces excroissances; & il répond très-solidement à une forte objection tirée de l'accroissement & de la nourriture des Vers *mineurs* qui vivent de la substance des feuilles sans les détruire & sans y faire naître des Galles. C'est sur quoi, pour abrégé, nous renvoyons au Livre même.

HISTOIRE DES EMPEREURS ET DES AUTRES PRINCES

qui ont régné durant les six premiers siècles de l'Eglise: de leurs guerres contre les Juifs, des Ecrivains profanes, & des Personnes les plus illustres de leur tems, justifiée par les citations des Auteurs originaux, avec des Notes pour éclaircir les principales difficultés de l'Histoire. TOME SIXIÈME, qui comprend depuis Théodose II. jusqu'à Anastase. Par M. le Nain de Tillemont. A Paris, chez Rollin fils, Quai des Augustins, à S. Athanase & au Palmier. 1738. vol. in-4°. de 711. pag. sans les Tables des citations & des articles, & sans l'Eloge de M. de Tillemont.

LE premier Volume de cette Histoire fut imprimé pour la première fois à Paris in-4°. chez Charles Robustel en 1690. le second en 1691. le troisième en 1692. le quatrième en 1697. le cinquième en 1701. trois ans après la mort de l'Auteur, & notre Journal de ces mêmes années en a rendu compte. Ce *sixième Volume* que nous annonçons paroît donc 37 ans après les cinq premiers, dont il y a même eu plus d'une Edition. Il n'est pas étonnant que la suite d'un Ouvrage, dont les commencemens n'ont pas eu un certain débit, reste sans

voir le jour, entre les mains d'un Libraire qui en a fait l'acquisition. Mais l'Histoire des Empereurs par M. de Tillemont, n'est pas à beaucoup près dans le même cas, & il n'est pas aisé d'imaginer pourquoi on en a interrompu la Continuation pendant si long-tems. Est-ce que la mort de l'Auteur l'avoit empêché de mettre ce Volume en état d'être imprimé? A-t-il fallu retoucher son Manuscrit? Ou est-ce pure négligence de la part de ceux qui en étoient les dépositaires? C'est de quoi on n'a pas jugé à propos de nous instruire. L'auteur

braire ; dans un court Avertissement, se contente d'assurer que ce sixième Tome ne cede point aux précédens en fait d'exactitude ou d'érudition ; & sur cette assurance qui nous paroît bien fondée , il se flatte que le public le recevra, avec la même satisfaction qu'il a reçu les autres Ouvrages du même Auteur.

Ce Volume , à la tête duquel on a mis l'Eloge de M. de Tillemont , tiré des Hommes Illustres de M. Perrault , comprend l'Histoire de l'Empire Romain durant le cinquième siècle depuis Théodose II. qui succéda à son pere Arcade en 408. jusqu'à l'Empereur Anastase qui mourut en 518.

L'Auteur y décrit avec autant de détail qu'on en trouve dans les Volumes précédens les actions, les Loix, les guerres de chaque Empereur, les événemens politiques arrivés sous leur regne, la qualité & le nom des Magistrats, des Officiers & des Généraux d'Armées, il y fait connoître les Hommes de Lettres qui se sont distingués dans ce siècle, il y discute ce qui a rapport aux différentes dates, lorsqu'elles ont quelques difficultés, & il y entremêle de ces réflexions pieuses & Chrésiennes qui caractérisent si bien M. de Tillemont. Enfin on a eu soin de distinguer par des crochets ce qui est de lui d'avec les extraits des anciens Ecrivains qu'il employe, & dont son Ouvrage, comme on l'a déjà dit de ses autres Livres du même genre, n'est qu'une espèce de tissu, où la vérité paroît sans aucun ornement,

Comme le cinquième siècle est sur-tout mémorable par les efforts redoublés que firent de tous côtés les Nations barbares pour détruire l'Empire Romain qui y succomba enfin en Occident : M. de Tillemont, outre la Vie des Empereurs, a encore donné en particulier celle d'Attila & d'Odoacre, les deux plus redoutables ennemis des Romains, & il a fait un article séparé pour l'Etat de la Grande Bretagne au cinquième siècle.

Il ne nous est pas possible de donner des extraits de tant de matières différentes, & d'ailleurs assez généralement connus : nous nous bornerons d'autant plus volontiers à ce qui regarde Attila & Odoacre, que leur Histoire se trouve extrêmement liée avec celle des Princes qui dans ce tems-là ont gouverné l'Empire Romain, soit en Orient, soit en Occident.

Avant Ammien-Marcellin, suivant M. de Tillemont, peu d'Auteurs ont parlé des Huns dont Attila étoit Roi. Ces peuples n'avoient rien que de difforme & d'effrayant dans leur personne, & leurs mœurs étoient toutes barbares. Ils n'avoient pour nourriture que des racines sauvages, & de la chair crüe. Leurs charriots leur servoient de logemens. Ils étoient sans cesse dans les bois & sur les montagnes, où ils s'accoutumoient dès l'enfance à souffrir la faim, la soif, & toutes sortes d'incommoditez. Ils étoient toujours à cheval, jusqu'à y manger & y dormir ; ils n'avoient aucune demeure fixe, ni

d'autre loi que leur fantaisie. Ils n'avoient aucune Religion , ni vraie ni fausse ; mais ils étoient infidèles , légers & colères. Ce portrait ne ressemble pas mal à ce que les Voyageurs rapportent des Tartares d'aujourd'hui.

Les Huns traverserent les Palus Méotides , au-delà desquels ils habitoient , & s'étant soumis les Alains & les Gots vers l'an 376. ils s'emparèrent des Pays que ceux-ci occupoient , & s'étendirent jusque sur les bords du Danube , au-dessus & du côté de son embouchure , du côté de l'Orient , ils s'étendoient jusqu'aux Portes Caspiennes qui terminoient l'Ibérie & le Mont Taurus. Cette Nation étoit partagée en différens peuples qui avoient leurs noms particuliers , mais que l'on comprenoit sous le nom général de Huns ou de Scythes. On croit que les Hongrois & les Turcs même ont tiré d'eux leur origine.

Attila dont les ancêtres avoient régné sur les Huns , succéda avec son frere Blada à Roas son oncle en 433. ou 434. Ces deux Princes signalerent les commencemens de leur regne par le Traité honteux qu'ils obligèrent Théodose II. de faire avec eux , & par lequel au lieu de 350. livres d'or qu'on avoit accoutumé de donner aux Huns , on leur en promit 700 pour avoir la paix , & on leur abandonna les Nations barbares qu'il leur plairoit s'assujettir , quoiqu'elles fussent sous la protection ou dans l'alliance de l'Empire. En conséquence de

ce second article ils firent de nouvelles conquêtes ; l'envie de dominer seul , fit naître à Attila le criminel dessein de se défaire de son frere , & il le fit tuer en 444. ou 445. Ce parricide le rendit maître de toute la Nation des Huns , & on marque en général qu'il possédoit seul les Royaumes de la Germanie & de la Scythie , ce qui ne s'étoit point encore vu. Il songea à attaquer la Perse , mais il aima mieux tourner toutes ses forces contre l'Empire Romain. Il attaqua de nouveau l'Empereur Théodose II. en 447. il ravagea la Thrace , l'Illyrie , & d'autres Provinces de l'Empire d'Orient , & força l'Empereur , à la faiblesse duquel il insulsoit de la manière la plus insolente & la plus fiere , à faire une paix encore plus honteuse que celle qu'il avoit conclue quelques années auparavant.

Attila , après avoir été le fléau de l'Empire d'Orient , ne fut pas long-tems à l'être aussi , mais d'une manière encore plus cruelle de l'Empire d'Occident , que Valentinien III. gouvernoit depuis 423. Cet Empereur avoit une sœur appelée *Justa - Grata - Honoria* , on croyoit qu'il étoit de l'honneur & de l'intérêt de la Cour qu'elle demeurât Vierge , comme les sœurs de Théodose le Jeune : mais elle n'en avoit aucune envie , & pour cela on la tenoit renfermée par ordre de Valentinien , ou plutôt de Placidie sa mere. Cette jeune Princesse qui pouvoit avoir alors 16 ou 17 ans ne put souffrir long-tems

cette contrainte. Elle envoya secrètement un de ses Eunuques à Attila pour l'exciter à prendre les armes, & à venir en Italie l'épouser. Elle lui envoya un anneau, soit dès ce tems-là, soit depuis, pour l'assurer de sa foi, & en assurer les autres. Attila ne s'étant pas engagé d'abord à cette entreprise, la Princesse fit avec son Intendant ce qu'elle ne pouvoit faire avec lui, & elle en devint grosse. Les mauvais traitemens qu'elle recevoit de la part de Valentinien & de sa mere redoublerent, & elle n'en fut depuis que plus vive à solliciter le Roi des Huns contre son frere. Cependant ce ne fut que vers l'an 449. qu'Attila lui déclara la guerre sur un prétexte assez léger, qu'on peut voir dans le Livre même. On ne dit point qu'il se soit servi du prétexte de la Princesse Honorée qu'après la mort de Théodose.

On assure que voulant attaquer tout à la fois Théodose & Valentinien, Attila envoya deux Gots leur dire à l'un & à l'autre ces propres termes : *Attila mon maître & le vôtre, m'envoie vous dire que vous lui prépariez un Palais.*

L'Historien ajoute qu'Attila étoit encore excité à faire la guerre dans l'Occident par la division de deux freres fils de Clodion, qui prétendoient tous deux succéder à leur pere, l'un par le secours des Huns, & le cadet qui peut bien être Mérovée, par l'appui d'Aëce, Général des Armées Romaines. Attila vouloit encore marcher contre les Gots ou Visigots du Langue-

doc, en faveur de Genseric Roi des Vandales.

Marcien qui avoit succédé en 450. à Théodose le Jeune n'eut point la foiblesse de son prédécesseur; il répondit à ceux qui lui demanderent les tributs que celui-ci avoit promis aux Huns, que Théodose ne regnoit plus, que pour lui il avoit de l'or pour ses amis, & du fer pour ses ennemis. Cette fermeté fit prendre à Attila le parti de porter ses armes vers l'Occident, croyant que quand il auroit vaincu les Italiens, les Gots & les François, il ne trouveroit plus de résistance dans l'Orient.

Il trompa pendant quelque tems les Romains par une fausse apparence de paix, & dans cet intervalle il rassembla toutes les forces des Huns & des Nations voisines. Son armée composée de tous les Barbares du Nord étoit de 500 mille hommes, & selon d'autres de 700 mille; mais il n'étoit pas nécessaire qu'il amenât toutes ces troupes dans les Gaules. Il passa le Rhin vers le commencement de l'année 451. Il publioit qu'il ne vouloit faire la guerre qu'aux Visigots, & garder la paix avec les Romains, & qu'ainsi il ne vouloit que traverser les Gaules, & passer la Loire à Orléans, pour aller attaquer les Gots dans la Guyenne & le Languedoc. Il entra sans résistance dans plusieurs Villes sous cette fausse apparence de paix. Mais les Provinces des Gaules & les Villes qui l'avoient reçu sçurent bien-tôt à quoi s'en tenir, par les hostilités & les

violences qu'il y commit. Les autres Villes lui fermerent leurs portes , & il en emporta un grand nombre par force. On met de ce nombre l'ancienne Ville de Tongres , Trèves , Strasbourg , Spire , Wormes , Mayence & les autres Villes des environs , Arras , Bezançon , Toul , Langres , Reims , Mets & la Capitale du Vermandois ; lesquelles furent forcées , saccagées ou reduites en cendres.

La Ville de Troyes , selon M. de Tillemont , échappa à la fureur des Huns par les prières de l'illustre S. Loup son Evêque , & à l'égard de Paris , l'Historien remarque , d'après la Vie de Sainte Genevieve , que la terreur du nom d'Attila , & des ravages que les Huns faisoient par-tout , obligeant les Parisiens à songer à abandonner leur Ville pour se refugier avec leurs biens en des lieux plus forts , Sainte Genevieve les exhorta à ne penser qu'à implorer le secours de Dieu , par les jeûnes , par les prières , par les veilles , les assurant que Dieu protegeroit Paris. Que les femmes la crurent , & passèrent plusieurs jours en prières dans le Baptistère , tandis que les hommes ne songeoient qu'à noyer ou lapider la Sainte , comme une faulx Prophetesse , qui en retenant leurs femmes , les exposoit à la fureur des Barbares ; mais que le respect de S. Germain d'Auxerre les retint , & que l'évenement vérifia la prophétie de Sainte Genevieve , les Huns n'ayant pas approché de Paris.

Au sujet du Siège qu'Attila alla mettre devant Orléans , Ville , dit l'Historien , destinée de Dieu pour arrêter plus d'une fois les victoires des conquerans & pour retablir la France , on trouve ici quelques discussions sur la Vie de S. Agnan , alors Evêque de cette Ville. Ce Saint Evêque alla à Arles trouver Aëce Général des Armées Romaines dans les Gaules pour le prier de venir au secours d'Orléans. Aëce ramassa avec une diligence incroyable tout ce qu'il pouvoit avoir de Troupes , auxquelles se joignirent celles de Théodoric Roi des Visigots qui le vint joindre avec ses deux fils aînés , Thorismond & Théodoric ; il les augmenta encore d'un grand nombre de François qui suivirent leur Roi , (Mérovée) & de Soldats des autres Nations de la Celtique & de la Germanie , que les Romains avoient eus autrefois pour sujets , & qu'ils se trouverent alors heureux d'avoir pour auxiliaires & pour alliés. Aëce parut devant Orléans dans le tems même qu'Attila entroit dans cette Ville qu'il avoit forcée. Les Romains y entrèrent après lui , & l'obligerent à en sortir , après avoir fait un grand carnage des siens.

Attila contraint de quitter Orléans , se retiroit en fuyant avec son Armée du côté du Rhin. Après avoir passé à Troyes , il s'arrêta pour donner combat dans les campagnes de Mauriac , ainsi nommées du lieu de Merry sur Seine , au Diocèse de Troyes , ou de celui de

Maura

Maura ; au Diocèse de Châlons. Aëce qui l'avoit toujours suivi avec ses Troupes , l'y joignit ; & ce fut dans ce lieu que se livra cette sanglante bataille qui fut si funeste à Attila qui la perdit , & à Théodoric Roi des Visigots qui y fut tué ; on compte que dans cette journée il périt au moins 177 mille hommes, Attila vaincu , regagna promptement les bords du Rhin , & tel fut le succès de sa fameuse entreprise contre les Gaules. Elle fut terrible par ses efforts , & plus encore par la frayeur qu'elle jeta dans l'esprit des peuples. La postérité , selon M. de Tillemont , y a encore ajouté quelque chose ; car on remarque qu'elle a souvent attribué aux Huns & à Attila beaucoup de ravages & de crimes, dont les François , les Allains , & d'autres Barbares étoient coupables.

Après une courte digression sur S. Aurée de Mayence , & S. Nicaise de Reims qu'on prétend avoir été martyrisés par les Huns , l'Historien revient à Attila que sa défaite avoit mis en fureur au lieu de l'abattre. Il ne songea qu'à réparer ses forces pour s'aller jeter sur l'Italie , & il y entra en effet en 452. L'effroi fut si grand par-tout que personne ne songea même à se défendre. Il prit & saccagea d'abord Aquilée , Métropole de la Vénétie , & en fit ensuite autant aux autres Villes de cette Province. L'opinion commune , remarque l'Auteur , est que les peuples de la Vénétie , pour éviter la cruauté des

Septemb.

Huns , se retirèrent dans les Îles qui étoient sur leurs côtes , & que c'est ce qui a donné l'origine à la célèbre Ville de Venise. De-là ils allèrent à Milan , Capitale de la Ligurie , & le Siège ordinaire de Empereurs , & à Pavie ; ils renversèrent ces deux Villes , ravagèrent avec la dernière cruauté tous les lieux voisins , & ruinèrent ainsi presque toute l'Italie. On dit qu'Attila voyant à Milan des Tableaux qui représentoient des Empereurs Romains assis sur des Trônes d'or , & à leurs pieds des Scythes , c'est-à-dire des Gots ou des Huns ; il ordonna qu'on le peignît assis aussi sur un Trône , & les Empereurs chargés de sacs sur leurs épaules , dont ils répandoient l'or à ses pieds.

Attila voyant ses Troupes considérablement diminuées par le défaut de vivres & par les maladies , délibéroit s'il iroit à Rome , où sans doute , il n'auroit trouvé aucune résistance , lorsqu'il rencontra auprès de Mantoue le Pape S. Léon avec d'autres Ambassadeurs que Valentinien III. lui envoyoit pour traiter de la paix. Il se laissa fléchir moyennant un tribut qu'on promit de lui payer tous les ans , & s'en retourna au-delà du Danube avec tous ceux qu'il avoit amenés. De retour dans ses Etats , il n'y put demeurer en repos , & on prétend qu'il revint dans les Gaules par les Alpes , pour combattre les Alains , établis dans le Valentinois , & pour se venger ensuite des Visigots.

On veut de plus qu'il ait été

C c c c

battu par Thorismond , fils de Théodoric , tué dans les plaines de Châlons : mais ce second voyage ne paroît pas trop certain à M. de Tillemont ; ce qui est sûr , selon lui , c'est qu'Attila mourut en 453. aussi-tôt après qu'il fut revenu d'Italie.

Non content du nombre infini de femmes qu'il avoit , il voulut encore épouser une jeune & très-belle fille nommée Ildice. Le jour des nœcs , transporté de joye , plein de vin & accablé de sommeil , il se coucha renversé sur le dos. Dans cet état il fut surpris d'une hémorragie à laquelle il étoit sujet , & le sang lui étant rentré dans la gorge , il en fut étouffé. Telle fut , dit l'Historien , la mort honteuse que l'ivresse causa à un Roi qui s'étoit tant signalé dans la guerre , & cette mort fut la juste récompense de tant de sang que son ambition lui avoit fait répandre , & particulièrement du parricide qu'il avoit commis en la personne de son frere.

L'Auteur décrit ensuite le détail que les Huns portèrent d'Attila , suivant la coutume de leur Nation , & les funérailles qu'on lui fit. On mit son corps au milieu de la campagne sous une Tente de soye. Des Cavaliers courant tout autour de cette Tente , comme dans un Cirque , chantoient sur des tons lugubres les grands exploits de leur Roi , & après l'avoir ainsi pleuré , ils firent un festin sur son tombeau , mêlant ainsi la joye avec la tristesse. Quand la nuit fut venue ,

on mit secrètement en terre le corps de ce Prince , enfermé dans trois Cercueils les uns dans les autres , le premier d'or , le second d'argent , & le troisième de fer. On y mit aussi les armes d'Attila , des Carquois enrichis de pierres précieuses , & plusieurs autres ornemens , & pour empêcher la curiosité des hommes de rechercher tant de richesses , on tua ceux qui avoient travaillé à cette Sépulture.

Après avoir ainsi rapporté ce que l'Histoire nous apprend de la Vie & des actions d'Attila dans des Monumens auxquels la raison nous oblige de donner quelque créance , M. de Tillemont avoue qu'il auroit pu y ajouter beaucoup de choses tirées de quelques Histoires modernes qu'il nomme ; mais il n'a pas cru devoir employer son tems à chercher quelque fait , ou quelques particularitez incertaines , parmi d'autres qui sont certainement fausses & fabuleuses.

Pour nous , nous finirons ce qui regarde Attila , en remarquant avec l'Auteur , que tout ce grand Empire que ce Prince avoit élevé dans le Nord par tant de travaux & tant de crimes , fut renversé aussi-tôt après sa mort , & n'eut par conséquent pas plus de 8 ou 10 ans de durée. Ses enfans ne pouvant s'accorder sur le gouvernement & le partage de tant de Provinces , se ruinerent les uns les autres par de cruelles guerres , & donnerent moyen aux peuples que leur pere avoit soumis , de se soulever contre eux , & de mépriser leur puissance.

ODOACRE, de l'Histoire duquel il nous reste à rendre compte dans cet Extrait, renversa 23 ans après Attila, l'Empire Romain en Occident, que celui-ci avoit si fort ébranlé. Cette mémorable révolution arriva, comme l'on sçait, l'an 476. tems auquel le Patrice Oreste fit proclamer son fils Augustule Empereur, & que les Vigots, les Vandales, les François, les Bourguignons & les Sueves s'étoient emparés de la plupart des Provinces de cet Empire. Alors, suivant M. de Tillemont, presque toute la Milice Romaine consistoit en diverses Troupes d'Allains, de Squires, & d'autres Barbares, que l'on comprenoit quelquefois sous le nom de Gots, & que les Romains appelloient les Alliés. Ces Barbares se fortifioient toujours, & les Troupes Romaines s'affoiblissant à proportion, devinrent enfin absolument les maîtres, & les Empereurs étoient contraints de leur accorder bien des choses, parce qu'ils n'osoient les leur refuser. Ils en vinrent donc, ajoute l'Historien, à cette insolence de prétendre que toutes les terres de l'Italie leur devoient appartenir, & ils vouloient obliger Oreste, qui gouvernoit l'Empire d'Occident sous le nom de son fils, à leur en donner au moins le tiers. Sur le refus d'Oreste ils se souleverent, & prirent pour Chef l'un d'eux nommé *Odoacre*, qui promit de leur donner ce qu'Oreste leur refusoit.

On a donné plusieurs noms à ce

Prince, & on ne sçait pas bien précisément de quelle Nation il étoit. On assure qu'il étoit de très-basse naissance, & que lorsqu'il songea à se rendre maître de l'Italie, il étoit dans les Gardes de l'Empereur Augustule. Il quitta son Pays étant encore jeune, & vint avec quelques autres Barbares en Italie pour y porter les armes. On raconte que la réputation des miracles de S Severin étant alors très-grande dans la Norique, Odoacre vint en passant avec ses Compagnons lui demander sa bénédiction; quoiqu'apparemment il fût dès lors Arien, comme il est certain qu'il le fut depuis. La Cellule du saint Solitaire étoit si basse qu'Odoacre étoit obligé de se baïsser pour ne pas donner de la tête contre le plancher; ce qui donna occasion au Saint de lui faire connoître que Dieu l'éleveroit quelque jour à un état plus éminent & qu'il feroit bien-tôt des presens plus riches que n'étoient ses habits. Odoacre, dit-on, se souvint de cette prédiction, & témoigna toujours beaucoup de respect pour S. Severin.

Odoacre déclaré Chef de l'Armée revoltée, n'eut pas de peine à s'emparer de l'Italie. Il prit Oreste dans Pavie, où ce Patrice s'étoit réfugié, & lui fit ôter la vie quelques tems après. Ayant ensuite trouvé Augustule dans Ravene, il lui ôta les marques de la dignité Impériale, sans lui faire d'autre mal. Il l'envoya dans la Campanie, auprès de Naples, pour y vivre

comme particulier dans une espece d'exil, mais avec une grande liberté, & il lui assigna même un revenu de six mille livres d'or. Après quoi Odoacre se fit proclamer Roi d'Italie. Ce fut le 23^e d'Aoult 476. Ainsi, dit M. de Tillemont, par un terrible jugement de Dieu Rome se vit assujettie à un Barbare & un Arien, & l'Empire Romain finit en Occident, où il avoit pris naissance, après avoir duré 507 ans, à quelques jours près, depuis la bataille d'Actium, qui établit la Monarchie d'Auguste, & l'an 1229. depuis la fondation de Rome.

Odoacre régna avec assez de tranquillité pendant environ treize ans, au bout desquelles le grand Théodoric, Roi des Ostrogots, animé par sa propre ambition, & par les sollicitations des ennemis d'Odoacre, passa en Italie pour en faire la conquête. Il y entra avec l'armée des Ostrogots l'an 489. du côté de la Vénétie. S'étant avancé jusqu'au pont de la rivière de Sonce, aujourd'hui la Zonzo, qui passe un peu à l'Orient d'Aquilée, il s'y arrêta pour faire reposer ses Troupes. Odoacre alla au-devant de lui jusque là avec une

Armée composée de toutes sortes de Nations, où l'on voyoit même plusieurs Rois. Ils se donnerent Bataille en cet endroit, & Odoacre y fut vaincu. Depuis cette défaite, qui fut suivie de plusieurs autres, les affaires de ce Prince allèrent toujours en empirant, jusqu'à ce qu'enfin, après avoir soutenu un siège de trois ans dans Ravenne, il fut obligé de se rendre à Théodoric qui le tua de sa main, en 493. Par sa mort commença en Italie la domination des Ostrogots.

A cette Histoire d'Odoacre on a fait succéder dans ce Volume celle des Bretons, où l'on rapporte, comme nous l'avons déjà dit, les changemens arrivés dans la Grande Bretagne durant le cinquième siècle. Il eût été à souhaiter qu'on y eût aussi ajouté l'Histoire de Clovis, à laquelle il paroît par la page 201. que l'Auteur a aussi travaillé, & à laquelle il renvoye même quelquefois, lorsqu'il parle de ce qui a rapport aux François. Si ce morceau n'est point égaré, peut-être le donnera-t-on dans le premier Volume que le Libraire semble promettre dans son Avertissement.

NOUVELLES LITTERAIRES.

ITALIE.

DE FLORENCE.

Museum Etruscum, exhibens insignia veterum Etruscorum Monumenta aneis tabulis CC nunc

primum edita & illustrata Observationibus Antonii-Francisci Gorii, publici Historiarum Professoris, Florentina. Typis Cajetani Albizini, in-fol., 2. vol. C'est-à-dire : Le Cabinet de Toscane, où l'on voit les célé-

bres Monumens des anciens Peuples de l'Etrurie , gravés en 200 planches , mis au jour pour la première fois , avec les Observations d'Antoine-François Gori , Professeur en Histoire à Florence. De l'Imprimerie de Cajetan Albizini , 1737. in-fol. 2. vol. Tom. I. planches 200. Tom. II. pag. 471. y compris la Table des matieres : & se trouve à Paris , chez de Bure l'aîné , Quai des Augustins.

H O L L A N D E.

D E L A H A Y E.

Histoire du Vicomte de Turenne , par l'Abbé Raguenet , 2. vol. in-12. 1738. Chez Jean Néaulme. On trouve des exemplaires de cet Ouvrage à Paris , chez Huart , rue S. Jacques ; Mouchet , au Palais ; Nion fils , & Didot , Quai des Augustins.

F R A N C E.

D E P A R I S.

Briasson , rue S. Jacques , à la Science , a achevé l'impression du *Bibliotheca Bibliothecarum Manuscriptorum nova* , du R. P. Dom Bernard de Montfaucon , Benedictin de la Congregation de S. Maur. 2. vol. in-folio.

On trouve chez le même Libraire & chez Huart , à la Justice , les *Aphorismes de Medecine* , traduits du Latin de M. Herman Boerhaave , par M. de la Mettrie 1. vol. in-8°.

—— *Le Traité de la Matiere Medicale du même Auteur* , contenant la dose & la composition des Médicaments indiqués dans les Aphorismes , traduits aussi par M. de la Mettrie , in-12.

Le Traité du Vertige , par M. de la Mettrie , qui se distribuoit ci-devant chez Prauti fils , se vend presentement chez Briasson.

Ce même Libraire a achevé l'impression des *Oeuvres de M. l'Abbé Nadal* , de l'Académie des Belles-Lettres , en trois Volumes in-12. ainsi que celle du *XL^e Volume des Mémoires pour servir à l'Histoire des Hommes Illustres dans la République des Lettres* , avec un Catalogue raisonné de leurs Ouvrages. Le 41^e Volume de cet Ouvrage est actuellement sous la Presse. Ce Volume sera suivi de quelques autres encore de la composition du Pere Nicéron , mort depuis peu.

Voici les titres de quelques autres Livres nouveaux qu'on trouve aussi chez Briasson : les *Sermons du Carême* , par le Pere du Fay , Jesuite , in-12. 4. vol. Lion. — *Le Hollandois* , ou *Lettres sur la Hollande ancienne & moderne* , par M. de la Barre de Beaumarchais , in-12. 3. Parties en un vol. — *Recherches sur les causes de la Guerre de Turquie & de Moscovie* , in-12. — *Leonidas* , Poëme traduit de Langlois , in-12. 3. Parties. — *Voyages & Aventures du Sieur le Beau chez les Sauvages de l'Amerique* , 2. vol. in-12. figures , Amsterdam. — *Prieres & Pêches Chrétiennes du Sr Chevreau* , in-18.

Traité du droit de retour des dots, des donations, des institutions contractuelles & des Testamens mutuels ; suivant l'usage & les maximes des Pays de Droit-Ecrit & des Pays Coutumiers. Par noble Arnaud de la Rouviere, Avocat au Parlement de Provence, in-12. 2. vol. à Paris. Chez Huart, rue S. Jacques, à la Justice. On imprime du même Auteur à Touloufe : *Traité de la revocation & nullité des donations, legs, institutions, fidei-commis, & élections d'héritiers par l'ingratitude, l'incapacité & l'indignité des donataires, héritiers, légataires substitués & élus à une succession*, in-4°. On trouvera incessamment des exemplaires de cet Ouvrage, à Paris, chez Huart.

Pensées diverses sur l'Homme, vol. in-8°. par l'Auteur connu du *Discours sur l'Art de négocier*, à Paris, chez Nyon fils.

Généalogies Historiques des Rois, Empereurs, & de toutes les Maisons Souveraines, Tom. III. contenant celle de la Maison Royale de France, Tom. IV. contenant celles des Rois, Ducs, Comtes, &c. de Bourgogne, exposées dans des Cartes Généalogiques & Chronologiques, tirées des meilleurs Auteurs, avec des explications historiques, & les Armoiries, in-4°. à Paris, chez Théodore le Gras, au Palais; Lamesle, pere & fils, rue de la vieille Bouclerie; Giffart & Briasson, rue S. Jacques; Chaubert & la Veuve Pissot, Quai des Augustins.

Un sçavant Religieux Bénédictin, de l'Abbaye de S. Benigne de Di-

jon & de la Congregation de Saint Maur, se propose de donner au public l'*Histoire générale & particulière de Bourgogne*, qui comprendra tout ce qui concerne les premiers Bourguignons connus, leur ancien Royaume, & les autres Royaumes qui ont été formés de ses débris; le Duché de Bourgogne tel qu'il a été avant & sous les Ducs de la première Race, sous ceux de la seconde, & sous nos Rois depuis sa réunion à leur couronne. Elle sera enrichie de Cartes Géographiques, & de vignettes, de plans, de bas-reliefs, Portiques, Tombeaux en taille-douce, & des sceaux des anciens & nouveaux Ducs & autres. L'Ouvrage entier contiendra 3. vol. in-fol. Cet important Ouvrage est proposé par Sousscription, aux conditions suivantes : on donnera le premier Volume dans le courant de 1739 & le second en 1740. les autres à mesure qu'ils seront fournis par l'Auteur. Chaque Volume en blanc coûtera 26. liv. aux Sousscripteurs, dont on payera 18 liv. en sousscrivant; & lorsqu'on délivrera le premier Volume, il sera payé 8. liv. & pareille somme de 18. liv. pour la Sousscription du second Volume. Ceux qui voudront sousscrire s'adresseront à Paris, chez Briasson. Le Projet que distribue ce Libraire contient le détail de ce qui sera compris dans les deux premiers Volumes; à chaque Volume, dont on fera près de commencer l'impression, on en donnera un semblable. On ne recevra des Sousscriptions que jusqu'à la fin du mois

de Novembre prochain. Nous ne pouvons qu'applaudir aux sages précautions que Monseigneur le Chancelier a prises pour assurer l'état des Souscripteurs, & qu'on peut voir dans le Projet.

Rollin fils, Libraire, Quai des Augustins, distribue depuis quelques tems un Projet de Souscription pour l'*Histoire Générale des Cérémonies, Mœurs & Coutumes Religieuses de tous les Peuples du Monde, représentées en 243. figures dessinées de la main de Bernard Picard*, avec des explications historiques & curieuses : par une Société de Gens de Lettres. Ouvrage enrichi d'un grand nombre de vignettes, culs-de-lampe, & lettres grises, 7. vol. in-fol. Il assure que l'Ouvrage sera achevé dans le cours de l'année 1740. & qu'on n'en tirera que 330 exemplaires, savoir 300 en petit papier & 30 en grand ; le petit papier doit coûter pour ceux qui voudront retenir des exemplaires d'avance 150 liv. & le grand papier 200 liv. ceux qui n'en auront point retenu payeront 250 liv. pour le petit papier & 350 pour le grand. Cet Ouvrage paroît d'abord le même que celui qu'a publié en Hollande Jean-Frédéric Bernard sous le titre de *Cérémonies & Coutumes Religieuses*, &c. en 7 Volumes in-fol. On y trouvera cependant, suivant les Auteurs du Projet, une différence considérable, en ce qu'outre plusieurs ornemens nouveaux dont on a cru le devoir enrichir, on a cru devoir aussi le purger des fautes nombreuses de l'Edition Hol-

landoise. Quant aux explications qu'on traite dans le nouveau Projet de faites à la hâte, de mal digérées, d'indécentes mêmes, on promet de leur en substituer de composées par d'excellentes plumes dont on doit attendre des détails sçavans, bien arrangés, bien assortis, & écrits selon toutes les règles de la bienséance & du bon goût.

A ce propos, nous croyons devoir informer nos Lecteurs que nous venons de recevoir un Avis au Public en forme de Mémoire Apologetique, de la part de Bernard, Libraire d'Amsterdam, dans lequel ce Libraire répond à tout ce que les Auteurs du nouveau Projet jugent à propos de reprocher à l'exécution de son Ouvrage. Comme ce Mémoire peut se trouver ici chez differens Libraires, auxquels il en a pareillement adressé des copies, nous y renvoyons & nous nous contenterons d'annoncer ici que l'entreprise du Libraire de Paris a déterminé celui d'Amsterdam à offrir autant d'exemplaires qu'on souhaitera des 7 Volumes in-fol. des *Cérémonies & Coutumes Religieuses*, &c. de sa fabrique à 70 florins argent de Hollande pour le petit papier & à 90 florins pour le grand papier, dont il assure qu'il ne lui reste que 26, il prie néanmoins ceux qui voudront se procurer des exemplaires de cet Ouvrage à ce prix de s'adresser directement à lui, attendu que le prix modique auquel il le rednit, ne lui permet pas de faire de rabais aux Commissionnaires. Nous ajouterons encore, parces

que cela nous paroît essentiel, que le Libraire d'Amsterdam assure précisément que les figures dont le Libraire de Paris se propose d'orner son Edition sont un reste de 475 exemplaires de figures qu'il avoit vendues au Sieur du Bose, Marchand d'Estampes, établi en Angleterre, lesquelles il n'a fait tirer qu'après avoir rendu ses exemplaires complets & fait tirer 500 autres exemplaires des mêmes figures pour une Edition de l'Ouvrage entier en Hollandois.

On trouve chez Jean-Baptiste de l'Espine, Libraire - Imprimeur du Roi & de l'Académie de Soissons, rue S. Jacques, à S. Paul, la Dissertation de M. le Bœuf, Chanoine & Sous-Chantre d'Auxerre, sur plusieurs circonstances du Règne de Clovis, & en particulier sur l'antiquité des Monnoyes de nos Rois, & de celles qui portent le nom de Soissons. Cette Piece a remporté le prix de l'Académie de Soissons pour l'année 1738.

T A B L E

DES ARTICLES CONTENUS DANS LE JOURNAL DE SEPT. 1738.

| | |
|---|----------|
| O <i>Œuvres de M. l'Abbé de Pons,</i> | pag. 515 |
| <i>L'Aristippe moderne,</i> | 524 |
| <i>Le Méchanisme, ou le nouveau Traité de l'Anatomie du globe de l'œil, &c.</i> | 529 |
| <i>Lettre sur les Elémens de la Philosophie de Newton,</i> | 534 |
| <i>Journal des Audiences & Arrests du Parlement de Bretagne, &c.</i> | 542 |
| <i>Mémoires pour servir à l'Histoire des Insectes, Tom. III.</i> | 547 |
| <i>Histoire des Empereurs, &c.</i> | 564 |
| <i>Nouvelles Littéraires,</i> | 572 |

Fin de la Table.

LE
JOURNAL
DES
SCAVANS,
₃
POUR

L'ANNE'E M. DCC. XXXVIII.

OCTOBRE.

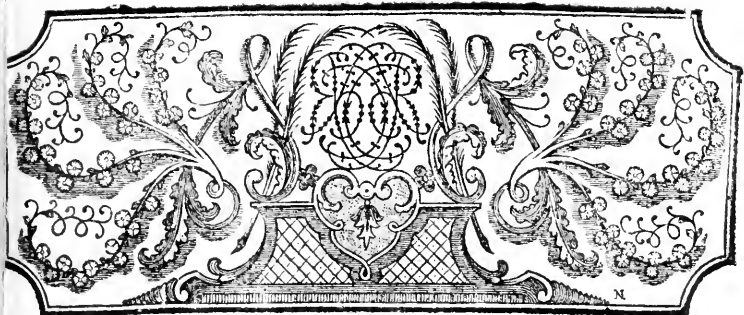


A PARIS,

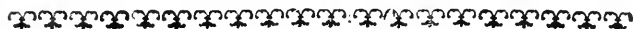
Chez CHAUBERT, à l'entrée du Quay des
Augustins, du côté du Pont Saint Michel, à la
Renommée & à la Prudence.

M. DCC. XXXVIII.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROY.



LE
JOURNAL
DES
SCAVANS.



OCTOBRE M. DCC. XXXVIII.

LE THEATRE DE PIERRE CORNEILLE : NOUVELLE
Edition. A Paris, chez Giffey, rue de la Vieille Bouclerie; Bordenet,
Huart, rue S. Jacques; Nyon fils, Quai des Augustins, 1738. 5. vol.
in-12.

Nous nous faisons un grand plaisir d'annoncer cette nouvelle Edition des Oeuvres du premier de nos Poëtes, & d'exciter la reconnoissance du public pour celui qui en a pris soin. Outre qu'elle l'emporte sur toutes celles

Octobre.

qui l'avoient précédée, les meilleures entre celles-ci, étoient devenues assez rares; & on en étoit presque reduit à ne pouvoir lire ces Pieces admirables que dans des Editions remplies de fautes de toute espece, d'où il arrivoit qu'on

D d d ij

les étoit beaucoup moins. Ces fautes, multipliées à un certain point, font un travail pénible d'une lecture délicate. Mais elles étoient d'autant plus importantes dans les Poèmes du grand *Cornucille*, que ce ne sont pas des Ouvrages à être lus en courant, & qu'ils exigent par eux-mêmes assez d'application des Lecteurs. Ainsi on peut dire, du moins par cette raison, que M. Jolly a encore plus servi les Lettres par cette Edition de C. que par celles qu'il donna de *Racine* & de *Molière* il y a quelques années. On avoit moins besoin de celles-ci.

On se tromperoit fort si l'on croyoit qu'il n'a fallu à M. J. que des soins & des peines pour le travail dont il s'est chargé. Sans une grande connoissance du Théâtre, sans beaucoup d'intelligence & de goût, il n'auroit point réussi. Il mérite donc autant d'estime que de reconnaissance.

Cette Edition est enrichie de quelques recherches dont nous allons rendre compte; mais on s'est attaché sur-tout à la rendre aussi correcte qu'il étoit possible. En effet cette correction est l'essentiel. Les recherches ne peuvent guères être que curieuses.

On a eu recours à l'Edition de 1663. in-folio, & à celle de 1682. in-12. donnée, pendant la vie du Poète, par son digne frere. Il négligea d'y joindre les Epîtres Dédicatoires & les Avertissemens qui se trouvoient dans les Editions précédentes; & ces Pièces n'ont plus reparu depuis. C'étoit une

vraie perte. En les examinant, on s'est aperçu qu'elles renfermoient plusieurs circonstances intéressantes, & dont l'assemblage aideroit à composer une Histoire du Théâtre de P. C. Cet objet a déterminé à les imprimer; & on s'est trouvé en état de rétablir vingt Epîtres Dédicatoires, & environ autant d'Avertissemens.

Venons maintenant au détail des remarques de M. J. sur chacune des Pièces de C. Nous choisirons celles qui nous ont paru les plus importantes & les plus curieuses.

Mélie, 1633. * le succès de cette Comédie représentée en 1625 (l'Auteur étoit né en 1606.) donna lieu à l'établissement d'une nouvelle troupe de Comédiens. Dans la premiere Edition in-4°. elle a pour titre : *Mélie, ou les fausses Lettres, Piece Comique.*

» Lorsque *Mélie* parut pour la
» premiere fois, elle se ressenoit
» beaucoup du ton que les premiers Poètes, & *Hardy* avoient
» donné à la Comédie. Quelques
» pensées libres, & de fréquens
» baisers y faisoient la plus grande
» partie du Comique; on n'en
» connoissoit guères d'autre. M. C.
» reforma, dans la seconde Edition, toutes ces indecences. Il
» corrigea aussi le stile & la versification de cette Comédie.

Clitandre, 1632. A la fin de la premiere Scène du quatrième Acte,

* Cette date & les suivantes sont celles de l'impression des Pièces, & non de leur représentation.

Pymanie, étant seul avec *Dorise*, dont il n'a pû vaincre les rigueurs, veut enfin user de violence. *Dorise* tire une éguille qui étoit dans ses cheveux, lui crève un œil, & s'enfuit. *Pymanie* fait une longue apostrophe à cette éguille. C'est peut-être de-là, dit notre Editeur, qu'est née cette façon de parler, *discourir sur la pointe d'une éguille*. Mais il soumet cette conjecture aux lumières de ceux qui peuvent décider, si le proverbe est plus ancien que la Piece de C.

La Veuve, 1634. Cette Comédie est la seule au-devant de laquelle on trouve, dans les anciennes Editions, les complimens en vers que les autres Poëtes adressoient à C. L'Editeur ne rapporte que celui de *Mairet*. » Cette circonstance » donne lieu d'observer que par un » usage alors établi, les Auteurs se » louoient réciproquement, & » qu'ils étoient les premiers à publier le mérite de leurs confreres. » Auroient-ils bien pû s'aimer ?

Ce doute n'est que trop fondé. Les hommes n'ont-ils pas toujours été à peu-près les mêmes ? Les usages changent ; mais les passions ne changent point. La jalousie & l'envie ont toujours été & seront toujours une source d'inimitié entre rivaux. Mais pourquoi n'éviter pas au moins ces haines éclatantes qui donnent des Scènes au public, & qui avilissent les talens ? Comment avec tant d'esprit ne voit-on pas le tort qu'on se fait ? C'est qu'on n'a que de l'esprit. C'est qu'un Auteur admirable n'est souvent qu'un

homme méprisable.

La Galerie du Palais, 1637. Cette Piece est la première où l'on ait vu l'agréable Rôle de Suivante. Ainsi C. en est l'Inventeur. Ce personnage a succédé à celui de nourrice, représenté par des hommes habillés en femmes & masqués.

Le Cid, 1637. M. de *Châlon*, Secrétaire des Commandemens de la Reine-Mere, s'étoit retiré à Roüen dans sa vieillesse. Il avoit toujours passé à la Cour pour homme d'esprit & de goût ; & C. fut curieux de le voir. M. de *Châlon* lui conseilla d'apprendre l'Espagnol, pour pouvoir lire les Auteurs Dramatiques de cette Nation ; & il l'assura qu'il y trouveroit de grandes beautés, qu'il pourroit transporter avec succès sur notre Théâtre. C. suivit ce conseil ; & le *Cid* en fut le premier fruit. Il emprunta le sujet de cette Piece de *Guillermo de Castro*.

La tradition nous a conservé 4 vers du *Cid* qui n'ont jamais été imprimés. Les voici.

Ces satisfactions n'apaisent point une
ame.

Qui les reçoit, n'a rien ; qui les fuir, se
distingue :

Et de pareils accords l'effet le plus commun,

Est de perdre d'honneur deux hommes
au lieu d'un.

Il dut en coûter à C. pour supprimer de si beaux vers.

Depuis quelques années les Comédiens ont retranché du *Cid* le Rôle de l'Infante ; & ils jouent

cette Tragédie sur une Edition que M. *Roufféau* en a faite à Bruxelles en 1728. Il n'en a coûté que quatre vers à M. *Roufféau* pour opérer ce retranchement. L'Éditeur les rapporte.

Horace, 1641. C'est le titre donné par C. mais les Comédiens & le public après eux, disent toujours, les *Horaces*.

Polyeuste, 1644. Bien des connoisseurs regardent cette Piece comme le Chef-d'œuvre de C. & c'est en particulier le sentiment de M. de *Fontenelle*. Cependant elle ne réussit point dans la lecture que l'Auteur en fit à l'Hôtel de Rambouillet. Les personnes d'esprit qui connoissent le Théâtre, n'en conclueront rien contre cette célèbre Societé. Si l'on avoit à s'étonner de quelques méprises en cette matiere, ce ne devroit être que de celles des Comédiens.

La premiere des Stances que dit *Polyeuste* dans la seconde Scène du quatrième Acte, finit par ces vers.

Toute votre félicité
Sujete à l'instabilité
En moins de rien tombe par terre;
Et comme elle a l'éclat du verre,
Elle en a la fragilité.

M. *Godeau*, dans une Ode antérieure à *Polyeuste*, avoit dit, en parlant des Grands :

Mais leur gloire tombe par terre;
Et comme elle a l'éclat du verre,
Elle en a la fragilité.

Il est difficile de croire que cette

conformité ait été un pur effet du hazard. C. n'en dit rien dans l'examen de *Polyeuste*. Cependant il a coutume d'avertir de ce qu'il emprunte d'autrui.

Ménage, dans ses Observations sur *Malherbe**, remarque que ces vers de M. *Godeau* & de C. sont imités de cette Sentence de *Pu-blius-Syrus* :

Fortuna vitrea est; tunc cum splendet, frangitur.

Avant les deux Poètes François; *Malherbe* avoit dit :

N'espérons plus, mon ame, aux promesses du monde;

Sa faveur est un verre, &c.

» J'ai ouï dire souvent à M. C.
» (ajoute *Ménage*) qu'il avoit fait
» dans son *Polyeuste*, au sujet de
» la Fortune, ces deux vers si cé-
» lébre :

Et comme elle a l'éclat du verre, &c.

» sans sçavoir qu'ils fussent de M.
» *Godeau* Evêque de Vence; car ils
» sont originairement de M. *Godeau*,
» qui les avoit faits dans son
» Ode au Cardinal de *Richelieu* *
» quinze ans avant que M. C. les
» eût faits dans son *Polyeuste*. Il est
» assez ordinaire de se rencontrer
» ainsi dans la pensée & dans l'ex-
» pression des autres, &c.

Ménage le prouve en effet par plusieurs exemples. Cependant il ne

* C'est M. J. qui nous a indiqué cet endroit de *Ménage*.

* L'Ode est à Louis XIII. & non au Cardinal de Richelieu.

doute pas que C. n'eût vu l's vers de M. Godeau, & qu'il ne les eût retenus. » Car (ajoute-t-il) il arrive souvent qu'une chose nous demeure dans l'esprit, & que l'Auteur de cette chose s'efface de notre mémoire. « Ainsi, selon Menage, C. n'a pas fait les vers en question; mais il a cru les faire; & par conséquent on ne doit pas l'accuser de les avoir pillés.

Héraclius, 1647. Pour désabuser ceux qui croient encore que le sujet d'*Héraclius* a été pris de *Calderon*, M. J. donne en peu de mots le plan de la Tragédie de ce Poète, intitulée: *En esta Vida todo es Verdad, y todo mentira* *. Il résulte de la comparaison de ce plan avec l'*Héraclius* de C. que le Poète François n'a point copié l'Espagnol dans l'économie de la Piece.

D. Sanche d'Arragon, Comédie *Héroïque*, 1650. C. est le premier qui ait employé le titre de Comédie *Héroïque*. Molière l'employa depuis. » Le refus d'un illustre suffrage, du C. dans l'examen de cette Piece, dissipa les applaudissemens que le Public lui avoit donnés trop libéralement, &c. » Il s'agit de *Louis de Bourbon*, Prince de Condé. Il y a du touchant, de l'attendrissant dans cette Comédie; & c'est par-là, dit un Critique, qu'elle déplut au Prince. Mais il le dit sans preuve. Il y a même lieu de croire que si on avoit attaqué le genre, C. en auroit dit quelque chose.

Nicomede, 1651. » Les Princes

» étant sortis de prison dans les tems qu'on représentait *Nicomede*, quelques vers donnerent matière à des applications qui augmentèrent le succès de cette Tragédie. » Pareille chose est arrivée plus d'une fois; & en général combien de circonstances étrangères à un Ouvrage, sur-tout à un Ouvrage de Théâtre, concourent à son succès, ou à sa chute.

Oedipe, 1659. C. dégoûté par la chute de *Pertharite* en 1653. cessa pendant six ans de travailler pour le Théâtre. M. Fouquet l'engagea; apparemment sans beaucoup de peine, à rentrer dans la carrière; & de trois sujets qu'il lui proposa C. choisit *Oedipe*. La beauté de ce sujet est bien prouvée par le grand nombre de Poètes anciens & modernes qui l'ont traité avec succès. Les Comédiens ne représentent plus que l'*Oedipe* de M. de Voltaire. Mais quelque beau qu'il soit; peut-être reverroit-on avec plaisir celui de M. de la Motte. De bons connoisseurs le préfèrent à tous les autres, quant au fond & à l'économie de la Piece. Ce Poète senté a purgé ce sujet si heureux de tous les défauts qu'on y avoit laissés jusqu'à lui.

Oedipe est la dernière Piece dont C. ait donné un examen un peu étendu. On ne trouve plus au-devant des suivantes que de simples avis au Lecteur, beaucoup moins détaillés.

Sertorius, 1662. M. de Turenne étant un jour à une représentation de *Sertorius*, s'écria à deux ou trois

* C'est-à-dire: dans cette vie tout est vérité, & tout est mensonge.

endroits de la Piece ; où donc C. a-t-il appris l'art de la guerre ?

Sophonisbe, 1663. Cette Tragédie fut l'occasion d'une querelle Litteraire qui enfanta plusieurs Ecrits. Divers Auteurs, moins amis de *Mairet*, qu'ennemis de C. l'accablent d'injures. C'est ici l'occasion de dire :

Apprenez, ames vulgaires,
A souffrir sans murmurer.

C. a été aussi maltraité que *Pradon* ; mais *Pradon* n'a pas été si bien traité que C.

Ce n'est pas qu'on ait rendu une entière justice à celui-ci pendant sa vie. Mais à qui la rend-on ? Ceux qui du vivant de nos grands Auteurs du dernier siècle, en auroient parlé comme on en parle aujourd'hui, auroient passé pour des gens prévenus, pour des amis trop zélés, ou même pour de médiocres connoisseurs. C'est un trait de providence que les grands Hommes ne jouissent point de toute leur gloire pendant leur vie. La plupart succomberoient sous un si pesant fardeau : ils deviendroient trop orgueilleux : la tête leur tourneroit. Mais d'un autre côté ce seroit un motif bien puissant pour le travail, que la certitude d'obtenir de ses contemporains toute l'estime qu'on mériteroit.

Orhon, 1. 65. Cette Piece est une de celles qui justifient le mieux ce mot du Maréchal de *Grammont*, grand pere du dernier Maréchal de ce nom : C. est le *Breviaire des Rois*.
Agésilas, 1666. C'est la plus foi-

ble des Tragédies de notre Poète.
» Il faut croire qu'*Agésilas* est de
» M. C. dit son illustre neveu, puis-
» que son nom y est, & qu'il y a
» une Scène d'*Agésilas* & de *Lyfan-*
» *der*, qui ne pourroit pas facile-
» ment être d'un autre. « M. de
Fontenelle place *Agésilas* avant *O-*
thon.

La même année l'*Alexandre* de *Racine* fut joié avec beaucoup de succès. » La révolution qui se fit
» alors dans les sentimens du pu-
» blic, dit *11. Jolly*, & le parti
» que prit le plus grand nombre en
» faveur du nouveau Poète, for-
» ment une époque à laquelle on
» peut rapporter la naissance d'un
» genre inconnu de Tragédie, où
» l'amour dominoit sur toutes les
» autres passions. M. *Quinault* l'a-
» voit ébauché avec quelque suc-
» cès dix ans auparavant, mais
» non pas avec autant d'éclat.

Les femmes se déclarèrent pour *Racine*, excepté quelques unes, dit M. de F. qui valoient des hommes. A la tête de celles-ci il faut mettre Madame de *Sevigné*. Voyez ses Lettres.

C. ne se prêta point au nouveau goût, goût opposé à celui des anciens, dont pourtant *Racine* étoit un des partisans les plus zélés ; au lieu que C. leur étoit beaucoup moins favorable. La conformité de *Racine* avec les anciens est plus dans le stile que dans le fond des choses. Celle de C. est plus dans le fond des choses que dans le stile. *Racine* avoit plus lû les anciens que C. Or la ressemblance qui se
contraîne

contracte le plus aisément avec les Auteurs qu'on lit, c'est celle du stile. *Racine* (qu'on nous permette cette comparaison) *Racine* a imité les anciens, comme la plupart des Chrétiens observent la Religion. Or ils n'observent guères que ceux de ses préceptes qui s'accordent avec leurs inclinations, avec leur temperament. La nature leur fait violer les autres, & quelquefois même sans scrupule.

Attila, 1668. Cette Tragédie est précédée dans cette Edition d'un Avis au Lecteur, dont on sera bien aisé de trouver ici la dernière Partie.

» On m'a pressé (dit C.) de ré-
» pondre ici par occasion aux in-
» vectives qu'on a publiées depuis
» quelque tems contre la Comédie.
» Mais je me contenterai d'en dire
» deux choses pour fermer la bou-
» che à ces ennemis d'un divertif-
» sement si honnête & si utile. L'u-
» ne, que je soumets tout ce que
» j'ai fait & ferai à l'avenir à la cen-
» sure des Puissances tant Ecclesia-
» stiques que Séculières, sous les-
» quelles Dieu me fait vivre. Je ne
» sçai s'ils en voudroient faire au-
» tant. L'autre que la Comédie est
» assez justifiée par cette célèbre
» Traduction de la moitié de celles
» de *Terence*, que des personnes
» d'une piété exemplaire & rigide
» ont donnée au Public, & ne
» l'auroient jamais fait, si elles
» n'eussent jugé qu'on peut inno-
» centement mettre sur la Scène des
» filles engrossées par leurs amans,
» & des marchands d'esclaves à

Octobre.

» prostituer. La nôtre ne souffre
» point de tels ornemens L'amour
» en est l'ame pour l'ordinaire ;
» mais l'amour dans le malheur
» n'excite que la pitié, & est plus
» capable de purger en nous cette
» passion, que de nous en faire en-
» vie. Il n'y a point d'homme au
» sortir de la représentation du *Cid*
» qui voulût avoir tué, comme lui,
» le pere de sa maîtresse, pour en
» recevoir de pareilles douceurs ;
» ni de filles qui souhaitât que son
» amant eût tué son pere, pour
» avoir la joye de l'aimer en pour-
» suivant sa mort. Les tendresses de
» l'amour content sont d'une autre
» nature ; & c'est ce qui m'oblige à
» les éviter. J'espère un jour traiter
» cette matière plus au long, &c.

Il y auroit bien des réflexions à faire sur ce morceau un peu malin. On peut le comparer avec la Lettre de *Racine* à M. *Nicole* sur le même sujet. On voit que notre Poète n'avoit pas été moins blessé que son jeune rival, de ce que l'Auteur des *Visionnaires* * avoit écrit contre la Comédie. Au reste on n'a aucune connoissance que C. ait fait l'Ouvrage qu'il promet ici.

Tit & Berenice, Comédie Héroïque, 1671. Madame (*Henriette-Anne d'Angleterre*) avoit engagé C. & R. à l'insçu l'un de l'autre, à traiter ce sujet. Ce fut un duel,

* Lettres de M. *Nicole* contre des *Marets* de S. *Sorlin*. Des *Marets* avoit fait un gros Livre intitulé : *Les délices de l'esprit*. Un plaisant dit que pour que ce titre fût juste, il ne falloit y changer qu'une lettre, & lire : *Les délices de l'esprit*.

Ecc

(dit M. de F.) la victoire demeura au plus jeune. Remarquez que C. ne crut cette Piece digne que du titre de *Comedie Héroïque*.

Pulcherie, 1673. On ne lit guères que les Tragédies de C. qui se sont maintenues sur le Théâtre. Cependant en négligeant les autres, on se prive du plaisir de voir de fort belles choses. Il n'en est aucune où l'on ne retrouve le grand C. en quelque endroit, témoin les premiers vers de *Pulcherie*. Nous les rapporterons; car peut-être ne se donneroit-on pas la peine de les aller chercher sur notre parole; & il importe au Lecteur d'être convaincu par lui-même. L'Imperatrice parle ainsi à son amant.

Je vous aime, Leon, & n'en fais point
mystère:

Des feux tels que les miens n'ont rien
qu'il faille taire.

Je vous aime, non point de cette folle
ardeur,

Que les yeux éblouis font maîtresse du
cœur;

Non d'un amour conçu par les sens en
tumulte,

A qui l'ame applaudit, sans qu'elle se
consulte;

Et qui ne concevant que d'aveugles des-
sirs,

Languit dans les faveurs, & meurt dans
les plaisirs.

Ma passion pour vous, généreuse & so-
lide,

A la vertu pour aime & la raison pour
guide,

La gloire pour objet; & veut sous votre
loi,

Mettre en ce jourillustre & l'univers &
moi.

Où C. est-il plus C. que dans ce magnifique début? Mais il y a bien d'autres beautés dans cette Piece. Le cinquième Acte sur-tout est admirable.

M. J. n'a rien négligé pour enrichir cette Edition d'un plus grand nombre d'Anecdotes, de Remarques, &c. Il est malheureux que les sources ne se soient pas trouvées plus fécondes. » Au reste, dit-il, nous croirons avoir travaillé utilement pour le public, en rassemblant ce petit nombre de faits, s'il arrive que quelque Auteur aussi zélé que nous, mais plus éclairé, blessé de nos omissions, se détermine à en donner un Recueil plus complet & plus curieux.

Mais ces recherches ne doivent être regardées que comme l'accessoire d'une Edition. L'essentiel, comme nous l'avons déjà dit, c'est la correction du Texte; & M. J. l'a rétabli dans toute sa pureté. Après tant de réimpressions, il étoit impossible qu'il ne fût très-corrompu. En effet, dit ingénieusement M. J. » Il en est des Editions publiées par l'Auteur, comme du tableau d'un grand Peintre. La première copie qu'on en fera, pourra n'être pas sans mérite, en supposant le Copiste intelligent. Mais si l'on fait une copie de cette copie, & que l'on continue de même plusieurs fois, il arrivera que la ressemblance ce entre l'original & la dernière copie, deviendra à la fin peu sensible.

Le moyen de prévenir cet inconvénient, c'est, comme l'a fait notre Editeur, de remonter aux originaux, aux Editions publiées par l'Auteur, de les comparer entr'elles, & de les corriger les unes par les autres. Car elles ne sont pas entièrement exemptes de fautes. Il ne faut pas croire non plus qu'il ne s'en soit glissé quelques unes dans celle-ci. Mais nous n'en avons point apperçu de considérables. Quant à la ponctuation, nous avions que nous en aurions suivi une autre. Il est vrai que chaque Auteur a la sienne, & qu'il y a un peu d'arbitraire en tout cela. Les Lecteurs pourront juger de ce que nous aurions désiré à cet égard, en comparant les endroits cités dans cet Extrait avec le Livre même. En général il nous paroît que l'Editeur a été un peu avare de virgules, & sur-tout de points, & qu'il se contente de la première de ces marques, lorsque, selon nous, il auroit fallu y joindre la seconde, ou même mettre absolument un point. Mais, encore une fois, il y a bien de l'arbitraire dans les différentes manières de ponctuer; & quoique celle d'un Ecrivain ne fût pas la meilleure en soi, pourvu qu'il observât toujours la même, il n'en résulteroit aucun inconvénient pour le Lecteur.*

Avec le portrait de P. C. on trouvera sa Vie par M. de Fontenelle son neveu. Elle avoit été déjà imprimée dans la Continuation de

* M. J. nous avertis qu'il avoit suivi la ponctuation des anciennes Editions.

l'Histoire de l'Académie Française par M. l'Abbé d'Olivet.

Enfin, pour ne rien laisser à désirer de tout ce qui est sorti des mains de C. on a ajouté à son Théâtre un Volume séparé contenant ses Oeuvres diverses. C'est un autre Editeur qui les a recueillies. Elles méritent bien un article à part; & nous en parlerons dans le Journal suivant. Ce Volume se vend chez le même Libraire.

Monsieur Jolly a encore donné ses soins au Théâtre de Thomas Corneille & il n'est pas imprimé avec moins d'exactitude. On y trouve deux Pièces qui manquent dans l'Edition de 1682. la Comédie du *Festin de Pierre*, & la Tragédie de *Bradamante*. Les Epîtres Dédicatoires ont aussi été rétablies.

Cette Edition a peut-être donné encore plus de peine à M. J. que celle de P. C. L'Edition de 1682. faite par l'Auteur même étoit très-défectueuse.

T. C. étoit Membre de l'Académie Française & de celle des Inscriptions & Belles-Lettres. C'est en cette dernière qualité que M. de Boze, Secrétaire perpétuel de cette Compagnie, a fait son éloge. On l'a mis à la tête du premier Volume. Ce fut M. de la Motte qui succéda à T. C. dans l'Académie Française; & le Discours qu'il prononça en cette occasion est généralement estimé. Le morceau de ce Discours qui concerne T. C. eût été ici fort à sa place.

Dans les Editions précédentes il

E e e ij

y avoit des figures à la tête de chaque Piece : on n'en a point mis dans celle-ci ; & quelques personnes s'en sont plaintes. Mais il est aisé de leur répondre que de mauvaises figures ne sont point un ornement ; que de bonnes auroient trop coûté ; & qu'il ne convient point de rencherir un Livre qui ne sçauroit être trop répandu.

Le *Moliere* in-12. s'imprime actuellement par les soins de M. J. On l'attendoit avec impatience.

Nous en avons vû les deux premiers Tomes ; & nous ne doutons point qu'on n'en soit fort content.

M. J. va donner encore le Recueil de tous les Ecrits faits pour & contre *Corneille*, *Rocine*, & *Moliere*. Quelques-unes de ces Pieces sont très-ingénieuses ; toutes sont curieuses ; & la plupart étoient devenues fort rares. On trouvera tous ces Ouvrages chez *Giffey*, rue de la vieille Bouclerie.

LA FIGURE DE LA TERRE, DETERMINE'E PAR LES Observations de Messieurs de Maupertuis, Clairaut, Camus, le Monnier, de l'Académie Royale des Sciences, & de M. l'Abbé Oubier, Correspondant de la même Académie, accompagnés de M. Celsius, Professeur d'Astronomie à Upsal, suites par ordre du Roi au Cercle Polaire. Par M. de Maupertuis. A Paris, de l'Imprimerie Royale. 1738. vol. in-8°. pp. 184. sans compter la Préface, une Carte & 9 planches.

CET Ouvrage ne devoit paroître que dans le Recueil des Mémoires de l'Académie des Sciences pour l'Année 1737. L'intérêt que tout le monde prend à la question qui en fait le sujet, a engagé ceux dont il contient les observations, à le publier aujourd'hui. Ils donnent ces observations, telles qu'elles sont sur leurs Registres, qui se sont trouvés conformes les uns aux autres. Ceux qui jusqu'à présent avoient publié de pareils Ouvrages, n'avoient donné que les triangles corrigés, la somme de leurs angles réduite à 180 degrés juste, & les milieux des observations pour la détermination de l'amplitude de l'arc qu'ils avoient mesuré, sans don-

ner les observations elles-mêmes. Le Lecteur verra ici les observations telles qu'elles ont été faites, & sans aucunes corrections. Il pourra faire lui-même celles qu'il jugera à propos.

Personne n'ignore la dispute qui dure depuis 50 ans entre les Sçavans sur la figure de la Terre. Les uns croient que cette figure est celle d'un Sphéroïde applati vers les Pôles. Les autres croient qu'elle est celle d'un Sphéroïde allongé. Mais ce n'est pas ici une question purement curieuse : la découverte de la véritable figure de la Terre auroit des avantages très-considérables.

L'ignorance des distances des lieux est une des causes des périls

auxquels sont exposés les Navigateurs. Or on ne sauroit connoître exactement ces distances, si l'on ne connoît la vraie longueur des degrez, tant du méridien que des cercles parallèles à l'Equateur.

Aussi dans tous les tems de grands Princes & de célèbres Philosophes ont entrepris de déterminer la grandeur du degré. Mais les anciens ne s'accordent point entr'eux sur les mesures qu'ils nous ont laissées; & comment auroient-ils pu s'accorder? D'ailleurs la longueur de leurs stades & de leurs milles ne nous est point connue avec certitude.

Le premier de ces deux inconvéniens se rencontre dans les mesures de *Fernel*, de *Snellius*, & de *Riccioli*. Si celle de *Fernel* s'est trouvée plus juste que les autres, la preuve de cette justesse manquant alors, & les moyens dont il s'étoit servi, ne pouvant la faire présumer, on n'avoit point de raison de préférer cette mesure aux autres.

Celle de *Norwood* qui fut achevée en Angleterre en 1635. paroît avoir été prise avec soin & avec un fort grand Instrument. Mais sous Louis XIV. on eut un ouvrage qui surpassa tout ce qui avoit été fait jusqu'alors. C'est la fameuse méridienne de l'Observatoire commencée par M. *Picard*, continuée par Messieurs *Cassini* le pere, & de la *Hire*, & achevée en 1718. par M. *Cassini* le fils. M. de *Maupeou* dit aussi un mot des Observations de M. *Afssch. nbroek*.

Après ces travaux on avoit fort

exactement la mesure du degré dans nos climats, & on auroit connu avec exactitude la circonférence de la Terre, si tous les degrez étoient égaux, si elle étoit parfaitement sphérique. Mais pourquoi le seroit-elle? On n'avoit garde de se contenter des preuves qu'en donnent les anciens. On ne se contenta pas non plus des raisonnemens des plus grands Géomètres modernes qui donnoient à la Terre la figure d'un Sphéroïde applati vers les Pôles. » Il sembloit » que ces raisonnemens tinssent » toujours à quelques Hypothèses, » quoique ce fût de celles qu'on » ne peut guères se dispenser d'ad- » mettre. Enfin on ne crut pas les » observations qu'on avoit faites » en France, suffisantes pour assu- » rer à la Terre la figure du Sphé- » roïde allongé qu'elles lui don- » noient. « Le Roi ordonna donc qu'on mesurât le degré du méridien vers l'Equateur & vers le Cercle Polaire.

Dans les deux opinions, les distances des lieux placés aux mêmes latitudes & longitudes, sont très-différentes; &, comme on l'a déjà remarqué, il est important pour les Navigateurs de ne pas croire naviguer sur le Sphéroïde de M. *Cassini*, s'ils naviguent en effet sur celui de M. *Newton*. Sur des routes de 100 degrez en longitude, on commettrait des erreurs de plus de deux degrez. Combien de vaisseaux ont péri pour des erreurs moins considérables. Mais il y a plus encore : avant la détermina-

tion de la figure de la Terre, on ne pouvoit pas sçavoir si cette erreur ne seroit pas beaucoup plus grande, & en effet, ajoute M. de M. elle l'est encore plus, suivant nos mesures.

Si le Navigateur ne sent pas aujourd'hui toute l'utilité dont il lui est que la figure de la Terre soit bien déterminée, ce n'est pas à cause de la sûreté qu'il a d'ailleurs, c'est plutôt parce que la Navigation est encore très-imparfaite. » Il » est exposé à plusieurs autres erreurs dans ce qui regarde la direction de sa route, & la vitesse de son vaisseau, parmi lesquelles » l'erreur qui naît de l'ignorance » de la Terre, se trouve confonduë & cachée. Cependant c'est » toujours une source d'erreur de » plus. « Cela est vrai. Mais, diront les Marins, qu'est-ce qu'une ignorance de plus sur tant d'autres bien plus fécondes en erreurs? Et ce qu'ils disent sur ce sujet, on le dit tous les jours sur une infinité d'autres. Le grand nombre de nos ignorances nous en console, & nous empêche même d'y songer.

La connoissance de la figure de la Terre est encore d'une grande utilité pour déterminer la paralaxe de la Lune, chose si importante dans l'Astronomie. Les plus habiles Astronomes ont toujours beaucoup compté sur cet Astre pour les longitudes.

Enfin la perfection du nivellement dépend de la connoissance de la figure de la Terre. Tel est l'enchaînement qui se trouve entre les Sciences.

Après la Préface on trouve dans ce Volume le Discours que M. de M. lut dans l'Assemblée publique de l'Académie le 13 Novembre 1737. C'est l'Histoire abrégée de ses travaux & de ceux de ses Associés, & par conséquent la partie de ce Volume la plus intéressante pour le plus grand nombre des Lecteurs. Elle est aussi la plus susceptible d'Extrait, & nous nous y arrêterons principalement.

La pesanteur diminue à mesure qu'on approche de l'Equateur. Elle augmente à mesure qu'on s'approche du Pôle. Cette découverte, une des plus belles de la Physique moderne, fut faite par M. *Richer* dans l'Isle de Cayenne en 1672. Aussi-tôt les Sçavans cherchèrent les conséquences qu'elle devoit avoir. M. *Huygens*, partant de la Théorie des forces centrifuges, trouva que le fait observé prouvoit également & le mouvement de la Terre autour de son axe, qui n'avoit plus guères besoin d'être prouvé, & l'applatillement vers les Pôles, qui étoit un paradoxe. M. *Newton* étoit arrivé à la même conclusion, en joignant à cette théorie, celle de l'attraction des parties de la matière les unes vers les autres.

D'un autre côté lorsque la mesure du méridien qui traverse la France, fut achevée, on fut surpris de voir qu'on avoit trouvé les degrez vers le nord plus petits que vers le midi. Cela renversoit absolument l'opinion de l'applatillement de la Terre, & établissoit celle de son allongement vers les Pôles.

les. D'autres opérations, faites sur le parallèle qui traverse la France, confirmoient cet allongement. Ainsi l'Académie se voyant partagée, le Roi voulut faire décider la question.

» Pour bien déterminer la figure
» de la Terre (dit M. de M.) il
» falloit comparer ensemble deux
» degrez du méridien les plus diffé-
» rens en latitude qu'il fût possible,
» parce que si ces degrez vont en
» croissant ou en décroissant de
» l'Equateur au Pôle, la différence
» trop petite entre des degrez voi-
» sins, pourroit se confondre avec
» les erreurs des observations ; au
» lieu que si les deux degrez qu'on
» compare, sont à de grandes di-
» stances l'un de l'autre, cette dif-
» férence se trouvant répétée au-
» tant de fois qu'il y a de degrez
» intermédiaires, fera une somme
» trop considérable pour échapper
» aux Observateurs.

Les ordres du Roi étant envoyés à l'Académie, elle se hâta de les exécuter par plusieurs de ses Membres. Les uns allèrent sous l'Equateur. Ceux-ci partirent les premiers, & ne sont pas encore de retour. Les autres allèrent vers le Pôle. Animés du même esprit, de l'envie d'être utiles, tous partirent avec la même ardeur.

Nos Académiciens arrivèrent assez tôt à *Tornea* pour y voir le Soleil luire sans disparaître pendant plusieurs jours : » spectacle
» merveilleux pour les habitans des
» Zones tempérées, quoiqu'ils
» sçachent qu'ils le trouveront au

» Cercle Polaire.

M. de M. explique comment un degré du méridien terrestre doit être plus long vers les Pôles que vers l'Equateur, si la Terre est aplatie vers les Pôles ; d'où il s'ensuit qu'on peut juger de la figure de la Terre, en comparant ses différens degrez les uns avec les autres. La première partie de l'Ouvrage des Académiciens consistoit donc à mesurer quelque distance considérable sur le méridien ; & il falloit pour cela former une suite de triangles qui communiquassent avec quelque base, dont on pût mesurer la longueur à la perche.

Les Académiciens avoient toujours espéré qu'ils pourroient faire leurs opérations sur les côtes & sur les Isles du Golfe de Bottnie ; & cela auroit été bien commode à tous égards. Mais ces côtes & ces Isles n'étant point assez élevées, elles étoient bien-tôt cachées par la rondeur de la Terre. Ces Isles se cachent même l'une l'autre vers les bords du Golfe, où elles étoient trop voisines, & elles ne s'avançoient point assez en mer, pour donner la direction dont on avoit besoin. Il fallut donc les abandonner, & songer à faire les opérations sur les sommets de plusieurs montagnes qui sont au Nord de *Tornea*. C'étoit la seule ressource qui restoit ; mais cette entreprise ne paroïssoit guères possible.

» Il falloit faire dans les deserts
» d'un Pays presque inhabitable,
» dans cette forêt immense qui s'é-
» tend depuis *Tornea* jusqu'à *Cap.*

» Nord, des operations difficiles
 » dans les Pays les plus commodes.
 » Il n'y avoit que deux manieres
 » de pénétrer dans ces deserts, &
 » qu'il falloit toutes les deux é-
 » prouver ; l'une en naviguant sur
 » un fleuve rempli de cataractes ,
 » l'autre en traversant à pied des
 » forêts épaisses , ou des marais
 » profonds. Supposé qu'on pût pé-
 » nétrer dans le Pays , il falloit
 » après les marches les plus rudes,
 » escalader des montagnes escar-
 » pées ; il falloit dépouiller leur
 » sommet des arbres qui s'y trou-
 » voient , & qui en empêchoient
 » la vûe ; il falloit vivre dans ces
 » deserts avec la plus mauvaise
 » nourriture , & exposés aux mou-
 » ches qui y sont si cruelles, qu'elles
 » forcent les Lapons & leurs Réenes
 » d'abandonner le Pays dans cette
 » saison , pour aller vers les côtes
 » de l'Océan , chercher des lieux
 » plus habitables. Enfin il falloit
 » entreprendre cet Ouvrage , sans
 » sçavoir s'il étoit possible , & sans
 » pouvoir s'en informer à person-
 » ne , sans sçavoir si après tant de
 » peines, le défaut d'une monta-
 » gne n'arrêteroit pas absolument
 » la suite de nos triangles ; sans
 » sçavoir si nous pourrions trouver
 » sur le fleuve une bafe qui pût
 » être liée avec nos triangles. Si
 » tout cela réussissoit , il faudroit
 » ensuite bâtir des Observatoires
 » sur la plus Septentrionale de nos
 » montagnes ; il faudroit y porter
 » un attirail d'instrumens plus
 » complet qu'il ne s'en trouve dans
 » plusieurs Observatoires de l'E-

» rope ; il faudroit y faire des ob-
 » servations des plus subtiles de
 » l'Astronomie.

Malgré tant de difficultez nos
 courageux Voyageurs ne purent
 se résoudre à redescendre dans les
 autres Provinces plus méridionales
 de la Suede. Ils partirent donc de
Tornea le 6 Juillet 1736. & ils
 commencerent à remonter le grand
 fleuve qui vient du fond de la Lap-
 ponie se jeter dans la mer de Bot-
 tnie. Depuis ce jour ils ne vécurent
 plus que dans les deserts & sur le
 sommet des montagnes , qu'ils
 vouloient lier par des triangles les
 uns aux autres. Ils avoient été fort
 incommodés sur le fleuve par de
 grosses mouches qui tirent le sang
 par-tout où elles piquent. Ils en
 trouverent bien davantage sur les
 montagnes. On ne s'en mettoit à
 couvert , qu'en se tenant dans la
 fumée d'un grand feu. Ce moyen
 même ne suffisoit pas tou-
 jours. » Il falloit , malgré la cha-
 » leur qui étoit très-grande , nous
 » envelopper la tête dans nos Lap-
 » » nudes (ce sont des robes de
 » peaux de Réenes) & nous faire
 » couvrir d'un épais rempart de
 » branches de sapins & de sapins
 » même entiers , qui nous acca-
 » bloient , & qui ne nous me-
 » toient pas en sûreté pour long-
 » tems.

Nos Académiciens se partage-
 rent, & allerent placer des signaux
 sur ces montagnes. Mais le Ciel
 étoit si chargé de vapeurs , qu'ils
 ne pouvoient presque faire aucune
 observation. Ces vapeurs sont ap-
 paremment

paremment l'effet de la présence continuelle du Soleil sur l'horison. Le Soleil les élève & aucune nuit ne les fait descendre. Quelquefois le vent de Nord venoit dissiper les brouillards ; mais il falloit l'attendre , & rester sur les montagnes à souffrir & à s'ennuyer.

Les mouches furent si incommodes sur la plus élevée de ces montagnes, que les Soldats du Régiment de Westro-Bottnie qui accompagnoient nos Voyageurs , ces hommes endurcis dans les plus grands travaux , furent contraints de se couvrir le visage de godron. Ces insectes infectoient tout ce qu'on vouloit manger. Dans l'instant tous les mets en étoient noirs. Les oiseaux de proie n'étoient pas moins affamés ; & ils voltigeoient sans cesse autour des plats , pour enlever quelque morceau de mouton.

La moins élevée de ces montagnes est *Kuits* , auprès du Village de *Pello*. M. de M. remarque qu'en y montant on trouve une grosse source de l'eau la plus pure , qui sort d'un sable très-fin , & qui conserve sa liquidité pendant les plus grands froids de l'hiver , lorsque la mer du fond du Golfe & tous les fleuves sont aussi durs que le marbre.

Etant montés un soir sur la montagne d'*Avafaxa* , nos Académiciens virent celle d'*Horrilakero* tout en feu. C'est un accident très-ordinaire. Le feu qu'on allume , parce qu'on ne scauroit vivre l'été que dans la fumée , cause souvent

Octobre.

des incendies de plusieurs milliers d'arpens ; & c'étoit , autant que l'épaisseur de l'air , un obstacle aux observations.

Il ne nous est pas possible de suivre nos Voyageurs dans toutes leurs courses. Enfin un séjour de 63 jours dans les deserts leur avoit donné la plus belle suite de triangles qu'ils pussent souhaiter. Un ouvrage commencé , sans sçavoir s'il seroit possible , étoit devenu un ouvrage heureux , pour lequel il sembloit qu'ils eussent été les maîtres de placer les montagnes à leur gré. Chacun faisoit son observation , & l'écrivoit séparément , & l'on prenoit ensuite le milieu de toutes ces observations qui disseroient peu les unes des autres.

La mesure de la longueur de la base des triangles fut remise à l'hiver ; & on pensa à l'autre partie de l'ouvrage , c'est-à-dire , à déterminer l'amplitude de l'arc du méridien compris entre *Kittis* & *Tornea* , en observant dans ces deux endroits une même étoile. Cette operation demandoit la plus grande exactitude , & les plus grandes précautions. On avoit pour la faire un Secteur d'environ neuf pieds de rayon , semblable à celui dont se sert *M. Bradley*, Astronome Anglois , & avec lequel il a fait sa belle découverte sur l'aberration des fixes. L'instrument avoit été fait à Londres , sous les yeux de *M. Graham*, de la Société Royale d'Angleterre. Cet habile Mécanicien s'étoit appliqué à lui procurer tous les avantages & toutes les commoditez

f f f f

dont nos Observateurs pouvoient avoir besoin. Ils devoient encore d'autres instrumens à Monsieur *Graham*. On commença par observer sur *Kiuis*. Mais la saison déjà avancée ne permettoit guères le retour à *Tornea*^o. Cependant il étoit important, par les raisons que détaille M. de M. qu'il n'y eût pas trop d'intervalle entre les observations qu'on avoit faites sur *Kiuis* & celles qui restoient à faire *Tornea*^o. On risqua donc le voyage, malgré la crainte des glaces, & on fut assez heureux pour arriver à *Tornea* en Batteau le 28 Octobre. Le fleuve n'avoit presque jamais été navigable dans cette saison. Il y avoit eu de la glace dès le 19 Septembre, & de la neige le 21. Ces premières glaces qui sont imparfaites, rendent le fleuve également impraticable aux traineaux & aux Bateaux. Ainsi l'impossibilité de voyager dure quelquefois longtemps.

On commença le premier Novembre à observer à *Tornea*^o, avec les mêmes précautions, la même étoile qu'on avoit observée à *Kiuis*. Les plus écartées de ces observations ne diffèrent que d'une seconde.

Nos Académiciens n'avoient plus qu'à mesurer la longueur de leur bâte. Mais jusques-là ils ignoroient encore s'ils trouveroient la Terre allongée ou aplatie. Il s'agissoit donc de mesurer à la perche la distance entre deux signaux qu'on avoit plantés l'été précédent. Cette distance étoit de plus de

trois lieues; & il falloit la mesurer sur la glace d'un fleuve de Laponie.

On leur conseilloit de remettre ce travail au Printemps. Les jours seroient plus longs; & le froid moins rigoureux. Les premières fontes qui arrivent alors à la superficie de la neige, & qui sont bientôt suivies d'une nouvelle gelée, y forment une espèce de croute capable de porter les hommes; au lieu que pendant tout le fort de l'hiver, la neige de ces Pays n'est qu'une espèce de poussière fine & sèche, haute communément de 5 ou 6 pieds, dans laquelle il est impossible de marcher.

Les avantages promis au Printemps à nos Académiciens ne purent les engager à l'attendre. Outre la crainte, peu fondée à la vérité, d'être surpris par quelque dégel, ils étoient infiniment pressés de sçavoir à quoi s'en tenir sur la question qui les avoit amenés. Les neiges n'étoient encore hautes que de deux pieds. On commença donc à mesurer le 21 Décembre.

M. *Camus*, aidé de M. l'Abbé *Outhier*, avoit ajusté 8 perches de 30 pieds chacune, d'après une toise de fer apportée de France. Comme les mesures de métal se raccourcissent au froid, pendant cette opération on tenoit la toise de fer dans un lieu où les Thermomètres marquoient la température des mois Avril & Mai à Paris. Il n'étoit pas à craindre que le froid causât quelque changement sensible à la longueur des perches. C'est

sur quoi plusieurs experiences avoient rassuré. Mais les mesures de bois s'allongeoient plutôt par le froid qu'elles ne se raccourcissent; & il s'en presente une raison bien naturelle. Peut-être un reste de séve qui étoit encore dans ces mesures, se glaçoit-il par le froid. Or on sçait que le volume des liqueurs augmente, lorsqu'elles se gèlent. Enfin » M. *Camus* avoit pris de » telles précautions pour ajuster » ces perches, que malgré leur » extrême longueur, lorsqu'on les » presentoit entre deux bornes de » fer, elles y entroient si justes, » que l'épaisseur d'une feuille du » papier le plus mince de plus ou » de moins, rendoit l'entrée impossible ou trop libre.

Pour peu qu'on y fasse réflexion, on concevra aisément les fatigues & les périls qu'essuyèrent en cette occasion nos Académiciens. » On » imaginera ce que c'est que de » marcher dans une neige haute de » 2 pieds, chargés de perches pesantes, qu'il falloit continuellement poser sur la neige & relever; pendant un froid si grand*, » que la langue & les lèvres se geloient sur le champ contre la taffet*, lorsqu'on vouloit boire de l'eau-de-vie, qui étoit la seule li-

» queur qu'on put tenir assez liquide pour la boire, & ne s'en arrachoit que sanglantes; pendant un froid qui gela les doigts de quelques uns de nous, & qui nous menaçoit à tous momens d'accidens plus grands encore. Tandis que les extrémités de nos corps étoient glacées, le travail nous faisoit suer. L'eau-de-vie ne put suffire à nous désalterer. Il fallut creuser dans la glace des puits profonds, qui étoient pressés que aussi-tôt refermés, & d'où l'eau pouvoit à peine parvenir liquide à la bouche. Et il falloit s'exposer au dangereux contraste, que pouvoit produire dans nos corps échauffés, cette eau glacée.

Cependant l'ouvrage avançoit. Mais une observation de la plus légère conséquence avoit été oubliée l'été passé. On n'avoit point observé la hauteur d'un objet, dont on s'étoit servi en prenant de la montagne d'*Ausaxa*, l'angle entre celles de *Cuitaperi* & d'*Horri-lakero*. L'envie que rien ne manquât à l'ouvrage, faisant pousser l'exactitude jusqu'au scrupule, M. de M. entreprit avec M. l'Abbé *Ouhier* de monter sur *Ausaxa* avec un quart de cercle. Cela ne paroitra guères possible si l'on conçoit ce que c'est qu'une montagne fort élevée, remplie de rochers, que cache une quantité prodigieuse de neige, & dont elle recouvre les cavitez, dans lesquelles on peut être abîmé. Il y a pourtant deux manieres de faire ce voyage, l'une en marchant ou plutôt en

F f f f ij

* Les Thermomètres de mercure de la construction de M. de Réaumur, qui à Paris, pendant l'hiver de 1709. descendirent à 14 degrez au-dessous de la congélation, descendirent à *Torneo* en Janvier à 37 degrez. Ceux d'esprit de vin gèlerent.

* Cela arrive aussi dans nos climats, mais non sur le champ.

glissant sur deux planches étroites, longues de 8 pieds, maniere d'aller qui a besoin d'un long exercice; l'autre en se faisant traîner par les Réenes dans un petit bateau, où peut entrer à peine la moitié du corps d'un homme. Ce bateau, pour trouver moins de résistance contre la neige qu'il doit fendre, a la figure de ceux dont on se sert sur la mer, c'est-à-dire une proue pointue, & une quille étroite qui le laisse rouler. Il verseroit à chaque moment, si celui qui est dedans, n'étoit bien attentif à conserver l'équilibre. Le bateau est attaché par une longe au poitrail du Réene, qui court avec la plus grande vitesse, lorsque le chemin est battu & ferme. Pour l'arrêter on tire une espee de bride attachée aux cornes de l'animal. Mais le plus souvent il ne fait que changer de route. Quelquefois même il se retourne, & vient se vanger à coups de pied. Alors les Lapons renversent le bateau sur eux.

Messieurs de M. & O. choisirent cette maniere de monrer sur *Avasaxa*, & ils y firent leur observation. Il y eut encore bien plus de risque à descendre; & d'autres Voyageurs n'auroient pas manqué de placer ici quelque petit accident. Mais on ne trouve dans cette Relation que ceux qui sont réellement arrivés; & si elle n'est pas plus interessante à cet égard, ce n'est certainement pas la faute de nos courageux Philosophes.

Le lendemain la mesure de leur base fut achevée; & ils ne regret-

terent pas leurs peines, lorsqu'ils virent l'exactitude que la glace leur avoit donnée. Ils s'étoient partagés en deux bandes qui mesuroient chacune de leur côté. Or la différence des mesures des deux troupes n'étoit que de quatre pouds sur une distance de 7406 toises 5 pieds. Mais on ne sçauroit regarder cette conformité comme un effet du hazard & des compensations qui se seroient faites après des différences plus considerables; cette petite difference vint presque toute le dernier jour.

Le resultat de toutes ces operations fut que le degré du méridien sous le Cercle Pôleire est plus grand de près de mille toises qu'il ne devoit être selon les mesures du Livre de la grandeur & figure de la Terre, par M. Cassini; d'où il s'ensuit que la Terre est considerablement applatie vers les Pôles.

La longueur de l'arc mesuré, qui differoit tant de ce qu'on devoit trouver, suivant les mesures de M. Cassini, étonnoit nos Académiciens; & malgré l'incontestabilité de leur operation, ils resolurent de faire les vérifications les plus rigoureuses de tout leur ouvrage. Mais c'est dans le Livre même qu'il faut voir ce détail, qui ne peut guères être abrégé. L'Auteur répond à toutes les difficultez qu'on peut faire sur l'exactitude des operations dont nous venons de rendre compte après lui. Une de ces vérifications, la plus pénible, mais qui pouvoit le plus satisfaire, fut l'observation d'une autre étoile à

Tornea & sur *Kittis*. Le Secteur fut aussi très-exactement vérifié, & même d'une manière singulière. Mais c'est encore une de ces choses sur lesquelles il faut renvoyer les gens du métier au Livre de M. de *Maupertius*.

Les mois de Janvier & de Février & une partie de Mars, avoient été un tems d'inaction pour nos Académiciens. Ils l'avoient passé à *Tornea*, renfermés dans leurs chambres. Cette Ville (dit M. de M.) avoit véritablement l'air affreux. Ses maisons basses étoient enfoncées jusqu'au toit dans la neige, qui auroit empêché le jour d'y entrer par les fenêtres, s'il y avoit eu du jour. Mais les neiges tombantes, ou prêtes à tomber ne permettoient presque jamais au Soleil de se faire voir. Lorsqu'on ouvroit la porte d'une chambre chaude, l'air de dehors convertissoit sur le champ en neige la vapeur qui s'y trouvoit, & en formoit de gros tourbillons blanes. Lorsqu'on fortoit, l'air sembloit déchirer la poitrine. On étoit averti des augmentations du froid par le bruit avec lequel le bois dont toutes les maisons sont bâties, se fendoit. Une triste solitude regnoit dans les rues. Il n'est pas rare de trouver à *Tornea* des gens mutilés par le froid. D'autres surpris à la campagne par des tempêtes de neige, y sont bien-tôt ensevelis.

Il y a des compensations partout, si pourtant c'en est une que ces feux de mille couleurs & de

mille figures qui éclairent le Ciel pendant la nuit. Alors (dit M. de M.) il présente aux yeux les plus charmans spectacles. Mais les habitans sont sans doute peu touchés de ce qui attiroit si vivement l'attention de notre curieux Physicien; & la compensation n'étoit que pour lui.

Cependant le Soleil s'étoit rapproché; ou plutôt il ne quittoit presque plus l'horizon. » C'étoit » un spectacle singulier de le voir » éclairer si long-tems un horizon » tout de glace, de voir l'été dans » les Cieux, pendant que l'hiver » étoit sur la terre. Nous étions » alors au matin de ce long jour » qui dure plusieurs mois.

» Enfin le 10 Mai, on aperçut » la terre, qu'il y avoit si long- » tems qu'on n'avoit vûe. Quel- » ques pointes élevées & exposées » au Soleil commencerent à paroître, comme on vit, après le déluge, le sommet des montagnes » . . . Vers le commencement de » Juin les glaces rendirent la terre » & la mer. Nous pensâmes aussitôt à retourner à *Stockolm*. . . Mais » le reste de nos aventures, ni notre naufrage dans le Golfe de » *Bottnie*, ne font point de notre » sujet.

Ainsi finit cette Relation, également estimable par toutes les qualités que devoit avoir un Ouvrage de cette espèce, & par celles qu'on n'y auroit pas absolument exigées; également digne d'un bon Philosophe, & d'un très-bel esprit. Quelques fautes de stile, quelques

négligences qu'on y a remarquées, n'empêchent pas qu'à tout prendre elle ne soit fort bien écrite. L'élégance, la vivacité, la netteté, la précision, sont des qualitez bien plus essentielles au bon stile que la pureté grammaticale. Ajoutons qu'on sent toujours dans cet Ouvrage l'honnête homme & l'honnête homme aimable. Avec ce caractère M. de M. ne pouvoit manquer de rendre à ses associés la justice qui leur est dûë. Sans aucune affectation de louanges, il a sçu faire connoître toute la part qu'a eu chacun d'eux au succès de l'entreprise. Jamais Société ne fut plus unie; & si quelque chose pouvoit diminuer l'admiration qu'excite naturellement le courage & la constance de ceux qui la composoient, c'est de penser que toutes leurs peines devoient être bien adoucies par une union si parfaite.

Après ce Discours vient le détail des Observations comprises en trois Livres. On trouvera dans le premier tout ce qui a été fait pour mesurer l'arc du méridien qui coupe le Cercle Polaire, & pour s'assurer qu'il étoit bien mesuré. Ce Livre est divisé en deux Parties. La première contient les premières opérations faites pour cette mesure; & la seconde, la répétition de ces opérations, & les vérifications de tout l'ouvrage.

Ce premier Livre finit par un Problème que M. de M. avoit déjà donné dans les Mémoires de l'Académie de 1735. mais qu'il a remis ici, parce que c'est la véritable pla-

ce. Il sert à déterminer la grandeur & la figure de la Terre, par les mesures de deux degrez du méridien; & l'on peut aisément, au moyen de ce Problème, construire une table des différentes longueurs du degré pour chaque latitude.

Le second Livre contient plusieurs observations qui déterminent la latitude de *Tornea* & de *Kittis*, la quantité de la réfraction au Cercle Polaire, & la longitude de *Tornea*.

Enfin le troisième Livre contient les expériences faites sur la pesanteur, » matière qui outre l'importance dont elle est pour la Physique générale, a encore une si grande connexion avec la figure » de la Terre que Messieurs *Newton* & *Huygens* ont cru que la » connoissance des différentes pesanteurs en différens lieux, suffisoit seule pour déterminer cette » figure, & la détermineroit plus » exactement que ne pourroient » faire les mesures actuelles des degrez. Dès que cette augmentation de la pesanteur vers les Pôles fut découverte, ces grands Géomètres pensèrent que pour » conserver l'équilibre entre les parties qui composent la Terre, » pour empêcher que les mers n'inondassent les parties voisines de l'Equateur, il falloit que la Terre fût plus élevée à l'Equateur qu'aux Pôles, où elle devoit être applatie. Selon l'augmentation de la pesanteur, que nous avons trouvée au Cercle Polaire,

» l'applatissement de la Terre vers
 » les Pôles, doit être encore plus
 » considérable que M. *Newton* ne
 » l'avoit déterminé. Et les expe-
 » riences sur la pesanteur que les
 » Académiciens envoyés par le
 » Roi ont faites à l'Equateur, &
 » que nous venons de recevoir,
 » s'accordent en cela avec les nô-
 » tres.

Quelle que soit la cause de la pesanteur, on la peut concevoir comme une force inhérente aux corps, qui les sollicite à tomber perpendiculairement à la surface de Terre. La pesanteur qu'on éprouve ici-bas, s'étend jusques dans la région de la Lune; elle y régle son mouvement; elle la retient dans son orbite; d'où l'on conclut par analogie que chaque Planète & le Soleil même ont aussi leur pesanteur, capable des mêmes effets, & que la pesanteur des Planètes vers le Soleil les retient dans leurs orbites. Tels sont les effets de la pesanteur dans les Cieux. Il seroit trop long de parcourir tout ce qu'elle fait sur la Terre. » Tandis » que pour la vaincre, on a inventé la plupart des machines, » elle est l'agent qui sert à mouvoir » les autres.

Cette force est répandue dans tous les corps à raison de leur masse. Chaque parcelle des corps possède, pour ainsi dire, une partie égale de la cause qui les fait tomber.

Il faut bien distinguer la pesanteur d'un corps d'avec son poids. La pesanteur dans un grand corps

n'est pas plus grande que dans un petit. Mais le poids d'un corps est d'autant plus grand, que ce corps est plus grand. Il est le produit de la pesanteur par la masse.

La pesanteur n'est pas la même par toute la Terre; cela est prouvé par l'expérience du Pendule. Dans les Pays où la pesanteur est plus grande, ses oscillations sont plus promptes. Dans ceux où elle est moindre, elles sont plus lentes.

Mais pourquoi la pesanteur varie-t-elle selon les lieux? Pourquoi est-elle moindre vers l'Equateur, & plus grande vers les Pôles? Voici la raison qu'on en a donnée.

Tout corps qui circule fait un effort continuél pour s'écarter du centre de son mouvement (c'est ce qu'on appelle la force centrifuge) & cet effort est d'autant plus grand, que le cercle décrit par le corps est plus grand. Donc la Terre tournant autour de son axe, chacune de ses parties fait effort pour s'écarter du centre de son mouvement. Donc cet effort est plus grand vers l'Equateur que vers les Pôles. Donc la pesanteur, diminuée par cet effort, est moindre vers l'Equateur que vers les Pôles.

Mais la pesanteur diminue-t-elle régulièrement à mesure qu'on s'approche de l'Equateur? Cela doit être ainsi si la diminution n'est causée que par ce que la force centrifuge fait perdre à la pesanteur primitive, ou, comme s'exprime M. de M. à la *gravité* *. Mais cette dimi-

* Pour plus de clarté, M. de M. distingue la gravité de la pesanteur. » La gra-

nution a peut-être quelque cause particulière , combinée avec la force centrifuge. Peut-être la *gravité* elle-même a des variations réglées , ou même des irrégularitez. Ce qui pouvoit confirmer dans cette pensée , c'est que M. *Picard* ne trouva point de différence entre les oscillations du Pendule en Danemark & à l'extrémité la plus méridionale de la France. » En un » mot on n'avoit conclu jusqu'ici » la diminution de la pesanteur » vers l'Equateur , que par des expériences , faites vers l'Equateur » à la vérité , mais toutes dans des » lieux trop peu éloignés les uns » des autres , pour pouvoir s'assurer que par toute la Terre , la » pesanteur va diminuant du Pôle » vers l'Equateur.

Il seroit à souhaiter , ajoute notre Auteur , qu'on fit dans les Indes Orientales aux mêmes degrez de latitude , les expériences qu'on a faites en Amérique. Mais rien ne pouvoit être plus utile que de les faire dans les Pays les plus Septentrionaux , sur-tout après le doute où avoient jetté celles de M. *Picard*. Si l'on connoissoit bien la différence de la pesanteur dans les differens lieux de la Terre , on pourroit parvenir à démêler en elle ce qui appartient à la *gravité* , & ce qu'en a retranché la force cen-

» vité est cette force telle qu'elle seroit » tomber les corps vers la Terre , si la » Terre étoit en repos. La pesanteur est » cette même force , mais affoiblie par » la force centrifuge , qui vient du mouvement de la Terre.

trifuge. On pourroit découvrir, si malgré les différences observées dans la pesanteur , la *gravité* est par-tout la même , comme le supposoit M. *Huygens* , ou si elle est différente en differens lieux , comme le pretendoit M. *Newton* ; suivant quelle loi elle varie , & vers quels points elle tend. » Enfin la » connoissance de la gravité vers » la Terre pourroit conduire à la » gravité universelle qui est le principal agent de toute la machine » du Monde.

Après ces réflexions sur la pesanteur en général , M de M rend compte des expériences faites à *Pello* , dont la latitude est de 66 degrez 48 minutes. Nous ne le suivrons point dans ce détail. Nous dirons seulement , pour faire entendre au commun des Lecteurs de combien le oscillations du Pendule sont plus promptes à *Pello* qu'à Paris , que la même Pendule bien réglée à Paris , avancera à *Pello* presque d'une minute en 24 heures.

Ce troisième Livre finit par un Problème qui sert à trouver les directions de la gravité primitive , ou les angles qu'elle forme avec la pesanteur actuelle. On a cru devoir donner ici ce Problème , parce qu'il contient le résultat de toutes les observations faites au Cercle Polaire , tant sur la mesure actuelle de la Terre , que sur l'augmentation de la pesanteur ; & qu'on en tire la solution de plusieurs questions utiles & curieuses sur ces deux matieres qui sont nécessaires

ment

ment compliquées l'une avec l'autre. Ce Problème a paru résolu d'une manière également simple & élégante.

RECUEIL DE DIVERS ECRITS, POUR SERVIR d'éclaircissements à l'Histoire de France, & de Supplément à la Notice des Gaules. Par M. l'Abbé le Beuf, Chanoine & Sous-Chantre de l'Eglise d'Auxerre. A Paris, chez Jacques Barois fils, Quai des Augustins, à la Ville de Nevers. 1738. in-12. deux vol. To. I. pag. 416. To. II. pag. 376 - LII. avec figures.

L'AUTEUR de cette Collection, déjà connu par divers Ouvrages qui lui ont fait honneur, & qui font voir combien il est versé dans l'Histoire de France ; en produit ici de nouvelles preuves, par l'assemblage de 18 morceaux très-recherchés & très-curieux concernant cette matière si intéressante pour nous autres François. Ils ont été composés en divers tems, & roulent sur des sujets, qui appartiennent à differens siècles ; mais dans l'arrangement qu'on donne ici à ces Dissertations on n'a eu nul égard à l'un ni à l'autre de ces deux ordres chronologiques ; & M. l'Abbé le Beuf ne nous les offre toutes dans les deux Volumes de ce Recueil, que comme autant de Pièces détachées, dont chacun pourra lire celles qui seront le plus de son goût. Le premier Tome en contient 12, dont voici les titres.

1°. *Dissertation sur le lieu de la bataille donnée dans le Berri par les troupes du Roi Chilpéric l'an 583. où l'on prouve qu'elle fut donnée à Château-Meillan.*

2°. *Dissertation sur le Pays des Amognes, en Nivernois, mentionné par Fortunat, dans la Vie de S. Ger-*
Octobre.

main de Paris, & confondu avec un autre Pays par M. de Valois.

3°. *Eclaircissements sur le lieu où furent données deux batailles en France, les années 596. & 600. & sur un ancien Palais de nos Rois de la première Race, appelé en Latin Masolacus, auquel personne jusqu'ici n'a enseigné la situation, avec l'indication d'une autre Maison Royale inconnue.*

4°. *Eclaircissements sur quelques lieux nommés dans l'ancienne Vie de S. Loup Evêque de Troye, adressés à Monsieur L. D. L. R. pour servir à la Topographie du Diocèse de Troyes & de celle de Langres, avec l'indication d'une ancienne Ville entièrement inconnue.*

5°. *Dissertation sur la véritable position de Latiniacum, terre royale, autrefois donnée à l'Abbaye de S. Denys, & sur la vraie situation du Palais de nos Rois appelé Vern ou Verinum ; comme aussi sur celle de Litano-briga de l'Itinéraire d'Antonin.*

6°. *Dissertation sur le lieu, où fut donnée l'an 841. la bataille de Fontenai, dans laquelle on détruit les differens sentimens, qu'il y a eu sur la position de ce lieu, & l'on établit sa véritable situation ; avec d'autres*

remarques nouvelles sur d'autres circonstances de cette bataille.

7°. *Apologie du sentiment de M. Baillet sur un point d'Histoire qui concerne l'Eglise de Bayeux marqué dans sa Vie des SS. au 16^e jour de Mai & en differens endroits du même Ouvrage.*

8°. *Dissertation où l'on combat le sentiment commun, qu'il a existé autrefois dans l'Eglise d'Autun un Prêtre nommé Honorius, Auteur de differens Ouvrages : & où l'on fait voir que l'Ecrivain connu sous le nom d'Honorius d'Autun, a écrit & fleuri en Allemagne, & non en France.*

9°. *Lettre au sujet de deux anciennes figures Gauloises, avec des recherches sur le Cervulus & Vetula, défendu par les Peres de l'Eglise, & par quelques Conciles de France.*

10°. *Notice de deux lieux appelés anciennement Chora & Contraginum, sur le nom moderne desquels M. de Valois s'est trompé dans son Notitia Galliarum.*

11°. *Monumens Historiques concernant nos Rois du huitième & neuvième siècle. Les deux premiers sur Lothaire & Hugues, fils de Charlemagne, & l'autre sur l'apport du corps de S. Corneille à Compiègne par Charle le Chauve.*

12°. *Histoire des origines du Monastere de la Charité sur Loire, tirée d'un Ecrivain du douzième siècle, qui n'a pas encore été imprimé.*

De cette indication générale des sujets traités dans ce Volume, nous allons passer au détail de quelques-unes des Pièces, qui nous ont paru mériter une attention

plus particulière.

I. Dans la première Dissertation, il s'agit de déterminer le vrai lieu d'une bataille, qui fut donnée dans le Berri, sous le regne de Chilperic I. Les Historiens de France, qui ont écrit depuis 5 ou 6 cens ans, ne rencontrent point juste sur cet article, & n'ont fait que se copier successivement, trompés d'abord par Aimoin, qui a mal interprété Gregoire de Tours.

On lit dans celui-ci, que Chilperic fit passer son armée par Paris, d'où il la conduisit jusqu'à Melun, mettant tout à feu & sang: qu'en même tems, une autre armée, qu'il avoit formée de Tourangeaux & de leurs voisins, devoit venir ravager le Berri: que le Capitaine Bérulfe se rendit par un côté avec ces troupes sur les confins de cette Province: que Didier & Bladaste autres Capitaines se camperent avec d'autres Troupes vers le côté opposé: que Chilperic sachant la maniere dont ils investissoient le Berri, leur manda de porter leurs armes jusqu'à Bourges même Capitale du Pays, pour y faire reconnoître ce Roi en prenant le serment des habitans: mais que ces citoyens & d'autres Berruyers s'étant déjà mis en campagne, étoient accourus au-devant du Capitaine Didier avec 15000 hommes jusqu'au lieu appelé *Mediolanense Castrum* (& c'est ici le point de la difficulté.)

Aimoin, qui raconte ces mêmes circonstances, ajoute à ces deux

mots cette explication, *quid nunc Magdunum dicitur* : & sur la foi de cet Historien, tous ceux qui sont venus depuis ont écrit que c'étoit à *Méun sur Yèvre*, que les Berruyers accoururent contre les Troupes de Chilperic. Il faut pourtant excepter de ces Historiens 1°. le P. *Daniel*, qui rapporte à Melun tout ce qui concerne cet événement, mettant ainsi à dix lieues de Paris ce qui s'est passé à plus de 50; 2°. & l'Abbé de *Marolles*, qui suppose faussement que Chilperic s'avança lui-même jusqu'à Méun sur Yèvre.

M. le Beuf soutient ici que le *Castrum Mediolanense* de Gregoire de Tours est *Château-Meillan* en Berri, & nullement *Méun sur Yèvre* : ce qu'il se propose de prouver par les monnoyes & par les Martyrologes.

Il existe certainement (dit-il) des pieces de monnoye des Seigneurs de Château-Meillan. *Ducange* en allègue une piece dans son Glossaire, sur laquelle on lit : *Margareta Domina Castri-Meilhan*; piece tirée d'un Registre de la Chambre des Comptes de Paris, & qui est du treizième siècle. Il est vrai qu'on lit chez le *Blanc*, au lieu de *Château-Meillan*, *Château-Villain* ; mais c'est visiblement une faute de Copiste, n'étant question au sujet de cette monnoye, que des Villes du Berri ; & Château-Villain étant en Champagne dans le voisinage du Bassigni. A cette preuve notre Auteur en joint une autre de même espece, tirée d'une piece de monnoye, de la premiere

ou seconde Race de nos Rois, rapportée par le *Blanc*, sur laquelle on lit *Castro Mediolano*, ce qui est manifestement le nom original & primitif dont est dérivé le nom corrompu *Castri Meilhan*.

Mais une preuve encore plus évidente de l'identité de ces deux dénominations est celle que l'Auteur emprunte d'un Martyrologe de l'Eglise d'Auxerre, publié par les *Peres Martene & Durand* dans leur grande Collection & fourni par un Manuscrit du onzième siècle. On lit au 24^e Septembre ; *in territorio Biturico, Castro Mediolano, Natale Sancti Genesii Martyris*. Le même témoignage, à un mot près de difference, se lit dans un Martyrologe d'Usuard de plus de 400 ans, conservé à S. Benoît sur Loire. Il s'ensuit de-là qu'il doit y avoir dans le Berri un *Castrum Mediolanum* où l'on honore d'un culte particulier un S. Genès Martyr ; & en conséquence, que l'endroit où l'on trouvera le culte de S. Genès Martyr établi avec distinction, sera le véritable *Castrum Mediolanum*, marqué sur les pieces de monnoye, & dans nos Historiens de la premiere & de la seconde Race. Or S. Genès est absolument inconnu à Méun sur Yèvre ; au lieu qu'à Château-Meillan l'Eglise Parroissiale, qui est ancienne, vaste & avec croisée, est sous le titre de S. Genès Martyr : & c'est de quoi l'Auteur, en se transportant sur les lieux, s'est convaincu par lui-même. Il est donc hors de doute, que le *Castrum Mediolanum* ou *Mediola-*

nense n'est point Méun sur Yèvre. D'ailleurs (continue M. le Beuf) si le nom de *Mediolanum* nous donne bien en François *Milan*, pourquoi ne produira-t-il pas *Meillan* selon la même analogie ? Il ne dissimule pas que dans le Berri on trouve un autre endroit simplement appelé *Meillan* : mais beaucoup moins célèbre dans l'Histoire, beaucoup moins ancien, & d'une situation beaucoup moins avantageuse ; sans compter que le culte de Saint Genès n'y est nullement établi, & qu'aucun vestige ne montre qu'il y ait jamais existé.

En confirmation de ces preuves, l'Auteur expose la manière dont les armées qui devoient s'emparer du Berri pour Chilperic étoient disposées, suivant la description de Gregoire de Tours ; & cette description, à laquelle nous renvoyons, suffiroit pour faire douter que ce fût à Méun sur Yèvre que les habitans de Bourges accoururent. D'où il résulte, qu'Aimoin s'est visiblement trompé dans sa Glose *quod nunc Magdunum dicitur*, en parlant du combat donné entre les Berruyers & les Troupes du Capitaine Didier, & qu'il faut placer le champ de bataille à 20 lieues ou environ de l'endroit où il l'a mis. D'un autre côté, le Pere *Daniel* a donné dans une autre extrémité, en mettant trop loin de Bourges cette action, qu'il prétend s'être passée dans le voisinage de Melun : en sorte qu'Aimoin ne fait aller les Berruyers que jusques à

4 petites lieues de Bourges, tandis que le P. *Daniel* les fait courir jusqu'à 50.

VI. La Dissertation sur le lieu où s'est donnée en 841. la fameuse bataille de Fontenai entre les fils de Louïs le Débonnaire, n'est pas une des moins importantes de ce Recueil. L'Auteur l'avoit promise dès l'année 1723. depuis laquelle il a eu occasion de rassembler sur ce point grand nombre de matériaux. Il observe d'abord que les Auteurs des Chroniques se copient presque tous les uns les autres ; & que tous suivent sans examen l'erreur du premier. Il estime que Nithard, petit-fils de Charlemagne, qui fut présent à cette bataille, & qui en écrivit la Relation deux ans après, est presque l'unique Historien, sur lequel on puisse compter.

Notre Auteur commence donc par exposer les sentimens des divers Ecrivains au sujet des différens lieux qu'ils croyent avoir été le théâtre de cette sanglante bataille ; & il réfute toutes ces opinions, après quoi il établit la sienne sur cet article. Ensuite il parcourt les diverses traditions, sur le nombre des morts, il indique les méprises de quelques Ecrivains sur le nom des lieux marqués dans Nithard, sur le jour & l'année de la bataille ; il rapporte les bruits populaires sur ce qui en fut la cause ; & il finit par un recit abrégé des marques de piété que donna Charles le Chauve, avant & après la victoire qu'il remporta.

Auxerre est entouré presque de

tous les côtez, de Villages nommés Fontenai, Fontenoi, Fontaines, Fontenailles. Presque tous se glorifient d'avoir servi de champ de bataille aux trois fils de Loüis le Débonnaire : mais leurs prétentions ne sont pas toutes légitimement fondées. Pour commencer par les Villages nommés Fontenai, celui qui est à cinq lieües d'Auxerre vers l'Orient, ne sçauroit être celui qu'on cherche, lequel étoit certainement dans l'Auxerrois, au lieu que celui-là est dans le Tonnerrois. C'est Fontenai au-delà de Chablies ; & M. le Beuf refute avec soin toutes les raisons alléguées en faveur de ce lieu, & tirées ou de l'étymologie prétendue de Chablies, qui en est voisin, & qu'on dérive gratuitement de *Chappelis* (batterie, tuerie) ou de la Vallée de Vau-Charne abusivement appelée Vau-Charles. De plus, il ne se trouve dans le voisinage de Chablies aucun des lieux nommés par Nithard, témoin de la bataille, sçavoir *Tauriacus*, *Fagie*, *Brittas*, *Solennat*, *Rinda*.

Ceux qui s'attachent à un Fontenai en Auxerrois, ont un obstacle de moins à lever que les premiers : ce qui n'engage pas l'Auteur à donner pour cela gain de cause à plusieurs d'entr'eux. Tels sont ceux qui ont une prédilection pour Fontenai-sous-Fouronne, proche de Mailli-le-Château, & qui se fondent sur l'autorité de Jacques Taveau & sur celle de D. Georges Viole Benedictin. Mais notre Auteur les refuse tous deux, comme

n'ayant lû Nithard ni l'un ni l'autre, ou tout au moins comme n'ayant sçu accorder tout ce que dit cet Historien avec le voisinage de ce Fontenai.

Le second endroit, qui dans l'Auxerrois, a le plus d'autoritez en sa faveur, par rapport à la bataille dont il s'agit, est Fontenoi en Puisfaye, à 6 lieües ou environ d'Auxerre, au Sud-Ouest. Ce Village n'est éloigné que de deux lieües de Turi, dont Nithard fait mention en décrivant cette bataille. On tient dans ce Fontenoi, que les gens de guerre s'y rendirent tellement les maîtres, que les habitans furent contraints de l'abandonner au tems de Pâques ; & que n'ayant pu solemniser cette Fête dans leur Parroisse, ils ne l'y célébrèrent qu'après la retraite des armées, c'est-à-dire au mois de Septembre : en mémoire de quoi, encore de nos jours, chaque année, l'un des Dimanches de ce même mois, on chante dans l'Eglise de ce Fontenoi, la Messe du Jour de Pâques, & cette Fête s'appelle dans le Pays *la Sainte Bienaise*. Il y a aussi, à quelque distance de ce Village, une petite profondeur où l'on prétend qu'a été autrefois un étang appelé *l'Etang de la guerre*.

Voilà sur quoi fondé, l'on croit en ces cartons-là, que ce fut à ce Fontenoi que se donna la bataille en question. Mais M. le B. montre qu'on ne doit pas faire remonter l'origine de la Pâque Automnale de Fontenoi plus haut que les guerres des Anglois & des Navar-

rois dans le Pays d'Auxerre. Il assure, de plus, que dans l'Auxerrois il connoît un autre Village nommé Andrie, où l'on chantoit également, il n'y a pas plus de 40 ans, la Messe du Jour de Pâques, un des Dimanches voisins de la Fête de la Magdelène; & cela, non dans l'idée que les Pâques eussent jamais été remises en ce Village, mais seulement sur la tradition que l'Eglise de ce lieu avoit été enrichie vers ce tems-là de quelques fragmens du Tombeau de Notre-Seigneur. D'ailleurs, on ne trouve rien, dans le voisinage de Fontenoi, qui représente ni montagne considérable, ni le *Brittas*, ni le *Fagit* mentionnés par Nithard.

Il y a encore un troisième Fontenai (*Fontanetum*) qui est un petit Hameau, à onze lieues d'Auxerre, qui est aujourd'hui, non de l'Auxerrois, mais du Nivernois, & où Guy *Coquille* célèbre Jurisconsulte de Nevers, prétend que se donna la bataille de 841. Mais (dit notre Auteur) cet endroit est si couvert de bois de tous côtes, & si rempli de montagnes roides & escarpées, qu'on ne voit aucune apparence qu'il ait pu servir de scène à une bataille aussi mémorable que celle dont il s'agit.

A l'égard de Fontaines, Village proche de Toucy, à 5 ou 6 lieues d'Auxerre, personne (dit notre Auteur) ne s'est encore avisé d'y faire camper les armées dont il est question : & quant à *Voutenai*, première Paroisse que l'on rencontre en passant du Diocèse d'Au-

xerre dans celui d'Autun, & que quelques Géographes, dans la pensée que Voutenai peut fort bien venir de *Fontanetum*, ont assigné pour être le lieu que l'on cherche ici; M. le B. soutient que les titres les plus anciens & les plus exacts nomment ce lieu, non pas *Fontanetum*, mais *Vallum-nicum*; sans compter, qu'il s'éloigne trop de la Loire, dont les Troupes de Lotaire avoient intention de s'approcher.

L'Auteur, après la refutation de tous ces divers sentimens, propose le sien, & prétend que la bataille du 25 Juin 841. a dû être donnée, en partie dans les plaines, qui sont entre Eteff & Prues, à 7 ou 8 lieues d'Auxerre, à une lieue ou environ de distance de la route, qui va d'Auxerre à Bourges, & en partie au-dessous de Druey, vers les bords du ruisseau d'Andrie, presque vis-à-vis la montagne de *Fontenaille*, Hameau considérable, & différent de Fontenaille sous Courçon, éloigné de deux lieues. Avant que de le prouver, l'Auteur a cru devoir transcrire ici le Texte de Nithard, plutôt que d'y renvoyer le Lecteur, & lui mettre sous les yeux une Carte Topographique des lieux voisins d'Auxerre, & nommés par cet Historien.

M. le B. remarque en premier lieu, que le Texte seul de Nithard ne suffiroit pas pour prouver que le nom de Fontenai donné à la bataille de 841 lui seroit venu d'un lieu ainsi nommé; si plusieurs autres Ecri-

vains du même tems, tels que Prudence Evêque de Troyes, & Angelbert, qui fut présent à cette bataille, & a composé sur cette déroute un petit Poëme Latin transcrit ici, ne le disoient formellement. En effet dans le Texte Latin de Nithard *locum, quo castra poneret, fontaneum petit* (dir-il en parlant de Lothaire) le mot *fontaneum* paroît n'y être qu'en qualité d'adjectif. Mais pour suppléer à l'obscurité que ce terme laisse, il nomme trois ou quatre endroits qui fussent, pour fixer les Lecteurs sur le lieu aquatique qu'il a eu en vûë: & ce sont *Rinda Burgundionum, Tauriacus, Brittas, Fagit & Solennat*. Notre Auteur prétend que *Rinda* ou *Rivolus Burgundionum* est *Drnye*, où se trouve la source de la petite rivière d'Andrie; que *Tauriacus* est le Bourg de *Tury* à 7 lieues d'Auxerre; que *Brittas* sont les *Bretignelles* haute & basse; que *Fagit* est le Village de *Fay*; & que *Solennat* ou plutôt *Colemmat* est *Coulenne*.

L'Auteur détermine ensuite d'où étoit partie l'armée de Charles le Chauve, sur quoi il n'est point de l'avis du P. *Daniel*, qui prenant *Challon* sur *Saone* pour *Chaalons* sur *Marne*, fait venir de la *Bourgogne* ce Prince. M. le B. décrit la marche de cette armée depuis *Auxerre* jusqu'au lieu de la bataille, & il applique les faits particuliers à chaque endroit nommé ci-dessus & marqué dans la Carte.

L'heure assignée pour le combat étant venue, (& c'étoit le ma-

tin du 25^e Juin) les deux partis commencèrent à se battre dans les plaines situées entre *Eteft* & *Druyes*. *Louïs le Germanique* avec une partie des siens combattit vigoureusement contre *Lothaire*, vers les *Bretignelles*, où celui-ci ne pouvant plus faire de résistance, prit la fuite. L'autre partie de l'armée de *Lothaire* que *Charles* attaqua dans le lieu dit aujourd'hui *Fay*, prit aussi la fuite dans le même tems. Un autre tiers de l'armée Impériale attaqua le Capitaine *Adelhard* & autres à *Coulenne*, & on se battit courageusement. Mais *Adelhard* & les autres du parti de *Charles* demeurèrent victorieux, & toutes les Troupes de *Lothaire* prirent enfin la fuite; ce Prince (dit *Angelbert*) ayant été trahi par les siens, en sorte que tout étoit fini avant midi.

Les Historiens ne sont point d'accord sur le nombre de ceux qui périrent dans cette action. Les uns les font monter jusqu'à 100000 hommes, d'autres jusqu'à 80000. *Hincmar* assure qu'on n'avoit point vu en France une telle boucherie, depuis celle qui arriva, lorsque *Charles-Martel* combattit contre *Rainfroi* Maire du Palais.

Notre Auteur, en finissant cette Dissertation, relève quelques erreurs de nos Historiens modernes sur les noms des lieux marqués dans *Nithard*, sur le jour & l'année de la bataille, que quelques uns placent au propre jour de *Pâques*, d'autres au jour de l'Ascension. Nous renvoyons sur tout cela au

Mémoire même , ainsi que sur ce que l'Auteur ajoûte au sujet de quelques traditions populaires touchant la cause de cette bataille attribuée à une éclipse de Soleil , & au sujet des marques de pitié que donna Charles le Chauve avant & après sa victoire.

Le détail circonstancié des nouvelles découvertes de M. le B. touchant la bataille de Fontenai nous a mené si loin , que nous ne pourrions qu'effleurer quelques unes des autres Pièces contenues dans ce premier Volume.

IX. Dans la neuvième Pièce de ce Recueil , l'Auteur nous entretient d'une petite Statuë de cuivre, trouvée à Auxerre , laquelle lui est tombée entre les mains , & dont on voit ici la représentation gravée. Il la prit d'abord pour une espee de Dieu Pénate ou de Dieu Domestique des Gaulois Payens. Cette figure mal proportionnée , paroît vêtue d'une sorte de cuirasse qui lui descend jusqu'au haut des cuisses. Sa tête est fort garnie de cheveux courts ; elle tient de la main droite un bâton tortu , & elle a un bracelet ou anneau mobile au bras gauche , qui est appuyé sur un chien. Elle représente une Diane chasseresse , suivant la conjecture de D. Bernard de Montfaucon , à qui notre Auteur l'a fait voir ; & sur ce pied - là , c'étoit un Dieu Pénate ou Lare de quelque Chasseur Gaulois , qui se étoit fabriqué pour se rendre cette Divinité favorable.

Cette figure a fait ressouvenir

M. le B. de l'usage immémorial des habitans d'Auxerre , d'aller à la chasse en commun , sans autres armes que le bâton. Il découvre quelques vestiges de l'ancien culte de Diane au voisinage d'Auxerre , non seulement dans la montagne surnommée *Arduine* ; mais encore dans le nom d'une fontaine située à une petite lieuë de la même Ville , & appelée *Dianna* , selon le Testament de S. Vigile Evêque d'Auxerre au septième siècle. Cette fontaine étoit du nombre de celles , où S. Aunaire , dans son S. node d'Auxerre d'environ l'an 580. défendit d'aller rendre des vœux. Notre Auteur nous donne ici d'après M. *Muraori* , un passage d'un Sermon de S. Maxime de Turin , qui pourra fournir une nouvelle matière à ceux qui voudront traiter de l'étendue & de la nature du culte de Diane , auquel , dans certains Pays , on étoit encore attaché , au quatorzième siècle.

M. le B. a fait ici graver une seconde figure , qui lui paroît encore plus sûrement Celtique que la précédente. C'est une statuë de pierre tendre , d'environ deux pieds de haut , représentant un homme debout , la tête nue & cheveluë , les mains pendantes sur les cuisses ; & couvert d'un *Sagum Gallicum*. Elle fut trouvée avec une douzaine d'autres de pareille forme , & d'inégale grandeur , dans une cave , profonde de 12 à 15 marches , longue d'environ 50 pas , bien voutée & pavée de pierre dure. C'étoit vraisemblablement le

lieu

lieu fépulcral de quelque famille Gauloise. Cette statué est estimable , parce qu'elle représente très-bien le *Sagum Gallicum* , qui ne se trouve que rarement sur des statues , & dont les manches le distinguent du *Sagum Romain*.

De-là notre Auteur passe à l'explication d'un Canon du Concile d'Auxerre de 580. & qui est conçu en ces termes : *Non licet calendis Januarii vetula aut cervulus facere* : sur quoi il se conforme presque en tout à l'explication communément reçûe , si non qu'il fait voir , par quelques Textes des Peres , que la chose signifiée par *cervulus* n'a pas toujours été la même dans tous les tems.

Parmi les folles coûtumes du Paganisme aux Calendes de Janvier , il y en avoit une qui consistoit à se transformer en bêtes & à courir ainsi les rues. Mais vers l'an 580 les Chrétiens , grace aux travaux des premiers Evêques des Eglises particulieres , n'étoient plus si attachés aux abominations du Paganisme ; & il ne restoit alors que l'usage de se transformer en bêtes , de se déguiser en femmes , de faire le cerf ou le faon , de faire la vieille , à quoi il faut joindre les joûtes exprimées dans les avis de S. Eloi : *Nullus* (disoit ce Saint) *in Calendis Januarii , nefanda & ridiculosa , vetulas , aut cervulos , aut jeticos faciat*.

Mais notre Auteur est persuadé que ce que défend le Canon du Concile d'Auxerre n'étoit pas infâme & abominable au point où l'étoit ce que S. Pacien & S. Au-

gustin avoient en vûe , en parlant du *cervulus*. Il est surprenant (continue notre Auteur) de lire dans l'Histoire Ecclesiastique , qu'une partie de ces extravagances abolies en Occident , s'y trouvent rétablies au douzième siècle , & même jusque dans les Eglises. Il rapporte ici quelques fragmens d'un très-ancien Manuscrit qui ont rapport au sujet traité dans cette Dissertation , & qu'il faut voir dans le Livre même.

M. l'A. le B. montre , dans sa seconde Dissertation , que le *Pagus Amoniensis* dont parle Fortunat , dans la Vie de S. Germain de Paris , n'est point le *Pagus Amanus* situé du côté de la Saône , comme l'a cru Adria de Valois , mais que c'est le Pays des *Amognes* situé encore aujourd'hui dans une petite Province placée entre l'Yonne & la Loire : & qu'en conséquence le *Rotegiacum* mentionné dans Fortunat doit être la terre de Roüy , & non Rosai en Brie , ou Rungis sur la route de Bourgogne , comme l'ont cru quelques Auteurs.

Il fait voir , dans sa troisième Dissertation , 1°. que le lieu nommé *Latofao* par Frédégaire , où se donnerent en France deux batailles , l'une en 596. & l'autre 660. est Lifou le grand , & Lifou le petit , deux Villages contigus , à 6 ou 7 lieues de Joinville , vers l'Orient , dans le Diocèse de Toul ; 2°. en quel lieu se donna la bataille d'Ormelle , l'an 600. 3°. que le Palais de nos Rois de la premiere Race , appelé *Masolacus* , étoit où est aujourd-

H h h h

Octobre.

d'hui *Maslai*, à une lieue de Sens.

L'Auteur, dans sa Dissertation suivante (quatrième) s'applique à prouver, que S. Loup Evêque de Troyes, après avoir apaisé la fureur d'Atila & conduit ce Prince jusqu'au Rhin, revint dans son Diocèse, se retira d'abord à *Latifcon*, aujourd'hui *Lainçon*, à une lieue de Troyes, sur la route d'Auxerre: qu'ensuite, s'éloignant de trois lieues, il alla jusqu'à *Olericiam*, aujourd'hui *Ouilléri* ou *Liré*, presqu'à l'extrémité de son Diocèse: d'où il passa, non à Mâcon, en Bourgogne, comme on l'a cru jusqu'ici; mais à l'autre extrémité de son Diocèse, où est un Village nommé *Mascon* (*Matifca*).

M. le B. soutient dans sa cinquième Dissertation, que la terre Royale de *Latiniacum* donnée autrefois à l'Abbaye de S. Denys, est *Lagni-le-Sec* dans le Diocèse de Meaux, & non *Lagni* sur Marne; & que le Palais de nos Rois appelé *Veru* ou *Vernum*, situé dans le voisinage de *Cadolaicus* & de *Latiniacum*, est à présent le Village de *Ver*, voisin de la vallée de *Chaissi* & de *Lagni-le-Sec*. Il prétend aussi que le *Litanobriga* de l'Itinéraire d'Antonin répond à Pont-l'Evêque ou à Pontoise.

Notre Auteur, dans sa septième Dissertation, recherche en quels tems a vécu S. Renobert Evêque de Bayeux, & il en fixe l'époque, non au premier, au second, au troisième, au quatrième ou au cinquième siècle, où l'ont placé divers Ecrivains, mais seulement

au septième, où l'a mis M. Baillet, qui le fait assister au Concile tenu à Reims vers l'an 625. abandonnant ainsi de concert avec plusieurs autres Sçavans le Renobert, prétendu Successeur d'Exupere, sentiment que M. le B. appuie par de nouvelles preuves.

Il s'occupe à montrer, dans la Dissertation qui suit (8) que le Prêtre Honorius, Auteur de divers Ouvrages, n'étoit point d'Aulun, comme se le sont persuadé plusieurs Ecrivains, sur ce qu'il se disoit *Augustodunensis*; mais qu'il étoit ou d'Ausbourg en Allemagne, appelée *Augusta Vindelicorum*, ou d'Augrchez les Grisons, nommée *Augusta Rauracorum*, en un mot qu'il étoit Allemand; ce qui se trouve confirmé par les Ecrits qui nous restent de lui.

Notre Auteur, dans sa dixième Piece, fait voir que Hadr. de Valois, dans sa Notice des Gaules, s'est trompé sur les noms modernes des deux lieux appellés anciennement, dans les Monumens Romains, *Chora* & *Contraginum*; que le premier n'est point l'Abbaye de Cure ou de Core, au-dessus de Vezelai, comme il l'a supposé, mais que c'est la petite Ville de Crévan (*Chora-vennum*) ainsi nommée à cause que c'étoit le lieu, où la pêcherie (*Venna*) de la rivière de Cure (*Chora*) étoit la plus considérable; 2°. que *Contraginum* mal pris par de Valois pour Chaulni en Picardie, est Condran ou Condrain, petit Village à une lieue de Chaulni.

Les Monumens Historiques que nous offre la onzième Pièce de ce Recueil, sont 1°. l'Épithaphe en vers élégiaques Latins de Lothaire fils de Charlemagne, & qui ne vécut que 8 ou 9 mois : 2°. Une Complainte en vers Lyriques Latins sur la mort de l'Abbé Hugues, autre fils de Charlemagne, que ce Prince avoit eu d'une Maîtresse : 3°. Une Histoire Latine, non encore imprimée, de la réception du corps de S. Corneille Pape à Compiègne, où le fit transporter Charles le Chauve, écrite en prose &

en vers, par un Auteur du dixième siècle.

Enfin la douzième Pièce de cette curieuse Collection est une Histoire Latine imprimée ici pour la première fois, des origines du Monastère de la Charité sur Loire tirée d'un Ecrivain du douzième siècle. Nous sommes très-fâchés de ne pouvoir nous étendre ici sur tous ces articles, & nous renvoyons à un autre Journal l'Extrait des Pièces contenues dans le second Volume de ce sçavant Ouvrage.

CONSTRUCTION D'UN TELESCOPE DE REFLEXION,
de seize pouces de longueur, faisant l'effet d'une Lunette de huit pieds, & de plusieurs autres Télescopes, depuis sept pouces jusqu'à six pieds & demi; ce dernier faisant l'effet d'une Lunette de cent cinquante pieds; avec la composition de la matière des Miroirs, & la manière de les polir & de les monter. On y a joint un Traité de l'art de faire facilement les grands verres objectifs, les oculaires & des Lentilles de differens foyers, avec la construction des Lunettes & des Microscopes, & leurs principaux usages. Ouvrage utile aux Artistes, qui voudront s'appliquer à cet Art nouveau, & aux curieux, qui souhaiteront se construire eux-mêmes un Telescope. A Paris, chez Philippe-Nicolas Lotin, Imprimeur-Libraire, rue S. Jacques, proche S. Yves, à la Vérité. 1738. in-4°. pp. 131. avec figures.

TOUT le monde sçait de quelle utilité sont les *Télescopes* ou les Lunettes d'approche, pour perfectionner l'Astronomie, la Géographie & la Navigation. Cette merveilleuse découverte se fit, suivant la plus commune opinion, vers le commencement du siècle passé. Depuis ce tems-là, on a pris à tâche de rendre ces sortes d'Instrumens d'une plus longue portée & d'une plus grande commodité. Mais il étoit très-difficile

de réunir ces deux qualitez. Comme ces Lunettes ne font d'effet qu'à proportion de leur longueur, & qu'il faut un endroit stable pour les placer; on ne peut en tirer sur mer beaucoup d'avantage, lorsqu'elles ont plus de trois ou quatre pieds, s'il n'est pendant un grand calme; & elles sont sur terre d'un usage très-embarrassant.

Pour remédier à ces deux inconvéniens, on chercha les moyens de raccourcir les Télescopes, sans

H h h ij

en diminuer l'effet ; & pour cela on proposa de former des verres d'une figure hyperbolique ou elliptique , afin que ces Lunettes ayant une grande ouverture , capable de recevoir beaucoup de rayons des objets , elles pussent , quoique très-courtes , les grossir & les rapprocher autant que les plus longues le font suivant la construction ordinaire. Mais la difficulté de tailler ces sortes de verres a été regardée jusqu'ici comme insurmontable ; & il y a quelque apparence , (dit l'Auteur dans son Avertissement) que c'est moins la figure circulaire qui empêche de donner aux verres objectifs une grande ouverture , que ce n'est cette propriété de la réfraction , suivant laquelle les rayons de diverses couleurs tombant sur un corps diaphane avec un même angle d'incidence , se rompent inégalement en le traversant , selon qu'ils ont naturellement plus ou moins de force.

D'autres proposerent de raccourcir les Lunettes , en se servant de miroirs concaves. Mais cette idée fut rejetée par des personnes d'ailleurs très-intelligentes & pleines d'érudition , qui en déclarant impossible ce qu'ils ne comprenoient pas assez & ce que l'expérience de nos jours a montré fort possible , firent voir combien est borné en certaines occasions l'esprit humain. Ce fut donc en s'élevant au-dessus de ces préjugés , que M. *Newton* composa d'abord une Lunette de réflexion de six pouces

de longueur , qui fit autant d'effet qu'une Lunette de 4 pieds ; puis une autre de 4 pieds qui en égala une de 50.

Malgré un succès si peu espéré , il s'est écoulé plusieurs années sans qu'on ait mis à profit une si heureuse découverte ; jusqu'à ce qu'enfin des Artistes plus courageux surmontant par leur travail les plus grandes difficultés , soient parvenus à fabriquer un Télescope de 16 pouces équivalant pour l'effet à une Lunette de huit pieds. Mais comme ces Artistes industrieux sont en petit nombre , & que leur intérêt particulier les engage à cacher leur secret ; l'Auteur en le publiant ici a cru rendre au public un service d'autant plus considérable , qu'outre le plaisir qu'il procure par-là aux spectateurs curieux , il fournit aux Navigateurs un moyen facile de découvrir les écueils , d'éviter la rencontre des vaisseaux ennemis , & surtout d'observer les éclipses des Satellites de Jupiter presque aussi aisément que sur terre.

En effet, (continue l'Auteur)
 » si l'on compare le moment de
 » l'éclipse d'un de ces Satellites
 » marqué par une montre bien réglée sur le Soleil avec l'instant
 » marqué dans les Ephemerides ,
 » où ces éclipses sont prédites pour
 » le méridien de Paris ; par la différence du tems , on aura la différence des méridiens , 15 degrez
 » de l'Equateur répondant à une
 » heure , & par conséquent , on
 » aura la longitude. Si en même

» tens on prend l'élévation du Pô-
 » le , on aura précisément l'en-
 » droit où l'on se trouve en mer ,
 » & au moyen de la bouffole &
 » d'une bonne Carte , on redresse-
 » ra la route ». Cette nouvelle in-
 vention ne sera pas moins avanta-
 geuse à l'Astronomie & à la Géo-
 graphie , puisqu'en retranchant
 l'embarras d'employer une Lunet-
 te de cent pieds de long , elle y
 substitue un Télescope de 5 à 6
 pieds aussi efficace , & infiniment
 plus facile à transporter & à diri-
 ger sur l'objet.

Il s'agit donc ici d'enseigner la
 manière de construire cet admi-
 rable Telescope; & c'est ce que l'Au-
 teur exécute en 15 Chapitres.
 Dans les cinq premiers, il donne
 la construction d'un Telescope de
 16 pouces de longueur , faisant
 l'effet d'une Lunette de 8 pieds ; &
 il apprend à composer la matière
 des miroirs , expliquant aussi la
 manière de les polir & de les
 monter. Les Chapitres suivans of-
 frent la construction d'un Télesco-
 pe de 7 pouces , faisant l'effet d'une
 Lunette de 4 pieds ; & celle
 de plusieurs autres Télescopes ,
 depuis deux pieds jusqu'à six & de-
 mi de longueur ; & ce dernier fera
 l'effet d'une Lunette de 150 pieds.
 Il renferme dans les derniers Cha-
 pitres un Traité sur l'art de travail-
 ler les grands verres objectifs d'une
 manière simple & certaine ,
 aussi - bien que les oculaires & les
 Lentilles de toutes sortes de foyers,
 avec la construction des Lunettes
 & des Microscopes & leurs prin-

cipaux usages.

Pour descendre maintenant dans
 quelque détail plus particulier des
 différentes parties qui composent
 cet Ouvrage , nous donnerons
 d'abord une idée générale du *Téles-*
cope de réflexion d'après la descrip-
 tion abrégée que nous en trace ici
 l'Auteur. Le corps du *Telescope* est
 un tuyau de cuivre de 13 pouces
 de longueur , couvert de chagrin ,
 & de deux pouces de diamètre
 dans son intérieur. L'ouverture de
 ce tuyau est retrainte à 20 lignes ,
 par un cercle de cuivre , sur lequel
 le couvercle se monte à vis. Dans
 le fond du tuyau est un miroir de
 réflexion de 9 pouces de foyer , &
 de deux pouces de diamètre , ou-
 vert de six lignes par le milieu , &
 soutenu du côté de sa surface polie
 par trois petites pièces de cuivre.
 Derrière ce miroir est monté à vis
 un couvercle de cuivre , qui le con-
 tient par le moyen d'un ressort
 mis entre deux.

Ce couvercle a une ouverture
 d'un pouce de diamètre , sur la-
 quelle se monte à vis le tuyau qui
 porte les verres , long de deux
 pouces , & de 8 lignes de diamètre
 en dedans. Le verre qui est près du
 miroir a 3 pouces de foyer : il est
 plan - convexe ; sa convexité est
 tournée vers le miroir. Le verre qui
 est à l'autre bout , a 10 lignes de
 foyer : il est convexe en dedans le
 tuyau , & concave en dehors. Ce
 tuyau est couvert d'un autre tuyau ,
 qui s'ôte aisément ; & au bout du-
 quel est un enfoncement pour re-
 cevoir l'œil & le mettre à l'abri de

la lumiere extérieure. Au milieu de cet enfoncement est un petit trou d'un quart de ligne de diamètre, éloigné du verre intérieur d'environ 8 lignes. C'est à travers ce trou que la lumiere des objets qu'on observe passe dans l'œil. Les deux tuyaux montés l'un sur l'autre ont ensemble trois pouces de longueur. Un petit couvercle qui se monte à vis empêche la poussière de passer à travers le petit trou, & de tomber sur le verre.

A l'entrée & au milieu du tuyau, du côté de l'ouverture de 20 lignes, est un petit miroir de 18 lignes de foyer & de 8 lignes de diamètre. Il est porté par une piece d'acier d'une ligne d'épaisseur & de 3 lignes de largeur, attachée & rivée sur une piece de cuivre taillée en queue d'aronde, qui coule entre deux autres pieces de cuivre attachées en dedans le tuyau. La surface de ce petit miroir est tournée du côté de la surface du grand miroir, & en est éloignée de 10 pouces & demi. Sur le côté droit du tuyau est une verge de fer, qui passe au travers de deux petites pieces de cuivre, dans lesquelles elle tourne librement. A l'extrémité qui est du côté du verre, est une petite pomme, qui sert à la faire tourner. L'autre extrémité est à vis, & entre dans un écrou qui tient à la piece de cuivre, laquelle porte le petit miroir. C'est en tournant cette piece à droite ou à gauche, que l'on approche ou que l'on éloigne le petit miroir du grand miroir, suivant la distance

plus ou moins grande des objets que l'on observe.

Le Télescope ainsi construit est monté sur son pied au moyen de deux grosses vis. Ce pied a un genou afin de pouvoir hauffer & baisser le Télescope, & le tourner du côté que l'on souhaite. La tige qui porte le genouil à 8 pouces & demi de hauteur, & avec le genou 10 pouces. Elle entre à vis dans une piece de cuivre ronde, qui lui sert de base, & qui est soutenue par trois consolles de 5 pouces de longueur, qui ne s'élèvent que de 3 pouces de hauteur. Comme elles forment un écart d'environ 8 pouces, elles donnent une grande stabilité au pied qu'elles composent, & qui a 13 pouces de hauteur.

La lumiere des objets qu'on observe, tombe par l'ouverture de 20 lignes sur le grand miroir, qui est au fond du Télescope. Le miroir la réfléchit & en forme des images dans son foyer, à 9 pouces de distance. Ces rayons de lumiere, après avoir formé ces images, tombent sur la surface du petit miroir, en sont réfléchis, & retournent en arriere, passent à travers le trou du grand miroir, ensuite à travers le verre qui est derriere le miroir, & forment une seconde image de l'objet dans le petit tuyau, à l'endroit où est posé le diaphragme. Les rayons qui ont formé cette image traversent ensuite le petit verre, qui est à l'extrémité du tuyau. Ils en sortent parallèles, passent par un petit trou d'un quart de ligne de diamètre, & entrent dans l'œil

de l'Observateur, où l'image de l'objet se peint de la même grandeur que si elle étoit près de lui, quoique réellement très-éloignée.

Après cette description exacte de toutes les pieces qui composent le Télescope ; il est question d'indiquer les moyens les plus faciles de le construire, & c'est ce que fait notre Auteur en 5 Chapitres. Dans le premier qui roule sur une manière (aussi simple que certaine pour la réussir) de faire les formes, sur lesquelles on doit travailler les miroirs, l'Auteur enseigne 1°. à faire des arcs de cercle pour déterminer la figure des formes : 2°. à faire un modèle pour la forme du grand miroir de 9 pouces de foyer : 3°. à fabriquer un autre modèle pour la forme du petit miroir de 18 lignes de foyer : 4°. à mouler les modèles en sable : 5°. à construire un fourneau pour fondre les matières : 6°. à fondre le cuivre pour faire les formes : 7°. à leur donner une figure exactement sphérique : 8°. à faire des modèles pour les miroirs : 9°. à mouler en sable les modèles de miroirs : 10°. à faire pour ces miroirs des moules de cuivre. Toutes ces opérations sont le sujet d'autant de différens articles auxquels nous renvoyons.

Dans le Chapitre 11. l'Auteur nous donne 1°. la composition de la matière des miroirs, dans laquelle doivent entrer vingt onces de cuivre de rosette, neuf onces d'étain d'Angleterre, ou des Indes mis en grenailles, & huit onces d'arsenic blanc : 2°. la manière

de préparer différentes sortes d'émail : 3°. celle de donner aux miroirs une figure sphérique : 4°. celle de préparer la portée-d'étrai pour polir : 5°. celle de polir les miroirs.

Il s'agit, dans le Chapitre III. de construire toutes les pieces, qui composent le corps du Télescope & son pied ; ce qui consiste 1°. à faire sur le tour des modèles en bois pour toutes celles qu'on pourra mouler : 2°. à travailler sur le tour les pieces qui pourront y recevoir une forme convenable : 3°. à fabriquer le tuyau, & y monter les pieces : 4°. à construire le pied du Télescope.

La manière de monter le Télescope, traitée dans le Chapitre IV^e, se réduit à ces 4 articles : 1°. à dresser le grand miroir : 2°. à dresser le petit miroir : 3°. à faire quelques changemens & quelques augmentations au Télescope : 4°. à lui fabriquer une boîte, pour le transporter facilement d'un lieu à un autre sans le déranger. L'Auteur nous communique sur tous ces points les instructions nécessaires, auxquelles on aura recours.

Les usages du Télescope, dont on vient d'enseigner la construction, sont la matière du Chapitre cinquième. Ce Télescope est propre, non seulement à découvrir sur terre ou sur mer les objets éloignés, mais encore à observer les corps célestes sous leur environnement. Il fait paroître la lune considérablement rapprochée. On y voit dans son croissant, de grands

rochers escarpés, dont l'ombre s'étend fort loin sur sa surface, & se raccourcit à mesure que le Soleil s'y élève. On y apperçoit beaucoup d'endroits, qui paroissent creux en forme de bassin, dont les bords sont élevés, & au milieu de chacun desquels il y a comme une montagne. Pendant le croissant un de ces bords couvre tout le fond du bassin de son ombre, qui s'étend jusque sur l'autre bord, dont il n'y a qu'une partie d'éclairée. Le pied de la montagne est aussi dans l'ombre, pendant que le sommet est dans la lumière. Il y a un de ces creux ou bassins, d'où l'on voit partir de grands traits lumineux, qui tendent vers d'autres presques semblables. On découvre aussi de grandes taches obscures, qui réfléchissent moins de lumière. Quelques-uns ont prétendu que c'étoit des mers. Mais (ajoute notre Auteur) si cela étoit, il s'en élèveroit quelques vapeurs, qui formant des nuées, couvriroient tantôt une partie de la Lune, tantôt une autre; ce que ne font point voir les Lunettes, & cela prouveroit (selon l'Auteur) qu'il n'y a point d'eau dans la Lune, & par conséquent point d'animaux.

Le Soleil observé avec la précaution de se servir d'un petit verre de couleur verte, paroît plus ou moins obscurci par plusieurs taches qui semblent se mouvoir d'Orient en Occident, & faire une révolution entière en 27 jours; ne gardant aucune figure particulière, & étant souvent entourées d'une es-

pece de fumée. Quelquefois on n'apperçoit aucune de ces taches. Il y en a qui ressemblent à un simple nuage, & qui paroissent flotter immédiatement sur le disque du Soleil, comme l'écume flotte sur le métal fondu. Enfin lorsque le feu du Soleil a consumé quelque tache, on voit en cet endroit une lumière plus vive que celle du reste de sa surface; de même que notre feu après avoir presque entièrement consumé quelque matière combustible, y paroît beaucoup plus éclatant.

Comme les cinq autres Planètes, sont beaucoup plus difficiles à observer, se confondant fort aisément avec les Etoiles fixes; l'Auteur nous donne ici un moyen très-facile de les distinguer. Il faut chercher dans les Almanachs, où le lieu des Planètes est marqué, le jour & l'heure où la Planète que l'on veut examiner, sera dans le même signe avec la Lune, & à peu près au même degré du ciel. En regardant la Lune, on reconnoîtra sans peine la Planète que l'on cherche; & lorsqu'on l'aura bien remarquée, on ne pourra plus la méconnoître, en quelque lieu du ciel où elle se trouve, & le secours de la Lune sera pour lors inutile. En effet la couleur de Saturne est d'un blanc pâle; celle de Jupiter est éclarante; Mars est d'une couleur rougeâtre; Vénus est des plus brillantes, & ne paroît que le soir ou le matin, vers le lever ou le coucher du Soleil, de même que Mercure, dont la foible lumière le rend d'une

d'une très-difficile observation, parce que s'éloignant fort peu des rayons de cet Astre, il y est presque toujours plongé, ou se trouve obscurci par les vapeurs de l'horizon.

Mercuré & Vénus croissent & décroissent comme la Lune, suivant leurs différentes positions relativement au Soleil & à la Terre. Ces deux Planètes étant presque dans leur plein, & par conséquent au-dessus du Soleil, paroissent alors plus petites; & dans leur déclin, se rapprochant de la Terre, on les voit plus grandes, ainsi que lorsqu'elles commencent à croître.

Mars, observé dans son plus grand éloignement de la Terre, c'est-à-dire avant le lever ou après le coucher du Soleil, paroît très-petit: mais vu dans son opposition au Soleil, au milieu de la nuit, où il est beaucoup plus près de la Terre que cet Astre; il paroît alors très-grand & très-lumineux. Quelques taches qu'avec un Télescope de 3 ou 4 pieds, l'on découvre sur son disque ainsi que sur celui de la Lune, font connoître qu'il tourne sur son axe en près de 25 heures.

Le Télescope fait paroître Jupiter aussi grand que paroît la Lune à la simple vue. Les 4 Satellites, qui tournent autour de lui & l'accompagnent dans sa grande révolution s'éclipsent chaque fois qu'ils passent dans son ombre. Ces éclipses servent à rectifier les longitudes des divers lieux de la Terre mal déterminées par les anciens

Octobre.

Géographes: & l'on peut, par une seule observation connoître la longitude de l'endroit où l'on est, en comparant l'heure de l'observation de l'éclipse avec l'heure marquée de cette même éclipse pour l'Observatoire de Paris, dans le Livre *de la connoissance des tems*, où toutes ces éclipses sont prédites avec une grande exactitude. Le disque de Jupiter est traversé d'Orient en Occident, par plusieurs bandes claires & obscures, presque parallèles les unes aux autres. Au milieu des taches claires vûes dans les bandes obscures, & des taches obscures vûes dans les bandes claires, on a reconnu que cette Planète tourne sur son axe en moins de 10 heures: & par les ombres que ses Satellites forment sur son disque, on juge que ces Satellites peuvent avoir des taches sur leurs disques, & qu'ils ne tournent pas sur leurs axes, non plus que la Lune ne tourne pas sur le sien.

On découvre avec le Télescope de 16 pouces, l'anneau qui entoure Saturne, & les différentes phases de cet anneau. Mais il faut le Télescope de 4 pieds pour appercevoir les cinq Satellites de cette Planète, lesquels s'éclipsent aussi lorsqu'ils passent dans son ombre. On conjecture qu'ils ne tournent point sur leurs axes; & *Hughens* croit que Saturne fait en 10 heures une révolution sur le sien. On remarque de plus qu'il jette son ombre sur l'anneau qui l'environne, & que celui-ci jette la sienne sur le globe de cette Planète.

I i i i

L'Auteur nous apprend encore comment avec le même Télescope on peut observer les diamètres des Planètes ; au moyen d'un petit tuyau long de 8 à 9 lignes , ayant sur son bout qui doit poser sur le diaphragme de la Lunette deux soies très-fines , se croisant à angles droits , en sorte que ce tuyau puisse entrer dans celui qui porte les verres du côté du grand , & que l'on puisse aisément l'en retirer. Nous renvoyons au Livre même pour l'usage du Télescope garni de ce petit tuyau.

A l'égard des Etoiles fixes il en fait découvrir un si grand nombre , qu'au lieu que les anciens n'en comptoient qu'environ 2000 , on en compte aujourd'hui presque le double dans la seule Constellation d'Orion , où les yeux seuls n'en apperçoivent guères que 50. Mais on en voit une si prodigieuse quantité dans ces espaces qui par une belle nuit paroissent à la simple vûe d'une couleur blanchâtre & qu'on nomme *Voye Laitée* , qu'il est impossible de les compter , & qu'on diroit qu'elles sont entassées les unes sur les autres.

Comme le Télescope de réflexion est d'une si grande utilité , & qu'il seroit à souhaiter d'en avoir de différentes longueurs pour toutes sortes d'observations , l'Auteur veut bien épargner à ceux qui s'appliqueroient à en construire , la peine & le tems qu'ils employeroient à rechercher les foyers des miroirs qui conviendroient ensemble , l'ouverture qu'ils pour-

roient souffrir , les foyers des verres oculaires , les distances où ils devroient être placés : & dans la vûe de leur applanir ces difficultez , il leur donne les proportions de plusieurs Télescopes , depuis sept pouces jusqu'à six & sept pieds de longueur : ce qu'il exécute dans les 5 & 6 Chapitres suivans , où l'on trouvera 6°. la construction d'un Télescope de sept pouces de longueur : 7°. celles de plusieurs Télescopes dont les grands miroirs auront un pied & demi : 8°. deux pieds & demi : 9°. 4 pieds , & 10°. jusqu'à 6 pieds de foyer : 11°. une autre disposition de Télescope , où il se trouvera considérablement raccourci.

L'Auteur expose , dans son douzième Chapitre l'art de faire de grands verres objectifs par une méthode des plus simples , des plus sûres , & d'une exécution si prompte que le verre & la forme se travaillent en même tems : & pour en assurer la réussite , il fait connoître d'abord les défauts qui peuvent se rencontrer dans la matiere , & qu'il faut éviter ; puis il enseigne la maniere de donner au verre & à la forme une figure sphérique , & celle de polir les verres objectifs.

Dans son Chapitre treize il traite de la maniere de faire les formes des verres oculaires & des Lentilles , de travailler les verres oculaires , de les polir , de travailler les verres concaves , & de fondre des Lentilles de Microscopes.

Dans le Chapitre suivant (XIV) il s'agit de la construction des Lu-

nettes composées d'un objectif convexe & d'un oculaire concave; de celle des Lunettes à 4 verres convexes; ou à deux verres convexes; & de donner des Tables pour les foyers & les ouvertures des oculaires, & des objectifs.

Il s'occupe dans son dernier

Chapitre (XV) de la construction des Microscopes, soit d'une seule Lentille, soit de 2 ou 3 verres, & il explique leurs usages. Nous renvoyons au Livre même sur tous ces articles, qui ne peuvent être bien compris qu'étant étudiés & lus dans toute leur étendue.

DESCRIPTION D'UNE CATALEPSIE HYSTERIQUE.

Par M. de la Mettrie, Docteur en Médecine. A Rennes, chez la Veuve de P. A. Garnier, Imprimeur-Libraire, Place du Palais, à la Bible d'or : & à Paris, chez Prault le fils, au bout du Pont-Neuf. 1737. Broch. in-12. pag. 12.

IL s'agit ici d'une Catalepsie qui a succédé comme symptôme, à douze accès de vapeurs hystériques; ou si l'on veut il s'agit de vapeurs hystériques qui se sont converties en catalepsies. Métamorphose nouvelle dont notre Auteur dit qu'il ne sçache personne qui en ait fait mention.

On pourra juger de la nouveauté dont il s'agit par les signes suivans, que rapporte M. de la Mettrie : les doigts, les phalanges des doigts, le poignet, l'avant bras, le bras, les yeux, la tête, tout étoit immobile dans la situation où l'on s'avisait de le mettre.

En un mot, dit-il, ce spectacle étoit si effrayant que la mere de la malade, dès la première fois qu'elle vit sa fille en cet état, fut prise d'un violent accès hystérique.

Les accidens que l'on vient de rapporter, paroissent être communs à tous les cataleptiques, mais en voici d'une autre espèce que M. de la Mettrie regarde comme par-

ticuliers. La malade avoit l'odorat si sensible que quand on lui mettoit du côté droit à un pouce ou deux du nez, quelque chose de spiritueux, elle se jettoit tout d'un coup avec violence du côté gauche, & que si on le lui mettoit du côté gauche, elle se jettoit avec la même promptitude & la même violence, du côté droit. Mais soit qu'elle se jettât du côté droit ou du côté gauche, elle tenoit fortement son nez avec la main; puis si on lui tiroit la main, avec laquelle elle le tenoit, elle y portoit l'autre avec une vitesse incroyable, & si l'on ôtoit encore celle-ci, la première qui étoit restée suspendue, ne sembloit l'être que pour prendre promptement la place de l'autre. Un fait bien remarquable que notre Auteur rapporte ici, c'est que la malade sentoit à plus de dix pieds de distance de son lit, l'esprit volatil de sel ammoniac, & que si, pour la faire revenir, on lui en mettoit un peu sous le nez,

elle pouſſoit des cris affreux , il lui prenoit des convulſions violentes , des transports de colére & de rage. Trois hommes ne pouvoient alors la tenir , & cependant avant l'accès à peine avoit-elle la force de parler. M. de la Mettrie fait à ce ſujet une réflexion qui paroît très-importante pour la pratique.

L'état où l'eſprit volatil de ſel ammoniac reduiſoit cette fille , prouve évidemment , dit-il , *que quoique les eſprits volatils diſſipent pour l'ordinaire la catalepfie preſente , ils ſont toujours nuifibles dans les maladies des nerfs , par la grande irritation qu'ils leur cauſent , & par conféquent lorsqu'un Medecin aura à traiter une catalepfie hyſtérique comme celle-ci , il ne doit point ſe ſervir d'eſprit auſſi violent , pour diſſiper le paroxyſme aétuel. J'ai remarqué que la fumée d'une carte allumée faiſoit le même effet ſans danger.*

M. de la Mettrie étoit le Medecin de cette cataleptique , & il remarque que pendant l'eſpace de deux mois , elle eut plus de vingt accès de ſa catalepfie hyſtérique ; il l'appelle hyſtérique parce qu'elle ſuccédoit toujours à l'affection hyſtérique , à meſure que l'oppreſſion de la malade diminuoit.

Ses yeux paroiſſoient alors plus fixes , & en même tems que l'oppreſſion ceſſoit , il ſurvenoit ordinairement un petit vertige ténébreux qui faiſoit doucement tomber la malade ſur ſon oreiller. Quelquefois cependant la catalepfie ne laiſſoit pas d'être accompagnée de ſuffocation utérine , &

alors la malade révoit de tems en tems. Quelque triſte que fût ſon état , dit notre Auteur , c'étoit un ſpectacle plaifant de la voir aliſſe dans ſon lit , le tronc immobile , la tête panchée , les yeux tournés de tous les côtez qu'on s'aviſoit de les lui tourner , les bras fléchis & ſuſpendus , ſourire agréablement avant que de parler.

Après ſes accès elle étoit ſans fièvre , & comme on a coûtume d'être après ceux des fievres intermittentes , & ſe portoit ſi bien , qu'elle ſe flattoit toujours de ne plus retomber , nonobſtant l'expérience qu'elle avoit du contraire.

Une circonſtance bien ſingulière que notre Auteur remarque , c'eſt que dans les intervalles de ſanté , la moindre frayeur , le plus petit ſujet de chagrin , la moindre odeur fétide , telle que celle du Caſtoreum ou de la Rhuë , réveilloit ſon mal , & en hâtoit le paroxyſme.

Après tous ces accès de catalepfie hyſtérique , la malade eut pendant près de deux mois (Juin & Juillet) un heureux intervalle que le lait de chevre , l'air de la campagne , & principalement l'exercice lui procurerent. Mais à peine fut-elle de retour à la Ville , que la catalepfie reparut , ſans être précédée comme auparavant , de l'affection hyſtérique , mais avec des ſingularitez remarquables que M. de la Mettrie rapporte en détail , & que nous croyons ne devoir pas oublier ici , non ſeulement parce qu'elles ſont curieufes , mais parce qu'elles

peuvent donner lieu à bien des réflexions utiles pour le traitement des maladies de ce genre. La maladie commençoit d'abord par tomber en foiblesse, & quelquefois en syncope. Lorsque dans cet état on s'avisoit de la piquer pour la faire revenir ou qu'on lui faisoit sentir quelque odeur désagréable, elle devenoit cataleptique, mais pour l'ordinaire de la moitié du corps seulement. Elle ne laissoit pas aussi quelquefois de tomber d'elle-même dans cette demi-catalepsie. Enfin ce mal, après avoir changé de faces comme un Protée, en prit une nouvelle plus dangereuse que les précédentes. C'est de l'apoplexie que notre Auteur parle. Le premier accès dura trois jours entiers avec des convulsions si violentes de la mâchoire inférieure, qu'on ne pouvoit découvrir les dents de cette mâchoire, & rien faire avaler à la malade. Elle n'a eu depuis le mois d'Aoust (on ne nous dit point de quelle année) que deux légères attaques de cette apoplexie cataleptique.

Voilà l'Histoire telle que notre Auteur la raconte, il assure qu'elle ne contient rien qu'il n'ait vu, & que la plupart des Medecins de S. Malo, qui est la Ville où la chose s'est passée, n'ayent vu aussi.

Ce seroit ici le lieu de parler en général des différentes causes de la catalepsie; mais M. de la Mettrie se contente de renvoyer là-dessus les Lecteurs à M. Bellini. C'est, à son avis, celui qui les a le mieux expliquées. Quant à la catalepsie

hystérique dont il s'agit, notre Auteur, comme nous l'avons remarqué, dit ne sçavoir personne qui l'ait décrite. Toutes les Histoires de catalepsie qui se lisent à la suite de la Dissertation de M. Dionis sur *la mort subite*, sont différentes de celle-ci. On trouve aussi dans plusieurs Auteurs, diverses explications des causes & des effets de l'affection hystérique; M. de la Mettrie conseille de coudre tout cela avec ce que M. Bellini a écrit sur la catalepsie, & il prétend que par ce moyen, on pourra parvenir à comprendre ce qu'il y a de plus merveilleux dans l'Histoire qu'on vient de voir.

Il prétend au reste, que ce merveilleux n'est que pour ceux qui ignorent jusqu'à quel degré peut aller le dérangement du corps.

» Ceux, *dit-il*, qui sont éclairés
» des lumieres de la Physique, sçavent que tous les mouvemens du
» corps humain, qui paroissent le
» plus tenir du prodige, ne se font
» que par des loix naturelles.

Il avoie cependant que les plus habiles gens même, sont fort éloignés de la connoissance de ces loix.

Cela posé, comme on n'en sçauvoit douter, M. de la M. prend le parti le plus sage, qui est de ne point se jeter dans de vains raisonnemens: il se contente de rapporter ce qu'il a observé dans la cure de ce genre de mal, & voici à quoi se réduisent ses observations.

Il observe 1°. qu'on a employé ici vainement tous les remèdes capables de rappeler, ce qu'on ap-

pelle les règles. 2°. Que tous les antispasmodiques fétides, généralement recommandés par les Medecins pour la cure des vapeurs, ont paru fort nuisibles. 3°. Qu'on a tiré à la malade, dans le cours de la maladie, quinze à seize livres de sang tant du pied que de la gorge & du nez, sans que cela l'ait soulagée. 4°. Que tous les remèdes aqueux ont eu de bons effets. 5°. Que le Syrop de Karabé Narcotique, donné en certains tems que l'on choisissoit, a souvent calmé, & presque tout à coup, l'irritation des nerfs. 6°. Qu'on a toujours mis en usage un régime de vivre, humectant. 7°. Que la malade, qui est à présent guérie, a eu pendant deux mois, depuis son der-

nier accès, une espee de diarrhée; qu'on a eu soin d'entretenir par de légers laxatifs, & à laquelle elle attribue sa guérison.

Voilà, en peu de mots, la méthode thérapeutique, que notre Auteur dit avoir suivie. La malade paroît jouir à présent d'une parfaite santé, mais comme ce qu'on appelle les règles, ne s'est encore manifesté par aucun signe, M. de la Mettrie appréhende que la guérison ne soit pas radicale, & pour la rendre assurée, il met actuellement en œuvre les moyens les plus propres à rappeler ce qu'il n'a pu venir à bout de procurer; mais il ne se flatte encore de rien.

Plus on voit clair, & plus on craint.

LETTRE DE M. DE LA METTRIE, DOCTEUR EN
Medecine, à M. Astruc, Medecin Consultant du Roi & Professeur en
Medecine au Collège Royal de France. A Rennes, chez la Veuve de P. A.
Garnier, Imprimeur-Libraire, Place du Palais, à la Bible d'or. 1737.
 Broch. in-12. pp. 141.

M De la Mettrie ayant donné une petite Dissertation sur les maladies vénériennes, M. Astruc a cru devoir la réfuter dans le Traité qu'il a publié sur les mêmes maladies. C'est au sujet de cette réfutation qu'est écrite la Lettre dont nous allons rendre compte. M. Astruc soutient que M. Boerhaave n'établit pas toujours dans la graise le siège du mal vénérien, & qu'on ne lit rien dans toute la Préface de l'Aphrodisiacus qui soit en faveur de cette conclusion que tire M. de la Mettrie dans la Préface de

son Discours Préliminaire. L'Auteur de la Lettre soutient au contraire qu'il ne faut qu'un peu d'attention pour convenir de la conclusion dont il s'agit: & voici sur quoi il se fonde.

La description exacte, dit-il, que fait M. Boerhaave, & qu'il dit être obligé de faire, du pannicule adipeux, pour expliquer son Système au sujet du mal vénérien, la membrane cellulaire de Ruisch qui environne les glandes de Cowper, les prostates, les vésicules séminales, laquelle, selon lui, sert

de siège à certains flux particuliers à ce mal, les signes qu'il donne pour faire connoître si le venin est répandu dans routes les cellules adipenses, enfin la cure qu'il fait consister à évacuer jusqu'à la dernière goûte l'huile infectée, tout montre que M. Boerhaave prétend que le mal en question n'a point d'autre siège que la graisse.

M. Astruc reproche à M. de la Mettrie, d'attribuer la première origine de la maladie vénérienne, au commerce impur d'une Courtisane de Valence avec un lépreux : & M. de la Mettrie de son côté, reproche ici à M. Astruc, d'avoir l'esprit bien distrain, pour lui attribuer gratis, l'opinion de J. Manard. J'en suis éloigné *oto cælo*, dit-il, & je n'ai raconté ce fait que pour faire mention des progrès de la contagion vénérienne. En effet, continue notre Auteur, » il s'agit » d'une fille débauchée qui donna » le mal en question, à un lépreux ; elle l'avoit donc, comme le pense M. Fréind, la conséquence est claire, & il n'y a aucune contradiction en cela avec ce que je dis. J'en fais juges tous mes Lecteurs.

M. de la Mettrie, après quelques réflexions qu'il fait sur l'article des remèdes calmans, où il prétend qu'on l'accuse encore à tort, passe aux raisonnemens de son adversaire sur la vertu du mercure.

» Vous accordez, lui dit-il, que » le mercure guérit radicalement » le mal dont il s'agit, lorsque

» ce mal infecte des parties où se » trouvent des artères dans lesquelles la circulation se fait avec assez de vitesse ; or dites vous, » il n'y a dans tout le corps aucune » partie vivante, où l'on ne trouve de telles artères, donc le » mercure est toujours efficace » dans la cure de la maladie vénérienne. Permettez-moi, dit là-dessus notre Auteur à M. Astruc, » de vous faire considérer la membrane cellulaire de cette partie que les Latins appellent *penis*, les humeurs y circulent - elles assez vite, pour que le vis-argent guérisse certains flux, qui dans le cas dont il s'agit, surviennent à cette partie, non sans doute, vous en convenez vous-même : la moëlle des os qui est filtrée par les vaisseaux du périoste, n'est-elle pas en quelque sorte hors de la circulation, dès qu'elle est une fois déposée dans leur cavité, ou entre leurs lames ? Le ressort des vaisseaux des petits osselets du nez, continue-t-on dans la Lettre, est-il assez fort, pour résister le vis-argent en ses artères. Or, selon vous-même, ce la est absolument nécessaire pour qu'à son tour, le mercure puisse diviser les liqueurs infectées, & les rendre assez fluides pour qu'elles puissent être évacuées. Par conséquent si le vorner, par exemple, a une lame cariée, ce fossile ne pourra la détacher des autres lames voisines vivantes. Il ne suffit donc pas, conclut M. de la Mettrie, que le mercure

» agisse par sa seule pesanteur , car
 » si le *virus* est dans des endroits si
 » éloignés du cœur , que son ac-
 » tion s'y fasse à peine sentir , ce
 » *virus* bravera , pour ainsi dire , le
 » mercure avec toute sa vertu.

Notre Auteur fait ici sur les
 frictions mercurielles plusieurs Re-

marques importantes que nous
 passons , après quoi il donne à
 l'Ouvrage de M. Astruc sur les ma-
 ladies vénériennes l'éloge que cet
 Ouvrage mérite. Il dit que c'est un
 excellent Ouvrage , & le plus
 complet qu'il y ait sur ces matieres.

*PROGRAMME , OU IDE'E GENERALE D'UN COURS DE
 Physique expérimental, avec un Catalogue raisonné des Instrumens qui servent
 aux expériences. Par M. l'Abbé Nollet de la Société Royale de Londres.
 A Paris, chez P. G. le Mercier, Imprimeur-Libraire, rue S. Jac-
 ques, au Livre d'or. 1738. in-12. pag. 190. sans compter la Préface
 de 39 pages.*

C E n'est point ici l'annonce fa-
 stueuse d'un Projet à exécuter ; ni une de ces brillantes promesses avec lesquelles l'interêt sçait duper la curiosité. M. l'Abbé *Nollet* a opéré long-tems avant que d'écrire : & même ce Programme n'est qu'une simple indication de ce qu'il fait avec succès depuis plus de trois ans aux yeux d'un grand nombre de personnes de tout âge , de tout sexe , & de toutes conditions. Mais le succès sera plus grand encore à l'avenir. Le nombre des Disciples croît de jour en jour ; & le Maître se perfectionne de plus en plus.

Au reste , des Cours de Physique expérimentale ne pouvoient manquer de réussir. Cet établissement réunissoit l'utile & l'agréable. Il étoit autorisé par l'exemple de plusieurs Villes d'Italie , d'Allemagne , de Hollande , & d'Angleterre ; & les étrangers que l'amour des Sciences attire à Paris ,

étoient surpris de ne l'y pas trouver.

En effet la connoissance des effets naturels & de leurs causes a toujours été regardée comme un objet intéressant. De toutes les parties de la Philosophie , la Physique est peut-être la plus ancienne ; mais elle n'a jamais été si universellement cultivée qu'elle l'est aujourd'hui. C'est le fruit des progrès qu'elle a faits dans ces derniers tems , & sur-tout de la méthode qui a amené ces progrès. » Cette
 » Science n'est plus , comme au-
 » trefois , un vain assemblage de
 » raisonnemens non fondés , ou de
 » Systèmes chimériques. Les con-
 » jectures sont mises au rang qui
 » leur convient. On ne croit plus
 » que ce que l'on voit ; & la raison
 » ne prononce que sur le rapport
 » & le témoignage de l'expérience.

Descartes avoit bien senti l'utilité , la nécessité même de cette méthode ; mais il n'a pû en faire tout

tout l'usage qu'il auroit souhaité. De-là sans doute une grande partie de ses erreurs. Il s'est trop pressé de faire des Systèmes ; car pour nous servir des termes de M. de Fontenelle, il faut que la Physique Systématique attende à élever des édifices, que la Physique expérimentale soit en état de lui fournir les matériaux nécessaires. Depuis Descartes (dit notre Auteur) » des » établissemens royaux ont pourvu » au desir des Sçavans, & la Physique est devenue expérimentale, » non seulement par le commun accord de ceux qui l'ont cultivée » avec le plus de succès, mais aussi » par la libéralité des Princes. « Or y a-t-il une meilleure méthode pour enseigner cette Science, que celle même dont les Sçavans se sont servis pour l'acquiescer ?

Ces réflexions firent naître à M. l'Abbé N. il y a plus de quatre ans, le dessein d'établir des Cours de Physique expérimentale, & les personnes qu'il consulta, lui applaudirent. Cependant il étoit effrayé par le nombre des difficultés qu'il prévoyoit ; & il ne les prévoyoit pas toutes. Il lui falloit une grande provision d'Instrumens, qu'il n'avoit pas. Nos Ouvriers, bien loin de s'appliquer à les perfectionner, n'étoient pas même dans l'habitude des les construire ; & la fortune ne lui suffisoit pas pour les faire venir des Pays étrangers.

En supposant qu'il pût se procurer ce qui lui manquoit en ce genre, il n'osoit encore s'assurer de l'ap-

Octobre.

probation du public. Il étoit également à craindre qu'on ne regardât ces exercices comme un spectacle de pur amusement, ou comme une étude trop sérieuse. » Il falloit » joindre l'agréable à l'utile, de » façon qu'ils pussent mutuellement se servir de prétexte ou de » défense ; que toute personne eût » la liberté de s'instruire, sans » qu'on pût lui reprocher une ré- » création puérile, ou une curiosité interdite par l'usage ; en un » mot ménager également la bien- » séance qui convient aux Scien- » ces, & la délicatesse des Audi- » teurs.

M. l'Abbé N. par ces paroles, donne une idée fort juste des dispositions de plusieurs de ses Disciples. En effet, quelques Dames que le desir de s'instruire conduisoit chez lui, faisoient entendre qu'elles n'y alloient que pour s'amuser. Au contraire quelques hommes que l'amusement seul attiroit, se paroient du desir de l'instruction ; en sorte que de part & d'autre les vrais motifs étoient dissimulés, ou par vanité ou par mauvaise honte.

Au reste cette mauvaise honte ne subsiste plus. Des Dames également distinguées par leur mérite & par leur condition, ont eu le courage d'avouer leur goût pour la Physique ; & l'obstacle est levé pour celles qui voudront désormais marcher sur leurs traces. Un esprit éclairé, dit notre Auteur, n'est point incompatible avec d'autres agrémens ; & l'affectation seu-

K k k k

le, en matiere de Science, comme en toute autre chose, est le véritable ridicule qu'il faut éviter.

M. l'Abbé N. fait voir encore que les enfans (c'est-à-dire sans doute de jeunes gens qui n'ont point fait encore leur Philosophie) peuvent assister très-utilement à ses expériences. Cet âge, dit-il, est du moins aussi propre que tout autre pour entendre le Livre de la Nature, pourvu qu'on le lui montre par l'endroit qui lui convient.

- » L'esprit humain naturellement
- » avide de sçavoir, saisit alors les
- » nouveautez qu'on lui présente
- » avec d'autant plus de facilité
- » qu'il est moins distrait par des
- » idées étrangères. . . . Un enfant
- » qui aura vû par forme de récréa-
- » tion les premiers principes dé-
- » montrés d'une maniere capable
- » d'interesser sa curiosité, se porte-
- » ra de lui-même aux applications,
- » pour peu qu'il soit aidé ; &
- » quand il sera tems de l'appliquer
- » plus sérieusement à l'étude de la
- » Physique, son esprit disposé de
- » loin, s'y livrera avec moins de
- » peine & plus de succès.

M. l'Abbé N. remarque avec raison que si la Physique étoit plus & plutôt connue, on ne verroit point tant de personnes, qui, malgré beaucoup d'esprit, & une bonne éducation d'ailleurs, donnent dans toutes les erreurs populaires, dans les craintes les plus ridicules, dans le faux merveilleux, toujours prêts à être la dupe de toutes les chaulataneries, dont on voudra se servir pour les tromper.

L'Académie Royale des Sciences a protégé, & secondé l'entreprise de M. l'Abbé N. dès sa naissance. Il nomme, entre autres, Messieurs *Cassini*, de *Réaumur*, & du *Fay*. C'est principalement au dernier qu'il doit les deux Voyages que la Cour lui a fait faire en Angleterre & en Hollande, pour y pratiquer des correspondances, & y prendre une connoissance plus exacte de la meilleure maniere de faire des expériences, & des Instrumens que ces expériences exigent.

L'Auteur reconnoît que les entretiens qu'il a eus avec Messieurs *Desaguliers*, *s'Gravesande*, & *Musschenbroek*, lui ont été d'un grand secours. Ces conversations familières lui ont valu des éclaircissemens qu'on ne trouve point dans les Livres. Il a vû & démontré des Machines que la plus exacte description ne peut rendre qu'impairtement. Enfin il a profité de ce qu'une longue expérience avoit fait connoître à d'habiles gens, pour éviter des inconvéniens dans lesquels il seroit peut-être tombé.

Avec ces instructions & la meilleure volonté du monde, il falloit encore à M. l'Abbé N. cette dextérité naturelle qu'il a portée au plus haut degré par un travail assidu & commencé dès l'enfance. Il a pris lui-même la lime & le ciseau. Il a formé & conduit des Ouvriers. De-là tous ces Instrumens, & toutes ces Machines dont on trouve le Catalogue à la fin de ce Volume. Ils sont au nombre de 345, &

L'Auteur espere que cet assortiment devien tra plus complet encore. Les Ecoles de Philosophie répandues dans les Provinces, & qui reconnoissent de jour en jour l'utilité des Experiences Physiques, apprendront avec plaisir qu'il y a dans Paris un Laboratoire, où l'on construit tout ce qui est nécessaire pour ces sortes d'operations.

Lorsque l'Auteur annonça l'ouverture de ses Leçons, on lui demanda des cahiers; & même plusieurs de ses amis étoient d'avis qu'il en donnât. Voici les raisons qui l'ont empêché de déferer à ce conseil. 1°. La critique seroit venuë lui causer des distractions. Peut-être même eût-elle essayé de décréditer le tout par la censure de quelque partie. 2°. Falloit-il lire & reciter ces cahiers? Les meilleures choses données de cette maniere se concilient rarement l'attention qu'elles peuvent mériter; & à la fin elles endorment l'Auditeur. 3°. Etoit-il plus à propos d'en donner des copies à l'Assemblée? Cela auroit été embarrassant; & d'ailleurs on se flatoit qu'elle seroit souvent composée de personnes dont la plupart, quoique très-curieuses & très-capables de pareilles lectures, auroient des raisons de le laisser ignorer. Ainsi » toutes réflexions faites, il a paru convenable. . . de se former une habitude d'operer en parlant, & même d'employer moins les paroles » que l'exposition des faits; de façon que chacun, quand il vou-

» droit faire des objections, & de-
» mander des éclaircissemens, n'eût
» point à craindre d'interrompre
» un Discours étudié, & que les
» personnes qui jugeroient à pro-
» pos de suivre plusieurs Cours,
» (comme cela est arrivé) retrou-
» vassent les mêmes vérités expri-
» mées différemment.

Ce Cours de Physique est distribué en 16 Leçons. Les huit premières ont pour objet les attributs généraux, & les propriétés qui conviennent à tous les corps. Dans les huit suivantes il s'agit des propriétés particulieres à certains corps. Voici à peu - près l'ordre que M. l'Abbé N. y observe. D'abord il expose en peu de mots l'état de la question. Ensuite il prouve ses propositions par des operations relatives. Enfin il indique les applications qu'on en peut faire aux Phénomènes les plus ordinaires, & les lectures convenables à ceux qui desireroient des explications plus étenduës. Il fera plus pour ceux qui voudront s'instruire plus à fond, par exemple, pour les jeunes gens qui finissent leurs classes dans nos Collèges; & il l'a déjà fait avec succès.

Quant à ce Programme l'Auteur y indique en détail les matieres qu'il traite dans chaque Leçon, les operations qui servent de preuves, les Phénomènes qu'elles expliquent, les applications qu'on en fait, ou qu'on en peut faire. On a tâché d'arranger les choses de façon que les connoissances les plus aisées à saisir, ou qui doivent

préparer à d'autres , se présentaient les premières.

Au reste , si le public continue d'accorder ses suffrages à M. l'Abbé N. & à la nouvelle Ecol. qu'il a établie , » il se propose de lui offrir » dans un même Ouvrage le recueil des matieres , dont ce petit Volume fera la Table.

Comme tout ceci est très-important , du moins très-curieux , & d'ailleurs nouveau pour le plus grand nombre de nos Lecteurs , nous avons cru que nous ne pouvions en rendre compte dans un trop grand détail. Mais pour mettre encore plus au fait de ce nouvel établissement ceux qui l'auroient peu connu jusqu'ici , & par-là leur rendre le service d'exciter de plus en plus leur curiosité , il fera bon de leur faire lire ici l'exposé de ce que M. l'Abbé N. enseigne dans une des principales Leçons de son Cours de Physique. Nous choisirons la quinzième , sur les loix de l'électricité.

» On examine dans cette Leçon » l'électricité des corps , c'est-à-dire » cette propriété qu'ils ont d'attirer réellement ou en apparence , » quand ils ont reçu la préparation » nécessaire , les parties de matière quelconque , quand elles sont » assez légères , & dans une distance convenable.

» On rapporte les premières découvertes qui ont été faites en ce genre ; on cite les Auteurs qui en ont traité les premiers ; ceux qui s'y sont appliqués depuis avec le plus de succès , tant en

» Angleterre qu'en France. En résumant les expériences les plus curieuses & les plus surprenantes qui ont été données dans les Transactions Philosophiques par M. Gray , & dans les Mémoires de l'Académie Royale des Sciences par M. du Fay , on soumet à des loix uniformes & constantes les connoissances vagues qu'on avoit de cette matiere avant ces derniers tems.

» 1°. On fait voir par analogie qu'il y a tout lieu de croire que tous les corps qui ont assez de consistance pour pouvoir être frottés , sont susceptibles de l'électricité , à l'exception d'un seul genre que l'on fait connoître.

» On examine ceux qui le sont plus ou moins , on fait remarquer l'étendue & la durée de leur action.

» 2°. On observe que ces mêmes corps que le frottement ne peut rendre électriques , le deviennent dans un degré éminent par communication , c'est-à-dire par l'approche d'un autre corps actuellement électrique.

» 3°. Que quand un corps est devenu électrique par communication , il se tient éloigné de celui qui l'a rendu électrique , jusqu'à ce qu'il en ait touché un autre qui ne l'est point , ou que le premier cesse de l'être.

» 4°. Que les corps fluides & liquides , à l'exception de la flamme , peuvent devenir électriques par cette dernière méthode.

» 5°. On prouve par les faits que

» les corps qui sont naturellement
 » électriques, sont les seuls qui le
 » puissent devenir par communica-
 » tion, lorsqu'ils sont posés sur un
 » appui ou base de métal, de bois
 » ou de matiere qui n'est que peu
 » ou point électrique, & qu'au
 » contraire ils le deviennent moins
 » que tout autre sur une base dis-
 » posée à l'être.

» 6°. Que l'interposition des ma-
 » tieres naturellement électriques
 » ne nuit point à l'effet, & qu'au
 » contraire il est arrêté par les au-
 » tres.

» 7°. On fait voir ensuite que
 » l'on peut transmettre l'électrici-
 » té fort loin par le moyen d'une
 » matiere continue, comme une
 » corde, ou de plusieurs corps
 » contigus comme des baguettes,
 » &c. On cite les experiences mer-
 » veilleuses que l'on a faites pour
 » étendre cette transmission, sans
 » en trouver les bornes : on fait
 » connoître les corps qui y sont les
 » plus propres ; on examine s'il est
 » besoin que leur continuité ne
 » soit point interrompue, & de
 » combien elle peut l'être.

» La transmission de l'électricité
 » par les corps vivans & par les
 » métaux, est accompagnée de cir-
 » constances fort surprenantes ; on
 » entend, on voit, & l'on sent des
 » étincelles de feu qui sortent du
 » visage, des mains ou des habits

» de la personne qui se prête à l'ex-
 » perience ; ce qu'elle tient dans
 » ses mains devient électrique. On
 » fait remarquer les procedes ne-
 » cessaires, & les précautions
 » qu'il faut observer pour le suc-
 » cès de ces experiences.

» 8°. On examine quel rapport il
 » y a entre le volume des corps &
 » l'effet de l'électricité, soit pour
 » la recevoir par communication,
 » soit pour l'intercepter.

» 9°. On prouve qu'il y a deux
 » especes d'électricité qui different
 » essentiellement entr'elles. On
 » désigne les matieres à qui elles
 » conviennent, & la méthode pour
 » les reconnoître.

» 10°. On fait connoître les di-
 » vers changemens ou les altera-
 » tions que l'électricité reçoit du
 » vent, de l'humidité, du chaud,
 » du froid, du plein, du vuide,
 » ou de l'air condensé.

» 11°. On considere ensuite l'é-
 » lectricité par rapport à la lumiere
 » qui l'accompagne. On fait re-
 » marquer les differences que le
 » plein ou le vuide d'air y apporte.
 » On apprend que cette lumiere
 » est indépendante de l'électricité ;
 » & que l'une subsiste quelquefois
 » sans l'autre.

» 12°. On apprend la méthode
 » pour conserver à certains corps
 » leur électricité actuelle pendant
 » plusieurs mois.



M. TULLII CICERONIS ORATIONES, NOTIS & Dissertationibus illustravit Nicolaus Desjardins, Rhetoricæ Professor Emeritus, & Collegii Augustæ Viromanduorum Gymnasiarchus. Tomus I. Parisiis, apud Petrum-Franciscum Giffart, viâ Jacobæ, sub Signo Sanctæ Theresiæ. 1738.

C'est - à - dire : *Les Oraisons de Cicéron, accompagnées de Notes, & de Dissertations, qui en éclaircissent le sens : par Nicolas Desjardins, Ancien Professeur de Rhétorique.* A Paris, chez Giffart, rue Saint Jacques, à l'Image Sainte Thérèse. 1738. Vol. in-4°. pag. 748.

CET Ouvrage commence par un Discours, où l'on traite d'abord des mœurs de Cicéron & du caractère de son esprit, puis on vient à sa manière d'écrire, & comme en certaines occasions il aimoit fort à plaisanter, on examine en passant, si ceux qui prétendent qu'il a poussé la raillerie trop loin, & que quelquefois il s'est rendu là-dessus ennuyeux, ont raison ou non. L'on n'oublie rien pour le justifier sur ce point; on expose ensuite la méthode qu'on a suivie dans cet Ouvrage.

M. Desjardins a principalement consulté l'Edition de Grævius. Il a mis à la tête de chaque Oraison le sujet sur lequel elle roule, & aux Remarques que plusieurs Auteurs ont données là-dessus, il en a beaucoup ajoutées de son fond, comme on le peut voir entre autre dans le Livre cinquième au sujet de Verrez, où l'argument de la Piece est tout nouveau. Celui qui est à la tête de l'Oraison pour P. Quintilius n'est pas neuf, mais il est si changé & si corrigé qu'on peut le regarder aussi comme nou-

veau. L'analyse de chaque Oraison vient à la suite de chaque argument, M. Desjardins rend ici toute la justice qui est due au Pere Martin du Cygne Jesuite, qui a donné en 1704. une excellente Analyse de toutes les Oraisons de Cicéron. Je me la suis proposée pour modèle, dit-il, & je la regarde comme un Ouvrage dont l'utilité durera autant que la Republique des Lettres. Il est vrai que je ne l'ai pas suivie en tout, & que je m'en suis quelquefois écarté, mais c'est dans des endroits de petite conséquence, où je n'ai pas trouvé certaines choses expliquées assez clairement & assez déterminément, mais du reste c'est l'Ouvrage du monde le plus parfait en son genre. *Verum levius sunt ista, in opere alioquin præclaro, & studiis æternum profuturo.*

A cette Analyse succede l'explication des lieux obscurs qui se trouvent dans chaque Oraison. Nous avons donné dans le Journal d'Ayri de l'année dernière 1737. le projet que l'Auteur lui même nous avoit envoyé de cette nouvelle Edition. Nous pouvons dire

qu'il a suivi ce projet avec la dernière exactitude. Nous choisirons, pour exemple, quelques endroits de l'Oraison pour Roscius le Comédien.

M. Desjardins commence d'abord par exposer le sujet de la Pièce. Fannius Cherée donna à Roscius le Comédien, un Esclave nommé Panurge, pour l'instruire dans la profession de Comédien, à condition que le gain que feroit Panurge, lorsqu'il exerceroit sa profession, seroit commun entr'eux : Panurge profita des leçons de Roscius & se rendir très-habile ; mais quelques années après il fut tué par un nommé Flavius, & Roscius chargea Fannius de poursuivre le meurtrier, en réparation du dommage que cette mort caufoit à tous les deux.

Cependant les parties ayant exposé, l'une ses demandes & l'autre ses défenses, Roscius traita pour sa part seulement avec Flavius, moyennant une certaine somme, sans en rien dire à Fannius, & ensuite, selon l'arbitrage de C. Pison, Roscius donna à Fannius pour les peines qu'il avoit prises dans la poursuite de cette affaire une somme d'argent, à condition que Fannius lui en rendroit la moitié, s'il pouvoit retirer de Flavius un dédommagement raisonnable.

Trois ans après, Fannius, qui avoit reçu de Flavius ce qu'il en pouvoit prétendre, nia qu'il en eût rien reçu, & soutint que Roscius avoit traité avec Flavius de l'affaire entière. Sur cela il appelle

en justice Roscius, & lui demande la moitié de la somme reçue. Voilà le sujet du procès, qui ne fut intenté qu'après la mort de Flavius. Ciceron plaide pour Roscius, & entreprend de montrer, qu'on ne peut rien lui demander en vertu de la société dont il s'agit.

Après cet argument que nous avons abrégé, M. Desjardins fait l'analyse de l'Oraison, non de l'Oraison entière, car l'exorde, la narration, la plus grande partie du contentieux, & la peroraison manquent absolument. Nous nous engagerions dans une excessive longueur, si nous voulions exposer l'analyse de ce Discours, non qu'elle renferme rien de trop, mais c'est qu'elle est peu susceptible d'abrégé, il faut lire là-dessus notre Auteur même.

Voici à présent quelques exemples des Notes. Ciceron reproche à Fannius de n'avoir pas écrit sur son Livre de compte la prétendue dette de Roscius. » O Dieux » immortels, dit-il, v a-t-il quel- » qu'un d'assez hardi pour oser de- » mander, lorsqu'il n'en a point » de billet, ce qu'il n'a osé écrire » sur son Registre? osa-t-on jamais » assurer par serment à la face de » la Justice, ce qu'on n'a pas vou- » lu mettre dans son Journal ? Fan- » nius Cherée confesse qu'il n'a pas » écrit cette dette, mais il soutient » qu'elle est écrite sur ses tablettes. » Quoi avez-vous donc si bonne » opinion de vous-même, Fannius, » que vous puissiez demander de » l'argent sur le témoignage de

» vos tablettes. Il y auroit de l'im-
 » prudence à produire pour témoin
 » un Livre Journal , & il n'y aura
 » pas de la folie à produire des
 » tablettes , où l'on écrit & où l'on
 » efface mille fois ? Si des tablettes
 » ont la même force & la même
 » autorité que des Livres de Com-
 » pte , pourquoi fait-on des Jour-
 » naux ? Pourquoi veut-on im-
 » mortaliser des papiers ? Mais si
 » nous faisons des Livres Jour-
 » naux , parce qu'on n'ajoute
 » point de foi à des tablettes ,
 » pourra-t-on s'imaginer que ce
 » qui est sans force aux yeux de
 » tout le monde , fera estimé saint
 » & vénérable devant un Juge ?
 » Pourquoi écrivons-nous négli-
 » gemment & sans ordre , ce que
 » nous écrivons sur des tablettes ?
 » & pourquoi au contraire faisons-
 » nous nos Journaux avec tant
 » d'ordre & de précaution ?
 » Combien y a-t-il , Fannius , que
 » vous avez écrit cette partie sur
 » vos tablettes ? Il rougit , il ne
 » sçait quelle réponse il doit faire ,
 » il cherche , il ne trouve rien . . .
 » Mais je ne serai pas content ,
 » Messieurs , que je n'oblige Fan-
 » nius à confesser que Roscius ne
 » lui doit rien , & si je n'en viens
 » à bout , je consens que Roscius
 » perde sa cause , &c.

Voici à présent par articles , les
 termes Latins dont se sert Cicéron
 pour exprimer ce que nous venons
 d'ébaucher en François : car il faut
 absolument que nous rapportions
 le Texte pour rapporter les Notes.

*Prò Dii immortales ! esse ne quem-
 quam tantà audaciâ prædium , qui
 quod nomen referre in tabulas timeat ,
 id petere audeat ? quod sibi probare
 non possit id persuadere alteri con-
 tentur ?*

Sur ce mot *timeat* , le Commen-
 tateur fait la Note suivante : *timeat*
ne suis ex tabulis condemnetur. Sur *in*
licem , il fait celle-ci : *ad licem obti-*
nendam , sur non dubitet , celle-ci :
non juravit Fannius Chærea , neque
enim de ejus jurjurando agebatur in
hoc judicio , quod erat de certi pec-
uniâ quam sibi deberi aiebat ex So-
cietate. Sed hoc dicit Cicero , ut Chæ-
reum magis in invidiam adducat ,
ostendendo paratum cum esse ad hoc ,
ut vel jurando affirmet hanc sibi de-
beri pecuniam quæ tamen non debe-
tur.

Cicéron ajoute , en s'adressant à
 Fannius Chæree : *usque cò ne , te di-*
ligis & magnifice circumspicis ut pec-
uniam non ex tuis tabulis , sed ex
a tversariis petas ?

Ce mot *circumspicis* fait le sujet
 de la Note suivante : *Imago Venuſta*
translata non sine joco , à pavonibus ,
qui , dum adverso sole , plumis ex-
panſis , se circumſpectant , propter
earum splendorem magnifice incedunt
& majorem in modum sibi inſipis
placent.

Le même Cicéron poursuit , &
 dit : *Suum codicem testis loco , reci-*
tare arrogantia est. Sinarum perſcrip-
tionum , & liturarum adversario pro-
ferre non amentia est ? Sur ce mot ,
suum codicem , &c. on lit la Note
 suivante : *primum argumentum à*
majori

majori ad minus ; & fur suarum prescriptionum , &c. celle-ci : adversaria sua proferre , in quibus confusè , nec sine lituris dierum singulorum acta prescribuntur.

Le Texte de Cicéron continue en cette sorte : *Quod si eandem vim , diligentiam , auctoritatemque habent adversaria , quàm tabula , quid attinet codicem instituire ? conscribere ? ordinem conservare ? memoria tradere litterarum vetustatem ?*

Ces mots : *Quod si eandem vim* , ont pour note : *secundum arguendum à dissimili* ; & ceux-ci : *ordinem conservare* sont expliqués par : *hoc dicit Cicero quia tabula domestica distribuebantur in titulos seu capita , quæ nomina identidem à Cicerone appellantur , puto artificii , negotiationis , sanoris , hereditatum , &c. ad quæ revocabatur pecunia omnis quæ aut accepta erat aut expensa.*

L'expression de Cicéron : *memoria tradere litterarum vetustatem* , n'est pas ici sans éclaircissement ; cela signifie , dit M. Desjardins , *curare ut tabula domestica vetustatem habeant , ut earum memoria in longum ævum perduret. Litteræ pro tabulis privatis hic usurpantur , ut Lib. 4. in verr. cap. 12.*

Nous passons plusieurs autres articles pour venir à une forte déclamation de Cicéron contre Fannius Chérée , dont les termes Latins donnent lieu à quelques notes Historiques , absolument nécessaires pour les Ecoliers & pour les jeunes Maîtres.

» Chérée accuse Roscius de l'avoir trompé. Voyons quel est

Octobre.

» l'accusateur ; je supplie ceux qui
» connoissent l'un & l'autre , de les
» comparer ensemble ; mais pour
» ceux qui ne les connoissent pas ,
» je leur demande seulement qu'ils
» en jugent par la simple vûë. Cet-
» te tête rase , ces sourcils nus
» n'annoncent-ils pas la méchance-
» té même , & si l'on peut tirer des
» conjectures par la figure du
» corps , ne jugera-t-on pas aisé-
» ment , à considérer Chérée de-
» puis les pieds jusqu'à la tête. Que
» c'est un fourbe ? on ne se trom-
» pera point , car on peut dire qu'il
» n'a pas seulement un poil d'hon-
» nête homme. Roscius sur le
» Théâtre , le représente si bien ,
» qu'il fait son portrait au naturel ,
» & cependant Chérée ne lui en a
» pas la moindre obligation , car
» enfin lorsque Roscius représente
» l'abominable Ballion , n'est-ce
» pas Chérée qu'il dépeint , puis-
» que Ballion n'est que la copie de
» Chérée. Ainsi , je vous conjure ,
» illustre Pison , de considérer qui
» l'on accuse ici d'être un trom-
» peur , & quel est celui qui pré-
» tend avoir été trompé.

» Roscius a trompé Chérée ,
» qu'il étrange paradoxe ! un hom-
» me de bien , tromper un scélérat !
» un homme sans déguisement ,
» tromper un fourbe ! &c.

Quem fraudavit videamus. C. Fannium Chæream Roscius fraudavit. Oro atque obsecro vos , qui utrumque nostis , vitam inter se utriusque conferte : qui non nostis , faciem utriusque considerate. Non ne ipsum caput & supercilium illa penitus abrasa olere

in titulum, & clamare calliditatem vi lentem? Non ne ab his vitiis, usque ad veritatem summam (si quon con cluam efficit hominibus i cna corporis figura) ex fraude, fallaciis, non lacus, constare totus videtur? Qui i l circo capite & surperculis est rursus, ne ullum pium viri boni habere dicatur, cujus personam præclare Roscius in Scena tractare consuevit; neque tamen pro beneficio, ei per gratia referunt, nam Ballionem illum improbissimum, & perjurissimum lenonem cum agit, agit Chæream. . . . Quamobrem etiam atque etiam consilera C. Piso, quis quem fraudasse dicatur. Roscius Fannium. Qui i est hoc? Probus improbum, prudens, impudentem, perjurum Castus, callidum imperitus, liberalis avidum. Incredibile est.

A ces mots (non ne ipsum caput) est un chiffre qui renvoye à la Note suivante : *Chærea insignis diatyposis. Romani ad annum usque 454. inon si fuere Plin. VII. 59. Post quem annum barba radi, & coma cæpuit detonderi.* A ces autres mots : *superculia abrafa*, est un autre chiffre qui conduit à la remarque que voici : *Superculia in luctu abradi erat usitatum. Kirch. de fun. Lib. 2. cap. 14. p. 188. Extra luctum autem frivolebantur, erat mollitie specimen. A. Gell. Lib. VII. cap. 12. Refert Clearchus, apud Junium de coma, p. 451. Tarentinos eò luxûs & mol-*

luta proinde fuisse, ut totam lavarentur cui ra corporis, quæque nuditate exemplum alii. poss. raperent. Au mot *tacita corporis figura*, le Commentateur avient que *tacita* est la même chose que *nuda*.

Quant à ce que dit Ciceron, que Roscius en représentant le scelerat Ballion, fait le portrait de Chérée, & que cependant Chérée ne lui en a point d'obligation. M. Desjardins remarque que Ciceron s'explique ainsi par plaisanterie. *Jocose dictum.*

A la fin de ce Volume, est un Recueil de remarques très importantes sur ce que c'est que *vas*, *vadari*, *vadimonium*, *saisidatio*, *sponsio*, *Atrium*, *Tabula Sexti*, *Valeris*, *Argentarii*, *lex in parricidas*, *notæ numerales*.

Viennent ensuite plusieurs observations dont voici les titres : de *Pecuniâ veteri*, de *Repetundis*, de *Peculatis*, de *Vetigalibus*, de *Publicanis*, de *Prætorum nomine*, *origines*, de *Prætor urbano*, de *Prætor Provinciali*, de *Honoribus Divinis*, de *Proconsulibus reddit solitis*, de *Ordine exercendorum Judiciorum*, de *Judicibus*, de *Hieroglisis*, de *Re Frumentariâ*, de *Patronis & Advocatis*.

Ces Remarques nous ont paru mériter un Extrait. Nous en parlerons dans un autre Journal.



NOUVELLES LITTERAIRES.

GRANDE RUSSIE.

DE PETERSBOURG.

L'Impression de l'*Histoire du Royaume des Bactres*, par M. Bayer, est achevée; on trouve à la fin diverses Pièces des Millionnaires du Malabar, entre autres une Chronologie Indienne.

L'Imprimerie que les Chrétiens de Géorgie avoient établie, il y a quelques années, à Teflis vient d'être détruite par la guerre: pour réparer cette perte, ils ont profité avantageusement de l'excellente Fonderie de caractères dont la Ville de Pétersbourg est redevable aux soins de son Académie & particulièrement de M. le Bibliothécaire Schumacher, & y ont fait faire de quoi établir une nouvelle Imprimerie à Moscou. Ce sont ces mêmes Chrétiens qui nous ont procuré des Cartes exactes & détaillées du Mont Caucase, qui vont être gravées en cette Ville sous les yeux de M. de l'Isle.

DANNEMARC.

DE COPENHAGUE.

On publie en cette Ville un Ouvrage périodique en Allemand, dans lequel on rend compte de ce qui se passe de nouveau dans ce

Pays par rapport à la Litterature. On y insère aussi des Pièces Anecdotes, des Vies des Sçavans, & d'autres articles qui concernent les siècles précédens. Cet Ouvrage paroît sous le titre de *Daenische Bibliothec*.

ALLEMAGNE.

DE NUREMBERG.

Collectio Epistolarum de Epochâ Linguae Germanicae in constitutionibus Imperii publicis & usu ejusdem sermonis publico mediævi, aliisque argumentis connexis agentium, in quibus etiam imprimis de constitutione valde memorabili Friderici II. Imperatoris Moguntina 1235. quam primum omnium Imperii Sanctionum publicarum vernacula Lingua Edictarum plerique putant observationes singulares occurrunt in nuperam Fridericianæ Constitutionis memoria quinque faculorum, &c. (Brochure in-folio). Les Lettres contenues dans ce Recueil sont de M. Beyschlag Editeur du Recueil de M. de Lunau, de M. l'Abbé de Gotwich, de Messieurs Kochler, Gavelli, de Gudenus, Jung, de Meyern & de quelques autres.

D'ALTORE.

De Henrici VI. Imperatoris Romanae etque ignominiosae coronatione.

L I I I j

C'est le titre d'une Dissertation Académique dans laquelle l'Auteur examine si l'on doit regarder comme vrai le trait singulier de l'Histoire du Pape Celestin III. que plusieurs Auteurs ont prétendu s'être servi des pieds pour couronner l'Empereur Henri VI. & Constance son épouse.

Cacoetia Gentium in tradendis doctrinis de generis humani mentis-que humana origine, & resurrectione mortuorum, &c. in-8°. M. Zobel, dans cet Ouvrage qui est Latin, nous trace l'Histoire des sentimens de l'Antiquité Payenne sur l'origine du genre humain & de l'ame & sur la resurrection des morts.

DE HALLE.

L'onzième Volume des *Reliquia Manuscriptorum* de M. de Luderwig, paroît depuis peu, & sort de l'imprimerie de la Maison des Orphelins. Les Pièces contenues dans ce onzième Volume sont 1°. la Vie de Philippe le Bon, Duc de Bourgogne, adressée à Charles son fils par Jean Germain Evêque de Châlon, & premier Chancelier de l'Ordre de la Toison d'or : 2°. une Chronique de Bohême qui va jusqu'à l'an 1354. elle avoit déjà paru dans le Recueil des Historiens d'Allemagne publiée par M. Mencke : 3°. une suite de Diplomes, tous du quinzième siècle.

DE LEIPSIG.

M. Jean-Frédéric Gleditsch, fils

du sieur Gleditsch, fameux Libraire de cette Ville, a formé le Projet utile d'une Histoire Littéraire du dix-huitième siècle, pour laquelle il invite tous les Sçavans de lui donner des avis & les secours dont il peut avoir besoin.

DE BAUTZEN.

Singularia Historico - Literaria Husatica : c'est le titre d'un Ouvrage périodique en Allemand, dont on a déjà quinze Parties, l'Auteur est M. Jean Caspar Germainhardi, connu d'ailleurs par son Catalogue des Plantes qui croissent autour de Lauban.

FRANCE.

DE CYREY EN CHAMPAGNE.

Nous ne croyons pas devoir refuser à M. de Frolaire d'insérer ici le Mémoire suivant qu'il nous a adressé.

» Je suis obligé de déclarer
 » qu'ayant fait présent de mes Ouvrages aux Sieurs Ledet, Libraires, étant ensuite retombé très-malade à la campagne, pendant qu'on imprimoit les Elémens de Newton & n'ayant pû finir cet Ouvrage, lesdits Libraires ont fait achever le vingt-troisième Chapitre, & faire le vingt-quatrième par un Mathématicien habile sans m'en avertir. Loin que je m'en sois plaint j'ai rendu justice publiquement à la Science du Continuateur, & je crois que

» cette Partie de l'Ouvrage sera la
 » plus utile aux Physiciens. Il est
 » vrai que je ne suis pas du senti-
 » ment du Continuateur sur la lu-
 » mière zodiacale, que M. Fatio
 » compose, dit-on, de petites
 » Planètes, je ne sçauois sur-tout
 » admettre l'hypothèse du Conti-
 » nuateur sur l'Anneau de Saturne,
 » après avoir lû l'excellent Livre
 » de M. de Maupertuis sur la figu-
 » re des Astres, où l'on explique si
 » bien la formation de cet Anneau
 » par les principes des forces cen-
 » trifuges. Mais j'ai trouvé tant de
 » mérite dans le reste de ces Cha-
 » pitres que je me suis cru honoré
 » de les voir dans mon Ouvrage.
 » Il paroît qu'ils ne sont pas assez
 » à la portée des Commençans,
 » mais ce que j'ai fait étant destiné
 » aux personnes sans étude, & les
 » Chapitres de ce Sçavant étant
 » faits pour des Physiciens con-
 » sommés, il se trouvera par-là
 » qu'en effet ces Elémens seront
 » pour tout le monde, & que le
 » Livre en sera plus utile.

» On a fait à Paris depuis peu
 » sous le nom de Londres une Edi-
 » tion d'après celle de Hollande,
 » dans laquelle on a mis en forme
 » de Préface des éclaircissemens
 » qui avoient déjà paru dans le
 » Journal de Trevoux & en An-
 » gleterre, j'ai envoyé aux Edi-
 » teurs beaucoup d'additions & de
 » corrections absolument necessai-
 » res.

» Je souhaite que les Editeurs
 » d'Amsterdam se conforment en-
 » tierement à cette Edition qui est

» sous le nom de Londres, &
 » qu'on observe d'en corriger les
 » fautes très-grandes qui se trou-
 » vent reformées dans l'*Errata*.
 » Moyennant cette attention, les
 » Libraires de Hollande auront
 » leur Edition complete: je ne
 » prends aucun parti entre les in-
 » rêts des Libraires de France & de
 » Hollande. J'achette comme les
 » autres l'Edition qui me paroît la
 » meilleure, tout ce que je demande
 » c'est que le Public soit servi avec
 » exactitude, & que les Libraires
 » se donnent la peine de faire des
 » cartons quand il le faut. Une fau-
 » te à laquelle le Lecteur supplée
 » aisément a besoin tout au plus
 » d'un *Errata*. Mais quand elle est
 » considerable il faut un carton.
 » Ce que je dis ici est uniquement
 » pour la perfection des arts à la-
 » quelle on doit toujours tendre.

» Je me suis apperçu en dernier
 » lieu par mon experience & par
 » celle des personnes qui lisoient
 » avec moi la Géometrie & les
 » Mathématiques du grand Philo-
 » sophe M. Volsius, Edition de
 » Genève 1732. combien il est dé-
 » sagréable de voir si souvent des
 » erreurs de calcul & d'être obligé
 » de consulter à chaque instant un
 » *Errata* de 8 pages entieres, tan-
 » dis que dans le Tome de l'Infini
 » de M. de Fontenelle, il n'y a
 » qu'une seule faute d'impression.

» Beaucoup d'erreurs viennent
 » aussi des Copistes, & voilà
 » pourquoi la plupart des Livres
 » imprimés loin des yeux de l'Au-
 » teur fourmillent de tant de fau-
 » tes.

» Ces inconvéniens en attirent
 » encore un autre très-fréquent,
 » ceux qui travaillent à certe mul-
 » titude de Journaux dont l'Euro-
 » pe est remplie n'ont pas toujours
 » l'équité de distinguer entre les
 » fautes qu'on peut attribuer à
 » l'Auteur, & celles qu'on peut
 » imputer à l'Editeur, & de-là
 » viennent des pages entières d'in-
 » vectives, de railleries, souvent
 » même d'accusations les plus gra-
 » ves. On m'a fait voir par hazard
 » depuis peu un ancien Journal où
 » il y a une longue Dissertation
 » très-amère contre moi sur ce
 » que j'avois dit, à ce qu'on pré-
 » tend que le pere Mallebranche
 » a écrit les idées innées. Si l'Auteur
 » de ces invectives avoit daigné li-
 » re, *n'admit point*, qui fait un
 » sens avec le reste de la phrase,
 » au lieu d'*admit* qui n'en fait point.
 » Il se seroit épargné le repentir
 » d'avoir dit des injures injustes à
 » un honnête homme qu'il ne con-
 » noît pas. Il en est ainsi de la per-
 » sonne qui vient d'insérer des in-
 » vectives sous le nom d'un Librair-
 » re dans le Journal des Sçavans,
 » mois de Juin Edition d'Amster-
 » dam, & qui veut ravir à ce Jour-
 » nal la gloire qu'il a eu d'être tou-
 » jours écrit avec politesse. Il ne
 » faut répondre à ces injustices
 » dont sans doute leurs Auteurs
 » rougiront un jour, que ce que
 » répondit le Pere Bouhours à Me-
 » nage. Il recueillit une centaine
 » d'injures que Menage lui avoit
 » dites, & il mit au bas. Il faut
 » avouer que M. Menage est un

» homme bien poli.

» On ne sauroit encore trop aver-
 » tir le Public d'un abus bien con-
 » traire à la Société civile qui s'ac-
 » crédite depuis quelques années.
 » Plusieurs personnes qui font mé-
 » tier d'envoyer des nouvelles soit
 » politiques, soit littéraires en Hol-
 » lande, étant souvent mal infor-
 » mées, inspirées par de mauvais
 » conseils, ou par le desir dange-
 » reux de mieux faire valoir leurs
 » nouvelles écrivent quelquefois
 » des choses également contraires
 » à la vérité & à la probité, ces
 » mensonges qui ne peuvent être
 » imprimés à Paris, grace à la sage
 » vigilance des Magistrats sont
 » quelquefois imprimés dans huit
 » ou neuf Journaux François &
 » plus de vingt Gazettes François-
 » ses qui se composent en Pays
 » étranger, ainsi une imposture
 » fait bien tôt le tour de l'Europe,
 » & ces fausses nouvelles sont de-
 » venues réellement une branche
 » du commerce.

» C'est un inconvénient atta-
 » ché au progrès des Belles-Let-
 » tres, & peut-être y auroit-il un
 » plus grand inconvenient à le dé-
 » truire tout-à-fait, le Public n'y
 » peut apporter d'autre remède
 » qu'une défiance extrême en lisant
 » ces Ouvrages, & c'est ainsi pres-
 » que toujours qu'il faut tout lire.
 » Je ne répondrai point ici à
 » toutes ces objections que l'on
 » fait en France contre les vérités
 » indiquées dans les Flémens de
 » Newton. Je dirai seulement avec
 » le Journal de Trevoux, que pour

attaquer la plupart des choses
que j'ai expliquées, il faut at-
taquer Newton lui-même, & que
ce n'est pas une petite entreprise.

DE PARIS.

Histoire Romaine de Tite-Live,
contenant l'Histoire de la seconde
Guerre Punique; traduite en Fran-
çois par M. *Guerin*, ancien Profes-
seur d'Eloquence dans l'Université
de Paris, 3 Volumes in-12. 1738.
Chez Louis *Dupuis*, rue S. Jacques,
à la Fontaine d'or. La traduction
des autres Parties de cet excellent
Ecrivain suivront de près celle-ci.

M. *le Marquis de S. Aubin* fait
actuellement imprimer un Ouvra-
ge, dans lequel il se propose de
démontrer que la Maison de Fran-
ce est issuë des Rois de Lombardie.
Ce Système sera établi sur plu-

sieurs preuves nouvelles de filia-
tions, & sur le témoignage du
Roi Robert II. fils de Hugues-Cap-
pet: preuve supérieure à toute au-
tre. L'origine de la Maison de Fran-
ce au-delà de Robert le Fort, bis-
ayeul de Hugues-Capet, avoit été
jusqu'ici regardée comme incertaine,
& nos meilleurs Historiens
n'avoient donné à ce sujet que des
conjectures, qui seront réfutées
dans le nouvel Ouvrage, avant
que d'établir la véritable origine
de la Maison de France. Ce curieux
Ouvrage se distribuera chez *Basson*,
rue S. Jacques, à la Science.

Chaubert, Libraire du Journal,
vient de mettre en vente deux Pier-
ces de Théâtre de M. *Guyot de Mer-
ville*, l'une intitulée *le Consentement
forcé*, en un Acte en prose; & la
seconde, *Achille à Syros*, en trois
Actes en vers.

T A B L E

DES ARTICLES CONTENUS DANS LE JOURNAL D'OCTOB. 1738.

| | |
|---|----------|
| L E Théâtre de Pierre Corneille, nouvelle Edition, | pag. 579 |
| La Figure de la Terre, déterminée par des observations faites au Cer- cle Polaire, &c. | 588 |
| Recueil de divers Ecrits, pour servir d'éclaircissements à l'Histoire de France, &c. | 601 |
| Construction d'un Télescope de réflexion, &c. | 611 |
| Description d'une Catalepsie hystérique, &c. | 619 |
| Lettre de M. de la Mettrie à M. Astruc, &c. | 622 |
| Programme, ou Idée générale d'un Cours de Physique expérimentale, &c. | 624 |
| Les Oraisons de Cicéron, &c. | 630 |
| Nouvelles Littéraires, | 635 |

Fin de la Table.

LE
JOURNAL
DES
SCAVANS,

POUR
L'ANNEE M. DCC. XXXVIII.
NOVEMBRE.

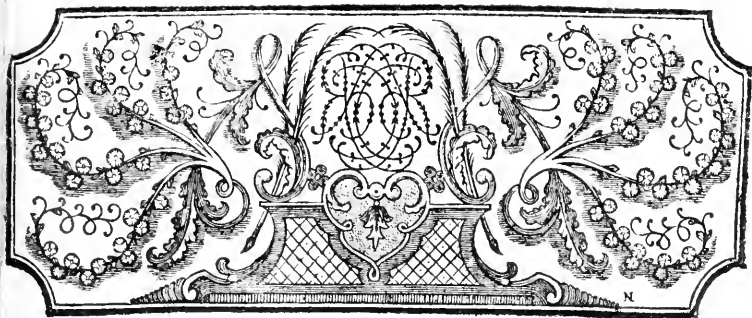


A PARIS,

Chez CHAUBERT, à l'entrée du Quay des
Augustins, du côté du Pont Saint Michel, à la
Renommée & à la Prudence.

M. DCC. XXXVIII.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROY.



LE
JOURNAL
DES
SCAVANS.

NOVEMBRE M. DCC. XXXVIII.

LA MYTHOLOGIE ET LES FABLES, EXPLIQUE'ES PAR l'Histoire; par M. l'Abbé Banier, de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres. Tome I. A Paris, chez Briasson, Libraire, rue Saint Jacques, à la Science. 1738. in-4°. pag. 670.

EN donnant l'Extrait des deux premiers Livres de cet Ouvrage, dans notre Journal de Mai dernier, nous promîmes de rendre un compte plus particulier des deux derniers Livres contenus dans ce Volume, & qui roulent sur les

Novembre.

Dieux adorés dans les Pays de l'Orient. C'est de quoi nous nous acquitterons ici, en commençant par les Dieux des Egyptiens.

L'Auteur, après nous avoir fait observer qu'Hérodote parle en plusieurs endroits, tantôt des huit

M m m m ij

grands Dieux de l'Égypte , tantôt de 12 autres adorés dans ce même Pays ; les range tous suivant l'ordre où les ont placés les Mythologues. Il met à la tête *Cneph* , le Dieu éternel & immortel des Peuples de la Thébaïde ; Vulcain & Vesta , (c'est-à-dire le feu) puis Saturne , Rhéa , Cérès , *Neith* ou Minerve , le Nil ou l'Océan , Jupiter , Junon , Mars , Hammon , (confondu dans la suite avec Jupiter) enfin , un troisième Jupiter surnommé *Uranus* ou le Céléste. Après ces douze grands Dieux , venoient Osiris , Isis , Typhon , & Nephthé sa femme , Vénus , Orus fils d'Isis , Arueris (le modèle de l'Apollon des Grecs) Canopus , Bubastis ou Diane , Harpocrate , Anubis (d'où est venu le Mercure Grec) Macédo , fils d'Osiris ; Pan ou Mendès ; Maro , Triptolème , Hercule , Mercure Trismegiste , Antée , Busiris , Prométhée , & Sérapis , (confondu par quelques-uns avec Osiris.)

Quoiqu'Isis & Osiris ne fussent comme on le voit ni les premiers ni les plus anciens Dieux de l'Égypte , ils étoient cependant , selon Hérodote , les plus respectés dans tout ce Pays ; au lieu que les autres n'étoient honorés que dans des Cantons particuliers. Aussi est-ce par l'Histoire de ces deux Divinités que débute M. l'Abbé Banier.

C'étoit sous leurs symboles que toute la Théologie des Egyptiens étoit cachée. Osiris , parmi eux étoit le Soleil , le premier objet de leur Idolâtrie , & Isis étoit la Lune. Ces

noms mêmes se rapportent à ces deux Planètes , puisque dans la Langue du Pays , Osiris vouloit dire *celui qui voit clair* , & Isis signifioit l'*ancienne* ; expression , qui chez eux désignoit la Lune. Sans compter que les bœufs *Apis* & *Anévis* consacrés à Osiris , après son apo théose , étoient les symboles du Soleil. Les Auteurs Grecs & les Latins étendoient encore d'avantage cette Mythologie Égyptienne d'Isis , & d'Osiris , puisque , selon eux , ces deux Divinités renfermoient toute la nature & tous les Dieux de cet ancien Peuple.

Pour montrer ensuite , ce qu'il peut y avoir d'Histoire dans cette ancienne Mythologie , ce qui est le but principal de notre Auteur , il rapporte en premier lieu ce que les Grecs nous en apprennent. Comme ils vouloient ramener toute l'Antiquité à leur Histoire , ils n'ont pas manqué de publier que la Fable d'Isis étoit originaire de la Grèce ; & dans cette vûe , ils ont confondu cette Déesse avec la fille d'Inachus Roi d'Argos. On sçait de quelle manière Ovide raconte cette Fable ; & quoiqu'on sente bien que c'est une véritable Histoire défigurée par les fictions qu'on y a mêlées , il est très-difficile d'en bien découvrir la vérité : & il y a sur la fameuse Io trois opinions que l'Auteur expose , & qu'il faut voir chez lui ; après quoi il rapporte la véritable Histoire d'Isis & d'Osiris , telle que la racontent Diodore de Sicile & Plutarque.

Osiris fut un des premiers Rois d'Egypte , qui épousa Isis sa sœur. Il la laissa Régente du Royaume , lorsqu'à la tête d'une nombreuse armée il parcourut & conquît l'Ethiopie , l'Arabie , les Indes , la Thrace & les Contrées voisines. De retour en Egypte , il trouva que son frere Typhon , par des brigues contre le Gouvernement , s'étoit rendu redoutable , ayant même suborné la Reine Isis ; & il devint la victime de cette perfidie. Après sa mort , son fils Orus pourfuivit l'usurpateur Typhon , & le vainquit en deux batailles rangées.

Notre Auteur s'étend fort ici sur l'Histoire fabuleuse de Typhon , & la réduit , autant qu'il lui est possible aux faits véritables. Il est fort du sentiment de M. l'Abbé *Sevin* , au sujet d'Osiris , que ce sçavant Académicien prend pour *Ménès* ou *Mesram* , premier Roi d'Egypte. Mais il ne croit point avec cet Abbé que Typhon soit le même que *Chus* , & il le confondroit plus volontiers avec ce frere d'Osiris , appelé *Sebon* par Plutarque , sur l'autorité de Manéthon. Comme Typhon avoit persécuté Osiris , dont le regne étoit un modèle de justice & de clémence , au lieu que celui de Typhon n'avoit été qu'un tissu de crimes & de cruautés , les Egyptiens n'oublieroient rien pour rendre odieuse la mémoire de ce dernier , dont ils ne parloient que comme d'un monstre. Cette tradition (dit notre Auteur) n'a pas été ignorée des

Grecs ; & il prétend que toutes les Fables qu'ils ont publiées de leur Typhon ou de Python doivent s'y rapporter : sur quoi il entre dans un détail , qu'il faut lire chez lui.

De-là il passe au culte rendu à Isis & Osiris , & dont une des principales cérémonies étoit l'apparition du Bœuf Apis , qui devoit succéder à celui que les Prêtres avoient noyé dans la Fontaine Sacrée , ou qui étoit mort naturellement. On disoit que ce Bœuf , regardé comme un Dieu dans toute l'Egypte , représentoit l'ame d'Osiris , laquelle s'y étoit retirée , par préférence à tous les autres animaux , parce que le Bœuf étoit le symbole de l'Agriculture , que ce Prince avoit eu grand soin de perfectionner. Toutes les circonstances de ce culte extravagant se trouvent ici détaillées fort au long ; & notre Auteur termine ce qu'il nous en apprend par plusieurs Inscriptions antiques en l'honneur d'Isis & d'Osiris , alléguées par Diodore , Plutarque , &c.

Il vient ensuite aux autres Dieux Egyptiens moins considérables , & il nous parle d'abord de *Sérapis* ou *Sarapis*. Quelques-uns croient que c'étoit un Dieu étranger , dont le culte ne fut connu en Egypte , que du tems des Ptolomées. Feu M. *Cuper* & d'autres soutiennent qu'il y étoit connu & honoré dès les tems les plus reculés , & qu'il étoit le même qu'Osiris. M. Banier expose ici les raisons des uns & des autres , après quoi il conclut , qu'il est très-probable , que Séra-

pis étoit un Dieu Egyptien , connu & révéré par ce Peuple long-tems avant les Ptolomées ; ajoutant qu'il étoit le même que Pluton ; ce qui paroît confirmé par les témoignages de Tacite , de Plutarque , & par une statue de ce Dieu au pied de laquelle on voit le Cerbère à 3 têtes.

Orus , selon Hérodote & Diodore , fils d'Osiris & d'Isis , & le dernier des Dieux qui regnerent en Egypte , monta sur le Trône après avoir tué Typhon. Il étoit habile dans l'art de la Divination & dans celui de la Medecine ; & avec ces talens , il se rendit célèbre & combla l'Univers de ses bien-faits. Les Grecs prétendoient que leur Apollon étoit le même que l'Orus des Egyptiens , étant comme celui-ci , grand Medecin , grand Devin , & passant de plus pour le Soleil , comme Orus l'étoit en Egypte : d'où est venue la dénomination d'*Orus Apollo*.

Ce que notre Auteur nous débite ici sur Harpocrate Dieu du silence , & le même qu'Orus fils d'Isis , est emprunté de la sçavante Dissertation de *Cupier* sur le même sujet. *Macedo* & *Anubis* , Selon Diodore , étoient deux des Généraux d'Osiris , dont le premier portoit pour habillement de guerre une peau de loup , & le second celle d'un Chien , ce qui rendoit ces animaux si vénérables aux Egyptiens. Voilà tout ce qu'on sçait de *Macedo* : mais la Mythologie nous apprend plusieurs particularitez au sujet d'*Anubis* , que M. l'Abbé B.

a recueillies ici avec soin ; & auxquelles nous renvoyons. *Canope* avoit été le Pilote ou l'Amiral de la Flotte d'Osiris , dans son expedition des Indes ; & comme après sa mort il fut déifié , on publia que son ame étoit passée dans l'Etoile qui porte le même nom. Il étoit en Egypte le Dieu des eaux , du moins de celles du Nil , comme en font foi ses figures , où il est toujours représenté sous la forme d'un de ces vases , où les Egyptiens conservoient & laissoient purifier l'eau de ce Fleuve.

Pan étoit regardé en Egypte comme l'un des 8 grands Dieux de la premiere classe. On y voyoit ses statues dans tous les Temples , & l'on avoit bâti en son honneur la Ville de Chemmis dans la Thébaïde. Il avoit accompagné Osiris dans son expedition des Indes , avec Anubis & Macedo. Si jamais les Grecs ont corrompu l'Histoire ancienne , c'est sur tout dans la Fable de Pan , qu'ils ont fait fils de Mercure & de Pénélope ; quoiqu'il paroisse que son culte fut porté en Grèce par les Colonies Egyptiennes , & qu'il devint principalement célèbre dans l'Arcadie.

Le culte rendu par les Egyptiens au bouc , symbole du Dieu Pan , conduit naturellement notre Auteur à un article important de leur Religion , c'est - à - dire au culte qu'ils rendoient aux animaux : sur quoi il examine 1°. quels étoient ceux que ce Peuple révéroit particulièrement : 2°. quelle étoit la nature du culte qu'il leur rendoit. Les

Egyptiens regardoient comme sacrés tous les animaux qui naissoient dans leur Pays tels que le Bœuf, le Loup, le Lion, le Chien, le Chat, le Bouc, le Singe, l'Ichneumon, l'Epervier, l'Ibis, le Crocodile, &c. Une preuve bien certaine de la vénération des Egyptiens pour ces animaux, c'est que non seulement les Villes, mais encore certaines contrées portoient le nom de ceux qu'on y honnoroit. Il étoit défendu de les tuer sous peine de la vie, on les nourrissoit à grands frais dans des parcs publics; on les baignoit, on les parfumoit, leurs loges étoient propres & ornées; lorsqu'ils mouroient, on en prenoit le deuil, on les embaumoit, & on les entéroit dans les Catacombes. Leurs gardiens étoient bien reçus par-tout: quelquefois même, on se mettoit à genoux lorsqu'on les voyoit passer.

Si les Egyptiens ont eu des censeurs, qui les ont tournés en ridicules sur cet article; ils ont aussi trouvé des Apologistes qui les ont défendus. Voici à quoi se réduisent leurs moyens de défense. Le culte des animaux chez les Egyptiens étoit fondé 1°. sur l'utilité qu'ils en tiroient; & s'ils ont adoré l'Oiseau Ibis, par exemple, c'est parce qu'il détruisoit les Serpens. 2°. Sur le rapport de ces animaux aux différentes Divinités, dont ils étoient les symboles: c'est ainsi que le Bœuf representoit Osiris ou le Soleil; le Belier, Jupiter; le Chien, Mercure; le Chat ou la Chatte, Diane; la Vache, Isis ou Junon,

&c. 3°. Sur ce que ces animaux étoient relatifs aux Signes ou Constellations qui partageoient le Zodiaque; en sorte qu'en adorant les animaux, c'étoit les Astres qu'on adoroit: 4°. Sur ce que les Dieux poursuivis autrefois par Typhon, s'étoient cachés sous les figures de divers animaux: 5°. Sur la doctrine de la Métempsychose ou de cette circulation éternelle des ames dans différens corps; doctrine originaires d'Egypte (dit notre Auteur) & qui occasionna le respect & le culte rendu aux animaux, qu'on regardoit comme les domiciles, non seulement des plus grands Hommes, mais des Dieux mêmes.

De-là il passe aux pompes & aux Cérémonies Religieuses des Egyptiens. » Il n'y eut jamais rien de » plus brillant (dit-il) que leurs » Fêtes & leurs Processions. Un » concours infini de monde, la li- » cence, la joye, tout se rencon- » troit dans la célébration de leurs » Fêtes; & si les Prêtres s'y prépa- » roient par le jeûne, par la conti- » nence, & par d'autres cérémo- » nies gênantes, le Peuple les at- » tendoit comme les jours de leur » vie les plus propres au plaisir & » à la débauche. « Parmi ces Fêtes; on en comptoit six principales. 1°. Celle de Bubaste, en l'honneur de Diane: 2°. Celle de Buthris, pour la Déesse Isis: 3°. Celle de Saïs, pour Minerve: 4°. celle d'Héliopolis, consacrée au Soleil: 5°. celle de Butés, en l'honneur de Latone: & 6°. celle de Papremis, pour le Dieu Mars. Nous

renvoyons aux descriptions qu'en donne M. l'Abbé Banier; ainsi qu'à son explication de la Table Ifaque, monument célèbre, qui paroît renfermer les myſteres d'Ifis, & dont l'expoſition abrégée peut ſervir de ſupplément à ce qu'il a dit des Dieux d'Egypte, & faire connoître plus particulièrement leurs ſymboles.

Il vient enſuite aux Dieux des Arabes, & il reſulte de ſes recherches ſur ce point, que ces Peuples n'avoient d'abord que deux Dieux naturels, *Oront* ou *Dionyſius* & *Ailat*, c'eſt-à-dire le Soleil & la Lune, comme le prouve très-bien Gérard *Voſſius*; mais que dans ſuite, ils joignirent à ces deux Divinitez, les Dieux animés, c'eſt-à-dire leurs Rois & leurs Hommes Illuſtres, & qu'enſin ils reçurent les Dieux de leurs voiſins. Quant aux Ethiopiens, ils avoient, comme les autres Peuples, des Dieux naturels & des Dieux animés. Ils prenoient les derniers parmi leurs Grands Hommes, & ils avoient emprunté des Egyptiens leurs voiſins les premiers, puis qu'ils adoroient, comme eux, la Lune, ſous le nom d'Ifis, toute la nature, ſous celui de Pan, & le Soleil, ſur-tout, qui étoit leur grande Divinité, qu'ils nommoient non pas Ofiris, comme les Egyptiens, mais *Aſſibimus*.

Viennent après cela les Dieux des Carthaginois & de quelques autres Peuples d'Afrique. Ceux de Carthage étoient les mêmes qu'on adoroit à Tyr & à Sidon, Villes

de Phénicie, dont les Carthaginois étoient une Colonie. Toute l'Antiquité convient qu'ils adoroient Saturne, qui étoit le même que *Moloch*, & qu'ils lui immoloient des enfans. Pour Neptune, ils en avoient reçu le culte des Libyens, auſſi-bien que les Grecs & les Romains; car ce Dieu (ſelon Hérodote) étoit originaire d'Afrique. Junon & Vénus étoient deux de leurs plus grandes Divinitez. Ils invoquoient Mars, Mercure ſous le nom de *Sumér*, ainſi que Cérès & Proſerpine; ſans oublier l'Hercule de Tyr ſi célèbre dans l'ancienne Hiſtoire, & auquel ils joignoient encore Dis ou Pluton.

Ammon, qui eſt le même que *Cham*, ou Miſraïm ſon fils, & dont l'Oracle étoit des plus fameux chez les Lybiens, fournit quelques obſervations à notre ſçavant Auteur, qui parcourt encore quelques autres Divinitez Africaines, & termine par-là ſon ſixième Livre.

Il eſt queſtion, dans le Livre ſuivant, des Dieux des Chaldéens, des Syriens & des Phéniciens, connus en partie par les Livres de l'Ecriture Sainte, où la plupart ſont nommés à l'occaſion du culte ſacrilège que leur rendoient ſouvent les Iſraélites. L'Auteur nous entretient d'abord de ceux des Chaldéens & des Babylo niens. Les Aſtres, le feu & les *Thérapiſm*, dont on parlera ci-après, furent leurs premières Divinitez, auxquelles furent aſſociés enſuite des Dieux animés, c'eſt-à-dire quelques-uns de leurs Rois & de leurs Grands-Hommes

Hommes, tels que *Bélus*, *Mérodach*, *Nébo* ou *Nabo*; & ces noms se trouvent souvent combinés avec ceux de leurs Princes.

Les Peuples de Syrie honoroient d'un culte particulier *Astarté* ou *Astartoth* & *Thammus*. Tous les Sçavans conviennent qu'*Astarté* étoit la même que *Vénus* & que *Thammus* étoit son époux *Adonis*. Notre Auteur nous raconte l'Histoire fabuleuse de celui-ci d'après *Ovide*, puis d'après *M. le Clerc*, dans sa *Bibliothèque Universelle*: d'où il paroît que ce dernier étoit persuadé qu'*Adonis* & *Astarté* étoient les mêmes qu'*Osiris* & *Isis*; comme l'ont pensé *Lucien* & *Plutarque*, parmi les anciens; *Selden*, *Marshall* & quelques-autres, parmi les modernes. Les principales raisons sur quoi cette opinion est fondée sont 1°. que pendant qu'on célébroit en Egypte la Fête d'*Osiris*, on en célébroit une semblable dans la Phénicie pour *Adonis*: 2°. qu'on pleuroit l'un & l'autre comme morts, & qu'on se réjouissoit ensuite, comme s'ils étoient ressuscités: 3°. que pendant la célébration de leur fête, les Egyptiens mettoient sur le Nil dans un panier d'osier, une lettre, que les flots de la mer portoient en Phénicie, près de Biblos, où, dès qu'elle étoit arrivée, on cessoit de pleurer *Adonis*, & on commençoit à se réjouir de son retour: 4°. qu'*Adonis* & *Astarté* étoient chez les Phéniciens les symboles du Soleil & de la Lune, comme *Osiris* & *Isis* l'étoient en Egypte: 5°.

Novembre.

qu'*Astarté* étoit représentée sur les monumens avec une tête de vache, ou du moins avec la dépouille de cet animal, comme *Isis* l'étoit parmi les Egyptiens: 6°. que dans les Fêtes d'*Adonis* & d'*Astarté*, on portoit des représentations infâmes, ainsi que dans les Fêtes d'*Isis* & d'*Osiris*.

Cependant, malgré tous ces traits de ressemblance, *M. l'A. B.* prétend qu'il faut distinguer ces 4 personnages, dont deux ont régné en Egypte & les deux autres en Phénicie, quoiqu'après leur mort, ils soient devenus les uns & les autres, les symboles du Soleil & de la Lune, à cause des bienfaits, dont ils avoient comblé leurs peuples. Il ne nie pas, qu'entre deux Nations aussi voisines que l'étoient les Egyptiens & les Phéniciens, il n'y ait pu avoir un grand commerce de Religion. Mais ce commerce ne prouve pas l'identité de leurs Rois & de leurs Dieux, & si quelques circonstances de leur Histoire paroissent se ressembler, il y en a un plus grand nombre encore qui n'ont ensemble rien de commun. C'est ce que l'Auteur s'applique à prouver, en comparant l'Histoire de l'une avec celle de l'autre, & le culte rendu à *Isis* & *Osiris* avec celui d'*Adonis* & d'*Astarté*; sujet qu'il a déjà traité dans une Dissertation particulière imprimée avec les *Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres*, Tom. III. & dont il nous donne ici l'extrait, que l'on peut voir.

Il termine cet article en remar-

N n n n

quant 1°. que la Déesse celeste , appelée par Sauchoniathon & Porphyre *Battis* , la *Maîtresse* ou la *Reine* ; que la Vénus d'Alcalon , l'*Alilat* des Arabes , l'Isis des Egyptiens representoient toutes la Lune , chez les divers Peuples qui adoroient cette Planète : 2°. qu'il se pouvoit faire encore qu'Astarté ou Vénus la céleste representât la Planète de ce nom , mais qu'elle étoit le plus souvent prise pour la Lune : 3°. Que le nom d'Adonis (qui est à peu - près le même qu'*Adonai* le Seigneur en Hébreu) convient fort au Soleil , qui est comme le Maître ou le Seigneur du Ciel : 4°. que dans ce qui regarde Adonis & Astarté , ainsi qu'Isis & Osiris , il faut toujours distinguer deux sortes de Divinité , d'animées & de naturelles : que dans le premier cas ce sont des Rois d'Egypte & de Phénicie qui ont été Déeses pour leurs belles actions ; que dans le second c'est le Soleil , la Lune & les autres Astres , dont le culte antérieur à celui des grands Personnages a été confondu avec celui qu'on a rendu à ceux-ci , soit que l'on crût que après leur mort leurs âmes eussent choisi ces Astres pour demeure ; soit pour quelque autre raison que nous ignorons. Cette distinction (ajoute l'Auteur) fait le fonds de la Mythologie , & sans cela , il est impossible d'y rien entendre.

M. l'A. B. nous fait part après cela de ses recherches sur les deux Déeses Phéniciennes *Derceto* ou *Atergatis* & *Sémiramis*. Il croit ,

avec Lucien , que la première (*Atergatis*) doit être distinguée d'*Astarté* malgré la ressemblance des noms ; ce qui est confirmé par Diodore de Sicile , qui assure que cette Déesse étoit représentée moitié femme & moitié poisson , d'où venoit que les Syriens qui la revoient , s'abstenoient de cette sorte de nourriture , & regardoient les poissons comme des Dieux. Notre Auteur trouve l'origine de cette superstition dans la fable de la métamorphose des Dieux en divers animaux , pour se sauver de la persécution des Géans ; Vénus , qui selon lui est *Atergatis* , s'étant alors transformée en poisson ; *pisce Venus latuit* (dit Ovide) Quant à *Sémiramis* , fille de Derceto ou *Atergatis* , il ne fait ici qu'effleurer son Histoire : après quoi il expose les raisons de ceux qui confondent cette Déesse avec Astarté , & semble revenir à leur sentiment sur ce point.

De-là il passe à *Dagon* , Divinité célèbre chez les Philistins , & dont l'Ecriture souvent fait mention. Quelques Rabbins l'ont confondu avec Derceto , le faisant moitié homme & moitié poisson. Mais Sauchoniathon le donne pour l'Inventeur de la charrue ou de la culture du bled , assurant que son nom dérive du mot Phénicien *Dagan* qui signifie du *froment*. On nous parle ici du Temple que ce Dieu avoit dans Gaza , sous la ruine duquel procurée par Samson , périrent plus de 3000 Philistins ; & de celui d'Azoth , où ceux-ci

déposèrent l'Arche d'alliance qu'ils avoient enlevée aux Israélites.

Notre Auteur ensuite passe en revûë quelques autres Dieux Syriens ou Phéniciens qu'on ne connoît que par les Livres Sacrés. De ce nombre sont 1°. les *Teraphims*, ou les Idoles que Rachel avoit dérobées à son pere Laban, & sur lesquelles M. B. nous débite beaucoup d'érudition d'après *Selden*, nous apprenant que ces Idoles étoient de figure humaine; grandes ou petites; qu'il y en avoit de bois & de métal, qu'on les consultoit pour découvrir l'avenir, en un mot que c'étoient des Dieux particuliers & comme des Dieux *Pénates*: 2°. vient après cela *Moloch* Dieu des Ammonites, que quelques-uns prennent pour le Soleil, d'autres pour Saturne, à cause des victimes humaines qu'on lui offroit; puis, 3°. *Baal* ou *Bel* confondu par l'Ecriture avec *Moloch*, & *Baal - Peher* ou *Baal - Phegor*, le même que *Priape*: 4°. *Chamos*, le même que *Béel-Phegor*: 5°. *Béel-zébul* ou le Prince des mouches: 6°. *Baal-Bérith*, ou le Dieu de l'alliance: 7°. *Kiun* ou *Rempham*, & quelques autres Divinités moins connues & mentionnées dans l'Ecriture Sainte. Les Palmyreniens, Peuple de Syrie, adoroient le Soleil ou Bélus sous le nom d'*Aglibolus*, & la Lune sous celui de *Malach-bélus*, comme semble l'attester un bas-relief publié en 1665. par *Spon*, avec l'Inscription qui l'accompagne & qui est en Palmyrenien & en Grec.

M. l'A. B. range ici parmi les Dieux Syriens les *Cabires*, comme étant d'origine Phénicienne; quoique les opinions soient partagées sur ce point. Elles ne le sont pas moins sur ce qu'étoient proprement ces Dieux, sur leur nombre, sur leurs noms, sur leur culte, sur leurs mystères si célèbres dans l'Antiquité, & ce sont autant de questions que l'Auteur examine fort au long. Il discute encore avec soin si ces Dieux doivent être confondus avec les *Curètes* & les *Dactyles* de Crète, & avec les *Corybantes* de Phrygie: & c'est de quoi il ne tombe pas d'accord. On peut voir ses raisons, qui paroissent très-plausibles. Il ne croit pas non plus, que les *Cabires* soient les mêmes que les *Dioscures* & les *Anaces* ou *Anacles*, quoiqu'en disent quelques Antiquaires; & il nous détaille tout ce que les anciens Auteurs lui ont appris touchant ces Divinités, dont la théorie paroît fort embrouillée.

Les Phéniciens avoient encore leurs Dieux *Patiaques*; & c'étoient de petites statues qu'ils plaçoient, non sur la proue de leurs vaisseaux, comme le dit *Hérodote*, mais sur la poupe. Les Dieux *Palices*, fort honorés en Sicile, & originaires de Phénicie, comme les précédens, ainsi que l'atteste leur nom, qui vient, selon *Bachart*, de l'Hébreu *Palichin*, vénérable; occupent notre Auteur dans son dernier Chapitre concernant les Divinités Phéniciennes.

Il leur fait succéder celles des
N n n n ij

Perfes , que toute l'Antiquité (dit-il) a toujours regardés comme un peuple qui adoroit, non seulement le feu & le Soleil , mais encore d'autres Divinités. Pour donner une notion abrégée de leur ancienne Religion , M. B. rapporte ici tout ce que nous en ont transmis Hérodote & Strabon , les deux Auteurs , qui semblent avoir le mieux connu cet ancien peuple. Selon eux les Perses adoroient Jupiter ou le Ciel , le Soleil qu'ils appelloient *Mithras* , la Lune , Vénus Uranienne ou la Céleste , le Feu , la terre , les vents & les fleuves ou l'eau. Les Philosophes Grecs (dit notre Auteur) ont beaucoup raisonné sur cette ancienne Religion des Perses , & quoiqu'il ne pretende pas garantir leurs allégories sur ce sujet , il ne laisse pas de les produire ici , & nous y renvoyons.

Mais rien ne peut mieux développer toute cette Mythologie Persanne , que l'Histoire du Dieu *Mithras* , qui remplit 23 pages de ce Volume , & sur laquelle nous passerons fort légèrement. Ce que nous en donne ici M. l'A. B. est tiré en grande partie de ce qu'a publié sur cette matière M. Philippe della Torre , depuis Evêque d'Hadria , dans ses Dissertations sur les Monumens déterrés dans l'ancienne Ville d'*Aniun* , aujourd'hui *Nettuno* ; imprimées à Rome in-4^o. en 1700. La simple description des figures , qui sur les anciens bas-reliefs représentent Mithras , annonce évidemment qu'il s'agit du Soleil , de sa puissance & de ses

influences ; comme le fait voir l'explication détaillée que nous en offre ici notre Auteur , & que l'on peut voir. Il regarde les Monumens qui nous restent de ce Dieu , où il est représenté sous la figure d'un jeune homme qui immole un Taureau ; non comme les représentations du sacrifice réel de cet animal , mais comme une espece de planisphère céleste , par lequel on vouloit marquer la force du Soleil , en le peignant dans l'attitude d'un jeune homme , qui enfonce un poignard dans le col d'un des plus forts & des plus fiers animaux ; & voilà , sans doute (continue l'Auteur) la raison pourquoi on a gravé sur les bas-reliefs les Signes & les Constellations.

Quant à ce que signifie ce Taureau égorgé par un jeune homme fort & robuste , voici ce qu'en pense M. B. Le Soleil , après avoir parcouru presque sans force & sans chaleur les Signes méridionaux pendant l'hiver ; reprend une nouvelle vigueur lorsqu'il approche de notre Tropicque , au commencement du Printems ; parcourt le Belier , & entrant dans le Signe du Taureau , il marque sa force en l'égorgeant , & annonce par-là , que vainqueur de ce Signe , il va porter désormais par-tout la chaleur & la fécondité , & faire espérer une abondante moisson ; désignée encore plus clairement sur un de ces marbres , par la queue du Taureau , ayant à son extrémité des épis de bled. Notre Auteur ne dissimule pas cependant qu'il y a.

des Mythologues qui prétendent que le Taureau des bas-reliefs désigne la Lune, & que Mithras ou le Soleil, en tenant l'animal par les cornes, semble forcer cette Planète à le suivre.

M. B. observe que de tous les marbres qui représentent Mithras, il n'y en a qu'un (c'est celui de la vigne Boghêse) sur lequel soit gravée l'Inscription *Deo Soli invicto Mithra*, qui n'a rien de difficile: mais qu'au-dessus, il y a sur le col du Taureau, près de l'endroit où Mithras lui enfonce le poignard, ces deux mots *Nama Sebesio*, qui ont donné la torture à tous les Antiquaires. Il parcourt ici les différentes explications qu'ils en ont imaginées, sans oublier celle du Marquis *Maffei* lûe dans l'Académie des Belles - Lettres, & après laquelle notre Auteur propose la sienne, qu'il faut lire en entier & dont l'exposition, ainsi que celle de toutes les autres, nous mèneroit trop loin.

Il finit ce long article par ce qui concernoit les mystères de ce Dieu, & les cérémonies auxquelles on assujettissoit ceux qui vouloient y être initiés. C'étoient des épreuves si difficiles, que souvent on y succomboit. Elles étoient au nombre de 80. D'abord on faisoit baigner les aspirans, puis on les obligeoit à se jeter dans le feu; ensuite on les reléguoit dans un lieu desert,

où ils observoient un jeûne des plus rigoureux & qui duroit 50 jours. Après cela on les fustigeoit pendant deux jours entiers, & on les mettoit dans la neige pendant 20 autres. Quand ils avoient essuyé toutes ces épreuves, ils étoient admis aux mystères de Mithras, pleins d'abominations & d'impiété, puisqu'on y immoloit des victimes humaines, & qu'on y contrefaisoit les saintes pratiques du Christianisme, principalement le Baptême & l'Eucharistie.

M. l'A. B. nous parle encore de quelques autres Dieux des Perses, des Parthes, des Capadociens, des Arméniens; tels que la Déesse *Sakea* ou *Anaitis*, les Dieux *Amanus*, *Anandratius*; la Déesse *Bellone*, *Diane Pérasie*, &c. Il s'agit, dans le dernier Chapitre de ce Volume, des Dieux des Scythes, qui adoroient, selon notre Auteur, le feu, le Soleil, la Terre, l'air & l'eau; de ceux des Hyperboréens, & sur l'article de ces peuples, l'Auteur nous renvoie à deux Dissertations imprimées dans le VII^e Tome des *Mémoires de l'Académie des Belles - Lettres*; l'une de lui, l'autre de M. l'Abbé *Géloyn*; de ceux des Issedons, des Sarmates, des Daces, des Gètes, des Thraces, &c. & sur tout cela il faut avoir recours au Livre même; dont le Public attend la suite avec impatience.



REPONSE DE MONSIEUR D'ANVILLE, GEOGRAPHE
ordinaire du Roi, au Mémoire envoyé à l'Académie Royale des Sciences;
contre la mesure conjecturale des degrez de l'Equateur, en conséquence
de l'étendue de la mer du Sud. 1738. in-12. pag. 47.

M. D'ANVILLE, en 1735. proposa, dans un Ecrit, (imprimé à Paris, chez *Chaubert*, in-12. & approuvé par *M. de Fontenelle*) une *Mesure de la Terre*, dont il résulteroit une diminution considérable dans sa circonférence sur les parallèles : & nous en rendîmes compte dans notre Journal de Janvier de cette année-là. L'année suivante (1736.) il publia un second Ecrit intitulé *Mesure conjecturale de la Terre sur l'Equateur*, en conséquence de l'étendue de la mer du Sud, muni de l'approbation du même Censeur Royal, & mis au jour chez le même Libraire. Nous en donnâmes un Extrait dans notre Journal de Février, 1737. Depuis ce tems-là, notre Géographe a trouvé un contradicteur en la personne de *M. Simonin*, Professeur d'Hydrographie à Bayonne, lequel, dans un Mémoire adressé à l'Académie Royale des Sciences, combat la conjecture de *M. d'Anville* exposée dans le second Ecrit que nous venons de spécifier. C'est donc de la réponse à ce Mémoire, adressée aussi à la même Académie, qu'il est question présentement ; & nous allons en donner un précis.

Notre Auteur, avant que d'entrer en matière, croit devoir s'expliquer en général sur les mesures de mer, en déclarant qu'il ne les a

mises en œuvre pour appuyer son opinion touchant la mesure de la Terre, qu'autant qu'elles lui ont paru assez généralement quadrer avec des mesures terrestres plus positives & moins équivoques. Ainsi, malgré la concordance des premières entr'elles, sur tout quant à la mer du Sud, ce qui lui sembleroit être de quelque autorité ; il est fort éloigné d'y admettre toute la précision que *M. Simonin* y suppose, pour en conclure, comme fait celui-ci à l'égard de la figure de la Terre, une exacte & parfaite sphéricité, également contraire aux deux Hypothèses du Sphéroïde oblong & du Sphéroïde applati. Il est si peu disposé à embrasser cette opinion, que l'opposition délicate des Systèmes de Messieurs *Cassini* & *Newton* ne lui paroît pas même influencer assez dans la navigation & dans la Géographie, pour obliger à changer les Mappemondes assujetties à la figure sphérique. Il faudroit pour cela (dit-il) que la nature fournît une disproportion bien plus notable entre les degrez de l'Equateur & ceux du Méridien.

La mesure de la mer du Sud & la conséquence qu'il en a tirée pour la valeur des degrez de l'Equateur, étoient établies sur ces deux moyens, 1°. la combinaison des

meilleurs routiers de cette mer, Flamands, Anglois, Espagnols, à l'appui desquels sont venus dans la suite quelques routiers François, entre autres une grande Carte dressée sur la navigation du vaisseau le S. Antoine, commandé par M. Frondat, & précisément celui, que l'Hydrographe a monté, 2°. la détermination des longitudes de Manille & Lima, dont l'intervalle comprend toute l'étendue de la mer en question : & ce point est l'unique ressource de M. Simonin pour attaquer la Mesure de notre Géographe.

Tout le monde convient que la mer pacifique est de toutes les mers du monde la plus favorable aux Navigateurs entre les deux Tropiques. Elle embrasse dans son étendue presque la moitié de la circonférence de la Terre sur l'Equateur même & sur les plus grands parallèles. La navigation est libre dans tout cet espace & dégagée de continens. Or c'est une circonstance bien digne d'attention que cette uniformité presque entière dans l'étendue générale de cette mer, laquelle résulte des différentes mesures, prises chacune en particulier par des Marins expérimentés, de toutes nations, partis de différens ports, en divers tems, & qui n'ont pu concerter ensemble, comme le montre évidemment le détail où notre Auteur entre sur cet article. Il a donc trouvé que toutes ces routes & toutes ces mesures évaluées en toises de la manière la plus étendue & réduites

en degrez de l'Equateur sur le pied ordinaire & dans la supposition de la Terre sphérique, ne lui ont donné au plus que 154 degrez & demi de longitude entre Lima & Manille.

M. Simonin, qui sans consulter d'autres mesures, ne s'en est rapporté qu'à lui-même dans celle de sa route sur la mer du Sud, ne s'écarte guères de celle qu'a déduite M. d'Anville de la combinaison des Navigateurs précédens. Il compte en effet 157 degrez 50 minutes de la longitude ordinaire entre le Callao de Lima & le Cap Bujador de l'Isle de Luçon, qu'on présume tomber à peu-près dans le Méridien de Manille : où il faut observer que ce compte donné par l'Hydrographe, contient plus que moins ; comme le fait voir notre Auteur, par les mesures prises sur plusieurs Cartes qu'il allègue ; & d'où il suit qu'on n'aura que 153 degrez & demi entre l'un & l'autre point, au lieu des 157 degrez 50 minutes, que M. Simonin prétend y mettre ; & ces 153 degrez & demi sont à peu-près le résultat de la première mesure fournie par M. d'Anville.

» Je ne sçais, continue-t-il, si
» l'on pourroit se permettre de re-
» garder comme un pur effet du
» hazard, une concordance aussi
» parfaite, qui résulte tout natu-
» rellement de tant de routes & de
» mesures particulières, recueillies
» de différens endroits. Au moins
» ne doit-on pas trouver extraor-
» dinaire, pour ce qui me regarde

» en particulier, qu'ayant d'ail-
 » leurs rencontré dans le détail de
 » la Géographie, une infinité de
 » mesures, qui entraînoient dans la
 » même conséquence, que celle
 » qui se déduit de la mesure de la
 » mer du Sud, je sois assez préve-
 » nu en sa faveur.

Notre Auteur trouve encore de
 quoi confirmer sa mesure de la mer
 du Sud dans la route que font cha-
 que année les Pilotes Espagnols,
 d'Acapulco sur la côte de Mexique
 à Manille, & dont il nous donne
 ici le calcul, qu'on peut voir. Il
 résulte donc, selon lui, de tant
 de circonstances qui se produisent
 de toutes parts, que l'estime qu'il
 a faite de l'étendue de la mer du
 Sud, seroit plutôt trop allongée
 que trop raccourcie.

Mais quelque probablement
 constatée dans sa Mesure que pa-
 roisse une très-grande partie de la
 circonférence de la Terre sur l'E-
 quateur & sur les plus grands pa-
 rallèles; la détermination Astrono-
 mique des points qui renferment
 ce grand espace lui donne cepen-
 dant 164 ou 165 degrez de la va-
 leur attribuée communément aux
 degrez de longitude (en suppo-
 sant la sphéricité de la Terre) au
 lieu d'environ 154. C'est donc ce
 qui a déterminé M. *Simonin*,
 quoique si bien d'accord avec no-
 tre Auteur sur l'étendue réelle &
 absolue de la mer du Sud, à con-
 tester sur les déterminations Astro-
 nomiques, malgré toute la certi-
 tude qui les accompagne.

Pé-kim (dit-il) est dans les terres

& bords de notre connoissance. Mais
 (répond M. d'A.) est-ce la première
 fois qu'on a reconnu, que l'Hy-
 drographie & les Cartes Marines,
 faite d'emprunter quelquefois le
 secours de la Géographie, ne sont
 pas aussi parfaites, qu'elles pour-
 roient l'être ? Notre Auteur est
 persuadé, que de toutes les déter-
 minations de longitude pour quel-
 que lieu éloigné, il n'y en a aucu-
 ne, sur laquelle on doit faire
 plus de fonds, que sur celle de
 Pé-kim, observée par divers As-
 tronomes avec les Instrumen-
 convenables. L'observation du P. *Gau-
 bil* Jésuite, mérite sur-tout une at-
 tention particulière, puisqu'étant
immédiate avec une observation par
 les Satellites de Jupiter faite ici à
 l'Observatoire, elle offre une dé-
 termination qui ne diffère que
 d'environ deux cinquièmes de de-
 gré de la détermination antérieu-
 rement adoptée & conclue simple-
 ment sur le calcul des Tables de ré-
 volution des Satellites.

Si M. *Simonin* vouloit, en quali-
 tité de Géographe, entrer dans
 une exacte discussion de la distan-
 ce de Paris à Pé-kim; il seroit sans
 doute fort étonné, que le détail
 géographique ne lui fournit pas de
 quoi remplir sur le pied ordinaire
 de la longitude, tout l'éloigne-
 ment qu'exige la détermination du
 P. *Gaubil*, même en rapprochant
 ces deux points plus qu'aucune au-
 tre. Cependant, suivant la manie-
 re dont cet Hydrographe voudroit
 déterminer la longitude de Manil-
 le, en vûe de réduire à son Systè-
 me

me la graduation de longitude dans l'étendue de la mer du Sud, il faudroit reculer Pékim vers l'Est de 4 ou 5 degrez au-delà du point, où l'ont fixé les observations Astronomiques. Faudra-t-il (ajoute M. d'Anville) pour favoriser une opinion de M. *Simonin* qui ne porte sur rien, que l'Astronomie souffre également, comme la Géographie?

Notre Auteur produit encore contre son adversaire les longitudes de Siam & de Batavia, dont la premiere fixée à 118 degrez & demi ou deux tiers du Méridien de l'Isle de Fer, ne permet pas que la longitude de Batavia soit portée à 128 degrez 40 minutes du même Méridien, comme le prétend l'Hydrographe. En effet, suivant toutes les Cartes les plus exactes & les routiers les mieux instruits, Batavia ne dépasse guères le Méridien de Siam que de 4 degrez ordinaires, d'où il suit, que la longitude de cette dernière Ville roule autour de 123 degrez, comme il est marqué dans une Carte d'Asie publiée par M. de *Liste* en 1723. De la fausse longitude attribuée à Batavia par M. *Simonin*, & rectifiée par notre Géographe, le premier conclut la longitude de Manille à 142 degrez 10 minutes; tandis que M. d'Anville n'évalue cette longitude qu'à 136 ou 137 degrez, au plus, relativement au premier Méridien.

De Manille, qui borne d'un côté l'étendue de la mer du Sud, il passe à la longitude de Lima, qui est à l'opposite. Il l'a déterminée sur une observation de D. Juan de

Peralta à 302 degrez ou environ du premier Méridien; & cela conformément aux meilleures Cartes Marines, qui ne mettent qu'un degré & un quart environ de différence entre Lima & la Conception. Ainsi (poursuit notre Auteur) quand M. *Simonin* veut que Lima soit par 300 degrez de longitude, c'est uniquement parce que son calcul de l'étendue de la mer du Sud joint à la longitude qu'il attribue à Manille, l'y fait tomber.

» Du reste (continue M. d'Anville) tout le contenu de cet » Ecrit se réduit à deux chefs. Par » le premier il est évident que la » navigation du Vaisseau le *S. Antoine* ne fait que confirmer exactement la mesure déjà combinée » de la mer du Sud: & par le second, il est démontré, que M. » *Simonin* est mal fondé à attaquer » les déterminations astronomiques » les plus solides. Il est vrai qu'il » seroit difficile de n'y être pas » fort embarrassé. D'un côté, environ 154 degrez de la mesure » reçue de la longitude; de l'autre » environ 165 degrez établis par » la différence astronomique. C'est ce qui oblige l'Hydrographe, d'ailleurs bien convaincu d'une étendue réelle, telle que l'a établie notre Auteur, à contester sur des déterminations, qui donnent une différence de longitude peu convenable en apparence. Mais doit-il être permis d'ébranler les plus solides fondemens de la Géographie & de l'Astronomie, en rejetant les déterminations de celle-ci les

mieux observées , à cause d'une différence qui consiste , non en quelque portion de degré , mais en 4 , 5 ou 6 degrés ?

L'unique moyen de conciliation entre ces deux Sciences , selon notre sçavant Géographe , se réduit à s'habituer insensiblement (comme il l'a fait) à reconnoître un notable rétrécissement dans la figure de la Terre , & d'autant plus considérable , qu'on approche le plus de l'Equateur. C'est (dit-il) ce qui ne lui seroit pas difficile à prouver , par un enchaînement de distances , prises également sur terre & sur mer , & qui embrasseroit toute la circonférence de la Terre sur les parallèles. Si , du consentement unanime de tous les Navigateurs (poursuit M. d'Anville) l'étendue de la mer du Sud ne contient au plus que 154 degrés & demi , valans chacun 57060 toises , comme le veut M. *Simonin* ; & que d'un autre côté cependant les déterminations astronomiques lui donnent environ 165 degrés de longitude ; il s'ensuivra que les degrés de l'Equateur n'auront chacun que 53400 toises & peu de chose de plus. Or dans la mesure de la mer du Sud proposée par notre Auteur , & portée à l'évaluation la plus forte , le degré a été de 54000 toises ; d'où il résulte que l'Ecrit de M. *Simonin* , bien loin de soutenir la mesure des degrés de l'Equateur , n'a servi qu'à la diminuer.

Cet Hydrographe , pour ne point défigurer la Terre & lui conserver une parfaite sphéricité , op-

pose encore à notre Auteur trois difficultez tirées , 1°. d'une mesure de la mer Méditerranée depuis Gibraltar jusqu'à Alexandrète ; 2°. de la distance depuis l'Isle de S. Thomas près de la ligne jusqu'à la Martinique ; 3°. & de celle de la Rochelle à Québec en Canada.

M. d'Anville , sans vouloir entrer dans une discussion particulière sur chacun de ces points , qui ne font qu'accessaires au sujet principal : se contente de répondre en général : 1°. Que les Pays qui resserrent la mesure de la mer Méditerranée , ont contribué plus qu'aucune autre partie de la Terre , à lui persuader le raccourcissement de celle-ci sur les parallèles : 2°. Que pour conclurre quelque chose de la distance de S. Thomas à la Martinique , il faudroit connoître la longitude de la première de ces Isles , comme on peut connoître la longitude de la seconde ; sans compter , que l'Hydrographe pourroit bien outrer la mesure en cette partie , comme il l'a fait dans l'évaluation de la longitude entre le premier Méridien & Batavia ; se trouvant beaucoup de Navigateurs , dont l'estime ne monte pas si haut : 3°. Que l'Hydrographe , qui par-tout ailleurs rejette les déterminations astronomiques de longitude les mieux prises & les plus convenables , adopte ici celle de la longitude de Québec , & la prend pour fondement ; quoique M. *des Hayes* , à qui elle est due , avertisse dans sa Carte de la Rivière de S. Laurent , que cette détermination :

ne roule que sur une éclipse de Lune, observée sans instrument, qu'il ne li donne qu'en attendant mieux, & sans y assujettir sa Carte.

Ajoutez à cela, que la position de Québec étant plus occidentale qu'orientale, eu égard à celle de Boston dans la nouvelle Angleterre, & la position de cette dernière Ville différant de celle de Paris d'environ 73 degrez, suivant les Observateurs Anglois ; la détermination de la longitude de Québec à 72 degrez & environ un cinquième, ainsi que l'allégue M. Simonin, ne sçauroit être juste ; & même en l'adoptant on tomberoit toujours dans l'Hypothèse de la Terre resserrée sur ses parallèles.

» M. d'Anville avoue, en terminant sa réponse, que peut-être ne conviendrait-il pas de conclure scrupuleusement sur la combinaison des mesures itinéraires une diversité peu sensible entre la circonférence de la Terre sur l'Equateur, & celle du Méridien. Mais il faut prendre garde » (ajoute-t-il) qu'il ne s'agit pas moins ici que d'environ treize cents mille toises, à déduire sur l'Hypothèse commune, & plus encore sur celle qui résulteroit du sphéroïde applati. D'ailleurs si les itinéraires quelconques, nonob-

stant la concordance qu'on y peut trouver, ne sont pas censés donner une mesure tout-à-fait exacte & positive ; d'où vient qu'été tant naturellement plus propres à étendre qu'à raccourcir les espaces, d'où vient, dis-je, que malgré le ménagement qu'on peut apporter dans la déduction qu'ils doivent presque toujours souffrir, ils se trouvent néanmoins fort au-dessous de la proportion supposée gratuitement ? Pourquoi, au contraire, ne sont-ils pas fort au-dessus ? Convient-il, en ce qui regarde aussi intimement la Géographie, de passer légèrement sur ce qu'elle le fournit elle-même ? Car enfin ceci ne doit point être regardé comme un Système. C'est la nature, qui se montre par l'endroit précisément dont son état doit dépendre : & s'il y a quelque autre circonstance connue, qui doive concourir à nous donner la figure de la Terre, il seroit, ce semble, plus convenable de chercher à concilier un fait avec un autre, que de prétendre qu'ils sont incompatibles.

C'est sur quoi l'Auteur, avec la déférence la plus respectueuse, prend pour Juges MM. de l'Académie Royale des Sciences.



AURELIA, OU ORLEANS DELIVRE' ; POÈME LATIN , traduit en François. *Laus artis in nobis fit aliqua, si non perfectio, at conatus tamen atque adumbratio. Cic. Orat.* A Paris, chez *Merigot*, Quai des Augustins, à la descente du Pont S. Michel, à S. Louis. La Veuve de la Tour, rue de la Harpe, aux trois Rois. *Prauli* fils, Quai de Conty à la Charité; *Chaubert*, Quai des Augustins, à la Rénommée. 1738. in-12. pag. 389.

C'EST Ouvrage, si l'on en croit l'Avertissement qui le précède, est la traduction d'un Poème Latin qui n'a point été imprimé, & qui ne le sera peut-être jamais. Un homme de Lettres fort âgé l'avoit composé dans sa jeunesse. Il le fit lire au Traducteur, qui crut y voir de la bonne Poësie, & qui exhorta l'Auteur à l'achever & à le rendre digne d'être mis au jour; car il y avoit beaucoup de négligences, beaucoup de demi-vers, beaucoup de lacunes remplies avec de la prose. Le vieillard fit au jeune homme une longue réponse, dont celui-ci rapporte les propres termes. En voici la substance. 1°. La publication d'un Poème ne convenoit plus à l'âge de l'Auteur; & d'ailleurs il n'avoit jamais cultivé la Poësie que pour lui-même, pour calmer ses peines, & se rendre plus presentes & plus vives les idées de la vertu. C'est tout ce qu'il avoit voulu des Muses. On achete trop cherement leurs faveurs.

2°. C'est en François qu'il faudroit traiter un événement de l'Histoire de France, si on le traitoit pour le public.

3°. Un Ouvrage oublié depuis trente ans, étoit un enfant qu'il

reconnoissoit à peine, & auquel il ne prenoit plus d'intérêt. Il ne vouloit pas répondre de ce Poème, & il n'étoit plus en état de le corriger. Quels sons sa Lyre presque brisée, pourroit-elle lui rendre?

Cependant il consentit que son Ouvrage fût traduit en François, en souhaitant, moins pour lui-même que pour le Traducteur, que celui-ci en pût tirer quelque chose de raisonnable. Le Lecteur croira de cette Histoire tout ce qu'il lui plaira.

Ce Poème est divisé en douze Chants que nous allons parcourir, moins pour en donner une analyse exacte, qui seroit peu intéressante, que pour en mettre sous les yeux de nos Lecteurs les morceaux qui nous ont le plus frappés. La vraye singularité de cet Ouvrage est plus dans les détails & dans le stile, que dans le dessein, & dans le fond des choses.

Le sujet est donc Orléans assiégé par les Anglois, & délivré par la célèbre Jeanne d'Arc, surnommée la Pucelle d'Orléans, que Dieu envoya miraculeusement au secours des François. Les deux Nations ont chacune un génie pour protecteur. *Albion*, le fils aîné de l'O-

céan, est le génie de l'Angleterre. *Galatée*, le fils de la terre, est le génie de la France. Ces Dicux rivaux sçavoient que celui des deux peuples qui verroit *Aurelia* sous sa domination, l'emporteroit sur son concurrent. De-là leurs efforts pour assurer cette Ville à la Nation qu'ils protegeoient.

» Que de ruisseaux de sang fu-
 » rent versés avant que cette célé-
 » bre querelle fût terminée, & que
 » la vengeance du Tout-puissant
 » eût cessé de châtier la Seine & la
 » Tamise ! Ainsi par les criminels
 » les fureurs de la Guerre les peu-
 » ples punissent leurs crimes mu-
 » tuels.

Orléans étoit assiégé depuis plus de six mois. Ses remparts étoient presque détruits ; & l'ennemi l'avoit environné de cent fortes Tours dont il le tenoit enchaîné. Le vieux *Berri*, le sage fils de l'infortuné Roi captif d'*Eddouard**, assembla les illustres Capitaines qui défendoient la Ville, & pour éprouver leur courage, il leur tint un discours pareil à celui d'*Agamemnon* aux Héros de la Grèce, dans le second Livre de l'*Illiade*. Orléans ne peut se soutenir plus long-tems. Il vaut mieux le livrer à des conditions honorables, & se réserver pour de plus heureuses entresprises. Ce discours feint eut tout le succès que *Berri*

en avoit espéré. L'indignation se lit dans les Regards du jeune *Dunois*.
 » Eh bien, dit-il, en frappant la
 » terre de sa pique terrible, ce se-
 » ra donc à moi seul à défendre ces
 » murailles, à protéger ces citoyens
 » fidèles & éperdus. . . . Ne crai-
 » gnez rien pour moi ; je vous
 » quitte encore de vos allarmes.

Saintrailles qui avoit bien enten-
 du *Berri*, applaudit au discours
 de *Dunois*. » Ne craignez pas, lui
 » dit-il, que nous puissions céder,
 » tant que nous vous aurons à no-
 » tre tête. . . . Orléans verra sous
 » vos pieds ses murs s'affermir. Il
 » verra ses breches se remplir de
 » votre courage. Dissipez donc, ô
 » Prince, ce nuage qu'une ardeur
 » soudaine a mis devant vos yeux.
 » Comment avez-vous pû croire
 » que le Prince à qui nous obéis-
 » sons, & qui jusqu'ici a partagé
 » avec nous les dangers & les pei-
 » nes, abandonnât ainsi son Ou-
 » vrage. Non, non. . . . il veut
 » sonder toute l'étendue de notre
 » courage, pareil au chef vigilant
 » qui porte la main sur les pieux
 » de sa forte palissade, pour juger
 » de leur solidité.

» Il se tut. Ces paroles furent à
 » toute l'assemblée comme un beau
 » Soleil qui éclate au milieu des
 » foibles nuages qu'il dissipe.

» Généreux la *Hire*, tu parlas
 » ensuite. L'aimable franchise étoit
 » sur son front, & comme une ga-
 » ze délicate que Minerve auroit tis-
 » suë, elle te laissoit voir tout
 » entier, &c.

Ce qu'on vient de lire suffiroit

* Jean de France, troisième fils du Roi Jean, qui fut prisonnier en Angleterre. Le Poète fait vivre le Duc de *Berri* 14 à 15 ans de plus qu'il n'a vécu selon l'Histoire.

seul pour donner une idée du stile de notre Poëte. Il est par - tout le même , toujous orné , mais quelquefois chargé d'épithètes , d'images , de figures. Jamais peut - être la Poësie ne s'est montrée avec plus de parure & de pompe. Mais parmi tant d'ornemens il en est un qui domine encore. La figure favorite de l'Auteur , c'est la comparaison. Il l'emploie également quand il parle & quand il fait parler ses personnages ; & en général ils ne sont pas moins Poètes que lui. Auroste si l'heureux choix de ces comparaisons en pouvoit justifier l'abondance , il y auroit sut cet article peu de choses à reprocher à l'Auteur.

D'autres guerriers parlent encore. La résolution est unanime de défendre la place , ou de s'ensévelir sous ses ruines. » Tel que fourit » le vieux hiver , lorsque dans ses » derniers jours le verd Printems » & Flore aux vives couleurs , les » Graces riantes , & les Zéphirs » aux aïles embaumées , mènent » autour de lui leurs danses gracieuses , tel le vieux Prince , le » sage *Berri* fit voir sur son visage » & dans ses yeux la plus douce » joye. « Notre Auteur ne s'accorde pas ici avec les autres Poètes. Dans leur Systême l'hiver est fâché de se voir obligé de céder la place au Printems.

Le mur de la Ville étant presque détruit, quelques Officiers avoient proposé d'en élever un second. On travaille avec ardeur à cet ouvrage ; on le poursuit nuit & jour.

» La maison voisine est mise à bas , » & par le maître lui-même , qui » voit sans peine les débris de son » toit paternel servir à défendre sa » patrie.

Les Anglois favorisent ce travail en suspendant leurs assauts. Ils attendoient un renfort de troupes. Mais le Roi * avoit formé le dessein de le faire enlever par le Comte de *Clermont*. Un Envo éen instruit les assiégés , & un Detachement de la Garnison trouve le moyen de sortir de la Ville séparé en deux Corps , & de joindre le Comte. Il se donne un combat sanglant qui est raconté fort au long. Le feu qui embrase les guerriers , anime le Poëte & passe jusqu'aux Lecteurs. On est transporté avec lui au milieu des horreurs de la guerre. On voit tout ce qu'il peint. On éprouve tout ce qu'il sent. Les Héros des deux partis sont caractérisés avec beaucoup de variété. On aime à retrouver tant de noms illustres. Mais il faut lire tout cela dans le Livre-même. C'est le tissu de la narration , c'est l'ensemble de la description , qui en fait la principale beauté. Nous ne rapporterons de ce morceau que ce trait singulier par le contraste des deux comparaisons qui le terminent. Il s'agit du vertueux *Châteaubrun* qui périt dans ce combat. » Il est frappé par les Dieux ennemis , dit » notre Poëte , il tombe. Ses yeux » se lèvent vers le Ciel qu'il a toujours respecté ; & la pitié , semblable au brillant Hesperus , des-

* Charles VII.

» cendit sur sa tête, & écartoit au
» tour de lui les noires ombres de
» la mort, à laquelle il abandonne
» sa dépouille vaine, comme une
» belle Princesse à qui un Roi est
» destiné pour époux, quitte ses
» vêtemens, lorsque l'heure en est
» venuë, & les laisse tomber entre
» les mains de ses filles; comme
» une flamme laisse sa cendre, &
» s'élève pure vers le Ciel.

Enfin les François sont vaincus. La diffusion s'étoit mise entre leurs Chefs, & *Dunois* avoit été blessé. Cependant ils se retirent en bon ordre dans la Ville, & l'ennemi n'ose les poursuivre. La victoire ne lui avoit déjà coûté que trop chère.

Berri cherche à consoler & à ranimer les François. Voici quelques traits du Discours qu'il leur tient.
» O Guerriers illustres. . . . rem-
» plirons - nous les esperances de
» l'ennemi ? justifierons - nous ces
» discours injurieux & tant de fois
» répétés de *Salisbury* * ? Laissons
» valentir la subite ardeur du Fran-
» çois, dit-il. Nous le verrons for-
» tir brillant en sa longue foudai-
» ne, comme pour le spectacle
» d'un jour de fête. Mais bien-tôt
» rebuté par les premiers défavan-
» tages, & incapable de poursui-
» vre nuit & jour dans une longue
» patience les âpres & pénibles
» travaux de *Bellonne*, il ne nous
» opposera plus que des efforts lan-
» guissans. . . . Lorsque le danger

» devient plus grand, qu'est-ce au-
» tre chose que la carrière qui s'ou-
» vre, & devient plus glorieuse?...
» La fortune repare elle-même ses
» injustices à l'égard de quiconque
» sçait lui résister.

Au recit des combats succède celui des négociations. *Saintraille* & *Dorgin* avoient été députés vers le Duc de *Bourgogne*, pour le détacher des Anglois, avec lesquels il s'étoit allié. Rien ne put le calmer. Ce n'est pas qu'il aimât les Anglois, & qu'il hât les François, ou qu'il trouvât son intérêt à se déclarer pour les uns contre les autres. Mais le souvenir de son pere, que le Roi, n'étant encore que *Dauphin*, avoit fait massacrer à *Montreau* *, ne lui permettoit que des desirs de vengeance. » Non,
» disoit-il aux Députés, vos cam-
» pagnes desertes & désolées. . . .
» vos Villes reduites en cendre ne
» me fussent pas, tandis que vous
» obéissez à mon perfide ennemi.
» Faites venir des bords du *Bætis*,
» ou des rivages Atlantiques un
» Maure Barbare, pour s'asseoir
» sur votre Trône, ou que le nord
» lointain vous envoie un Tartare
» sauvage qui vous gouverne. Je
» pourrai alors vous laisser en paix;
» je pourrai alors respecter votre
» Roi, plutôt que le cruel meur-
» trier de mon pere.

Le Comte de *Salisbury* est tué au quatrième Chant de ce Poë-

* Thomas de Montaignu, Comte de *Salisbury*, ou *Salisbury*, Général de l'armée Angloise.

* Nos Historiens ne conviennent pas que *Charles VII* eût ordonné la mort du Duc de *Bourgogne*. Il n'avoit alors que 17 ans.

mc. Voici comme notre Auteur a transformé en prodige, à la manière des Poètes, un événement tout naturel. *Salisberi* qui se préparoit à donner un nouvel assaut à la Ville, monte dans la plus haute des Tours dont il l'avoit environnée. De-là il voit l'épouvante regner de toutes parts; & il ne doute point que dans le jour même Orléans ne devienne sa conquête. « Ainsi l'Epervier se joit suspendu
 « au haut des airs, & prêt à tomber
 « sur sa proie, sans appercevoir le
 « Chasseur caché entre les feuillages épais. « Les Dieux protecteurs de la France, & *Galatès* plus inquiet & plus attentif encore que tous les autres, remplissoient les Tours d'*Aurélia*. *Galatès* découvre alors *Salisberi* à la fenêtre de son boulevard. » Son front obscurci & « privé de la lumière de vie le li-
 « vroit entre les mains du Dieu
 « ennemi. Car, ajoute le Poète, le
 « Tout-puissant, après avoir me-
 « suré le souffle de vie dont il ani-
 « me le sein des mortels, envi-
 « ronne leur tête d'une lumière
 « salutaire, signe heureux de la vie,
 « que tous les Dieux respectent.
 « Si l'heureuse portion de cette lu-
 « mière vient une fois à s'épuiser
 « ou à s'obscurcir autour de nos
 « fronts ténébreux, nous sommes
 « dans ce vaste Univers sans défen-
 « se au milieu des Dieux ennemis...
 « Alors ils peuvent tout sur nous:
 « nous leur sommes abandonnés. *

* Le prétendu Traducteur rapporte de tems en tems quelques vers de son prétendu original Latin. Pour donner quel-

Galatès vole vers les remparts d'où partoient mille traits mortels. Il pointe le mortier contre *Salisberi*. Le Canonier y met le feu; le nitre s'allume; *Salisberi* est tombé.

La nouvelle qui s'en répand glace d'effroi toute l'armée. Mais les dernières paroles du Héros expirant, font bien-tôt succéder à cet effroi l'ardeur de la vengeance. « Allons, dit *Suffile*, allons faire
 « pleurer cette mort à nos ennemis.
 « Que la passion de le venger nous
 « tienne lieu de lui-même.

En effet le Soldat Anglois brûle de combattre, & s'irrite de tout retardement. On donne l'assaut, qui ne réussit point aux assiégeans, à cause du second mur qu'ils trouverent au-delà de la brèche. La description que fait notre Poète de cet assaut ne cède en rien à celle qu'il a faite d'un combat dans le second Chant. Mais il y a des cho-

que idée de ces vers, nous citerons ceux dont on vient de lire la traduction.

*Mensus ubi est (Deus) vitam, teretes
 quæ sustinet artus,
 Nostra modò vivâ circumdat tempora luce,
 Arcenti mortem infestam, divosque no-
 centes,
 At simul obscurat se se, aut exstinguitur
 ille
 Vitalis radius, jam certa manemus iner-
 mes
 Præda hosti sævo, capita & devota cruen-
 tis
 Infernis.*

Nous croyons que c'est ainsi qu'il faut lire ces vers. Ils sont défigurés dans le Livre par beaucoup de fautes d'impression.

ses, si non plus belles, du moins plus agréables, à offrir à nos Lecteurs.

Des Hérauts viennent annoncer une trêve que l'Empereur *Sigismond*, & les autres Princes qui étoient avec *Bedfort* * dans Paris, avoient ménagée, pour traiter des conditions de la paix, qu'ils vouloient établir entre la France & l'Angleterre. Pendant cet intervalle un Tournoi est ouvert sur les bords de la Loire. Tous les cœurs ne respirant que la guerre, il ne leur falloit que des Jeux qui en fussent l'image.

Si l'on en croit notre Poëte, jamais fêtes ne furent plus magnifiques, & mieux entendues. Des murs d'Orléans les assiégés pouvoient voir ce qui se passoit dans la plaine; & ce brillant spectacle amusoit pour quelque tems leur douleur, & suspendoit leurs inquiétudes. » Quelqu'un du peuple » parloit ainsi du haut des remparts. Quelle étrange diversité » mene les choses humaines ! Les » Destinées enferment l'homme » dans leur cercle qui revient tous » les jours, destinées presque tous » jours sinistres, parmi lesquelles, » s'il en est quelque une d'heureuse, » elle est comme le sourire d'un » malade sur ses joües extenuées.

Mais la foule des Héros & des Princes assemblés pour cette fête, imprimoit encore plus de respect, que la pompe du spectacle ne causoit d'étonnement. » Ainsi un Mo-

» narque puissant, ayant fait amasser à grands frais les bustes des » Grands Hommes, en orne sa » galerie exhaussée, & place sous » ses yeux la gloire de plusieurs » siècles. » Notre Poëte fait connoître en peu de mots tous ces Princes & ces Guerriers, & cela suffit pour ceux des Lecteurs qui les connoissoient déjà. Mais ce n'est pas assez pour les autres; & en général pour lire ce Poëme avec plus de satisfaction, il faudroit être bien au fait de la partie de notre Histoire qui y est traitée. Au reste l'Auteur a mis quelques notes au bas des pages, dans les endroits qui en avoient le plus de besoin.

Au milieu des Jeux *Bedfort* n'est occupé que de ses projets, » pareil » à l'aigle qui semble se joier dans » les airs, & cependant attache ses » yeux perçans sur sa proie. » Il ne s'entretient que de son entreprise avec les Princes alliés de l'Angleterre. Il les anime de plus en plus contre la France, & les appelle au partage de ses dépouilles. *Albion* l'entend du haut des airs. Les fêtes l'avoient allarmé; sa crainte est dissipée. Mais il ne veut pas que la ruine de la France s'acheve sans lui. Il veut donner aussi son coup à cet arbre ébranlé. Le Monarque François s'avance avec une armée redoutable. *Albion* ira l'arrêter. L'Amour lui prêtera son secours.

Il se transporte donc dans les climats où le Dieu a établi son empire. Là, dans un calme profond, des charmes par-tout répandus s'attachent à ceux qui approchent de

* Fils de Henri IV. Roi d'Angleterre, & Régent de France sous Henri VI.

ces bords. L'air chargé des plus doux parfums , inspire une secrète langueur. Ce n'est qu'ombrages secrets , rives charmantes , prairies éternelles ; mais les fleurs y exhaltent les poisons les plus subtils. Un large canal partage ces belles campagnes ; & son onde transparente se cache elle-même aux yeux , pour ne laisser voir qu'un sable doré. Sur la rive enchantée l'amour a placé son Trône. Il est à demi couché sur des roses nouvelles. Les fleurs les plus vives composent sa couronne. La tendre jeunesse brille sur ses jolies riantes. Une gaze de plusieurs couleurs , pareille à l'écharpe d'Iris , s'élève sur sa tête , comme un dais. Un zéphir soutient ce voile , & l'enfle de son halcine.

» Le Démon perfide , voulant par-
 » là déguiser son origine , appelle
 » la belle Iris sa mere , & nomme
 » son pere l'aimable zéphire , tan-
 » dis que ce fut le vent brûlant du
 » midi , qui embrassant dans les airs
 » une nuë noire & chargée de la
 » malediction céleste & des ardeurs
 » criminelles de la terre , lui fit
 » concevoir le monstre funeste , qui
 » sous des traits imposteurs , se
 » montre le rival indigne du pur
 » enfant de l'Olimpe , du vérita-
 » ble Amour qui porte en ses mains
 » les liens sacrés.

Le fier Albion s'humilie en la présence du Dieu dont il implore le secours. Il le conjure d'ennivrer de ses plaisirs le Monarque François , de l'endormir par ses charmes , de le retenir captif dans ses liens. L'Amour est si charmé qu'il

ne songe point à dissimuler sa joye ; pour mieux faire valoir la grace qu'on lui demande. En lui procurant l'occasion de mettre dans ses fers un si illustre esclave , *Albion* lui rend à lui-même un service signalé. C'est encore pour l'Amour le moyen de se venger d'une vertueuse Princesse (la Reine) dont la sagesse l'offense. Quelque redoutable que soit une si belle rivale , il ne doute point de la victoire.

Albion quitte l'empire de l'Amour , & revient vers les lieux où regne la guerre , semblable , dit notre Poëte , à un Marchand Anglois qui reprend la route de l'Europe , après avoir établi son commerce dans les beaux climats de l'Asie , où il s'est un peu amolli.

Tandis qu'*Albion* fend les airs ; la trompette céleste frappe son oreille. Elle appelloit tous les génies à des Jeux qui devoient être célébrés dans les airs , au-dessus d'Orléans. Ces Dieux ont aussi leurs Carousels & leurs Tournois , & il leur faut à peu-près les mêmes plaisirs qu'aux hommes. Ils ne sont pas plus grands ; ils ne sont que plus puissans. Cette fête , telle que la décrit notre Poëte , porte surtout ce caractère de puissance. Elle n'est peut-être pas plus belle que celle des Princes ; mais elle est bien plus merveilleuse & bien plus étonnante. Rivaux du Dieu Suprême , ces génies créent en quelque sorte une autre terre avec toutes ses richesses , au milieu des airs. Ils s'y font des bois , des prairies , des rivières , &c. Tout a toujours été

permis aux Poëtes.

————— Pictoribus atque Poëtis
Quidlibet audendi semper fuit æqua potestas.

Cependant on peut dire que *Alfion* a encore étendu leurs droits. Avant lui aucun Poëte n'avoir tant osé ; & il paroît que l'Auteur d'*Aurelia* se l'est sur-tout proposé pour modèle.

Jusqu'ici nous n'avons parlé que des six premiers Chants ; encore avons - nous passé bien des choses qui font beaucoup de plaisir dans le Livre même , mais qui auroient interrompu la suite de notre Extrait , dans lequel nous avons mis le plus d'ordre & de liaison qu'il nous a été possible. Le petit nombre des Livres nouveaux , & plus encore la beauté de ce Poëme , nous ont engagé à en rendre compte avec quelque étendue. Au reste , il nous paroît fort raisonnable de mesurer plutôt nos Extraits sur le mérite des Ouvrages , que sur la grosseur des Volumes. Pour suivons.

L'Auteur commence à raconter dans le septième Chant , comment l'Amour exécute la promesse qu'il avoit faite à *Albion* d'empêcher le Roi de France de venir au secours d'Orléans. Mais nous ne verrons ce Prince amoureux de la belle *Agnès Sorel* que dans le Chant suivant ; & ce morceau si agréable est précédé d'un Episode plus curieux encore , ou du moins plus digne de la majesté du Poëme Epique.

Le Monarque François voyageant accompagné de quelques-uns des Seigneurs de sa Cour , la nuit le surprit lorsqu'il étoit encore loin du lieu où il vouloit se rendre. Comme il ne pouvoit plus s'amuser des differens objets qui s'offroient à ses yeux sur sa route , il tomba dans une sorte de rêverie , qui lui rappella l'aventure la plus merveilleuse de sa vie , & il la raconta à ceux qui l'accompagnoient. Voici en abrégé cette aventure.

Un jour le Roi étant à la chasse dans le Languedoc , sur les Cévennes , on lui fit appercevoir une maison champêtre , où demuroit un Solitaire , célèbre dans le Pays par sa vertu. Le portrait qu'on lui fit d'un homme si respectable lui inspira la curiosité de l'entretenir. Accablé d'inquiétude , il eut envie de voir un Roi plus heureux que lui , un Roi couronné des mains de la nature. Il entre suivi d'un seul Ecuyer. Cependant le Solitaire , qui ne l'avoit jamais vu , le reconnoît aussi - tôt : il le preparoit par ce prodige a de plus grands encores. Une vaste Comète s'approche. Les destinées de la France sont gravées sur son globe. Le Monarque y lit ses victoires sur les Anglois , & l'Histoire de ses Successeurs. Chacun d'eux paroît ici avec ses véritables traits. O mon pere , s'écrie le Roi , saisi d'horreur , (il en étoit au regne de *Charles IX.*) » quelle est cette sombre lueur qui » éclaire ces cadavres flottans sur » ce fleuve ensanglanté * ? O nuit

* Le massacre de la S. Barthelemy.

» funeste, qu'un tourbillon téné-
 » breux te devore ! Puisse-tu n'être
 » point comptée dans la suite des
 » années. O Reine cruelle ! O
 » Prince insensé ! La Religion à
 » qui tu veux sacrifier, détourne
 » avec horreur son visage sacré.
 » Eplorée, elle refuse à grands
 » cris, elle rejette de toutes ses
 » forces tes victimes qu'elle abhor-
 » re, &c.

Les deux Henris sont assassinés.
 Ensuite paroît » un homme impé-
 » rieux qui défendoit le Trône. Il
 » le cimentoit avec le sang, & y
 » plaçoit son Roi respecté.

Louis XIV. & les Grands Hom-
 mes qui contribuèrent à la gloire
 de son regne, sont peints ici avec les
 plus brillantes couleurs. » Quels
 » traits de grandeur (s'écrie le So-
 » litaire) porte un de ces Héros !...
 » Il ressemble à quelque enfant des
 » Dieux. Au son seul de ses armes,
 » les Rois pâlisent sur leurs Trô-
 » nes, & voyent leurs forteresses
 » s'ébranler. Un second paroît,
 » embarrassant & captivant dans
 » ses rets infatigables Bellone fré-
 » missante, accoutumant au joug
 » Mars indompté. Qu'ils demeurent
 » semblables ces deux rivaux
 » dans la carrière de l'honneur,
 » aux célèbres Jumeaux enfans de
 » *Leda*, qui partageoient la gloire
 » & la renommée.*

Le sage *Catnat* » porte à la vic-
 » toire un front plus grand qu'el-
 » le. « *Ventôme* est l'amour des
 Soldats, *Luxembourg* la terreur du

* Le Prince de Condé & le Vicomte
 de Turenne.

Germain. *Villars* est » porté entre
 » les mains de la Fortune, qui sou-
 » rit à son audace.

Les ouvrages de la paix ne le
 cedent point aux exploits de la
 guerre. » Dans cette vallée profon-
 » de la Nymphé de la Seine en
 » pleurs, demande quel Dieu su-
 » perieur lui enleve ses eaux. Elle
 » les suit sur l'âpre montagne où
 » elles sont forcées de s'élever...
 » Mais quelle est sa joye, lorsqu'elle
 » se voit, avec ses ondes
 » jaillissantes, dans les Jardins des
 » Dieux, &c.

Notre Poète n'oublie rien. *Bas-
 suet* & *Fénélon* ont aussi leur éloge.
 » Vois-tu, ô Roi des François, ce
 » Pontife auguste environné d'un
 » peuple avide de l'entendre ?...
 » Il semble le Docteur de l'Univers.
 » Son langage est splendeur ; sa
 » parole est magnificence. Il est di-
 » gne de recueillir les traces lumi-
 » neuses que l'Eternel a laissées
 » dans tous les siècles. A ses côtes
 » un autre Pontife ôte à la vertu
 » son voile nuisible. Il découvre
 » tous ses charmes. Il la prend par
 » la main, & l'introduit à la Cour
 » des Rois. Ses paroles seront com-
 » me les pleurs de l'Aurore sur
 » l'herbe naissante, &c.

Cependant la Planète, hâtant sa
 révolution, amenoit les années.
 Une lumière pure se levoit sur le
 Trône François. » Voyez, conti-
 » nue le *Solitaire*, voyez les faveurs
 » du Ciel se fixer à jamais sur le
 » Trône François. La vertu y est
 » associée. La sagesse, sous la figu-
 » re d'un vieillard vénérable, habi-

» te au pied du Trône ; & le Roi
 » qui y est assis , est le pasteur & le
 » pere de son peuple. L'éclat paissi-
 » ble de son diadème donne un
 » printemis perpétuel aux champs
 » fortunés qu'il tient sous son secp-
 » tre florissant. Si Bellone & ses
 » nuages confus viennent troubler
 » de si beaux jours , il aura bien-
 » tôt dissipé l'orage , &c. « On
 trouve au bas de la page les vers
 latins dont ce morceau est , si l'on
 veut , la traduction , & il y en a
 d'assez beaux. Ces vers ont dû être
 ajoutés au Poëme , composé , dit-
 on , depuis plus de trente ans.
 Mais il est plus vraisemblable que
 ce qu'on nous donne pour traduc-
 tion , est un original , & que les
 vers latins n'ont été faits qu'après
 la prose Française.

Le Roi parloit encore , lorsque
 ceux qui étoient à sa suite , s'ap-
 perçurent qu'on s'étoit égaré. C'é-
 toit l'ouvrage de l'Amour. Le Prin-
 ce , malgré la nuit , veut conti-
 nuer sa route , & ordonne qu'on
 aille reprendre le chemin qu'on
 avoit manqué. Déjà le char tour-
 noit. Mais l'Amour se place sur le
 timon & le brise. Le Roi contraint
 de passer la nuit dans le lieu où il
 se trouvoit , (c'étoit un Village de
 Touraine appelé *Fromenteau*) dé-
 fend qu'on le fasse connoître , & va
 loger au Château du Seigneur de
 ce Village. Celui-ci étoit absent ;
 & il n'y avoit dans la maison que
 sa jeune sœur , sous la conduite
 d'une vieille parente. La belle *Sor-
 rel* , que le Poëte nomme toujours
Fromenteau du nom de sa terre ,

vient trouver ses hôtes dans la salle
 où on les avoit conduits. Ils sont
 frappés de sa beauté , & ils lui
 tiennent des discours galans & po-
 lis , auxquels elle répond avec au-
 tant d'esprit que de sagesse. Ainsi ,
 dit l'Auteur , le berger , pendant les
 soirées du Printemps , excite par le
 son de son chalumeau le rossignol
 qui se tait , & lui arrache son ten-
 dre ramage.

Cependant on se met à table ;
 les Pages servent , & l'Amour s'est
 mêlé avec eux. Il a endormi le
 beau *Durfort* ; il a pris ses traits , &
 sous ce déguisement il se trouve
 plus charmant encore. Le poison
 le plus subtil est versé avec la li-
 queur vermeille dans les coupes
 que l'Amour présente au Monarque
 & à la jeune *Sorel*. Aussi-tôt , dit
 notre Poëte , un nuage léger des-
 cendit dans les yeux de cette aimable
 fille. » L'enjouement s'y pei-
 » gnit comme la lumière d'une
 » lampe dans la vague incertaine.
 » L'amour du plaisir vint la sédui-
 » re. La confiance couvrit sa timi-
 » de pudeur. Elle se glorifie dans
 » sa beauté ; & son ame charmée
 » s'enivre de l'encens flatteur
 » qu'on lui présente. Ainsi avant le
 » retour des Pleïades , Flore trom-
 » pée par quelque beau jour ose se
 » montrer avec sa robe semée de
 » couleurs diverses , &c.

On prie *Sorel* de chanter. Voyons ,
 disoient en eux-mêmes ses hôtes ,
 si quelque grace a pu échapper à
 cette fille divine. Elle chante les
 douceurs de la vie champêtre , les
 dons de Bacchus , la gloire des guer-

res. » Sur qui une belle fille attache-
 » chera-t-elle les yeux, *disoit-elle* ?
 » Pour qui fera-t-elle des vœux se-
 » crets ? C'est pour ce jeune lion
 » qui revient des champs de Bello-
 » ne, & porte sur son front généreux
 » le mépris de la mort & l'ardeur
 » pour la gloire. Dans son foyer
 » obscur il n'attendra point la fin
 » de ses jours languissans. Il les sa-
 » crifiera à sa patrie. Il les donnera
 » à son Prince. En chantant ainsi,
 » elle détournoit les yeux ; mais
 » son cœur sçavoit bien à qui elle
 » eût voulu adresser ce langage.

Nous renvoyons au Livre même
 pour le reste de cette agréable Hi-
 stoire. Le Poëme Epique ne perd
 rien à descendre un peu de sa gran-
 deur, & à prendre le ton du Ro-
 man. Peut-être même faut-il alors
 au Poëte plus d'art & plus d'esprit,
 que pour les fictions les plus har-
 dies & les descriptions les plus
 pompeuses. Le quatrième Livre
 de l'Enéide a toujours été regardé
 comme celui qui fait le plus
 d'honneur à *Virgile*. Quoiqu'il en
 soit, il est bon de sçavoir pren-
 dre tous les tons, & d'être égale-
 ment propre à chanter l'Amour &
 Mars.

Celui-ci regne toujours sur les
 rives de la Loire. La trêve n'avoit
 donné que de vaines esperances.
Talbot, chargé de la conduite du
 Siège après la mort de *Salisbury*,
 multiplie chaque jour ses assauts.
 L'émulation l'anime. Quelle honte
 pour lui, si la mort de *Salisbury* est
 le salut d'Orléans !

De leur côté les assiégés redou-

blent leurs efforts, & *Talbot* trou-
 ve dans *Dunois* la plus vigoureuse
 résistance. Le sort d'Orléans sem-
 ble avoir été remis entre les mains de
 ces deux rivaux.

Cependant tous les génies se
 sont assemblés dans le Palais de
 l'Eternel. Le Livre des Destinées a
 été ouvert, & un Ange y a lu à
 haute voix cet oracle immuable,
*Génies de l'Occident rendez dans
 vos anciens héritages.* L'oracle fut
 répété dans le parvis extérieur aux
Anges profanes ; car il n'étoit per-
 mis qu'aux Esprits glorieux de pé-
 nêtrer dans le Sanctuaire. *Albion*
 frémit de rage de ne pouvoir plus
 espérer une victoire qu'il croyoit si
 prochaine. L'Océan son pere en-
 tend ses cris, & tâche de le conso-
 ler, en lui faisant voir dans l'avenir
 la gloire de l'Angleterre. Les hau-
 tes Sciences & les beaux Arts y
 fleuriront avec le commerce. Ici
 l'Auteur a amené fort naturelle-
 ment l'éloge de *Milton*. » La Ta-
 » mise, dit l'Océan à son fils, la Ta-
 » mise entendra sur sa rive des ac-
 » cens plus rapides & plus impe-
 » tueux encore que mes ondes me-
 » nçantes, lorsqu'un mortel ou-
 » vrira sa bouche féconde en mer-
 » veilles inouïes. Aigle audacieux ;
 » il planera sur les vastes abîmes. Il
 » s'élèvera sans crainte au-dessus
 » même de la circonférence des
 » Cieux. Il semblera toucher l'im-
 » mortelle lyre, au son de laquelle
 » tous les Cieux & leurs astres
 » innombrables forment leur danse
 » sacrée, & gardent dans leurs
 » mouvemens divers une admira-

» ble harmonie , &c.

Ces prédictions ne sont qu'une foible consolation pour le génie de l'Angleterre, d'autant plus qu'elles sont mêlées de quelques autres bien moins favorables. Pour *Galatès*, il est rempli de joye. Mais le peuple d'Orléans, qui ignore qu'il est à la veille de sa délivrance, est plongé dans la plus affreuse consternation. Il murmure contre les chefs; il veut que, sans les consulter, on donne le signal pour se rendre. Il n'écoute plus les discours du sage *Berri*; & ceux de l'impétueux *Dunois* ne servent qu'à l'irriter encore.

D'un autre côté le Monarque pense comme le peuple; le Roi n'est plus qu'amant; & séduit par sa passion, il regarde encore comme un trait de prudence & d'habileté, d'abandonner la Ville, pour se conserver les braves guerriers qui y périssent tous les jours.

Mais la belle *Sorel*, aussi généreuse que tendre, a bien d'autres sentimens. Un ennui secret la devore; le Monarque s'en apperçoit, & lui en demande la cause. J'ai vu la Reine, lui répond cette fille, vertueuse jusques dans ses foiblesses, j'ai vu votre épouse. » Hélas! » de qui m'avez-vous fait rivale? » Elle a paru avoir pitié de ma jeunesse. O Prince comment n'avez-vous pas sçu garder une fidélité » inviolable à votre épouse? Mais » mon malheur a dû être plus fort » que tout. Ah laissez-moi avec » les éternels ennuis que vous m'avez faits, retourner dans le triste azile qui n'a pû me défendre.

» Non, non, gardez toutes vos richesses & tous vos honneurs: » vous ne pouvez me rendre autant que vous m'avez enlevé. . . » Hélas je ne semblois point née pour l'humiliation où je me vois réduite! Encore si j'aimois un Prince qui m'envelopât dans sa gloire, & sous ce voile d'honneur justifiât mes feux, me défendît des yeux ennemis! Mais sans aucun souci de votre peuple qui périt, & de votre Trône qui vous est enlevé, vous laissez guilhez dans une tranquillité honteuse qui vous déshonore aux yeux de l'Univers; & moi, je me verrai accusée d'être la cause de votre nonchalance. Vos sujets murmureront contre moi, & les indignes rumeurs en viendront jusqu'à mes oreilles. Au moins si dans ma peine je pouvois un jour entendre quelqu'un parler ainsi. Sa jeunesse facile & imprudente pouvoit-elle se défendre contre un Monarque jeune & charmant, contre un Héros dont les yeux étoient animés par la gloire? Ce discours revéilla le courage du Prince, &c.

Ainsi Dieu préparoit la délivrance d'un peuple qu'il aime. Il sauve quand il veut, & comme il veut. Du sein des obstacles il fait naître les moyens.

Mais il y a plus encore. Une fille coupable & déshonorée a parlé le langage de l'honneur & de la vertu. Une fille foible & timide fera revêtu de force & de courage*. Les François seront sauvés

* La Pucelle.

par un prodige, prodige néanmoins qui leur laissera tout le mérite de la valeur. Ils combattront & ils vaincront, ayant à leur tête une simple Bergere dont le Tout-puissant a changé la houlette en lance. La vertueuse Reine leve sans cesse vers le Ciel ses mains pures & fécondes en bonnes œuvres. C'est elle qui a obtenu ce miracle.

On lui annonce qu'une jeune fille, en habit de guerrier, est arrivée dans son Palais, & demande à paroître devant elle. On la lui amène; la Bergere raconte avec simplicité comment Dieu lui a fait entendre sa voix; son discours est rendu fidèlement au Monarque; & le fait qu'elle a donné pour preuve de sa mission est exactement vérifié. Cependant il reste encore des incrédules; mais les plus sages n'ont garde de combattre un créateur d'où renaît dans tous les cœurs le courage & la confiance.

La nouvelle Amazone est magnifiquement armée, & cette parure ne lui est point étrangère. C'est une grandeur naturelle, sans embarras, sans effort. » Elle porte un front » serein à la gloire que le Ciel lui » prête.

Avec le cheval destiné pour la Bergere, on en menoit un autre qu'on appelloit l'*indomptable*. Il avoit renversé tous ceux qui avoient osé le monter. La guerrière saisit les rênes de celui-ci, & s'élance sur son dos malgré les cris de frayeur qui s'élèvent de toutes parts. Le courfier en devient plus fier encore; mais il n'est plus féroce.

Enfin l'armée qui étoit venuë au secours d'Orléans, est en marche pour passer la Loire. L'ennemi veut en vain s'y opposer; il est retenu par un charme invincible: & déjà la guerrière, sous son courfier qui foule & fend les flots, a atteint l'autre bord. Elle parle avec jurant de dignité que de modestie à *Berri* & aux autres chefs qui sont venus au-devant d'elle. Demain, leur dit-elle, sera le jour de votre délivrance. Soyez prêts à combattre. Pour moi je passerai la nuit au pied des Autels; car c'est Dieu qui vous sauvera.

En effet la Bergere sort le lendemain de la Ville à la tête des troupes Françaises; & d'abord les Anglois n'en sont point effrayés. Le désespoir, disoient les uns, ne connoît aucun danger; & les François se livrent sans jugement aux desseins téméraires d'une fille inconnue. D'autres les insultent par les railleries les plus sanglantes.

» Qu'ils sont charmans les ennemis
» avec qui nous avons à faire !
» Quelles parties galantes ils nous
» ménagent au milieu des horreurs
» de la guerre ! Dans leurs Tour-
» nois ils ont si souvent combattu
» pour les Dames, qu'il est bien
» juste que dans l'extrémité pressan-
» te elles viennent aussi à leur se-
» cours, &c.

Cependant un horrible combat commence, & le plus fort des boulevards que l'ennemi avoit élevés autour d'Orléans, est attaqué & emporté.

Notre Poëte interrompt le récit de

de ce combat par une de ces fictions hardies qu'il a répandues à pleines mains dans son Poëme. *Albion* voit avec desespoir que les Anglois vont être vaincus; & il cherche ce qu'il pourroit mettre en œuvre pour retarder du moins sa honte. Après avoir long-tems médité (long-tems pour un génie) il se leve enfin, & plein de son projet téméraire, il se transporte dans les sables brûlans de la Lybie, » dans ces deserts inhabités où le » pere des hommes aime à dissiper » les foudres qu'il avoit destinés » contre les têtes coupables. *Albion* en ramasse les carreaux éteints & amortis; & de l'acier céleste il a bien-tôt formé le fer » d'une lance redoutable aux Dieux » mêmes. « Il revole vers Orléans, & s'approche de *Talbot*. Sa lance étoit appuyée à un Saule sur le bord de la Loire. » Le Dieu invisible y substitue le fer d'une » trempe éternelle; & ne craint » point de mettre en la main d'un » mortel les armes du Tout-puissant.

La valeur de *Talbot*, si bien secondée, opere des prodiges; & malgré son armure divine, malgré l'Ange qui veille à sa garde, la Bergere elle-même est blessée.

» L'Ange céleste, jettant un cri » de surprise, la couvre alors de » ses aîles impénétrables; & le » sage enflammé de colère, il » pousse le guerrier obstiné, comme le Géant détourne l'enfant » débile.

On porte la Guerriere mourante
Novembre.

te sur le bord de la Loire. On voit sa blessure. On ne sçauroit ébranler le fer (il étoit resté dans la playe) sans lui causer des douleurs mortelles. Mais tout à-coup il tombe de lui-même, suivi d'un sang noir; l'Ange d'une main invisible pressoit la blessure, qui parut aussi-tôt parfaitement vermeille. La Guerriere reprend ses esprits; & étonnée de se voir sur le rivage dépourvue de ses armes, elle redemande son ennemi. Prêtant l'oreille, elle entend sonner la retraite, & comprend que *Dunois* ramene ses Soldats découragés. Aussi-tôt elle se leve en frémissant, & court surprendre par un nouveau miracle les François qui croyoient qu'elle avoit péri par la lance de *Talbot*.

Enfin les François remportent une victoire complete, & Orléans est délivré. La Bergere rentre dans la Ville aux acclamations du peuple; & *Berri* la comble d'éloges. » Elle tenoit alors les yeux baissés. » La modestie & l'innocence étoient revenus sur son front paisible. Sa gloire & ses lauriers ne sembloient venir qu'après elle.

A la fin de ce Poëme on trouve un Cantique d'action de grâces en vers latins, & la traduction de ce Cantique en prose.

Les avis seront peut-être partagés sur cet Ouvrage; & parmi ceux mêmes qui ne pourront lui refuser de l'estime, plusieurs ne le goûteront pas. Les uns aiment peu la poésie Les autres ne l'aiment que dans les vers. Ils ne sçauroient

souffrir une prose poétique ; & l'Auteur d'*Aurelia* ne l'a peut-être donné pour une traduction , qu'à fin de faire passer plus aisément cette abondance d'épithètes , d'images , de figures , en un mot , ce stile excessivement poétique qu'il a bien senti qu'on pourroit lui reprocher. Il nous paroît , comme nous l'avons déjà dit , qu'il s'est proposé d'imiter *Milton* ; & le succès du Poète Anglois parmi nous a dû l'enhardir. Mais outre que , quant au point dont nous venons de parler , il a bien enchéri sur son modèle , du moins si l'on en juge par la traduction Françoisé , nous avons remarqué que ce ne sont pas les endroits les plus forts & les plus poétiques du Paradis perdu , qui ont fait le plus de plaisir à la plupart des Lecteurs.

Enfin tous ceux qui aiment la poésie , n'aiment pas le Poème Epique ; & il y auroit de bonnes raisons à dire pour justifier leur dégoût. En effet tout ce prétendu merveilleux qui fait un des principaux caractères de ce genre de poésie , est presque toujours dans le faux. Or rien n'est beau & ne plaît constamment que le vrai ; rien ne le remplace dans l'esprit d'un Lecteur judicieux.

Un homme d'esprit à qui nous avons lu cet Extrait , nous a fait part à cette occasion d'une idée dont nos Lecteurs seront sans doute bien aises que nous leur fassions part à notre tour. Si l'on y prend bien garde , nous dit-il , on trouvera qu'il n'y a pas tant de merveilleux

dans *Homere* qu'on le pense communément ; & l'*Iliade* & l'*Odissee* faisoient à cet égard sur les Grecs une impression toute différente de celle que ces Poèmes font sur les Lecteurs modernes. *Homere* , lorsqu'il paroît donner le plus dans le merveilleux , ne dit que ce que croyoient ses contemporains. Sa poésie n'est que la Philosophie & la Théologie de son tems *. Dans l'ignorance des Loix générales de la nature , on attribuoit tout à l'action immédiate d'une foule de Divinitez. C'étoit là l'ordre naturel des choses. Par conséquent point de merveilleux dans le Système poétique qui s'y conformoit ; ou plutôt , il n'y avoit point alors de Système poétique , comme il y en a eu depuis , différent du Système commun. Ainsi le merveilleux de l'*Iliade* & de l'*Odissee* nous cause une sorte de plaisir qu'*Homere* n'a point eu intention de nous procurer. De-là il s'ensuit que les Poètes modernes , en cherchant à imiter le Poète Grec , & en l'imitant en effet dans un sens , ne l'imitent point dans un autre. Ils imitent les Ouvrages & non l'Auteur. Ils se font d'après ces Ouvrages une Poétique différente en bien des choses de celle que l'Auteur avoit dans l'esprit , & qui l'auroit donnée , s'il avoit écrit lui-même sur son art. En un mot ils n'écrivent point pour leur siècle , comme *Homere* écrivoit pour le sien. On dit qu'il

* Voyez les Remarques de Grammaire sur Racine , par M. l'Abbé d'Olivet , page 100.

faut travailler pour la posterité ; & effectivement il seroit bien glorieux de la prévenir en pensant comme elle ; car il est fort probable qu'elle pensera mieux que nous.

Mais ne semble-t-il pas qu'au contraire dans la plupart de nos poésies, nous travaillions pour nos ancêtres ?

LA MEDECINE NATURELEE, VUE DANS LA Pathologie vivante, dans l'usage des calmans, & des differentes saignées, des veines & des arteres, rouges & blanches, spontanées ou artificielles, & dans les substituéés par les sangsues, les scarifications & les ventouses. Par M. Hecquet, Ancien Doyen de la Fac. de Med. de Paris. A Paris, chez Cavelier, rue Saint Jacques. 1738. deux Vol. Tom. I. pag. 574. Tom. II. pag. 714.

CET Ouvrage est précédé d'un Discours sur le dessein qu'on s'y propose, qui est d'accoutûmer, dit l'Auteur, les jeunes Medecins à étudier l'homme dans l'homme, & les maladies dans la santé, ce qui lui fait appeller son Livre, *la Médecine naturelle* : les principaux articles du Discours dont il s'agit, roulent sur la Chymie, sur Hippocrate, sur les esprits animaux, & leur circulation, sur l'air contenu dans nos corps, & sur l'Anatomie Chirurgicale.

Quant à la Chymie, M. Hecquet n'en parle pas avantageusement : *Les plus belles connoissances. Les connoissances les plus utiles pour le traitement des maladies demeurent, à ce qu'il prétend, ensevelies dans le Cabinet, pour ne parler chez les malades, que de Chymie, de souphres, de fermentations, d'effervescences, de sels neutres, de sels acides, de sels alkalis, de sels essentiels, & lixiviels, de sels fixes, de sels volatils.* Tous termes imposans, dit-il, qui concer-

nent des operations étrangères au corps humain, & d'autant plus étrangères, qu'elles ne ressemblent en rien, aux fonctions de l'économie animale.

C'est de ce faux analogisme, de cet analogisme déplacé, que notre Auteur voudroit faire revenir certains jeunes Praticiens que les charmes de la Chymie ont, dit-il, débauchés. Il voudroit que ces jeunes Medecins s'accoutûmassent à prendre les causes des maladies, dans les causes de la santé, dans les loix de l'économie animale. Or quelles sont ces loix ? Ce sont, répond-il, celles des divers mouvemens, des fluides & des solides. Ce qui ne s'apprend point dans les Boutiques des Chymistes.

Il conclut de-là que quelque science que puisse acquérir un jeune Medecin, dans ce qui concerne, les sels, les souphres, &c. Cette science ne servira qu'à l'écarter de plus en plus du chemin qu'il doit tenir. Il veut qu'on regarde un jeune homme qui entre-

prend de se faire Medecin ou d'entrer en pratique ; il veut qu'on le regarde sous l'idée d'un Voyageur. Si ce Voyageur, dit-il, doit aller en Espagne, en Portugal, &c. & qu'il prenne le chemin de Perse, parviendra-t-il au terme qu'il se propose ? Ainsi, poursuit notre Auteur, le jeune homme en question, qui veut parcourir toutes les contrées du corps humain pour en traiter les maladies, ne fera que s'éloigner de la vraie route s'il va se répandre dans les curieuses recherches des Chymistes. Les feux des fourneaux chymiques allumeront en lui une ardeur qui le consumera, leurs fumées l'aveugleront sur tout autre objet que sur celui des *dissolutions*, des *fermentations*, des *volatilisations*, des *précipitations*, toutes images qui charmeront sa curiosité en séduisant son esprit. Ce sont là cependant les notions que ce jeune homme porte pour examiner les opérations de l'économie animale, où les vaisseaux, les matieres, les feux sont tout autres que dans la Chymie. Que restera-t-il d'un tel analogisme ? demande M. Hecquet, le faux dans le diagnostic, répond-il, l'ignorance dans le prognostic, l'infidélité dans les remèdes, les malheurs dans la cure. C'est un habile homme, dit-on, oui, mais habile en toute autre chose qu'en ce qu'il doit sçavoir. Il faut, comme *M. Hecquet*, qu'il ne se promène que dans les régions du corps humain, comme dans les Provinces, les Etats, les Villes qui composent le petit mon-

» de, où il se propose de voyager, &c. Nous passons plusieurs autres réflexions semblables de notre Auteur pour venir à ce qu'il dit d'Hippocrate. Il en recommande la lecture par dessus toute autre : Casaubon dit qu'on ne peut rien souhaiter de pire à ceux qui méprisent *Himere*, que de ne pas reconnaître leur absurdité, M. Hecquet fait l'application de ce mot à ceux d'entre les Medecins qui dédaignent la lecture d'Hippocrate. Alexandre, selon la remarque de Plin, appelloit les Poèmes d'Homere, l'ouvrage le plus précieux de l'entendement, *pretiosissimum ingenii opus*. C'est la citation qu'en fait ici M. Hecquet. Il appelle du même nom les Ecrits d'Hippocrate. Si ce n'est qu'il les nomme, le plus précieux Ouvrage de l'entendement medecin. Le Livre de cet ancien Grec sur les vents lui paroît mériter encore mieux ce titre que tous les autres. Il faut lire là-dessus tout ce que dit notre Auteur ; un Extrait n'en sçauroit donner une idée suffisante.

Quelques Medecins mettent en question s'il y a des esprits animaux, M. Hecquet ne peut souffrir qu'on doute de leur existence. Les esprits animaux, selon lui, ne sont qu'un air exalté dans nos corps, cet air exalté qu'il compare aux rayons d'un éclair, se répandent du cerveau par tout le corps. Les nerfs sont les canaux qui conduisent ces esprits. Il faut encore sur cela, lire notre Auteur même. C'est une enfilade de raisonnemens

que nous ne sçaurions suivre dans un abrégé.

Pour bien comprendre la route que tiennent les esprits animaux, il faut s'attacher particulièrement à l'étude de l'Anatomie. Notre Auteur recommande cette étude comme la seule qui puisse découvrir une route si cachée.

Mais par Anatomie, il entend ici une Anatomie qu'il appelle médicale, & qu'il dit être aussi différente de l'Anatomie Chirurgicale, que la Maître est différente de la Servante; le Maître, différent de l'Ecolier; & le Supérieur, différent de l'Inférieur. Un Chirurgien, dit-il, est habile en Anatomie, lorsque dans une operation il sçait les parties qu'il faut couper, qu'il faut lier, &c. Lorsqu'il sçait suivre autant que cela est nécessaire, la direction des fibres dans les incisions qu'il a à faire. S'agit-il de sonder une playe, poursuit-il, la science Anatomique du Chirurgien, se termine à sçavoir bien enfler les sinusites, les différentes inclinaisons (ce sont ses termes) qu'auront formé d'abondantes purulences plus ou moins profondes dans des viscères de différentes conformations, dans leurs vaisseaux, dans leurs membranes, dans leurs glandes, &c. moyennant cela, il est quitte de tout. Le reste de la cure tombe sur le Medecin.

M. Hecquet n'en demeure pas là; les réflexions suivantes qu'il fait sur cette Anatomie Chirurgicale, fortifient les premières: l'usage de la sonde dans les suppressions d'urine, met, dit-il, en évidence, ce qui est du ressort de l'Anatomie

Chirurgicale, & ce qui appartient à l'Anatomie Médicale. Le devoir d'un Chirurgien est rempli lorsque par la sonde, il a sçu parvenir à surmonter les courbures du canal, qu'il a à parcourir pour entrer dans la vessie. Ce canal sera-t-il occupé par des carnositez qui s'y seront formées? C'est ce qu'il faut sçavoir pour le Medecin, au surcroit d'adresse pour la main du Chirurgien, d'introduire, & de conduire la sonde. Vient-il à bout de vaincre ces difficultez? La sonde vaincra alors la vessie, & un sage contact, lui apprend & par lui au Medecin, la résistance spasmodique phlegmoneuse de la vessie; mais encore une fois, l'en voilà quitte. La réussite de l'operation est certaine, mais la guérison du malade est-elle certaine par cette operation? Elle remédie à un symptôme capital, mais la cause interne qui fait le mal, demeure dans son entier. Est-ce une disposition phlegmoneuse dans le sang? Est-ce une phlogose dans les esprits? demande notre Auteur. Y a-t-il un eretisme dans les membranes? Y a-t-il dans la sérosité, une colligation qui ait envoyé à la vessie plus de sérosité que ne comporte la vertu systaltique de cet organe? Ce sont tous examens, répond M. Hecquet, qui appartiennent à l'Anatomie médicale, & la Medecine en gouvant le fond de la suppression d'urine, l'emportera d'autant plus en certitude sur la Chirurgie, que celle-ci ne va qu'à guerir le symptôme, au lieu que la Medecine va à guerir le mal en enlevant la racine.

Nous laissons à part un grand nombre d'autres réflexions importantes, contenues dans le Discours

Preliminaire, & nous venons au corps du Livre, dont nous laissons aussi plusieurs articles pour ne pas nous engager dans des details qui nous meneroient trop loin, & qu'il seroit même très-difficile de mettre à la portée de tous les Lecteurs, l'Auteur de l'Ouvrage bornant presque toujours son application à se faire entendre de certains Sçavans.

Ce qui nous a paru de plus intéressant, & en même tems de plus clairement traité dans le Livre dont il s'agit, est ce qui concerne la saignée, & c'est aussi à quoi nous nous bornerons.

L'Auteur commence d'abord à chercher des preuves qui puissent établir la sûreté de la saignée.

C'est une vérité confirmée par la découverte de la circulation du sang, 1°. Qu'il n'y a dans le corps animé, aucun vaisseau qui ne puisse être ouvert pour faire des saignées. 2°. Que tous les vaisseaux arteriels, lymphatiques, s'entre-communiquent, chacun dans leur espece, le fluide qu'ils contiennent : 3°. Qu'on est sur par conséquent de ne point interrompre le cours du sang, en ouvrant quelque'un de ces vaisseaux, puisqu'ils s'entreprêtent tous, les uns aux autres, ce qu'ils contiennent ; voilà déjà, selon notre Auteur, une première sûreté pour la pratique de la saignée ; mais une seconde qu'il y trouve, c'est que, dit-il, la plus petite partie du corps humain étant remplie d'un sang qui y circule sans cesse, on ne sçauroit jamais

s'exposer à épuiser ce trésor de la vie, parce que c'est un fluide qui sourdit de chaque point, & qui est remplacé sur le champ par celui qui suit incessamment la portion que l'on évacue.

Après ces réflexions, M. Hecquet vient à ce qui concerne l'utilité de la saignée. Par où la nature, demande-t-il, mène-t-elle à la santé, ou à une longue vie ? l'observation sur cela, répond-il, est à la portée de tout le monde, la réflexion toute seule, les yeux & les sens apprennent cette Médecine. Un enfant n'entre pas plutôt dans l'âge d'adulte, qu'il devient sujet à des saignemens de nez. Saignées naturelles qui s'operent dans le corps vivant, & dont l'observation est si importante, que de ce point de vue, partent toutes les attentions qu'un Médecin doit donner à la cure des maladies, qui arrivent depuis cet âge tendre, jusqu'à la vieillesse.

Notre Auteur fait à ce sujet, une remarque qui paroît d'une extrême conséquence ; c'est que dans quelques maladies que ce soit, il faut bien s'assurer des hémorrhagies, ou mouvemens hémorrhagiques que le sang a soufferts dans les jeunes gens, parce qu'alors la nature s'étant soulagée par ces évacuations, un Praticien juge que la plethore, ou l'abondance de sang qui a exposé les jeunes corps à des maladies, ou qui les en a préservés par des saignemens de nez, devient la cause d'une plethore secrète accumulée dans les vaisseaux, laquelle fait que le sang qui surabonde, rompt l'équilibre qu'une juste quantité de fluide, entretient avec les solides.

Notre Auteur faisant réflexion sur la constance de la nature à fuir de telles vûes, trouve que cette constance doit engager les Medecins à faire une extrême attention au volume de la masse du sang, laquelle venant à trop remplir les vaisseaux, met la santé & souvent même la vie en danger, quels moyens employe la nature pour prévenir ces accidens ? L'expérience, à ce que remarque M. Hecquet, le fait voir d'une manière très-sensible : » Cet enfant qui a » souffert de fréquentes hémorrhagies, avance-t-il en âge ? les hémorrhoides le prennent, ou se » font sentir dans les vaisseaux du » bas-ventre, principalement dans » les artères hémorrhoidales, dans » les veines de ce nom, & plus » particulièrement dans toute l'étendue de la veine porte qui est, » du M. Hecquet, comme le repaire & le lieu de décharge du » sang hémorrhoidal.

Il prétend que les maux qui arrivent par cette cause, sont souvent inconnus, mais qu'enfin on vient à bout d'y remédier par les saignées du pied auxquelles les symptômes hémorrhoidaux obligent de recourir, ou par l'ouverture des hémorrhoides mêmes. L'Auteur prend ici occasion d'examiner la raison qui porte les Medecins à ordonner dans la plupart des maladies considerables, la saignée du pied, & il dit que c'est que ces Medecins sont prévenus qu'un sang hémorrhoidal est originairement la cause des plus grands maux

qui affligent le corps humain. Nous ne finirions pas si nous voulions seulement indiquer le tiers des remarques qu'il fait à cette occasion. Comme la saignée est en plusieurs rencontres, un des meilleurs calmans que l'on puisse employer, notre Auteur n'oublie pas cet article pour la recommander, & voici comme il s'explique sur ce sujet. Nous rapporterons ses propres paroles.

» Le grand sédatif, ou le prince » des remedes calmans, est aussi » ancien que la plus ancienne Medecine. C'est la saignée *Legemonicum* de tous les Praticiens, & qu'un sçavant Medecin de nos jours appelle, *Medicamentum omnium princeps phlebotomia*, qui est le titre de l'Ouvrage de ce moderne *, autant éclairé dans les connoissances de la nouvelle Medecine, que versé dans la pratique. Est-il seul parmi les plus célèbres modernes, qui ait porté ce jugement sur la saignée ? L'illustre Bellinus le prouve dans son Traité aussi ingénieux que solide sur la saignée ; car après avoir montré les avantages de ce remede, il conclut ainsi : *Est evincendum quod proposuimus, singulorum operationes remedium comparande sunt cum missione sanguinis ; & est duendum hanc esse præ cæteris utilissimam atque efficacissimam ;* pourquoi cet éloge si magnifique de la saignée ? c'est que tous les anciens Praticiens l'ont trouvé

* *Princeps Medicamentum omnium, Authore Verna.*

» infiniment capable d'appaiser
 » toutes les douleurs ; c'est qu'au-
 » cun remede ne dissipe si promptement, ni si efficacement les inflammations qui sont les causes des maladies. Les Sçavans modernes qu'on vient de citer, & qui ne sont que les échos de tous les Sçavans dans la nouvelle Médecine, donnent les raisons par où la saignée resout les inflammations. Ces raisons seront déduites ailleurs, mais en attendant, la vérité est constante sur la saignée, qu'étant si singulière pour dissiper les inflammations, elle est singulièrement & éminemment calmante.

M. Hecquet ne termine pas ici l'éloge qu'il fait de la saignée considérée comme calmante, & puisque nous avons commencé de rapporter ce qu'il dit sur ce sujet important, nous voilà en quelque sorte engagés de rapporter la suite. Voici donc comme il continue, immédiatement après ce que nous nous venons de citer : nous rapporterons toujours ses propres paroles.

» Une seconde vérité, suite de celle-ci : c'est que la saignée est par conséquent le calmant universel, la panacée véritable de toutes les maladies. Et un autre Sçavant moderne en donne la raison primitive ou essentielle dans un Traité fait exprès, pour prouver que l'inflammation est la cause fondamentale de toutes les fièvres. Or la fièvre étant la maladie universelle, parce qu'elle

» cause, ou entretient toutes les autres, l'inflammation est la cause universelle de tous les maux, & en tant qu'il est avoué en pratique, & prouvé en Géométrie que la saignée dissipe les inflammations, par où elle est tant estimable, la conclusion n'est suspecte d'aucun doute, que la saignée est le plus grand, comme le plus étendu de tous les remèdes. Un autre non moins sçavant (c'est de Moor de *influen. la Medicinæ*) fait comprendre dans son Traité composé pour avancer le progrès de la Médecine pratique, la vraie raison par où se conçoit le pouvoir de la saignée pour dissiper les maladies, en détruisant la cause immédiate des douleurs.

» Il démontre que toute la masse du sang, est naturellement dans un état de pression dans quelque partie où le sang se porte, & où ne se porte-t-il point ? Rien fait-il tant sentir la gêne des vaisseaux, les angoisses, par conséquent, les anxietés & les douleurs qui doivent s'exciter dans les maladies dès aussi-tôt que ce sang, déjà pressé dans tous les vaisseaux, viendra à augmenter cette pression, d'autant qu'une congestion phlegmoneuse, qui fait l'essence des fièvres, faisant effort pour dilater ces tuniques des artères, le fera en vain, si la saignée ne lui soustrait du volume du sang, de sorte qu'il n'en restera au malade qu'un sentiment douloureux, aussi étendu que le sont les artères

» res qui portent le sang jusques
» dans les reduits les plus secrets.

A certe peinture de la saignée
sédative, l'Auteur ajoûte d'autres
traits qui achevent le tableau. Ces
traits consistent dans les quatre
coups de pinceau que voici & qui
dans le Livre, suivent immédiate-
ment ceux que nous venons d'ex-
traire. » 1°. Supposant que tout le
» sang arteriel se trouve en conge-
» stion, & pressé extraordinaire-
» ment dans ses diamètres, une
» telle pression atteignant d'une
» part jusques dans la substance
» corticale du cerveau, & de l'au-
» tre jusques dans la substance cen-
» trée de la moëlle épiniere, peut-
» on ne pas comprendre que tout
» ce sang bouffant dans les extré-
» mitez des arteriotes qui s'abou-
» chent avec les racines des fibres
» nerveuses, ces arteriotes y intro-
» duiront à la place d'une lympe
» fine propre à produire le suc ner-
» veux, un air brûlant, qui per-
» vertissant par son élasticité exces-
» sive l'élasticité des esprits ani-
» maux, deviendra la cause de
» tous les symptomes terribles qui
» font les affections flatueuses, les
» affections spasmodiques, les fie-
» vres malignes, &c.

» 2°. Suivant cette notion, jus-
» qu'où ne va point l'empire de la
» saignée pour la guérison des ma-
» ladies qui attaquent le sang & les
» esprits. La saignée après cela,
» demande notre Auteur, peut-elle
» être regardée comme un remede
» insuffisant pour la guérison de la
» plupart des maladies, dissipant,

Novembre.

» comme elle fait, l'inflammation
» des vaisseaux sanguins, & celle
» des fibres nerveuses ?

» 3°. La saignée diminue le vo-
» lume du sang, & par consé-
» quent la portion du sang qui est
» rallentie dans les membranes,
» cessant d'être poussée par le vo-
» lume qui étoit dans les grands
» vaisseaux, se met au large, &
» faisant défroncer la membrane,
» dissipe l'inflammation, tandis que
» les remedes nitreux donnés par
» la bouche, rétablissent la fluidité
» dans toute la masse. Or les mem-
» branes détendues cessent de cau-
» ser le sentiment de douleur. La
» vertu sédative est donc la qualité
» propre de la saignée, & ce re-
» mede doit être regardé comme
» le sédatif le plus efficace & le
» plus étendu.

M. Hecquet va parler à present
de l'usage des différentes saignées,
& principalement de celles du
pied, de celles du bras, de celles
de la gorge. Quant à celles du pied,
il trouve extrêmement à redire
que ces sortes de saignées soient
aussi usitées aujourd'hui qu'elles le
sont dans certaines maladies. Est-ce
le foye qui est malade ? dit-il, on
saigne du pied ; est-ce la rate ? en-
core du pied ; est-ce le poumon ou
le cerveau ? tout de même. Ce der-
nier viscere sur-tout est l'objet
principal de la saignée du pied. A
la seule mention d'une humeur
qui se porte au cerveau, cette sai-
gnée est approuvée sans opposition.
C'eût été, continue - t - il, faire
trembler toute l'ancienne pratique,

R e r r

que de proposer la saignée du pied dans une affection du poulmon , à moins que d'en alléguer de pressantes raisons , & aujourd'hui , dit-il , on franchit toutes les bornes posées par la sagesse des anciennes Ecoles ; & pour ce qui regarde les poulmons , on ne rougit point de prescrire la saignée du pied pour les maladies les plus ordinaires qui leur surviennent & de la prescrire avec la même hardiesse que les anciens prescrivoient autrefois dans le même cas , celle du bras.

Voilà donc du changement dans l'usage de la saignée. Mais d'où vient ce changement ? La saignée , remarque là-dessus notre Auteur , n'a de sûreté que par l'expérience. Or la saignée du pied d'aujourd'hui est une *Accephale* , c'est ainsi que la nomme notre Auteur , aucune tête des anciens , dit-il , ne l'a imaginée , c'est donc une pure épreuve de nos jours. Qui plus est , rien ne dispose en sa faveur dans la nouvelle Anatomie.

Quant à la saignée du bras & à celle de la gorge , il prétend qu'en mille occasions la saignée de la gorge est préférable à celle du bras : une expérience journalière , dit-il , fait voir que cette saignée n'est suivie d'aucun accident. Cette occasion le conduit à parler de la saignée de la gorge , qui se fait aux chevaux , on ne les saigne ordinairement que de cette partie , & on n'en voit arriver aucun mal.

Notre Auteur fait là-dessus les réflexions suivantes : Willis , dit-il , cet illustre Auteur en Medeci-

ne , voyant que l'on saigne journellement les chevaux de la gorge & toujours avec de nouveaux succès , s'étonne comment la saignée du bras a pu prévaloir sur celle de la gorge : *Vena jugularis* (ce sont les termes de Willis) *in jementis quoties sanguis mutendus est , ferè semper pertundi solet , mirum quod non ita nos obtinuit in homine*. Si l'on demande quelles sont les raisons d'Anatomie qui persuadent de la sûreté de cette saignée , Willis répond que le canal de la veine jugulaire est ample , & se montre aux yeux d'une manière sensible ; en sorte qu'il est plus facile & plus sûr de l'ouvrir. *Hujus canalis amplius ac eminens , & facillimè & tutissimè omnium secari potest*. Un autre avantage qui se présente ici , dit le même Willis , c'est que les veines du bras sont accompagnées d'arteres , de tendons , de nerfs , de membrânés , au lieu que la jugulaire n'a point ces fâcheux accompagnemens. *Quippè nec arteriam habet sociam , & procul à nervo omni incedit*.

On s'imagine ordinairement que la saignée de la jugulaire , ne convient que par rapport à la tête , mais Willis soutient que lors même qu'il s'agit de faire par la saignée , une évacuation universelle pour tout le corps , la saignée en question satisfait pleinement à ce dessein , & qu'elle a cela de propre en même tems , que nulle autre ne peut mieux operer la dérivation nécessaire pour ce qui regarde le cerveau : *porro ex hoc rase atque ab alio*

quovis pertuso, sanguinis evacuatio universalis fit à toto corpore, simulque optima ejus derivatio à capite.

Que la saignée de la jugulaire ait tous ces avantages, c'est la pensée de cet illustre Medecin; mais comme l'observe M. Hecquet, cette pensée est confirmée par l'état de l'économie animale; & voici comment; ce qu'il est bien important de remarquer: le cerveau tout seul, contient au moins le tiers de toute la masse du sang. Ainsi, supposé que cette masse soit de trente livres, comme elle l'est dans la plupart des adultes, il s'ensuit que dix livres sont employées journellement à l'entretien des fonctions du cerveau, & par conséquent ce sont environ dix livres de sang que les jugulaires doivent rapporter au cœur.

Or, par la saignée de la jugulaire, on ôte ordinairement dix onces de sang sur ce tiers de toute la masse, ce qui prouve deux choses, dit M. Hecquet, 1°. Que cette saignée désemplit d'autant plus les vaisseaux, qu'elle est prise sur le tiers de toute la masse qui va remplir les grands vaisseaux en retournant au cœur, 2°. Que cette même saignée, contribue d'autant plus au bien de tout le corps, que c'est par tout le corps, & par tous les viscères, que ce tiers rentre dans les vaisseaux.

Retire-t-on le même avantage, de la saignée du bras, ou de celle du pied, qui sont les saignées les plus ordinaires? Le bras ou le pied offrent-ils, tout à la fois, à évacuer

par la saignée dix onces de sang, à prendre sur le tiers de toute la masse, lequel sang se soit porté dans l'un de ces membres, pour en revenir. La quantité de sang qui va du cœur au bras, est certainement beaucoup au-dessous du tiers de la masse. Le pied à proportion, en reçoit-il plus que le bras? C'est donc sur des portions singulières de sang que se prendroient dix onces de sang que l'on tireroit par la saignée; portions très-bornées dans leur quantité, & qui, à ce que remarque notre Auteur, tiennent, dans les vaisseaux des places qui ne sont pas moins bornées, puisque ces places qu'elles y tiennent sont proportionnées aux fonctions que le sang doit faire dans le bras & dans le pied. En est-il de même de ce tiers que le cerveau emploie? M. Hecquet pousse plus loin ses réflexions: il remarque que l'entretien du cerveau regarde bien moins ce viscère en particulier, qu'il ne regarde les fonctions de tous les viscères, les sécrétions, les coctions, les digestions, les évacuations, qui doivent s'accomplir dans toutes les régions du corps. Car, demande-t-il, par où s'exercent tous ces mouvemens dans la masse du sang, si ce n'est par le ministère des nerfs, du suc nerveux, ou des esprits animaux? & dans quel endroit, demande-t-il encore, se prepare le suc nerveux? dans quel endroit se trouve le principe des nerfs? n'est-ce pas dans le cerveau? Les fonctions de ce viscère, conclut-il,

font donc celles de tout le corps ; c'est donc pour elles que le sang s'y porte.

Dix onces de sang , continue-t-il , qui sont tirées par la jugulaire , se prennent donc , pour ainsi dire , sur un fond public , ou comme sur une commune , eu égard à tout le corps. Cela se conçoit aisément , selon notre Auteur , en faisant attention : à la quantité de sang qui revient au cœur par les jugulaires. C'est , à peu de chose près , la même quantité qui s'y est portée par les *Carotides* & les vertébrales , de sorte que ne fût - ce que la septième partie de toute la masse du sang , qui fût portée au cerveau comme l'a calculé *Santorini* , c'est un septième qui en est rapporté par les jugulaires. Et ce seroit le double , si , comme l'avoit pensé d'abord *Hoffman* , c'étoit la troisième partie de toute la masse du sang qui fût employée aux fonctions du cerveau , & par cette raison ce seroit

un tiers de toute la masse , qui seroit rapporté au cœur par les jugulaires.

M. Hecquet remarque ici que ce rapport au cœur se fait , à ce compte , treize fois en une heure , & qu'il se termine à être reparti dans tous les endroits où le cœur va le distribuer. Et voilà , poursuit-il , cette quantité (qui est un fond public pour l'économie naturelle) voilà cette quantité sur laquelle seront prises les dix onces de sang que l'on tirera par la jugulaire. Par conséquent ce sera autant de rabattu *sur les matériaux* qui dans une maladie naissante , vont fonder des engagemens , des congestions , des inflammations.

Nous ne suivrons pas plus loin notre Auteur , ce qu'il ajoute sur ce sujet , est encore plus étendu que ce que nous en avons rapporté ; ainsi nous finirons ; mais toujours en voilà suffisamment pour donner une notion du Livre.

HISTOIRE DES EVESQUES DE NISMES , OU L'ON VOIT
ce qui s'est passé de plus mémo able dans cette Ville pendant leur Episcopat , par rapport à la Religion Par M. Menard , Conseiller au Présidial de la même Ville , Associé à l'Académie des Belles-Lettres de Marseille. A la Haye , chez Pierre Goffe , Marchand Libraire. 1737. 2. vol. in-12. Tom. I. pag. 486. Tom. II. pag. 441.

NISMES a été une des principales Villes de l'Empire Romain. Ses Antiquitez en font foi ; & elles ont été le sujet de plusieurs Ouvrages , où l'on trouve une grande partie de l'Histoire profane de cette Ville célèbre. Mais son Histoire Ecclesiastique a été assez

négligée. Au reste il en est de même de tout Pays.

C'est donc ici l'Histoire Ecclesiastique de Nismes par celle de ses Evêques. Si elle est reçue favorablement du public , M. Menard lui donnera un autre Ouvrage sous le titre d'*Histoire Civile & Lit-*

teraire de la *Ville de Nîmes*. Mais il a cru devoir commencer par ce qui est moins connu , & ce qui lui paroît plus digne de l'être. *Ab Jove principium*.

Cette Histoire lui a coûté beaucoup de travail ; & faute des Monumens nécessaires , perdus pendant les guerres civiles , il a été souvent sur le point d'abandonner son entreprise. Ce qui lui a été d'un plus grand secours , c'est un ancien Breviaire de Nîmes , écrit vers le milieu du douzième siècle , & les Cartulaires de la Cathédrale de l'Evêché. Sur la foi de ces Guides , il s'est quelquefois écarté du *Gallia Christiana* ; mais il rapporte toujours les raisons qui l'y ont déterminé.

On trouve dans cette Histoire des Extraits sommaires des Conciles , où ont assisté les Evêques de Nîmes. L'Auteur s'étant proposé de faire connoître la doctrine & la discipline de cette Eglise , les Canons des Conciles entroient nécessairement dans son plan. D'ailleurs cette portion des *Annales Ecclesiastiques* met de l'ornement & de la variété dans des Vies , souvent trop sèches par elles-mêmes. On y trouvera encore l'établissement des Religieux & la fondation de leurs Monastères dans le Diocèse , la naissance des Hérésies , leurs progrès , les troubles qu'elles ont causés , &c. En un mot , tout ce qui a quelque rapport à la Religion aura place dans cette Histoire.

On sçait que de toutes les Villes du Royaume , Nîmes est une de

celles où la Religion prétendue réformée a eu plus de Sectateurs. De-là une infinité de tristes événemens que l'Auteur n'a touchés qu'à regret.

Les Apôtres ou leurs Disciples prêcherent l'Evangile en divers endroits des Gaules environ l'an 49. Il y a donc lieu de croire , quoiqu'on n'en ait pas des preuves bien positives , qu'ils ne négligerent pas une Ville aussi considérable que *Nîmes* l'étoit alors ; d'autant plus qu'on sçait qu'ils vinrent dans le voisinage. Le P. *Longueval* , dans son Histoire de l'Eglise Gallicane , a solidement réfuté les Critiques qui renvoyent l'établissement du Christianisme dans ces contrées , jusqu'au milieu du troisième siècle. Cependant les Chrétiens y furent d'abord en très-petit nombre. L'Hérésie se glissa ensuite parmi eux. *Marc* , Disciple de *Basilide* & de *Valentin* , deux fameux Gnostiques , répandit leurs erreurs dans les Pays situés aux environs du Rhone.

Au commencement du troisième siècle , il y eut beaucoup de Martyrs dans les Gaules aux environs de *Nîmes*. Mais l'Eglise commença à goûter les douceurs de la paix sous l'Empire du jeune *Gordien* , ce qui continua sous *Philippe* , qu'on croit même avoir été Chrétien. Ce fut alors que le Pape *S. Fabien* envoya sept Evêques dans les Gaules , avec plusieurs autres Ouvriers Apostoliques. Trois de ces Evêques s'arrêtèrent dans la Gawe Narbonnoise , & y fondèrent les Eglises

de Narbonne , de Toulouse & d'Arles. Ils ordonnerent d'autres Evêques pour les Villes voisines ; & sans doute *Nismes* ne fut pas oublié.

Cependant le premier Evêque de cette Ville dont on ait quelque connoissance , c'est *Felix*, qui, selon notre Auteur , souffrit le Martyre au commencement du cinquième siècle , dans l'irruption que *Crocus* Roi des Allemans ou des Vandales, fit dans les Provinces méridionales des Gaules.

Nous allons parcourir les Vies des Evêques successeurs de *Felix* ; & nous en extrairons les faits qui nous paroîtront les plus curieux.

Dans l'article de *Chretien* Evêque de Nismes , au commencement du neuvième siècle , M. M. rapporte que dans une assemblée convoquée par *Loüis* le Débonnaire à Aix-la-Chapelle , en 817. pour faire divers Réglemens touchant le Clergé Séculier & Régulier , on divisa en trois classes les Monastères , qui par leurs fondations étoient chargés de quelques devoirs envers le Roi. La première étoit de ceux qui devoient lui faire des presens , & lui fournir un certain nombre de Soldats ; ces Monastères étoient au nombre de quatorze. La seconde classe comprenoit ceux qui ne devoient que des presens ; il y en avoit seize. La troisième étoit composée des Monastères qui ne devoient au Roi que des prières ; & ceux-là étoient au nombre de cinquante-quatre, dont il y en avoit dix-neuf en Langue-

doc. Ce fut encore dans cette assemblée que les Religieux du Royaume convinrent de suivre tous la Règle de *S. Benoît*.

Chretien fut toujours fidelle à *Loüis* le Débonnaire.

Sous l'Episcopat d'*Agelard* , à la fin du neuvième siècle , un nommé *Bernard* donna à l'Eglise de Sainte Marie de Nismes , tous les fonds qu'il possédoit dans la Vaufrage. L'acte fut passé dans la Ville de Nismes ; & *Heldraie* Prêtre reçut la donation ; ce qui prouve qu'en ce tems - là les Prêtres servoient de Notaires dans les Actes qui étoient passés en faveur de l'Eglise. Ils servoient aussi de Greffiers dans les causes des Ecclesiastiques, comme il est justifié par une sentence donnée en faveur du même *Agelard*, au sujet des limites de Garous le 3 de Mai 898.

Agelard gagna un autre procès contre un nommé *Rostaing* , qui possédoit injustement des fonds appartenant à l'Eglise de Nismes. Ce *Rostaing* prétendoit avoir acquis ces fonds d'un nommé *Aimard*. Sur quoi il fut ordonné que dans 40 nuits il feroit comparoître cet *Aimard*. Il résulte de-là , dit notre Historien , » que nos habitans con- » servoient encore alors l'usage in- » troduit par les *Druides* chez les » Gaulois , de ne compter le tems » que par les nuits , usage qui » prouve aussi notre première origine venue des anciens Gaulois , » ou peuples Celtes.

M. M. remarque encore que l'Evêque étoit Visigot , & suivoit

la Loi de cette Nation, & que *Rostain* étoit François, & assujetti par conséquent à la Loi Salique. Or, ajoute M. M. « les Juges » éclaircissoient toujours ce point » préliminaire, & s'informoient » avant toute œuvre du genre de » Loix que les parties suivoient.

Plusieurs des Evêques suivans ne sont guères connus que par des Actes de donations faites à leur Eglise. On ne manquoit jamais d'insérer dans ces Actes plusieurs imprécations contre ceux qui viendroient à enfreindre les clauses convenues, ou qui aliéneroient les biens qui devoient rester à l'Eglise. Le donateur souhaitoit que celui qui auroit formé le dessein de cette alienation, s'attirât la colère de Dieu; qu'après sa mort il descendît aux enfers, pour y souffrir les peines des damnés, & y être autant tourmenté que *Datan*, *Abiron*, & le traître *Judas*; que pendant sa vie, son corps fut couvert de lèpre; que l'entrée de l'Eglise lui fût défendue; que son nom fût effacé du Livre de vie, &c. L'Eglise a aboli l'usage de ces imprécations, comme contraires à l'esprit de l'Evangile & à la charité Chrétienne.

M. M. prouve par plusieurs Actes passés au nom des Evêques que dans l'onzième siècle la Simonie s'exerçoit publiquement & sans scrupule. Il remarque encore que plusieurs Seigneurs Laïques assistoient aux Conciles de ce tems-là. Il parle d'un Acte daté du onzième d'Octobre l'an de l'Incarnation

1050. & il observe que c'est le plus ancien titre qui porte une pareille formule de dater, c'est-à-dire, qui compte depuis l'Incarnation de J. C. Jusqu'alors on avoit compté du regne des Princes qui gouvernoient le Pays.

Dans le neuvième Concile de Narbonne tenu en 1054. il fut défendu de couper les Oliviers & d'en dérober les fruits pendant les Hostilités qui se faisoient entre les Seigneurs, par cette raison que l'huile étoit employée au S. Crême & au luminaire des Evêques.

On apprend par un Acte passé sous l'Episcopat de *Pierre Ermen-gaud*, vers la fin du onzième siècle, jusqu'où étoit parvenu le commerce des choses saintes. Une femme nommée *Etiennete*, & ses enfans *Raymond* & *Guiral*, firent une donation à l'Eglise de Sainte Marie, où *Pierre* présidoit comme Evêque, & aux Chanoines, d'une Eglise située au terroir de Nismes, dédiée aussi à la Sainte Vierge, & de tout ce qui appartenoit à cette Eglise. Ainsi les Eglises étoient devenues des patrimoines héréditaires; les Laïques en dispo-soient comme du reste de leurs biens; & les Ecclesiastiques eux-mêmes les acquéroient ou les alienoient à leur gré.

Ce fut sous l'Episcopat d'*Ermen-gaud* que les Chanoines de Nismes, à l'imitation de ceux de plusieurs autres Eglises de France & d'Italie, reprirent la vie commune, & embrassèrent la reforme des Chanoines Réguliers de S. *Augustin*. Ce

Saint, comme l'on sçait, avoit formé le premier une communauté de Clercs qui n'avoient rien en propre, & qui vivoient comme les Moines.

L'an 1096. 6 de Juillet, il se tint un Concile à Nîmes auquel présida le Pape *Urbain II.* De 16 Canons qu'on fit dans ce Concile, le plus remarquable est celui qui maintient les Moines dans le droit d'exercer toutes les fonctions Sacerdotales. On avoit prétendu qu'étant morts au monde, ils n'étoient plus dignes de ces fonctions. Dans ce Canon on les compare aux Chanoines. » Les uns & les » autres (dit-on) ressemblent aux » Anges, puisqu'ils annoncent les » ordres de Dieu. Mais les Moines » ressemblent aux Seraphims, dont » leur habit représente les six aîles, » deux par le Capuce, deux par les » manches, deux par le corps. . . » Des hommes qui ont quitté le » monde pour mener une vie apostolique, doivent avoir plus de » pouvoir, & sont plus dignes de » délier les pechez que les Prêtres » Séculiers. » On peut voir les réflexions que M. l'Abbé *Fleury* fait sur ce Canon (Hist. Eccl. Liv. 64. Nomb. 37.) Elles ne sont pas favorables aux Moines qui exercent les fonctions Sacerdotales.

Sous l'Episcopat d'*Amalric* en 1248. *S. Louis* allant s'embarquer à Aigues-Mortes, pour passer dans la Terre Sainte, fit quelque séjour à Nîmes. Ce Prince qui aimoit fort les Freres Mineurs, logea dans leur Couvent établi en 1222.

du vivant même de *S. François*, qui ne mourut qu'en 1226. *S. Louis* avoit donné aux Freres Mineurs de Nîmes cinq sols par semaine pour leur nourriture, & cinquante sols par an pour leurs Tuniques. Les Lettres sont datées de Nîmes, du 29 Avril de la même année 1248. Notre Historien croit que la date du lieu est fautive, & qu'au lieu de *Datum Nemausi*, il faut lire *Datum Parisiis*, parce que tous les Historiens conviennent que *Saint Louis* ne se mit en marche pour Aigues-Mortes qu'au mois de Juin. Cependant M. M. dit lui-même que ce Prince *passa par Nîmes, vers le commencement de l'an 1248.*

Les Dominicains s'établirent à Nîmes en 1263. On lit dans un vieux Livre de Mémoires, écrit en Langage Catalan, & qui est gardé dans les Archives de Montpellier, que le Frere *Doumergues*, c'est-à-dire, *S. Dominique*, passant par Nîmes en 1233. y fit plusieurs miracles; & qu'entr'autres il y rendit la vûe sur le champ à un jeune homme aveugle depuis six ans, ayant fait le signe de la croix avec de l'eau benite sur ses yeux.

Guillaume Curti fut fait Evêque de Nîmes en 1336. Il étoit neveu du Pape *Benoît XII.* qui avoit été Religieux de Cîteaux, & il avoit aussi fait profession dans cet Ordre. Son oncle le fit Cardinal en 1338. *Curti* fit achever le Collège des Bernardins à Paris que *Benoît XII.* avoit fait commencer.

En 1380. on trouve pour la première

miere fois dans la personne de *Sequin d'Authon* un Evêque administrateur de Nîmes. Les Schismes qui déchiroient l'Eglise, causés par ceux qui se disputoient le S. Siège, firent perdre aux Chapitres la liberté des élections. Chacun de ceux qui se prétendoient Papes, nommoit aux Evêchez pour grossir son parti. Mais cette nomination n'étoit que pour un tems, & ne donnoit que le titre d'administrateur. Cependant ces administrateurs avoient toujours le caractère Episcopal. C'étoient à proprement parler des Evêques Commendataires, pris parmi ceux qui étoient déjà Evêques; & , par exemple, *Sequin d'Authon* étoit Patriarche d'Antioche & Archevêque de Tours. On voyoit quelquefois ensemble dans la même Eglise un Evêque & un Administrateur. De là bien des dissensions entre l'un & l'autre, aussi-bien qu'entre les Papes & les Chapitres, dissensions qui ne finirent que par le fameux Concordat en 1516.

Nous voici arrivés à la naissance du Calvinisme, qui fit beaucoup de progrès dans le Languedoc, & en particulier dans la Ville de Nîmes. Michel *Briçonnet* en étoit alors Evêque, d'où il passa à Lodeve, où il mourut âgé de 97 ans.

Les Huguenots (car c'est ainsi qu'on nommoit alors ceux qu'on a nommés depuis les Prétendus-Réformés) les Huguenots étoient en si grand nombre dans Nîmes, qu'ils y firent un Synode en 1562. où il fut arrêté qu'on démoliroit

Novembre.

toutes les Eglises de la Ville & du Diocèse, & qu'on feroit main basse sur tous les Catholiques qui refuseroient de renoncer à leur Religion, ce qui fut en effet exécuté, selon notre Auteur, du moins quant à la démolition des Eglises. Il faut avouer que quelques Ministres s'opposoient à ces desordres autant qu'ils le pouvoient.

Parmi les Evêques du Royaume qui assistèrent au Concile de Trente, on compte *Bernard d'Elbene*, Evêque de Nîmes. Ce Prélat né à Florence, avoit passé en France à la suite de Cathérine de Médicis. Il parla dans le Concile avec beaucoup de force & d'éloquence au sujet des Annates & des Ordinations qui se faisoient à Rome. De retour à Nîmes, il fut sur le point d'être tué par les Huguenots, dans la fameuse expedition nommée *la Michelade*, parce que le projet en avoit été formé le jour de S. Michel. Le récit de cette expedition est un des morceaux les plus curieux de cette Histoire.

En 1569. on transporta à Nîmes le corps de François de *Chaulon de Colligny*, appelé ordinairement d'Andelot; & on le plaça dans un Tombeau de pierre, élevé sur des colonnes de même matière, contre le mur & dans la Cour de l'ancien Hôtel de Ville. » Le corps » de d'Andelot, dit notre Historien, » a été conservé dans ce Tombeau » jusques au siècle présent. Mais il » y a environ huit années que les » Religieuses de Nôtre-Dame du » Refuge qui sont en possession de

SSff

» l'ancien Hôtel de Ville, animées
 » d'un zèle démesuré contre la mé-
 » moire de ce chef des Huguenots,
 » & frappées d'une superstition ri-
 » dicule, jusques au point d'attri-
 » buer à la présence de ce corps la
 » pauvreté où se trouve leur mai-
 » son, s'aviserent dans une nuit,
 » armées de croix & de chapelets,
 » de faire descendre le Tombeau,
 » & de l'ouvrir; & après avoir ti-
 » ré le corps d'une caisse de bois où
 » il étoit renfermé, enveloppé
 » dans de la toile cirée avec des
 » aromates, elles le hacherent en
 » plusieurs pieces, & le brûlerent.
 » Mais comme le feu ne pût pas
 » tout consumer, elles firent enter-
 » rer le reste des ossemens dans les
 » fossés de la Ville.

En 1572. fut la terrible Jour-
 née de la S. *Barthelmi*. Ce qui se
 fit à Paris, avoit été ordonné pour
 toutes les Provinces, où plusieurs
 Villes suivirent l'exemple de la Ca-
 pitale. Nîmes fut du nombre de
 celles où l'humanité de ceux à qui
 les ordres étoient adressés, empê-
 cha cette sanglante execution.

La même année *Raimond Cava-
 lesti* fut nommé à l'Evêché de Nî-
 mes, à la sollicitation du Vicomte
 de *Joyeuse*, Lieutenant Général de
 Languedoc. *Cavalesti* étoit d'une
 basse extraction, & Dominicain au
 Couvent de Tarascon. Le Vicomte
 de *Joyeuse*, par un acte qu'il pas-
 sa avec ce Prélat, ne lui laissa que
 deux Prébendes, & se reserva le
 reste des revenus. *Cavalesti* s'obligea
 encore par le même acte de ne con-
 férer aucun Bénéfice que du consen-

tement de M. de *Joyeuse*, ou à ceux
 qu'il lui présenteroit. Cette piece
 odieuse, l'ouvrage de la Simonie
 la plus outrée, s'est conservée jus-
 qu'à présent; & notre Auteur l'a
 vûe entre les mains de feu M. de
 la *Parisiere*, Evêque de Nîmes.
Pierre de Valernod Successeur de
Cavalesti, fit à peu-près les mêmes
 conventions avec le Duc de *Mont-
 morenci*, ou du moins le laissa
 jouir d'une grande partie des reve-
 nus de l'Evêché.

Antime-Denis Cohon fut fait Evê-
 que de Nîmes en 1633. il étoit fils
 d'un Chandelier de Craon en An-
 jou, & ne dut son élévation qu'à son
 mérite. Le Cardinal de *Richelieu*
 eut pour lui une estime particuliè-
 re; & voici, dit-on, à quelle oc-
 casion il le connut. M. *Cohon* étoit
 un des premiers Prédicateurs de
 son tems. Prêchant un jour dans
 une Eglise de Paris, la foule y
 étoit si grande que la rue étoit rem-
 plie de Carrosses, en sorte que le
 Cardinal de *Richelieu* n'y put pas-
 ser. Curieux de connoître le Prédi-
 cateur, il le manda deux jours
 après. M. *Cohon* lui dit en l'abor-
 dant, » qu'il s'estimoit plus heu-
 » reux que l'Espagne & l'Allema-
 » gne, puisqu'il, simple parti-
 » culier, l'avoit bien pû arrêter,
 » ce que ces deux Royaumes n'a-
 » voient pû faire. « Cette saillie
 flatteuse lui valut l'amitié du Car-
 dinal, & ensuite l'Evêché de Nî-
 mes. La veille de son sacre, ce Mi-
 nistre lui envoya des habits Pon-
 tificaux & une Chapelle d'argent.
 M. *Cohon* fut aussi très-aimé du

Cardinal de Lyon, frere du Ministre, qui lui fit present d'un attelage complet, lorsqu'il partit pour son Diocèse.

M. C. assista à l'Assemblée générale du Clergé de 1635. Il y fut proposé d'accorder au Roi un secours considerable. Mais il falloit pour cela aliener les biens de l'Eglise, sur quoi il se forma deux partis, celui de la Cour à la tête duquel étoit Henri d'Escoubleau, Archevêque de Bourdeaux, & celui du Clergé, qu'on appella les *Provinces Unies*, qui avoit pour Chef Achilles de Harlay, Evêque de S. Malo.

M. C. qui étoit pour la Cour, s'éleva contre l'avis de M. de Saint Malo, & d'un ton de Prédicateur dit qu'il trouvoit étrange qu'on voulût jeter de vains scrupules dans les consciences, & par des fantômes chimériques détourner l'Assemblée d'assister le Roi; que les interêts de l'Eglise étoient liés à ceux de l'Etat; qu'il n'étoit donc pas question d'alienar les biens de l'Eglise & de donner au Roi, mais de donner au Sanctuaire & aux Autels; qu'il falloit soutenir l'Eglise par l'Eglise, & donner au Roi, non comme Roi, mais comme au plus pauvre de son Royaume; & qu'en cela ils rempliroient les sermens faits à leur sacre, bien loin de les violer. Ce discours lui fit des ennemis de tous les Prélats du parti opposé; & M. C. moins réglé dans ses mœurs, que sçavant & éloquent, donna prise sur lui en bien des occasions.

Malgré ses faiblesses (c'est le terme de notre Historien) M. C. à de grands talens joignit de grandes vertus; & pendant la peste qui ravagea Nîmes en 1640. il fit des prodiges de zèle & de charité.

En 1643. il fut choisi pour faire l'Oraison Funèbre de Louis XIII.

La même année les Huguenots qu'il avoit irrités par ses manieres hautaines, autant que par son zèle pour leur conversion, envoyèrent contre lui des Mémoires à la Cour. Comme il lui auroit été difficile de se justifier, & qu'il ne pouvoit plus attendre à Nîmes que des désagrémens, il songea à permuter son Evêché; & le Cardinal Mazarin qui l'aimoit beaucoup, lui proposa celui de Dol en Bretagne. Mais il ne put jamais obtenir ses Bulles du Pape Innocent X. dans l'esprit duquel on l'avoit fort noirci.

Cependant l'Evêque de Dol (*Hellor d'Ouvrier*) passa au Siège de Nîmes qu'il occupa jusqu'à sa mort en 1655. Alors M. C. dit plaisamment au Cardinal Mazarin, que son ancienne épouse étant veuve, & se reprochant de l'avoir quittée, il prioit S. E. de lui procurer le moyen de retourner avec elle. Le Cardinal y consentit; & M. C. obtint ses Bulles, quoiqu'avec peine, en 1657. Son début ne fut pas heureux; & son imprudente hauteur fut la cause d'une sédition où il pensa périr lui-même. Cependant les années & la grace en firent bientôt un homme tout differend, un Saint Evêque. Sa charité devenant

plus chrétienne , en devint encore plus abondante. Il disoit qu'il ne pouvoit être sauvé à moins qu'il n'achetât le Ciel à prix d'argent ; & j'en donnerai tant , ajoûtoit-il , qu'à la fin je l'aurai.

M. M. a poussé son Histoire des Evêques de Nismes jusqu'à M. *Rousseau de la Parisiere* inclusivement. Celui-ci avoit succédé à l'illustre *Flecbier* , dont l'article est très - curieux & très - intéressant. Mais il faut finir un Extrait peut-

être trop étendu.

On trouve à la fin de cet Ouvrage les Statuts Synodaux de Bertrand de *Languissel* Evêque de Nismes depuis 1281. jusqu'en 1323. Il les fit la troisième année de son Episcopat. Cette Piece très-curieuse , mais qu'on n'a pas toute entière , comprend 134 pages. Elle est suivie de la Bulle de Sécularisation du Chapitre de Nismes , donnée en 1540. par le Pape Paul III. sous l'Episcopat de Michel *Brignonnet*.

LA VIE DE MADAME LA DUCHESSE DE LONGUEVILLE.

1738. in-12. pag. 440.

L'AUTEUR reconnoît qu'il n'a pas été difficile de rassembler les matériaux de cet Ouvrage : ils sont répandus dans des Histoires & dans des Mémoires qui sont entre les mains de tout le monde. Cependant ceux-mêmes à qui ces sources sont le plus connues, seront bien aises qu'on en ait tiré tout ce qui regarde Madame de *Longueville* , & qu'on en ait composé sa Vie. En effet il est bon qu'il y ait deux sortes d'Histoires , les Histoires générales des grandes affaires , des grands événemens ; & les Histoires particulières de ceux qui y ont eu le plus de part ; les Histoires des choses , si l'on peut s'exprimer ainsi , & celles des personnes. En lisant l'Histoire générale , on prend un intérêt vif aux principaux Acteurs , qui fait desirer de s'instruire des moindres circonstances de leur vie.

On sçait toute la part qu'eut M^e

de L. aux troubles de la minorité de Louis XIV. Mais ce qui rend son Histoire plus intéressante , c'est le contraste de deux états par lesquels elle a passé , le contraste de sa vie mondaine & de sa vie pénitente. L'Auteur s'est principalement attaché à la bien représenter sous ces deux rapports selon les tems.

Il n'a pas seulement puisé dans les Mémoires publics. Quelques Pieces manuscrites bien autorisées , entr'autres les Lettres de Madame de L. lui ont fourni des particularitez intéressantes.

Enfin outre ces Pieces , il a recueilli certains détails , que diverses personnes d'une autorité respectable lui ont appris de vive voix , comme les tenant de la première main.

Bien des gens remarqueront qu'il n'a pas tout dit , & il en avertit lui-même ; mais il a cru que sur-

un semblable sujet il ne falloit pas tout dire. Beaucoup de traits assez curieux ont été sacrifiés aux Loix inviolables de la prudence.

Anne-Genevieve de Bourbon, fille d'Henri II. de *Bourbon-Condé*, premier Prince du Sang, & de *Charlotte*, Marguerite de *Montmorenci* naquit en 1619. le 29 d'Aoust, au Château de Vincennes, où son pere étoit alors prisonnier. Elle montra beaucoup d'esprit dès sa plus tendre jeunesse. Madame la Princesse la menoit souvent aux Carmelites du Faubourg S. Jacques; & elle conçut dès lors pour ces Religieuses une amitié qu'elle leur conserva pendant toute sa vie. Elle voulut même embrasser leur Institut; & la mort de son oncle le Maréchal Duc de *Montmorenci*, dont on lui raconta toutes les circonstances, la confirma encore dans ce desir. Mais M. le Prince s'y opposa toujours.

Ce goût pour la vie religieuse lui inspira beaucoup de dégoût pour le monde. De-là un air froid & dédaigneux qu'elle portoit dans les compagnies. Un jour Madame la Princesse le lui reprochant, & l'avertissant que ce n'étoit pas là un moyen de plaire, *Madame* lui répondit-elle, *vous avez tant de grâces, que comme je ne vais qu'avec vous & ne parois qu'après vous, on ne m'en trouve point.*

Cependant cette grande ferveur ne fut pas à l'épreuve d'un bal. Mademoiselle de *Bourbon* qu'on y avoit conduite malgré elle, & qui s'étoit armée d'un cilice contre la

tentation, vit avec un trouble charmant que sa beauté attiroit tous les yeux & gagnoit tous les cœurs. Le monde à qui elle plaisoit cessa de lui déplaire; & les Carmelites devant qui elle voulut en vain se déguiser, s'aperçurent bientôt que la jeune Princesse leur étoit échappée. Cependant les bons principes combattirent toujours dans son cœur; & elle n'eut jamais le funeste avantage de pecher sans remords:

Mademoiselle de *Bourbon* parut avec éclat à la Cour; & on n'y admira pas moins son esprit que sa beauté: mais ce fut sur-tout à l'Hôtel de *Rambouillet* que cet esprit également juste, élevé & délicat, trouva de dignes admirateurs. L'Hôtel de *Rambouillet*, dit notre Historien, étoit le plus délicieux réduit qu'il y eut alors: » Une » politesse noble & sans fadeur re- » gnoit dans ces cabinets toujours » remplis de ce qu'il y avoit à Pa- » ris & à la Cour de plus illustre » en mérite. Ceux qui ne pou- » voient figurer dans ces assen- » blées, en railloient pour se con- » soler, & les qualifioient, *petits » bureaux du bel esprit*, &c.

Mademoiselle de *Bourbon*, âgée tout au plus de 23 ans, fut mariée au Duc de *Longueville* âgé de 47. Ce Prince avoit d'un premier mariage avec Louise de *Bourbon*, fille du Comte de *Soissons*, une fille qui épousa dans la suite le Duc de *Nemours*. La disproportion des âges ne rendit pas cette union fort agréable pour la Princesse qu'il

épouloit en secondes nœces.

L'année même de son mariage elle eut la petite vérole qui lui laissa toute sa beauté. M. *Godeau*, qui lui écrivoit souvent, ne manqua pas cette occasion de lui témoigner sa joye. » Je louie Dieu, » lui dit-il, de ce qu'il a conservé » votre vie. . . . Pour votre visage, » un autre que moi se réjouira » avec plus de bienfiance de ce » qu'il ne fera point gâté. J'ai si » bonne opinion de votre sagesse, » que je crois que vous eussiez été » bien aisément consolée, si votre » mal y eut laissé des marques. Elles sont souvent des caractères » qu'y grave la divine miséricorde, » &c.

Il y avoit entre Madame de L. & le grand *Condé* son frere, alors le Duc d'*Enguien*, une amitié très-étroite, qui fut un peu altérée à l'occasion de Mademoiselle du *Vigean*. Cette belle fille étoit la meilleure amie de Madame de L. qui s'aperçut que le Duc d'*Enguien* en étoit amoureux & aimé. Elle crut devoir en avertir le Prince de *Condé*. Le Duc d'*Enguien* s'emporta contre sa sœur, & l'amitié fut sacrifiée à l'amour. Cependant cette broüillerie eut le meilleur effet du monde, & Mademoiselle du *Vigean* entra aux Carmélites. C'étoit alors le Couvent à la mode, & la ressource des Amantes malheureuses.

Le frere & la sœur furent bientôt reconciliés; & il y parut à l'extrême vivacité avec laquelle le Duc d'*Enguien* prit les intérêts de

Madame de L. contre Madame de *Montbazon*. Cette Dame jalouse de la Princesse, lui supposa un Amant. C'étoit le Comte Maurice de *Coligny*, qui, comme parent, voyoit souvent Madame de L. On fabriqua des Lettres, dit un Auteur contemporain, & on les répandit à la Cour. Mais Madame de *Montbazon* eut ordre de la Reine d'aller à l'Hôtel de *Condé*, où elle pronça une formule de rétractation & de satisfaction qu'on lui avoit donnée par écrit. Cependant comme le Duc de *Guise*, pour plaire à Madame de *Montbazon*, ne cessoit de répandre la calomnie que cette Dame avoit inventée, le Comte de *Coligny* l'appella en duel & eut le malheur d'être tué. Quant au Duc de *Longueville* il ne parut pas se soucier de cette affaire; & il la regarda comme une querelle de femmes qui ne valoit pas, disoit-il, la peine qu'il s'en mêlât. Au reste il avoit aimé Madame de M. & peut-être l'aimoit-il encore.

Pour ce qui est des Lettres attribuées à Madame de L. elles n'avoient point été fabriquées. On les avoit trouvées dans l'antichambre de Madame de *Montbazon*, qui sçavoit bien qu'elles avoient été écrites par une femme assez obscure au Marquis de *Maulevrier*.

En 1644. M. de L. fut envoyé à Munster en qualité de premier Plénipotentiaire. Il laissa sa femme à Paris; mais au bout de deux ans le Duc d'*Enguien* l'engagea à la faire venir auprès de lui, pour la dérober au Prince de *Marillac**,

* Depuis le Duc de la *Rocheaucault*, Auteur du Livre des *Maximes*.

dont la passion pour Madame de L. étoit assez connuë. Cette Princesse avoit traversé les amours de son frere, qui traversa à son tour les amours de sa sœur; & ce fut le sujet d'une seconde broüillerie plus vive encore que la premiere. Madame de L. fut consolée autant qu'elle pouvoit l'être, par les grands honneurs qu'on lui rendit dans les Pays étrangers. Cependant l'ennui la gânoit. Un des Plénipotentiaires la trouvant un jour assez mélancolique, s'offrit à lui apprendre l'Allemand, pour charmer un peu ses ennuis. Mais, ajoute notre Auteur, comme le remede ne lui parut pas assez efficace pour la nature de son mal, elle remercia poliment.

Madame de L. devenue grosse à Munsther, revint en France pour y faire les couches; & 6 ou 7 mois après son retour elle acoucha d'une Princesse qui ne vécut qu'environ 4 ans.

Nous voici arrivés avec notre Historien aux troubles de la minorité. Il en expose l'origine, & retrace en peu de mots les caracteres de ceux qui y prirent le plus de part. Voici, par exemple, ce qu'il dit du Duc d'Orléans. » Ses irrésolutions & ses foiblesses auroient » moins paru s'il avoit eu moins » d'esprit. Ses lumieres ne faisoient » qu'éclairer ses défauts.

Notre Auteur ayant abrégé, autant qu'il l'a pû, des choses qui ne sont ignorées de personne, nous n'avons garde non plus d'en grossir cet Extrait. Contentons-nous de

quelques traits ou moins connus, ou plus propres à faire connoître Madame de L.

1°. L'indolence de cette Princesse l'auroit dégoûtée des discussions d'une politique épineuse, si elle n'avoit eu le Prince de *Marillac* pour lui débrouiller les difficultez. Animés l'une & l'autre contre M. le Prince pour les raisons que nous avons dites, ils ne songerent qu'à le traverser, en lui opposant le Prince de *Cony*. Celui-ci étoit absolument gouverné par sa sœur, gouvernée elle-même par le Prince de *Marillac*. Madame de L. se trouvoit ainsi entre la Cour & les Frondeurs. Quelle idée plus flatteuse pour elle, que celle d'être l'arbitre entre ces deux partis, & de se faire redouter par des hommes tels que M. le Prince, le Cardinal *Mazarin*, & le Coadjuteur!

2°. On se désoit de Madame de *Longueville* à Paris, & du Prince de Condé à Saint Germain. On y craignoit également qu'il n'y eut de l'intelligence entre le frere & la sœur, & que leur broüillerie ne fut que feinte. Ils ne bannirent la défiance qu'à force de se déchirer l'un l'autre sans aucun ménagement.

3°. La paix se fit, comme on sçait; mais elle ne dura pas longtemps; & il n'y eut peut-être de reconciliation bien sincere que celle de M. le Prince & de Madame de L. reconciliation qui fut elle-même la principale cause du renouvellement des troubles. Madame de L. ne cessoit d'animer son frere contre la Cour.

4°. Après la paix, elle ne put se dispenser d'aller saluer la Reine à S. Germain; mais elle n'y voulut point aller en Suppliante. Elle lui fit dire le jour & l'heure qu'elle iroit; & se fit attendre assez longtemps. Mais quand elle parut, sa fierté se démentit, & lui refusa des ressources. La Cour étoit très-nombreuse, & la Reine se tenoit au lit. On fut curieux d'entendre ce que diroit une Princesse d'un esprit si supérieur. Mais elle ne put jamais se remettre de son embarras. Elle trembloit comme si elle avoit eu la fièvre. On n'entendit rien que, *Madame*; & le reste fut prononcé si bas, que la Reine avec toute son attention n'y put jamais rien comprendre. En de pareilles conjonctures, dit notre Auteur, plus on a d'esprit & plus aisément on se déconcerte. Enfin cette visite extrêmement sèche de part & d'autre, ne servit qu'à augmenter le ressentiment de la Reine contre la Princesse.

5°. Après l'emprisonnement des Princes le 18 Janvier 1649. Madame de L. alla à Stenay auprès de M. de *Turenne*. On dit que cet illustre guerrier, non content de diriger les entreprises politiques de cette Princesse, lui offrit des vœux plus tendres; mais bien loin d'y être sensible, elle en plaisanta beaucoup avec la *Monsieur*, Gouverneur de Stenay. Cependant cette indifférence ne changea rien dans la conduite de M. de *Turenne*, qui n'ayant pas sans doute le cœur encore trop engagé, conti-

nua de vivre avec Madame de L. dans un commerce purement militaire.

6°. Pendant toutes ces agitations; Madame de L. avoit des pensées de piété; & sur-tout elle n'oublioit pas ses chères Carmelites. Sa fille étant venue à mourir à l'âge de 4 ans, elle écrivit à la Mere Prieure un billet très-édifiant. » Je ne dou-
» te point, dit-elle en finissant, que
» vous n'ayez ma fille parmi vous;
» & plutôt à Dieu, ma chère Mere,
» y avoir eu une pareille retraite,
» ou celle qu'il m'y avoit fait tant
» désirer. » Mais peut-être, dit là-dessus notre Historien, peut-être qu'un moment après avoir écrit de la sorte, elle faisoit une Lettre au Ministre d'Espagne pour lui demander des Troupes contre le Roi.

7°. Après l'élargissement des Princes, Madame de L. se trouva dans la situation la plus brillante. Outre la part qu'elle continuoît d'avoir à tout, elle étoit l'objet de l'admiration du public, plus frappé de ses grandes qualités & de ses grands talens que de l'usage peu légitime qu'elle en faisoit. Cependant M. le Prince demandant tous les jours de nouvelles grâces, la Reine se lassâ de lui en faire, & la guerre civile recommença. Il faut avouer que M. le Prince eut beaucoup de peine à s'y déterminer. » Il reprocha même assez vivement à sa sœur & au Duc de
» la *Rocheaucault* qu'ils l'enga-
» geoient dans une entreprise dont
» ils se lasseroient plutôt que lui;
» & que quand il n'y auroit plus
» de ressource, ils l'abandonne-
» roient.

8°. Enfin

8°. Enfin Madame de L. eut bien des sujets de dégoût qui commencent à la tourner du côté de Dieu. Le parti du Roi avoit tous les jours de nouveaux avantages. Les Princes, quoique toujours attachés à leur sœur, suivoient moins ses conseils. Le Duc de la *Roche-foucauld*, sensible à la manière dont elle avoit reçu les hommages du Duc de *Nemours*, l'avoit quittée fort froidement. Celui-ci rompit à son tour avec elle d'une manière fort piquante. Cependant lorsqu'il fut tué par le Duc de *Beaufort*, Madame de L. le regretta amèrement.

9°. Ayant eu la permission d'aller à Moulins, elle y passa dix mois auprès de la Duchesse de *Montmorenci* (Marie - Felice des *Urfsus*) alors Supérieure d'un Monastère de la Visitation qu'elle avoit fondé. Les exemples, les discours de cette femme admirable, & la vue du tombeau du Duc de *Montmorenci*, firent sur Madame de L. les plus fortes impressions. Elle n'avoit encore que 34 ans; & c'est de-là qu'il faut dater son entière conversion. Dès lors, dit son Historien, » plus de projets auda-
» cieux dans l'esprit, plus de vio-
» lens desirs pour la gloire, plus
» de goût pour la domination; &
» cette même Princesse qui s'étoit
» vû regner dans Paris, au milieu
» d'une nombreuse Cour, compo-
» sée de tout ce qu'il y avoit en
» France de plus illustre, alla se
» confiner dans une Province,
» s'envelopper dans les devoirs

Novembre.

» domestiques, & s'abandonner
» aux rigueurs de la pénitence.

On douta d'abord de la sincérité de sa conversion. On crut du moins que ce n'étoit qu'un mouvement passager qui se ralentiroit bien-tôt; & ces soupçons ne pouvoient produire que du mépris pour M^e de L. Mais sa persévérance lui rendit enfin l'estime du public, & la confiance de leurs Majestez. On admira en elle une dévotion solide, fécondée en bonnes œuvres, vraiment utile au prochain, & exempte de toutes ces petitesse qui n'avilissent que trop souvent la piété. Notre Auteur entre sur tout cela dans un grand détail auquel nous renvoyons.

Mais nous croyons qu'on sera bien aise de trouver ici un fait qu'il rapporte d'après M. *Peliffon*, qui le tenoit de Mademoiselle d'*Epernon* Carmélite, l'amie intime de Madame de L. Nous emploierons les propres termes de notre Historien.

» Madame de L. n'ayant pu ob-
» tenir une grace du Roi pour une
» de ses créatures, elle en fut si
» vivement touchée qu'il lui é-
» chappa, dit M. *Peliffon*, des pa-
» roles fort indiscrettes, & fort peu
» respectueuses, pour ne rien dire de
» plus. Un seul homme qui les
» avoit entendues, ne lui fut pas
» fidelle. La chose revint au Roi &
» du Roi à M. le Prince, qui assu-
» ra Sa Majesté que cela ne pou-
» voit être & que sa sœur n'avoit
» pas perdu l'esprit. Je l'en croirai
» elle-même, repliqua le Roi, si el-

T t t t

» le dut le contraire. Le Prince
 » va voir sa sœur, qui ne lui cache
 » rien. En vain il tâche durant une
 » après-dinée toute entière de lui
 » persuader, qu'en cette occasion
 » la sincérité feroit une vraie sim-
 » plicité; qu'en la justifiant auprès
 » du Prince, il avertiroit la vé-
 » rité; mais qu'il falloit laisser
 » tomber tout cela; & qu'elle fe-
 » roit même plus de plaisir au Roi
 » de nier sa faute, que de l'avouer.
 » *Foutez-vous*, lui dit-elle, *que je*
 » *la repare par une plus grande, non*
 » *seulement envers Dieu, mais en-*
 » *vers le Roi. Je ne sçaurois gagner*
 » *sur moi-même de lui mentir, lors-*
 » *qu'il a assez de générosité de m'en*
 » *croire, & de s'en rapporter à moi.*
 » *Ce Gentilhomme a grand tort;*
 » *mais après tout il ne m'est pas per-*
 » *mis de le faire passer pour un Ca-*
 » *lomnieux, puisqu'en effet il ne*
 » *l'est pas.*

» Elle alla le lendemain à la
 » Cour; & après avoir obtenu de
 » parler au Roi en particulier, elle
 » ne fit que se jeter à ses pieds, &
 » lui demander pardon de la paro-
 » le indiscrete qui lui étoit échap-
 » pée. Elle ajoûta que M. le Prince
 » n'avoit pu l'en croire capable,
 » & que c'étoit pour cela qu'il
 » avoit entrepris de l'en justifier
 » auprès de Sa Majesté; mais
 » qu'elle aimoit mieux lui avouer
 » sa faute, que d'être justifiée aux
 » dépens d'autrui. Et le Roi par
 » une action encore plus héroïque,
 » non seulement lui pardonna de
 » grand cœur, mais lui fit quel-
 » ques autres grâces qu'elle ne s'at-

» tendoit pas de recevoir. Elle
 » crut même remarquer qu'il la
 » traita depuis avec plus de confi-
 » deration & de bonté qu'aupara-
 » vant.

Ce généreux aveu est digne d'être
 comparé à celui que M. de *Turenne*
 fit au Roi, que c'étoit lui & non
 M. de *Louvois*, qui avoit trahi le
 secret de Sa Majesté. Peut-être mê-
 me l'action de Madame de L. est-
 elle encore plus belle que celle de
 M. de *Turenne*, parce qu'elle ex-
 posoit bien davantage cette Prin-
 cesse à encourir la disgrâce du
 Roi. M. de T. avoit une pure
 foiblesse, excusable en quelque sor-
 te par l'amour qui l'avoit causée.
 Madame de L. avoit un discours
 injurieux, qui pouvoit être regardé
 comme une marque de haine &
 même de mépris. M. de T. avoit
 plus agi contre l'Etat que contre le
 Roi. Madame de L. avoit offensé
 le Roi personnellement. Ainsi elle
 s'exposoit à toute sa colère, au lieu
 que M. de T. ne risquoit que de
 perdre une partie de son estime.

Madame de L. mourut le 15
 d'Avril 1679. âgée de 59 ans,
 dont elle en avoit passé 27 dans la
 pratique de toutes les vertus chré-
 tiennes.

On peut voir, Tome XII. des
 Ouvrages de Morale & de Politi-
 que de M. l'Abbé de *S. Pierre*, ce
 que M. *Nicolas* pensoit du caractè-
 re d'esprit de M^e de L. qu'il avoit
 fort connu. Selon lui, elle avoit,
 comme la plupart des femmes,
 l'esprit plus fin & plus délicat,
 que fort & étendu.

NOUVELLES LITTERAIRES.

ALLEMAGNE.

D'AUSBOURG.

NOUVELLE Carte d'operations de guerre dans la petite Tartarie des années 1736. & 1737. mise au jour par M. du Chaffat, Capitaine-Ingénieur du Cercle de Suabe à Ausbourg, chez l'Editeur. Cette Carte porte 2 pieds $\frac{1}{4}$ de hauteur sur 3 pieds de longueur. En voici le titre : *Provinciarum Turcico-Tartaricarum inter Tanaim, Borysthenem & Bogum suarum, quas duobus annis, videlicet 1736. & 1737. Anna, Augustissima Rufforum autocratrix subegit, ex Prototypo Petropolitano concinnata, accuratissima delineatio, in qua simul occupatio Peninsula Orim & Cuban, nec-non expugnatio Assow & OcZakow exhibentur.*

SUISSE.

DE GENEVE.

Les freres de Tournes impriment & comptent publier avant Pâques 1739. en 6 Volumes in-fol. tous les Ouvrages du célèbre M. Frideric Hoffmann de Hall. L'Auteur a fourni à ces Libraires non seulement des corrections pour les différentes Pièces qui avoient déjà paru, mais encore diverses augmentations aux anciens Traitez & plusieurs nouveaux manuscrits. Il a lui-même dressé le plan de cette importante Collection qui sera

précédée d'une Préface générale fort étendue pour tout l'Ouvrage de l'Histoire de sa Vie & de diverses Dissertations curieuses. Le tout de la composition de M. Hoffmann. Elle sera de plus ornée du portrait de l'Auteur, gravé à Paris sur un excellent original, & de la Médaille que la Reine de Prusse a fait frapper à son honneur. Pour ce qui est des Libraires ils promettent d'exécuter cette Edition en beau papier & caractères neufs, avec toute l'exactitude & l'élégance possibles.

ANGLETERRE.

D'OXFORD.

Travels or Observations relating to several Parts of Barbary and the Levant, &c. c'est-à-dire, Voyages ou Observations faites en plusieurs lieux de la Barbarie & du Levant. Par Thomas Shaw, Docteur en Théologie, Membre du Collège de la Reine à Oxford & de la Société Royale. In-folio.

DE LONDRES.

The Nicene and Athanasian Creeds, so far as they are expressive of a Coequal and coeternal Trinity in Unity, &c. c'est-à-dire, Traité où l'on explique & l'on confirme par l'Ecriture Sainte, d'une manière proportionnée à la capacité de tout le monde les Symbols de Nicée & d'Athanase en tant qu'ils enseignent une Trinité, en unité de Personnes, égales & coéternelles : en huit Sermons

prononcés dans l'Eglise Cathédrale de S. Paul à Londres les années 1733. & 1734. pour la fondation de Madame *Moyer*, auxquels on a fait de grandes additions, avec des notes & des renvois aux bas des pages à l'usage des Etudiens des deux Univerfitez qui aiment la Religion & l'étude. Par Charles *Wheuley*, Maître-ès-Arts & Ministre de Furneux-Pelham dans la Comté d'Herford, chez Jean *Nourje*, à l'Enseigne de l'Agneau. 1738. in-8°. Ces fondations peuvent sans doute procurer d'utiles & sçavans Ouvrages sur la Religion, & tout le monde connoît l'excellence de la plupart de ceux dont la célèbre fondation de M. *Boyle* a été l'occasion. On doit incessamment publier une Collection de ceux-ci depuis 1691. jusqu'en 1732. inclusivement les *Knaptons* en ont distribué le Projet. Ce Recueil fera en 3 Vol. in-fol. d'environ 200 feuilles chacun. Le prix de la Soufcription est de 3 guinées, dont une sera payée en soufcrivant & les deux autres en recevant l'exemplaire complet en feuilles. On trouve chez les mêmes Libraires une Edition en 4 Volumes in-folio de tous les Ouvrages de feu M. le Docteur *Clarke* pour le prix de 4 guinées en feuilles.

Millar, dans le Strand, a mis en vente depuis quelque tems une fort belle Edition du Recueil complet des Oeuvres de Milton en 2 Volumes in-folio.

M. *Néal* vient de publier le 4^e & dernier Volume de son Histoire

des Puritains ou des Protestans non conformes, in-8°. chez R. *Hett*. Ce Volume comprend la suite de cette Histoire depuis la mort de Charles I. jusqu'à l'Acte de tolérance passé sous le regne du Roi Guillaume & de la Reine Marie en 1689.

Hydrostatical and Pneumatical Lectures, &c. c'est-à-dire, *Leçons sur l'Hydrostatique & sur l'Air* de feu M. *Roger-Cotes*, Maître-ès-Arts & Professeur en Astronomie & en Physique expérimentale à Cambridge : publiées avec des notes par son Successeur Robert *Smith*, Docteur en Droit & Mécanicien du Roi, qui y a ajouté la suite des Leçons de M. *Cotes*, diverses Pièces du Docteur *Halley*, de M. le Chevalier *Newton* & de M. *Jurin*, & a mis à la tête du tout une longue Préface, dans laquelle il rend compte de son travail, in-8°. chez S. *Austin*.

Carta Libertatum Angliæ, ou la grande Charte des Libertez d'Angleterre, donnée par le Roi Jean la 17^e année de son regne. Cette Charte qui est exactement conforme à l'Original conservé dans la Bibliothèque Cottonienne, a été gravée sur une grande feuille par M. *Pine*, auquel l'Edition gravée des Oeuvres d'Horace a fait tant d'honneur ; on voit en bordure des deux côtes de cette feuille les Armes élégamment blasonnées des 25 Barons nommés pour décider les differends qui pouvoient naître entre le Roi & ses Sujets. Elle se vend une demi-guinée. Le même

M. Pine travaille actuellement à graver les Tapisseries de la Chambre des Pairs qui représentent la défaite de la Flotte Espagnole en 1588. il y ajoutera les Cartes Géographiques des Côtes de la mer, tirées d'un Livre intitulé : *Expeditionis Hispanorum in Angliam vera descriptio A. D. 1588.* &c. Le tout doit faire 19 ou 20 feuilles, extrêmement ornées dans les bordures de tout ce qui pourra avoir quelque rapport au sujet : elles se vendront par Souscription deux guinées & demie, sçavoir une guinée en souscrivant & une guinée & demie en recevant l'Ouvrage entier qui est déjà fort avancé.

La belle Edition des *Avantures de Dom Quichotte* en 4 Vol. in-4°. enrichie d'un grand nombre de figures en taille-douce fort bien gravées, paroît depuis quelques tems. On a mis à la tête de cette Edition une Vie de Michel *Cervantes* : (Vida y Hechos del ingenioso Hidalgo Don Quichotte de la Manche) qui contient plusieurs particularitez de la Vie & des Ouvrages de cet Auteur.

H O L L A N D E.

D'AMSTERDAM.

Michel-Charles *le Cène* vient de publier un Pro et de Souscription pour l'impression d'une nouvelle Version Françoisé de la Bible par feu M. Charles *le Cène*, Ministre du S. Evangile en 4 Volumes in-4°. pour lesquels on payera en souscrivant 10 florins, en recevant les 2 premiers Volumes 5 florins, & en recevant les 2 suivans encore 5 florins.

Emmanuelis Martini Ecclesiæ Alonenfis Decani Epistolarum Libri XII. accedunt Auctoris nondum defuncti Vita à Gregorio Majantio conscripta, nec non Præfatio Petri Wesselingii, in-4°. chez Westein & Smith.

L'Edition du *Diodore de Sicile*, Grec-Latin, in-fol. est commencée chez les mêmes Libraires, sous les yeux & la direction de M. *Wesseling*, qui s'en est chargé en qualité d'Editeur.

Jean *Catuffe* a sous Presse les Mémoires de Matthieu Marquis d'Ammy, natif de la Ville de Turin près de Rome, ci-devant Général Major & Sur-Intendant des Mines de S. A. S. Charles Landgrave de Hesse-Cassel, & ensuite Sur-Intendant Général des Frontieres des l'Abbruzze; enrichis d'un grand nombre d'Observations & de recherches très-curieuses sur la Chymie. Le travail des Mines & Minéraux, l'Architecture, l'Hydraulique, & sur les choses les plus remarquables qui se trouvent en France, en Espagne, en Portugal, en Hongrie, en Allemagne, &c. écrits par lui-même, in-8°.

F R A N C E.

D'AVIGNON.

Oraisons Funébres de très-haut, très-puissant & très-excellent Prince Monseigneur Louis Dauphin, fils unique de Louis le Grand : de très-haut, très-puissant & très-excellent Prince Monseigneur Louis Dauphin, & de très-haute, très-puissante & très-excellente Princesse Marie Adelaide de Savoie fon-

épouse; & de très-haut, très-puissant, très-excellent & très-chrétien Monarque Loüis le Grand, Roi de France & de Navarre; à Avignon, chez Charles Giroud, in-4°. Ces trois Oraisons Funébres ont été prononcées par M. Léonard, Chanoine de l'Eglise Collégiale de S. Pierre d'Avignon: la première à Marseille le 13 Juillet 1711. la seconde à Toulon, dans l'Eglise Cathédrale de Toulon le 21 Avril 1712. la troisième dans l'Eglise Royale des RR. PP. Celestins d'Avignon le 12 Décembre 1715. Le Recueil que l'Auteur en vient de publier est dédié à Son Eminence Monseigneur le Cardinal de Fleury.

DE BORDEAUX.

L'Académie Royale des Belles-Lettres, Sciences & Arts de Bordeaux propose à tous les Sçavans de l'Europe, un prix fondé à perpétuité par feu M. le Duc de la Force. C'est une Médaille d'Or de la valeur de 300 livres.

On en doit distribuer deux le 25 Août 1739. un de ces Prix est destiné au meilleur Ouvrage sur la question, *si l'air de la respiration passe dans le sang*; & l'autre à celui qui expliquera avec le plus de probabilité, la cause de la chaleur & de la froideur des eaux minérales.

Les Dissertations ne seront reçues pour le concours, que jusqu'au premier du mois de Mai prochain. Elles peuvent être en François ou en Latin: on demande qu'elles soient écrites en caractères bien lisibles.

Dans le nombre des Dissertations

qui ont été envoyées, sur la cause de la fertilité des terres, un des deux sujets proposés pour cette année, il s'en est trouvé plusieurs qui ont mérité des éloges, mais on n'a pu leur adjuger le Prix par le défaut des expériences & des observations absolument nécessaires à l'explication d'une matière de cette espèce. Ce qui a déterminé l'Académie à proposer de nouveau le même sujet, pour l'Année 1740. Les Auteurs pourront renvoyer leurs mêmes Ouvrages enrichis de toutes les Expériences & Observations, qu'ils pourront y ajouter.

Il y aura un autre prix à distribuer la même année 1740. Il est destiné à celui qui donnera le Système le plus probable sur l'Origine des Fontaines & des Rivières.

Au bas des Dissertations il y aura une Sentence, & l'Auteur mettra dans un billet séparé & cacheté la même Sentence, avec son nom, son adresse & ses qualitez, d'une façon qui ne puisse pas former d'équivoque.

Les paquets seront affranchis de port, & adressés à M. SARRAU, Secrétaire de l'Académie, rue de Gourgues; ou au Sieur BRUN, Imprimeur, Aggrégé de l'Académie, rue S. James.

Le Prix de cette Année sur la cause de l'opacité & de la diaphanéité des Corps, a été remporté par le R. P. ANTOINE CAVALERY, de la Compagnie de Jesus, à Toulouse.

On trouvera chez le Sieur BRUN, le Recueil de toutes les Dissertations de ceux qui ont remporté le Prix depuis

l'établissement de l'Académie, en 5 Vol. in-12. On les vend toutes ensemble, ou séparément. Et pour la commodité des Sçavans, on a inséré à la fin de celle du P. Cavalieri, un Catalogue de toutes celles qui ont mérité le prix depuis l'établissement de l'Académie.

DE PARIS.

On trouve chez *Huart*, rue Saint Jacques, près la Fontaine S. Severin, à la Justice, *Traitez des Re-compenses & des Peines éternelles, Tirés des Livres Saints.* Par M. l'Abbé le Pelletier, Chanoine de l'Eglise de Reims, vol. in-12.

Du Bure l'aîné, Quai des Augustins, à S. Paul, distribue le PROSPERUS de l'Histoire générale & particulière des Finances, dressée sur les Pièces authentiques & dévolées à M. le Contrôleur Général. Par M. du Frêne de Francheville. L'Auteur nous y apprend que s'étant proposé de donner au Public un Corps Historique des Finances, & ne pouvant mettre au jour toutes les parties de cet Ouvrage à la fois il lui a paru difficile d'en choisir pour Essais qui fussent plus propres à faire connoître son dessein que celles qu'il a publié les premières. L'une de ces Parties contient l'Histoire des droits de sortie & d'entrée du Tarif de 1664. depuis leur origine; & l'autre celle de la Compagnie des Indes, avec ses Titres de concessions & de privilèges.

Dans la première de ces deux Histoires, on voit l'établissement & la perception d'une vingtaine

d'impositions différentes, créées successivement sur les Marchandises depuis plus de 4 siècles; réunies par M. Colbert en 1664. pour la facilité du Commerce; & rectifiées encore depuis sur les mêmes principes.

La seconde est d'un autre genre: l'Auteur y joint à l'Histoire abrégée d'une Compagnie célèbre, les différens secours qu'elle, ou les autres plus anciennes dont elle a pris la place, ont reçus de la bonté de nos Rois: on y voit sur-tout leurs privilèges, par rapport aux exemptions des Droits, non seulement du Tarif de 1664. mais de beaucoup d'autres impositions dont on donnera aussi l'Histoire par la suite.

Ainsi l'Auteur fait connoître au Public par ces deux Ouvrages, en quoi consistera le CORPS HISTORIQUE qu'il a entrepris de faire paroître: le Public y verra que l'Auteur, non content de traiter à fond la *Régie générale*, entre encore dans le détail de toutes les *exceptions*; & qu'il distingue l'une de l'autre, pour répandre sur tout son Ouvrage, la lumière, l'ordre, l'exactitude & la précision qu'il demande.

Plusieurs raisons l'ont empêché de suivre la méthode ordinaire de marquer les Volumes par I. II. III. IV. &c. La première & la plus importante est que les diverses parties des Finances, quoique réunies sous un titre général & commun n'ont point de liaisons entre elles. & que d'ailleurs c'est un avantage & une

facilité pour ceux qui ne voudront point acheter toutes les Parties de l'Histoire des Finances , que de trouver celles dont ils auront besoin , comme *isolées* , de pouvoir se les procurer , sans que les Volumes ressemblient à des Livres dépareillés ?

Les deux Parties que l'Auteur a mis les premières au jour , ne tiennent pas à la vérité le même rang dans les matières de l'Ouvrage ; au contraire , l'Histoire de la Compagnie des Indes en est une des dernières ; mais quand l'Auteur ne se feroit pas crû obligé de les prendre pour essai , à cause de l'idée parfaite qu'elles pouvoient donner du reste de l'Ouvrage , il s'y feroit encore déterminé volontiers , dans la seule vûe de faire voir que , sans s'astreindre à l'ordre des matières , il les traitera indifféremment à mesure qu'elles seront prêtes , à moins que des considérations particulières ne l'obligent à quelque préférence , comme il est arrivé à ces premiers Volumes.

On trouve dans ces Volumes

des renvois qui indiquent , par avance , la plupart des matières qu'embrasse LE CORPS HISTORIQUE DES FINANCES ; ainsi on peut dire qu'ils renferment l'Analyse de tout l'Ouvrage. Nous renvoyons au *Prospectus* même pour le détail de ces matières.

Nous ajoiterons seulement ici que l'Auteur nous avertit encore qu'il n'est pas possible de déterminer au juste de combien de Volumes cet Ouvrage sera composé : Que quelque vaste que paroisse cette carrière à ceux qui liront son *Prospectus* , il en a fourni la plus grande partie en disposant au moins les deux tiers de ses matériaux , & qu'au reste persuadé qu'il est qu'il ne possède pas par lui-même tout ce qui lui est nécessaire pour porter cet Ouvrage à la perfection , il se croit dans la nécessité de prier ceux qui pourront y contribuer de vouloir bien l'aider de leurs lumières & d'adresser leurs Mémoires ou Avis , à Paris , chez de Bure l'aîné , Quai des Augustins , à S. Paul.

T A B L E

DES ARTICLES CONTENUS DANS LE JOURNAL DE NOVEMBRE. 1738.

| | |
|--|----------|
| L A Mythologie & les Fables , expliquées par l'Histoire , &c. Tom. I. | pag. 643 |
| Réponse de M. d'Anville , &c. | 654 |
| Aurelia , ou Orléans délivré , Poëme Latin traduit en François , &c. | 660 |
| La Médecine naturelle , &c. | 675 |
| Histoire des Evêques de Nîmes , &c. | 684 |
| La Vie de Madame la Duchesse de Longueville , | 692 |
| Nouvelles Littéraires , | 699 |

LE
JOURNAL
DES
SCAVANS,

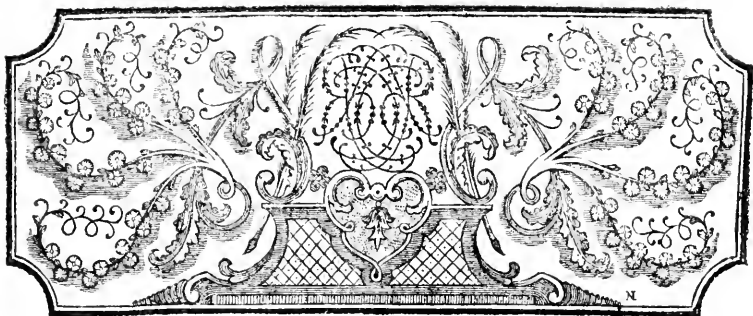
POUR
L'ANNE'E M. DCC. XXXVIII.
DECEMBRE.



A PARIS,
Chez CHAUBERT, à l'entrée du Quay des
Augustins, du côté du Pont Saint Michel, à la
Renommée & à la Prudence.

M. DCC. XXXVIII.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROY.



LE
JOURNAL
DES
SCAVANS.

DECEMBRE M. DCC. XXXVIII.

OEUVRES DIVERSES DE PIERRE CORNEILLE : A Paris ,
chez Giffey , rue de la Vieille Bouclerie , à l'Arbre de Jessé ; & Bor-
delet , rue Saint Jacques , vis-à-vis le Collège des Jesuites , à Saint
Ignace. 1738. vol. in-12. pag. 461. sans la Préface.

Des grands Hommes les moi-
dres choses sont précieuses *. Ce
principe seul pourroit suffire pour
justifier la publication de ce Re-
cueil , & pour en assurer le débit.
Mais parmi les Pièces qui le com-

* Pelisson , Hist. de l'Acad. Franç.
Decembre.

posent , dit l'Editeur * (& tout le
monde en jugera comme lui) il en
est plusieurs dont la beauté eût fait
une grande reputation à tout autre
qu'à Corneille. Tels sont entr'autres
les Poèmes composés à la loüange

* M. l'Abbé Granger.

V v v v ij

de *Louis XIV.* & de Monseigneur le Dauphin, depuis 1663. jusqu'en 1680. Jamais ce grand Roi & cet aimable Prince n'ont été loués avec autant de noblesse, & avec plus de délicatesse. Ces Poèmes font la première partie de ce Volume.

On trouve ensuite les mélanges poétiques imprimés en 1632. à la suite de *Citandre*. Ces petites Pièces étoient devenues fort rares; & elles sont probablement les premiers essais de la Muse de notre Poète; double titre pour en justifier l'impression. Cependant M. l'Abbé G. a cru devoir supprimer des plaisanteries peu délicates, & quelques traits trop libres, qui se ressentent de la jeunesse de l'Auteur & du goût de son siècle. C. lui-même s'étoit repenti de tout ce qui lui étoit échappé en ce genre; & il avoit fait de bonne heure divers changemens à cet égard dans ses premières Comédies. La pureté de son cœur le corrigea bien-tôt des grossièretés de l'amour, comme l'élevation de son esprit l'avoit dégouté de ses fadeurs.

On a cru devoir insérer dans ce Recueil les vers que fit C. par ordre de la Cour, pour être mis au bas des Estampes de *Valdor*, qui représentent les plus célèbres actions de *Louis XIII.* La Lettre de *Louis XV.* à notre Poète en cette occasion, en 1645. lui est si glorieuse, & d'ailleurs elle est si bien tournée, que nous ne pouvons nous empêcher de la rapporter ici.

» Monsieur de Corneille, comme je n'ai point de vie plus illu-

» stre à imiter que celle du feu Roi,
» mon très-honoré Seigneur &
» pere, je n'ai point aussi un plus
» grand desir que de voir en abrégé,
» ses glorieuses actions dignement
» représentées, ni un plus
» grand soin que d'y faire travail-
» ler promptement. Et comme j'ai
» cru que pour rendre cet Ouvra-
» ge parfait, je devois vous en
» laisser l'expression, & à *Valdor*
» les desseins, & que j'ai vu par ce
» qu'il a fait, que son invention
» avoit répondu à mon attente, je
» juge, parce que vous avez ac-
» coutumé de faire, que vous
» réussirez en cette entreprise, &
» que pour éterniser la mémoire
» de votre Roi, vous prendrez
» plaisir d'éterniser le zèle que vous
» avez pour sa gloire. C'est ce qui
» m'a obligé de vous faire cette
» Lettre, &c.

Le croira-t-on? C. dont une invitation si flatteuse, & un sujet si heureux, auroient dû, ce semble, redoubler les forces, demeura fort au-dessous & de son sujet & de lui-même. A quoi l'attribuer? Le sujet étoit très-heureux; mais c'étoit un sujet de commande. L'ordre étoit bien flatteur; mais c'étoit un ordre.

M. l'Abbé G. n'a point voulu grossir ce Volume des vers que C. suivant l'usage de son tems, a adressés à divers Auteurs, & qui ont été imprimés au commencement de leurs Ouvrages. Ces vers, faits ordinairement avec précipitation, souvent par pure politesse, lui ont paru froids & peu intéressans. Il s'est contenté de deux ou

trois Pièces de ce genre , pour en faire connoître le caractère.

Un des agrémens & des avantages de ces *Oeuvres diverses*, c'est qu'elles peuvent beaucoup servir à faire connoître l'Auteur. Il y parle souvent de lui-même , & s'y peint avec force & vérité. Il sentoît tout ce qu'il valoit , & ne craignoit point de le dire , parce qu'en le sentoit peut-être pas assez. Ses contemporains étoient sans doute choqués de ces louanges ; & elles donnoient prise sur lui à ses ennemis. Ils les faisoient passer pour un effet de vanité & de présomption ; mais aujourd'hui on n'y verra plus qu'une noble fierté. Cependant il faut avouer que si C. ne se loïie point trop lui-même , il loïie quelquefois trop quelques-uns de ses Ouvrages. On voudroit pour son honneur qu'il n'eût pas ignoré , ou fait semblant d'ignorer l'extrême distance d'*Agésilas*, de *Bérénice*, &c. nous ne disons pas à *Cinna*, à *Polixène*, mais aux autres bonnes Pièces de sa vieillesse.

Il s'en faut bien que le génie , ce qu'on appelle proprement le génie , garantisse des illusions de l'amour propre ; ce seroit plutôt l'avantage de l'esprit. Aussi *Racine* jugeoit-il mieux de ses Ouvrages que C. ne jugeoit d's siens. Ajoutons que R. connoissoit mieux tout ce que valoit C. que C. ne connoissoit tout ce que valoit R. *Corneille* n'étoit peut-être jaloux que de la gloire de R. Celui-ci étoit jaloux du mérite de C. L'un n'étoit que piqué ; l'autre étoit humilié.

Mais revenons à ces *Oeuvres diverses* ; & mettons en sous les yeux du Lecteur quelques morceaux choisis.

Dans l'Épître au Roi sur son retour de Flandre , imprimée en 1667. (C. avoit alors 61 ans) on lit les vers suivans.

Que ne peuvent, grand Roi, tes hautes destinées ,

Me rendre la vigueur de mes jeunes années !

Qu'ainsi qu'au tems du Cid je serois de jaloux !

Mais j'ai beau rappeler un souvenir si doux,

Ma veine qui charmoit alors tant de Balustres ,

N'est plus qu'un vieux torrent qu'ont tari douze lustres :

Et ce seroit en vain qu'aux miracles du tems ,

Je voudrois opposer l'acquis de quarante ans.

Au bout d'une carrière & si longue & si rude ,

On a trop peu d'haleine & trop de lassitude.

A force de vieillir un Auteur perd son rang.

On croit ses vers glacés par la froideur du sang.

Leur dureté rebute , & leur poids incommodé ;

Et la seule tendresse est toujours à la mode.

Il est bien aisé de reconnoître C. dans ces vers. On y trouve son vrai caractère , de la force , du naturel , mais aussi quelques négligences.

Il a traduit plusieurs Pièces des meilleurs Poètes Latins de son tems. Pour échantillon de ce qu'il a fait en ce genre , nous donnerons la traduction d'une Epigramme de M. de *Montmor*. Voici le Latin.

Fulminat attonitis Scaldis Lodoicus ad
Arces;

Intrepidusque Hostes terret ubique
suos.

Dum tamen augustum caput objectare
periclis

Non timet, heu! populos terret &
ille suos.

Des quatre traductions ou imitations que C. a faites de cette Epigramme , voici , selon nous , la meilleure.

Et l'Espagne & les tiens , grand Prince ,
à te voir faire ,

De pareilles frayeurs se laissent accabler.

L'Espagne à ton aspect tremble à son or-
dinaire ;

Les tiens par tes périls apprennent à
trembler.

La traduction , comme l'on voit , encherit beaucoup sur l'original. M. de *Montmor* n'avoit loué que le Roi. C. loue les François , & par-là loue d'autant mieux le Roi.

C. faisoit lui-même de beaux vers Latins , comme on le verra par ce Recueil *. Il traduisit ses vers François sur la conquête de la Franche-Comté , qui furent aussi traduits par le P. de la *Ruë* & par *Santeuil*. On fera peut-être bien aisé de

* Voyez sur-tout l'Épître à M. de Harlay , Archevêque de Rouen.

comparer ces traductions entr'elles , & avec l'original. Rien n'est plus propre à former le goût que ces sortes de comparaisons. Mais il suffira de rapporter les quatre derniers vers de chaque Pièce.

Je rougis de me taire , & d'avoir tant à
dire ;

Mais c'est le seul parti que je puisse choisir.

Grand Roi , pour me donner quelque
loisir d'écrire ,

Daigne prendre pour vaincre un peu plus
de loisir.

Traduction de CORNEILLE.

Turpe filere quidem , seges est ubi tanta
loquendi ;

Turpius indigno carmine tanta loqui.
Carmina quippe moram possunt , vel
parce tacenti ,

Victor , vincendi vel tibi sume moras.

Traduction du P. DE LA RUE.

—— Pudor est decora inter tanta sile-
re ,

Et laudare timor. Tu vati , maxime Re-
gum ,

Debira ne spatium quondam in præconia
desit ,

Longius in rales spatium tibi sume triom-
phos.

Traduction de SANTEUIL.

—— Pudor est decora inter tanta sile-
re ;

Sed laudare labor. Nostro succurre labo-
ri ,

Maxime Rex ; mihi quò liceat tua scribere facta ,

Da spatium Vati , curfusque morare secundos.

A notre avis , on ne peut balancer qu'entre les deux premières de ces Traductions. Mais par quel hazard se trouve-t-il tant de conformité entre les deux dernières ?

Nous avons dit que C. sentoît peu , ou feignoit de ne pas sentir l'extrême différence que ses plus zélés partisans trouvent entre ses Ouvrages. En voici la preuve dans un remerciement au Roi , sur ce qu'il avoit fait représenter de suite devant lui à Versailles en 1676. plusieurs des Tragédies de notre Poëte. Cette Piece a été imprimée d'après un Manuscrit , & ne se trouve que dans cette Edition.

Est-il vrai , grand Monarque ? Et puis-je me vanter ,

Que tu prenes plaisir à me ressusciter ?

Qu'au bout de quarante ans , Cinna , Pompée , Horace ,

Reviennent à la mode , & retrouvent leur place ;

Et que l'heureux brillant de mes jeunes rivaux ,

N'ôte point leur vieux lustre à mes premiers travaux ?

Acheve : les derniers n'ont rien qui dégénere ,

Rien qui les fasse croire enfans d'un autre pere.

Ce sont des malheureux étouffés au berceau ,

Qu'un seul de tes regards tireroit du tombeau , &c.

Il nomme *Othon & Surenna* , puis il ajoute :

Sophonisbe à son tour , Attila , Pulchérie ,

Reprendroient pour te plaire une seconde vie.

Agésilas en foule auroit des spectateurs ;

Et Bérénice enfin trouveroit des Acteurs.

Le peuple , je l'avoue , & la Cour les dégradent.

Je soiblis , ou du moins ils se le persuadent.

Pour bien écrire encor , j'ai trop long-temps écrit ;

Et les rides du front passent jusqu'à l'esprit.

Mais contre cet abus , que j'aurois de suffrages ,

Si tu donnois les tiens à mes derniers Ouvrages ? &c.

Le reste de cette Piece est écrit avec le même feu ; & si l'on ne connoissoit pas les Tragédies mêmes dont notre Poëte parle en ces vers , on seroit porté sur une si belle Apologie , à les croire égales aux premières.

Voici deux vers qui nous plaisent beaucoup dans la Piece à M. le Dauphin sur son mariage. Après avoir dit que le fils n'a point de meilleur modèle à choisir que le pere , mais qu'il doit plutôt imiter ses vertus pacifiques que ses vertus guerrières , C. ajoute :

A nos vœux les plus doux si tu veux satisfaire ,

Vois moins ce qu'il a fait que ce qu'il se propose à faire.

C. ne se loïie pas toujours lorsqu'il parle de lui-même. Mais il est vrai que quand il se loïie, c'est fort, sérieusement; au lieu qu'il ne dit du mal de lui qu'en badinant; témoin ces vers tirés d'une Epître badine contre l'Amour.

Soleils, flambeaux, attraits, appas,
Pleurs, desespoirs, tourmens, trépas,
Tout ce petit meuble de bouche
Dont un amoureux s'escarmouche,
Je sçavois bien m'en escrimer.
Par-là je m'appris à rimer.
Par-là je fis sans autre chose,
Un sot en vers d'un sot en prose, &c.

Il n'y avoit aucun danger pour C. d'être pris au mot en parlant ainsi. On ne se nuit point en se rabaisissant trop; & la vraie modestie consiste à se donner pour un peu moins qu'on ne vaut.

Au reste, il n'y a pas long-tems que les Poëtes ont perdu le privilège de se louer eux-mêmes, & ils en jouissoient encore du tems de C. C'est son excuse, comme on peut le voir p. 143. Mais un autre usage aussi commun, & qui dure encore, usage toujours dédaigné par la fierté de C. c'est celui de la brigade & de la cabale. Voici comme il s'exprime sur ce sujet.

Pour me faire admirer, je ne fais point deligue.
J'ai peu de voix pour moi, mais je les ai sans brigade;
Et mon ambition, pour faire plus de bruit,

Ne les va point quêter de reduit en reduit.

Mon travail, sans apui, monte sur le Théâtre, &c.

Et plus bas :

Je satisfais ensemble & peuple & Courtisans;

Et mes vers en tous lieux sont mes seuls partisans.

Par leur seule beauté ma plume est estimée :

Je ne dois qu'à moi seul toute ma renommée;

Et pense toutefois n'avoir point de rival,
A qui je fasse tort en le traitant d'egal.

Ces vers, dit l'Éditeur dans une note, sont d'environ 1636. Il y a ici une faute d'impression; où l'Éditeur s'est trompé. Ces vers sont du moins postérieurs au Cid. M. G. ajoute que celui-ci :

Je ne dois qu'à moi seul toute ma renommée.

attira à C. une infinité de Pièces piquantes. On n'a pas de peine à le croire. Quelque succès qu'eût eu le Cid avant les autres bonnes Pièces qui le suivirent, un pareil langage devoit paroître bien fort. Il est pourtant vrai que C. étoit dès lors le premier Poëte de son siècle. Mais pour avoir droit de le dire, il falloit que cette supériorité fût reconnuë de tous. Or lorsque C. fit les vers que nous venons de citer, elle n'étoit pas encore parvenue au degré nécessaire pour n'être

tre contestée par personne.

Dans cette même Piece on trouve la preuve de ce qu'on a lu dans la Vie de notre Auteur, sur l'occasion qui le fit Poète.

J'ai brûlé fort long-tems d'une amour
assez grande;

Et que jusqu'au tombeau je dois bien estimer,

Puisque ce fut par-là que j'appris à rimer,
&c.

Charmé de deux beaux yeux, mon vers
charma la Cour;

Et ce que j'ai de nom, je le dois à l'amour.

Cette Piece est suivie d'un fort joli Rondeau contre *Scuderi*, qui, comme on sçait, critiqua vivement le *Cid*.

Qu'il fasse mieux, ce jeune jouvencel,
A qui le Cid donne tant de martel,
Que d'entasser injure sur injure, &c.

Ce Rondeau finit ainsi :

Moi j'ai pitié des peines qu'il endure;
Et comme ami je le prie & conjure,
S'il veut tenir un Ouvrage immortel,
Qu'il fasse mieux.

Dans la page suivante on trouve les quatre vers si connus sur le Cardinal de *Richelieu*.

Qu'on parle mal ou bien du fameux Cardinal, &c.

C. à tout prendre, n'avoit pas lieu de se louer de ce Ministre. Il avoit trouvé en lui un rival, plutôt
Decembre.

qu'un protecteur. » Un homme de
» qualité, du à ce sujet un de nos
» *Ecrivains*, ne doit être sçavant
» dans les Sciences qui ne lui con-
» viennent point, que pour encou-
» rager & récompenser ceux à qui
» elles conviennent; & toute l'in-
» telligence que le Cardinal de *Richelieu*
» avoit pour le Théâtre ne
» devoit lui servir que pour faire
» plus de bien à *Cornelle*.

Parmi les Pieces galantes insérées dans ce Recueil, il y en a quelques-unes où l'on trouve beaucoup de délicatesse. Nous n'en citerons qu'un exemple.

Je vous estime, Iris, & crois pouvoir
sans crime,

Permettre à mon respect un aveu si char-
mant.

Il est vrai qu'à chaque moment
Je songe que je vous estime.

C'est un Sonnet en vers libres,
& il finit ainsi :

Hélas que ne m'estimez-vous
Avec la même inquiétude.

Ces vers nous rappellent ceux que *Quinault* met dans la bouche d'une Princesse, dans une de ses Tragédies.

Je prenois pour estime une estime inquiète;

Et mon cœur trop crédule & trop superbe aussi,

Croyoit, même en aimant, qu'on esti-
moit ainsi.

La plus jolie Piece de ce Volu-

X x x x

me, c'est le Sonnet sur les fameux Sonnets de *Job* & d'*Uranie*, qui partagerent la Ville & la Cour, & qui donnerent lieu à tant d'autres petits Ouvrages. Personne ne caractérisa mieux ces deux Sonnets que C. & ne fit entendre plus finement auquel il donnoit la préférence.

L'un est sans doute mieux revê,
Mieux conduit, & plus achevé,*
Mais je voudrois avoir fait l'autre.**

Dans une Epigramme sur le même sujet, C. dit :

L'un part d'un auteur plus poli,
Et l'autre d'un plus galant homme.

En voilà assez pour faire connoître ces *Oeuvres diverses*. Mais il nous reste à rendre compte d'un Ecrit important, qu'on trouve dans ce Volume après la Préface. C'est la *Défense du grand Corneille*, par le P. Tournemine. » Ouvrage, » dit l'Editeur, où regne une éloquence digne à l'admiration vive & éclairée du génie & des qualitez personnelles de cet illustre Poëte.

Cette défense roule sur les deux points indiqués par les dernières paroles qu'on vient de lire, sur l'esprit & les talens de C. sur son cœur & ses vertus. M. Despreaux & son Commentateur ont dit bien des choses délayantageuses à notre Poëte à ces deux égards. Le P. T. entreprend de repousser ces traits.

* Celui d'*URANIE* par VOITURE.

** Celui de *JOE* par BENSERADE.

L'amour de la Patrie l'anime autant que celui de la justice & de la vérité. La gloire de C. dit-il, est inséparable de celle de la France.

Ce grand Homme a été beaucoup critiqué; c'est le sort de tous ses pareils; c'est la dernière preuve d'une grande réputation & d'un grand mérite. Il est donc bien glorieux de se voir ainsi attaqué de toutes parts. Cependant l'amour propre en souffre; & il est impossible qu'il n'en souffre pas. Parmi ces Critiques que font naître en foule des Ouvrages excellens, il y en a de bonnes, qui découvrent dans ces Ouvrages des défauts échappés à la plus grande partie du public. Celles de ces Critiques qui ne sont pas justes, sont quelquefois très-ingénieuses; & elles peuvent séduire certaines personnes, au moins pour un tems. La séduction sera encore bien plus à craindre, si outre le sel dont elles sont assaisonnées, elles viennent d'un Ecrivain qui ait lui-même beaucoup de mérite. De-là le tort que les Critiques, ou plutôt les bons Mots de *Despreaux*, ont fait à *Quinault*, à *Boursault*, à *Brébeuf*, &c. & à *Corneille* lui-même. Il n'est donc pas étonnant qu'un grand Auteur soit si sensible d'un côté, à ce qui d'un autre lui fait tant d'honneur. Cette multitude de Critiques, preuve d'une grande réputation, diminue toujours un peu ce qu'elle procure. Mais écoutons le P. T. Il va nous donner comme l'Histoire abrégée des traits de Satyre lancés par *Despreaux*.

» *Despreaux*, le fleau des longs
 » Romains, de la fade galanterie,
 » des Poëtes médiocres, des Ecri-
 » vains féconds de paroles & stérî-
 » les de choses, des *Chapelains*,
 » des *Scuderis*, des *Cotins*, des
 » *Pradons*, soutenu d'une reputa-
 » tion brillante, pouvoit donner
 » le ton à ce peuple Littéraire qui
 » ne juge que d'après les Censeurs
 » à la mode. Cependant il n'impo-
 » sa pas aux bons connoisseurs,
 » aux esprits justes. Ils firent le
 » discernement de ses lumieres &
 » de ses caprices, de son habileté &
 » de sa passion. On lui applaudir
 » quand il se signala sur la canaille
 » du Parnasse. Mais on le con-
 » damna, quand fier de ses succès,
 » il entreprit de juger les Princes
 » mêmes du Parnasse. *Despreaux*
 » n'avoit pas consulté ses forces.
 » On ne trouve dans un Livre
 » qu'autant d'esprit qu'on en a. La
 » perfection supérieure à notre ca-
 » ractere, nous passe & nous échap-
 » pe. *Despreaux* a traduit le Trai-
 » té du Sublime sans être Sublime.
 » Son esprit correct, sage, agréa-
 » ble, n'atteignit pas la hau-
 » teur du *Tasse*, de *Lucain*, de
 » *Brebeuf*. Quelle distance de ses
 » Poësies sur les conquêtes du Roi
 » à celles de *Corneille*, aux éloges
 » poëtiques de *Brebeuf*! De l'Ode
 » Pindarique à *Pindare*, des en-
 » droits du *Lutrin* où il tâche de
 » s'élever, à la *Jerusalem* délivrée,
 » à la *Pharfale*! On a sans balancer
 » appelé de ce Juge incompetent,
 » lorsqu'il a prononcé que le *Tasse*
 » n'étoit riche qu'en clinquant.....

» que *Racine* surpassoit *Corneille*,
 » que *Quinault* étoit un mauvais
 » Poëte, &c. « Le P. T. nomme
 encore quelques autres Ecrivains
 injustement dégradés par *Despreaux*.

Les ménagemens du Poëte Sati-
 rique à l'égard de C. ne paroissent
 à notre Auteur que de purs artifi-
 ces. Ce que *Despreaux* n'avoit osé
 faire imprimer, il le confioit à M.
Broffete, pour en instruire la poste-
 rité. On veut faire passer C. pour
 Copiste. Mais outre qu'il a toujours
 indiqué lui-même les sources où il
 avoit puisé, ces imitations ne font
 ni la dixième partie de ses Tragé-
 dies, ni ce qu'on y admire le plus.
 D'ailleurs il sied mal aux admira-
 teurs de *Racine* & à *Despreaux*
 d'attaquer C. de ce côté.

Après quelques autres Remar-
 ques, où l'Epigramme assez fade
 contre l'*Agesilas* & l'*Anila*, n'est
 pas oubliée, le P. T. vient à la se-
 conde partie de l'Apologie de C.

Despreaux & son Commenta-
 teur en parlent comme d'un
 homme intéressé, moins avide de
 gloire que de gain. Cependant on
 sçait qu'il portoit le déintéresse-
 ment jusqu'à une insensibilité bla-
 mable, qu'il n'a jamais tiré de ses
 pieces que ce que les Comédiens
 lui donnoient, sans compter avec
 eux, qu'il a vécu sans dépense, &
 qu'il est mort sans biens, &c.

Mais D. si l'on en croit son
 Commentateur, fit rétablir la pen-
 sion de C. qu'on avoit supprimée.
 Ce fait, dit notre Auteur, a déjà
 été convaincu de faux dans les

Mémoires de *Trevoux*. Il est encore faux que D. ait obtenu par M^e de *Montespan* les 200 loüis que le Roi envoya à C. quelques jours avant sa mort. Cette Dame n'avoit plus alors aucun crédit.

Le fait de la pension supprimée, & rétablie ensuite par les soins de D. a été raconté de deux manières. On a dit d'abord, ce qui est vrai, que la pension supprimée après la disgrâce de M. *Louquet*, avoit été rétablie par M. *Colbert*. Mais D. renfermé alors dans la Cour du Palais, & ne paroissant point à Versailles, n'a pu avoir aucune part à ce rétablissement. On a donc reformé la fable. La pension fut supprimée, dit-on, par M. de *Louvois*,

après la mort de M. *Colbert*, & rétablie ensuite par M. de *Louvois* lui-même, à la prière de C. C'est encore une fable. M. l'Abbé de *Louvois*, zélé pour la gloire de son pere, tira du Trésor Royal des preuves que la pension de C. lui avoit toujours été exactement payée, depuis qu'elle avoit été rétablie par M. *Colbert*.

Nous invitons nos Lecteurs à lire en entier un Ecrit dont nous n'avons pû leur donner qu'une idée assez imparfaite. Il étoit bien juste que C. trouvât un défenseur dans une Société qu'il avoit toujours beaucoup aimée. Elle devoit moins de reconnoissance à *Despreaux*.

C. SUETONIUS TRANQUILLUS, CUM NOTIS INTEGRIS Joan. Bapt. Egnatii, Henr. Glareani, Lavin. Torrentii, Fulv. Ursini, H. Casauboni, Joan. Gruteri, Theod. Marcili, Joan. Georg. Grævii, Car. Patini, (qui ex numismatibus illustravit) & selectis aliorum, curante Pet. Burmanno, qui & suas adnotationes adjecit. Amstelodami, apud Janssonio-Waesbergios. 1736.

C'est-à-dire : *Suetone*, avec les Notes entières d'Egnatius, de Glaréan, de Torrentius, d'Ursin, de Casaubon, de Gruter, de Marcile, de Grævius, de Patin; les Notes choisies des autres Commentateurs, & celles du nouvel Editeur Pierre Burman. A Amsterdam, chez les Janssons-Waesbergs. 1736. in-4°. 2 Vol. Tom. I. pag. 808. Tom. II. pag. 492.-202. sans les Tables, de 204. pages. Planches détachées xxxiv.

APRÈS tant de Préfaces & de Dissertations, dans lesquelles les divers Editeurs de Suetone ont eu soin de faire connoître la personne de cet Historien, son génie, son érudition, sa bonne foi & ses Ecrits (dit ici M. Burman dans un long Avant-propos;) il ne lui restoit plus qu'à instruire ses

Lecteurs, sur les circonstances, qui caractérisent la nouvelle Edition qu'il nous offre de cet Auteur, & qui ne la rendent pas indigne de paroître après celle que nous devons au célèbre *Grævius*. C'est donc ce qu'exécute ici notre nouvel Editeur, & c'est de quoi nous allons rendre compte d'après lui.

Ce n'est point à la volée , (dit M. Burman) ni pour satisfaire aux desirs des Libraires avides , qu'il s'est chargé de procurer une nouvelle Edition de Suétone. Il y a long-tems , que cet Auteur ne lui étoit pas indifférent , & il l'affectionnoit à tel point , qu'il l'avoit expliqué plus de vingt fois en qualité de Professeur , dans ses Leçons , soit publiques , soit particulières. Que l'on ne croye pas cependant que ce soient ces sortes d'explications , qu'il expose à présent au grand jour de l'impression. Il sçait trop la différence qui doit être entre ce qu'on met à la portée des jeunes Etudiens , & ce qu'on présente à des Lecteurs *érudits*. Les observations les plus communes fussent à ceux-là , & leur sont même d'une très-grande utilité. Mais il ne faut à ceux-ci rien de trivial , rien qui ne soit marqué au coin de la bonne & saine critique : & c'est (dit notre Auteur) une impudence , qui mérite l'indignation de tous les honnêtes gens , de faire imprimer ce que d'habiles Professeurs , soit actuellement vivans , soit défunts , ont dicté autrefois en ce genre à leurs Ecoliers ; comme l'a fait très-indiscrettement un certain *Korner* , qui en 1725. publia en Silésie les Notes sur Suétone , recueillies des dictées de *Pétronius* : en quoi ce téméraire Editeur a fait plus de tort à la réputation de ce sçavant Homme , qu'il n'a contribué à l'instruction & à l'avancement de la jeunesse.

M. Burman s'est donc bien gar-

dé de donner dans un semblable travers , en nous faisant part ici de celles de ses Remarques qui n'étoient destinées qu'à faciliter à ses Disciples l'intelligence de Suétone. Il ne s'est proposé d'autre but dans cette Edition , que de rendre le Texte de cet Historien aussi correct qu'il étoit possible , en le confrontant avec les Manuscrits & les plus anciennes Editions ; de choisir parmi les *diverses Leçons* celles qui lui ont paru les plus convenables au génie de l'Ecrivain & aux coutumes des anciens : de relever & d'expliquer plus distinctement les passages que les Commentateurs n'avoient point encore suffisamment éclaircis : en quoi il a toujours eu grand égard à la brièveté. Il trouve que ces Commentateurs , sans en excepter *Casaubon* & *Torrentius* , les deux meilleurs Interprètes de notre Historien , n'ont pas toujours eu assez de soin de consulter les premières Editions , & d'y puiser les secours qu'elles auroient pû leur fournir.

Pour ne point encourir le reproche d'une pareille négligence , M. Burman , depuis long-tems , a pris à tâche de faire provision de plusieurs de ces anciennes Editions ; mais non pas de toutes ; car , quel est le Professeur (dit-il) dont la bourse pourroit suffire à l'achat de ces sortes de Livres ; sur-tout depuis que la fureur de certaines gens très-riches & très-peu doctes les ont fait monter à des prix exorbitans , seulement pour en faire parade dans leurs nombreuses Biblio-

thèques ? Notre Editeur nous donne donc ici une notice très-exacte des Manuscrits & des principales Editions qui lui ont servi de guide dans celle-ci : & c'est de quoi nous devons présentement informer les Lecteurs.

La premiere des Editions de Suétone , est celle de Rome de 1470. mise au jour par Conrad *Sweynheim* & Arn. *Pannartz*, sous les yeux de Jean-André, Evêque d'Aleria, reviseur assez attentif de ces premieres Editions, mais d'une littérature & d'une critique trop médiocre, pour être en état de rétablir les Textes des anciens Auteurs, défigurés à l'excès dans les Manuscrits. M. Burman, conformément à l'opinion commune, avoit toujours cru cette Edition la plus ancienne de toutes, & l'avoit citée comme telle dans ses Notes. Mais il en a rencontré une plus ancienne, quoique publiée la même année & dans la même Ville, par les soins de *Campanus*, dans la 6^e année du Pontificat de Paul II. au lieu que l'Edition de l'Evêque d'Aleria ne parut que le quatrième d'Août, au commencement de la septième année de ce Souverain Pontife. Et il ne faut pas s'imaginer que plusieurs Libraires aient partagé entr'eux les exemplaires d'une seule & même Edition; puisqu'en confrontant les deux dont il s'agit, elles ne se ressemblent, ni pour le nombre des pages, ni pour la forme des caractères, ni pour l'uniformité des variantes. Or comme M. Burman en

étoit déjà à l'Empire de Vitellius; lorsqu'il a eu connoissance de cette premiere Edition, il n'a pû y avoir recours pour la sienne que depuis cet Empereur. A l'égard de la troisième Edition de Rome & de la quatrième, l'une de 1472, l'autre de 1474. il ne peut en porter son jugement ne les ayant point vûes.

Il a eu communication de l'Edition de Venise, publiée en 1471 par Nicol. *Jenson*; mais il n'a pû voir celle de Milan de 1475. prise mal à propos pour la premiere Edition de Suétone par Dom Bernard de *Montfaucon* dans son *Diarium Italicum*. Il n'a pas fait grand usage des deux Editions de Venise, avec les Notes de *Sabellico*, la premiere de 1490. le second de 1493. Celle du vieux *Beroalde*, imprimée à Rome avec ses Notes & celles de *Sabellico* en 1493. ne lui est point tombée entre les mains. Mais il a consulté celle du même *Beroalde*, publiée à Boulogne en 1506.

Cette Edition de Boulogne, qui selon M. Burman, doit passer pour une des meilleures, fut copiée, quoiqu'avec beaucoup de fautes, dans l'Edition de Paris de 1515. En 1508. parut à Lyon une nouvelle Edition de Suétone, sans Notes & publiée par les soins de Gasp. *Argileus* Boulonois, qui la dédia à Jean *Groslier*. *Casaubon* l'a citée en plusieurs endroits de ses Notes: d'où notre Editeur croit pouvoir recueillir que ce sçavant Critique en avoit vû une autre beaucoup plus ancienne, imprimée dans cette même Ville. L'anné

suivante (1509.) une seconde Edition de Suétone vit le jour à Paris sans Notes & de l'Imprimerie de *Gourmont*, de *Rose* & de le *Preux* : & ce *Gourmont*, si l'on en croit *Mauclair*, étoit en grande réputation dans cette Ville-là pour la fonte des caractères. M. Burman conjecture que du nom de ce Fondateur pourroit bien dériver celui d'un caractère particulier appelé *Germont* ou *Garmond*. Mais cette seconde Edition de Paris, quoique conduite par les soins d'un *Gui Morlet* sur un Manuscrit de la Bibliothèque de S. Victor, est si remplie de fautes, que notre Editeur n'y a recouru que très-rarement.

A ces Editions ont succédé celle de Florence en 1510 chez les Juntas, si conforme à celle de Lyon, qu'elle n'offre presque par-tout que les mêmes variantes : les deux Editions d'*Alde*, l'une de 1516. l'autre de 1519. qui ont été revûës par J. B. *Egnatius*, lequel y a joint les notes : & quoiqu'on juge peu favorablement de la doctrine & du génie de cet Editeur : le nôtre n'a pas laissé d'en faire inferer ici les Remarques, parmi lesquelles il s'en trouve quelques-unes qui ne sont pas méprisables : outre, que *Glarean*, *Casaubon* & quelques autres Commentateurs les citant souvent pour les refuter, M. Burman a cru devoir les mettre ici sous les yeux du Lecteur, pour plus grande commodité.

A l'égard des Editions de Bâle, données en 1518. 1531. 1533. & 1546. avec les Notes du fameux

Erasme, où cet Editeur fait plusieurs corrections dans le Texte de Suétone, dûës en partie à sa grande sagacité, en partie à un excellent Manuscrit de Tournai, qui lui avoit été communiqué : M. Burman s'étonne fort, que ces Editions ayant servi de modèles à presque toutes celles qui ont paru depuis chez *Colines*, les *Gryphes*, & quelques autres Imprimeurs, jusqu'à *Plantin* & *Torrentius*; les Editeurs qui sont venus postérieurement, les aient si peu consultées. Le nôtre n'a pas eu cette négligence, & a tiré aussi quelque secours de deux Editions de Strasbourg, l'une de 1515. imprimée chez *Matthias Schurer*, Libraire d'une érudition distinguée, l'autre chez *Jean Pruss*, en 1520. Quant aux 4 Editions publiées chez *de Colines* & à celles des *Gryphes* de 1534., de 1547. & de 1565. elles n'ont d'autre recommandation que celle de leur conformité avec les Editions d'*Erasme*, jointe à la beauté du papier & à l'élégance des caractères. M. Burman nous parle encore ici d'une Edition de Suétone, rare & peu connue, procurée par les soins d'*Etienne Dolet*, très-correcte, accompagnée des Notes d'*Erasme* & de *Jean Raygnier*, & mise au jour en 1541.

Il vient ensuite à l'excellente Edition de Robert *Etienne* donnée en 1543. in-8°. & que *Grævius*, qui en a beaucoup profité pour la sienne, croyoit avoir été conférée avec un Manuscrit de la Bibliothèque de *Memmes*; en quoi il s'est

trompé, l'Edition dont il s'agit s'éloignant très-souvent des leçons de ce Manuscrit, comme il est aisé de s'en appercevoir par une exacte confrontation des *variantes*. Celles qui étoient inscrites aux marges de l'exemplaire de cette Edition, dont s'est aidé M. Burman, & qui paroissent venir de bonne main, ont été transportées ici dans les notes de cet Editeur.

Celles que *Glarián* a données dans son Edition de Bâle, en 1560. se trouvent rassemblées dans celle-ci avec d'autant plus de raison, que ce Critique pénétrant & d'un jugement assez sûr, passe volontiers par dessus les moindres difficultés, pour ne s'arrêter qu'à celles que les autres Interprètes n'ont point touchées, & qu'il s'efforce d'éclaircir, ou a celles qu'il ne peut applanir à son gré, & dont il laisse la solution à la sagacité d'autrui. L'Edition de *Plantin* n'a rien de particulier, à l'exception des *variantes* qu'y a jointes *Pulman*, tirées de quelques Manuscrits, & dont les Interprètes postérieurs ont emprunté ce qu'elles leur ont présenté de meilleur.

A la suite de cette Edition, parurent les deux de *Torrentius*, l'une de 1578. en petit Volume, l'autre de 1592. considérablement augmentée quant aux Notes, lesquelles jointes à son Commentaire sur Horace, lui acquirent une grande réputation. M. Burman y fait ici quelque brèche en nous le représentant comme un Ecrivain accusé d'être plagiaire par divers Auteurs,

entr'autres par *Lipse*, qui de son côté pourroit bien mériter le même reproche de la part de *Torrentius*, dont le Suétone est antérieur aux Ouvrages de *Lipse* : ce que notre Editeur laisse indécis, ayant fait imprimer ici en entier les Notes de *Torrentius* & des extraits de celles que *Lipse* avoit inscrites aux marges de son Suétone de l'Edition de *Plantin*.

De là M. Burman passe aux Editions de *Cassaubon*, de 1555 ou 96. & de 1610. dans lesquelles cet Editeur fait profession de suivre celle de *Torrentius*, & qu'il a enrichies de son docte Commentaire, qui l'élève au-dessus de tous les Commentateurs de Suétone ; son érudition immense & une très-exacte connoissance de la Langue Grèque l'ayant mis en état de tirer de son propre fonds pour l'explication & la correction des anciens Auteurs, ce qui ne seroit jamais tombé dans l'esprit des Interprètes vulgaires. Les Notes de *Fulvio Orsini* insérées dans l'Edition de *Plantin* de 1595. se trouvent ici imprimées dans toute leur étendue, à cause de quelques *variantes* qu'elles contiennent, & qui sont dûes soit aux conjectures du Commentateur, soit au Manuscrit ancien qu'il a consulté, (dit-il, sans le désigner plus particulièrement.)

M. Burman a fait peu d'usage des remarques de Pierre *Serrius*, mises au jour dans l'Edition de Leide de 1596 : Edition peu connue pour être de ce Critique, les 2 lettres initiales de son nom étant imprimées

imprimées au bas de sa Préface , dans un ordre renversé S. P. pour P. S. Mais il n'a omis aucune des Notes de *Gruter*, non pas même celles qui appartiennent à la Jurisprudence ou à la Morale ; & cela en considération du grand nombre de *variantes* que ce Critique laborieux a recueillies de trois Manuscrits de la Bibliothèque Palatine , avec son exactitude ordinaire ; sans compter que ces Notes se trouvent comme novées dans la grande Collection des Ecrivains de l'*Histoire Auguste* , où elles ont paru pour la première fois. Notre Editeur en a adopté quelques-unes de celles de M. *Zuerius Boxhorn* , où il a cru appercevoir quelque érudition.

Au regard de celles de *Schild* , de *Pitise* , de *Babelon* & du Jésuite Portugais le P. *Almyda* , qui accompagnent autant d'Editions différentes : notre Editeur n'en a presque rien emprunté ; ces Commentateurs n'ayant presque fait autre chose que de piller leurs devanciers en ce genre , & sur-tout ceux qui ont illustré les Antiquitez Romaines , & qui sont entre les mains de tout le monde : Commentateurs , au reste , sans génie (dit M. Burman) sans érudition , sans finesse de critique , & par-là très-incapables d'éclaircir les passages épineux de Suétone.

Par la revue que nous venons de faire avec M. Burman de toutes ces Editions de Suétone , on peut juger de combien celles qu'a procurées le docte *Gravius* , en les en-

richissant de tout ce que les précédentes lui offroient de meilleur & en y joignant les sçavantes Remarques , l'emportent sur toutes les autres. Telle est 1°. l'Edition d'Utrecht de l'année 1672. 2°. celle du même endroit , de 1691. 3°. celle de 1704. la même que la précédente , excepté qu'on y a mis une nouvelle Dédicace , une nouvelle Préface , avec les Notes & les Médailles de Charles *Patin* ; 4°. l'Edition in-8°. de 1697. avec les seules Notes de *Gravius*. On trouve dans l'Edition , dont nous rendons compte , tout ce qui compose la troisième de ce sçavant Editeur , sans excepter les Notes & les Médailles de *Patin* que M. Burman étoit fort d'avis qu'on retranchât pour ne pas grossir le Volume & son prix à l'excès ; mais que les Sieurs *Wassberg* y ont voulu joindre , faisant graver en cuivre les Médailles , qui jusqu'à présent ne l'avoient été qu'en bois.

Après tout ce détail des secours que les anciennes Editions de Suétone ont fourni pour celle-ci à notre Editeur ; il ne lui reste plus qu'à nous indiquer ceux qu'il a sçu tirer d'ailleurs. Il auroit fort souhaité être à portée de consulter lui-même plusieurs Manuscrits de l'Historien Latin , conservés dans quelques Bibliothèques de France & d'Italie ; & dont quelques-uns avoient été déjà parcourus par les Editeurs précédens ; entr'autres celui de la Bibliothèque de Jean-Bapt. *Panatius* de Ferrare , par *Torrentius* ; & 4 de la Bibliothèque

Royale de Paris, par *Casaubon*, & dans cette Bibliothèque (dit M. Burman) on en compte aujourd'hui jusqu'au nombre de 14.

Mais il a trouvé dans la Bibliothèque d'Amsterdam, parmi les papiers de *Lipse* qu'on y garde, les extraits du Manuscrit de *Cujas*, conférés ci-devant par *Casaubon*; lesquels il a inférés dans cette Edition. Les variantes du Manuscrit de la Bibliothèque de *Mémoires*, sur lequel Rob. *Etienne* avoit conféré la sienne. & qui passe pour un des plus excellens, ont été recueillies ou alléguées par *Casaubon*, par *Saumaïse*, par *Vossius*, par *Gronovius*, par *Grævius*, & notre Editeur en a fait grand usage. Celles des trois Manuscrits de Florence, mentionnés par le même *Gronovius*, n'auroient pas été d'une médiocre utilité à M. Burman, s'il eut pu en avoir communication. Mais le trésor où on les conserve lui a été absolument fermé.

Il n'en a pas été de même du Manuscrit de la Bibliothèque de Harlem, dont M. *Oudendorp* son ancien Disciple, a bien voulu lui extraire les diverses leçons. Un autre de ses Eleves, M. *Drakenborch* lui a fait le même plaisir par rapport à un Manuscrit de 500 ans, qui avoit ci-devant appartenu à *Grævius*, & dont il lui a extrait les variantes. M. *Van-Staveren*, connu depuis peu par la belle Edition qu'il nous a donnée de Cornélius-Népos, lui a fait part des variantes d'un Manuscrit de la Bibliothèque de M. *Huis*: & M. Burman a aussi con-

sulté celui dont *Périzonius* avoit été possesseur, & qui avec plusieurs autres Manuscrits a passé dans la Bibliothèque publique.

Les ressources de notre Editeur auroient pu se multiplier, si l'empressement des Libraires lui eût laissé assez de tems pour les rassembler toutes. Mais il lui a fallu céder à leur impatience; outre que son âge avancé, joint aux soins qu'il donne actuellement à une entreprise plus considérable dont il s'est chargé, & qui est une nouvelle Edition de Virgile, ne lui a pas permis de faire toutes les perquisitions nécessaires pour perfectionner celle de Suétone au point qu'il l'auroit désiré.

M. Burman termine sa Préface par quelques remarques sur la division du Texte de Suétone en Livres & en Chapitres. *Casaubon* est le premier qui l'ait partagé en huit Livres, six pour les 6 premiers Césars, le septième Livre pour Galba, Othon & Vitellius, le huitième pour les trois derniers Empereurs, Vespasien, Tite & Domitien. *Boxhorn* n'a point approuvé ce partage non plus que presque tous les autres Editeurs, à la réserve de *Grævius*, qui s'est contenté de marquer à la tête de chaque Vie la division en 8 Livres; ce que notre Editeur a suivi, quoiqu'au fond, il pensât là-dessus comme *Boxhorn*, & comme tous ceux qui ont fait un Livre de chaque Vie: ce qu'il justifie par plusieurs citations.

Il relève ici la méprise de certain Jurisconsulte sur ce point, le-

quel fait assez connoître par-là combien peu la lecture de Suétone lui est familière. Notre Editeur ne le nomme point, quoiqu'il s'étende assez sur cet article; il cite seulement de lui un Livre qui a pour titre *Jurisprudentia symbolica*, ajoutant que cet Ecrivain pille à tort & à travers les Ouvrages d'autrui. M. Burman rapporte encore ici quelques fausses citations de Suétone, produites par quelques Scavans du premier ordre, & qu'il faut (dit-il) pardonner à la fragilité humaine. C'est de quoi il ne se croit pas ici plus exempt que les autres, & sur quoi il demande grace au Lecteur, s'excusant sur les differens soins qui le partagent & l'occupent journellement.

On trouve ici imprimées à deux colonnes au bas des pages les notes de tous les Commentateurs, à la réserve de celles de *Grævius*, de

Théodore *Murellus* & de *Putius*, renvoyées, ainsi que plusieurs Inscriptions, au second Volume, dont elles remplissent une partie. Elles sont suivies des Dédicaces & des Préfaces qui sont au nombre de 30, & qui ont paru à la tête des Editions antérieures; après quoi viennent trois Tables; la première de tous les termes contenus dans le Texte, laquelle est due à *Matthias Bernegger*; la seconde des Matières & des mots sur quoi roulent les notes: la troisième des Auteurs corrigés ou expliqués. Du reste cette Edition n'a rien, ni pour l'exactitude de la correction, ni pour le papier, ni pour les caractères, qui prévienne fort avantageusement les Lecteurs: & c'est grand dommage; car elle méritoit d'être des plus parfaites à tous ces égards.

PENSEES DIVERSES SUR L'HOMME. A Paris, chez *Nyon* fils, Quai des Augustins, près le Pont Saint Michel, à l'Occasion. 1738. in-8°. pag. 311. sans compter la Préface de 22.

CET Ouvrage est de M. *Pecquet*, qui avoit déjà donné au Public la Traduction de l'*Amince du Tasse*, du *Passor-Fido*, de l'*Arcadie de Samazar*, & un *Discours sur l'Art de négocier*. Nous avons rendu compte de ce dernier Ecrit dans le Journal de Décembre 1737. C'est en grande partie un Traité de Morale. L'art des Négociations suppose la connoissance de l'homme & des hommes; &, toutes choses égales d'ailleurs, celui

qui les connoît le mieux, le Philosophe moral qui a le plus réfléchi sur leur differens caractères, doit être le plus habile Négociateur.

Le titre de l'Ouvrage que M. P. offre aujourd'hui au Public peut rebuter un grand nombre de Lecteurs. Les uns n'aiment point la morale; les autres la croient épuisée. M. P. prouve aux premiers l'importance de l'étude de l'homme, & aux autres que c'est un sujet inépuisable. La bonne maniere de

prouver ce dernier point, seroit de donner en effet du nouveau. On a droit d'en exiger. Mais il y auroit de l'injustice à ne vouloir que du nouveau. Ce qui a déjà été dit est nécessaire pour amener & pour fonder ce qui ne l'a pas encore été.

Il y a entre les hommes une infinité de différences. » Dans le Tableau général de cet Univers, » chacun forme, pour ainsi dire, » une nuance particulière qui ne » ressemble à aucune des autres » couleurs ». Sur cela M. P. s'étonne que tant d'Auteurs, *Plutarque* entr'autres, ayent entrepris de faire des parallèles entre divers grands Hommes. Il est impossible, dit-il, de trouver entre deux hommes quelque point de ressemblance exacte. Mais ce n'a point été non plus le but de ceux qui ont fait de ces parallèles. Ils ont voulu au contraire marquer les différences fines que met entre les mêmes vertus, les mêmes vices, les mêmes talens, la différence des tempéramens, de l'éducation, des Pays, des siècles. Ils ont voulu faire voir, par exemple, que quoiqu'*Alexandre* & *César*, le grand *Condé* & M. de *Turenne* fussent tous de très-vaillans hommes, il y avoit cependant entre la valeur des uns & des autres des différences très-réelles. En un mot ils ont cherché le point de différence dans la ressemblance. Plus ils ont eu d'esprit, mieux ils ont su le saisir. Plus ces Peintres étoient habiles, & faisoient ressembler, plus les portraits qu'ils ont tracés sont différens les uns des autres.

Il s'en faut bien que nous ayons des termes pour marquer toutes les différences que nous appercevons entre les hommes; & plus on voit finement, plus on est embarrassé à s'exprimer. De-là le vague & la généralité de la plupart de nos jugemens. C'est un homme d'esprit, dit-on de quelqu'un, qui en effet a de l'esprit; & un moment après on dit la même chose d'un second, d'un troisième &c. C'est toujours la même formule, malgré les différens degrez & les différentes sortes d'esprit. Faut de termes pour chaque idée précise, on ne sçauroit la communiquer. Ainsi l'imperfection des Langues retarde le progrès des connoissances, & sur-tout de la justesse de l'esprit.

Ce ne sont pas ceux qui ont le plus étudié l'homme, qui se flatter de le mieux connoître. Aussi M. P. avoit-il que malgré tous les soins qu'il a donnés à cette étude, il n'y a encore réussi que bien imparfaitement. Cependant il croit pouvoir offrir au public le fruit de ses méditations. Si bien des gens en sçavent plus que lui, il y en a encore davantage qui en sçavent moins. » Tout homme, dit-il, qui a » quelque acquis, peut, sans de- » voir pour cela être taxé d'amour » propre, se flater de trouver plus » de gens qui lui diront, *je vous » remercie*, que de gens en état de » lui dire, *vous sçavez tout cela* » & plus.

M. P. fait ici quelques réflexions sur l'Essai sur l'Homme par M. Pope. Cet Ouvrage, tout admirable qu'il

lui paroisse, ne l'a point rebuté de travailler au sien. » Si cet Essai, dit-il, contient, comme je le crois, » des opinions singulieres, & singulierement développées, peut-être même des pensées un peu » hazardées, il me semble au » moins qu'à mesure que l'on » avance dans cette lecture, l'esprit se trouve plus disposé à se » développer & à produire de nouvelles idées plus lumineuses que » l'Essai même qui cependant en est véritablement la source. Je ne le » nomme qu'un canevas, parce qu'effectivement il me paroît que c'est » une pure ébauche dans laquelle » on peut aisément trouver la matière d'un long & vaste Ouvrage.

Ce jugement est, comme on voit, mêlé de critiques & de louanges, & il en est d'autant plus juste. Quoiqu'il en soit, tout le monde convient que l'Essai de M. Pope est un Livre qui fait penser.

L'Ouvrage de M. P. est divisé en deux parties. L'Homme considéré en lui-même est le sujet de la première. Dans la seconde l'Auteur le considère par rapport à la Société.

Il s'est attaché à peindre les hommes tels qu'ils devroient être, & non tels qu'ils sont. Pour cela il a oublié tous les individus existans. Malgré tous mes soins, dit-il, je ne les aurois peut-être point qu'avec adulation ou qu'avec humeur. Cela fait un Livre bien différent de celui de la *Bruyere*, qui annonce les caractères & les mœurs de son siècle.

Cet Ouvrage est écrit avec plus de

méthode qu'il n'y en paroît à la première vûe; & il nous seroit aisé d'en donner un Extrait suivi. Mais nous avons remarqué que la sèche- resse inséparable de ces sortes d'Analyses, en dégoûte la plupart des Lecteurs. Ils aiment mieux que par quelques morceaux détachés, & accompagnés de quelques réflexions, on les mette en état de juger du tour d'esprit de l'Auteur & du caractère de son Livre.

Au commencement de sa première partie M. P. s'étend beaucoup sur la difficulté de connoître & de définir l'homme. Cette difficulté vient de ce qu'on trouve en lui un assemblage de qualitez opposées, & *destructives* l'une de l'autre; de ce que par la liaison intime du corps & de l'ame, liaison qui fait dépendre celle-ci des objets extérieurs, il est impossible que nous soyons long-tems les mêmes; de ce que les années & la succession des âges amènent d'autres pensées, d'autres goûts, d'autres passions; enfin de ce qu'on se masque & de ce qu'on se déguise. L'art ajoute encore de nouvelles voiles à ceux dont la nature nous a enveloppés. Le masque tombe; on croit voir le visage; & l'on ne voit qu'un autre masque plus adroit que le premier. De-là vient, dit M. P. que les honnêtes gens sont si souvent la victime des méchans. La probité est toujours accompagnée de confiance, comme la méchanceté de défiance, parce qu'on juge d'autrui par soi-même. » On ne » pense assurément point, ajoute

» notre Auteur, que la probité soit
 » incompatible avec l'esprit & les
 » lumieres ; mais il est constant
 » qu'elle nous rend moins précau-
 » tionnés ; & il est si peu de gens
 » de probité qui puissent se vanter
 » de n'avoir jamais été la dupe de
 » personne, que j'excuserois vo-
 » lontiers quelqu'un qui sentiroit
 » quelque préjugé contre celui qui
 » réellement n'auroit jamais été
 » trompé. Aussi ferois-je de l'honnê-
 » te homme mon ami, & je n'en
 » ferois pas toujours mon conseil.

M. P. dit que les hommes sont quelquefois trop méchans pour vouloir se donner la peine de se composer un masque de vertu. Si cela étoit, les plus méchans seroient les moins dangereux. Mais la peine qu'il y a à se déguiser n'est pas toujours proportionnée au degré de méchanceté. La force & l'adresse nécessaires pour paroître tout autre qu'on n'est, se rencontrent souvent avec la méchanceté la plus extrême ; & d'un autre côté les personnes qu'un caractère bouillant & impétueux rend incapables de dissimulation & d'hypocrisie, sont rarement bien méchantes.

» Si les hommes sont assez de
 » cas de la vertu pour sentir le be-
 » soin qu'ils ont quelquefois d'en
 » emprunter le masque, ne sont-
 » ils pas bien reprehensibles de fuir
 » la réalité de ce qu'ils trouvent
 » aimable ? « De ce que les hom-
 » mes cherchent à paroître vertueux
 » sans l'être, il ne s'ensuit pas qu'ils
 » trouvent toujours la vertu aimable

& estimable : il suffit pour en em-
 prunter le masque de la croire utili-
 le & de la voir estimée. Il est avan-
 tageux d'en avoir les apparences ;
 il seroit pénible d'en avoir la réalité.
 L'hypocrisie est un hommage que le vice rend à la vertu, en ce
 sens qu'elle est un témoignage que
 la vertu est encore en honneur.
 Mais dans un autre sens elle la des-
 honore, en se faisant passer pour
 elle, en la faisant servir à l'exécu-
 tion de ses indignes projets, &
 sur-tout en l'exposant aux soup-
 çons des gens de bien même.
 Quelle douleur pour ces gens de
 bien d'être obligés de se défier les
 uns des autres par l'extrême perfec-
 tion, si cela se peut dire, où l'on
 a porté l'art de l'hypocrisie !

Notre Auteur amené par la
 suite de ses réflexions à parler de
 l'envie, en fait le portrait suivant.

» Jamais à notre gré un bon-
 » heur n'a été mérité. S'il semble
 » être l'effet du hazard, aussi-tôt
 » nous nous élevons contre la for-
 » tune, nous la trouvons aveugle.
 » Nous sommes étonnés qu'elle se
 » soit aussi grossièrement méprise.
 » Nous maudissons notre destinée,
 » comme si elle n'étoit pas dirigée
 » par quelque chose de supérieur
 » qui décide souverainement du
 » sort des hommes. Si c'est une
 » affaire de grace émanée de la
 » main du Souverain, nous fron-
 » dons la faveur, nous blâmons le
 » mauvais choix, nous crions
 » contre une préférence injuste à
 » nos yeux, nous arborons un air
 » de bons citoyens pour plaindre

» ce pauvre état , ou les préven-
 » tions & les personnalitez déci-
 » dant du choix des hommes , sans
 » examen , ou sans discerne-
 » ment , & ce même état que nous
 » affectons de plaindre , nous pa-
 » roîtroit conduit par l'équité &
 » par la justice , si les graces qui
 » dépendent de celui ou de ceux
 » qui gouvernent , n'étoient ré-
 » pandues que sur nous ou sur les
 » nôtres. Telle est l'injustice infé-
 » parable de la jalousie toujours
 » aveugle , & qui fait que dès l'in-
 » stant que nous croyons voir un
 » heureux , nous travaillons à son
 » malheur.

M. P. donne beaucoup de pou-
 voir à l'éducation , & peut-être
 plus qu'elle n'en a en effet , lors-
 qu'il dit , » on croit pouvoir dé-
 » montrer qu'un jeune homme qui
 » n'aura jamais entendu que des
 » maximes sages & mesurées , qui
 » n'aura jamais vu que des exem-
 » ples vertueux & purs , quelque
 » caractère qu'il ait apporté en
 » naissant , n'aura pas plus de pei-
 » ne à pratiquer la vertu , qu'un
 » autre auroit de penchant au vice.

On ne risque rien , à exagérer
 un peu le pouvoir de l'éduca-
 tion. On la négligerait peut-
 être si l'on n'en attendoit précisé-
 ment que ce qu'elle peut produire ,
 & on auroit grand tort de la négliger.
 Si elle change peu chaque
 homme en particulier , ce léger
 changement opéré sur la multitude
 des hommes influe beaucoup sur
 la société. Enfin un grand nombre
 d'hommes naissent indéterminés ,

pour ainsi dire , entre le vice & la
 vertu ; & c'est la bonne ou la
 mauvaise éducation qui les décide
 pour l'un ou pour l'autre.

Quelques pages plus bas M. P.
 fait la supposition suivante. » Sup-
 » posons , dit-il , deux enfans de
 » même pere & de même mere ,
 » nourris par la même nourrice ,
 » ayant à peu-près une santé égale ,
 » à qui l'on aura toujours donné
 » des principes & tenu un langage
 » commun , en un mot , entre l'é-
 » ducation desquels on aura eu
 » soin de ne mettre ni de laisser
 » introduire la plus légère diffé-
 » rence que ce puisse être , tant sur
 » le fond que sur la méthode ; en-
 » fin qui devenus plus grands n'au-
 » ront vu que les mêmes compa-
 » gnies , & ne se feront pas quittés
 » un seul moment. Cette combi-
 » naison peut se rencontrer une
 » fois , parce qu'elle n'est pas phy-
 » siquement impossible. Je suis
 » convaincu que ces deux enfans
 » auront une entière conformité
 » de caractère & d'inclinations ,
 » qu'ils se ressembleront dans tou-
 » tes les qualitez essentielles , ne
 » différant que par la maniere plus
 » ou moins vive de les manifester ,
 » & que s'il peut se trouver d'ail-
 » leurs quelque différence entre
 » eux , elle ne roulera que sur l'é-
 » tendue & la portée de l'esprit
 » &c. « Il n'y a pas lieu de croire
 que l'expérience justifiât ce que
 prétend ici notre Auteur ; ou plû-
 tôt l'expérience est toute faite , &
 se renouvelle tous les jours à la
 campagne. La chasteté conjugale y

regne encore, & les peres y font communément assez sûrs. On n'y connoît point les nourrices étrangères; & les enfans allaités par leurs meres, reçoivent ensuite la même éducation, & voyent les mêmes compagnies. Cependant quelle différence ne remarque-t-on point entr'eux à tous égards dès leur plus bas âge? Différence qui croît avec les années, malgré tout ce qui tend à l'anéantir. Chacun a ses vertus, ses vices, ses inclinations, son caractère, son esprit & son cœur. Cela est assez difficile à expliquer; & on seroit tenté de nier le fait, s'il n'étoit pas prouvé par l'expérience. Il se fait dans les enfans de la même famille des combinaisons infiniment variées des qualitez du pere & de la mere. Quelquefois même l'un tient presque tout du pere, & l'autre de la mere, pendant qu'un troisième ne leur ressemble pas plus qu'un enfant d'une autre famille. Tels sont les jeux de la nature.

M. P. remarque fort bien en parlant de l'origine des vocations qu'il y a des goûts naturels pour certains états; mais qu'il y en a aussi qui n'ont pour principe que les préjugés de l'éducation, de l'exemple &c. Et la preuve en est qu'on voit tous les jours des gens réussir & se plaire dans des états qu'ils avoient commencé par détester, pendant que d'autres se montrent tout-à-fait incapables des professions qu'ils avoient embrassées avec le goût le plus marqué. C'est aux parens à tâcher de bien distinguer ces diffé-

rentes voix qui parlent dans les enfans. Il faut sans doute étudier leurs inclinations, qui annoncent souvent leurs dispositions; mais faut étudier avec plus de soin encore la source de ces inclinations. Celles que donne la nature sont les seules durables; & ce sont aussi les seules qui fassent preuve de capacité.

Le choix d'un état est d'autant plus important que c'est de là principalement que dépend le bonheur du reste de la vie. M. P. dit de fort belles choses sur cette matière si intéressante du bonheur. Il montre très-bien comment le dégoût qui suit la possession de ce qu'on a le plus désiré, & l'inconstance qui fait courir après de nouveaux objets, bien loin d'être dans l'homme une foiblesse & une bizarrerie, sont au contraire la preuve de son excellence & de sa dignité. L'homme possédant tout, sent encore au dedans de lui-même un vuide immense. C'est que tout & peu sont la même chose à l'égard d'une capacité infinie. Le pauvre & le riche sont également pauvres.

Avouons pourtant que la grandeur & la foiblesse de l'homme s'opposent tour à tour à son bonheur. Tantôt les objets ne lui offrent point de plaisirs dignes de lui; tantôt il est hors d'état de goûter ceux qu'ils lui offrent. Tantôt il use & il épuise les objets; tantôt ce sont les objets qui l'usent & qui l'épuisent lui-même.

M. P. remarque ingénieusement qu'il

qu'il y a plus de gens qui font un bon usage de leur fortune, qu'il n'y en a qui le soient proposé ce bon usage, lorsqu'ils ont désiré de s'enrichir & de s'élever. En effet la prospérité nous rend quelquefois meilleurs. On use bien de ce qu'on a mal acquis ; & la jouissance expose à moins de tentations que le désir. » En général, *ajoute* » notre Auteur, quand nous sommes occupés de quelque désir, nous serions bien embarrassés à en produire quelque motif qui fut digne de louange.

Dans la seconde partie de cet Ouvrage, M. P. considère l'homme par rapport à la société. On y trouvera un grand nombre de réflexions fort sentées sur l'amour qui devrait nous unir tous, & sur nos devoirs réciproques les uns envers les autres. L'Auteur examine le proverbe, que *charité bien ordonnée commence par soi-même*, & s'élève contre l'abus grossier qu'on en fait tous les jours. En effet sous prétexte qu'il est naturel & permis de se préférer aux autres, l'occasion ne se présente presque jamais où l'on se croie obligé de faire du bien, parce qu'on ne peut guères donner, sans se priver de ce qu'on donne, & ainsi sans préférer les autres à soi. Notre Auteur met de sages restrictions au proverbe en question. Il n'est vrai tout au plus que lorsqu'il s'agit d'une place ou d'un avancement qui nous conviennent, & qu'un autre nous sollicite de lui procurer à notre préjudice. » Encore même dans ce cas

Decembre.

» faudra-t-il examiner si celui qui nous vient solliciter, n'est pas dans un état de besoin qui lui rende nécessaire ce qu'il demande, & qui ne seroit pour nous qu'un rang des choses superflues ; car dès que notre besoin est moindre, & que ce dont il s'agit n'est pas pour nous également nécessaire, ce ne sera plus le cas d'aller le guer le proverbe &c. C'est ce pendant la raison la plus commune par laquelle les hommes répoussent aux reproches que l'on peut leur faire sur les actions, qui décèlent peu d'amour pour leur prochain.

Il est une espèce de gens qui paroissent remplir tous les devoirs de la société ; ce sont ceux qui se font une étude particulière de plaire à tout le monde. Mais, selon notre Auteur, ce sont assez souvent ces sortes de gens sur lesquels on peut le moins compter pour les parties essentielles de la société. C'est par intérêt & non par bonté de cœur qu'ils sont si doux, si attentifs, si prévenans. Les plus suspects sont les flatteurs. » Quelqu'un qui soie beaucoup, ne doit pas être censé ne manquer que par le discernement.

L'excès opposé n'est pas moins blâmable ; & M. P. peint à leur tour ceux qui par misanthropie ou par malignité ne loient jamais, & censurent toujours. L'honnête homme n'est point faux ; mais il est indulgent & poli ; & s'il faut porter des vertus dans la société, il faut tâcher aussi d'y répandre des

Z z z z

agréments. De-là il s'enfuit que les personnes peu démonstratives, quoique sensibles au fond, doivent faire quelque effort sur elles-mêmes, sans sortir néanmoins de leur caractère, sans aucun empressément affecté, pour témoigner aux autres les sentimens d'estime & d'amitié qu'elles ont pour eux. Sans

cela on les croiroit indifférentes & méprisantes. Mais en voilà assez pour inspirer le desir de lire un Ouvrage rempli de tant de sages préceptes. On les trouvera sur-tout dans la seconde partie, qui peut être regardée comme un bon abrégé de morale.

COURS DE CHIRURGIE, DICTÉ AUX ECOLES DE Medecine de Paris, par M. Elie Col de Villards, Docteur en Medecine de la Faculté de Paris, Ancien Professeur de Chirurgie, en Langue Française. A Paris, chez Jean-Baptiste Coignard, Imprimeur du Roi, & Antoine Boudet, Libraire. 1738. Deux Volumes in-12. Tome I. pag. 462. Tome II. pag. 378.

CE Cours de Chirurgie doit être lu avec précaution, vu qu'il contient, par surabondance, quantité de choses qui n'appartiennent nullement à la Chirurgie, & que des Lecteurs peu éclairés pourroient s'imaginer lui appartenir : ce qui, contre l'intention de l'Auteur, jetteroit beaucoup de confusion dans l'idée qu'on doit se faire de cet Art : en voici quelques exemples. On expose d'abord, ce que c'est que les Elémens, ce qu'ils sont, étant considérés comme seuls, & ce qu'ils sont, étant considérés comme unis. Les élémens, dit-on, considérés comme seuls, se définissent des corps simples qui ne peuvent se résoudre en d'autres corps d'une nature différente, & les élémens considérés comme unis se définissent des corps simples dont tous les mixtes sont composés, & dans lesquels les mixtes se resol-

vent par leur dernière analyse.

On remarque ensuite qu'Empédocle, Hippocrate, & plusieurs autres, tant Philosophes proprement dits, que Medecins, ont regardé le feu, l'air, l'eau & la terre, comme principes de tous les corps ; Que selon Aristote, la matiere & la forme sont deux principes positifs ; Qu'il y en a un troisième qu'ils appellent privation, & qu'ils n'admettent que comme principe négatif, parce qu'il n'entre point dans la composition des corps.

On remarque encore que Thalès Milésien, & Wanhelmont, admettoient l'eau pour principe général, & même pour principe unique ; Que Democrite & Epicure prétendoient : qu'il n'y avoit d'autres principes de tous les corps, que les atômes ; Que Gassendi & plusieurs modernes adoptent ce Système, à la différence

qu'ils ne croient pas , comme faisoit Epicure , que les atômes soient de toute éternité.

On touche encore plusieurs autres questions philosophiques , savoir , par exemple , s'il y a du vuide dans la nature ? si les Cartésiens ont raison de borner le nombre des élémens à la matiere globuleuse & à la matiere rameuse ? Si les définitions qu'ils donnent de la matiere subtile , de la globuleuse , & de la rameuse , sont valables ou non ? Si la matiere est bien définie une substance étendue en longueur , largeur , & profondeur ? S'il y a des tourbillons ou s'il n'y en a pas ; & en cas qu'il y en ait , si le Soleil en est le centre ?

Nous ne finirions pas si nous voulions rapporter tous les articles de ce genre qui sont ici traités. L'Auteur vient ensuite aux principes de Chirurgie , & il en prend occasion de parler des choses naturelles qui entrent dans la composition du corps humain. Il raisonne fort sçavamment sur ce qui concerne les élémens , les tempéramens , les parties , les humeurs , les esprits. Cet article des esprits est un de ceux sur quoi il s'étend le plus.

Il dit qu'on entend en Medecine par le mot d'*esprits* , une substance imperceptible très-fluide , très-subtile , pure , légère , élastique , & très-active , séparée du sang arteriel dans la substance cendrée du cerveau , du cervelet & de la moëlle de l'épine , poussée dans les fibres de la substance médullaire , &

distribuée par le moyen des nerfs qui en sortent , à toutes les parties du corps , pour l'exercice de ses fonctions.

Notre Auteur examine ici diverses questions sur l'origine , sur la nature & sur l'usage des esprits , après quoi il vient aux fonctions du corps , lesquelles se distinguent , selon lui & selon la plupart des Auteurs , en *naturelles* , en *vitales* , & en *animales* , il explique en détail chacune de ces fonctions , ce qu'il ne peut faire sans parler du muscle , qu'il définit une partie organique composée principalement de fibres morrices , réunies & appliquées les unes auprès des autres , disposées par faisceaux ou paquets , renfermés chacun dans une cloison ou gaine membraneuse & cellulaire , & revêtus tous ensemble , d'une membrane fine qui paroît une continuation des gaines membraneuses. Cette définition du muscle est suivie d'une explication du mouvement musculaire , laquelle conduit l'Auteur à conclure que c'est par le moyen des nerfs que se fait le mouvement dont il s'agit , & comme M. Col de Villars a montré , en parlant des esprits , que l'action des nerfs ne procède que du cours de ce liquide spiritueux , il prétend qu'on doit attribuer à ces mêmes esprits la cause immédiate & prochaine du mouvement des muscles , & voici comme il s'explique sur ce sujet :
 » Quand les esprits , dit-il , sont
 » poussés avec plus de force qu'à
 » l'ordinaire dans les nerfs , par le

» commandement de la volonté, ou
 » par quelque autre cause, qui les ex-
 » cite, tous les rameaux nerveux
 » déchargent cette lympe spiri-
 » tueuse dans les cellules des fibres
 » charnuës avec lesquelles ils com-
 » muniquent, ou plutôt qui en
 » sont les continuations : cette
 » lympe en remplissant & gonflant
 » ces cellules, écarte leurs parois ou
 » leurs angles obtus, élargit leurs
 » angles aigus, raccourcit par con-
 » séquent les fibres, & fait ainsi
 » contracter le muscle. Dans les
 » ces cellules, écarte leurs parois ou
 » leurs angles obtus, élargit leurs
 » angles aigus, raccourcit par con-
 » séquent les fibres, & fait ainsi
 » contracter le muscle. Dans les
 » plus fortes contractions les cellu-
 » les s'arrondissent, & par consé-
 » quent s'accourcissent davantage.
 » Dans les contractions foibles &
 » médiocres ces cellules devien-
 » nent ovales, & s'accourcissent
 » moins, parce que leurs angles ai-
 » gus sont moins éloignés.

La connoissance de cette méchanique, comme on voit, convient mieux aux Medecins qu'aux Chirurgiens. Ce que notre Auteur ajoute immédiatement après, est de même nature. Il n'est pas nécessaire, poursuit-il, » que les esprits soient poussés dans les nerfs en » grande abondance & avec force » pour faire contracter promptement les muscles. Si l'on fait attention 1°. à la petitesse des cellules ou vésicules des fibres musculaires, qui est telle qu'elle ne se manifeste pas à notre vûe : 2°. à la multiplicité de ces vésicules & des fibres nerveuses qui s'y confondent, en sorte qu'on ne sauroit assigner un point qui ne renferme une de ces fibres : 3°. à la

» finesse des filets nerveux qui sont
 » si déliés, que suivant la décou-
 » verte de Lewenhoeck, une petite portion de nerf grosse comme trois poils de barbe, est composée, pour le moins, de mille petits tuyaux disposés en spirale; on concevra sans peine, qu'une quantité infiniment petite d'esprits, ou de suc nerveux, est capable de produire dans un moment, la plus forte contraction des muscles. En effet, continue l'Auteur, plus les vésicules se trouvent diminuées, moins il faut de liquide à proportion, pour les remplir, & leur communiquer la même force qu'auroit une vessie dont elles égaleront toutes ensemble le diamètre.

Notre Auteur pour rendre la chose sensible, suppose qu'une grosse vessie élève en se gonflant, un poids à la hauteur d'un pied; cela posé, il remarque que cent petites vessies, dont chacune ne fera que la centième partie de la grosse, élèveront le même poids à la même hauteur; que cependant il faudra dix mille fois moins de fluide & de force pour les gonfler toutes; parce que les vessies, ainsi que les sphères, & que tous les corps semblables, sont comme les cubes de leurs diamètres; d'où M. Col de Vilars conclut, que si la grandeur des vessies est diminuée, & que leur nombre soit augmenté, une moindre quantité de fluide & une moindre force suffiroient pour les

gonfler : or les cellules ou vésicules des fibres charnuës des muscles , sont infiniment petites , & infiniment multipliées ; donc , conclut-il encore , la quantité & la force du fluide qui doit les gonfler , se trouvent infiniment diminuées , sans que l'effet soit moindre ; aussi le gonflement des muscles est-il quelquefois insensible ; l'exemple d'une corde mouillée vient ici à l'appui de ce que dit notre Auteur , une petite quantité d'eau insinuée entre les fils d'une corde , lui donne tant de force , qu'encore que cette corde ne paroisse pas se gonfler , elle élève néanmoins un poids considérable attaché à son extrémité. Il en est de même des fibres charnuës , car elles doivent être considérées comme autant de cordons composés de vésicules ; or ces vésicules étant gonflées toutes à la fois , elles n'ont besoin par conséquent que d'une quantité infiniment petite de fluide pour être gonflées , & il ne faut pour cela qu'un reins infiniment petit , d'autant plus que recevant chacune , au moins une fibre nerveuse , le suc nerveux s'insinue dans toutes en même tems , & produit d'autant plus efficacement son effet , qu'il y est envoyé par des tuyaux très-longs & très-petits , toujours pleins d'un bout jusqu'à l'autre.

M. Col de Vilars se fait ici une objection : s'il étoit vrai , dit-il , que le mouvement volontaire s'exécût par le cours des esprits , il semble qu'au lieu de ne remuer qu'une partie quand nous la vou-

lons faire agir en particulier , nous devrions aussi , sans pouvoir nous en empêcher , remuer en même tems toutes les parties qui reçoivent des rameaux d'un même cordon de nerf , puisque les esprits qui coulent par ce cordon , devroient se répandre dans toutes ces branches. M. Col de Vilars répond à cela , que la même difficulté se trouveroit dans le Système de ceux qui prétendent que l'action des nerfs ne consiste que dans des vibrations semblables à celles des cordes d'instrument , parce qu'un nerf ne sauroit être ébranlé que toutes ses branches , ne le soient aussi , sur quoi il remarque qu'il n'en est pas des nerfs comme des artères. Ces derniers vaisseaux n'ont qu'une seule cavité dans les rameaux de laquelle le sang poussé par le cœur est obligé de se distribuer également , au lieu que les nerfs étant composés d'un nombre considérable de filers , tous continus , depuis leur origine jusqu'à leur insertion , l'ame peut déterminer le cours des esprits dans les seuls filets qui se rendent à la partie que nous voulons mouvoir , sans le pousser dans les autres , & cette raison prouve , dit M. Col de Vilars , que ce n'est point par de seules vibrations & contractions de nerfs sans le secours d'aucun fluide , que s'exécutent les mouvemens de notre corps. Si cela étoit , poursuit-il , l'ame n'auroit point le pouvoir d'agiter & de faire contracter un seul filet de nerf , sans ébranler en même tems tous ceux dont il est

composé , puisqu'ils sont étroitement unis ensemble par des cloisons membraneuses de la pie-mere.

A la contraction des muscles succède ici leur relâchement. Notre Auteur prétend que ce relâchement arrive lorsque les esprits cessent d'être poussés dans les muscles avec plus de force qu'à l'ordinaire ; ou que l'ame les détermine à couler dans des muscles Antagonistes ; ou qu'ils rentrent dans la voye de la circulation par les racines des veines , tant sanguines que lymphatiques , ou qu'ils s'exhalent par la transpiration. Une autre raison que notre Auteur apporte encore de ce relâchement , c'est que le sang arrêté & accumulé dans les artères à l'entrée des muscles pendant leur contraction , surmonte enfin , par les impulsions réitérées , la résistance que lui apporte le gonflement des cellules nerveuses , ce qui fait que personne ne peut tenir long-tems les muscles en contraction.

M. Col de Vilars , après avoir discoursu en Physicien , sur le mouvement des muscles , vient à l'explication des maladies externes qui peuvent affliger le corps humain , telles que sont les tumeurs , les playes , les ulcres , les luxations & les fractures , il commence par les tumeurs en général , après quoi il traite de chacune en particulier. Il définit la tumeur , *une élévation contre nature , qui survient à quelque partie de notre corps* ; on ajoute , dit-il , ce mot de *contre nature* , pour distinguer la tumeur ,

des élévations naturelles , telles que sont le nez , les oreilles , le menton , les mamelles , &c. Les tumeurs sont de plusieurs sortes , sçavoir , les tumeurs de parties molles , comme les vraies hernies ; les tumeurs de parties dures , comme les exostoses & celles qui sont faites par la luxation , ou le déplacement des os , les tumeurs produites par des corps étrangers comme par une balle de plomb ou tout autre corps externe qui étant engagé dans quelque partie y fait éminence , les tumeurs engendrées par des humeurs dans quelques parties molles du corps , ce qui les fait appeller proprement *Tumeurs humorales*. M. Col de Vilars ne parle dans ce Livre que de celles-ci , il renvoie les autres aux opérations.

Les tumeurs humorales sont des élévations contre nature , qui surviennent aux parties molles de notre corps , par le séjour & l'accumulation de quelque humeur , & qui en blesse les fonctions.

Gui de Chauliac , à l'exemple de Rasis , d'Avicenne & de tous les autres Arabes , donne , contre l'usage des Grecs , le nom d'Apostème à toutes sortes de tumeurs , quoi que le mot *ἀποστήμα* signifie plus particulièrement un abcès.

Les Anciens , à ce que remarque M. Col de Vilars , prétendoient qu'il n'y avoit point de tumeurs humorales sans solution de continuité , & que les humeurs qui s'y accumuloient , s'infiltoient entre les parties unies & les séparaient. C'est pourquoi ils ont défini la tu-

meur une *solution de continuité*, provenant de quelque humeur arrêtée & accumulée dans une partie, mais notre Auteur prétend que les humeurs ne sont pas extravasées dans les tumeurs, qu'elles sont souvent renfermées dans leurs propres vaisseaux, & ne sont que les gonfler, sur-tout dans les commencemens, & qu'ainsi il n'y a pas toujours solution de continuité.

On distingue quatre genres de tumeurs, le *phlegmon*, l'*Erysipèle*, l'*Oedème*, & le *Skirrhe*. Les deux premières sont inflammatoires, les deux dernières sont froides, c'est-à-dire exemptes d'inflammation, à moins qu'elles ne participent des deux premières. M. Col de Vilars admet aussi la division ordinaire des tumeurs en *internes* & en *externes*, en *essentiels* & en *critiques*. Les essentiels sont celles qui ne dépendent d'aucune autre maladie; les critiques celles qui se font par manière de crise, & qui sont les effets d'une maladie primitive, comme le *Bubon pestilentiel*, l'*Anthrax malin*, les *pustules de la petite-vérole*, & toutes les tumeurs qui se forment par translation de l'humeur morbifique du dedans au dehors, ou d'une partie à une autre.

Les tumeurs prennent aussi différents noms, par rapport à leur consistance, à l'endroit qu'elles occupent, aux accidens qui les accompagnent, à la ressemblance qu'elles ont avec certaines choses, ou par rapport au tems où elles paroissent.

L'origine des tumeurs, leur

manière de se terminer, leurs signes diagnostiques & leurs signes pronostiques, offrent ici à l'Auteur une abondante matière. Quant à la manière dont elles se terminent, il remarque qu'elles finissent ou par résolution, ou par suppuration, ou par endurcissement, ou par gangrène, ou par délitescence.

La résolution est un relâchement qui se fait du tissu de la tumeur, & une dissipation de l'humeur qui y est contenue, laquelle est devenue assez subtile pour l'exhaler, ou par la transpiration, ou par la voye de la circulation. Les signes de la résolution sont 1°. la diminution de la tumeur, de la chaleur, de la douleur, de la tension, de la dureté, de la pulsation: 2°. la démangeaison de la peau qui est légèrement irritée par l'acreté de l'humeur qui transpire: 3°. la liberté & la légèreté de la partie tuméfiée: 4°. la moiteur & espèce de rosée qui se trouve sur la peau ou sur les emplâtres.

La suppuration est une conversion de l'humeur morbifique en pus, ou en une matière analogue au pus. M. Col de Vilars entre ici dans une explication que les Anatomistes Physiciens ne désapprouvent sans doute pas; il prétend que la conversion dont il s'agit, est une décomposition du sang arrêté avec sa partie blanche ou lymphatique, dans le volume de la tumeur: cette décomposition lui paroît produite, 1°. par l'action du cœur, & par la lyssole ou réaction des artères, 2°. par le mouvement

intestin du liquide , & voici comme il s'explique sur ce sujet : le cœur , à chaque battement pousse toujours de nouveau sang à la partie engorgée. Ce sang ne pouvant continuer son chemin , à cause de l'obstacle qu'il y trouve, gonfle extraordinairement les extrémités des arteres. Ces vaisseaux fort élastiques , se contractent avec une force égale à celle qui les a dilatés , & par leur réaction ou systole , pressent & compriment le liquide qu'ils contiennent. Ce liquide éprouve donc alternativement de la part du cœur & des arteres , de nouveaux coups , qui le froissent , & ces coups agissent non seulement sur lui , mais aussi sur tout celui qui séjourne dans la tumeur. Les fibres mêmes de toute la partie engorgée , étant extrêmement rendues , contribuent encore par leurs contractions à l'agiter & à le briser.

Tous ces mouvemens excitent une grande chaleur ; cette chaleur fait considérablement raréfier les particules d'air , renfermées & resserrées dans le sang. Ces particules d'air obtenant par leur raréfaction , beaucoup plus de volume qu'à l'ordinaire , en font éclater les globules. Le sang se trouve donc exposé dans l'ouvrage de la suppuration , à trois sortes de mouvemens ; les deux premiers se font par les contractions alternatives du cœur & des arteres , ainsi que de toutes les fibres de la tumeur. Ce sont des espèces de triturations ou broyemens qui agissent de la circonférence au centre. Le troisième s'exécute par

la raréfaction de l'air renfermé dans les globules du sang ; c'est un mouvement intestin , une espèce de fermentation qui agit du centre à la circonférence. Ce sont des tourbillons , qui tâchent de s'agrandir , & d'écarter tout ce qui s'oppose à leur expansion , & c'est ainsi que ces trois mouvemens opposés & alternatifs , défont les principes du sang , le décomposent , & le convertissent en pus.

Notre Auteur étend plus loin son explication , il remarque que les fibres de tous les vaisseaux de la tumeur , exposées à l'action des mêmes mouvemens subissent aussi les mêmes effets , & qu'encore qu'elles aient plus de consistance que le liquide qui les arrose , elles ne laissent pas enfin , par tous les violens efforts qu'elles essuient , de se défunir , de se briser , & de devenir elles-mêmes liquides , de se confondre avec le sang décomposé & de former avec ce sang décomposé , la matière du pus. Il pense outre cela , que dans la désunion des principes du sang , les parties salines , devenues plus libres & plus acres , agitées d'ailleurs par la chaleur de la partie , agissent aussi sur les fibres , & les déchirent.

Notre Auteur vient à présent à ce qui concerne l'endurcissement , la putréfaction , & la délitescence. Il observe que l'endurcissement est un épaississement de l'humeur par la dissipation de sa partie la plus aqueuse & la plus subtile , ce qui fait que les molécules les plus

grossieres s'approchent, s'unissent, & se tiennent en repos les unes auprès des autres; il donne là-dessus un avis bien important, qui est que cet endurcissement est souvent l'effet des topiques astringens, repercussifs, ou trop résolutifs. La tumeur diminue alors un peu, elle devient luisante, & sans douleur, mais acquiert une consistance qu'il est quelquefois impossible de ramollir. Quant à la putréfaction, il remarque que c'est le plus fâcheux événement des tumeurs, parce qu'elle est une corruption de la substance même de la partie, qui se change en gangrene & en sphacèle. Elle se connoît par l'extinction de la chaleur naturelle dans la partie offensée, par sa lividité ou sa noirceur, par son insensibilité & par son odeur cadavereuse.

La délitescence ne lui paroît pas un événement moins périlleux; il la définit, *un reflux subit de l'humeur morbifique de dehors en dedans, par des vaisseaux qui la conduisent dans la masse du sang, ou quelquefois dans un autre endroit, où elle forme une autre tumeur.*

M. Col de Vilars remarque que cet accident peut venir, ou d'un air trop froid, qui resserre les pores de la peau, augmente le ressort des vaisseaux répandus dans l'habitude du corps, & empêche le cours des humeurs vers la partie, pendant qu'il repercute celles qui sont déjà accumulées; ou de topiques astringens trop puissans qui font le même effet, soit par une chaleur intérieure très-considérable

qui donne un mouvement subit à la matiere, la rend plus fluide, & après avoir dilaté les vaisseaux, l'entraîne par la voye de la circulation, avant qu'elle soit digérée, ce qui peut la faire arrêter dans quelque viscere, où elle causera une obstruction mortelle.

Le signe de la délitescence d'une tumeur est la disparition, ou diminution subite de la tumeur, avec une fièvre qui survient ou qui augmente, laquelle est quelquefois accompagnée de symptômes plus dangereux.

Les symptômes des tumeurs, & leur cure générale terminent cet article qui regarde les tumeurs en général; puis l'Auteur traite des tumeurs en particulier, sçavoir du phlegmon, du bubon, du charbon ou anthrax, du phyma, du phygeton ou panus, du clou ou furoncle, du dragon ou dragonneau, du terminthe, des angelures, du panaris, des contusions & de l'écchymosis, des varices & de l'anévrisme. Viennent ensuite les dartres, les feux volages, la gale, la lèpre ou ladrerie, la teigne, les cirons, les ampoules, les épinyctides ou pustules nocturnes, les échauboulures, les lentilles ou taches de rousseur, les taches hépatiques; M. Col de Vilars passe de-là à l'œdeme, à l'emphyseme, aux tumeurs aqueuses, au méléciris, au talpa, & il finit par ce qui concerne le cancer, les écrouelles, le gouître, le farcoceille, les loupes, les orgolets, les polypes du nez, les ganglions, les porreaux,

les cors au pied & les cornes.

Nous ne saurions faire mention d'un si grand nombre d'articles, nous nous bornerons à celui des cornes.

L'Homme, dit l'Auteur, est quelquefois sujet à avoir des cornes, quoique contre nature, on en trouve plusieurs observations dans les Auteurs, & dans les Journaux de France & d'Allemagne. La Bibliothèque Anatomique de Manget en fournit deux exemples, le premier est d'une femme rabide dont les ongles des pieds n'étoient pas seulement crochus & recourbés, mais contournés en façon de corne de belier, & presque de la longueur de deux doigts; le second est d'une fille de trente ans, incommodée en 1683, depuis plus de 14 ans, d'une gale maligne, qui s'étendoit jusqu'au bout des ongles des mains & des pieds; ces ongles s'allongèrent en manière de cornes plus longues quelquefois que les doigts d'où elles sortoient, car elles tomboient plusieurs fois l'année & revenoient presque au bout de 8 jours.

Notre Auteur définit les cornes, des éminences ou élévations longues, dures, rondes & pointues, qui viennent au bout des doigts des mains & des pieds, & dont la substance imite celle des ongles.

Il ne nie pas cependant qu'il ne vienne de véritables cornes à la tête & aux articles, & c'est à cette occasion qu'il dit que l'homme y est quelquefois sujet. Mais d'où viennent ces cornes, & qu'est-ce qui les nourrit? Il croit qu'elles se forment comme les ongles,

c'est-à-dire des houpes nerveuses, cutanées, qui s'endurcissent & croissent de la même manière. Quant à leur nourriture il est de sentiment que c'est une lymphé beaucoup plus épaisse & plus grossière que la lymphé ordinaire; mais comment cette lymphé, quelque épaisse qu'on la suppose, peut-elle s'endurcir au point d'acquies une consistance de corne? L'Auteur répond, qu'il n'y a rien en cela d'étonnant, puisque les os même sont formés de cette lymphé, & voici la raison qu'il en donne: » La lymphé dont il s'agit, dit-il, » s'arrête dans les houpes nerveuses » de la peau, elle en dilate alors » les petits tuyaux fibreux, elle » les écarte, les dérange & en » change la direction. Cette hu- » meur pousée continuellement » par celle qui la suit, les allonge, » & les nourrit dans cette direction » dépravée.

Pour la guérison des cornes, notre Auteur veut qu'on emploie des remèdes internes & des remèdes externes. Les internes sont les décoctions sudorifiques, les diaphorétiques, & les apéritifs. Les sudorifiques & les diaphorétiques sont la pt sanc des bois, la teinture d'Antimoine, la poudre de Vipères, le diaphorétique minéral, la corne de cerf philosophique, l'esprit & le sel volatil de Vipères, de corne de cerf, & autres semblables. Les apéritifs sont les Cloportes, les vers de terre, les racines de chauffe-trape, de chardon roland, de Caprier, d'Asperges, de Bruscus,

de Fenouil, de Persis, de Pareirabrava & autres semblables, auxquels il faut joindre des purgatifs, avec la confection hamech demi-once, & le mercure doux quinze grains, ou autres compositions mercurielles. Car on doit, dit notre Auteur, traiter les cornes comme les nodus & les exostoses.

Au reste, elles ont cela d'avantageux, à ce qu'il remarque, qu'elles sont moins dangereuses qu'incomodes, & que lorsqu'elles sont rendres, elles tombent quelquefois d'elles-mêmes, mais d'un autre côté elles ont cela de fâcheux, que d'ordinaire lorsqu'on croit en être quitte, elles renaissent comme auparavant, & que s'il en vient beaucoup, ce qui arrive, dit-il, le plus souvent à la tête, on est menacé de la lépre.

A l'égard des remèdes externes,

il conseille les emplâtres résolutifs & fondans, & sur-tout, le suc qui coule des incisions du tronc du *Lierre Aborescent* ou grand lierre. On en frotte les cornes, dit-il, ou bien, Rf. mercure doux, deux dragmes, Verdet, une dragme & demie, Miel rosat, demi-once; faites-en un liniment dont vous frotterez chaudement les cornes, trois ou quatre fois le jour. Ensuite lavez-les avec de l'esprit de vin camphré, une once d'esprit de sel ammoniac préparé avec la chaux vive, une dragme. Cela resout le germe des cornes & les empêche de renaître, mais il faut convenir que les cornes dures ne cedent gueres à l'effet des remèdes.

C'est par-là, pour le present; que notre Auteur termine son Ouvrage, qui doit être suivi de quelques autres Volumes.

HISTOIRE DE SCIPION L'AFRICAIN. POUR SERVIR de suite aux Hommes Illustres de Plutarque. Avec les Observations de M. le Chevalier de Folard sur la bataille de Zama.

ET DE TOUT CE QU'IL FIT POUR L'EMPIRE ROMAIN,
IL N'EN EUT QUE LA GLOIRE ET LE NOM D'AFRICAIN. P. Corn.

A Paris, chez *Didot*, rue du Hurepoix, à la Bible d'or. 1738. in-12. pag. 406. sans compter l'Épître Dédicatoire au Roi & la Préface.

CET Ouvrage a été entrepris par le conseil de M. l'Abbé de S. Pierre. Ce Citoyen Philosophe est persuadé avec raison qu'il n'y a point de Livres à la fois plus utiles & plus agréables que les Vies des Hommes Illustres. C'est ce qui l'a engagé à proposer à plusieurs personnes d'esprit le dessein d'une

Histoire universelle, par une Histoire des Hommes Illustres de chaque siècle en chaque Nation, & même à faire imprimer des observations pour diriger les Ecrivains qui voudront executer ce projet en tout ou en partie. On peut consulter le Tome quatrième de ses Ouvrages de Politique, pag.

196. & le Tome onzième, p. 173. L'Auteur s'est expliqué sur la Vie de *Scipion* en particulier, dans l'endroit cité du Tome onzième.

Cette Vie avoit sans doute été écrite par *Plutarque*; mais elle s'est perduë avec quelques autres, & cette perte n'a point été réparée. Car il faut compter pour peu de chose l'abrégé informé de cette Vie composé en Latin par *Dmat Acciaoli* Florentin, & traduit en François dans le seizième siècle par Charles de l'Ecluse.

M. l'Abbé de S. P. a souhaité que celui qui écrirait les Vies qui manquent dans *Plutarque*, mît à la tête de son Ouvrage un Discours sur l'utilité de ces sortes de lectures; & c'est proprement le sujet de la Préface de cette nouvelle Vie de *Scipion*.

Selon l'Auteur (*M. l'Abbé Seran de la Tour*) voici les preuves de l'utilité de la Vie des Grands Hommes. Nous voulons être heureux; & la source du vrai bonheur, ce sont de grands talens & de grandes vertus. Les vices le promettent, mais ils ne peuvent le donner. Au contraire, » dès que » la grandeur des vertus se ren- » contre avec celle des talens, » un bonheur inaltérable naît » infailliblement de cette belle » union.

C'est donc rendre aux hommes un des plus grands services qu'ils puissent recevoir, que de leur fournir les moyens d'acquérir les talens & les vertus. Or parmi ces moyens il n'y en a point de plus

efficace, que le récit fidèle & animé de la vie des Grands Hommes. Quel cœur peut n'être pas touché de la beauté de leurs actions, & de la grandeur des récompenses qui les ont suivies? Ainsi le meilleur Auteur moral, c'est le bon Historien. La continence de *Scipion* exposée dans un beau jour aux yeux d'un jeune homme, le rendra plus capable d'un pareil effort de vertu, que les exhortations les plus éloquentes. Y a-t-il quelque comparaison à faire entre les plaisirs que *Scipion* pouvoit goûter avec sa belle Captive, & la gloire dont il se couvrit en la rendant à son Amant?

Un autre avantage des Vies des Hommes Illustres, avantage qui est en même tems une des raisons de leur utilité, c'est le plaisir avec lequel elles se font lire. Les belles actions font des traces d'autant plus profondes dans l'esprit des Lecteurs, que le récit en est plus agréable.

Voilà les motifs qui ont engagé M. de la T. à écrire les Vies qui manquent dans *Plutarque*. Peut-être ira-t-il plus loin, & l'on doit le souhaiter. C'est ici l'Essai d'un jeune Ecrivain que le public verra sans doute avec indulgence. Il fera moins d'attention aux défauts qu'aux beautés; & c'est ainsi qu'il faut toujours juger d'un premier Ouvrage. Il est assez bon quand on y voit des marques de beaucoup de génie. Le reste sera infailliblement le fruit du tems & du travail.

On n'attend point de nous un Extrait suivi de cette Histoire.

Contentons-nous de rappeler au Lecteur les choses les plus remarquables qu'il y trouvera , & les principales causes de la grande reputation & des grands succès de *Scipion*.

1°. Son pere perdit la bataille du Tesin contre *Annibal* , & sans lui il y auroit perdu la vie. Les Légions en desordre plioient de tous côtez. Le Consul pour les ranimer se jette au milieu des ennemis , suivi seulement d'une poignée de Cavaliers. Il est aussitôt enveloppé , & bleslé dangereusement. Le jeune *Scipion* s'apperçoit du péril de son pere , vole à son secours , & le dégage. Son pere l'embrasse avec transport , & l'appelle son libérateur. Il n'avoit alors que 17 ans. Ainsi commença sa reputation.

Il devoit naturellement périr dans cette occasion ; & de-là peut-être dépendoit le sort de Rome & de Carthage. Peut-être sans *Scipion* , Rome n'eût-elle point eu de Capitaine à opposer à *Annibal*. En lisant l'Histoire , on a souvent lieu de faire cette réflexion , qu'il n'a tenu à rien que les choses ne soient arrivées tout autrement qu'on ne les lit.

2°. Après la Bataille de Cannes , *Scipion* s'étant retiré à *Cannusium* , & tenant conseil avec quelques-uns de ses amis sur le parti qu'ils avoient à prendre , on vint lui dire que plusieurs Romains distingués étoient assemblés chez *Metellus* , & qu'ils avoient résolu de s'entuir de l'Italie. *Scipion* se leve avec précipitation , court chez

Metellus , & les yeux étincelans de colère , & l'épée à la main , il fait & exige le serment de n'abandonner jamais la patrie.

3°. C'étoit le jeune homme de l'Armée le mieux fait , le plus poli , & qui parloit avec le plus de grace. Charmé de ses qualitez aimables , chacun cherchoit à faire valoir ses talens & ses vertus.

Cette faveur populaire fut si marquée , qu'il demanda & obtint l'emploi d'Édile curule avant l'âge requis par les loix. Elle lui fit encore obtenir le commandement en Espagne à l'âge de 24 ans. *Fabius Maximus* s'y opposa en vain , quoiqu'il eût peut-être raison de s'y opposer. Tous les cœurs étoient pour *Scipion*. L'événement justifia le peuple. Un choix plus prudent n'auroit peut-être pas été si heureux.

Le pere & l'oncle de *Scipion* venoient d'être tués dans la guerre d'Espagne. Il fit valoir habilement cette circonstance. On crut pouvoir tout attendre du desir de la vengeance joint au zèle pour la patrie.

Flaté d'un choix si glorieux , sans en être enorgueilli , il s'attacha à gagner par toutes sortes d'égards les anciens Officiers. Bien-tôt ils lui pardonnerent la preference qu'il avoit obtenue sur eux ; & ils ne songerent plus qu'à assurer sa gloire & sa fortune.

Le don de plaire & d'être aimé le suivit par-tout ; & il conquit les Espagnols par ses manieres & par ses bienfaits , autant que par ses armes.

4°. A peine *Scipion* fut-il en Afrique, que les Carthaginois étonnés de la hardiesse de l'entreprise, & de la célérité de l'exécution, demandèrent la paix aux Romains. *Annibal* même le leur conseilla. Il sçavoit mieux que *Fabius*, tout ce que peut un jour de bataille un jeune Général, adoré de ses Troupes.

5°. Carthage étant soumise, il fut question de la guerre contre *Antiochus*, qui avoit *Annibal* dans son armée. Il étoit naturel de choisir *Scipion* pour Général. Mais ses envieux firent valoir la maxime republicaine qui d'fend de donner trop d'autorité à un même homme. Alors il déclara que si on nommoit son frere cadet, il l'accompagneroit volontiers comme son Lieutenant; & servit ainsi sa famille & sa patrie.

6°. Ce fut après cette guerre qu'il se retira à *Linterne* où il passa le reste de sa vie dans un glorieux loisir. Les jalousies republicaines furent le principal motif qui l'engagerent à cette retraite. On l'accusa lui & son frere de s'être approprié une partie de l'argent qu'*Antiochus* leur avoit livré pour être mis dans le Trésor de la République. Son frere tenoit un Registre prêt pour discuter ses comptes devant l'assemblée du peuple. *Scipion* le déchire, & entraîne le peuple au Temple, pour rendre grâces aux Dieux de la victoire remportée à pareil jour sur *Annibal*. Une action si hardie fut pour lui une justification complete. On

eut que l'innocence & la grandeur d'ame en étoient seules capables.

» Les Coriolans & les Camilles;
» du notre *Historien*, ce que Rome
» avoit eu de plus illustre avant
» *Scipion*, lui avoient frayé les tri-
» stes chemins dans lesquels il en-
» troit. Il ne les surpassa par la
» gloire de sa vie, que pour les éga-
» ler ennn dans la disgrâce du ban-
» nissement au quel ils avoient été
» condamnés avec la même inju-
» stice.

Scipion mourut âgé d'environ 60 ans.

Cette Histoire finit par un parallèle de *Scipion* & d'*Annibal*. En voici les principaux traits.

Ils étoient nés l'un & l'autre avec les plus grands talens; & ils se signalerent dès leur jeunesse par des actions éclatantes.

On a vû le serment que *Scipion* fit à Canusium contre les Carthaginois. *Annibal* jura dès son enfance sur les Autels une haine implacable aux Romains.

Fabius s'opposa souvent à *Scipion*, & *Hannon* à *Annibal*, mais ce fut par des motifs bien différens. *Hannon* ne suivoit que sa haine contre *Annibal*, qui lui étoit plus odieux que les Romains mêmes. *Fabius* n'avoit en vûe que le bien de la République. Mais peut-être n'estimoit-il pas assez *Scipion*. Cela venoit de la différence de leurs caractères; & les cœurs les plus droits sont capables de cette injustice, ou plutôt de cette erreur.

Annibal avoit peut-être plus que *Scipion* le talent de former de bra-

ves Soldats & de bons Officiers. Ses Troupes étoient par elles-mêmes bien inférieures à celles des Romains. On ne peut pas dire néanmoins que ce sont les Romains, & non *Scipion*, qui ont vaincu *Annibal*, puisque celui-ci les avoit battus tant de fois lorsqu'ils étoient commandés par d'autres Généraux.

Si *Annibal* fut plus grand Capitaine que *Scipion*, du moins s'il surmonta de plus grandes difficultés, *Scipion* fut plus homme de bien, & même plus grand homme. Si l'un eut de plus grands talens, l'autre eut de plus grandes vertus. *Annibal* eut tous les vices de son Pays, comme *Scipion* eut toutes les vertus du sien.

Cependant il faut avouer que la nécessité excuse un peu *Annibal*. On pourroit dire qu'il eut plus d'occasions que *Scipion* & de faire de belles actions, & d'en faire de mauvaises. Les mêmes circonstances qui lui firent déployer tous ses talens, le forcèrent en quelque sorte d'y joindre la ressource des vices.

M. de la T. suivant l'opinion commune, accuse *Annibal* de n'avoir sçu profiter de la victoire; & il donne à *Scipion* la louange opposée. On peut consulter là-dessus M. de *Montesquieu* * qui réfute très-bien l'opinion commune, quant à *Annibal*. Il devoit assieger

* Considérations sur les causes de la grandeur des Romains & de leur décadence. Chap. 4. vers la fin.

Rome, dit-on, après la bataille de Cannes; les Romains étoient consternés. » Mais cet habile homme » sçavoit qu'il n'en est pas de la » consternation d'un peuple belliqueux, qui se tourne toujours » en courage, comme de celle » d'une vile populace qui ne sent » que sa foiblesse. Une preuve » qu'*Annibal* n'auroit pas réussi, » c'est que les Romains se trouvent » rent encore en état d'envoyer » par-tout du secours.

Annibal mena son armée à Capoue où elle s'amolir. Mais, continue l'illustre Académicien, cette armée enrichie par tant de victoires auroit trouvé par-tout Capoue. » Alexandre qui commandoit à ses » propres sujets, prit dans une occasion pareille un expédient » qu'*Annibal* qui n'avoit que des » Troupes mercenaires, ne pouvoit » pas prendre. Il fit mettre le feu au » bagage de ses Soldats; & brûla » toutes leurs richesses & les siennes. » M. de la T. paroît revenir au sentiment de M. de M. à la page 395.

Scipion étoit fort religieux, & *Annibal* très-impie.

Celui-ci n'étoit qu'estimé de ses Soldats. Celui-là en étoit autant aimé qu'estimé; & c'étoit moins l'effet de son habileté, que de son aimable caractère. On pourroit encore excuser ici *Annibal*. Il étoit obligé à beaucoup plus de sévérité à l'égard de ses Troupes, qui en même tems se croyoient obligées à moins d'obéissance.

Nous ne dirons rien des Obfex-

vations de M. de *Folard* sur la bataille de Zama ; elles avoient déjà paru avec la Traduction de *Polybe*. Il est à remarquer que M. de F. trouve l'ordre de bataille d'*Annibal* très-défectueux , pendant que les anciens l'ont tous loué sans exception.

Ce Volume est terminé par la comparaison de la Constitution des Républiques de Rome & de Carthage, avec le parallèle des mœurs des Romains & des Carthaginois, du tems de la seconde guerre punique. Ce morceau , emprunté en partie de *Polybe*, mérite bien que nous en donnions l'abrégé.

La grande force d'un état vient de la prudence de ceux qui le gouvernent , & de l'imprudence de ceux qui gouvernent les Etats voisins. Alors il ne peut manquer de fleurir , & même de s'accroître.

Comment tel Etat, si foible dans sa naissance , est-il devenu un si vaste Empire ? Comment est-il tombé si rapidement de cette élévation ? C'est un spectacle étonnant, quand on ne connoît que les faits. Mais la surprise cesse , quand on pénètre dans les causes. Or la cause générale & principale, c'est le bon ou le mauvais gouvernement. De-là dépend non seulement la situation intérieure d'un Etat , mais encore ses succès dans la guerre.

Plusieurs loix du gouvernement étoient à peu-près les mêmes à Rome & à Carthage. Mais elles étoient violées à Carthage , & observées à Rome , du moins dans les tems difficiles ; & alors le mal

causé par l'infraction de ces Loix étoit bien-tôt réparé.

Par exemple , les divisions du peuple & du Sénat cessoient toujours à Rome , quand la République étoit attaquée au dehors ; au lieu qu'en pareil cas elles augmentoient toujours à Carthage. De-là en grande partie les succès de *Scipion* contre *Annibal*.

Le commerce des Carthaginois avoit perfectionné leur marine. Mais leurs Troupes de terre ne valoient rien , excepté la Cavalerie. Ce n'étoient presque que des Troupes étrangères , & ainsi peu affectionnées. La Solde de la République les attiroit , les périls les dissipoient. Au contraire les Armées Romaines étoient composées de Soldats Romains & de Troupes des alliés. Leur intérêt étoit le même ; & un même esprit les animoit.

Ces Troupes mercenaires vouloient se vendre bien cher. Carthage commerçante & par conséquent intéressée , les payoit le moins qu'elle pouvoit. Ainsi il se passoit souvent un tems considérable , avant que le marché fut conclu , & l'armée levée.

Après trois batailles perduës ; Carthage fut vaincue sans ressource. Mais lorsqu'après les Journées du Tefin , de Trebie , de Trasimène , *Annibal* compte n'avoir à combattre que les débris des anciennes Légions , il rencontre une armée de près de cent mille hommes. Il la taille en pièces à Cannes. Rome va succomber sans doute ? Non ; *Annibal* n'a vaincu que ses Généraux ;

Généraux ; il reste à la République autant de Soldats que de Citoyens ; & ces nouveaux Soldats volent à la guerre avec plus d'ardeur encore que les premiers , parce que le danger de la patrie est augmenté.

A Carthage le plus riche étoit le plus considéré ; à Rome c'étoit le plus vaillant. On peut voir dans *Polybe* le détail des honneurs funébres rendus à ceux qui s'étoient distingués par les armes. Tout conspiroit à embraser les cœurs de l'a-

mour de la gloire.

Polybe s'étend beaucoup sur la Religion des Romains ; mais il ne dit rien de celle des Carthaginois. Ceux-ci se moquoient des sermens ; ceux-là se croyoient liés par une simple promesse.

Voilà les principaux traits de ce parallèle entre Rome & Carthage. On peut consulter encore le Livre de M. de *Montesquieu* , dans l'endroit déjà cité , & l'Ecrit de Saint *Evremond* sur les Romains , *ch. 7.*

PROJET D'UNE BIBLIOTHEQUE UNIVERSELLE.

in - fol. pag. 4. sans nom de Libraire ni d'Auteur.

IL y a plus de trente ans que cet Ouvrage a été conçu & même commencé, il semble qu'il devoit déjà être avancé , mais la difficulté de l'entreprise , & le manque de secours, n'ont pas encore permis à l'Auteur de se contenter là-dessus. Une Bibliothèque, pour être universelle , doit renfermer toutes les Bibliothèques particulières ; ce qui est d'une étendue immense. On a désiré long-tems un tel Ouvrage, on l'a tenté bien des fois , on en a donné des desseins. Mais c'est tout ce qu'on a fait.

M. du Cange , dans la Préface de son Index du Glossaire *Media & infima Latinitatis*, dit que ses amis lui avoient demandé avec instance, qu'il donnât une connoissance des Auteurs qu'il cite dans son Glossaire ; qu'il marquât le tems auquel ils avoient vécu, en quel lieu leurs Ouvrages avoient été imprimés. Pendant qu'il travailloit à les satis-

faire , ces mêmes amis jugerent à propos qu'il donnât aussi une connoissance des Auteurs qu'il n'avoit pas cités, mais qui avoient vécu dans le moyen âge. Ce sçavant s'en excusa , sur ce qu'il avoit rendu la plus grande partie de Livres rares & autres que des amis lui avoient prêté pour son Ouvrage.

Ce seroit donc , remarque l'Auteur de cet Imprimé , un grand service que l'on rendroit à la République des Lettres , de rassembler dans un même Ouvrage ce qui est dispersé dans les Bibliographies , dans les Vies des Hommes Illustres , dans les Critiques , les Ephémérides , ou Journaux des Sçavans , & de composer un Recueil qui les comprît tous.

Théophile Spizélius en a donné une espece d'Essai dans ses *Sacra Bibliothecarum Illustrium arcana retella*, imprimé à Aufbourg 1668. in-8°. On remarque ici que cet Es-

faï qui est très-confus, ne remplit pas le dessein de M. du Cange, outre qu'il est incomplet, ne faisant mention que de 113 Auteurs. On remarque encore que le Journal des Sçavans de Paris de 1681. pag. 40. Edition de Hollande, a annoncé un semblable Ouvrage qui n'a pas paru jusqu'ici. » Nous » avons appris d'Allemagne, *dit-on*, » que M. Heindreich, Bibliothé- » caire de M. le Marquis de Bran- » debourg, nous menace toujours » d'un terrible Dictionnaire, qui » ne contiendra pas moins de cent » mille Auteurs, à ce qu'il annon- » ce dans le titre qu'il en a publié.

L'Auteur du Projet dont nous rendons compte remarque qu'on a fait la même chose dans les Nouvelles Littéraires du 20 Avril 1715 touchant un Ouvrage de M. Crauzen, Allemand, sur un pareil dessein, & qui ne paroît pas encore avoir eu son exécution.

» M. Crauzen, *dit le Nouvelliste*, » travaille à une Bibliothèque gé- » nérale de tous les Auteurs, la- » quelle contiendra, *dit-on*, la Li- » ste de tous leurs Ouvrages, & » les Editions différentes qui en » ont été faites. Il y joindra un abrégé de la Vie de chaque Auteur, & il citera exactement les Livres qui en auront parlé plus au long.

Voilà en partie le plan que l'on se propose ici, mais on nous dit que l'Ouvrage sera plus ample & plus détaillé, sans quoi ce ne seroit pas la peine d'y travailler. On se promet de rassembler dans cette Collection, tout ce qu'on pour-

roit trouver des Auteurs de toutes Nations, anciens & modernes, de tout sexe, de toutes conditions, & sur toutes sortes de Sciences, d'y rapporter leurs Ouvrages & les Editions qui en auront été faites en toutes sortes de Langues, les jugemens qui en auront été portés, les sources d'où l'on aura tiré ce qu'on en dira, & qui seront comme les Pièces justificatives.

L'Auteur tâchera, à ce qu'il promet, d'éviter dans l'exécution d'un si vaste dessein, tous les défauts que l'on a reprochés jusqu'ici, aux Bibliographes, sçavoir l'excursive longueur des uns, la trop grande brièveté des autres, l'obscurité de plusieurs, les répétitions de quelques autres; enfin les digressions qui n'ont point de rapport au sujet; car on prétend n'y parler des Auteurs que sous le titre d'Ecrivains, & supprimer tout ce qui n'aura aucune relation à ce titre.

On ne se contentera pas d'éviter les défauts de ceux qui ont écrit sur ces matières, on apportera encore tous ses soins pour profiter de ce que chacun pourra avoir de bon.

Telle est l'idée de l'Ouvrage qu'on a dessein de publier, & sur lequel on demande l'avis des Sçavans. Il aura pour titre:

Essai d'une Bibliothèque Universelle de tous les Auteurs qu'on a pu découvrir, divisée en deux parties, par ordre alphabetique.

» La première contiendra les » noms des Auteurs, leur Pays,

» leur vie, leur état & leur profes-
 » sion, la Liste de leurs Ouvrages,
 » les différentes Editions qui en
 » ont été publiées, les Traductions
 » qui en ont été faites, avec un dé-
 » tail de ces mêmes Ouvrages, les
 » sources où l'on aura puisé & les
 » Auteurs qui en auront fait men-
 » tion.

» La seconde partie contiendra
 » les Ouvrages, selon les matieres,
 » soit de Théologie, de Jurispru-
 » dence, de Medecine, d'Histoire,

» de Philosophie, de Belles-Let-
 » tres, d'Antiquitez, de Poësies,
 » &c.

L'Auteur prie les Sçavans de lui
 prêter leur secours, en lui fournis-
 sant des Mémoires, & il dit que
 plein de reconnoissance pour ceux
 qui voudront bien l'aider, il imi-
 tera le fameux Polus, Auteur de la
 Synopse des Critiques, qui, à la
 fin de sa Préface, fait une énumera-
 tion de tous ceux qui l'ont secouru
 dans ce grand Ouvrage.

*APHORISMES DE M. HERMAN BOERHAAVE, SUR LA
 connoissance & la cure des maladies. Traduits en François par * * *. A
 Rennes, chez la Veuve de P. A. Garnier, à la Bible d'or. 1737. Vol.
 in-8°. pp. 508. Et se trouvent à Paris, chez Huart & Briasson, rue Saint
 Jacques.*

AL A tête de cet Ouvrage est
 un Avertissement de quatre
 lignes, dans lequel on informe le
 Lecteur que *lorsqu'on a commencé
 d'imprimer cette Traduction, on n'a-
 voit point la dernière Edition de
 l'Ouvrage Latin de M. Boerhaave,
 & qu'on ne l'a suivie que depuis l'A-
 phorisme 220.*

Du reste il n'est pas dit un mot
 de la Traduction dont il s'agit. On
 vient tout d'un coup à une Préface
 de M. Boerhaave, dans laquelle
 cet Auteur avertit, selon son Inter-
 prète, que l'Ouvrage qu'il donne,
 est d'un petit volume, mais qu'il est
 très-important pour sa matiere, &
 qu'il n'a pas été enfanté sans tra-
 vail, que l'Edition Latine qu'il pu-
 blie est augmentée, & de plus, é-
 claircie en quelques endroits; qu'elle
 contient des régles, pour dé-

velopper les causes des maladies,
 & pour les guérir.

Il ajoute que c'est à l'industrie
 des Grecs, aux travaux des Ara-
 bes, & à l'exactitude d'un petit
 nombre de modernes, qu'il doit
 les experiences qui servent de base
 à son Livre; » Que l'Anatomie &
 » la Méchanique lui ont fourni les
 » principes & l'ordre de ses raison-
 » nemens: Qu'on a cultivé de nos
 » jours ces deux Sciences avec tant
 » de succès, qu'on ne peut s'égarer
 » en les suivant, quoiqu'en disent
 » les envieux & les ignorans;
 » Qu'en décrivant des connoissan-
 » ces au-dessus de leur portée, ils
 » ne font tort qu'à eux-mêmes par
 » l'aveu de leur propre ignorance;
 » Que lorsque, pour la colorer,
 » ils lui imputent (à lui M. Boer-
 » haave) de prétendus paradoxes,

B b b b ij

» & une nouveauté dangereuse, ils
 » ne peuvent que s'être rires con-
 » noisseurs : Que ceux qui sont
 » versés dans la lecture des anciens
 » & des modernes, sçauront ap-
 » précier cet Ouvrage; Que voilà
 » les seuls que lui (M. Boerhaave)
 » reconnoisse pour juges, & qu'il
 » respecte; Qu'on sera, sans dou-
 » te, surpris de l'ordre & de la
 » brieveté de ses Aphorismes,
 » mais qu'il prie de faire attention
 » qu'ils sont faits pour être expli-
 » qués dans son cours particulier.
 » Qu'au reste il n'a fait mention
 » d'aucun Auteur, parce qu'il faisoit
 » en citer un trop grand nombre,
 » ou n'en citer aucun; Qu'il n'a
 » point ajouté à l'Histoire des ma-
 » ladies, un vain étalage de médica-
 » mens spécieux, parce que rien
 » n'est plus pernicieux à l'art, &
 » qu'il n'y a en effet de remèdes
 » que ceux qui naissent de la cir-
 » constance, & sont appliqués à
 » propos. Que c'est pourquoi il
 » s'est uniquement attaché à ne
 » donner par - tout que de justes
 » indications. Qu'enfin ces Aphorif-
 » mes sont écrits non avec la poli-
 » tesse & la pureté du siècle d'Au-
 » guste, mais dans le vrai stile de
 » l'art, & que ce stile de l'art est
 » plus aisé à entendre. Il avoie
 » qu'ils auroient peut-être, besoin
 » d'un Commentaire, mais il dé-
 » clare que pour cela, il faudroit
 » qu'il eût plus de loisir qu'il n'en a.

Telle est la Préface de M. Boer-
 haave, laquelle finit par dire *adieu*
 au Lecteur; puis viennent des Pro-
 lógomènes qui consistent dans une

suite de Propositions si bien liées
 ensemble, qu'on ne sçauroit en
 donner une idée juste en les sépa-
 rant. Elles sont un tout dont cha-
 que partie considérée seule, paroît
 peu importante, mais qui consi-
 déré dépendamment des autres, in-
 struit & satisfait.

On en jugera par l'exposé sui-
 vant:

1. On appelle maladie tout état
 du corps humain, dans lequel les
 fonctions vitales, naturelles, &
 animales sont dérangées.

2. Et l'on donne le nom de Me-
 decine-Pratique à la partie de Me-
 decine qui nous apprend à connoi-
 tre & à guérir les maladies.

3. Celui donc, qui ne connoît
 pas les moyens requis pour l'exer-
 cice des fonctions vitales naturelles
 & animales, & qui par conséquent
 ignore quelles sont les causes de la
 vie & de la santé, n'est point en
 état de connoître leur déränge-
 ment, c'est-à-dire les maladies. La
 guérison est le changement de la
 maladie dans la santé, *ainsi elle sup-
 pose les mêmes choses connues.* Par
 conséquent pour connoître & gué-
 rir les maladies, il faut sçavoir en
 quoi consiste la vie & la santé de
 l'homme, c'est-à-dire être au fait
 des instructions de Medecine phy-
 siologiques.

4. Ce changement n'est autre
 chose qu'un mouvement produit
 ou dirigé par l'application d'instru-
 mens qu'il faut connoître & sça-
 voir manier: ces instrumens, sont
 le régime, les médicamens & la Chi-
 rurgie, dont la matiere, la prépara-

tion & l'usage sont aussi supposés connus.

5. Cette application est fondée sur la connoissance de l'effet qui en résultera. On doit donc connoître en général les loix selon lesquelles se font ces opérations. On doit sçavoir la Sêmeiotique & la Thérapeutique. Ainsi un Medecin qui veut enseigner la Pratique , doit supposer qu'on est au fait de toutes les parties des Institutions de Medecine.

6. La maladie en tant qu'elle affecte le corps, est un effet corporel d'une cause singuliere déterminée.

7. Il suffit de détruire entierement cette cause pour guérir.

8. On la détruit en dissipant le mal particulier , ou par un remede qui agit seulement sur lui , ou par médicamens qui agissent indifféremment sur toute la machine. On appelle ceux-ci généraux , & les autres spécifiques.

9. Ces deux méthodes s'apprennent par l'observation , par l'analogie , ou par le raisonnement qu'on tire de l'une & de l'autre.

10. L'observation ou l'expérience s'acquierent par l'Histoire exacte de la maladie , de ses causes , de sa nature , de ses effets ; par la juste énumération des choses qui ont paru favorables ou contraires, soit qu'on les ait employées par hazard , ou suivant les règles de l'art ; par la dissection & l'examen des cadavres de ceux dont on avoit auparavant observé les maladies.

11. On juge par analogie , lorsqu'en comparant un cas present &

inconnu , avec d'autres qu'on a déjà vus , on découvre la nature du mal , & la méthode la plus sûre pour le guérir.

12. Celui qui connoît les accidens d'une maladie , qui les considère , les pese chacun en particulier , qui les compare tous entre eux , & avec ce qui arrive dans l'état sain , celui enfin qui , par la force du raisonnement , parvient à découvrir la cause prochaine du mal , & les moyens capables de le déraciner , celui-là seul mérite le nom de Medecin.

13. Pour décrire l'Histoire & la curation des maladies , la meilleure méthode qu'on puisse employer est donc , premierement d'exposer fidèlement & avec ordre les symptomes inséparables , propres , & communs de chaque maladie , secondement de détailler tout ce qu'un malade a fait , mangé , bu , retenu , évacué , & quelles en ont été les suites ; troisièmement d'indiquer les secours qu'on peut tirer 1°. du régime , 2°. de la Chirurgie , 3°. de la Pharmacie , avec la meilleure maniere de les appliquer , quatrièmement de déduire de ces trois articles , des conséquences si justes & si vraies , qu'elles puissent servir de règles sûres dans la pratique.

14. Il est vrai que la multitude des maladies ne laisse pas d'embarasser.

15. Mais on doit commencer par la maladie , premierement la plus simple , secondement dont on a l'idée la plus claire , troisièmes-

ment la plus aisée à guérir ; quatrièmement dont la connoissance est nécessaire pour l'intelligence d'une autre maladie.

Sur ce fondement , M. Boerhaave parle d'abord des maladies les plus simples , & de leur guérison ; il commence pour cela , par les maladies des parties solides , entre lesquelles celles des fibres solides les plus simples , tiennent le premier rang.

Voyons par quelques exemples, comment il s'en acquite.

Maladies de la fibre solide simple.

1. La fibre la plus simple , dit-il , est composée de petites particules simples , terrestres , séparées du fluide contenu dans les vaisseaux , réciproquement appliquées les unes aux autres , par les forces de la vie , & dont les causes qui se trouvent dans un corps vivant , peuvent à peine changer ou altérer la nature.

2. C'est pourquoi chaque molécule en particulier , n'est sujette à aucune maladie que les Medecins nous ayent dit avoir vûe ou traitée.

3. Mais la plus petite fibre qui est composée de ces parties unies ensemble , est susceptible de maladies , qui toutes simples qu'elles sont , méritent d'être examinées , *parce qu'elles sont fréquentes & nécessaires pour l'intelligence des autres maladies , quoiqu'on les ait passées sous silence , & qu'on ne les ait pas encore bien développées.*

Après ces trois Aphorismes sur les maladies de la fibre solide sim-

ple. M. Boerhaave en donne d'autres du même style , sur la maladie de la fibre foible & lâche.

Maladie de la fibre foible & lâche.

1. Une fibre foible , dit-il , est celle dont les parties sont si peu d'effort pour entretenir leur union , que le moindre mouvement des liquides , tel qu'il est dans l'état sain , ou un peu plus considérable , peut la détruire.

2. Les causes antécédentes de cette débilité , sont premièrement le défaut de nutrition , qui vient ou d'une trop grande dissipation des liquides , & du peu d'action des solides sur les fluides , ou de ce qu'on prend des aliments trop ténaces , pour qu'ils puissent se convertir en bonnes humeurs. Secondement la cohésion trop foible d'une molécule avec une autre molécule , qu'il faut attribuer à la trop grande foiblesse de la circulation , laquelle vient elle-même ordinairement , du défaut du mouvement musculaire : troisièmement la distension de la fibre , si excessive , que la fibre est prête à rompre.

3. Les petits vaisseaux composés de ces fibres , n'agissent que bien foiblement sur leurs liquides , se dilatent & se rompent facilement. Voilà , dit ici M. Boerhaave , l'origine des tumeurs , celles du crouppissement , de l'extravasation des fluides , celle de leur putréfaction , & d'une infinité d'autres effets qui s'en suivent.

4. De-là on connoît la débilité

présente, future, ou passée. On en prévoit les effets, & on prend le point de vûë nécessaire pour la guérison.

5. Ce point de vûë consiste premièrement à se nourrir d'alimens dans lesquels abonde la matiere, & qui soient déjà presque aussi-bien préparés, qu'ils le sont dans un corps sain & robuste, tels que sont principalement le lait, les œufs, les boiillons de viande, le pain qui a bien fermenté, les vins austères, dont il faut user souvent & en petite quantité, secondement il consiste à augmenter le mouvement des solides & des fluides par le frottement, *en se faisant porter à cheval, en carrosse, sur mer, par la promenade, la course*, & généralement tous les exercices du corps. Troisièmement à presser légèrement les vaisseaux, & à repousser doucement les fluides; quatrièmement à faire un usage prudent & modéré des médicamens *acido-austères*, (c'est l'expression du Traducteur) & de spiritueux qui ayent fermenté; cinquièmement à mettre en œuvre tous les moyens de remédier au tiraillement des fibres.

6. Une fibre lâche, est celle dont les parties sont unies ensemble, de maniere que le moindre mouvement la rend plus longue qu'elle n'étoit auparavant. Ainsi il est évident que ce relâchement est une espèce de débilité, de laquelle dépendent, la flexibilité & la diminution du ressort.

7. On répond par-là, à ces que-

stions: Pourquoi les alimens aqueux & gras affoiblissent les fibres, pourquoi ceux qui ne sont pas d'exercice, ceux qui sont d'un temperament froid, les enfans, ceux qui croissent, ont les fibres foibles? Pourquoi les matieres terrestres & austères raffermissent les fibres? Pourquoi ceux qui sont beaucoup d'exercice, ceux qui sont d'un temperament chaud, ont les fibres fortes. Pourquoi l'élasticité se trouve jointe à la force?

Après ces Aphorismes, dont plusieurs justifient l'aveu que fait M. Boerhaave dans sa Préface, qu'ils ont besoin de Commentaires, & sur quoi il avertit qu'il n'a pas le loisir d'en donner; après ces Aphorismes, notre Auteur passe aux maladies de la fibre roide élastique, à celles des petits & des grands vaisseaux, à celles des viscères foibles & lâches, des viscères forts & roides, & à une infinité d'autres articles dont la seule liste demanderoit plus d'étendue que n'en comportent nos Extraits. Parmi ces articles il y en a un de la goûte, auquel nous nous bornerons, parce qu'encore que tous les autres soient interessans, celui-ci nous le paroît encore davantage, à raison du grand nombre de personnes qu'il regarde.

L'Auteur, après avoir défini la goûte, *une maladie fort douloureuse, qui affecte les ligamens des os du pied, & leurs jointures, & qui revient sur-tout au Printems, & en Automne*, remarque que ce mal est toujours le même de quelque cau-

se qu'il vienne , & que lorsqu'il suit sa nature sans être troublé dans son cours, il a coûtume de paroître sur trente ans & plus , d'attaquer les hommes préférentement aux femmes , & ceux sur-tout qui ont un esprit pénétrant , & appliqué à de longues & sérieuses méditations , ceux qui sont grand'chère , qui usent de vins blancs , qui boivent beaucoup de liqueurs fortes , qui se sont trop livrés à certains plaisirs , ceux qui ont le corps grand , épais , plein , qui prennent trop d'acides , ceux dont les pieds suans se refroidissent tout à coup , ou dont les pieds suent dans des chaussures humides , & conséquemment ceux qui vont à la chasse à cheval dans le froid.

Il observe que la purgation par les voyes supérieures ou inférieures n'a pas d'aussi bons effets dans la goûte, qu'on a coûtume d'en attendre ; il prétend qu'elle met souvent les esprits dans une trop grande agitation , qu'elle emporte les

sucs les plus liquides , & qu'elle affoiblit les forces expultrices. (Nous nous servons des termes de l'Auteur) Il regarde les sudorifiques comme plus efficaces , pourvu qu'ils soient administrés selon l'art. Il condamne la saignée , les narcotiques , les rafraîchissans , les incrassans. Il approuve les plantes aromatiques , amères , antiscorbutiques , l'exercice du cheval , les frictions.

Pour calmer l'extrême violence de la douleur dans la partie affligée, il veut qu'on ait recours aux opiat internes , qu'on boive beaucoup de petit lait chaud , qu'on applique des anodins chauds ; Qu'on frottete la partie avec des orties ; qu'on l'enduisse de baume de souphre thérébintiné , ou qu'on la brûle avec du lin.

Nous passons plusieurs autres avis de l'Auteur , qui ne sont pas moins importans , mais dont le détail nous meneroit trop loin. Il faut les consulter dans le Livre-même.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

ITALIE.

DE FLORENCE.

D *Elicæ eruditiorum, seu veterum Avenæ doctor Opusculorum Collectanea: Joannes Lamius collegit, illustravit, edidit. Florentiæ 1736. & 1737. Ex Typographiâ Petri Casetani Vivianii. Deux Vol. in-8°. Nous annonçons d'autant plus volontiers cette Collection , qui n'étoit point encore venue à notre connoissance , que nous apprenons qu'elle doit avoir une suite.*

ALLEMAGNE.

DE DRESDE.

Das zum Krieg gehörige Augenmerck, &c. c'est-à-dire : Le Coup-d'œil nécessaire à l'Art militaire : par L. A. Herlin , Capitaine dans le Corps des Ingénieurs de Sa Majesté le Roi de Pologne , Electeur de Saxe, &c. A Dresde , chez les Héritiers de Zimmermann. 1738. in-4°. Le premier Traité qui paroît dans cet Ouvrage est , suivant le Titre ,
le

le Coup-d'œil nécessaire à l'Art militaire , ou la science de bien connoître la nature & les différentes situations d'un Pays dans lequel on veut faire la guerre. L'Auteur établit la nécessité de ce Coup-d'œil & la manière de le mettre en œuvre par des extraits tirés du Polybe de M. le Chevalier de Folard, des Oeuvres du Chevalier Maigret, des Mémoires de Feuquiere , & de l'Histoire de Louis XIV. par M. de Quincy. Ce premier Traité est suivi d'une Traduction de la plus grande partie d'un Ouvrage de M. Glaser, intitulé *Lettre à trois demandes* de M. le Comte d'A. & de la réfutation de cette Lettre à laquelle M. le Major Humbert avoit déjà fait une Réponse.

DE WITTEMBERG.

Fœdera quæ Imperatores Romani cum Francis ante tempora Clodovei fecerunt. Præs. D. Jo. Guillelmo Hoffmanno Historiarum Profef. Pub. Die 31 Augusti 1737. in Auditorio Majori publicè edisser. à Frid. Leop. Kluge. Item *Acta & Fœdera inter Imperatores Rom. & Franc. Reges prime stirpis.* Præs. D. Jo. Guillelmo Hoffmanno, Hystor. Profef. Publ. ordin. Die 17 Febr. 1738. edisser. à Joan. Frid. Schmid. C'est-à-dire , deux Dissertations Académiques sur les Alliances des Romains avec les François avant Clovis , & tous les Rois de la première Race , par M. Jean-Guillaume Hoffmann, Professeur en Histoire à Wittemberg , in-4°. L'Auteur se propose de ré-

futer dans ces deux Dissertations plusieurs des conjectures proposées par M. l'Abbé du Bos dans son Histoire Critique de l'établissement de la Monarchie Françoisse dans les Gaules. M. l'Abbé du Bos a répondu à cette réfutation , & on peut lire l'extrait de sa Lettre dans la Bibliothèque Germanique. To. 42.

DE LEIPSIK.

Continuation de l'Histoire des Allemands jusqu'à la fin de la Race Mérovingienne des Rois de France. Par M. Mascon, chez Jacques Schuster. 1737. in-4°. en Allemand.

Justi Christophori Dithmari Jur. Nat. & Gent. & Hystor. in Acad. Viadr. Prof. Societatis Scient. Beral. sodalis. Dissertationum Academicarum atque exercitationum varii ex Jure Publico, Naturali, & Historiâ desumpti argumenti, sylloge, cum Indice Auctorum & Rerum. Lipsiæ, impensis Joh. Christ. Langenhemii : C'est-à-dire , Recueil de Dissertations sur divers sujets de Droit Public , de Droit Naturel & d'Histoire , &c. 1737. in-4°. Ce célèbre Professeur de l'Université de Francfort mourut le 13 Mars 1737. âgé de 60 ans , étant né le 13 Mars 1677.

DE FRANCFORT.

J. G. Schelhornii, &c. Amanitates Historia Ecclesiastica & Literaria, &c. C'est-à-dire ; *Amenuez de l'Histoire Ecclesiastique & Littéraire* : par M. Jean-George Schelhorn, Pasteur & Bibliothécaire à Memmin-

C c c c c

gen. Chez Daniel Bartholomæi. 1737. in-12. Ce Volume, malgré une légère différence dans le titre, peut être regardé comme la Continuation du Recueil intitulé *Ameritantes Litteraria*, & fait le XV^e Volume de cette utile & agréable Collection.

ANGLETERRE.

DE LONDRES.

A complete Collection of Genteel and ingenious conversation, &c. ou Recueil complet de tout ce qui entre dans les conversations polies de la Cour & des meilleures Compagnies d'Angleterre. En trois Dialogues. Par M. Simon Wagstaff, Ecuier 1738. in-8°. Tout le monde connoît l'Ouvrage François intitulé *L'Esprit des Conversations agréables*. Il est à croire que ces deux Ouvrages tendent au même but, & que les deux Auteurs ont eu le même zèle, à en juger par ce que nous connoissons de l'Ouvrage Anglois, nous ne doutons point qu'ils n'aient eu le même succès.

Fletcher-Gyles, J. Roberts, &c. ont en vente *A second vindication of M. Locke*, &c. Seconde Défense de M. Locke, où l'on justifie son opinion touchant l'identité personnelle contre quelques méprises du Docteur Butler dans sa Dissertation sur ce sujet, & où l'on examine diverses objections de l'Auteur des Recherches sur la nature de l'Ame, &c. M. Perronet, Maître-ès-Arts, &c. Auteur d'une Défense des sen-

timens de M. Locke sur divers sujets, l'est pareillement de celle-ci. On y a joint des Remarques sur quelques passages des Essais Philosophiques du D. Watts.

On trouve chez Doddsley & Jolyffe un petit Ouvrage intitulé *Thoughts ou Dreaming*, &c. Pensées sur la manière dont se produisent les songes : où l'on examine par la révélation & par la raison l'idée qu'on se fait de la faculté sensitive, ou du receptacle des sensations, & l'opinion qui suppose que cette faculté est comme liée, ou que ce receptacle est pour ainsi dire fermé pendant le sommeil, en sorte que l'ame ne peut appercevoir ce qui s'y passe. A l'occasion d'un Essai sur ce sujet inséré dans un Livre qui a pour titre *Recherches sur la nature de l'ame humaine* ; où l'on établit son immaterialité, en suivant les principes de la raison & de la Philosophie. Par Thomas Branch. in-8°.

HOLLANDE.

D'AMSTERDAM.

Mémoires instructifs pour un Voyageur dans les divers Etats de l'Europe, contenant des Anecdotes curieuses, très-propres à éclaircir l'Histoire du tems, avec des Remarques sur le commerce & l'Histoire Naturelle. Tom. I. Chez Henry du Sauzet. 1738. in-8°.

Jean-Frédéric Bernard a publié le Projet d'une nouvelle Edition des *Oeuvres de Rabelais*, en trois Volumes in-4°. qu'il assure devoir.

être enrichie de nouvelles Remarques de feu M. le Duchat, en aussi grand nombre & plus intéressantes que celles qu'on a vûes de lui dans les Editions précédentes; on doit y ajouter celles que feu M. le Moitteux a données sur les *Oeuvres* de cet Auteur dans la Traduction qu'il en a faite en Anglois. L'ingénieux parallèle d'Homère & de Rabelais n'y sera point oublié non plus que les jugemens des Sçavans sur cet Auteur, &c. Titre magnifique, vignettes & autres ornemens préparés dès long-tems par Bernard Picard; de plus une douzaine de sujets bien choisis & gravés par les plus habiles Maîtres ne sont pas les moindres embellissemens dont on se propose d'orner cette Edition, pour laquelle on souscrira jusqu'à la fin de cette année 1738. & qui sera achevée au mois de Septembre 1739. Le prix de la Souscription est de 15 florins, argent de Hollande, & de 24 flor. en grand papier, payables en deux termes, selon l'usage.

P. Humbert a imprimé & débite *Ducattana*, ou *Remarques de feu M. le Duchat sur divers sujets d'Histoire & de Littérature*, recueillies dans ses Manuscrits, & mises en ordre par M. F. in-8°. deux vol.

D E L E Y D E.

Boudaeyn-Van-der-aa, sur le Breesstraat, & Pierre *Van-der-aa*, dans le Nieuwesteeg, proposent par Souscription, *Dictionnaire Etymologique & Critique de la Langue*

Celtique ou Bretonne, qui fait voir son antiquité, son affinité avec les autres anciennes Langues, & l'explication de plusieurs passages de l'Ecriture Sainte, & des Auteurs tant Ecclesiastiques que Prophanes, avec les Etymologies de grand nombre de mots des autres Langues. Par le feu Pere Dom Louïs *Pelleuter*, Religieux Benedictin de l'Abbaye de Laudenevec, à quatre lieues au-dessus de Brest. L'Ouvrage sera in-folio, le prix de la Souscription sur le pied d'un fol la feuille pourra être de 12 flor. 10 s. argent de Hollande pour le petit papier, & de 19 flor. pour le grand papier, payables en deux termes. On ne s'engage à commencer l'impression que lorsqu'on aura fait 300 Souscriptions, & dans ce cas on promet de ne tirer que cent exemplaires de plus, & supposé que le nombre de Souscriptions aille jusqu'à 400 on ne tirera précisément que ce nombre d'exemplaires. Ce Projet de Souscription que nous annonçons est presque tout entier destiné à faire valoir ce nouveau Dictionnaire au préjudice du Dictionnaire François-Breton du Pere Gregoire de *Rostrenen*, Capucin, que nous avons déjà, & au Dictionnaire Breton-François qu'il nous a fait espérer.

F R A N C E.

D E L I S L E.

Traité des Prêts de Commerce, où l'on compare la doctrine des Eco
C c c c c ij

luthiques sur ces Prêts avec celle de l'Ecriture & des SS. PP. Par M*** Docteur de la Faculté de Théologie de Paris ; imprimé à Lisle , chez Pierre *Mathon* , Marchand Libraire , sur la petite Place. in-4°.

DE PARIS.

Lettre Amiable d'un Napolitain à M. l'Abbé Lenglet du Frenoy , par laquelle il est prié de corriger la *Geographie* touchant le Royaume de Naples. A Paris , chez *Barois* fils , Quai des Augustins ; lequel imprime actuellement les *Comédies* de M. le Sage , représentées par les Comédiens François , in-12. 2 vol.

On trouve chez differens Libraires la réimpression faite cette année de l'Edition de l'*Histoire de Louis XIV.* par *Larrey* , donnée en 1733. par feu M. de la Barre , dont les utiles & sçavantes corrections avoient rendu cette Edition préférable à toutes celles qui avoient paru jusqu'alors en Hollande ou

ailleurs , la réimpression que nous annonçons est enrichie des portraits de divers grands Hommes.

La suite des Anecdotes de la Cour de Philippe Auguste , par M^e de Luffan , paroît en trois vol in-12. chez la Veuve *Piffot*.

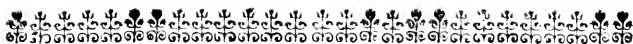
Prault fils débite sous le titre de Hollande un petit Ouvrage de M. de Moncrif , intitulé les *Ames rivales*. On y a joint la réimpression du *Temple de Gnide*.

La cinquième , sixième , septième & huitième Parties du *Lameki* de M. le Chevalier de *Mouby* paroissent depuis quelque tems.

Montalant débite avec un grand succès la Traduction Françoisse du *Newtonianisme pour les Dames* , de M. le Marquis *Algarotti* , par M. du Perron de *Castera*. 1738. in-12.

Giffey , rue de la vieille Bouclerie , a mis en vente les *Etrennes Historiques pour l'Année 1739* , contenant plusieurs *Remarques de Chronologie & d'Histoire curieuses* , &c.





BIBLIOGRAPHIE,

O U

CATALOGUE

DES LIVRES DONT IL EST PARLE' DANS LES
Journaux de l'Année 1738.

BIBLIA SACRA: INTERPRETES: CONCILIA.

- B**IBLIORUM Sacrorum Latinæ Versiones Antiquæ ; seu Veteris Italicæ & cæterarum , quæcumque in Codicibus Manuscriptis & Antiquorum Libris reperiri poterunt , quæ omnia cum Vulgata Latina , & cum Textu Græco comparantur. Accedunt Præfationes , Observationes , ac Notæ. Indexque Novus ad Vulgatam à Regione editam , idemque locupletissimus ,
pag. 60
- L'Explication des Livres des Rois & des Paralipomènes , où selon la méthode des SS. PP. on s'attache à découvrir les Myſteres de J. C. & les règles des mœurs renfermées dans la Lettre même de l'Ecriture , 61 & 323
- Les Pſeaumes paraphraſés , ſuivant le ſens littéral & le prophétique , 61 & 313
- Concordance complete de l'Ecriture Sainte , du Vieux & du Nouveau Teſtament , diviſée en deux Parties , dont la premiere contient les mots communs appellatifs , & la ſeconde les noms propres , à quoi on a ajoûté une concordance des Livres nommés Apocryphes , 381
- Nouvelle Verſion Françoisſe de la Bible , par feu M. Charles le Cene , 701

PATRES: THEOLOGI: ASCETICI: LITURGICI: SCRIPTORES ECCLESIASTICI , &c. HETERODOXI.

- Défense des Prophéties de la Religion Chrétienne , par le R. P. Baltus , 57
- Les deux Livres de S. Auguſtin de la Grace de J. C. & du Peché Originel , traduits en François , 60
- De Antiquis Eccleſia Ritibus , Libri* &c. Seconde Edition de l'Ouvrage du R. P. Dom Edme Martene , ſur les anciens Rits de l'Egliſe , augmentée de plus des deux tiers , avec de nouvelles Tables , 186

- Le Chemin du Ciel , & le plus court Chemin pour aller à Dieu. Ouvrages du Cardinal *Bona* , nouvellement traduits , avec son Testament Spirituel , 190
- La Vérité triomphante de l'Erreur , par un nouveau *Converti* , dont les motifs de la conversion sont adressés aux Ministres de la Religion prétendue réformée , &c. 190
- La Friponnerie Laïque des prétendus Esprits forts d'Angleterre , ou Remarques de Philéleuthère de Leipzig sur les discours de la liberté de penser , traduites de l'Anglois sur la 7^e Edition , 318
- Thomæ Boston Ecclesiæ Atricensis in præfecturâ de S. Iulii apud Scotos Doctoris , Tractatus Stigmologicus Hebræo-Biblicus , quo accentuum Hebræorum doctrina traditur variisque eorum in explananda Scriptura Sacra usus exponitur ; cum Præfatione Viri reverendi & clarissimi *Davidis Millii* , 318
- Les Cérémonies Religieuses & les Prières des Juifs usitées dans leurs Synagogues & dans leurs familles , dans leurs Sabaths & leurs autres Fêtes durant le cours de l'année , 381
- Prælectiones Theologicae de Gratia ad usum Seminariorum , & examinis ad gradus Theologicos prævii Tomo unico contractæ , &c. 447
- Sentimens sur la dignité de l'ame , la nécessité de l'adoration , les avantages des afflictions & sur l'abandon de Dieu , 447
- Sermons pour le Carême , par le R. P. du Fay , 510 & 573
- Nouveaux motifs de conversion à l'usage des gens du monde , ou Entretiens sur la nécessité & sur les moyens de se convertir , avec des Stances pour le Vendredi Saint , &c. Par M. le Chevalier de Moully , 511
- Prieres & Poësies Chrétiennes du Sieur *Chevreau* , 573
- Cacozelia Gentium in tradendis doctrinis de generis humani , mentisque humanæ origine , & resurrectione mortuorum , 636
- Traité où l'on explique & l'on confirme par l'Ecriture Sainte d'une maniere proportionnée à la capacité de tout le monde les Symboles de Nicée & de S. Athanasie entant qu'ils enseignent une Trinité , en unité de Personnes , égales & coéternelles , 699
- Collection des Sermons dont la célèbre fondation de M. *Boyle* a été l'occasion , 700
- Traitez des Récompenses & des peines éternelles , tirés des Livres Saints , 703
- Pensées sur la maniere dont se produisent les Songes , 754
- Traité des Prêts de Commerce , où l'on compare la doctrine des Scolastiques sur ces Prêts avec celle de l'Ecriture & des Saints Peres , 755

HISTORICI SACRI ET PROPHANI.

Histoire du second Royaume de Bourgogne sous les Rois Carlo-

- vingiens , des III & IV. Royaumes de Bourgogne, & des Comtes de Bourgogne, Montbelliard & Neuchatel , avec une description du Comté de Bourgogne & plusieurs Généalogies. Tom. II. par M. F. J. *Dunod* , 11
- Herm. Sam. Reimar PP. de Vita & Scriptis Joannis Alberti Fabricii Commentarius* , &c. Mémoires sur la Vie & les Ecrits de M. Jean-Albert Fabricius , par M. *Herman-Samuel Reimar* , Professeur Public, avec des observations Historiques & Critiques , tirées des Lettres de plusieurs Sçavans , adressées à M. Fabricius , son Oraison Funèbre prononcée à Leipzig par M. *Kortholt* , & un Recueil de Pièces de vers faits à la louange du même M. Fabricius , 32
- Histoire générale des Auteurs Sacrés & Ecclesiastiques , qui contient leur Vie , le Catalogue , la Critique , le Jugement , la Chronologie , l'Analyse , & le dénombrement des différentes Editions de leurs Ouvrages ; ce qu'ils renferment de plus intéressant sur le Dogme , sur la Morale , & sur la Discipline de l'Eglise ; l'Histoire des Conciles , tant généraux que particuliers , & les Actes choisis des Martyrs : par le R. P. Dom *Remy Ceillier* , 38 & 511
- Recueil des Ecrivains d'Italie , 59
- Histoire de Louïs XIV. Par M. *de la Hode* , 59
- Dissertation de M. *Danville* au sujet des Pays de Cantcharka & de Jépo , 60
- Recueil de Pièces , pour servir de Supplément à l'Histoire des Pratiques Superstitieuses du Pere *Pierre le Brun* , Prêtre de l'Oratoire , 61 & 272
- Abrégé de la Carte générale du Militaire de France , par M. *le Maréchal de la Jaille* , 61
- Histoire Générale de Languedoc , avec des Notes & des Pièces justificatives : composée sur les Auteurs & les titres originaux , & enrichie de divers Monumens , par Dom *Vaiffette* , 68. 131.
195. 296
- La Vie de S. Thomas d'Aquin , de l'Ordre des Freres Prêcheurs , Docteur de l'Eglise , avec un exposé de sa Doctrine & de ses Ouvrages : par le P. A. *Touren* , 74
- Histoire Ancienne des Egyptiens , des Carthaginois , des Assyriens , des Babyloniens , des Médés & des Perses , des Macédoniens , des Grecs. Par M. *Rollin*. Tom. XI. premiere Partie , 89 & 236
- Eloge Historique de M. Coustou l'aîné , &c. 99
- De Thermis Herculanis nuper in Dacia detectis *Paschalis Caryophili* Jurisconsulti Dissertatio Epistolaris , 124
- Les Actes & l'Histoire de la Diete de l'Empire , assemblée à Ratisbonne en 1653. & 1654. 124
- De imaginibus Germanorum magis quas *alrunas* vocant Commentatio Historico - Antiquaria feminarum apud Germanos veteres Sacrarum instituta & cultum religiosum simul explicans , 125

- Anglia Judaica*, &c. L'Histoire & l'Antiquité des Juifs d'Angleterre, 125
- Description Historique & Géographique des Parties Septentrionales & Orientales de l'Europe & de l'Asie, mais plus particulièrement de la Russie, de la Sibirie & de la grande Tartarie, considérées dans leur état, tant ancien que moderne : par Jean-Philippe *Van-Strahlenberg*, 125
- Le Tom. III^e de l'Histoire du Monde, Sacrée & Prophane : par M. *Samuel Schuckford*, 125
- Histoire de la succession aux Duchez de Clèves, de Berg & de Juliers, aux Comtez de la Marck & de Ravensberg, &c. 126
- Histoire du Pontificat d'Eugène III par Dom *Jean de Lannes*, 126 343 & 494
- Dissertation Historique & Critique sur l'origine & l'ancienneté de l'Abbaye de S. Bertin & sur la supériorité qu'elle avoit autrefois sur l'Eglise de Saint Omer, 126 & 367
- Histoire de l'Académie Royale des Sciences, année 1734. avec les Mémoires de Mathématique & de Physique pour la même année, tirés des Registres de cette Académie, 142 & 418
- C. Julii Cæsaris de Bellis Gallico & Civili Pompeiano, nec-non A. Hirtii, aliorumque de Bellis Alexandrino, Africano & Hispaniensis Commentarii, ad Manuscriptorum fidem exprelli, cum integris notis Dionisii Vossii, Joannis Davissii, & Samuelis Clarkii, curâ & studio *Francisci Oudendorpii*, qui suas animadversiones, ac varias lectiones adjecit, 178
- Les véritables Oeuvres de Joseph l'Historien Juif, traduites en Anglois sur l'original Grec de la bonne Edition de Havercamp, &c. 188
- Recueil des Lettres Edifiantes & curieuses, écrites des Missions étrangères, par quelques Missionnaires de la Compagnie de Jesus, 190 & 481
- Troisième Volume des Actes des Saints, pour le mois d'Août, 254
- La Mythologie & les Fables expliquées par l'Histoire : par M. l'Abbé *Banier*, Tom. I. 125 & 643
- Histoire Chronologique de la nouvelle Angleterre, en forme d'Annales, ou Relation sommaire & exacte des principaux événemens qui regardent ce Pays, rapportés dans l'ordre des tems où ils sont arrivés depuis qu'il a été découvert par le Capitaine Gofneld en 1602. jusqu'à l'arrivée du Gouverneur Belcher en 1730. 317
- Histoire des Anabaptistes d'Angleterre : par *Thomas Crosby*, 317
- Histoire des Empereurs & des autres Princes qui ont régné durant les six premiers siècles de l'Eglise, de leurs guerres contre les Juifs, des Ecrivains Prophanes, & des personnes les plus illustres de leur tems, justifiée par les citations des Auteurs originaux : avec des notes pour éclaircir les principales difficultés de l'Histoire,

- stoire ; 319 & 564
- Recueil de divers Ecrits pour servir d'éclaircissmens à l'Histoire de France & de Supplément à la Notice des Gaules : par M. l'Abbé le Beuf, 319. 601
- Commencement de l'Histoire de l'Eglise, ou Paraphrase sur les Actes des Apôtres, 320
- Histoire Littéraire de la France, &c. Tom. IV. qui comprend le huitième siècle & partie du neuvième jusqu'à 840. inclusive-ment, 328
- Osservazioni Letterarie che possono servir di Continazione al Giornal de Letterati d'Italia, 380
- Histoire Romaine, en Anglois, depuis la fondation de Rome jusqu'à la ruine de la République, avec des Cartes Géographiques, & des figures en taille-douce, 381
- Les Peintures des vitres des Eglises de Tergau & d'Amsterdam, &c. accompagnées de Descriptions Historiques, 381
- Mosis Chorenensis Historia Armenica Libri III.* Histoire d'Arménie, écrite par Moïse de Chorène, avec un abrégé de Géographie du même Auteur, publiée en Arménien, & traduite en Latin par MM. *Whiston* fils, qui y ont ajouté une Préface & un Appendix, contenant deux Epîtres Arméniennes, l'une des Corinthiens à l'Apôtre S. Paul, & l'autre de S. Paul aux Corinthiens, 387
- Antiquitates Italicae medii ævi, sive Dissertationes de motibus, *Decembre.*
- Ritibus, Religione, Regimine, Magistratibus, Legibus, Studiis Litterarum, Artibus, Lingua, Militia, Nummis, Principibus, libertate, servitute, Fœderibus, aliisque faciem & mores Italici populi referentibus, post declarationem Rom. Imp. ad annum usque 1500. &c. Autore *Ludovico-Antonio Muratorio*, &c. 440
- Histoire des Bactres, par M. *Bayer*, 441 & 635
- Chronologie Indienne, 635
- Introductio in antiquitatem Linguae Gothicae, & cognitionem Historiarum Gothicarum, 441
- Thesaurus Historiarum Gothicarum, 441
- De Henrici VI. Imperatoris Romanæ cæque ignominiosâ coronatione, 442 & 635
- Le onzième Volume de *Reliquiae Manuscriptorum* de M. de *Ludewig*, 442 & 636
- Projet de la nouvelle Collection des Historiens de France : par Dom *Bouquet*, 443
- Singularitez Historiques & Littéraires, contenant plusieurs Recherches, découvertes & éclaircissmens sur un grand nombre de difficultez de l'Histoire ancienne & moderne : Ouvrage Historique & Critique : par Dom *Lyron*, 463
- Continuation de l'Histoire des anciens Allemands, depuis l'établissement de la Monarchie Francoise jusqu'à la fin de la première Race, 507
- L'Histoire Ancienne de M. *Rollin*, traduite en Allemand, 507
- D d d d

- Chronologie de l'Histoire Sainte & des Histoires étrangères, qui la concernent, depuis la sortie d'Égypte jusqu'à la Captivité de Babelone. Par M. *Alphonse des Fignoles*, 508
- L'Histoire des Puritains, depuis la mort de Charles I. jusqu'à l'Acte de Parlement qui établit la tolérance en 1689. par M. *Néad*, 508 & 700
- Monumenta vetustatis Germanica, ut puta de Ara Ubiorum in C. Corn. Taciti I. Annalium, Libri duo; tunc de Tumulo Honoratio Cæli & Lucii Cæsaris, noviter reperto in confinis Ubiorum & Treverorum, Liber singularis, cum figuris æneis, 508
- Petri Wesselingii* diatribe de Judæorum Archontibus, ad Inscriptionem Berenicensem, & Dissertatio de Evangelii, jussu Imperatoris Anastasii non emendatis in Victorem Tunnurensium, 508
- Mémoires pour servir à l'Histoire de Charles XII. Roi de Suède, ou Journal des Années victorieuses de ce Prince, depuis l'année 1700. jusqu'à la Bataille de Pultowa en 1709. écrite par ordre exprès de Sa Majesté. Par *Gustave Adlerfelt*, 508
- Avantures du Sieur C. le Beau, Avocat en Parlement, ou Voyage curieux & nouveau parmi les Sauvages de l'Amérique Septentrionale, 509 & 573
- Nouveau Pouillé des Bénéfices du Diocèse de Roüen, 510
- L'Histoire des Evêques de Nîmes: par M. *Minard*, 510 & 684
- Le troisième Tome de l'Édition de Tite-Live, donnée par M. *Crevier*, 511
- Histoire de Scipion l'Africain, pour servir de suite aux Hommes Illustres de Plutarque. Avec les Observations de M. le Chevalier de Folard sur la Bataille de Zama: par M. *Seran de la Tour*, 511 & 739
- Museum Etruscum, exhibens insignia veterum Etruscorum Monumenta æneis tabulis CC. nunc primum edita & illustrata Observationibus *Antonii-Francisci Gori*, 572
- Histoire du Vicomte de Turenne: par l'Abbé *Ragueneau*, 572
- Le quarantième Volume des Mémoires pour servir à l'Histoire des Hommes Illustres, dans la République des Lettres, avec un Catalogue raisonné de leurs Ouvrages, 573
- Le Hollandois, ou Lettres sur la Hollande ancienne & moderne: par M. *de la Barre de Beaumarchais*, 573
- Généalogies Historiques des Rois, Empereurs, & de toutes les Maisons Souveraines, Tom. III. contenant celle de la Maison Royale de France. Tom. IV, contenant celles des Rois, Ducs, Comtes, &c. de Bourgogne, exposées dans des Cartes Géographiques & Chronologiques, tirées des meilleurs Auteurs, avec des Explications Historiques, & les Armoiries: par M. *de Chazot*, 574
- Histoire générale & particulière

- de Bourgogne, qui comprendra tout ce qui concerne les premiers Bourguignons connus, leur ancien Royaume, & les autres Royaumes qui ont été formés de ses débris; le Duché de Bourgogne tel qu'il a été avant & sous les Ducs de la première Race, sous ceux de la seconde, & sous nos Rois depuis la réunion à leur Couronne, 574
- Histoire générale des Cérémonies, mœurs & Coutumes Religieuses de tous les Peuples du monde, représentées en 243 figures dessinées de la main de Bernard Picard, avec des Explications Historiques & curieuses: par une Société de Gens de Lettres, 575
- Cérémonies & Coutumes Religieuses, &c. 575
- Dissertation de M. le Bœuf sur plusieurs circonstances du regne de Clovis, & en particulier sur l'antiquité des Monnoyes de nos Rois & de celles qui portent le nom de Soissons, 575
- Cartes exactes & détaillées du Mont Caucaze, 635
- Dacnische Bibliothec.* Ouvrage périodique, dans lequel on rend compte de ce qui se passe de nouveau par rapport à la Littérature en Dannemarck, 635
- Projet d'une Histoire Littéraire du dix-huitième siècle, 636
- Singularia Historico-Litteraria Hungarica, 636
- Traduction de l'Histoire Romaine de Tite-Live: par M. *Guerin*, 639
- La Vie de Madame la Duchesse de Longueville, 692
- Provinciarum Turcico-Tartaricarum inter Tanaïm, Boristhenem & Bagum sitarum, quas duobus annis videlicet 1736. & 1737. Anna Augustissima Russorum autocratrix subegit, ex Prototypo Petropolitano concinnata, accuratissima delineatio, in qua simul occupatio peninsulae Orim & Cuban, nec-non expugnatio Aflow & Oczakow exhibentur, 699
- Voyages, ou Observations faites en plusieurs lieux de la Barbarie & du Levant: par *Thomas Shaw*, 699
- Diodore de Sicile, Grec-Latin, 701
- Mémoires de Matthieu, Marquis d'Amny, &c. Ibid.
- Oraisons Funébres de très-haut, très-puissant & très-excellent Prince Monseigneur Louis Dauphin, fils unique de Louis le Grand; de très-haut, très-puissant & très-excellent Prince Monseigneur Louis Dauphin, & de très-haute, très-puissante & très-excellente Princesse Marie Adélaïde de Savoye son épouse; & de très-haut, très-puissant, très-excellent & très-Chrétien Monarque Louis le Grand, Roi de France & de Navarre, 701
- Histoire générale & particulière des Finances, dressée sur les Pièces authentiques: par M. *du Frêne de Francheville*, 703
- Nouvelle édition de Suetone, 716
- Deux Dissertations Académiques sur les Alliances des Romains

avec les François avant Clovis ,
& tous les Rois de la premiere
Race : par M. *Jean - Guillaume*
Hoffmann , 753

Réponse de M. l'Abbé *du Bos* aux
deux précédentes Dissertations ,
Ibid.

Continuation de l'Histoire des Al-
lemands jusqu'à la fin de la Race
Mérovingienne des Rois de
France : par M. *Masseu* , Ibid.

Aménitez de l'Histoire Ecclesiasti-
que & Littéraire , Ibid.

Mémoires instructifs pour un

Voyageur dans les divers Etats
de l'Europe : contenant des An-
ecdotes curieuses , très-propres
à éclaircir l'Histoire du tems ,
avec des Remarques sur le Com-
merce & l'Histoire naturelle ,

754

Lettre amiable d'un Napolitain à
M. l'Abbé Lenglet du Fresnoy ,
par laquelle il est prié de corri-
ger la Géographie touchant le
Royaume de Naples , 756

Nouvelle Edition de l'Histoire de
Louis XIV. par *Larrey* , Ibid.

ORATOIRES : POETÆ : FACETIARUM ET
JOCORUM , NARRATIONUM ET NOVELLARUM , NECNON HISTO-
RIARUM EROTICARUM SCRIPTORES : GRAMMATICI.

Traduction du Traité de l'Orateur
de Cicéron , avec des notes : par
M. l'Abbé *Collin* , 43

Oraison Funèbre de M. le Cardinal
de Bisly : par M. l'Abbé *Séguin* ,
60 & 164

Entretiens Littéraires & Galans ,
avec les Aventures de Dom Pal-
merin & de Thamire : par M. *du*
Perron de Castéra , 61 & 260

Festin Joyeux , ou la Cuisine en
Musique en vers libres , 61

Les Lettres du Chevalier d'Her ***.
124

Discours Latin prononcé à la ren-
trée des Classes , le premier Oc-
tobre 1737. par M. *Crevier* , 127

Recueil de plusieurs Pièces de Poë-
sie & d'éloquence , présentées à
l'Académie des Jeux Floraux ,
l'année 1737. avec les Discours
prononcés dans les assemblées
publiques de l'Académie , 154

Comedies de l'Arioste , 188

Nouvelle Edition des Aventures de
Dom Quichotte en Espagnol ,
avec la Vie de Miguel de Cervan-
tes Saavedra : par M. *Mayans* ,
Bibliothécaire du Roi d'Espa-
gne , 189 & 701

Nouvelle Edition des Remarques
de Vaugelas sur la Langue Fran-
çoise , avec des Notes de Mes-
sieurs Patru & T. Corneille ;

190

Extraits de plusieurs Pièces du
Théâtre Espagnol , avec des Ré-
flexions , & la Traduction des
endroits les plus remarquables :
par M. *du Perron de Castéra* , 190

Essais sur la Critique & sur l'Hom-
me , Poèmes Anglois de M. Po-
pe , traduits en prose François :
par M. *de Silhouette* , 253

L'Essai sur l'Homme , traduit par
le même , & publié à Laufanne
par M. *de Crousas* , 382

Commentaire de M. *de Crousas* sur

- la Traduction en vers de M. l'Abbé du Resnel de l'Essai de Pope sur l'Homme, 383
- Perfile & Sigismonde, Histoire Septentrionale, 253
- Essai sur l'amour propre, Poëme : par M. de la Drevatiere, Sieur de l'Isle, 254 & 305
- Pensées sur la déclamation : par M. Louis Riccoboni, 254 & 309
- Nouvelle Edition de la Traduction Angloise des Oeuvres de Rabelais, 317 & 754
- Méthode nouvelle & facile pour apprendre l'Hébreu sans points : par le Docteur Grey, 317
- Essai pour introduire la mesure des anciens vers Grecs & Latins dans la Poësie Angloise, 317
- Remarques de Grammaire sur Racine : par M. l'Abbé d'Olivet, 320 & 406
- Collectio Epistolarum de Epochâ Lingue Germanicæ in constitutionibus Imperii publicis, &c. 442 & 635
- Aurelia*, ou Orléans délivré, Poëme Latin traduit en François, 446 & 660
- Nouvelle Edition des Oeuvres de Pierre & Thomas Corneille, 447. 579. & 707
- La maniere d'enseigner & d'étudier les B lles-Lettres de M. Rollin, traduite en Allemand, 507
- Clavis Diplomatica, tradens Specimina veterum Scripturarum, &c. C'est-à-dire, Clef Diplématique, où l'on donne des Echantillons de l'ancienne Ecriture, sçavoir divers alphabets, des abréviations du moyenâge, quelques marques curieuses des anciens Notaires, avec l'Alphabet & les abréviations des Pièces où elles se trouvent. Le tout gravé sur des planches de cuivre, précédé d'introductions nécessaires, & suivi d'un Catalogue des Auteurs qui ont écrit sur la Diplomatique, 507
- Les Nouvelles du Bandel, 508
- Léonidas, Poëme traduit de l'Anglois, 510 & 573
- M. Tullii Ciceronis Orationes, Notis & Dissertationibus illustravit Nicolaus Desjardins, &c. 511 & 630
- Le consentement forcé, Comédie en un Acte & en prose : par M. Guyot de Merville, 639
- Achille à Scyros, Tragicomédie en trois Actes & en vers : par le même, 639
- Nouvelle Edition des Oeuvres de Rabelais, 754
- Dictionnaire Etymologique & Critique de la Langue Celtique ou Bretonne, &c. 755
- La suite des Anecdotes de la Cour de Philippe Auguste : par Mademoiselle de Luffan, 756
- Les Ames rivales : par M. de Moncrif, Ibid.
- Nouvelle Edition du Temple de Gnide, Ibid.
- La cinquième, sixième, septième & huitième Partie de Laméris : par M. le Chevalier de Monby, Ibid.

- Journal des principales Audiences du Parlement, avec les Arrêts qui y ont été rendus, & plusieurs Questions & Réglemens, placés selon l'ordre des tems, depuis l'année 1700. jusqu'en 1710. par M. *Nicolas Nupied*, Tom. V. 27
- Journal des Audiences & Arrêts du Parlement de Bretagne, rendus sur les Questions les plus importantes du Droit Civil, de Coutumes, de matieres criminelles, Bénéficiales & de Droit public : par M. *Poulain du Parc*, 60 & 542
- Traité des Gains nuptiaux & de survie qui sont en usage dans les Pays de Droit - Ecrit, tant du ressort du Parlement de Paris que des autres Parlemens, contenant tout ce qui concerne les augmens de Dot, agencemens, contre - augmens, donations de survie, Bagues & Joyaux, & autres gains nuptiaux & de survie: par M. *Antoine - Gaspar Boucher d'Argis*, 107
- L'ancienne Jurisdiction de la Cour Souveraine du Parlement d'Angleterre sur les Cours inferieures de la Salle de Westminster, renouvelée & défenduë par *Guillaume Petyt*, 189
- Traité du Droit de retour, des dots, des donations, des institutions contractuelles, & des Testamens mutuels : par noble *Arnaud de la Rouviere*, 190 & 574
- Nouvelles Instructions générales pour la perception des Droits des Domaines & Droits Domaniaux, amortissemens, Franc-Fiefs, nouveaux acquets, & usages; Controlle d'exploits & faillies mobilières; Greffes, Droits réservés & Formules. Controlle des Actes & sous signatures privées. Insinuations Laïques, centieme denier & petit scel; & pour les anciens droits à recouvrer, &c. 191
- Ouvrage Anglois, dans lequel on tâche de prouver que non seulement le Théâtre est utile au gouvernement, mais encore à la Religion, 318
- Nouveau Recueil des Edits, Déclarations, Lettres-Patentes, Arrêts & Réglemens de Sa Majesté, lesquels ont été enregistrés au Parlement de Roïen. Ensemble des Arrêts & Réglemens de ladite Cour. Le tout depuis l'année 1712. jusqu'à 1718, &c. 318
- Abrégé méthodique de la Jurisprudence des Eaux & Forests, 320
- Juris Canonici Theoria & praxis ad forum, tam Sacramentale quam contentiosum, tum Ecclesiasticum, tum seculare opus exactum non solum ad romana sed etiam Juris Francici. Autore R. P. *Joanne Cubassio*. Editio Novissima, &c. 443
- Les Tomes XI & XII des Causes célèbres & interessantes, avec les Jugemens qui les ont déci-

BIBLIOGRAPHIE.

- dées, recueillies par M. *Gayot de Pitaval*, 447
- Le Praticien Universel, ou le Droit François, & la Pratique de toutes les Jurisdiccions du Royaume, suivant les nouvelles Ordonnances, &c. par M. *Couchet*, 447
- Réflexions politiques sur les Finances, & le Commerce, où l'on examine quelles ont été sur les revenus, les denrées, le change étranger, & conséquemment sur notre Commerce, les influences des augmentations & des diminutions des valeurs numéraires des Monnoyes : par M. *Dutot*, 471
- Continuation du Traité de la Police, Tom. IV. 512
- Recherches sur les Causes de la Guerre de Turquie & de Moscovie, 767
- Traité de la révocation & nullité des Donations, Legs, Institutions, Fidei-Commis & élections d'héritiers par l'ingratitude, l'incapacité & l'indignité des donataires, héritiers, légataires, substitués & élus à une succession : par noble *Arnaud de la Rouvière*, 573
- La grande Charte des libertez d'Angleterre, donnée par le Roi Jean la 17^e année de son regne, 774
- Recueil de Dissertations sur divers sujets de Droit public, de Droit naturel & d'Histoire, 700 753

PHILOSOPHIA, SCIENTIÆ ET ARTES.

- Génération harmonique, ou Traité de Musique théorique & pratique : par M. *Ramau*, 3 & 80
- Joannis Swammerdamii*, Amstelædamensis, Biblia naturæ, sive Historia insectorum, in Classes certas redacta, nec-non exemplis, & Anatomico variorum animalculorum examine, æneisque tabulis illustrata. Infertis numerosis rariorum naturæ observationibus. Omnia Lingua Baravâ, Autori Vernaculâ scripta, &c. 59
- Logique, ou Réflexions sur les forces de l'entendement humain & sur leur légitime usage dans la connoissance de la vérité : par M. *Chrétien Wolf*, traduites de l'Allemand sur la cinquième Edition, & revûes sur toutes les suivantes, 113
- Christiani Breithauptii* Prof. Log. & Metaph. Publ. ordinarii Ars decifratoria, sive Scientia occultas Scripturas solvendi & legendi, &c. 119 & 161
- Stereography : or a compleat body of Perspective in all its branches, &c.* C'est-à-dire : Système complet de Perspective. 125
- Traité de Stereométrie & coupe des pierres de M. *Freziers*, 126
- Méthode pour cultiver les arbres à fruit, & pour élever des Treilles : par les sieurs de la Rivière & du Moulin, 190 & 339
- Essais sur la nécessité & les moyens de plaire : par M. de *Moncrif*, de l'Académie Française, 206

Mémoires pour servir à l'Histoire
des Insectes : par M. de Réau-
mur , Tom. III. 215 & 547

Leçons de Physique , contenant
les Elémens de la Physique , dé-
terminés par les seules loix des
mécaniques ; expliquées au
Collège Royal de France : par
Joseph Privau de Molières , Pro-
fesseur Royal en Philosophie ,
&c. Tom. III. 226

Nouvelle Edition du Cours d'Ar-
chitecture de d'Aviler , 319

Programme , ou Idée générale d'un
Cours de Physique experimen-
tale : par M. l'Abbé Nallet , 320
& 624

Introduction à la Philosophie ,
contenant la Métaphysique & la
Logique : par G. J. *'sGravesande* ,
358

Elémens de la Philosophie de
Newton , mise à la portée de
tout le monde par M. de *Voltaire* ,
381

Nouvelle Edition du même Ou-
vrage , 510

Lettre sur les Elémens de la Philo-
sophie de Newton , 534

Mémoire de M. de Voltaire sur les
Elémens de la Philosophie de
Newton , 636

Il Newtonianismo per le Dame , la
Philosophie de Newton pour les
Dames , ou Dialogues sur la lu-
mière & les couleurs : par M.
A'garoti , 440

Traité des Litières & des Chaînes à
Porteur , 441

Traité d'Architecture dans le goût
moderne , ou de la distribution
des Maisons de plaisance , & de

la décoration des Edifices en gé-
néral : par *Jacques-François Blon-
del* , 446

M. Tullii Ciceronis Tusculanarum
disputationum Libri V. cum
Commentario Joannis Davissii
Coll. Regii Cantab. Præfidis ;
Editio quarta : huic Editioni ac-
cedunt Richardi Bentleii emen-
dationes , cum Indice rerum &
verborum , 508

Prospectus Novi Operis , in quo
Newtoni Principia Philosophiæ
naturalis perpetuis Commenta-
riis illustrantur communi studio
PP. *Thomæ le Seur* & *Francisci
Jacquier* , 509

L'Arithmétique universelle du Sr
Blainville , 510

Construction d'un Télescope de ré-
flexion de seize pouces de lon-
gueur , faisant l'effet d'une Lu-
nette de 8 pieds , 510 & 611

Traité de la coupe des pierres , ou
Méthode facile & abrégée pour
aisément se perfectionner en cer-
te Science : par J. B. de la *Ruë* ,
511

L'Aristippe moderne , 524

Pensées diverses sur l'Homme : par
M. *Pecquet* , 574 & 723

La figure de la Terre , déterminée
par les Observations de Mes-
sieurs de Maupertuis , Clairaut ,
Camus , le Monier , de l'Acadé-
mie Royale des Sciences , & de
M. l'Abbé Outhier , correspon-
dant de la même Académie , ac-
compagnés de M. Celsius , Pro-
fesseur d'Astronomie à Upsal ;
faites par ordre du Roi au Cerele
Polaire : par M. de *Maupertuis* ,
588

Réponse de M. d'Anville , Géographe ordinaire du Roi , au Mémoire de l'Académie Royale des Sciences contre la Mesure conjecturale des degrez de l'Equateur , en conséquence de l'étendue de la mer du Sud , 654
 Leçons sur l'Hydrostatique & sur l'air : par feu M. Roger Cotes , 700
 Le Coup-d'œil nécessaire à l'Art militaire : par L. A. Herlin , 752

Seconde Défense de M. Locke , où l'on justifie son opinion touchant l'identité personnelle contre quelques méprises du Docteur Butler dans sa Dissertation sur ce sujet , & où l'on examine diverses objections de l'Auteur des recherches sur la nature de l'Âme , &c. 754
 Traduction François de Newtonianisme pour les Dames : par M. du Perron de Castra , 756

M E D I C I N E.

Joannis-Francisci le Fevre , Bisuntino D. M. in Academia vesuntina Medica Facultatis Professoris Regii, Opera duobus Voluminibus comprehensa , &c. C'est - à - dire : les Oeuvres de François le Fevre , Professeur du Roi en Médecine dans l'Université de Besançon , divisées en deux Tomes , dont le premier comprend divers préceptes sur l'évacuation du sang par la saignée , & sur les autres évacuations artificielles du sang , avec un Traité sur la nature , de l'usage & de l'abus du Café , du Thé , du Chocolat , & du Tabac , 21
Accurata medendi Methodus , &c. Méthode de guérir les maladies exempte de toute hypothèse , & fondée uniquement sur l'expérience & sur la raison , divisée en trois Parties , sçavoir la Pathologie universelle , la Pathologie particulière , & la Thérapeutique. Le tout disposé en Aphorismes : par Henri - Joseph Rega , 29

Decemb.

Réponse d'un Chirurgien de Saint Côme à la premiere Lettre de M. Astruc au sujet d'un Mémoire des Chirurgiens sur les maladies vénériennes , 50
 Troisième Lettre de M. Astruc , sur un Ecrit intitulé : *Réponse d'un Chirurgien de S. Côme* , 103
Pathologia Austriaca nova , hoc est , affectuum humanæ mentis Libri 4 quorum jam xxii. novi deteguntur generes , nunc primum Vindobonæ more Geometrico demonstrata. Accedit tabula affectuum mnemonica , 124
Human Osteogeny explained in Two lectures , &c. Discours sur l'Osteogénie humaine lûs au Théâtre Anatomique des Chirurgiens de Londres le premier & second de Juillet 1731. &c. 126
 Quatrième Lettre de M. Astruc , sur un Ecrit intitulé : *Réponse d'un Chirurgien de S. Côme à la premiere Lettre de M. Astruc* , 168
 Question de Médecine agitée dans les Ecoles de Médecine de Paris , sous la Présidence de M. Péager , E e e e c

- Docteur en Medecine de la même Faculté : ſçavoir ſi les Observations des Medecins ſont plus favorables à la friction qu'à la fumigation , pour le traitement des maladies vénériennes , 184
- Traité du Vertige , avec la description d'une catalepſie hiſterique , & une Lettre à M. Aſtruc , dans laquelle on répond à la critique qu'il a faite d'une Diſſertation de l'Auteur ſur les maladies vénériennes : par M. de la Mettrie , 245. 619. 622
- Inſtitutionum Medicarum Libri duo.*
Inſtitutions Medicinales , diviſées en deux Livres , qui comprennent la Philoſophie & l'Hygienne, &c. par *Auguſtin de Villers* , 264
- Traité , ou Réflexions tirées de la pratique ſur les playes d'armes à feu : par *Henri-François le Dran* , 291
- Cinquième Lettre de M. Aſtruc ſur l'Extrait qui a été donné de la quatrième Lettre de M. Aſtruc par l'Auteur des Observations ſur les Ecrits modernes , 354
- Traité des Eaux Minérales de Bourbonne-les-bains , contenant une explication méthodique ſur tous leurs uſages : par M. *Baudry* , 373
- De uſu Artis Anatomix Oratio. *A. Cocchi Mugellani* , Colleg. Medic. Florentini , & Publ. Phil. Natur. & Anat. Profef. habitâ , in Bibliothecâ inſig. Noſocomii S. Mariæ novæ , 436
- Dietica Sacra , hoc eſt , Diſciplina Corporis ad Sanctimoniam animæ accommodata , 441
- Historia Medica Pathologico-Therapeutica* , in quâ morborum circumſtantix perpetuæ eſſentiales & extra eſſentiales aphoriſticè expendantur accedit exemplaris inſtitutio de cognatione & dependentia morborum , ex *Foreſto* , reviſa ab *Jo. Jac. Schliſerback* , 441
- Cléon à Eudoxe , touchant la Prééminence de la Medecine ſur la Chirurgie : par M. *Andry* , 451
- Cours de Chirurgie , dicté aux Ecoles de Medecine de Paris : par M. *Elie Col de Villars* , 512 &c
- 730
- Le Méchanisme , ou le nouveau Traité de l'Anatomie du globe de l'œil , avec l'uſage de ſes différentes parties & de celles qui lui ſont contiguës. Orné de planches gravées en taille-douce, &c. par *Jean Taylor* , 529
- Aphoriſmes de Medecine, traduits du Latin de M. Herman Boerhaave : par M. de la Mettrie. —
- Le Traité de la Matière médicale du même Auteur , contenant la doſe & la compoſition des Médicamens indiqués dans les Aphoriſmes : traduits auſſi par M. de la Mettrie , 573 & 747
- La Medecine naturelle , vûe dans la Pathologie vivante , dans l'uſage des calmans , & des différentes ſaignées des veines & des artères , rouges & blanches , ſpontanées ou artificielles , & dans les ſubſtituées par les ſangſuës , les ſcarifications & les ventouſes : par M. *Hequet* , 675

MISCELLANEI ET POLYGRAPHI.

- Recueil complet des Oeuvres Historiques, Politiques & mêlées du fameux Milton, tant en Anglois qu'en Latin, 188 & 700
- Catalogue Latin des Livres de feu M. le Comte de *Holm*, 189
- Caroli Sigonii Mutinensis Opera omnia, edita & inedita, cum notis variorum Illustrum Virorum & ejusdem Vita, à Clarissimo Viro Ludovico - Antonio *Muratorio*, Serenissimi Ducis Mutinae Bibliothecario conscripta, Philippus *Argelatus*, Bononiensis nunc primum collegit, &c. 250 & 253
- Recueil de Pièces d'Histoire & de Littérature, 183
- Oeuvres de M. Scarron, nouvelle Edition, revue, corrigée & augmentée de quantité de Pièces omises dans les Editions précédentes, &c. 298
- Catalogus impressorum Librorum Bibliotheca Bodleiana, in Aca-
demiâ Oxoniensi, 442
- Lettres de M. de Leibnitz, recueillies par M. *Kortholt*, 507
- Le Recueil de tous les Ouvrages du Docteur *Samuel Clarke*, 508
- Oeuvres de M. l'Abbé de *Pont*, 517
- Bibliotheca Bibliothecarum Manuscriptorum nova : par le R. P. *Dom Bernard de Montfaucon*, 573
- Les Oeuvres de M. l'Abbé *Nadal*, 573
- Recueil de tous les Ouvrages de M. *Frideric Hoffmann de Hall*, 699
- Emmanuelis Martini Ecclesiae Alonensis Decani Epistolarum Libri XII. Accedunt Auctoris nondum defuncti Vita à Gregorio *Majamio* conscripta, nec - non Praefatio *Petri Wesselingii*, 701
- Projet d'une Bibliothèque Universelle, 745
- Deliciae cruditorum, seu veterum *Averdorpii* Opusculorum collectanea *Joannes Lamius* collegit, illustravit, edidit, 752
- Recueil complet de tout ce qui entre dans les conversations polies de la Cour & des meilleures Compagnies d'Angleterre, 754
- Ducatianna* : Remarques de M. le *Duchet* sur divers sujets d'Histoire & de Littérature, recueillies dans les Mss, &c. 755

Fin de la Bibliographie.

PAge 670. col. 1. lig. 29. il est bon, *lis*, il est beau : Pag. 672. col. 2. l. 6. sous son coursier, *lisez* sur son coursier : Pag. 674. col. 2. lig. 35. qui l'auroit, *lisez* qu'il auroit : Pag. 689. col. 1. lig. 41. firent un Synode, *lis*, tirent un Synode.

T A B L E

DES ARTICLES CONTENUS DANS LE JOURNAL DE DECEMB. 1738.

| | |
|---|----------|
| O <i>Œuvres diverses de Pierre Corneille ,</i> | pag. 707 |
| <i>Nouvelle Edition de Suétone , &c.</i> | 716 |
| <i>Pensées diverses sur l'Homme ,</i> | 723 |
| <i>Cours de Chirurgie , &c.</i> | 730 |
| <i>Histoire de Scipion l'Africain ,</i> | 739 |
| <i>Projet d'une Bibliothèque universelle ;</i> | 745 |
| <i>Aphorismes de M. Herman Boerhaave , &c.</i> | 747 |
| <i>Nouvelles Littéraires ,</i> | 752 |
| <i>Bibliographie ,</i> | 757 |

Fin de la Table.





